

Digitized by the Internet Archive
in 2024

<https://archive.org/details/letourdumondenou0000unse>

LE
TOUR DU MONDE

XXII

4214. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus,

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

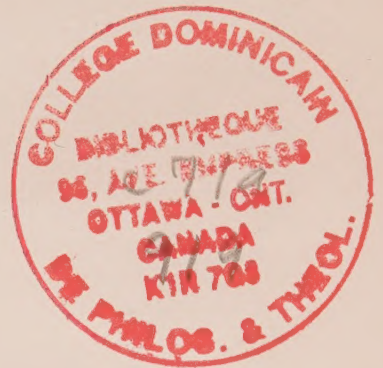
PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1870-1871

DEUXIÈME SEMESTRE



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1871

Droits de propriété et de traduction réservés

G
1
.768
1870-187
2

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

100 N. 5TH ST. NEW YORK, N.Y.

RECEIVED FROM THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

1910

LIBRARY OF THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

100 N. 5TH ST. NEW YORK, N.Y.

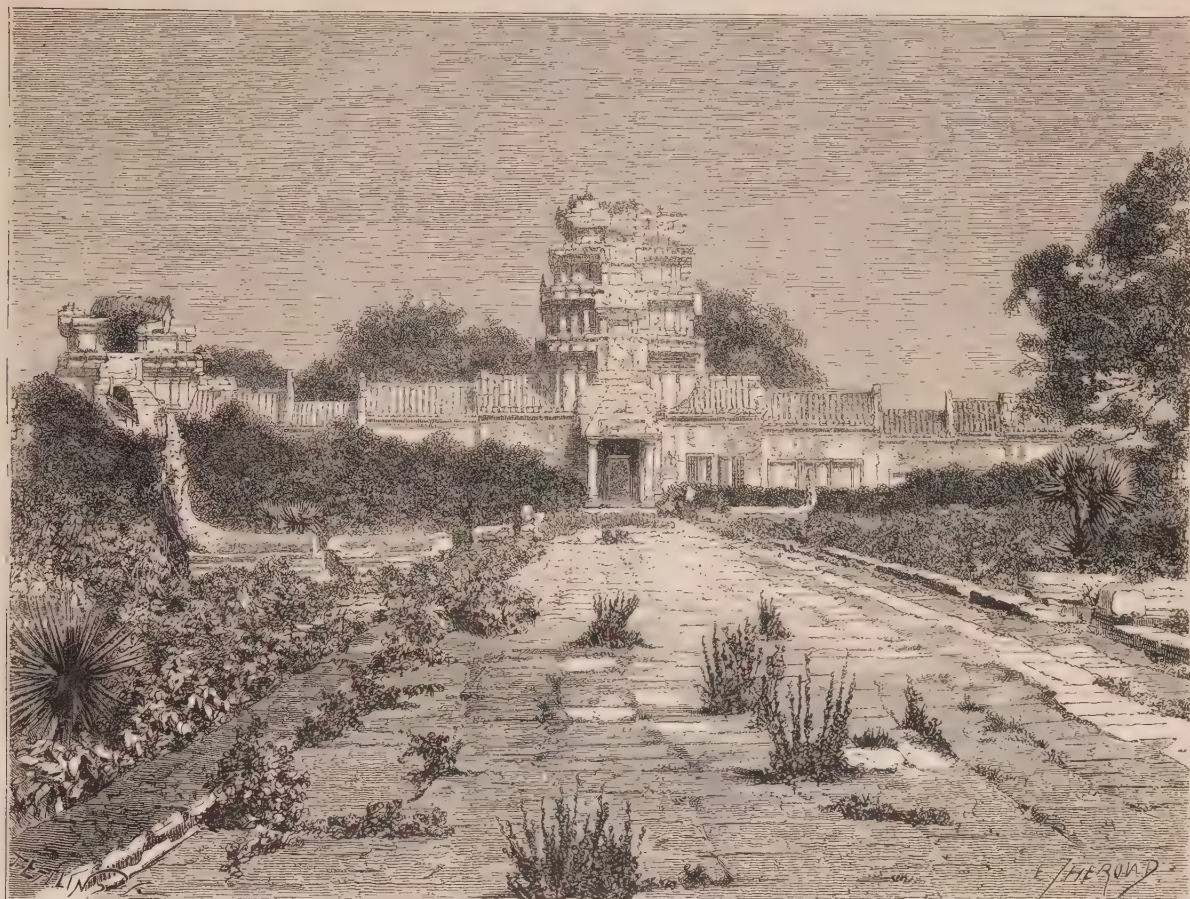
RECEIVED FROM THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

100 N. 5TH ST. NEW YORK, N.Y.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Entrée principale d'Angkor Wat vue en dedans. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Gsell.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE¹.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

I

Départ de Saïgon. — Arrivée à Compong Luong. — Excursion aux ruines d'Angkor.

Le 5 juin 1866, vers midi, la rade de Saïgon offrait le spectacle assez habituel de deux petites canonnières sous vapeur, faisant leurs derniers préparatifs de dé-

part. Mais, à l'animation, à l'émotion des adieux échangés, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait pas, pour ceux qui y prenaient passage, d'un de ces déplacements,

1. Ce voyage, entrepris par ordre du gouvernement français et dirigé par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, a été couronné par les Sociétés de Géographie de Paris et de Londres. La première, dans sa séance du 30 avril 1869, a partagé

sa grande médaille d'or entre les deux chefs successifs de l'expédition, MM. de Lagrée et Garnier; la seconde, dans sa séance du 23 mai 1870, vient de décerner à M. Garnier sa *patron's medal*, ou médaille de la reine Victoria.

E. C.

d'une de ces séparations, si ordinaires en Cochinchine qu'ils semblent être l'existence elle-même. Les voyageurs allaient plus loin que de coutume : ils étaient chargés de remonter ce grand fleuve dont eux-mêmes, et tous ceux qui les entouraient, avaient parcouru si souvent le fertile delta en rêvant parfois à son origine ignorée ; ils partaient pour l'inconnu et nulle limite de distance ou de temps n'était assignée à leur entreprise.

Il y avait longtemps déjà que les regards de la colonie étaient tournés avec curiosité et impatience vers cet intérieur de l'Indo-Chine sur lequel régnaient de si grandes incertitudes. La période de la conquête était passée. Les faits d'armes et les actions hardies des premiers jours n'avaient plus de théâtre ni d'objet. Il semblait même, dans l'intérêt de notre établissement naissant, que tout bruit guerrier dût être étouffé avec soin. Deux années auparavant, la colonie avait failli succomber aux attaques dirigées en France contre les expéditions lointaines, et le projet d'évacuation, mis en avant à cette époque, n'avait été abandonné que sur l'assurance qu'elle pouvait désormais subsister avec ses seules ressources. A peine remise de cette alerte, elle sentait qu'en fille sage, elle devait faire parler d'elle le moins possible et éviter ce fracas des armes qu'il parvient presque toujours à la métropole accompagné d'un bulletin de victoire, lui annonce toujours en revanche une carte à payer. C'était maintenant sur l'organisation et l'exploration de la contrée que devait se porter toute l'attention du gouvernement local. Là était encore un vaste champ ouvert aux activités et aux ambitions du corps expéditionnaire et lui promettant des résultats plus féconds et des découvertes plus glorieuses que la stérile poursuite de pirates insaisissables ou des luttes trop inégales contre un ennemi toujours vaincu.

Telle était la voie nouvelle où, depuis deux ans, étaient entrés tous les esprits en Cochinchine avec cet élan et cette spontanéité qui sont le propre de notre caractère national. Un comité agricole et industriel, fondé depuis peu, essayait de coordonner tous les efforts en leur imprimant l'unité de direction et l'ensemble dont ils manquaient encore, en même temps qu'il travaillait à compléter et à réunir en un corps de doctrine les renseignements vagues et souvent contradictoires qui étaient insuffisants à éclairer les colons à leur arrivée dans le pays. Une vive impulsion avait été ainsi donnée au développement commercial et agricole de notre établissement, et une exposition locale, qui avait rassemblé pour la première fois à Saïgon des échantillons de tous les produits de la contrée, avait permis de se faire une idée plus juste de ses richesses et de l'industrie de ses habitants.

Naturellement l'étude des ressources que la vallée supérieure du fleuve pouvait fournir à la colonie nouvellement fondée à son embouchure n'avait point été oubliée ; quelques indices épars, quelques on-dit des indigènes, joints au prestige que revêt toujours pour l'imagination une région inconnue et lointaine, don-

naient à ces ressources une importance considérable. Plusieurs des officiers du corps expéditionnaire qui avaient assisté, à la fin de la guerre de Chine, au départ de Shanghai d'une petite expédition anglaise, celle du capitaine Blakiston, qui devait remonter le fleuve Bleu le plus loin possible, en avaient rapporté l'idée d'un projet analogue pour le Cambodge et l'avaient mis plusieurs fois en avant. Ce fut donc avec la plus vive satisfaction que la colonie tout entière apprit, vers la fin de 1865, que M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et président de la Société de géographie, avait décidé l'exploration de la vallée du Mékong, et les vœux les plus sympathiques allaient accompagner les voyageurs chargés de cette aventureuse mission.

La plupart d'entre eux comptaient déjà plusieurs années de séjour en Cochinchine et s'étaient intimement associés aux destinées de la jeune colonie. Le chef de l'expédition, M. le capitaine de frégate Dou-dart de Lagrée, arrivé à Saïgon au commencement de 1863, avait eu presque immédiatement à exercer un commandement dans le haut du fleuve, et, le premier, il avait su conquérir une influence et une situation politiques à la cour du roi de Cambodge, dont le petit État sépare la Cochinchine des possessions siamoises. Il avait réussi à faire accepter à ce prince le protectorat français et à l'affranchir ainsi de la lourde vassalité de Siam. Depuis cette époque, il était resté au Cambodge, sorte de sentinelle avancée chargée de fortifier et d'agrandir l'influence française et de lui préparer les moyens de s'avancer au delà. Le voyage d'exploration qu'il allait diriger semblait n'être que la suite naturelle et la conséquence de ce rôle, et nul ne pouvait être mieux préparé que lui à l'entreprendre. Agé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès.

M. Thorel, chirurgien de marine, chargé de la partie botanique du voyage, était depuis 1862 dans la colonie. Infatigable coureur de forêts et d'arroyos, il avait, dès cette époque, travaillé avec la plus louable persévérance à la flore d'un pays où presque tout était à découvrir, et, passionné pour son œuvre comme le sont tous les spécialistes, il était impatient d'élargir le cercle de ses recherches. Agé de trente et un ans, sa santé robuste paraissait n'avoir que peu souffert de l'énervant climat sous l'influence duquel il vivait depuis plus de quatre ans.

Arrivé depuis une année seulement en Cochinchine, M. Delaporte, le plus jeune officier de vaisseau de la commission, avait été au contraire déjà vivement éprouvé par la fièvre, et c'était au sortir d'une indisposition assez grave qu'il se mettait en route pour ce lointain voyage, pour lequel il quittait la lieutenance d'une grande canonnière. Dessinateur et musicien, il représentait surtout dans la commission le côté artistique.

Deux des voyageurs étaient absolument nouveaux venus dans le pays. L'un d'eux était le docteur Jou-



Emile Bayard

J. ROBERTS & SONS

Le commandant de Lagrée. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

bert, médecin de l'expédition, dont il devait être en même temps le géologue. Un long séjour au Sénégal l'avait accoutumé aux climats chauds, et son habileté de chasseur, son humeur vive et joyeuse devaient en faire un des plus utiles et des plus aimables compagnons de la route. Le second était M. de Carné, jeune attaché au ministère des affaires étrangères, qui devait à sa parenté avec le gouverneur de la colonie de commencer par ce voyage d'exploration sa carrière de diplomate. M. Joubert était, après le commandant de Lagrée, le membre le plus âgé de la Commission; M. de Carné en était le plus jeune.

C'était la seconde fois que les chances de ma carrière

militaire m'amenaient en Cochinchine. Après avoir assisté à la conquête même du pays, j'y étais revenu en 1863 et j'étais entré presque aussitôt dans l'administration indigène. Aidé du concours de quelques amis¹, j'avais à plusieurs reprises essayé de plaider en France la cause du voyage d'exploration qu'il m'était enfin donné d'entreprendre². Ce n'était cependant pas sans quelque regret que j'abandonnais le poste qui m'avait été confié dans la colonie. Je m'étais attaché à ces populations intelligentes avec lesquelles les progrès sont si faciles et si rapides, et l'œuvre commencée au milieu d'elles avait encore pour moi une séduction bien grande. Si beaucoup avait été fait, il



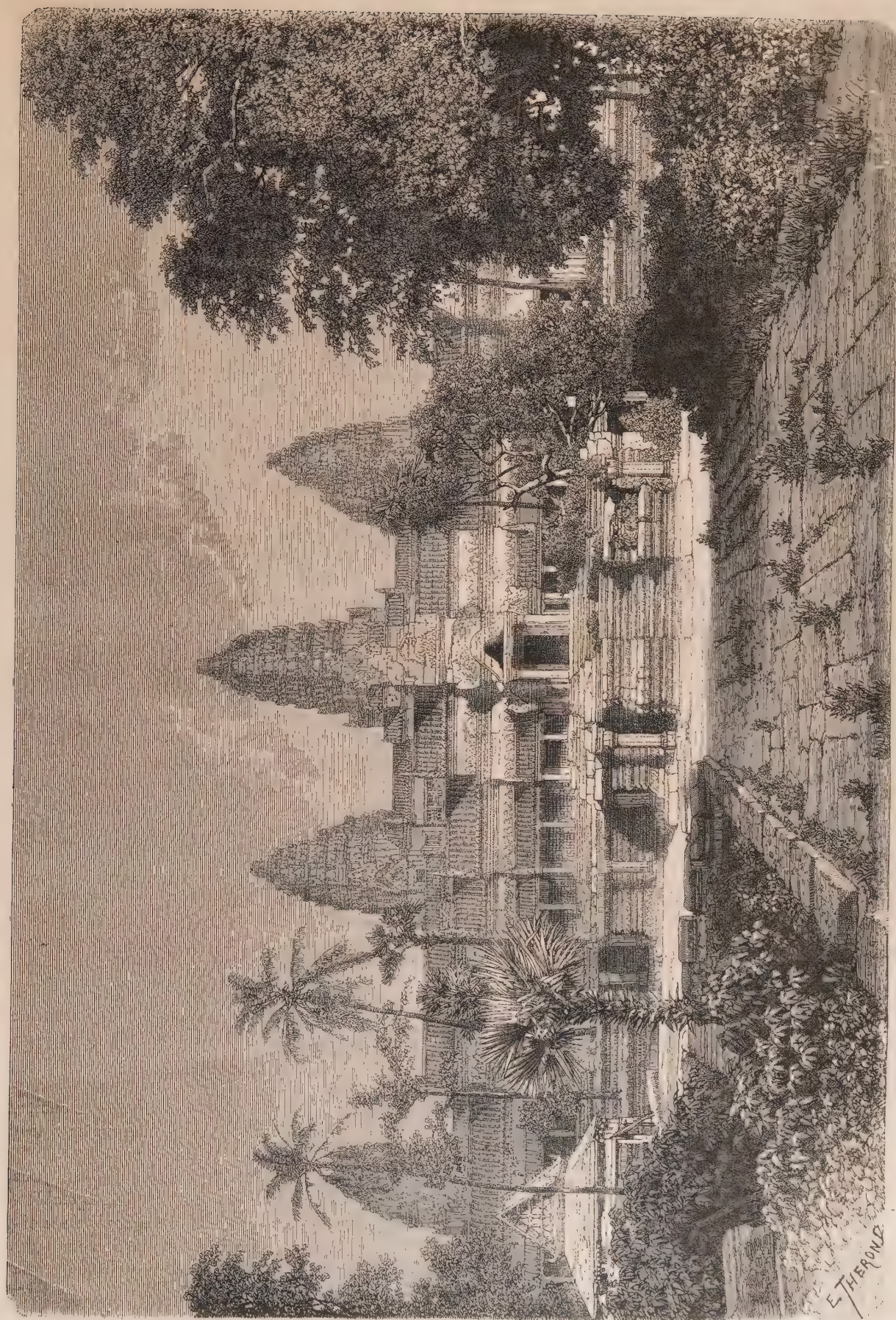
Sanctuaire du mont Crôm. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. Delaporte.

restait bien plus à faire, et il est pénible pour celui qui a semé de ne pouvoir assurer la moisson. Ce n'est qu'à ce prix qu'il se console de la voir récolter par d'autres. Aussi fut-ce avec une vive émotion que je me séparai des amis dévoués avec qui jusque-là travaux, projets, espérances, tout m'avait été commun en Cochinchine, dont les conseils m'avaient soutenu, dirigé, fortifié dans ma voie, dont quelques-uns avaient désiré et espéré même un instant être mes compagnons de voyage. Je sentais que la période de mon existence la plus remplie par l'esprit et par le cœur prenait brusquement fin, et je pleurais involontairement ce passé qui s'évanouissait et dont ma mémoire me retraçait

rapidement les plus heureuses journées et les plus charmants souvenirs. Puissent, comme moi, mes amis ne point les avoir oubliés aujourd'hui !

1. Qu'il me soit permis de rappeler ici leurs noms et d'adresser à MM. Nogues, de Bizemont, Rochoux, mes remerciements les plus vifs et les plus sincères. Je prie aussi M. le capitaine de vaisseau de Jonquières d'agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance pour l'accueil toujours sympathique qu'il a daigné faire à mes demandes, dont il avait bien voulu se constituer l'avocat auprès du gouverneur de la colonie, M. le vice-amiral de la Grandière.

2. Notamment dans deux brochures publiées sous un pseudonyme : *La Cochinchine française en 1864*, par G. Francis ; Dentu, 1864, et *De la colonisation de la Cochinchine*, par G. Francis ; Chailamel, 1865.



Façade principale d'Angkor Wat. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de M. Gsell.

Vers midi et demi, les deux canonnières sur lesquelles étaient répartis le personnel et le matériel de l'expédition se mirent successivement en marche. L'une, la canonnière 32, sur laquelle le chef de l'expédition avait pris passage, était commandée par M. le lieutenant de vaisseau Pottier, qui allait remplacer M. de Lagrée dans le commandement de la station du Cambodge; l'autre, la canonnière 27, sur laquelle je me trouvais, était sous les ordres d'un de mes camarades, M. Espagnat, qui devait quelques mois plus tard être victime de son dévouement et périr dans l'explosion de son navire.

Les deux petits bâtiments jetèrent l'ancre à sept heures du soir devant le poste de Tan-an, à l'entrée de l'arroyo de la Poste, pour attendre le jour et la marée favorable. Le lendemain, ils s'engageaient dans cet étroit passage, et, après un court arrêt à Mytho pour renouveler leur approvisionnement de charbon, ils commencèrent l'ascension du grand fleuve.

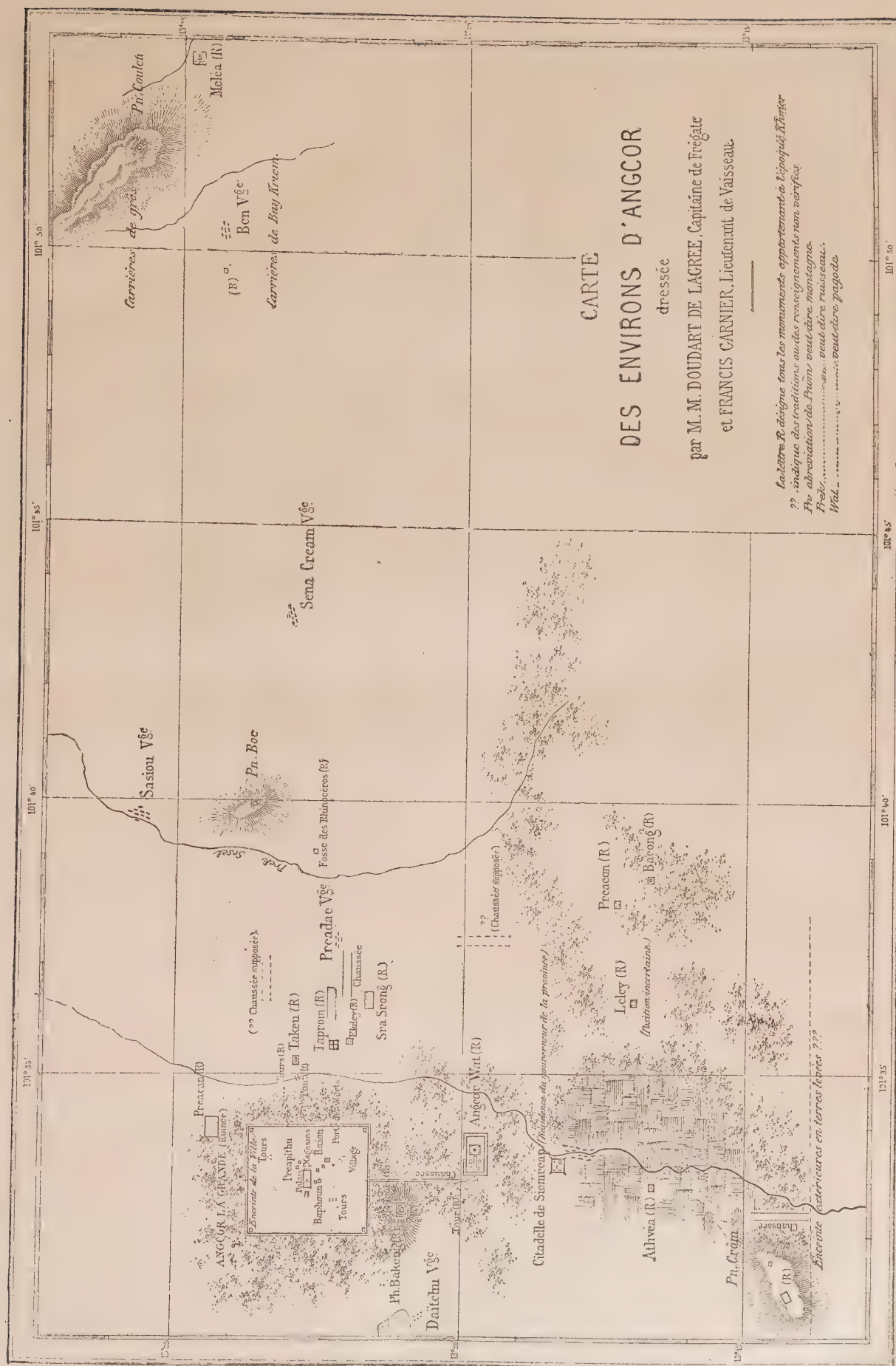
Le 8 juin, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Compong Luong (en cambodgien, port du roi), grand marché situé un peu au-dessus de Pnom Penh, sur le bras qui conduit au Grand Lac, à quatre ou cinq kilomètres d'Oudong, capitale du Cambodge. Nous nous installâmes tous dans l'hospitalière demeure qui était la résidence habituelle de M. de Lagrée, et pendant que celui-ci retournait à Pnom Penh présenter son successeur au roi du Cambodge, je dus m'occuper d'exercer le personnel subalterne de l'expédition à ses nouveaux devoirs, et d'achever l'installation de notre matériel. Un sergent d'infanterie de marine nommé Charbonnier, un interprète pour les langues siamoise et annamite nommé Séguin, un soldat d'infanterie de marine et deux matelots composaient la partie française de notre escorte. Un Cambodgien chrétien nommé Alexis Om, un Laotien qui se faisait appeler Alévy, du nom de la province du Laos dont il venait, deux Tagals et sept Annamites devaient en former la partie indigène, les deux premiers comme interprètes, les autres comme soldats ou comme domestiques. Ces éléments assez hétérogènes avaient besoin de vivre quelque temps ensemble, de s'amalgamer et de se comprendre, avant qu'on pût en attendre un service actif et intelligent. La commission était loin d'ailleurs d'être pourvue de tout ce qui lui était indispensable pour se mettre en route. La corvette *le Cosmao* allait partir de Saïgon pour aller chercher à Ban Kok la monnaie et les passe-ports siamois dont nous avions à faire usage tout d'abord, puisque au sortir du Cambodge nous passions sur le territoire de Siam : il fallait attendre son retour. D'autres passe-ports non moins importants et des instruments d'astronomie et de physique nous manquaient aussi; mais le gouverneur de la colonie comptait nous les faire parvenir, au commencement de la saison sèche, dans la partie inférieure du Laos où nous devions séjourner jusque-là.

Nous avions le temps avant l'arrivée du *Cosmao* d'aller visiter ces fameuses ruines d'Angkor situées à l'ex-

trémité nord-ouest du Grand Lac et dont tant de merveilles nous avaient déjà été racontées par des témoins oculaires. M. de Lagrée, qui travaillait depuis longtemps à en lever les plans, désirait compléter ses travaux avant son départ, et il avait amené avec lui un photographe de Saïgon, M. Gsell, pour lui faire reproduire les parties accessibles des monuments en ruine. Nous ne pouvions faire cette excursion sous un meilleur guide, et l'arrivée à Compong Luong de deux Français, MM. Durand et Rondet, qui venaient d'Angkor et nous en montrèrent quelques admirables dessins, augmenta encore notre impatience.

Le 21 juin, à huit heures du soir, tous réunis cette fois sur la canonnière 27, nous nous mîmes donc en route pour la capitale de l'ancien royaume des Khmers. Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le Grand Lac que nous traversâmes dans toute sa longueur. Comme nous, le lecteur doit être impatient d'arriver à ces ruines que le récit et les dessins de Mouhot, publiés ici même¹, lui ont déjà fait connaître en partie. Le lendemain, à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre devant l'embouchure de la petite rivière d'Angkor. Le 23, de très-bonne heure, nous montâmes tous dans une grande barque annamite pour nous rendre à terre. L'obscurité, encore très-épaisse, permettait à peine de distinguer des deux côtés de l'embouchure de la rivière les rangées multipliées de pieux qui indiquaient l'emplacement d'une grande pêcherie. Une forte brise d'ouest soulevait en petites vagues les eaux du lac, et un long mouvement de houle se propageait le long de la rive et couvrait et découvrait tour à tour la tête de quelques-uns de ces pieux contre lesquels notre barque venait se heurter. De rares lumières brillaient encore dans les petites cabanes, élevées sur pilotis à une certaine hauteur au-dessus de l'eau, qui servaient d'abri aux pêcheurs. Au delà, on distinguait confusément la ligne basse des arbres rabougris qui forment la rive, forêt noyée et inhabitable sous les arceaux de laquelle l'eau se perd avec un clapotis sourd; le bris de la vague entourait parfois d'un cercle d'écume les troncs rugueux et marquait d'une ligne blanchâtre la limite de cette singulière forêt. L'obscurité, la houle, la pesanteur de notre barque nous y jetèrent bientôt. Il fallut que tout le monde mît la main à l'ouvrage pour dégager notre embarcation que la lame lançait lourdement contre chaque arbre et pour la remettre un peu au large. Il n'y avait là environ qu'un mètre de profondeur : nos Annamites se mirent à l'eau, nous doublâmes les avirons et nous réussîmes, non sans efforts, à nous éloigner. Le jour vint; nous distinguâmes tout près de nous l'embouchure de la petite rivière et nous nous y engageâmes. La houle se calma aussitôt et nous pûmes arriver sans autre encombre à l'un des établissements provisoires, construits sur les bords de la rivière pour le séchage du poisson, et que l'on commençait déjà à démolir, la crue des eaux mettant fin à la

1. Voir les livraisons 196 à 205 du *Tour du Monde*.



saison de la pêche. Ce fut là que nous mêmes pied à terre.

Sur la rive droite et à deux ou trois kilomètres de notre point de débarquement s'élève une petite colline à deux sommets¹ qui domine toute la plaine environnante et qui, à l'époque des grandes eaux, est baignée de tous côtés par les eaux du lac. C'est le mont Crôm, seul point saillant qu'offre l'horizon à une grande distance à la ronde et qui sert de repère au navigateur le long de ces rives basses, noyées, d'aspect uniforme. Sur la cime la plus élevée de cette colline, un bouquet d'arbres isolé dissimule au regard un sanctuaire en ruine. Ce fut notre première étape sur le terrain de

cette antique civilisation khmer dont tout a disparu, édifices, organisation sociale et politique, littérature, puissance, commerce, sans nous laisser, parmi tous les débris de ce passé écroulé, autre chose à admirer que des ruines.

Un long séjour dans les pays chauds, loin des merveilles de l'art européen, au milieu de populations à demi civilisées, prédispose singulièrement à l'enthousiasme pour tout produit, même imparfait, du goût et de l'intelligence. On est habitué à ne plus admirer que les splendeurs de la nature tropicale et à détourner ses regards avec dédain de tout ce qui est de fabrique humaine. Aussi l'impression produite par une œuvre



Bouddha à quatre faces du mont Crôm. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

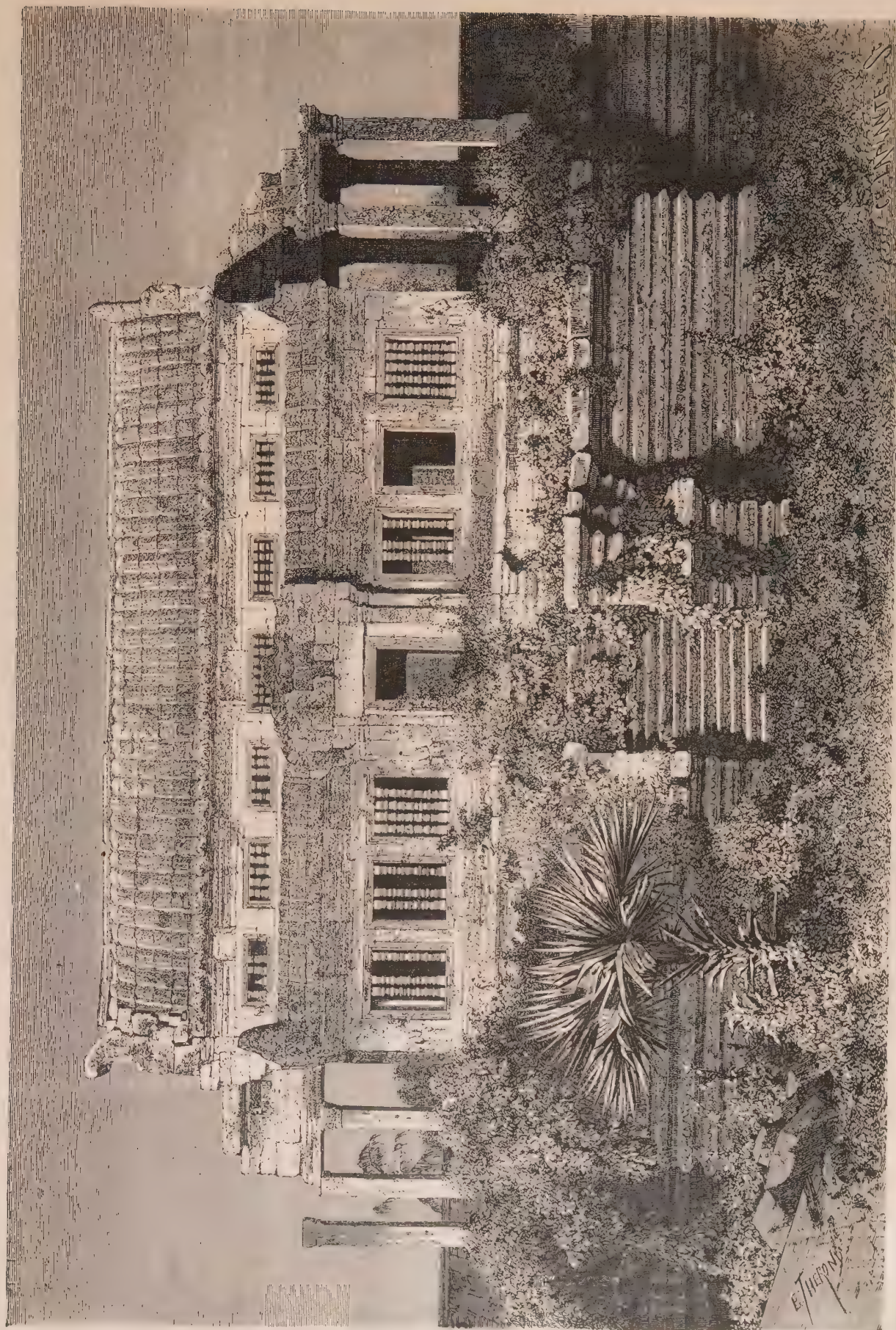
d'un niveau réellement élevé est-elle très-vive et se mélange-t-elle d'un profond sentiment d'étonnement qui contribue encore à saisir l'imagination. Les points de comparaison sont trop éloignés et trop oubliés pour contre-balancer cette première sensation et permettre une juste appréciation de l'objet qui vous a frappé.

C'est ce que j'éprouvais à la vue du sanctuaire du mont Crôm. Cette architecture, sévère dans ses formes générales, élégante dans ses détails, savante et originale dans ses conceptions, me transporta d'admiration. Pendant que M. de Lagrée, avec la sagacité d'un archéo-

logue, cherchait à nous expliquer la disposition et les usages des différentes parties de l'édifice, ma pensée se reportait à la grande époque qui avait enfanté un art aussi parfait, et, à ce moment, j'eusse à peine hésité à ajouter un quatrième âge, l'âge khmer, aux trois siècles classiques de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

La vue d'un groupe de statues mutilées gisant non loin du monument principal vint calmer chez moi ce premier enthousiasme. Si remarquables que fussent quelques-unes des têtes qui se trouvaient là, elles étaient loin cependant des chefs-d'œuvre du ciseau grec. Un type humain moins parfait comme modèle, les nécessités même du mythe religieux reproduit, suf-

1. Consulter pour tout ce récit la carte des environs d'Angkor, jointe à ce numéro.



Angkor Wat : Édicule nord-ouest. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de M. Gsell.

fisaient peut-être à expliquer cette infériorité, sans que l'on dût faire déchoir l'art khmer du haut rang que je lui avais assigné tout d'abord. Je n'en devins que plus impatient d'arriver à ce groupe imposant de ruines qui forment la pagode et l'ancienne ville d'Angkor et qui fournit au problème artistique et historique de cette civilisation détruite ses plus nombreux et plus importants éléments de solution.

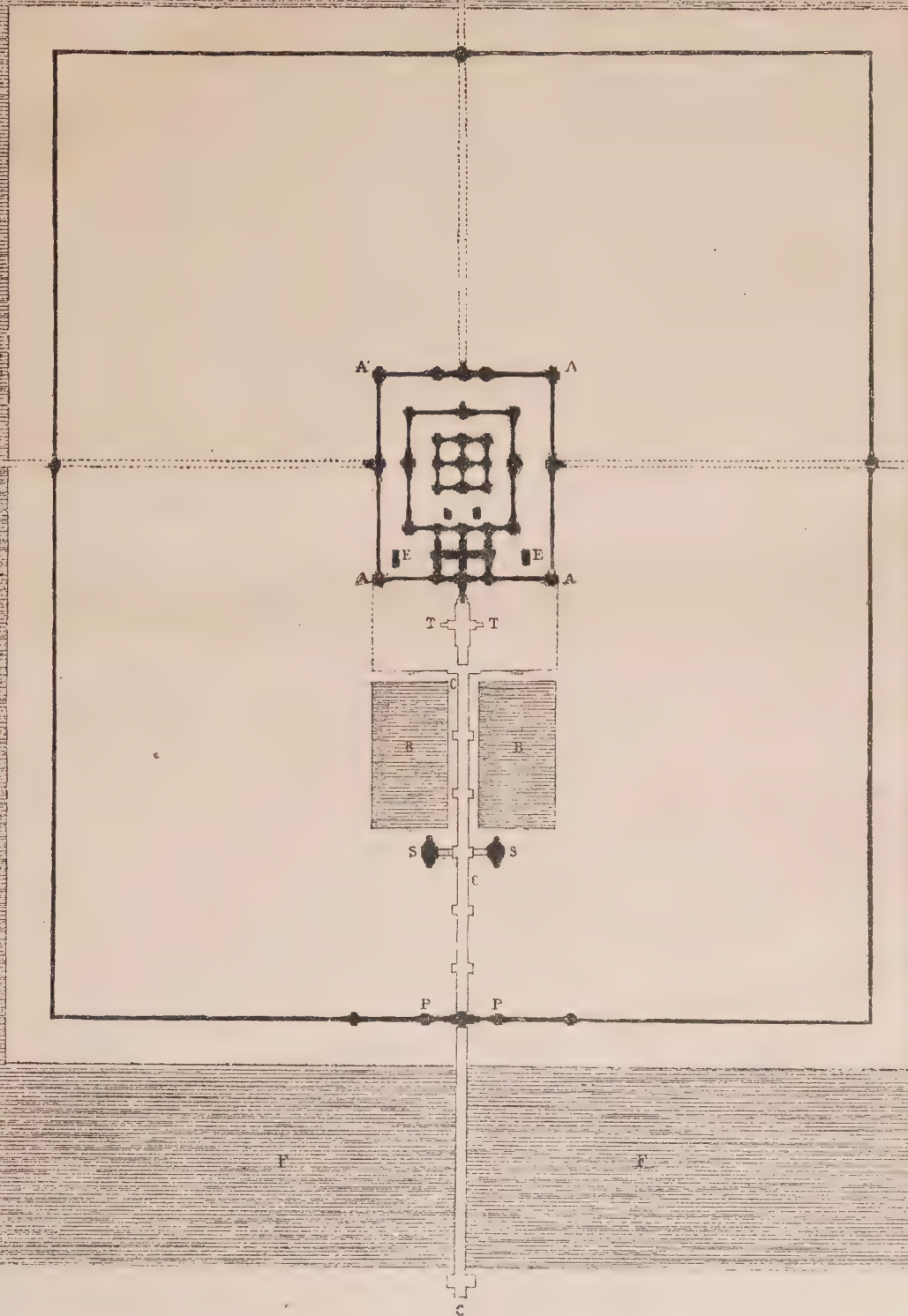
Le lendemain de notre visite au mont Crôm, nous continuâmes notre route par terre jusqu'à Siem Réap, l'Angkor moderne, gros bourg à cheval sur les bords de la rivière, à quelques kilomètres des ruines de l'Angkor ancienne. Sur la rive droite est une citadelle construite par les Siamois il y a une quarantaine d'années, pour assurer leur domination sur cette province, enlevée avec plusieurs autres au royaume actuel du Cambodge, qui ne possède même plus l'emplacement de son antique capitale. Cette citadelle contient la résidence du gouverneur de la province, chez lequel nous reçûmes la plus gracieuse hospitalité. Ce haut fonctionnaire était accoutumé à des visites de ce genre; il avait accueilli plusieurs fois des voyageurs de haut rang dont il aimait à citer les noms. M. de Montigny, l'amiral Bonard, l'amiral de La Grandière étaient du nombre. Il se trouvait depuis longtemps en relations avec le commandant de Lagrée, qui était à ses yeux quelque chose de plus que le roi du Cambodge, et, après le roi de Siam, l'homme qu'il estimait et redoutait par dessus tout. Cambodgien de naissance, il sentait instinctivement que la France, après avoir pris le Cambodge sous son protectorat, en viendrait tôt ou tard à réclamer à Siam les territoires injustement soustraits à l'autorité de leur souverain légitime. Il lui importait donc de se ménager un appui solide dans le cas d'un changement de domination. Dans toutes les éventualités, sa situation de gouverneur d'une province frontalière lui commandait les plus grands ménagements. Les rôles étaient maintenant singulièrement changés : alors qu'avant le protectorat tout empiétement de la part de Siam restait impuni, au contraire depuis la balance semblait devoir tomber du côté du Cambodge, et il ne fallait donner aucun prétexte de retour en avant à un royaume jusque-là si humilié et si misérable, aujourd'hui si puissamment soutenu. Tel était du moins ce que pouvait faire pressentir l'attitude hardie qu'avait constamment prise M. de Lagrée dans ses relations avec les agents de Siam. Malheureusement la diplomatie défaisait à Ban Kok l'œuvre de réhabilitation et de restauration de l'autonomie cambodgienne tentée sur les lieux mêmes.

Le 24 juin au matin, nous prenions congé de l'hospitalier gouverneur pour aller camper plus près des ruines. Chacun de nous était juché sur un éléphant, et, peu habitués pour la plupart à ce moyen de locomotion, nous étions plus occupés à nous garantir des durs cahots de notre monture qu'à jouir du coup d'œil de la forêt où nous entrions et de la fraîcheur relative de l'heure matinale où nous nous mettions en route.

Je montais pour ma part une jeune femelle qui, craintive et sensible comme le comportait son âge et son sexe, prit soudainement peur à la vue de je ne sais quel tronc d'arbre de forme bizarre et se lança au galop au travers de la forêt au risque de semer en lambeaux sur la route sa cage et ceux qu'elle portait. Son cornac ne réussit à l'arrêter qu'en lui enfonçant dans le crâne deux ou trois pouces du fer recourbé qui sert d'aiguillon aux conducteurs d'éléphants, et je fus quelque temps à me remettre des rudes secousses que m'avait données l'allure un peu trop vive de ma bête.

Au bout d'une heure de marche, nous nous arrêtions au pied de la terrasse en forme de croix qui précède Angkor Wat. A deux cent cinquante mètres de nous environ, s'élevaient les trois tours qui couronnent la triple entrée du temple; une longue galerie à colonnade extérieure se continue de part et d'autre de cette sorte d'arche triomphale : c'est la première enceinte du monument. De la terrasse, ornée jadis de lions en pierre, qui gisent aujourd'hui sur le sol au milieu des herbes, part une chaussée construite en larges blocs de grès, qui traverse le fossé, large de plus de deux cents mètres, creusé en avant de cette enceinte. Nous suivîmes cette chaussée qui aboutit à l'entrée du milieu. Dès que nous l'eûmes franchie, l'édifice lui-même apparut à nos regards, à un demi-kilomètre de là, masse sombre et imposante dessinant ses neuf tours sur le bleu du ciel. Nous parcourûmes encore plus de quatre cents mètres sur la chaussée qui se continue en dedans de l'enceinte, avant d'arriver au premier péristyle de la pagode. Une seconde terrasse, plus grande et plus décorée que la première et supportée par des colonnes rondes élégamment sculptées, termine la chaussée au-dessus du niveau de laquelle elle s'élève d'environ trois mètres. A sa gauche, sous les murs mêmes de l'édifice, sont les logements des bonzes qui desservent l'antique sanctuaire. Au près de ces logements, sur la même esplanade, est une autre case, construite en bambous comme les précédentes, où viennent s'abriter les pèlerins qu'attire le saint lieu.

Ce fut dans cette dernière demeure que nous nous établîmes. Après les premiers soins donnés à notre installation, nous voulûmes visiter rapidement les principales parties de l'édifice qui allait pendant quelques jours nous avoir pour hôtes. Cette entrée monumentale, cette longue chaussée, ornée de dragons fantastiques, et lentement parcourue au pas solennel de nos éléphants, les deux immenses pièces d'eau, vrais petits lacs qui s'étendaient des deux côtés, l'aspect colossal du temple lui-même, tout nous indiquait que nous nous trouvions en présence d'une œuvre capitale conçue en dehors des proportions ordinaires. C'était bien là, comme le dit Mouhot, non un temple rival de celui de Salomon, qui ne méritait pas sans doute une comparaison pareille, mais le chef-d'œuvre d'un Michel-Ange inconnu. Il fallait quelque temps pour se rendre compte de la disposition exacte d'un édifice qui mesure



PLAN D'ANGCOR WAT, LEVÉ SOUS LA DIRECTION DU COMMANDANT DE LAGRÉE.

Échelle de 0,00015 par mètre.

FF. Fossés remplis d'eau. — CCC. Chaussée en pierre. — PP. Entrée principale de la première enceinte. — SS. Petits sanctuaires. — BB. Pièces d'eau. — TT. Terrasse. — AAAA. Temple. — EE. Édicules intérieurs.

hors fossés cinq kilomètres et demi de tour. Cette première visite ne m'en donna qu'une idée confuse. Ces escaliers et ces galeries sans fin, ces cours intérieures à colonnades d'aspect uniforme me semblaient, malgré leur symétrie, ou plutôt à cause même de leur symétrie, former un dédale inextricable. Les énormes dimensions de chacune des parties de ce grand tout empêchent d'ailleurs le regard d'en embrasser facilement l'ensemble.

Après plusieurs excursions, — car on peut appeler ainsi les visites à un monument dont les dimensions se chiffrent par kilomètres, — les principales dispositions de l'édifice m'apparurent plus nettement : son enceinte est de forme rectangulaire et mesure trois mille cinq cent cinquante mètres sur ses quatre faces réunies ; elle est allongée dans le sens est et ouest. Elle a sa principale entrée du côté ouest, celle que nous avons franchie à notre arrivée.

Celle-ci se compose essentiellement d'une galerie, longue de deux cent trente-cinq mètres, reposant sur un soubassement de sept mètres de large. Cette galerie est formée, extérieurement par une double rangée de colonnes, intérieurement par un mur plein dans lequel sont pratiquées de fausses fenêtres à barreaux de pierre sculptés qui font face à la pagode. Au centre de la galerie s'élève l'arche triomphale à triple ouverture dont j'ai déjà parlé, aux extrémités sont deux autres ouvertures de niveau avec le sol et qui servaient au passage des chars. Sur les trois autres faces de l'enceinte s'ouvrent trois portes d'importance beaucoup moindre.

Le monument lui-même se compose essentiellement de trois rectangles concentriques formés par des galeries et étagés les uns au-dessus des autres. Le rectangle extérieur a sept cent cinquante mètres de développement, et tout autour de sa paroi intérieure règne un bas-relief ininterrompu, représentant des combats mythologiques et des scènes religieuses. Cet étage de la pagode reçut de nous pour ce motif le nom de galerie des bas-reliefs. Le second et le troisième rectangles sont sommés de tours aux quatre angles : le premier est à mur plein intérieur et à double colonnade extérieure ; le second au contraire est à mur plein extérieur et à mur intérieur coupé de fenêtres, disposition que reproduit la paroi extérieure du troisième. Ce dernier présente intérieurement une double colonnade. Une tour centrale s'élève au milieu, à l'intersection de galeries médianes qui divisent l'étage en quatre parties. Quoique cette tour soit découronnée déjà par la main du temps, sa hauteur actuelle au-dessus du niveau de la chaussée par laquelle nous étions entrés est de cinquante-six mètres.

Je mentionnerai en outre les deux petits sanctuaires situés le long de cette chaussée à mi-distance de la principale entrée, les deux grands édicules construits dans les angles ouest de la cour qui sépare le premier étage du second, et qui sont à eux seuls des monuments complets et remarquables, deux autres pavil-

lons situés dans la cour suivante au pied du grand escalier conduisant au troisième étage, enfin les trois galeries longitudinales qui réunissent le premier étage au second. Telles sont les lignes générales du temple d'Angkor. Le plan et la légende que nous publions complètent cette courte description et permettent de se faire une idée exacte des dimensions d'ensemble de cette construction grandiose.

On remarquera sans doute que rien dans ce vaste édifice ne paraît disposé pour l'habitation des hommes. Les seules galeries fermées sont celles du second étage et leur largeur ne dépasse pas deux mètres cinquante centimètres. Toutes les autres galeries de l'édifice sont à jour, et n'étaient évidemment pas destinées à servir de demeure. Il semble que tout dans le monument n'ait de destination et de but qu'en vue du quadruple sanctuaire qui est établi à la base de la tour centrale : tout y monte, tout y conduit. Quel que soit le point par lequel on aborde à l'édifice, on se trouve involontairement porté et guidé vers l'une des quatre énormes statues qui occupent chacune des faces de cette tour et regardent les quatre points cardinaux. La base des tours d'angles est vide et n'est que le point de croisement très-légèrement élargi des galeries voisines. Rien n'arrête sur la route. Les édicules compris entre le premier et le second étage passent même inaperçus, car toutes les galeries qui les entourent sont à mur plein du côté qui leur fait face. Seuls les deux petits sanctuaires situés au pied du principal escalier du troisième étage peuvent détourner un instant le regard. Mais ils ne sont là que pour faire ressortir davantage la hauteur de l'édifice central, que le visiteur découvre subitement devant lui au sortir des galeries couvertes. L'attraction est alors irrésistible et l'on gravit, sans se laisser distraire, les hautes marches du grand escalier.

Est-ce à une préoccupation religieuse qu'il faut attribuer ce manque de parties logeables dans cet immense édifice ou bien la science des architectes ne leur permettait-elle pas de construire des voûtes plus larges ? Aucune galerie en effet ne présente une ouverture supérieure à trois mètres cinquante centimètres. Les voûtes sont toutes construites en encorbellement, c'est-à-dire se composent de pierres superposées par assises horizontales, se rapprochant graduellement et se rejoignant d'ordinaire à la cinquième assise. Même avec ce procédé, il eût été possible d'obtenir de plus grandes portées, et la question ne peut pas être tranchée d'une façon absolue. Peut-être existait-il autrefois des logements en bois dans les cours intérieures ou sur les terrasses qui entourent l'édifice. Peut-être aussi fermait-on avec des nattes les intervalles des colonnes dans les galeries et celles-ci servaient-elles à loger les prêtres ou les pèlerins. Il est infiniment probable du moins que les choses devaient se passer à peu près ainsi dans la galerie de l'entrée ouest de la première enceinte et qu'elle devait avoir, en dehors de son but décoratif, une utilité réelle, celle de loger des gardes



Angkor Wat : Angle extérieur des galeries qui conduisent du premier au deuxième étage. — Dessin de H. Cierget
d'après une photographie de M. Gsell.

et des gens préposés à l'ouverture et à la fermeture des portes.

Les portes devaient être en bois ainsi que les plafonds; nulle part en effet on ne retrouve de plafond en pierre et l'on distingue cependant les voûtes qui étaient autrefois masquées, de celles qui étaient destinées à rester en vue. Dans les premières, la face intérieure des pierres reste à l'état brut et une corniche est sculptée à la naissance de la voûte pour supporter les traverses du plafond; dans les secondes, les extrémités intérieures des assises de la voûte sont rabattues de manière à obtenir une courbe ogivale composée d'autant de segments qu'il y a d'assises. La tradition veut que tous ces plafonds ou toutes ces voûtes aient été dorés.

La construction des tours est analogue à celle des voûtes; les assises, carrées à la base, vont en s'arrondissant vers le sommet, et sont placées successivement en retrait de manière à se rapprocher peu à peu et à recevoir une assise unique qui couronne et ferme la tour. Au-dessus, disent les habitants, étaient jadis une boule et une flèche en métal. Sur les saillies extérieures des assises sont placées de petites pyramides à forme triangulaire élancée, dont la dimension va en décroissant rapidement à mesure que l'on s'élève, de manière à augmenter l'effet de la perspective et la sensation de la hauteur. Le même procédé est employé pour tous les escaliers, dont les marches sont étroites et hautes, et des deux côtés desquels sont disposés sur des socles de plus en plus rapprochés des lions en pierre de grandeur décroissante.

A la partie centrale de chaque face des tours, sont des tympans sculptés, se succédant également en décroissant d'assise en assise, qui représentent des scènes mythologiques : le même genre d'ornementation se reproduit à tous les péristyles et à la partie milieu de tous les toits étagés qui s'élèvent au-dessus des portiques ou des croisements de galeries. Les toits eux-mêmes sont formés par la surface extérieure des assises en encorbellement qui composent les voûtes : cette surface est soigneusement sculptée de manière à présenter l'apparence de tuiles.

Toutes les colonnes d'Angkor Wat sont carrées, à l'exception de celles qui supportent la terrasse de la façade ouest et de celles qui forment péristyle dans les galeries médianes de l'étage central. Le chapiteau et la base sont en général d'une ornementation uniforme, et d'une exécution admirable. Le fût est le plus souvent uni; quelquefois aussi il est sculpté à une très-faible profondeur. Les pilastres engagés dans les côtés des portes étalent une ornementation encore plus riche et sont couverts du haut en bas de rosaces, de figures d'animaux, de personnages légendaires agencés avec un art infini. Quoique le temps ait émoussé toutes les arêtes vives de ces sculptures, elles conservent un admirable aspect et peuvent être comparées à ce que le ciseau grec nous a laissé de plus parfait. Il y a à Angkor Wat près de dix-huit cents colonnes ou

pilastres. La plupart des fûts sont monolithes. Les colonnes les plus hautes atteignent quatre mètres vingt centimètres et ont quarante-neuf centimètres de large.

Les seuls matériaux employés dans la construction de cet édifice sont le bois et un grès à grain très-fin, qui provient de carrières situées au pied de Pnom Coulen, à une quarantaine de kilomètres dans l'est-nord-est d'Angkor Wat. Tout ce qui dans le temple était bois, plafonds ou lambris, a disparu. Quelques-uns des blocs de grès parallélipédiques dont se composent les colonnes, les voûtes ou les murs atteignent trois mètres soixante centimètres de longueur sur quatre-vingts et cinquante centimètres dans les deux autres dimensions.

Ici se présente, comme pour les monuments égyptiens, le problème mécanique du transport et de l'élévation, souvent à des hauteurs très-considérables, de masses dont le poids dépasse parfois quatre mille kilogrammes. Presque toutes les pierres présentent des trous ronds ou carrés disposés assez irrégulièrement à leur surface et dont la profondeur est de trois centimètres environ. Est-ce là qu'il faut chercher la solution du problème? Peut-être bien. Les habitants qui attribuent aux génies la construction de cet édifice et qui ne sauraient concevoir une force humaine capable de soulever de tels fardeaux, racontent que, suivant une tradition déjà rapportée par Mouhot, Prea En (le dieu Indra?) pétrit jadis toutes les parties du monument dans l'argile et les cisela à son aise — les trous que l'on voit à la surface des pierres ne sont que les empreintes de ses doigts — puis il versa sur chaque pierre un certain liquide qui la solidifia et lui donna sa dureté actuelle. C'est pour cela que le grès est appelé aujourd'hui au Cambodge *thma roc* ou pierre de boue. Tous les Cambodgiens ne se contentent point cependant d'explications de ce genre et les bonzes rapportent sur la construction d'Angkor des versions moins fabuleuses et plus vraisemblables. D'après eux, les sculptures n'ont été faites qu'une fois les pierres en place, et ils expliquent les trous que celles-ci présentent par l'usage de crampons en fer destinés à les réunir ou à retenir des placages en plomb ou des lambris en bois. Les traces des crampons en fer sont visibles partout où ils ont existé, mais la plus grande partie des trous n'en porte aucune marque. Cette version, plus raisonnable que la précédente, n'est donc pas encore satisfaisante et reste muette sur le moyen de transport employé. Une étude plus approfondie de la disposition de ces trous donnera peut-être un jour la solution cherchée.

Aucun ciment n'est employé dans l'assemblage des pierres : elles sont jointes par simple juxtaposition, et on a poli les deux surfaces en contact en les frottant l'une contre l'autre; l'adhérence est si parfaite qu'en appliquant une feuille de papier contre la ligne de séparation, on obtient un trait aussi net que s'il avait été tracé avec une règle.

Le monument renferme un assez grand nombre

d'inscriptions ; beaucoup sont placées, en guise de légendes explicatives, le long et au-dessus des bas-reliefs de la galerie inférieure ; d'autres, plus anciennes et qui contiennent peut-être des documents historiques plus sérieux, se rencontrent dans les galeries de la partie est du temple. Les caractères dont elles sont composées se rapportent à l'écriture cambodgienne actuelle et les bonzes peuvent lire encore beaucoup de ces inscriptions ; mais les plus anciennes, celles qui par suite offriraient le plus grand intérêt, restent lettre morte pour eux. Toutes les inscriptions qu'ils traduisent ne contiennent que des prières ou des formules religieuses, sans importance historique.

Comme je l'ai dit plus haut, quelques bonzes sont attachés à l'antique sanctuaire et ont ramassé avec soin dans l'une des trois galeries parallèles qui relient le premier étage au second, celle du sud, toutes les statues ou fragments de statues en pierre, en bronze ou en bois qui se trouvaient disséminées dans le temple ou dans les environs. La plupart proviennent d'*ex-voto* et portent des traces de dorure. Il en est de toutes dimensions et il est bien facile de distinguer celles qui sont d'une époque ancienne des statues de fabrication moderne.

Les prêtres sont trop peu nombreux pour suffire à l'entretien de l'immense temple ; aussi doivent-ils se contenter de balayer chaque matin les galeries centrales les plus fréquentées et d'arracher une partie des herbes qui croissent entre les pierres. Le reste de l'édifice est à peu près complètement abandonné à la végétation et aux oiseaux de nuit qui ont pris leur gîte sous les voûtes. L'odeur qu'ils répandent et la fiente dont ils recouvrent le sol de la galerie du premier étage rendent complètement inabordables certains portiques de la partie nord.

La plupart des lions qui décoraient les escaliers du temple ont été précipités du haut de leurs socles, dans les invasions successives qui ont amené la décadence et la chute de l'empire khmer. C'étaient les parties du monument les plus faciles à détruire. Ceux qui restent encore debout sont dans un état de conservation plus que médiocre, soit parce qu'ils ont été mutilés sur place, soit — et telle a été surtout pour eux la cause la plus puissante de destruction — parce qu'ils ont supporté sans aucun abri toutes les intempéries des saisons. Les tours du second étage sont également écroulées à moitié. L'édifice central est encore, à tous les points de vue, celui qui a le moins souffert, quoiqu'il fût le plus élevé et le plus destructible. Le sanctuaire redouté qu'il contient a été sans doute et un préservatif contre les envahisseurs et un stimulant à piété réparatrice des habitants.

J'ai essayé de donner en ces quelques pages la description d'un monument qui est à lui seul tout un poème, et des notions générales indispensables pour se faire une idée de l'architecture et du genre de construction adoptés par les Khmers. Le lecteur trouvera

peut-être que je me suis trop appesanti sur d'arides et minutieux détails, mais ils rendront plus facile à comprendre tout ce qui me reste à dire de cette civilisation disparue, et ils m'éviteront de nombreuses répétitions. Le temple d'Angkor est le résumé le plus complet de tout un art, de toute une époque : il me servira désormais de point de comparaison pour tous les monuments de cette période. Là est mon excuse, et les dessins qui accompagnent cette trop longue description achèveront sans doute de me faire pardonner l'enthousiasme que j'ai témoigné et que je témoignerai encore pour cet édifice où j'ai passé de si rapides et si agréables heures, en compagnie du savant et infatigable cicerone qui m'a appris à le connaître et à le comprendre.

Après nous avoir donné les indications nécessaires pour mettre notre temps à profit pendant notre séjour à Angkor Wat, M. de Lagrée nous quitta pour aller s'installer au centre même de la ville en ruine d'Angkor Tôm ou Angkor la Grande, située à peu de distance. Une semaine devait se passer ainsi en diverses occupations ou en excursions, suivant la nature des travaux ou les goûts de chacun. Je restai pour ma part l'un des hôtes les plus assidus du vieux temple dont j'étais chargé par le commandant de Lagrée de relever certaines cotes et de fixer exactement la position géographique. Le dernier étage de la pagode, celui que j'ai appelé l'édifice central, est très-élevé au-dessus des autres, et du sommet des douze escaliers de quarante-deux marches chacun qui le mettent en communication avec l'étage inférieur, on découvre un vaste horizon. De ce point, les sommets du mont Crôm et du mont Bakheng, l'un et l'autre couronnés de ruines, la croupe dénudée de la petite colline appelée le mont Bok, l'extrémité lointaine de la chaîne de Pnom Coulen, se détachent nettement au-dessus de l'immense plaine dont ils rompent la monotonie. La plus élevée de toutes ces collines n'atteint pas deux cents mètres et la plupart égalent à peine en hauteur la tour centrale d'Angkor Wat ; mais elles fournissent de précieux points de repère pour s'orienter au milieu de ces forêts uniformes parsemées de clairières qui dissimulent aux recherches du touriste les ruines de la ville d'Angkor et des nombreux monuments épars en dehors de ses murs.

Ce fut donc sous l'un des péristyles de l'édifice central d'Angkor Wat que j'établis ma station d'observation. A l'heure où la chaleur du jour retenait immobiles tous les habitants du temple, j'aimais à parcourir ces longues et silencieuses galeries que troublaient seuls les battements d'ailes des innombrables chauve-souris qui y ont élu domicile. La vie active et bruyante que je venais de quitter me faisait trouver un charme infini à cet isolement. La contemplation de ces bas-reliefs, de ces sculptures, l'étude de cette décoration savante, qui s'étend jusqu'aux toits et à la surface extérieure des tours, et dont je découvrais à

chaque instant un nouveau détail, suffisait à faire couler rapidement les heures. Je ne suis ni assez savant ni assez artiste pour reprendre ici au point de vue descriptif les différentes particularités de cette architecture, si complète dans toutes ses parties, et dont tous les effets sont si soigneusement étudiés. A d'autres que moi d'interpréter au point de vue historique et mythologique ces longues pages de pierre qui retracent dans la galerie des bas-reliefs les combats du roi des singes contre le roi des anges, les délices du paradis

et les supplices de l'enfer bouddhiques ; à d'autres encore d'essayer de formuler les lois d'une architecture arrivée là à son apogée. Je me contente de rendre l'impression profonde que produisait sur moi l'examen de cet immense édifice. Jamais nulle part peut-être une masse plus imposante de pierres n'a été disposée avec plus d'art et de science. Si l'on admire les pyramides comme une œuvre gigantesque de la force et de la patience humaines, à une force et à une patience égales il faut ajouter ici le génie. Quelle



Angkor Wat : Fragment de bas-relief. — Dessin et gravure de M. Rapine d'après une photographie de M. Gsell.

grandeur et en même temps quelle unité ! La conception première se poursuit et s'achève jusque dans les détails les plus infimes. Cette symétrie, qui semble devoir n'engendrer à la longue que monotonie et fatigue, n'est qu'apparente ; il n'en existe que ce qui est nécessaire pour arrêter et satisfaire le regard. Par une singularité étonnante, les axes du monument n'en partagent pas les côtés en portions égales ; les espaces vides compris entre les rectangles s'allongent vers l'ouest, et

c'est dans cette partie ainsi agrandie que viennent se placer les sanctuaires et les édicules dont j'ai parlé dans la description du temple et qui servaient sans doute à la garde des objets destinés au culte. L'entrée même des étages successifs n'est pas au milieu, et, comme la partie ouest, la partie sud de l'édifice est agrandie au détriment de la partie nord.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Ruines du mont Bakheng (voy. p. 26). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU',

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

I

Excursion aux ruines d'Angkor (suite).

Les différences s'accroissent davantage encore entre les trois étages du monument, et les deux premiers ne sont là que pour faire valoir l'étage central, qui forme à lui seul un tout merveilleux. Son énorme soubassement, sorte de piédestal qui le détache aux regards, se couvre de moulures horizontales d'un énorme relief et du plus remarquable effet. En approchant du sanctuaire, la décoration redouble de richesse : le ciseau fouille plus profondément la pierre, les colonnades se doublent, des merveilles de sculpture éclatent partout. Quelles admirables arabes-

ques se dessinent sur ces pilastres qui encadrent les portes mêmes du sanctuaire ! Des deux côtés, le dessin général paraît symétrique ; mais l'on s'approche et l'on aperçoit les différences les plus grandes, la variété la plus agréable dans les détails : la curiosité et l'intérêt en redoublent d'autant. Chacun de ces gracieux entrelacements, de ces capricieux dessins paraît être l'ouvrage d'un artiste unique qui, en composant son œuvre, n'a rien voulu imiter, rien emprunter de l'œuvre voisine : chacune de ces pages de pierre est le fruit d'une inspiration délicate et originale et non l'habile reproduction d'un modèle uniforme. Parfois la page commencée ne s'achève pas, la pierre reste fruste et attend

1. Suite. — Voy. page 1.

encore le ciseau. L'artiste est-il mort au milieu de son travail et ne s'est-il trouvé personne qui ait voulu lui succéder? Il semble que ce soit là le sort de tous les grands monuments : Angkor Wat est tombé en ruine avant d'avoir jamais été achevé!

Il se mêle à l'admiration que l'on éprouve pour ces richesses artistiques répandues là avec tant de profusion un profond sentiment de tristesse. Est-ce la vue de ces tours découronnées et croulantes qui semblent n'attendre qu'un dernier effort du temps pour ensevelir le monument sous leurs ruines? Est-ce le regret de ne pouvoir pénétrer cette énigme grandiose qui se dresse tout d'un coup devant vous en évoquant toute une civilisation, tout un peuple, tout un passé disparus? Est-ce la crainte que ce merveilleux chef-d'œuvre du génie humain ne puisse livrer le secret qu'il renferme avant sa destruction complète? Presque partout en effet les voûtes s'entr'ouvrent, les péristyles chancellent, les colonnes s'inclinent et plusieurs gisent brisées sur le sol; de longues traînées de mousse indiquent le long des murailles intérieures le travail destructeur de la pluie : bas-reliefs, sculptures, inscriptions, s'effacent et disparaissent sous cette rouille qui les ronge. Dans les cours, sur les parois des soubassements, sur les toits et jusqu'à la surface des tours, une végétation vigoureuse se fait jour à travers les fissures de la pierre; la plante devient peu à peu arbre gigantesque; ses racines puissantes, comme un coin qui pénètre toujours plus avant, disjoignent, ébranlent et renversent d'énormes blocs qui semblaient défier tous les efforts humains. C'est en vain que les quelques bonzes consacrés au sanctuaire essayent de lutter contre cet envahissement de l'œuvre de l'homme par la nature : celle-ci les gagne de vitesse.

En travaillant dans la pagode, j'étais surpris quelquefois par un de ces grains, journaliers pendant la saison des pluies, et auxquels il ne manque que la durée pour devenir un ouragan. A peine à l'abri dans un angle de la galerie la plus proche, j'écoutais le vent s'engouffrer avec le bruit du tonnerre dans le monument et tous les échos du vieil édifice, réveillés soudain, sourdement gronder et gémir. Les éclairs illuminaient d'une immense et sinistre lueur le temple tout entier et montraient ses tours bravant fièrement encore la rage des éléments. Mais chaque jour cet assaut, que pendant des siècles il avait supporté sans sourciller, semblait lui devenir plus lourd : son épais manteau de pierre, déchiré par les ans, livrait passage à la tempête et d'impétueuses ondées de pluie pénétraient jusque dans les coins les plus reculés des galeries. Peu à peu le vent tombait, la pluie continuait seule son œuvre lente de destruction et, à travers les ouvertures des voûtes, tombait en ruisseaux pressés le long des colonnes moussues. Tous les bruits du dehors étaient absorbés par l'immense murmure que formaient les chutes d'eau, qui, de voûte en voûte, de galerie en galerie, de terrasse en terrasse, venaient tomber en cascades dans les cours inférieures.

La pluie a cessé, le bruissement des eaux diminue, s'apaise et meurt. On n'entend plus par intervalles que la chute argentine de larges gouttes d'eau qui fait résonner la galerie sonore. Quelques chauves-souris se heurtent effarées sous les voûtes. Le silence se rétablit enfin complètement. Le soleil reparait, les chants des oiseaux un instant interrompus reprennent, les ramiers s'appellent en roucoulant du haut des tours. Mais le touriste attristé constate en quittant son abri quelque dégradation nouvelle, quelque injure plus profonde que le climat vient d'infliger à la pagode. Combien de temps durera-t-elle encore sous l'influence destructrice vraiment effrayante que la végétation et les pluies exercent sous cette latitude? De toutes les ruines voisines seul monument encore complet aujourd'hui, ne mériterait-elle pas d'éveiller un peu la sollicitude des amis de l'art et de l'histoire? La France, à qui Angkor Wat devrait appartenir, puisqu'il est sur un territoire cambodgien, ne pourrait-elle, sinon en revendiquer la possession, du moins s'entendre avec le gouvernement siamois pour en assurer la conservation? Dans un pays où la réquisition et la corvée sont dans les habitudes des populations, ne serait-il pas bien facile d'adjoindre aux prêtres trop peu nombreux qui desservent le temple des travailleurs en quantité suffisante pour combattre et annuler les effets de la végétation? Le résident français au Cambodge ne pourrait-il, une fois par an au moins, venir s'assurer de l'état du monument et donner aux travaux une direction intelligente? Le but religieux de ces travaux, la vénération des habitants pour l'antique sanctuaire rendraient sa tâche bien facile. Quelques réparations faites aux toits pour empêcher l'eau de pénétrer à l'intérieur sauveraient de la destruction complète d'admirables sculptures, notamment les bas-reliefs de la galerie sud du premier étage, dont certaines parties sont aujourd'hui complètement méconnaissables grâce à l'infiltration des eaux le long de la paroi interne. Le gouvernement de Siam a fait quelques dépenses de restauration; la France ne pourrait-elle à son tour y consacrer une obole et assurer, alors qu'il en est temps encore, la conservation de ce temple, le Saint-Pierre ou la Notre-Dame du bouddhisme. Puissent ces pages et surtout ces dessins intéresser assez les artistes, les archéologues et les historiens du monde occidental pour que l'idée que j'é mets ici soit adoptée et défendue par eux!

Par quelle singulière mauvaise fortune ces ruines, découvertes depuis trois siècles, ont-elles éveillé si peu jusqu'à ces derniers temps l'attention des savants? En 1601 déjà, Ribadeneyra, dans son *Histoire des îles de l'Archipel*, écrivait : « Il y a au Cambodge les ruines d'une antique cité que quelques-uns disent avoir été construite par les Romains ou Alexandre le Grand. C'est une chose merveilleuse qu'aucun des indigènes ne puisse vivre dans ces ruines qui sont le repaire des bêtes sauvages. Ces gentils tiennent par tradition que cette ville doit être reconstruite par une nation étran-



Angkor Wat : Tour d'angle du second étage. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de M. Gœbel.

gère. » En 1606, Christoval de Jaque écrivant la relation des voyages qu'il avait accomplis en Indo-Chine de 1592 à 1598, raconte à son tour qu'en 1570 on découvrit au Cambodge¹ « une ville remplie de nombreux édifices : elle est entourée d'une forte muraille qui a quatre lieues de tour et dont les créneaux sont sculptés avec beaucoup de soin : ils représentent des licornes, des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des chevaux, des chiens, des aigles, des cerfs et toute espèce d'animaux sculptés dans une pierre très-fine. Dans l'intérieur de cette muraille, on voit de superbes maisons et de magnifiques fontaines : elles sont ornées d'écussons armoriés et d'inscriptions que les Cambodgiens ne savent pas expliquer. On y voit un très-beau pont dont les piliers sont sculptés de façon à représenter des géants : ils sont soixante et supportent le pont sur leurs mains, leur tête et leurs épaules. Cette ville se nomme Angoz (*sic*) ; on la nomme aussi

la ville des Cinq Pointes, parce qu'on y voit cinq pyramides très-élevées au haut desquelles on a placé des boules de cuivre doré comme celle de Churdumuco. »

Malgré ces attrayantes descriptions, les préoccupations purement mercantiles ou religieuses des voyageurs de cette époque les détournèrent de porter la moindre attention à des ruines aussi considérables, et ce ne fut que plus d'un siècle après leur découverte, vers 1672, qu'un missionnaire français, le P. Chevreul, en parle de nouveau. Cette fois, il ne s'agit plus que d'Angkor Wat : « Il y a, dit-il, un très-ancien et très-célèbre temple éloigné environ de huit journées de la peuplade où je demeure. Ce temple s'appelle Onco (*sic*) et est aussi fameux parmi les gentils que Saint-Pierre de Rome. C'est là qu'ils ont leurs principaux docteurs qu'ils viennent consulter : Siam, Pégu, Laos, Ternacerim (*sic*) y viennent faire des pèlerinages quoiqu'ils soient en guerre, et le roi de Siam, quoi-



Angkor Tom : Ce qui reste de la chaussée des Géants. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

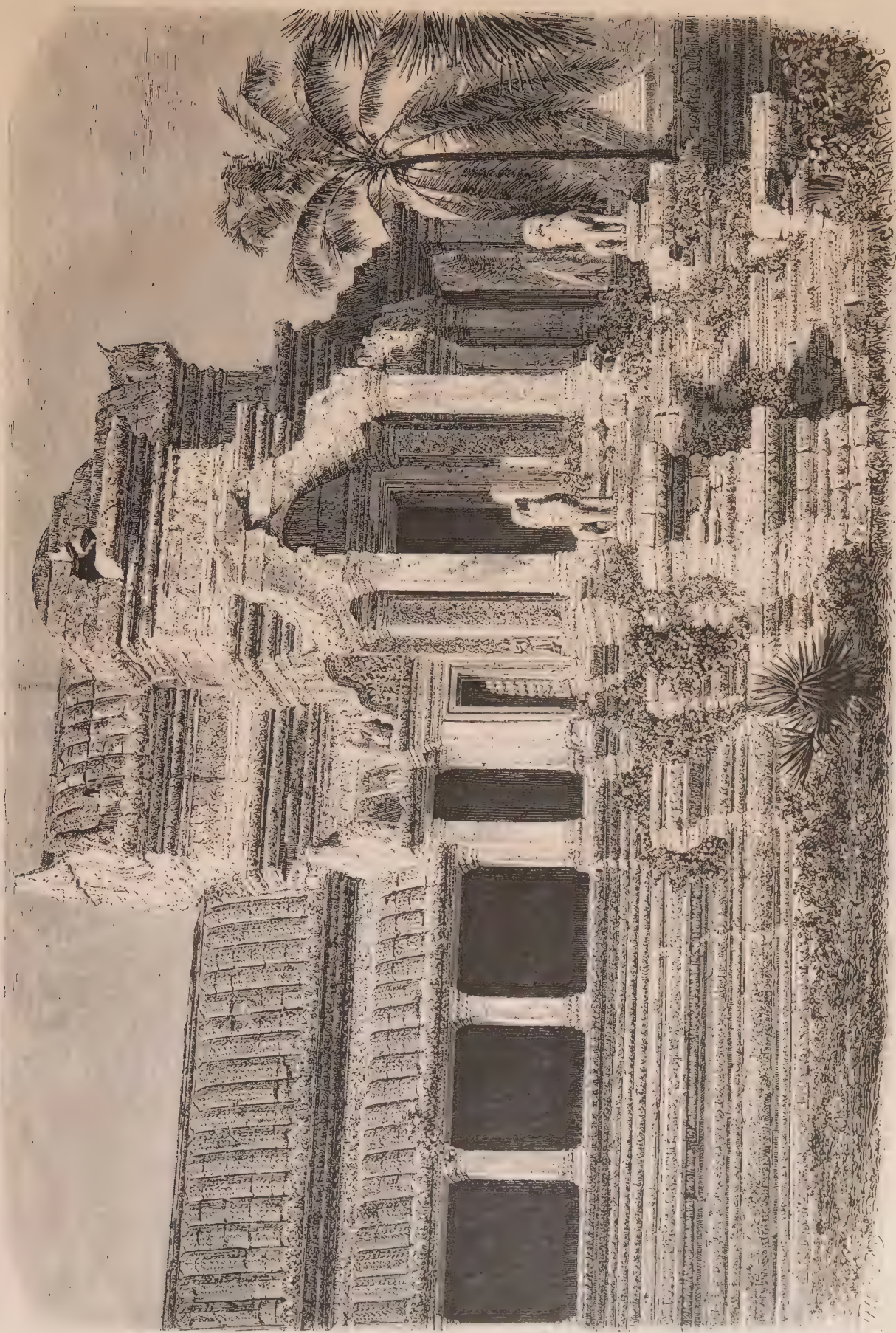
qu'il soit ennemi déclaré de ce royaume (le Cambodge) depuis sa révolte, ne laisse pas de mander tous les ans à ce temple le nom de ses ambassadeurs par une religieuse observance. »

Ainsi, alors qu'au seizième siècle les ruines voisines d'Angkor la Grande étaient déjà complètement abandonnées, au dix-septième siècle Angkor Wat était toujours l'objet d'un culte assidu, et c'est probablement de cette époque que datent les restaurations inintelligentes dont on retrouve les traces aujourd'hui, surtout dans les galeries à quadruple rangée de colonnes qui conduisent au sanctuaire central. Quelques-unes des colonnes tombées ont été remplacées par d'autres prises à diverses parties du monument ; on a essayé à grand'peine de consolider les péristyles et de replacer les architraves ; mais, si

la piété était restée, les architectes et les artistes avaient disparu ; on ne savait plus manœuvrer ces lourdes masses et à peine a-t-on réussi à remettre gauchement une colonne ronde, le chapiteau en bas, au milieu de colonnes carrées ou à retourner sens dessus dessous une architrave mal assise sur deux colonnes inégales. A cette époque, les plafonds en bois sculpté et doré, qui masquaient autrefois les voûtes, étaient probablement entretenus, et l'on remarque encore aujourd'hui des traces de dorure dans les creux des sculptures des pilastres qui encadrent les portes du sanctuaire. Notons aussi que dès 1570, d'après l'une des citations ci-dessus, les inscriptions de ces ruines étaient déjà lettre close pour les Cambodgiens, ce qui ne doit être entendu sans doute que pour les plus anciennes.

A partir du P. Chevreul, le silence se fit de nouveau sur Angkor la Grande et sur Angkor Wat. En

1. Traduction Ternaux-Compans.



Angkor Wat : L'une des entrées de la galerie des bas-reliefs. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de M. Gsell.

1519, Abel Rémusat traduisit une description du royaume de Cambodge écrite par un voyageur chinois qui avait visité cette contrée à la fin du treizième siècle, sans se douter que la cité merveilleuse dont l'écrivain racontait les richesses avait déjà été retrouvée quelque part dans l'intérieur de l'Indo-Chine. Il n'eût pas manqué sans cela, comme il l'a fait pour d'autres parties de son récit, de relever dans une note la coïncidence du texte de son auteur, dont il avait à cœur de prouver la véracité, avec les descriptions que j'ai citées plus haut. Ce document, qui est aujourd'hui ce que nous possédons peut-être de plus important et de plus précieux sur cette antique civilisation khmer, nous montre la ville d'Angkor en pleine prospérité vers 1295, alors que vers la fin du seizième siècle, selon Ribadeneyra, elle était déjà devenue le repaire des bêtes sauvages. Que s'était-il passé dans l'intervalle? Comment cet empire qui, selon la tradition rapportée par Mouhot, comptait vingt rois parmi ses tributaires, et plusieurs millions de soldats, s'est-il si subitement écroulé que, deux siècles et demi après, de son histoire il ne reste plus que des légendes? Sans doute il a fallu plus encore qu'une décadence politique et la nature elle-même n'est peut-être pas étrangère à ce grand bouleversement. Les indications topographiques données par l'écrivain chinois semblent justifier cette dernière manière de voir.

Angkor Wat ne paraît pas mentionné dans la description chinoise traduite par Abel Rémusat; les ruines voisines du mont Bakheng y sont au contraire assez clairement indiquées. Quoiqu'il puisse paraître extraordinaire de n'attribuer à la pagode d'Angkor qu'une date aussi récente, l'omission de ce monument par un écrivain qui a apporté tant d'exactitude et de minutie à décrire la ville elle-même et les édifices qui l'entourent semble presque impossible à admettre. Dans tous les cas, les témoignages donnés plus haut, le caractère même de l'architecture d'Angkor Wat, l'inachèvement et l'imperfection de certains détails, tout en un mot s'accorde à faire de ce temple la plus récente comme la plus grandiose des œuvres de l'architecture khmer.

Ce fut le malheureux et regrettable Mouhot qui fit pour ainsi dire une seconde et nouvelle découverte de ces ruines. Elles étaient alors si profondément oubliées que la grande compilation de *l'Univers illustré*, la plus complète publication de ce genre, qui parut vers 1838, ne faisait même pas mention du royaume du Cambodge. Si Mouhot ne fut pas le premier Européen à visiter Angkor dans ce siècle-ci, il fut le premier à en donner une description fidèle et des descriptions intéressantes. Après lui, M. de Lagrée commença la première étude approfondie, appuyée de plans exacts et de renseignements de toute nature, qui ait été tentée sur cette matière, et la publication officielle du voyage que je raconte ici permettra d'apprécier la valeur et l'étendue de son travail. M. Bastian, président de la Société de géographie allemande, entreprit vers

1866 un travail analogue, mais beaucoup moins complet; il s'est contenté de signaler dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître la ressemblance de l'architecture cambodgienne avec l'architecture des anciens monuments de Java, ressemblance au moins fort douteuse. M. Kennedy, attaché au consulat anglais de Ban Kok, se rendit aussi à Angkor à la même époque, accompagné d'un photographe, M. Thompson, et rapporta quelques photographies d'Angkor Wat. Ces photographies, ainsi qu'un plan assez imparfait d'Angkor Wat, levé par M. Thompson, ont été reproduites dans le bel ouvrage de M. J. Fergusson, qui a paru à Londres en 1867, et qui est intitulé : *Histoire de l'Architecture chez tous les peuples*. Enfin MM. Durand et Rondet, cette même année 1866, firent également ce pèlerinage; mais ils n'ont pas jusqu'à présent, à ma connaissance du moins, publié leurs travaux.

En résumé, après être si longtemps restées dans l'oubli, ces ruines intéressantes paraissent devoir aujourd'hui attirer l'attention de l'Europe savante; mais qu'il me soit permis de constater ici que c'est à deux Français qu'aura été dû ce résultat: Mouhot, par son initiative, le commandant de Lagrée par ses patientes recherches et les nombreux documents qu'il a amassés pendant deux années de séjour sur les lieux. Ni l'un ni l'autre n'ont pu jouir, hélas! de l'honneur de leur découverte ou du fruit de leurs travaux. Que leurs noms restent du moins inscrits par les savants et les archéologues au frontispice de l'histoire de cette civilisation qu'ils leur ont révélée!

On me pardonnera sans doute ces deux courtes excursions dans le domaine de la politique et de l'histoire, faites pour plaider la cause de deux chères mémoires et d'un monument précieux. Je me hâte de reprendre maintenant mon récit de touriste.

En dehors de nos occupations, les localités voisines nous fournissaient d'agréables buts de promenade, et la certitude que l'on foulait un sol où s'étaient jadis passées de grandes choses, où à chaque pas l'on pouvait retrouver des débris d'une admirable civilisation, donnait à ces excursions un charme tout particulier.

La petite rivière d'Angkor coule à un kilomètre environ de la porte est de l'enceinte d'Angkor Wat; ceux qui redoutaient les eaux dormantes et les plantes aquatiques des deux grands bassins creusés au pied de la façade principale du temple, trouvaient là un lieu de baignade fort agréable. Ce petit cours d'eau creuse son lit sinueux entre des berges à pic, couvertes de végétation, le long desquelles la circulation est peu aisée. Mais l'espoir de découvrir les traces d'une chaussée, le soubassement d'un édifice détruit, en un mot le moindre vestige khmer m'entraînait souvent au milieu des lianes et des herbes qui obstruent toujours les forêts de ces climats. Il y a à cette recherche de l'antique je ne sais quelle vive jouissance que ne connaissent pas les touristes européens. Au lieu de parcourir des endroits cent fois décrits à la suite d'un cicérone bavard, être soi-même son guide, découvrir

sous les herbes, ici une pierre, là une statue, plus loin des fondations, chercher par l'imagination à reconstruire l'édifice détruit, à le placer sur la carte, à le relier aux ruines déjà découvertes, jouir par avance du plaisir d'annoncer sa trouvaille à ses compagnons, de la faire valoir, d'en exagérer l'importance, tel était le genre d'émotion tout à fait nouveau que nous trouvions à ces promenades, et que je recommande aux voyageurs. Pendant quel-
que temps encore il sera possible de l'éprouver dans le Cambodge, car les épaisses forêts de ce royaume, si peuplé jadis, recèlent sans doute bien des monuments inconnus.

En même temps que des ruines, elles contiennent aussi force endroits giboyeux; c'était là un attrait de plus pour quelques-uns d'entre nous. Malheureusement la chaleur qui devenait extrême et les orages qui annonçaient à grands coups de tonnerre le commencement de la saison des pluies rendaient toutes ces courses très-fatigantes. M. Thorel, herborisateur infatigable, rapporta de ces premières courses faites avec trop d'entrain les germes de la dysenterie qui devait quelques jours après éveiller toutes nos sollicitudes.

Le plus intrépide et le plus heureux promeneur était sans aucun doute M. de Lagrée, qui réussit pendant ce court séjour à découvrir trois monuments importants, situés dans le sud-est d'Angkor Wat, à trois lieues environ. Ces monuments, appelés Leley, Preacon et Bakong, lui paraissaient encore plus récents que la pagode, et témoigner d'une perfection artistique arrivée au dernier terme du raffinement.

Ce n'était pas sans les plus grandes peines que M. de Lagrée obtenait des indigènes les renseignements nécessaires pour arriver à toutes ces ruines. Malgré l'autorité de sa situation, sa connaissance de la langue cambodgienne, la douceur et la simplicité

de ses manières, il ne réussissait pas toujours à vaincre les répugnances des habitants et à se faire conduire aux endroits de la forêt qui contenaient un monument de quelque importance. La tradition locale conservait le souvenir de l'existence et du nom de ces monuments; mais il ne se trouvait personne qui avouât en connaître le chemin, ou, le connaissant, qui consentît à servir de guide. Au milieu de ces forêts, où l'on

ne peut prendre aucun point de repère, les indications vagues des anciens du pays ne sont de nulle valeur, et l'on peut passer cent fois à quelques mètres de la ruine la plus considérable sans se douter de son voisinage, grâce à l'impénétrable rideau que la végétation tropicale étend partout devant le regard.

En outre des craintes superstitieuses qu'éprouvaient les indigènes à pénétrer dans les profondeurs de ces forêts, hantées, selon eux, par des esprits facilement irritables, leurs répugnances avaient quelquefois aussi des mobiles intéressés. Ce n'est pas seulement au Cambodge que les ruines passent pour receler des trésors et les ruines khmers en ont d'ailleurs réellement contenu. Si bouleversées et si dépouillées qu'elles aient été durant les longues guerres qui ont désolé pendant des siècles cette malheureuse contrée et amené sa sujétion définitive à Siam, on peut espérer encore d'y trouver quelques-unes des statues en cuivre ou des ornements en métal si prodigués autrefois dans tous



Angkor Tom : Un géant à neuf têtes. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

les sanctuaires. Le Cambodgien qui connaît les localités de la forêt où se trouvent des ruines, garde donc souvent son secret pour lui et se défendra surtout d'y conduire un Européen, dont l'habileté à découvrir des trésors passe à ses yeux pour très-grande.

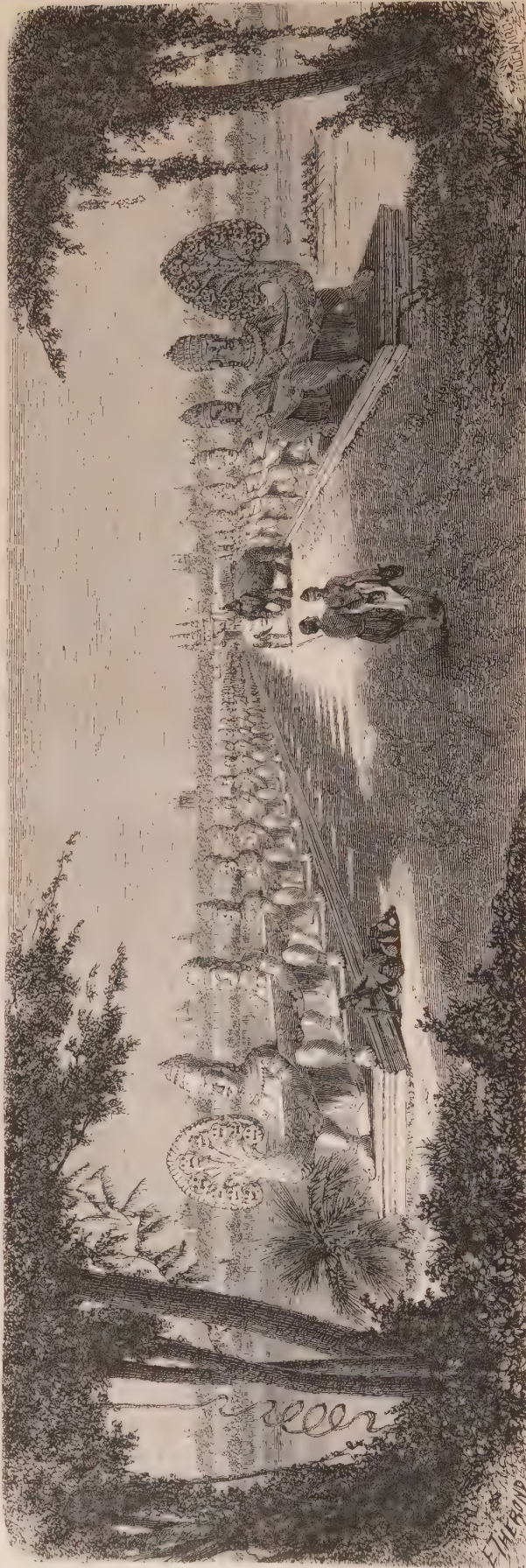
Dans l'enceinte même de la ville d'Angkor habitent quelques malheureux, la plupart réfugiés des provinces voisines, auxquels la cupidité ou le besoin font surmonter la terreur qu'inspire ce lieu redouté. Ils

cultivent du riz dans les fossés qui entourent l'enceinte et lavent les sables aurifères que l'on trouve dans l'intérieur de l'épaisse forêt qui dissimule aux regards les ruines de l'ancienne capitale des Khmers.

C'était chez l'un de ces pauvres gens que M. de Lagrée avait pris gîte, en l'indemnisant largement, comme bien on pense, de son hospitalité. Par un singulier contraste, la case de l'indigène était construite sur l'emplacement même du palais qui jadis s'élevait au centre de la ville.

M. de Lagrée, grâce aux indications de ce vieil hôte de la forêt, dont il avait enfin gagné toute la confiance, grâce aussi à ses longues investigations personnelles, était parvenu à reconstruire à peu près le plan des lieux et à retrouver sans hésitation, au milieu des étroits sentiers de la forêt, le chemin de tous les principaux monuments. Avec lui, on pouvait, en un jour, sinon étudier tous ces monuments, du moins les visiter tous et en prendre une idée exacte, tandis que, livré à lui-même, le touriste le plus infatigable et le plus judicieux eût mis plusieurs semaines à en faire successivement la découverte.

Telle fut la promenade que nous proposa M. de Lagrée au retour de sa visite aux ruines de Lelley, Preacon et Bakong. Le capitaine de la canonnière 27, M. Espagnat, était venu nous rejoindre sur ces entrefaites à notre campement



Angkor Tom (voy. p. 28) : La chaussée des Géants restaurée. — Dessin de E. Théron d'après un dessin de M. Delaporte.

d'Angkor Wat. Nous passâmes toute une soirée, sur un escalier d'Angkor, à combiner la grande excursion du lendemain. Il faisait un magnifique clair de lune, et l'on sait que les ruines apparaissent cent fois plus belles à cette poétique lueur. Inspiré sans doute par la vue du monument qu'il aimait avec la passion d'un antiquaire, M. de Lagrée discuta avec vivacité et éloquence les origines de cette race cambodgienne dont la civilisation avait atteint un si grand degré de puissance. Il se refusait à croire, pour sa part, à cet abandon si précipité, à cet oubli si brusque dont cet admirable passé aurait été l'objet. Il pensait que l'Angkor décrite au treizième siècle par le voyageur chinois d'Abel Rémusat, qui était bien la ville en ruine où il allait nous conduire le lendemain, n'était point celle de Christoval de Jacque et de Ribadeneyra. Il croyait que les débris dont parlaient ces deux écrivains étaient ceux de Pnom Bachey, situées sur la rive droite du Mekong, à plusieurs journées en amont de Pnom Penh, monument dont il sera question dans le cours de ce récit. Il déclarait impossible qu'en moins de trois siècles le souvenir même d'Angkor la Grande ait pu disparaître chez les Cambodgiens eux-mêmes, alors qu'ils conservaient encore des annales qui relataient le séjour de leurs rois dans cette ville. Si en ce dernier point il avait complètement raison, et s'il ne faut voir dans l'assertion de Riba-



Angkor Tom : Baïon ou Monument des Quarante-deux Tours restauré. — Dessin de E. Théron d'après une aquarelle de M. Delaporte.

deneyra à cet égard qu'une exagération de langage, il me paraît également bien difficile d'admettre l'assimilation des ruines de Pnom Bachey à celles que décrivaient les deux auteurs espagnols. Quelque temps après, M. de Lagrée eut comme le pressentiment de l'explication que j'ai indiquée plus haut, et que Mouhot avait effleurée, un peu au hasard peut-être, en énumérant les tremblements de terre parmi les causes de l'abandon d'Angkor. En effet, quand je quittai, quelques mois après, le chef de l'expédition pour gagner Pnom Penh en repassant par Angkor, il me recommanda de chercher sur ma route s'il n'existait point de traces d'un bras du fleuve ayant coulé jadis dans cette direction. J'en n'ai point trouvé ces traces ; mais tout me porte à croire aujourd'hui que tel est l'ordre des recherches à tenter pour concilier tous les récits et tous les faits historiques relatifs à Angkor. J'ai essayé de faire ailleurs cette démonstration¹ ; mais, en effeuillant ici un à un tous les souvenirs du passé, je ne puis m'empêcher de regretter bien amèrement pour la science qu'il n'ait pas été donné de la faire à celui dont les investigations sur cette matière auraient été aidées de si précis et de si nombreux souvenirs des localités, et dont l'esprit exact et judicieux joignait à de minutieuses études archéologiques la connaissance de la langue et de l'écriture cambodgiennes.

De la terrasse extérieure d'Angkor Wat part une chaussée, aujourd'hui à demi enfouie sous le sol de la forêt, qui conduit à la porte sud de la ville en ruine ; elle laisse à gauche une petite colline que nous avons tous aperçue dans nos promenades et que j'ai déjà nommée plus haut, le mont Bakheng, petit mamelon de moins de soixante mètres d'élévation, et qui ne paraît d'abord qu'un insignifiant accident de terrain, dissimulé et atténué encore par l'épaisse végétation qui le recouvre. C'est à deux kilomètres environ d'Angkor Wat que l'on rencontre les premières déclivités de la croupe orientale du mont. Un cerf passe ; vous faites deux ou trois pas en dehors du sentier pour essayer de le suivre du regard, et vous découvrez dans le fourré deux lions en pierre, d'une taille imposante, qui semblent vous inviter à aller plus loin. Au delà, quelques marches d'escaliers sont encore visibles de distance en distance. Sans aucun doute la petite colline recèle des ruines à admirer, et nous allons nous y arrêter un instant, avant de poursuivre notre route vers Angkor la Grande.

L'escalier au pied duquel se trouvent les lions est presque entièrement détruit et remplacé par une sorte de pente unie et recouverte de mousse, sous laquelle on retrouve bien vite la pierre. L'ascension en est facile : au bout de peu de temps on arrive à une sorte d'esplanade pratiquée dans la roche même, et dont la surface paraît avoir été jadis soigneusement nivelée avec du ciment. Une petite construction en briques attire le regard ; elle abrite une empreinte d'un pied

1. On la trouvera dans la prochaine publication officielle du voyage.

de Bouddha dont la dorure et les dessins sont, comme cette construction elle-même, de date très-moderne ; mais on découvre bientôt, dans le roc, plusieurs trous ayant servi à l'encastrement de colonnes, et, un peu plus loin, on aperçoit debout quelques-unes d'entre elles. Si l'on suit les traces de cette colonnade, on arrive à une enceinte qui s'ouvrait peut-être par une porte monumentale ; mais il ne reste plus de vestiges suffisants pour reconstituer sûrement cette partie de l'édifice. En dedans de l'enceinte, et symétriquement placées des deux côtés de la colonnade, se trouvent deux constructions ruinées, dans l'intérieur desquelles sont de nombreuses statues ou fragments de statues pieusement recueillis par les habitants. En continuant toujours à marcher vers l'ouest, on arrive enfin au pied de ce qui constituait autrefois le monument lui-même. Ce sont cinq terrasses taillées dans le sommet de la colline et régulièrement étagées. Leur forme est légèrement rectangulaire, et elles sont en retrait, les unes sur les autres, d'un peu moins de quatre mètres ; la hauteur des gradins qu'elles forment est de trois mètres vingt : on les franchit à l'aide d'escaliers, construits sur les milieux des quatre faces, et que gardent des lions de pierre placés sur des socles. Aux angles de chacune des terrasses, et à neuf mètres environ des deux côtés de chaque escalier, sont construites d'admirables petites tourelles de cinq mètres d'élévation. Ces soixante tourelles contenaient chacune une statue.

Au centre de la terrasse supérieure est un soubassement haut d'un mètre environ, et ayant trente mètres dans le sens nord et sud, sur trente et un mètres cinquante dans le sens est et ouest. C'était sur ce soubassement qu'étaient élevées les tours qui dominaient la contrée avoisinante. Mais on n'y retrouve plus qu'un amas informe de ruines. Leur examen permet de reconnaître que ces tours étaient au nombre de trois, faisant face à l'est, et que celle du milieu devait être la plus considérable. Du sommet des ruines, la vue est ravissante : aux pieds du spectateur s'étend le dôme mobile de la forêt dont les vagues et indéfinissables rumeurs montent jusqu'à lui. Cette forêt s'étend à perte de vue dans la direction du nord, et le regard cherche en vain à découvrir au milieu des arbres la faite de quelques-uns des hauts monuments de la ville d'Angkor. Dans le sud-est, Angkor Wat, ses tours et ses colonnades se détachent nettement au-dessus de la plaine dénudée, et les quelques bouquets de palmiers et d'arbres à fruit qui l'entourent donnent au paysage un caractère oriental plein de poésie et de grâce. Vers l'ouest, un petit lac réfléchit dans son miroir la verdure environnante. Dans le sud, on entrevoit confusément, au travers des chaudes vapeurs qui voilent l'horizon, la jaunâtre étendue du Grand Lac.

Quel féerique aspect devaient jadis présenter du haut de ces tours la montagne elle-même avec ses lions, ses tourelles, ses gradins de pierre descendant jusqu'à la plaine et à la ville d'Angkor Tom avec ses

remparts et les monuments innombrables sur la cime desquels l'or étincelait et que la forêt recouvre aujourd'hui d'un uniforme linceul de verdure !

Les débris qui sont accumulés au pied de la montagne permettent de supposer qu'autrefois une double rangée de constructions en briques entourait la base du monument : c'était là sans doute le logement d'une garnison ou d'une garde nombreuse. La position du mont Bakheng par rapport à la ville voisine lui assigne en effet le rôle d'acropole et il a dû être choisi pour cette destination dès le premier établissement de cette ville. Mais M. de Lagrée se refusait à voir dans le monument qu'il supporte, si ancien qu'il puisse être, l'enfance de l'art cambodgien, comme l'a écrit Mouhot. Le mode d'ornementation et le style de l'architecture y sont à peu près les mêmes que dans les autres ruines khmers. Il semble d'ailleurs que cette architecture soit née tout d'une pièce et n'ait eu ni tâ-

tonnements à ses débuts, ni longue agonie avant sa brusque disparition, comme si elle avait été apportée du dehors par une race conquérante, qui se serait ensuite subitement éteinte.

Continuons maintenant notre route vers la ville elle-même. Au bout de quelques minutes de marche, nous arriverons devant une porte qui appartient à la face sud de l'enceinte. Celle-ci est rectangulaire et offre un développement total de quatorze kilomètres et demi. Un fossé de cent vingt mètres de large et de quatre à cinq mètres de profondeur l'entoure complètement. Les murailles ont neuf mètres de hauteur et sont soutenues intérieurement par un fort épaulement en terres levées qui a plus de quinze mètres d'épaisseur au sommet. La porte vis-à-vis de laquelle nous nous trouvons est précédée d'un pont de pierre jeté sur le fossé; mais les guerres, les destructions de toute sorte ont ici tellement bouleversé le terrain qu'à peine peut-



Angkor Tom (voy. p. 30) : Géants supportant une terrasse. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

on reconnaître, au milieu des débris accumulés, les principales dispositions de la construction de ce pont. Heureusement il existe quatre autres portes pareilles, une sur chacune des faces nord et ouest et deux sur la face est. C'est surtout à la porte de l'ouest et à celle du sud-est, celle que la tradition appelle la porte des Morts, que l'on peut bien juger de ce que devaient être autrefois ces avenues monumentales. Elles sont construites en larges blocs de grès, et reposent sur une série d'arches étroites à peine suffisantes pour la circulation des eaux du fossé. Un gigantesque dragon de pierre forme balustrade des deux côtés et vient redresser à l'entrée du pont ses neuf têtes en éventail; il est supporté de chaque côté par cinquante-quatre géants assis faisant face à l'extérieur. A la porte sud-est, ces statues représentent des personnages à figure grave, couverts de riches vêtements, la tête ornée d'une haute coiffure. Ceux qui sont les plus rappro-

chés de la porte sont plus élevés que les autres et ont une tête à plusieurs faces ou des têtes multiples.

Les portes elles-mêmes n'ont qu'une seule ouverture pratiquée dans un énorme massif relié à l'enceinte par une galerie. Ce massif sert de base commune à trois tours qui se terminent en pointe et dont la tour centrale est la plus élevée. Sur chacune des quatre faces de ces tours se profile une grande figure humaine et une cinquième tête les couronne. D'après la relation chinoise que j'ai déjà mentionnée, la coiffure de cette cinquième figure du Bouddha était dorée, et c'était le sommet pointu de cette tiare, commune à toutes les idoles bouddhiques, qui terminait la tour. A la base des tours et dans les angles successifs qui ménagent des deux côtés la transition du massif central de la porte au mur d'enceinte de la ville, sont des figures en haut-relief. Des éléphants de pierre de grandeur naturelle paraissent sortir de la muraille; leur trompe

saisit un arbuste, l'appuie sur le sol et lui fait partager ainsi l'effort que semble supporter cette cariatide d'un nouveau genre.

Cette longue chaussée peuplée d'êtres de pierre à apparence étrange, ces tours qui dessinent et répètent à profusion la grande physionomie du Bouddha, les sculptures gigantesques dont elles sont revêtues font rêver aux prodiges des Mille et une Nuits et l'aspect devait en être autrefois des plus saisissants. L'habile restauration que M. Delaporte a si heureusement tentée de l'une de ces entrées triomphales fait mieux comprendre que toutes les descriptions l'admiration qu'elles excitaient jadis et que notre auteur chinois ne

peut s'empêcher, quoi qu'il en ait, de laisser éclater naïvement dans son récit. « Les statues, dit-il, sont très-grandes : elles ressemblent à des généraux. » Et plus loin : « Je pense que les éloges donnés par les marchands qui arrivent de ce pays, à la richesse du Tchen-la, viennent de l'admiration que leur ont inspirée ces monuments. »

Pénétrons par la porte sud dans l'intérieur même d'Angkor la Grande. La forêt, interrompue un instant par la large bande du fossé qui forme autour de la ville en ruine comme une éclaircie lumineuse, redevient ici plus dense et plus sombre. Un étroit sentier serpente sous les grands arbres en se dirigeant



Angkor Tom : Le roi Lépreux. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

vers le nord ; çà et là apparaissent quelques pierres isolées recouvertes de mousse. Au bout d'un kilomètre et demi environ, on rencontre quelques pauvres cases cambodgiennes. A droite de ce hameau, en s'engageant dans le taillis, on découvre l'un des plus singuliers et des plus beaux monuments de toutes ces ruines. L'enceinte extérieure en est à moitié enfouie sous les détritux végétaux qui depuis des siècles ont exhaussé le sol de la forêt, et le fossé est entièrement comblé. On distingue cependant encore les restes des chaussées qui le traversaient et aboutissaient aux quatre entrées principales. Il faut escalader des monceaux de pierres provenant de la chute des parties

supérieures de l'édifice et se frayer un passage difficile au milieu des lianes qui étendent de tout côté leur réseau souvent épineux. Une fois l'enceinte franchie, le monument n'offre au premier coup d'œil qu'un amas confus de tours et de galeries dont il est difficile de comprendre l'agencement. Une galerie rectangulaire à colonnade extérieure, aujourd'hui complètement détruite, paraît avoir entouré autrefois tout l'édifice ; elle mesurait environ cent vingt mètres sur cent trente. Le mur intérieur de cette galerie, qui est resté debout, est couvert de bas-reliefs enfouis sous les débris du toit et de la colonnade. En continuant à s'avancer dans l'intérieur de l'édifice, on arrive par des couloirs per-



Commission d'exploration du Mékong. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Gsel

pendiculaires à une seconde galerie concentrique à la première. Au centre de chacune des faces de ce nouveau rectangle s'élèvent trois tours; les angles en sont également munis, de telle sorte que cette seconde galerie supporte seize tours. De riches sculptures ornent partout les murailles. Dans l'intérieur des tours, ce sont des rois et des reines accompagnés d'une cour nombreuse; ailleurs, des combats navals, des animaux fantastiques, des personnages dans l'attitude de la prière, de longues processions où l'on retrouve les êtres légendaires et les animaux fantastiques des bas-reliefs d'Angkor Wat. Une troisième galerie rectangulaire, concentrique aux deux premières, supporte également un certain nombre de tours, mais ici les galeries se superposent en deux étages et l'étage inférieur est tellement obscur, les entrecroisements des couloirs perpendiculaires tellement compliqués, qu'il devient à peu près impossible de se reconnaître dans ce labyrinthe et qu'il est nécessaire de monter sur la terrasse qui s'étend au-dessus, pour mieux juger du reste du monument. De là le coup d'œil est des plus saisissants: autour de vous, de tous côtés, s'élèvent de nombreuses tours, de hauteurs et de circonférences inégales, dont les faces représentent de grandes figures humaines tournées vers les quatre points cardinaux. Ce n'est qu'après plusieurs tentatives qu'on arrive à compter ces tours: il y en a quarante-deux!

La tour centrale qui les domine toutes est d'une merveilleuse construction: c'est peut-être le chef-d'œuvre le plus remarquable et le plus original de toutes ces ruines. Elle a dix-huit mètres de diamètre à la base, une quarantaine de mètres de hauteur, et elle se compose de trois étages distincts. A l'étage inférieur viennent se croiser à angle droit les deux galeries perpendiculaires qui aboutissent aux quatre entrées du monument. De forts massifs partagent en deux secteurs égaux l'espace qui sépare chaque bras de la croix ainsi formée, et les huit compartiments qui en résultent et qui ne communiquent pas avec les galeries elles-mêmes, s'ouvrent au dehors sur une colonnade circulaire d'une grande beauté. Le second étage de la tour est une galerie également circulaire à laquelle viennent aboutir les galeries supérieures de l'édifice. Enfin, au niveau de la terrasse prennent naissance huit tourelles qui entourent la flèche centrale. Ces deux derniers étages sont presque entièrement ruinés. Dans le vestibule inférieur de la tour sont des inscriptions. Grands furent notre étonnement et l'indignation du commandant de Lagrée, quand il s'aperçut que l'une de ces inscriptions, encore intacte lors de sa précédente visite, avait été grattée et détruite. Cet acte de vandalisme inintelligent était-il le fait d'un indigène superstitieux ou d'un touriste anglo-mané qui aurait voulu, après avoir pris l'empreinte de l'inscription, s'en assurer la connaissance exclusive? Nous nous perdîmes en conjectures à ce sujet.

Les caractères de ces inscriptions, le style de l'orne-

mentation semblent attribuer au Monument des Quarante-deux Tours une antériorité de construction sur Angkor Wat. Notre auteur chinois fait une description assez obscure de ce monument, et il semble en résulter que la tour centrale était complètement dorée. L'impression produite par ces tours nombreuses admirablement disposées pour se démasquer réciproquement et, par leurs différences de taille, exagérer l'effet de la perspective, devait être prodigieuse, et il est possible de s'en faire une idée par le dessin ci-joint (voy. p. 25), qui est un essai de restauration de l'ensemble du monument, fruit des patientes et consciencieuses recherches de M. Delaporte. Le nom khmer de ce singulier édifice est Baion; les Cambodgiens l'appellent aussi, en raison du labyrinthe de galeries qu'il présente: Preasat ling poun, « Pagode où l'on joue à cache-cache. » Faut-il reconnaître dans ce monument l'Ile aux Cent Tours dont parlent les historiens de la dynastie des Ming, où l'on réunissait des singes, des paons, des éléphants blancs, des rhinocéros auxquels on servait à manger dans des auges et des vases d'or? Peut-être; et cette destination, dans les idées bouddhiques, ne contredirait en rien l'affectation et le caractère essentiellement religieux de ce singulier édifice.

Malgré l'ombre épaisse de la forêt, la chaleur se faisait fortement sentir quand nous quittâmes les sombres et fraîches galeries de Baion. Nous avions hâte d'arriver au centre de la ville en ruine, pour nous rafraîchir dans la petite case où le commandant de Lagrée avait pris gîte les jours précédents. Elle se trouvait d'ailleurs, on se le rappelle, au milieu même des ruines du palais, ou de ce que M. de Lagrée appelait les Enceintes centrales. Chemin faisant, nous traversâmes les restes d'une pagode en dehors de laquelle se dresse, sur les bords du sentier, une pierre couverte d'une inscription en vieux caractères khmers.

Deux murailles séparées par un large fossé circonscrivent rectangulairement la résidence royale, qui mesurait dans le sens est et ouest plus de cinq cents mètres, et environ deux cent quatre-vingt-dix dans le sens nord et sud. Six portes donnaient accès à l'intérieur, une au milieu de chacune des faces, les deux autres aux angles de la face est. L'entrée la plus monumentale est celle de cette dernière face, qui est encore assez bien conservée; les autres portes, comme les enceintes elles-mêmes, sont presque entièrement détruites. En avant de la face est, et parallèlement à elle, s'étend sur toute la longueur de la façade une grande terrasse qui offre cinq espèces de bastions ou parties saillantes, trois au centre, deux aux extrémités. Les murs de soutènement de cette terrasse sont couverts d'admirables sculptures d'un très-grand relief. Ce sont des combats de géants, des êtres fantastiques à bec et à pattes d'oiseaux et à corps humain, plus loin des scènes de guerre ou de chasse où figurent de longues séries d'éléphants dans les attitudes les plus variées et les plus naturelles. Au delà de l'extrémité nord de cette terrasse, est un belvédère en forme de croix sur lequel repose, abritée par

un mauvais toit, la fameuse statue que Mouhot a fait connaître sous le nom de Roi Lépreux, et pour laquelle il est difficile de partager son enthousiasme. Ici se retrouve, en effet, la même infériorité de ciseau que j'ai déjà signalée à propos des statues du mont Crôm. Les murs du belvédère du Roi Lépreux sont, comme ceux de la terrasse, couverts de sculptures en haut-relief représentant une série de femmes ou de saintes de la légende bouddhique.

Le bastion central de la terrasse est le plus considérable des cinq et supporte une esplanade, également en forme de croix, et d'une certaine élévation, qui conduit à la porte monumentale de la face est. Si l'on franchit cette dernière porte pour pénétrer dans l'intérieur des Enceintes centrales, on ne trouve d'abord que quelques vestiges de murailles et de tours n'offrant aucun intérêt. Plus avant, en appuyant vers le sud, on rencontre, presque enfoui sous les hautes herbes, un petit belvédère isolé supporté par des colonnes rondes et analogue à celui qui orne la façade d'Angkor Wat, quoique de dimensions beaucoup moindres. Du côté du nord sont plusieurs bassins de forme rectangulaire et à revêtements de pierre dont le plus grand mesure quatre-vingt-quatre mètres sur quarante-cinq. Les parois en sont ornées de sculptures plus remarquables encore que celles qui recouvrent les murs de la grande terrasse. C'est près de ce bassin que se trouvait la case que nous cherchions.

Après quelques minutes de repos, nous continuâmes nos investigations. Tout près de nous se trouvait le monument appelé Phi man acas, qui paraît occuper exactement le centre des Enceintes centrales. La partie supérieure de l'édifice, qui devait être une tour, s'est écroulée récemment; la base a deux étages. Par la position de ce monument et l'importance de ses débris, il semble que ce soit là la tour d'or dont parle le voyageur chinois. C'était le lieu où se retiraient la nuit les rois d'Angkor. Écoutons la légende curieuse qu'il rapporte à ce sujet : « Plusieurs personnes d'un rang distingué m'ont raconté qu'anciennement il y avait dans cette tour une fée sous la forme d'un serpent à neuf têtes, laquelle était la protectrice du royaume; que, sous le règne d'un des rois du pays, cette fée prenait chaque nuit la figure d'une femme et venait trouver le prince; et, quoiqu'il fût marié, la reine sa femme n'osait entrer chez lui avant une certaine heure; mais au signal de deux coups la fée se retirait et le prince pouvait recevoir la reine ou ses autres femmes; si la fée était une nuit sans paraître, c'était un signe de la mort prochaine du roi; si le roi, de son côté, manquait au rendez-vous, on pouvait être sûr qu'il y aurait un incendie ou une autre calamité. »

En s'avancant toujours vers l'ouest, et à très-peu de distance de la tour de Phi man acas, on rencontre les ruines d'une enceinte intérieure. Ce serait là, d'après la tradition, l'emplacement de l'habitation particulière des rois. Cette enceinte ne contient aucun vestige important.

Au delà, on ne trouve plus que des murs ruinés, déterminant de nouveaux compartiments dans l'intérieur du palais. Si l'on sort par la porte ouest, on rencontre une dernière enceinte en terres levées qui s'étend parallèlement aux faces ouest et sud des Enceintes centrales, à une distance de quatre-vingts mètres environ. Le long de la face sud, cet intervalle est occupé par un bel édifice nommé Baphoun, auquel conduit une longue chaussée qui vient se terminer du côté est par une entrée monumentale et trois hautes tours, placées presque sur l'alignement de la grande terrasse. Nous gravîmes par le côté nord les deux étages inférieurs de cet édifice qui se compose de cinq terrasses superposées. Là, des escaliers en ruine conduisent au troisième étage sur lequel s'élève une galerie à portes monumentales. Les deux derniers étages paraissent avoir supporté un édifice analogue à l'édifice central d'Angkor Wat. Des restes de tours, des pans de galeries encore debout, semblent reproduire en effet, sur une échelle moindre, les principales dispositions de ce dernier temple. Seulement, les étages sont proportionnellement plus élevés et le développement des galeries plus restreint. La végétation a tellement recouvert toutes les parties de ce monument, que, malgré sa grande hauteur, on parvient à peine au sommet à découvrir la surface ondoïante de la forêt environnante. Les banians, les grands arbres de la famille des diptérocarpées, appelés Yao par les Annamites, se sont multipliés partout et ont servi de points d'attache à de gigantesques lianes, qui s'entrecroisent de tous côtés. Un grain vint nous surprendre pendant que nous cherchions à distinguer la cime du mont Bakheng au travers de ce rideau de verdure. Nous nous réfugiâmes dans une fraction de galerie inclinée tout entière à plus de vingt degrés de la verticale et retenue dans cette position, au-dessus des étages inférieurs, par un solide lacis de ces plantes vigoureuses particulières aux régions tropicales, et qui donnent à leurs forêts un aspect si caractéristique.

Nous avions encore à visiter le groupe de ruines appelé par M. de Lagrée les Magasins et qui se trouve à deux cents mètres environ à l'est de la grande terrasse. Là se trouvent, exactement alignées du nord au sud, dix grosses tours en pierre de Bien-hoa. En arrière de ces tours et à très-peu de distance sont deux édifices rectangulaires construits en grès et qui paraissent avoir été jadis soigneusement fermés. Cette circonstance et l'absence d'ornementation semble indiquer qu'ils étaient destinés à contenir le riz et les autres approvisionnements nécessaires à la capitale d'un grand empire. Près des Magasins sont des restes de pagodes, deux pièces d'eau à revêtements de pierre et quelques autres ruines de moindre intérêt.

Si des Magasins on se dirige vers le nord en obliquant légèrement à l'ouest, on rencontre, après avoir parcouru environ trois cents mètres dans le taillis, des belvédères à colonnes rondes, des tours en grès, des bassins réunis dans un petit espace. Ce nouveau groupe de ruines est appelé par les habitants Preapithu.

Tels furent les monuments que le commandant de Lagrée nous fit rapidement visiter. C'étaient les seuls dignes d'intérêt qu'il connût dans l'intérieur d'Angkor Tom. Si l'on veut bien se rappeler que toutes ces ruines se trouvent au milieu d'une épaisse forêt, et que le temps et les moyens que M. de Lagrée avait pu consacrer à leur recherche avaient été fort limités, on ne trouvera pas étonnant qu'il y ait lieu d'espérer encore de nouvelles et importantes découvertes. Il n'y aurait pour cela qu'à suivre exactement la description donnée par l'auteur chinois si souvent cité dans les lignes qui précèdent, et à se diriger d'après elle. En dehors de la ville, il y aurait surtout grand intérêt à retrouver les vestiges de deux lacs dont elle parle et qui contenaient de remarquables constructions. La non-existence actuelle de ces lacs est une forte preuve à l'appui de l'opinion qui

attribuerait à une cause géologique la brusque disparition de la civilisation khmer.

Quelque temps après notre visite à Angkor Tom, je fis avec M. Delaporte une excursion le long des remparts est de la ville; pendant que mon compagnon dessinait la porte et la chaussée des Géants, je m'aventurai dans les épais taillis parsemés de clairières qui bordent de ce côté les fossés de l'ancienne capitale des Khmers. Je voulais retrouver les ruines d'Ekdey, Taprom et Ta Keu, déjà décrites par Mouhot et visitées par M. de Lagrée; je ne parvins à découvrir qu'une grande pièce d'eau appelée par les indigènes Sra Srong, et dont la margelle est en grès. Au sud de ce bassin est une chaussée en terres levées que j'essayai de suivre. Je n'aboutis qu'à une partie inextricable de la forêt, et après une pénible marche au milieu des herbes et des lianes, je



Angkor Tom : Fragment de bas-reliefs de Baion. — Dessin de E. Théron d'après un dessin de M. Delaporte.

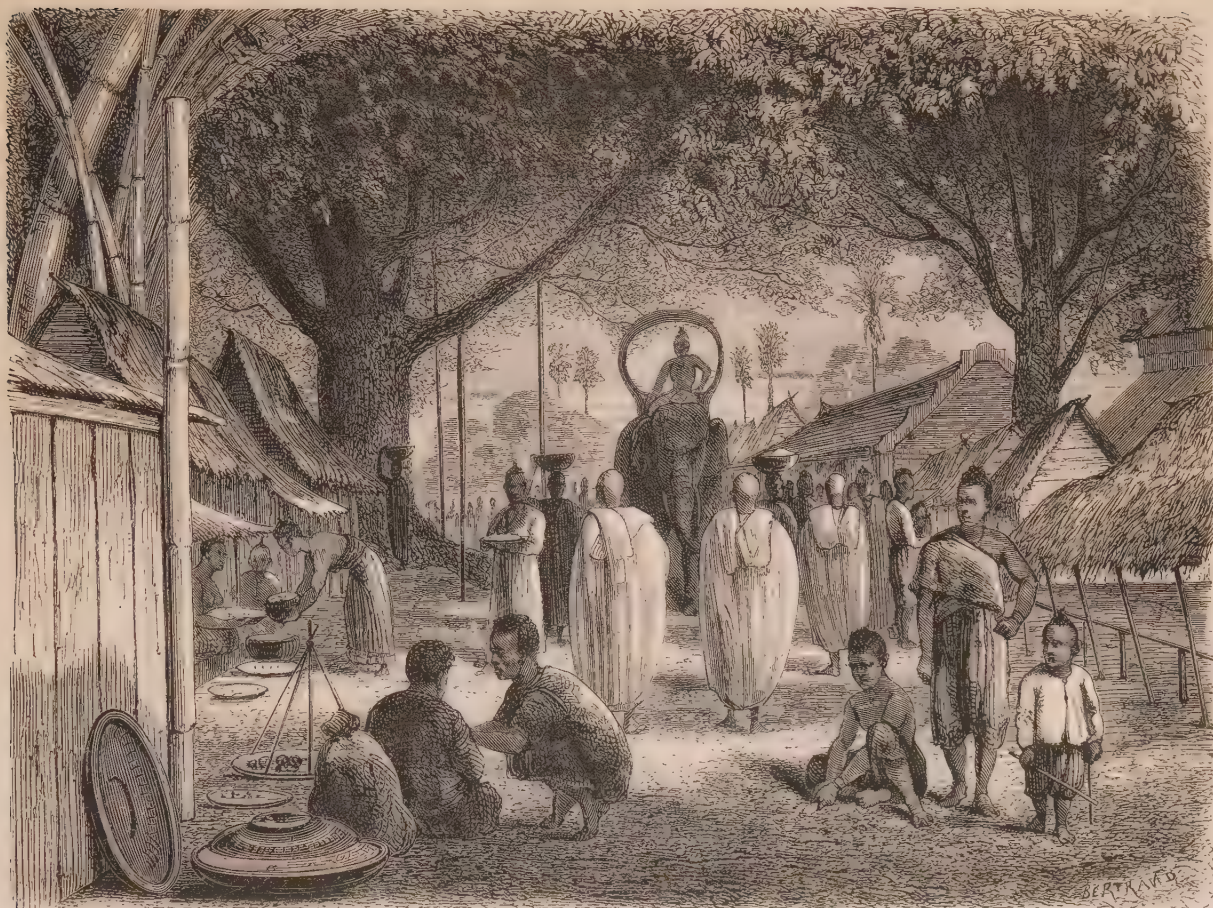
revins sur les bords de la petite rivière d'Angkor, que j'avais déjà traversée une fois et que je suivis jusqu'à la hauteur d'Angkor Wat sans pouvoir rencontrer le pont dont Mouhot a signalé l'existence et dont le commandant de Lagrée avait levé le plan.

Ce fut ma dernière excursion dans les environs d'Angkor. Le temps s'était rapidement écoulé au milieu de ces nouvelles et intéressantes occupations. L'heure du retour avait sonné; le 1^{er} juillet, à dix heures du matin, nos éléphants nous attendaient tout sellés, sur la plate-forme qui précède Angkor Wat, et nous nous remettions en route pour Siemréap, où un bon repas nous était préparé par les soins du gouverneur. A midi, après lui avoir dit un cordial adieu, nous nous embarquions vis-à-vis la porte même de la citadelle, dans des barques légères. La crue des eaux rendait pos-

sible la navigation de la rivière d'Angkor de ce point jusqu'au Grand Lac. La chaleur était étouffante et prédisposait plus à la sieste qu'à la contemplation du paysage monotone qu'offraient les prairies noyées au travers desquelles la rivière promenait ses capricieux méandres. D'innombrables bandes d'oiseaux de marais volaient lourdement au-dessus de nos têtes, ou, rangés impassibles le long des rives, nous regardaient passer sans interrompre leur pêche. Le soir, nous étions rendus à bord de la canonnière 27 qui appareillait immédiatement. Le 2 juillet, à la tombée de la nuit, nous jetions de nouveau l'ancre devant Compong Luong.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Une rue à Compong-Luong. — Dessin de E. Bocourt d'après un croquis de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

II

Pnom Penh. — Départ du Cambodge. — Pnom Bacheh. — Rapides de Sombor. — Stung Treng.

Comme tous les villages annamites et cambodgiens, Compong Luong se compose d'une longue rangée de maisons parallèles au fleuve et bâties sur l'espèce de chaussée que forme la rive elle-même, et qui domine les terrains environnants. Seulement, alors que les cases annamites reposent directement sur le sol, les cases cambodgiennes sont élevées sur pilotis à un, deux, quelquefois trois mètres au-dessus. On pourrait croire, de prime abord, que cet usage doit son origine à la nécessité d'échapper aux inondations du fleuve, dont les crues atteignent en cet endroit dix à douze mètres. Mais comme on retrouve le même usage dans l'inté-

rieur des terres, en des lieux où les habitants n'ont pas à craindre d'être envahis par l'eau, il faut plutôt l'attribuer à un instinct de race, particulier à quelques peuples de l'Inde et de l'Indo-Chine, et son utilité réelle est de préserver le logement de l'humidité, des scorpions, des sangsues, voire des serpents et autres visiteurs désagréables.

Il n'était plus possible déjà de parcourir les environs de Compong Luong, en raison de la crue des eaux qui avait pris depuis notre départ des proportions considérables. Il n'y avait plus d'autre route fréquente que la haute et large chaussée qui conduit à Oudong. Cette promenade même n'offrait plus grand intérêt, le roi du Cambodge et toute sa cour s'étant

I. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

transportés depuis peu à Pnom Penh. En suivant cette chaussée, on laisse à gauche une colline au sommet de laquelle se trouve une vieille pagode en grand renom de sainteté et qui possède une statue colossale de Bouddha. A droite, et dans le village même de Compong Luong, est une pagode neuve où l'art cambodgien moderne a déployé toutes ses magnificences, pâle reflet de celles que déploient à Ban Kok les temples siamois.

La canonnière 32 nous attendait à Compong Luong : M. de Lagrée régla complètement avec son successeur tout ce qui était relatif aux magasins et au petit établissement français de ce village, et les deux canonnières appareillèrent ensemble le 5 juillet pour Pnom Penh, où nous allions prendre définitivement congé de Sa Majesté cambodgienne Norodom.

De Compong Luong à Pnom Penh, la rive droite du bras du lac ne présente qu'une suite ininterrompue de maisons et de villages. L'un des plus importants est celui de Pignalu, siège de la mission catholique qui fut fondée au Cambodge, en 1553, par les prêtres portugais Luis Cardoso et Jean Madera. Plusieurs évêques y ont été enterrés et, au dix-septième siècle, cette chrétienté servit de refuge à Paul d'Acosta, vicaire général de l'évêché de Malaca, après la prise de cette dernière ville par les Hollandais. Pignalu avait été en dernier lieu la résidence de Mgr Miche, évêque de Dansara, qui ne l'avait quitté que lors de sa promotion au siège épiscopal de Saïgon.

Vers midi, nous jetions l'ancre aux Quatre-Bras, un peu en amont de la pointe sur laquelle le roi Norodom se faisait construire une habitation à l'européenne. Rien de plus vivant que l'aspect que présente cette partie du fleuve. Par sa position au confluent du grand fleuve et du bras du Grand Lac, Pnom Penh est appelé sans aucun doute à un immense avenir commercial, si la domination française s'implante d'une façon durable et intelligente dans ces parages. Cette ville comptait, dit-on, cinquante mille habitants avant son incendie par les Siamois, en 1834, et elle avait été autrefois la capitale du pays : les rois du Cambodge y ont résidé au quinzième siècle. Elle s'appelait à cette époque Cho-do-mouc, dont les Portugais ont fait Churdumuco. Son nom actuel, qui veut dire « montagne pleine, » lui vient, suivant les uns, d'un monticule que surmonte un monument de forme pyramidale dont l'ancienneté est fort grande. La base de ce monument est carrée, et le cône légèrement évidé qu'elle supporte est orné de moulures horizontales d'un fort relief. Le commandant de Lagrée pensait que le monticule, qui a vingt-sept mètres de hauteur, était artificiel. Quant au monument lui-même, qui a trente-deux mètres de la base au sommet, c'est un de ces *stoupas* ou *dagobas* si communs dans les pays bouddhiques et qui sont censés contenir une relique de Cakyamouni. Suivant une autre tradition, cette pyramide aurait été érigée par une femme d'un haut rang et d'une grande piété, nommée Penh, d'où le nom de

Pnom Penh. Jadis, disent les habitants, il y avait au sommet de cette pyramide un gros diamant, mais il fut volé par les Portugais. Il est plus vraisemblable, d'après un récit de voyage déjà cité dans le cours de ce travail, que le monument se terminait par une boule et une flèche dorées.

La population de Pnom Penh est une des plus mélangées de tout le delta du Cambodge. On y coudoie tour à tour des Annamites, des Cambodgiens, des Siamois, des Malais, des Indiens, des Chinois de toutes les provinces du Céleste-Empire. Ceux-ci constituent, là comme partout, l'élément le plus actif et le plus commerçant, sinon le plus nombreux ; par rang d'importance viennent ensuite : les Annamites, qui fournissent tous les bateliers qu'emploient le trafic avec les provinces de la basse Cochinchine et la pêche du Grand Lac, et un grand nombre de petits boutiquiers ; les Malais, constitués en corporation puissante, et qui sont les principaux détenteurs des quelques marchandises européennes qui viennent faire concurrence aux importations analogues de Chine ; enfin les indigènes. Sur le marché, les porcelaines, les faïences, la mercerie et la quincaillerie du Céleste-Empire s'étalent à côté de quelques indiennes, de quelques cotonnades anglaises et de la bouteille de vermouth ou de parfait-amour qui caractérise plus spécialement la part de l'importation française.

Nous complétâmes sur le marché de Pnom Penh notre provision d'objets d'échange ; nous fîmes surtout une emplette considérable de fils de laiton de toutes dimensions, les Chinois en relations commerciales avec le Laos ayant indiqué cet article au commandant de Lagrée comme l'un des plus estimés dans la partie de la vallée du fleuve que nous allions rencontrer immédiatement.

Le 6, nous fûmes présentés par M. de Lagrée à Sa Majesté cambodgienne qui nous fit le plus brillant accueil et voulut bien, à l'instar des divertissements usités jadis à la cour du grand roi, nous faire assister à un ballet donné par le corps entier de ses danseuses. J'admirai plus, pour ma part, l'originalité et l'élégance de leurs costumes et la richesse des tissus de soie brodés dont ils se composaient, que la grâce des entrechats ou l'expression de la pantomime des acteurs, quoique au point de vue de la couleur locale il y eût là pour moi quelque chose de caractéristique. J'avais assisté souvent déjà aux représentations théâtrales en Chine et en Cochinchine ; ce spectacle me parut fort différent et procéder d'une tradition opposée. On se rapprochait évidemment ici de l'Inde. La danse, on le sait, est complètement étrangère à la race mongole et les Chinois ne s'accrochent guère que de représentations historiques où les héros et les guerriers de l'antiquité viennent déclamer sur la scène le récit de leurs exploits.

La récréation du ballet, à laquelle toute la cour parut prendre le plus vif plaisir, fut suivie d'une collation, à laquelle seuls nous primes part avec le roi.

Ce n'était pas sans les plus vifs regrets que celui-ci se séparait de son conseiller intime et de son tuteur politique, M. de Lagrée. L'horizon était gros d'orage : un cousin de Norodom, connu sous le nom de Pou Combo, était parvenu à s'échapper de Saïgon, où on l'avait interné, et avait levé l'étendard de la révolte contre son parent. Les compétitions au trône entre les membres de la famille royale sont pour ainsi dire éternelles au Cambodge et ont été l'une des causes les plus puissantes de l'amoindrissement et de la décadence de ce royaume. Le père de Norodom, Ang Duong, avait eu les fortunes les plus diverses et son fils était né alors qu'il n'était point encore parvenu à s'asseoir sur le trône du Cambodge. Cette naissance en dehors de la condition royale était un des griefs les plus graves invoqués par les révoltés contre le roi actuel. Pou Combo avait su exploiter habilement les rancunes des Cambodgiens du

district français de Tayninh contre l'autorité locale, et il avait réussi à massacrer dans un guet-apens l'infortuné capitaine Savin de Larclauze qui en était l'administrateur. Des troupes, immédiatement envoyées contre le rebelle, avaient essuyé un échec qui avait coûté la vie au lieutenant-colonel Marchaisse; grâce au prestige de ce succès sur les Français, on pouvait craindre que le mouvement ne se propageât dans le Cambodge proprement dit, et que Pou Combo ne tentât le passage du grand fleuve et l'attaque directe de la capitale du royaume.

Dans de telles circonstances, la connaissance que M. de Lagrée avait du caractère cambodgien, l'influence personnelle qu'il avait acquise sur les gouverneurs de province et les principaux personnages de la cour pouvaient être de l'utilité la plus grande, non seulement au roi Norodom, mais encore au gouverneur de la colonie qui avait toujours agi jusqu'à ce



Pagode nouvellement construite à Compong Luong. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

moment d'après les indications d'un officier dans le jugement duquel il avait la confiance la plus entière et la mieux justifiée. Mais il était trop tard pour remettre un voyage solennellement annoncé en France. Rien ne faisait encore prévoir que ce mouvement insurrectionnel dût atteindre des proportions sérieuses. Quelques mesures promptes et énergiques devaient probablement suffire à l'étouffer. La présence de canonnières françaises à Pnom Penh assurait d'ailleurs Norodom contre un coup de main, et ce n'avait pas été sans doute l'un des moindres motifs qui l'avaient porté à abandonner sa résidence d'Oudong.

Le *Cosmao*, de retour de Ban Kok, venait de mouiller à Compot, et l'or et les passeports siamois qu'il rapportait avaient été immédiatement expédiés à Pnom Penh. L'heure du départ allait sonner. Le roi fit tous ses efforts pour faire accepter à M. de Lagrée le cadeau d'une barre d'or, dernier témoignage de sa royale mu-

nificence. Il ne réussit pas. Ce n'était pas le premier sujet d'étonnement que lui donnaient les mœurs françaises, si différentes à cet égard des mœurs cambodgiennes.

Le 7 juillet, à midi, tous nos préparatifs étant entièrement terminés; la canonnière 27, sur laquelle se trouvaient tout le personnel et tout le matériel de l'expédition, et la canonnière 32, commandée par M. Pottier, appareillèrent en même temps de la rade de Pnom Penh. M. Pottier fit route avec nous pendant quelque temps pour témoigner jusqu'au dernier moment ses sympathies et sa déférence à son prédécesseur au Cambodge. A une certaine distance de la pointe de la Douane, les deux canonnières se séparèrent après un salut de quatre coups de canon fait par la canonnière 32. Les pavillons s'abaissèrent en signe de dernier adieu; les deux équipages poussèrent en même temps les cris de Vive l'empereur! Vive le commandant de

Lagrée ! Quelques instants après nous voguions seuls sur l'immense fleuve.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, nous laissâmes sur notre gauche le groupe d'îles de Sutin au delà duquel se dessine la croupe de Pnom Bachey. C'est là que se trouvent les ruines d'une importante pagode et de quelques autres constructions khmers que M. de Lagrée avait longuement étudiées, et dont M. le lieutenant de vaisseau Lefèvre, qui l'avait accompagné, a dessiné les vues que l'on trouvera ici même. Je dois adresser à cet excellent ami tous mes remerciements pour l'empressement avec lequel il a bien voulu m'autoriser à les reproduire.

La pagode de Pnom Bachey se compose de quatre enceintes rectangulaires qui comprennent un sanctuaire central : l'enceinte extérieure n'est qu'un simple mur de trois mètres de hauteur qui mesure quatre cents mètres dans le sens est et ouest et deux cents dans le

sens nord et sud ; la seconde enceinte, construite, comme la première, en pierre de Bien-Hoa, présente deux portes monumentales en grès sur chacune des faces est et ouest. La troisième enceinte est formée par une sorte de couloir à compartiments et n'est séparée que par un très-faible espace de la quatrième et dernière enceinte. Celle-ci se compose d'une galerie voûtée à fenêtres intérieures. Sur le milieu des quatre faces s'élèvent quatre portes monumentales en grès, toutes semblables, au-dessus de chacune desquelles s'élève une tour. Au centre de cette dernière enceinte est le sanctuaire central, sorte de tour à base carrée dont chaque face est précédée d'un avant-corps et offrait jadis une statue de Bouddha à l'adoration des fidèles. Des pilastres très-ornementés, analogues à ceux d'Angkor Wat, mais moins beaux peut-être, encadrent les portes de ce sanctuaire et supportent un tympan richement sculpté qui masque la voûte de



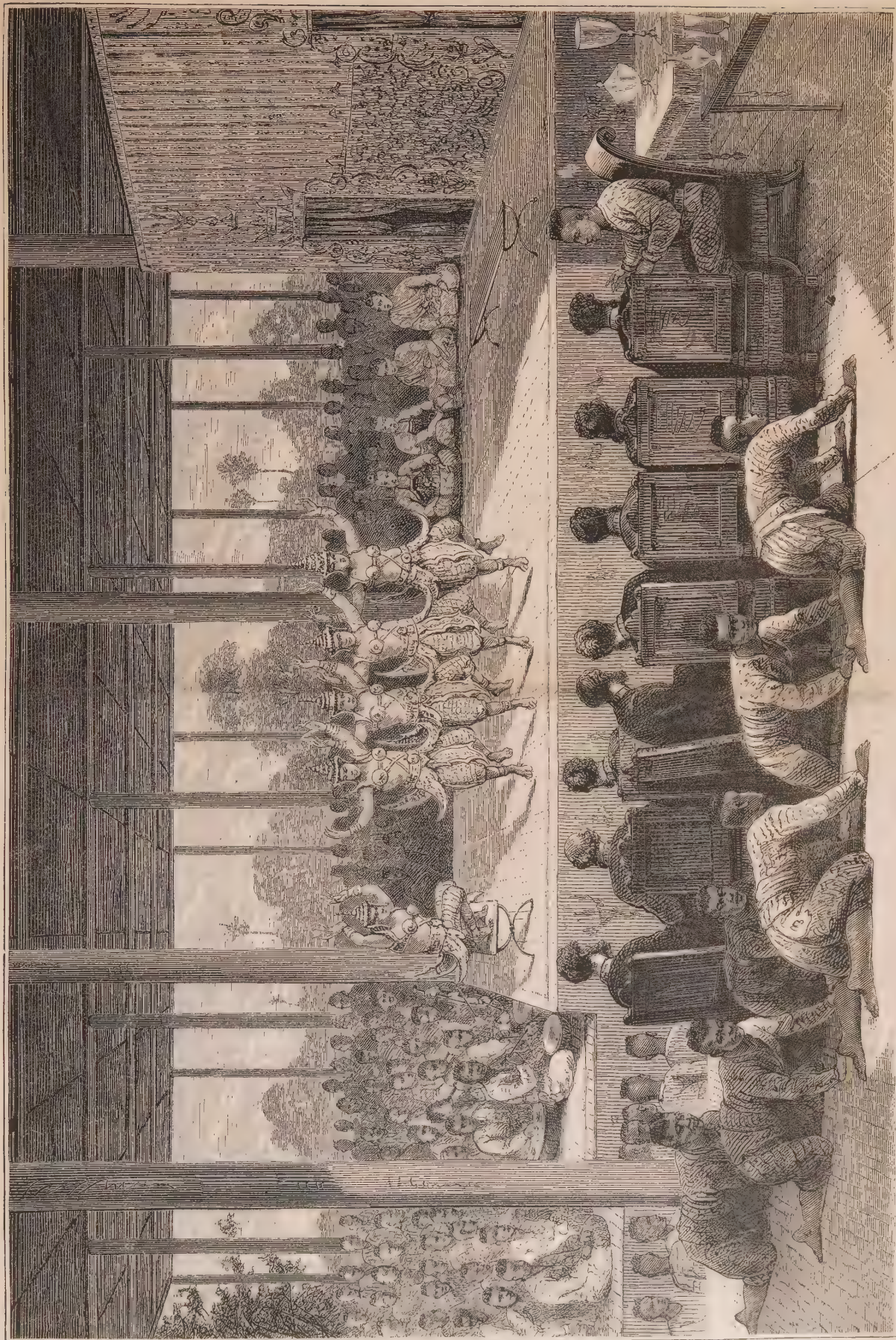
Pyramide de Pnom Pénh. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. Delaporte.

l'avant-corps. Ce tympan représente sur chaque face des scènes religieuses qui semblent se suivre et dérouler les diverses phases de l'existence de Cakya-mouni. Comme il est d'usage dans les monuments khmers, les intervalles qui séparent les différentes enceintes sont remplis de constructions accessoires, bassins, autels, petites pagodes, qui accusent des époques différentes ou des restaurations successives.

D'après une inscription retrouvée dans ces ruines et traduite, à la prière de M. de Lagrée, par le chef des bonzes du Cambodge, cette pagode daterait du dixième siècle. Comme je l'ai déjà dit, M. de Lagrée pensait que c'était là le groupe de ruines découvert par les Portugais en 1570. Ce n'est pas le lieu de discuter cette opinion que je ne partage point. Je renvoie les lecteurs qu'intéressent les détails archéologiques à la publication officielle du voyage. Ils y trouveront une description plus complète et plus technique de Pnom Bachey, due

au commandant de Lagrée et dont les lignes qui précèdent ne sont qu'un résumé rapide.

Un peu au-dessous de Compong Thma (Port ou Rivage des Pierres) qui est le point où l'on aborde quand on veut visiter Pnom Bachey, j'ai dit que se trouvaient plusieurs îles, dont la principale est Co Sutin ; ces îles sont fort importantes par leur production en coton et sont l'objet d'un important revenu pour le roi du Cambodge, qui prélève un fort impôt sur cette culture. Après un court arrêt à Peam Chelang, la canonnière 27 arriva le 9 juillet devant Cratieh, village cambodgien situé sur la rive gauche du fleuve. A son extrémité sud se trouve une résidence royale dans laquelle nous nous installâmes, en attendant que les barques demandées au gouverneur de la province de Sambor-Sombor fussent prêtes pour la continuation de notre voyage. Nous nous trouvions près des rapides de Sombor et à l'extrême limite des reconnaissances hydro-



Les danseuses du roi du Cambodge. — Dessin de E. Bocourt d'après un dessin de M. Delaporte.

graphiques tentées sur le fleuve en bateau à vapeur. Le commandant de Lagrée eût désiré que M. Espagnat essayât de remonter un peu plus haut avec sa canonnière, afin que je pusse me rendre compte de l'aspect que présentait le Cambodge en cet endroit et des chances de passage qu'il pourrait offrir à cette époque de l'année à un navire à vapeur de faibles dimensions. Mais l'état des chaudières et de la coque de la canonnière 27, qui avait été montée à Tchéfou, en 1860, dès le début de la guerre de Chine, rendait cette expérience assez dangereuse et le commandant de Lagrée se rendit aux observations que M. Espagnat lui fit à ce sujet. Nous nous empressâmes de clore notre dernier courrier pour Saïgon et pour la France, et, le 11 juillet, la canonnière 27 nous quitta, nous laissant définitivement livrés à nos propres ressources.

Le commandant de Lagrée s'était informé avec soin des mouvements de Pou Combo et il avait appris que ce rebelle avait fait, à la tête de quatre cents hommes, une tentative pour s'établir dans une forteresse ruinée, ancienne résidence des rois du Cambodge, située à peu de distance de la rive gauche du fleuve, mais qu'il avait été battu et refoulé du côté de Tay-ninh par le mandarin de Thbong Khmoun. De ce côté, il ne semblait donc pas qu'il pût y avoir des inquiétudes à concevoir sur nos communications à venir. Nous n'avions plus pour le moment qu'à nous préoccuper de l'organisation de notre navigation future et nous dûmes y employer quatre ou cinq journées. Les huit barques mises à notre disposition nécessitaient une installation toute particulière pour être à même de remonter les forts courants du fleuve. C'étaient de simples troncs d'arbres creusés, d'une longueur variant entre quinze et vingt-cinq mètres. Pour les rendre manœuvrables, on doit appliquer autour de chacun d'eux un soufflage en bambou assez large pour qu'un homme puisse y circuler facilement. Ce soufflage forme à l'avant et à l'arrière deux plateformes qui prolongent et élargissent les extrémités de la pirogue, et dont l'une sert à l'installation de la barre. La partie creuse de la barque est recouverte d'un toit semi-circulaire, dont la carcasse est faite en bambou et dont les intervalles sont remplis par des nattes ou par des feuilles. Pendant que nos bateliers cambodgiens travaillaient activement à revêtir chaque barque de cette sorte d'armature, nous achevions de disposer le matériel de l'expédition et de prendre toutes les précautions nécessaires pour le garantir autant que possible de toute avarie. Le travail devenait d'ailleurs la seule distraction possible au milieu de l'isolement complet où nous nous trouvions.

Cratieh est un petit village de quatre à cinq cents âmes où n'apparaît aucune espèce de mouvement commercial. Les cases, proprement construites, se disséminent sur une grande longueur le long de la rive, s'entourant de quelques arbres fruitiers et de quelques petits jardins. Derrière l'étroite bande qu'elles occupent

au sommet de la berge du fleuve, le terrain s'abaisse rapidement et l'on ne rencontre plus au delà que quelques pauvres cultures de riz éparpillées dans la plaine. Rien ne donne une idée plus triste de l'incurie et de l'indolence du Cambodgien, que la vue de ces petits carrés de riz, perdus au milieu de fertiles terrains restés en friche alors que ni les bras ni les bestiaux ne manquent pour les cultiver. Ce qui est nécessaire à sa consommation, mais rien de plus, telle est la limite que le Cambodgien paraît presque partout donner à son travail. Aussi, au milieu d'éléments de richesse qui n'attendent qu'une main qui les féconde, au milieu du pays le plus admirablement favorisé de la nature, restait-il pauvre et misérable, repoussant par paresse ou par découragement le bien-être et la fortune qui lui tendent la main : triste résultat du système de gouvernement qui tue ce riche et malheureux pays. L'intermédiaire du mandarin en tout et pour tout, en faisant toujours à celui-ci la part du lion dans les bénéfices, a tué toute initiative. Le roi et quelques autres grands personnages paraissent être les seuls propriétaires et les seuls commerçants de tout le royaume. Les goûts dispendieux du roi, beaucoup accrus depuis son contact avec les Européens, laissent sa caisse toujours vide et il a été obligé d'affermir une à une toutes les branches de l'impôt ou du revenu public. Les Chinois, auxquels est concédée en général l'exploitation de ces monopoles, en tirent parti avec l'âpreté au gain qui caractérise leur race, et le malheureux contribuable est souvent tellement pressuré, qu'il n'a plus d'autre ressource que de se réfugier dans les forêts et de devenir voleur ou rebelle.

Sans doute le protectorat français ne doit s'immiscer dans les affaires intérieures du Cambodge qu'avec précautions et ménagements ; mais si l'on veut que ce protectorat ait pour notre commerce et notre influence les résultats qu'on est en droit d'en attendre, si l'on tient à ramener l'activité dans cette belle et fertile zone du Cambodge supérieur, il sera indispensable d'indiquer nettement, d'imposer même, au gouvernement cambodgien des réformes administratives. En l'état actuel des choses, l'appui des Français, en augmentant les forces de ce gouvernement, ne devient pour lui qu'un moyen d'exaction de plus, qu'un encouragement à augmenter ses exigences vis-à-vis des populations : au lieu d'être pour le pays une cause de développement et de progrès, notre protectorat en amène peu à peu l'épuisement et la ruine.

Le 13 juillet, nos barques étant enfin prêtes, nous procédâmes à l'embarquement et à l'arrimage à bord de chacune d'elles de tout notre matériel ; le personnel fut à son tour réparti entre elles aussi également que possible et le pavillon français fut arboré sur celle qui portait le chef de l'expédition. A midi, les pirogues débordèrent successivement et commencèrent leur long et pénible halage le long de la rive gauche du fleuve. L'équipage de ce genre de barques se compose, suivant leur dimension, de six à dix hommes appelés pi-

queurs. Chacun d'eux est armé d'un long bambou aux extrémités duquel se trouvent, d'un côté un croc en fer, de l'autre une petite fourche, selon que l'on veut tirer ou pousser à soi. Les piqueurs partent de la plateforme avant, fixent leur bambou à un point quelconque de la rive, pierre ou branche d'arbre, et marchent vers l'arrière pour revenir ensuite par le bord opposé prendre un nouveau point d'appui ou de halage. Cette espèce de manège circulaire peut imprimer à la pirogue la vitesse d'un homme marchant au pas de course quand les piqueurs sont habiles et que la rive que l'on suit est droite et nette. Le patron doit porter toute son attention à maintenir la barque dans le sens du courant ou plutôt son avant légèrement incliné vers la rive ; s'il laissait le courant frapper l'avant du côté opposé, la barque viendrait en travers et il faudrait lui laisser faire le tour entier avant de songer à la ramener le long de la berge.

Nous ne fîmes que peu de chemin le 13 : après un court arrêt à Sombor, nous vîmes nous remiser pour

la nuit à l'entrée du Peam Champi, petit affluent de la rive gauche. Nous nous trouvions là au commencement des rapides de Samboc-Sombor. La lisière d'un champ de maïs nous servit de dortoir : la nouveauté de la situation, les conversations prolongées fort avant dans la nuit, les moustiques, quelques grains de pluie firent passer une nuit blanche à la plupart d'entre nous. Le lendemain, à six heures du matin, après un déjeuner sommaire composé, comme à bord, de biscuit et de café, nos barques continuèrent l'ascension du fleuve.

Le courant était rapide ; les eaux avaient monté de cinq mètres environ et charriaient déjà des arbres, des branches, des amas de feuilles enlevés aux rives. Au lieu des têtes de roches qui parsèment cette partie du fleuve à l'époque des basses eaux, on n'apercevait sur l'immense fleuve que quelques lointains et rares bouquets d'arbres qui indiquaient la place des rochers submergés ; à plus d'un mille de distance apparaissait la rive droite. Le long de la rive que nous suivions, un large espace semblait libre de tout obstacle et offrait



Départ de Pnom Pénh en canonnière. — Dessin de A. Herst d'après un dessin de M. Delaporte.

un passage facile à un navire à vapeur doué d'une force suffisante pour refouler le courant. En définitive, ces rapides tant redoutés semblaient s'évanouir avec la crue des eaux, et la navigabilité du fleuve, qui était au début du voyage le point le plus important à constater, pouvait jusque-là s'affirmer sans crainte. A cinq heures du soir, nous étions arrivés à Sombor.

C'était le dernier point de quelque importance appartenant au Cambodge que nous devions rencontrer. Le gouverneur de la province de Samboc-Sombor y réside : il accueille le commandant de Lagrée avec tout le respect dû à son rang. Confortablement installés dans l'une des nombreuses cases qui composent la demeure de ce fonctionnaire, et bien à l'abri sous nos moustiquaires, nous passâmes une nuit meilleure que la précédente. L'excellent mandarin reçut de M. de Lagrée, en retour de quelques cadeaux de volaille et de fruits, un revolver choisi dans notre stock d'objets d'échange. A ce prix, il eût volontiers prolongé

une hospitalité dont ses contribuables faisaient tous les frais. Mais le temps pressait et nous ne pûmes donner à ses instances que la matinée du jour suivant. Vers 11 heures, nous nous remettions en route.

A partir de Sombor, le lit du fleuve s'encombre d'une multitude d'îles qui l'élargissent démesurément et qui ne permettent pas d'embrasser toute son étendue et de juger de sa configuration, tout en variant davantage ses aspects successifs. La zone que nous traversions était à peu près complètement inhabitée et couverte de forêts magnifiques. Les essences les plus communes parmi celles que nous rencontrions étaient le yao dont j'ai déjà parlé, le ban-lang qui fournit au batelage d'excellents avirons, le Cam-xe¹ qui donne un beau bois d'ébénisterie. Le premier de ces trois

1. Toutes ces essences, inconnues en Europe, n'ont pas d'appellations équivalentes en langue vulgaire et je leur donne le nom annamite sous lequel elles commencent à être connues dans notre colonie de Cochinchine. C'est sous cette forme seulement que ce renseignement peut avoir chance d'être utile à quelques lecteurs.

arbres, qui est le plus remarquable par sa grosseur et son élévation, était le seul qui parût exploité. Des excavations en forme de niche, creusées par le feu, étaient pratiquées dans la plupart des troncs et servaient de réservoir à l'huile de bois que cette espèce produit en quantité considérable. Quelques-unes de ces excavations étaient recouvertes avec soin de larges feuilles pour empêcher l'introduction de l'eau de pluie.

Le 16 juillet nous nous trouvions en présence de véritables rapides : les rives nettes et bien dessinées des îles qui avaient encadré jusque là le bras du fleuve que nous suivions s'effacèrent tout d'un coup. Le Cambodge se couvrit d'innombrables bouquets d'arbres à demi submergés ; ses eaux limoneuses roulaient avec impétuosité dans mille canaux dont il était impossible de saisir l'inextricable réseau. D'énormes blocs de grès se dressaient le long de la rive gauche que nous suivions et indiquaient que des bancs de la même roche traversaient la rivière et la barraient dans toute sa largeur. A une assez grande distance de la rive, les bambous des piqueurs trouvaient le fond à moins de trois mètres, et nos barques n'avançaient qu'avec le plus grand effort contre un courant qui, en certains endroits resserrés, atteignait une vitesse de cinq milles à l'heure. L'avenir de ces relations commerciales rapides que la veille encore je me plaisais à rêver sur cet immense fleuve, route naturelle de la Chine à Saïgon, me sembla dès ce moment gravement compromis.

Les pluies et les orages contribuèrent encore à rendre notre marche plus lente et notre voyage plus pénible. Nous avions les plus grandes peines à trouver le soir un gîte sûr pour nos barques, et les crues subites des petites rivières à l'embouchure desquelles nous cherchions un abri nous mirent plusieurs fois

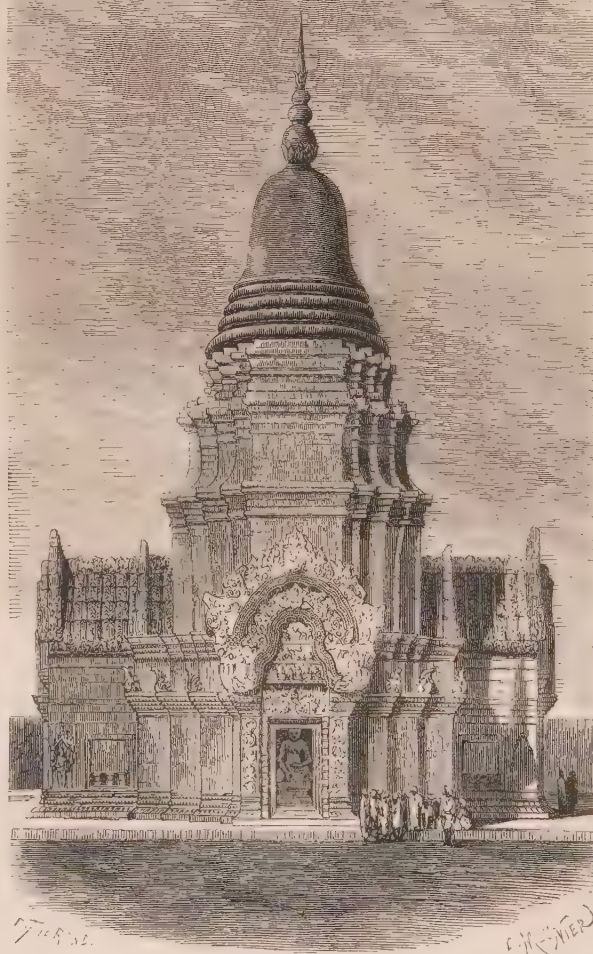
en danger d'être emportés pendant notre sommeil et jetés à l'improviste au milieu du courant du grand fleuve. Nous couchions maintenant dans nos pirogues, dont le toit nous garantissait un peu de la pluie ; mais il ne fallait pas que l'orage durât bien longtemps pour percer de part en part les nattes et les feuilles qui le composaient. La température ne rendait point ces douces bien pénibles à supporter, et on se résignait as-

sez facilement à ne pas dormir en contemplant l'illumination fantastique et véritablement grandiose que les éclairs incessants entretenaient sous les sombres arceaux de la forêt, et en écoutant le bruit éclatant du tonnerre, répercuté par tous ses échos, se mêler au grondement sourd et continu des eaux du fleuve.

Le 19 juillet, nous sortions de cette zone de rapides. Nous nous trouvions à la limite du Cambodge et du Laos, sur la rive gauche du fleuve que nous suivions toujours. Sur la rive droite, un peu en aval de ce point, se trouvait un rapide terrible, celui de Preatapang, que les bateliers donnaient comme le passage le plus dangereux de toute cette partie du fleuve. M. de Lagrée m'engagea à essayer de le reconnaître, et je partis à cet effet dans une petite pirogue. Arrivé au milieu du fleuve, le long d'une île d'où l'on découvre une assez longue perspective en aval, mes rameurs me montrèrent du doigt la direction de Preatapang.

Ce fut tout ce que j'en obtins : malgré toutes mes instances, ils me ramenèrent à la rive d'où nous étions partis et qu'avait continué de suivre le reste de l'expédition. Nous convînmes, M. de Lagrée et moi, que ce ne serait que partie remise, et que, dès notre arrivée à la prochaine étape, je tenterais une reconnaissance de la rive droite du fleuve jusqu'à Sombor, point où nous avions cessé d'apercevoir cette rive.

Le 20 juillet, le cours du fleuve qui s'était infléchi à



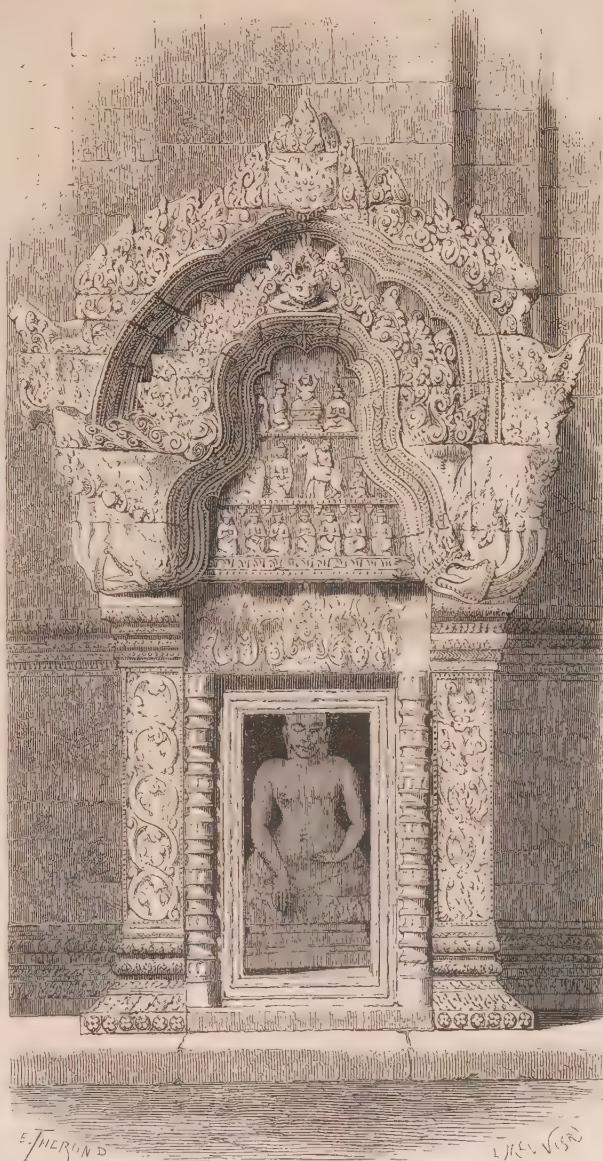
L'une des faces du sanctuaire de Pnom Bachey. — Dessin de E. Thérond d'après un dessin de M. Lefèvre, lieutenant de vaisseau.

l'ouest dans le passage des rapides, était revenu exactement au nord, et pour la première fois l'horizon nous montrait dans cette direction quelques ondulations de terrain. Le fleuve était redevenu calme et d'une apparence magnifique; sur la rive gauche se montraient les premières habitations laotiennes. Le 21 au matin, nous apercevions le large confluent du Se Cong ou rivière d'Attoupeu et nous doublions la pointe de Stung Treng, chef-lieu de province situé sur la rive gauche de cette rivière, à peu de distance de son embouchure. Nous allions rencontrer là le premier fonctionnaire dépendant de Siam avec qui nous eussions encore eu affaire.

Dès les premiers pourparlers, ce gouverneur, qui était laotien, se montra d'une froideur et d'une défiance qui nous firent fort mal augurer de nos relations futures avec les autorités siamoises. Nous devions congédier à Stung Treng nos barques et nos équipages cambodgiens, qui ne pouvaient s'éloigner davantage de leur point de départ, réunir d'autres moyens de transport, compléter la reconnaissance hydrographique de la partie du fleuve parcourue jusque-là. Tout cela demandait du temps et le concours des habitants du pays. Il importait donc de rompre la glace qui, dès le début du voyage, menaçait de compromettre la bonne entente si nécessaire à la réussite, sans cependant se départir de la dignité nécessaire au prestige du pavillon et aux intérêts que nous voulions servir. Après avoir fait une première visite au gouverneur pour lui demander un abri et des vivres pour l'expédition, M. de Lagrée, ne voyant pas se réaliser les promesses faites, me renvoya au *Muong* (c'est au Laos le nom de la résidence des gouverneurs de province et le titre des gouverneurs eux-mêmes) pour renouveler ses demandes et manifester tout son mécontentement. Il y avait plus de timidité et de crainte que de mauvais vouloir dans la conduite du pauvre

fonctionnaire. Après quelques pourparlers, il finit par avouer franchement que le pays était très-indisposé contre les Français, parce que la récente visite d'un négociant de cette nation, le sieur L..., avait donné la plus mauvaise opinion de leur manière de faire; que, par cette raison, il serait difficile de se procurer des vivres et des moyens de transport, tant cet étranger avait usé de violence et de mauvaise foi dans les relations qu'il avait essayé de nouer avec les indigènes; enfin, que nos armes et notre nombre, relativement considérable, n'étaient point de nature à rassurer des populations naturellement douces et craintives. Le commandant de Lagrée promit d'examiner ces plaintes, assura que la conduite des hommes de l'expédition serait de nature à dissiper toutes les préventions des Laotiens, obtint à son tour l'assurance du gouverneur que celui-ci ne se croyait en aucune façon le droit d'entraver la marche de la mission française, et, cette assurance reçue, exhiba les passeports de Siam. Il fit sentir en même temps que si l'on continuait à montrer devant ses justes demandes la même inertie, le même manque d'empressement, il s'établirait lui-même à Stung Treng sans le consentement de qui que ce soit et en référerait au gouverneur de la Cochinchine française.

Ce mélange de douceur et de fermeté, qui était le fond du caractère de M. de Lagrée, et à l'aide duquel il est par-



Détail de la porte du sanctuaire. — Dessin de E. Théron d'après un dessin de M. Lefèvre, lieutenant de vaisseau.

venu dans la suite à vaincre tant d'obstacles, réussit parfaitement. Le gouverneur vint peu après lui rendre sa visite en personne et s'excuser de sa conduite en alléguant son ignorance des usages. Ses cadeaux, qui avaient été d'abord refusés par le commandant de Lagrée, furent acceptés, et il reçut à son tour en échange quelques objets français. On se mit immédiatement à nous construire une case, et nous nous installâmes en attendant dans le *sala*, sorte de maison commune que

l'on trouve dans tous les villages laotiens, où le jour on délibère des affaires publiques, et où, la nuit, se tiennent quelques gardiens qui annoncent les veilles et protègent les habitants contre les déprédations des tigres et des autres rôdeurs nocturnes.

Nous pouvions dès ce moment renvoyer nos barques et nos rameurs cambodgiens, ces derniers au nombre de cinquante, tous fort impatients de retourner chez eux, l'époque du repiquage des riz étant arrivée et réclamant tous leurs soins. Quoique le roi du Cambodge eût donné l'ordre de nous conduire à Stung Treng sans aucune rémunération, en prélevant ce voyage sur les corvées qui lui étaient dues à titre d'impôt par les villages frontières, M. de Lagrée ne voulut pas avoir déplacé pour rien ces pauvres gens et fit remettre à chacun d'eux quatre ligatures (environ quatre francs de notre monnaie) et le riz nécessaire pour rejoindre leurs villages. Cette générosité avait également pour but de

rassurer les Laotiens, devant qui elle était faite, sur le paiement de leurs services à venir. En même temps, M. de Lagrée retint une petite pirogue et les deux bateliers cambodgiens les plus hardis et réputés connaître le mieux le fleuve, et les décida à prix d'argent à me reconduire à Sombor, en suivant la rive droite ou telle autre route que je leur indiquerais. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la nature même de notre navigation jusqu'à Stung Treng avait rendu impossible toute reconnaissance hydrographique sérieuse, et l'objet de cette seconde excursion faite avec le courant en pleine eau, était surtout d'essayer de constater l'existence d'un chenal navigable au milieu de tout ce dédale d'îles, de roches et de rapides.

Je m'embarquai donc, moi quatrième, dans la frêle pirogue : en outre des deux Cambodgiens, j'emmenais un matelot français nommé Renaud, à qui un long séjour au Cambodge avait donné une certaine connais-



Arrivée aux rapides de Sombor. — Dessin de A. Herst d'après un dessin de M. Delaporte.

sance de la langue, et qui devait me servir à la fois de sondeur et d'interprète. Nous partîmes de Stung Treng le 24 juillet, à midi et demi. La légère barque, emportée par le courant, était gouvernée avec une merveilleuse adresse par les deux rameurs, armés chacun d'une courte pagaie et accroupis aux extrémités. Renaud et moi étions assis au centre, lui sondant de temps à autre, moi relevant rapidement la route suivie avec ma boussole et notant au crayon les différentes particularités qu'offrait le fleuve. Nous eûmes bientôt gagné la rive droite, et nous entrâmes dans le bras étroit et sinueux que le groupe d'îles de Salanh dessine le long de cette rive. A la tombée de la nuit, nous étions déjà arrivés, grâce à la vitesse du courant, à la tête de la zone des rapides; je fis faire halte et nous cherchâmes sur la berge le gîte pour la nuit que ne pouvait nous offrir l'étroite embarcation. Nous nous trouvions sur un territoire cambodgien dépendant de la

grande province de Compong Soai, et au centre d'une exploitation forestière. Tout autour de nous gisaient d'énormes arbres abattus, dans le flanc desquels on avait commencé à creuser des pirogues; de forts coins en bois, enfoncés de distance en distance, maintenaient entr'ouverte la plaie béante pratiquée à coups de hache dans le cœur de l'arbre et allaient servir à l'élargir démesurément. Les bûcherons avaient déjà abandonné leur travail; mais nous trouvâmes les restes d'un feu allumé autour duquel nous amoncelâmes de nouveau combustible pour la nuit. Non loin de là s'élevait une petite case perchée sur quatre hauts piquets à plus de trois mètres au-dessus du sol, et à laquelle conduisait une grossière échelle. Cette espèce d'observatoire ou de *mirador* que l'on trouve dans toutes les parties de forêt exploitées, et qui sert d'abri et de lieu de veille contre les bêtes féroces, fut transformée en dortoir. Bercé par les oscillations que le vent imprimait par-

fois à notre domicile, et par le concert des mille bruits dont résonnait l'atmosphère de la forêt, je m'endormis bien vite, en compagnie de Renaud et de l'un de mes bateliers; l'autre s'était allongé dans la petite pirogue qu'il remplissait tout entière, pour veiller pendant la nuit à la sécurité de notre unique véhicule.

A six heures du matin, nous nous remîmes en route. Le bras étroit que nous avions suivi la veille s'élargissait brusquement jusqu'à atteindre un kilomètre et demi de large; le courant s'accélérait en même temps. La profondeur du fleuve, que j'avais trouvée supérieure à trente mètres au départ de Stung Treng, n'était plus ici que de quinze mètres. Sur notre gauche était la grande île de Prea, qui masquait l'autre rive. Nous n'aperçûmes celle-ci qu'après avoir dépassé la pointe sud de l'île, et j'estime qu'en ce point la largeur du bras unique que forme le Cambodge atteint cinq kilomètres; puis le fleuve se couvrit de nouveau d'îles de toutes dimensions, et le bruit lointain du rapide

de Preatapang arriva à nos oreilles. La rive droite s'infléchissait légèrement vers l'ouest, et dans ce léger renflement venaient se placer une série d'îles longues, effilées comme des navires et dont les formes aiguës divisaient sans effort le courant devenu de plus en plus rapide. Mes bateliers voulurent à ce moment prendre le large et essayer de traverser le fleuve pour rejoindre la rive gauche; mais je m'opposai à leur dessein et je leur manifestai mon intention de suivre de très-près la rive droite, qui me paraissait, d'après la configuration générale du fleuve, devoir offrir en cet endroit la profondeur la plus grande. Mon désir fut accueilli par les dénégations les plus énergiques. Il y avait, dirent-ils, folie à tenter ce passage; l'eau bouillonnait, le courant était de foudre, la barque y serait infailliblement submergée. Je leur objectai qu'ils s'étaient engagés à me conduire au passage même de Preatapang, que c'était dans ce but précis qu'ils avaient été engagés à Stung Treng et qu'ils avaient reçu une rémunération exceptionnelle, qu'à ce moment ils n'avaient point considéré la



Navigation dans la forêt. — Dessin de A. Herst d'après un dessin de M. Delaporte.

chose comme impossible et que je pouvais juger moi-même qu'elle ne l'était pas avec une barque aussi légère et aussi facilement manœuvrable. Enfin je leur promis de doubler le prix convenu. Après s'être consultés un instant, ils m'assurèrent qu'ils me feraient voir Preatapang, mais ils continuèrent à s'éloigner de la côte. Je m'aperçus bien vite que leur intention était de passer au milieu du fleuve en laissant le rapide et l'île même de ce nom sur notre droite. Bien décidé à ne pas échouer comme la première fois dans la reconnaissance de ce fameux passage, j'ordonnai à Renaud de faire mine de s'emparer de la paye de l'arrière, en même temps que je signifiai de nouveau aux bateliers, la main sur mon revolver, de suivre la route que j'indiquai. Ils obéirent. Un instant après nous nous engageâmes entre la rive droite et la série des îles longues et étroites dont j'ai parlé. Là, le courant atteignait une vitesse irrésistible de six à sept milles à l'heure, et il était trop tard pour retourner en arrière. Si je n'avais été préoccupé par l'examen de la

partie du fleuve que j'avais sous les yeux, l'air de comique angoisse de mes deux rameurs m'eût fait rire. Je voyais de reste, à leur contenance, que s'il y avait danger à franchir ce terrible passage, il n'y avait pas mort certaine, et je m'aperçus avec plaisir qu'ils prenaient toutes leurs dispositions pour manœuvrer la pirogue avec énergie et promptitude. La menace de nous emparer des payes avait fait son effet; ils préféraient se confier à leur habileté et à leur connaissance des lieux pour se sauver eux-mêmes que de remettre leurs destinées à l'audace ignorante d'un Européen.

Je vis bientôt ce qui formait le rapide. Après avoir longtemps couru presque exactement nord et sud, la rive droite du fleuve s'infléchit brusquement à l'est et vient présenter à l'eau une barrière perpendiculaire. En amont, sur l'autre rive, une pointe avancée renvoie dans ce coude toutes les eaux du fleuve qui la frappent et s'y réfléchissent, de sorte que la masse entière des eaux du Cambodge vient s'engouffrer avec la rapidité et le bruit du tonnerre dans les

quatre ou cinq canaux que forment les îles à base de grès qui se profilent le long de la rive droite. Irritées de la barrière soudaine qu'elles rencontrent, les ondes boueuses attaquent la berge avec furie, l'escaladent, entrent dans la forêt, écument autour de chaque arbre, de chaque roche et ne laissent debout dans leur course furieuse que les plus grands arbres et les plus lourdes masses de pierre. Les débris s'amoncellent sur leur passage ; la berge est nivelée, et, s'élevant au milieu d'une vaste mer d'une blancheur éclatante, pleine de tourbillons et d'épaves, quelques géants de la forêt, quelques roches noirâtres résistent encore, pendant que de hautes colonnes d'écume rejaillissent et retombent sans cesse sur leurs cimes.

C'était là que nous arrivions avec la rapidité de la flèche. Il était de la plus haute importance de ne pas être entraîné par les eaux dans la forêt, où nous nous serions brisés en mille pièces, et de contourner la

pointe en suivant la partie la plus profonde du chenal. Nous y réussîmes en partie. Ce ne fut d'ailleurs pour moi qu'une vision, qu'un éclair. Le bruit était étourdissant, le spectacle fascinait le regard. Ces masses d'eau, tordues dans tous les sens, courant avec une vitesse que je ne puis estimer à moins de dix ou onze milles à l'heure et entraînant au milieu des roches et des arbres notre légère barque perdue et tournoyante dans leur écume, auraient donné le vertige à l'œil le moins troublé. Renaud eut le sang-froid et l'adresse de jeter, à mon signal, un coup de sonde qui accusa dix mètres ; ce fut tout. Un instant après, nous frôlions un tronc d'arbre le long duquel l'eau s'élevait à plusieurs mètres de hauteur. Mes bateliers, courbés sur leurs pagayes, pâles de frayeur, mais conservant un coup d'œil prompt et juste, réussirent à ne point s'y briser. Peu à peu la vitesse vertigineuse du courant diminua : nous entrâmes en eau plus calme ; la



Le commandant de Lagree recevant le chef des bonzes à Stung Treng. — Dessin de E. Bocourt d'après un croquis de M. Delaporte.

rive se dessina de nouveau ; mes bateliers essuyèrent la sueur qui ruisselait de leurs fronts. Nous accostâmes pour les laisser se reposer de leur émotion et des violents efforts qu'ils avaient dû faire. Je remontai à pied le long de la berge pour essayer de prendre quelques relèvements et compléter la trop sommaire notion que je venais d'avoir de cette partie du fleuve : si la profondeur de l'eau paraissait suffisante pour laisser passer un navire, la force du courant enlevait tout espoir que ce passage pût jamais être tenté, et le chenal, s'il existait, ne devait plus être cherché de ce côté, mais plus probablement au milieu des îles qui occupent la partie centrale du lit du fleuve.

En continuant la descente du fleuve le long de la rive droite, je trouvai encore quelques passages assez rapides, mais aucun qui présentât le moindre danger. Le même jour, à deux heures et demie, j'arrivais à Sombor, ayant parcouru en douze heures, grâce à la rapidité

du courant, la distance que nous venions de mettre six jours à franchir en remontant le fleuve ! Je trouvai à Sombor une barque cambodgienne chargée de caisses que nous avions dû laisser à Cratieh, faute de moyens de transport suffisants, et qui allait rejoindre l'expédition à Stung Treng ; j'abandonnai ma petite pirogue trop incommode pour un long trajet, je récompensai généreusement mes deux pilotes, et, après avoir pris définitivement congé d'eux et du gouverneur de Sombor, chez lequel je passai une nuit, je repartis avec cette barque retardataire. Ce fut avec la plus vive satisfaction que je m'aperçus, pendant le trajet, qu'elle contenait des caisses de biscuits : j'étais parti sans provisions, et je n'avais pu acheter à Sombor des vivres en quantité suffisante. Ce biscuit et un peu d'eau-de-vie me permirent de ne point recourir absolument aux boulettes de riz des bateliers. Le 30 juillet, j'étais de retour, sans autre incident, à Stung Treng.

Tout s'y passait le plus tranquillement du monde. Le commandant de Lagrée en était parti, la veille, pour faire une excursion dans le Se Cong. Le logement de l'expédition était complètement achevé et plaisamment situé à l'embouchure d'un petit arroyo, sur la berge même de la rivière. Il n'était séparé des maisons du village que par le sentier qui en forme la rue principale. La population s'était bien vite accoutumée à la petite expédition ; les approvisionnements et les achats de toute nature se faisaient avec la plus grande facilité. Les environs offraient d'agréables promenades et de fructueuses parties de chasse ; on y rencontrait même comme une réminiscence des ruines d'Angkor : à

la pointe même de la rivière et du grand fleuve, au milieu de la solitude d'un petit bois, sont des restes fort remarquables de tours en briques de l'époque khmer, que M. Delaporte a dessinés avec soin. Les bases de ces tours sont divisées en deux compartiments, dont chacun forme un petit sanctuaire rectangulaire. En dedans de l'enceinte qui enclôt ces tours, sont des restes d'édicules, comme dans les monuments du Cambodge. Les encadrements des portes sont en grès ; mais si les briques employées sont d'une grande beauté et d'une grande perfection de cuisson et de forme, la pierre est plus grossière, plus mal jointe ; l'ornementation est d'un goût plus lourd.



Une vue sur les rapides. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. Delaporte.

Il semble résulter de la relation du voyage d'une mission hollandaise, celle de Gérard van Wusthof, qui en 1641 remonta le fleuve du Cambodge jusqu'à Vien Chang¹, que ces ruines étaient autrefois le lieu d'une résidence royale, et que la domination cambodgienne, à Stung Treng, ne remonte pas à une époque bien éloignée. « Le 17 août, dit cette relation, nous passâmes la nuit à Bætrong (ce qui précède permet d'identifier cette localité avec Stung Treng), près d'une église en

pierre, ruinée de vétusté, où les Louwen (Laotiens) faisaient des cérémonies et des sacrifices. Des cierges brûlaient dans cette église sur les autels de deux idoles. Il y a cinquante ans environ, les rois du Cambodge résidaient en cet endroit ; mais, obligés de reculer devant les attaques incessantes des Louwen, ils abandonnèrent cette église à elle-même dans la solitude d'un bocage, et descendirent au lieu où ils résident actuellement. » D'après la même relation, il y avait

1. *Voyage lointain aux royaumes de Cambodge et Laouen par les Néerlandais et ce qui s'y est passé jusqu'en 1644* (Harlem, 1669), petite brochure en langue flamande qui a été traduite pour la première fois en français *in extenso*, sur ma demande, par

M. Paul Vœlkel, directeur de l'Institut allemand de Paris. Les extraits que j'en donne ici, de même que les citations françaises de l'espagnol Ribadeneyra contenues dans les livraisons précédentes, sont complètement inédits.

encore, à l'époque du passage des Hollandais, des Cambodgiens établis jusque dans le haut de la vallée du Se Cong. Aujourd'hui il n'y en a plus un seul.

Le village même de Stung Treng peut contenir environ huit cents habitants, tous laotiens. La province dont il est le chef-lieu s'étend tout entière sur la rive gauche du Cambodge. Stung Treng est l'intermédiaire commercial entre Pnom Penh et Attopeu, centre assez considérable, situé dans le haut de la rivière, et le dernier point qui à l'est relève de Ban Kok. Attopeu est le lieu d'une production de poudre d'or autrefois importante, aujourd'hui presque nulle. De nombreuses tribus sauvages, dont quelques-unes, les Proons,

sont réputées très-cruelles, habitent les régions montagneuses qui circonscrivent la vallée du Se Cong, et surtout la zone comprise entre cet affluent du grand fleuve et la grande chaîne de Cochinchine.

Le commerce est entre les mains de quelques Chinois, la plupart originaires du Fo-kien, arrivés là par la Cochinchine. Les produits qu'ils apportent sont : de la noix d'arec, des étoffes de soie, des cotonnades, du sucre, du sel, divers articles de mercerie et de quincaillerie. Ils remportent à Pnom Penh de la cardamome, de l'ortie de Chine, de la cire, de la laque, de l'ivoire, des peaux et des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes de paon et quelques objets



Le marché à Pnom Penh. — Dessin de E. Bocourt d'après une aquarelle de M. Delaporte.

de vannerie et de boissellerie artistement fabriqués par les sauvages. Tous ces échanges se font en nature, et il faut une saison entière pour transformer de la sorte le chargement d'une barque. Ce n'est pas que la monnaie soit inconnue dans le pays : le tical siamois, qui est la monnaie officielle, et la piastre mexicaine, y ont cours ; mais ils ne s'y trouvent qu'en quantité excessivement faible. Comme monnaie divisionnaire, on se sert à Stung Treng de petites barres de fer aplaties de forme losangique, de trois centimètres de largeur au milieu, sur moins d'un centimètre d'épaisseur et sur quatorze ou quinze centimètres de long. Elles pèsent environ deux cents grammes et l'on en donne dix pour un tical ;

cette monnaie singulière et incommode, qui attribue au fer une valeur huit ou neuf fois supérieure à celle qu'il a dans les pays civilisés, vient de la province cambodgienne de Tonly Repou. Pour une de ces barres de fer, les habitants donnent ordinairement deux poules. Un peu plus haut dans la vallée du Cambodge, à Bassac et à Oubon, on se sert comme monnaie divisionnaire de petit saumons de cuivre de la grosseur du petit doigt et d'une longueur de 6 à 7 centimètres, appelés *lats*. On en donne 24 pour un tical.

Comme on peut le pressentir aisément, le commerce dont je viens de parler ne se fait que dans des proportions excessivement restreintes. Les Laotiens de cette

zone ne sont guères plus producteurs que les Cambodgiens, et ce que j'ai dit plus haut de ces derniers peut s'appliquer également à leurs voisins de Stung Treng. Sans l'intervention de l'élément chinois, ces contrées éloignées mourraient bientôt à toute relation extérieure. Malheureusement, le régime douanier déplorable auquel est soumis le Cambodge est un puissant obstacle aux efforts des laborieux émigrants que le Céleste-Empire fournit à toutes ces régions. Dès notre arrivée à Stung Treng, quelques-uns des Chinois qui y résidaient adressèrent à ce sujet de vives plaintes à M. de Lagrée : l'augmentation des droits de douane à Pnom Penh, pour toutes les marchandises venant du Laos, était devenue telle, dirent-ils, que cette route commerciale cependant si directe, et relativement si facile, se trouvait trop onéreuse et qu'il allait falloir y renoncer pour prendre celle de Ban Kok. Outre la dîme prélevée sur tous les produits, le fermier récemment in-

stallé par le roi exigeait encore des cadeaux en nature qui élevaient le total des droits perçus à vingt pour cent environ de la valeur des marchandises !

Si l'on se rappelle que le Cambodge couvre complètement au nord-ouest la frontière de nos possessions de Cochinchine et qu'il est le lieu de transit obligatoire de toutes les marchandises qui, de la vallée du fleuve, veulent se diriger vers Saïgon, on comprendra quelle importance il y aurait pour cette dernière ville à faire disparaître de pareilles entraves commerciales. On a cru beaucoup faire en supprimant toute douane entre le Cambodge lui-même et notre colonie. C'est surtout entre le Cambodge et la zone extérieure qu'il conviendrait de prendre une mesure analogue.

À côté de ce commerce, qui est peu florissant, le Se Cong est la route d'un autre genre d'échanges moins avouable, mais plus actif et plus avantageux, qu'il appartiendrait à l'influence française de faire dispa-



Ruines à la pointe de Stung Treng. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. Delaporte.

raître. Je veux parler de la vente des esclaves. Pour un peu de laiton ou de poudre, pour quelques verroteries, les chefs des tribus sauvages de cette zone consentent à livrer des adolescents, souvent même des familles entières, que les Chinois vont vendre ensuite sur le marché, aujourd'hui français, de Pnom Penh. Quoique la condition de ces esclaves au milieu des Laotiens ou des Cambodgiens ne soit point comparable à ce qu'était jadis celle des nègres dans les colonies européennes, qu'ils jouissent même souvent d'un bien-être plus grand qu'à l'état de liberté, ce commerce n'en a pas moins les plus déplorables conséquences pour la race au détriment de laquelle il s'exerce : la guerre entre toutes les tribus presque à l'état de permanence, des enlèvements à main armée et d'indignes violences de la part des marchands qu'attire chaque année ce trafic lucratif. Je fus témoin, quelques mois après, de l'arrivée à Stung Treng d'un convoi d'escla-

ves, et je ne pus m'empêcher d'être profondément ému de ce spectacle. Si les hommes paraissent en général assez indifférents à leur sort, les femmes seraient convulsivement autour d'elles leurs enfants en bas âge, les cachaient dans leurs bras, et leurs regards trahissaient une angoisse poignante chaque fois qu'un curieux s'approchait pour les examiner.

Un esclave qui a coûté à Attoupeu cent ou cent cinquante francs en marchandises, se revend à Pnom Penh cinq cents francs environ.

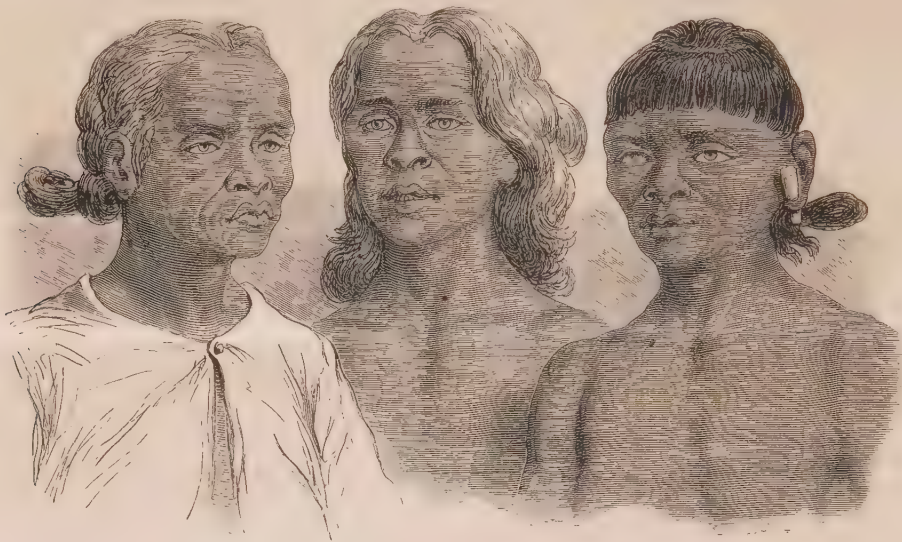
Le 5 août, M. de Lagrée était de retour de son excursion. Il avait remonté la branche la plus ouest du Se Cong qui, à très-peu de distance de Stung Treng, se divise en trois bras principaux. L'un de ces bras vient du sud et traverse le pays habité par les sauvages Radé; les deux autres sont parallèles et descendent du nord-est. M. de Lagrée s'était arrêté à Sieng Pang, chef-lieu d'une petite province laotienne, intermédiaire

entre Stung Treng et Attopeu, et située à vingt lieues environ du premier de ces deux points. Il pensait que cette partie de la rivière pourrait être très-facilement rendue navigable à l'aide de quelques travaux. A la première bifurcation du Se Cong, il avait rencontré quelques ruines analogues à celles qui se trouvent à la pointe de Stung Treng.

Dès son retour, il demanda au gouverneur les barques et les hommes que les lettres de Ban Kok ordonnaient de nous fournir en échange d'une rémunération suffisante. Ces barques devaient nous conduire jusqu'aux cataractes de Khon; là, un transbordement devait avoir lieu, et des barques de la province suivante devaient venir nous chercher. Ces cataractes de Khon nous étaient signalées comme le plus grand obstacle à la navigabilité du fleuve et nous étions impatients d'en juger *de visu*.

Pendant que le gouverneur expédiait des ordres aux

différents villages pour réunir les moyens de transport qui nous étaient nécessaires, M. de Lagrée essayait par tous les moyens d'attirer à lui les anciens du pays, pour en obtenir tous les renseignements possibles sur la partie de la vallée du fleuve vers laquelle nous nous dirigeons. Il dressait aussi une espèce de carte qu'il appelait en riant la carte de l'avenir, et à l'aide de laquelle il réglait nos étapes, calculait la quantité de vivres qu'il était indispensable d'emporter avec soi, tâchait en un mot de pourvoir à toutes les éventualités, à tous les besoins, avec une sollicitude minutieuse et un sens pratique que l'on rencontre bien rarement à un degré aussi développé chez un chef d'expédition. Il s'informait également avec soin de tout ce qui se rapportait à l'histoire, à l'administration, à la politique du pays. La curiosité, les petits cadeaux qu'il faisait à ses visiteurs attiraient au campement une affluence assez grande. A l'exemple du gouverneur, toutes



Têtes de sauvages à Stung Treng. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

les autorités subalternes du Muong s'y rendirent. Le chef des bonzes de l'endroit ne crut pas déroger à son sacré caractère et à la vénération attachée à sa robe jaune, en allant saluer à son tour le commandant français. Les indications vagues, les renseignements souvent contradictoires que celui-ci recueillait dans ses conversations avec les indigènes témoignaient souvent d'une grande ignorance, quelquefois d'une défiance extrême de leur part; mais, en pays inconnu, les moindres données ont une importance énorme. Leur discussion fournissait un élément à nos causeries et un stimulant à nos imaginations. Malgré les pluies qui étaient torrentielles et produisaient parfois en une nuit des crues de plus d'un mètre, tout le monde avait hâte de sortir du repos dont le plus grand nombre

jouissait depuis plus de deux semaines. La santé générale de l'expédition paraissait assez bonne; M. Thorel qui, à la suite de l'excursion d'Angkor, avait été atteint d'une dysenterie assez grave, s'était remis à peu près complètement, après nous avoir donné à Cratieh les plus vives inquiétudes. Seul, depuis mon retour de Sombor, je me sentais assez sérieusement indisposé, et M. Delaporte avait dû me remplacer dans mes diverses fonctions. Au milieu des préparatifs de départ, cette indisposition se transforma tout à coup en maladie grave, et à partir de ce moment je perds tout souvenir de ce qui s'est passé pendant une douzaine de jours.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Passage du petit bras qui sépare l'île de Khong de la chute de Salaphe. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

III

Les cataractes de Khong. — Ile de Khong. — Arrivée et séjour à Bassac.

Le premier souvenir un peu net que je retrouve dans ma mémoire, après cette obscure période de cauchemars et de fantastiques évocations du passé dont se compose le délire, est un calme et riant paysage des tropiques. Sur les bords d'une rivière étroite et torrentueuse, non loin d'une cascade brillante que les rayons du soleil enveloppent d'une poussière diamantée, se trouvent disséminées quelques cases. Au delà, derrière un rideau de cocotiers, s'étendent de larges rizières dont la surface ondoyante jaunit déjà, verte étendue que des talus étroits et réguliers encadrent de filets blancs. Quelques barques stationnent devant les maisons et une trentaine d'indigènes vont et viennent, transportant des caisses et des ballots. Au milieu d'eux, les surveillant et les dirigeant, je reconnais la plupart de mes compagnons de voyage qui m'adressent un sourire ou une parole d'encouragement. On me porte dans un hamac et j'éprouve une singulière sensation de plaisir à me sentir vivre, balancé entre les bras de robustes porteurs. J'ouvre de toutes mes forces mes poumons à l'air chaud et vivifiant qui se joue à tra-

vers la cime des palmiers et allonge leurs ombres insaisissables devant moi; mais la force me manque pour tout autre mouvement. Je ne vis encore que par la pensée et le regard.

C'était le 18 août, jour de notre arrivée dans l'île de Khong, au pied même des cataractes. Nous étions partis de Stung Treng depuis quatre jours, à un moment où l'on désespérait de me sauver. M. Joubert et M. Thorel, qui m'avaient soigné pendant toute ma maladie avec le plus grand dévouement, avaient pensé qu'un changement d'air ne pouvait que m'être favorable. Le jour même du départ, je m'étais jeté à l'eau malgré le soldat qui était chargé de me garder à vue, et ce bain, pris dans un accès de délire, sans que j'eusse moi-même la moindre conscience de ce que je faisais, avait produit une réaction salutaire devant laquelle le typhus dont j'étais atteint avait cédé. Je n'avais plus maintenant qu'à me résigner à la longue convalescence qui suit toujours une maladie de ce genre.

Que MM. Joubert et Thorel reçoivent ici tous mes remerciements pour leurs soins empressés.

C'est à Khong, si le lecteur s'en souvient, que de nouvelles barques, envoyées de Khong, chef-lieu de pro-

1. Suite. — Voy. page 1, 17 et 33.

vince situé à quatre ou cinq lieues plus haut dans l'île de ce nom, devaient venir nous prendre. Les communications étant assez lentes à cette époque de l'année, et la préparation des barques toujours longue, nous dûmes séjourner environ une semaine dans le sala du village sis à l'extrémité nord de l'île de Khong. Ce temps fut employé par M. de Lagrée et M. Delaporte à diverses reconnaissances. Le dessin qui précède représente ce dernier franchissant le petit bras qui sépare l'île de Khong de l'une des chutes les plus importantes, celle de Salaphe. J'explorai moi-même avec soin cette région quelque temps après, et je vais essayer d'en donner une idée. Cette partie du cours du Cambodge présente une physionomie unique, et il serait impossible, je crois, de trouver quelque chose d'analogue dans la description de tous les autres grands fleuves du globe.

Après avoir cheminé depuis Stung Treng entre une multitude d'îles qui empêchent presque toujours d'apercevoir en même temps les deux rives, on arrive, en remontant le fleuve, dans un immense et magnifique bassin qui a environ une lieue et demie dans sa plus grande dimension et une quarantaine de mètres de profondeur. Il est limité au nord par un amas compacte d'îles, au milieu desquelles surgissent pour la première fois quelques collines. C'est au travers de ces îles et par vingt canaux différents que les eaux du fleuve, quelque temps retenues dans les sinuosités de leurs rives, se précipitent dans le tranquille bassin où elles viennent se confondre et s'apaiser. A l'extrémité ouest de ce bassin et sur la rive droite, s'élève un groupe de montagnes. On sent que c'est là le point de départ de l'arête rocheuse qui est venue si malencontreusement barrer le cours du fleuve. En traversant le bassin, on aperçoit successivement, à l'entrée de chacun des bras qui s'y déversent, des chutes d'eau, différentes d'aspect et de hauteur, qui ferment l'horizon de leur mobile rideau d'écume. Les eaux ne tombent point cependant partout en cascade. Dans quelques bras longs et sinueux, elles ont aplani l'obstacle et coulent en torrent. Ce sont là des chenaux dont profitent les indigènes pour faire passer leurs barques complètement allégées. Ces passages varient avec les saisons et quelques-uns restent complètement à sec pendant plusieurs mois de l'année. Les deux canaux les plus importants et les cataractes les plus belles se trouvent dans les deux bras extrêmes du fleuve, le bras de Salaphe et celui de Papheng. Là on voit des chutes d'eau de plus de quinze mètres de hauteur verticale et d'une longueur qui atteint parfois un kilomètre. La ligne des cataractes s'étend, décomposée en plusieurs tronçons, sur une longueur totale de douze à treize kilomètres. En amont, le fleuve se rétrécit un instant jusqu'à ne plus atteindre que la moitié de cette dimension ; puis il s'épanouit de nouveau sur l'immense plateau de roches qui précède les chutes, en se perdant au milieu d'îles sans nombre, et en embrassant entre ses deux rives un espace de près

de cinq lieues ! Tout, dans ce gigantesque paysage, respire une force et revêt des proportions écrasantes. Cette grandeur n'exclut pas la grâce : la végétation, qui recouvre partout le rocher et vient se suspendre jusqu'au-dessus des chutes, adoucit l'effrayant aspect de certaines parties du tableau par d'heureux et saisissants contrastes. Au pied des cataractes viennent s'ébattre d'énormes poissons analogues aux souffleurs, et, dans les parties plus tranquilles, des pélicans et autres oiseaux aquatiques se laissent nonchalamment emporter par le courant.

Parmi les îles des cataractes, deux seulement sont habitées, l'île de Khong et celle de Sdam. Toutes les autres sont recouvertes d'une épaisse forêt. Au-dessus, au contraire, les bords du fleuve et les îles sont très-peuplées et très-cultivées. L'île de Sitandong ou de Khong est la plus considérable de tout le groupe ; elle a donné son nom à la province. La ligne continue de palmiers, de maisons, de jardins que présentent ses rives est du plus riant aspect. De petites chaînes de collines la traversent dans toute sa largeur et forment autant de réservoirs naturels d'où l'eau de pluie se répand partout en petits ruisseaux, distribués avec intelligence dans toutes les plantations. Le Muong se trouve sur la côte est de l'île. Nous y arrivâmes le 26 août, après avoir quitté l'île de Khong la veille. Un logement nous était déjà préparé sur le bord de l'eau presque vis-à-vis la résidence du gouverneur.

Celui-ci, bon et jovial vieillard de quatre vingt ans, nous accueillit avec les marques de sympathie et de curiosité les plus vives : il était complètement sourd, et pour le tenir au courant de la conversation, un serviteur devait écrire sans relâche sur un tableau qu'on lui mettait sous les yeux. Sa bienveillance et son empressement à satisfaire toutes nos demandes ne se démentirent pas un instant. A Khong, nous n'étions annoncés par aucun antécédent fâcheux pour la considération des Européens : la tranquillité et la richesse de cette province, assez éloignée des frontières pour ne ressentir jamais les contre-coups des guerres voisines, rendaient la population plus confiante qu'à Stung Treng, où l'on était exposé souvent aux incursions des sauvages et des rebelles annamites ou cambodgiens. Notre générosité, la douceur de nos allures, la régularité de la conduite des hommes de l'escorte justifiaient et augmentèrent cette confiance. Les habitants se montrèrent plus qu'empressés et nous importunèrent souvent par leur curiosité de toute heure et de toute circonstance. Les moindres objets européens, apportés comme cadeaux ou comme objets d'échange, excitaient la plus vive admiration et les plus grandes convoitises. Le gouverneur, rendu l'heureux possesseur de quelques-uns d'entre eux, disait que bien certainement Bouddha avait dû naître en France et non dans un pays aussi dénué et aussi barbare que le sien. Il nous envoya un bœuf en retour, ce qui nous causa un plaisir infini, pareille aubaine ne nous étant point arrivée depuis notre départ de Pnom Penh.

La position de Khong en fait un centre commercial assez important et les échanges y paraissent plus actifs qu'à Stung Treng. Les principaux négociants sont des Chinois fixés dans le pays depuis longtemps et mariés à des indigènes. Aux denrées déjà signalées à Stung Treng, il faut ajouter la soie que l'île de Siantong produit en quantités relativement considérables. Khong est en relation avec les tribus sauvages de l'est par une route qui part de la rive gauche du fleuve et qui paraît assez fréquentée. A la hauteur de Khong, et sur la rive droite, s'étend la province cambodgienne de Tonly Repou, tombée aujourd'hui au pouvoir des Siamois. Elle doit son nom à une jolie petite rivière, dont la vallée était autrefois riche et peuplée; depuis sa séparation du Cambodge, elle a été désertée en partie et les montagnes qui la limitent sont le lieu de refuge de bandes de voleurs. Le commandant de Lagrée alla visiter, pendant notre séjour à Khong, un ou deux villages qui dépendent de cette province et remonta pendant quelques milles la rivière Repou, que les Laotiens appellent *Se Lompou*¹. Il revint convaincu de l'importance qu'il y aurait, pour le Cambodge et pour le commerce de notre colonie de Cochinchine, de revendiquer la possession d'un territoire dont Siam s'est emparé par une véritable trahison. Sous le roi Ang Cham, prédécesseur d'Ang Duong, père du roi de Cambodge actuel, le Déchu Ming, grand mandarin de Compong Soai, se révolta contre son souverain légitime; poursuivi par les troupes royales, auxquelles s'étaient joints les Annamites, il se réfugia dans la province de Tonly Repou qui relevait de son gouvernement. N'espérant pas pouvoir y tenir longtemps, il implora le secours du roi de Siam et lui offrit de lui livrer, non-seulement cette province, mais encore celle de Muluprey, située plus à l'ouest. Siam accepta l'offre, lui donna le commandement de ces deux provinces que les Cambodgiens n'osèrent plus revendiquer, et la scission fut consommée en fait sans avoir cependant jamais été proclamée ou reconnue de part et d'autre d'une façon officielle.

Si l'on veut que le commerce par la vallée du Mékong prenne l'extension qui est dans la nature des choses, il faut que le pavillon français flotte sur la rive droite du fleuve, au-dessus des cataractes, pour protéger le transbordement des marchandises qui remontent ou qui descendent le fleuve, faciliter les travaux pouvant améliorer le passage et agrandir le cercle de l'influence civilisatrice, qui seule peut faire atteindre à ces riches contrées le développement dont elles sont susceptibles.

La position du groupe d'îles que commande Khong lui assurera, dès que le pays se trouvera en possession de communications commerciales plus faciles et moins onéreuses, une prospérité analogue à celle que les districts les plus favorisés du delta du Cambodge ont acquise sous la domination française. Malheureusement,

à Khong comme à Stung Treng, nous avons recueilli de la part des commerçants chinois les mêmes plaintes sur les exigences et les rigueurs de la douane cambodgienne de Pnom Penh.

Dans le sud de l'île de Khong, M. de Lagrée a trouvé quelques vestiges peu importants, mais non méconnaissables, de constructions khmers. Le pays, plus accidenté, plus pittoresque que la monotone et plate étendue que nous avons traversée jusque-là, invitait, malgré les pluies, aux excursions et aux promenades. Vis-à-vis notre campement, sur la rive gauche du fleuve, s'élevaient des hauteurs boisées: habitués aux plaines sans limites de la Cochinchine et du Cambodge, nous nous imaginions retrouver là de véritables montagnes. La complaisance des habitants dont nous commençons à balbutier un peu la langue rendait nos déplacements plus faciles: nous nous sentions plus libres dans nos mouvements, plus indépendants qu'au début du voyage, et chacun mettait plus d'activité et plus de plaisir à ses recherches.

On se rappelle sans doute qu'avant de nous engager définitivement dans la partie supérieure de la vallée du fleuve, nous devions recevoir du gouverneur de la colonie les passe-ports et les instruments qui nous manquaient encore. Il fallait choisir un point de stationnement commode et agréable pour attendre le retour de la saison sèche au commencement de laquelle on devait expédier de Pnom Penh les objets attendus. M. de Lagrée avait hésité un instant entre Khong et Bassac, chef-lieu de la province qui confine immédiatement au nord la province de Khong, et qui se trouve sur le fleuve à un peu plus de vingt lieues de ce dernier point. Après quelques jours passés à Khong, le chef de l'expédition fixa son choix sur Bassac, dont l'importance politique lui parut plus grande et où il pensa qu'il serait plus facile d'obtenir des renseignements sur le haut du pays.

Le 6 septembre, nous nous remîmes en route pour cette nouvelle destination. Au-dessus de l'île de Khong, le fleuve réunit toutes ses eaux en un seul bras; pour la première fois depuis Sombor, il n'occupe plus qu'une largeur de douze à quinze cents mètres et son lit se trouve débarrassé des rochers et des bouquets d'arbres qui l'obstruaient. Ses rives, très-peuplées et très-cultivées, offrent partout des lieux de halte commodes et bien approvisionnés. Il fallut au début réprimer vigoureusement les tentatives de vol et de pillage de nos bateliers laotiens; l'honneur de nous conduire leur accordait, disaient-ils, le privilège de l'impunité. Nous eûmes toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nos usages répugnaient à de telles libertés, mais nous apprîmes que chaque fois qu'un mandarin siamois traversait le pays, les hommes de son escorte et les bateliers qui l'accompagnaient s'arrogeaient le droit de prendre dans les villages tout ce qui se trouvait à leur convenance. Il fallut user de menaces pour convaincre nos indigènes que nous n'acceptons pas cette assimilation.

1. *Tonly* en cambodgien, *Se* en laotien veulent dire rivière.

De Khong à Bassac, la direction du Cambodge est exactement le nord. Des deux côtés de ses rives, les collines, que nous avons commencé à rencontrer à Khong, s'élèvent graduellement en chaînes régulières et composent des horizons plus variés. Au fond de la longue perspective que nous offrait le cours du fleuve, se dessinait un groupe lointain de montagnes qui, chaque jour, prenaient au-dessus de l'horizon des proportions plus considérables. Au bout de cinq jours de marche, nous commençons à parcourir l'immense arc de cercle que décrit le fleuve au pied de ces montagnes, et le lendemain, 11 septembre, à neuf heures du matin, nous prenions terre encore une fois à Bassac.

Bassac est situé sur la rive droite du Mekong, au pied d'un imposant massif montagneux qui est le trait géographique le plus saillant de tout le Laos inférieur. Ce massif, à cheval sur le fleuve, occupe sur la rive gauche un immense espace à peu près circulaire et se prolonge sur la rive droite par deux ou trois sommets remarquables. L'un d'eux, appelé Phou Bassac par les indigènes, d'une forme conique très-élancée, s'élève à une faible distance à l'ouest du village et jette de tous côtés des contreforts puissants. Au nord de Bassac et sur les bords mêmes du fleuve, un plateau à arêtes très-vives et coupé à pic sur sa face sud — ce que nous de-



Vue du fleuve au-dessus de la chute de Salaph. — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. Delaporte.

vions apprendre plus tard à nos dépens — est le point de départ d'une chaîne d'un fort relief qui longe la rive droite. Elle se termine par un pic, Phou Molong (*phou* signifie montagne en laotien), qui est le plus important de tout ce groupe et dont la cime peut se voir, par un temps clair, de la pointe nord de l'île de Khong, c'est-à-dire d'une distance de vingt-cinq lieues.

Vis-à-vis Bassac, le Cambodge est divisé en deux bras très-inégaux par une grande île, Don Deng, qui ne ménage le long de la rive gauche qu'un canal de quatre cents mètres de large et laisse les eaux du fleuve se déployer devant Bassac sur une largeur de plus de deux kilomètres. Dans l'est-nord-est, les sommets volcaniques de la partie du massif montagneux située sur la rive gauche dentellent l'horizon, et à l'angle le plus sud de ce massif s'avance une haute montagne ronde que nous avons surnommée le Teton en raison de sa forme et à laquelle j'ai donné depuis le nom de pic de Lagrée.

La beauté du fleuve, le cadre puissant de montagnes au milieu duquel il déroule ses paysages grandioses, font de Bassac l'une des situations les plus remarquables et les plus pittoresques de la vallée du Cambodge. Elle est aussi l'une des plus heureusement choisies au point de vue politique et commercial. Le voi-

sinage de Phou Bassac tempère singulièrement les ardeurs du climat; quoique l'on soit à peine sous le quinzième degré de latitude nord, on retrouve ici pendant quelques matinées de janvier les températures de douze à quatorze degrés, si vivifiantes pour des Européens anémiés par un long séjour sous les tropiques; au fort de l'été, la chaleur n'est jamais aussi insupportable qu'elle l'est en Cochinchine et dans quelques autres endroits de la vallée du fleuve situés plus au nord. L'immense nappe d'eau qui s'étend devant le village rafraîchit l'atmosphère et produit des jeux réguliers de brise qui le renouvellent constamment. Cette position exceptionnelle désigne

Bassac comme l'un des points du Laos inférieur où l'influence française doit désirer de s'implanter le plus solidement.

Les pluies diluviennes qui nous accueillirent à notre arrivée nous empêchèrent de goûter tout d'abord les charmes et les avantages de notre nouveau séjour. Le gouverneur de Bassac nous avait donné pour résidence le vaste sala construit sur la berge vis-à-vis sa demeure. Nous y fûmes claquemurés par le temps pendant une dizaine de jours. Notre seule distraction était de contempler les eaux jaunâtres du fleuve, chaque jour plus rapides et plus hautes, charrier des arbres énormes, parfois même des îlots arrachés à ses



Chute de Salaphe. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. Delaporte.

rives. Tout autour de notre habitation, des Laotiens à figure stupéfaite restaient des heures entières à nous regarder à travers le treillage en bambous qui en formait les murs, et nous fournissaient un genre de spectacle moins grandiose et aussi monotone que le premier.

Enfin, vers le 20 septembre, les pluies cessèrent. J'avais hâte, en ma qualité de géographe, de fixer la position du point où nous étions arrivés, et je profitai pour cela du premier rayon de soleil. Je laisse à penser si la curiosité des badauds en redoubla. Mes calculs achevés et débarrassé de ce souci scientifique, je pus faire plus ample connaissance avec le pays et me join-

dre aux excursions qu'organisaient avec entrain mes compagnons de voyage.

Nous n'avions d'autres prédécesseurs européens à Bassac que les voyageurs hollandais du dix-septième siècle. Leur relation peu connue et fort incomplète ne contient aucune observation sérieuse sur les mœurs des habitants et l'histoire de la contrée. Depuis ce voyage jusqu'à celui de Mouhot, les quelques descriptions que l'on possède sur les régions indo-chinoises sont remplies de tant de faits erronés et d'assertions contradictoires qu'il ne sera pas inutile, avant de continuer ce récit, d'esquisser rapidement l'aspect général de la population nouvelle, au milieu de laquelle

nous devions vivre pendant de longs mois. Le lecteur, brusquement arraché du milieu des ruines d'une antique civilisation, et rapidement conduit, d'île en île, de cataracte en cataracte, dans le cœur d'un pays inconnu et presque sauvage, doit être un peu hors d'haleine et ne sera pas fâché de se reposer un peu. Après ces quelques données sur la nation laotienne, il lui sera plus facile de comprendre et de partager les impressions du voyageur.

La race laotienne est d'origine mongole et ne s'est avancée que graduellement du nord au sud le long de la vallée du Cambodge. Les vagues souvenirs que l'on peut recueillir encore s'accordent à la faire venir de la partie orientale du plateau du Tibet. Elle se serait établie tout d'abord dans l'État de Xieng Mai, un des royaumes laotiens qui apparaissent les premiers dans l'histoire, vers le septième ou le huitième siècle avant notre ère. Concentrée pendant longtemps dans cette région, elle aurait réussi à former, sur les frontières mêmes de la Chine, un puissant royaume dont on retrouve quelques mentions dans les annales chinoises. Peu avant notre ère, un rameau considérable de cette souche d'émigrants s'en détacha pour s'avancer dans le sud par la vallée du Ménam. C'est la nation siamoise actuelle. La langue laotienne et la langue siamoise diffèrent encore aujourd'hui tellement peu entre elles que les deux peuples se comprennent sans difficulté. Les traditions siamoises reportent dans l'intérieur du Laos toutes leurs origines ; c'est la terre sainte où se sont accomplis tous les prodiges et d'où est venu l'enseignement religieux. Les Siamois eux-mêmes ne s'appellent que les Petits Thay (*thay* signifie homme libre) alors qu'ils donnent le nom de Grands Thay à tous les Laotiens du Xieng Mai et de la partie du Laos plus septentrionale qui dépend aujourd'hui de la Birmanie. Sur l'étymologie du mot Laos lui-même on ne peut hasarder que des conjectures, et j'ignore si c'est une appellation indigène ou étrangère. Dans le Laos inférieur, les habitants se nomment eux-mêmes Léo ; c'est également ainsi qu'ils sont désignés par les Annamites. Jose de Barros, qui est le premier auteur où l'on rencontre le mot Laos, semble tenir ce nom des Siamois. Dans la relation de Gérard van Wusthof, le Cambodge est appelé le fleuve Laouse et le royaume de Vien Chang le pays de Laouven ou de Louwen. Dans tous les cas, le nom de Laotien semble s'appliquer plus spécialement à la branche de cette race qui occupe la vallée du Cambodge, et le nom de Thay est réservé aux Laotiens du nord. Cette division des Laotiens en deux grandes tribus est adoptée à la fois par les Siamois et les Birmans ; c'est surtout à la première de ces deux tribus que s'appliqueront les notions que l'on trouvera plus loin sur les institutions du Laos.

Alors que les Siamois réussissaient à fonder aux embouchures du Ménam un empire qui est aujourd'hui le plus florissant de toute l'Indo-Chine, le rameau laotien qui nous occupe rencontrait les difficultés

les plus grandes à s'établir sur les rives du Cambodge ; il eut à combattre longtemps contre les populations autochtones. Divisé sous un grand nombre de chefs, ses luttes intestines ne contribuèrent pas peu à arrêter son développement et à l'assujettir pendant de longues périodes aux royaumes voisins. C'est probablement une principauté laotienne qu'il faut reconnaître dans le royaume de Lam-ap guerres avec les Annamites, vers les quatrième et cinquième siècles de notre ère. A plusieurs reprises, la domination chinoise s'étendit sur ces contrées, et ce fût autant pour la fuir que pour chercher, en se rapprochant de la mer, les débouchés et les relations extérieures qui leur manquaient, que les Laotiens continuèrent à s'avancer vers le sud. La décadence de l'empire khmer leur permit de fonder, vers le treizième siècle, un puissant royaume, celui de Lantschang ou de Vienchang, qui s'étendit bientôt des cataractes de Khong au vingtième degré de latitude nord et toucha un instant aux portes d'Ajuthia, capitale du royaume de Siam. Une révolution chassa du trône, vers 1528, le roi conquérant et habile qui avait su réunir sous sa domination tout le faisceau des tribus laotiennes, et ses successeurs ne purent se maintenir à ce degré de puissance. A ce moment se placent des luttes acharnées avec les Gueos, gent cruelle et anthropophage, qui habitaient les montagnes et que les Laotiens ne purent soumettre qu'avec le concours des Siamois. Au dix-septième siècle, le royaume de Vienchang brilla d'un nouvel éclat et fut souvent heureux dans ses guerres avec le Cambodge ; ce fut à cette époque que sa capitale fut visitée par Gérard van Wusthof et qu'un jésuite, le P. Jean-Marie Léria, parvint à s'établir pendant quelque temps dans le pays pour y prêcher la religion chrétienne. Les impressions de ce missionnaire se trouvent consignées dans Marini et dans Martini. Peu après, la puissance du royaume laotien déclina ; il se fractionna de nouveau. Bassac, qui n'était, lors du passage de Wusthof, en 1641, qu'un simple poste frontière, devint, en 1712, la capitale d'une petite principauté, en même temps qu'au nord de Vienchang s'en élevait une autre, celle de Luang Prabang. Les Siamois et les Annamites se hâtèrent de profiter de ces divisions et commencèrent à se disputer la suprématie de la vallée du fleuve. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Siam avait réussi à faire reconnaître sa suzeraineté à tout le Laos, à l'exception du royaume de Bassac qui resta encore complètement indépendant. La prise d'Ajuthia par les Birmans, en 1767, fit juger aux populations soumises le moment favorable pour secouer le joug ; mais la révolte, un instant victorieuse, ne tarda pas à être comprimée et Bassac fut entraîné dans le désastre commun. En 1826, les princes de Vienchang essayèrent de nouveau de proclamer l'indépendance du Laos ; mais la répression fut prompte et terrible : le roi de Vienchang fut vaincu, livré par les Annamites chez lesquels il s'était réfugié, et mourut en prison à Ban Kok.

Depuis cette époque, toute velléité d'indépendance semble avoir disparu chez les Laotiens. Partagés en un grand nombre de provinces dont tous les gouverneurs relèvent directement de Ban Kok, ils paraissent résignés à une domination dont la moindre impatience leur a coûté de si sanglantes et de si cruelles représailles. Cette résignation n'est sans doute que momentanée, et le gouvernement de Siam se sent obligé à de certains ménagements vis-à-vis des vaincus. C'est ainsi qu'il a conservé à la tête des provinces laotiennes des chefs issus des grandes familles du pays et qu'il a laissé le titre de roi aux descendants de race royale. A Bassac même, nous avions affaire à un roi.

Il est difficile de croire que cette domination de Siam, si lourde à porter malgré les précautions dont elle use, doive être la destinée définitive de cette race intelligente et douce à laquelle il n'a manqué, pour arriver à une civilisation plus complète, que des circonstances géographiques plus favorables à son expansion extérieure et des communications plus fréquentes avec les nations

voisines. Alors que chez les Cambodgiens tout ressort a disparu, toute vitalité semble éteinte, il existe chez les Laotiens des germes nombreux de développement et de progrès qui n'attendent qu'une féconde impulsion. Leur esprit est curieux, leur religion tolérante. Chez leurs voisins du sud, au contraire, une apathie profonde, un stupide dédain pour toute chose nouvelle, un fanatisme religieux presque incompatible avec les dogmes bouddhiques, sont des signes non équivoques d'irrémédiable décrépitude. Les premiers peuvent renaître à l'activité et à la richesse, au milieu des contrées admirables qu'ils habitent, sous l'influence civilisatrice de la France ; les seconds semblent n'être qu'une barrière aux progrès de cette influence dans l'intérieur de l'Indo-Chine.

Le Laotien est en général bien fait et vigoureux. Sa physionomie offre un singulier mélange de finesse et d'apathie, de bienveillance et de timidité. Il a les yeux moins bridés, les pommettes moins saillantes, le nez plus droit que les autres peuples d'origine mongole et



Campement de la commission française à Khong. — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. Delaporte.

n'était son teint plus pâle qui le rapproche beaucoup du Chinois, on serait tenté de lui attribuer une assez forte-infusion de sang hindou. Il a la tête rasée et ne conserve, comme les Siamois, qu'un rond de cheveux longs de trois ou quatre centimètres sur le sommet de la tête. Il sait se draper avec goût et porter les plus belles étoffes avec aisance et dignité. Il choisit toujours les couleurs les plus voyantes et le coup d'œil d'une assemblée nombreuse où ces vives nuances du costume tranchent sur le teint cuivré des acteurs est parfois d'un effet saisissant. Le costume se compose, pour les gens du commun, d'une simple pièce de cotonnade appelée *langouti*, passée entre les jambes et autour de la ceinture ; pour les gens d'un certain rang, le *langouti* est en soie et on y ajoute souvent une petite veste boutonnée droit sur la poitrine, à manches très-étroites, et une autre pièce d'étoffe, également en soie, que l'on porte soit en guise de ceinture, soit en écharpe autour du cou. La coiffure et la chaussure sont choses presque hors d'usage au Laos ; seuls les

gens de peine et les bateliers, quand ils travaillent ou quand ils rament sous un soleil ardent, se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille presque plat qui ressemble à un parasol. Les personnages d'un rang élevé portent, quand ils sont en grande toilette, des espèces de pantoufles ou de mules qui paraissent les gêner beaucoup et qu'ils quittent dès qu'ils en trouvent l'occasion.

La plupart des Laotiens sont tatoués sur le ventre ou sur les jambes ; cette habitude tend à disparaître dans le sud du Laos et c'est pour cela que ses habitants sont désignés dans certaines relations sous le nom de Laotiens à ventre blanc, par opposition aux Laotiens du nord qui sont complètement tatoués entre la ceinture et la cheville et que l'on appelle Laotiens à ventre noir. Je ne crois pas que cet usage ait été spontané chez la nation laotienne. L'auteur portugais que j'ai déjà cité, Jose de Barros, parle des horribles peintures qui couvraient presque complètement le corps des sauvages Gueos, contre lesquels les Laotiens ont

été en lutte au quinzième et au seizième siècle. Ne serait-ce pas là l'origine de la coutume adoptée par ces derniers? Les Gueos me paraissent être les ancêtres des sauvages à type océanien que l'on rencontre dans les régions montagneuses de l'Indo-Chine, et j'ai été frappé de l'analogie d'aspect et de dessin que présentent les tatouages du Laos, comparés à ceux des habitants des Marquises et d'autres îles de la Polynésie. Je livre en passant ce renseignement et cette hypothèse aux ethnographes.

Les femmes laotiennes ne sont guères plus vêtues que leurs maris. Le langouti, au lieu d'être relevé entre les deux jambes, est simplement serré à la ceinture

et tombe un peu au-dessus des genoux de manière à former une sorte de jupon court et collant. En général, une seconde pièce d'étoffe se drape sur la poitrine et se rejette sur l'une ou l'autre épaule sans grand souci de cacher les seins. Les cheveux, qui sont toujours d'un noir magnifique, sont portés dans toute leur intégrité et relevés en chignon sur le sommet de la tête. Une bandelette en étoffe ou en paille tressée, large de deux travers de doigt, les retient et les entoure; ce petit diadème est orné souvent de quelques fleurs. Toutes les femmes portent au cou, aux bras et aux jambes des cercles d'or, d'argent ou de cuivre, entassés parfois en assez grand nombre les uns au-



Les montagnes de Bassac, vues de l'île Deng. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. Delaporte.

dessus des autres. Les plus pauvres se contentent de cordons de coton ou de soie auxquels sont suspendus, surtout chez les enfants, de petites amulettes données par les prêtres comme talismans contre les sortilèges ou comme remèdes contre les maladies. Les hommes faits dédaignent ces ornements et n'estiment que les bagues à pierres brillantes que l'on achète fort cher aux colporteurs qui viennent de Ban Kok. Les gens riches en ont les doigts chargés. Les boucles d'oreilles sont aussi d'un usage assez répandu. Mentionnons encore parmi les accessoires du costume l'énorme cigarette, roulée en forme de tronc de cône dans un fragment séché de feuille de bana-

nier et posée sur l'oreille comme la plume d'un scribe. Il faut plusieurs séances pour la fumer entièrement.

N'en déplaise à mes lectrices, beaucoup de femmes laotiennes m'ont paru gracieuses et mêmes jolies. Était-ce l'effet d'une longue absence de France et d'un séjour prolongé en Cochinchine, où les femmes annamites s'éloignent davantage du type de beauté qui est convenu chez les Européens? Sans aucun doute, et le goût avait dû se dépraver chez moi.

La polygamie n'existe pas, à proprement parler, dans les mœurs. Les gens riches seuls ont plusieurs femmes et encore en est-il toujours une parmi elles qualifiée de légitime. La pureté des alliances est une condition



Le supplice du rotin au Laos. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

indispensable pour établir la succession aux diverses charges. Une femme qui ne serait pas noble et princesse ne saurait au Laos donner à un roi un fils apte à lui succéder.

Quant au régime civil de la famille, il semble être réglé à peu de nuances près par la loi chinoise qui domine dans toute la péninsule, à Siam comme au Tongking. Les mœurs sont assez libres et la fidélité conjugale tient souvent à bien peu de chose. L'adultère se punit d'une simple amende et l'opinion est pleine d'indulgence pour les faiblesses de l'humaine nature. Le célibat des prêtres, dont l'inobservance au Cambodge entraîne la mort, se garde au Laos beaucoup moins rigoureusement. Quand, ce qui arrive quelquefois, un coupable est signalé dans les rangs sacerdotaux, on se contente de lui administrer quelques coups de rotin et de le défroquer comme indigne.

Comme à Siam et au Cambodge, l'esclavage existe au Laos : on devient esclave pour dette, par confiscation judiciaire, pour éviter la mendicité ; mais cette catégorie d'esclaves est excessivement restreinte. L'immense majorité de ces malheureux se recrute, comme je l'ai déjà dit, chez les tribus sauvages de l'est. Ils sont employés à la culture et aux travaux domestiques, et ils sont traités avec la plus grande douceur. Ils vivent même souvent si intimement et si familièrement avec leurs maîtres que, sans leurs cheveux qu'ils conservent longs et leur physionomie particulière, on aurait de la peine à les reconnaître au milieu d'un intérieur laotien.

Les Laotiens sont fort paresseux, et quand ils ne sont pas assez riches pour posséder des esclaves, ils laissent volontiers aux femmes la plus grande partie de la besogne journalière ; en outre des travaux intérieurs de la maison, celles-ci pilent le riz, travaillent aux champs, payent dans les pirogues. La chasse et la pêche sont à peu près les seules occupations réservées exclusivement au sexe fort.

Il serait oiseux de décrire ici tous les engins dont on se sert pour attraper le poisson, principal aliment, après le riz, de toutes les populations riveraines du Mékong et que le fleuve fournit en quantité presque inépuisable. Ce sont, en général, de vastes tubes en bambou et en rotin, ayant un ou plusieurs cols en entonnoir dont les pointes repoussent le poisson une fois qu'il est entré. On fixe solidement ces appareils, en présentant leur ouverture au courant, à un arbre de la rive, ou bien on les immerge complètement à l'aide de grosses pierres. On va les visiter ou les relever tous les deux ou trois jours. On se sert encore d'un ingénieux petit système de flotteurs qui supportent une rangée d'hameçons et réalisent la pêche à la ligne en supprimant le pêcheur. Il est des genres de pêche plus actifs que ceux-là : la pêche au tramail, au filet, au harpon, à l'épervier, tous exercices dans lesquels les indigènes acquièrent dès l'enfance une adresse remarquable. La chasse est plutôt le partage des sauvages que des Laotiens et ceux-ci sont loin de tirer parti

des ressources giboyeuses de la contrée. Quelquefois on se réunit en troupe nombreuse pour une battue dans la forêt et l'on réussit à abattre un cerf ou deux ; mais ces sortes de divertissements sont plus bruyants qu'utiles. Les fosses et les divers autres pièges que les Laotiens savent construire, sont à ce point de vue d'une efficacité plus grande que leurs fusils à pierre et leurs chasses à courre.

Les ustensiles domestiques sont nombreux : il en est d'un usage général que l'on trouve dans la maison du plus pauvre comme dans celle du plus riche. Tel est le plateau à bétel qui contient les feuilles fraîches de cette plante, les noix d'arec, l'étui à chaux et le tabac, ensemble des condiments indispensables à la formation de la chique, qui est en usage chez tous les peuples de l'Indo-Chine, et qui leur fait ces dents noires et ces lèvres sanguinolentes, dont le premier aspect est si repoussant. Un petit bâton sert à étendre la chaux sur la feuille de bétel ; des ciseaux à ressort, toujours bien aiguisés, aident à découper l'arec en rondelles minces. Parfois on met dans un tube en bronze tous ces divers ingrédients, et une fille respectueuse les broie longuement avec un pilon en fer, avant de les présenter au vieillard, chef de la famille, dont les dents branlantes se refusent à ce service. Sur un autre plateau en métal, s'étalent les cigarettes, qui jouent le rôle le plus important dans l'hospitalité laotienne. Un crachoir est toujours mis à la portée des chiqueurs et des fumeurs. Les gens aisés offrent après la cigarette une tasse de thé, et les théières, les crachoirs, les boîtes à bétel ou à chaux sont en argent ou même en or chez les grands personnages.

Les ustensiles de table sont à peu près tous empruntés aux Chinois ; ils sont moins nombreux et plus simples. On range sur un grand plateau en cuivre ou en bois tous les bols en faïence ou en porcelaine qui contiennent le poisson, les viandes et les condiments. Des bols un peu plus grands ou de petits paniers en bambou, de formes souvent élégantes, sont placés, remplis de riz, à côté de chacun des convives. Ceux-ci puisent tour à tour avec leurs baguettes dans les différents bols du plateau et composent avec toutes les sauces un savant mélange auquel une boulette de riz vient servir de lien. On ne boit guères en mangeant. Ce n'est qu'après le repas que chacun va puiser un bol d'eau dans la jarre voisine et que se succèdent — si la réunion est nombreuse et l'hôte généreux — les libations d'eau-de-vie de riz et de thé. Les femmes mangent à part. Le chef de la famille mange ordinairement seul.

Le système de gouvernement et d'administration des provinces laotiennes est à peu près le même que celui qui est en vigueur à Ban Kok et dans le Cambodge. Le gouverneur de la province, quand il a le titre de roi comme à Bassac, prend le nom de Kiao-Muong (maître du Muong) : il a sous lui trois grands dignitaires, l'Opalat, qui est quelque chose d'analogue au second roi à Siam, le Latsvong et le Latsbout. Ces fonctions

ne sont qu'honorifiques, et comme à l'époque de l'indépendance du Laos, elles sont remplies par des princes de sang royal. C'est Ban Kok qui désigne toujours les titulaires de ces dignités.

Le gouverneur nomme directement aux premières charges administratives de la province, qui sont au nombre de trois : le Muong Sen, le Muong Kiao, le Muong Khang. Ces trois mandarins sont appelés aussi mandarin de droite, mandarin de gauche et mandarin du milieu, et c'est devant leur tribunal que viennent se porter toutes les affaires. On peut toujours appeler de leur décision au gouverneur et même appeler à Ban Kok du jugement de ce dernier; mais il est

rare que le peuple use de ce droit onéreux, qui n'est à la portée que des grands seigneurs du pays.

Comme en Chine et en Cochinchine, les pénalités corporelles, échelonnées en une série ingénieusement croissante, forment un code où le bâton se retrouve à chaque ligne. On n'a pas au Laos des idées trop exagérées sur la dignité humaine, et quelques coups de bambou ou de rotin ne font rien perdre dans la considération publique. Les plus hauts mandarins comme les plus humbles travailleurs sont journellement exposés à en recevoir, et ce supplice est en général l'accompagnement obligé de l'interrogatoire des prévenus.



M. Garnier observant la hauteur du soleil. — Dessin de A. Marie d'après une aquarelle de M. Delaporte.

L'endroit frappé est le haut des reins; en Cochinchine et au Cambodge, on frappe au contraire sur la partie charnue qui les termine. Le sang jaillit dès les premiers coups et il arrive quelquefois que le coupable succombe à ce supplice, si la colère du juge le prolonge trop longtemps. La cangue, les fers, la prison, l'exposition publique, les amendes, l'exil, l'esclavage, complètent la série des peines en usage. Le supplice capital est fort rare et la plupart des gouverneurs ne peuvent condamner à mort sans en référer à Ban Kok.

Tout en affectant des formes cérémonieuses aussi exagérées que celles que l'on trouve à Siam et en Chine, l'étiquette laotienne est au fond très-paternelle, pres-

que familière. En présence du gouverneur, qu'il ait ou non le titre de roi, les assistants accroupis contre le sol, tout en se prosternant très-bas chaque fois qu'ils lui adressent la parole, ne se gênent nullement pour rire, fumer, causer bruyamment et troubler l'audience. Le dernier venu prend la parole avec autant de hardiesse que le premier mandarin, et chacun est sûr d'être écouté du grand chef, accessible toujours et à tous. C'est là sans doute l'un des vestiges de l'ancienne organisation de la race laotienne en tribus ou en clans à chefs électifs, et le plus ou moins de popularité des gouverneurs est un indice consulté avec soin par Ban Kok, lorsqu'il y a lieu de pourvoir à une place vacante.

Malgré cette simplicité d'allures, les distinctions de rang et de naissance sont scrupuleusement observées au Laos. Il y a des lois somptuaires qui interdisent le port de certaines étoffes ou de certains bijoux aux gens du commun. La maison des princes se compose d'un nombre d'officiers déterminé; quand ils sortent, les personnes qui composent leur suite, les ustensiles d'or ou d'argent que l'on porte derrière eux, la forme même du parasol qui les abrite sont fixés avec soin et indiquent au public les titres ou les fonctions dont ils sont revêtus.

Ce sont les prêtres ou bonzes qui forment au Laos la classe la plus instruite : ils sont les dépositaires

de toutes les traditions religieuses, historiques ou littéraires. Malheureusement la destruction des livres, répétée à chaque révolution ou à chaque guerre, a singulièrement diminué cet héritage entre leurs mains, et les renseignements que l'on peut tirer des plus éclairés d'entre eux, se réduisent à bien peu de chose. Le sens historique manque complètement à la race laotienne; son imagination se complait en des fables grossières, en des légendes merveilleuses, sans date et sans portée, dont il est impossible d'apprécier le côté réel. Tous les faits qui se rapportent à son établissement dans le pays sont oubliés depuis longtemps et l'étonnement des Laotiens est grand que l'on songe à s'informer de



Laotiens. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

choses que leurs vieillards n'ont point vues. Il semble que le passé ne saurait leur apporter que des souvenirs importuns et qu'ils ne peuvent en retirer aucun enseignement. Comme au Cambodge, la religion est le bouddhisme réglementé par Ceylan, ille vénérée dans toute l'Indo-Chine sous le nom de Lanka. Les livres saints sont écrits en pali avec explications en langue vulgaire; les caractères en sont gravés au poinçon sur des feuilles de palmier découpées en étroites lanières et réunies en cahier. Ces cahiers sont très-souvent dorés sur tranche. Aux doctrines bouddhiques, le Laotien mélange d'anciennes croyances aux démons et aux génies de toutes sortes.

Les bonzes sont excessivement nombreux au Laos, et le plus petit hameau possède toujours au moins deux pagodes. A Bassac, il y en a seize. Chaque matin, vers huit heures, on voit passer dans le sentier du village de longues files de ministres de Bouddha, vêtus de robes jaunes et la tête complètement rasée, tenant sous le bras gauche le panier aux offrandes. Ils ne s'arrêtent ni ne demandent; mais les habitants, surtout les femmes, les guettent au passage et déposent respectueusement dans le panier le riz destiné à leur nourriture, et qu'ils n'auront le droit de manger qu'après le coucher du soleil.

Les bonzes sont chargés de l'éducation des enfants,

et un certain nombre de ceux-ci, que l'on appelle *néns*, vivent avec eux. Ils sont vêtus de la même robe jaune et sont formés de bonne heure aux cérémonies du culte. Les vœux des bonzes sont loin d'être perpétuels et la robe jaune peut se quitter aussi facilement qu'elle se prend. Il est même d'un bon effet, pour les gens du monde, de se faire ordonner prêtres à une certaine époque de leur vie et de se consacrer pendant quelque temps au service d'une pagode. Les princes se conforment à cet usage, le plus souvent par politique, quelquefois par piété sincère. Dans tous les cas, il est rare qu'un grand personnage, sur la fin de sa carrière, ne fasse, en expiation de ses péchés, élever un

temple à Bouddha. Mais ces monuments, résultats d'un vœu personnel, ou emploi d'une grande fortune acquise par des concussions, sont le plus souvent délaissés par les fils du constructeur; l'activité de la végétation tropicale les couvre bientôt de mousse, de plantes grimpantes, d'arbres robustes qui leur donnent, au bout d'une quarantaine d'années à peine, un aspect fort trompeur de vétusté. Il y a au Laos presque autant de pagodes dans cet état que de pagodes neuves ou bien entretenues.

Le terrain d'une pagode est toujours une aire nivelée avec soin, de forme généralement rectangulaire. Au centre s'élève le temple, dont les murailles sont en



Femmes d'un mandarin laotien. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

briques, au moins dans leur partie inférieure. Le toit est supporté par plusieurs rangées de colonnes. Le sanctuaire se compose d'un autel en briques, sur lequel repose la statue, qui est de dimensions souvent très-considérables. Elle est ordinairement en bois, quelquefois en briques recouvertes d'une épaisse couche de chaux, quelquefois en bronze. Elle est toujours dorée. A gauche et en avant de l'autel est placée dans les grandes pagodes une sorte de banc ou de chaire. C'est là que le chef des bonzes vient lire les livres saints à l'assemblée des fidèles. A côté du temple s'élèvent les habitations des bonzes. Derrière la pagode, on trouve des pyramides en briques ou de simples co-

lonnes de bois verticales qui indiquent le lieu de la sépulture du fondateur de la pagode, ou de quelque personnage remarquable par son rang ou sa sainteté. Il y a, en outre, presque toujours, dans l'intérieur de l'enceinte, une sorte de clocher en bois, supporté par quatre piquets, qui contient soit une cloche, soit un tambour, ou tout autre instrument en bois creux destiné à annoncer les cérémonies.

Celles-ci sont des plus simples et parfois des plus touchantes. Les fidèles viennent isolément au temple déposer sur l'autel un peu de riz, des fleurs, faire brûler des bougies ou quelques fils de coton imbibés d'huile, pour appeler la bénédiction de Bouddha sur

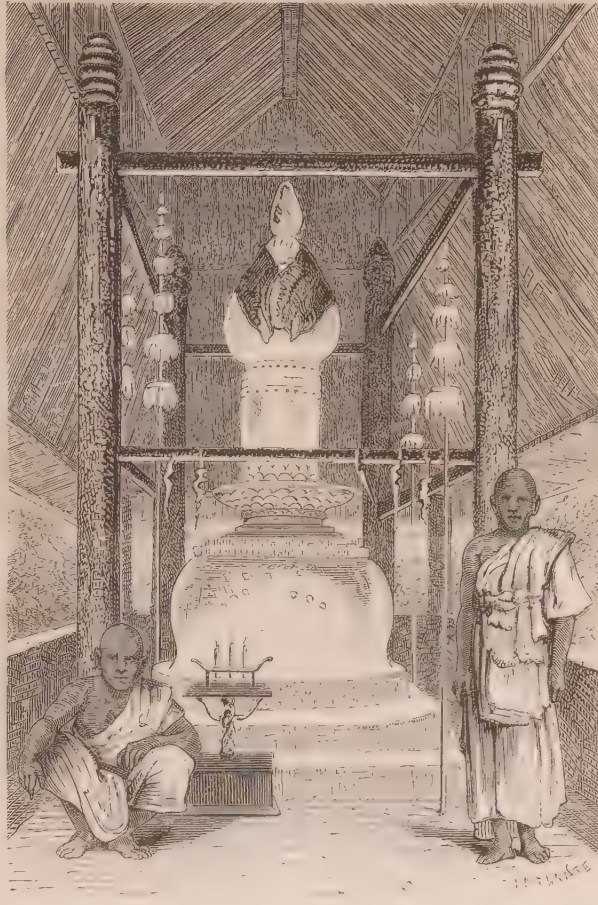
est entièrement décoré. Rien de plus riant et de plus champêtre que l'aspect des villages ces jours-là : partout des fleurs, des arcs de verdure, des habits de fête; le bruit du tam-tam et des pétards témoigne incessamment de l'allégresse publique. Malheureusement quand vient le soir, grâce à des libations trop fréquentes d'eau-de-vie de riz, la fête se transforme souvent en une orgie bruyante.

L'influence des bonzes est fort grande au Laos. Toutefois cette influence et le pouvoir civil vivent côte à côte en fort bonne intelligence, et aucun des deux ne songe à empiéter sur les droits de son voisin. La neutralité du clergé bouddhique, dans toutes les questions politiques, paraît absolue; peut-être au fond n'est-elle qu'apparente, et sera-ce un jour d'une pagode du Laos que partira un nouvel appel à l'indépendance et à la révolte contre Siam.

J'entends quelques-uns de mes lecteurs me demander ce qu'il faut penser du bouddhisme en lui-même, comme croyance religieuse, et s'il mérite les attaques ou les louanges dont il a été tour à tour l'objet. J'avoue que je n'oserai prendre trop ouvertement son parti et le défendre contre l'accusation d'athéisme et de croyance au néant qui lui a souvent été adressée. L'idée d'un être suprême, souverain créateur et dominateur de l'univers, est bien difficile à dégager nettement des croyances des populations bouddhiques. A vrai dire, je ne pense pas qu'elle existe. Elle ne trouve, du reste, aucune place dans leur cosmogonie religieuse, et cet être suprême n'aurait à jouer que le rôle le plus inerte et le plus passif dans la distribution des récompenses et des peines. Pour un bouddhiste, le châtiment consiste à vivre, à voir se renouveler indéfiniment par la transmigration les soucis et les douleurs de l'être; la récompense n'est que la cessation de cet état de choses, l'absorption de l'âme dans une sorte de milieu indéfinissable, le *Nireupan* ou le *Nirvana*. Cette transformation définitive, but suprême de tous les efforts des bouddhistes, est-elle, comme on l'a dit, l'anéantissement absolu, la destruction sans retour de la personnalité,

du moi? Je ne le crois pas, surtout si l'on veut bien se placer au point de vue des populations elles-mêmes et non à celui de certains métaphysiciens abstraits, tenus à déduire avec rigueur de certaines prémisses des conséquences fatales et inévitables. Les masses ne sont point d'une logique aussi rigoureuse, et si les doctrines qu'elles professent contiennent en germe une aussi épouvantable conclusion, elles sont loin d'en avoir conscience et se promettent, au contraire, un résultat bien différent. Ce qui attire et séduit surtout leur imagination, c'est cette possibilité donnée à tous d'arriver par la pratique de la vertu à l'état surnaturel de Bouddha¹, dernier terme de la série des transmigrations

et qui précède immédiatement l'entrée dans le Nirvana, séjour de l'éternel repos. L'homme devenu Bouddha possède le don des miracles et signale cette suprême période de son séjour sur la terre par des merveilles innombrables. Comme dans la croyance chrétienne, la mort d'un juste n'est considérée que comme une délivrance. C'est la fin d'une longue et pénible étape. C'est un pas de plus fait vers la perfection, vers le terme définitif du voyage. On se hâte de brûler le corps, siège périssable de tant d'infirmités et de souffrances. Le bûcher est dressé au milieu de la plaine, surmonté d'un dais de verdure et de fleurs. Les prêtres, les parents, revêtus de leurs plus beaux habits, s'y rendent en procession, et l'on y met solennellement le feu. La



Tombeau d'un bonze. — Dessin de E. Bocourt d'après une aquarelle de M. Delaporte.

piété filiale recueille les cendres de cette mortelle dépouille et les ensevelit dans le jardin de la maison, ou sur le territoire d'une pagode. Il n'y a guère que les pauvres gens, ou les voyageurs qui meurent loin de leur famille, à qui l'on ne fasse pas au Laos ces funérailles ardentes. Ils sont simplement couchés dans une bière et ensevelis à une faible profondeur dans le terrain en friche le plus voisin.

1. On sait que Bouddha n'est qu'un qualificatif et non pas un nom propre. Ce mot signifie en pali *sagesse*, et s'est substitué peu à peu, dans le langage ordinaire, au nom de Cakya mouni (solitaire de Cakya) ou de Sommonacodom, qui sont les appellations indienne et siamoise du fondateur du bouddhisme.

En résumé, une morale excessivement pure, empreinte d'une profonde mansuétude et d'une immense charité, qui de l'homme s'étend à tous les êtres vivants, caractérise les préceptes du bouddhisme. C'est à son élévation, à l'austérité forte et saine de ses enseignements, et non à la prétendue insalubrité du climat qu'il faut attribuer la résistance que rencontrent les missions catholiques ou protestantes à Siam et au Laos, où cette doctrine s'est conservée plus pure et plus fervente qu'ailleurs.

Quand on oublie l'étouffant régime que Siam fait peser sur le pays, aucune région ne présente des aspects aussi calmes, aussi riants, aussi heureux, que celle dont je viens d'esquisser rapidement la situation politique, matérielle et morale. Une généreuse et luxuriante nature semble avoir inspiré à tous ceux

qui l'habitent les mœurs les plus douces et les plus paisibles; nulle passion turbulente ou cruelle ne vient troubler la rêveuse nonchalance des habitants; ces charmants paysages que caresse de ses plus beaux rayons le soleil des tropiques respirent partout une tranquillité, une innocence singulières. Toutes les ruineurs, tout le fracas du monde civilisé, viennent s'éteindre et mourir aux portes de cette contrée dont rien ne réussit à troubler le profond silence et le souvenir qu'on en garde; une fois qu'on est rentré dans l'agitation du dehors, est si lointain, si étrange, qu'il semble appartenir à une autre planète, à une autre existence et qu'il fait involontairement songer à la métempsychose.

Je reprends maintenant mon récit un instant interrompu. Les eaux du fleuve avaient atteint le 20 septembre leur hauteur maximum, et inondaient toute la



Chasse au cerf. — Dessin de Janet-Lange d'après un croquis de M. Delaporte.

campagne par le lit de deux petits ruisseaux, dont le cours circonscrit au nord et au sud le territoire de Bassac. Au pied même du plateau qui s'élève au nord et tout le long de la petite chaîne qui le relie à Phou Bassac, se trouve une assez forte dépression de terrain, qui, à ce moment, était transformée en un lac couvert d'îlots de verdure. Pour sortir du village, il fallait prendre une pirogue et voguer au milieu des arbres pendant plus d'un kilomètre. On mettait pied à terre au bas des premières pentes de la montagne, où de nombreux troupeaux de bœufs et de buffles paissaient librement en attendant la fin de l'inondation.

Nous fîmes une première excursion au plateau, M. Delaporte, M. Thorel et moi, dès les premiers jours de beau temps. Nous avons la ferme résolution d'en accomplir l'escalade, et ce devait être là un premier

exploit destiné à nous encourager à l'ascension future des montagnes de l'Himalaya et du Tibet. Nous gravâmes assez facilement le premier tiers de la hauteur, en suivant les sentiers tracés par les troupeaux qui abandonnent la prairie pendant la chaleur du jour et viennent se réfugier à l'ombre des grands arbres. Peu à peu les sentiers disparurent, la forêt se hérissa de bambous et de lianes au milieu desquels la hache de M. Thorel ne réussissait que difficilement à nous frayer un passage. Nous arrivâmes ainsi devant une haute muraille rougeâtre, formée par une roche à pic de trente à quarante mètres de hauteur le long de laquelle trois ou quatre petites cascades retombaient en pluie fine.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue de Phou Molong. — Dessin de E. Tournois, d'après un dessin de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

III

Séjour à Bassac (suite).

Au pied de cette muraille, dans les cavités de la roche, se trouvaient plusieurs petits bassins d'une eau fraîche et pure. Nous étions altérés et affamés : les provisions furent retirées des gibecières, étendues devant nous, et après nous être convenablement restaurés, nous nous mîmes en devoir de graver la roche qui nous barrait le chemin. Sur la droite, elle s'était affaissée sur elle-même et brisée en blocs énormes qui en facilitaient l'escalade. En moins d'un quart d'heure, nous arrivions au sommet de ce premier échelon. Nous nous trouvions au milieu d'une clairière, sur les bords d'un ruisseau qui un peu plus loin se répand le long de l'arête vive du rocher et alimente les chutes d'eau que nous avions rencontrées. Un gazon épais formait tout autour de nous un tapis moelleux, qui était extraordinairement foulé et avait été récemment le lit de repos de quelque bête sauvage. De là rien ne limitait le regard du côté du sud et nous jouissions d'un coup d'œil magnifique : nous dominions complètement la forêt que nous avions eu tant de peine à traverser, et Bassac, le fleuve dans son lointain parcours, les grandes îles qui l'émaillent

se déroulaient au delà du sombre rideau de verdure étendu à nos pieds. A cette distance les maisons et les rizières se dessinaient avec une netteté d'autant plus singulière que la nuance plus claire de la plaine contribuait à les faire paraître dans un éloignement plus grand. A notre droite, au contraire, le pic de Bassac et ses hauts contre-forts nous apparaissaient avec un si puissant relief, qu'il semblait que nous n'eussions qu'à étendre le bras pour les toucher. Tout ce paysage était baigné de l'éclatante lumière qui est propre aux pays chauds et qui moirait de reflets argentés le long ruban du fleuve. Cette admirable perspective, dont quelques parties nous étions encore masquées par les ondulations inférieures de la montagne, nous encouragea à continuer notre ascension. Nous quittâmes l'étroite clairière pour remonter le lit du ruisseau qui était incliné à quarante-cinq degrés. Après une marche longue et pénible, nous aboutîmes à une seconde muraille plus haute que la première et complètement à pic. L'eau suintait en filets imperceptibles à chaque point de la surface rocheuse. Au-dessus de nos têtes, nous apercevions, suspendus à une grande hauteur, quelques arbres gigantesques surplombant légèrement du

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

plateau supérieur. Il nous sembla que ce devait être là l'arête culminante de la montagne. Nous examinâmes le rocher de tous côtés : nulle part il ne s'inclinait de façon à en rendre l'accès possible. Mais, sur la gauche, une étroite crevasse, presque verticale, partageait en deux cette énorme masse de pierre. De nombreuses plantes, quelques arbustes croissaient le long des parois de cette fente et pouvaient fournir des points d'appui suffisants. Une de ces plantes attira l'attention de M. Thorel. Il s'élance, l'atteint, nous entraîne à sa suite, et après une gymnastique assez rude, nous arrivons au sommet du rocher, non sans quelques égratignures aux mains et aux genoux. Quel ne fut pas notre désappointement en voyant se dresser devant nous, à une centaine de mètres en arrière, une nouvelle et plus formidable barrière. C'était le dernier de ces gradins de pierre, taillés pour des géants dans les flancs de la montagne ; nous n'avions plus le courage et le temps de continuer cet exercice. Après nous être reposés sur le bord du plateau étroit où nous étions parvenus et avoir longuement regardé le panorama de la vallée du fleuve agrandi, mais plus confus et se perdant de tous côtés dans les vapeurs d'un lointain horizon, nous dûmes songer à revenir sur nos pas. La descente fut plus difficile que l'avait été l'ascension. Le regard mesurait maintenant la hauteur qu'il fallait franchir, et cet aspect que l'on n'avait pas eu en montant donnait le vertige et faisait trembler le pied et la main. Ce fut encore M. Thorel qui se suspendit le premier au-dessus de l'abîme et s'assura des premiers échelons où nous allions poser le pied. Nous nous tendîmes successivement la main et nous arrivâmes en bas sans encombre. Il était fort tard quand nous rejoignîmes le campement. Nous n'avions réussi à gravir que les trois quarts de la hauteur totale de la montagne et nous serions parvenus au sommet avec dix fois moins de peine et de fatigue, si, au lieu de nous en prendre au côté le plus inaccessible, nous eussions attaqué le versant est qui offre une pente douce et continue. Ces sortes de méprises, inévitables quand on parcourt sans guide un pays inconnu et couvert d'une épaisse végétation, ne sont pas à regretter : elles font acquérir mieux que tous les renseignements et toutes les descriptions une idée juste de la topographie de la contrée et sont absolument nécessaires pour en bien comprendre la carte, en d'autres termes, pour arriver à en trouver la formule géographique.

Quelques jours après, je fus chargé par M. de Lagrée d'aller reconnaître le cours inférieur du Se Don, grand affluent de la rive gauche du fleuve qu'il vient rejoindre un peu au-dessus de Bassac. Cette rivière contourne et limite au nord le massif volcanique dont j'ai parlé et qui lui donne naissance. M. Thorel se joignit à moi pour cette excursion, et j'emmenai, comme dans ma première reconnaissance des rapides, le matelot Renaud, dont les connaissances en cambodgien devaient faciliter nos relations avec un fonctionnaire de Bassac, auquel cette langue était fami-

lière et qui avait l'ordre du roi de nous accompagner.

Nous partîmes le 3 octobre, à sept heures du matin, dans une barque légère. Le fleuve avait déjà sensiblement baissé et son courant était moins rapide. Au-dessus de la grande île de Deng, ses eaux se réunissent en un seul bras, mais son lit se sème de brousses et de rochers, et s'élargit jusqu'à atteindre trois à quatre kilomètres. Nous approchions du Phou Molong, le grand pic que j'ai dit terminer au nord la chaîne de montagnes de la rive droite, et sa base arrondie semblait barrer le passage devant nous. Le fleuve vient, en effet, la contourner sur la moitié de sa circonférence, et, maintenu de ce côté par cette puissante barrière, de l'autre par une chaîne de collines, dernière ramification du massif de la rive gauche, il se réduit subitement à une largeur de cinq à six cents mètres ! Sa profondeur là doit être énorme et je ne trouvai pas le fond à trente mètres. Le caractère du paysage change en même temps d'une façon brusque ; au lieu de ces plaines riantes et uniformes que les eaux brillantes parcouraient lentement en y dessinant des centaines d'îles, au lieu de ces rives presque noyées que dissimulaient de longues lignes de palmiers et de maisons, des berges à pic où la roche fait irruption partout, de hautes ondulations couvertes de forêts encadrent de tous côtés l'onde noire et rapide. Chaque perspective du fleuve ; au lieu de se perdre dans un horizon sans limites, s'arrête à peu de distance et le coup d'œil se renouvelle sans cesse. Si nous fûmes charmés au point de vue pittoresque de ce changement de décors, je fus surtout heureux, pour ma part, de l'allégement qui en résultait pour mon travail de géographe. D'un seul regard je pouvais embrasser le fleuve et en arrêter le contour. Les sommets des montagnes avoisinantes fournissaient de nombreux et d'excellents points de repère, et il ne fallait plus comme auparavant revenir sans cesse sur ses pas, pour se rendre compte de la configuration des rives.

L'étranglement du fleuve produit par le Phou Molong est assez court et le Cambodge revient bientôt à une largeur d'un kilomètre. Après avoir passé au pied du Phou Salao, colline de deux cents mètres de hauteur environ, qui infléchit le cours du fleuve à l'est, nous découvrîmes sur la rive gauche l'étroite embouchure du Se Don, en aval de laquelle s'élèvent le long de la berge des colonnes basaltiques d'un aspect original. A cinq heures du soir nous entrions dans la rivière. Elle est d'une largeur uniforme de près de deux cents mètres, et son cours est aussi sinueux que celui de la Seine aux environs de Paris. Notre marche devint plus rapide au milieu de ses eaux tranquilles. Il était presque entièrement nuit quand nous nous arrêtâmes à un petit village situé sur la rive gauche. Notre mandarin d'escorte se hâta d'annoncer aux autorités locales la visite des étrangers, et s'employa à nous procurer ce qui devenait pour nous le problème à résoudre chaque jour, le bon souper et le bon gîte du fabuliste. La pagode du

hameau nous fournit le second ; nos provisions et quelques achats faits aussitôt, les éléments du premier. Pendant que Renaud se livrait à de savantes préparations culinaires, nous liâmes conversation avec les bonzes et le maire de l'endroit, pour nous former à cette gymnastique de langage qui devenait notre exercice quotidien. Gestes variés, dessins ingénieux étaient appelés au secours de notre ignorance des mots, et il était rare que l'on n'obtint pas par ce procédé, au bout d'une demi-heure d'efforts, sept ou huit réponses entièrement contradictoires. Il fallait ensuite satisfaire la curiosité des indigènes, leur expliquer le maniement de nos armes, l'usage de nos montres et de nos ustensiles de toute sorte. La conversation se terminait par une distribution de petits cadeaux, tels que des aiguilles, des couteaux ou des images qui comblaient de joie ces naïves gens.

Le lendemain, nous continuâmes notre reconnais-

sance : la baisse des eaux se prononçait de plus en plus, et au pied des berges droites et hautes de trois ou quatre mètres qui encaissaient régulièrement le cours de la petite rivière, quelques plages de sable ou de rocher se montraient çà et là à découvert. Le calme des rives, la marche silencieuse de notre pirogue qui s'avancait à la pagaie, encourageaient de nombreux caïmans à venir y bâiller au soleil du matin. J'essayai à plusieurs reprises de troubler par des coups de feu la rêverie paresseuse de ces gracieux animaux ; mais ma carabine, arme Lefauchaux fort légère et fort commode, était d'un calibre trop faible pour leur dur épiderme. Les balles ricochaient ou s'aplatissaient sur les écailles, à la grande stupéfaction des rameurs, devant lesquels je me sentais humilié de l'impuissance de mon arme. Le seul effet que produisaient mes projectiles était de sortir de leur torpeur les indolents amphibiens ; après quelques secondes de réflexion, ils



M. Joubert aux chutes du Se Don. — Dessin de A. Marie, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

se laissaient glisser dans l'eau avec majesté et disparaissaient aux regards. Quelques paons picoraient aussi sur la grève, mais il eût fallu du gros plomb et non des balles pour les atteindre, et ce gibier délicieux ne nous donna que des convoitises inassouvies.

Le soir, après avoir remonté dans la direction du nord pendant une trentaine de kilomètres, nous nous arrêtrâmes à Solo Niai, village situé sur la rive gauche et qui paraît être le point d'embarquement des marchandises qui arrivent de l'intérieur à dos d'éléphant. Nous étions à peu de distance de chutes considérables qui interrompent la navigation de la rivière et que le commandant de Lagrée m'avait recommandé d'examiner avec le plus grand soin. Les rives du Se Don, qui jusque-là nous avaient paru assez plates, commençaient à s'accidenter ; de petites chaînes de collines onduleuses les environs de Solo Niai, et de tous côtés surgissaient à l'horizon les cimes bleuâtres des mon-

tagnes du massif de la rive gauche, dont nous nous étions sensiblement rapprochés. Les sauvages qui habitent les versants extérieurs de ce massif faisaient çà et là leur apparition. Nous vîmes quelques-uns d'entre eux arriver en même temps que nous à la pagode-caravansérail de Solo Niai, avec un chargement d'orties de Chine et de peaux. Sur les contre-forts ouest du massif, Mouhot avait signalé l'existence de mines d'argent, et tous mes efforts, tous ceux de Renaud, mon interprète en cambodgien, tendirent à obtenir quelques renseignements précis sur le lieu du gisement. Après beaucoup de pourparlers, nous crûmes comprendre que notre mandarin laotien se faisait fort de nous conduire à un village *kha* (*kha* est l'appellation générique des sauvages en laotien), où l'on exploitait le précieux métal. Nous primes acte de sa promesse, et nous remîmes cette excursion à notre retour des cataractes du Se Don.

A peu de distance de Solo Niai, la rivière se bifurque en deux bras étroits. Nous nous engageâmes le 5 octobre au matin dans le bras de l'ouest, mais nous fûmes arrêtés presque aussitôt par une petite chute de deux mètres de hauteur, formée par deux assises rocheuses aussi horizontales et aussi régulières que deux marches d'escalier. Nous mîmes pied à terre et nous nous dirigeâmes vers la partie nord de l'île. Nous étions arrivés aux chutes à midi. Le coup d'œil en est des plus pittoresques. Le Se Don vient directement du nord se heurter à la pointe aiguë que lui oppose la masse rocheuse de l'île, et ses eaux, divisées par cet obstacle qu'elles ne peuvent franchir, retombent des deux côtés en cascades. Dans le bras de l'est, elles se précipitent d'une hauteur verticale de quinze mètres dans un bassin circulaire à parois de lave; dans celui de l'ouest, elles coulent torrentueusement sur une pente inclinée à quarante-cinq degrés environ et que coupent çà et là d'énormes blocs de rocher, des aiguilles basaltiques contre lesquelles elles s'élèvent en bouillonnant.

Nous restâmes longtemps à examiner ces chutes. Elles n'offraient au point de vue géographique et commercial, le seul qu'il fut de ma compétence, qu'un intérêt négatif. Mais au point de vue géologique elles étaient de la plus grande importance en mettant à nu la constitution du sous-sol. M. Joubert, qui les visita un mois plus tard avec le commandant de Lagrée, en rapporta de curieux échantillons et de précieux renseignements.

Le 6 octobre, nous redescendions le Se Don jusqu'à Ban Song, village situé à environ trois lieues de l'embouchure.

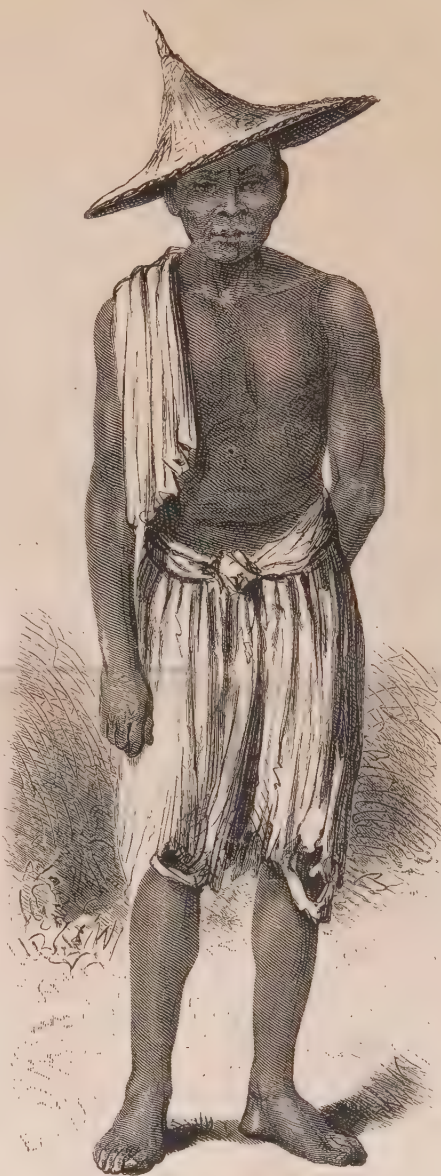
Nous y reçûmes une confortable hospitalité dans la maison du Muong khang de la province de Bassac. Ce mandarin était absent, mais ses éléphants nous avaient été promis comme moyens de transport pour aller visiter les exploitations d'argent dont on nous avait parlé et qui se trouvaient au pied des premiers contre-forts montagneux de l'est.

Le lendemain, en effet, trois de ces nobles animaux, rappelés des pâturages, stationnaient devant la plate-

forme de la maison, et à dix heures et demie nous nous mettions en route. La monture de M. Thorel et la mienne étaient des femelles, et chacune d'elles était suivie d'un petit en bas âge. Le plus jeune avait un an à peine, le plus âgé en avait trois; le premier était de la taille d'un buffle, le second était sensiblement plus haut. Ils n'avaient point encore la gravité qui est particulière à ces majestueux animaux,

et leurs gambades folâtres nous égayèrent beaucoup pendant toute la route. Ils se poursuivaient jusque dans les jambes de leurs mères, qui, sans ralentir ni changer en rien leur allure, suivaient d'un œil complaisant et attentif les évolutions de leurs nouveau-nés. Quand ils s'éloignaient trop et, par une excursion trop hardie dans les champs de riz voisins, risquaient de s'attirer la colère et les coups des cornacs, un cri de la mère rappelait bien vite l'enfant indocile, qui accourait aussitôt se ranger auprès d'elle, caressait un instant ses mamelles du bout de sa trompe, puis, apercevant une mare d'eau voisine, courait y remplir le mobile organe et en jetait malicieusement le contenu sur son camarade ou sur ses propres épaules.

En sortant de Ban Song, on traverse une plaine dénudée où la roche apparaît à chaque pas en larges plaques noirâtres. Peu après, le terrain se boise et s'ondule légèrement. Un fort torrent gronde à peu de distance. Il n'avait guère à ce moment qu'un mètre et demi de profondeur, mais le courant en était fort rapide. Le plus âgé des deux petits éléphants se jeta bravement à la nage, tandis que son compagnon, effrayé par le bruit, restait indécis sur la rive. La mère de ce dernier — c'était l'éléphant que je montais



Portrait du vieux Chinois de Bassac.
Dessin de Janet Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

— le fit placer contre elle du côté d'amont, de manière à le retenir et le protéger contre la violence des eaux. Le jeune animal appuya ses jambes contre celles de sa mère. Celle-ci s'inclina légèrement, de manière à lui donner un point d'appui, et le fit rouler pour ainsi dire de ses jambes de derrière à celles de devant jusqu'à ce que le torrent fût traversé. Au delà, nous entrâmes en pleine forêt, et j'admirai de plus en plus l'intelligence de ces puissants quadrupèdes. Un mot du cornac, un



Pagode royale à Bussac. — Dessin de E. Tournais, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

simple geste étaient à l'instant compris d'eux. Tantôt c'était une branche trop basse et nous barrant le passage qu'ils détournaient ou qu'ils arrachaient avec leur trompe, tantôt un détour habilement calculé qu'il fallait faire à un coude trop brusque du sentier pour ne pas heurter leur cage contre un tronc nouveau. Puis, quand la route était moins obstruée et demandait une attention moins grande, leur trompe s'en allait cueillir à droite et à gauche quelques jeunes pousses de bambou qu'elle secouait longuement pour détacher la terre adhérente aux racines. L'animal n'était satisfait que quand il n'y restait plus un grain de poussière, et si, après les avoir frappées les unes contre les autres, une motte de terre rebelle s'obstinait à y demeurer, il la plaçait sous son pied et l'arrachait avec une étonnante précision. Tous ces mouvements étaient exécutés par lui sans ralentir d'une seconde son allure et sans que le cornac pût lui reprocher de sacrifier à sa gourmanche les intérêts du voyageur.

Le terrain s'élevait graduellement et le sentier que nous suivions gravissait parfois de hauts escarpements de roches que j'aurais crus inaccessibles à nos lourdes montures. Là encore elles m'émerveillèrent. Sondant chaque pierre avec leur trompe pour s'assurer de sa solidité avant d'y poser le pied ou le genou, elles n'hésitaient pas à se suspendre au-dessus des profonds ravins qui bordaient la route. En certains moments, je ne pouvais me défendre d'une vive appréhension en voyant ma cage s'incliner au-dessus de ces pentes rapides et rocailleuses au bas desquelles coulait quelque torrent invisible.

Nous rencontrions parfois quelques autres éléphants chargés d'orties de Chine et conduits par des sauvages qui, un arc à la main, utilisaient en chassant leur voyage à travers la forêt. Par places, celle-ci avait été incendiée et transformée en rizières, qu'une forte palissade protégeait contre les excursions des grands quadrupèdes. C'est là le seul mode de culture employé par les sauvages, et ces plantations nous annonçaient le voisinage d'un de leurs villages. Au bout de trois heures de montée, nous étions arrivés sur un pla-

teau où la forêt moins épaisse et de plus en plus dévastée par le feu s'entrecoupait de clairières herbeuses. Tout autour de nous surgissaient de nombreux sommets de montagnes que nous n'apercevions que par intervalles. A cinq heures et demie du soir nous nous arrêtâmes au milieu d'un petit hameau composé d'une dizaine de cases et nommé Petoung en laotien. Au dire du fonctionnaire de Bassac qui nous escortait, c'était non loin de là, sur les bords d'un petit ruisseau, que nous devions trouver les gisements argentifères que nous cherchions. Désirant m'y rendre dès le lendemain matin, je m'informai immédiatement de la distance à parcourir. Mais à ce moment on ne me

comprit plus. Des mines d'argent ? Il n'en avait jamais été question. Nous en parlions pour la première fois. On avait cru que nous voulions tout simplement voir les sauvages et la montagne, et on nous avait conduit dans la montagne au milieu des sauvages. Quant à voir des mines d'argent, c'était impossible, par une raison très-simple : il n'en avait jamais existé dans la province. Notre stupéfaction était grande. M. Thorel, Renaud et moi nous nous regardions sans parvenir à croire à la réalité d'un quiproquo pareil. Nous avions montré ce métal lui-même, et si le mot avait pu être mal prononcé, l'objet n'avait pu être méconnu. J'insistai ; Renaud fit appel à tout son savoir en cambodgien pour convaincre le mandarin qui nous escortait qu'il nous avait bien réel-

lement affirmé la présence de mines d'argent dans cette localité. Nous n'obtinmes que des dénégations faites avec la tranquillité la plus grande et l'étonnement le mieux joué. Sans aucun doute les gens du pays avaient réussi à faire regretter au fonctionnaire laotien sa franchise première, en lui exposant les dangers d'une visite de cette nature. N'allait-on pas, en permettant à des Européens l'appréciation des richesses métallurgiques de la contrée, attirer leur attention et celle de Ban Kok, exciter la cupidité des étrangers et des gouvernants, faire augmenter les impôts ? Cette difficulté qui allait se dresser perpétuellement devant nous pendant tout le reste de notre voyage était d'une nature



Le chef de l'île de Khong et sa femme. — Dessin de Janet Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

insurmontable : les instances, les menaces, les promesses ne faisaient que confirmer la résolution prise. Nous nous résignâmes et nous reprîmes dès le lendemain matin la route de Ban Song. Le 9 octobre, à une heure de l'après-midi, nous étions de retour au campement de Bassac.

La contrée avait complètement changé d'aspect depuis notre départ. Les eaux du Cambodge avaient baissé de plus de cinq mètres; toutes les dépressions de terrain inondées s'étaient asséchées, les sentiers avaient reparu; les berges, fertilisées par le limon du fleuve, se couvraient de cultures de tabac, de coton, de mûriers, de plantes maraîchères. Partout on préparait les engins pour la pêche, on se disposait à arrêter le poisson dans les arroyos que la baisse des eaux mettait à sec. Dans les campagnes, les riz jaunissants appelaient la faux du moissonneur, et l'on construisait déjà les hangars où pendant la récolte on dispose les gerbes en carrés symétriques. Dans les villages, on réparait les chars qui gisaient démontés et sans emploi sous les maisons, et les bœufs coureurs, rappelés des terrains élevés où ils avaient passé la période de l'inondation, revenaient reprendre leur service accoutumé. La vie, un instant suspendue, recommençait partout.

L'expédition était dans les meilleurs termes avec les autorités et les habitants du pays. Près du campement, demeurait un vieux Chinois qui s'était lié bien vite avec les hommes de l'escorte et leur servait d'intermédiaire auprès des indigènes. Le roi de Bassac, jeune homme de 24 à 25 ans, à la figure douce et timide, avait fait au commandant de Lagrée les avances les plus courtoises et les offres de service les plus bienveillantes. Le sort de son voisin le roi du Cambodge, qui s'était depuis peu soustrait, grâce à la France, à la lourde tutelle de Siam, lui paraissait digne d'envie, et il ne laissait passer aucune occasion de témoigner ses sentiments au chef de l'expédition. Celui-ci n'avait accueilli ces avances qu'avec la réserve la plus grande, ne voulant pas compromettre avant l'échéance l'imprudent jeune homme qui semblait oublier que son grand-père était mort en prison à Ban Kok pour avoir partagé les velléités d'indépendance des princes de Vien Chang. Mais M. de Lagrée ne pouvait s'empêcher de penser que Bassac était une position admirablement choisie pour commander la vallée du fleuve et en détourner le commerce vers la Cochinchine française. Il avait insisté plusieurs fois auprès du gouverneur de la colonie sur les injustices violentes de Siam vis-à-vis du Cambodge, sur l'enlèvement, au mépris du droit, des provinces de Bat-

tambang, d'Angkor, de Tonly Repou, de Mulu Prey, et il voyait dans les dispositions du roi de Bassac l'occasion d'une revanche naturelle et légitime que la France pouvait se ménager un jour vis-à-vis du gouvernement de Ban Kok. Malheureusement nous manquons de l'esprit de suite nécessaire pour conduire de tels projets à bonne fin; un renseignement donné est pour nous un renseignement oublié, et nous laissons toujours nos rivaux, plus patients et plus habiles, l'emporter sur nous. La politique une et persévérante qui en un demi-siècle pourrait placer notre commerce et notre pavillon en plein cœur de l'Indo-Chine n'est pas notre fait. Nous en changerons vingt fois d'ici là : toutes seront plus intelligentes et plus sages les unes que les autres, mais toutes mourront avant d'avoir porté des fruits. Plaise au ciel que les lignes qui précèdent ne tombent point sous les yeux du roi de Siam et n'aillent point exciter sa colère contre notre hôte de Bassac.

Une grande fête se préparait dans toute la vallée du fleuve : c'est celle par laquelle les populations ont l'habitude de célébrer la fin de l'inondation et de préluder à la récolte. Son nom populaire est *Heua Song* ou « Fête des bateaux, » et sa signification réelle est un hommage de reconnaissance au fleuve, pour la fécondité et la richesse qu'il apporte au pays. Le gouvernement de Ban Kok a su habilement faire tourner au profit de sa politique ces réjouissances populaires, et c'est au milieu de cette fête, en présence du concours de peuple qu'elle attire, que le roi de Bassac et tous les gouverneurs de province doivent renouveler solennellement dans une pagode leur serment d'obéissance au roi de Siam. Tout est calculé pour rehausser l'éclat de cette cérémonie et pour qu'elle



Profil du Boudha en bronze de la pagode royale. — Dessin de E. Théron, d'après un dessin de M. Delaporte.

soit un aliment de plus à l'allégresse publique.

Nous avons dû quitter le sala que nous occupions sur les bords du fleuve, et où le roi et sa cour viennent assister aux courses nautiques et aux réjouissances publiques. On nous avait construit non loin de là un domicile composé de plusieurs cases et emménagé en vue de nos convenances particulières. Le roi était venu y rendre une visite officielle au commandant de Lagrée; son ambition secrète était d'obtenir la présence de la commission française et de son escorte armée pour la solennité qui devait avoir lieu à la pagode royale. La population verrait ainsi en quels excellents termes il était avec les Français et le fondement que l'on pouvait faire sur leur appui le cas échéant. Le commandant de Lagrée lui promit d'accéder à ce désir.

Les fêtes commencèrent le 24 octobre. Les Laotiens et les sauvages des parties les plus éloignées de la

province affluèrent dès le matin au chef-lieu ; toutes les pagodes regorgèrent d'offrandes ; les mandarins, les parents, les amis échangèrent entre eux les présents d'usage. Le soir, des festins et des concerts s'organisèrent dans toutes les cases ; un feu d'artifice, composé de quelques fusées, fut tiré sur le fleuve.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu la prestation de serment. Un bonze remplit le personnage du souverain de Siam, et le roi de Bassac lui jura obéissance et fidélité. En même temps, les eaux du fleuve furent solennellement consacrées et bénites ; c'était là sans doute, à l'époque de l'indépendance, la partie essentielle de la

fête. La présence de M. de Lagrée et des quelques baïonnettes françaises qui l'escortaient ne contribua pas peu à sa splendeur. Le cliquetis des armes manœuvrées à l'européenne remplit le roi de fierté et les nombreux spectateurs d'admiration. Pour comble de bonheur, un fils naquit ce jour-là au roi de Bassac. Sa joie, le soir, alla jusqu'à l'ivresse.

Des régates sur le fleuve remplirent le troisième jour des fêtes et en furent la partie la plus intéressante au point de vue des costumes, de l'animation, de la couleur locale. Ces longues pirogues, dont quelques-unes atteignaient jusqu'à vingt-huit mètres de long, manœuvrées à la pagaie par plus de soixante hommes, por-

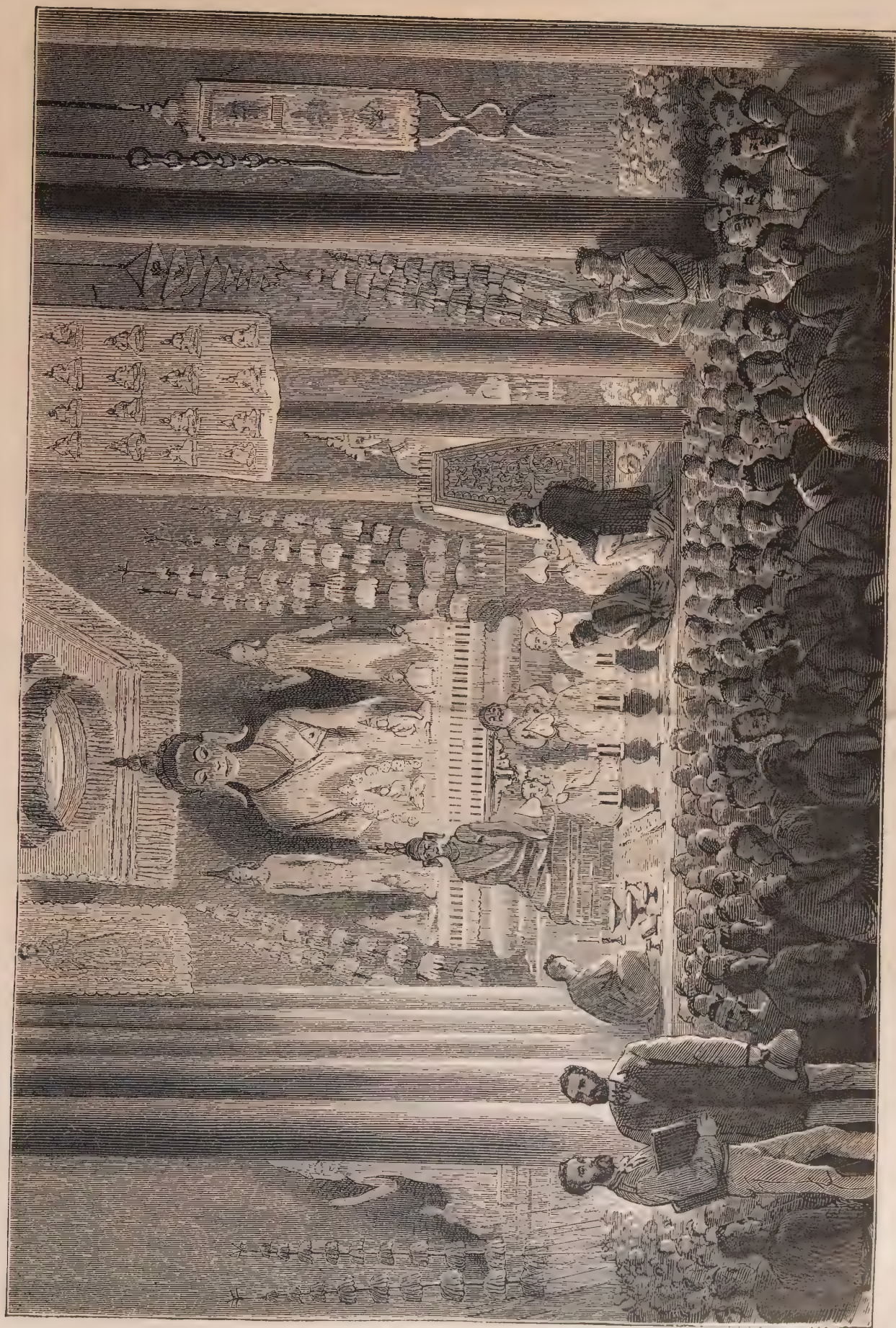


Intérieur de la pagode royale de Bassac. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

taient chacuné les couleurs d'un village ou d'une pagode. Des bouffons, la tête abritée derrière un masque grimaçant, se démenaient avec rage au milieu des rameurs dont ils excitaient l'ardeur par leurs chants et leurs propos souvent lascifs. L'équipage leur répondait par des cris poussés en cadence ; les nombreuses pagaies frappaient l'eau avec une précision merveilleuse, et la barque semblait disparaître sous l'écume soulevée autour d'elle. Les rameurs khas se faisaient surtout remarquer par un costume d'une grande simplicité : une feuille de vigne... en toile, attachée par un fil autour de la ceinture, était le seul et invisible ornement de ces bustes bronzés qui paraissaient

émerger du fleuve, tant la pirogue qui les portait était rase sur l'eau.

Le lendemain, notre campement ne désemplit pas de visiteurs. Soit curiosité, soit politique du roi, tous les mandarins, tous les chefs de tribus sauvages accourus pour la solennité, vinrent saluer M. de Lagrée et furent pour lui une occasion nouvelle de renseignements et d'étude. Le 28, cette brillante série de fêtes se termina par une illumination du fleuve et un nouveau feu d'artifice. De grandes carcasses en bambou, dessinant des objets divers et chargées de feux de couleur, furent lancées au courant sur des radeaux. Sur tous les points du fleuve on voyait de fantasti-



Cérémonie de la prestation de serment du roi de Bassac. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

ques lueurs répercutées dans l'onde. Parfois le feu gagnait la carcasse elle-même et tout s'abîmait dans un embrasement général. La science de nos artificiers et de nos machinistes saurait produire de plus grands effets avec ce genre d'illumination, mais

elle ne disposé jamais d'une nuit et d'un fleuve pareils.

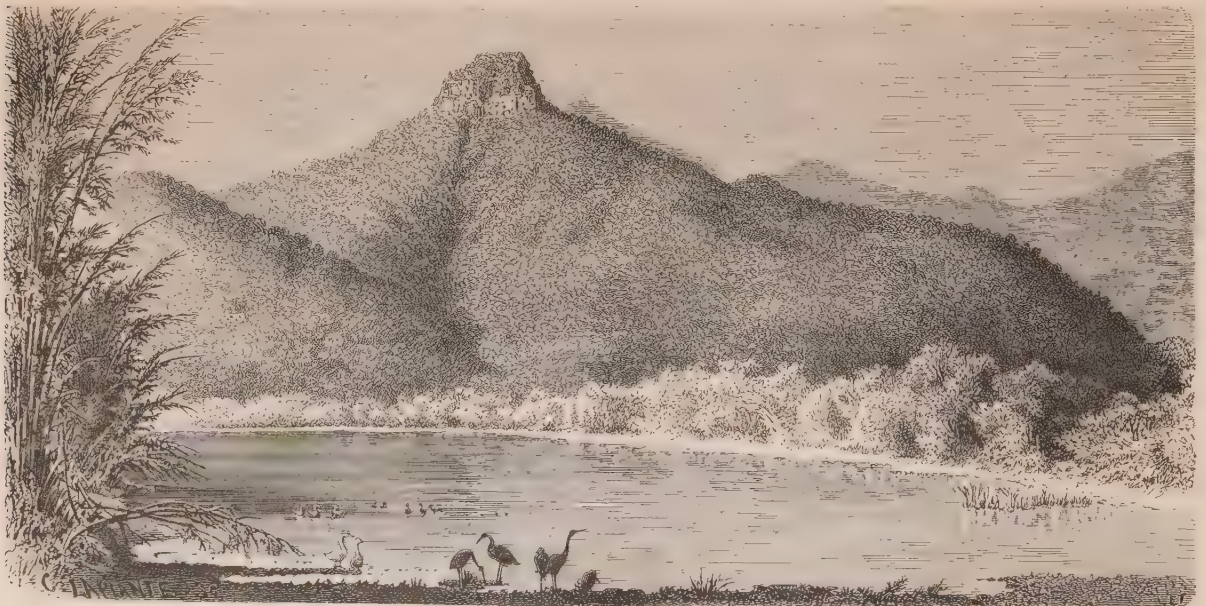
Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis notre arrivée à Bassac. La saison sèche était complètement établie et nous invitait à reprendre notre voyage. Cha-



Costumes observés pendant les courses de Bassac. — Dessin de E. Bocourt, d'après un dessin de M. Delaporte.

que jour passé dans l'immobilité était un jour perdu et pouvait prolonger notre voyage d'une année entière. D'un autre côté, nous n'avions aucune nouvelle du courrier de Saïgon que nous devions recevoir, on se le

rappelle, avant de continuer notre route. J'avais à compléter bien des études hydrographiques dans le bas du fleuve. L'interprète cambodgien, Alexis Om, qui ne s'était engagé à nous suivre que jusqu'à Bassac, dési-



Pièce d'eau du monument de Wat Phou (voy. p. 78). — Dessin de E. Tournois, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

rait vivement retourner au Cambodge. M. de Lagrée se décida donc à m'envoyer avec cet interprète à la rencontre du courrier attendu. Il ne mettait pas en doute que je ne trouvasse ce courrier déjà arrivé ou sur le point d'arriver à Stung Treng, et il me donna pour

instruction de ne dépasser ce dernier point qu'autant que je jugerais qu'il y aurait un grand intérêt géographique à le faire. Après avoir reçu le courrier, je devais en accuser réception par lettre au gouverneur de la colonie, confier cette lettre et le courrier de l'ex-

pédition à l'interprète Alexis, lui faire continuer sa route sur Pnom Penh, et revenir moi-même le plus promptement possible à Bassac.

Pour utiliser le temps passé à attendre mon retour, M. de Lagrée avait résolu de continuer l'exploration du cours du Se Don que j'avais commencée, de contourner ainsi par le nord le massif volcanique de la rive gauche du fleuve et de revenir à Bassac par le sud de ce massif, après avoir visité à l'est le Muong d'Attopeu. Il amenait dans cette excursion MM. Joubert et de Carné. MM. Delaporte et Thorel devaient rester au campement de Bassac.

Je partis le 2 novembre au matin, emmenant avec moi, en outre du matelot Renaud, un Annamite de l'escorte qu'un ongle incarné rendait impropre à la marche et qui devait regagner Pnom Penh avec l'interprète Alexis. J'arrivai le surlendemain à Khong, où je fus reçu avec toutes sortes d'attentions et d'égards par le jovial vieillard qui en était le gouverneur. Le 5, après avoir suivi une route différente que celle qu'avait prise l'expédition la première fois, j'étais rendu au sala de l'île de Khong. J'employai toute la journée du 6 à explorer à pied les cataractes voisines. La baisse des eaux, en laissant à sec la plupart des bras torrentueux qui, à l'époque de l'inondation, sillonnent le groupe d'îles dans tous les sens, rendait ces excursions plus faciles. Les *heua song* se prolongeaient encore à Khong et dans les villages environnants. Tout était en fête; les pagodes regorgeaient de fleurs et d'offrandes; les travaux de la récolte commençaient partout. Je n'eus cependant pas trop de peine à obtenir du chef de Khong une nouvelle barque pour continuer ma route au-dessous des rapides.

Le 7, à midi, je quittai Khong, et le 8 novembre, à onze heures du matin, j'arrivais à Stung Treng.

Du courrier attendu, point de nouvelles. L'insurrection de Pou Combo, dont nous avions presque perdu le souvenir, était devenue menaçante et coupait toutes les communications avec le bas de la rivière. Les

rebelles s'étaient établis sur les deux rives et avaient fait mine de remonter jusqu'à Stung Treng pour poursuivre la petite expédition française. Ils n'avaient renoncé à leur projet qu'en apprenant son départ. Le gouverneur de Stung Treng parut fort inquiet en

me voyant. Il m'engagea à revenir le plus vite possible sur mes pas, de peur que le bruit de ma présence ne se répandit. Beaucoup de sauvages des tribus voisines de Stung Treng faisaient cause commune avec les insurgés et avaient enlevé, sur son territoire même, des Laotiens étrangers à la querelle. Il ne se sentait pas en force pour me défendre et restait effrayé de la pénible responsabilité qui retomberait sur lui en cas de malheur arrivé à ma personne. Le pauvre homme avait la fièvre depuis un mois, et il était devenu d'une maigreur excessive. Fallait-il attribuer sa maladie à ses frayeurs, ou ses frayeurs à sa maladie? Je pensai que l'une exagérât au moins les autres, et je commençai par lui administrer de la quinine. Le lendemain un mieux sensible s'était prononcé dans son état;

je lui déclarai que, pour achever sa guérison, il me fallait plusieurs jours encore. Je désirais surtout gagner du temps en l'intéressant à la prolongation de mon séjour à Stung Treng. Cependant Alexis prenait des

renseignements qui ne confirmaient que trop le dire du gouverneur. Si j'étais convaincu qu'une barque pouvait, sans le moindre danger, grâce à la rapidité de sa marche et à la largeur du fleuve, descendre jusqu'à Pnom Penh, je voyais d'assez grandes difficultés au retour, pendant lequel il faut suivre l'une ou l'autre rive et se halier lentement contre le courant; d'un autre côté, l'importance du courrier attendu me faisait un devoir de tenter l'aventure. Je demandai donc avec insistance au gouverneur de Stung Treng les moyens

de continuer ma route sur Pnom Penh. Il refusa avec une énergie dont je ne le croyais pas capable, me représentant le danger certain auquel je courais, les reproches qui lui seraient faits plus tard pour m'avoir laissé accomplir une telle imprudence. Il m'affirma



Une borne de la chaussée de Wat Phou.
Dessin de E. Théron, d'après un croquis de M. Delaporte.

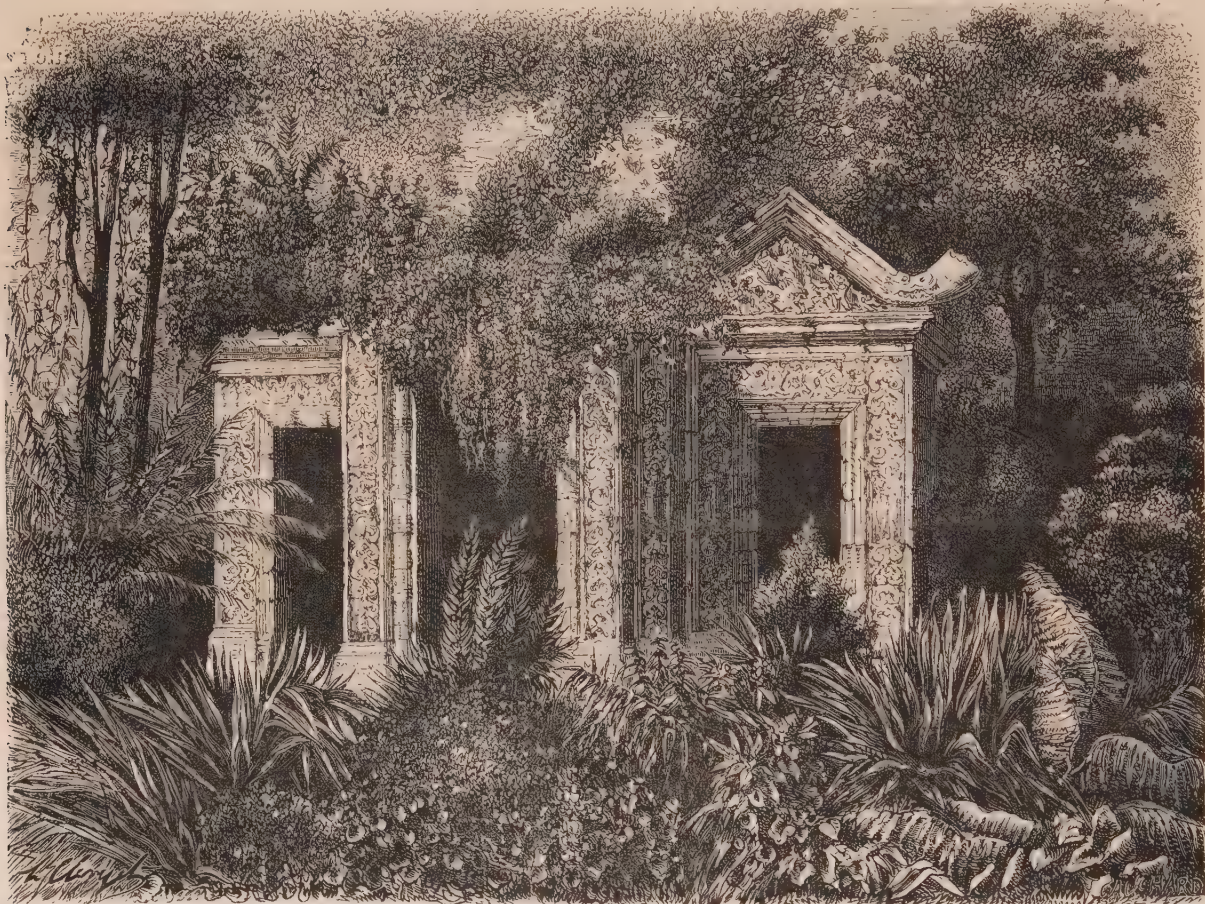


Statue du roi qui a bâti Wat Phou. — Dessin de E. Théron, d'après un croquis de M. Delaporte.

de nouveau que les communications étaient impossibles même pour les simples bateaux de trafiquants, et que, consentirait-il à me laisser partir, je ne pourrais trouver aucun batelier de bonne volonté pour me conduire. Il avait envoyé, quelques jours auparavant, des émissaires à la frontière pour lui rapporter des nouvelles, et ces émissaires venaient de lui apprendre l'assassinat par les rebelles du gouverneur de Sombor, celui-là même auquel M. de Lagrée avait donné un revolver. Enfin il me promit, si je voulais renoncer à mon projet, de faciliter par tous les moyens le départ de l'interprète Alexis qui, comme indigène, pouvait circuler sans éveiller l'attention, tandis qu'il

était toujours impossible de dissimuler la présence d'un Européen. Devant ce refus formel et inébranlable, je dus accepter cette dernière combinaison, qui, si elle ne garantissait nullement l'arrivée du courrier que nous attendions, permettait au moins de faire parvenir à Saïgon les indications nécessaires pour qu'on pût tenter en connaissance de cause de communiquer avec nous.

Je voulus cependant utiliser mon voyage à Stung Treng, et je me proposai d'aller reconnaître le confluent du Se San, la branche la plus sud de la rivière d'Attopeu. Je commençais mes préparatifs de départ, quand arriva la nouvelle que les sauvages insurgés venaient



Extérieur du sanctuaire de Wat Phou. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Delaporte.

de faire irruption sur ce point et de brûler le village laotien qui s'y trouvait. Le gouverneur me fit en même temps de nouvelles et plus vives instances pour m'engager à reprendre le chemin de Bassac ; mon séjour se prolongeait beaucoup trop au gré de ses inquiétudes. Je dus céder ; je laissai à Alexis une lettre pour l'amiral l'informant des raisons qui m'avaient empêché d'aller plus loin à la rencontre du courrier de la colonie. Je recommandai à cet interprète de saisir la première occasion favorable pour effectuer son retour à Phnom Penh, et le 12 novembre au matin, je repris le chemin de Bassac. Ce n'était pas sans peine, on le croira facilement, que je renonçais ainsi

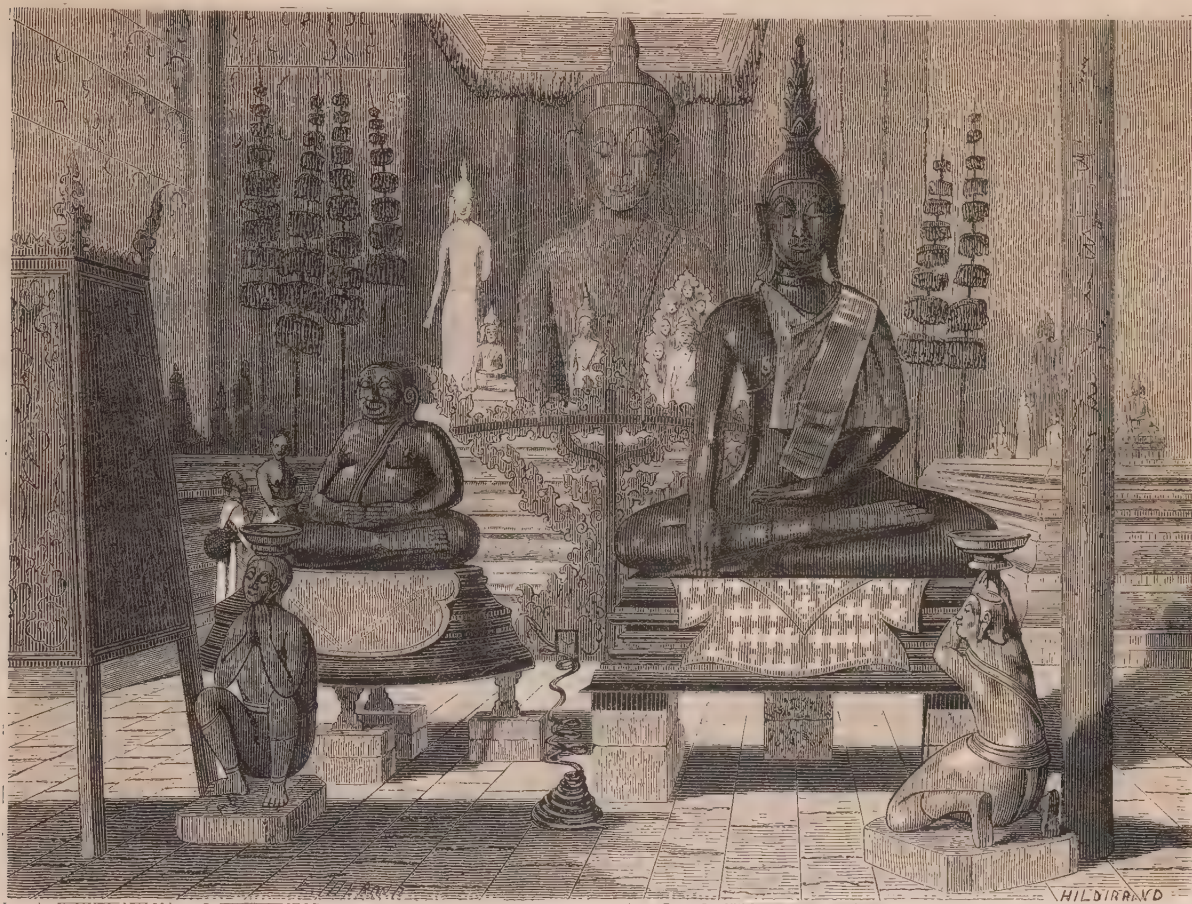
à l'espoir de recevoir de longtemps des lettres et des nouvelles de France. Ce courrier, dont on causait si souvent au campement de Bassac, dont l'attente trompait notre ennui, était donc perdu pour nous, et il fallait continuer à s'éloigner sans un mot, sans un souvenir de la patrie ! Ce ne fut donc point avec la hâte d'un messenger dont l'arrivée va combler ses compagnons de joie que je me remis en route. J'allongeai à dessein mon voyage pour compléter la carte de la partie du fleuve que je parcourais ; j'errai, un peu à l'aventure, de plage en plage et d'île en île.

A mi-chemin, entre Stung Treng et Khong, le fleuve coule le long de la rive droite entre d'énormes blocs

de marbre que les eaux ont creusés et polis. Je fus vivement frappé de cette particularité qui avait échappé aux investigations de l'expédition lors de son premier passage, la crue des eaux recouvrant à ce moment les berges du fleuve. Quoique sans outils, je parvins à détacher quelques fragments de couleurs variées. La proximité de ces marbres de notre colonie de Cochinchine, les facilités d'exploitation et de transport qu'ils présentent, puisqu'ils sont sur les bords mêmes du fleuve et au-dessous des cataractes, la pénurie de matériaux de construction où l'on se trouve à Saïgon, me firent penser qu'il importait de communiquer le plus tôt possible ce renseignement. Mes échantillons,

polis avec soin, furent donc envoyés en Cochinchine deux ou trois mois après, dans des circonstances que je raconterai plus loin. Quand, au bout de deux ans, nous revînmes à Saïgon, quel ne fut pas mon étonnement d'y retrouver ces échantillons encore enveloppés et vierges de tout regard curieux !

Arrivé aux cataractes, désirant reconnaître entièrement la rive droite du fleuve qui décrit un immense arc de cercle à l'ouest de l'île de Khong, je dus abandonner la route directe de Khong à Bassac. J'avais voyagé jusque-là à l'aide de pirogues fournies par les gouverneurs de province et me conduisant d'un chef-lieu à l'autre : il fallait me résigner maintenant à



Intérieur du sanctuaire de Wat Phou. — Dessin de E. Therond, d'après un croquis de M. Delaporte.

changer de barque à chaque village rencontré sur ma route. Ces étapes multipliées et obligatoires, si elles allongeaient beaucoup le voyage, me permettaient au moins de mieux juger du pays et d'entrer plus avant dans ses mœurs. Que de tableaux variés, que de scènes gracieuses et naïves ces nombreuses stations ont laissées dans ma mémoire, et combien parfois j'ai envié le nonchalant bien-être et le bonheur insouciant de ces tranquilles populations ! Le plus souvent j'étais accueilli avec cordialité et sympathie, malgré le dérangement que j'occasionnais et les rameurs qu'il fallait mettre en réquisition. Parfois, j'excitais la crainte ; toujours, la curiosité. Les localités que je choisisais comme lieu de

halte pour mes repas ou comme gîte pour la nuit étaient à ce dernier point de vue favorisées entre toutes. On accourait voir manger le *Falang*¹ ; c'est le nom générique que l'on donne aux Européens dans tout le Laos. Dans un village cambodgien de la province de Tonly Repou, je fus l'objet d'attentions toutes particulières. La fille même du chef, gracieuse enfant de dix-huit

1. Chez un peuple à qui la prononciation de l'*r* est impossible, ce mot est évidemment la corruption du mot *Franc* par lequel on désignait au moyen âge dans toute l'Asie occidentale les individus de provenance européenne. Ce nom s'est-il dès lors propagé à l'autre extrémité de l'Asie ? Dans tous les cas, la coïncidence est assez curieuse pour mériter d'être signalée.

ans, vint me servir un repas tout préparé sur un plateau et, pendant que je satisfaisais mon appétit, veilla attentivement à ce que je ne manquasse de rien. Ce n'avait été là sans doute qu'un moyen de donner carrière à sa curiosité et de toucher successivement à tous les objets qui composaient mon mince bagage. Un cercle de nombreux assistants la regardait faire et paraissait envier la liberté entière dont je la laissais jouir. Ma gourde contenait un peu d'eau-de-vie : elle voulut en goûter ; je versai dans ma timbale une assez forte rasade, m'attendant à voir reculer l'enfant dès la première gorgée ; mais la belle fille avala le tout sans hésitation, se recueillit un instant, puis me dit d'un ton qui fit venir l'eau à la bouche à toute l'assemblée : « Étranger, le vin de France est doux. » Je crois cependant que le « vin de France » aida puissamment le soir à l'union de Samadèn — c'était son nom — avec un jeune Laotien du village. Mais je serai aussi

discret que les tamariniers qui prêtèrent aux deux amants leur ombre silencieuse.

Le 23 novembre, j'étais de retour à Bassac. Le commandant de Lagrée, qui était parti le même jour que moi pour l'excursion dont j'ai parlé plus haut, était encore absent. Je ne retrouvai au campement que MM. Delaporte et Thorel, qui savaient déjà par les reporters de la localité l'inutilité de ma tentative, et qui croyaient même que je n'avais pu arriver jusqu'à Stung Treng. Il n'y avait plus qu'à attendre ce que déciderait notre chef à son retour.

Dans l'intervalle, j'allai visiter de nouveau des ruines khmers situées non loin de Bassac et que les habitants appellent Wat Phou ou « Pagode de la montagne. » Ces ruines avaient été jusque-là l'un des buts les plus fréquents des promenades de l'expédition, et M. Delaporte en avait rapporté de nombreux dessins. Je vais en donner une description succincte.



Dessus de porte sculpté à Wat Phou. — Dessin de E. Théron, d'après un dessin de M. Delaporte.

Du pic appelé Phou Bassac se détache dans le sud-est un contre-fort composé de trois sommets qui vont en diminuant. Au pied du premier de ces sommets, dont l'élévation est d'environ mille mètres, s'étend une immense pièce d'eau, à revêtement de grès, identique aux bassins ou *sras* que l'on rencontre au milieu des ruines khmers. Sur ses bords s'étend une épaisse forêt qui recouvre entièrement les flancs de la montagne ; à l'ouest, est une terrasse d'où part une longue chaussée dallée, limitée de chaque côté par une série de bornes ou de colonnes à chapiteau pyramidal. Cette chaussée suit les mouvements du terrain et s'élève le long de la montagne, tantôt par des pentes douces, tantôt par des séries d'escaliers. Elle se termine par un long escalier d'une pente très-raide qui se compose de plus de cent cinquante marches et des deux côtés duquel sont des statues. L'une de ces statues, qui est renversée sur le sol, représente, d'après la tradition, le

roi qui a bâti Wat Phou. Au haut de l'escalier, est un sanctuaire en forme de croix, comme ceux que nous avions déjà trouvés à Angkor. Les encadrements des portes offrent des sculptures d'une admirable conservation, et quelques-unes sont égales à ce que l'art khmer a laissé de plus parfait. En arrière du sanctuaire est une longue terrasse, établie dans la roche même ; à peu de distance de là, la montagne est complètement coupée à pic et n'offre plus qu'une haute muraille d'un grès rougeâtre, d'une quarantaine de mètres de hauteur, et au pied de laquelle jaillissent quelques petites sources. Une quantité énorme d'ex-voto est déposée sur la terrasse, dans les fissures du rocher, et jusque dans les petits bassins où se réunit l'eau des sources. Une balustrade règne le long du bord extérieur de la terrasse ; au-dessous, dans la paroi verticale du rocher, sont des sculptures curieuses, dont l'une est reproduite page 80. A droite et à gauche de la chaussée inférieure, sont

deux grands monuments carrés; c'étaient sans doute des habitations. Ces constructions paraissent n'avoir jamais été terminées: commencées au moment où l'art khmer était dans tout son éclat, il semble qu'elles aient été continuées à plusieurs reprises par des architectes inhabiles et des ouvriers inexpérimentés.

Le site de Wat Phou est admirablement choisi; et du haut de la terrasse supérieure, le coup d'œil qu'offrent la plaine et le fleuve est ravissant. L'idée première de ce monument était d'un grandiose prodigieux: elle n'a été qu'entrevue et non réalisée. Ces élans du génie des peuples à leur berceau ressemblent souvent aux premiers balbutiements de l'intelligence à son entrée dans la vie. Qui de nous ne se rappelle ces rêves de l'adolescence, visions charmantes pleines de chimères et de sublimes illusions, que l'on regrette encore alors que depuis

longtemps déjà on ne les comprend plus? Après s'être hardiment élancés aux régions de l'idéal, ils retombent toujours dans le vide, trompés par de trop hauts désirs, et de trop faibles ailes. Ainsi en est-il de ces ruines: dans ces constructions inachevées, conçues sur une échelle immense, on sent une exubérance de vie et de force qui cherche à tâtons son issue et ne la trouve point. H. Taine a dit quelque part que l'architecture d'un pays s'inspirait toujours de sa végétation. Les édifices des Khmers ont la solidité et l'ampleur de la végétation tropicale. Ils n'en ont point les élancements et la grâce. Cependant l'ingrate forêt dissimule, jalouse, et détruit ces belles ruines. La nature, un instant vaincue par l'homme, reprend ses droits et efface en quelques siècles, qui pour elle ne sont qu'un jour, les traces éphémères de tout un peuple!

Le 4 décembre, M. de Lagrée et ses compagnons de voyage rallièrent enfin le campement de Bassac. Le chef de l'expédition fut très-vivement contrarié de la

non-arrivée du courrier attendu de Saïgon. Par les renseignements recueillis auprès des commerçants chinois, par le dire de quelques colporteurs venus du Nord, il s'était convaincu de plus en plus de l'importance des passe-ports de Chine qui avaient été demandés pour nous à la légation de Pékin et qui ne

nous étaient point encore parvenus. L'absence de ces passe-ports pouvait faire échouer le voyage et rendre tous nos efforts inutiles. M. de Lagrée ne pouvait cependant se résigner à penser que la colonie ne ferait aucune tentative pour communiquer avec nous. Il se décida à demander au roi de Bassac de nouvelles barques pour nous rendre à Oubon. Il avait l'intention, avant de s'engager définitivement dans la vallée du fleuve, d'aller visiter ce chef-lieu de province qui se trouve sur les bords du Se Moun, grand affluent de la rive gauche du Cambodge. Oubon

est directement au nord et à une quarantaine de lieues du Grand Lac. Il pouvait être plus facile de là de rouvrir nos communications avec Pnom Penh. Sur ces entrefaites, l'interprète Alexis, que j'avais laissé à Stung Treng, nous rejoignit à Bassac. La route du fleuve, nous dit-il, paraissait indéfiniment

fermée et il ne lui avait pas paru prudent de séjourner plus longtemps aussi près de la frontière cambodgienne. M. de Lagrée songea alors à renvoyer cet interprète à Pnom Penh par terre, en prenant à l'ouest du grand fleuve et en allant faire tête à Angkor même. De la sorte, il n'aurait à traverser que des territoires soumis à Siam. Quant à la navigation d'Angkor à Pnom Penh M. de La-

grée pensait qu'elle devait être restée libre et à l'abri des incursions des rebelles. Dès son arrivée à ce dernier point, Alexis priait M. Pottier de faire parvenir à l'expédition par la même route les paquets qu'il devait avoir reçus pour elle.

M. de Lagrée sentait vivement les difficultés énormes



Corniche sculptée à Wat Phou. — Dessin de E. Théron, d'après un dessin de M. Delaporte.



Tête de Bouddha trouvée dans un sanctuaire en ruine à Bassac. — Dessin de Rapine, d'après un dessin de M. Delaporte.

mes que nous rencontrerions, lorsque, la voie du fleuve nous manquant, nous serions obligés d'adopter un autre mode de transport. Notre nombre, nos bagages trop considérables, nos moyens trop faibles l'effrayaient avec raison. Le temps qu'il fallait pour réunir les moyens de transport qui nous étaient nécessaires, l'obligation d'en changer à chaque chef-lieu de province, prolongeaient et multipliaient nos haltes au delà du nécessaire. La saison des pluies allait décupler toutes ces difficultés, et nous obligerait peut-être à rester immobiles pendant plusieurs mois. D'après le nombre de Muongs échelonnés sur le fleuve avant Luang Prabang, le dernier point du Mekong reconnu par Mouhot, M. de Lagrée n'espérait pas y arriver avant le retour du mauvais temps, ce qui semblait remettre à la saison sèche suivante, c'est-à-dire à un an, toute découverte sérieuse. Il y avait là de nombreux motifs d'inquiétude et de découragement, qu'augmentait encore la mauvaise conduite de quelques-uns des hommes de l'escorte, pris trop au hasard ou trop à la hâte, au moment de notre départ, dans la garnison de Saïgon. J'insistai vivement auprès de M. de Lagrée pour obtenir une diminution de notre personnel, et je m'offris à reconduire à Angkor, et s'il le fallait à Pnom Penh, la partie de l'escorte ainsi renvoyée. En même temps je rapporterais moi-même plus fidèlement et surtout plus rapidement que des indigènes, le courrier que nous attendions. Je n'avais pour ma part qu'une bien médiocre confiance dans les efforts qui seraient faits du côté de la colonie pour communiquer avec nous. Nous étions partis et oubliés depuis près de six mois. On avait dû nous appliquer le mot favori de la marine : Qu'ils se débrouillent ! sans songer que pour un voyage de cette nature il est des ressources politiques que nous ne pouvions pas nous créer tout seuls. M. de Lagrée avait reçu du gouverneur des promesses trop formelles

pour partager mon sentiment sur ce point ; mais il consentit à me faire repartir d'Oubon à la rencontre du courrier, qu'Alexis, parti avant moi de Bassac, aurait soin de faire diriger à l'avance sur Angkor. Je laisserais dans ce dernier point les hommes de l'escorte dont le retour avait été décidé, en leur procurant les moyens d'effectuer leur retour par barque à Pnom Penh, et je rejoindrais en toute hâte l'expédition, qui pendant ce temps continuerait sa route. Un homme isolé pouvait aller beaucoup plus rapidement qu'elle et la rattraper facilement.

Le 25 décembre, nous partions tous de Bassac, où nous laissâmes Alexis. Celui-ci devait, le lendemain même, se diriger sur Pnom Penh par la route d'Angkor, pour commencer à mettre à exécution le plan convenu. Nous laissions d'excellents souvenirs dans la contrée où nous venions de faire un séjour de trois mois et demi. A notre visite d'adieu, le roi sut nous exprimer simplement et sincèrement les sympathies que nous avions inspirées. Aux deux médecins de l'expédition était due la meilleure part des remerciements qu'il nous adressa. Ils avaient prodigué leurs soins à tous les malades, et ils étaient parvenus à soulager bien des souffrances. Les bonzes, dont ils usurpaient le rôle, avaient dû s'avouer vaincus par la science européenne. La

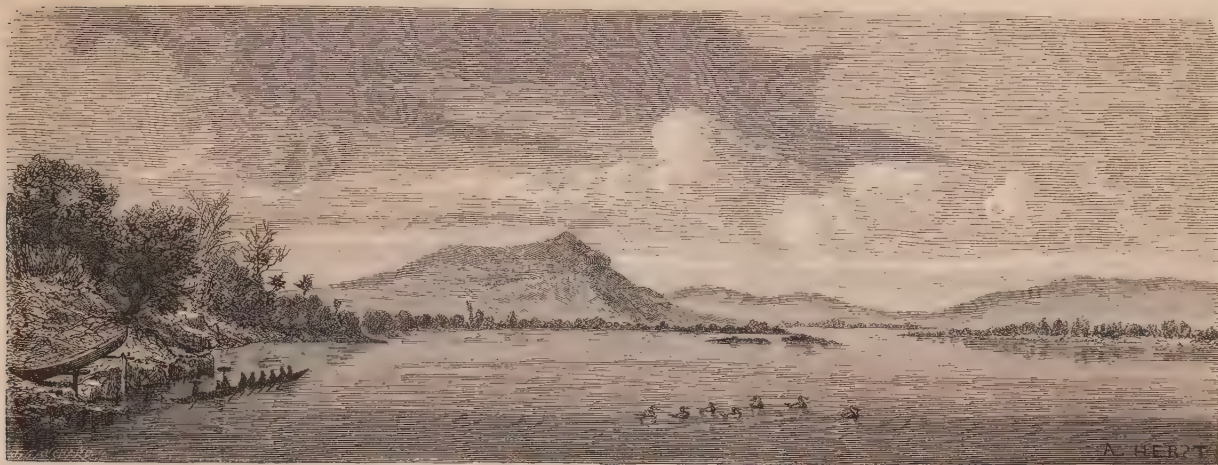
gratuité des secours accordés, la bonté témoignée en toute circonstance aux enfants et aux vieillards avaient touché tout le monde. Aussi, à notre départ, auquel le roi lui-même voulut assister, toute la population accourut sur la rive, témoignant ses regrets et nous adressant ses vœux ; on suivit longtemps du regard les barques qui emportaient les voyageurs vers de plus lointains rivages.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Figures sculptées sur un rocher à Wat Phou. — Dessin de E. Théron, d'après un croquis de M. Delaporte.



Vue du fleuve au pied de Phou Fadang. — Dessin de A. Herst, d'après une aquarelle de M. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INEDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

IV

Départ de Bassac. — Voyage à Pnom Penh et retour dans le Laos.

Le temps s'était singulièrement rafraîchi depuis quelques semaines, et tandis que les Laotiens grelottaient le matin sous les couvertures de laine dont ils se couvraient les épaules, nous nous sentions tout ragaillardis par une température française de dix à douze degrés. Le 26 décembre, nous franchîmes l'étranglement du fleuve formé par Phou Molong; nous consacra la journée du lendemain à l'ascension de Phou Salao. Au pied de cette petite montagne, du côté du nord, s'étend la plaine de Muong Cao ou de « l'Ancien Muong », lieu où ont résidé tout d'abord les rois de Bassac. Quelques constructions en briques à demi ruinées y témoignent de leur passage.

Au delà, quelques îles réapparaissent dans le fleuve; mais bientôt de nouvelles montagnes surgissent à l'horizon. Le 29 décembre, nous nous trouvions au pied de contre-forts chevauchant les uns sur les autres sur la rive gauche. Sur l'autre rive, une montagne isolée, Phou Fadang, contient les eaux du fleuve qui, pour la première fois, quitte complètement la

direction du nord pour se diriger à l'ouest; il s'effile comme sous les rouleaux d'un laminoir entre deux murailles de roches à peine distantes l'une de l'autre de deux cents mètres. Sa profondeur est énorme en ce point, et je ne trouvai pas fond à soixante-dix mètres. Au sortir de cet étroit passage, on se trouve devant l'embouchure du Se Moun qui vient du sud-ouest, alors que le grand fleuve se redresse lentement vers le nord. Le village de Pak Moun (embouchure du Moun), est bâti au confluent.

De nombreux rapides s'échelonnent depuis le confluent du Se Moun jusqu'aux deux tiers environ de la distance d'Oubôn, et nos bateliers durent se livrer à une rude gymnastique pour faire franchir à nos pirogues tous ces obstacles successifs. Le premier et l'un des plus considérables est à deux kilomètres à peine de l'embouchure. Tout auprès, sur la rive gauche, est la borne qui sert de limite aux royaumes d'Oubôn et de Bassac. Le dernier jour de l'année 1866 fut employé à franchir ce rapide. Il fallut décharger entièrement toutes nos barques et les faire passer à force de bras par-dessus les rochers. Tout le monde s'y employa avec entrain, et les Laotiens ne laissaient pas que d'être assez étonnés du concours actif et entendu qu'ils recevaient de l'escorte et des officiers même de la commission française. Nous fîmes un peu moins

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

N. B. — Dans les deux dernières livraisons, une erreur typographique m'a fait orthographier de la même façon deux noms de lieux différents, ce qui a rendu intelligibles certains passages du texte. Je rétablis ici la véritable orthographe : l'île des cataractes s'appelle l'île de *Khon*, et un peu en amont se trouve l'île de *Khong*, où est le chef-lieu de la province de même nom.

d'un kilomètre dans toute l'après-midi du 31 décembre, et nous passâmes d'une année à l'autre au milieu des plus grandes fatigues. Les bords de la rivière étaient déserts et couverts de taillis. En faisant quelques pas dans les broussailles, on découvrait bien vite les traces de toutes sortes d'animaux sauvages : cerfs, tigres, buffles, éléphants, sangliers. M. Joubert s'y engagea et nous en rapporta presque aussitôt un lièvre : ce fut le plat de luxe de notre jour de l'an. Un magnifique bloc de grès se dressait sur la rive ; le sergent Charbonnier y grava au ciseau la date européenne. Nous prîmes ainsi possession scientifique de ces parages que nul pied d'Européen n'avait foulés avant nous. Le 3 janvier, nous arrivâmes à Pimoun, village récemment formé sur les bords de la rivière ; il y avait là un dernier rapide, infranchissable pour nos barques à cette époque de l'année. Il fallut attendre que d'autres barques nous fussent envoyées d'Oubôn. Les dernières collines qui prolongent le massif de Bassac venaient mourir sur la rive droite. Au delà, vers l'ouest, s'étendait une plaine sans limites. Nous nous trouvions sur l'immense plateau qu'arrosent le Se Moun et ses nombreux affluents, et qui s'étend au nord jusqu'à Vien Chang, à l'ouest jusqu'à Korat, à l'est jusqu'au pied de la grande chaîne de Cochinchine. Les rapides successivement franchis depuis l'embouchure de la rivière sont comme des escaliers qui conduisent de ce plateau à la vallée inférieure du Mekong.

A partir de Pimoun, la rivière redevient libre ; un courant très-faible, des berges droites, une largeur uniforme lui donnent en certains endroits l'aspect d'un canal creusé de main d'homme. Le 7 février, l'expédition arriva à Oubôn. Le gouverneur de cette province, récemment nommé, portait, comme celui de Bassac, le titre de roi. Il appartenait à la famille royale de Vien Chang et avait été amené, fort jeune encore, à Ban Kok, où il avait rempli divers emplois dans les grades inférieurs du mandarinat. Homme intrigant et habile, il devait sa position actuelle à sa souplesse d'esprit et à de riches présents. Il nous apprit que le roi de Bassac était appelé à Ban Kok pour répondre à une accusation de concussion. Nous découvrîmes bientôt qu'il cherchait à le faire remplacer par un de ses parents. L'accueil qu'il nous fit se ressentit de son séjour dans la capitale du royaume ; nous avions affaire à un homme frotté de civilisation, qui connaissait l'influence et le pouvoir des Européens. Malgré la modestie de notre costume et de nos allures, il savait d'autant mieux à qui il avait affaire, qu'il avait été à Ban Kok le traducteur laotien de nos passe-ports siamois. Aussi ses attentions et ses empressements n'eurent-ils point de limites.

Oubôn était le centre le plus vivant que nous eussions encore rencontré. Quelques rues tracées en amphithéâtre sur la rive gauche du Se Moun, une ou deux pagodes construites en briques dans le style chinois, de nombreuses boutiques lui donnent un aspect important. C'est plus qu'un village, ce n'est pas encore une ville. Toute relation commerciale a cessé ici avec

le bas du fleuve, et les échanges se font par Korat avec Ban Kok. Je n'eus pas le temps de faire ample connaissance avec les environs. Dès notre arrivée, le commandant de Lagrée s'était hâté de prendre les renseignements et les dispositions nécessaires pour mon voyage à Angcor ; il espérait toujours que, grâce aux indications fournies par Alexis, je trouverais arrivé en ce point le courrier de l'expédition. Ma confiance était moins entière, et j'obtins de M. de Lagrée l'autorisation de poursuivre ma route jusqu'à Pnom Penh dans le cas où mes craintes se réaliseraient. Le chef de l'expédition me chargea d'une lettre particulière pour le gouverneur d'Angcor sur lequel, comme je l'ai déjà dit, il avait une influence considérable : il espérait ainsi aplanir les difficultés que je pourrais trouver à accomplir ma mission. Il me recommanda la hâte la plus grande pour ne pas ajouter de nouveaux retards à tous ceux que nous avions déjà dû subir. Pendant mon absence, il comptait aller par terre à Kemarat, chef-lieu de province situé sur le Cambodge en amont de Pakmoun, pendant que M. Delaporte redescendrait seul le Se Moun, et reprendrait, à partir de son embouchure jusqu'à ce dernier point, la reconnaissance interrompue du Mekong. De Kemarat, l'expédition remonterait ensuite lentement le cours du fleuve pour que je pusse la rejoindre en faisant toute la célérité possible.

Le 10 janvier, je dis adieu à mes compagnons de voyage que je quittai pour un temps difficile à prévoir, mais probablement assez long. J'emmenai avec moi le sergent Charbonnier, le soldat d'infanterie de marine Rande et le matelot Renaud, que j'avais à rapatrier à Pnom Penh. Un Annamite nommé Tei, qui devait, au retour, composer toute mon escorte, me servait d'ordonnance. Je remontai le Se Moun pendant trois jours. Au-dessus d'Oubôn, il promène son cours sinueux au milieu de plaines où de nombreux troupeaux trouveraient d'excellents pâturages. Ça et là, de beaux bouquets d'arbres s'élèvent au-dessus des hautes herbes ; un rideau continu de ban-langs et d'euphorbiacées dessine au loin les contours de la rivière et de ses affluents. Partout des plages de sable d'un éclat infini, mais d'ailleurs peu ou point d'animation : les villages ont abandonné la berge pour se retirer dans l'intérieur du plateau. La voie fluviale n'est plus ici, comme sur les bords du Mekong, le moyen le plus commode de communication et de transport. Les routes par terre sont aussi faciles et plus directes ; le feu fait partout à l'homme une large place à travers la plaine. Ce mode primitif de défrichement n'a pas peu contribué à transformer les forêts épaisses qui jadis recouvraient le sol en prairies herbeuses, et le pied se heurte encore ça et là aux troncs noircis des arbres consumés.

Jusqu'à l'embouchure du Sam Lan, affluent de la rive droite, et point où je devais quitter la rivière, je ne rencontrai que quelques pêcheries. Raconterai-je ici l'affreux événement qui vint attrister pour moi

cette pérégrination solitaire? Muse, prête-moi tes accents les plus touchants, aide-moi à attendrir mes lecteurs sur la perte de ma fidèle Dragonne. Dragonne, chienne intelligente, ne s'était décidée qu'à regret à m'accompagner lors de mon départ de Cochinchine. Née pendant la guerre de Chine sur la canonnière dont elle portait le nom, elle avait déjà beaucoup couru le monde, et la préfecture de Cholon, que j'avais quittée pour entreprendre le présent voyage, lui paraissait un lieu admirablement choisi pour terminer sa carrière. Mère de nombreux enfants qui faisaient son orgueil et que l'on se disputait dans la colonie, fêtée de tous pour sa gentillesse et son savoir-faire, célèbre depuis longtemps par ses exploits cynégétiques, rien ne manquait à sa gloire; elle n'aspirait plus qu'au repos. Elle avait donc énergiquement blâmé son maître de son inconstance, et elle pleurait toujours l'hospitalière demeure où elle avait vécu pendant trois ans. Son humeur s'était altérée; elle était restée obéissante; elle avait cessé d'être affectueuse. Les tours qu'elle savait exécuter lui avaient fait au Laos une renommée qui nous précédait partout. A la requête des plus hauts personnages, il avait fallu souvent la donner en représentation, et j'avais là un gagne-pain tout trouvé en cas de malheur; mais un pareil rôle devant des gens qu'elle tenait pour barbares humilia sa fierté et augmenta son ennui. Elle essaya d'attenter à ses jours. A Bassac, elle se jeta à l'eau à plusieurs reprises; je réussis à la sauver. Mon départ d'Oubôn la séparait de son seul et dernier ami, Fox, le chien du docteur Joubert. C'en était trop. Le surlendemain de cette séparation, — je ne puis y penser encore sans douleur, — elle vint comme d'habitude se coucher auprès de moi dans ma barque et me fit quelques caresses plus tendres qu'à l'ordinaire. Au matin, quand je me réveillai, elle n'était plus là. J'interrogeai le Laotien de garde: il l'avait vue se jeter au milieu de la nuit dans la rivière et disparaître dans l'obscurité. Je parcourus la rive, elle était déserte; j'appelai, ce fut en vain. Dragonne s'était noyée ou était devenue la proie des tigres. Il me fallut faire un violent effort sur moi-même pour ordonner aux bateliers de se remettre en route. Que ceux qui ont connu la pauvre bête ne refusent pas ici un regret à sa mémoire!

Le 14 janvier, j'arrivai à Si Saket, chef-lieu d'une province laotienne située à peu de distance du confluent du Sam Lan et du Se Moun. Je congédiai les gens d'Oubôn qui m'avaient conduit jusque-là, et je demandai aux autorités du lieu quatre chars à bœufs¹ pour continuer ma route par terre dans la direction d'Angkor. Il me fallut attendre ces chars pendant un jour entier. Quelques colporteurs chinois et pégouans campaient en plein air, au milieu de leurs voitures de voyage, sem-

blables à ces charlatans qui encombraient autrefois les places des petites villes de France. Les Pégouans vinrent à moi et me montrèrent une sorte de certificat émané du consulat anglais de Ban Kok. Ils mirent l'obligance la plus grande à me donner les renseignements que je leur demandai. Ils avaient parcouru la plus grande partie du Laos, et j'obtins d'eux des données politiques et géographiques qui, un an plus tard, m'étaient encore utiles. Ils m'offrirent quelques présents que je refusai, et me demandèrent une lettre de recommandation pour le consul de France à Ban Kok. Je fus étonné de l'influence énorme que ces mots « consul falang », qui n'impliquent du reste aucune nationalité distincte, ont dans cette région, où n'ont pas encore pénétré les Européens. Le moindre bout de papier écrit en caractères romains est un excellent passe-port, et un fragment de lettre, informe et déchiré, est aussi bon pour cet usage qu'un diplôme parafé et scellé. C'est à l'aide d'une pièce de cette nature que des marchands birmanais, se disant sujets anglais, prétendent à l'impunité pour certains désordres commis à Oubôn pendant le séjour de l'expédition. Le roi, fort embarrassé de les voir se réclamer ainsi des autorités de Rangoun, recourut au commandant de Lagrée, qui déclina sa compétence, et essaya d'établir la différence de nationalité qui existait entre les « Falangs » de Rangoun et ceux de Saïgon. Ce petit incident, raconté dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. de Carné, de façon à faire croire que ces Birmans possédaient réellement un passe-port signé des autorités anglaises, m'a valu une demande d'explications de la part du général Fytche, commandant les possessions anglaises en Birmanie. Cet officier songeait à rechercher les auteurs de cette fraude, aucune pièce de ce genre n'ayant jamais été délivrée par son administration. Je me suis hâté de lui apprendre quelle était la nature du passe-port incriminé.

A Si Saket, la population se mélange de Cambodgiens dont la langue est à peu près comprise de tout le monde. Quoique restant toujours dans un pays soumis à Siam, je sentais que j'allais me retrouver bientôt sur le territoire de l'ancien empire khmer, si même je n'avais pas déjà franchi ses limites. Cette pensée me faisait trouver de l'intérêt au paysage le plus triste. En partant de Si Saket, on traverse une immense plaine dénudée où quelques arbustes rabougris se pressent autour des nombreuses mares disséminées dans tous les plis du terrain. C'est toujours auprès d'un de ces petits étangs que se groupent les maisons des villages; les arbres fruitiers qui les entourent forment comme des îlots de verdure au milieu de cette vaste étendue que le feu a stérilisée. Au bout de sept ou huit lieues, la forêt reparait, le paysage devient moins monotone; la route serpente en ruisseaux de sable rose sous les arceaux ombreux d'une végétation luxuriante, et n'étaient les horribles cahots que le trot saccadé des bœufs coureurs imprimait à mon char dépourvu de toute espèce de ressort, mon voyage m'eût paru à ce moment

1. Ces chars sont des voitures fort légères trainées par une race de bœufs particulière à cette partie de l'Indo-Chine et que l'on appelle *bœufs coureurs*. Il y a eu, en 1866, des courses de chars à bœufs à Saïgon où ces animaux, surtout ceux qui venaient du Cambodge, ont été fort remarquables.

une délicieuse promenade. Les *sao*¹ en fleurs embaumaient l'air d'un parfum suave; les flamboyants étalaient au milieu de la verdure leurs immenses panaches rouges, auxquels les *ca-sach* mêlaient leurs floraisons blanches et violettes. Ça et là quelques pins se mélangeaient aux essences tropicales, et leur feuillage connu venait rappeler la patrie absente. Une éclaircie se faisait dans le feuillage : les rizières apparaissaient, et, au fond, les cimes élancées de quelques palmiers annonçaient le prochain village.

Je m'étais presque exactement dirigé à l'ouest en remontant le Se Moun entre Oubôn et Si Saket; de ce dernier point à Coucan, chef-lieu de la province suivante, je fis environ soixante kilomètres au sud. A Coucan j'étais en plein empire khmer et le cambodgien devenait la seule langue comprise des habitants. L'époque de la conquête par Siam de cette partie du Cambodge est déjà assez éloignée; elle est antérieure de beaucoup à celle de l'enlèvement des provinces de Battambang et d'Angkor. Je fus à Coucan l'objet de la plus indiscrète curiosité : le gouverneur, oubliant son rang et l'étiquette, accourut me voir avec une suite nombreuse, au moment même où, suffoqué par la chaleur et la poussière du chemin, je commençais mes ablutions. Je m'informai de l'interprète Alexis, qui avait dû passer par ce point pour se rendre à Angkor. Il n'avait point paru; peut-être avait-il pris une autre route. Le gouverneur m'affirma que d'ailleurs le Cambodge était pacifié et que je ne rencontrerais aucun obstacle. J'étais arrivé le soir à cinq heures; je repartis le lendemain matin pour Sankea, chef-lieu d'une petite province également cambodgienne, et que l'on m'indiquait comme le point de bifurcation de la route, dont un bras se dirige au sud vers Angkor, et l'autre à l'ouest vers Ban Kok. Sankea est dans l'ouest-sud-ouest de Coucan et à une dizaine de lieues. Le gouverneur, qui s'empressa également de venir me rendre visite, me persuada que je devais continuer ma route par Sourèn, qui était à l'ouest, au lieu de m'enfoncer directement au sud comme j'en avais l'intention. De ce côté il n'y avait point de route praticable, disait-il; il me parla de montagnes, ce que je compris difficilement au milieu de pays aussi plats que celui où je me trouvais et que celui vers lequel je me dirigeais. Ce gouverneur était un Kouy², que je comblai de joie en lui faisant cadeau d'une pièce de cotonnade à carreaux rouges et d'une boîte d'allumettes hygiéniques. Je lui dis que j'avais hâte de repartir : une heure ou deux après mon arrivée, de nouveaux chars étaient prêts et je me remettais en route. Je fus bientôt inquiet et désappointé en voyant que la route que nous suivions inclinait de plus en plus vers le nord. J'essayai d'obtenir de mes gui-

des quelques explications; ils me répondirent évasivement que le gouverneur de Sourèn pouvait seul me faire conduire à Angkor, et je soupçonnai dès lors mon sauvage kouy de s'être déchargé sur un autre de la responsabilité de me faire rentrer dans le Cambodge. Il fallut me résigner à ce détour et à cette perte de temps. Par une sorte de compensation, j'appris que non loin de Sourèn se trouvaient des ruines khmers extrêmement importantes. Je me promis de les visiter si leur éloignement n'était pas trop considérable. Comme Coucan et Sankéa, Sourèn est le chef-lieu d'une province cambodgienne passée sous la domination siamoise. C'est un gros village, et sa position par rapport à Korat et à Ban Kok, lui procure un certain mouvement commercial. Les ruines qu'on m'avait signalées se trouvaient dans le nord-ouest, à une petite journée de marche. Il aurait fallu consacrer deux jours au moins à cette excursion, qui était à l'opposite de la route que je devais prendre. Les circonstances où se trouvait l'expédition n'autorisaient point cette perte de temps, et j'abandonnai, non sans de vifs regrets, mon projet de visite.

Le gouverneur de Sourèn était absent, et celui qui le remplaçait, tout ahuri d'une aventure aussi surprenante que l'arrivée d'un Français dans son village, ne sut trop quelle attitude il convenait de prendre à mon égard. Il voulut exiger que j'attendisse le retour de son chef; je m'y refusai; mais je dus, pour obtenir de nouveaux moyens de transport, le menacer à plusieurs reprises de la colère du « consul falang ». Les chars qu'il me procura, après une journée entière d'attente, avaient ordre de ne me conduire que jusqu'au prochain village, et, au lieu de faire directement route sur le chef-lieu de la province suivante, celle de Tchoncan, je dus subir un relais toutes les deux ou trois heures. Ce que j'usai de patience et de colère durant ce long trajet me restera toujours en mémoire; toute ma *furia francese* venait se briser sans résultat contre l'apathique indolence des chefs de village qui me proposaient toujours de remettre mon départ au lendemain : les bœufs étaient au pâturage, les chars en réparation, la chaleur était bien grande, disaient-ils. L'un d'eux parut prendre tant de plaisir à me voir qu'il me proposa d'attendre pour repartir la confection d'un char tout neuf, dont il avait ébauché le timon. Vous n'en aurez que pour quatre ou cinq jours, me répéta-t-il plusieurs fois. Aucun de ces braves gens ne paraissait comprendre que l'on pût être pressé.

Le 22 janvier au soir, la plaine s'accidentait un peu, la forêt s'épaissit. La nuit était tombée depuis longtemps lorsque j'arrivai au village de Soukrom. Le chef de la localité parut considérer comme une grave affaire mon départ du lendemain; de nouveau on me parla de montagnes, de précipices, d'impossibilité pour les chars d'arriver à la station suivante. Ne comprenant que très-imparfaitement la langue, et ne croyant pas à l'existence de difficultés sérieuses dans la direction que je suivais, je crus que l'on n'employait vis-à-vis

1. Noms annamites d'arbres de la famille des diptérocarpées. Le bois incorruptible du *sao* est très-recherché pour la construction des ponts et des barques.

2. Les Kouys sont des tribus soi-disant sauvages qui habitent entre le grand fleuve et le grand lac, et dont une partie reconnaît la domination du Cambodge.



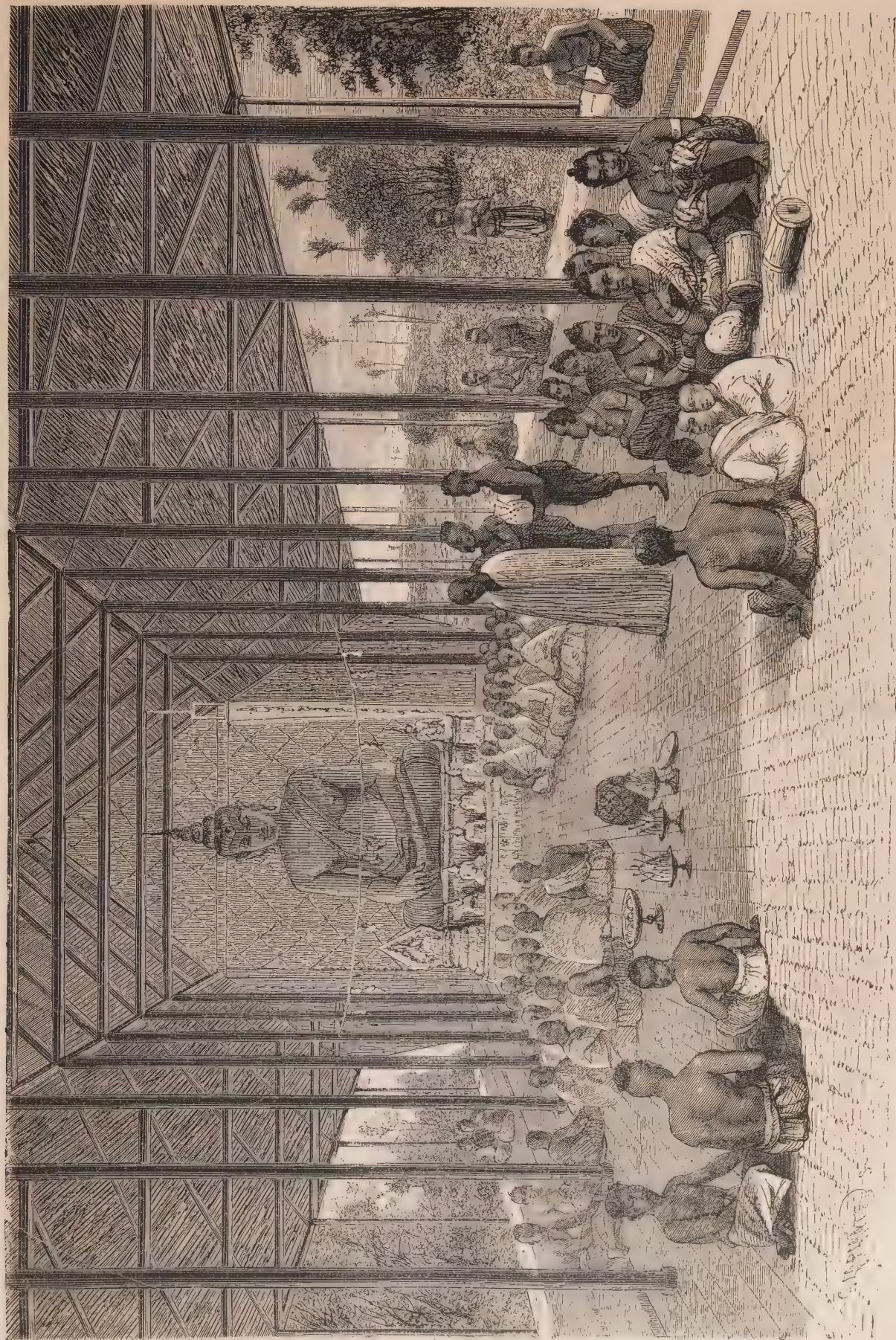
Passage du premier rapide du Se Moun. — Dessin de Laurens, d'après un dessin de M. Delaporte.

de moi qu'une de ces nombreuses ruses dilatoires à l'aide desquelles on avait coutume de tromper mon impatience. S'il y avait des difficultés, c'était une raison pour partir de meilleure heure le lendemain matin. — Mais le temps manquait d'ici là pour réunir des hommes. — Je me mis à rire : les trois ou quatre conducteurs de chars qui m'avaient été nécessaires jusque-là me paraissaient faciles à trouver. — Mais il en faut bien davantage. — Je haussai les épaules et déclarai que je me contenterai de ce nombre. J'étais habitué à voir toujours les indigènes annoncer des difficultés et à ne rencontrer jamais les obstacles signalés. Je ne pris donc aucune objection au sérieux. Ma résolution paraissait si ferme, mon irritation de toutes ces fins de non-recevoir se trahissait si grande, que l'on se tut, et que le lendemain au point du jour, comme je l'avais exigé, trois chars à buffles étaient prêts. Je me remis en route. Le sol de la forêt s'élevait graduellement et nous traversions successivement de petits ruisseaux qui paraissaient très-près de leur source ; au dernier de ces cours d'eau, mes conducteurs demandèrent à s'arrêter ; il était encore de très-bonne heure, et il valait mieux cheminer pendant que la chaleur était supportable. Je promis un repos vers midi. Mais plus loin il n'y a pas d'eau, me dirent-ils ; cette ruse avait été employée si souvent pour me forcer à choisir une halte à la convenance de la paresse des indigènes, je me trouvai si bien du système de n'en faire qu'à ma tête, que, sans en écouter davantage, j'ordonnai de continuer à marcher. Je cheminais à pied et en avant ; Renaud conduisait lui-même l'un des chars, et les deux autres Français se mirent à faire comme lui, en manière de passe-temps. Les indigènes en profitèrent pour se laisser attarder peu à peu, puis ils finirent par disparaître. Je m'aperçus au bout d'un certain temps que nous étions seuls, et cela ne laissa pas que de m'inquiéter un peu. Du côté du sud, la voûte de la forêt semblait devenir plus transparente. Tout d'un coup une éclatante lumière pénétra sous ses arceaux. Le sol nous manqua sous les pieds. La forêt prenait fin, et un immense horizon s'ouvrait devant nous. Ce fut pour moi comme une révélation : nous étions parvenus à l'arête du plateau que nous avions parcouru jusque-là. La plaine inférieure qui s'étendait à deux cents mètres environ au-dessous de nous était au niveau du Grand Lac, et ces deux cents mètres représentaient toute la hauteur dont nous nous étions graduellement élevés en remontant le fleuve de Pnom Penh à Oubôn.

Les bords du plateau étaient presque à pic. La muraille de grès qui les soutenait présentait une série de rampes irrégulièrement tracées en zigzag, à pente très-inégaie et très-raide, où l'on distinguait les traces du passage des hommes et des chars. J'étais en présence de la difficulté que l'on m'avait signalée, et je compris alors la nécessité d'un grand nombre de bras. Il fallait décharger nos chariots, les démonter et les transporter pièce à pièce au bas du plateau. Retourner en arrière ou attendre des secours nous eût fait perdre un temps

précieux. Je donnai l'exemple et tous les cinq nous nous mîmes résolument à l'œuvre. Au-dessous de nous, à mi-hauteur environ, un rocher en saillie formait une plate-forme de huit ou dix mètres carrés de surface. Nous commençâmes par y conduire nos bêtes de somme qui, une fois dételées, faisaient mine de vouloir regagner leur village. Nos légers bagages les suivirent bientôt : le transport des chars fut beaucoup plus long et beaucoup plus fatigant.

Il était midi : le soleil dardait à pic sur nos têtes ; aucune ombre ne nous protégeait ; les rochers, que nous gravissions et que nous descendions sans cesse, nous brûlaient les pieds et les mains ; une soif ardente nous dévorait tous. Autour de nous, tout était aride. Le dernier ruisseau franchi était à plusieurs lieues de distance, encore n'était-il point facile d'en retrouver la route, au milieu des nombreux sentiers qui se croisaient dans la forêt. Il nous fut bientôt impossible de continuer notre travail ; nos gorges saignaient, nos voix devenaient rauques. Je n'eusse jamais cru que la soif pût devenir une souffrance aussi vive. Les hommes se couchèrent découragés. Le plus profond silence régnait autour de nous. Seul, j'essayai de chercher encore : les bords du plateau se dentelaient sur notre droite en plusieurs gorges au fond desquelles croissaient quelques arbres ; là il pouvait y avoir dans le roc des cavités assez profondes pour conserver un peu d'eau provenant des pluies ou des suintements qui alimentent les ruisseaux de la plaine inférieure. Je trouvai en effet plusieurs lits de petits torrents ; ils étaient tous à sec. Je commençai à perdre tout espoir et j'avais comme un nuage devant les yeux. Tout à coup des buissons d'un aspect vigoureux et d'une verdure fraîche attirèrent au-dessous de moi mes regards ; je me laissai glisser le long d'un rocher poli par la chute des eaux de pluie de la saison dernière : à mes pieds était un bassin rempli d'une eau claire et chaude. J'eus comme un éblouissement de joie. Je me jetai à plat ventre et je me mis à boire : il y avait là de quoi désaltérer largement tout le monde. Je reconnus bientôt qu'un sentier moins à pic que la route que j'avais prise conduisait à cet abreuvoir naturel. Je retrouvai des poumons pour signaler ma découverte, et au bout de quelques minutes hommes et bêtes furent réconfortés. Dès que le plus fort de la chaleur du jour fut passé, nous reprîmes notre rude besogne. A dix heures du soir nous étions au bas du plateau, à l'entrée de la forêt inférieure : nos chars étaient remontés, nos buffles parqués auprès de nous. Mon Annamite Tei nous avait rendu les plus grands services en maniant ces farouches animaux que la vue d'un Européen mettait hors d'eux-mêmes. Quelques arbres abattus gisaient çà et là ; nous mîmes le feu à l'un d'entre eux pour éclairer notre campement et nous protéger contre les bêtes féroces. Depuis la tombée de la nuit, les miaulements du tigre se faisaient entendre, et nos bêtes paraissaient inquiètes ; le feu les rassura et elles vinrent d'elles-mêmes se coucher à l'entour.



Ordination d'un bonze au Cambodge. — Dessin de E. Bocourt, d'après un croquis de M. Delaporte.

Nous avions quelques provisions : du riz et des poules. Renaud les assaisonna en habile cuisinier. J'ai rarement fait un meilleur repas. J'étais enchanté d'avoir vaincu la difficulté et de me trouver à la tête de moyens de transport qui me conduiraient jusqu'au prochain Muong. M'approprier jusque-là les buffles et les chars de Soukrôm me paraissait d'excellente guerre vis-à-vis du village dont les hommes m'avaient abandonné.

Ce mince résultat de tant de fatigues m'échappa bientôt : vers quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par le bruit de voix nombreuses s'appelant au-dessus de nos têtes. Des torches éclairaient du haut en bas la pente rapide au pied de laquelle nous nous trouvions. C'étaient les gens de Soukrom, conduits par le chef même du village, qui accouraient à notre secours. Ils furent abasourdis de voir que nous n'avions plus besoin d'eux et ils se confondirent en excuses. Je leur avais prouvé que leurs impossibilités de la veille n'en avaient pas été pour moi, et que cinq Français pouvaient faire le travail de trente Laotiens. Je me gardai bien de leur avouer que quelques heures auparavant je n'aurais eu garde de me montrer si fier, et qu'*in petto* j'implorais ardemment leur présence.

Dès que le jour fut venu, nous nous remîmes en route. La forêt fit bientôt place à une plaine sablonneuse entièrement dénudée. Le pays, désert aux abords de l'arête du plateau, se peupla de nouveau et nous dûmes recommencer à changer de véhicules et de conducteurs. Le 25 janvier, j'arrivai enfin à Tchoncan ; c'était le dernier Muong que je dusse traverser avant d'arriver à Angkor.

Tchoncan est encore une province cambodgienne passée en même temps que Coucan, Sourèn et Soukêa sous la domination siamoise. Le gouverneur, qui était Siamois de naissance, était absent ; mais son remplaçant fut aussi complaisant et aussi aimable pour moi que la seconde autorité de Sourèn avait été ennuyeuse et tracassière. Il me convia à un grand repas donné en l'honneur d'un riche Cambodgien qui se faisait bonze. J'assistai avec curiosité à une partie de la cérémonie. Les cheveux du néophyte furent complètement rasés ; il fut dépouillé successivement de tous ses vêtements et soumis à un examen sévère. Après de nombreuses offrandes faites par ses parents ou ses amis, et de longs discours dont le sens m'échappa, il revêtit la robe jaune qui allait le désigner désormais au respect de la foule.

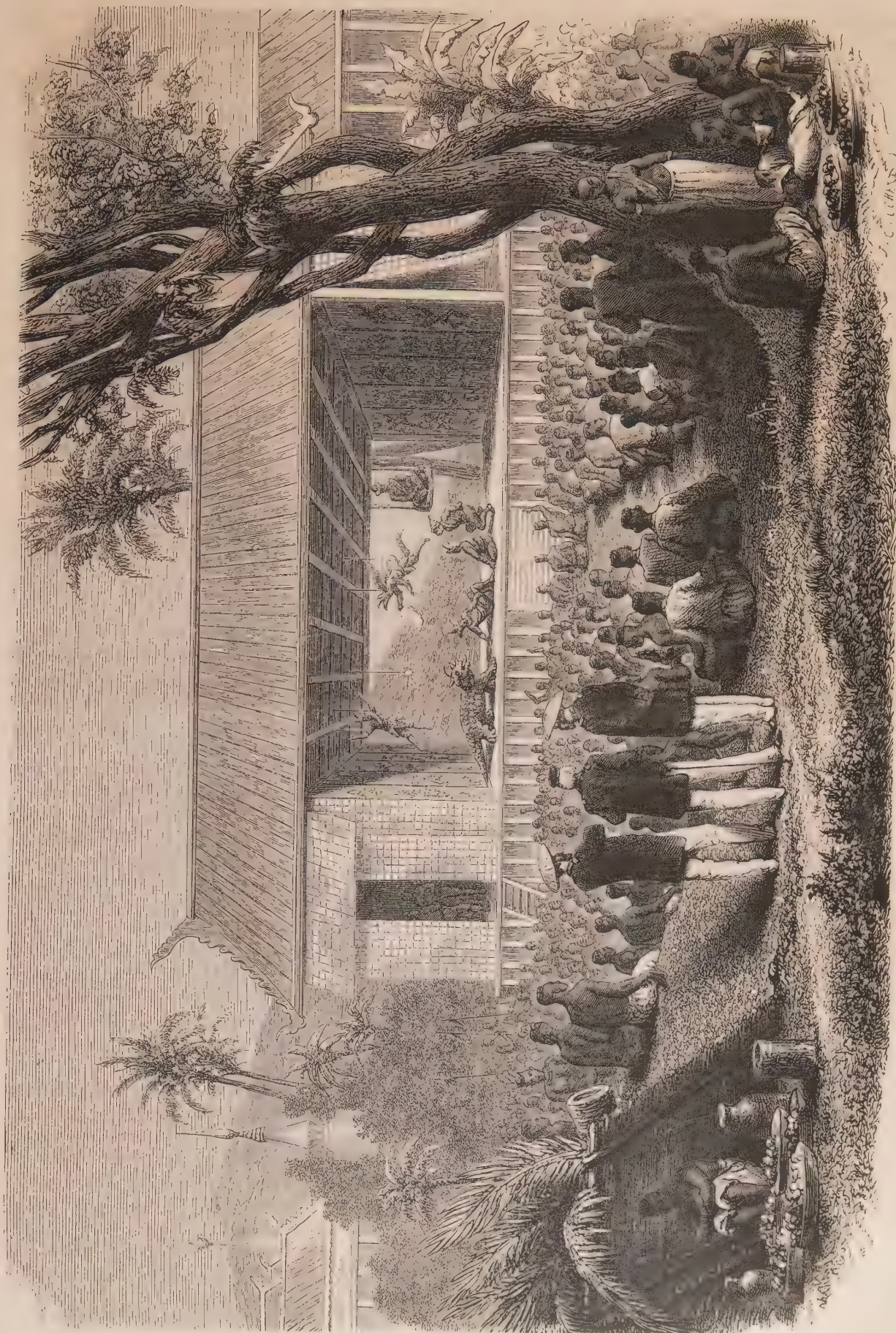
Je recueillis, à Tchoncan, de nombreuses indications sur les ruines échelonnées sur ma route jusqu'à Siemréap. Non loin du village est un magnifique pont khmer, auprès duquel j'allai camper quelques heures. Les habitants le désignent sous le nom de Spean Teup (*spean* veut dire pont). Il est jeté sur le Stung Sreng, rivière qui va se jeter dans le Grand Lac et dont je devais, à mon retour, retrouver la source. En ce point, elle est très-large et divisée par des îles en trois bras ; le pont se compose donc de trois tronçons ; le plus important, celui du milieu, a cent qua-

rante-huit mètres de long, quinze mètres de large, dix mètres de hauteur au-dessus de l'eau et trente-quatre arches. Les rampes, qui sont en grès, sont supportées par des groupes de singes ; elles se terminent, comme à Angkor, par des serpents à neuf têtes ; le reste de la construction est en pierre de Bienhoa¹. A partir de ce point, les vestiges khmers réapparurent souvent ; je sentais que je me rapprochais d'Angkor, et je regrettais bien des fois la célérité qui m'était imposée. En même temps les villages devinrent plus nombreux et plus rapprochés ; les immenses espaces en friche qui les séparent sur le plateau d'Oubôn disparurent. Le pays est partout admirablement cultivé en rizières ; la population en est douce, les habitations respirent l'aisance.

Cette partie du Cambodge, dont on ne soupçonne même pas l'existence, et que l'on croit purement et simplement habitée par des Siamois, m'a paru être plus fidèle aux anciens usages, et conserver plus intactes les traditions du passé qu'aucune autre région de cet ancien royaume. La situation intérieure de ces provinces, leur éloignement de toute frontière, de tout théâtre d'action, ont contribué sans doute à ce résultat, en leur évitant tout contact étranger. J'ai remarqué là certaines singularités de mœurs dont l'origine devrait être recherchée avec soin et pourrait fournir des indications historiques précieuses sur le passé des Khmers ; la manière d'ensevelir les morts paraît se rapprocher de ce que raconte, sur cette nation, l'écrivain chinois du treizième siècle cité dans les livraisons précédentes. Dans beaucoup de villages, j'ai rencontré, à l'écart des maisons, des bières à peine closes, abritées d'un léger toit en paille et soutenues par quatre piquets ; quelquefois une simple natte enveloppait le corps, qui était ainsi à la merci de toutes les bêtes sauvages.

La fertilité et la richesse de cette zone, qui est arrosée par de nombreux cours d'eau se déversant tous dans le Grand Lac, justifient le choix de la position d'Angkor pour la capitale d'un puissant empire. Malheureusement, la division actuelle du Grand Lac en deux dominations, celle de Siam et celle du Cambodge, interdit à cette magnifique contrée sa route commerciale naturelle, et la laisse isolée sans voies d'échange avantageuses. Ses produits, au lieu de descendre, par le lac et le fleuve, jusqu'à Saïgon, prennent la route de terre, plus difficile et plus longue, qui mène à Ban Kok. Le manque absolu d'initiative d'une race en pleine décadence, l'intérêt qu'ont les mandarins à accroître sans cesse les relations commerciales avec la ville du gouvernement de laquelle ils dépendent, les rapports soupçonneux qui ne peuvent manquer d'exister entre les gouverneurs cambodgiens du protectorat et les gouverneurs pour Siam des autres provinces, sont les principaux obstacles au rétablissement du commerce sur le Grand Lac. Il n'est pas rare, par

1. Sorte de pierre ferrugineuse que l'on trouve très-abondamment répandue dans toute la Cochinchine, le Cambodge et le Laos.



Un théâtre au Cambodge. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. De'apote.

exemple, de voir des Cambodgiens de l'une ou l'autre frontière retenus indûment chez leurs voisins : la communauté de race et de langue, les liaisons de parenté qui existent des deux côtés d'une frontière factice, fournissent mille prétextes à des vexations de ce genre, dont le but inavoué est d'augmenter les inscrits de la province, et par suite l'impôt. Cette situation est telle qu'il n'y a guère aujourd'hui que les Annamites qui exploitent la pêche si fructueuse de cette petite mer intérieure.

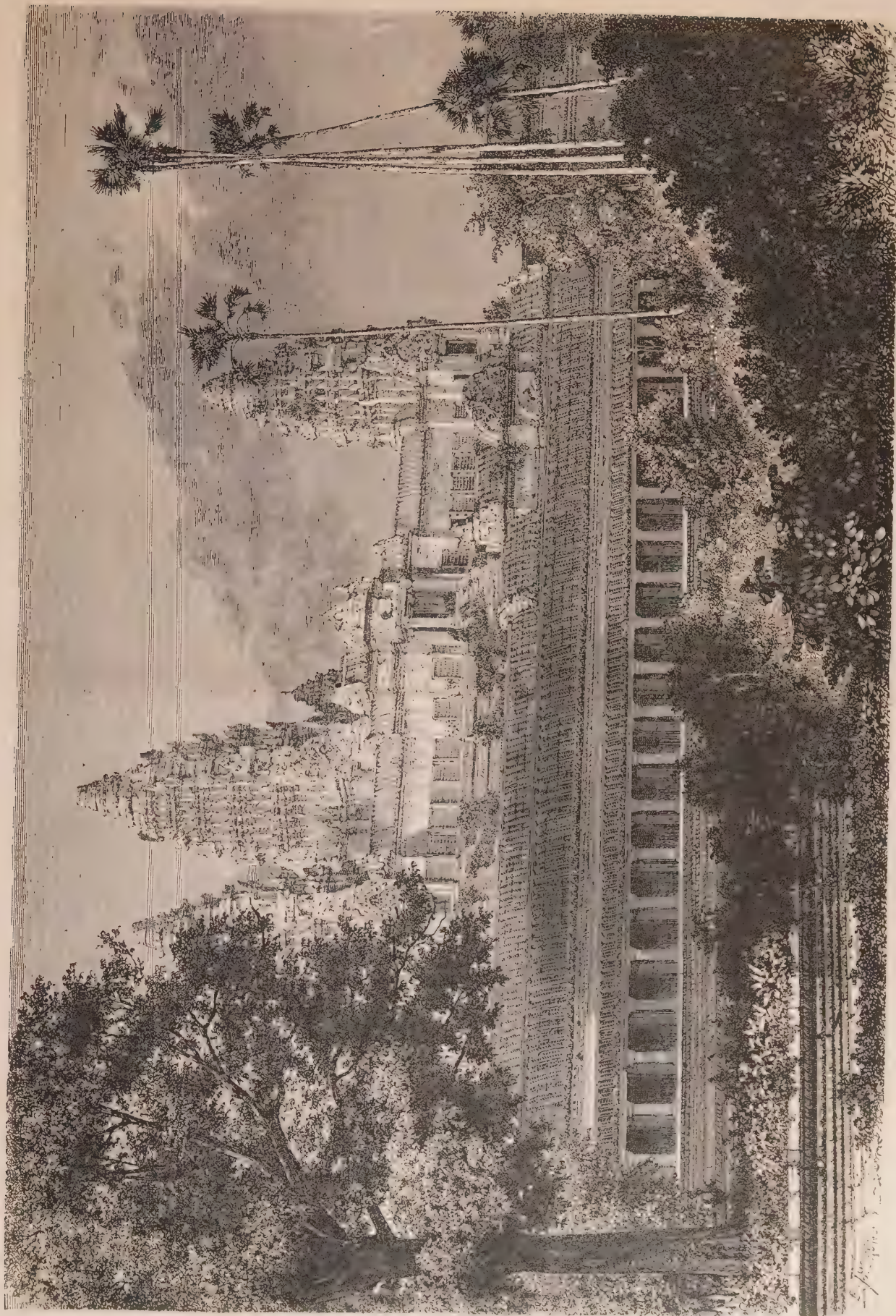
On voit de quelle importance serait, pour les populations du bassin nord-ouest du Grand Lac, l'unification de pavillon et d'influence sur ses rives. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas su arracher des mains de Siam la possession de ces eaux, qui sont le plus beau fleuron de la couronne du Cambodge et qui lui ont été injustement ravies. Cette restitution légitime, à laquelle notre diplomatie, mieux éclairée sur nos véritables intérêts, aurait dû faire consentir le gouvernement de Ban Kok, eût représenté, pour notre colonie de Cochinchine, l'accès à l'une des régions les plus riches de l'Indo-Chine.

A quatre heures du soir, le 29 janvier, au sortir d'un petit bois taillis qui s'étend à l'ouest du mont Bak-heng, je débouchais dans la plaine où s'élève la citadelle de Siemréap. C'était le moment de la moisson. Rien de plus riant et de plus animé que le paysage que cette plaine offre alors au voyageur. Toute la campagne a revêtu une teinte dorée. De nombreux troupeaux de bœufs et de buffles, au milieu desquels folâtraient les nouveaux-nés de la saison, diaprent les rizières de taches rouges et noires d'où s'échappe un sourd murmure de grelots. Colosse isolé qui domine toute la création vivante, l'éléphant secoue lentement avec sa trompe la gerbe de riz qu'il vient de glaner dans le champ récolté. Dans le chemin creux qui serpente sur la plaine, passe parfois avec un bruit étourdissant de clochettes une légère voiture à bœufs qui éclabousse tout le paysage d'un épais nuage de poussière. Les lourds et lents chars à buffles se croisent partout, rentrant au village le riz qui va être emmagasiné dans les huttes en bambou lutées de terre glaise, d'où on le retirera au fur et à mesure des besoins. Sur les aires nombreuses disséminées dans les champs, des attelages de buffles piétinent les gerbes, et après un long et monotone travail séparent le grain de l'épi. — Cadre ravissant de grâce et de fraîcheur, une longue ligne d'arbres à fruites, encadre tout ce tableau et cache les toits de chaume éparpillés sous leur ombre. Il n'y a que la végétation des tropiques qui puisse offrir une pareille variété de nuances et de formes : les cimes mobiles des bambous se jouent le long des troncs élancés des palmiers ; parmi ceux-ci, le borassus élève jusqu'aux nues sa raide collerette de feuillage et semble de sa colonne robuste soutenir tout cet édifice de verdure. Le cocotier échevèle ses longs et tremblants rameaux sur le large faite du tamarinier ; l'aréquier svelte se fait jour à tra-

vers l'épais feuillage des manguiers, et sa forme aérienne contraste vivement avec le massif échafaudage du banian qui s'étale à côté. Autour des cases, le papayer balance son léger parasol, et un rideau bas et continu de bananiers masque les troncs des pamplemoussiers, des orangers et des jacquiers. La sombre ligne des créneaux de la forteresse vient se dissiner sur ce fond riant. Que votre regard ne s'arrête point trop de ce côté : il pourrait y découvrir quelque tête humaine, desséchée au soleil et tristement balancée à l'extrémité d'un bambou. Le soir arrive ; le soleil s'abaisse derrière le rideau d'arbres qui cache la rivière et ses rayons décomposés mélangent la pourpre et l'émeraude ou se tamisent au travers du feuillage. Les troupeaux rentrent dans les parcs et les beuglements sonores des taureaux se mêlent aux cris brefs et plaintifs des buffles. Le silence et le calme se font peu à peu ; l'on n'entend plus que la note monotone et douce que la brise du soir fait rendre aux cerfs-volants captifs qui planent dans les airs et auxquels les habitants qui les lancent chaque année dans cette saison attachent de superstitieux présages. Quelques lumières s'allument dans les cases accumulées sur la rive droite de la rivière, à peu de distance de la citadelle, et dans l'intérieur de celle-ci, le bruit du gong et du tam-tam, successivement répété par tous les corps de garde, va marquer à de réguliers intervalles les veilles de la nuit.

Alexis n'avait pas encore paru à Siemréap, quoique, si on se le rappelle, il y eût plus d'un mois qu'il fût parti de Bassac pour cette destination. L'excellent gouverneur me reçut à merveille et me donna ainsi qu'à mon escorte la plus confortable hospitalité. J'avais hâte d'apprendre de lui des nouvelles de la colonie et du Cambodge. Elles étaient bien différentes de ce qu'on m'avait annoncé à Coucan. La révolte de Pou Combo avait pris des proportions de plus en plus grandes. Les provinces de Compong Soai et de Pursat s'étaient soulevées. Norodom avait été cerné à Pnom Penh, et il avait fallu que les troupes françaises livrassent un grand combat pour le dégager. Les entrées du lac, Compong Leng et Compong Chenang étaient gardées par les rebelles, et quand je parlai de continuer ma route jusqu'à Pnom Penh, le gouverneur d'Angkor se récria vivement. Mais je n'étais pas venu de si loin pour rebrousser chemin sans rapporter le courrier attendu. Je déclarai donc à mon hôte que ma résolution était inébranlable et que je tenterais de passer à tout prix. Je lui donnai même cette déclaration par écrit pour qu'on ne pût le rendre en rien responsable des conséquences de ma décision. Je lui remis aussi une lettre pour le commandant de Lagrée, qui informait mon chef de l'état des choses et du parti auquel je m'arrêtais. Il s'empressa d'expédier cette lettre par estafette à Tchongcan avec prière aux autorités du lieu de la faire parvenir de province en province dans la direction du grand fleuve.

Ces précautions prises, je m'occupai de mes préparatifs de départ. Le gouverneur m'offrit pour la tra-



Façade sud d'Angkor Wat. — Dessin de E. Théron, d'après une photographie de M. Gsell.

versée du lac une grande et forte barque qui lui appartenait, mais il n'y avait pas à songer à recruter mes bateliers parmi les Cambodgiens : les sympathies des gens de la province étaient pour Pou Combo et je pouvais trouver un traître parmi eux. Je préfèrai m'adresser aux Annamites qui résident à Siemréap et se livrent à la pêche sur le lac. Je trouvai là, avec la promesse d'une forte récompense d'argent, un équipage adroit, méprisant fort les Cambodgiens par habitude, et rendu courageux par la présence de Français bien armés. Je gréai ma barque avec soin, je la munis de haches pour couper les estacades qui pourraient nous barrer le passage, de torches, de combustible, en un mot de tous les ustensiles nécessaires, et, le 2 février, nous nous lançâmes sur le lac dont nous côtoyâmes la rive orientale. A la tombée de la nuit, nous passions devant Compong Kiam, dont la rivière sert de limite aux provinces d'Angkor et de Compong Soai. Nous entrions dans les eaux ennemies.

Le lendemain, comme nous nous étions engagés, pour déjeuner et laisser reposer nos Annamites, dans la forêt noyée qui couvre les bords du lac, on vint me prévenir que deux barques armées venant du large se dirigeaient de notre côté. Examinées à la longue-vue, elles me parurent être, en effet, des barques de guerre : plumes de paon et pavillon rouge à la poupe ; lances, fusils et halberdards plantés à l'avant de la chambre. Je fis cacher tout mon monde et préparer les armes. On pouvait nous prendre pour une simple pirogue de pêche, montée par des Annamites seulement. A grande portée de voix, je fis héler par mon patron les nouveaux venus : leur contenance témoignait de la surprise de se voir ainsi devancés. « Nous sommes les rameurs du mandarin de Compong Thom qui chemine par terre avec une escorte de dix soldats armés de fusils. Nous portons ses bagages. Et vous tous, qui êtes-vous ? répondirent-ils. — Peu vous importe, dit l'Annamite, passez au large, il n'y a ici rien de bon pour vous. » L'assurance de mon patron leur donna à penser. Le reflet d'un sabre-baïonnette leur fut sans doute renvoyé par le soleil. Notre barque était grande et pouvait cacher bien des soldats. Leur chef n'était point avec eux ; à quoi bon se compromettre inutilement ? Les deux barques s'éloignèrent sans mot dire. Ce fut la seule alerte de la journée.

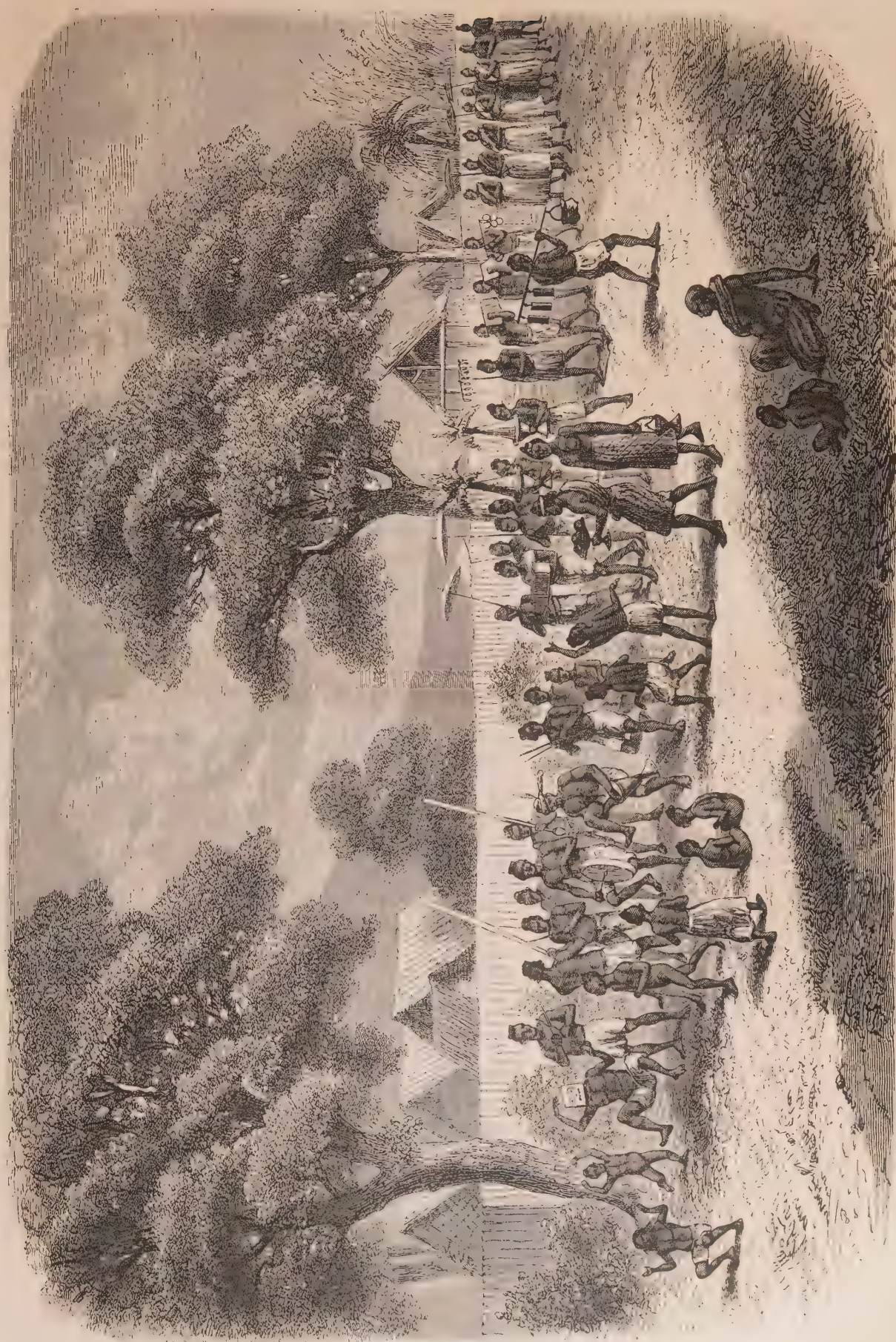
Dans la nuit du 4 au 5 février, nous donnâmes dans les passes qui conduisent du lac au bras de Compong Luong et nous les franchîmes sans encombre. Au petit jour, nous passâmes devant le poste rebelle de Compong Prak. A notre vue le tam-tam fut battu sur la rive et l'on nous héla : « Capitaine français qui se rend à Pnom Penh, » telle fut la fière réponse de mon patron. Un grand silence s'ensuivit sur la rive : quelques hommes coururent à droite et à gauche, cherchant du feu pour faire partir leurs espingoles. Quand ils y réussirent, le courant nous avait mis hors d'atteinte.

Le soir, à cinq heures, j'aperçus le pavillon français flottant sur Compong Luong. La canonnière 28 y était au

mouillage ; j'appris de l'officier qui la commandait que M. Pottier était à Pnom Penh et je continuai immédiatement ma route sur ce dernier point. J'y arrivai à onze heures et demie du soir.

Il faut avoir subi un long isolement au milieu de contrées étrangères, et être resté plusieurs mois privé de toute communication avec des gens civilisés pour bien comprendre la joie que j'éprouvai en me retrouvant tout à coup au milieu de Français et d'amis. Leur surprise n'était pas moins grande que ma joie. M. Pottier, après avoir fait une tentative infructueuse pour nous faire parvenir notre courrier, s'était résigné à attendre et il n'était pas sans inquiétude à notre sujet. Comme il arrive toujours en pareil cas, des bruits fâcheux avaient circulé dans le pays sur notre compte ; deux membres de la commission avaient, disait-on, succombé aux fatigues et aux maladies de ce redoutable Laos. Je rassurai tout le monde et, à mon tour, je m'enquis des nouvelles de la patrie. Ce fut à ce moment que j'appris la guerre d'Allemagne et son dénouement. La nuit se passa à causer de tout et de tous, et mes interlocuteurs retournèrent prendre un peu de repos, bien avant que ma curiosité fût entièrement satisfaite.

Le lendemain, je me hâtai de faire le dépouillement du courrier destiné à l'expédition. Il contenait les passe-ports de Chine, si nécessaires pour continuer notre reconnaissance du fleuve au delà de Luang Prabang ; mais les instruments qui nous manquaient encore étaient restés à Saïgon, où ils dormaient à l'observatoire depuis leur arrivée de France. Je ne trouvais à emporter, faute de mieux, qu'un baromètre holostérique. Une grande partie de nos lettres particulières étaient également restées au chef-lieu de la colonie, et cette incurie, cet oubli étaient trop dans mes prévisions pour que je m'en affligeasse. M. Pottier m'offrit une canonnière pour me rendre à Saïgon ; mais, si attrayante que fût cette offre, j'aurais manqué à mon devoir en l'acceptant. Tout retard pouvait être préjudiciable à l'expédition, et le commandant de Lagrée comptait les heures. Mon voyage s'était déjà prolongé au delà de tous ses calculs, et il avait dû continuer à s'avancer dans le Nord. Chaque jour augmentait donc la distance qui nous séparait. Enfin j'avais à traverser le Grand Lac, seul avec un Annamite, et je ne voulais pas que le bruit de mon retour pût me précéder. Le 7 février, après avoir clos mon courrier pour l'amiral, j'allai avec M. Pottier rendre visite au roi Norodom, qui me remit une lettre pour M. de Lagrée. Pnom Penh offrait à ce moment un singulier aspect : un bataillon d'infanterie de marine y campait, et donnait à la ville une animation toute militaire. On était au milieu des fêtes du jour de l'an chinois, et, malgré la guerre, les théâtres à grandes marionnettes mues par des ficelles, analogues à notre Guignol, les jeux de toute sorte attiraient une foule énorme sur la place du marché, dont presque toutes les boutiques étaient fermées. J'eus quelque peine à faire mes pro-



Famille laotienne portant des présents à la pagode. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. Delaporte.

visions de route. Le lendemain, à huit heures du matin, je repartis pour Angcor, emportant le meilleur souvenir du bienveillant et hospitalier accueil de M. Pottier. Celui-ci ne laissait pas que d'être un peu inquiet, en me voyant repartir dans de telles conditions, et il me recommanda, si je rencontrais sur ma route la canonnière 28, de m'en faire escorter jusqu'aux entrées du lac. Ce secours me fut inutile. Je réussis à passer sans encombre, et le 13 février j'étais de retour à Siemréap. — Alexis n'y était pas encore arrivé. Le courrier de l'expédition qu'il portait me sembla fort compromis. Le gouverneur d'Angcor était parti depuis deux jours pour Ban Kok, où il était appelé pour les funérailles du second roi de Siam. Je priai son frère qui le remplaçait d'expédier sur Pnom Penh notre interprète dès que celui-ci ferait son apparition et je me préparai à reprendre le chemin du Laos. Il fallait allonger mes étapes pour rattraper l'expédition le plus vite possible. Au lieu de suivre la route sinueuse que j'avais prise en venant, je résolus d'aller droit dans la direction du nord, pour rejoindre Oubôn. On m'objecta que je traverserais une zone déserte, dont certaines parties étaient impraticables aux chars. Nous n'étions plus que deux ; notre bagage était assez mince, malgré ce que je rapportais de Pnom Penh. Je répondis que nous irions à pied.

La nouvelle route que j'allais suivre me faisait passer par Angcor Wat. Je consacrai une heure ou deux à revoir le temple. C'est un de ces monuments qu'on ne se lasse jamais de visiter. Je traversai la rivière d'Angcor et je me dirigeai vers la chaîne de Pnom Coulèn. Après en avoir gravi les premières pentes, je me trouvai au milieu d'une plaine complètement déserte, recouverte de hautes herbes et de quelques bouquets d'arbres. Sur l'un des points les plus élevés, je rencontrai des ruines khmers : ce sont des tours en briques dont la base est déjà profondément enfouie dans le sol. La décoration dont la surface extérieure est revêtue est d'une grande perfection de dessin et de moulage. Tout auprès se trouve un grand bassin à revêtement de pierre. Ces tours présentent cette singularité que, seules parmi les trente ou quarante monuments khmers que l'on connaît aujourd'hui, elles n'obéissent point à la loi qui veut que les façades en soient exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Plus loin, le plateau s'ondule légèrement, de nombreux ruisseaux coulant tous vers l'est le sillonnent ; nous nous trouvions sur la lisière d'une épaisse forêt, célèbre au Cambodge sous le nom de Prey Saa (en cambodgien, forêt magnifique). La route qui la traverse n'avait pas été pratiquée depuis longtemps. Il fallut que nos Cambodgiens nous la rouvrirent à coups de hache. L'unique char à buffles qui portait toutes nos affaires se trouvait souvent arrêté par des lianes ou par les arbres qui bordaient le sentier et dont les troncs grossis ne laissaient plus entre eux un espace suffisant. Nous étions alors obligés de les entailler à hauteur des essieux de la voiture. La nuit nous surprit un soir à ce

travail ; une bande d'éléphants sauvages vint à passer et s'arrêta pour nous regarder faire. On distinguait vaguement à travers le feuillage les défenses blanches qui brillaient dans l'obscurité. En guise de passe-temps sans doute, le chef de la troupe appuya son large front contre un jeune arbre et se mit en devoir de l'ébranler ; ses compagnons vinrent à la rescousse ; un grand déchirement se fit dans le feuillage, et l'arbre vint tomber à peu de distance de nous en travers de la route. Il avait environ un pied de diamètre et ce n'était pas un petit travail que de se débarrasser de la barrière que formaient son tronc et ses branches, enchevêtrés dans le feuillage voisin. Mes Cambodgiens se lamentèrent, et dans un premier mouvement de fureur, j'ajustai l'éléphant coupable de ce méfait ; mais les indigènes me supplèrent de ne pas tirer, me représentant que la bande entière se précipiterait sur nous. Je me rendis ; les éléphants s'éloignèrent en riant sans doute du bon tour qu'ils venaient de nous jouer. A minuit, nous terminions à peine de débayer la route.

Le 18 février, nous sortions de Prey Saa, et nous quitions la province d'Angcor pour entrer dans celle de San Kéa. Quelques petits hameaux se montraient çà et là. Nous venions de faire cinquante kilomètres sans rencontrer un être humain.

Le lendemain, j'abandonnai toute espèce de véhicule ; j'engageai quelques porteurs, et, après avoir traversé le Stung Sreng très-près de sa source, j'allai coucher en pleine forêt, au pied même du plateau d'Oubôn. Il était là aussi à pic qu'au point où je l'avais descendu, en venant de Sourèn. Mais à pied cette escalade n'était qu'un jeu. Au sommet du plateau, j'appris que je me trouvais à deux jours de marche de Coucan. Je n'avais pas assez appuyé dans l'est ; il ne me restait plus qu'à reprendre, à partir de ce chef-lieu de province, la route que j'avais déjà suivie.

J'appris à Coucan qu'Alexis avait enfin passé quelques jours auparavant, se rendant à Angcor. Ce paresseux interprète avait prolongé outre mesure son séjour à Bassac, et, sans se préoccuper davantage de la mission qui lui était confiée, s'était laissé séduire par les beaux yeux d'une Laotienne qu'il avait prise pour femme. Après avoir consacré plus d'un mois aux douceurs de cet hyménée, il s'était enfin mis en route en promettant à sa nouvelle famille de revenir bientôt. Il avait, bien entendu, l'intention formelle de ne pas tenir sa parole : Alexis était catholique et légitimement marié à Pnom Penh, où sa femme était venue tout en larmes me demander de ses nouvelles.

Ce fut le gouverneur de Coucan qui me raconta la première partie de cette histoire ; j'achevai de lui conter le reste. Mes explications firent rire aux larmes ce haut fonctionnaire et toute sa cour, et la plaisanterie d'Alexis leur parut du meilleur aloi. J'avais fait changer à Pnom Penh les boutons et les galons d'uniforme de ma redingote de flanelle. L'éclat nouveau de mon costume éblouit les regards de mon interlocuteur, qui,

après en avoir admiré et touché toutes les parties, finit par me proposer de le lui vendre. Naturellement, je refusai. Attribuant mon refus à la crainte de n'être pas assez payé, le gouverneur se fit apporter plusieurs *nèns*¹ et les étala sous mes yeux. Rien ne put me toucher. En désespoir de cause, il me supplia de lui permettre de revêtir pendant quelques minutes le vêtement tant convoité. Je finis par y consentir. Mais las ! j'étais bien loin de la puissante encolure de l'indigène et ses épaules nues ne purent se loger que difficilement dans l'étroite redingote. Raide, les bras en l'air, et n'osant faire un mouvement, le gouverneur s'offrit, plein d'orgueil, à l'admiration de l'assistance, dont le respect pour lui redoubla. Il fallut cependant se dévêtir, et ce fut avec un grand soulagement d'esprit que je rentrai en possession de mon unique costume de gala, sorti intact de cette épreuve redoutable.

Le 26 février, j'étais de retour à Oubôn. J'appris que l'expédition était partie le 20 janvier pour Kémarat, mais qu'elle avait dû quitter ce point depuis longtemps pour remonter le fleuve. Le chef-lieu de province le plus rapproché de Kémarat, sur les bords du Cambodge, était Ban Mouk ; je résolus de me diriger par terre sur ce dernier Muong, et, pour éviter tout retard, de faire la route à pied. Je repartis d'Oubôn le 27 février. Les environs en sont excessivement peuplés, et il m'arrivait de changer sept ou huit fois de porteurs dans le même jour. Plus de forêts ; partout des rizières, des arbres fruitiers. Cette plaine entière sue le sel, que les habitants extraient par des lavages après la récolte du riz. Après avoir laissé, sur ma gauche, le petit Muong d'Amnat, et croisé la route que l'expédition avait suivie pour se rendre de ce point à Kémarat, j'entrai dans une zone plus accidentée et moins habitée. La forêt reparut. Le 1^{er} mars, j'arrivai au dernier village relevant d'Oubôn. Les hommes étaient fort occupés à la récolte ; on ne put me trouver, comme porteurs, qu'une douzaine de jeunes filles de dix-huit à vingt ans. Je me remis en route avec cette escorte, dont la gaieté et les éclats de rire donnaient fort affaire aux échos de la forêt. La chaleur était lourde à supporter, et quoique la charge de chacune fût assez mince, les jeunes Laotiennes s'arrêtaient à chaque ruisseau ou à chaque source. Sans le moindre souci de l'étranger qui était témoin de leurs ébats, elles se débarrassaient aussitôt de leurs langoutis, et, dans le costume du paradis terrestre, se baignaient ou se versaient réciproquement de l'eau sur la tête. Je m'asseyais et contemplais d'un œil philosophique les gracieuses académies qui s'offraient à ma vue, un peu humilié cependant du peu de cas qu'on paraissait faire de ma présence. Ma grande barbe rassurait : aux yeux des indigènes, j'étais un vieillard à qui ce spectacle devait rester indifférent. La barbe n'arrive que fort

tard au Laos, et reste toujours assez clair-semée. En calculant d'après le pays, je ne devais pas avoir vécu moins d'un siècle. La vertu de ces folles enfants ne courait donc aucun danger, et je n'essayai jamais de les détromper. Il n'en était pas de même de mon ordonnance annamite Tei, qui se prenait parfois à faire en mauvais laotien de beaux discours où il déployait toute l'éloquence et la galanterie imaginables. Mais il n'obtenait jamais pour réponse que les éclats de rire les plus moqueurs et les plus décourageants.

Le surlendemain, j'entrai dans la province de Ban Mouk ; les ondulations du sol étaient devenues de véritables collines, entrecoupées de ruisseaux à l'eau claire et vive. La forêt était d'une puissance et d'une beauté au-dessus de toute comparaison. Je n'ai jamais vu ailleurs de pareils géants végétaux, de semblables entrelacements de troncs et de branches. Je n'avais plus de jeunes filles, mais bien de vigoureux Laotiens comme porteurs, et je dus faire ce jour-là une quarantaine de kilomètres sans en changer. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes auprès d'un endroit habité : on entendait le bruit sourd des coups de hache résonner dans les profondeurs du bois. C'était un village nouveau qui s'installait au milieu de la forêt. Nous nous dirigeâmes de ce côté pour y chercher un gîte. Tout d'un coup, des cris perçants éclatèrent à nos oreilles, et devant moi, à quelques mètres à peine, déchirant le feuillage dans un immense bond, parut et disparut un tigre qui emportait un enfant. Décharger mon revolver sur l'animal, crier à mes compagnons de jeter bas leur fardeau et de me suivre, nous élançer tous ensemble en criant à la poursuite de la bête féroce, fut l'affaire d'une seconde. Quelques instants après, nous étions auprès du bébé que l'animal, effrayé ou blessé, avait laissé tomber dans sa fuite. C'était un enfant de quatre ou cinq ans. Les cris qu'il continuait à pousser prouvaient surabondamment qu'il n'avait point encore rendu le dernier soupir. Je m'empressai de le relever, je le retournai dans tous les sens ; il n'avait pas une égratignure ! Il ne cessa pourtant de crier que lorsqu'il fut dans les bras de sa mère, qui accourait tout en larmes. Le père coupait des branches sur un arbre, quand son enfant, qui jouait non loin de là, avait été enlevé. Éperdu, il avait été donner l'alarme dans le village. Les détonations de mon revolver avaient guidé les habitants qui me prirent pour un Dieu sauveur, maniant le tonnerre. La soudaineté de mon apparition, ma physiologie nouvelle, mon costume bizarre donnaient à ce sauvetage quelque chose d'étrange et de miraculeux. En quelques minutes, j'eus à mes pieds tous les cochons, toutes les poules, tous les fruits dont disposaient ces pauvres gens, et que la mère, pleurant maintenant de bonheur, me suppliait à genoux d'accepter. Les hommes se mirent à me construire une case et je ne reçus jamais une hospitalité plus empressée. On voulait me retenir à toute force et l'on me promit la souveraineté de la forêt. Je refusai : malgré toutes les

1. Sortes de barres ou de prismes rectangulaires en argent, très-légèrement recourbés et d'une longueur d'un décimètre environ, qui sont usités comme monnaie au Cambodge et en Cochinchine. Leur valeur varie de quatre-vingts à cent francs.

instances, je repartis le lendemain au point du jour. La mère me suivit pendant plusieurs lieues en me bénissant. J'ai songé souvent depuis que j'avais perdu une occasion unique de vivre heureux et tranquille.

Le 4 mars, j'arrivai à Ban Mouk; l'expédition en était repartie depuis douze jours. Les autorités du lieu me remirent une lettre adressée au commandant de Lagrée. Quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître le pli que je lui avais envoyé d'Angkor, avant mon départ pour Pnom Penh. J'avais devancé la poste indigène. A Ban Mouk, je retrouvais le grand fleuve

que j'avais cessé d'apercevoir depuis notre entrée dans le Se Moun, il y avait plus de deux mois. Je n'avais qu'à le remonter le plus rapidement possible, sûr maintenant de rencontrer l'expédition le long de ses rives. Le 5 mars, je repartis dans une petite barque. Je n'étais point fâché, surtout pour Tei, l'Annamite qui m'accompagnait, de changer de mode de transport. Le pauvre garçon, peu habitué à la marche, avait les pieds enflés; il y avait sept jours consécutifs que nous allions à pied, en faisant trente à quarante kilomètres par jour, sous un soleil de plus en plus ardent.



Types de Camnodiens. — Dessin de Janet Lange, d'après un dessin de M. Delaporte.

Le 6, je ne faisais que toucher à Peunom, grand village de la rive droite, où se trouve une pagode renommée. Une fête s'y préparait, et de tous côtés, des familles entières se rendaient au temple les mains chargées d'offrandes. J'avais trop grande hâte de rejoindre mes compagnons de voyage, pour aller voir un monument qu'ils avaient déjà dû visiter. Le lendemain, je passai à Lakon, chef-lieu de province où se trouve établie une petite colonie annamite. Tei s'aboucha avec ses compatriotes et leur donna des nouvelles de la basse Cochinchine. Enfin, le 10 mars, j'aperçus

avec un léger battement de cœur le pavillon français flottant au milieu des palmiers, sur la rive de Houtén. J'avais enfin rejoint l'expédition : c'était mon trentième jour de route depuis Pnom Penh, et j'avais parcouru 1660 kilomètres depuis que je m'étais séparé, à Oubôn, du commandant de Lagrée. Il y avait un mois que je n'avais dit ou entendu un mot de français. Je laisse à penser si j'eus hâte de me dédommager.

F. GARNIER.

(La suite à une autre livraison.)



Embouchure de la rivière Cadena. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY¹.

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Deux maisonnettes en torchis, dont une plus grande que l'autre, pourvues chacune d'une porte qu'on pouvait ouvrir ou fermer à l'aide d'un loquet en bois, caractérisaient ce site, enclos à distance par le mur de verdure de la forêt. Une plantation de bananiers, de caféiers, d'orangers, de cannes à sucre s'étendait à droite de la principale demeure. Derrière l'autre étaient disposés des carrés d'ananas, de batata convolvulus ou patates douces et d'arachides. A la bonne tenue de ce domaine, aligné, sarclé, ratissé avec autant de soin que si le propriétaire y eût constamment habité, je ne pus m'empêcher de témoigner hautement ma surprise.

Aragon, qui nous précédait, m'apprit qu'il appartenait à son oncle, le gouverneur de Marcapata, qui en surveillait la culture avec un intérêt jaloux. Après nous avoir introduits dans la plus grande des maisonnettes et avoir ouvert l'autre à nos porteurs, le mozo alla cueillir quelques fruits mûrs auxquels il nous pria de faire honneur. Tout en pelant une banane, le colonel, qui ne perdait aucune occasion de donner un coup d'épingle à l'individu, lui demanda s'il était bien et dûment autorisé à disposer ainsi du bien de son oncle : ce à quoi Aragon répondit, sans se démonter, qu'en qualité de neveu et d'héritier direct du gouverneur de Marcapata, c'était un droit qu'il exerçait par avancement d'hoirie ; qu'au reste Pepe Garcia, notre interprète en chef, nous

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

ayant fait à Miraflores les honneurs de sa chacara, il ne voyait pas pourquoi lui, Népomucène Aragon, interprète en second, il n'agirait pas de même à notre égard à Sausipata. Un coup de coude que je donnai au colonel arrêta sur ses lèvres la réplique désobligeante près d'y éclore.

L'examinador, que les alentours de Sausipata avaient paru intéresser au point de vue de ses recherches, ne prit que le temps de laisser reposer ses hommes, et les entraîna à sa suite dans la forêt qui bordait le défrichement. Restés seuls, le colonel et moi, nous procédâmes à notre installation dans celle des maisons qui nous était assignée pour demeure. Quand ce fut fait, laissant aux interprètes le soin de préparer le souper dont les deux membres postérieurs du pécarí de San Pedro devaient faire les frais, je proposai à mon compagnon de clore la journée par un bain prolongé pris à la rivière, volupté qui jusqu'alors nous avait été interdite par la fraîcheur glaciale des ondes du Ccoñi. Mais il rejeta ma proposition, dans la crainte de réveiller certain rhumatisme mêlé de goutte, que, par cette manie propre à l'Espagnol d'ennoblir les choses vulgaires, il qualifiait pompeusement « d'anciennes blessures reçues sur les champs de bataille. » Toutefois il consentit à m'accompagner jusqu'à la rivière, et même à s'asseoir assez près du bord pour que nous pussions causer sans fatigue.

Bientôt, plongé dans l'eau jusqu'au menton, et m'abandonnant sans réserve aux fraîches étreintes de la Naïade, je pus jouir à la fois des harmonies de la nature et de la conversation du colonel. De quart d'heure en quart d'heure, j'interrompais ma jouissance pour allonger le bras et réclamer de mon compagnon une cigarette qu'il confectionnait aussitôt et me tendait tout allumée.

Cette séance balnéaire fut assez longue pour que le colonel s'endormît la tête sur ses genoux. La voix d'Aragon, qui nous cria que le dîner refroidissait, interrompit le somme de mon compagnon et m'engagea moi-même à quitter la partie. Quand je sortis de l'eau, mon épiderme avait la couleur de ces squalés appelés peaux-bleues, et mes dents claquaient à faire saigner mes gencives; nonobstant, j'étais tout à fait satisfait de ce bain, et prêt à déclarer, comme le matelot qui s'enivre et qu'on rosse, et que la garde emmène achever sa nuit au violon, que je m'étais prodigieusement amusé.

Les cascarilleros ne tardèrent pas à reparaitre, rapportant de leur tournée deux rameaux de quinquinas qu'ils s'étaient procurés en grimpant sur les arbres. En l'absence de fleurs, je crus reconnaître aux feuilles coriaces et mates de l'un de ces échantillons, à leurs nervures fortement colorées et à la rigidité des pétioles qui les portaient, la prétendue variété de *cinchona calisaya* que les Indiens appellent *ichu-cascarilla*, à cause de la graminée *ichu* qui couvre les plateaux inférieurs de la Cordillère (*pajonales*), où croît habituellement cette variété de quinquina. Nos gens auxquels je

la montrai la désignèrent aussitôt par le nom que je viens d'écrire.

Le second échantillon, privé de fleurs comme le premier, me parut présenter dans ses feuilles molles et d'un vert velouté, leurs pétioles flexibles et la configuration spéciale de ses fruits capsulaires, longs de deux pouces, les caractères du *cinchona acutifolia* de Ruiz et Pavon, que les quinologistes modernes ont distrait du genre *Cinchona*, où les avaient placés les botanistes espagnols, pour les rattacher définitivement au genre *Cascarilla*.

Comme pour atténuer le plaisir que nous causait cette trouvaille des péons boliviens, leur chef nous revenait, au bras d'Eusebio, avec un violent mal de tête et une courbature qui, disait-il, ne lui permettait pas de mettre un pied devant l'autre. Dans l'idée que le malaise de notre compagnon se dissiperait en mangeant, nous fîmes servir le souper et l'engageâmes à en prendre sa part; mais il refusa toute nourriture, fit dresser son lit par ses gens et s'alla coucher sur-le-champ.

Bien que l'indisposition de l'examinador ne nous parût offrir aucun caractère alarmant, elle ne laissa pas d'influer sur l'humeur générale. Chacun se sentit attristé sans savoir pourquoi. Nous expédiâmes promptement le souper, et, au lieu de rire et de converser comme nous le faisons d'habitude, pour suppléer au dessert absent de nos repas, nous allâmes nous coucher après avoir avalé la dernière bouchée.

Les plaintes de notre compagnon nous réveillèrent au milieu de la nuit. Nous lui demandâmes s'il souffrait davantage et ce qu'il voulait qu'on fit pour le soulager; mais nous n'en obtînmes aucune réponse. Eusebio, qui le veillait, nous répondit pour lui. Le brave homme craignait que d'anciennes fièvres dont son patron avait puisé le germe aux environs de Tipoani, en Bolivie, alors qu'il surveillait l'exploitation des quinquinas, ne l'eussent repris en parcourant cette vallée, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'elle le mettrait dans l'impossibilité de nous accompagner. Une telle nouvelle acheva non-seulement de nous réveiller, mais nous fit dresser sur notre séant. Au même instant l'examinador, comme pour confirmer le dire de son fidèle Achate, faisait entendre des plaintes déchirantes. D'un bond nous fûmes sur pied. Pendant que je battais le briquet pour allumer une bougie, Perez s'approchait du malade et cherchait à lui prendre la main afin de juger, par les pulsations de l'artère, de l'intensité de son mal; mais celui-ci la retira par un mouvement brusque, et articulant de nouvelles plaintes, se roula plus étroitement dans ses couvertures. Ne sachant trop que faire, et le majordome assurant qu'un repos absolu était nécessaire au malade, nous nous assîmes près de sa couche et passâmes ainsi le reste de la nuit. De temps en temps, le colonel et Eusebio échangeaient d'un air perplexe une courte phrase; de mon côté, je réfléchissais à la situation. L'examinador, las de geindre, avait fini par s'assoupir.

Vers le matin, notre malade sortit de son assoupissement et nous déclara, d'une voix dolente, que, son état ne lui permettant pas de continuer le voyage, il se voyait forcé de nous quitter pour retourner à Cuzco. D'abord nous crûmes qu'un redoublement de fièvre motivait chez lui cette décision ; mais, en nous la signifiant, son air était si calme, que nous comprîmes qu'il avait toute sa raison. Vainement j'essayai de le

faire changer d'avis, en lui représentant que son abandon pouvait compromettre le succès de l'opération ; vainement Perez combattit sa résolution par tous les moyens que put lui suggérer la raison jointe à l'amitié, le Bolivien persista dans son projet de départ. Son abandon, nous dit-il, ne pouvait entraver la marche du voyage, ni influer en rien sur l'heureux résultat qu'il en attendait, ses hommes devant nous accompagner,



Embouchure de la rivière Cuchua. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

et leur expérience pratique étant supérieure à la sienne. Les instructions que d'ailleurs il leur donnerait en partant devaient bannir à cet égard toute crainte de notre esprit. Comme nous revenions à la charge, espérant toujours le détacher de son idée, il nous déclara qu'il mourrait s'il restait plus longtemps dans la vallée, et que, par humanité, nous ne devions pas chercher à le retenir.

Devant cette obstination de notre compagnon toute insistance eût été superflue et nous le laissâmes libre d'agir comme il l'entendait. Ses gens eurent bientôt tout préparé pour son départ. Eusebio s'était offert à l'accompagner. Le colonel, jugeant que l'état du malade ne lui permettait pas d'entreprendre la route à pied, lui offrit son hamac de toile dans lequel il serait commodément couché. A l'aide d'un bambou, deux

péons le porteraient sur leurs épaules et leurs camarades les accompagneraient pour les relayer au besoin. De la sorte, on atteindrait sans trop de fatigue Chile-Chile, d'où un exprès envoyé à Marcapata ramènerait une monture pour le malade. Leur tâche remplie, les péons reviendraient à Sausipata, où nous allions attendre leur retour pour continuer le voyage.

En achevant, le colonel me regarda comme s'il eût craint que je n'élevasse quelque objection contre la proposition qu'il avait cru devoir faire sans prendre mon avis ; mais je le rassurai en l'approuvant par un signe de tête.

Cette proposition devait agréer fort au malade, à en juger par un sourire singulier qui éclaira sa physionomie. Ce sourire semblait dire que l'issue du débat était toute à son avantage, et qu'on lui accordait au delà de ce qu'il eût osé demander. Après des adieux que notre

situation respective rendait fort tristes, nous le vîmes partir suspendu aux épaules de deux de ses hommes, et précédé par les deux autres qui frayaient le passage. Eusebio étendait au-dessus de la tête de son patron, en manière de parasol, un bouquet de palmes. Bientôt le petit groupe atteignit le seuil de la forêt, qui sembla s'ouvrir et se fermer sur lui comme une gueule sombre.

Ce brusque départ de gens auxquels nous unissions, comme autant de liens, la vie du désert et les misères subies en commun depuis le commencement du voyage avait laissé dans les esprits un vide singulier. Il semblait à chacun de nous qu'une portion de son être s'était détachée, que l'examinador et les péons emportaient avec eux. Le colonel Perez en particulier semblait vivement affecté de l'abandon de notre compagnon, que, depuis leur petite orgie au pied de la côte de Morayaca et les confidences délicates qu'ils



Vue de Sausipata. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

avaient échangées sur leurs épouses, il traitait comme un vieil ami.

« Pauvre diable ! fit-il après une pause ; qui sait s'il reverra jamais sa Bolivie, et même s'il arrivera vivant à Chile-Chile !

— Bah ! vous croyez cela ? fis-je.

— Comment si je le crois ! Vous n'avez donc pas vu la triste mine qu'il avait en partant ?

— C'est parce que je l'ai vue au contraire, que j'oserais vous assurer que cet homme n'est pas plus malade que vous et moi. »

En m'entendant parler ainsi, la figure du colonel eut une expression d'ahurissement si comique, qu'en toute autre occasion je n'eusse pas manqué d'en rire.

« Qui a pu vous donner une pareille idée ? me demanda-t-il.

— Plusieurs choses dont je ne vous dirai que les principales. D'abord la maladie de l'individu survenue

comme un coup de foudre ; ensuite son empressement à retirer sa main, quand vous avez voulu lui toucher le poulx, que probablement vous auriez trouvé égal et fort calme ; et puis encore certain sourire à la fois joyeux et narquois qu'il n'a pu réprimer lorsque vous lui avez offert de le faire accompagner par ses hommes, sourire qui était bien moins celui d'un malade reconnaissant de ce qu'on fait pour lui que celui d'un homme qui s'applaudit intérieurement du succès de sa ruse.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le colonel sur trois tons différents ; mais dans quel but aurait-il joué cette comédie ?

— Ah ! voilà. Ce señor bolivien est de nature délicate et n'a pu s'accommoder de notre genre de vie. Marcher tout le jour, traverser à gué torrents et rivières, recevoir la pluie sur le dos, risquer à chaque instant de se casser les jambes ou le cou, dormir sur

la dure et se nourrir de viandes détestables, tout cela lui paraissait absurde, ridicule, fatigant à l'extrême, et pour y mettre un terme il n'a rien vu de mieux que de feindre une maladie qui pouvait l'emporter s'il fût resté plus longtemps avec nous. L'expérience de ses gens, comme il nous l'a dit, pourra suppléer à la sienne, et pendant que nous trainerons nos guêtres à travers les forêts et mangerons de la vache enragée, notre homme se reposera et attendra tranquillement à Cuzco le résultat de notre exploration. »

Une des manies du colonel était de se croire fin comme l'ambre et de ne s'en laisser conter, comme il disait, par qui que ce fût. Aussi parut-il singulière-

ment mortifié à l'idée d'avoir été la dupe de notre compagnon. Si l'examinador eût été présent, il est certain que Perez lui eût dit vertement son fait; mais à cette heure il était loin et riait probablement dans sa barbe du tour qu'il nous avait joué.

Cet échange de paroles entre le colonel et moi avait eu lieu à voix basse, et les interprètes, pas plus que nos porteurs, n'en avaient entendu un mot. Pour eux la maladie de l'examinador fut toujours bien réelle et son départ impérieusement commandé par la circonstance. Comme nous étions convenus d'attendre à Saupipata le retour des cascarilleros, nous profitâmes du loisir forcé que nous imposait leur absence, pour éta-



Départ de l'examinador. — Dessin de Emile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

ler nos hardes au soleil, donner de l'air au contenu de nos ballots et mettre un peu d'ordre dans nos affaires.

Les provisions de bouche, auxquelles nous n'avions pas touché depuis Hiapchana, le singe et le pécari tués à San Pedro ayant pu suffire à notre alimentation quotidienne, furent les premières choses que nous nous empressâmes de visiter. Mais à peine eut-on déroulé les bannes qui les enveloppaient qu'une odeur empestée nous monta aux narines, comme un présage de malheur que l'aspect de nos victuailles eut bientôt confirmé. Le mouton sec, devenu d'un brun violacé, était la proie de vers immondes; le pain grillé, gonflé

comme une éponge, se couvrait d'un duvet grisâtre, où la loupe eut permis de voir de curieuses végétations; le riz, malgré sa dureté, s'était ramolli et entraînait fermentation, et les oignons, comme pour nous narguer, tiraient un bout de langue verte. Le reste de nos provisions était à l'avenant.

A la vue de ce plantureux amas de vivres, si réjouissant l'avant-veille et dans lequel la pluie et la chaleur combinées avaient apporté le désordre et la corruption, nous restâmes l'œil morne et la tête baissée, comme les coursiers d'Hippolyte dans le récit de Thérémène. Quant au colonel, que sa qualité de conservateur du garde-manger de l'expédition rendait jusqu'à

certain point responsable de ce désastre, il en fut si fort affecté que, lâchant un juron terrible et fourrageant ses cheveux gris, il allait s'en arracher deux ou trois poignées, lorsque je l'arrêtai à temps en lui représentant que la dépouille de son chef n'améliorerait en rien nos affaires et pourrait l'exposer à prendre un coryza ; que la seule façon de se consoler d'un mal sans remède, c'était de l'oublier : n'avions-nous pas avec nos fusils des munitions de chasse ? Pepe Garcia, à défaut de nous-mêmes, ne pourrait-il tuer un autre pécari et Aragon un autre singe ? Le colonel écoutait mes raisons de l'air d'un homme qu'on réveille en sursaut. La perche que je lui tendais lui semblait si fragile qu'il hésitait à la saisir et à s'y confier. Néanmoins, à force de lui répéter que la Providence était grande et miséricordieuse, qu'elle avait l'œil sur nous et ne permettrait pas que nous en fussions réduits à tirer à la courte paille pour savoir lequel d'entre nous servirait de pâture aux autres, son cœur finit par se reprendre à l'espérance et sa physionomie, jusque-là bouleversée, ne tarda pas à se rasséréner.

Le premier moment de stupeur passé, nous vérifiâmes plus attentivement l'état des provisions, afin d'en tirer tout le parti possible. Le mouton, débarrassé de ses hôtes, fut lavé avec soin et exposé au feu après qu'on en eut retranché les parties corrompues. Le riz, étendu sur des bannes, fut soumis à l'action du soleil. Le pain, que nous flairâmes, sentait l'aigre et s'attachait aux doigts comme une colle. Rebutés par son odeur et par sa mine, nous allions l'abandonner aux oiseaux du ciel, si nos porteurs présents à l'inventaire ne l'eussent demandé pour eux. Il va sans dire que nous le leur donnâmes. Comme ils avaient eu soin de colliger les débris de viande gâtée au fur et à mesure que nous les enlevions, ils n'eurent qu'à joindre le pain à la viande, à les déposer dans une marmite avec addition d'eau, de sel et de piment, et à brasser vivement le tout, pour composer au bout d'un moment de cuisson une manière de panade d'une teinte et d'un fumet équivoques, mais dont l'abondance parut les dédommager de la qualité.

De leur côté, Pepe Garcia et Aragon, pour nous prouver que nous avions eu raison de compter sur eux dans cette circonstance critique, chargèrent leurs fusils, et s'encourageant mutuellement de la voix et du geste, allèrent battre la forêt en quête de gibier, nous laissant le colonel et moi à nos affaires.

Au coucher du soleil, ils revenaient avec quelques oiseaux qu'ils avaient tués. Le doyen d'entre eux était un pénélope de la taille de notre coq-faisan d'Europe. Son plumage d'une teinte olive sombre était tiqueté de points blancs. Deux cachets blancs formés par une pellicule dénudée entouraient les ouïes de ce gallinacé, dont la minceur du col et la finesse délicate des plumes à cet endroit rappelaient beaucoup la pintade. Deux pics qui figuraient dans cette collection ornithologique destinée à notre souper me parurent assez curieux. Le plus robuste était de la grosseur d'un corbeau. Son plumage d'un vert obscur et uniforme, sa queue longue et cuné-

forme avaient des reflets mordorés, chatoyants, qui passaient du vert au brun-roux, selon le jeu de la lumière. La robe entière de l'oiseau paraissait sablée de poudre de bronze. Une aigrette de velours noir ornait sa tête et se prolongeait en s'effilant jusque sur le dos. Son compagnon, de la taille d'un merle, était d'une nuance générale olive sale. Les premières rémiges des ailes et les grandes rectrices étaient d'un jaune paille frangé de noir. Ces deux grimpeurs avaient, comme leurs congénères d'Europe, le bec long, droit, fort et aigu, les ongles courbes et puissants. On me laissa juste le temps de les examiner, puis on jeta leur plume au vent et leurs cadavres furent mis en brochette. Ce soir-là notre souper fut peut-être un peu maigre, au propre comme au figuré, les beaux oiseaux n'ayant que la peau sur les os et la part de chaque convive étant assez réduite ; mais nous nous en consolâmes par un bon somme qui dura sans interruption jusqu'au lendemain.

Pour charmer le séjour forcé que nous imposait à Sausipata l'absence des cascarilleros, chacun de nous régla l'emploi de ses heures à sa fantaisie et se créa des distractions selon ses goûts. Le colonel Perez et Pepe Garcia passèrent dans les bois une partie de leurs journées, pendant que j'explorais les environs en compagnie d'Aragon, dont le babil me fatiguait parfois, mais m'amusait le plus souvent. En notre absence, les porteurs commis à la garde du domaine faisaient provision d'eau potable et de combustible, récuraient la marmite, balayaient nos demeures et remplissaient convenablement leur office de ménagères. Quand leur besogne était finie, et une heure y suffisait amplement, ils s'allongeaient sur l'herbe et faisaient un somme ou s'asseyaient en rond, et, mâchonnant des feuilles de coca, ils causaient de la patrie et du foyer absents. Les soupirs qu'ils leur envoyaient par delà les monts, s'adressaient moins aux femmes et aux enfants qu'ils y avaient laissés qu'à la chicha dont ils étaient sevrés depuis quelques jours et que l'eau du Ccoñi, malgré sa teinte blonde et louche qui rappelait le ton de la bière locale, ne pouvait remplacer pour eux.

Les environs de Sausipata, que je visitai en détail, m'offrirent les aspects les plus variés. Guidé par Aragon, qui connaissait tous les coins et recoins de son futur domaine, comme il se plaisait à le dire, je pus en passant de la plage au taillis et du défrichement à la haute futaie, admirer, dessiner, annoter à mon aise, et cela dans un périmètre de plus d'une lieue. Si voir, c'est avoir et savoir, je m'appropriai le paysage et je l'appris par cœur. Je crois même, sans toutefois rien préciser à cet égard, que, dans ces promenades faites la hache sur l'épaule et l'album sous le bras, il m'arriva de découvrir des essences végétales dont le secret ravirait les industriels auxquels je pourrais le livrer pour l'exploiter avec ou sans garantie du gouvernement.

Un endroit entre autres m'avait plu à première vue, et de moi-même j'y revins plusieurs fois. C'était une manière d'étroite prairie coupée par un ruisseau clair et murmurant, qui se divisait en petites rigoles avant



Rivière Ccoñi aux environs de Sausipata — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

d'atteindre le Ccoñi où il s'allait perdre. Tout verdoyait et s'épanouissait sur son passage, depuis l'herbe jusqu'aux fleurs représentées par des celsias, des amorphas, une admirable variété de rhexia qui m'était inconnue, des buissons de mimosas et force calcéolaires. Deux croupes de rochers d'un grès carbonifère, ici dénudés, là recouverts d'épais fourrés, s'élevaient à l'entrée de ce joli square, que des coteaux boisés, d'une perspective assez rapprochée, entouraient comme un mur d'enceinte.

Ce qui caractérisait surtout sa physionomie et attirait tout d'abord le regard, c'étaient deux magnifiques groupes de fougères arborescentes du genre *Alsophila*, placés en avant des rochers de chaque côté du ruisseau. Leur vue me remit en mémoire un fait que j'avais oublié. C'est que, dans les vallées orientales du Pérou, chaque fois qu'il m'était arrivé de trouver ce genre de fougère, c'avait été, presque toujours à ciel découvert, près de quelque rocher, dans une exposition humide et rarement à l'ombre des forêts. J'en avais inféré que l'exception avait été prise ici pour la règle et que notre fougère, malgré la sympathie de sa famille pour le couvert des bois, et le nom d'*alsophila* que lui avait donné quelque botaniste plus soucieux de l'habitat de la plante que de ses caractères, n'était pas si *amie de la forêt* que ce nom semblait l'indiquer.

Au reste, en botanique comme en zoologie, le remaniement de la nomenclature et la révision des noms de la plupart des ordres, des genres et des individus sont des besoins vivement ressentis par les intelligences sincères de notre époque. Aujourd'hui que la démolition et la reconstruction de nos édifices sont à l'ordre du jour, qu'on retire aux boulevards, aux places et aux rues leurs anciens noms pour leur en donner de nouveaux, pourquoi n'en userait-on pas de même à l'égard des qualificatifs ignares ou absurdes qui fourmillent dans les traités scientifiques et dont le *Chrysophyllum argenteum* du révérend Plumier est un échantillon botanique pris au hasard entre dix mille?

Les alentours de notre bivouac, aux endroits dépourvus d'arbres et baignés de lumière, abondaient en papillons de plusieurs sortes, auxquels chaque jour je faisais la chasse sans pouvoir réussir à en prendre un seul. Il existait alors à Cuzco une charmante enfant, aujourd'hui digne épouse et heureuse mère; je lui avais promis de rapporter un souvenir quelconque de mon voyage. Or les beaux papillons qui passaient et repassaient devant moi me paraissaient par leurs vives couleurs, la légèreté de leur vol et la mobilité de leurs allures, un symbole vivant de l'enfance gracieuse, folâtre, toujours en mouvement et le don le plus en harmonie avec sa nature qui pût lui être fait. Mais les papillons de *Sausipata*, comme s'ils avaient deviné ma pensée et que l'honneur d'être offerts en cadeau ne leur eût pas souri, se tenaient prudemment entre ciel et terre, et faute d'un lambeau de gaze qui me permit de les arrêter dans leur vol, lassaient mes jambes et mes

bras, esquivant mes coups de mouchoir et déjouaient toutes mes tentatives.

Leur zone de prédilection était l'espace découvert qui s'étendait entre les maisons et la plage. Des pierres et du sable y tenaient lieu de fleurs. Les papillons s'y donnaient rendez-vous aux heures les plus chaudes de la journée. Immobiles, les ailes ouvertes et posées à plat sur les pierres, ils semblaient pâmés de plaisir sous l'ardente chaleur qu'elles résorbaient. A ces moments, je pouvais les approcher d'assez près pour reconnaître le genre auquel ils appartenaient et admirer les couleurs éclatantes de leurs ailes squammeuses. Dans cet écrin de pierreries volantes, l'espèce des *Piérides* était la plus nombreuse. Il y en avait de blanches, de citron pâle, de jaune d'or, de lilas fade, de mates comme l'opale, de diaphanes comme la gaze, de transparentes comme le cristal, d'unies et d'ocellées avec ces nervures noires ou grises qui s'anastomosent sur leurs ailes et caractérisent si bien cette espèce, qu'on la reconnaît d'un coup d'œil en la voyant traverser l'air.

Pêle-mêle avec ces *Piérides* se trouvaient des *Argus* d'un bleu céleste assez étrange, terne et grisâtre à contre-jour, argentin satiné à la lumière; des *Colias* d'un jaune de chrome ponctué de minium; des *Satyrides* brunes ou fauves, avec un amas régulier de taches oculaires; des *Vanessas* blanches et vertes, des *Polyommates* d'un brun de suie frangé de pourpre, des *Apaturas* à la livrée sombre flammée de couleurs vives. J'en omets à dessein, et non des moins brillants.

Tous ces papillons, les grands, les moyens, les petits, fraternellement confondus dans le même rayon de soleil, se laissaient pénétrer par la chaleur de l'astre jusqu'à ce qu'elle eût rendu les pierres assez brûlantes pour qu'on n'y pût poser la main. Alors, interrompant leur bain de feu, ils s'envolaient vers la rivière, s'abattaient sur le sable humide et, déroulant leur spirित्रомpe, pompaient, à défaut du suc des fleurs absentes, la fraîcheur qui s'en exhalait. Leur œuvre ne les absorbait pas au point de se laisser surprendre, et chaque fois que, mettant à profit leur torpeur apparente, j'allongeais la main vers l'un d'eux, l'essaim entier se dispersait aussitôt dans l'espace.

Un matin, j'aperçus sur le sable plusieurs groupes de ces lépidoptères dont les individus étaient tellement rapprochés les uns des autres qu'à distance ils formaient comme des tas compactes. Leur immobilité semblait plus profonde que de coutume. Je m'approchai d'un groupe et j'ôtai mon chapeau pour en coiffer à la fois, si c'était possible, tous les papillons qui le composaient. Mais au moment où mon couvre-chef allait s'abattre sur eux, je restai le bras en l'air, occupé à les considérer. Tous piétinaient simultanément, à la façon de vendangeurs foulant la grappe, certaine masse brune dont je ne pouvais définir la nature et dans laquelle leur spirित्रомpe fouillait avec acharnement. Un frémissement continu de leurs ailes témoignait du plaisir que leur causait ce genre d'exercice, qui n'était autre que l'acte de la réfection. J'allongeai le pouce et



Groupe de fougères arborescentes aux environs de Sausipata. — Dessin de Rion, d'après une aquarelle de l'auteur.

l'index avec précaution et saisis un magnifique individu du genre *Podalarius*, que j'examinai à mon aise et remis ensuite à sa place sans qu'il manifestât le moindre effarement. Deux ou trois de ses voisins, que je pris à la fois au risque d'endommager les squammes de leurs ailes, se montrèrent d'aussi bonne composition que lui. Jusque-là je n'avais surpris que l'effet ; restait à découvrir la cause, et pour ce faire je ne vis rien de mieux que de toucher du doigt l'appât auquel les papillons s'étaient laissé prendre. Une interjection de dégoût m'échappa en reconnaissant sa nature...

Les entomologistes ont déjà constaté le fait de papillons recherchant des immondices de toutes sortes et des cadavres d'animaux pour s'en nourrir à défaut du suc des fleurs. Mais ils n'attribuent ce goût singulier qu'à certains genres de ces insectes, et notamment aux *Apaturas*, aux *Vanessas* et aux *Limenitis*. D'après ces savants d'autres espèces ont également des goûts spéciaux qui les caractérisent. Ainsi les unes affectionnent la sève qui découle de certains arbres ; d'autres la miellée qui recouvre les feuilles et les bourgeons de certains végétaux ; d'autres enfin les terrains fangeux ou seulement mouillés dont ils pompent l'humidité.

Nos remarques à l'égard des *Rhopalocères* ou papillons diurnes de Marcapata ne sont pas restreintes à telles ou telles espèces, mais s'appliquent indistinctement à tous les lépidoptères qui composaient les essaims que nous avions journellement sous les yeux... Tous recherchaient également le sable humide pour y plonger leur spiritrompe ou s'abattaient en foule sur les immondices que le hasard plaçait sur leur chemin. Grâce au goût spécial, on pourrait dire dépravé de ces lépidoptères, qui les attirait sur un point donné d'une lieue à la ronde, je pus choisir au tas, comme s'il se fût agi de pommes ou de noix.

A défaut d'épingles et de liège pour les piquer, de boîtes ou de cartons pour les contenir, j'eus l'idée de les renfermer, les ailes ouvertes dans des triangles de papier que j'empilai et recouvris de deux planchettes assujetties par des ficelles. Si les entomologistes et les chasseurs de papillons pouvaient sourire de ce mode un peu bien naïf de conserver les insectes qu'ils passent leur temps à poursuivre, je leur dirais qu'il fit merveille : que mes papillons arrivèrent sains et saufs à leur destination ; que ma petite amie battit des mains quand je les déballai, en fut joyeuse au delà du possible et par ses élans naïfs me paya bien mieux de mes soins et de mes fatigues, que ne l'eussent fait Messieurs de la quatrième classe de l'Institut, en m'accordant publiquement une mention flatteuse avec tremolo de cymbales et de grosse caisse.

Cette chasse aux insectes, en y rattachant comme distractions une plante cueillie çà ou là, un caillou ramassé sur la plage, une note prise au hasard, un coucher de soleil observé, un effet d'ombre ou de lumière fixé sur le papier, remplissaient assez agréablement mes heures. J'ai dit que le colonel et Pepe Garcia pas-

saient les leurs au fond des bois en quête de gibier. Chaque soir j'attendais leur retour pour examiner en détail le produit de leur chasse, qui consistait le plus souvent en beaux oiseaux. Si l'un de ceux-ci me paraissait rare ou curieux, je réclamaï sa dépouille au nom de la science ; mais comme mes réclamations, si modérées qu'elles fussent d'ailleurs, diminuaient d'autant la portion congrue, ce n'est pas sans rechigner qu'on y faisait droit. Donc, pour ne pas mécontenter nos pourvoyeurs, je les laissais vouer à la casserole les orioles, les coqs de roche, les tangaras et les toucans, les perroquets et les perruches dont le vent dispersait le brillant plumage comme il eût fait d'une jonchée de fleurs. Un instant j'avais eu l'idée de recueillir cette plume éclatante digne de composer l'oreiller d'un sylphe ou d'une péri ; mais les moyens de transport me manquaient. Les Indiens, fidèles au rôle d'animaux surmenés qu'ils jouaient depuis Marcapata, en se plaignant sans cesse du poids de leurs ballots, n'eussent pas manqué sous un prétexte ou l'autre de laisser mon butin en route.

Comme on en peut juger par ce qui précède, notre séjour à Sausipata n'avait rien de bien déplaisant et nul ne songeait à s'en plaindre. Seules nos affaires en ce qui touchait au but du voyage s'accommodaient peu de ce *statu quo* et n'avançaient pas. Déjà je commençais à trouver que les péons prolongeaient par trop leur absence, lorsque le dixième jour, au matin, des cris retentissant sous la futaie nous annoncèrent leur retour. Ils apportaient des nouvelles satisfaisantes de la santé de leur patron, que la fièvre avait quitté peu après son départ de Sausipata et qui depuis ce moment s'était porté de mieux en mieux. Ils l'avaient conduit à petites journées jusqu'à Chile-Chile, et pendant qu'il se reposait chez Pepe Garcia, un Indien du village était allé à Marcapata lui chercher une mule. En se séparant de ses hommes, il les avait chargés de nous transmettre, avec ses amitiés, les regrets qu'il éprouvait de n'avoir pu nous suivre.

Le colonel avait écouté, le poing sur la hanche et les sourcils froncés, la relation du voyage de notre prétendu malade faite par Eusebio. Quand celui-ci l'eût terminée, en nous annonçant qu'à cette heure l'examinador devait être arrivé à Cuzco, Pérez se retourna vers moi et me dit à mi-voix : « Il a dû faire la leçon à ses hommes ; mais j'aurai l'œil sur eux ; et le premier qui bronche... » Un geste significatif compléta sa phrase.

Je souris de cette bravade du colonel, qu'à première vue et sur la foi des moustaches rébarbatives dont la nature avait armé sa lèvre supérieure on eût pu croire un don Spadavento, un Tranche-montagne et peut-être pis, et qui pour ses amis et connaissances n'était qu'un brave homme, égoïste, tatillon, susceptible et passablement vaniteux.

La façon dont les péons avaient retrouvé leur chemin à travers les méandres de la vallée, vraiment inextricables et où, sans le secours de nos interprètes,



Papillons de Sausipata. — Dessin de Mesnel, d'après une aquarelle de l'auteur

je me fusse infailliblement perdu, m'étonnait fort et m'intéressait bien plus, je l'avoue, que la surveillance immédiate que se proposait d'exercer sur eux notre compagnon. Aux questions que je leur fis à ce sujet, ils répondirent que les traces laissées par notre précédent passage leur avaient fourni des indications suffisantes pour se guider. Ici nos porteurs avaient fait une chute et moulé leur empreinte en creux dans l'argile du sol. Plus loin, leurs mains, en cherchant un point d'appui, avaient cassé une branche d'arbre ou déraciné une touffe d'herbe; ailleurs, c'était une fleur que j'avais lacérée pour en examiner les divers organes, et qu'ils avaient retrouvée en chemin. Une seule fois, leur sagacité avait été mise en défaut, ou plutôt les traces qu'ils suivaient s'étaient interrompues. C'était dans la forêt, près d'un ruisseau large, mais peu profond, que nous avions traversé à la file. Toutefois leur indécision

n'avait duré qu'un instant : un batardeau qu'ils avaient eu l'idée de construire, pour détourner le cours de l'eau, leur avait permis de découvrir dans son lit de glaise le sillon creusé par notre passage. Cette piste les avait remis sur la voie.

Jusqu'à cette heure, je n'avais vu que les Peaux-Rouges de Cooper en état d'accomplir, avec l'aide du romancier, de pareils prodiges d'adresse. Mais, en trouvant chez les péons boliviens cette acuité des sens qui m'avait fait l'effet d'un artifice littéraire, je fus forcé de reconnaître que la vie sylvestre, sinon sauvage, développe chez l'homme une merveilleuse sagacité, dont nos populations urbaines n'offrent aucun exemple, par cela même que cette qualité serait sans emploi. Seul l'agent de police, avec son flair de limier pour suivre le crime à la trace, peut être comparé au Peau-Rouge, reconnaissant, dans sa forêt, à l'aide de faibles indices,



Ajoupa de Jimiro. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

le passage de ceux qui l'ont traversée, leur nombre, leur âge et jusqu'à la race dont ils sont issus.

Rien ne nous retenait plus à Sausipata. Après deux heures de repos accordées aux péons, nous le quittions pour continuer notre route. Comme d'habitude, les interprètes avaient pris la tête du détachement; nos porteurs suivaient pêle-mêle. En remarquant que certains d'entre eux étaient restés en arrière, je revins sur mes pas pour savoir ce qui les retenait. Je les trouvai courant à travers la plantation et la saccageant de leur mieux. Déjà ils avaient brisé bon nombre d'arbustes de coca, arraché des cannes à sucre, ployé les bananiers en se suspendant à leur cime et décapité les ananas encore verts. Indigné de cet acte de vandalisme, je courus sus à l'un d'eux que je pris au collet en lui demandant s'il était ivre ou fou pour se conduire de la sorte.

« Ni fou, ni ivre, Taytachay (petit père), me répondit-il avec un sourire placide. Mais mes camarades et

moi nous ne voulons plus qu'on nous envoie travailler à Sausipata. »

Comme je le regardais d'un air étonné, cherchant à deviner le sens de ses paroles :

« Tu es étranger au pays, me dit-il, et tu ne peux savoir ce qui s'y passe. Promets à l'Indien de ne pas redire ses paroles au señor Aragon, et il t'apprendra ce que tu ignores.

— Pourquoi Aragon plutôt qu'un autre ? lui demandai-je.

— C'est que le señor Aragon est le neveu de don Rebolledo, le gouverneur de Marcapata; que Sausipata appartient à don Rebolledo, et que s'il apprenait par son neveu que nous avons coupé ses arbres, il nous fouetterait, nous mettrait en prison et nous y laisserait pourrir, aussi vrai que le soleil de Pachacamac nous éclaire !

— Avouez, drôles, que vous ne l'auriez pas volé ! »

L'Indien allait répliquer quand je lui ordonnai de



Vue de la rivière Ccoñi aux environs de Jimito. — Dessin de Kion, d'après une aquarelle de l'auteur.

se mettre en route. Le gros de la troupe avait sur nous une avance qu'il importait de regagner. La conversation entamée pouvait d'ailleurs se poursuivre en marchant. L'homme obéit et ses compagnons le suivirent, non sans manifester à haute voix le regret de n'avoir pu compléter leur œuvre de destruction en incendiant les deux chaumières.

Chemin faisant, moitié par intimidation, moitié par la promesse de leur garder le secret vis-à-vis d'Aragon, qu'ils semblaient redouter à l'égal du diable, je pus obtenir des Indiens l'explication de leur conduite, motivée par un système d'exaction que j'étais loin de soupçonner.

Ainsi, le domaine de Sausipata, dont j'avais admiré la bonne tenue, n'était pas cultivé par son propriétaire, le gouverneur de Marcapata, mais par des Indiens du village, qui, sur son ordre, y venaient tour à tour. Retenu chez lui par les devoirs de sa charge et ne pouvant, comme ses voisins de Huaynapata, de Miraflores, de Corregidor, travailler lui-même à sa plantation, le fonctionnaire avait imaginé d'en faire un pénitencier et d'y envoyer ses administrés en punition des fautes qu'ils pouvaient commettre. Selon la gravité du cas, les condamnés passaient à Sausipata de huit jours à un mois, occupés à des travaux agricoles dont le programme leur était remis en partant; le gouverneur ne s'y montrait qu'une ou deux fois l'an pour en récolter les produits; mais Aragon, en qualité d'héritier de son oncle, y venait tous les mois s'assurer par lui-même que les ordres de ce dernier étaient exécutés.

Parfois il arrivait qu'au temps des semailles ou des façons à donner au domaine, le gouverneur n'avait sous la main aucun délinquant qu'il pût envoyer à Sausipata, les Indiens qui pressentaient cette époque néfaste, redoublant de zèle, d'activité, et remplissant exactement tous leurs devoirs; mais ils avaient beau surveiller leurs actions et leurs paroles, le gouverneur, qui rôdait autour d'eux et les guettait comme un chat fait d'une souris, parvenait toujours à les prendre en faute. L'idée que sa plantation était en souffrance le rendait ingénieusement féroce à l'endroit de ses administrés, et dans l'action la plus futile il trouvait matière à délit. A ces moments-là l'Indien qu'il surprenait buvant un verre de chicha et plaisantant avec un camarade devenait un ivrogne et un perturbateur du repos public; d'un autre qu'il eût rencontré cueillant des fruits sauvages dans les halliers ou ramassant des branches mortes, il faisait un déprédateur, un larron du bien de l'État, qu'il importait de châtier pour le bon exemple. Une fois les travailleurs raccolés et partis pour Sausipata, il se frottait les mains, souriait volontiers et devenait assez traitable.

Durant leur séjour au pénitencier, ces condamnés à la culture étaient visités quelquefois par les Chunchos, qui poussaient des reconnaissances dans la vallée et qui, non contents de s'approprier leurs coiffures et leurs habits, leur ôtaient jusqu'à leurs chemises

Sans amis ni voisins à qui ils pussent emprunter des effets de rechange, les malheureux étaient forcés d'achever leur temps d'exil dans la tenue d'Adam avant son péché. Pour rentrer à Marcapata sans blesser les regards des populations, ils ceignaient leurs reins d'une feuille de bananier qu'ils renouvelaient fréquemment, le tissu végétal, plus brillant que solide, se recroquevillant bientôt sous l'ardeur du soleil. C'est dans ce costume, qui rappelait celui des ascètes de la Thébaïde, qu'ils s'étaient présentés au gouverneur de Marcapata, le prenant à témoin de l'injuste rigueur de la destinée; mais ce fonctionnaire les avait brutalement éconduits, en objectant qu'il n'était pas responsable des faits et gestes des Chunchos; que s'ils fussent restés honnêtes et tranquilles chez eux, au lieu de s'exposer par leur conduite à la sévérité des lois, ils n'auraient perdu dans l'exil ni leurs habits, ni leurs chemises.

J'avoue qu'en écoutant cette narration à la fois lamentable et grotesque, l'envie de rire m'était venue plus d'une fois. Mais je l'avais contenue par pitié pour le narrateur et ses camarades, que leur mauvaise étoile, en les obligeant à vivre à Marcapata sous le régime absolu de don Rebollido, vouait fatalement au pénitencier, chaque fois que la plantation du gouverneur avait besoin de bras.

En terminant, l'Indien me demanda s'il était coupable d'avoir détruit des arbres et des plantes qu'on le forçait de cultiver en qualité de galérien. J'eus bien envie de lui répondre qu'au contraire j'approuvais sa conduite et qu'à sa place j'en aurais fait de même, peut-être pis; mais une considération diplomatique m'en empêcha. Comme je gardais le silence, l'homme, loin de s'en inquiéter, sourit et regarda ses camarades; il le prenait pour une approbation tacite, en vertu du dicton : Qui ne dit mot consent.

Sa confiance, dont je le remerciai intérieurement, me découvrait à la fois les intrigues et la position respectueuse des deux pouvoirs qui régentaient Marcapata. Notre ancienne connaissance le gouverneur, que, sur la foi de son humilité et de son costume, j'avais cru jusqu'alors simple d'esprit et tout à fait inoffensif, m'apparaissait maintenant comme un despote ingénieux et redoutable à qui tous moyens étaient bons pour en arriver à ses fins. Son attitude indifférente lors de l'enrôlement de nos porteurs et la liberté d'action qu'en cette circonstance il avait laissée au curé, m'étaient expliqués à cette heure par la situation où le plaçait vis-à-vis d'un pouvoir rival l'arbitraire dont il usait envers les Indiens et la consommation abusive qu'il faisait de ces malheureux sur sa plantation de Sausipata. En homme habile et supérieur, le curé profitait des fautes de son adversaire pour se conduire à sa guise et disposer des Indiens du pueblo, sans s'inquiéter d'outrepasser ses privilèges et d'empiéter sur les attributions du gouverneur.

Pour mettre un terme à cet état de choses, je me promis, au retour du voyage, d'engager l'oncle d'Aragon à laisser vivre en paix ses administrés, prêt, s'il

s'y refusait, à invoquer l'autorité du préfet de Cuzco pour que le pénitencier de Sausipata retombât en friche ou ne fût cultivé que par le gouverneur lui-même.

Deux lieues de pays équivalant à douze kilomètres séparent Sausipata de Jimiro où nous avions résolu de borner l'étape de la journée. Durant ce trajet, que l'état des chemins ne permettait de faire qu'à pas comptés, nous eûmes souvent à passer des plages du Ccoñi sous le couvert de la forêt où, malgré l'empressement des interprètes à frayer le passage, des ronces et des broussailles armées en guerre endommagèrent notre peau et nos vêtements. Pour ajouter à ces inconvénients, la pluie, qui s'était montrée clémentine envers nous pendant le temps que nous avions passé à Sausipata se remit à tomber dès qu'elle nous eut vus en route. Toute la journée nous l'eûmes sur le dos à l'état de bruine; aux approches du soir elle redoubla de violence, et sous forme d'averse nous accompagna jusqu'à Jimiro, où nous arrivâmes entre chien et loup.

Nous ne trouvâmes d'autre abri qu'une méchante hutte, dont le chaume troué par places laissait apercevoir le ciel. Une baie sans porte donnait accès dans ce taudis, où nous entrâmes pêle-mêle. D'abord nous n'y vîmes goutte, et chacun tâtonna devant soi, enfonçant ses coudes dans les côtes de son voisin, qui lui rendit la pareille en grognant; mais Pepe Garcia battit le briquet et alluma une bougie; l'ordre s'établit, et une distribution de mouton fumé et de chuño cru fut faite à la ronde. Nous mangeâmes quelques bouchées, et ce maigre souper achevé, l'exiguïté du logis ne nous permettant pas de nous allonger côte à côte, nous nous entassâmes de notre mieux les uns sur les autres. J'eus pour matelas les jambes d'un de nos porteurs, et pour oreiller le dos d'un cascarillero.

Nous passâmes à Jimiro une nuit affreuse. La pluie qui tomba sans interruption détrempa le sol de la hutte et en fit une mare de boue dont l'étiage, quand vint le jour, était marqué à nos chevilles. En outre, nous tremblions de froid et nos dents battaient la chamade. Un moment l'idée nous vint, pour nous réchauffer, de mettre le feu à la case inhospitalière, mais cette tentative eût été sans succès; son chaume et ses parois imbibés comme une éponge par l'eau du ciel étaient hors d'état de flamber et n'auraient donné que des tourbillons de fumée. Dans l'impossibilité d'en faire un monceau de braise, nous la maudîmes et la quittâmes sur-le-champ.

Une fois dehors, nous examinâmes les lieux que la veille au soir nous avions à peine entrevus. Un espace d'un kilomètre de circuit, conquis sur la forêt, s'étendait autour de la hutte. La plantation qu'y avait formée autrefois un voisin de Pepe Garcia était retournée par degrés à l'état sauvage. Des arbustes de coca, des caféiers, des citronniers s'y voyaient encore, mais envahis et comme étouffés par des végétations parasites. Les pauvres arbres se tordaient désespérément sous les étreintes des lianes et des sarmenteuses qui rampaient autour de leurs troncs, escaladaient leurs bran-

ches et s'y enroulaient d'un air de serpents en fureur. On eût dit Laocoon et ses fils, empêtrés dans leurs nœuds classiques.

Ce domaine en friche, malgré certaine tristesse qu'il empruntait à la couleur du ciel et l'aspect larmoyant que lui donnait la pluie, avait un cachet remarquable; il n'eût fallu que l'azur d'un beau jour et les chauds rayons du soleil pour mettre en relief tous ses avantages et faire de lui un endroit charmant; des coteaux boisés l'entouraient à distance; un ruisseau glissant sur son lit de cailloux polis le traversait en se rendant à la rivière; des fleurs y étalaient leurs corolles noyées, et dans ses profondeurs brumeuses, des perroquets et des perruches, joyeux de se sentir mouillés, faisaient retentir la futaie de leurs croassements.

Sur sa lisière, un *citrus limonia* dépouillé de feuilles offrait à la soif du passant quelques fruits en maturité. Nous les cueillîmes avec l'intention d'en faire de la limonade, mais plus tard, aucun de nous, après la nuit qu'il avait passée, n'éprouva le besoin de se rafraîchir.

Au delà de Jimiro, les chemins détrempés par la pluie qui tombait toujours rendirent notre marche extrêmement pénible. Une argile visqueuse comme la poix s'attachait aux pieds et retenait les sandales de nos porteurs, qui pestaient et juraient en se sentant pris à cette glu d'un nouveau genre. Rebutés par cet obstacle, et surtout par les glissades et les chutes qu'il nous occasionnait, nous profitâmes d'une éclaircie dans la forêt pour redescendre vers les plages du Ccoñi que nous côtoyâmes.

La rivière que nous avions perdue de vue depuis Sausipata nous parut accrue. Ses berges, quoique toujours encombrées de pierres, tendaient à s'abaisser de plus en plus. Deux ou trois rapides qui la plissaient en cet endroit de rides transversales, indiquaient dans son lit une inégalité de niveau que j'attribuai à la configuration des terrains, bien que nos gens prétendissent qu'ils étaient dus à la présence de roches que les débordements du Ccoñi avaient enlevées à ses rives et roulées jusque-là.

Nous suivîmes son cours pendant près d'une heure, sautant et bondissant de pierre en pierre comme un troupeau de chèvres en gaieté. Une langue de terre en figure de promontoire qui vint nous barrer le passage nous força de rentrer en pleine forêt. Le premier obstacle sérieux que nous y rencontrâmes fut le rio-torrent de Guarapascana, profondément encaissé entre des cerros qui le couvraient d'ombre. A l'aide d'échelles de lianes ajustées bout à bout contre leurs parois par nos cantonniers de Huaro, nous pûmes descendre au fond de cette gorge, traverser son torrent avec de l'eau jusqu'aux aisselles et gagner la rive opposée; là, d'autres échelles, dressées en regard des premières, facilitèrent notre ascension vers la forêt, restée à trente pieds au-dessus de nos têtes.

Au delà de Guarapascana, les cours d'eau se succédèrent fréquemment. Dans un trajet d'une demi-lieue,

nous en comptâmes onze, plus ou moins profonds, plus ou moins rapides, que nous franchîmes tour à tour. Au début du voyage, où la rencontre de ces affluents du Ccoñi était assez rare, nous ôtions, pour les traverser, nos souliers et nos pantalons; mais depuis Miraflores, leur nombre augmentant sans cesse, cette précaution nous avait paru fastidieuse et nous les traversons tout

habillés. Seul le colonel, par égard pour ses rhumatismes, n'avait pas cru devoir nous imiter, et profitant des pierres qui jonchaient le lit de ces affluents, avait effectué leur passage à pied sec. Le moyen avait été bon tant que les affluents avaient eu des pierres; mais un beau jour le sable étant venu les remplacer, notre compagnon, à qui les porteurs refusaient l'aide de leur



Torrent et échelles de Guarapascana. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

dos, s'était vu forcé, pour passer d'une rive à l'autre, de se mettre à l'eau comme nous. D'abord il avait fait quelques grimaces et même poussé quelques cris, alléguant que cette eau lui semblait glaciale; puis l'hydrothérapeutique dont il essayait malgré lui ayant momentanément engourdi ses douleurs, il l'avait acceptée sans trop s'inquiéter de ses suites. A cette heure,

aguerri par quelques immersions complètes, il franchissait à notre exemple, et sans même ôter son chapeau, tous les rios, riachos et riachuelos que nous pouvions trouver en route.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Rivière de Ouitubamba. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY¹.

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Demi-heure après notre traversée du Guarapascana, nous arrivions au bord du rio Saniaca. Depuis la côte de Morayaca, c'était le cinquante-huitième affluent du Ccoñi que nous relevions. Bien que les interprètes donnassent à celui-ci le nom de rio, que nous lui conservons, ce n'était qu'un torrent, mais un torrent de fière mine, que son bruit, son écume et son mouvement rendaient digne de figurer au premier rang parmi les cours d'eau de ce genre que nous avions rencontrés en chemin. Des roches pointaient au milieu de son lit, dont on eût pu profiter pour passer d'une rive à l'autre ; mais, conseillés par la prudence, nous ne

crûmes pas devoir y poser le pied, ni même tenter un à un le passage, les eaux furieuses de ce torrent, dont le seul aspect donnait le vertige, pouvant emporter vers le Ccoñi, avec la rapidité de la flèche, le maladroit qui s'y fût laissé choir. En conséquence, nous nous appréhendâmes mutuellement pour faire la chaîne, et nous laissant heurter et souffleter par le courant, irrité de l'obstacle que nous lui opposions, nous atteignîmes le bord opposé, sans autre accident que quelques écorchures aux genoux faites contre les roches et l'empreinte autour des poignets des mains que la frayeur avait rivées aux nôtres.

Au Saniaca succéda plus loin une rivière du nom de Ouitubamba, laquelle, au lieu de couler *sub Jove crudo*

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 ; t. XXII, p. 97.

comme ses voisines, s'était creusé dans la montagne un tunnel qu'elle emplissait d'écume et de bruit. L'arche du tunnel, noire d'ombre, bayait en regard du Ccoñi dont cette rivière souterraine était tributaire. Sur la courbe qu'elle décrivait, un rideau d'arbres aux troncs menus, aux branches déliées, au feuillage maigre, offrait dans sa localité terne, diffuse, un peu grisâtre, son ensemble de tons fins et légers plutôt que solides, un motif dans la manière de Cabat, ce charmant artiste que la recherche et la préoccupation du style ont jeté dans la convention. Ainsi placé entre deux masses sombres et vigoureuses de la forêt qui lui servaient de repoussoirs, ce rideau d'arbres avec sa pâleur de ton, son aspect chétif et malingre résultant du peu d'épaisseur de l'humus dans lequel il croissait, avait l'air d'un phthisique entre deux poussahs.

À l'aide d'échelles pareilles à celles de Guarapascana, mais engluées d'un limon verdâtre qui les rendait singulièrement glissantes, nous pûmes tenter l'escalade de la montagne et atteindre au sommet du tunnel. Là, nous nous arrêtâmes un instant pour regarder la rivière bouillonnant sous nos pieds. Ses eaux, au dire de Pepe Garcia, reposaient sur un sable d'or et charriaient en temps de crue des pépites de ce métal d'une grosseur qui variait entre la noisette et la prune. C'est à grand-peine que j'arrachai le colonel à la contemplation de ce pactole apocryphe dont les richesses l'avaient rendu rêveur.

Des terrains arides qui s'étendaient à droite du tunnel, et portaient le nom de plages de Ouitubamba, permirent à l'interprète en chef de reprendre sa dissertation minéralogique au point où il l'avait laissée. Suivant lui, ces espaces où nous ne voyions que du sable et des pierres renfermaient de riches dépôts de métal que les moindres fouilles eussent fait découvrir. L'homme, en s'exprimant ainsi, avait l'air si sûr de lui-même, que notre compagnon Perez, dont les yeux brillaient de convoitise, jura ses grands dieux qu'il ne quitterait pas la vallée sans savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

À partir de cet endroit, les affreux chemins que nous avons décrits assez de fois pour que le lecteur ait pu nous y suivre en idée et compter une à une nos glissades et nos culbutes, ces chemins parurent s'améliorer. Bientôt la forêt venant à s'interrompre, nous pûmes gagner de nouveau les plages du Ccoñi et nous déployer de front au lieu d'emboîter le pas à la file. Chaque fois qu'après un long trajet sous bois, il nous arrivait de nous retrouver ainsi à ciel découvert, nous éprouvions quelque chose de la sensation du prisonnier auquel la liberté vient d'être rendue; tout notre être semblait s'épanouir; nos poumons, allégés d'un poids inconnu, fonctionnaient plus à l'aise; puis c'étaient des exclamations de joie et de naïves remarques à propos de ce qui nous entourait et que nous avions cessé de voir pendant quelque temps: l'espace et les nuages, les lointains azurés, le soleil radieux, le paysage en pleine lumière. Il n'était pas jusqu'à la pluie qui,

sans nous paraître attrayante, ne nous semblât plus acceptable sur les plages que dans les bois, et cela par la raison qu'en tombant sur nous sans intermédiaire, elle ne nous mouillait qu'une fois, tandis que nous l'étions deux fois dans la forêt: d'abord par la pluie elle-même, ensuite par les feuilles des arbres qui la recueillaient goutte à goutte et la vidaient à flots sur nos épaules.

Dans l'après-midi, comme nous venions de doubler un angle du Ccoñi, nous vîmes s'ouvrir devant nous une étendue circulaire où des blocs de toutes formes et de toutes grosseurs alternaient avec des espaces couverts de sable et d'herbe rase. Bordée d'un côté par la ligne de la forêt, et d'un autre par la rivière, cette plaine, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, était littéralement couverte de plantes en pleine floraison, dans lesquelles je reconnus des calcéolarias. Jamais il ne m'avait été donné de voir une pareille pépinière de ces scrophularinées. Toutefois l'immense bouquet étalé devant moi était loin d'offrir cette variété de couleurs dans l'espèce que nos horticulteurs européens, et Van Houtte en tête, ont obtenue par le semis. Ses fleurs reproduisaient uniformément la nuance jaune citron tiqueté de points rouge brun. En outre, toutes ces plantes étaient de nature herbacée et je cherchai vainement dans leur nombre une espèce ligneuse.

Cette plage inconnue, solitaire et charmante que peu de voyageurs de race blanche avaient traversée, attendait un nom que nous nous empressâmes de lui donner. Ce baptême d'un nouveau genre eut lieu sans déclaration officielle, sans carillon de cloches, sans parrain ni marraine et surtout sans dragées; aussi n'y songerions-nous guère aujourd'hui si le nom de Plage des Calcéolaires et la date du jour de cette rencontre, écrits sur le livre de route d'où nous extrayons ces lignes, ne nous remettaient en mémoire l'étrange site diapré de fleurs bizarres.

Au lieu de traverser directement la plaine, nous la coupâmes par une diagonale pour rallier à droite la lisière de la forêt, tandis que la rivière restée à notre gauche remontait dans le nord-nord-est. Nous nous dirigions à cette heure vers Maniri où s'élevait le dernier ajoupa que nous dussions trouver dans la vallée. Ce point, au dire de nos gens, était comme la borne-frontière qui séparait la civilisation représentée par les plantations trouvées en chemin, de la barbarie dont le domaine sans limites apparentes s'ouvrait devant nous. Avant de l'atteindre, nous étions convenus d'y prolonger notre séjour, tant pour nous concerter à loisir sur la direction que désormais il conviendrait de suivre, que pour donner aux péons boliviens le temps d'en explorer les environs.

La plage des Calcéolaires était restée derrière nous et nous nous rapprochions insensiblement de Maniri, lorsque la forêt que nous n'avions cessé de côtoyer s'interrompit, coupée par une allée profonde et d'une rectitude telle, qu'on eût été tenté d'attribuer à la main de l'homme, aidée de la serpe et du sécateur, ce

qui n'était qu'un caprice de la nature. Dans le clair-obscur produit par les arbres qui la bordaient et se rejoignaient par leurs cimes, on entrevoyait vaguement un amas de pierres dont la forme pyramidale rappelait ces tumuli sous lesquels l'Indien des Sierras cache la dépouille de son semblable. La chose nous parut surprenante et nous hâtâmes le pas pour la voir de plus près. Bientôt, rangés en cercle autour de ce sépulcre, car en l'apercevant nos porteurs l'avaient désigné par ce nom, nous nous communiquions les impressions diverses que son aspect éveillait en nous. Une croix grossière qu'on avait dû placer à son sommet, en avait été retirée et, cassée en deux, gisait à terre à quelques pas de là. Plus loin le sol gardait la trace d'un ancien feu près duquel blanchissait la mâchoire supérieure du pachyderme que les Espagnols appellent *gran bestia*, les Indiens *vaca de anta* et les savants *tapir*.

Au milieu de cette solitude que la présence de l'homme semblait n'avoir jamais troublée, dans la pénombre verdâtre de cette allée où jamais rayon de soleil n'avait lui, ce tombeau, cette croix, ces traces de feu, cette mâchoire d'animal formaient, on en conviendra, un ensemble de choses inusitées, étranges, ténébreuses, en somme fort peu rassurantes. Aussi ne nous sentions-nous pas complètement à l'aise devant cette lugubre énigme que la mort nous proposait en passant. Cependant aucun de nous n'était en état de la deviner, et tous les regards tournés vers Pepe Garcia semblaient l'interroger à ce sujet. Notre interprète en chef, devenu l'homme indispensable, sourit, se renfrogna, et du ton d'un démonstrateur de phénomènes expliquant au public les surprises peinturlurées sur son enseigne : « Cette huaca (tombeau), dit-il en touchant de sa carabine l'objet en question, est celle d'un homme étranger au pays, d'un Allemand d'Allemagne¹, que l'amour de l'or avait conduit dans notre vallée en compagnie d'un de ses compatriotes. Tous les deux venaient d'Ocongate et pour se rendre ici avaient pris à travers les lomas qui bordent la rivière. Avec un guide, ce voyage eût été facile; mais les Allemands avaient refusé d'en prendre un, possédant, disaient-ils, une aiguille mouvante qui valait mieux à elle seule que tous les guides du pays. Cette aiguille ne les empêcha pas de s'égarer, et leurs provisions s'étant épuisées, l'un d'eux, qui se vantait de savoir la langue des Chunchos et se donnait pour interprète, mourut de misère et de faim au coin de ce bois où son compagnon lui creusa la fosse que vous voyez. Resté seul, celui-ci put encore se traîner jusqu'au delà des premières lomas; là il tomba de fatigue et d'épuisement. Des Indiens venus dans la forêt pour faire du charbon le trouvèrent étendu sous un arbre

et donnant à peine signe de vie. Ils parvinrent à le ranimer, et comme sa faiblesse était surtout causée par la privation d'aliments, ils le firent manger, le restaurèrent, et l'ayant remis sur ses jambes, ils le ramenèrent à Ocongate, d'où il put gagner la Sierra. Depuis on n'eut de lui ni vent ni nouvelles. Il y a cinq ans que cela s'est passé. Je tiens l'histoire d'un de nos voisins de Chile-Chile à qui l'alcade d'Ocongate l'a racontée. Ce sont les gens de ce pueblo qui sur la fosse à peine comblée par le compagnon du défunt ont élevé ce tas de pierres qu'ils nomment *Apachecta-interpretacho*² — lieu de repos de l'interprète — bien que le malheureux qu'elles recouvrent n'ait jamais rien interprété.

« La croix que vous avez trouvée à terre avait été placée par eux sur la sépulture de l'Allemand, pour apprendre aux passants qu'un chrétien était couché là. Les Chunchos en remontant la vallée auront aperçu cette croix, et la prenant pour quelque maléfice des *Punarunacunas*² dont l'influence pouvait les atteindre au passage, l'auront brisée et jetée à l'écart. Cela fait, ils n'auront pas manqué de causer entre eux de cette rencontre, et afin d'en causer plus à l'aise, ils auront allumé du feu à quelques pas de l'apachecta et fait griller pour la manger la tête de vache d'Anta, dont nous retrouvons la mâchoire. Je gagerais ma bonne escopette contre une fronde, que les choses se sont passées ainsi et pas autrement. »

L'explication donnée par Pepe Garcia avait été écoutée par nous avec une attention profonde et par nos porteurs avec une inquiétude qu'ils n'avaient pu dissimuler. En entendant parler des Chunchos, ils s'étaient retournés à plusieurs reprises, comme s'ils eussent craint de voir sortir de l'ombre des fourrés une escouade de ces terribles autochthones. La fin de l'histoire de l'interprète parut mettre un terme à leur anxiété. Il ne nous restait qu'à placer une nouvelle croix au sommet du monticule et à laisser dormir de son dernier sommeil l'interprète ou soi-disant tel, que l'appât des richesses avait entraîné à sa perte. Ce devoir rempli, nous nous éloignâmes de cet endroit funèbre, méditant avec plus ou moins de fruit l'histoire que nous venions d'entendre. Au bout d'un quart d'heure de marche nous arrivions à Maniri.

Le site nous plut à première vue. Ce n'est pas qu'il fût d'un grand style, ou même d'un agencement pittoresque; mais il offrait çà et là de gracieux détails que je me promis de voir à loisir. Et puis l'air y circulait librement; un vaste pan du ciel lui faisait comme un dais d'azur et la lumière l'éclairait de tous les côtés à

1. Allemand d'Allemagne, Français de France, Anglais d'Angleterre, etc., sont des expressions ou plutôt des nuances de langage qu'emploient les Quechuas pour désigner l'Européen récemment arrivé d'Allemagne, de France ou d'Angleterre et le distinguer de son congénère allemand, français ou anglais établi depuis longtemps dans le pays.

1. Aux vocables que les Quechuas n'ont pas dans leur idiome et qu'ils ont empruntés depuis longtemps à la langue espagnole, ils ajoutent invariablement, et comme pour leur donner une désinence locale, la diphthongue *acho* ou *acha* selon le genre masculin ou féminin de ces vocables.

2. *Puna*, plateau, *runa*, homme, *cunas*, article pluriel des deux genres; homme des plateaux. C'est par ce nom que la plupart des tribus sauvages qui vivent dans le voisinage de la Cordillère orientale désignent les habitants de la Sierra.

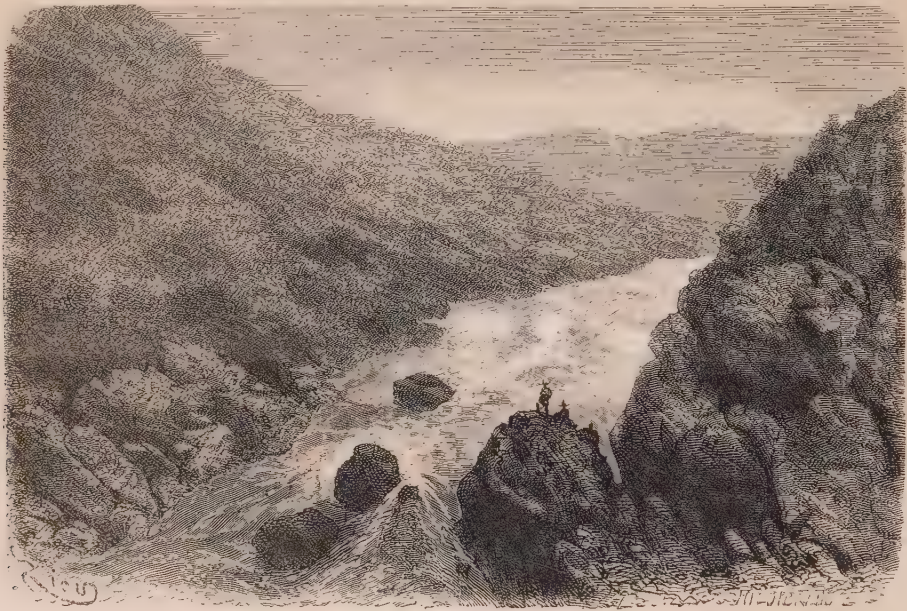
la fois. A des gens qui depuis quinze jours ne voyaient comme nous le ciel, le soleil et l'espace qu'à de longs intervalles et par échappées, de pareils avantages devaient sembler infiniment précieux.

L'ajoupa édifié à notre intention était vaste, clos sur trois faces et d'une solidité de construction à défier un ouragan et même un tremblement de terre. Le seul défaut qu'on pût lui reprocher gisait dans sa toiture, dont le chaume inégalement réparti présentait quelques ouvertures par où la pluie eût pu entrer en liberté. Mais comme pour le moment le temps semblait fixé au beau, nous n'attachâmes à ce détail qu'une importance secondaire.

Notre emménagement fut fait en un instant. Nous suspendîmes nos hamacs aux perches transversales de la toiture, et sur une barbacoa ou sofa treillissé qui occupait un des côtés de l'ajoupa, nous étalâmes tous les objets à notre usage. Pendant que nous nous li-

vrions à ces soins, Pepe Garcia faisait allumer en dehors un feu clair et flambant, et profitant des dernières clartés du jour, allait avec Aragon pousser une reconnaissance dans la forêt, distante d'environ cent pas de notre nouveau domicile.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis leur départ, lorsqu'une double détonation qui retentit dans la forêt fut répétée par ses échos comme un roulement de tonnerre. Sans trop savoir à quoi rimaient ces coups de feu, mais pressentant quelque chose d'heureux, je remerciai mentalement la Providence de la pâture qu'elle nous dispensait si à propos. Le colonel, que notre régime de chuño sec et de mouton fumé commençait à lasser, sourit en entendant cette détonation qui promettait un supplément quelconque au menu du souper. « Sera-ce un pénelope, un hocco, un pauxi? me demanda-t-il. — A moins que ce ne soit un oiseau-mouche, » lui répondis-je.



Rivière de Saniaca. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

L'instant d'après nous étions fixés sur la nature du gibier : ce n'était ni un gallinacée, ni un trochyle que rapportaient les interprètes, mais un fort beau pacca de la grosseur d'un cochon de trois mois. Cette capture que nous saluâmes par des cris d'enthousiasme et dont les chasseurs auraient dû se montrer joyeux, paraissait au contraire les avoir mis d'assez mauvaise humeur ; partis en bon accord, ils nous revenaient en se chamaillant. La cause de leur dispute était le meurtre du pacca que chacun d'eux s'attribuait, non par générosité, mais par amour-propre. Pepe Garcia disait l'avoir tiré au défaut de l'épaule ; Aragon assurait l'avoir touché entre les côtes ; tous deux, au reste, affirmaient l'avoir tué sur le coup. Pour contrôler leurs dires, nous examinâmes les blessures de l'animal : le défunt avait la tête en marmelade et la cuisse gauche brisée. Deboutés de leurs prétentions mutuelles et ne voulant pas convenir qu'ils avaient tiré

la bête au juger et l'avaient tuée un peu par hasard, les chasseurs insinuèrent que Supay, le démon des bois, avait dû déranger leur tir pour leur faire une espièglerie, mais qu'il s'était montré bon diable en ne permettant pas qu'ils fissent buisson creux.

Le jour baissait rapidement, et la métamorphose du pacca velu en rôti doré devant tarder longtemps encore, j'engageai nos deux interprètes à se partager la besogne, afin que l'heure du coucher ne fût pas sonnée quand viendrait celle du souper. Tous deux obéirent avec un empressement dont je leur sus gré. Pepe Garcia se chargea d'écorcher, de vider, de trousser proprement la bête, et Aragon d'en mener à bien la cuisson. Tandis que le premier s'armait d'un couteau, retroussait ses manches et se mettait à l'œuvre, le second allait couper une forte gaule destinée à servir de broche, la raclait, l'affilait et attendait pour l'utiliser que son chef de file eût fini d'habiller l'animal. La



La plage des Calcéolaires. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

façon dont il l'empala et la demande qu'il fit d'une lèchefrite pour recueillir la graisse, me firent bien augurer de son aptitude à confectionner un rôti. Un Indien de bonne volonté se chargea de tourner la gaule. Bientôt j'eus la satisfaction de voir nos interprètes perdre par degrés leur air rogue, échanger quelques paroles amicales et enfin se sourire agréablement. La perspective de manger en commun la bête que l'instant d'avant chacun voulait être seul à avoir tuée, avait opéré ce beau changement. Certain désormais que tout marcherait sans encombre, j'allai flâner aux environs de l'ajoupa, après avoir prié nos cuisiniers de me faire avertir quand le rôti serait à point.

Une plage jonchée de pierres et de broussailles entourait notre domicile éloigné de la rivière de quelque deux cents pas. Du côté de l'ouest, la lisière de la forêt faisait à cette plage un mur d'enceinte; à l'est elle avait pour limite un ravin où coulait le rio Maniri, venu de l'intérieur. Soit effet du hasard, soit par suite de défrichements antérieurs, la rive droite du Ccoñi était dépouillée d'arbres sur une étendue de plus d'une lieue. Toute la végétation paraissait s'être réfugiée sur la rive gauche, dont les massifs ombreux étaient revêtus de talus d'ocre rouge, auxquels les reflets du couchant prêtaient une chaleur de ton et une puissance d'effet incroyables. Quelques palmiers debout sur ces talus agitaient au vent du soir leurs gracieux panaches. L'embouchure de la rivière Chuntapuncu coupait la ligne de ce premier plan d'une façon bizarre.

Issue du versant oriental d'une de ces arêtes de la Cordillère dont les Cerros de Capiri et d'Escopal forment les sommets principaux, cette rivière se montrait dans la direction du nord-est en pleine lumière, puis s'engouffrant tout à coup entre deux murailles très-rapprochées et chaperonnées de verdure qui la couvraient d'une ombre noire, ne reparaisait au grand jour qu'à son confluent avec le Ccoñi. Ainsi éclairée en amont et en aval par ces deux touches d'un blanc mat que séparait un trait obscur, elle produisait un effet étrange.

Au delà de son embouchure et dominant les forêts d'alentour, les cônes de Patabamba soudés jusqu'à mi-corps et boisés jusqu'à faite, découpaient sur le ciel leurs silhouettes d'un vert sombre. Le soleil déjà disparu empourprait encore de ses chauds rayons le triple sommet du colosse dont la base unique participait déjà du ton de teinte neutre dans lequel se refroidissait le paysage.

Une paix profonde, un charme ineffable se dégageaient de cet ensemble aux approches du soir. Du fond des forêts s'élevait une clameur sourde et continue à laquelle le murmure de la rivière servait de basse; les hurlements des singes, le gazouillement indistinct et confus des oiseaux, le grésillement des grillons, le coassement des grenouilles brodaient de fioritures cet *ave* solennel, bien qu'un peu monotone, par lequel la nature saluait l'astre roi, déjà couché à

l'horizon dans un linceul de nuages violets frangés de pourpre et d'or.

Bientôt le crépuscule étendit ses voiles grisâtres sur le paysage, les contours s'amoindrirent, les lignes s'effacèrent, tout prit le caractère d'une ébauche et sembla flotter dans la vague. L'ombre, hydre à mille têtes, sortit en rampant du fond des fourrés, gravit les talus, escalada les pentes et finit par atteindre aux plus hauts sommets; quelques étoiles s'allumèrent comme des phares; la nuit se fit. Désormais n'ayant plus rien à voir jusqu'au lendemain et commençant à m'inquiéter de n'entendre aucun appel de nos cuisiniers, je crus devoir regagner l'ajoupa. J'y trouvai chacun empressé autour du rôti. Pepe Garcia le disait cuit à point; mais Aragon, en artiste qui donne à son tableau les dernières retouches, jugeait devoir lui accorder quelques tours de gaule de plus.

Nous attendîmes, non sans une vive impatience, que l'œuvre culinaire eût atteint le degré de perfection voulu. Quand le pacca préalablement salé, poivré, acidulé d'un jus de citron eut été retiré du feu, nous courûmes sous l'ajoupa où, assis en cercle, nous nous préparâmes à l'accueillir de notre mieux. Deux bougies attachées à des bâtons fichés en terre devaient éclairer le repas et nous empêcher de porter à l'oreille ce que la bouche réclamait. L'animal nous fut servi sur un plat de feuilles de balisier dont le vert gai contrastait très-heureusement avec sa teinte blonde. Le colonel, armé d'un couteau catalan, procéda sur-le-champ à sa dissection, et tout en faisant la part de chaque convive, sut mettre intelligemment de côté quelques morceaux choisis. Ma qualité d'historiographe me valut avec les rognons du pacca une bonne portion du râble. Un bruit de mâchoires entrecoupé de sourdes onomatopées ne tarda pas à remplacer la conversation; chacun mordait, mâchait, engloutissait et s'extasiait en même temps. Disons que la succulence et la tendreté de cette viande ne laissaient rien à désirer. Quant à son goût, c'était quelque chose d'exquis et de composite entre porc, volaille et lapin. Nos porteurs, chargés de nettoyer la carcasse et les os du pacca, sanctionnèrent par des exclamations répétées les éloges que nous en avions faits.

En sortant de table, — je parle ici métaphoriquement, car nous mangions à terre, — nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit. Perez et moi nous nous allongeâmes dans nos hamacs, les interprètes et les péons se couchèrent en travers de la barbacoa et les Indiens prirent possession du sol; dix minutes après, chacun de nous ronflait dans un ton différent, selon la position plus ou moins heureuse qu'il avait adoptée.

Au petit jour nous nous réveillâmes frais et dispos. Après avoir absorbé quelques bouffées d'air pur, nous causâmes de nos affaires. Les péons étaient d'avis de pousser une reconnaissance dans les forêts qui entouraient notre ajoupa, et s'ils n'y trouvaient rien d'intéressant au point de vue de leurs recherches, d'aller

sur la rive gauche du Ccoñi explorer les versants de Patabamba. Nous les laissâmes libres d'agir à leur idée, nous bornant à faire des vœux pour que leurs investigations eussent un résultat heureux.

En leur absence, qui devait durer une couple d'heures, nous défîmes les ballots pour faire prendre l'air à notre garde-robe et à nos munitions de bouche. Cette précaution n'était pas inutile, car nous reconnûmes que la chaleur et l'humidité combinées avaient quelque peu moisi notre linge et donné à nos viandes certain fumet qui n'avait rien d'appétissant. Nous étalâmes vêtements et provisions sur la plage, où le soleil se chargea de sécher les uns et de désinfecter les autres. La moitié de la matinée fut consacrée à ces travaux.

Un chupé local, préparé par les interprètes, venait de nous être servi, lorsque les cascarilleros reparurent. Au lieu d'échantillons de quinquinas, ils rapportaient

des troncs de toroh ou arbre trompette, qu'ils avaient coupés dans les bois. Point n'était besoin d'explication pour comprendre que leurs recherches ayant été infructueuses, ils se préparaient à traverser la rivière, et que le bois poreux dont ils s'étaient munis devait servir à confectionner un radeau.

Après avoir pris leur part du déjeuner, ils se mirent à l'œuvre. Les billes de toroh alignées sur le sol et reliées entre elles au moyen de lianes formèrent un plancher de dix pieds en carré. Sa légèreté était telle, que deux hommes purent aisément le transporter jusqu'au rivage et le mettre à flot.

Restait à approvisionner les travailleurs de vivres pour le temps qu'ils passeraient loin de nous. Interrogés sur sa durée probable, ils répondirent qu'elle varierait de six à huit jours. Le colonel calcula ce que cinq hommes doués d'un appétit robuste pouvaient consommer de vivres en une semaine, et à raison de



Le tombeau d'un interprète. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

deux repas par jour, et sans faire part aux péons du résultat de son calcul, leur délivra tout juste la moitié des rations nécessaires. Cette lésinerie contre laquelle je protestai tout bas était, me dit-il gravement, une mesure d'économie qu'en qualité de conservateur du garde-manger de l'expédition et vu le délabrement d'icelui, il croyait devoir prendre dans mon intérêt comme dans le sien; que depuis le commencement du voyage les cinq cascarilleros avaient mangé à eux seuls autant que dix des nôtres, et que si on ne muselait l'appétit de ces étrangers, nous en serions réduits bientôt à nous alimenter de nos chaussures. Tout en comprenant ce que la réflexion de notre ami avait de sensé, sa mesure de prévoyant, son économie d'admirable, je ne pus m'empêcher de lui opposer le dicton : « où il y en a pour deux il y en a pour quatre, » mais l'argument parut si faible au colonel qu'il dédaigna de le rétorquer; tout ce que j'obtins de lui fut

qu'aux maigres provisions de mouton fumé, de bœuf en lanières, de pommes de terre gelées qu'emportaient les Boliviens, il ajoutât quelques poignées de maïs égrené et de fèves sèches. Ces grains et ces légumes, qu'ailleurs on abandonne à la volaille et au bétail, sont appréciés de l'indigène qui les fait griller, en met dans ses poches et en croque de temps en temps, moins avec l'idée de calmer sa faim, que pour entretenir par cet exercice l'heureuse élasticité de son estomac, qu'un trop long jeûne annulerait.

Leur havresac garni et leurs apprêts de départ terminés, les cascarilleros s'étaient rendus au rivage, où nous avions voulu les accompagner. Quatre d'entre eux s'accroupirent sur le radeau; le cinquième, debout et muni d'une perche destinée à servir de gaffe, de rame et de gouvernail, se mit en devoir d'éloigner la machine du bord; un instant elle hésita, tournant sur elle-même et comme incertaine de la direction qu'elle



Site et ajor pa de Maniri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

devait prendre. Mais le pilote parvint à la pousser au large où le courant la saisit brusquement. Entraînée aussitôt à toute vitesse, elle fût allée se briser au loin contre quelque obstacle ignoré, si au même moment une manœuvre du pilote qui s'aida de sa perche comme d'une ramé et d'un gouvernail, ne l'eût fait dévier de la ligne qu'elle suivait et rejetée hors du lit du courant. Contrainte de couper la rivière en diagonale, elle vint s'échouer sur la rive opposée à deux portées de fusil environ de son point de départ. Nous vîmes les péons débarquer un à un, attacher leur radeau à un arbre afin de le retrouver au retour et disparaître dans le bois.

Nous regagnâmes l'ajoupa, émerveillés de l'adresse et du sang-froid qu'ils avaient déployés dans cette traversée aussi courte que périlleuse ; leur entente parfaite de la manœuvre du radeau au milieu de courants dont la vitesse est de huit lieues à l'heure, rassurait jusqu'à nos timides porteurs qui déclaraient que, le cas échéant, ils n'hésiteraient pas à confier aux cascarilleiros le soin de les passer d'une rive à l'autre.

Restait maintenant à nous créer des ressources contre l'ennui durant le séjour que leur absence nous imposait à Maniri. Pour ma part, j'avais déjà résolu d'employer le temps à faire des retouches à mes croquis, à mettre de l'ordre et de la clarté dans mes notes



Groupe de palmiers devant Maniri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

dont les abréviations sténographiques tournaient quelquefois au rébus, enfin à combiner le plan d'une classification des quinquinas que nous avions recueillis et pouvions recueillir, avec l'indication des lieux où ils croissaient et leur disposition en taillis, en groupes ou manchas et même en sujets isolés. Cette façon de tableau synoptique que je comptais offrir à l'ordonnateur de l'expédition, en témoignage de ma parfaite estime, devait simplifier beaucoup la besogne des gens qu'il chargerait plus tard de la coupe et de l'exploitation des arbres fébrifuges.

De son côté, le colonel que je croyais en train de se creuser la tête pour trouver à défaut d'une occupa-

tion un passe-temps quelconque, avait sans que je m'en doutasse réglé déjà l'emploi de ses journées, dont la majeure partie devait être consacrée au lavage des terrains aurifères de Ouitubamba. Je ne sais quels contes dorés l'interprète en chef avait pu lui faire, ni quelles perspectives enchanteresses il avait ouvertes à ses yeux, mais l'enthousiasme de notre compagnon me parut tenir du délire. Quant à sa foi dans le succès, elle eût facilement transporté des montagnes.

Comme il parlait de commencer ses expériences le jour même, je l'engageai à laisser reposer nos porteurs jusqu'au lendemain, sous peine d'éveiller leur mauvaise humeur et de provoquer leurs murmures. Les pauvres

diabls, qui déjà savouraient en idée le calme et le repos dont ils allaient jouir à Maniri, étaient loin de penser que les loisirs qu'un Dieu leur faisait à propos devaient être employés à remuer des pierres et à déblayer des terrains. Il est vrai que le colonel, une fois sa fortune faite, promettait de récompenser magnifiquement ceux qui l'auraient aidé à l'établir. Mais je doute que sa promesse eût éveillé l'ambition de nos gens ou même stimulé leur activité; l'Indien est ainsi fait, que la paresse et l'immobilité ont pour lui plus de charmes que le travail et l'agitation, ce travail dût-il emplit ses poches de numéraire. Dans notre société moderne, une individualité qui tend à disparaître, le rêveur, a, sous le rapport du désintéressement insoucieux et de l'apathie, beaucoup de ressemblance avec le Peau-Rouge de la Sierra.

Le lendemain, sur les dix heures, après un déjeuner modeste, nos gens, qui s'étaient assis la tête à l'ombre et les pieds au soleil, avec l'intention de passer le reste du jour dans cette posture, reçurent du colonel l'ordre de se préparer à partir pour Ouitubamba, emportant avec les leviers et les pelles que possédait l'expédition, les poêlons, casseroles et autres récipients qui composaient sa batterie de cuisine. Ce voyage à reculons parut les étonner; mais le poids des objets qu'ils allaient avoir à porter les contraria vivement, à en juger par les regards qu'ils échangèrent et la grimace qu'ils ne songèrent pas à dissimuler. Toutefois cette impression désagréable fut de courte durée; l'idée que les ustensiles de cuisine dont on les chargeait ne pouvaient servir qu'à la préparation d'un repas quelconque auquel ils prendraient part, cette idée dérida un peu leur physionomie.

Bientôt, rangés par deux de front et le quèpé au dos, ils défilèrent lentement. Le colonel, accompagné des interprètes, leur fusil sur l'épaule, les précédait de quelques pas. Curieux d'assister au premier essai de lavage qu'allaient faire les travailleurs, je m'étais joint à eux et fermais le cortège. Malgré la recommandation de notre ami de me munir d'une sacoche pour y renfermer ma part des pépites d'or qu'on pourrait recueillir, je n'emportais que mon livre de notes. L'occasion d'y griffonner quelques lignes me fut offerte presque au sortir de Maniri.

A vingt lieues de là, juste en face de nous et comme un décor placé entre ciel et terre, se dressait l'extrémité supérieure de la vallée, représentée par les dentelures neigeuses d'Ocongate, d'Apo et de Choquechanka. Un amas de vapeurs d'une densité singulière et d'un noir violâtre les enveloppait en partie, ne laissant pointer çà et là que le sommet aigu d'un pic ou d'une aiguille dont la blancheur resplendissait sur le fond sombre du nimbus. Au bas de cette zone, sur une pente que la distance faisait paraître verticale, apparaissaient confusément les montagnes dont nous avions précédemment côtoyé la base et dont on ne voyait que les flancs et les hauts sommets. Placées sur une double ligne, leur écartement simulait une gorge profonde

où la rivière Ccoñi, immobile et comme figée, faisait l'effet d'une barre d'argent incrustée dans le minéral. Un enchevêtrement de croupes boisées dont on ne découvrait ni les bases ni les versants formait un premier plan à ce paysage aérien.

Pour gagner Ouitubamba, nous avions rallié les bords du Ccoñi, laissant à gauche la lisière de la forêt et dépassant successivement le tumulus de l'interprète et la plage des Calcéolaires. Ce nouveau chemin, s'il abrégait la distance de quelques kilomètres, était aussi bien plus fatigant que l'ancien, en ce qu'il nous obligeait à louvoyer à travers les roches et les amas de bois flotté qui couvraient la plage, ou à sauter d'une pierre à l'autre à la façon des kangourous; heureux celui qui calculait assez bien son élan pour ne pas tomber sur le ventre! C'est en gambadant de la sorte que nous arrivâmes par le travers du rio de Ouitubamba à deux cents pas environ de son embouchure. Une suite de talus ombragés par les premiers arbres de la forêt nous cachait l'entrée du tunnel sous lequel passait la rivière.

Pepe Garcia, qui devait diriger les travaux, donna l'ordre de faire halte. Nos porteurs surent alors à quoi s'en tenir sur le but du voyage et la destination des outils et des ustensiles dont ils étaient chargés. D'abord ils eurent à enlever de cette partie de la plage les grosses pierres et les galets qui s'y trouvaient, et ensuite à creuser dans le sol une fosse longue de vingt pieds et large de quatre. Leur mine refrognée en exécutant ce labeur contrastait avec la bonne humeur des interprètes et l'animation joyeuse du colonel. Assis sur une roche, je les regardais faire en dessinant le site.

Au sable qu'ils retirèrent de la fosse avait succédé un lit de cascajos d'un quartz laiteux reposant sur un banc d'argile veinée d'ocres de diverses nuances. Ces déblais, à mesure qu'on les enlevait, étaient portés dans des quèpés au bord de la rivière pour être soumis au lavage. Tant que l'excavation resta au-dessus du niveau du Ouitubamba, les travailleurs purent continuer leur œuvre; mais à une profondeur de trois pieds, l'eau filtrant par tous les côtés à la fois eut bientôt envahi la fosse où ils pataugèrent alors dans une boue liquide.

Ce travail préparatoire, dont j'ai pu relater les diverses phases en quelques lignes, ne fut achevé qu'à trois heures de l'après-midi. A ce moment, sur un avis de l'interprète et un ordre du colonel, nos gens déposèrent leviers et pelles, et s'emparant, qui d'une poêle à frire, qui d'une casserole ou d'un plat en fer-blanc, se rendirent au bord de l'eau pour procéder au lavage des terres déblayées. Au bout de cinq minutes tous les récipients culinaires étaient en mouvement. Le colonel lui-même avait mis la main à la pâte. Accroupi sur la rive et muni d'un poêlon à queue qu'il remplissait et vidait tour à tour, je le voyais écarquiller ses yeux pour y trouver quelques pépites d'or; mais le sable coulait, l'argile passait, les ocres venaient à leur suite sans laisser au fond du poêlon une paillette du pré-

cieux métal. Au plus fort de l'opération, au moment où chaque homme, le visage penché sur son récipient, redoublait d'attention pour qu'un atome d'or, s'il se trouvait dans ces terres alluvionnaires, ne pût lui échapper, un coup de tonnerre retentit dans l'espace. Toutes les têtes inclinées vers le sol se relevèrent aussitôt. Le nimbus qui le matin voilait les sommets neigeux de la Cordillère s'était renforcé de toutes les vapeurs errantes, et, descendant sur la vallée, s'avancait vers nous à grande vitesse. Déjà rebutés du travail auquel on les avait soumis, nos gens, à la vue du temps qui se préparait, interrompirent leur besogne. C'était bien assez, dirent-ils, de s'être grillé la nuque au soleil et courbatus outre mesure, sans recevoir comme appoint l'orage sur le dos. Le syllogisme, en soi, était assez sensé; mais le ciel n'admet pas toujours les raisonnements de l'homme, renfermassent-ils d'ailleurs les trois propositions : majeure, mineure et conséquence; et la preuve, c'est que nous n'avions pas fait cent pas dans la direction de Maniri, qu'une rafale de vent à décorner un bœuf s'abattait sur nous, nous enveloppait, nous soulevait de terre, s'engouffrait dans nos vêtements comme si elle eût voulu nous déshabiller, puis une pluie chaude, serrée, continue, nous imbibait en un clin d'œil de la tête aux pieds et nous accompagnait dans notre marche. Nous rentrâmes sous l'ajoupa, recevant l'eau du ciel par le haut de nos vestes et la rendant par le bas de nos pantalons.

Ainsi se termina l'expédition glorieuse qui, dans l'idée du colonel, devait avoir un résultat magnifique et certain. Le soir venu, en voyant à la clarté du feu notre compagnon tordre prosaïquement ses chaussettes pour en exprimer l'eau, je ne pus m'empêcher de sourire et de soupirer à l'idée des plans ambitieux qu'il formait le matin encore et du luxe insensé qu'il s'était promis d'étaler à Cuzco. Son rêve si complaisamment caressé avait duré ce que durent les roses. Hélas ! chacun ici-bas s'endort et rêve plus ou moins, et, comme notre ami Perez, se réveille et tord ses chaussettes devant l'âpre réalité. Disons pourtant à sa louange que quelques heures lui suffirent pour se consoler de cette déception. Avant de s'allonger dans son hamac, il plaisantait d'assez bonne grâce sur sa facilité à donner crédit aux contes dorés de notre interprète, lequel, assez penaud de l'insuccès de l'entreprise, s'était couché en arrivant sous un prétexte de migraine et faisait semblant de ronfler.

Ceux que la chose avait véritablement affectés étaient nos porteurs, qui, s'imaginant que des poêlons et des casseroles ne pouvaient servir qu'à la préparation d'un repas dont ils se pouléchaient d'avance, n'avaient trouvé rien de semblable ou même d'approchant, et ne rapportaient du voyage à Ouitubamba et du travail de la journée qu'un appétit désordonné que la maigre ration qu'on leur délivra ne put satisfaire. Je ne saurais dire quelles réflexions ils firent à ce sujet, ni quelles paroles ils échangèrent; mais le lendemain, en ouvrant les yeux, nous constatâmes la disparition de

quatre d'entre eux. Une enquête fut ouverte aussitôt par Pepe Garcia. A peine sut-il que les Indiens s'étaient enfuis au petit jour et se dirigeaient vers Marcapata, qu'il invita Aragon à le suivre. Tous deux, armés de leurs fusils, se mirent à la poursuite des fuyards, qu'ils rejoignirent au delà de Jimiro. Quelques taloches lestement appliquées payèrent cette tentative d'évasion; les brebis égarées rentrèrent au bercail dans l'après-midi. Le colonel était d'avis de leur infliger séance tenante une punition corporelle, afin d'ôter à leurs camarades toute envie de les imiter; mais, en considération du repentir que témoignaient les délinquants et des claques préventives qu'ils avaient reçues, j'obtins qu'on leur ferait remise de leur faute.

Un calme plat régna dès lors sous l'ajoupa de Maniri. Le surlendemain de leurs fouilles improductives, le colonel et l'interprète se remirent à battre les bois et purent chaque jour ajouter quelque chose à la portion congrue que nous imposait l'état du garde-manger. Aragon, dont l'assistance m'était utile, fut exempté de ces corvées cynégétiques. Je l'emmenai dans mes tournées, afin qu'il grimpât sur les arbres ou se glissât au travers des buissons quand la liane ou la fleur que je convoitais croissait trop haut ou avait trop d'épines. Ces excursions et ces services mirent dans nos rapports plus de franchise et d'abandon qu'il n'y en avait eu jusque-là. J'en profitai pour causer avec le mozo de son oncle le gouverneur et de la façon dont celui-ci se procurait à peu de frais des travailleurs pour son domaine. Toutefois, pour qu'il ne soupçonnât pas nos porteurs de m'avoir fait cette confidence, j'eus soin de dire que je tenais la chose de don Rebollido lui-même. Rassuré par ce mensonge vénial, et certain que j'approuvais le système mis en œuvre par son parent, le brave garçon me confirma non-seulement ce que je savais, mais m'apprit ce que j'ignorais. Ainsi, l'oncle chéri dont il hériterait un jour, désireux d'opérer en grand et de réaliser d'un seul coup de gros bénéfices, s'était proposé d'étendre à plusieurs points de la vallée le genre d'exploitation dont Sausipata n'était qu'un timide essai. Des arrangements pris à cet égard avec ses voisins les gouverneurs d'Ocongate et d'Asaroma, qu'il intéresserait par l'appât d'une prime honnête, devaient lui permettre de cultiver à la fois sur plusieurs haciendas la canne à sucre, le cacao et le café. L'entreprise était magnifique, et si Dieu — Aragon prononça ce nom sans que la langue lui fourchât — daignait la bénir, un jour viendrait où la fortune de son oncle, solidement assise, ferait de lui un puissant hacendero, l'orgueil et la joie du pays.

Aux idées commerciales de don Rebollido, le jeune homme associa ses propres idées qui n'étaient ni meilleures ni pires, et témoignaient par leur similitude des liens de parenté qui existaient entre eux. Combattre ces idées eût été m'exposer à troubler la bonne harmonie qui depuis Chile-Chile régnait entre nous et qu'il importait de conserver jusqu'à la fin du voyage

Je laissai donc croire au mozo que sa façon d'envisager les choses et d'exploiter les hommes était de tous points conforme à la mienne, et si, depuis cette heure, il chut un peu dans mon estime, je crus comprendre que je m'étais haussé dans son esprit. Mensonge et dissimulation seront longtemps pour notre humanité encore en enfance non des mots, mais des sentiments à l'ordre du jour.

Ces réserves faites à l'égard d'Aragon, je ne vis plus en lui que l'humble compagnon dont la complaisance pour moi était inépuisable et dont le babil m'amusait quand il ne me fatiguait pas. Nos excursions continuèrent malgré le déplaisir qu'elles causaient au co-

lonel, qui trouvait de fort mauvais goût l'abandon familial dont j'usais envers le mozo. Une fois même il arriva à notre ami de me prendre en particulier pour me communiquer à ce sujet ses impressions intimes et désagréables. Que j'eusse traité Aragon en bête de somme ou en chien d'arrêt, rien n'eût été plus naturel et plus logique ; mais faire de ce « drôle venu on ne sait d'où » ma société habituelle, causer, rire et vagabonder avec lui, voilà ce que mon austère censeur ne comprenait pas et se refusait à admettre.

Aux observations peu charitables du colonel j'aurais pu répondre qu'il avait fait de Pepe Garcia son compagnon de tous les jours et le témoin de ses prouesses ;



Les cônes de Patabamba. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

que les deux interprètes se valaient bien, et que, puisqu'il avait accaparé l'un, je croyais pouvoir disposer de l'autre. Mais ces arguments péremptoires eussent animé le débat et même envenimé les choses, et par égard pour l'âge de Perez autant que pour ses rhumatismes qui se réveillaient quelquefois, je préférerai le laisser grogner à son aise et continuer d'agir à ma guise.

Certaine niaiserie avait surtout le don d'émouvoir sa bile et d'agacer ses nerfs outre mesure ; c'était lorsque, la nuit venue et notre frugal souper terminé, je priais Aragon d'accorder son charango et de faire un peu de musique. Tant que l'instrument exécutait seul un yaravi quelconque du répertoire péruvien, le colo-

nel gardait assez d'empire sur lui-même ; mais si le yaravi m'était connu et qu'il me passât par l'esprit d'en chanter les paroles, je voyais notre compagnon s'agiter en place, donner des signes d'impatience, et dans ses gestes saccadés je devinais comme une envie secrète et furieuse de briser la guitare sur la tête du musicien. Quand il sentait sa patience près de lui échapper, il se levait, allait faire un tour au dehors ou se jetait tout habillé dans son hamac. La première fois que j'avais été témoin de cette mimique, je lui en avais demandé tout bas la raison ; il m'avait répondu alors qu'il ne pouvait voir de sang-froid que je m'encanaillais. L'expression m'avait semblé pittoresque, et



Rivière de Chuntapunco. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

pour montrer à notre ami le cas que j'en faisais, le lendemain à la veillée, au lieu d'un yaravi j'en avais chanté deux.

Devant cette incartade et le dédain des conventions sociales qu'elle impliquait, notre compagnon, haussant les épaules, m'avait traité d'original; le mot, dans son idée, avait une portée immense; c'était comme un stigmate dont il avait la prétention de me flétrir, un écriteau de pilori qu'il me clouait au front, un fer rouge dont il m'appliquait la brûlure. Mais, loin que ce mot m'eût fâché, je l'avais accueilli par le plus aimable de mes sourires, en objectant à notre ami que le vulgaire s'en servait comme lui pour désigner l'individu dont l'idiosyncrasie se dérobaît à son contrôle; que, chaque fois qu'on m'avait montré un de ces parias de l'ordre social en m'engageant à fuir tout contact avec lui, j'avais eu la curiosité de m'en rapprocher et de le connaître, et qu'au lieu de trouver dans cette nature mise à l'index matière à répulsion et à ostracisme, j'avais découvert au contraire quelque qualité de cœur ou d'esprit mal à l'aise parmi la foule, et préférant vivre à l'écart et se nourrir de sa propre substance. Depuis lors, je m'étais habitué à considérer comme un brevet de supériorité cette qualification d'original que le vulgaire n'employait jamais qu'à titre d'injure. En écoutant cette définition du mot, nouvelle pour lui, le colonel était resté bouche bée.

Pour compléter ces détails d'intérieur qui pourront plaire à nos lectrices et faire bâiller nos lecteurs, j'ajouterai qu'à part les petites castilles que le mozo Aragon suscitait entre nous, Perez et moi nous vivions dans les meilleurs termes. Lorsqu'il nous arrivait de batailler au sujet du neveu de don Rebolledo, c'était dans le secret du tête-à-tête et loin de l'œil et de l'oreille de nos gens, qui ne se doutèrent jamais de ces querelles intestines. Mettant en pratique la règle de conduite du premier des Napoléons à l'égard des siens, nous lavions notre linge sale en famille.

Cette phrase, employée ici dans le sens figuré, peut être prise aussi dans le sens propre, car une ou deux fois il nous arriva d'entrer jusqu'à mi-corps dans la rivière pour y laver nos vestes et nos pantalons, et jusqu'au vêtement que feu l'abbé Delille, par respect pour lui-même, eût nommé la « tunique intime ». Qui nous eût vus le torse nu et coiffés d'un chapeau de paille, immerger une à une les diverses pièces de notre défroque et faire écumer le savon sous nos doigts agiles, eût été surpris de l'habileté que nous déployions dans un exercice nouveau pour nous. La vie du désert doit développer instantanément chez l'individu des qualités de ménagère qui, dans la vie sociale, existent à l'état latent, et comme tout poète complet et bien organisé joint à ses facultés viriles un peu du cœur et du tact délicat de la femme, dans tout voyageur taillé pour l'exploration, outre la spécialité de géographe, d'ethnographe ou de botaniste qui lui est propre, doivent se trouver l'aptitude domestique et les dons divers qu'on réclame aujourd'hui d'une bonne à tout faire.

Au reste, la physiologie de l'*homomigrator*, encore inédite, attend son Balzac pour être convenablement traitée et mise en lumière.

Malgré ce que j'ai dit de notre genre de vie à Maniri et des distractions que pouvaient offrir les parties de chasse, les promenades, les études, les concerts du soir et le reste, nous commencions à nous ennuyer formidablement, lorsque, dans l'après-midi du neuvième jour, un hurra des péons boliviens nous apprit qu'ils venaient d'aborder au rivage. Nous courûmes à leur rencontre, et tout joyeux de les revoir, nous les ramenâmes sous l'ajoupa. Avant de nous donner des détails sur leur expédition de Patabamba, ils demandèrent à manger, n'ayant rien pris depuis la veille. Le colonel, à ma prière, leur délivra double ration de mouton sec et de chuño. Pendant qu'avec l'aide des interprètes ils allumaient du feu et faisaient leur pot-bouille, j'examinai les échantillons végétaux que leur majordome Eusebio avait apportés. Sur les sept dont se composait sa collection quinologique, quatre étaient pourvus de fleurs glabres ou velues, aux nuances rose rouge ou rose vif; je crus reconnaître en eux les variétés *hirsuta*, *lanceolata*, *purpurea* et *ovata* du genre *Cinchona* de Ruiz et Pavon. Si ces espèces étaient bien ce que je croyais, leur étiquette scientifique ne pouvait que gagner à être changée, les botanistes espagnols l'ayant tirée, à ce qu'il me parut, d'insignifiantes ou tout au moins de futiles particularités de la feuille ou de la corolle, quand le caractère individuel de chacune de ces espèces, apparent et tranché, aurait dû les frapper comme il me frappa. Comme excuse à ces dénominations impropres, on peut alléguer que la *Flora Peruviana et Chilensis*, née dans la période de 1798 à 1802, touche aujourd'hui à sa soixante-huitième année; que cet âge, pour une flore comme pour une femme, est très-respectable, et que, sans dire absolument que l'ouvrage radote, ce qui serait inconvenant, on peut insinuer que le besoin se fait sentir pour lui d'être remanié dans son ensemble, revu, corrigé, augmenté dans la plupart de ses détails.

Tout en plaçant les échantillons entre des feuilles de papier buvard, je me demandais pourquoi, dans le groupe quinologique, les variétés des genres *Cinchona* et *Cascarilla*, et même des sous-genres *Pimentella*, *Gomphosia*, *Lasionema*, *Chrysoxylon*, etc., qu'y rattachaient les anciens botanistes, et que les modernes en ont détachées, pourquoi, dans ces genres, les variétés dont les fleurs sont blanches, carnées ou rose pâle, fleurissent généralement de janvier à juillet, tandis que les variétés à fleurs pourpres ou rose vif fleurissent de juillet à octobre? Dans quel but la nature a-t-elle partagé en deux époques si distinctes la floraison d'individus de même famille et de même genre, croissant indifféremment dans les mêmes lieux et sous un même parallèle, et ne différant entre eux que par la nuance? Chez nous toutes les roses, qu'elles soient blanches, jaunes, roses ou pourpres, ne fleurissent-elles pas en juin? tous les œillets multicolores en

juillet? tous les asters en août? les dahlias en septembre? les chrysanthèmes en octobre? — Le majordome ne put me donner la raison de cette bizarrerie naturelle; mais un savant la trouvera sans doute; le savant a réponse à tout.

Les trois variétés de quinquinas qui complétaient la collection rapportée de Patabamba m'étaient inconnues; elles n'avaient d'ailleurs qu'un intérêt purement botanique, nos péons les déclarant inertes et conséquemment impropres au commerce. S'ils les avaient jointes aux quinquinas actifs, c'était pour nous prouver le soin qu'ils avaient apporté dans leur exploration de la montagne tricéphale.

Au reste, ils étaient d'avis de continuer à marcher à l'est en côtoyant les rives du Ccoñi et en poussant des pointes dans les forêts de droite, jusqu'à ce qu'un changement survenu dans la végétation leur indiquât qu'ils touchaient à l'extrême limite de la zone des Quinquinas. Alors ils se dirigèrent au sud-sud-est et suivraient autant que possible, à travers les vallées voisines, la même parallèle. L'itinéraire qu'ils se traçaient étant celui que dès le commencement nous nous étions promis de suivre, nous ne pûmes que l'approuver. Comme la journée était avancée et que nous avions nos paquets à faire, nous remîmes au lendemain notre départ de Maniri.

L'énorme feu qui avait servi à préparer un maigre déjeuner brûlait dans toute sa splendeur quand nous quittâmes l'ajoupa pour nous mettre en route. Depuis que nous étions entrés dans la vallée, c'était un peu notre habitude d'incendier deux ou trois troncs d'arbres pour cuire nos pommes de terre. Petite cuisine, gros feu. Il est vrai que le combustible abondait partout et toujours. Sur les plages, c'étaient des épaves de bois flotté; dans les forêts, des arbres morts; comment résister au plaisir de faire des feux homériques lorsqu'il n'y avait qu'à se baisser et à prendre au tas!

A peu de distance de l'ajoupa, la rivière Maniri vint nous barrer le passage. J'étais prêt à me mettre à l'eau pour la traverser, quand les interprètes m'engagèrent à n'en rien faire, ladite rivière offrant en amont toute la commodité désirable pour être passée à pied sec. En conséquence, nous obliquâmes à droite, et remontant son cours pendant un quart d'heure, nous atteignîmes l'entrée de la forêt sous laquelle elle sinuait.

Des roches de grès schisteux disposées en assises et voilées par de longues draperies végétales bordaient ses rives en cet endroit. Quelques-unes, placées au milieu de son lit, formaient un obstacle au courant et déterminaient de petites chutes d'un mouvement gracieux. Toute cette partie du paysage, nettement accusée en pleine lumière, formait une opposition radicale et charmante avec les derniers plans vaguement entrevus sous le couvert de la forêt. Un coude de la ri-

vière, endormie dans une pénombre verdâtre, fermait la perspective. Le motif me parut assez pittoresque pour que j'essayasse de le fixer sur mon album. Pendant que je m'escrimais de mon mieux, nos gens, profitant des strates horizontales placées comme des ponts sur le Maniri, le traversaient sans se mouiller et attendaient sur l'autre rive que j'eusse fini ma besogne.

Cet affluent du Ccoñi dépassé, nous avions tourné le dos à la forêt et nous nous étions rapprochés de la grande rivière. Une amélioration sensible s'opérait déjà dans ses plages. Les pierres et les galets de tout format, qui longtemps les avaient couvertes, commençaient à devenir rares. De grands espaces sablonneux où croissait un chiendent local, s'étendaient devant nous. Mais ce tapis moelleux au pied avait, à côté de ces avantages, de terribles inconvénients. Un soleil de feu y tombait d'aplomb et, réverbéré par les sables, nous grillait littéralement la peau. Nous marchions la tête basse et comme aveuglés par la lumière crue, intense, implacable de l'astre alors à son zénith. Jamais il ne m'avait paru regarder avec tant d'ardeur notre pauvre planète qui lui doit ses biens et ses maux. C'était à croire que son disque, monstrueuse lentille, allait l'incendier.

Cette zone torride dont la traversée nous prit environ deux heures, n'offrait, en fait de végétation, que son chiendent dont nous ignorions les vertus, trois variétés de calcéolaires, une jaune à points bruns, deux rouges à points noirs et des verveines microphylls à odeur de citron.

Encore haletants du trajet et baignés de sueur, nous entrâmes dans une région boisée, si cette qualification peut être donnée à un fouillis de buissons et d'arbustes unis, liés et reliés les uns aux autres par les inextricables nœuds des sarmenteuses et des lianes. Force fut aux interprètes et aux péons de s'aider du sabre d'abatis et de la hache pour rompre les mailles du filet végétal qui nous entourait. Placés à la file, nous avançons pas à pas derrière les pionniers. Cette façon de s'ouvrir un passage au moyen de tierces, de quarts et de dégagements, outre son extrême lenteur qui permettait au soleil d'appliquer à chacun de nous un moxa sur la nuque, faisait suer sang et eau à nos gens. Après trois heures de cet effroyable exercice, ils se déclaraient à bout de forces et dans l'impossibilité de mouvoir les bras. Heureusement pour eux comme pour nous, l'immense maquis touchait à sa fin; un vigoureux coup de collier donné par les péons avait bientôt raison des derniers obstacles et, profitant de la trouée, nous débouchions de nouveau sur les plages.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Construction d'un radeau à Maniri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.



Voyageurs lavant leur linge sale en famille. — Dessin de Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY¹.

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Bien que le jour fût encore loin de sa fin, j'étais d'avis de faire halte afin que nos gens pussent se reposer jusqu'au lendemain ; mais l'endroit ne leur offrant pas les commodités désirables pour un bivac de nuit, ils préférèrent passer outre. Nous continuâmes donc de marcher jusqu'à ce que, ayant trouvé un site convenable ou jugé tel par les interprètes et les péons, nous nous y arrêtâmes. Le bivac élu par leur fantaisie était une longue et étroite bande de sable, bordée du côté de la rivière par une lisière de sara-sara ou pseudo-maïs et, du côté de la forêt, par un cañahual ou fourré de roseaux géants à tête digitée.

Ce roseau, que les gens du pays nomment cañabrava, croît aux bords de tous les cours d'eau de cette Amérique où quelquefois il forme des lisières de deux à trois lieues de longueur ; il commence à paraître un peu en deçà de la limite des palmiers, entre le cin-

quième degré nord et le vingt-cinquième degré sud, et s'avance jusqu'au cinquantième parallèle. Là le rhizophora-mangle et le palétuvier lui disputent la possession des plages et des terrains humides, et quelquefois la partagent avec lui.

Rien de plus pittoresque et de plus gracieux à la fois que ce roi des roseaux, dont aucun phytologue enthousiaste n'a célébré encore la tige haute de vingt pieds et le large éventail de feuilles se repliant sur elles-mêmes à la façon des lanières du sabal ou du lantania. Humble rival du palmier dont il rappelle de loin la sveltesse et l'élégance, il est employé comme lui à différents usages. Ses tiges, pleines d'une moelle fibreuse, fournissent des pieux aux clôtures et des cloisons aux ajoupas. Ses feuilles servent de toiture. Les sauvages récoltent chaque année ses hampes florales qu'ils bottellent et font sécher à l'ombre pour en faire des flèches. Le duvet de ses épillets sert aux oiseaux à tapisser leur nid ; enfin les poètes quechuas

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 ; t. XXII, p. 97 et 113.

qui ne l'ont jamais vu, mais qui le connaissent par ouï-dire, comparent dans leurs coplas et leurs yaravis le fin corsage de leurs belles à la tige de ce roseau.

Quant à la façon de l'employer pour obtenir un abri commode, elle est simple et n'exige pas un long apprentissage. On coupe une brassée de ces roseaux qu'on fiche en terre sur une seule ligne et en les rapprochant le plus possible; leur éventail de feuilles, entraîné par son propre poids, se courbe en avant et forme une volute d'une rare élégance. Si cet abri est jugé insuffisant contre le soleil, le vent et la pluie, on dispose les roseaux sur trois faces de manière à figurer les parois d'une hutte; les longues courroies de la plante, tressées ou seulement posées à plat les unes sur les autres, forment alors un toit brillant et vernissé sur lequel l'eau du ciel glisse sans s'arrêter comme sur une vitre.

Comme les roseaux abondaient en ce lieu, nous pûmes, avec le concours de nos gens, en recueillir assez pour façonner trois abris d'inégale grandeur que nous plaçâmes à vingt pas l'un de l'autre. Le colonel et moi nous nous arrangeâmes du plus petit; les interprètes et les péons s'accommodèrent de celui de moyenne grandeur et le plus vaste fut affecté à nos porteurs. Après la distribution des logements vint celle des vivres. Au déplaisir du colonel le souper tout entier dut être prélevé sur le garde-manger de l'expédition, nos pourvoyeurs habituels n'ayant tué en route qu'un énorme crapaud. La part afférente à chacun fut donc assez mesquine. Par un hasard malheureux, il se trouva que ce jour était précisément un de ceux où l'Indien se sent disposé à rompre le jeûne, et absorberait à lui seul un mouton entier. Aussi la poignée de maïs grillé que nous donnâmes aux porteurs leur parut-elle dérisoire; ils la croquèrent néanmoins, mais, quand ce fut fait, au lieu de rester près de nous comme ils en avaient l'habitude, ils allèrent s'asseoir sous leur ajoupa où nous les entendîmes bourdonner comme des mouches irritées.

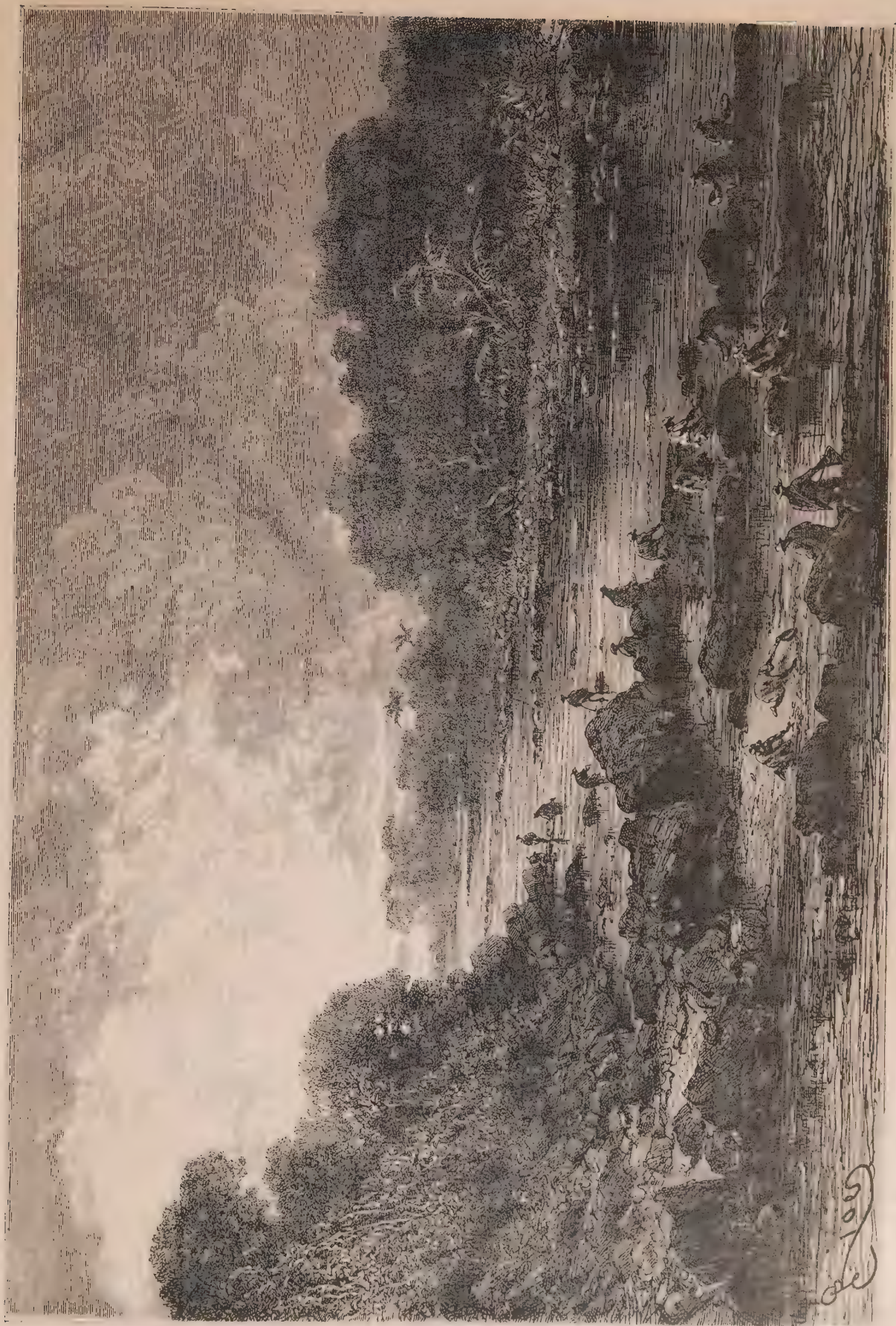
Pendant qu'ils exhalaient leur mauvaise humeur, nous nous glissions, mon compagnon et moi, sous l'abri que nous possédions en commun. Etendus côte à côte sur nos hamacs pliés en quatre, nous suppléâmes par une causerie à l'insuffisance du repas que nous avions fait. La nuit arriva sur ces entrefaites. Une torpeur langoureuse ne tarda pas à s'emparer de nous et les mots expirèrent dans notre gorge. Nos yeux étaient déjà fermés que notre ouïe percevait encore le susurrement des voix de nos porteurs, qui semblaient disposés à prolonger indéfiniment la veillée.

Le cortège des heures noires avait défilé dans le ciel sans que notre sommeil eût été troublé ni que nous eussions changé de posture, lorsqu'un cri terrible nous réveilla, juste au moment où le matin, comme dit Shakespeare, se balançait à la cime des monts. D'un coup de tête et d'épaule simultanément, nous entr'ouvrîmes la toiture de notre abri, afin de juger de l'imminence du péril que ce cri semblait présager. A quelques pas de

là Pepe Garcia nous apparut, le visage bouleversé par la colère et menaçant du poing les Indiens qui baissaient la tête et se tenaient cois. Aragon et les cascarilleros, groupés autour de l'interprète en chef, loin de chercher à calmer sa colère, semblaient au contraire l'attiser par leurs propos. Nous demandâmes l'explication de cette pantomime. Huit de nos porteurs avaient déserté, laissant à leurs camarades le soin de veiller sur les quêtes qui renfermaient nos quincailleries, mais emportant une partie de nos munitions de bouche. Cette saignée copieuse faite au garde-manger de l'expédition arracha au colonel un juron terrible et me fut plus sensible que la désertion de nos hommes. Si le mal était grand, il était aussi sans remède. Les fugitifs s'étaient enfuis dans la soirée, et la peur d'être rattrapés ayant dû leur mettre, comme à Mercure, des ailes aux talons, ils devaient être si loin à cette heure qu'on ne pouvait songer à les poursuivre. Je proposai donc de continuer le voyage sans eux, sauf à régler plus tard ce petit compte auquel nous aurions à joindre les intérêts. Mais ma proposition, qu'on trouva modérée, fut rejetée à l'unanimité. Chacun opinait pour qu'on se mît sur-le-champ à la poursuite des fuyards et qu'on leur coupât les oreilles. Les cascarilleros prenant goût à la chose offrirent leurs services, et le mozo Aragon voulut les accompagner. Pour donner à l'expédition un air belliqueux, les Boliviens prirent nos fusils déchargés et Pepe Garcia confia son briquet à leur majordome. L'instant d'après les volontaires partaient en promettant qu'avant la fin de la journée nous aurions des nouvelles de nos voleurs.

En attendant leur retour, nous nous assimes à l'ombre de nos huttes, car le soleil montait rapidement, éveillant des essaims de mouches microscopiques qui se montraient très-avides de notre sang. Ceux des porteurs qui nous étaient restés fidèles reçurent, en manière de récompense et de déjeuner, une poignée de fèves sèches qu'ils grignotèrent en s'entretenant duchâtiment réservé à leurs camarades, dans la peau desquels, disaient-ils, ils n'auraient pas voulu se trouver. Côte à côte avec eux, nous déjeunâmes d'une tablette de chocolat et de quelques gorgées d'eau de rivière. Cette satisfaction donnée à notre estomac, nous ne vîmes rien de mieux pour passer le temps que de causer longuement de choses et d'autres.

Durant cette conversation entrecoupée de cigarettes et de bâillements, j'essayai de tirer parti des connaissances que je supposais exister chez Pepe Garcia sur l'hydrographie des vallées qui nous entouraient; mais les renseignements que j'obtins de lui étaient erronés ou insignifiants, et je me rebutai bientôt de cette étude. Son système sur le réseau fluvial de cette partie du pays était inadmissible, non qu'il battit en brèche les opinions géographiques reçues jusqu'à ce jour, mais parce qu'il était inconciliable avec l'orographie de la contrée, dont la direction des chaînes devait déterminer la direction des cours d'eau qui y ont leur source.



Lavage de sables aurifères sur les plages de la rivière Outubamba. — Dessin de Rion, d'après une aquarelle de l'auteur.

Mes investigations botaniques relativement à certain détail qui m'avait frappé furent plus heureuses ; à la question que j'adressai à notre cicerone sur la rareté des palmiers que j'avais observée sur la rive droite du Ccoñi, et leur abondance, au contraire, sur sa rive gauche, il répondit que cette différence tenait à ce que, depuis tantôt deux siècles que les habitants de Marcapata, d'Ocongate et les chercheurs d'or des Camantis hantaient la rive droite, ils l'avaient dépouillée en partie des palmiers qu'elle possédait autrefois, et cela pour se procurer le cogollo ou bourgeon terminal qui surmonte leur stipe. Or ce bourgeon, feuille déjà complète mais non développée, étant trop élevé pour qu'on puisse l'atteindre sans couper l'arbre, et un palmier sous ces latitudes mettant de vingt-cinq à trente ans à passer de l'état d'embryon à celui d'adulte, la nature, quelque empressement qu'elle mît à réparer les pertes qu'on lui faisait subir, n'avait pu parvenir à balancer le passif par l'actif. Si la rive gauche, au contraire, continuait d'abonder en palmiers quand la rive droite en était à peu près privée, c'est que les Indiens et les chercheurs d'or n'avaient jamais osé s'y aventurer, la sachant habitée par les Chunchos ou infidèles. Or ces derniers, qui mangent volontiers des insectes crus, mouches, moustiques, sauterelles, accompagnés de boulettes de glaise, ne comprennent pas qu'on puisse manger les bourgeons des palmiers ; leur indifférence à l'égard de ces monocotylédones dont ils se contentaient d'abattre de temps en temps un vieil échantillon, pour tailler dans son bois des arcs, des flèches et des massues, avait permis à ces derniers de croître et de multiplier.

La conséquence que je tirai de la dissertation de Pepe Garcia fut que, sous beaucoup de rapports dont l'énumération ferait longueur ici, l'homme civilisé était inférieur à l'homme sauvage, puisqu'on est convenu d'appeler de ce nom tout représentant des castes déchues.

Dans l'après-midi nos gens reparurent, chassant devant eux, comme un troupeau timide, les fuyards qu'ils avaient rejoints sous l'ajoupa de Maniri, où, tranquillement assis, ils déjeunaient avec les provisions volées. Fondre sur eux et leur administrer une volée de coups de crosse de fusil, de plat de sabre et de lanière, avait été le premier devoir des péons ; l'interrogatoire des prisonniers avait eu lieu ensuite ; aux questions de nos gens sur les motifs qui les avaient poussés à désertir, l'avocat de la troupe avait répondu que, voyant la ration qu'on leur délivrait diminuer de jour en jour d'une façon sensible, ses camarades avaient pensé qu'on ne tarderait pas à la retrancher tout à fait ; effrayés à l'idée de mourir de faim, ils s'étaient décidés à prendre la fuite. Ces raisons de l'avocat avaient paru d'un faible poids à nos délégués et les coups de laso et de plat de sabre avaient recommencé de plus belle. La lassitude des exécuteurs et la promesse faite à genoux par les Indiens de ne plus retomber dans la même faute, avaient pu seules y mettre un terme.

J'avais écouté ce récit d'un air impassible. Nos gens croyant que je suspectais leur véracité ou que la volée qu'ils avaient administrée aux porteurs ne me semblait pas suffisante, demandèrent impudemment à leur infliger séance tenante une nouvelle correction, afin que nous pussions juger qu'ils n'y allaient pas de main morte. Mais je les priai, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, de s'abstenir de toutes voies de fait à l'égard de ces malheureux. Le colonel, que ces détails avaient amusé, se récria contre ce qu'il appelait ma faiblesse ; déjà il donnait à nos gens l'ordre de passer outre à l'exécution, lorsque je le priai tout bas de n'en rien faire, et comme il insistait, je le renvoyai poliment à son garde-manger. Seulement, à dater de cette heure, je ne perdis plus de vue nos porteurs, et la nuit, au bivac, pendant que nous dormîmes, une sentinelle fut chargée de veiller sur eux.

Après un moment de repos que les déserteurs mirent à profit pour panser leurs égratignures, je donnai l'ordre du départ. Nous continuâmes notre marche le long des plages. Leur aspect devenait de plus en plus monotone ; le sable, le faux maïs et les roseaux composaient à eux seuls les sites que nous traversions ; à l'ennui que peut causer la répétition constante des mêmes choses s'ajoutait une chaleur étouffante. Le sable chauffé à blanc nous brûlait les pieds, et les deux lières végétales entre lesquelles nous marchions, opposaient à la brise un double paravent. Pour tempérer un peu cet air embrasé, nous avions eu l'idée d'emprunter aux roseaux leur couronne de feuilles et de l'utiliser en guise d'éventail ; mais cet exercice, au lieu de nous procurer le rafraîchissement que nous en attendions, n'avait eu d'autre résultat que de lasser nos bras et de faire jaillir plus abondamment la sueur de nos pores. Cuisson pour cuisson, nous avions préféré être rôtis que de bouillir dans notre jus.

Nous allâmes ainsi durant une couple d'heures ; puis, sans que rien nous eût préparés à cette surprise, la double ligne des faux maïs et des roseaux s'acheva brusquement, laissant voir à gauche et tout près de nous la rivière et ses fraîches rives, à droite, et dans la perspective, l'arête verdoyante d'une loma sur laquelle deux énormes pitons, soudés par leur base, distincts par leurs sommets et d'inégale hauteur, se dressaient dominant tous les environs.

Ces pitons étaient les Camantis, dont le nom n'éveille aucun intérêt chez ceux qui nous lisent, mais dont la réputation aurifère est bien établie dans les soixante-trois provinces du Bas-Pérou. Nous marchâmes à leur rencontre avec un empressement d'autant plus joyeux que les grandes forêts dont ils sont couverts et les ruisseaux qui les sillonnent, semblaient offrir aux Boliviens matière à leurs recherches et au colonel une occasion de recommencer ses expériences de Ouitubamba.

A mesure que nous en approchions, leur masse apparaissait plus imposante, et la simple curiosité que nous avions ressentie d'abord, tournait insensiblement



Traversee de la rivière Maniri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

à l'admiration. Déjà quelques détails commençaient à se dégager de l'ensemble; des renflements et des dépressions de terrains, cachés par la végétation, se laissaient deviner çà et là. Bientôt nous pûmes distinguer les troncs lisses et droits de grands arbres qui se détachaient en gris clair sur le ton sombre des verdure. Le soleil, près de se coucher, ajoutait à l'effet puissant du tableau; son disque, à l'horizon, ruisselait de pourpre et de flamme, et sur ce fond du ciel magnifiquement embrasé, se détachait la colossale silhouette de la double montagne.

Un tel spectacle valait plus qu'un regard sans doute, et je sentis se réveiller mon enthousiasme que la chaleur et la fatigue avaient endormi. Aragon, à qui je le manifestai, parut n'y rien comprendre, mais eut l'air de s'y associer par des renseignements topographiques qu'il me fournit à l'appui. Ainsi je sus par lui que la base des Camantis avait quatorze lieues de tour; que le plus grand des deux pitons était appelé Machu Camanti, — le vieux Camanti, — et le plus petit Huayna Camanti, — le jeune Camanti; — que les forêts qui les couvraient, abondaient en productions végétales de toutes sortes, et que la rivière qui sillonnait le vieux Camanti et dont la source était inconnue, reposait sur un sable d'or et roulait des pépites de ce métal d'une grosseur phénoménale. Comme le mozo en était là de ses explications, nous arrivions au pied de la montagne.

L'endroit était aussi commode qu'on le pût souhaiter pour un bivac en plein air: une herbe fine et drue couvrait le sol; le combustible abondait au seuil de la forêt et une petite rivière assez profondément encaissée et qui devait jaillir des flancs de la montagne, sinuait à vingt pas de là, se rendant au Ccoñi. Dès que la halte eut été résolue, nous nous occupâmes en commun des apprêts du coucher; les roseaux nous manquant pour construire des huttes, nous nous décidâmes à camper sous le couvert de la forêt. Une banne fut attachée par les quatre coins aux branches des arbres, afin que la rosée ne nous atteignît pas; cela fait, nous n'eûmes plus qu'à donner un coup de balai au logis, c'est-à-dire à débarrasser le sol des plantes et des broussailles qui l'obstruaient. Pendant que nous nous livrions à ces soins divers, les interprètes, profitant des dernières clartés du jour, allaient battre le bois et rapportaient bientôt de leur tournée deux pénolopes à cachet blanc, mari et femme, comme j'en pus juger, qu'ils avaient surpris perchés côte à côte sur une basse branche et faisant en commun la prière du soir. Ce gibier, joint à un ara macao et à deux aigrettes — *ardæa alba* — tués en route, composaient un repas sortable que nos pourvoyeurs s'empressèrent de préparer et auquel nous nous promîmes de faire honneur. Engens qui connaissent le prix des choses et la qualité du gibier, nous avions remis aux porteurs, pour qu'ils les accommodassent à leur manière, l'ara et les aigrettes dont la maigreur étique et l'incroyable dureté parurent les surprendre, mais ne les rebutèrent pas.

Dans la soirée, réunis autour d'un grand feu dont le reflet empourprait la futaie et prêtait aux arbres et aux lianes qui nous entouraient des formes bizarres et inquiétantes, Pepe Garcia nous donna sur les Camantis des renseignements qu'en qualité d'historiographe je m'empressai de recueillir et que je crois devoir intercaler ici comme à leur véritable place.

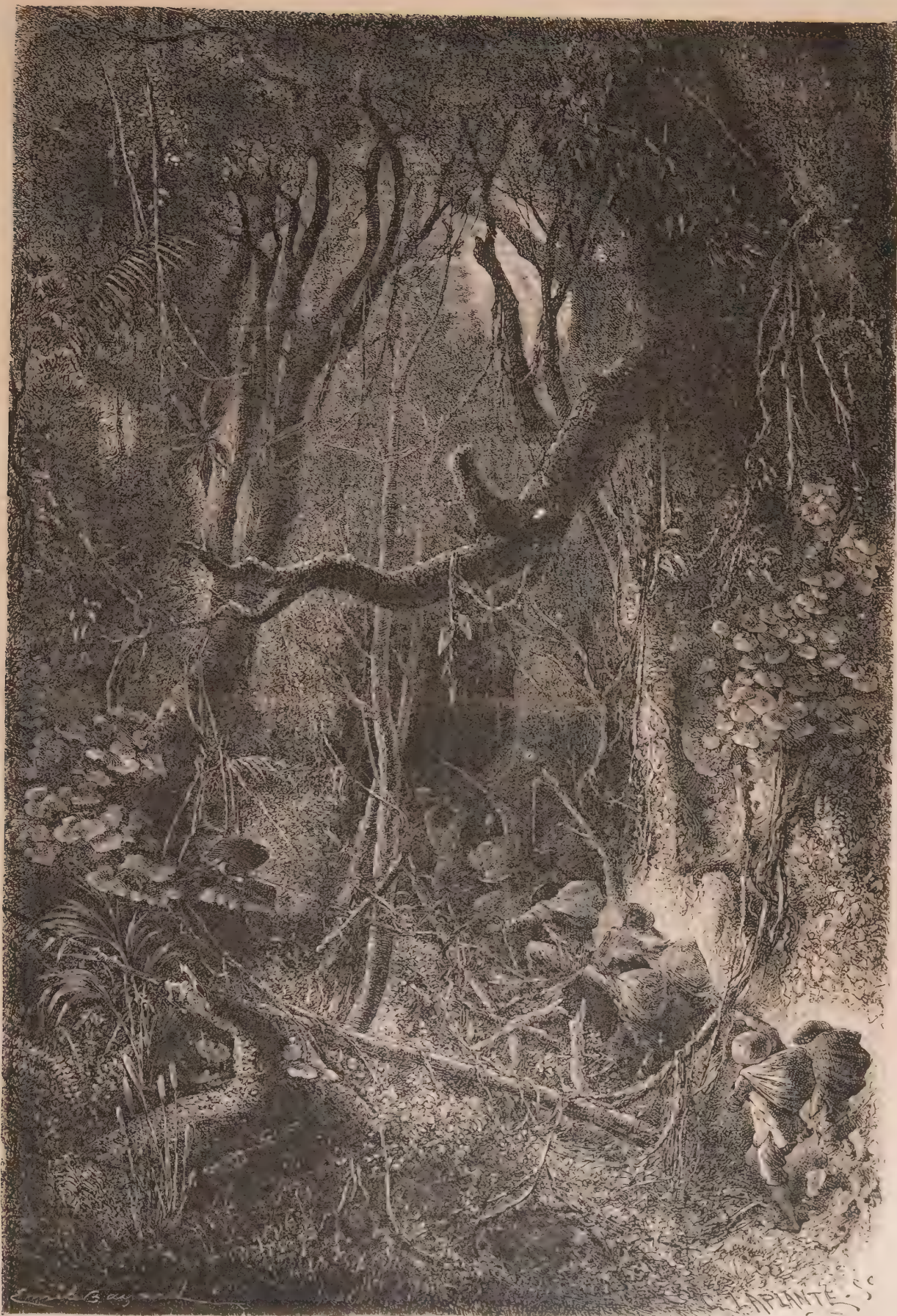
La réputation de la montagne bicéphale datait de l'époque où les conquérants espagnols poussaient des reconnaissances à main armée sur tous les points du territoire péruvien où l'or et l'argent semblaient abonder. Des déserteurs du parti d'Almagro l'avaient découverte en cherchant un passage de la vallée d'Asaroma au Crucero, et, émerveillés à la vue des richesses de ce sol vierge, en avaient pris possession et s'étaient mis à l'exploiter, au grand scandale des *Carangas* et des *Suchimanis*, tribus sauvages qui vivaient alors dans les environs¹.

Le secret de cette fortune, si bien gardé qu'il eût été par les intéressés, n'avait pas tardé à être connu. Des émigrants et des aventuriers étaient venus de plusieurs points de la Sierra se joindre aux déserteurs dans le but de partager leurs travaux et leurs bénéfices. Mais les premiers occupants, se refusant à tout partage, avaient prétendu maintenir leur droit de rester seuls maîtres des lieux. A ce droit les derniers avaient opposé la force et l'on s'était égorgé quelque peu. Comme le sang répandu n'avancait en rien leurs affaires, les parties bataillantes avaient reconnu la nécessité d'entrer en accommodement. Une association s'était formée entre les travailleurs, et son résultat pour les trois premières années avait été de vingt-sept millions de piastres, dont le jeu, l'orgie et les *huarmipampayrunacunas* — lisez vierges folles — avaient eu la plus grosse part.

Les choses allèrent ainsi pendant un quart de siècle; puis les conquérants s'éteignirent, et les gîtes métallifères qu'ils avaient si vaillamment exploités à l'aide des populations décimées furent abandonnés par la génération qui leur succéda. A peine de loin en loin entendit-on parler d'une bocamina nouvellement ouverte où l'argent vierge se taillait au ciseau, ou d'un lavadero dont le produit d'une semaine avait suffi pour enrichir son possesseur.

Bien du temps s'était écoulé lorsqu'on songea à reprendre les travaux d'excavation et de lavage dont le pays ou plutôt ses exploiters primitifs avaient tiré d'incalculables revenus. On se mit à la recherche de nouveaux gîtes, tout en revoyant un à un ceux dont la tradition orale, à défaut de livres, perpétuait le souvenir. L'ancienne réputation aurifère des Camantis attirait naturellement l'attention des ambitieux pressés de faire fortune. Tous y coururent, comptant bien la prendre d'assaut; mais soit que leurs entreprises, conçues à la légère, péchassent dans l'exécution, soit que les bras devenus rares manquassent au travail ou que les

1. Les descendants de ces tribus, représentés aujourd'hui par quelques familles, habitent la rive gauche du Beni.



Chemin frayé à travers bois. — Dessin de Louis L. Planté, d'après une aquarelle de l'auteur.

terrains épuisés eussent donné tout l'or et l'argent de leurs veines, la plupart de ces essais rétrospectifs ne produisirent qu'un résultat médiocre ou tout à fait nul. Comme il fallait trouver une cause à cet insuccès, les Nestors du pays prétendirent que depuis la conquête espagnole les deux Camantis étaient enchantés et la surveillance de leurs richesses commise à la garde d'esprits malins, qui, pour éloigner les travailleurs de leurs domaines, égaraient les recherches de ces derniers et leur jouaient quelquefois de fort méchants tours.

A quelque temps de là, un événement tragique était venu confirmer ces dires. Un Espagnol du Vascongado appelé Goïcuro, qui exploitait un lavadero au bord du rio Garote, sur le versant ouest du Machu Camanti, avait excavé, lavé, relavé quatre mois durant, sans découvrir au fond de sa sèbile une paillette d'or. Un tel résultat ne pouvait avoir, à coup sûr, qu'une cause surnaturelle; tout autre que le Vascuense l'eût compris et eût abandonné la partie; mais il n'y vit qu'un effet de la mauvaise chance et se flatta de la conjurer en continuant ses recherches; mal lui en prit. Un beau matin, des Indiens qui l'aidaient dans son œuvre et allaient une fois par semaine l'approvisionner de vivres à Corani, le trouvèrent à leur retour pendu par sa cravate à la branche d'un *palo santo* et à moitié dévoré par les urubus. Ce genre de mort et le choix du bois saint auquel le chapeton était accroché éloignaient toute idée de suicide et prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il avait été victime du mauvais esprit. Dix lustres s'étaient accomplis depuis cet événement tragique, et les Camantis, réputés maudits, n'avaient été visités par personne.

Cette histoire, débitée par Pepe Garcia d'un accent convaincu, avait impressionné vivement les péons et donné la chair de poule aux porteurs, qui, même après que le narrateur eut cessé de parler, l'écoutaient encore la bouche béante; l'intervention du diable dans les affaires d'ici-bas est pour eux un fait avéré et tout aussi indiscutable qu'une parole d'Évangile. Leurs régulateurs spirituels leur ont dit tant de fois au prône du dimanche, en leur reprochant leur paresse et leur ivrognerie, que Supay (le démon) les guette et rôde sans cesse autour d'eux pour les induire au mal, qu'il leur arrive quelquefois de tourner la tête dans l'idée de l'apercevoir derrière eux. En ce moment, l'heure et le lieu aidant, et leur croyance au surnaturel ayant atteint tout le degré d'exaltation possible, si quelque sceptique se fût avisé de leur dire que Goïcuro, après avoir joué son va-tout dans un essai de lavadero, s'était pendu pour éviter la banqueroute, ils eussent crié à l'imbécillité et au blasphème. Aussi me gardai-je bien d'exprimer là-dessus mon opinion individuelle, qui m'eût fait le plus grand tort dans leur esprit.

La nuit que nous passâmes au pied du Machu Camanti fut profondément calme. Notre sommeil n'y fut troublé par les taquineries d'aucun des farfadets qui, d'après la version de Pepe Garcia, habitaient la vieille montagne. Peut-être en ce moment étaient-ils occupés ailleurs. La seule particularité que je notai, à l'heure

où l'aube commençait à blanchir le ciel, fut une abondante rosée qui pénétra la banne étendue sur nos têtes et nous gratifia bientôt d'autant de gouttières que si nous eussions été placés sous la pomme d'un immense arrosoir.

Pendant que nous nous époncions, les cascarilleros donnaient un coup d'œil d'amateur à la végétation qui nous entourait, afin d'en tirer un présage heureux ou défavorable pour le succès de leurs recherches. Certaines nuances de verdure qu'ils entrevirent au loin à travers les arbres les confirmèrent dans l'idée, qui leur était venue la veille, d'explorer en détail les versants des deux Camantis. Ces nuances, qu'ils nous montrèrent, étaient ici d'un vert pâle, là d'un vert rougeâtre et tranchaient assez faiblement sur la tonalité du paysage. Elles indiquaient, suivant eux, des manchas ou veines d'arbres fébrifuges, qui naissent sur un point quelconque de la forêt, se poursuivent parmi ses diverses essences et s'interrompent tout à coup pour ne reparaître qu'à une certaine distance, soit en deçà, soit au delà du premier parallèle. Les quinquinas, qu'ils devinaient plutôt qu'ils ne les voyaient, étaient, à leur avis, d'espèce inerte sans intérêt pour le commerce; mais le seul fait de leur présence donnait tout lieu de croire que d'autres espèces actives se trouvaient dans leur voisinage, ou devaient croître aux environs. Comme ils parlaient de commencer sur-le-champ leurs recherches, nous ne primes que le temps de décrocher la banne et de la tordre pour en exprimer l'eau, puis nous gravâmes sur leurs pas les premières assises de la montagne.

Leur pente était des plus abruptes et le sol fort accidenté, comme nous en pûmes juger après quelques instants de marche. A ces difficultés se joignirent bientôt des obstacles sérieux qui réclamèrent toute notre attention, en même temps qu'ils exerçaient les muscles de nos jambes. C'étaient des superpositions de roches couvertes d'une mousse rase et gluante, des arbres morts et tombés en travers, d'inextricables fouillis hérissés de dards et d'épines, d'étroites et profondes gerçures traîtreusement dissimulées par un réseau de plantes et de lianes dans lesquelles nous courrions risque d'enfoncer et de disparaître avec armes et bagages.

Comprenant le danger de marcher plus longtemps à la débâdade, ainsi que nous l'avions fait jusqu'alors, nous nous plaçâmes à la file, cédant aux porteurs l'honneur et le soin de nous précéder. Ainsi alignés, si nous venions à rencontrer une crevasse, un trou, un embarras quelconque, le chef de file, qui tâtait le terrain avec son bâton, obliquait aussitôt à droite ou à gauche, et la colonne, s'exécutant comme un seul homme, reproduisait ce changement de conversion; quand ce chef de file, pareil à l'oiseau conducteur d'une troupe émigrante, était las de remplir l'office dont nous l'avions chargé, il quittait son poste et allait se placer à la queue du détachement, abandonnant à son voisin le soin de nous conduire.



Les deux Camantis. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

Les cascarilleros, que leurs recherches obligeaient de s'écarter à chaque instant, vaguaient en liberté sur les aîles de la colonne. L'insouciance de leur allure et leur façon de cheminer le nez en l'air prouvaient clairement que les obstacles qui nous paraissaient formidables leur étaient très-indifférents.

Rien de plus étrange et de plus intéressant à la fois que de les voir consulter un à un les indices épars autour d'eux, afin d'en tirer des probabilités ou des certitudes. Aux endroits où l'épaisseur et la hauteur de la futaie leur dérobaient, avec la vue du ciel, la nuance précise de la végétation, ils marchaient courbés vers le sol, remuant son détrit et cherchant, parmi les feuilles qui en composaient la couche superficielle, certaines feuilles dont ils examinaient attentivement les deux faces du limbe. Quand, par hasard, ils étaient assez rapprochés pour échanger des réflexions à ce sujet, car chaque péon se livrait à une enquête particulière, ils se demandaient, en se montrant les feuilles qu'ils avaient trouvées, si elles s'étaient détachées des arbres voisins ou si le vent les avait apportées en ce lieu de telle ou telle direction et de telle ou telle distance.

Ce mode d'investigation, employé par des gens qui depuis leur enfance hantent l'intérieur des forêts, pourrait sembler quelque peu puéril si nous ne nous hâtions de dire qu'il est souvent difficile, et même parfois impossible, de reconnaître à leur écorce les arbres fébrifuges, enveloppés qu'ils sont, de la base du tronc à la bifurcation des branches, par des végétations de toutes sortes, loranthées, bignonias, caladiées, etc., qui y implantent leurs racines griffues, les escaladent d'un seul jet ou les étreignent de nœuds multipliés, tout en les revêtant d'un splendide manteau de feuilles et de fleurs. Comme un exemple de cette difficulté que les plus habiles ne sauraient vaincre, on cite l'histoire d'un practico ou majordome qui dirigeait une exploitation de ces arbres dans la vallée d'Apolobamba. Après avoir fait abattre, écorcer, détailler, sécher et ensuronner tous les quinquinas qui composaient un de ces taillis appelés manchas, opération qui avait duré quatre mois, il allait abandonner le site et poursuivre ailleurs ses recherches, lorsque le hasard lui fit découvrir dans l'énorme tronc revêtu de plantes grimpanes contre lequel était appuyé son ajoupa, un *cinchona nitida*, le doyen en grosseur de tous les quinquinas qu'il avait abattus. L'histoire ne dit pas s'il fut à la fois confus et charmé de sa découverte. Comme nous n'en étions encore qu'à la recherche des arbres fébrifuges et que leur exploitation ne nous regardait pas, l'erreur ou l'omission du practico d'Apolobamba, à supposer que nos péons l'eussent reproduite, eût été sans inconvénient.

Déjà trois heures s'étaient écoulées depuis que nous explorions les forêts du Machu Camanti; durant ce temps nous n'avions fait que monter, gravir, escalader, sans égard pour les muscles de nos jarrets qui ployaient de lassitude et demandaient grâce. A ce moment, je

m'avisai de remarquer que les obstacles semés à profusion sur notre chemin et qui nous obligeaient, pour les éviter, à décrire une foule d'angles bizarres, nous avaient si bien écartés de la ligne droite que du nord-est, que nous suivions en commençant, nous étions passés au nord-ouest, et cela sans nous en douter. Comme je communiquais cette remarque au colonel qu'elle étonnait plus que moi-même, nous débouchions devant un ravin assez large où coulait un rior torrent dont les extrémités d'aval et d'amont étaient cachées par les verdure. Ce torrent qui, pareil au gamin allongeant le trajet de la maison à l'école, s'amusaît à sinuer à travers la montagne au lieu d'aller en ligne droite porter son tribut au Ccoñi, ce torrent était le Garote, célèbre à défaut d'autre chose par la fin tragique de Goïcuro. En remontant son cours pendant cinq minutes, nous arrivâmes à l'endroit où le chape-ton avait établi son lavadero. Pepe Garcia, qui nous faisait les honneurs de ce site funèbre, nous montra dans le lit du Garote quelques pieux grossièrement équarris à la hache et encore debout. C'était tout ce qui restait d'un trapiche ou barrage construit par l'Espagnol pour détourner la masse du courant. Le palo santo, auquel s'était branché ce malheureux, se dressait encore sur la rive, mais à l'état de squelette. La foudre, assurait gravement l'interprète en chef, était tombée sur cet arbre et l'avait desséché en punition de l'aide qu'il avait prêtée à l'action criminelle du chape-ton.

Malgré les souvenirs lugubres attachés à ce site, il me parut convenir à l'épilogue plutôt qu'au drame, et offrir toutes les commodités désirables pour la halte et le déjeuner auxquels nous avions droit après une ascension de trois heures. En conséquence, nous nous laissâmes choir sur une herbe courte, fine et lustrée qui revêtait les berges du torrent et, tout en écoutant murmurer, plutôt que gronder, les petites chutes que déterminaient dans son lit des pierres tombées en travers, nous fîmes ce que le colonel appelait un repas champêtre, mais qui n'était qu'un maigre déjeuner.

Un supplément, sur lequel nos porteurs n'étaient pas en droit de compter, leur permit d'allonger un peu leur repas. En vaguant le long du Garote, ils trouvèrent, collés contre les pierres, des hélix de la famille et du volume de ceux que j'avais cuisinés sur le plateau de Huaynapata et dont le souvenir m'importunait encore. Bien que les Indiens n'eussent jamais goûté de ces mollusques, ils n'hésitèrent pas à les ramasser, en se disant que, puisque des Hueracochas comme nous en avaient mangé, ils pouvaient sans crainte en manger eux-mêmes. Le syllogisme en soi était assez sensé, mais la façon dont ils préparèrent leurs escargots n'avait pas l'ombre du bon sens et ne relevait d'aucune recette connue. Sans prendre la peine de les laver pour les débarrasser de leur bave, ils cassèrent les tests, en retirèrent les mollusques vivants qu'ils mirent en brochette, puis, ayant allumé du feu, ils placèrent sur les braises ces animaux, qui prirent aussitôt la forme de



Halte de nuit au pied du Machu Picchu. — Dessin de Rieu, d'après une aquarelle de l'auteur.

tire-bouchons. Après quelques minutes de cuisson, ils les retirèrent du feu et vinrent poliment me prier d'y goûter pour faire honneur à leur cuisine ; mais je les remerciai de grand cœur, tout en les repoussant du geste et les engageant à expédier vivement ces mollusques grillés qui voulaient être servis chauds et mangés de même. Sans plus tarder ils partagèrent le produit de leur chasse, qui valut à chaque homme une douzaine d'escargots de la grosseur d'une mauviette.

La torpeur de nos gens après l'absorption de ce mets me prouva jusqu'à certain point qu'il pesait à leur estomac, lequel avait pu se l'assimiler, mais consentirait difficilement à le réduire en chymé. Comme ils paraissaient disposés à s'étendre sur l'herbe afin de digérer plus sûrement dans cette posture, l'idée vint au colonel d'activer leur digestion en les employant au déplacement et au transport des pierres qui jonchaient le lit du Garote. L'essai tenté par son compatriote lui trottait dans la tête, et avant de quitter ces lieux, il désirait savoir si l'infortuné avait eu tort ou raison de jeter le manche après la cognée. Nos porteurs furent donc requis d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps, et malgré la mauvaise humeur qu'ils ne manquèrent pas d'en témoigner, durent s'armer du pic et de la pelle et recommencer leur œuvre de Ouitubamba. Après deux heures d'un travail assidu, le colonel eut la chance de recueillir une pincée de poudre d'or et deux pépites de la grosseur d'une tête d'épingle qu'il enveloppa de papier et mit dans son portecigare. Ce résultat, dont il paraissait fier, prouvait à n'en pas douter, me dit-il, que le rio Garote était aurifère, et que son compatriote n'avait pas assez réfléchi avant de se pendre.

A cette allégation tant soit peu risquée, je crus devoir répondre que le Garote, aurifère aujourd'hui par suite d'une commotion volcanique, pouvait bien ne pas l'être au commencement de ce siècle, fait qui s'était produit à l'égard de bien des rivières que dans une courte période les volcans avaient enrichies et appauvries tour à tour. L'absence de l'or dans le lit du Garote expliquait alors l'insuccès des tentatives de Goïcuro, sa lassitude et son dégoût de ce travail sans résultat, et enfin son suicide.

D'un autre côté, en admettant que déjà à cette époque le Garote fût aurifère, ce devait être dans de si faibles proportions, à en juger par les échantillons recueillis sur l'heure, que le chapeton, désespérant de couvrir les frais de son entreprise, s'était décidé à y mettre fin en ce monde et à l'aller continuer dans un monde meilleur. Pris dans ce dilemme dont les deux propositions concluaient fatalement à la pendaison, le colonel baissa la tête et ne sut que répondre.

Rien ne nous retenait plus sur les bords du Garote. Les péons venaient de s'éloigner pour continuer leurs recherches, et le rude labeur auquel nos gens s'étaient livrés avait complètement dissous le bol alimentaire qui surchargeait leur estomac. A cette heure ils paraissaient ingambes, guillerets et tout disposés à se

mettre en marche. Nous profitâmes de leurs bonnes dispositions pour reprendre sous le couvert de la forêt notre ascension du Machu Camanti.

La végétation, loin de s'appauvrir, semblait devenir plus épaisse et plus luxuriante. C'était juste le contraire de ce que j'avais observé jusqu'alors dans les forêts placées sur les versants d'une montagne, où la vigueur et l'exubérance qu'elles déployaient à sa base s'amoindrirent sensiblement en remontant vers son sommet. Mais le Machu-Huayna Camanti, en qualité de montagne bicéphale, et même enchantée, s'il fallait en croire la tradition, devait jouir de privilèges que n'avaient pas les montagnes vulgaires.

Pendant les premières minutes de marche, nous pûmes voir encore par échappées l'azur du ciel et les gais rayons du soleil ; puis la lisière de taillis qui bordait le Garote se referma derrière nous ; les arbres devinrent plus corpulents et plus serrés, leur feuillage s'épaissit et s'entremêla, une pénombre verdâtre remplaça par degrés la clarté du jour, et bientôt j'eus quelque peine à distinguer l'aiguille de ma boussole.

Cette clarté crépusculaire donnait aux objets qui nous entouraient des formes bizarres et grimaçantes. Les troncs d'arbres et les vieilles souches avaient des profils difformes et rechignés. Les lianes pendantes ou traçantes faisaient l'effet, selon leur taille et leur allure, de couleuvres en marche ou de pythons à l'affût d'une proie ; des touffes d'orchidées suspendues par un fil invisible à distance, simulaient d'énormes chauves-souris arrêtées dans leur vol. L'air, d'abord chaud et même suffocant, s'était graduellement refroidi. Une humidité pareille à de la bruine tombait d'en haut avec le suintement des feuilles et pénétrait nos vêtements qui nous semblaient avoir doublé de poids. De ce paysage, mystérieux ensemble de choses indécises, de formes ébauchées, de lignes et de contours submergés et flottant dans la vague lueur qui leur donnait l'apparence du rêve, se dégageait je ne sais quelle grandeur morne, quelle majesté taciturne et presque menaçante. L'horreur sacrée des bois, ce sentiment propre aux anciens qui n'admettaient pas la divinité sans son cortège obligé d'épouvante, cette horreur qui jusqu'alors m'avait fait sourire, me pénétrait à mon insu. Le vers de Virgile : *Horrendum silvis et religione parentum* qui me revenait en mémoire, me semblait à cette heure d'une vérité saisissante. J'avais beau me citer à moi-même, pour me donner du cœur, le *nunc animis opus.... nunc pectore firmo* du même poète, une appréhension vague, une crainte indéfinissable contractaient mes plexus nerveux ; le frôlement des feuilles au-dessus de ma tête, le craquement des branches sous mon pied, faisaient courir de singuliers frissons dans ma moelle épinière, et comme le *pius Aeneas* traversant le sombre royaume, j'avais la chair de poule et me sentais « tout chose. »

Cette région du mystère et de l'inconnu avait pour habitants des êtres d'aspect fantastique qui vivaient, croissaient et multipliaient dans ses profondeurs téné-



Taillis de quinquinas aux environs des Camantis. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

breuses et n'eussent pu s'acclimater ailleurs. De grands sphinx ocellés, de lourdes phalènes aux ailes de velours se détachaient à notre approche des troncs d'arbres contre lesquels ils étaient collés plutôt que posés, volaient un instant au-dessus de nos têtes avec l'allure inquiète et saccadée qui distingue de leurs congénères diurnes ces fils de l'ombre et de la nuit, et disparaissaient aussi brusquement qu'ils étaient apparus.

Bien qu'ils fussent d'humeur farouche et eussent repoussé les premières avances que j'avais cru devoir leur faire, je ne me tins pas pour battu. A force d'adresse, de patience, de sollicitations et de coups de chapeau, je finis par en avoir raison et nouer avec eux des relations intimes, comme en témoignent leurs portraits que j'ai conservés.

Notre marche à tâtons durait depuis deux heures, lorsque, au plus fort de cette obscurité qui nous entourait, un rayon pâle glissant obliquement sous la futaie sembla nous indiquer l'approche du jour. Un bruit d'eaux grondantes qui provenait de quelque chute arrivait en même temps jusqu'à nous. Nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où nous venaient la lumière et le mouvement représentés par ces eaux et cette clarté; après vingt minutes de marche, durant lesquelles l'obscurité s'était graduellement dissipée, nous débouchions sur un côté de la montagne où la végétation disparaissait pour faire place aux pierres.

En revoyant la lumière, nous poussâmes une exclamation de joie; jamais le ciel ne nous avait paru si bleu, le soleil si vivifiant, les verdure si chatoyantes. A ce sentiment de bien-être succéda bientôt une impression d'étonnement que justifiait l'aspect du site où le hasard venait de nous conduire.

Ce côté de la montagne dont la ligne se profilait sèchement sur le ciel, présentait un ravin, ou mieux une rainure, longue d'environ trente mètres et large de cinq à six, encombrée sur ses bords de lourds polyèdres de grès rouge posés en équilibre. Dans cette rainure qui rappelait les acéquias des villes espagnoles autant qu'une forêt vierge et ébouriffée peut rappeler un parc anglais, le Garote troublé, sali, jaunâtre, galopait, avec des soubresauts furieux, et venant à rencontrer un obstacle, s'éparpillait en jets nombreux couronnés de panaches de bruine.

Un instant je doutai que le torrent que nous avions sous les yeux et dont le bruit était assourdissant fût le pittoresque cours d'eau que quelques centaines de mètres plus bas nous avions vu murmurant et limpide tomber d'assise en assise comme un rideau de gaze bleue qu'une main invisible aurait déroulé pli à pli. Cependant il fallait bien se rendre à l'évidence, le Machu Camanti n'ayant qu'une seule rivière affluent du Ccoñi.

En se reculant un peu à gauche, de façon que la silhouette des pierres cachât le sommet des arbres voisins et terminât la perspective, le site apparaissait dans toute sa sauvagerie et l'on ne pouvait souhaiter rien de plus morne et de plus désolé. Cet abrupt ra-

vin où courait le Garote sur une pente de quelque trente-cinq degrés, appartenait de droit au cœur de la Sierra et semblait tout dépaycé dans cette région inter-tropicale. Ni herbes, ni roseaux ne croissaient sur ses bords, où deux ou trois pauvres arbres, noyés sans doute, mais dégonflés, dressaient leurs squelettes.

Pendant que je faisais un dessin de la chose, les cascarilleros, qui depuis longtemps nous avaient faussé compagnie, nous rejoignirent un à un. Leur récolte d'échantillons avait été bonne et comprenait six variétés actives de quinquinas; dans le nombre se trouvait un quinquina rouge, le *cinchona succirubra*, et un quinquina gris qui semblait se rapporter au *C. condaminea* de Bonpland. Mais la perle, le joyau de la collection était sans contredit une branche dont l'écorce, d'un blanc grisâtre, faiblement rayée de sillons longitudinaux, les feuilles lancéolées, obovales, longues de douze centimètres et larges de six, le limbe d'un vert gai sur sa face supérieure, d'un vert plus pâle et teinté de carmin sur sa face inférieure, présentaient tous les caractères du *cinchona calisaya*. C'était bien la plante, en effet, et les cascarilleros paraissaient stupéfaits plutôt que joyeux de l'avoir trouvée ailleurs que dans leur pays, cette espèce étant propre aux vallées de la Bolivie et ne dépassant guère l'extrémité nord des vallées d'Apolobamba. Leur dire à cet égard s'accordait avec l'opinion des quinologistes, qui assignent à cette variété de cinchona, la plus appréciée de toutes, une limite qu'elle ne franchit pas et au delà de laquelle on la chercherait vainement.

La trouvaille inespérée des péons était d'un grand intérêt pour la science et pour le commerce; elle jetait un jour nouveau sur l'habitat géographique de la plante et, du même coup, réhabilitait sur les marchés d'Europe les quinquinas du Bas-Pérou, considérés jusqu'à ce jour comme inférieurs à ceux du Haut-Pérou ou Bolivie¹. Je demandai donc aux péons des renseignements sur le site où ils avaient découvert ce quinquina, prêt à revenir sur mes pas pour étudier sa topographie, le dessiner et avec lui tous les calisayas qui pouvaient y croître. Mais l'endroit, paraît-il, était inaccessible ou de peu s'en fallait, et le majordome, qui de loin avait reconnu ces calisayas à certain reflet

1. La réputation des quinquinas boliviens, habilement surfaite par la compagnie de la Paz à qui le gouvernement a concédé depuis longtemps le monopole de l'exploitation des quinquinas de ses vallées, cette réputation n'a d'autre cause que l'abondance dans les forêts de la Bolivie des variétés de quinquinas dites *calisaya* et *boliviana*, que le commerce place au premier rang. Mais pour deux variétés de quinquinas hors ligne que possède la Bolivie, le Pérou en a vingt variétés, dont huit au moins sont de qualité excellente. Il est vrai que jusqu'à ce jour sa voisine a fait tout ce qui dépendait d'elle pour les déconsidérer en public afin de donner plus de valeur à ses produits. Les quinquinas péruviens se relèveront de leur déchéance et jouiront de toute la faveur qu'ils méritent, lorsque les forêts des Yungas de la Bolivie, dépouillées de leurs quinquinas par la compagnie qui depuis vingt ans a outrepassé de plus en plus chaque année le chiffre d'exportation (quatre mille quintaux) que lui assignait son traité, lorsque ces forêts, sans produits, disons-nous, auront obligé le gouvernement bolivien à faire de ses quinquinas l'objet d'une culture réglée.

chatoyant des feuilles propre à l'espèce, avait risqué vingt fois de se casser le cou en descendant le plan d'une barranca, ravin profond qui le séparait de ces arbres dont il tenait à rapporter un échantillon. Force me fut de refréner, jusqu'à une nouvelle rencontre de la précieuse espèce, le désir que j'avais de la voir de près.

Les échantillons mis en sûreté, je continuai mon croquis du Garote interrompu par l'arrivée des Boliens et les explications qu'ils m'avaient données. A peine l'eus-je terminé qu'ils parlèrent de redescendre, en alléguant qu'à cette heure, la hauteur de la zone des quinquinas étant atteinte et même dépassée, il était parfaitement inutile de continuer notre ascension fatigante. De très-grand cœur j'eusse fait droit à leur requête, si les deux aspects du Garote que j'avais vus ne m'eussent donné l'envie de remonter jusqu'à sa source. Un trajet de quelque trois cents mètres à peine nous séparait du sommet du Machu Camanti, et je crus devoir l'entreprendre, persuadé que nous trouverions en chemin l'endroit d'où jaillissait du roc ou sortait de la terre l'affluent torrentueux du Ccoñi, sur l'origine duquel aucun de nos gens n'était renseigné. C'était un caprice de géographe et de curieux que je tenais à satisfaire, et comme jusqu'ici j'avais fait beaucoup pour les autres, il me paraissait assez juste que les autres à leur tour fissent quelque chose pour moi. Leur opinion à cet égard devait différer de la mienne, car ce ne fut pas sans grogner qu'ils se décidèrent à m'accompagner dans cette excursion.

A mesure que nous nous élevâmes, cherchant autour de nous de quelle fissure du sol, de quelle fente de rocher pouvait sortir le torrent que nous avions perdu de vue et dont le bruit était allé s'affaiblissant, les arbres si longtemps rapprochés commencèrent à s'espacer, et leurs troncs diminuèrent de grosseur; seul leur feuillage était encore assez épais pour nous cacher la vue du ciel, bien qu'il tamisât la lumière. La végétation avait complètement changé d'aspect. Aux bombax, aux palmiers, aux fougères arborescentes, aux puissantes aroidées qui caractérisaient les zones inférieures, avaient succédé des myrtacées et des cappariss au feuillage rigide, de hauts taillis d'actinophylles, de bambusas et de cypéracées. D'énormes faisceaux de sarmenteuses ténues comme des fils pendaient en échelons du sommet des arbres et remplaçaient les monstrueux bėjucos et les gigantesques lianes d'en bas. La flore locale haletait, et, comme nous, était à bout de forces en atteignant à ces hauteurs.

Le bruit du Garote, que nous n'entendions plus depuis longtemps, revint de nouveau frapper notre oreille; mais, à l'exemple de la végétation qui s'était appauvrie, le mugissement du torrent n'était plus qu'un simple murmure. Bientôt nous sûmes à quoi nous en tenir sur ce changement.

Le sommet du Machu Camanti était occupé par un lac dont le centre qui reflétait la couleur du ciel était seul apparent. Les bords de ce lac, voilés par les cimes des

derniers arbres des versants, en reproduisaient si exactement le feuillage, qu'ils semblaient participer de la végétation qui les entourait. De là une singulière illusion d'optique où le pourtour du lac semblait bordé d'un revêtement de verdure touffue, ombreuse et du ton le plus velouté, tandis que le milieu, où se peignait le ciel, simulait une trouée dans le vide.

Séduits par l'étrange beauté de ce lac alpestre, dont la présence en ce lieu leur paraissait tenir du prodige, nos gens s'en étaient approchés et l'admiraient de tous leurs yeux. Ses bords, qui dépassaient de trois pieds le niveau de l'eau, étaient revêtus d'une herbe courte et drue que l'humidité du sol et l'ombre des arbres entretenaient dans une constante fraîcheur. Le diamètre du lac, autant qu'une simple évaluation du regard permettait d'en juger, était de cinquante-cinq à soixante mètres. D'une fracture de sa vasque s'épanchait la nappe verte qui formait le Garote, ce torrent-rivière aux multiples aspects.

Un calme si profond régnait à la surface de ce lac que l'envie me prit de suspendre mes vêtements aux arbres de la rive et de piquer une tête dans ses eaux vierges et sans souillure qui n'avaient jamais reflété que les splendeurs du ciel; mais l'essai que j'en fis en ôtant ma chaussure et les touchant du pied, suffit à bannir cette envie. Ces ondes attrayantes étaient d'un froid de glace et eussent paralysé sur-le-champ l'imprudent baigneur qui s'y fût confié; et puis, considération non moins grave, qui sait si sous leur torpeur apparente elles ne cachaient pas quelque abîme sans fond, quelque remou perfide, quelque vorace tourbillon d'autant plus disposé à engloutir une proie que, depuis des siècles sans doute, il l'attendait en vain. A ces réflexions, la phrase de Chateaubriand entrée dans mon esprit sans que je l'en priasse: « Le cœur le plus serein en apparence ressemble à ces puits naturels de la savane Alachua: la surface en est calme et paisible; mais si vous regardez au fond, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux. » — Cette phrase de circonstance venait prêter l'appui de son autorité. Le crocodile du grand homme me semblait surtout formidable, et la crainte d'être amputé par lui de quelque membre me retint sur le bord. Toutefois, désireux de savoir quelle pouvait être la profondeur d'un lac ainsi placé sur le sommet d'une montagne, je fis retirer des ballots la corde et le plomb de sonde qui nous servaient à jaugeer le lit des rivières, et, dans l'impossibilité de les filer verticalement, je les lançai aussi avant qu'il me fut possible vers le centre du lac. Trois fois je trouvai fond par trente-sept, quarante et quarante-cinq brasses; mais deux fois aussi je déroulai sans rien trouver toute la longueur de la corde qui mesurait quatre-vingts brasses. J'inférai de cette variation singulière, que l'assiette du lac était loin d'être de niveau.

Ces expériences hydrographiques avaient intéressé médiocrement les cascarilleros, qui bâillaient à se détraquer la mâchoire. En outre, leur majordome pré-

tendait que si je continuais à m'amuser de la sorte, nous n'atteindrions jamais avant la nuit le bas de la montagne et serions forcés de camper en pleine forêt. Son observation était de celles qu'on accueille avec déférence, et j'y fis droit en donnant l'ordre du départ. Au moment où nous rentrions pêle-mêle sous la fu-

taie, je me retournai pour saluer d'un regard d'adieu le lac charmant que je ne devais plus revoir.

Ici quelque lecteur, à moins que ce ne soit quelque lectrice, qui nous accompagne en idée et s'intéresse à nos découvertes de chaque jour, demandera à quelle cause on doit attribuer la formation du lac du Machu



Déserteurs passés par les armes. — Dessin de Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

Camanti sur le sommet de cette montagne. Je m'attendais à la question et je m'empresse d'y répondre. Je ne sais pas. Après cet aveu, le lecteur ou la lectrice est parfaitement libre de voir dans ce lac un ancien volcan, dont le cratère a été envahi lentement par les infiltrations des sources intérieures, ou rempli tout à

coup par la rupture et la dislocation des couches sous-jacentes qui lui servaient de conduits ou de réservoir.

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison.)



Jonque chinoise, à Singapore. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville

L'ARCHIPEL MALAISIEEN,

PATRIE DE L'ORANG-OUTANG ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE¹.

I

Singapore. — Description de la ville et de l'île, que j'ai visitées plusieurs fois de 1854 à 1862.

Peu d'endroits sont plus intéressants pour un voyageur venant d'Europe que la ville et l'île de Singapore, où s'offre à l'observation une grande variété de races orientales, de religions et de mœurs différentes.

1. Le *Tour du Monde* ne publie cette fois que quelques-uns des premiers chapitres de ce voyage, qui a déjà valu à son auteur une grande célébrité.

La Société de géographie de Paris a décerné à M. Wallace une médaille d'or. Voici un extrait du rapport fait au nom de la commission des prix de cette Société, par un de nos savants géographes, M. Cortambert, conservateur du département des cartes à la Bibliothèque impériale :

.... Le plus remarquable de tous les voyages dont l'Océanie a

Le gouvernement, la garnison et les notables marchands sont anglais, mais le fond de la population, en y comprenant quelques-uns des négociants les plus riches, les agriculteurs de l'intérieur, les artisans et

été le théâtre depuis quelques années est sans contredit celui de M. A. Russell Wallace, qui a séjourné huit ans dans la Malaisie, visitant dans tous les sens ce vaste archipel, l'étudiant, le scrutant à fond, en naturaliste, en ethnologue, en philosophe, mais aussi en géographe. La grande gloire de M. Wallace, c'est la détermination de la vraie limite de l'Asie et de l'Océanie.

« Observant sur les cartes marines les sondages de toute cette mer pleine d'îles qui s'étend entre l'Indo-Chine, la Nouvelle-Guinée et l'Australie, il a remarqué que ces îles reposent sur deux plateaux

les ouvriers, est chinois. Les Malais indigènes sont pour la plupart pêcheurs, bateliers, et composent le corps entier de la police. Les Portugais de Malacca sont représentés par un nombre assez considérable de commis et de petits marchands. Les Klings de l'Inde occidentale¹, qui forment un groupe nombreux de mahométans, de même que beaucoup d'Arabes, s'adonnent aux petites industries et tiennent boutique. Tous les Bengalis sont gens de service et porteurs d'eau.

Les Parsis, peu nombreux, forment une classe de marchands très-respectée. On rencontre aussi de nombreux Javanais, la plupart matelots ou domestiques, et des trafiquants de Célèbes, de Bali et de plusieurs autres îles de l'archipel. Le port est rempli de vaisseaux et de bâtiments de commerce de diverses nations européennes, de centaines de barques (*proas*) malaisiennes et de jonques chinoises, de navires de toutes dimensions, depuis ceux qui jaugeant plusieurs centaines de tonnes jusqu'aux petits bateaux pêcheurs et aux *sampans* omnibus. Ajoutez que la ville a de beaux monuments publics, des églises, des mosquées, des temples hindous, des *joss-houses* chinois², des maisons européennes confortables, des magasins massifs, de vieux bazars originaux klings et chinois, et de longs faubourgs faits de cottages chinois et malais.

En somme, parmi tous ces divers éléments de la population, ce sont les Chinois qui dominent et qui attirent le plus l'attention de l'étranger : leur nombre

sous-marins, d'altitudes très-inégales : l'un, à l'ouest, qu'on atteint à une profondeur moyenne de moins de cinquante brasses ; l'autre, à l'est, qui se trouve à plus de cent brasses. Entre les deux plateaux règne une profonde fissure, une sorte de vallée sans fond, dirigée du sud-ouest au nord-est, parcourue par un courant considérable, et passant entre Bali et Lombok, entre Bornéo et Célèbes, entre les Philippines et les Moluques. L'un de ces plateaux est la continuation naturelle de l'Asie, c'est-à-dire des Indes ; l'autre semble un prolongement de l'Australie, un reste de quelque grand continent affaissé sous les eaux et dont les épaves seraient les terres actuelles de l'Océanie orientale et méridionale. Ainsi, M. Wallace appelle la partie occidentale de la Malaisie *région indo-malaise*, et la partie orientale *région austromalaise*.

La différence des productions entre les deux régions n'est pas moins caractéristique que celle qui naît de la géographie sous-marine : à l'ouest, c'est-à-dire à Sumatra, à Java, à Bali, à Bornéo, aux Philippines, on trouve les oiseaux de l'Asie, les éléphants, les rhinocéros, les grands ruminants, les orangs-outangs, les pies, les grives et une foule d'autres oiseaux qui appartiennent aux Indes. À l'est de la fissure dont nous avons parlé, à partir de Lombok, ce sont des êtres tout différents, qui se rattachent à la faune de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie : des didelphes, les oiseaux de paradis, etc.

L'ethnographie vient se joindre à l'hydrographie et à la zoologie pour la détermination des deux grandes divisions physiques de l'archipel : à l'ouest sont les Malais, au type mongolique, au teint brun ou olivâtre, ou légèrement rouge, au visage plat, au nez petit et bien fait, aux cheveux noirs, droits, à la barbe rare, droite aussi, à la petite stature, à l'esprit défiant, au maintien réservé et poli, au caractère tranquille, impassible, et point affectueux.

À l'est sont les Papouas, à la stature élevée, à la couleur de suie, aux cheveux abondants, disposés en une brosse immense autour de la tête, à la bouche large et avancée, au nez très-préminent, surtout allongé et anguleux (ce qui les distingue essentiellement des nègres de l'Afrique) ; leur caractère est aimable et gai, leur

et leur activité donnent à Singapore beaucoup de l'apparence d'une ville chinoise.

Le marchand chinois est, en général, un gros homme à face ronde, à l'air important, préoccupé de ses affaires. Ses vêtements (large chemise blanche, pantalon bleu ou noir) sont de la même forme que ceux des plus pauvres coulies, mais d'étoffe plus belle, et toujours propres et nets. Sa longue queue, entourée de soie rouge, pend jusqu'à ses talons. Il a en ville un beau magasin ou une boutique, et à la campagne une bonne maison. Il a aussi un cheval et un cabriolet, et chaque matin on le voit se promener pour jouir de la fraîcheur. Il est riche : il possède des dépôts de vente en détail et des navires de commerce ; il prête à haut intérêt et sur bonnes garanties ; en un mot, il fait de gros marchés, et d'année en année s'engraisse et s'enrichit.

Dans le bazar chinois, on voit des centaines de petites boutiques où se vendent toutes sortes d'objets de quincaillerie et d'autres marchandises utiles, dont la plupart sont d'un bon marché merveilleux. On peut y acheter des vrilles à deux sous, quatre pelotes de fil de coton blanc pour un sou, des canifs, des tire-bouchons, de la poudre à canon, du papier à lettres et beaucoup d'autres articles à un prix aussi modique et même moindre qu'en Angleterre.

Le boutiquier a très-bon caractère ; il vous montre tout ce qu'il a dans son magasin, sans témoigner aucun mécontentement si vous ne lui achetez rien. Il surfait un peu, mais pas autant que les

parole rapide, forte, expressive, et leur esprit communicatif. Ils sont toujours en mouvement, d'une activité presque fébrile, et ont beaucoup plus de goût que les Malais pour les arts : on le reconnaît à leurs demeures et à leurs ustensiles, qu'ils savent orner d'une manière pittoresque. Ils sont enfin plus intelligents, quoiqu'on croie généralement le contraire, et si les Malais ont gagné du terrain sur eux, en franchissant un peu la limite naturelle que nous avons fait connaître, ils le doivent à l'influence puissante de la civilisation asiatique qui règne depuis longtemps chez eux et qui les a portés jusqu'à Célèbes, à Lombok, à Sumbava et dans une partie des Moluques.

« Du reste, il y a dans la Malaisie des populations qui sont un mélange des deux races et que M. Wallace décrit avec le même soin que les Malais et les Papouas.

« Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de tant de faits intéressants qui remplissent les deux attachants volumes où le voyageur présente ses observations, où il raconte ses chasses de naturaliste, les dangers qu'il a courus à travers des pays où les tigres, les orangs-outangs, les crocodiles, les boas, les pythons, les sangsues de terre et mille insectes malfaisants sont les hôtes ordinaires des forêts, et où les tremblements de terre, les éruptions des volcans menacent si souvent la vie des hommes....

«... Ce voyageur a rapporté en Angleterre cent vingt-cinq mille six cent soixante objets du règne animal seulement. Ce n'est cependant pas pour cette admirable collection que nous lui décernons aujourd'hui notre médaille d'or : c'est pour le service éminent rendu à la géographie par l'établissement rationnel de la séparation de l'Asie et de l'Océanie, et la distinction si profonde et si nette qu'il fait entre les deux grands peuples de la Malaisie, ainsi que de leur distribution géographique. »

1. *Klings* est le nom générique que l'on donne dans l'archipel aux Hindous qui y passent ou s'y établissent. Le terme vient de la côte occidentale du golfe du Bengale, entre le Gange et la Godavéri, appelée Kalinga dans la géographie des Brahmanes. C'était de là que venaient originellement la plupart des émigrants et des marchands.

2. Probablement des maisons de jeu.

Klings, qui demandent toujours le double du prix qu'ils désirent. Si vous lui achetez quelque chose, il vous parlera ensuite chaque fois que vous passerez devant sa boutique, vous priant d'entrer, de vous asseoir et de prendre une tasse de thé; et vous vous demandez comment il peut gagner sa vie, au milieu de tant d'autres qui vendent tous ces mêmes articles de si peu de valeur.

Les tailleurs sont assis à une table, et non sur une table, et, comme les cordonniers, ils travaillent bien et à bon marché. Les barbiers ont beaucoup à faire; ils rasant la tête et nettoient les oreilles; pour cette dernière opération, ils ont tout un outillage de petites pinces, de cure-oreilles et de brosses.

Les faubourgs sont remplis de menuisiers et de forgerons. Les premiers paraissent surtout occupés à fabriquer des cercueils et des coffres à vêtements, décorés et peints à effet. Les forgerons sont la plupart armuriers, et font à la main des fusils avec des barres de fer massif. On peut les voir tous les jours appliqués à ce travail difficile; ils le mènent à bien jus-

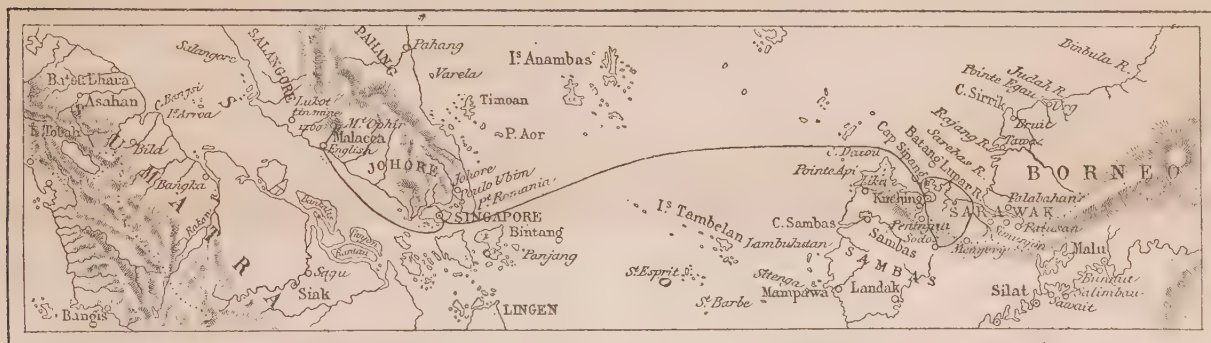
qu'à la fin, et les armes, dont ils font aussi les platines, ont très-bonne façon.

Partout dans les rues on rencontre des marchands d'eau, de légumes, de fruits, de soupe et d'agar-agar (gelée de plantes marines): ces gens crient d'une manière aussi inintelligible que les marchands de Londres; d'autres portent un appareil pour faire la cuisine au bout d'une perche ayant à l'autre bout une table qui forme contre-poids; ils servent un repas de coquillages, de riz et de légumes pour deux ou trois sous. De tous côtés, enfin, des coulies et des bateliers attendent qu'on les emploie.

A l'intérieur de l'île, les Chinois abattent des arbres dans la jungle, et les scienc pour en faire des planches. Ils cultivent des légumes qu'ils portent au marché, et aussi le poivre et le gambir, articles de commerce importants.

Les jésuites français ont établi dans ces colonies chinoises des missions qui semblent bien réussir. J'ai passé plusieurs fois quelques semaines avec un des missionnaires, à Bukit-Tima, à peu près au milieu

Itinéraire de Wallace de Malacca à Bornéo.



Gravé chez Erhard.

de l'île. On y a construit une jolie église, et on y compte trois cents convertis environ. Pendant un de mes séjours, j'y ai rencontré un autre missionnaire qui venait d'arriver du Tonquin, où il avait vécu plusieurs années.

Les jésuites accomplissent encore parfaitement leur tâche, comme autrefois. En Cochinchine, au Tonquin et en Chine, où tous les missionnaires sont obligés de vivre secrètement et sont exposés à la persécution, à l'expulsion et quelquefois à la mort, chaque province, même les plus éloignées dans l'intérieur, a son établissement permanent de jésuites, qui ont appris à Pinang ou à Singapore les langues des pays où ils se proposaient d'aller.

On dit qu'il y a en Chine près d'un million de convertis; au Tonquin et en Cochinchine, plus d'un demi-million. La rigide économie apportée dans la dépense des fonds de ces missions est l'un des secrets de leur succès. On n'alloue que sept cent cinquante francs par an à un missionnaire. Cette somme doit lui suffire pour vivre, en quelque pays qu'il soit; de sorte qu'on peut ainsi entretenir un grand nombre de missionnaires avec des moyens très-limités.

D'autre part, les naturels, en voyant ceux qui les instruisent accepter simplement la pauvreté, sans aucune des jouissances matérielles de la vie, sont persuadés que ces pasteurs sont sincères, qu'ils enseignent la vérité, et qu'ils ont réellement abandonné leur patrie et leurs amis, leur bien-être et leur sécurité pour le bien des autres. Il n'est pas étonnant que les missionnaires fassent des conversions, car pour les pauvres gens parmi lesquels ils travaillent, ce doit être un grand bonheur d'avoir au milieu d'eux un homme auquel ils puissent s'adresser dans toutes leurs peines ou dans toutes leurs misères, qui les console et leur donne des conseils, qui les visite quand ils sont malades, les secoure quand ils sont dans le besoin, et qu'ils savent être sans cesse menacé de la persécution et de la mort uniquement pour l'amour d'eux.

Mon ami, à Bukit-Tima, était vraiment un père pour son troupeau: il prêchait en chinois tous les dimanches, et il consacrait pendant la semaine plusieurs soirées à des enseignements et à des entretiens sur la religion; il tenait enfin une école pour instruire les enfants. Sa maison était ouverte nuit et jour à tout

ceux qui avaient besoin de lui. Si un homme venait lui dire : « Je n'ai pas de riz à donner à manger à ma famille aujourd'hui, » il lui faisait prendre la moitié de ce qu'il avait chez lui, si peu que cela pût être. Si un autre lui disait : « Je n'ai pas d'argent pour payer une dette, » il lui donnait la moitié de ce que contenait sa bourse, fût-ce son dernier dollar.

Aussi, quand il était lui-même dans le besoin, il envoyait chez l'un des hommes les plus riches de son troupeau et lui faisait dire : « Je n'ai plus de riz à la maison, » ou : « J'ai donné tout mon argent, et j'ai besoin de telle ou telle chose. »

Tous avaient confiance en lui et l'aimaient, car ils étaient convaincus qu'ils avaient en lui un véritable ami, ne poursuivant aucun dessein caché en vivant parmi eux.

L'île de Singapore est composée d'une multitude de petites collines de trois ou quatre cents pieds (quatre-vingt-dix à cent vingt mètres) de haut. Les sommets d'un grand nombre d'entre elles sont encore couverts de forêts vierges.

La maison de la mission à Bukit-Tima est entourée de plusieurs de ces collines à la cime boisée; à l'époque de mon voyage, les forêts en étaient très-fréquentées par les bûcherons et par les scieurs de long. C'était un excellent endroit pour faire une collection d'insectes.

Cà et là aussi se trouvaient des fosses à tigres, soigneusement couvertes de bâtons et de feuilles, et si bien cachées que plusieurs fois je fus en danger d'y tomber. Elles ont la forme d'un haut-fourneau, sont plus larges au fond que près de l'ouverture, et ont peut-être quinze ou vingt pieds de profondeur, de sorte qu'en cas d'accident il serait presque impossible d'en sortir sans l'aide de quelqu'un.

Autrefois, on dressait un poteau pointu au fond de la fosse; mais un infortuné voyageur, qui traversait une forêt sans le soupçon d'aucun péril, s'étant tué en tombant sur une de ces pointes, on en a interdit l'usage.

Quelques tigres rôdent constamment autour de la ville de Singapore. On assure que le nombre de leurs victimes est, en moyenne, d'une par jour. Ils font surtout leur proie des Chinois qui travaillent dans les plantations de gambir, au milieu des jongies nouvellement éclaircies.

Un soir, nous entendîmes une fois ou deux le rugissement d'un tigre. Ce n'était pas sans un certain trouble que nous nous exposions en cherchant les insectes parmi les vieux troncs d'arbres et les anciennes

fosses de scieurs de long; un de ces terribles animaux sauvages pouvait être aux aguets et n'attendre qu'une occasion pour s'élancer sur nous.

Quand la journée était belle, nous passions plusieurs heures de l'après-midi dans ces forêts délicieusement fraîches et ombragées, et qui contrastaient si agréablement avec le pays découvert que nous avions à traverser pour y arriver.

La végétation y est des plus luxuriantes, et toute composée d'énormes arbres, ainsi que d'une grande variété de fougères, de caladiums et d'autres plantes et arbustes entremêlés d'un grand nombre de palmiers raltan.

Je trouvai là une quantité considérable d'insectes d'espèces intéressantes; tous les jours nous en rapportions par vingtaines, de formes nouvelles et curieuses. En deux mois environ, je ne recueillis pas moins de sept cents espèces de coléoptères, dont la plus grande partie étaient des espèces tout à fait inconnues, et, entre autres, cent trente espèces distinctes de ces élégants longicornes (*cerambycidae*), si estimés des collectionneurs d'Europe.

Je rencontrai presque toutes ces espèces à un endroit de la jungle qui n'avait pas plus d'un mille carré. Dans tous les voyages que je fis plus tard à l'est, je n'ai que bien rarement parcouru un lieu aussi riche en insectes. Ce qui produisait sans doute une abondance si prodigieuse, c'étaient certaines conditions de sol, de climat et de végétation; de plus, le soleil avait beaucoup brillé durant cette saison, et d'a-

bondantes rosées nocturnes avaient entretenu une fraîcheur bienfaisante.

Mais une autre grande cause était, j'en suis sûr, le travail des bûcherons chinois qui vivaient en cet endroit depuis plusieurs années; pendant tout ce temps ils avaient fourni aux insectes et à leurs larves une nourriture continuelle de feuilles sèches, de feuilles flétries, d'écorce de bois et de sciure. Par suite, une grande variété d'espèces s'était réunie dans cet espace limité, et j'eus la bonne fortune d'être le premier naturaliste à mettre la main sur la récolte ainsi préparée.

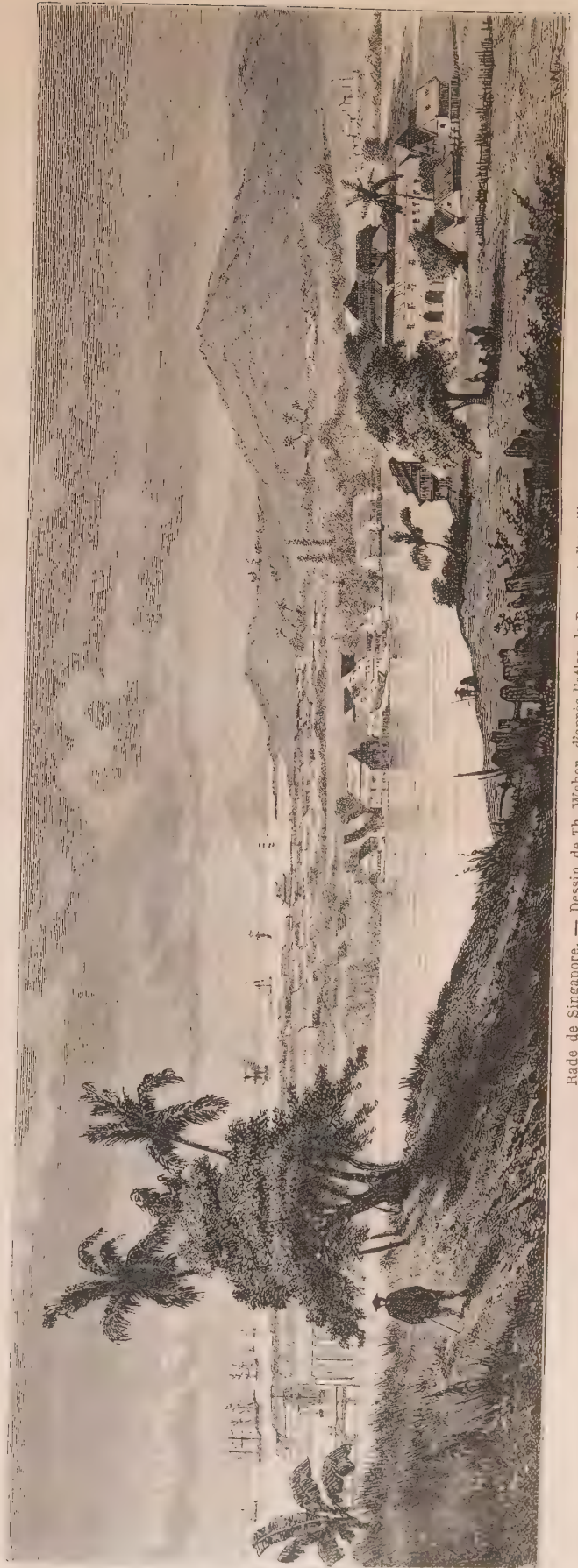
Pendant mes promenades dans d'autres directions,



Fougères rares sur le mont Ophir.



Rade de Singapore. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.



Rade de Singapore. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

je fis aussi une belle collection de papillons et d'autres ordres d'insectes, de sorte que j'eus lieu d'être content des premières tentatives que j'avais faites pour connaître l'histoire naturelle de l'archipel malais.

II

Malacca et le mont Ophir (de juillet à septembre 1854).

Les oiseaux et la plupart des autres espèces d'animaux étant rares à Singapore, je quittai cette île en juillet pour aller à Malacca, où je passai plus de deux mois dans l'intérieur et où je fis une excursion au mont Ophir.

La vieille et pittoresque ville de Malacca est située dans un espace resserré, sur les bords d'une petite rivière; ses rues sont étroites; ses boutiques et ses habitations servent aux descendants des Portugais et aux Chinois. Dans les faubourgs se trouvent les maisons des fonctionnaires anglais et de quelques marchands portugais; elles sont entourées de bosquets, de palmiers et d'arbres à fruits, dont le feuillage varié repose agréablement la vue et donne un délicieux ombrage.

Le vieux fort, la grande maison du gouvernement et les ruines d'une cathédrale témoignent de la richesse et de l'importance qu'eut jadis cette ville lorsqu'elle était le centre du commerce de l'Est, ainsi que l'est aujourd'hui Singapore. La description qu'en a faite Linschott, il y a deux cent soixante-dix ans, donne une idée saisissante des changements qu'elle a subis :

« Malacca, dit-il, est habitée par les Portugais et par les naturels du pays, les Malais. Les Portugais ont ici une forteresse comme à Mozambique, et il n'y a pas de forteresse dans toutes les Indes, après celle de Mozambique et celle d'Ormuz, où les capitaines accomplissent mieux leur devoir que dans la forteresse de Malacca. Cet endroit est le marché de l'Inde entière, de la Chine, des Moluques, et d'autres îles environnantes. De tous ces pays, ainsi que de Banda, de Java, Sumatra, Siam, du Pegou, du Bengale, de Coromandel et de l'Inde, arrivent des vaisseaux qui vont et viennent continuellement, chargés d'une infinité de marchandises. Il y aurait un beaucoup plus grand nombre de Portugais dans cette ville si l'air n'y était pas aussi malsain; mais il est pernicieux pour les étrangers et même pour les indigènes. Quiconque habite Malacca paye son tribut à une certaine maladie qui lui fait écailler la peau ou perdre les cheveux. Ceux qui échappent à ce mal considèrent cela comme un miracle. C'est pour cette raison que beaucoup de personnes quittent ce pays, tandis que d'autres, poussées par l'amour du gain, exposent leur santé et tâchent de s'habituer à cette funeste atmosphère.

« A l'origine, disent les naturels, cette ville était très-petite; elle n'était habitée, à cause de l'insalubrité de l'air, que par cinq ou six pêcheurs; mais ce nombre s'accrut par l'arrivée successive de pêcheurs de Siam, du Pegou et du Bengale, qui s'y fixèrent et y bâ-

tirent une ville; ils se firent une langue particulière, tirée des manières de parler les plus élégantes des autres nations, de sorte que la langue des Malais est à présent la plus raffinée, la plus exacte et la plus renommée de toutes les langues de l'Est. On donna le nom de Malacca à cette ville qui, par sa situation favorable, devint si riche en peu de temps qu'elle put rivaliser avec les villes et les pays les plus puissants qui l'environnent. Les habitants, hommes et femmes, sont très-affables et réputés pour être les plus habiles du monde dans l'art des compliments. Ils s'exercent beaucoup à composer et à répéter des vers et des chants d'amour. Leur langue est en vogue dans les Indes, comme le français est en vogue ici. »

Ainsi parle Linschott. Aujourd'hui, à peine entre-t-il dans le port de Malacca un vaisseau de plus de cent tonneaux, et le commerce se borne à quelques produits des forêts et aux fruits que produisent pour la jouissance des habitants de Singapore les arbres plantés par les anciens Portugais. Bien qu'il y ait encore des fièvres, on ne considère plus maintenant Malacca comme une ville exceptionnellement malsaine.

Plusieurs races composent la population de Malacca : les ubiquistes Chinois y semblent être les plus nombreux; ils conservent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage. Viennent ensuite les Malais indigènes; leur langue est la *lingua franca* de l'endroit. On peut classer au troisième rang les descendants des Portugais, race mélangée, dégradée et dégénérée; ils continuent à parler leur langue mère, mais en la mutilant terriblement. Notons en outre les autorités anglaises et les descendants des Hollandais, qui parlent tous anglais.

Le portugais que l'on parle à Malacca est vraiment un phénomène philologique singulier; les verbes ont pour la plupart perdu leurs inflexions et la même forme sert pour tous les modes, tous les temps, tous les nombres et toutes les personnes. *Eu vai* s'emploie pour « je vais », « j'allai » ou « j'irai. » Les adjectifs se sont aussi dépouillés de leurs terminaisons féminines et plurielles, de sorte que la langue est devenue d'une simplicité étonnante; si l'on ajoute qu'il s'y est introduit des mots malais, on concevra combien elle doit être difficile pour ceux qui n'ont entendu jusqu'alors que le pur lusitanien.

Les différents habitants de Malacca varient autant dans leurs costumes que dans leurs langages. L'Anglais conserve l'habit ajusté, la veste, le pantalon, la cravate, et l'abominable chapeau européen. Le Portugais préfère une jaquette légère, ou le plus souvent une chemise et seulement un pantalon. Les Malais portent leur jaquette nationale et le sarong, espèce de jupe comme en portent les montagnards écossais, avec un caleçon large, tandis que les Chinois ne changent jamais leur costume national, qu'il serait vraiment impossible de rendre plus commode : leur pantalon large et flottant et leur vêtement blanc, moitié che-

mise, moitié jaquette, sont, en effet, le vêtement le plus convenable à cette latitude.

Je pris deux Portugais à mon service avant de m'engager dans l'intérieur; l'un pour faire la cuisine, l'autre pour chasser les oiseaux et leur enlever la peau, ce qui est une industrie particulière à Malacca. D'abord je restai une quinzaine dans un village appelé Gading, où je fus logé chez des Chinois convertis auxquels j'étais recommandé par les missionnaires jésuites. Leur maison était un simple hangar, tenu très-proprement et je m'y arrangeai assez confortablement. Mes hôtes avaient entrepris une plantation de poivre et de gambir, et tout près de nous s'étendaient sur une grande surface des lavages de minerai d'étain : mille Chinois environ y étaient occupés. On tire l'étain, sous forme de grains noirs, de lits de sable quartzeux, et on le fond en lingots dans de grossiers fourneaux d'argile. Le sol semblait pauvre; il était couvert d'épais bois taillis; j'y trouvai peu d'insectes; mais de l'autre côté il y avait des oiseaux en quantité et je pénétrai tout à coup au milieu des riches trésors ornithologiques de la région malaise.

La première fois que je tirai, j'abattis un des plus curieux et des plus beaux oiseaux de Malacca, le *podarge* au bec bleu (*Cymbirhynchus macrorhynchus*), appelé par les Malais l'Oiseau de pluie. Il est à peu près de la dimension d'un étourneau, son plumage est de couleur noire et rouge de vin, il a des raies blanches au haut des pattes, et un très-grand et très-large bec du plus pur cobalt bleu sur le dessus, et orange dessous; son iris est d'un vert émeraude. Dès que la peau de ces oiseaux sèche, le bec devient d'un noir très-foncé; mais leurs dépouilles restent belles quand même. Lorsqu'ils sont nouvellement tués, il y a un contraste frappant entre le bleu vif de leur bec et les riches couleurs de leur plumage.

Je trouvai bientôt aussi : les délicieux trogons de l'Est, dont le plumage est d'un beau brun sur le dos; ils ont les ailes magnifiquement peintes et la poitrine cramoisie; — les grands barbets verts (*Megalama versicolor*), oiseaux mangeurs de fruits qui ressemblent aux petits toucans; ils ont le bec court, droit, épineux; la tête et le cou sont bigarrés de mouches du bleu et du cramoisie le plus vifs.

Un jour ou deux après, mon chasseur m'apporta un spécimen du podarge vert (*Calypotomena viridis*), qui est semblable au petit *Rupicola crocea*, mais dont le corps entier est du vert le plus vif; il a sur les ailes des barres noires délicates.

De beaux piverts et de gais martins-pêcheurs, des coucous verts et bruns, aux faces d'un rouge velouté et aux becs verts, des colombes à la poitrine rouge, des *nectarinia* à couleurs métalliques me furent apportés successivement et tinrent continuellement et agréablement mon attention en éveil.

Vers le quinzième jour, un de mes domestiques fut pris de la fièvre; puis, aussitôt après notre retour à Malacca, le mal atteignit mon second domestique et

moi. Grâce à beaucoup de quinine, je me remis bientôt et j'engageai d'autres personnes à mon service. Cette fois, le but de mon excursion était le *bungalow* de Ayer-Panas, appartenant au gouvernement; j'avais pour société un jeune homme de l'endroit qui aimait l'histoire naturelle.

A Ayer-Panas, nous habitâmes une maison confortable où nous avions assez de place pour sécher nos spécimens et les garantir de toute atteinte. Mais comme il ne se trouvait pas en cet endroit d'industriels Chinois pour abattre les arbres de la forêt, les insectes étaient comparativement rares, moins les papillons, dont je fis une très-belle moisson. Je me procurai un bel insecte d'une manière curieuse, et qui prouve combien la collection d'un simple voyageur doit être imparfaite et fragmentaire. Je me promenais une après-midi, mon fusil sur l'épaule, à travers la forêt, dans mon sentier favori, lorsque je vis un papillon à terre; il était grand, de couleurs magnifiques et d'une espèce qui m'était tout à fait inconnue; j'allai tout près de lui avant qu'il ne s'envolât et m'aperçus alors qu'il s'était arrêté sur les excréments de quelque animal carnivore. Je pensai qu'il pourrait revenir au même endroit et le lendemain, après déjeuner, je pris mon filet et fus enchanté de voir mon papillon sur le même fumier; je réussis à m'en emparer. C'était une espèce d'une grande beauté et tout à fait nouvelle; elle a été nommée par M. Hewitson *Nymphalis calydonia*; je n'en ai jamais vu d'autre spécimen; douze années plus tard, un second papillon de cette espèce a été pris dans le nord-ouest de Bornéo.

Nous avons résolu de visiter le mont Ophir, situé au milieu de la péninsule, à cinquante milles environ à l'est de Malacca; nous engageâmes six Malais pour nous accompagner et porter notre bagage. Comme nous nous propositions de rester une semaine au moins à la montagne, nous emportâmes une bonne provision de riz, du biscuit, du beurre, du café, du poisson sec et un peu d'eau-de-vie, des couvertures, des vêtements de rechange, des boîtes à insectes et à oiseaux, des filets, des fusils et des munitions. Nous supposions qu'il y avait environ trente milles d'Ayer-Panas au mont Ophir.

Notre premier jour de marche fut assez agréable. Nous traversâmes des forêts, des clairières, des villages malais. Nous passâmes la nuit dans la maison d'un chef malais. Il nous prêta une véranda et nous donna à manger une volaille et quelques œufs.

Le lendemain, le pays devint plus sauvage et plus accidenté. Nous passâmes à travers de vastes forêts, le long de sentiers où nous avions souvent de la vase au-dessus des genoux, harcelés par les sangsues qui ont valu à ce district une fâcheuse réputation. Ces bêtes avides infestent les feuilles et les herbes des sentiers; quand un voyageur passe, elles s'étendent de toute leur longueur, et dès qu'elles touchent le vêtement ou le corps des passants, elles quittent leurs feuilles pour s'attacher à leur victime, ramper lentement sur les jambes, les pieds

ou toute autre partie du corps et sucer le sang à leur aise, car on sent rarement la première piqûre pendant l'excitation de la marche. En nous baignant le soir, nous en trouvions généralement une demi-douzaine ou une douzaine sur nous, le plus souvent sur nos jambes, mais quelquefois plus haut; ainsi l'une d'elles me suça au cou; à côté de la veine jugulaire, qu'elle n'at-

teignit pas, heureusement. Il y a plusieurs espèces de ces sangsues des bois; toutes sont petites; quelques-unes sont marquées de jolies raies d'un jaune clair. Elles s'attachent probablement à la peau du daim ou des autres animaux qui fréquentent les sentiers des forêts et ont par suite acquis l'habitude de s'allonger au bruit d'un pas, au froissement du feuillage.



Faisans Argus, mâle et femelle. — Dessin de A. Mesnel d'après nature.

Nous arrivâmes au pied de la montagne de bonne heure dans l'après-midi, et nous établîmes notre camp à côté d'un joli ruisseau dont les bords rocaillieux étaient tissés de fougères. Le plus vieux de nos guides malais avait déjà fait la chasse aux oiseaux dans ces parages pour les commerçants de Malacca, et il était allé jusqu'au sommet de la montagne. Tandis que

nous nous amusions à tirer et à chercher des insectes, accompagné de deux autres Malais, il alla frayer le sentier pour notre ascension.

Nous partîmes donc de bonne heure le lendemain matin, après déjeuner, emportant des couvertures et des provisions, avec l'intention de passer la nuit sur la montagne. Après avoir traversé une petite jungle



Un village à Bornéo. — Dessin de Th. Weber, d'après Temminck.

épaisse et des taillis marécageux où nos hommes avaient pratiqué un passage, nous entrâmes dans une haute forêt où les broussailles étaient rares; nous pûmes y marcher sans obstacles. Nous gravîmes d'un pas ferme, pendant plusieurs milles, une pente modérée, le long d'un ravin profond ouvert à gauche; puis il nous fallut traverser un plateau uni; la montée devint plus raide et la forêt plus épaisse; nous atteignîmes le *Padang-batu* ou champ de pierre, endroit dont nous avions beaucoup entendu parler, mais que personne n'avait jamais pu nous décrire intelligiblement. C'était une pente escarpée de roc uni s'étendant à perte de vue d'un côté de la montagne. Il s'y trouvait des endroits nus, mais dans les crevasses et dans les fissures croissait une végétation luxuriante; on y remarquait surtout des *Nepenthes distillatoria*. Ces plantes superbes viennent mal dans nos serres chaudes; elles y font triste figure; ici ce sont des arbustes demi-grimpants; leurs nombreux et curieux vases, de forme et de grandeur différentes, provoquaient notre admiration par leurs dimensions et leur beauté. Nous aperçûmes en cet endroit quelques conifères du genre *Dacrydium*, et dans les taillis, juste au-dessus de la surface rocheuse où nous étions, nous vîmes des buissons de splendides fougères *Dipteris Horsfieldii* et *Matonia pectinata*, qui portent de grandes feuilles palmées sur de minces tiges de six ou huit pieds de haut. De toutes les fougères, la *matonia* est la plus grande et la plus élégante; on ne la trouve que dans ces montagnes; elle n'est pas encore introduite dans nos serres (voyez p. 154).

Entre les forêts sombres, fraîches et ombreuses que nous avions traversées depuis notre départ et cette montagne rocheuse, découverte et brûlante, le contraste était saisissant: nous venions de passer tout d'un coup de la végétation du bas pays à la végétation des Alpes; d'après le sympiesomètre nous nous trouvions à 854 mètres d'élévation.

On nous avait dit que nous rencontrerions de l'eau sur le *Padang-batu*; nous en cherchâmes en vain. Fort altérés, nous eûmes recours aux *nepenthes distillatoria*: mais l'eau contenue dans chaque vase, une demi-pinte environ, était pleine d'insectes et d'autres choses peu attrayantes. Nous la goûtâmes pourtant; elle était agréable, quoique presque chaude. Nous étanchâmes ainsi notre soif à ces cruches naturelles.

Plus loin, nous arrivâmes encore à une forêt aux arbres plus petits, plus rabougris que ceux d'en bas; montant et descendant alternativement, nous atteignîmes un pic séparé du sommet principal de la montagne par une brèche considérable. Là, nos porteurs lâchèrent pied, déclarant qu'ils ne pouvaient aller plus loin avec leurs fardeaux, car les versants du pic sont des plus escarpés. Sur le sommet où nous étions il n'y avait pas d'eau, mais nous étions sûrs de trouver une source près de la cime principale; nous nous décidâmes à continuer notre chemin seuls, ne prenant que l'indispensable, des couvertures, des provisions, et nous nous mîmes en route avec le vieux Malais et son fils,

A partir du col entre les deux pics, l'ascension devint très-pénible; la pente était si rapide que souvent il fallait s'aider des mains. Le sol était couvert de broussailles touffues, et jusqu'à la hauteur des genoux nous nous enfoncions dans une couche de mousses reposant sur un lit de feuilles mortes et de rocs raboteux; ce fut une heure fatigante que celle de notre ascension jusqu'aux roches au-dessous du sommet; là une saillie en surplomb forme un abri commode, avec un petit bassin où l'eau tombe goutte à goutte.

Nous déposâmes nos fardeaux en cet endroit, et quelques minutes après nous étions sur le mont Ophir, à douze cent vingt mètres au-dessus de la mer, sur une petite plate-forme couverte de rhododendrons et d'autres arbrisseaux. Le temps était clair et la vue fort belle: c'étaient des rangées de collines et des vallées encombrées de forêts interminables, des rivières étincelantes. Vu de loin, un pays de forêts est très-monotone; aucune des montagnes que j'ai gravies sous les tropiques ne présente un panorama égal à celui du Snowdon, et les vues de la Suisse sont bien autrement belles. Tandis que notre café bouillait, je fis des observations avec un bon thermomètre et avec un sympiesomètre, puis nous prîmes notre repas du soir, égayés par le noble horizon qui se déroulait devant nous. Le soir était calme et très-doux; nous arrangeâmes un lit de branches sur lequel nous étendîmes nos couvertures, et nous passâmes la nuit très-confortablement.

Nos porteurs étaient venus nous rejoindre après avoir pris quelque repos; ils n'apportaient que du riz; heureusement nous n'eûmes pas besoin des bagages.

Le matin, j'attrapai quelques papillons et quelques coléoptères; mon ami prit quelques coquillages terrestres. Nous descendîmes alors, emportant quelques spécimens des fougères et des *nepenthes distillatoria* du *Padang-batu*.

L'endroit où nous avions d'abord campé au pied de la montagne était très-sombre: nous en choisîmes un autre dans une espèce de marais, près d'un ruisseau tout couvert de plantes ressemblant au gingembre. Nos hommes élevèrent deux petites huttes sans parois, juste pour nous abriter de la pluie. Nous y passâmes une semaine, chassant les insectes et rôdant autour des forêts du pied de la montagne. C'était le pays du « grand faisan Argus », (voyez p. 152) et nous entendions continuellement son cri. Je demandai au vieux Malais d'en abattre un pour moi; il me répondit que, bien qu'il fit la chasse aux oiseaux depuis vingt ans dans ces bois, il n'avait pu en tirer un seul et n'avait jamais vu que ceux qui se prenaient dans les filets. Cet oiseau est tellement circonspect, tellement avisé, il court si vite dans les profondeurs de la forêt, qu'il est impossible de l'approcher. Ses couleurs sombres et ses belles marques semblables à des yeux, que nous admirons dans nos musées, doivent bien s'harmoniser avec les feuilles mortes au sein desquelles il habite et le rendre en même temps moins visible. Tous les spéci-

mens vendus à Malacca sont pris au piège, et le vieux Malais en avait attrapé beaucoup au lacet.

On trouve encore là le tigre et le rhinocéros ; il y a quelques années, les éléphants y étaient très-nombreux ; ils ont disparu. Nous vîmes des tas d'excréments qui semblaient provenir de l'éléphant, quelques traces aussi de rhinocéros, mais nous n'aperçûmes aucun de ces animaux. Nous gardâmes cependant un feu allumé toute la nuit dans la crainte de quelque visite fâcheuse. Deux de nos hommes nous assurèrent qu'ils avaient vu un jour un rhinocéros.

Quand notre provision de riz fut épuisée et que nos boîtes furent remplies de spécimens, nous retournâmes à Ayer-Panas, puis à Malacca, et de là à Singapore.

Le mont Ophir est mal famé pour ses fièvres, et tous nos amis avaient été étonnés de notre halte imprudente au pied de cette montagne ; pourtant nul de nous n'en souffrit, et je penserai toujours avec plaisir à cette excursion, la première qui m'ait mis en relation avec les montagnes des tropiques d'Orient.

Si j'ai parlé aussi brièvement de ma visite à Singapore et à la péninsule malaise, c'est que des lettres et un livre de notes auquel j'avais confié mes souvenirs ont été perdus. J'avais écrit aussi un journal sur Malacca et sur le mont Ophir ; je l'ai envoyé à la Société royale de géographie ; mais il n'a été ni lu ni imprimé, parce qu'il est arrivé à la fin d'une session et qu'il y avait encombrement de matières. On n'a pu retrouver ce manuscrit, perte que je ne regrette pas : on a publié nombre d'ouvrages sur ces parties de l'archipel, et j'ai toujours eu l'intention de passer légèrement sur mes voyages dans les portions connues, afin de m'étendre plus longuement sur les districts éloignés, encore fort peu connus en Europe.

III

Bornéo. — L'orang-outang.

J'arrivai à Sarawak le 1^{er} novembre 1854, et je quittai cette ville le 25 janvier 1856. Dans l'intervalle, je résidai dans différentes localités, et je vis beaucoup de tribus dyaks ainsi qu'un grand nombre de Malais de Bornéo. Sir James Brooke me donna l'hospitalité toutes les fois que je vins à Sarawak. Tant de livres ont été écrits sur cette partie de Bornéo depuis que j'y suis allé, que j'éviterai d'entrer dans le détail de ce que j'ai vu, entendu et pensé de Sarawak et de son gouverneur. Je me bornerai à parler de mes expériences comme naturaliste, à la recherche de coquillages, d'insectes, d'oiseaux, d'orangs-outangs, et à relater un voyage dans une partie de l'intérieur que les Européens ont rarement visitée.

Je passai les quatre premiers mois en différentes parties du pays qui borde la rivière Sarawak, de Santubong, lieu de l'embouchure, jusqu'aux pittoresques monts calcaires et aux champs d'or chinois de Bow et de Bédé. Ce pays a été fréquemment décrit ; je n'en

dirai rien : je m'y trouvais pendant la saison la plus humide et mes collections furent relativement pauvres et insignifiantes.

En mars 1865, je me déterminai à aller aux mines de houille exploitées près de la rivière Simunjon, petite branche du Sadong, rivière située à l'est de Sarawak, entre cette ville et le Batang-Lupar. La Simunjon se jette dans le Sadong à vingt milles environ plus haut ; elle est étroite, sinueuse et très-ombragée par la forêt, dont les grands arbres quelquefois se touchent presque d'une rive à l'autre. Tout le pays entre la Simunjon et la mer est plat, marécageux et couvert de forêts, avec quelques collines isolées ; au pied de l'une d'elles sont les mines de houille. De l'atterrage à la colline, les Dyaks ont tracé un chemin fait de troncs d'arbres placés bout à bout ; les naturels, pieds nus et portant de lourds fardeaux, le parcourent avec la plus grande facilité, mais les Européens glissent avec leurs chaussures, et quand l'attention est constamment sollicitée par des objets intéressants et variés les chutes dans la fondrière sont presque inévitables. A ma première promenade sur ce chemin, je ne vis que peu d'insectes et d'oiseaux, mais je remarquai surtout, parmi les fleurs, de très-beaux orchis du genre *Celogyne* ; ils abondent dans ce district et en caractérisent la flore. Sur la pente de la colline, près de sa base, dans une clairière de la forêt, on avait élevé des maisons où demeuraient l'ingénieur, M. Coulson, et ses ouvriers chinois.

Je m'installai d'abord dans la maison de M. Coulson ; mais, le lieu étant très-favorable à mes projets et m'offrant de grandes facilités pour collectionner, je fis construire pour moi une petite habitation : deux pièces et une vérandah. J'y restai près de neuf mois, et je fis une immense collection d'insectes ; je leur consacrai toute mon attention, car je me trouvais dans les meilleures conditions. Sous les tropiques, les insectes de toutes les classes, et spécialement le groupe nombreux et intéressant des coléoptères, se rencontrent en plus ou moins grande abondance, selon la végétation : le bois, l'écorce et les feuilles à des degrés variés de décomposition les attirent. Dans les forêts vierges les insectes sont disséminés sur de vastes espaces, et se trouvent seulement aux endroits où les arbres tombent de vieillesse ou sous l'effort des tempêtes ; vingt milles carrés de pays peuvent ne pas contenir autant d'arbres renversés ou vermoulus que la plus petite clairière. La quantité et la variété des coléoptères et autres insectes que l'on peut collectionner en un temps donné dans une localité des tropiques dépendront donc du voisinage immédiat d'une grande forêt vierge, ensuite du nombre d'arbres abattus depuis quelques mois et qui sont encore à sécher et à pourrir sur le sol. Pendant les douze années que j'ai collectionné sous les tropiques, je n'ai jamais été aussi favorisé, sous ce rapport, qu'aux mines de houille de la rivière Simunjon.

Depuis plusieurs mois, de vingt à cinquante Chinois et Dyaks étaient employés presque exclusivement à

ouvrir la forêt pour un chemin de fer tracé jusqu'à la rivière Sadong, distante de deux milles. En outre, des fosses à scier étaient pratiquées sur différents points de la jungle, et de grands arbres étaient abattus pour être débités en poutres et en planches. Dans toutes les directions s'étendait, sur un terrain tantôt uni, tantôt montagneux, sur des rocs et sur des marais, une

forêt magnifique de plusieurs centaines de milles de superficie, et j'arrivais juste au moment où les pluies commençaient à diminuer et le soleil à se tenir plus longtemps sur l'horizon : pas de moment plus favorable pour collectionner. Les diverses clairières librement ouvertes au soleil attiraient aussi les guêpes et les papillons. Moyennant un cent¹ par insecte, les Dyaks



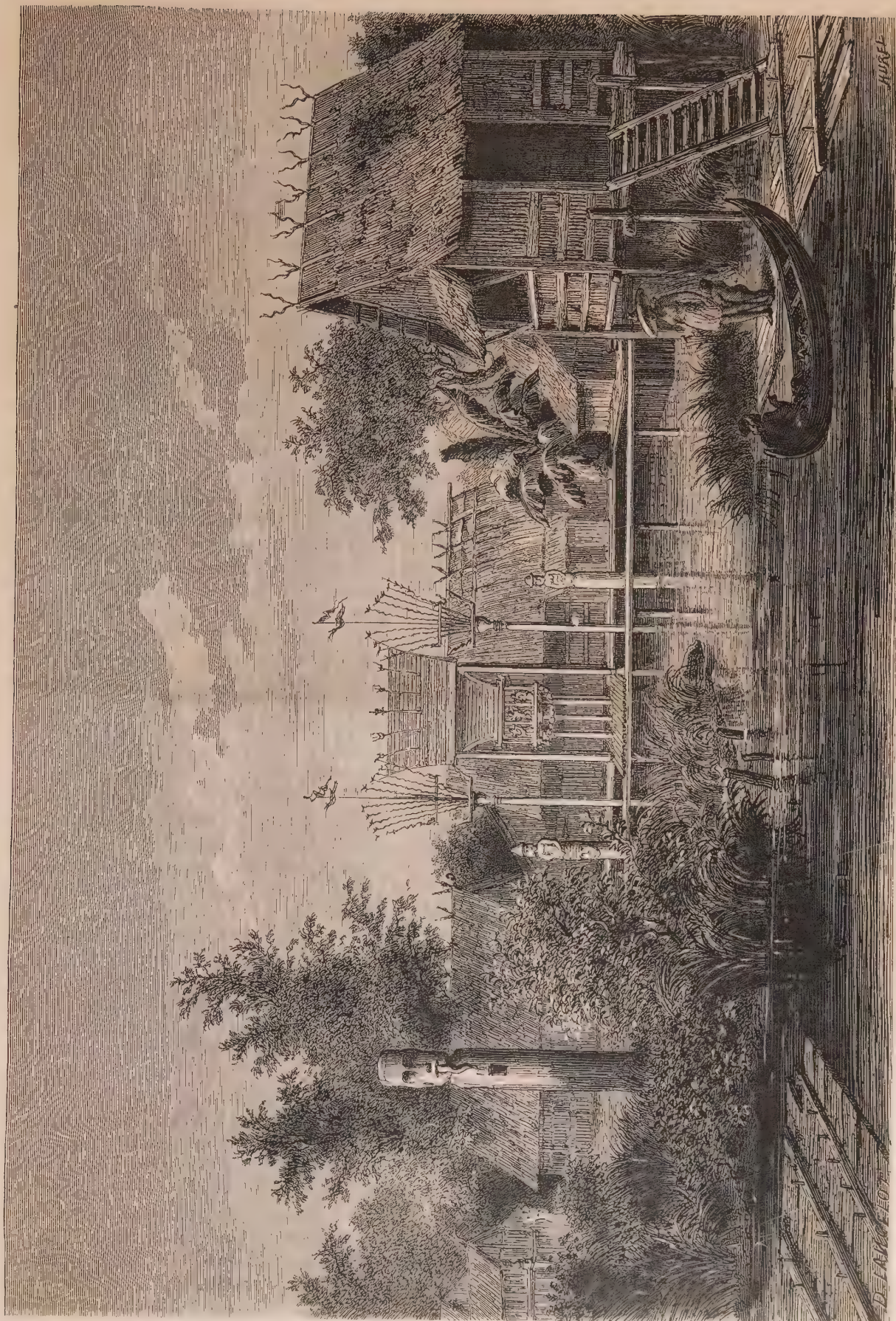
Orangs-outangs. — Dessin de A. Mesnel.

et les Chinois m'apportèrent beaucoup de grandes sauterelles et de *phasmidæ*, ainsi qu'une multitude de beaux coléoptères.

Quand j'arrivai aux mines, le 14 mars, j'avais déjà recueilli, dans les quatre mois précédents, 320 espèces différentes de coléoptères ; en moins d'une quinzaine, j'eus doublé ce nombre, ce qui faisait, en moyenne,

24 espèces nouvelles par jour. En un jour, je collectionnai 76 espèces différentes, dont 34 étaient tout à fait nouvelles pour moi. A la fin d'avril, j'avais plus de 1000 espèces ; depuis lors, le nombre en augmenta toujours, mais dans des proportions plus faibles. Je

1. Le cent est la centième partie du dollar américain, qui vaut cinq francs trente-sept centimes.



Un village à Bornéo. — Dessin de D. Lancelot, d'après Temminck.

recueillis, en tout, dans l'île de Bornéo, 2000 espèces distinctes : toutes, à l'exception d'une centaine, furent collectionnées à cet endroit, sur un espace d'un mille carré.

Les groupes des coléoptères les plus nombreux et les plus intéressants étaient les *longicornes* et les *rhynchophores*, tous deux éminemment mangeurs de bois. Les premiers, caractérisés par leurs formes gracieuses et par leurs longues antennes, étaient les plus nombreux ; il y en avait trois cents espèces, les neuf dixièmes entièrement nouvelles, la plupart se faisant remarquer par leurs grandes dimensions, leur forme étrange et leurs belles couleurs. Les derniers correspondent à nos charançons et aux groupes alliés ; ils sont excessivement fréquents et variés sous les tropiques ; ils fourmillent tant sur le bois mort que je recueillis quelquefois cinquante ou soixante espèces différentes en un jour. J'ai collectionné plus de cinq cents espèces de rhynchophores à Bornéo (voy. p. 164).

Ma collection de papillons n'était pas considérable, mais je me procurai quelques insectes très-beaux et rares ; les plus remarquables étaient les *Ornithoptera Brookeana*, une des espèces connues les plus élégantes. Ce bel insecte a des ailes très-longues et très-poin-tues ; il ressemble presque par la forme au papillon sphinx. Il est d'un noir foncé et velouté, avec une bande courbe de taches d'un brillant vert métallique, s'étendant au travers des ailes d'un bout à l'autre. Chaque tache a exactement la forme d'une petite plume triangulaire et fait l'effet d'une rangée de dessus d'aile de trogon mexicain étendue sur du velours noir. Il a de plus un large collier du cramoisi le plus vif et quelques délicates touches blanches sur le bord externe des ailes. Cette espèce tout à fait nouvelle, à laquelle je donnai le nom de sir James Brooke¹, était très-rare. On ne voyait que par hasard un de ces papillons voler rapidement dans les clairières et demeurer un instant près des mares ; je ne pus m'emparer que de deux ou trois spécimens. On m'assura qu'ailleurs dans le pays il n'était pas rare, et qu'on en avait envoyé beaucoup en Angleterre ; on n'a encore trouvé que des mâles.

Un des plus curieux reptiles que j'aie rencontrés à Bornéo est une raine qui me fut apportée par un ouvrier chinois. Cet homme m'assura qu'il l'avait vue descendre d'un arbre élevé, obliquement, comme si elle volait. En l'examinant, je lui trouvai les doigts très-longs et palmés jusqu'à leur extrémité, de manière que lorsqu'ils étaient étendus, ils offraient une surface beaucoup plus large que le corps. Les pattes de devant étaient aussi bordées d'une membrane, et le corps était susceptible de se gonfler considérablement. Le dos et les membres étaient d'une couleur verte très-foncée et très-brillante, le dessous du corps et des doigts jaune, tandis que les palmes étaient noires, rayées de jaune. Le corps avait 10 centimètres de long,

1. Sir James Brooke est l'Anglais qui devint rajah de Sarawak. est mort il y a quelques années.

tandis que les palmes de chaque patte de derrière couvraient, tout à fait déployées, une surface de 25 centimètres carrés environ. Les quatre pattes étendues auraient fait ensemble 76 centimètres carrés. Comme les extrémités des doigts ont des disques d'adhésion, ce qui montre que l'animal est une véritable grenouille des arbres, il est difficile d'imaginer que ces immenses membranes ne servent qu'à nager. Le dire du Chinois, affirmant qu'il l'avait vue descendre en volant d'un arbre, devient plus croyable (voy. p. 165).

Ce serait, je crois, le premier exemple d'une grenouille volante, et un cas intéressant pour les darwiniens comme preuve de la variabilité des pattes qui, déjà modifiées pour nager et grimper, ont pu l'être pour permettre à une raine de s'élancer dans les airs comme le lézard volant.

Cette grenouille semblerait appartenir à une espèce nouvelle du genre *Rhacophorus*, qui comprend des grenouilles d'une plus petite dimension que celle-ci, avec des palmes moins développées.

Pendant mon séjour à Bornéo, je n'avais personne qui pût faire la chasse pour moi régulièrement, et étant moi-même entièrement occupé de mes collections, je ne pus me procurer que très-peu d'oiseaux et de mammifères : la plupart sont des espèces bien connues, identiques à celles de Malacca. Au nombre des mammifères, j'eus cinq écureuils, deux chats-tigres, le *Gymnurus Rafflesii*, espèce de compromis entre le porc et le putois, et le *Cynogale Bennetti*, animal rare qui ressemble à la loutre : il a un très-large museau couvert de longues soies de cochon.

Un de mes principaux buts en venant m'établir à Simunjon était de voir l'orang-outang (ou le grand singe anthropomorphe de Bornéo) dans ses repaires, d'étudier ses habitudes et de me procurer de bons spécimens des différentes espèces des deux sexes, tant des animaux adultes que des petits. Je réussis au delà de mes espérances et je vais donner quelques détails sur les observations que j'ai faites en chassant l'orang-outang ou *mias* : ainsi l'appellent les naturels, et comme ce nom est court et facile, je l'emploierai de préférence à celui de *Simia satyrus* ou d'orang-outang.

Il y avait une semaine que j'étais aux mines, lorsque je rencontrai pour la première fois un *mias*. J'étais dehors, collectionnant des insectes, à un quart de mille de la maison ; j'entendis un bruissement dans un arbre près de moi, je levai la tête et vis un grand animal au poil roux avançant lentement, suspendu par les bras aux branches des arbres (voy. p. 156). D'arbre en arbre il se perdit dans la jungle, qui était si marécageuse que je ne pus le suivre. Cette manière de voyager est cependant très-rare chez l'orang-outang et plus particulière aux *Hylobates*. Je suppose que cet animal avait quelque particularité individuelle ou que la nature des arbres rendait cette manière d'avancer plus facile pour lui.

Une quinzaine de jours après, on m'avertit qu'un

orang-outang était à manger sur un arbre du marais, juste au bas de la maison. Je pris mon fusil et je fus assez heureux pour trouver l'animal à la même place. Dès que j'approchai, il essaya de se cacher dans le feuillage, mais je pus tirer sur lui, et au second coup il tomba presque mort, les deux balles dans le corps. C'était un mâle à moitié croissance, ayant à peine trois pieds de haut.

Le 26 avril, je chassais avec deux Dyaks, lorsque nous trouvâmes un autre mias de la même dimension à peu près. Il tomba au premier coup, mais il ne semblait pas gravement blessé et grimpa immédiatement à l'arbre le plus proche; je fis feu alors, il tomba de nouveau, le bras cassé et une blessure au corps. Les deux Dyaks coururent aussitôt sur lui, et chacun d'eux le saisit d'une main, me disant de couper une perche pendant qu'ils le retiendraient. Mais bien que cet animal eût un bras cassé, et qu'il fût encore tout jeune, il était trop fort pour ces deux sauvages, et malgré tous leurs efforts, il les rapprochait de plus en plus de sa gueule; ils furent obligés de le lâcher; il grimpa pour la seconde fois à l'arbre, et pour éviter une nouvelle lutte, je lui logeai une balle dans le cœur.

Le 2 mai, j'en aperçus un, sur un arbre très-élevé, mais je n'avais qu'un petit fusil du calibre 80. Cependant je tirai; en me voyant, il se mit à hurler de la voix la plus étrange: on eût dit une toux; il paraissait en fureur, cassait les rameaux et les jetait à terre; il s'enfuit ensuite par les hautes branches des arbres. Je ne le suivis pas, car le terrain était marécageux et dangereux en quelques endroits et j'aurais pu me perdre dans l'ardeur de ma poursuite.

Le 12 mai, j'en trouvai un autre, qui se comporta de la même manière, hurlant avec rage et criant comme un hibou; il jetait aussi des branches à terre; je tirai cinq fois sur lui et il resta mort sur le sommet de l'arbre, à la fourche de deux branches, ne pouvant tomber de lui-même; je retournai donc à la maison, j'y trouvai heureusement quelques Dyaks qui revinrent avec moi et grimpèrent sur l'arbre pour prendre l'animal, premier spécimen à toute croissance dont je m'emparai; mais c'était une femelle, ni aussi grande, ni aussi remarquable que les mâles adultes. Celle-ci avait cependant trente-six centimètres de haut, et ses bras étendus mesuraient soixante-six centimètres. Je conservai la peau dans un baril d'arack et je préparai un squelette parfaitement réussi, qui fut acheté pour le musée de Derby.

Quatre jours après, des Dyaks virent un autre mias près du même endroit et vinrent m'en informer. Il était sur les plus hautes branches d'un grand arbre et paraissait d'une forte taille. Au second coup de feu, il tomba en roulant, mais il se releva aussitôt et se mit à grimper à l'arbre. Un troisième coup le fit tomber mort; c'était aussi une femelle arrivée à toute sa croissance, et tandis que nous faisions nos préparatifs pour la porter à la maison, nous trouvâmes un petit, la face contre terre, dans le marais: il avait environ un

pied de long et était évidemment attaché à sa mère quand elle tomba la première fois. Il paraissait, heureusement, n'avoir pas été blessé, et quand nous eûmes nettoyé la boue qu'il avait au museau, il commença à crier, et nous parut très-fort et très-vif. Pendant que je le portais à la maison, il saisit ma barbe avec ses petites pattes, et la tenait si serrée que j'eus grand peine à me débarrasser, car les doigts des orangs-outangs sont ordinairement courbés en dedans à la dernière phalange, de manière à former de véritables crochets. Il n'avait pas encore de dents, mais quelques jours après il lui perça deux dents de devant à la mâchoire inférieure. Malheureusement je n'avais pas de lait à lui donner, car ni les Chinois, ni les Malais, ni les Dyaks n'en font usage; je cherchais en vain une femelle qui pût l'allaiter. Je fus obligé de lui donner de l'eau de riz à l'aide d'une bouteille dont le bouchon avait un tuyau de plume dans le milieu; après plusieurs essais, il finit par sucer très-bien tout seul. C'était une bien maigre nourriture, qui ne faisait pas engraisser le petit animal, bien que j'y ajoutasse de temps en temps du sucre et du lait de noix de coco pour rendre son eau de riz plus nourrissante. Quand je mettais mon doigt dans sa bouche, il le suçait de toutes ses forces, cherchant à extraire un peu de lait, et après avoir persisté longtemps, il y renonçait avec dégoût et se mettait à crier comme le ferait un bébé en semblable circonstance.

Lorsqu'on le tenait ou qu'on lui donnait sa nourriture il était très-tranquille et paraissait très-content; mais si on le couchait, il criait toujours et ne cessait de se remuer et de faire du bruit. J'arrangeai une petite boîte en guise de berceau, je mis dans le fond une natte bien molle, qui était changée et lavée tous les jours; il fallut aussi bientôt laver le petit mias; quand je lui eus fait cette opération plusieurs fois, il y prit goût, et dès qu'il était sale, il se mettait à crier, jusqu'à ce que je l'eusse pris et porté à l'eau; il devenait alors tranquille, sauf quelques coups de patte à la première sensation de l'eau froide, et quelques grimaces quand l'eau coulait sur sa tête. Il se plaisait à être essuyé et frotté, et tandis que je brossais les longs poils de son dos et de ses bras, il semblait parfaitement heureux, sans mouvement, les jambes et les bras étendus; les premiers jours, il se cramponnait en désespéré par ses quatre pattes à tout ce qu'il pouvait attraper, et il fallait faire attention à ce que ma barbe ne fût pas à sa portée, car ses doigts serraient poils et cheveux avec plus de ténacité que tout autre objet, et il m'eût été impossible de me débarrasser sans aide. Quand il était agité, il s'efforçait, se démenant pattes en l'air, de saisir quelque chose. Quand il tenait un morceau de bois ou un chiffon, il semblait très-heureux; faute d'autre chose, il s'empoignait souvent les pattes; bientôt il prit l'habitude de croiser constamment ses bras et de saisir avec chaque main les longs poils qui poussaient juste sous l'épaule opposée. Enfin, il cessa de saisir tout ce qu'il trouvait avec au-

tant de ténacité, et je fus obligé d'inventer quelque moyen d'exercer ses membres et de leur donner de la force. Je fis une échelle de trois ou quatre échelons, sur laquelle je le mis, un quart d'heure chaque fois, pour se suspendre : d'abord il parut très-content, mais ses quatre pattes ne pouvaient être dans une position commode en même temps, et après les avoir changées plusieurs fois, il lâchait une patte, puis une autre et finissait par se laisser tomber à terre.

Quelquefois, quand il était pendu par deux pattes, il en lâchait une et la croisait sur l'épaule opposée,

empoignant ses propres poils, et comme cela lui semblait beaucoup plus agréable que le bois de l'échelon, il lâchait encore l'autre et tombait ; il croisait alors les deux mains et restait sur le dos, l'air parfaitement content et ne semblant jamais souffrir de ses nombreuses chutes. Le voyant si amateur des poils, je lui fabriquaï une mère artificielle : je fis un paquet d'une peau de buffle, et je le suspendis à un pied de terre. Cela parut d'abord lui convenir admirablement, car il pouvait se rouler les jambes autour et empoigner des poils. J'espérais avoir fait le bonheur



Case de pêcheurs, à Bornéo. — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

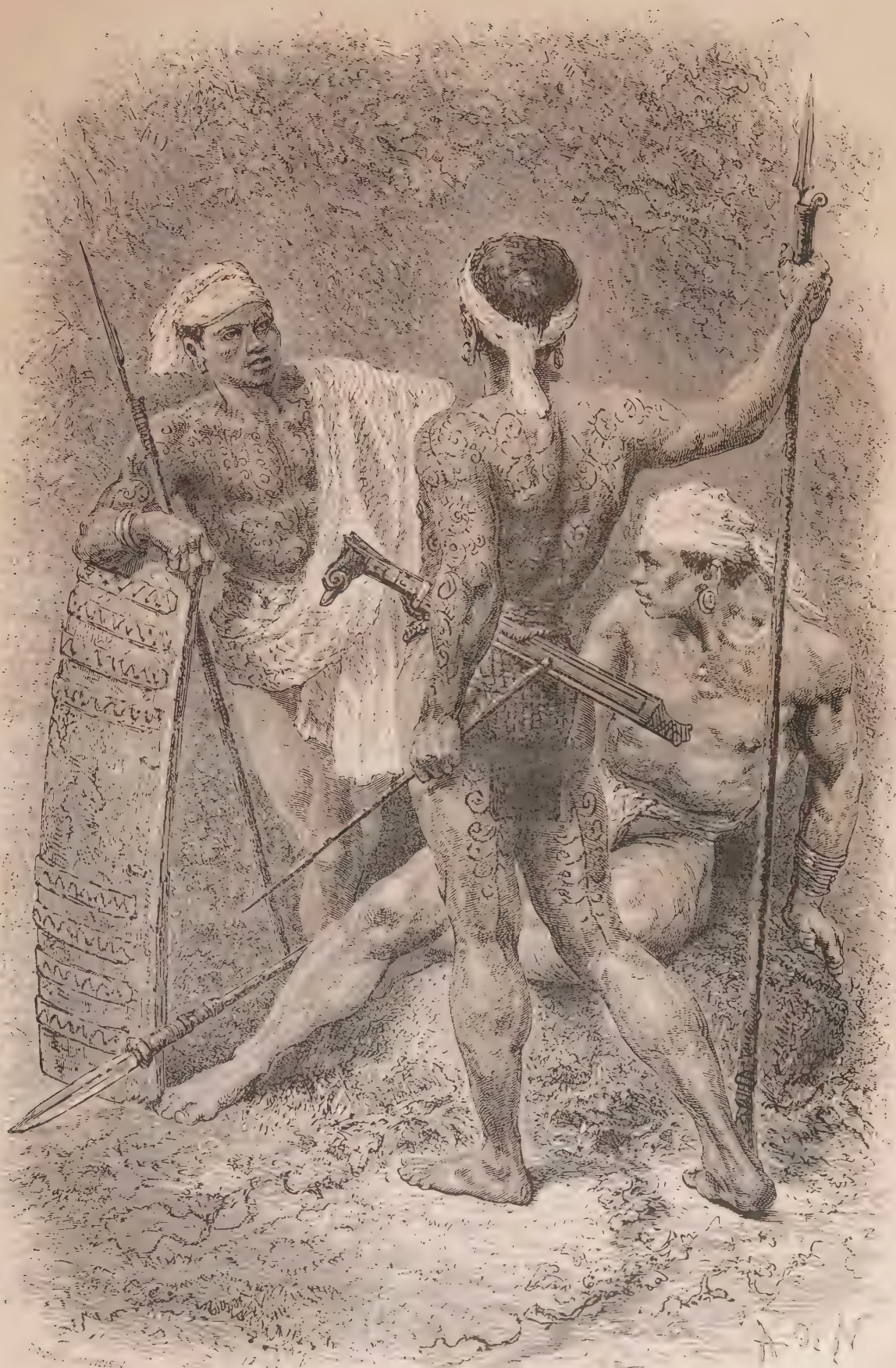
du petit orphelin ; ce bonheur dura jusqu'au jour où il se souvint de sa mère ; il essaya de teter, se hissant près de la peau et cherchant partout la place favorable, mais ne trouvant que poil et laine, il se fâcha, jeta les hauts cris, et après deux ou trois tentatives, abandonna tout. Un jour il avala un peu de laine ; je crus qu'il allait étouffer ; à grand'peine il reprit sa respiration et revint à lui ; je mis en morceaux la fausse mère et renonçai à ce dernier espoir de faire prendre un peu d'exercice au petit animal.

Au bout d'une semaine, je trouvai que je pouvais lui donner à manger avec une cuiller, et je lui fis

prendre une nourriture un peu plus variée et solide. Il aimait assez le biscuit bien trempé, mélangé d'œuf et de sucre, et les pommes de terre au sucre. C'était un amusement d'observer les curieux changements qui s'opéraient en lui selon l'amour ou le dégoût de ce qu'on lui donnait. Le pauvre petit léchait ses lèvres, tournait ses yeux avec béatitude quand la bouchée lui plaisait. S'il n'aimait pas ce qu'on lui offrait, il poussait des cris et lançait des coups de pied, comme un bébé en colère.

R. WALLACE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Guerriers dyaks. — Dessin de A. de Neuville, d'après Temminck.

L'ARCHIPEL MALAISIEEN,

PATRIE DE L'ORANG-OUTANG ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE¹.

IV

L'orang-outang (suite).

J'essayais d'élever le petit mias depuis trois semaines lorsque je pus me procurer un jeune singe bec-de-lièvre (*Macacus cynomolgus*). Quoique tout petit, il était très-vif et pouvait manger seul. Je le mis dans la même boîte que le mias et ils devinrent immédiatement d'excellents amis, ne témoignant aucune crainte l'un de l'autre. Le petit singe s'asseyait sur l'estomac du mias et même sur sa figure, sans le moindre égard pour son compagnon. Quand je donnais à manger au mias, le singe était assis à côté de lui, ramassant tout ce qui tombait et cherchant de temps en temps à arrêter la cuiller au passage ; aussitôt que j'avais fini, il prenait ce qui restait collé aux lèvres du mias et lui ouvrait ensuite la bouche pour voir s'il y avait encore quelque chose ; après quoi il se couchait sur le ventre du pauvre animal comme sur un coussin confortable. Le petit mias se soumettait à toutes ces insultes avec la patience la plus exemplaire, trop content d'avoir près de lui quelque chose de chaud qu'il pût tenir affectueusement embrassé. Il prenait quelquefois sa revanche, car, lorsque le singe avait envie de s'en aller, le mias le tenait aussi longtemps qu'il le pouvait par la peau du dos, par la tête ou par la queue, et ce n'était qu'après un grand nombre de sauts vigoureux que le fuyard parvenait à s'échapper.

Il était curieux d'observer les différentes manières d'être de ces deux animaux dont l'âge ne différait guère : le mias, semblable à un bébé, presque toujours couché sur le dos, roulait nonchalamment de côté et d'autre, tendait parfois ses quatre pattes en l'air, comme s'il eût voulu saisir quelque chose, mais incapable de guider ses doigts vers un objet déterminé ; mécontent, il ouvrait une large bouche où les dents manquaient encore ; il exprimait ses besoins par un vrai cri d'enfant. Le petit singe, au contraire, en mouvement continu, courait et sautait à son caprice, examinait tout ce qui l'entourait, saisissait les plus petits objets avec une extrême précision, se balançait ou courait sur le bord de la boîte et mangeait en route tout ce qu'il trouvait de bon. On ne pouvait voir de plus grand contraste, et la comparaison faisait paraître le mias plus enfantin encore. Je l'avais depuis un mois lors-

qu'il parut vouloir apprendre à marcher seul. Quand il était à terre, il se traînait sur ses jambes ou roulait sur lui-même et avançait ainsi lentement. Quand il était dans la boîte, il essayait de se lever, de se hausser jusqu'au bord ; une fois ou deux il réussit à tomber en dehors. S'il lui arrivait d'être sale ou affamé, ou qu'il eût été oublié en quoi que ce fût, il poussait des cris qui ressemblaient à une espèce de toux ou à un bruit de pompe, presque pareil à celui que fait l'animal adulte. S'il n'y avait personne dans la maison, ou si l'on ne répondait pas à ses cris, il s'arrêtait ; mais dès qu'il entendait un pas, il recommençait de plus belle.

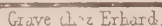
Au bout de cinq semaines, les deux dents de devant de la mâchoire supérieure commencèrent à percer, mais pendant tout ce temps il n'avait pas grandi et ne pesait pas plus que le jour où je m'en étais emparé ; cela tenait sans doute au manque de lait ou de toute autre nourriture plastique. L'eau de riz, le riz et les biscuits remplaçaient mal le lait naturel, et le lait de coco que je lui donnais quelquefois n'allait pas à son estomac. A tout cela j'attribuai une attaque de diarrhée dont le pauvre petit souffrit beaucoup ; une dose d'huile de ricin le guérit. Une semaine ou deux après, il tomba encore malade et cette fois plus sérieusement ; il avait tous les symptômes de la fièvre intermittente, accompagnés d'enflure humorale aux pieds et à la tête. Il perdit l'appétit et mourut après avoir languï une semaine. Je l'avais depuis trois mois ; je regrettais beaucoup mon petit favori : j'avais espéré l'élever et l'emmener en Angleterre. Il m'avait bien amusé par ses drôleries et ses petites mines inimitables. Son poids était d'un kilogramme six cent seize grammes ; il avait trente-cinq centimètres de haut, et ses bras étendus avaient cinquante-huit centimètres. Je conservai sa peau et son squelette, et je m'aperçus, en enlevant les chairs, que mon petit mias avait dû se casser un bras et une jambe lorsqu'il était tombé de l'arbre ; ces deux membres s'étaient cependant ressoudés si rapidement que j'avais remarqué seulement une forte enflure aux endroits où la soudure irrégulière des os avait eu lieu.

Il y avait juste une semaine que j'avais capturé cet intéressant petit animal, lorsque je tirai avec succès sur un orang-outang mâle adulte. Je rentrais à

1. Suite. — Voy. page 145.

Le sentier de notre clairière aux mines s'élevait sur

le penchant de la colline, parallèlement au tracé d'un nouveau chemin qui en contournait la base, et où travaillaient plusieurs Chinois ; le mias ne pouvait donc s'échapper dans la forêt marécageuse d'en bas sans descendre pour traverser la route ou sans franchir le sentier pour tourner les clairières. Nous marchâmes avec précaution, sans bruit, écoutant le plus léger son qui pût trahir le mias, nous arrêtant par intervalles pour regarder. Charles nous rejoignit bientôt à l'endroit où il avait vu l'animal ; il mit une balle dans l'autre canon du fusil et nous choîsîmes nos positions, certains que le singe devait être quelque part près de nous. Au bout de quelques instants, j'entendis un



se dérober à notre vue au milieu du feuillage épais. Bientôt cependant un des Dyaks m'appela en me faisant signe du doigt ; j'aperçus un grand corps à poils rouges, et une énorme face noire qui regardait en bas comme pour savoir ce qui causait un tel tumulte. Je fis feu immédiatement, l'orang se sauva, de sorte que je ne pus dire si je l'avais atteint. Pour un aussi grand animal, il se remuait très-silencieusement et pourtant vite ; je dis aux Dyaks de me suivre et de ne pas le perdre de vue pendant que je chargerais mon fusil. La jungle, en cet endroit, était remplie de grands débris angulaires de rocs tombés de la montagne et de plan-

tes grimpantes entrelacées. Nous vîmes le mias, courant, sautant et rampant, atteindre le sommet d'un arbre élevé qui se trouvait près du chemin où les Chinois travaillaient, là précisément où l'animal avait été découvert; les Chinois exprimaient leur étonnement criant de toutes leurs forces : « *Ya, Ya, Tuan, Orang-outang, Tuan !* » Voyant qu'il ne pouvait aller plus loin sans quitter le bois, il retourna vers la colline; je tirai deux fois sur lui, et le suivis le plus vite possible, en tirant deux autres coups pendant qu'il regagnait le sentier; mais il était toujours plus ou moins caché par le feuillage et protégé par les grosses branches sur lesquelles il marchait. Une fois, tandis que je chargeais, je le vis parfaitement : il suivait une grande branche, à moitié debout. Arrivé au sentier, il monta

sur un des arbres les plus élevés de la forêt et nous vîmes qu'il avait une jambe fracassée par une balle : il ne pouvait plus s'en servir et la laissait pendante. Il se logea entre deux branches, caché par le feuillage, et parut ne plus vouloir bouger. Je craignis qu'il ne restât et ne mourût dans cette position; or, comme la nuit arrivait, je n'e pus faire abattre l'arbre ce jour-là; je tirai donc encore. Il quitta sa place, gagna la colline et fut obligé de se réfugier sur des arbres plus bas; il se fixa sur des branches de manière à ne pas tomber, et se ramassa sur lui-même, comme mort ou mourant.

Je priai les Dyaks de monter sur l'arbre et de couper la branche sur laquelle reposait l'animal; mais ils eurent peur, disant qu'il n'était pas mort et qu'il les



Coléoptères, à Bornéo (voy. p. 153), d'après Wallace.

Neocerambyx Aeneas.
Cladognathus tarandus.

Diurus furcellatus.
Ectatorhinus Wallacei.

Megacriodes Saundersii.
Cyriopalpus Wallacei.

attaquerait. Nous secourâmes alors l'arbre voisin, arrachâmes les plantes pendantes et fîmes tout ce que nous pûmes pour le déranger, mais sans effet; je pensai que le mieux était d'envoyer chercher deux Chinois avec leurs haches pour abattre l'arbre. Pendant que le messenger était en route, un Dyak prit courage et grimpa; le mias ne l'attendit pas, gagna un autre arbre où il s'enfonça dans une masse épaisse de branches et de plantes grimpantes qui nous le cachaient presque complètement. L'arbre était petit heureusement; quand les haches arrivèrent, nous l'eûmes bientôt abattu; mais il était tellement accroché par des lianes aux arbres voisins, qu'au lieu de tomber il pencha seulement. Le mias ne bougeait pas, et je craignais que malgré tous nos efforts il ne nous échappât.

La nuit arrivait, et il aurait fallu abattre six troncs

au moins pour renverser l'arbre auquel nous en voulions. Comme dernière ressource, nous nous mîmes tous à arracher les lianes; l'arbre fut alors très-ébranlé, puis au bout de quelques minutes, quand nous commençons à perdre tout espoir, l'animal tomba pesamment comme un géant. C'était un géant, en effet, grand comme un homme; il était de l'espèce appelée par les Dyaks : *mias chappan*, ou *mias pappan*, dont la face s'élargit des deux côtés par un repli de la peau; ses bras étendus avaient une longueur de deux mètres vingt et un centimètres; il avait un mètre vingt-sept centimètres de la tête aux talons; le tour du corps, juste sous les bras, était de quatre-vingt-seize centimètres; le buste était aussi long que chez l'homme, les jambes étant excessivement courtes à proportion. En l'examinant, nous vîmes qu'il avait été blessé

d'une manière terrible; ses deux jambes étaient cassées, une jointure de la hanche et le bas de l'épine dorsale étaient complètement brisés. Nous trouvâmes deux balles aplaties, l'une dans son cou, l'autre dans ses mâchoires, et pourtant il vivait encore quand il tomba. Les deux Chinois le lièrent à une perche et le portèrent à la maison, et je fus occupé avec Charles, la journée entière du lendemain, à préparer sa peau et à faire bouillir les os pour nettoyer le squelette, conservé maintenant au musée de Derby.

Dix jours après, le 4 juin, des Dyaks vinrent nous dire que, la veille, un de leurs compagnons avait été presque tué par un mias. A quelques milles en descendant la rivière, il y a une maison dyak dont les habitants

avaient vu un grand orang-outang manger les jeunes rejetons d'un palmier au bord du cours d'eau : cet animal, effrayé, se retira dans la jungle voisine, et des hommes armés de piques et de haches coururent pour lui barrer le passage. L'homme qui marchait devant essaya de passer sa pique au travers du corps de l'animal, mais le mias s'empara de l'arme, et, saisissant le bras de l'ennemi entre ses dents, le mordit au-dessus du coude et le déchira d'une manière terrible (voy. p. 169). Si ses compagnons avaient été loin, il aurait été plus sérieusement blessé, sinon tué, car il ne pouvait plus se défendre; mais l'animal fut bientôt achevé à coups de pique et de hache. Le blessé resta longtemps malade et ne recouvra jamais complètement l'usage de son bras.

Ces Dyaks me dirent que le mias était encore sur la place où il avait été tué; je leur offris une récompense pour l'apporter immédiatement à notre débarcadère; ils me promirent de le faire, mais ils ne vinrent que le lendemain, et déjà la décomposition avait

commencé et de grandes plaques de poils tombaient : il était donc inutile d'enlever la peau; je le regrettai beaucoup, car le cadavre était celui d'un très-beau mâle adulte. Je coupai la tête et l'emportai à la maison pour la préparer; je fis faire à mes hommes une

palissade fermée de cinq pieds de haut, pour entourer les restes du mias; de cette manière, les chairs ne devaient pas tarder à être dévorées par les vers, les petits lézards, les fourmis, et le squelette devait être ainsi parfaitement nettoyé. La face de mon mias avait une grande balafre, l'os était même profondément entamé, mais le crâne était superbe et les dents remarquablement grandes et belles.

Le 18 juin, je me procurai encore un beau mâle adulte. Un Chinois

me dit qu'il avait vu un orang-outang en train de manger à côté du sentier qui menait à la rivière; le trouvai en effet, à l'endroit même où j'avais tiré le premier mias : il mangeait un fruit vert ovale, à bel arille rouge, semblable à la fleur de la muscade; il paraissait ne manger que l'arille, coupant avec ses dents l'enveloppe extérieure et la jetant sur le sol. J'avais trouvé le même fruit dans l'estomac d'autres orangs-outangs tués par moi. Deux coups de feu lui firent lâcher prise, mais il se suspendit longtemps par une main, puis tomba à plat sur la face et s'embourba dans le marais. Pendant quelques minutes, il resta là, gémissant et palpitant; nous nous tenions près de lui, attendant son dernier soupir. Tout à coup, il se releva par

un dernier effort, nous fit reculer d'un mètre ou deux, puis, se redressant presque de toute sa hauteur, il empoigna un petit arbre et se mit à grimper; il reçut alors dans le dos un coup de feu qui le fit tomber mort. Nous trouvâmes une balle aplatie dans sa lan-



Femelle orang-outang, à Bornéo, d'après Wallace.



Grenouille volante, à Bornéo, d'après Wallace.

gue, elle était entrée par le bas-ventre, avait traversé tout le corps et cassé la première vertèbre cervicale. C'était après cette terrible blessure qu'il s'était relevé et s'était mis à grimper à la hâte. Ce mâle adulte avait presque les dimensions des deux autres que j'avais mesurés précédemment.

Le 21 juin, je tuai une femelle adulte qui mangeait du fruit sur un arbre peu élevé; c'est le seul mias que j'aie jamais tué d'un seul coup.

Le 24 juin, je fus appelé par un Chinois pour tirer sur un mias qui, me dit-il, était sur un arbre, près des mines de houille. Arrivé sur les lieux, il nous fut difficile de trouver l'animal, qui était entré dans la jungle, toute remplie de rocs et très-difficile à traverser. Enfin nous l'aperçûmes au sommet d'un arbre très-élevé; c'était un mâle de la plus grande dimension. Aussitôt que j'eus tiré, il monta plus haut; je tirai une seconde fois, nous vîmes alors qu'il avait un bras cassé. Arrivé à la cime, il brisait des branches tout autour de lui pour se faire un refuge. C'était curieux de voir comme il avait bien choisi sa place, et comme il remuait avec vitesse le bras qui n'était pas blessé, brisant les branches à la longueur voulue, avec la plus grande aisance, les plaçant et les accumulant autour de lui; en quelques minutes il s'était fait un lit compact de feuillage, qui le couvrait entièrement. Il avait évidemment l'intention de passer la nuit là, et de partir de bonne heure le lendemain matin, s'il n'était pas blessé trop grièvement. C'est pourquoi je tirai plusieurs fois pour le faire quitter sa retraite; j'étais sûr de l'avoir atteint.

A chaque coup de feu, il remuait, mais il ne voulait pas fuir. Enfin, il se leva un peu; la moitié de son corps était visible, il s'affaissa ensuite; sa tête seule resta sur le bord du nid. Cela me prouvait qu'il était mort; je priai le Chinois et son compagnon d'abattre l'arbre, mais c'était un arbre très-élevé; ils avaient travaillé toute la journée et rien ne put les décider à travailler encore.

Le lendemain, dès l'aurore, je revins à cet endroit: le mias était mort, car on voyait sa tête exactement dans la même position que la veille. J'offris alors à quatre Chinois le prix d'une journée de travail à chacun, pour abattre l'arbre, quelques heures de soleil devant amener la décomposition à la surface de la peau; mais après avoir examiné l'arbre, même essayé leurs forces, ils trouvèrent que ce serait un travail trop périlleux et ne voulurent pas continuer. Si j'avais doublé mon offre, ils auraient probablement consenti, car je ne leur demandais que deux ou trois heures de travail, et j'aurais pris ce parti si je n'avais dû rester que peu de temps en cet endroit; mais j'y étais installé avec l'intention d'y passer plusieurs mois; il ne me convenait donc pas de payer un prix trop élevé: plus tard je n'aurais pu rien obtenir à un prix raisonnable.

Quelques semaines après, pendant tout le jour, une nuée de mouches bourdonnait sur le cadavre du mias; au bout d'un mois, tout était tranquille; le corps s'était

desséché sous un soleil vertical alternant avec les pluies des tropiques. Deux ou trois mois après, deux Malais grimpèrent à l'arbre pour un dollar et descendirent les restes du mias. La peau était presque entière et entourait encore la carcasse, mais dans l'intérieur je trouvais des millions d'œufs de mouches et d'autres insectes, avec des milliers de deux ou trois espèces de petits coléoptères nécrophages. Le crâne avait été fracassé par les balles; la carcasse était seule en parfait état, à l'exception d'un petit os du poignet qui était probablement tombé et avait été emporté par un lézard.

Un jour, Charles découvrit trois petits orangs-outangs mangeant ensemble. Nous leur fîmes la chasse longtemps, et nous eûmes une bonne occasion de voir comment ils passent d'arbre en arbre: ils choisissent toujours les branches entremêlées à celles d'un autre arbre, saisissent plusieurs branchilles à la fois, puis se lancent sur l'arbre voisin. Ils font cela si vite et avec tant d'assurance, qu'ils voyagent ainsi sur les arbres à raison de huit à dix kilomètres à l'heure; aussi fallait-il courir continuellement pour se tenir près d'eux. Nous tirâmes et nous en tuâmes un, mais il resta suspendu entre deux branches, et comme les jeunes orangs-outangs sont moins intéressants que les autres, je ne fis pas abattre l'arbre.

J'eus à cette époque le malheur de glisser au milieu d'arbres tombés et de me blesser à la cheville; comme je ne me soignai pas assez immédiatement, je finis par souffrir d'un ulcère sérieux, qui ne se cicatrisait pas et qui me retint à la maison tout le mois de juillet et une partie d'août. Quand je pus sortir, je me déterminai à faire un petit voyage, sur une branche de la rivière Simunjon, jusqu'à Semabang, où il y avait, disait-on, une grande maison dyak, une montagne couverte de fruits, des orangs-outangs et de beaux oiseaux en quantité. Comme la rivière est très-étroite, et que j'étais obligé de voyager dans un très-petit bateau, avec très-peu de bagages, j'emmenai seulement avec moi un jeune domestique chinois. J'emportai un baril d'arack pharmaceutique afin d'y conserver les peaux de mias, des provisions et des munitions pour une quinzaine de jours.

Au bout de quelques milles, la rivière devint très-resserrée et très-tortueuse: tout le pays de chaque côté était entièrement inondé. Il y avait sur les bords quantité de singes: le *Macacus cynomolgus* commun, le *Semnopithecus niger* et le *singe au nez long* (*Nasalis larvatus*), qui, aussi grand qu'un enfant de trois ans, a une très-longue queue et un nez charnu plus long que le nez d'homme le plus saillant. Plus nous avançons, plus la rivière devenait étroite et sinueuse; quelquefois des arbres tombés mettaient obstacle à notre passage, des branches enlacées barraient la rivière, et il fallait les couper pour avancer. Nous mîmes deux jours pour faire le trajet jusqu'à Semabang, et à peine aperçûmes-nous un petit coin de terre sec tout le long du chemin. Dans la dernière partie du voyage, je pouvais toucher de la main pendant des milles les

arbustes de la rive, et nous fûmes souvent arrêtés par les pandanus qui croissaient dans l'eau en grande quantité et tombaient en travers de la rivière. Dans d'autres endroits, d'épais radeaux d'herbes flottantes remplissaient complètement le canal : notre voyage ne fut que difficulté sur difficulté.

Près du débarcadère, nous trouvâmes une belle maison de deux cent cinquante pieds de long, élevée sur des poteaux à une grande hauteur au-dessus du sol ; la façade était précédée d'une large vérandah reposant sur une plate-forme de bambous plus large encore. Presque tous les habitants étaient absents : ils étaient en course, cherchant du miel et des nids d'oiseaux comestibles ; il ne restait au logis que deux ou trois vieillards, hommes et femmes, et des enfants. Tout auprès se trouvait une colline, véritable forêt d'arbres fruitiers ; il y avait surtout des *dourians* et des

mangoustines en quantité, mais les fruits n'étaient pas encore mûrs.

Je passai une semaine dans ce lieu, battant tous les jours la montagne. Un Malais resté avec moi (les autres bateliers étaient partis) m'accompagnait. Le quatrième jour, nous vîmes un mias qui mangeait sur un dourian très-élevé, et nous le tuâmes après l'avoir tiré huit fois. Malheureusement il resta sur l'arbre, suspendu par les mains : il fallut le laisser et retourner au logis, éloigné de plusieurs milles. Sûr qu'il tomberait pendant la nuit, je revins le lendemain de bonne heure et le trouvai à terre. A mon grand étonnement et à ma satisfaction, il paraissait appartenir à une espèce différente de celles que j'avais vues jusqu'alors ; bien que par ses dents entièrement développées et par ses grandes canines il fût évidemment arrivé à toute sa croissance, il n'avait aucune protubérance latérale à la face



Forgerons à Bornéo. — Dessin de A. Marie, d'après Temminck.

et était d'un dixième environ plus petit dans toutes ses dimensions que les autres mâles adultes. Les incisives supérieures paraissaient cependant plus larges que chez les grandes espèces, caractère qui distingue le *Simia morio* que le professeur Owen a décrit d'après le crâne d'une femelle. Trop loin de la maison pour y porter l'animal, j'enlevai la peau sur place. Ce spécimen est au musée Britannique.

Après une semaine, ne trouvant plus d'orang-outangs, je retournai à mon habitation des mines. Je pris des provisions fraîches, et accompagné, cette fois, de Charles, je m'embarquai sur une autre branche de la rivière, assez semblable à celle que je venais de parcourir, pour me rendre à un endroit appelé Menyille, où se trouvaient une grande maison dyak et plusieurs plus petites.

L'endroit où l'on débarquait était un long pont sur pilotis ; je crus devoir mettre mon baril d'arack entre deux branches, et pour empêcher les naturels d'en

boire, je m'arrangeai pour qu'ils me vissent mettre dans le baril des serpents et des lézards, mais je pense que cela ne les empêcha pas d'y goûter. Nous nous installâmes sur la vérandah ; il s'y trouvait de grands paniers pleins de têtes humaines desséchées, trophées des chasses à l'homme des générations passées. Non loin s'élevait une petite montagne couverte d'arbres fruitiers, et tout près de la maison de magnifiques dourians portant des fruits mûrs. Les Dyaks me considérant comme un bienfaiteur parce que je tuais les mias, grands dévastateurs de leurs cultures, il nous fut permis de prendre de ces fruits, les meilleurs qui soient au monde, autant que nous en voulûmes, et nous pûmes les apprécier dans toute leur excellence.

Le lendemain de mon arrivée, je fus assez heureux pour tuer un mâle adulte de la petite espèce des orang-outangs, le *mias kassir* des Dyaks. Il tomba frappé mortellement, mais il resta fixé entre deux branches de l'arbre. Je voulus persuader à deux jeunes

Dyaks de ma compagnie d'abattre l'arbre, qui était très-élevé, parfaitement droit, d'écorce unie, et n'ayant de branches qu'à cinquante ou soixante pieds du sol. A ma grande surprise, ils dirent qu'en somme ils préféreraient grimper, et après s'être consultés, ils tentèrent l'ascension. Allant vers un bouquet de bambous voisin, ils coupèrent une des plus grandes tiges, en prirent un morceau assez court, le fendirent et firent une couple de fortes chevilles d'un pied de long, pointues à un bout. Coupant alors un épais morceau de bois pour en faire un maillet, ils enfoncèrent une des chevilles dans l'arbre et s'y suspendirent de tout leur poids; la cheville tint bon; ils en firent alors beaucoup d'autres. Je les regardais avec intérêt, me de-

mandant comment ils pourraient monter à un arbre aussi élevé en y enfonçant seulement des chevilles: qu'une d'elles vint à manquer, un peu haut, et c'eût été la mort! Quand deux douzaines de chevilles furent prêtes, l'un des Dyaks se mit à couper d'autres bambous longs et minces, et fit ensuite une corde avec l'écorce d'un petit arbre. Ils fichèrent alors tous deux, très-fortement, une cheville à trois pieds de terre à peu près, et apportant un long bambou, ils le placèrent debout à quelques centimètres du tronc et l'attachèrent solidement aux deux premières chevilles, au moyen de la corde d'écorce et de petites entailles faites près de la tête de chaque cheville. Un des Dyaks se tenait debout sur la première cheville et en enfon-



Famille d'orangs-outangs. — Dessin de A. Mesnel.

çait une troisième au même niveau à peu près que sa figure; il y fixa le bambou comme la première fois avec corde et entailles, puis montant sur la seconde cheville, il s'y tint d'un pied, et d'une main à la troisième, et continua l'opération pour enfoncer la quatrième cheville, et ainsi de suite jusqu'à vingt pieds. Le bambou devint alors trop mince, un autre lui fut tendu par son compagnon; il l'ajouta à l'autre, en les fixant tous les deux à trois ou quatre chevilles; quand ce second bambou fut à son tour trop mince, un troisième fut ajouté, et le jeune Dyak atteignit les plus basses branches: il s'y accrocha et fit bientôt tomber le mias, la tête la première. Je fus frappé de cette manière ingénieuse de grimper et de mettre à profit les pro-

priétés particulières du bambou. Cette échelle était parfaitement sûre: si une cheville s'était détachée ou cassée, l'effort aurait porté sur celles de dessus et de dessous. Je compris alors l'usage des chevilles de bambou que j'avais vues souvent fichées le long des arbres sans savoir pourquoi.

L'animal était presque identique, comme dimension et comme aspect, à celui dont je m'étais emparé à Semabang; ce fut le seul autre spécimen mâle de *Simia morio* que je me procurai. Il est au musée de Derby.

Je tuai ensuite deux femelles adultes et deux petits d'âges différents. Je les conservai tous les quatre. Une des femelles mangeait, avec plusieurs petits, du fruit



Combat d'un Dyak et d'un orang-outang (voy. p. 165). — Dessin de A. de Neuville, d'après Wallace.

vert sur un dourian; dès qu'elle nous vit, elle se mit à casser, avec toutes les apparences de la colère, des branches et les grands fruits à épines et les fit tomber comme une véritable plaie; elle nous empêchait ainsi d'avancer près du tronc. On a mis en doute cette habitude des singes de jeter des branches du haut des arbres quand ils sont irrités, mais j'ai observé le fait au moins trois fois, et c'était toujours le mias femelle qui se comportait ainsi; il se

peut que le mâle, plus confiant dans sa grande force et dans la puissance de ses dents canines, ne soit effrayé d'aucun autre animal et ne sente jamais le besoin de les mettre en fuite; l'instinct maternel, chez la femelle, peut lui donner l'idée de défendre ainsi la vie de ses petits et la sienne propre par la même occasion.

En préparant les peaux et les squelettes de ces animaux, je fus très-tracassé par les chiens dyaks, qui,



Armes et ustensiles des indigènes de Bornéo. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après Temminck.

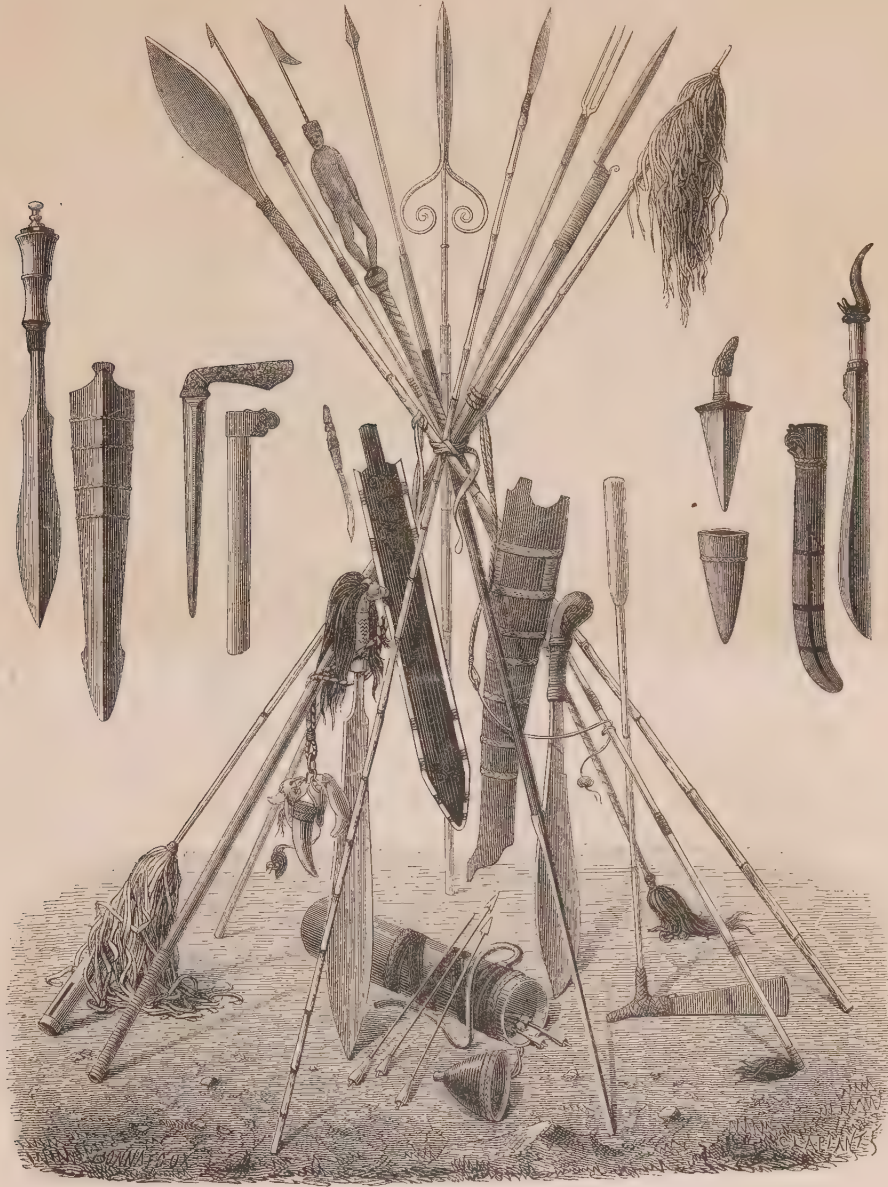
toujours à demi morts de faim, sont très-avides de chair. J'avais une grande casserole de fer où je faisais bouillir les os de mes squelettes; je la couvrais, le soir, avec des planches sur lesquelles je posais de lourdes pierres; mais une fois les chiens les ôtèrent et emportèrent un de mes spécimens presque entier. Une autre fois ils rongèrent une grande partie de l'empeigne de mes bottes fortes; ils mangèrent aussi un morceau de

ma moustiquaire, sur laquelle était tombée de l'huile à brûler quelques semaines auparavant.

En descendant la rivière pour retourner à notre habitation, nous eûmes la chance de trouver un vieux mias mâle qui mangeait sur des arbres très-peu élevés croissant dans l'eau. Le pays était inondé à une grande distance, et il y avait tant d'arbres et de troncs au milieu des eaux, que le bateau chargé ne pouvait

passer; du reste, si nous avions pu approcher davantage, nous aurions effrayé le mias. C'est pourquoi j'entraî dans l'eau; j'en avais jusqu'à la ceinture, et j'avancai jusqu'à ce que je fusse assez près pour tirer. La difficulté était de pouvoir recharger mon fusil, car j'étais si enfoncé dans l'eau, que je ne pouvais pas le tenir assez penché pour y verser de la poudre. Je cherchai une place où il y eût moins d'eau, et après avoir tiré quelques coups, je vis avec joie le monstrueux

singe rouler dans l'eau. Je le remorquai à ma suite, mais les Malais firent des difficultés pour mettre l'animal dans le bateau; il était si lourd, que je ne pouvais l'y déposer sans leur aide. J'interrogeai du regard un endroit où je pusse enlever sa peau, mais on n'apercevait pas la moindre place sèche; enfin je découvris un bouquet de vieux arbres et des troncs entre lesquels il y avait quelque espace au-dessus de l'eau; cela formait un emplacement suffisant pour que nous pussions



Armes et ustensiles des indigènes de Bornéo. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après Temminck.

y traîner l'animal. Je le mesurai et je constatai qu'il était le plus grand de tous les mias que j'eusse vus jusqu'alors: sa hauteur était la même, un mètre vingt-centimètres, mais les bras étendus avaient deux mètres trente-six centimètres, quinze centimètres de plus que le dernier que j'avais tué; son immense face avait trente-quatre centimètres et demi de large, tandis que la plus grande face que j'eusse vue avait vingt-neuf

centimètres seulement. Le tour du corps était d'un mètre six centimètres. D'après cela, je crois que la longueur et la force des bras et la largeur de la face augmentent jusqu'à un âge avancé, tandis qu'il est rare que la hauteur, des pieds à la tête, dépasse un mètre vingt-sept centimètres.

Comme ce fut le dernier mias que je tuai, et la dernière fois que j'en vis un adulte, je parlerai mainte-

maintenant des habitudes de cet animal, en y ajoutant quelques faits qui s'y rattachent.

Il est connu que l'orang-outang habite Sumatra et Bornéo, et tout porte à croire qu'il est confiné dans ces deux grandes îles. Il paraît beaucoup plus rare à Sumatra qu'à Bornéo; dans cette dernière contrée, il peuple de vastes districts. On le voit surtout au sud-ouest, au sud-est, au nord-est et au nord-ouest; il préfère les forêts basses et marécageuses. Il semble,

au premier abord, inexplicable que le mias soit tout à fait inconnu dans la vallée de Sarawak, tandis qu'il est fréquent à Sambas à l'ouest, et à Sadong à l'est. Mais quand on connaît les habitudes et la manière de vivre de cet animal, on trouve une raison suffisante de cette anomalie apparente dans la constitution physique du district de Sarawak. Au Sadong, où je l'ai observé, on ne trouve le mias que dans la partie basse, plate et paludéenne, couverte de hautes forêts vierges. Au



Famille dyak. — Dessin de A. de Neuville, d'après Temminck.

milieu de ces marais s'élèvent quelques montagnes isolées. Les Dyaks s'y sont établis et y ont planté des arbres fruitiers. C'est assez pour attirer le mias, qui vient manger les fruits verts et se retire toujours dans le marais pendant la nuit. Dans les endroits élevés, où le sol est sec, plus de mias. L'animal est commun dans la basse vallée de Sadong; mais, dès que l'on monte au-dessus du niveau des marais, là où le pays, quoique plat encore, est assez élevé, le grand

singe disparaît. La vallée de Sarawak, bien que marécageuse dans sa partie inférieure, n'est pas couverte entièrement de forêts; on y trouve surtout le palmier nipa, et près de la ville de Sarawak, sur un sol qui n'est plus humide, mais ondulé et bien égoutté, des massifs de forêts vierges et des jungles poussant sur un terrain que cultivèrent autrefois les Malais ou les Dyaks.

Il me semble qu'une étendue compacte de hautes



Dyaks en chasse. — Dessin de A. de Neuville, d'après Temminck.

forêts vierges est nécessaire à l'existence de ces animaux. Ces forêts sont leur véritable patrie; ils peuvent y rôder aussi facilement que l'Indien dans la prairie ou que l'Arabe dans le désert, passant de tête d'arbre en tête d'arbre sans être obligés de descendre sur lesol. Les districts élevés et secs sont plus fréquentés par l'homme, plus coupés de clairières, et la jungle ne s'y prête pas à la manière de voyager du mias : il y serait plus exposé, plus souvent obligé de descendre à terre. Il y a probablement aussi une plus grande variété de fruits dans les districts des mias; les petites montagnes qui s'y élèvent comme des îles sont des espèces de jardins où les arbres des terres hautes s'étagent au-dessus des plaines marécageuses.

Il est très-curieux de guetter un mias cheminant à son aise à travers la forêt : il marche résolument le long de quelques grandes branches, à moitié droit, attitude que ses longs bras et ses jambes si courtes à proportion l'obligent à prendre. La disproportion entre ses membres supérieurs et inférieurs s'accroît par la manière dont il marche sur les articulations, au lieu d'appuyer sur la paume de la main, comme nous le ferions. Il suit les branches qui s'entremêlent à celles d'un arbre voisin; puis il étend ses longs bras, et, saisissant des deux mains les rameaux, paraît en essayer la force, et s'élance sans hésitation pour continuer sa marche. Il ne saute ni ne bondit, et ne paraît pas se presser : pourtant il va presque aussi vite

qu'une personne qui courrait dans la forêt. Ses longs bras vigoureux lui sont de la plus grande utilité : ils lui permettent de monter facilement aux arbres les plus élevés, pour s'emparer des fruits et des jeunes feuilles sur les minces rameaux qui ne supporteraient pas son poids, et de cueillir les feuilles et les branches dont il fait son chenil. Il place ce lit assez bas, sur un petit arbre, à une hauteur de six à quinze mètres de terre, sans doute pour avoir plus chaud et pour être moins exposé au vent. On dit que chaque mias se fait un nouveau gîte toutes les nuits; mais je ne crois pas cela possible; on en trouverait plus de restes épars. J'en ai bien vu plusieurs autour des mines, mais ce district était sûrement visité par plusieurs orangs tous les jours, et au bout d'une seule année le nombre de leurs gîtes abandonnés aurait dû être prodigieux. Les Dyaks disent que pendant les nuits très-humides le mias se couvre de feuilles de pandanus ou de grandes fougères;

d'où peut-être le conte qu'il se fait des huttes dans les arbres.

L'orang ne quitte pas son gîte avant que le soleil ait séché la rosée sur les feuilles. Il mange pendant tout le milieu de la journée : rarement il retourne après deux jours de course au même arbre. Il ne semble pas craindre beaucoup l'homme; j'en ai vu souvent me regarder pendant plusieurs minutes, puis filer tranquillement vers un arbre prochain. Quand j'en avais aperçu un, il me fallait faire parfois un mille ou deux pour aller chercher mon fusil, et presque toujours, en revenant, je retrouvais le mias sur le même arbre, ou tout au plus à cent mètres de distance. Je n'ai jamais vu deux adultes ensemble; mais les mâles et les femelles sont parfois accompagnés de jeunes orangs-outangs; d'autres fois on trouve trois ou quatre petits groupés. Le mias se nourrit presque exclusivement de fruits; mais il mange aussi de temps en temps des feuilles, des bourgeons, de jeunes rejets. Il semble préférer les fruits verts; quelques-uns de ces fruits sont très-acides,

d'autres fort amers, particulièrement l'arille, grand, rouge et charnu, l'un de ses fruits favoris. Parfois il mange seulement la graine d'un fruit; il gaspille et détruit presque toujours plus qu'il ne dévore; de l'arbre sur lequel il se trouve tombe constamment une pluie de débris. Le dourian est un de ses fruits préférés; partout où il croît près de la forêt, ce fruit délicieux est mangé ou détruit par l'orang-outang, mais l'animal ne traverserait pas les clairières pour se le procurer.

Il semble étonnant que le mias puisse ouvrir ce fruit dont l'enveloppe est si épaisse, si dure et couverte de si fortes épines très-rapprochées; probablement il arrache d'abord quelques épines et, faisant ensuite un petit trou, ouvre le fruit avec ses doigts vigoureux.

Le mias descend rarement à terre, excepté quand, pressé par la faim, il cherche de succulents rejets au bord de l'eau, ou quand, par un temps très-sec, il ne trouve plus de quoi boire dans le creux des feuilles.

Une fois seulement, j'ai vu deux jeunes orangs-outangs assis sous un creux de roche, en terrain sec, au pied de la colline de Simunjon. Ils jouaient tout droit, et se saisissaient par les bras. Rarement l'orang-outang marche droit; il prend cette attitude seulement lorsqu'il va se suspendre aux bran-



Pont de bambous dyak, d'après Wallace.

ches au-dessus de sa tête, ou quand on l'attaque. Le représenter marchant avec un bâton, c'est pure imagination.

Les Dyaks déclarent tous que le mias n'est jamais attaqué par aucun des animaux de la forêt, à deux rares exceptions près; les détails qu'on m'a donnés à ce sujet sont si curieux, que je vais rapporter presque textuellement ce que m'ont dit de vieux Dyaks qui ont passé toute leur vie dans les endroits fréquentés par ce singe. L'un d'eux s'exprimait ainsi : « Aucun animal n'est assez fort pour faire du mal au mias; le seul avec lequel il combatte jamais est le crocodile. Quand il n'y a plus de fruits dans la jungle, le mias cherche sa nourriture sur les bords de la rivière, où il y a une grande quantité de jeunes rejets de l'eau. Quelquefois alors le crocodile essaye de le saisir; mais le mias saute sur lui, le frappe de ses mains, de ses pattes, le déchire et le tue. »

Le vieux Dyak ajoutait qu'il avait été témoin d'un semblable combat, et qu'il croit le mias toujours vainqueur.

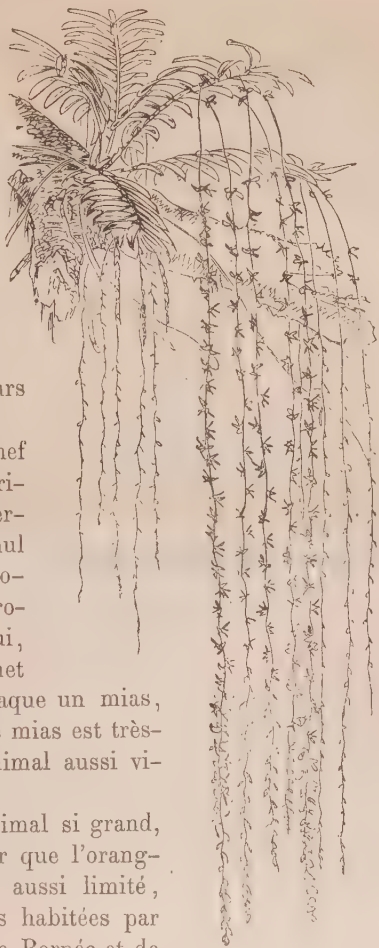
L'autre Dyak, l'Orang-Kaya ou chef des Dyaks-Balous, qui habitent la rivière Simunjon, me parla en ces termes : « Le mias n'a pas d'ennemi; nul animal n'ose l'attaquer, hors le crocodile et le python. Il tue toujours le crocodile, par la force; se tenant sur lui, il lui arrache les mâchoires et lui met la gorge en pièces. Si un python attaque un mias, celui-ci le saisit, le mord et le tue. Le mias est très-fort; il n'y a pas dans la jungle d'animal aussi vigoureux que lui. »

Il est très-remarquable qu'un animal si grand, si original, d'un type aussi supérieur que l'orang-outang, soit confiné dans un district aussi limité, dans deux îles, presque les dernières habitées par les grands mammifères; car, à l'est de Bornéo et de Java, les quadrumanes, les ruminants, les carnivores et d'autres groupes de mammifères vigoureux diminuent rapidement et disparaissent. Quand nous considérons, en outre, que presque tous les autres animaux ont eu dans les premiers âges des précurseurs; que ces précurseurs, tout en ressemblant par la forme aux types qui leur ont succédé, s'en écartaient cependant en beaucoup de points; qu'à la fin de la période tertiaire l'Europe était habitée par des ours, des daims, des loups et des félins, l'Australie par des kangourous et autres marsupiaux, le sud de l'Amérique par de gigantesques tardigrades et par des fourmiliers, tous animaux différents de ceux qui existent maintenant, quoique alliés intimement à eux, nous

avons toute raison de croire que l'orang-outang, le chimpanzé et le gorille ont eu aussi leurs précurseurs. Avec quel intérêt le naturaliste doit-il attendre l'époque où les cavernes et les dépôts tertiaires des tropiques seront entièrement reconnus! Alors on s'édifiera sur l'histoire des singes anthropomorphes et sur la forme sous laquelle ils ont fait leur apparition dans le monde.

J'ai examiné moi-même, aussitôt après leur mort, dix-sept orangs-outangs; je les ai tous mesurés soigneusement, et j'ai conservé la carcasse de sept d'entre eux. Je me suis aussi procuré deux squelettes d'orangs-outangs tués par d'autres personnes. Il y avait dans cette série seize adultes : neuf mâles et sept femelles. La taille des adultes mâles, mesurée exactement de la tête au talon, de manière à donner la hauteur de l'animal s'il se tenait parfaitement droit, varie de 124 centimètres à 127 centimètres seulement; la longueur des bras étendus, de 2 mètres 18 centimètres à 2 mètres 33 centimètres, et la largeur de la face de 25 centimètres à 34 centimètres. Les dimensions données par les autres naturalistes s'accordent avec les miennes. Le plus grand orang-outang mesuré par Temminck avait 1 mètre 22 centimètres de haut. Sur vingt-cinq spécimens collectionnés par Schlegel et Müller, le plus grand, vieux mâle, avait 1 mètre 24 centimètres, et le plus grand squelette du musée de Calcutta avait, selon M. Blyth, 1 centimètre de plus. Mes spécimens venaient tous de la côte nord-ouest de Bornéo; ceux du savant Hollandais, des rivages ouest et sud. Il n'est pas encore parvenu en Europe d'exemplaires dépassant ces dimensions, bien que le nombre total de peaux et de squelettes se monte à plus de cent.

Cependant des personnes déclarent avoir mesuré des orangs-outangs de beaucoup plus grandes dimensions, plus hauts que le gorille. Temminck, dans sa *Monographie de l'Orang-outang*, dit qu'il vient de recevoir la nouvelle de la capture d'un singe de 1 mètre 60 centimètres de haut; malheureusement, il semble que ce spécimen ne soit jamais arrivé en Hollande, car depuis on n'en a jamais entendu parler. M. Saint-John, dans son ouvrage intitulé *Life in the forests of the Far East*¹, nous dit qu'un orang, tué par un de ses amis, avait



Vanda-lowii,
orchidée de Bornéo, de l'ordre
des Calogynes,
d'après Wallace.

1. Vie dans les forêts de l'Extrême Orient, t. II, p. 237.

1 mètre 57 centimètres des talons au sommet de la tête, que son bras avait 42 centimètres de tour, son poignet 30 centimètres. La tête de cet animal fut apportée à Sarawak, et M. Saint-John ajoute qu'il était présent quand on la mesura, et qu'elle avait 38 centimètres de large sur 36 centimètres de haut. Malheureusement encore, ce crâne aussi paraît ne pas avoir été conservé. Aucun spécimen correspondant à ces dimensions n'est parvenu en Angleterre.

Sir James Brooke, dans une lettre d'octobre 1857, en m'accusant réception de mes notes sur l'orang-outang, publiées dans les *Annals and Magazine of na-*

tural History, m'envoie les mesures d'un spécimen tué par son neveu, et les voici telles qu'il me les donne.

« 3 septembre 1867, tué un orang-outang femelle. Hauteur, de la tête au talon, 1 mètre 37 centimètres. Longueur transversale entre l'extrémité des doigts de chaque main, 1 mètre 83 centimètres; largeur de la face, y compris les callosités, 28 centimètres. » Il y a dans ces dimensions une erreur palpable : chez tous les orangs jusqu'à présent mesurés par un naturaliste, une longueur de bras de 1 mètre 83 centimètres correspond à une hauteur de 1 mètre 6 centimètres environ ; les spécimens de 1 mètre 24 à 1 mètre 27 centi-



Paysage à Borneo. — Dessin de Th. Weber, d'après Temminck.

mètres de haut ont toujours une longueur de bras de 2 mètres 21 centimètres à 2 mètres 34 centimètres. C'est un des caractères de cette espèce d'avoir les bras si longs qu'un mias debout, presque droit, peut laisser ses doigts reposer sur le sol. Un orang-outang de 1 mètre 37 centimètres devrait avoir une longueur de bras d'au moins 2 mètres 44 centimètres. Si cette longueur n'était que de 1 mètre 83 centimètres, pour 1 mètre 37 centimètres de hauteur, comme l'indiquent les dimensions données ci-dessus, l'animal ne devait pas être un orang-outang, mais le représentant d'une autre espèce, en différant dans ses habitudes et sa ma-

nière de marcher. M. Johnson, qui a tué cet animal et qui connaît bien les orangs-outangs, l'a cependant considéré comme appartenant évidemment à cette espèce; il nous est donc permis de croire qu'il a fait une erreur de 60 centimètres dans la longueur des bras, ou de 30 centimètres dans la hauteur du corps. Il nous semble très-probable que cette dernière erreur est bien celle qui a été commise, car il est très-facile de se tromper sur la hauteur vraie de ces animaux.

R. WALLACE.

(La suite à une autre livraison.)

Étudiants de la *tuna*. — Dessin de Gustave Doré,

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER¹.

MADRID (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Les environs de Madrid. — Les châteaux en Espagne ou *castillos en el aire*. — Le *Cazador del Canal*. — La *Casa del Campo*. — Le Pardo et ses chasses. — Les tapisseries espagnoles : la fabrique royale de Santa-Barbara ; les anciens tapis de « l'ouvrage d'Espagne. »

Il est difficile de rien imaginer de plus sec, de plus nu, de plus triste que les environs de Madrid. Au lieu des innombrables maisons de campagne qui donnent tant de gaieté, tant d'animation aux abords de Londres et de Paris, on ne voit près de la capitale de l'Espagne, surtout quand on arrive du nord, qu'un désert dans lequel d'énormes pierres, disséminées çà et là, rendent impossible toute espèce de culture. Ces pierres, dont la couleur noirâtre ajoute encore à la désolation du paysage, ont fait dire de Madrid, comme de la petite ville de Trujillo en Estrémadure, qu'elle est entourée de feu, — allusion aux étincelles produites par le silex qui abonde en ces parages. On pourrait croire, en vé-

rité, qu'un immense incendie a passé par là, tant la végétation est rare, et, à part les *sitios reales* ou résidences royales qui avoisinent la capitale, on ne trouve aux environs que peu de maisons de campagne et quelques villages ; nous n'avons guère à citer que Carabanchel, à une lieue de Madrid, dans la direction de Tolède, et le village d'Alcorcon, que le duel entre le duc de Montpensier et le prince Henri de Bourbon a récemment rendu célèbre.

On comprend facilement que le goût de la villégiature ne soit pas très-développé chez les Madrilègnes, et nous répéterons ici qu'il ne l'est guère plus, en général, chez les autres Espagnols, car dans la Péninsule les châteaux et les maisons de campagne sont moins nombreux que dans la plupart des autres pays de l'Europe.

N'est-ce pas à cette rareté des châteaux qu'il faut

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353 ; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401 ; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417 ; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353 ; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337 ; t. XX, 273, 289, 305 et 401.

attribuer l'origine de la locution proverbiale relative aux *châteaux en Espagne*, et que nos voisins traduisent par *castillos en el aire*, — châteaux en l'air ? Il est vrai que nous en avons lu quelque part une autre explication : Vers la fin du onzième siècle, Henri de Bourgogne, à la tête de nombreux chevaliers, franchit les Pyrénées pour aller porter secours à Alphonse, roi de Castille. Ce prince lui donna, dit-on, en récompense, la main de sa fille, avec le comté de Lusitanie, qui devint plus tard le royaume de Portugal. Le succès de ces illustres aventuriers excita l'émulation et les espérances de la noblesse française, et il n'y eut fils de bonne famille qui ne se flattât de fonder, comme eux, quelque riche établissement, qui ne fit dans son esprit des *châteaux en Espagne*.

C'est dans les environs immédiats de la ville que les bourgeois madrilègnes vont ordinairement faire leur promenade du dimanche. Tantôt, sortant par la porte d'Alcala, ils vont faire une *merienda* ou repas champêtre à l'ombre d'un des rares arbres de la contrée; tantôt ils se dirigent vers la plaine nue et triste de *Chambéri*; ou bien encore ils suivent les bords du Manzanarès ou ceux du canal.

Dans ces parages se donnent également rendez-vous chaque dimanche les chasseurs naïfs de la capitale. Le *cazador del canal* est un type madrilègne qui rappelle beaucoup le chasseur de la plaine Saint-Denis, ou l'inoffensif *cassairé* des environs de Marseille. Les caricatures locales nous représentent le *cazador del canal*, guêtré, bouclé et sanglé, armé de toutes pièces, succombant sous le poids des munitions de toute sorte et des provisions de bouche; et il se charge de tout cet équipage pour faire la guerre, presque toujours sans résultat, à quelques alouettes et aux rares moineaux des environs.

Un endroit où le gibier est plus abondant, est la *casa del campo*, un des rendez-vous de chasse favoris de Charles III, ce roi veneur dont nous avons déjà parlé à propos d'Aranjuez, et qu'on pourrait comparer, sous ce rapport du moins, à notre Charles X. C'est une des promenades les plus agréables des environs de la capitale. Une autre promenade que nous fîmes à peu de distance de Madrid eut pour but le *Pardo*, dont les bois touffus et les ombrages séculaires contrastent fort heureusement avec la sécheresse et l'aridité d'une grande partie de la contrée. Ces bois, plantés de châtaigniers et de chênes verts, sont depuis longtemps le théâtre des exploits cynégétiques des rois d'Espagne, et, nous assura-t-on, ils sont encore aujourd'hui très-giboyeux. Saint-Simon raconte une chasse curieuse à laquelle il assista en compagnie de Philippe IV :

« Deux, trois, quatre cents paysans commandés avoient fait dans la nuit des enceintes, et des huées dès le grand matin, au loin, pour effrayer les animaux, les faire lever, les rassembler autant qu'il étoit possible, et les pousser doucement du côté des feuillées. Dans ces feuillées, il ne falloit pas parler ni remuer le

moins du monde, ni qu'il y eût aucun habit voyant, et chacun demeurait en silence. Cela dura bien une heure et demie d'attente, et ne me parut pas fort amusant. Enfin nous entendîmes de loin de grandes huées, et bientôt après nous vîmes des troupes d'animaux passer à reprise à la portée et à demi-portée de fusil de nous, et tout aussitôt le roi et la reine faire beau feu. Ce plaisir où cette espèce de boucherie dura plus de demi-heure à voir passer, tuer, estropier, cerfs, biches, chevreuils, sangliers, lièvres, loups, blaireaux, renards, fouines sans nombre... A mesure que les paysans s'approchent et se resserrent, la chasse s'avance, et elle finit quand ils viennent tout près des feuillées, huant toujours, parce qu'il n'y a plus rien derrière eux. Alors les équipages reviennent et les deux feuillées sortent et se joignent; on apporte les bêtes tuées devant le roi. On les charge après derrière les carrosses. Pendant tout cela, la conversation se fait, qui roule sur la chasse. On emporta ce jour-là une douzaine de bêtes et plus, et quelques lièvres, renards et fouines. La nuit nous prit peu après être sortis des feuillées. Voilà le plaisir de Leurs Majestés Catholiques tous les jours ouvriers. »

Ce plaisir étoit aussi celui de Charles III. Ce prince faisait souvent, dans les bois du Pardo, des battues dans le genre de celle dont on vient de lire la description. Il passait pour un très-habile tireur, et un auteur contemporain assure qu'il tuait au vol, d'un coup de fusil chargé à balle, jusqu'aux plus petits oiseaux.

Le palais du Pardo est d'une architecture qui n'offre rien de remarquable; nous en dirons autant de l'intérieur, orné de fresques du siècle dernier comme on en voit tant en Espagne. Nous devons cependant mentionner des tapisseries espagnoles dignes de l'attention des amateurs, et qui représentent des sujets champêtres d'après Goya, et différentes scènes empruntées à l'histoire de l'ingénieux chevalier de la Manche. Ces tapisseries, qui ne sont pas sans mérite, quoique bien inférieures à celles des Gobelins, proviennent de la fabrique établie à Madrid en 1720 par Philippe V, à peu de distance de la porte de Santa Barbara. Le premier directeur de cette fabrique, Jacques Van der Goten, qu'on avait fait venir d'Anvers, eut pour successeurs ses enfants, qui la dirigeaient encore à la fin du siècle dernier. On y employait une centaine d'artistes ou d'ouvriers, qui travaillaient d'après les compositions de différents peintres étrangers, tels que Luca Giordano, Téniers, Amicomi et quelques autres, sans compter les peintres espagnols, parmi lesquels nous citerons Maella, Castillo, les deux Bayeu, Goya, etc.

Il en est des tapisseries espagnoles comme de plusieurs des produits de l'art et de l'industrie de la Péninsule : elles sont inconnues, ou peu s'en faut, et c'est à peine si on les a jamais citées. Un voyageur anglais du siècle dernier en parle, il est vrai, mais il les enveloppe dans le même mépris que les porcelaines du Buen-Retiro. « Ces établissements, dit-il,

sont une singerie qui tient à une vanité puérile... » La fabrique royale de tapisserie de Santa Barbara méritait cependant d'être mieux jugée ; les nombreuses pièces qu'on voit dans les divers palais et *sitios reales* montrent que cette fabrique a eu au siècle dernier une assez grande importance.

Les antiquités espagnoles sont généralement si peu connues, que nous dirons en passant quelques mots de l'ancienneté de l'art des tapisseries chez nos voisins de l'autre côté des Pyrénées. Dès le douzième siècle, on connaissait, et des inventaires du quinzième siècle mentionnent les « *tappis velus de l'ouvrage d'Espagne* », qui étaient probablement l'ouvrage des Mores espagnols et du même genre que les tapis orientaux. Dans l'inventaire des meubles de Charles-Quint, fait à Yuste après sa mort, nous trouvons la mention de tapis d'Alcaraz ; mais nous ignorons de quel genre ils étaient. On fabriquait en outre en Espagne de très-beaux tissus de soie ; ceux de Tolède étaient particulièrement renommés, et le chapitre de la cathédrale de Mexico faisait dans cette ville, au siècle dernier, d'importantes commandes de riches étoffes de soie et d'or.

L'Escorial n'est qu'à une courte distance du Pardo ; dirigeons-nous vers le célèbre monument que plusieurs écrivains espagnols ont appelé la huitième merveille du monde, la *octava maravilla*, et même la *unica maravilla del mundo*.

L'Escorial. — Le vœu de Philippe II. — Le gril de saint Laurent. L'architecte Juan Bautista de Toledo. — Le guide aveugle Cornelio. — Le *Patio de los Reyes*. — Le *Relicario*. — Le *Panteon* et le *Podridero*. — Le cercueil de l'infant don Carlos. — La bibliothèque de l'Escorial. — Les appartements de Philippe II.

« La distance de Madrid à l'Escorial, dit un ancien voyageur français, approche fort de celle de Paris à Fontainebleau. » On ne compte guère, en effet, qu'une huitaine de lieues d'Espagne entre la capitale et le *real monasterio*. C'était pourtant, avant le chemin de fer, un voyage long et fatigant ; plus d'une fois nous l'avons fait, soit en diligence, soit dans un de ces antiques carrosses à panneaux jaunes ornés de peintures fantastiques, et attelés de quatre mules empanachées, véhicules comme on n'en voit plus aujourd'hui, même en Espagne.

Il y a quelques années, il ne fallait pas moins de huit ou dix heures pour parcourir ce chemin, qu'on faisait rarement sans maudire des cahots sans nombre et une poussière asphyxiante. Nous nous souvenons d'avoir lu quelque part qu'autrefois on avait soin, quand les rois d'Espagne se rendaient à l'Escorial, de faire arroser la route qu'ils devaient parcourir, opération fort ingénieuse sans doute et fort utile, car les mules des écuries royales couraient tout le temps ventre à terre ; malheureusement on n'a jamais eu l'idée de pratiquer cet arrosage pour les voyageurs du commun. Aujourd'hui le voyage se fait par chemin de fer et dure tout au plus une heure et demie ou deux heures, suivant les trains.

Tout le monde connaît la tradition suivant laquelle la fondation de l'Escorial se rattacherait au gain de la bataille de Saint-Quentin. « Les Espagnols, dit un des combattants qui avait survécu au désastre, pouvoient parachever la totale extermination des forces de France, et nous oster toute ressource et toute espérance de nous remettre sus.... Mais il semble que le supresme dominateur, Dieu des victoires, les arresta là tout court. » Philippe II, qu'on a appelé *el prudente*, justifia son surnom en ne marchant pas sur Paris. S'il fit réellement, le jour de la bataille, le vœu d'élever à Saint-Laurent, après la victoire, un temple magnifique en souvenir du jour de sa fête (10 août 1557), il est difficile de croire que ce vœu ait été inspiré par une frayeur panique, comme on l'a prétendu souvent.

Quoi qu'il en soit, le *real monasterio de San Lorenzo* fut fondé par ordre de Philippe II, en 1563, cinq ans après la bataille de Saint-Quentin. Les plans de l'édifice ont été attribués, au moins en partie, à différents architectes français ou italiens ; ainsi Vincenzo Danti et d'Aviler prétendent que ceux de l'église sont dus à Vignole ; on a parlé aussi de Palladio, et Voltaire dit même positivement, dans son *Essai sur les mœurs*, que « l'Escorial fut bâti sur les dessins d'un Français ». Le Français en question est Louis de Foix, celui qui construisit la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde. Cet architecte a en effet séjourné en Espagne à l'époque de Philippe II ; il joua même un certain rôle dans l'histoire de don Carlos, rôle assez triste du reste, puisqu'il trahit la confiance de ce malheureux prince en aidant à le faire arrêter ; mais il n'est nullement démontré que l'architecte français, dont on a voulu à tort faire un simple maçon, ait même contribué d'une manière quelconque à la construction du monument.

La vérité est que les plans de l'Escorial ont été tracés par un architecte espagnol, Juan Bautista de Toledo ; le même construisit une des rues les plus connues de Naples, la *Strada di Toledo*. Ces plans approuvés par Philippe II, Juan Bautista posa lui-même la première pierre de l'édifice, le 23 avril 1563, en présence du roi et des moines hiéronymites qui devaient habiter le couvent. L'inscription suivante, qui existe encore, fut placée en souvenir de la fondation, sous le siège du prieur dans le réfectoire :

DEUS O. M. OPERI. ASPICIAT
PHILIPPUS. II. HISPANIARUM. REX.
A FUNDAMENTIS EREXIT.
M. D. LXIII.
IOAN. BAPTISTA. ARCHITECTUS
IX. KAL. MAII.

Juan Bautista mourut en 1567 ; les fondations étaient presque terminées ; la suite des travaux fut confiée à un autre Espagnol, le célèbre Juan de Herrera, et à l'ingénieur italien Pacciotto, qui apportèrent certaines modifications au plan primitif. L'édifice ne fut entièrement terminé qu'en 1583, l'année même de la mort de Philippe II.

Chaque voyageur a jugé l'Escorial à sa manière, et suivant son impression particulière. Pour nous, le sentiment qui domine tous les autres au premier aspect, c'est la tristesse. C'est grandiose, assurément, et très-imposant, mais cette masse énorme de granit, semblable à une nécropole, laisse à tous une impression des plus lugubres.

Les premières fois que nous visitâmes l'Escorial, nous fûmes accompagnés par un aveugle nommé Cornelio, qui faisait pour ainsi dire partie du personnel attaché au monument, et était lui-même une des curiosités de l'endroit. Ce Cornelio était un petit vieillard sec et maigre, qui passa sa vie à guider les étrangers dans un dédale de cours, de cloîtres, d'escaliers, de salles, etc. Rarement il se trompait; cependant cela lui arriva un jour qu'il nous conduisait, et qu'il avait négligé un de ses points de repère. Nous lui fîmes simplement observer qu'une fresque dont il nous expliquait le sujet était précisément sur la paroi opposée à celle qu'il nous désignait du doigt; notre observation piqua vivement le bonhomme, qui était du reste très-susceptible, et il nous planta là sans façon. Le pauvre Cornelio est mort depuis quelques années, mais la dernière fois que nous visitâmes l'Escorial, il y a deux ans, nous fûmes assaillis par plusieurs guides qui se disaient tous fils de Cornelio, bien que l'aveugle, à ce qu'on nous assura, soit mort célibataire. Le guide qui nous accompagna, et qui paraissait être un ancien soldat, était un original qui faisait marcher militairement ses visiteurs; il nous faisait l'effet d'un sergent instructeur commandant l'exercice à des recrues; et quand l'un de nous souriait à quelques-uns des *disparates* (non-sens) qu'il débitait avec un sang-froid imperturbable, il l'apostrophait vivement, et, au besoin, il nous forçait à admirer, quand nous lui paraissions trop froids.

On sait que l'architecte de l'Escorial a donné à l'édifice la forme d'un gril; cette singulière disposition avait pour but d'honorer la mémoire de saint Laurent, diacre espagnol qui fut martyrisé à Huesca en l'an 258, par ordre de l'empereur Valérien. Les circonstances de son martyre, qui sont bien connues, ont été racontées en détail par le poète Prudentius, de Tarragone.

Nous devons dire qu'il est à peu près impossible de retrouver dans le monument la forme du gril de saint Laurent, à moins de monter jusqu'à la lanterne qui surmonte la coupole de l'église. De cette position élevée on aperçoit à vol d'oiseau la disposition de l'édifice: les grandes tours carrées placées aux angles occupent la place des pieds du gril, et les cours intérieures représentent les intervalles des barreaux. Quant au manche, il est figuré par les bâtiments de la résidence royale. Du reste, on retrouve à chaque pas, dans les détails de l'ornementation, l'instrument du supplice de saint Laurent. Cette remarque a été faite depuis longtemps. « On a représenté des grils partout, dit un voyageur du siècle dernier; on y voit des grils en

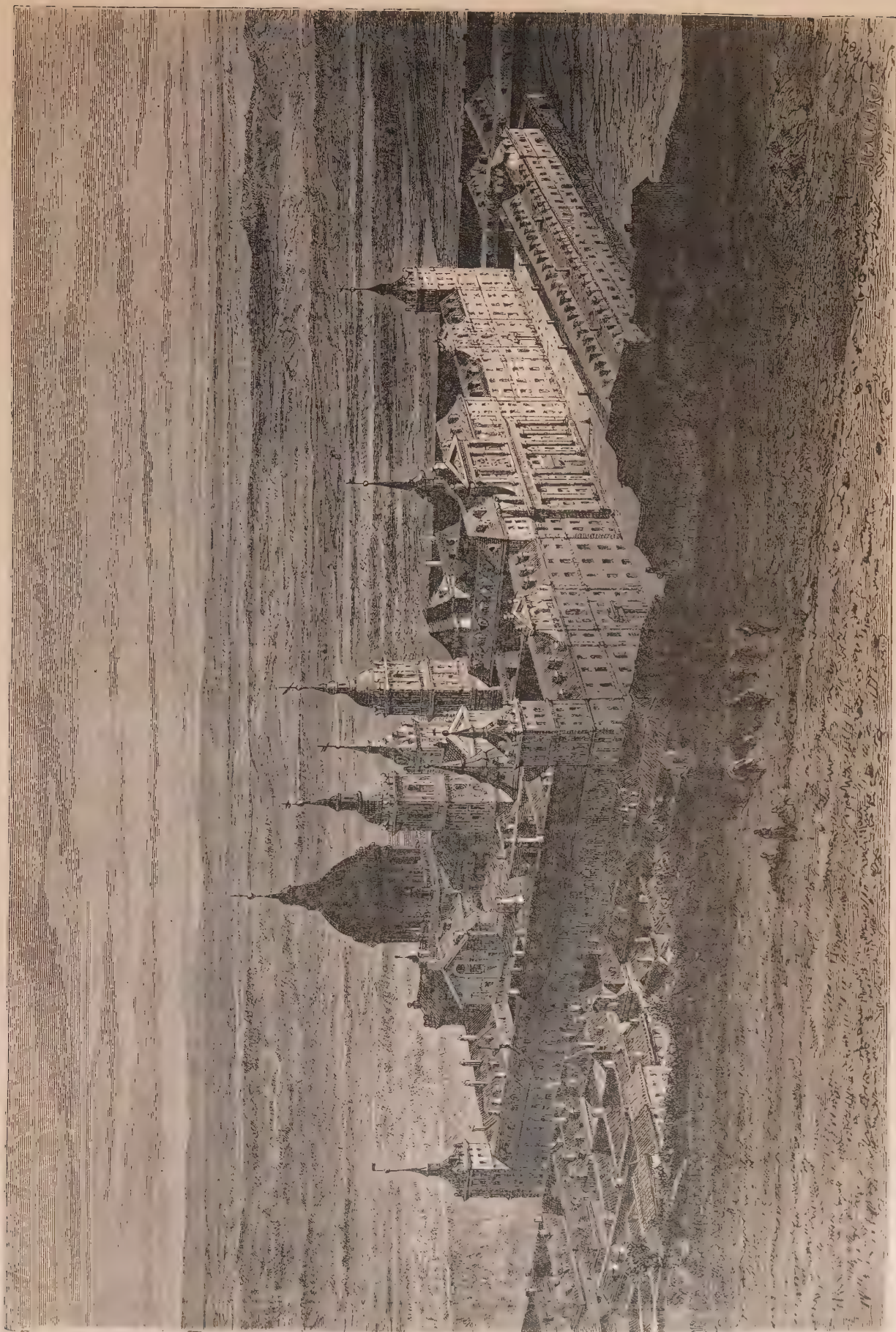
sculpture, des grils peints, des grils de fer, de bois, de marbre, de stuc; des grils sur les portes, dans les cours, dans les croisées et dans les galeries. Jamais aucun instrument de martyre ne fut honoré en tant de manières. Quant à moi, je ne vois plus de gril sans songer à l'Escorial. »

Notre guide ne nous fit grâce d'aucun chiffre dans l'énumération des merveilles que renferme l'Escorial: les bâtiments ont la forme d'un parallélogramme ayant d'un côté cent quatre-vingt-dix, et de l'autre cent cinquante mètres; on compte soixante-trois fontaines, quatre-vingts escaliers, douze cloîtres, seize cours, et, pour finir, onze mille fenêtres, en souvenir des onze mille vierges de Cologne. Ces chiffres, qui nous paraissent de fantaisie, varient du reste suivant l'imagination de chaque guide, et personne, que nous sachions, n'a eu l'idée de les vérifier.

Pénétrons dans le monument: nous remarquons en entrant, à côté d'une statue colossale de saint Laurent, les mâchoires d'une baleine qui fut prise, dit-on, en 1574, dans les eaux de Valence; nous avons vu des curiosités de ce genre conservées depuis des siècles dans plusieurs cathédrales d'Espagne, notamment dans celle de Séville. La première cour que nous traversâmes est appelée *el patio de los Reyes*, à cause des statues colossales de six rois de Juda qui la décorent. Ces statues sont en pierre du pays, sauf les têtes, les mains et les pieds, qui sont en marbre blanc; les couronnes, sceptres et autres attributs sont en bronze doré au feu, et notre guide ne manqua pas de nous en détailler le poids à une livre près.

Un corridor froid et sombre conduit de la cour des Rois à l'église, qu'on appelle *el templo de San Lorenzo*; l'aspect général est nu et triste, mais l'ensemble est grandiose et vraiment imposant; la voûte plate, une des plus vastes qui existent, est d'une hardiesse surprenante. Au-dessus du maître-autel s'élève un retable gigantesque, le plus grand peut-être qu'il y ait dans toute l'Espagne.

A droite du grand-autel se trouve le *relicario*, où Philippe II avait rassemblé un nombre de reliques vraiment prodigieux; le P. Ximenez, qui était un des moines de l'Escorial, fait une curieuse énumération de ces reliques, comprenant onze corps entiers, cent trois têtes de saints, parmi lesquelles figure celle de saint Laurent, six cents bras, etc. Ce Ximenez, auteur d'une *Description de l'Escorial*, que nous avons sous les yeux, assure que les reliques montaient de son temps (1764) à plus de treize mille, et qu'on en remarquait quelques-unes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, et même, ajoute-t-il, des prophètes qui annoncèrent la venue du Christ. Les reliquaires étaient ornés d'or, d'argent et de pierres précieuses, et peu d'églises possédaient un trésor aussi riche. La plus grande partie de ces merveilles a malheureusement disparu pendant la guerre de l'indépendance, notamment une statue de saint Laurent dont la valeur intrinsèque était énorme.



L'Escorial : Vue générale. — Dessin de Gustave Dore.

Le caveau royal, *el panteon*, est une des parties les plus curieuses de l'Escorial; il est placé exactement au-dessous du maître-autel, et sa richesse en marbres et en bronzes défie toute description. La forme du panthéon est octogonale, et les niches destinées à recevoir les corps sont au nombre de trente-six. Malgré le luxe de l'ornementation, l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans ce séjour des morts est des plus lugubres, et le froid glacial qui vous pénètre jusqu'aux os contribue à l'augmenter encore. Le panthéon est réservé aux rois et aux reines d'Espagne et à leurs mères. Les corps des infants et des autres princes sont déposés dans un autre caveau, le *panteon de los Infantes*, qu'on appelle souvent aussi *el Podridero*, — littéralement le *Pourrissoir*. Parmi les corps qui y sont déposés, nous mentionnerons celui du duc de Vendôme, le fils naturel de Louis XIV, qui fut placé en cette royale compagnie comme Turenne le fut à Saint-Denis.

N'oublions pas non plus le corps de l'infortuné don Carlos. On sait de combien de fables le fils de Philippe II a été le sujet. Cet enfant, de nature bizarre et malade, qui mordait, dit-on, le sein de ses nourrices, montra plus tard un caractère sauvage et indomptable. « Il aimait fort à ribler le pavé, dit Brantôme, et faire querelles à coups d'épée, fust de jour, fust de nuit. .. Moy estant en Espagne me fust faict un conte de luy que son cordonnier luy avoit faict une paire de bottes très-mal faictes; il les fit mettre en petites pièces et fricasser comme tripes de bœuf, et les luy fit manger toutes devant luy en sa chambre de ceste façon. »

Il paraît aujourd'hui hors de doute que la mort de don Carlos fut toute naturelle, mais on a cru longtemps qu'il s'était suicidé, ou même qu'il avait été exécuté d'après les ordres de son père. C'est au sujet de cette croyance que Saint-Simon s'amusait à tourmenter un des moines de l'Escorial qui lui faisait visiter le *Pourrissoir* : « Passant au fond de la pièce, le cercueil du malheureux don Carlos s'offrit à notre vue : « Pour celui-là, lui dis-je, on sait pourquoi et de quoi il est mort. » A cette parole, le gros moine s'altéra, soutint qu'il étoit mort de sa mort naturelle, et se mit à déclamer contre les contes qu'il dit qu'on avoit répandus. Je souris en disant que je convenois qu'il n'étoit pas vrai qu'on lui eût coupé les veines. Ce mot acheva d'irriter le moine, qui se mit à bavarder avec une sorte d'emportement. Je m'en divertis d'abord en silence. Puis je lui dis que le roi, peu après être arrivé en Espagne, avoit eu la curiosité de faire ouvrir le cercueil de don Carlos, et que je savais d'un homme qui y étoit présent (c'étoit Liouville) qu'on y avoit trouvé sa tête entre ses jambes, que Philippe II, son père, lui avoit fait couper dans sa prison devant lui. « Hé bien ! s'écria le moine tout en farie, apparemment qu'il l'avoit bien mérité ! car Philippe II en eut la permission du Pape.... » Quoique mon caractère me mît à couvert, je ne voulus pas disputer et faire avec ce pifre de moine

une scène ridicule. Je me contentai de rire et de faire signe de se taire, comme je fis, à ceux qui étoient avec moi.... Enfin il nous montra le reste du tour de la chambre, toujours fumant, puis nous descendîmes au panthéon. »

La bibliothèque est une des pièces les plus belles et les plus grandioses de l'Escorial. De magnifiques tables de marbre et de porphyre, des armoires d'ébène, d'acajou et d'autres bois précieux, forment le plus splendide mobilier de ce genre qu'on puisse imaginer. Les peintures qui décorent les diverses parties de la salle sont en rapport avec le sujet des différentes catégories d'ouvrages au-dessus desquelles elles sont placées. Nous remarquâmes ceux qui traitent de la linguistique, de la philosophie, de l'astrologie, de la musique, etc. Une particularité qui frappe la plupart des visiteurs, et que nous n'avons trouvée dans aucune autre bibliothèque, c'est que les livres, au lieu d'être placés comme ils le sont d'habitude, présentent au spectateur le côté de la tranche, sur lequel se lisent les titres, écrits de haut en bas et non horizontalement. D'après ce qu'on rapporte, cet usage remonte au seizième siècle. Le savant espagnol Arias Montanus, dont la bibliothèque servit de noyau à celle de l'Escorial, avait, à ce qu'il paraît, l'habitude de placer ses livres de cette manière, et on adopta cette méthode, peut-être pour éviter de rompre l'uniformité. Cette disposition fut sans doute adoptée parce que la tranche, plus large que le dos, offre plus de place pour le titre, et ne présente pas l'inconvénient de la saillie produite par les nerfs, saillie très-prononcée dans les anciennes reliures.

N'oublions pas une des curiosités les plus intéressantes de l'Escorial : l'appartement occupé par Philippe II, et où le sombre monarque, comme Charles-Quint à Yuste, vécut en moine bien plus qu'en roi. Ces humbles pièces, plus que modestes, contrastent par leur simplicité avec la richesse des autres parties du monument. On les montre aujourd'hui à tous les visiteurs, mais autrefois personne n'y pouvait pénétrer, et les plus grands personnages eux-mêmes n'y étoient pas admis. C'est en vain que Saint-Simon, malgré sa qualité, tenta d'y entrer, lorsqu'il séjourna trois jours à l'Escorial.

Avant de quitter l'Escorial faisons le tour des appartements royaux, qui représentent, comme nous l'avons dit, le manche du gril dans le plan de l'édifice. C'étoit autrefois la résidence d'automne des rois d'Espagne, et ils y venaient chaque année passer six semaines. Nous y remarquâmes un certain nombre de tapisseries exécutées d'après les cartons de Goya, dans la fabrique de Santa Barbara dont nous avons déjà parlé. Ces tapisseries, qui représentent des scènes champêtres, des *toreros*, etc., offrent un intérêt particulier en ce qu'elles sont entièrement espagnoles, tant par la composition que par l'exécution. Signalons aussi en passant aux amateurs les serrures, les verrous et les espagnolettes de certaines pièces, ciselés en acier, vers la fin du siècle dernier, avec une rare perfection.

L'Escorial n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois ; les moines hiéronymites, cet ordre jadis si puissant en Espagne, ont depuis longtemps cessé d'habiter leurs nombreuses cellules. Les longs corridors, froids et humides, sont à peu près déserts, et dans les vastes cours aux échos sonores, l'herbe et la moisissure verdissent les pavés et les murs.

Alcala de Hénarès. — L'université et le cardinal Ximenez. — Encore l'enfant don Carlos. — La maison où naquit Cervantès. — Les étudiants espagnols. — *L'estudiante de la tuna*. — Quelques couplets populaires. — La *sotana*, le *tricornio* et le *manteo*. — La *cuchara de palo*. — Le *pandero*. — Les *estudiantinas*. — Une sérénade burlesque. — La quête. — Le *moscon*. — Les *filosofos*. — Les *teologos*. — Les *medicinas*. — Les *legistas*.

Alcala de Hénarès, la cité savante de la vieille Espagne, l'ancienne rivale de Salamanque, n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville de dix mille habitants, une station peu importante du chemin de fer de Madrid à Saragosse. Après avoir laissé sur notre droite une vaste caserne, nous arrivâmes à la rue principale, où rien ne nous rappela au premier abord l'ancienne splendeur d'Alcala.

Notre première visite fut pour l'université, bâtie par ordre du célèbre cardinal Ximenez, plus connu en Espagne sous le nom de Cisneros, le bienfaiteur d'Alcala. La façade, bien que malheureusement fort détériorée, est ornée de très-belles sculptures de ce gracieux style espagnol de la Renaissance, si élégant dans ses ingénieuses fantaisies. La chapelle conserve encore des traces de son ancienne richesse, et ses ornements, dans le goût moresque, sont un des plus beaux spécimens de ce gracieux style *mudejar* du seizième siècle, dont nous avons déjà dit quelques mots en parlant de Tolède.

L'université d'Alcala était au seizième siècle la plus célèbre de toute l'Espagne après celle de Salamanque. Les étudiants, qui étaient aussi nombreux que ceux de cette dernière ville, — on assure que leur nombre montait à plus de dix mille, — firent à François I^{er} un accueil splendide lorsque le prisonnier de Pavie visita la célèbre université.

Andrea Navagiero, l'ambassadeur de la république de Venise, qui visita Alcala en 1523, donne quelques curieux détails sur l'université, « dans laquelle, dit-il, tous les cours se font en latin, et non comme dans les autres universités d'Espagne, dans lesquels on les fait en espagnol. *Fra Francesco Ximenes*, archevêque de Tolède et cardinal, y fonda une bibliothèque pleine de nombreux livres latins, grecs et hébreux. Il fit bâtir une église à côté, de très-belles écoles, et les dota d'un revenu suffisant, aussi bien l'église que les professeurs. En outre il embellit beaucoup la cathédrale, non loin de laquelle il fit bâtir un palais pour lui ; et il introduisit dans le pays beaucoup d'améliorations et d'embellissements. »

Le plus illustre des étudiants d'Alcala fut l'enfant don Carlos, qui avait plus de goût pour les armes que pour les livres, et c'est dans un des escaliers de l'uni-

versité qu'il fit une chute dont il se ressentit toute sa vie. Le 9 mai 1562, étant tombé sur la tête, il se blessa dangereusement, et le roi, qui était à Madrid accourut en toute hâte, amenant avec lui le corps du bienheureux Diégo, de l'ordre de Saint-François, qui passait pour guérir miraculeusement les malades. On étendit le corps du moine sur celui de don Carlos, qui échappa heureusement à la mort. Il est vrai qu'il fallut lui faire l'opération du trépan ; on assure que son cerveau ne se remit jamais entièrement des suites de cette opération ; ce qui est certain, c'est que le malheureux prince donna plus tard de nombreuses marques de folie.

La cathédrale d'Alcala, qu'on appelle la *Iglesia Magistral*, ou simplement la *Magistral*, est la seule en Espagne, dit-on, qu'on désigne sous ce nom. Cette église date du quinzième siècle, et renferme des détails très intéressants. Mentionnons tout d'abord la *reja* ou grille du chœur, qui est l'œuvre d'un Français, comme le montre cette inscription :

Maestro Juan, Frances, maestro mayor de las obras de fierro en España.

« Maître Jean, Français, grand maître des ouvrages de fer en Espagne. »

On sait que plusieurs villes d'Espagne se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à Cervantès, comme jadis pour Homère quelques villes de Grèce. Il est démontré aujourd'hui que l'immortel auteur du *Don Quichotte* naquit à Alcala le 9 octobre 1547, et qu'il y fut baptisé dans l'église paroissiale de Santa Maria la Mayor. On nous fit voir la maison où il naquit, et qu'une inscription gravée signale aux passants.

Puisque nous nous trouvons dans une ville que son université rendit autrefois si célèbre, nous ne devons pas oublier de mentionner un des types les plus curieux de l'ancienne Espagne ; nous voulons parler de ces étudiants qu'on désigne habituellement sous le nom d'*estudiantes tunantes* ou de *la tuna* ; on entend par ce mot la vie oisive, libre et vagabonde.

On comprend, d'après ce qui précède, que les *estudiantes de la tuna* n'étudient guère, et qu'à l'exemple de ceux dont parle Cervantès dans sa nouvelle de la *Tia fingida* (la Tante supposée), ils sont plus amis du fleuret et de la rondache que de Bartole et de Baldus. « *Mas amigos del baldeo y rodancho que de Bartolo y Baldo.* » Cervantès, qui connaissait bien les étudiants espagnols, en parle encore, notamment de ceux qui étudiaient la médecine dans sa ville natale, dans une autre de ses nouvelles, le *Coloquio de los Perros* (le Dialogue des Chiens), où il trace une curieuse peinture de la vie des *estudiantes*, en faisant parler comme suit le chien Berganza : « Je menais une vie d'étudiant, sauf la faim et la gale, ce qui est dire que c'était une joyeuse vie : car, si la faim et la gale n'étaient si inséparables des étudiants, il n'y aurait pas de vie plus agréable et plus réjouissante. En effet, la vertu et le plaisir y font assaut, et la jeunesse se passe en apprenant et en s'amusant. »

Les anciens romans *picarresques* sont pleins de récits des espiègleries auxquelles les étudiants espagnols employaient une partie de leur temps : quand ils ne bâtonnaient pas quelque *a'guacil*, ils s'amusaient, en carnaval, à berner sur une couverture les chiens du voisinage, comme Othon, la nuit, les ivrognes dans les rues de Rome, ou comme on fit au pauvre Sancho dans l'hôtellerie que son maître avait prise pour un château. Nous avons lu, dans un des plus anciens recueils espagnols, la *Philosophia Vulgar* du commandeur Juan de Mal Lara, un vieux proverbe, d'après lequel avec le latin, un florin et un bidet on peut parcourir le monde :

Con latin, florin, y rocin,
Andarás el mundo.

Qui sait si le proverbe n'a pas été fait, en partie du moins, pour les étudiants nomades ? Il n'est pas de plaisanteries qui n'aient été faites sur ces pauvres étudiants ; on en trouve à foison, avec accompagnement de caricatures, dans ces chansons populaires à deux *cuartos* que vendent par les rues les pauvres marchands d'images et les *guitarreros* aveugles.

Voici d'abord la *Relacion jocosa del estudiante enamorado, que vendió la sotana y el manto por casarse con una tuerla*, c'est-à-dire la « Joyeuse relation de l'étudiant amoureux qui vendit sa soutane et son manteau pour se marier avec une femme louche. » Quelquefois le sujet du *romance* est tout à fait dramatique, et tourne même à la complainte ; tel est celui de *Lisardo, el estudiante de Cordoba*, « en lequel on déclare les transes d'amour, fraveurs et angoisses qu'il eut à souffrir avec une religieuse, dona Teodora, native de Salamanque. On y rapporte comment, ayant été une nuit escalader les murs de son couvent, il fut témoin de son enterrement, et autres particularités. »

Nous possédons même quelques-unes de ces chansons en dialecte valencien, par exemple celle qui a pour titre : *Chiste dels estudiants y el porc, ahon se declara el chasco que li donaren à un llaurador de Benifayo*, ou la « Farce des étudiants et du cochon, dans laquelle on déclare la plaisanterie qu'ils firent à un paysan de Benifayo. » Il est question, dans ce *chiste*, d'un cultivateur des environs de Valence qui se rend à la ville pour vendre son cochon ; le *llaurador* était à peine installé sur la place du marché que passent quatre étudiants qui s'en allaient courant la *tuna* ; ils lui achètent l'animal, sans le payer, bien entendu, et ils imaginent pour l'escamoter de le couvrir de leur manteau et de le faire passer pour un mort.

L'université de Valence était fameuse autrefois, et elle est encore aujourd'hui l'une des plus importantes de l'Espagne ; aussi les étudiants valenciens ont-ils été souvent chansonnés, notamment dans ce couplet si connu, qui se chante ordinairement sur l'air de la *Jota aragonesa* :

Un estudiante en Valencia
Se puso á pintar el sol,

Y de hambre que tenia
Pintó un pan de municion !

« Un étudiant à Valence — Se mit à peindre le soleil, — Et à cause de la faim qu'il avait, — Il peignit un pain de munition ! »

Il n'y a personne en Espagne qui ne connaisse ce couplet ; seulement il se chante avec quelques variantes : ainsi, au lieu du soleil on met la lune, et au lieu du pain de munition, un plat d'olives. Du reste, la misère des étudiants est proverbiale, et eux-mêmes la chantent gaiement : « Depuis que je suis étudiant, dit l'un d'eux, depuis que je porte le manteau, je n'ai mangé que des soupes aux semelles de bottes. »

Desde que soy estudiante,
Desde que llevo manto,
No he comido mas que sopas
Con suelas de zapatero.

Un autre étudiant reprend ensuite :

Tres meses ha que no como ;
Me tiene abatido el hambre ;
Me pongo en las piernas plomo
Porque no me lleve el aire.

« Il y a trois mois que je ne mange plus ; — Je suis abattu par la faim ; — Et je me mets du plomb aux jambes. — Pour que le vent ne m'enlève pas. »

De la mucha hambre que tengo,
Santisima Encarnacion,
Tengo las tripas torcidas
Como cuerdas de violon.

« Avec la grande faim que j'éprouve, — Par la très-sainte Incarnation, — J'ai les boyaux tordus — Comme des cordes à violon. »

Écoutons maintenant cet étudiant de Grenade ; il n'est pas moins affamé que ses camarades :

Me comiera, me comiera,
Me comiera, sin mentir,
Los poyos de la Carrera,
Plaza Nueva y Zacatin.

« Je mangerais, je mangerais, — Je mangerais, sans mentir, — Les bancs de la *Carrera*, — De la *Plaza Nueva* et du *Zacatin*. »

Même sous les balcons, la vue de sa belle ne fait pas oublier à l'étudiant sa faim dévorante, que le proverbe appelle une faim d'étudiant, — *hambre estudiantina* :

Es tanta la hambre que tengo,
Que ahora mismo me comiera
Los hierros de ese balcon,
Y el cuerpo de mi morena.

« Ma faim est si grande, — Que maintenant même je mangerais — Les barreaux de fer de ce balcon, — Et le corps de ma brunette. »

Nous avons parlé plus haut du *chiste* ou *tour* des quatre étudiants qui escamotent le cochon qu'un paysan valencien avait amené au marché : ces messieurs ont



Bibliothèque de l'Escorial. — Dessin de Gustave Doré.

la réputation d'être fort sujets à ces peccadilles, et on les accuse de faire assez volontiers main basse sur les comestibles que des marchands imprudents laissent à leur portée. C'est surtout aux femmes du marché, si nous en croyons certaines *coplas*, que les *tunantes* inspirent une frayeur particulière :

Cuando un estudiante llega
A la esquina de una plaza,
Dicen las revendedoras :
Fuera ese perro de caza !

« Quand un étudiant apparaît — A l'angle d'une place, — Les revendeuses s'écrient : — A la porte ce chien de chasse ! »

Cuando un estudiante sale
Al mercado en día cubierto,
Los jamones y embuchados
Se ponen en movimiento.

« Quand un étudiant se présente — Sur le marché un jour d'orage, — Les jambons et les saucissons — Commencent à s'agiter. »

Le costume des étudiants de la *tuna* a servi de texte, comme on le pense bien, à de nombreuses chansons comiques ; il se compose de la *sotana*, longue robe assez semblable à la soutane des ecclésiastiques, et du *manteo*, manteau destiné à couvrir la *sotana*, ce qui leur a fait donner le surnom de *manteistas* ; il ne faut pas oublier le tricorne, *el tricornio*, posé de face, et orné de l'inévitable cuiller de bois, et les *alpargatas* tressées, chaussure ordinaire des pauvres gens. Qu'on se figure tout cela, râpé, déguenillé, effiloché, rapiécé, troué, et l'on aura une idée du costume classique des *estudiantes de la tuna* ; aussi la chanson populaire compare-t-elle le manteau de l'étudiant, avec toutes ses reprises de différentes couleurs, à un jardin orné de fleurs :

La capa del estudiante
Parece un jardín de flores,
Toda llena de remiendos
De diferentes colores.

« Les armes de l'étudiant, dit un autre couplet, — Je te dirai ce qui les compose : — La soutane et le manteau, — La cuiller et la marmite. »

Las armas del estudiante
Yo te diré cuales son :
La sotana y el manteo,
La cuchara y el perol.

La cuiller de bois est, nous l'avons dit, l'ornement indispensable du *tricornio*, dans lequel elle est passée comme le serait un plumet ; cette cuiller, on le conçoit, est indispensable à des gens nomades, dont la *sopa* ou soupe quotidienne constitue la principale nourriture, et leur a valu le surnom de *sopistas*, ou mangeurs de soupe ; de là aussi le nom d'*estudiantes de cuchara y aceituna*, donné à ces étudiants à cause de la cuiller qu'ils portent, et des olives qu'ils mangent, un des aliments les moins chers qu'il y ait en Espagne.

Un autre couplet nous apprendra même les dimensions formidables de ces cuillers :

De una cuchara de palo
Que llevaba un estudiante
Se fabricaron las puertas
Del castillo de Alicante.

« Avec une cuiller de bois — Que portait un étudiant, — On fabriqua les portes — De la forteresse d'Alicante. »

Il y a plus d'un point de ressemblance entre la vie des *estudiantes de la tuna* et celle des anciens chevaliers errants et des *juglares* et *trobadores* ou trouvères du moyen âge. Pauvres et nomades comme les premiers, poètes et musiciens comme les seconds, c'est ainsi que nous les représentent les images et les chansons populaires, chantant sous les fenêtres et sous les balcons, et tendant leur tricorne pour demander un *cuarto* ou une *piécette* en échange de leurs *jotas* et de leurs *seguidillas*. Ils se rencontrent souvent, dans leurs pérégrinations, avec les *arrieros* ou *recueros* (muletiers), qui passent, comme eux, une bonne partie de leur existence sur les grandes routes, et qui leur prêtent parfois leurs montures ; aussi un très-ancien *refran* compare-t-il un étudiant sans muletier à une bourse sans argent :

Estudiante sin recuero,
Bolsa sin dinero.

Plus d'un étudiant est devenu un habile *torero* : tel était le *muy diestro* (très-habile) *estudiante de Falces*, que Goya nous représente, dans une des planches de sa *Toromaquia*, enveloppé dans son manteau, et se jouant de son adversaire.

Il faut mettre au premier rang, parmi les instruments favoris de l'étudiant, la guitare et le *pandero* ou tambour de basque ; c'est surtout dans l'exercice du *pandero* qu'il fait briller ses talents avec une dextérité et une prestesse incroyables : non content de faire résonner la peau sous son doigt, il en joue aussi avec son coude, avec son nez, avec sa tête, avec ses genoux et avec le bout du pied. Tantôt, après l'avoir fait passer alternativement sous chacune de ses jambes, il lance en l'air son instrument, et le reçoit sur le bout de son doigt, en lui imprimant un mouvement de rotation très-rapide ; tantôt il le fait résonner en frappant tour à tour la tête des gamins qui le regardent ébahis, et tout cela, bien entendu, sans jamais abandonner la mesure. A la guitare et au tambour de basque, il faut ajouter la flûte et le violon ; quelquefois un ophicléide et une clarinette viennent compléter l'orchestre, et il est facile de se figurer l'effet produit par cet ensemble.

On donne aux chansons d'étudiants le nom d'*estudiantinas* ; la plupart du temps elles ont pour sujet les joies et les misères de leur existence vagabonde ; parfois aussi ce sont des sérénades qui se chantent sous les balcons. Nous donnons ici une très-jolie *estu-*



Étudiants de la *tuna* voyageant avec des *arrieros* (muletiers). — Dessin de Gustave Doré.

diantina ancienne, dont nous devons l'accompagnement à M. L. Pagans, l'excellent ténor et professeur de chant : « La jeune fille qui m'aimera, ce sera à condition que quand je lui ferai un signal, elle paraisse au balcon; et quand je lui ferai de nouveau le signal : *Pst, pst*, elle répondra.... »

LA NIÑA A QUE MI ME QUIERA,

Estudiantina ou sénéraade burlesque à deux voix.

Allegro giusto.

PIANO.

The musical score is written for piano and two voices. It begins with a piano introduction in 3/4 time, marked 'Allegro giusto'. The piano part consists of a treble and bass staff with chords and single notes. The vocal parts enter with the lyrics 'La ni - ña que á mi me'. The melody is simple and catchy, with a repeating phrase 'La ni - ña que á mi me quie - ra, ha'. The piano accompaniment provides a steady harmonic background with chords and single notes. The score is written in a single system with multiple staves for the piano and voices.

La ni - ña que á mi me

La ni - ña que á mi me

quie - ra, La ni - ña que á mi me quie - ra, ha

quie - ra, La ni - ña que á mi me quie - ra, ha

de ser con con - di - - - cion, ha de ser con con - di -

de ser con con - di - - - cion, ha de ser con con - di -

- cion. Que en ha - cien - do-le yo u - na se - ña, que en ha -

- cion, Que en ha - cien - do-le yo u - na se - ña, . que en ha -

- cien - do-le yo u - na se - ña, ha de sa - lir al bal -

- cien - do-le yo u - na se - ña, ha de sa - lir al bal -

- con, ha de sa - lir al bal - - con; Y en vol -

- con, ha de sa - lir al bal - - con; Y en vol -

- vien - do-le ha - cer la se - ña: *Pst, pst, y en voi - vien - do-le ha - cer la*

- vien - do-le ha - cer la se - ña: *Pst, pst, y en vol - vien - do-le ha - cer la*

se - ña : Pst, pst, ha de res - pon - der : *En sifflant.* *En sifflant.*

se - ña : Pst, pst, ha de res - pon - der : *En sifflant.* *En sifflant.*

ha de res - pon - der :

ha de res - pon - der :

En sifflant.

En sifflant.

Procédés TANTENSTEIN, rue Toulrier, 8.

Nous donnerons encore, comme type des chansons d'étudiants, une des *estudiantinas* les plus populaires en Espagne :

« Par le monde de Dieu — Cheminent les étudiants, — Cherchant qui les secoure — Comme de pauvres mendiants.

« Jeune fille candide, — Qui es sur ce balcon, — Jette-nous une piécette..., — Ou un napoléon.

« Jette-nous de l'argent, — Ne nous lance pas de cuivre, — Car c'est une monnaie — Qui sent le pauvre. »

Les autres couplets sont une peinture assez complète de la vie de l'étudiant nomade.

« Nous passons notre pauvre vie comme les caméléons, et pour remplir notre panse, nous n'avons que des illusions.

« Noble *caballero*, soulage notre peine : nous nous contenterons d'un seul *duro*.

« Ah ! que notre espérance ne soit pas illusoire, et notre ventre chantera victoire !

« Les étudiants vont toujours gagnant des indulgences, car ils ne s'alimentent que de pénitences et de jeûnes.

« Semblable à une guitare — Est notre panse : — Brillante à l'extérieur, — Vide au dedans.

« O vous, noble dame, jetez-nous une piécette, notre unique ressource pour pouvoir la remplir.

« Nous avons perdu la Foi, et son amie l'Espérance ; si

nous ne trouvons pas la Charité, que deviendra notre panse, vide comme le canon d'une escopette?

« Bouquet de fleurs, ne sois pas trop dure; car les dames d'Espagne sont toujours généreuses.

« Jette-moi quelque argent, petit minois de rose; quand je serai ministre, je te promets de t'épouser.

« Si vous voulez savoir, madame, quelle est la vie de l'étudiant, c'est de manger peu, de marcher beaucoup, toujours la misère en avant.

« Nous jouirions de mille plaisirs en courant la *tuna*, si n'était cette malheureuse panse, qui toujours nous importune.

« Vous tous qui êtes ici présents, passez soigneusement en revue les doublures de vos poches.

« Envoyez-nous l'argent dans ce tricorne; et celui qui n'a pas le sou..., que le diable l'emporte! »

L'étudiant qui s'adresse ainsi au public est connu sous le nom du *moscon*, un mot espagnol qui n'a pas d'équivalent en français; ce mot sert à désigner un homme qui, en affectant l'ignorance et la simplicité, parvient à obtenir ce qu'il désire. Il n'est pas de ruse et de singerie que le *moscon* n'imagine pour faire arriver l'argent dans son tricorne: aux vieilles il sait faire un compliment plein d'à-propos, et si une jeune fille passe à côté de lui, il met un genou à terre et étend son manteau en guise de barrière, exigeant un tribut; la pauvre rougit, et jette sa pièce; alors le *moscon* la laisse passer, et baise galamment la trace de ses pieds.

Voici encore, pour achever de peindre les étudiants espagnols, la *Nueva estudiantina*, *coplas sevillanas que cantan los estudiantes en los días de su tuna*, couplets sévillans que chantent les étudiants dans leurs jours de vagabondage :

« Avec leur cape noire en lambeaux et leur *sombrero*, conservés comme des antiquailles, une troupe d'étudiants, joyeuse et bruyante, entonnait sous un balcon cette sérénade, dont une méchante guitare accompagnait le refrain :

« Vive la joie! — Vive la vie errante! — En courant le monde — On fait fortune; — Prends garde, Antonia, — Prends garde, Inès, — Car l'étudiant est très-fripon! »

« Nous allons parcourant l'Espagne, et les fillettes, que nous amusons, nous donnent la soupe, le saucisson, le fromage, et le reste; mais malheur à nous si quelque vieille, voyant que nous sommes des étudiants, s'écrie : Ma fille, ce sont des *tunantes*; ils sont pires que Barabbas!

« Marquant le pas au son de la guitare, nous visitons toutes les provinces d'Espagne : la Catalogne et la Navarre, la Castille et l'Aragon; et quoique sans un *cuarto* en poche, notre joyeuse *estudiantina* trouve toujours de quoi souper.

« Nous avons un coup d'œil et quelques mots de consolation pour la mère et pour la fille, et lorsque, drapés

dans notre manteau et la flûte en position, nous commençons notre sérénade, elles nous disent : Allons, il y a un gîte pour vous.

« Et tandis que la plupart des hommes vont à la recherche des emplois avec mille déceptions et mille intrigues, nous autres étudiants, la flûte et le *pandero* à la main, nous ne pensons, après dîner, qu'à chanter sous les balcons.

« Enfin, vive la joie, vive la danse et le mouvement, vive la beauté, la grâce et la faveur; bénie soit la jolie femme que je salue avec un sourire, et à qui je dis avec conviction qu'elle est la reine de l'amour! »

Et maintenant, disons-le franchement à ceux qui, parcourant l'Espagne en touristes se flatteraient de l'espoir d'y rencontrer encore sur les grandes routes ou dans les auberges des *estudiantes de la tuna* : c'est peut-être en vain que vous les chercherez; l'ancien *tunante* n'existera plus bientôt qu'à l'état de souvenir. Ce type entièrement espagnol, qui tend à disparaître tous les jours, deviendra avant peu aussi rare que les êtres fossiles et antédiluviens, et le dernier spécimen de cette race disparue est destiné à aller rejoindre la *manola*, le *fraile* ou moine, et d'autres restes de la vieille Espagne.

Les étudiants peuvent se diviser en plusieurs classes, comme les *filosofos*, *teologos*, *medicnantes* et *legistas*; ces deux derniers, bien entendu, sont beaucoup plus nombreux que les autres, car l'étude de la théologie et du droit canon est loin d'avoir l'importance qu'elle avait jadis à l'époque où florissaient les fameux casuistes espagnols. La jeunesse studieuse est plus rangée et moins turbulente de nos jours; cependant les *estudiantes* conservent toujours leur esprit d'espièglerie. Dans les villes de province, ils font la pluie et le beau temps au théâtre; malheur à l'acteur qui leur déplaira : outre les sifflets et les interruptions, il faudra qu'il endure une pluie de pommes de terre et de navets, projectiles qui remplacent ici les trognons de pomme. Et si quelque chose cloche dans l'orchestre, c'est qu'une main perfide aura graissé les cordes de la contre-basse, ou glissé une balle de plomb dans le pavillon du trombone. Mais la passion dominante de l'étudiant espagnol, c'est la guitare; il n'y a pas d'université qui ne compte plusieurs virtuoses de premier ordre; les autres en savent jouer peu ou prou; aussi a-t-on comparé l'étudiant sans guitare à une comète sans queue :

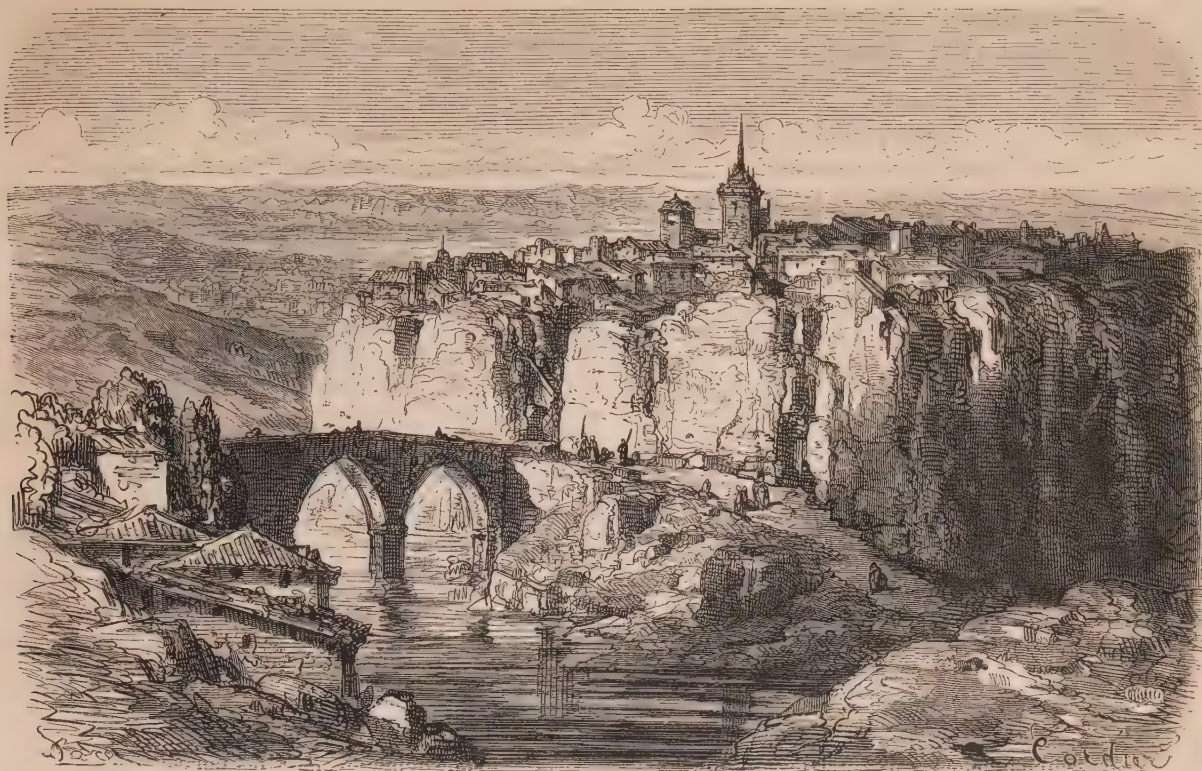
El estudiante sin guitarra
Es una cometa sin cola.

Baron Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Etudiants de la *luna* donnant une serenade. — Dessin de Gustave Doré.



Cuenca. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER¹.

MADRID (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

De Madrid à Cuenca par la diligence. — Arganda et son vin. — Tarancon et le duc de Riansarès. — Les *Pinares*. — La cathédrale, ses sculptures et ses vitraux. — Les marbres de la *Sierra de Cuenca*. — Des artistes espagnols peu connus : Hernando Yañez, Xamete et les Becerriles. — Les *espaderos*; une curieuse *daga* de *Didacus de Cuenca*. — Le Huecar et le Jucar. — La Sierra de Cuenca. — Retour à Madrid

Il est une ville d'Espagne que bien peu d'étrangers vont visiter, et qui cependant peut être comparée, au point de vue pittoresque du moins, à quelques vieilles cités espagnoles, telles que Ronda, Tolède ou Avila. Mais il faut en convenir, faire le voyage de Cuenca n'est pas chose très-facile : cette petite capitale de province, il est vrai, n'est éloignée de Madrid que d'une trentaine de lieues d'Espagne, et cependant le trajet n'exige pas loin de vingt heures. Ajoutez à cela que la route n'est pas des meilleures, et vous comprendrez

que peu de touristes aillent visiter Cuenca. Néanmoins le désir que nous éprouvions de voir un pays peu connu l'emporta sur la crainte des cahots, de la poussière et de la fatigue, et nous montâmes bravement dans le coupé de la diligence.

Peu de temps après avoir franchi la porte d'Atocha, nous traversons le petit village de Vallecas, et nous nous arrêtons pour relayer à Vacia-Madrid, non loin du confluent du Jarama et du Manzanares. La contrée, plantée d'oliviers et de vignes, est beaucoup plus gaie que les environs de Madrid. Nous arrivâmes bientôt à la petite ville d'Arganda; le vin rouge de ce pays est un des meilleurs du centre de l'Espagne; le vin d'Arganda, dont le bouquet est riche et très-parfumé, rivalise sur les enseignes des *tabernas* de Madrid avec ceux de

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177.

Valdepeñas et de Cariñena. Après Fuentidueña del Tajo, où nous traversâmes le Tage, nous arrivâmes à Tarancon, une petite ville de la province de Cuenca, arrosée par le Riansarès. C'est cette rivière qui a donné son nom à un personnage célèbre dans l'histoire contemporaine de l'Espagne, et dont le père tenait, dit-on, un *estanco de tabacos* (bureau de tabac) à Tarancon.

Après cette petite ville le paysage devient plus accidenté ; la contrée que nous traversons est peut-être la plus boisée de toute la péninsule : les montagnes et les coteaux sont couverts de chênes séculaires et de pins gigantesques. Les *pinars* ou forêts de pins de Cuenca, dont Doré eut le temps de faire un croquis (voy. p. 208) pendant que la diligence gravissait une côte, sont depuis longtemps célèbres en Espagne ; c'est de ces *pinars* qu'on a tiré, comme nous l'avons dit précédemment, une partie des bois qui servirent à la construction de l'Escorial. Ces forêts passent pour être très-giboyeuses, et on raconte que Philippe IV venait quelquefois y chasser, malgré les difficultés qu'entraînait un pareil déplacement.

Cuenca (pourquoi bon nombre de voyageurs écrivent-ils toujours Cuença ?) est la ville d'Espagne qui ressemble le plus à Tolède. Comme la vieille capitale des rois visigoths, elle est bâtie sur un rocher qui s'élève à pic ; seulement les eaux du Huecar, qui l'arrosent, au lieu d'être troubles et jaunâtres comme celles du Tage, sont claires et transparentes comme le cristal.

Un des huit ponts de la ville, celui de San Pablo, qui est jeté sur le *barranco* ou ravin du Huecar avec une hardiesse remarquable, nous rappela le *puente San Martin* de Tolède ; une autre analogie, qui nous frappa, c'est que les rues de Cuenca, en partie creusées dans le roc, sont également tortueuses et escarpées ; il n'en est guère dont la pente ne soit très-raide, sauf dans la partie basse de la ville, qu'on appelle *Carretería*. Quelques maisons, bâties sur le rocher qui domine le Huecar, offrent un aspect assez singulier, et rappellent celles qu'on voit dans les quartiers escarpés de Lyon ; il est de ces maisons qui ont jusqu'à dix étages : une moitié en contre-bas, faisant face à la rive, et l'autre au-dessus du rocher, du côté de la ville.

Cuenca n'est pas très-riche en monuments, mais sa cathédrale est remarquable, et renferme des détails très-intéressants. La construction nous a paru remonter au commencement du treizième siècle, mais plusieurs parties de l'édifice ont été successivement modifiées, notamment au temps de Charles-Quint et de Philippe II. Ce qui nous frappa d'abord dans la décoration générale, c'est la richesse des marbres, statues, bas-reliefs et colonnes ; la plus grande partie de ces marbres vient, dit-on, de la *Sierra de Cuenca*, dont les carrières étaient très-riches autrefois.

Quelques chapelles offrent des retables curieux, de belles sculptures en bois, ainsi que des *rejas* ou grilles de fer d'un travail remarquable, et qui rappellent celles

de Barcelone et d'Alcala de Henarès. Une de ces chapelles, la *Capilla de los Caballeros*, est ainsi appelée parce qu'elle renferme les tombeaux de deux membres de la famille Alborno, une des plus illustres de Cuenca ; on nous fit remarquer à l'entrée un squelette sculpté en pierre, qui passe pour une des curiosités de la cathédrale ; mais ce qui nous parut plus intéressant, ce sont d'abord les deux tombeaux des *Albornoces*, dont les sculptures, qui datent du seizième siècle, offrent des détails d'armures très-précieux, et ensuite des peintures de Hernando Yañez, dans le goût italien de la même époque. Une autre chapelle, celle de la famille de Mendoza, contient également des sculptures remarquables.

La cathédrale de Cuenca renferme en outre de curieuses sculptures de Xamete, un artiste espagnol peu connu, et dont les travaux rappellent ceux du célèbre Berruguete. Ces ouvrages, d'une belle exécution, mais malheureusement endommagés, paraissent avoir été faits pour orner un temple païen plutôt qu'une église chrétienne ; le sculpteur y a prodigué les satyres, les tritons et toutes sortes de symboles mythologiques comme on en remarque si souvent dans les ouvrages de la Renaissance.

Il est bien d'autres objets qui mériteraient une description particulière ; bornons-nous à signaler de beaux vitraux du seizième siècle et les portes en bois sculpté de la *Sala capitular*, en ajoutant que la cathédrale de Cuenca est une des plus intéressantes de l'Espagne après celles de Séville, de Tolède, de Burgos et de Léon.

Cuenca est aujourd'hui une ville de dix mille habitants au plus, presque sans commerce et sans industrie, et qui paraît devoir être longtemps encore isolée du reste de l'Espagne, car il n'est guère probable qu'un embranchement de chemin de fer doive la relier de sitôt à Madrid ou à Valence, bien qu'elle se trouve à peu près en ligne droite à égale distance de ces deux villes. Cependant c'était autrefois un centre d'une certaine importance : outre les Mendoza et les Alborno, Cuenca a donné le jour à des personnages célèbres en Espagne, notamment à une famille d'orfèvres du nom de Becerril, qui ont produit de beaux ouvrages, malheureusement détruits pour la plus grande partie.

De même que Tolède, Valence, Séville, Barcelone, Saragosse et d'autres villes de la Péninsule, Cuenca possédait au seizième siècle d'habiles *espaderos*. Nous avons vu dans la belle collection d'armes de M. Spitzer une curieuse *daga*, l'arme que les amateurs appellent aujourd'hui *main-gauche*, portant d'un côté de la lame l'inscription suivante : *Homnia vincid amor* (sic), et, de l'autre côté : *Didacus de Cuenca me faciebat*. Ce Didacus (en espagnol Diego), s'il écorchait, comme on vient de le voir, les vers d'Ovide, n'en était pas moins un très-habile *espadero*.

La vue dont on jouit du haut de la cathédrale de Cuenca est très-belle et très-étendue ; au premier plan, sont des jardins fertiles arrosés par les eaux limpi-

des du Huecar et du Jucar; plus loin, des hauteurs couvertes de forêts, les célèbres *pinars*, qui fournissent des bois pour la marine, et enfin les cimes élevées de la *sierra*, qui se confondent à l'horizon avec les nuages.

Nous avions formé le projet de pousser, dans la direction de Valence, jusqu'à Minglanilla, dont les mines de sel gemme sont, assure-t-on, les plus curieuses qu'il y ait au monde; malheureusement le mauvais temps nous fit renoncer à cette excursion, qu'on ne peut guère faire qu'à cheval, et nous reprîmes la diligence de Madrid, pour nous rendre à Ségovie en passant par la capitale.

De Madrid à Ségovie. — La Granja ou San Ildefonso, le *Versailles* de l'Espagne. — Les jardins et les statues du *sitio real*. — Le palais. — Les artistes français à San Ildefonso. — Ségovie. — Mémoires de Mme d'Aulnoy et de Saint-Simon dans cette ville. — L'aqueduc ou le *Puente del Diablo*; fables qu'on débite à ce sujet. — L'Alcazar de Ségovie. — L'incendie de 1862. — Le donjon et ses prisonniers : Gil Blas et Ripperda. — La cathédrale : la *Piedad* de Juni et la *Custodia*. — Les laines et les draps au moyen âge. — Les *Casques de Ségovie*.

Les touristes ne s'arrêtent guère à Ségovie, et franchement ils ont bien tort, car il n'est guère de ville où l'Espagne du moyen âge soit caractérisée d'une manière plus complète et plus pittoresque.

Ségovie n'est guère qu'à une quinzaine de lieues de Madrid; le voyage est donc facile, d'autant plus qu'on peut parcourir la moitié du trajet en chemin de fer, jusqu'à la station de Villalba, à peu de distance de l'Escorial. C'est ce que nous fîmes, et quelques heures après avoir revu en passant le célèbre monastère de Saint-Laurent, nous nous arrêtâmes un jour à San Ildefonso, *sitio real de verano*, c'est-à-dire résidence royale d'été, qu'on appelle également la Granja, du nom d'un village où se trouvait autrefois une *grange*. C'est Philippe IV qui fit bâtir, en 1720, sur l'emplacement de cette grange, un château dans le goût français du temps, château entouré d'un vaste parc avec fontaines, statues, grottes, bassins, jets d'eau, et qu'on a appelé, non sans quelque raison, le *Versailles* de l'Espagne.

Rien ne serait plus fastidieux qu'une description détaillée des jardins de la Granja; qu'on se figure Versailles en petit et l'on s'en fera une idée assez exacte; seulement le *sitio real* l'emporte de beaucoup sous le double rapport de la vue, et de l'abondance et la pureté des eaux, qui descendent en cascades des montagnes voisines. Ici, comme à Aranjuez, on nous montra le bassin de la *Fama* (la Renommée), dont le jet d'eau s'élève, dit-on, à cent cinquante pieds de hauteur.

Le parc et les jardins sont ornés d'un grand nombre de statues dans le goût français de la Régence et du règne de Louis XV. Beaucoup de ces sculptures, qui sont du reste, pour la plupart, d'une exécution peu remarquable, sont l'œuvre d'artistes français dont nous croyons intéressant de donner ici les noms, quoiqu'ils soient aujourd'hui presque entièrement oubliés.

Ce sont : René Frémin, Jacques Rousseau, Hubert et Antoine Demandré, Jean Thierry, Pierre Pitué et Robert Michel. La plupart de ces artistes ont également contribué à l'ornement du château de la Granja, dont la façade est d'un bel effet décoratif, bien que les détails ne soient pas d'un goût irréprochable.

Le village de San Ildefonso n'offre rien de remarquable, et comme Ségovie n'est qu'à deux ou trois lieues, nous pûmes y arriver le même jour, après avoir passé près de Valsain et de Rio-Frio, deux autres résidences royales de moindre importance, et de la *Quinta* ou ferme de *Quita-Pesares*, nom composé qu'on pourrait traduire par *Sans-Souci*.

Il était nuit close quand nous pénétrâmes dans la ville, et quoique l'heure ne fût pas très-avancée, elle paraissait déjà plongée dans un sommeil profond. Nous repassions dans notre mémoire les récits de deux anciens voyageurs, récits fort peu rassurants pour nous, car l'un fut sur le point d'y mourir de faim, et l'autre eut grand-peine à y trouver un gîte.

Écoutons d'abord Mme d'Aulnoy : « Ségovie, dit-elle, qui est une des plus grandes villes d'Espagne, où il y avoit autrefois de plus riches marchands à cause des draps et des chapeaux que l'on y faisoit, qui a été longtemps le séjour des rois de Castille et qui n'est environ qu'à douze ou quatorze lieues de Madrid, où il n'y avoit point de pain dans toute la ville le jour que j'y arrivai; il n'y eut qu'à quatre heures après midi, qu'on le distribua par ordre du corrégidor, aussi bien qu'à Almagro; et cependant ils ne s'effarouchoient point pour cela, et disoient que c'étoit la gelée qui étoit cause que les moulins n'alloient point; parce qu'ils sont accoutumés à faire bonne chère aujourd'hui, et à mourir de faim demain. »

Saint-Simon ne fut pas plus heureux à Ségovie : c'est en vain qu'il avait eu la précaution d'envoyer à l'avance plusieurs de ses gens à cheval avec des flambeaux : on les renvoyait par les fenêtres comme des bandits dont on avait peur. « Malgré l'équipage nous eûmes le même sort partout où nous frappâmes, en sorte que pendant près d'une heure nous eûmes toute la peur de coucher sur ce pavé sans souper. Enfin nous fîmes tant de bruit à la porte d'une grande maison, qu'après avoir longtemps prié et menacé par la fenêtre, bravé par notre nombre et par la livrée du roi qui nous menoit, ces gens comprirent enfin que nous disions vrai et que nous n'étions pas des bandits. Ce fut un grand contentement que de voir ouvrir cette porte. On nous fit monter et montrer des chambres et des lits. C'étoit déjà beaucoup. Mais quand on parla de souper, point de pain ni de viande, ni de tout l'accompagnement. Le repas en chemin avoit été fort léger, et nous n'avions pas compté d'avoir rien à porter pour le soir. Il fallut bien du temps et de l'industrie pour surmonter la mauvaise humeur de gens qui nous avoient reçus malgré eux, qui trouvoient fort mauvais que nous troublâssions leur repos, et pour ramasser de quoi souper et l'apprêter à l'heure qu'il étoit, et

dans un pays où les cabarets et les hôtelleries sont inconnus. Néanmoins avec de la patience nous soupâmes et nous couchâmes pas trop mal. »

Les temps sont bien changés, et l'on peut aujourd'hui arriver à Ségovie à quelque heure que ce soit sans risquer, comme autrefois, de coucher à la belle étoile. Pour nous, nous trouvâmes au *Parador* un gîte et un souper relativement satisfaisants, et le lendemain de bonne heure nous commençons nos excursions dans la ville.

Ségovie possède trois monuments remarquables : l'aqueduc, l'Alcazar et la cathédrale. Notre première visite fut pour l'aqueduc, œuvre grandiose, la plus importante de ce genre, sans aucun doute, qui existe en Espagne, et même dans d'autres pays. La partie de l'aqueduc qui arrive dans le cœur de la ville, à la place de l'*Azoguero*, se compose de deux rangées d'arcades superposées, qui dépassent de beaucoup la hauteur des maisons les plus élevées. D'énormes blocs de granit, noircis par le temps, sont ajustés sans ciment ni mortier, et ont résisté pendant dix-huit siècles aux injures du temps et à celles des hommes.

On ignore à quelle époque remonte l'aqueduc de Ségovie ; cependant la beauté de sa construction permet de l'attribuer au premier siècle de l'ère chrétienne ; on peut même supposer qu'il fut élevé sous le règne de Trajan, comme les aqueducs de Mérida et d'Alcantara, qu'il surpasse, du reste, sous le rapport de la hardiesse et de l'élévation. Le peuple le désigne simplement sous le nom du *Pont*, — *el Puente* ; — quelquefois aussi on l'appelle *el Puente del Diablo*, — le *Pont du Diable*, — comme si une puissance surnaturelle avait seule été capable de mener à fin une pareille construction.

Cette croyance devait être fort répandue autrefois, car nous la trouvons relatée dans un petit livre assez rare, imprimé à Paris en 1615, sous le titre d'*Inventaire général des plus curieuses recherches du royaume d'Espagne*, à propos de ce « pont fait d'un étrange artifice. Quelques-uns trouvent qu'il a été basti par les diables ; mais j'estime que c'est une fable, parce que je l'ay ouy dire en ceste mesme ville. — Ce pont, ajoute l'auteur, est contraire à tous les autres ponts du monde, parce que là où les autres servent de passage aux hommes, cestuy-cy sert pour faire passer l'eau, et les personnes passent par-dessous. Si quelqu'un désire de le voir, qu'il s'en aille à Segovia en l'*Azuleio*, et il trouvera que le mien dire est véritable. »

Le Vénitien Navagiero, qui séjourna quelque temps à Ségovie en 1527, vante beaucoup l'aqueduc, « travail magnifique, dit-il, dont je n'ai vu le pareil ni en Espagne, ni dans aucun autre pays.... Il est entièrement fait de pierre vive et d'œuvre rustique, comme l'amphithéâtre de Vérone, avec lequel il offre de loin une grande analogie.... En vérité cet aqueduc mérite d'être placé parmi les choses extraordinaires d'Espagne, mais non pour la raison que mettent en avant les Espagnols, qui disent que le pont de Ségovie est

une merveille, parce qu'il est le contraire de tous les autres ponts sous lesquels l'eau passe, tandis qu'elle passe sur celui-ci. C'est donc, disent-ils, une des trois merveilles de l'Espagne.... »

Le voyageur ajoute que l'autre merveille est une ville ceinte de feu, « laquelle ville est Madrid, qui est entourée de cailloux ou silex, dont on tire le feu.... » La troisième merveille, dont nous avons parlé précédemment, est un pont sur lequel paissent toute l'année plus de dix mille brebis, c'est-à-dire l'espace compris au-dessus du cours souterrain du Guadiana.

L'aqueduc amène à Ségovie l'eau du Rio-Frio, — la *rivière froide*, — et commence à peu de distance de San Ildefonso ; sa longueur totale est de trois lieues environ. Il forme plusieurs coudes, ce qui diminue la rapidité du courant. On raconte que les Arabes de Tolède, après avoir pris d'assaut Ségovie vers la fin du douzième siècle, démolirent plus de trente arches de l'aqueduc, et que sous le règne des rois catholiques elles furent réparées par un moine hiéronymite avec tant d'art, que la partie refaite se confond aujourd'hui avec la construction primitive.

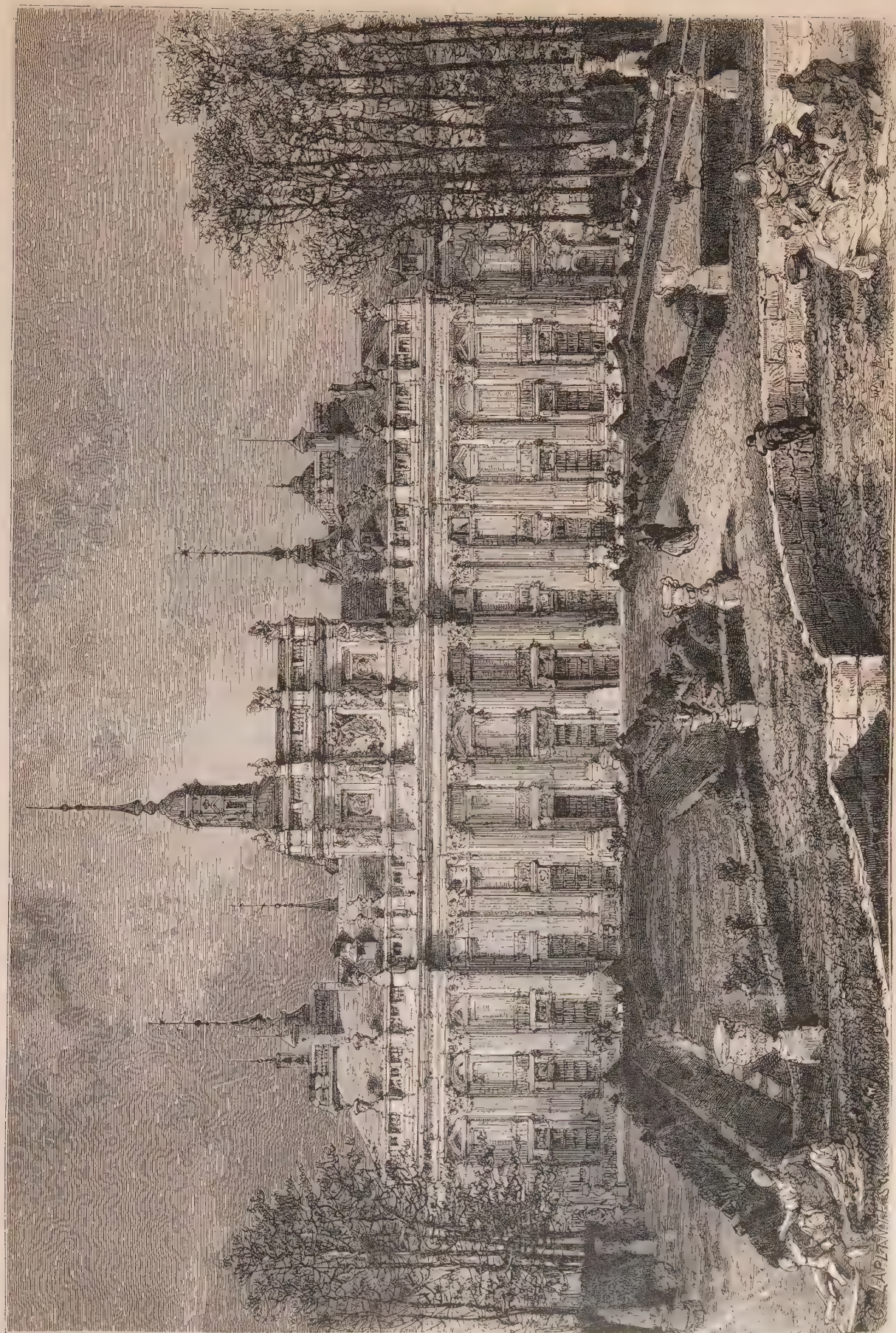
L'Alcazar de Ségovie, ainsi qu'une partie de la ville, est bâti sur un rocher élevé d'une centaine de mètres et de forme allongée ; ce rocher, séparé de deux profondes vallées par deux rivières, le Clamores et l'Eresma, a été comparé à un navire dont les mâts seraient formés par les tours qui s'élèvent au-dessus de la ville. C'est sur la partie du rocher figurant l'avant du navire que s'élevait l'Alcazar, un des plus curieux monuments de l'ancienne Espagne. Nous disons *s'élevait*, car malheureusement l'ancien palais-forteresse a été en grande partie détruit par un incendie, le 7 mars 1862.

C'est dans les combles, assure-t-on, que le feu se déclara ; activé par un vent d'une violence extrême, il ne tarda pas à dévorer de magnifiques salles, uniques en leur genre, et merveilleusement conservées depuis plusieurs siècles. Malgré l'intrépidité que montrèrent les habitants, aidés des élèves et des officiers du corps d'artillerie¹, il fut impossible de se rendre maître de l'incendie qui, pendant cinq jours et cinq nuits, répandit sur la ville ses lueurs sinistres.

La tour de Henri IV de Castille, qui donnait entrée dans la forteresse, fut seule préservée à cause de l'épaisseur extraordinaire de ses murs ; mais un grand nombre de précieuses peintures, de riches plafonds en bois résineux et d'élégantes frises, tout cela fut entièrement consumé par les flammes.

Saint-Simon avait été frappé de la beauté de cette ancienne demeure des rois de Castille : « Les appartements des rois, dit-il dans ses Mémoires, sont admirables par leur plain-pied, leur étendue, leur structure et les ornements sages, magnifiques et très-bien exécutés dont ils sont enrichis. Leur dorure épaisse, foncée, brillante comme si elle venoit d'être faite, les

1. L'Alcazar de Ségovie était occupé depuis longtemps par une école d'artillerie.



Château de la Granja (San Ildefonso), près Ségovie. — Dessin de Gustave Doré.

plafonds avec leurs peintures exquises, et l'ordonnance des ornements, tant des murailles, des portes, des fenêtres et des plafonds, me rappela tout à fait ceux de Fontainebleau, ne balançant pas toutefois à préférer ceux de Ségovie. »

On sait que Lesage a fait de ce château la prison de Gil Blas. On renfermait autrefois au plus haut du donjon les prisonniers d'État. Parmi les personnages qui y furent détenus, nous citerons le célèbre aventurier Ripperda, ambassadeur de Hollande, qui, après avoir abjuré le protestantisme pour gagner la confiance de Philippe V, s'était fixé en Espagne et avait été honoré de la grandesse et du titre de duc, avec celui d'ambassadeur extraordinaire du roi catholique. Mais sa faveur ne fut pas de longue durée : accusé de trahison, il fut arrêté et renfermé dans l'Alcazar de Ségovie. Après quinze mois de captivité, il parvint à s'échapper en 1728. Ayant réussi à gagner la servante du gouverneur, nommée Josefa Ramos, il changea d'habits avec elle, quitta sa prison à l'aide de son déguisement, et il était déjà loin quand on s'aperçut que la jeune fille avait pris la place et le costume du prisonnier d'État. Ripperda, après avoir gagné le Portugal, rentra en Hollande et ne tarda pas à se rendre au Maroc ; redevenu protestant dans son pays, il embrassa l'islamisme, prit le nom d'Osman, et ne tarda pas à gagner la confiance de l'empereur, qui lui donna le commandement d'une partie de son armée. Enchanté de trouver une occasion de se venger de l'Espagne, Ripperda fit la guerre contre ce pays, mais il ne fut pas heureux ; l'empereur, après l'avoir dépouillé de ses emplois, le fit jeter en prison, et à la suite d'aventures diverses, l'ancien prisonnier de Ségovie mourut misérable à Tétouan.

La cathédrale de Ségovie mérite d'être citée parmi les plus belles églises d'Espagne ; l'architecture est de l'époque où le style gothique se mêlait à celui de la Renaissance, époque si fertile en charmants chefs-d'œuvre dans presque toutes les provinces de la péninsule espagnole. On nous fit remarquer dans une des chapelles une peinture qui est en grande réputation dans le pays : c'est un grand retable de Juan de Juni, peintre castillan du seizième siècle. Cette peinture, mal éclairée malheureusement, est connue sous le nom de *Piedad* de Juni, et offre des parties d'une grande beauté.

Nous ne pûmes nous empêcher de faire de tristes réflexions en comparant l'état actuel de Ségovie à l'état de prospérité de cette ville au moyen âge et au seizième siècle ; la *fucrie Segovia*, comme on disait alors, cette grande et belle cité de cinq mille feux, dont la monnaie était si renommée et dont Navagiero comparait les femmes aux plus belles de l'Espagne.

Les laines et les draps de Ségovie jouissaient dès le moyen âge d'une réputation européenne ; tout le monde connaît le titre du drame d'Alarcón : *El tejedor de Segovia*, ou le Tisserand de Ségovie. Quand on voulait parler d'une personne très-fine, on disait qu'elle était *refinada en Segovia*, raffinée à Ségovie. Brantôme, qui

savait bien l'espagnol, s'est servi quelque part de cette locution.

A Paris, vers la fin du siècle dernier, on avait donné le surnom de *Casques de Ségovie* aux habitants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, « à cause de leurs bonnets de laine ; par contre, ceux-ci nommaient *Casques de Sibérie* les aristocrates et les mauvais riches qui portaient des chapeaux de castor, les fourrures les plus précieuses et les plus rares de la Sibérie. » C'est du moins ce que nous lisons dans un ouvrage du temps intitulé : *les Casques de Ségovie*.

La Vieille Castille. — Quelques mots sur l'ancien orgueil castillan. — Des vers populaires sur le *Castellano Viejo*. — Les caricatures du dix-septième siècle. — Le *Rodomont espagnol*. — Aventure d'un gentilhomme de Saragosse qui voulait arracher les dents aux Français. — Le siège d'Arras et la *feste des Taureaux*. — Quelques anciens ouvrages satiriques imprimés en France. — De la prétendue antipathie entre les Français et les Espagnols, et de celle entre les Castillans et les autres peuples de l'Espagne. — Quelques forfanteries d'hidalgos. — Anecdote d'un cocher castillan. — Charles-Quint et François 1^{er}.

Nous voici dans la Vieille Castille, — *Castilla la Vieja*. — La Castille ! que de choses dans ce nom ! N'est-il pas le symbole du vieil honneur espagnol, et ne fait-il pas penser aussi à cet orgueil castillan depuis si longtemps devenu proverbial ? Le majordome de Charles-Quint, Quijada, disait que les soldats castillans étaient les meilleurs qu'il y eût au monde : — *los mejores soldados del mundo*. — En effet, les troupes espagnoles faisaient trembler l'Europe au seizième siècle, et leurs succès étaient bien faits pour surexciter l'amour-propre national.

La Vieille Castille d'aujourd'hui, une des plus importantes divisions territoriales de la Péninsule, comprend onze provinces, qui ont pour capitales Burgos, Valladolid, Salamanque, Léon, Palencia, Zamora, Santander, Logroño, Soria, Ségovie et Avila. « Le *Castellano Viejo*, dit le refrain populaire, est homme de bon cœur et de bon conseil ; il n'est pas très-dégourdi, il est même quelque peu triste et lourdaud, et ce que sa simplicité offre de plus remarquable, c'est qu'il appelle franchement les choses par leur nom : »

Es el Castellano Viejo
Hombre de buen corazon
Y de muy sana intencion
Para dar un buen consejo :
No es de gran despejo,
Es algo lerdo y mohino,
Y el fruto mas peregrino
Que su sencillez encierra,
Es solo el que da su tierra,
El pan pan, y el vino vino¹.

Nous venons de parler de l'orgueil castillan : ce n'est pas d'hier qu'il est proverbial chez nous, comme le

1. *El pan pan, y el vino vino*, est une locution proverbiale usitée en Espagne, et qui offre à peu près le même sens que le vers de Boileau :

J'appelle un chat un chat...



Ségovie : L'Alcazar et la cathédrale. — Dessin de Gustave Doré.

montrent bon nombre de livres et de caricatures qui parurent en France, notamment au commencement du dix-septième siècle. Telle est la gravure qui représente un rodомont de Castille, et qui porte pour légende ces quatre vers :

Ce Castillan croit, en mérite,
Surpasser tous les conquérans,
Et la terre semble petite
Pour borner ses desseins errans.

Dans une autre gravure nous voyons *don Haraman de Chico*, l'épée en l'air et la mine arrogante, la moustache retroussée jusqu'à l'œil, *el bigote al ojo*, comme on dit en Espagne; il s'adresse à un petit page qui l'accompagne, et lui montre des soldats qu'on aperçoit dans le lointain :

.....
Mire au bout de mon doigt tous ces gros de gendarmes :
Je vais comme un lion fondre tout droit là-bas,
Et si ces gens ne sont tous plastronnez d'enclumes,
J'en veux plus renverser du seul bout de mes plumes
Que n'eût fait Rhodomont avec cent coutelas !

Voici encore une autre gravure représentant le *Rodomont espagnol*; ce rodомont a une longue rapière au côté, le chapeau sur l'oreille, la moustache en croc, et sa tête sort d'une large fraise qui la fait ressembler au « chef de saint Jean-Baptiste en un plat. »

De bien au delà des mons
Je viens pour voir les rodомons
Qui vantent partout leur courage;
Mais croyant qu'ils n'aient pas le cœur
De me voir sans mourir de peur,
Je me fais voir dans ceste image.

Ces *rodомonts*, qui sont les aïeux de ceux qu'on appelle aujourd'hui *jaques*, *valentones* ou *perdonavidas*, sont toujours représentés avec de formidables moustaches retroussées qu'on appelait en Espagne *bigotes à la Borgonona*, sans doute parce que la mode en avait été introduite par les Bourguignons. Les moustaches jouaient un grand rôle dans la toilette d'un Espagnol au seizième siècle, et c'est sans doute de cette époque que date l'expression proverbiale : *tener bigotes*, — avoir des moustaches, — pour désigner un homme ferme et inébranlable. Quevedo parle dans un de ses ouvrages d'un curieux accessoire de toilette, fort en usage à son époque, et qu'on appelait *bigoterias*. Ces *bigoterias* consistaient en une espèce d'étui ou de fourreau de peau destiné à envelopper les moustaches pour les préserver de tout contact pendant le sommeil, et dans lequel on les enfermait avant de se mettre au lit. Cent ans plus tard cet usage existait encore, et pendant la nuit on attachait les *bigoterias* derrière les oreilles au moyen de petits rubans.

Les habitants de l'Aragon n'étaient pas moins renommés autrefois pour leur orgueil que ceux de la Castille. Aarsen de Sommerdyck, parlant « de l'humour des Aragonois, » dit que « ceux-ci ont sans doute

autant d'orgueil que les Castillans, et s'estiment plus qu'eux, et que toutes les nations d'Espagne.... » et il cite quelques anecdotes à l'appui de son assertion : voici d'abord celle d'un « Aragonois qui voulait arracher les dents aux Français en Catalogne.... On m'a raconté qu'un jeune gentil-homme s'estant montré le mieux qu'il avoit pu pour aller en Catalogne, faire une campagne, s'amusa avant que de partir à se promener plus d'un mois dans Saragosse, tantôt sur un cheval et tantôt sur un autre, et dès qu'il rencontroit quelqu'un qui louoit ses chevaux, son adresse, ou ses armes, il lui demandoit si avec un tel secours, et un bras comme le sien, il ne croyoit pas qu'il y avoit moyen d'arracher les dents aux François, *con estas armas y este brazo no se sacaran las muelas à los gavachos* ? Dès qu'il fut en Catalogne il trouva occasion de faire paroître son cœur, mais il y fut assez malheureux pour y recevoir d'abord un coup au bras, et un autre à la jambe qui l'ont estropié; à présent on le nomme l'arracheur de dents : *el Sacador de muelas*. »

Le même voyageur parle d'une autre rodомontade qui lui avait été rapportée par un habitant de Saragosse, nommé Miranda, qui « recevoit par chaque ordinaire les gazettes de Paris, et d'autres avis écrits à la main.... Il nous a raconté que lors du siège d'Arras il vint un ordre de Madrid au magistrat de cette ville, de faire des préparatifs pour une grande réjouissance, sur la prise d'une place de cette importance. Comme on ne doutoit point qu'on apprît au premier jour qu'elle s'étoit rendue, on fit travailler à des échaffaux pour une feste de Taureaux. A peine en avoit-on dressé la moitié que par une lettre particulière, Miranda sceut qu'Arras avoit été secouru : n'osant publier une si mauvaise nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cet ouvrage, ne pouvant s'imaginer que le Vice-Roy et les principaux de la ville n'eussent eu avis aussi bien que luy, qu'on s'étoit préparé à chanter le triomphe avant la victoire. A quelques jours de là, et comme tout estoit prêt pour la feste, le Vice-Roy reçut une lettre de Madrid, que le siège d'Arras n'avoit pas réussi, aussi-tôt il mande le Gouverneur et le Magistrat de la ville, et leur fait voir ce qu'on leur écrivoit; ils en furent fort surpris, et pour s'en mieux éclaircir, ils mandèrent sur-le-champ Miranda, qui leur confessa qu'outre qu'un de ses correspondants de Paris le luy avoit écrit il y avoit plus de huit jours, il venoit de recevoir avec les gazettes un imprimé, qui en disoit les particularitez. Un de ces messieurs se mit en colere contre luy, et voulut presque le maltraiter de ce que sachant ce mauvais succez, il ne les en avoit pas avertis, afin qu'ils ne fissent pas une dépense inutile, et qu'ils ne fussent pas moquez du peuple, le menaçant qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mille francs qu'il en coustoit à la ville. Le Vice-Roy, qui est plus modéré, apaisa la colère de cet homme, et fit retirer Miranda, sans que jamais on luy en ait parlé. Cependant le peuple vit abattre les échaffaux qu'on avoit dressés pour la feste, avec plus de



Ségovie : La cathédrale. — Dessin de Gustave Doré.

tristesse de se voir priver de ce divertissement, que de ce que l'on n'avait pas reconquis Arras. »

Plusieurs ouvrages satiriques imprimés en France vers le commencement du dix-septième siècle montrent qu'à cette époque il existait chez nous une certaine prévention contre nos voisins de l'autre côté des Pyrénées. Nous pouvons citer, comme un des plus significatifs parmi les livres de ce genre, un petit volume en français et en espagnol, intitulé : « *Rodomontades españolas*, colligées des commentaires des très-espouvantables, terribles et invincibles capitaines, matamores (tueur de Mores), crocodilles et rayabroqueles (littéralement : qui raye les boucliers)¹. »

Cet ouvrage est évidemment inspiré par le même sentiment de rivalité nationale que les gravures satiriques dont nous avons parlé plus haut; nous nous bornerons à en citer deux autres du même genre : l'un a pour titre : *Emblèmes sur les actions, perfections et mœurs du seigneur Espagnol*, traduit du castillien², et l'autre : *l'Antipathie des Français et des Espagnols*, par le docteur Ch. Garcia³.

Ailleurs, l'Espagnol est traité de *coquefredouille*; c'est dans Mme Deshoulières que nous trouvons ce mot, dont le sens nous échappe, et qui a peut-être quelque analogie avec coque-cigrué :

« L'Espagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école et perd toujours bredouille. »

Un voyageur anglais qui parcourut l'Espagne en 1772 parle de la « haine nationale qui est réciproque, dit-il, entre les Espagnols et les Français, qu'on appelle en Espagne gavachos, en signe de mépris; j'ai vu quelquefois les petits garçons et les femmes du peuple courir après mon domestique Baptiste, en le poursuivant de cette épithète. » Montesquieu rappelle aussi, dans ses *Lettres persanes*, cette antipathie entre les deux peuples voisins, quand il fait écrire à un de ses personnages : « Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal, et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr. »

Cette antipathie est-elle aussi réelle qu'on s'est souvent plu à le répéter? Nous ne le pensons pas, ou nous croyons du moins qu'on l'a grandement exagérée. Il est vrai qu'elle a été augmentée à cause de la guerre qui suivit l'invasion de l'Espagne par les Français sous le premier Empire, la guerre de l'Indépendance, comme l'appellent justement les Espagnols; mais il s'est écoulé plus d'un demi-siècle depuis ces événements funestes, dont le souvenir va tous les jours s'effaçant, surtout chez la partie éclairée et intelligente de la nation; aussi peut-on assurer que, grâce surtout aux chemins de fer, les rapports entre les deux pays sont aujourd'hui plus fréquents et plus amicaux qu'ils ne l'ont jamais été.

1. Lyon, 1619; in-12.

2. Rouen, 1626; in-12.

3. Rouen, 1638; petit in-12.

Du reste il faut reconnaître qu'il règne, même entre les Castillans et les habitants de certaines provinces de l'Espagne, sinon de l'antipathie, du moins un certain antagonisme. Tels sont, par exemple, les Catalans. Nous avons été frappé de ce vers :

Els Castillans son uns bruts.

« Les Castillans sont des gredins. »

Vers que nous lisions dernièrement dans un petit journal de Barcelone, la *Escoba* (le Balai), publié en catalan. Il est certain que les habitants de la Catalogne sont plus laborieux, plus industriels, et par conséquent plus riches que leurs voisins de la Castille, et on ne peut dire d'eux qu'ils sont d'« invincibles ennemis du travail, » paroles que Montesquieu applique injustement aux Espagnols en général.

L'orgueil castillan est depuis longtemps proverbial, et il n'est guère d'anciens ouvrages sur l'Espagne où il n'en soit fait mention. Quelquefois même les plaisanteries sur ce sujet vont un peu loin : ceci peut s'appliquer à un très-violent pamphlet imprimé en Hollande vers la fin du dix-septième siècle, sous le titre de *Relation de Madrid*. L'auteur prétend qu'il n'y a si petit *picaro* (fripon) qui ne s'estime *hidalgo como el Rey* (gentilhomme comme le roi), et que les cochers même portent l'épée; et il va jusqu'à dire que les Espagnols sont couverts de certains insectes que nous ne nommerons pas en français, de « *Piojos*, qui s'estiment icy aussi cavaliers et hidalgos comme le reste des Espagnols, et dans cette vanité se plaisent aux bonnes compagnies, et tiennent les rangs les plus hauts et les plus visibles parmi la noblesse. »

Faut-il encore citer le mot qu'on attribue à un certain prédicateur espagnol? Dans un sermon qu'il faisait sur la tentation de Jésus-Christ, il disait que lorsque le diable le transporta sur une haute montagne d'où l'on découvrait toute la terre, les Pyrénées, par bonheur pour le fils de Dieu, lui cachaient l'Espagne; autrement, il aurait succombé à la tentation.

On connaît aussi le proverbe populaire : « *Si Dios no fuese Dios, seria rey de las Españas, y el de Francia su cocinero*. » C'est-à-dire que si Dieu n'était pas Dieu, il serait roi d'Espagne, et le roi de France serait son cuisinier.

Les écrivains du pays ont eux-mêmes reconnu certaines exagérations de l'orgueil national. L'un d'eux, le colonel Cadahalso, consacre à ce sujet un chapitre de ses *Cartas marruecas* (Lettres marocaines) : « Sur quoi, dit-il, se fonde l'orgueil de la noblesse héréditaire? sur ce que je suis glorieux de porter le même nom qu'un personnage qui mourut il y a huit siècles, et qui fut un citoyen utile, tandis que moi, je ne suis qu'un fainéant.... »

Le même auteur rapporte une curieuse anecdote pour montrer jusqu'où peut aller quelquefois l'orgueil de ses compatriotes. « Il y a quelques jours, je demandai mon carrosse pour aller voir un de mes amis qui était malade. Comme on me faisait attendre, je

voulus savoir si l'on avait mis les chevaux, et l'on me répondit que non. Au bout d'une demi-heure, même demande, et même réponse. Enfin, après quelques minutes, on vint me dire que les chevaux étaient attelés, mais que le cocher était occupé ailleurs. Je m'impatiençai, et je descendis pour m'informer de la cause de ce retard. Mon cocher vint au-devant de moi, et me donna l'explication suivante : Monsieur, bien que je sois cocher, je suis noble, et il y a là quelques-uns de mes vassaux qui ne voulaient pas me quitter sans avoir eu l'honneur de me baiser la main. Voilà ce qui m'a retenu. Maintenant je suis à vos ordres. Où voulez-vous aller, monsieur ? — Et en disant ces mots, il monta sur son siège. »

Faut-il ajouter foi à cette anecdote sur Charles-Quint que nous trouvons dans un vieux livre ? « François I^{er} ayant reçu une lettre de l'Empereur avec ces titres pompeux : Charles, par la grâce de Dieu élu empereur des Romains, roi d'Espagne, de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, de Jérusalem, de Naples, etc., ne prit d'autre titre en lui répondant que celui de *François, seigneur de Gentilly*, qui est un petit village près de Paris, se moquant par là de ses rodomontades espagnoles. »

Il faut reconnaître, du reste, que le sentiment de fierté des Espagnols, si exagéré qu'on puisse le trouver, a d'un certain côté sa raison d'être. Nos voisins d'outre-Pyrénées ont le droit de parler avec enthousiasme des gloires de leur pays, qui fut le plus puissant de la terre au seizième siècle, époque où le nouveau monde avait été conquis, et où les armées de l'Espagne occupaient une bonne partie de l'Europe. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la susceptibilité des Espagnols à l'égard des auteurs étrangers qui ont parlé de leur pays. Qu'on nous permette de dire quelques mots à ce sujet.

Les absurdités débitées sur l'Espagne et sur les Espagnols. — Fréron et l'abbé de Lubersac. — Un passage du *Vago italiano*, par le P. Caïmo. — Opinion d'un ancien voyageur hollandais. — Les *Délices d'Espagne* et les *Guides*. — Un *Handbook* anglais. — Quelques quiproquos plaisants. — Cuisine et peinture, ou une nouvelle manière d'envisager l'école espagnole. — Opinion des Espagnols sur quelques écrivains français. — Alexandre Dumas. — L'histoire de la broche et de la rapière de Tolède ; celle du chapeau Gibus et de l'horloger. — Les *Viajeros franceses*.

L'Espagne est peut-être le pays du monde sur lequel on a débité le plus de fables et de faussetés. Un écrivain du siècle dernier, Antonio Ponz, se plaignait déjà, dans son *Viage de España*, de ce que plusieurs écrivains étrangers parlaient de son pays avec autant d'ignorance que s'il eût été question de la Tartarie. C'est d'abord un moine italien, le P. Caïmo, l'auteur du voyage du *Vago italiano*, dont le livre est une satire parfois violente et souvent injuste ; c'est Fréron, qui prétend, dans son *Année littéraire*, que l'hospitalité du peuple espagnol est comparable à celle des nations sauvages.

L'abbé de Lubersac n'a pas été moins injuste : dans son *Discours sur les monuments publics de tous les âges et de tous les peuples connus*, il assure qu'il n'y a pas en Espagne un homme qui ne croie faire un acte méritoire et agréable à Dieu en détruisant les monuments de l'antiquité. Il est vrai que l'ignorance avec laquelle cet auteur parle des choses espagnoles enlève beaucoup de poids à ses accusations. Par exemple, il place Séville dans le royaume de Cordoue, erreur du même genre que celle de cet auteur qui plaçait sur les bords du Guadalquivir le couvent de Yuste, en Estramadure ; il confond le théâtre antique de Murviedro avec un amphithéâtre, et il prétend que les ruines romaines d'Italica sont de style gothique !

L'auteur italien dont nous venons de parler ne se montre pas moins injuste dans un chapitre intitulé : *Malpropreté des Espagnols*. « Trop attachés aux anciennes coutumes, dit-il, la plupart conservent leur grossièreté et ne s'en sont départis en rien. Pour vous en donner une preuve, je choisis entre toutes celles de la table. On en voit qui mangent comme nos premiers pères, non-seulement pour la qualité des mets, qui sont grossiers et apprêtés sans art, comme la nature les donne, ce qu'on ne peut blâmer ; mais pour les manières impolies et dégoûtantes qu'ils ont en mangeant, comme de prendre tout sans cuiller ni fourchette, mais avec les mains, qu'ils salissent conséquemment, ainsi que leur serviette, dont ils se servent néanmoins fort souvent pendant le repas pour essuyer leur sueur ; présenter à un autre dans un verre où l'on a bu soi-même ; salir la nappe en y répandant ce qui est dans le plat, de sorte qu'elle devienne d'une malpropreté insoutenable ; se faire servir à table par des domestiques grossiers et mal habillés, qui quelquefois se grattent la tête et font mille autres choses indécentes ; manger avec une avidité gloutonne, pousser des hoquets et des r... dégoûtants, et se permettre toutes sortes d'incongruités, toutes contraires aux belles et aimables règles de la politesse ; c'est ce qui se pratique dans les tables des meilleures maisons de Madrid¹. »

Voici maintenant comment parle un voyageur hollandais : « Il se trouve, dit-il, des Espagnols si ignorants, qu'ils ne croient pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, et d'autre roi que le leur. Quand je parle d'Espagnols ignorants, j'entends parler de ces bons et purs Castellans qui, n'ayant point quitté leur foyer, ne savent si Amsterdam est aux Indes ou en Europe². »

Les différents ouvrages publiés sous le titre de *Délices d'Espagne* sont pleins d'erreurs sur ce pays, et on en peut dire autant de plus d'un *Guide*. Dans un de ces derniers, dont l'auteur montre, du reste, plus d'ignorance que de méchanceté, on assure que le cos-

1. *Voyage d'Espagne*, traduit de l'italien, par le P. de Livoy, barnabite. Paris, 1772 ; in-12.

2. *Voyage d'Espagne*, par Aarsen de Sommerdyck. Cologne, 1666 ; in-32.

tume des Andalous, original et pittoresque, est « *exactement* celui que porte Figaro sur nos théâtres.... » Plus loin, l'auteur, parlant des *diligencias del medio-dia*, traduit ces mots par : diligences du milieu du jour, ignorant qu'ils signifient tout simplement : diligences du Midi.

Mais voici quelque chose de plus fort : le même auteur, décrivant un ancien édifice arabe de Séville, dit qu'on y admire un splendide plafond *par Alerce* ; or *alerce* est tout simplement le nom d'un bois résineux (mélèze) que les Arabes employaient fréquemment dans leurs constructions. Ceci rappelle la fable où il est question du nom du Pirée pris pour celui d'un homme.

Un autre Guide — celui-là est anglais, — parlant d'une église de Grenade bien connue : *las Angustias*, fait de ce nom celui d'un saint : *San Angustias*, tandis qu'il était bien facile d'ouvrir le premier dictionnaire espagnol venu, pour apprendre que ce mot signifie simplement *les Angoisses*. L'auteur de ce *Handbook for travellers* paraît avoir eu pour but de faire une longue diatribe contre l'Espagne et contre la France, tout en flattant outre mesure l'amour-propre national de ses compatriotes ; non content de tourner en ridicule les mœurs et le caractère des Espagnols, il essaye d'en faire autant de leur religion, et de leur vénération pour la Vierge, vénération qu'il appelle *mariolatry* ; comme si le premier devoir du voyageur n'était pas de respecter les croyances religieuses des peuples qu'il visite. Puis, il passe en revue les défauts de nos voisins, qu'il appelle à plusieurs reprises des « barbares pittoresques » (*picturesque barbarians*), et il les accuse de professer le plus profond mépris pour les étrangers en général.

Il faut encore entendre l'auteur anglais parler de la peinture espagnole : « Les bruns particuliers à Velazquez et à Murillo étaient fabriqués par ces artistes avec les os de leur pot-au-feu journalier, d'où vient le nom de *noir d'os* (*negro de hueso*). Cette analogie culinaire peut être poussée plus loin : la *olla* d'Andalousie est la plus riche et la plus succulente de toute l'Espagne ; de là le brun *local* de l'école sévillane. Moralès, un Estrémadurien, adopta le ton plus chaud du *chorizo* national, ce riche saucisson au piment rouge. Les Valenciens Joaneš et Ribalta préférèrent le *morado* local, la teinte pourpre du jus de la mûre. »

L'auteur du *Catalogue* du musée de Madrid, M. de Madrazo, après avoir caractérisé comme elle le mérite cette nouvelle manière d'apprécier les diverses écoles, ajoute ces mots fort sensés : « D'après cette méthode, si vous voulez caractériser *a priori* le coloris des peintres anglais, flamands, bolonais, vous n'avez qu'à dire : les Anglais mangent beaucoup de *roast-beef*, de là leurs tons prédominants de viande rôtie ; les Flamands consomment beaucoup de beurre, de là leur coloris jaunâtre et crémeux ; les Bolonais sont grands amateurs de *mortadelle*, par conséquent leur couleur favorite doit être celle du saucisson.... *Risum tenetis !* »

Un autre auteur anglais, Dalrymple, décrivant une soirée espagnole, appelle la réunion une *tortilla* ; il a même soin de répéter plusieurs fois ce mot, qui signifie une omelette, et qu'il confond avec le vrai mot : *tertulia*.

Les écrivains français qui ont parlé de la Péninsule ont été, pour la plupart, assez sévèrement jugés par la critique espagnole. Théophile Gautier lui-même n'a pas toujours trouvé grâce devant elle. Quant à Alexandre Dumas, il y a une chose que les Espagnols ne lui pardonneront jamais, c'est d'avoir dit que l'Espagne commence de l'autre côté des Pyrénées. S'il s'était borné à des plaisanteries sur le Manzanarès, passe encore ; bon nombre d'écrivains espagnols lui avaient donné l'exemple en criblant d'épigrammes le célèbre ruisseau.

Pourquoi encore l'auteur de Monte-Christo veut-il faire croire à ceux qui ne connaissent pas l'Espagne que l'usage des broches est inconnu à Madrid, quand il n'est pour ainsi dire pas de *fonda* ou de *parador* de petite ville qui ne possède un de ces ustensiles ? Il aurait même pu décrire l'appareil très-ingénieux dont on se sert dans certaines localités, pour faire tourner la broche par un chien qu'on a la précaution d'enfermer dans une roue très-élevée, ce qui empêche le pauvre animal de quitter son poste. Mais il fallait absolument amener quelques anecdotes, très-amusantes du reste, comme celle de la visite chez tous les quincailliers de la ville, un dictionnaire de poche à la main, pour demander un *asador* ; et puis il est très-ingénieux de faire rôtir un canard embroché au moyen d'une rapière de Tolède, détournée pour la circonstance de sa destination primitive.

Une autre histoire que le célèbre romancier a sur la conscience, c'est celle du chapeau Gibus dont le ressort était faussé, et qu'aucun chapelier de Madrid ne pouvait réparer. On est réduit à le porter chez un horloger, qui parvient à le redresser au moyen d'un ressort de pendule ; malheureusement le ressort se détend quelques jours plus tard avec un grand fracas : le chapeau était à échappement. La vérité est chose si monotone.... c'est le cas d'appliquer le proverbe : *se non e vero, e ben trovato*.

Dans un article de revue intitulé *los Viajeros franceses*, un auteur espagnol relève avec raison les inexactitudes qui échappent trop souvent à nos compatriotes. L'un assure, par exemple, qu'en Espagne, ce pays des souvenirs par excellence, les conducteurs et les muletiers excitent leurs animaux en chantant les *romances* du Cid, ou en entonnant quelque hymne d'amour ; un autre prétend que « les théâtres sont carrés, que Madrid n'en possède que deux, dont les entrées sont tellement étroites que le public met une heure pour y entrer, et autant pour en sortir ; les costumes, ajoute-t-il, sont inconnus et les acteurs jouent leurs rôles en bourgeois ; Tancredi paraît sur la scène en jaquette ; Orosmane, en redingote ; Zaire, en bonnet de nuit, et Bajazet, sans turban.... Comme le nombre des



Salamanque : La ville et le pont romain. — Dessin de Gustave Doré

actrices est insuffisant, les hommes représentent quelquefois des rôles de femme ; parfois même, la représentation est retardée d'une heure, parce que la duègne, la reine ou la jeune première n'ont pas fini leur barbe.... »

De pareilles sottises ne méritent même pas d'être réfutées ; qu'il nous suffise de dire qu'il y a dans toutes les grandes villes d'Espagne d'excellents théâtres, et qu'ils sont même, en général, plus vastes et surtout beaucoup plus confortables que les nôtres.

Mais laissons là ce sujet, qu'il suffit d'effleurer, et contentons-nous de dire, en haussant les épaules, comme nos voisins de l'autre côté des Pyrénées : *Mentiras y disparates !* Mensonges et absurdités !

Avila. — Sa cathédrale-forteresse. — Les stalles du chœur. — La *Capilla Mayor*. — Le tombeau d'Alfonso de Madrigal *el Tostado* ; fécondité extraordinaire de cet écrivain. — Les *toros de Guisando*. — Sainte Thérèse de Jésus. — D'Avila à Salamanque. — Un *posadero* castillan ; une estampe d'auberge. — Salamanque. — Décadence de la ville. — L'université ; ses professeurs et ses étudiants. — Le cardinal de Ximenez et Cervantès. — Épitaphe d'un âne qui faillit devenir bachelier. — Quelques monuments de Salamanque : le pont romain. — La cathédrale. — L'université. — La *Plaza Mayor*. — La *Casa de las Conchas*.

La plupart des voyageurs qui visitent l'Espagne superficiellement ne connaissent guère Avila que de nom. Pour eux, ce n'est qu'une station, avec arrêt et buffet, de la ligne d'Irun à Madrid. C'est pourtant une ville du moyen âge des plus curieuses entre toutes celles de la Péninsule, et qui mérite d'être visitée par le touriste, même après Fontarabie, Tolède et Cuenca.

Avila est à une demi-lieue de la station du chemin de fer ; l'aspect extérieur de la ville est des plus saisissants : une haute ceinture de murailles l'entoure sans interruption, et de nombreuses tours rondes s'élèvent à des intervalles réguliers. C'est encore aujourd'hui, sans changement aucun, la vieille ville du quinzième siècle, telle que la décrit le chroniqueur Marineo Siculo : « *Avila cercada de muchas torres con sus almenas.* » Avila entourée de nombreuses tours avec leurs échauguettes.

De tous côtés ces tours dominant la campagne à une grande distance, car la ville est bâtie sur un mamelon isolé ; aussi passait-elle, avant l'invention de l'artillerie, pour une des places les plus fortes de l'Espagne. Le voisinage du chemin de fer n'a apporté aucun changement dans l'intérieur d'Avila, qui a conservé ses rues tortueuses et ses vieilles maisons de granit noires et massives.

La cathédrale, une des plus importantes constructions du douzième siècle qu'il y ait en Espagne, ressemble autant à une forteresse qu'à une église. Nous ne saurions assez recommander aux artistes en général, et aux amateurs de bois sculpté en particulier, les merveilleuses stalles du chœur, un des plus étonnants chefs-d'œuvre de ce genre qu'ait produits l'Espagne à l'époque de la Renaissance. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la perfection du travail, ou de la richesse et de la fécondité d'invention de l'artiste, qui

a su accumuler dans un petit espace mille caprices ingénieux et charmants.

Le sacristain nous montra dans la *Capilla Mayor* un tombeau orné de belles sculptures, également de l'époque de la Renaissance ; c'est celui d'Alfonso de Madrigal, surnommé *el Tostado*, — le Brûlé, à cause de son teint basané, — qui était évêque d'Avila au milieu du quinzième siècle. Ce prélat, plus connu sous le nom de *el Abulense* (Abula est le nom latin d'Avila), était un écrivain d'une fécondité étonnante : la tradition rapporte qu'il ne remplissait jamais moins de trois feuillets par jour, et on dit que les ouvrages qu'il laissa ne formaient pas moins de quarante-huit volumes in-folio, représentant un total de plus de soixante mille pages, dont une moitié en latin, et l'autre moitié en espagnol. La fécondité de ce prélat était proverbiale à l'époque de Cervantès, aussi Don Quichotte parle-t-il quelque part d'un « volume aussi gros que toutes les œuvres du Tostado. »

On nous montra à Avila plusieurs animaux ou monstres grossièrement taillés dans le granit, tout à fait semblables à ceux fort connus en Espagne sous le nom de *toros de Guisando*, et auxquels Cervantès fait allusion dans l'histoire du Chevalier de la Forêt. Ces *toros* se trouvent à Guisando, à peu de distance d'Avila, sur l'ancienne route de Madrid, dans le jardin d'un ancien couvent de moines hiéronymites. A vrai dire, la sculpture de ces prétendus taureaux est tellement informe, que des personnes ont cru qu'ils représentaient des hippopotames, d'autres des images grossières du bœuf Apis. Ces monstres de granit étaient autrefois, assure-t-on, très-nombreux dans la contrée ; diverses opinions ont été mises en avant sur leur origine, qui est restée inconnue. Ce qui est certain, c'est qu'ils remontent à une époque très-reculée, et l'opinion la plus vraisemblable, suivant nous, est qu'ils sont contemporains des premiers habitants de l'Espagne.

La gloire d'Avila, c'est d'avoir donné le jour à sainte Thérèse, *santa Teresa de Jesus*, comme on appelle ici la célèbre réformatrice de l'ordre des Carmélites. Son souvenir est encore vivant dans la ville, et on montre aux étrangers le couvent qu'elle habitait, quelques meubles de sa cellule et des manuscrits de sa main.

Après deux jours passés à Avila, nous prîmes place dans la diligence de Salamanque, en compagnie d'un picador qui se rendait dans cette ville pour y travailler ; c'était un fort aimable compagnon de route, qui nous chanta tout le long du chemin un interminable répertoire de *rondeñas* et de *malagueñas*, car c'était un enfant de l'Andalousie, comme les neuf dixièmes des *toreros*.

Le pays entre Avila et Salamanque est assez triste, et les auberges justifient fort bien la réputation classique des anciennes *posadas* espagnoles. Dans une de celles où nous nous arrêtâmes, nous trouvâmes un type du vrai *posadero* d'autrefois. C'était un gros homme d'une soixantaine d'années, portant la veste et la culotte courte, et coiffé d'une épaisse *gorra* de

laine ; un air de prospérité répandu sur toute sa personne donnait à croire que le métier n'était pas mauvais ; du reste il paraissait se donner fort peu de mal, et laissait les soins du service à sa femme, active et robuste Castillane.

Tout en causant avec le maître de la maison, nous aperçûmes au-dessus de sa tête une grande image coloriée qui nous parut assez curieuse : cette gravure, très-naïvement exécutée, représentait un *posadero* assis à son comptoir, un doigt en l'air, un sac d'écus à la main, et clignant de l'œil. Au-dessous se lisait cette inscription : *Abre el ojo*, il ouvre l'œil ; et au-dessus, en gros caractères, ces vers qui nous parurent renfermer toute la philosophie de l'aubergiste :

Hoy no fian aqui,
Mañana, ansi ;
Si fio, no cobro,
Si cobro, no todo ;
Pues, para no cobrar,
Mas vale no fiar.

« Ici, on ne fait pas crédit aujourd'hui, — Demain non plus ; — Si je fais crédit, je ne touche pas, — Si je touche, je ne touche pas tout ; — Donc, pour ne pas toucher, — Mieux vaut ne pas faire crédit. »

Outre ces sages maximes, qui nous rappelèrent notre fameux *Crédit est mort*, l'estampe contenait aussi quelques proverbes espagnols, parfaitement appropriés à la profession de *posadero*, tels que ceux-ci : *Dame, y darte he*, donne-moi, et je te donnerai ; — *Miel en boca, y guarda la bolsa*, du miel dans la bouche, et garde ta bourse ; — *El hombre que en hombre fia, queda cual ciego sin guia*, l'homme qui se fie à un autre, est comme un aveugle sans guide ; et autres sentences du même genre, également dignes de Sancho Panza.

Nous arrivâmes à Salamanque au point du jour, après douze heures de voyage, et l'auberge où s'arrêta la diligence ne nous inspira à première vue qu'une confiance très-médiocre. Ce fut bien pis quand on nous conduisit à une vaste chambre où ronflait un curé à côté d'un autre voyageur. Nous résolûmes de chercher un gîte ailleurs, et nous eûmes quelque peine à le trouver, la ville ne possédant aucun établissement qui mérite le nom d'hôtel. Fort heureusement la Providence vint à notre secours, sous les traits de la femme d'un douanier, qui nous donna des chambres dans une *casa de huespedes* fort proprement tenue.

Salamanque est peut-être, de toutes les villes d'Espagne, celle qui répond le moins à l'attente du voyageur imbu des notions du passé ; on ne saurait croire combien la ville d'aujourd'hui ressemble peu à celle que dépeint Marineo Siculo, « *en la qual ay asaz de todas las cosas que son necesarias à la humana vida en grande abundancia*, — ville dans laquelle, dit l'ancien chroniqueur, on trouve en grande abondance toutes les choses qui sont nécessaires à la vie humaine. »

Il faut avouer aussi que la Salamanque d'aujourd'hui

d'hui ressemble bien peu à celle que nous peint Victor Hugo dans une de ses *Orientales*.

.....
Salamanque en riant s'assied sur trois collines,
S'endort au son des mandolines,
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

La ville, hélas ! est triste et morne ; les étudiants ont déserté depuis longtemps son université jadis si célèbre, et les bacheliers y sont aujourd'hui chose inconnue. Le seizième siècle fut l'époque la plus brillante de Salamanque ; elle comptait alors parmi ses habitants les plus illustres personnages de la noblesse de Castille ; ses prélats étaient riches et nombreux, et Benvenuto Cellini ciselait à Rome un magnifique vase pour un de ses archevêques.

L'université de Salamanque était alors, avec celle d'Alcala de Henarès, la plus brillante de l'Espagne ; elle compta parmi ses professeurs, outre d'autres personnages illustres, le grand cardinal Ximenez de Cisneros, celui qu'on avait surnommé *Tertius rex*, — le troisième roi, et qui y enseignait la jurisprudence.

Parmi les élèves, il suffit de nommer Cervantès, qui passa deux années à Salamanque, immatriculé au nombre des étudiants, et qui habitait la *calle de los Moros*. C'est pendant ce séjour que l'auteur de Don Quichotte apprit à connaître les mœurs de l'*estudiante* espagnol, mœurs dont il a fait une peinture si remarquable dans plusieurs de ses ouvrages, notamment dans le *Quijote* et dans quelques-unes de ses nouvelles, par exemple le *Licenciado Vidriera* et la *Tia fingida* (la Tante supposée). Il connaissait également bien les environs de la ville ; ainsi c'est dans un village voisin, du nom de Pedroso, qu'il fait naître un personnage d'une de ses plus intéressantes nouvelles : *Rinconete y Cortadillo*. Cervantès avait du reste conservé un très-bon souvenir de la fameuse université, qu'il nomme à l'égal de celles de Paris et de Bologne.

Les plaisanteries n'ont pas manqué non plus à l'université de Salamanque. Un ancien voyageur raconte qu'au moment où il allait arriver dans la ville, son âne, chargé de livres, tomba dans un fossé plein d'eau ; les livres furent sauvés, mais le baudet se noya, et son maître le fit enterrer avec l'épithaphe suivante :

Aqui yace sepultado
Un borrico desdichado
Que caendo en fatal rio
Probecito se murió,
Por traer libros atados
Que quedaron bien mojados ;
Y por eso no llegó a ser
En Salamanca bachiller.

Un auteur français du siècle dernier s'est amusé à faire la traduction de cette épithaphe :

D'un âne ici c'est le tombeau :
Glorieux de porter de livres une charge,
Au bord de cette fosse il marchait trop au large,
Et culbutant, périt en les sautant dans l'eau.

Il allait avec gravité ;
 Mais malheur à qui le pied manque....
 Sans cet échec il eût été
 Fait bachelier de Salamanque.

Salamanque, l'ancienne *Salmantica* des Romains, est une des plus vieilles villes d'Espagne ; cependant le seul monument antique qu'elle possède est le beau pont de dix-sept arches jeté sur le Tormes, et qui remonte, dit-on, au temps de Trajan. Des bords du Tormes, une rivière assez large et qui possède de l'eau toute l'année, on a une très-belle vue de la ville, dont les nombreux clochers, dominés par la cathédrale, dessinent leurs silhouettes à l'horizon.

La cathédrale, le monument le plus remarquable de Salamanque, date du commencement du seizième siècle, époque où le style gothique, en Espagne, commençait à peine à se ressentir de l'influence de la Renaissance. L'extérieur est très-richement orné, notamment la *Puerta de las Palmas*, porte ainsi nommée à cause des bas-reliefs qui la surmontent, et qui représentent l'entrée du Christ à Jérusalem. On nous fit voir dans la sacristie un ancien christ byzantin en cuivre doré, connu sous le nom du *Crucifijo de las batallas* ; suivant la tradition, il appartenait au Cid, qui le portait toujours avec lui dans les batailles. Signalons aussi en passant d'anciens clous de portes très-curieux, et



Les *Pinares* (forêts de pins) de Cuenca. — Dessin de Gustave Doré.

plus remarquables encore que ceux de Tolède, dont nous avons parlé précédemment.

Plusieurs autres monuments témoignent encore de l'ancienne splendeur de Salamanque : les bâtiments de l'université, d'abord, dont l'architecture appartient à plusieurs époques, et qui contenaient autrefois jusqu'à dix mille étudiants.

La Plaza Mayor, qui occupe le centre de la ville, est une des plus belles et des plus vastes qu'il y ait en Espagne ; elle servait autrefois, comme la Plaza Mayor de Madrid, et sert encore de temps en temps

d'arène pour les combats de taureaux. Les couvents étaient très-nombreux à Salamanque, ainsi que les anciennes maisons nobles ; une des plus remarquables est celle connue sous le nom de *casa de las Conchas*, à cause des nombreuses coquilles en relief sculptées sur la façade, décoration d'un aspect très-singulier, et dont nous n'avons vu nulle part l'équivalent, sauf à Guadalajara, sur le palais de Mendoza.

Baron Ch. DAVILLIER.

(La suite à une autre livraison.)



Un bungalow à Mazagon, faubourg de Bombay. — Dessin de A. de Bar, d'après une aquarelle de M. Schaumburg.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENTE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS.

Au mois de juillet 1864, un bateau à vapeur anglais, de la ligne de Suez, me débarquait à Bombay.

Mon projet était de visiter toute la région septentrionale de l'Inde, qui comprend, outre la présidence anglaise du Bengale, les États feudataires du Rajasthan, le Bundelcund, le Pandjâb et le royaume de Népal.

Cette vaste région forme un parallélogramme borné au nord par les Himalayas, au sud par les Vindhya et le fleuve Nerbudda, à l'est par le Brahmapoutre, à l'ouest par le Sindh ou Indus. La superficie de ce magnifique pays équivaut à celle de l'Europe occidentale, Italie, Espagne, France, îles Britanniques.

Nulle autre région du monde n'est mieux délimitée par la nature, mieux arrosée par des fleuves et des rivières, nulle n'est plus fertile et douée d'un climat

supérieur. C'est ce pays que se sont disputé tour à tour les races envahissantes, Aryas, Grecs, Mongols et Tartares; c'est là que s'est développée cette civilisation qui a rayonné sur tout le reste du monde; berceau de toutes les religions connues, des beaux arts et des sciences asiatiques, c'est là l'Inde, l'Inde illustrée par les Mauryas, les Touars, les Chohans et les Timourides, les plus grandes dynasties du monde. C'est là enfin seulement que les derniers représentants des races hindoues ont conservé quelque reste de leur ancienne prédominance, et que nous retrouvons des royaumes fondés avant notre ère, gouvernés par des descendants de Rama et régis par des institutions plus de cent fois séculaires. Cette Inde proprement dite n'a que peu d'analogie avec le Dekkan, la région du sud,

dont elle est restée entièrement séparée pendant des siècles.

Le peu que nous connaissons de ce pays si remarquable nous vient de renseignements fournis par des voyageurs anglais, tels que Tod, Malcolm, Heber, et qui datent déjà de plus de cinquante ans; ces voyageurs eux-mêmes n'ont parcouru que certaines portions de ce vaste continent et ont laissé à leurs successeurs bien des itinéraires nouveaux à décrire. Cependant, jusqu'à présent, à l'exception de Jacquemont, de De Warren et de quelques autres qui ont visité la vallée du Gange, et parcouru rapidement quelques provinces voisines, nos explorateurs français se sont toujours portés vers le sud ou Dekkan, consacrant leurs fatigues à l'étude de monuments connus en Europe depuis plus d'un siècle.

En entreprenant un voyage dans ce pays encore peu connu, mon premier but était de me livrer à des études approfondies sur ses monuments anciens, si j'étais toutefois assez heureux pour en découvrir, car l'opinion générale, même à Bombay, où l'on ne connaît guère que la présidence, était que le pays devait en être entièrement dépourvu. Si par expérience j'avais trouvé cette opinion fondée, je comptais prendre une autre route et me diriger vers la Birmanie; bien loin de là, mon voyage, au lieu de se limiter à quelques mois, m'occupa pendant quatre ans; je ne m'étais donc pas trompé et les photographies que j'ai rapportées en font foi.

La relation qui va suivre n'est que le récit rapide de mes aventures de voyage durant ces quatre années, le plus souvent une copie de mon journal, auquel j'ai ajouté quelques observations sur les mœurs et coutumes des pays que j'ai visités et de courtes descriptions des plus curieux monuments; j'en ai retranché les recherches archéologiques que la généralité des lecteurs eût peut-être trouvées trop spéciales.

I

BOMBAY.

Les castes. — La religion. — Une danse de bayadères. — Un drame religieux. — Les fêtes. — La fête des serpents. — La fête des Cocos. — Les Parsis. — Un mariage. — La crise financière de 1865.

J'étais arrivé à Bombay en pleine mousson de sud-ouest; les pluies diluviennes de cette saison avaient inondé tout le pays, enlevé les ponts et les viaducs, et balayé les routes. Forcé me fut donc de ne pas sortir et, pour mettre à profit cette réclusion, qui ne devait pas durer moins de trois à quatre mois, je me mis à l'étude de l'hindoustani et de la langue maharate. Je ne décrirai pas les bazars si curieux de cette ville après M. Grandidier¹, et je me borne à un aperçu rapide sur les mœurs et coutumes des races qui peuplent l'archipel et la province du Konkan.

Le fond de la population, comme dans le reste de

l'Inde, est composé d'Hindous, nom générique propre à toutes les sectes si opposées qu'elles soient, qui ont adopté le système des castes, et reconnaissent la suprématie des Brahmes. Les sectes principales sont celles des *Saivas* ou adorateurs de Siva, des *Vaichnavas* ou adorateurs de Vichnou sous ses diverses incarnations, et enfin des *Jainas*, prédécesseurs ou successeurs des Bouddhistes qui ne reconnaissent le Panthéon hindou que comme secondaire. On sait que chacune de ces sectes se divise en quatre castes distinctes : les *Brahmanes* ou prêtres, les *Kchatriyas* ou guerriers, les *Vaichyas*, marchands et agriculteurs, et les *Sudras*, artisans infimes et ouvriers. Pour ajouter à la confusion que crée ce système compliqué de sectes et de castes, ces dernières sont encore subdivisées en tribus et en corporations de métiers, et en outre, il existe une importante partie de la population, qui, tout en étant reconnue comme hindoue ou païenne, est placée en dehors de cette organisation.

Chez les Hindous de Bombay on trouve le mélange ordinaire de castes et sectes, mais celle des kchatriyas y est en très-petit nombre; les plus nombreux sont les brahmanes et les vaichvas. Les brahmanes forment une tribu considérable qui se tient séparée de la plupart des autres tribus de cette caste. Ils sont vêtus entièrement de toile blanche et coiffés d'un lourd turban; leur nourriture est strictement végétale; ils ne prennent de tabac sous aucune forme.

Les *Purvous* sont d'une caste immédiatement inférieure et constituent la classe des employés de bureau; propres, actifs et honnêtes, ils remplissent les douanes, les offices du gouvernement et tous les établissements commerciaux. On les reconnaît aisément à leur turban de couleur de deux à trois pieds de diamètre. Quelques-uns de ces *Purvous* sont arrivés à des positions très-élevées et à des fortunes considérables; l'un d'eux, Juggernaut Sunkerseth, est devenu, de nos jours, membre du conseil du gouvernement et a été le premier de la caste qui ait obtenu les honneurs d'une statue. Ensuite viennent les *Kayeths*, de la caste des écrivains; ce sont des hommes chétifs, maigres, mais aux traits fins et intelligents, et qui ont une réputation de rusé et de fourberie assez fondée. Ils jouent ici un rôle inférieur aux *Purvous*, par lesquels ils ont laissé usurper près des Européens leur emploi héréditaire, mais dans le reste de l'Inde ils sont tout-puissants. Chaque kayeth, quelle que soit sa condition, sait lire et écrire une ou plusieurs langues.

Cependant la caste la plus influente de l'île est celle des marchands, composée principalement de *Buniahs* et de *Jainas*. Ils appartiennent à diverses tribus de la côte du Konkan et du Guzarate, et forment une corporation très-puissante. C'est parmi eux que se trouvent ces spéculateurs sur les cotons indiens et les toiles anglaises qui ont élevé Bombay au rang qu'elle occupe dans ce genre de commerce. D'un type quelquefois distingué et toujours intelligent, le *Buniah* se distingue dans la foule de Bombay par son turban rond et

1. Voyez tome XX, pages 131, 132.

élevé comme un schako ou roulé en forme de conque ; il porte un *dhouti* à bande rouge qu'il drape autour de ses jambes et une longue tunique de calicot serrée sur la poitrine. Un des métiers qu'il estime le plus est celui de courtier, parce qu'il y trouve l'occasion de déployer tous ses talents commerciaux ; il est quelquefois honnête, cependant on fait toujours bien de se méfier de lui en affaires.

Les riches Hindous mènent ici une existence bien différente de celle de leurs pères ; sans rien changer à tout ce qui est prévu par leur code religieux, ils adoptent un luxe tout européen. Chaque soir, les promenades sont obstruées par leurs calèches, que traînent des chevaux pur sang et qu'escortent des laquais en grande livrée. Leurs maisons sont somptueuses et renferment toujours une telle quantité de meubles, d'objets d'art, de glaces et de lustres qu'on se croirait dans un magasin. La plupart du temps, ces merveilles sont entassées sans goût, mais il faut dire que leur propriétaire les considère simplement comme une collection de curiosités précieuses, propre à inspirer aux visiteurs de la province une haute idée de sa position ; quant à lui, il se contente souvent d'une coquette chambre indienne dans un coin de son palais.

Les rapports de ces races avec les Européens sont très-limités ; hors du commerce ou de la vie officielle, il est rare de rien voir de leur intérieur. Cependant, on ne peut leur reprocher entièrement cette réserve, quand on réfléchit qu'ils ont affaire à une nation aussi froide et aussi formaliste que la nation anglaise, et l'on ne peut vraiment demander à un individu qu'il ouvre sa maison ou donne des preuves d'amitié à qui lui refuse les mêmes marques de considération. Pour l'Anglais des colonies en général, l'Hindou n'est jamais qu'un *nigger*, et si parfois il lui témoigne quelque respect ou lui ouvre ses salons, c'est pour ses millions et non pour ses qualités.

Je puis me féliciter toutefois d'avoir eu des relations suivies et intimes avec quelques gentlemen indigènes. Cela m'a permis d'assister quelquefois à des fêtes ou à des réunions qui autrement m'eussent été fermées.

Les *nautchs* ou danses de bayadères sont un des divertissements favoris des riches et l'accompagnement obligé de toute fête ; dans ces grandes occasions, le chef de la maison invite quelquefois les Européens avec lesquels il est en rapport. J'étais à peine depuis un mois à Bombay, quand je reçus une carte m'annonçant en lettres d'or que mon ami Purbutt Lallji, un riche Battiah, mariait son fils, et qu'il y aurait un grand nautch à neuf heures, auquel j'étais prié d'assister.

La rue était brillamment illuminée ; une voûte de tentures, d'où pendaient de superbes girandoles, la couvrait jusqu'à la porte. Là avaient été amoncelées des montagnes de fleurs, formant une muraille derrière laquelle se cachait un bruyant orchestre portugais. A mon approche, les musiciens entonnèrent une marche militaire et Purbutt s'avança pour me recevoir ; me

prenant par la main, il me fit entrer dans un vaste salon où devait avoir lieu le nautch. De grands miroirs reflétaient la lumière de mille lustres, de riches tapis et des sofas tendus de cachemires couvraient le sol, et les costumes brillants des invités, les nombreux domestiques, agitant des éventails, donnaient à la salle l'aspect théâtral que les Orientaux aiment tant.

Je pris place sur un moelleux divan et je fus immédiatement entouré de serviteurs, m'offrant des sorbets et des fruits ou m'aspergeant d'eau de rose avec de grands flacons d'argent. A quelques pas de moi, les bayadères au teint pâle, aux grands yeux noirs, couvertes de diamants et d'étoffes précieuses, étaient accroupies près de leurs musiciens, attendant le signal de la danse.

La plupart des invités étant arrivés, notre hôte nous présenta son fils, un bambin de huit ans, en l'honneur duquel se donnait la fête ; ces formalités remplies, il s'assit près de moi et donna le signal. Alors les danseuses se levèrent, et, déployant leurs écharpes, secouant leurs jupes plissées, firent vibrer les bracelets de grelots attachés à leurs chevilles et qui servent à marquer le pas. Après un chœur préliminaire, accompagné de violes et de tam-tams, elles formèrent un demi-cercle et l'une d'elles s'avança jusqu'à nous. Les bras arrondis, le voile flottant, elle tournait doucement sur elle-même avec un léger frémissement du corps, qui faisait résonner ses grelots ; la musique douce et langoureuse semblait la bercer ; ses yeux étaient à demi fermés. Elles se succédèrent ainsi à tour de rôle ; l'une simulant un charmeur de serpents ou un lutteur, l'autre, ardente et passionnée, tourbillonnant avec rapidité. Une autre, parée d'une gracieuse toque brodée de perles, nous adressait des gestes provocants et suivait la musique avec un coquet mouvement de corps tout particulier. Elles finirent par une ronde animée, accompagnée de chants et de battements de mains.

Dans tout cela, rien de cette grossière immoralité que l'on s'attend communément à trouver dans les danses de bayadères ; leur maintien est toujours modeste avec une pointe de coquetterie et leur costume est plus strict que celui des femmes ordinaires. Il ne faut pas non plus chercher là une danse dans toute l'acception du terme ; des poses, des attitudes, des chants, voilà ce qui constitue le nautch officiel des Hindous. Je dis officiel, parce que j'eus depuis l'occasion de voir des danses d'un tout autre caractère, auxquelles les étrangers sont rarement admis ; celles-là sont de vrais ballets, un peu comme ceux de nos opéras, mais tout pleins du caractère ardent et voluptueux de l'Orient. Dans toutes les autres occasions, le nautch est tellement guindé et parfois si peu attrayant, surtout si les femmes ne sont ni jeunes ni jolies, que bien des Européens désappointés se figurent assister à quelque lugubre cérémonie. Mon ami Purbutt avait heureusement montré du goût dans le choix de ses *nautchists*, et la beauté de ces femmes, la grâce de leurs

mouvements et la richesse de leurs costumes me laissèrent une très-agréable impression.

Vers deux heures du matin, je me retirai et laissai discrètement mes amis terminer leurs cérémonies religieuses.

Un des autres amusements de l'aristocratie hindoue est le théâtre, mais, comme ils en font une chose demi-sacrée, ils sont plus exclusifs que pour les nautchs et il est très-rare qu'un Européen y assiste. La dé-

cadence religieuse et celle de la philosophie a entraîné la chute de la littérature dramatique. Les Hindous instruits ont essayé de faire revivre cette institution nationale, et les vieilles tragédies, tirées de l'oubli, reparaissent sur la scène dans le palais des riches.

Malgré toutes mes démarches, je n'avais pu encore assister à aucune de ces représentations, sinon à quelques farces, mal jouées, sur un petit théâtre public.



Un riche Parsi. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

Enfin un Purvou de mes amis, Govind Sounder, me promit, à la première occasion, de me faire voir un grand drame hindou; je fus donc enchanté le jour où il vint m'annoncer qu'il avait réussi à obtenir pour le soir même les services d'une excellente troupe de comédiens. Le moment venu, je me rendis à sa maison où je le trouvai en nombreuse compagnie.

Un salon avait été transformé en salle de spectacle; l'une des extrémités servait de scène et un léger

rideau de calicot, accroché à un bambou, tenait lieu de toile. A peine fûmes-nous installés sur nos sièges, qu'un brahme sortit de derrière le rideau, accompagné de joueurs de flûtes, et vint placer sur le devant de la scène une idole de Ganesa, le dieu de la Sagesse; il entonna une invocation au dieu, en le priant d'éclairer l'esprit des acteurs et de leur permettre de s'acquitter convenablement de leurs rôles. Ce prélude original fut accueilli par les assistants avec recueil-



Naga-Pautchami, fête des Serpents, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. Louis Rousselet.

lement, et je compris que cette partie de la cérémonie était prise au sérieux. Le brahme annonça ensuite que la pièce traiterait des amours du dieu Krichna, et il se retira derrière le rideau.

Ce rideau fut immédiatement relevé et nous vîmes un grand gaillard, presque nu, barbouillé d'ocre jaune et le crâne garni d'une énorme perruque, qui, assis solennellement devant l'entrée d'un temple peint sur une toile de fond, restait dans une attitude de profonde méditation. Il représentait le Richi ou religieux ascétique, qui dans le drame hindou possède toujours un pouvoir surnaturel et a le rôle de génie protecteur.

La scène fut ensuite envahie par des dieux et des déesses, parmi lesquels je reconnus le bleu Vichnou, la belle Sarasvâti, Rama et autres; s'étant inclinés devant l'impassible génie, ils récitèrent chacun une longue tirade à laquelle je ne compris pas grand chose. Ce que j'admirais le plus, c'étaient les costumes qui ressemblaient tellement à ceux des antiques idoles que je ne doutai pas qu'ils n'en fussent la reproduction exacte. La tête d'éléphant du dieu Ganesa, ses jambes, son gros ventre étaient parfaitement imités. Les dieux portaient tous de hautes mîtres dorées et des costumes brillants, et les déesses des *sarris* d'étoffe diaphane presque transparente, brodés de perles et d'or.

Peu après entra Krichna et la foule se retira; c'était un beau jeune homme, peint en bleu et vêtu comme un roi. Il se promène, sombre et pensif, et raconte avec expression les sentiments qui le torturent; son cœur se débat entre deux affections également puissantes. Son épouse, Satyavama, entre et se jette à ses pieds; ses beaux yeux noirs ruissellent de larmes, elle embrasse les genoux du dieu. D'une voix harmonieuse, et avec cette douce langue hindi, elle lui reproche son abandon; puis le voyant indécis, touché, elle se lève, l'accable de caresses et enfin l'enlace dans ses bras. Comme action, cette scène était superbe; la douleur, l'amour et la joie, tout fut exprimé avec une finesse et un naturel dont je n'aurais jamais cru une Hindoue capable. Les costumes sont si gracieux, le langage si harmonieux et les gestes si expressifs, que l'on peut suivre le drame de point en point, sans même en comprendre un seul mot.

Les acteurs se retirent dans les coulisses et font place à un nouveau personnage, Rukmini, la rivale de Satyavama. C'est une femme au type impérieux, qui nous récite avec animation toutes les ruses qu'elle a employées pour triompher du faible Krichna. Celui-ci revient avec son épouse et alors commence entre les deux femmes un dialogue vraiment admirable. L'une vante sa généalogie qui va jusqu'à Vichnou, sa beauté, son esprit, et reproche à Krichna son indigne amour. L'autre répond avec douceur: son seul crime est d'avoir aimé son divin époux; elle raconte comment, jeune paysanne, entourée de ses compagnes, jouant sur les bords enchantés de la Djumna, elle fut remarquée

du dieu; sa vie a toujours été simple et son amour est resté constant. Mais Rukmini triomphe, ses paroles altières réveillent l'orgueil de Krichna; Satyavama sort, revient avec son jeune fils et s'agenouillant devant le dieu, le lui présente: « Tue-nous tous les deux, dit-elle, car comment pourrions-nous vivre sans ton amour! » Poissé par Rukmini qui ridiculise ces sentiments, Krichna tend une coupe de poison à son épouse; elle la vide d'un seul trait et s'affaisse. « Ce ne sont pas les douleurs du poison qui me déchirent, dit-elle, c'est mon cœur qui est brisé par l'ingratitude de celui que j'ai tant aimé! » Elle pardonne et meurt. Mais un drame hindou ne peut se terminer d'une façon aussi lugubre, le génie protecteur entre et d'une voix tonnante demande à Krichna compte de sa conduite; celui-ci, déchiré de remords, ne peut s'excuser, il chasse Rukmini et implore le génie. Satyavama revient à la vie et présente son fils à son époux qui lui tend les bras; la toile tombe sur ce groupe au milieu des feux de bengale et des « Wah! Wah! » des spectateurs.

Cette pièce, qui dura plusieurs heures, est composée, pour la plus grande partie, de monologues très-longs, que l'acteur adresse au public. Du reste, on ne se lasse pas d'entendre ces vers bien cadencés, récités d'une voix douce et que l'acteur accompagne d'une expressive pantomime; les sentiments sont empreints d'une douceur ravissante. Je complimentai mon ami Govind sur le talent de ses acteurs et surtout sur ses charmantes actrices; mais ce dernier compliment parut l'amuser beaucoup. Après avoir bien ri, il m'expliqua que les lois du théâtre ne permettent pas de faire paraître des femmes sur la scène; tous les rôles féminins avaient été remplis par de jeunes garçons remarquables par leur beauté et la douceur de leur voix. Jamais je ne fus plus étonné et ses arguments eurent beaucoup de peine à me convaincre.

Outre les *nautchs* et les *tamachas* du théâtre, les Hindous trouvent encore, dans leurs nombreuses fêtes religieuses, l'occasion d'étaler un luxe et une magnificence dont ils sont toujours avides. Ces fêtes sont en si grand nombre qu'il faudrait faire un cours entier de mythologie hindoue pour les décrire; non-seulement un certain nombre sont célébrées dans toute l'Inde, mais chaque localité a des jours spéciaux consacrés à ses dieux lares, aux mânes des aïeux ou aux différentes époques de travaux agricoles. On calcule, à Bombay, que les Hindous n'ont pas moins de deux cents jours fériés: le gouvernement anglais est obligé d'en reconnaître plus de quarante pour la fermeture de ses administrations et la suspension générale des affaires. Si l'on se rappelle que Bombay a, en outre, une nombreuse population de Parsis, de Musulmans, de Juifs et de Chrétiens, qui ont tous d'innombrables jours de fête, on comprendra qu'il se passe rarement un jour sans cérémonie.

Une des fêtes hindoues, à laquelle j'assistai dans cette ville, et l'une des plus originales, est le *Naga*

pantchâmi ou la Fête des Serpents. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqures mortelles. Les abords des temples sont remplis d'une foule compacte en habits de fête, et les rues bordées de petites échoppes où se débitent des gâteaux, des jouets et des statuettes de dieux.

De longues processions de femmes au costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portent des offrandes de riz et de sucre, qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est en effet l'anniversaire du jour où ce dieu tua le grand serpent python de Bindrabund, qui désolait les rives de la rivière Djumna. Des étendards, d'énormes trompes de cuivre, des torches de fer remplies de résine enflammée apparaissent de tous côtés au-dessus de cette brillante multitude; les palanquins décorés de tentures et renfermant de gras brahmanes à l'air patelin, se croisent en tous sens.

Le flot incessant qui encombre les environs de l'étang de Paidoneh, se presse à travers les petites ruelles adjacentes, vers une place voisine où se déploie la plus importante cérémonie de la fête.

Là sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras-capello; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras, qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le *sâpwallah* en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleurs qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manège dure toute la journée et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent tous l'île et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle.

Le soir, les maisons sont illuminées, des processions escortées de torches parcourent les rues et de tous côtés retentit une effroyable cacophonie de cymbales, de tam-tams et de hautbois. Cette fête a généralement lieu en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereuses, et l'instinct craintif de ces peuples leur a fait choisir ce moment pour apaiser le courroux de ces terribles demi-dieux.

La fête de *Naryal Puranama* ou de la pleine lune des Cocos est aussi une des plus importantes de celles qu'on célèbre à Bombay; elle a lieu généralement vers les derniers jours de septembre et est supposée marquer la fin de la saison des pluies. Bien qu'elle soit purement hindoue, toutes les races de l'île se réunissent pour la

célébrer; une foule immense s'assemble sur la plage de la Back Bay; le haut de la berge se couvre de treteaux, de barraques, et pendant deux jours ce lieu habituellement désert présente un spectacle des plus pittoresques et des plus animés. Chacun s'approche de la mer ou même y entre jusqu'à mi-jambes et jette aussi loin que possible dans l'eau quelques noix de coco; à cette offrande, on joint une courte prière dans laquelle on implôre la mer en la priant d'éloigner tout danger de ceux qui vont entreprendre de lointains voyages. Avant de sortir de l'eau, on jette encore une couronne de fleur pour remercier le flot d'avoir accepté un tribut. Des milliers de noix de coco sont ainsi jetées dans la baie pendant ces deux jours, car toute la population de Bombay vit de la mer et a intérêt à ce qu'elle lui soit favorable; pêcheurs, marins, armateurs, femmes et enfants, tous viennent la prier et implorer sa clémence. Cette coutume, dans toute sa simplicité primitive, est très-touchante et fait bien voir que l'Hindou, dans sa religion, n'oublie ni celui qu'il aime et qui est pour lui une source de bienfaits, ni celui qu'il craint et dont il faut apaiser le ressentiment; il adore le ciel, les arbres, la terre, les astres, les rivières, aussi bien que les fléaux et les serpents. Le jour de la fête des Cocos, toutes les barques indigènes sont pavoisées et un grand nombre recommencent les voyages que la mousson leur avait fait interrompre.

Les Parsis sont après les Hindous la race qui occupe le rang le plus important dans l'île de Bombay. Quelques mots sur leur origine et leur histoire serviront à expliquer leur introduction au milieu de peuples dont ils diffèrent par la couleur, la religion et les mœurs.

Les Parsis ou Guèbres sont les descendants des adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre; les successeurs d'Alexandre le Grand les persécutèrent avec cruauté; obligés d'abandonner la Perse, les Guèbres se réfugièrent dans l'île d'Ormuz, et plus tard, craignant encore les persécutions des Musulmans, ils s'embarquèrent sur des navires et vinrent aborder sur les côtes du Guzarate. Un prince rajpout, Jaya Deva, régnant à cette époque sur les provinces de Champanir, leur accorda un petit territoire sur la côte du Konkan, où ils fondèrent la ville de Sanjân. Les conditions du rajah étaient que les Parsis adopteraient un costume indien, ne mangeraient pas de bœuf et célébreraient leur mariage après le coucher du soleil; jusqu'à nos jours ils sont restés fidèles à la foi promise. La petite colonie eut beaucoup à souffrir des continuels changements de maîtres que l'Inde subit tour à tour depuis le huitième ou neuvième siècle; ils combattirent à côté de leurs protecteurs contre les musulmans et furent presque anéantis. Après la défaite, considérés comme des parias, ils restèrent patiemment dans leurs villages, se livrant à l'agriculture et à l'industrie, jusqu'au jour où les Anglais, appréciant l'avantage de s'attacher une race si dé-

vouée et si intelligente, les attirèrent à Bombay. Ils sont aujourd'hui presque tous dans l'île et forment une tribu d'hommes riches, actifs, pleins de dévouement à la domination anglaise, et la prospérité actuelle du pays leur est due en grande partie. Il n'y a pas un seul établissement de commerce européen dans lequel l'un d'eux n'ait une part et souvent la plus considérable. Laborieux et patients, ils ont toutes les

qualités des Juifs sans en avoir les défauts, car ils sont pour la plupart très-généreux et apprécient une vie de luxe et de confort. Leur influence est énorme et s'accroît de l'union et de l'amitié qui règnent entre les membres de cette race modèle. Ils se félicitent, et avec raison, de ce que dans tout Bombay il n'existe ni un pauvre ni une prostituée de leur caste; tous ceux qui sont dans le besoin sont secourus par la commu-

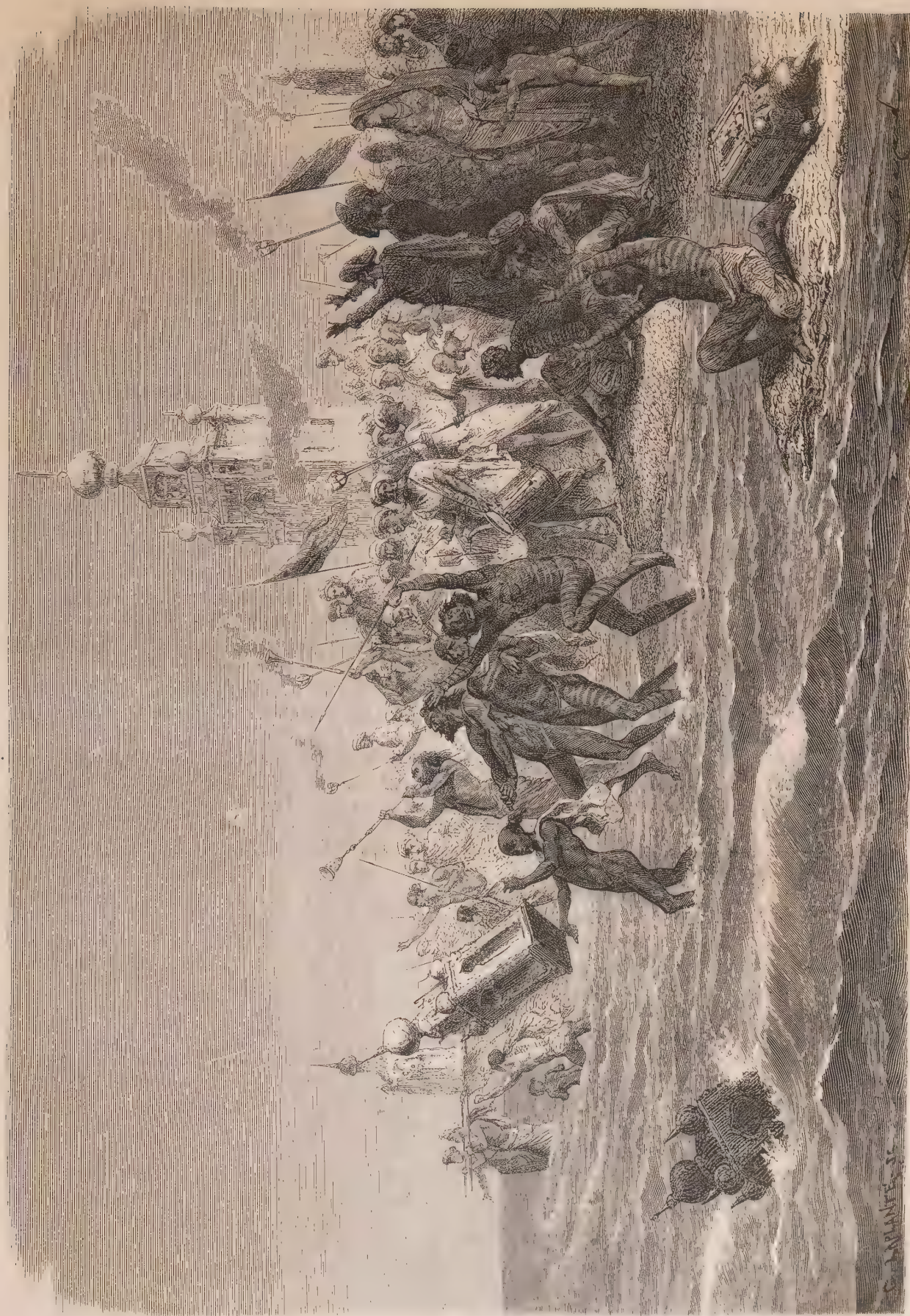


Temple hindou à Bombay. — Dessin de Théron, d'après une photographie.

nauté, qui possède une vaste organisation d'hôpitaux et de dispensaires. Leur langage est le guzarati, pour lequel ils abandonnèrent jadis la langue des Perses, mais aujourd'hui l'anglais est devenu chez eux d'un usage continuel; leurs enfants et leurs femmes le parlent et il est probable qu'il deviendra un jour leur idiome national. Ils ont conservé le costume que leur avait imposé Jaya Deva et qui n'a de disgr-

cieux que le bonnet, espèce de cône tronqué et penché, couvert de toile cirée; cependant, par une curieuse anomalie, ils tiennent à ce détail plus qu'au reste de leurs vêtements, que beaucoup ont changé pour ceux des Européens; ils conservent toujours leur comique coiffure, qui non-seulement est laide, mais encore ne protège ni du soleil, ni de la pluie.

Leur type est presque entièrement européen, seule-



Fête du Moharum à Bombay : Les Tabouts sur la plage. — Dessin de Émile Bayard, d'après un croquis de M. Louis Rousselet.

ment ils ont tous le nez très-long et recourbé, signe distinctif des races de l'Asie occidentale. Quant à leurs femmes, elles ont su combiner les anciens costumes de la Perse et de l'Inde d'une manière charmante; elles se drapent élégamment dans une large et longue pièce de soie, qui, s'attachant d'abord autour des reins et formant jupe, s'enroule sur le buste et couvre à demi la tête. Elles ont aussi la singulière coutume de s'envelopper les cheveux d'un mouchoir blanc, qui forme sur leur front un bandeau semblable à celui de nos religieuses. Elles sont généralement très-blanches, quelquefois très-jolies et paraissent jouir d'autant de liberté que nos femmes européennes, car on les voit souvent se promener dans les bazars ou paraître le soir dans d'élégantes voitures, sur les promenades fréquentées par le beau monde.

Les Parsis sont généralement d'un caractère doux et conciliant et recherchent la fréquentation des Européens; toutes leurs manières sont copiées sur les nôtres. Ils ont de magnifiques équipages, des demeures somptueuses, donnent des dîners et des fêtes, mais d'une part ils n'ont pas le goût raffiné de l'Européen, de l'autre ils manquent du talent naturel que l'Indien possède pour user du luxe et agencer les spectacles imposants. C'est un peuple de transition, qui n'est ni européen, ni hindou. J'eus l'occasion, cependant, d'assister à une grande cérémonie de mariage, dans la maison d'un riche négociant, Cowasjee Jehanghir, et certes je crois qu'il serait difficile de voir un plus grand luxe ou de trouver des hôtes plus charmants.

La demeure de Cowasjee se trouvait au milieu d'un grand jardin, qui avait été illuminé *a giorno*; des lustres éclairaient les allées et les arbres étaient couverts de fruits et de fleurs de feu. A peine eus-je pénétré dans ce lieu enchanté, que je me vis au milieu d'une nombreuse société de gentlemen parsis qui, vêtus de leurs robes de cérémonie, longues, blanches et flottantes, se promenaient en causant; ce costume des anciens Perses donnait à la scène un caractère asiatique dont elle manquait un peu par elle-même. Je fus très-bien accueilli; nous échangeâmes de nombreuses poignées de main, et, me joignant à leur troupe, je les suivis dans l'intérieur de la maison. Là je trouvai Cowasjee, qui me fit entrer dans un riche salon, où devait se célébrer la cérémonie; les *dustours*, en grande tenue, se tenaient en cercle et récitaient déjà leurs monotones psalmodies; pendant ce temps, une bonne musique militaire, placée dans la verandah, nous jouait des valse et des quadrilles.

Quand tous les invités furent rangés autour du vaste salon, on fit cesser les accords profanes, et un grand dustour entonna l'hymne du mariage, de cette voix nasillarde dont les clergés de beaucoup de religions ont le privilège; ensuite les prêtres se mirent en rang et vinrent à la rencontre de l'heureux couple, qui entra par une des grandes portes de la salle. Le jeune homme, tout en blanc, le cou paré de colliers de

fleurs, marchait à côté de la fiancée, qui, drapée dans un superbe sarri de brocard, nous cachait à demi ses traits sous un voile. Arrivés au milieu de la salle, les deux jeunes gens se prosternèrent, et, le grand dustour s'étant placé près d'eux, le groupe fut couvert d'un énorme châle de cachemire formant tente et le cachant complètement. Lorsque, vingt minutes après le bruit infernal des prêtres eût cessé et que le voile fut retiré, les deux jeunes gens étaient mariés; la jeune femme fut alors entourée d'un cercle nombreux de dames parsies, la félicitant, l'embrassant ou pleurant de joie, et le marié vint embrasser son père et serrer la main de ses amis.

Après cette curieuse cérémonie, on nous fit passer dans le jardin où, sous la sombre voûte des manguiers et des tamariniers, un magnifique souper nous attendait; les vins les plus fins, les mets recherchés d'Europe et les plus belles fleurs des tropiques couvraient entièrement la table. Des musiques anglaises et indiennes alternaient leurs harmonies, tantôt nous berçant doucement sous quelque langoureux refrain guzarate, tantôt faisant éclater la ritournelle d'un brillant quadrille parisien. Vers onze heures, nous fûmes présentés aux dames parsies; la plupart portaient des costumes couverts d'or, de diamants et de perles, qui miroitaient sous l'effet des lustres d'une manière féerique; je causai avec quelques-unes d'entre elles qui parlaient admirablement l'anglais. Ce mélange de mœurs hindoues et de dehors presque européens ne pouvait être présenté sous un plus agréable jour que celui de cette fête, et lorsque l'heure de se retirer arriva, je remerciai avec sincérité Cowasjee de son invitation.

Les Parsis n'ont pas, comme les autres Indiens, de nombreuses fêtes publiques entravant continuellement la marche des affaires; ils n'en ont qu'un petit nombre et se contentent de les célébrer par des prières et des réjouissances de famille. La fête de Zoroastre, une des principales, a lieu au mois de septembre; les femmes et les prêtres remplissent les temples et passent la journée en prières; quant aux hommes, ils se réunissent dans les jardins ou au bord de la mer et passent leur journée à des divertissements de toute sorte. Le *Nowroj* ou jour de l'an, qui vient généralement entre août et septembre, est fêté de la même manière que le nôtre; les amis se visitent, échangent des présents, donnent de grands dîners et distribuent des aumônes aux pauvres de toutes les sectes.

Les musulmans de tous rites habitant l'île de Bombay forment environ le tiers de sa population; un grand nombre, Arabes ou Persans, ne sont, à proprement parler, que des étrangers attirés par la prospérité de cette ville, et qui, une fois leur but rempli et leur fortune faite, rentrent dans leur pays. Il existe plusieurs tribus islamites de Bombay qui offrent dans leurs mœurs et coutumes quelques particularités intéressantes. Parmi celles-ci, la tribu chiite des *Bohorrhahs* est la plus importante; leur nom veut dire, en

guzarati, marchands, et ils se livrent sans exception au commerce. D'après la tradition, ils descendraient d'une ancienne tribu hindoue des Bohorahs, qui habitait aux environs d'Ahmedabad, et qu'un missionnaire, Mollah Ali, convertit au mahométisme. Les musulmans Sunnis, qui sont les plus nombreux, les considéraient avec horreur comme de vils hérétiques, et la différence d'opinion est la cause à Bombay de nombreux conflits entre les deux sectes. Le type de ces Bohorahs est éminemment hindou, avec quelques traces de mélanges arabes; ils monopolisent à Bombay presque tout le petit commerce; leurs boutiques, qui remplissent les bazars, sont des réceptacles de tous les articles de mercerie et de quincaillerie de l'Europe. Ils sont de mœurs tranquilles et réservées, et même les plus riches vivent avec parcimonie et sans luxe; leurs rapports avec les Européens sont purement commerciaux. Une autre secte chiite est venue se placer à côté d'eux et a ajouté à l'influence qu'ils possédaient déjà dans tout le pays; ce sont les *Kodjahs*, descendants de la tribu des Ismailiyahs, dont le chef actuel, Aga Khan, est le successeur direct du fameux Hassan Sabah, le prince des Assassins ou le Vieux de la Montagne, si célèbre du temps des croisades. Entraînés par cette turbulente tribu, les paisibles Bohorahs se sont rangés sous la bannière d'Aga Khan et, grâce à ses intrigues, ont remporté quelques victoires sur les Sunnis de Bombay.

Il n'est pas étonnant de retrouver dans ces races converties à l'islamisme beaucoup des superstitions de leur culte primitif. Malgré les sentiments rigoureusement iconoclastes de leur religion, on peut remarquer le goût naturel que les Mahométans de l'Inde ont pour les statues et les ornements emblématiques dans leurs fêtes publiques, où il n'est pas rare de les voir figurer par centaines. Dans les réjouissances du *Moharum* (voyez p. 217), qui se célèbrent au commencement de leur année, ils fabriquent des temples en papier doré, quelquefois en métaux précieux, imitant tant bien que mal les tombes des imans, et les précipitent dans la mer après les avoir proménés triomphalement à travers la ville. En cela ils accomplissent, sans s'en douter, la même cérémonie que celle où leurs aïeux, Hindous orthodoxes, fêtaient le commencement d'une année nouvelle et offraient à la terre une dîme de leurs biens. Ces temples ou *tabouts* sont entourés de statues de fées, de chevaux et de monstres qui inspirent le plus profond dégoût aux Mahométans rigides et sont la cause de fréquents tumultes.

Leurs femmes jouissent aussi d'une plus grande liberté que celles des autres pays de l'Orient; elles sortent dans les rues le visage découvert et portent le même costume que les femmes hindoues. Quelques-unes sont jolies, mais aucune n'est propre; souvent leur saleté est repoussante, ce qui les fait distinguer aisément de leurs charmantes compatriotes païennes qui poussent la propreté jusqu'à l'excès et passent la moitié de la journée dans l'eau.

Bombay renferme aussi une importante colonie de Juifs orientaux qui, pour la plupart établis depuis des siècles dans le pays, ont adopté presque tous les usages des Mahométans et ne s'en distinguent que difficilement.

Bien des personnes en Europe ont suivi de loin ce fameux mouvement de 1864-65, qui amena un moment Bombay à l'apogée de la prospérité pour le précipiter dans les désordres d'une crise terrible. M'étant trouvé spectateur de ces faits, analogues à ceux qui agitèrent la France du temps de Law, je me permets ici d'en dire quelques mots.

L'Amérique, déchirée par les horreurs d'une guerre civile, avait privé l'Europe d'un des éléments les plus nécessaires à sa vie industrielle, le coton, et l'Inde, qui avait compris combien il serait important pour elle d'essayer de prendre une place un moment vacante, était arrivée, grâce à des efforts intelligents, à suppléer en grande partie au vide produit dans l'alimentation des manufactures du monde. Bombay était donc devenue l'entrepôt de tous les cotons de l'Inde; profitant des énormes avantages de sa situation, elle avait su attirer à elle la totalité de ce commerce et en était devenue presque le seul arbitre. Des fortunes incroyables s'accumulèrent rapidement, et alors, poussés par le désir de spéculation qui commençait à s'emparer de tous les esprits, les Hindous détournèrent les trésors enfouis pendant des siècles et l'argent regorgea sur la place. Des projets naquirent de tous côtés; le coton, tout en restant la base du commerce, ne fut plus bientôt qu'un prétexte à spéculations effrénées. Des hommes intelligents, mais peu réfléchis, fondèrent de gigantesques compagnies. L'un d'eux, Michel Scott, aidé d'un Hindou, Premchund Roychund, proposa d'agrandir l'île et de reprendre à la mer le golfe appelé Back-Bay, terrain dont l'Océan s'était emparé depuis des siècles. La compagnie se monta et quand, peu de jours après l'émission, les actions atteignirent une prime de 75 000 francs, la spéculation ne connut plus de bornes. Des sociétés par actions, avec des capitaux extravagants, s'établirent coup sur coup; plus de soixante banques furent instituées; mais tout cela sur papier seulement, et pour avoir un nom pompeux à inscrire sur un bulletin d'action; ce ne fut plus qu'un jeu et tout le monde se mit de la partie. Les dames elles-mêmes, assises dans leurs voitures, sur le bord de la mer, s'entretenaient fiévreusement des fluctuations de la Bourse; les domestiques risquaient leurs gages et les ouvriers leurs salaires à cette insatiable roulette. Tout à coup, les nouvelles des désastres de Lee atteignirent Bombay, les banques se fermèrent et la ruine fut générale. La débâcle fut si forte que la banque de Bombay elle-même fut forcée de suspendre ses paiements.

Bombay s'est relevée lentement et péniblement de cette épouvantable crise, et aujourd'hui elle aspire de nouveau, mais avec un peu plus de prudence, à redevenir la métropole commerciale de l'Inde.

II

LE KONKAN ET LES GHÂTES.

L'archipel de Bombay. — Callyan et le temple d'Ambernauth. — La traversée des Ghâtes. — Le *sanitarium* de Matheran. — Khaldallah. — Le temple de Karli.

Enfin le ciel s'éclaircit, les éternelles ondées de la mousson firent place aux douces brises du nord-est et je pus songer, vers les premiers jours d'octobre, à commencer mes explorations. Je débutai par une visite minutieuse de l'archipel bombayen dans lequel on peut facilement reconnaître l'*Heptanesia* du géographe Arrien, et qui paraît avoir été peuplé et civilisé dès la plus haute antiquité. Ce groupe est composé d'une douzaine d'îles dont les principales sont : Sachthi ou Salsette, Garapouri ou Elephanta, Dravi, Basseïn, Versova, Trombay et Bombay. Le nom de cette dernière, que quelques étymologistes ont fait dériver du portugais, Bôa-Bahia, vient de Bomba, un des noms de la déesse Mamba-Devi, à laquelle l'île est dédiée. Parmi ces îles, deux, Salsette¹ et Elephanta, ont conservé de superbes souvenirs des âges reculés. Je passai plus d'un mois dans ces îles, visitant en détail les dix ou douze groupes de temples souterrains qui y sont disséminés, et dont quelques-uns, presque inconnus, m'intéressèrent beaucoup. Durant mon séjour dans les vallées sauvages de Salsette, où sous une légère tente, je bravai les malsaines chaleurs d'octobre, et surtout dans ces longues et attrayantes batailles que je livrais aux hôtes de la forêt, je commis imprudence sur imprudence et je rentrai à Bombay en proie à une fièvre paludéenne, qui me mit à deux doigts de la mort. J'étais la victime de ce vent glacial, chargé de miasmes pestilentiels, appelé par les Anglais *land wind*; les effets en sont tellement terribles qu'avant l'introduction de la quinine, il décimait annuellement la population eu-

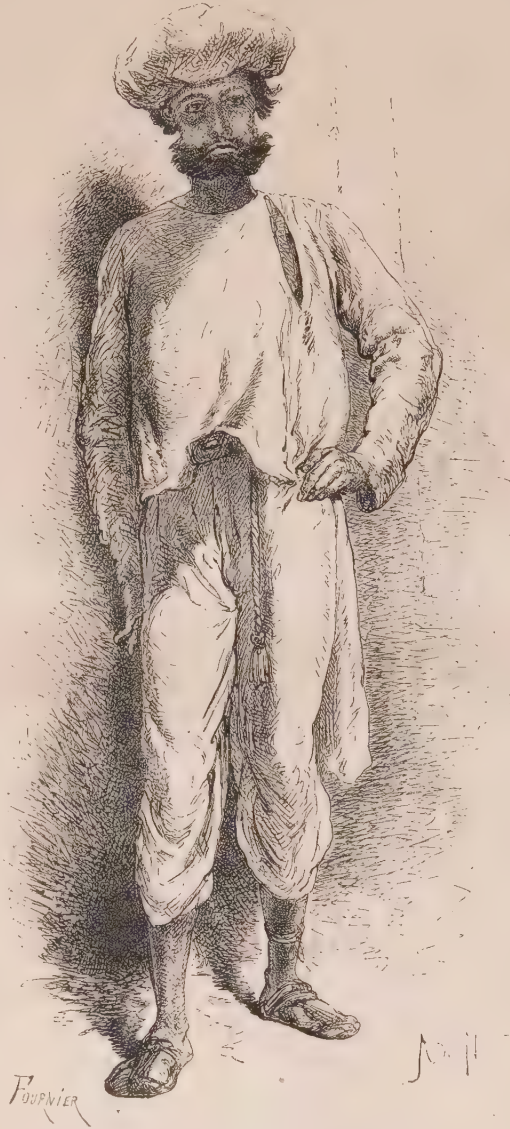
ropéenne de Bombay; comme son nom anglais l'indique, il souffle de terre; il s'élève vers le soir durant les mois d'octobre et de novembre.

Je ne fus définitivement remis de ce long et violent accès de fièvre que vers le commencement de décembre; craignant une rechute, je résolus, avant d'entrer dans le Rajpoutana, de faire une rapide excursion dans le Kandeïch, excursion dont je retirerais un double avantage : elle me permettrait d'achever mon acclimatation dans un pays où les communications sont encore faciles; ensuite je visiterais tous les monuments souterrains de Karli, d'Ellora et d'Adjuntah.

Le 10, je prenais le train du chemin de fer *Great Indian Peninsular*, qui reliait Bombay au Dekkan et qui maintenant le rattache à Calcutta. En sortant de l'île, il traverse Salsette et débouche sur le continent en face de Tannah.

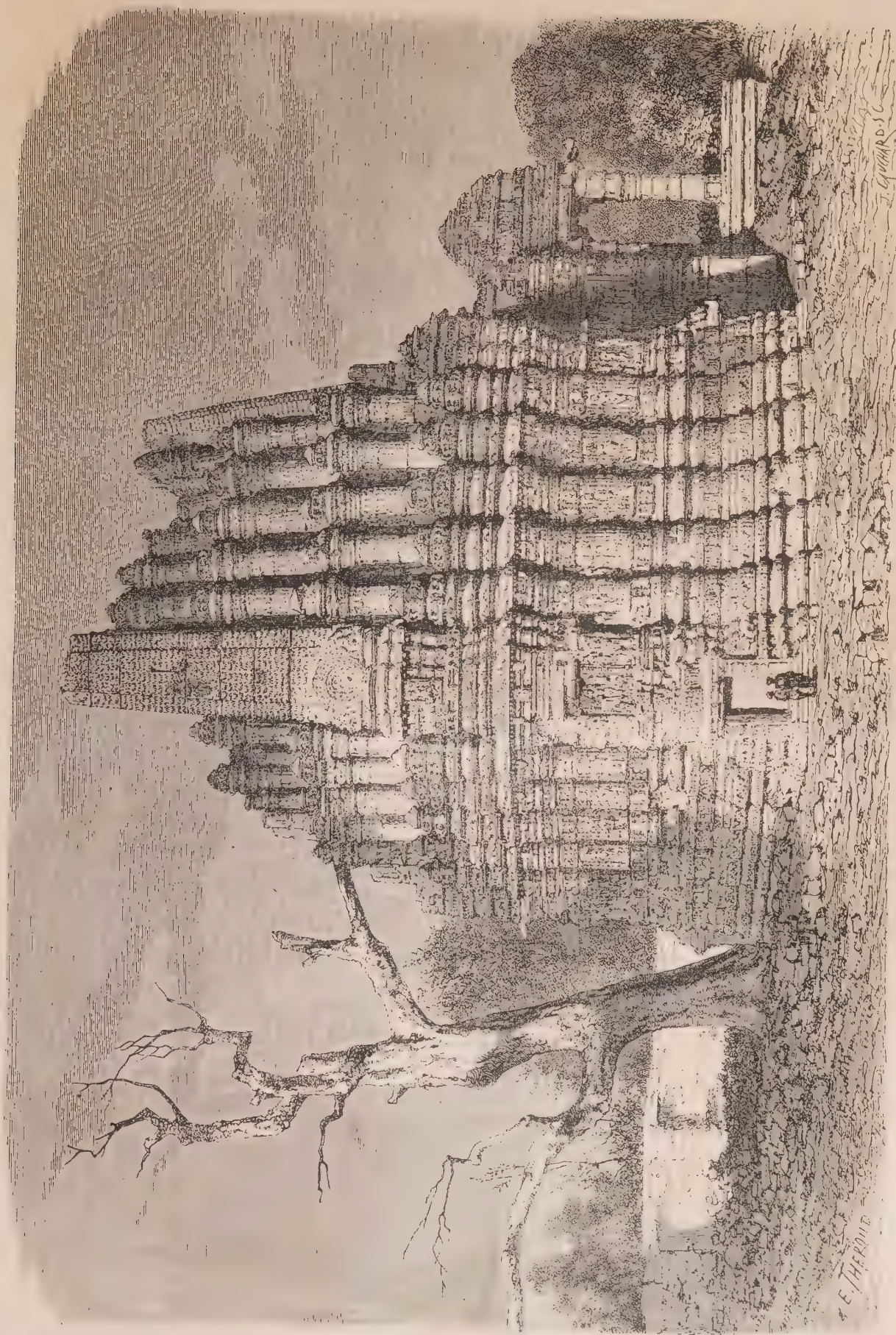
La bande de terrain qui se trouve resserrée entre le versant occidental des Ghâtes ou Ghauts et la mer, n'a pas sur ce point plus de cinquante kilomètres de largeur et forme le sud du Konkan, un des pays les plus beaux, mais les moins productifs de l'Inde. Les Ghâtes envoient jusqu'à la mer leurs ramifications et déterminent ainsi de petites vallées, couvertes d'une magnifique végétation naturelle, mais peu propres à l'agriculture. De ces vallées, celle que longe le chemin de fer est une des plus remarquables; de nombreux champs de riz courent jusqu'au bord de la jolie rivière Oulas, et les villages, misérablement construits, sont grands et coquettement situés près des bois de coco-

tiers ou sur des tertres peu élevés. L'Oulas, principal fleuve du pays, est celui dont l'archipel de Bombay forme le delta; il est navigable sur un petit parcours pour des barques d'un faible tonnage. Sur sa rive, Callyan, ancienne capitale du Konkan, fut pendant longtemps un des premiers ports de commerce de cette côte et eut probablement des relations suivies avec les Grecs. La grande dynastie hindoue des Solânki l'éleva à un degré de splendeur et de célébrité dont la tradition a



Coulée des montagnes de Matheran. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin de M. Louis Rousselet.

1. Voyez tome XX, p. 134.



Ruines du temple d'Ambernauth, près de Callyan. — Dessin de E. Théron, d'après une photographie.

conservé le souvenir. Ses palais et ses monuments furent chantés par les poètes, et l'un de ces derniers, dans le *Ratan Mala*, grand poème du septième siècle, s'écrie : « Le soleil passe alternativement six mois de l'année au nord et six mois au sud, seulement afin de pouvoir comparer la merveilleuse capitale de Ceylan à la superbe ville de Callyan. » Il reste peu de toutes ces grandeurs à cette fameuse cité, maintenant réduite au rôle de chef-lieu d'une province anglaise ; ses bazars sont étroits, tortueux et sans intérêt, mais ses environs sont couverts de ruines, de palais et de temples d'une grande antiquité, et méritent l'exploration des archéologues.

Je m'y arrêtai quelques jours, que j'employai à visiter tous ces monuments. L'un des plus curieux est le grand temple d'Ambernauth, encore imposant, bien que presque entièrement ruiné. L'extérieur est couvert de minutieuses sculptures, exécutées avec ce fini délicat que les Hindous donnent à tous leurs chefs-d'œuvre, et sur l'un des côtés deux élégantes colonnes supportent un beau portique. Nulle description ne pourrait faire comprendre toute la beauté d'un style, qui ne ressemble à rien de connu en Europe ; ce n'est qu'avec la gravure sous les yeux qu'on peut apprécier la délicatesse et la fertilité d'invention déployées par le sculpteur dans ce monument (voyez p. 221). Tout alentour, la campagne est couverte de débris ; des lin-teaux sculptés, des bas-reliefs ou des tronçons de colonnes sont à demi cachés sous les hautes herbes des jungles ; il y aurait là de quoi composer tout un musée d'antiquités hindoues.

Le 15, je quittai Callyan pour la station de Narel, le point le plus rapproché du fameux *sanitarium* de Matheran. Presque toutes les maladies propres au climat de l'Inde cèdent le plus souvent à un changement de température, et en particulier à l'air frais des plateaux des Ghâtes, élevés ici en moyenne d'environ sept cent mètres. Des casernes ont été construites à Matheran pour les soldats malades de la garnison de Bombay et tous les commerçants et habitants aisés y ont des villas, où leurs femmes et leurs enfants passent la saison malsaine et où ils viennent eux-mêmes se retremper tous les jours de fête à l'air de la montagne. A Narel on trouve des palanquins ou des *tatous*, petits chevaux du pays, pour gagner les hauteurs de Matheran.

De Matheran, je me rendis à Kampouli, au pied des Ghâtes, pour franchir le défilé du Bore Ghât. Le chemin de fer, grâce à des travaux gigantesques, va aujourd'hui directement de Bombay à Pounah, gravit les montagnes par des rampes et les perce par des tunnels ; une lacune insignifiante de la ligne en cet endroit, nous contraignit à employer l'ancien système de locomotion. Il fallut donc trouver à Kampouli des palanquins et des porteurs pour atteindre la station de Khandallah, au sommet de la montagne. Les Ghâtes sont les rebords du grand plateau du Dekkan et n'ont par conséquent qu'un versant abrupte du côté de l'ouest. Leur nom n'est autre que le mot hindou *ghât*, ou quai ;

il est des plus justes, car ces montagnes forment tout le long de la mer une muraille sans interruption, ayant de loin en loin des défilés que les Hindous appellent *ampighats* (escaliers descendant au rivage). Le village de Kampouli est coquettement situé sur une petite hauteur, à l'entrée d'un vaste cirque dont les flancs perpendiculaires jettent dans la vallée d'innombrables cascades ; les collines sont couvertes de jungles, et sur l'une d'elles se dresse un gracieux temple hindou, avec sa haute flèche pointue et ses portiques à colonnes.

La route gravit en serpentant le revers de la montagne et la caravane des palanquins, emportant tous les voyageurs du train, se déroule au bord des précipices ; la nuit nous gagne à mi-hauteur et la fraîcheur se fait déjà sentir. Notre longue ligne de palanquins escortée de porteurs de torches apparaît et disparaît au milieu des bois et des rochers ; la lumière de la lune scintille à travers les branches, et les braves *béras* nous chantent un chœur lent et monotone, mais original. Qui n'a pas voyagé dans les régions tropicales, ne peut se faire une idée de la magnificence d'une nuit pareille ! Mes porteurs me déposèrent devant le bungalow de Khandallah, où après avoir longtemps crié et frappé à la porte, j'obtins enfin un maigre souper et un lit.

Le bungalow de Khandallah est un des seuls qui aient survécu à l'établissement du chemin de fer dans le Bore Ghât, et il le doit à son admirable position. Assis sur le bord extrême du plateau, il domine un ravin profond, dont les précipices à pic se perdent dans d'épaisses forêts ; sur l'un des côtés se dresse une haute montagne, simulant à s'y tromper une forteresse, et de l'autre une magnifique cascade saute d'une hauteur de trois cent pieds dans la vallée. Aussi le bungalow est-il toujours occupé par des touristes et y trouve-t-on difficilement une chambre. A un demi-mille est un *sanitarium* renfermant des casernes anglaises et de nombreuses villas, car l'air de ce plateau est réputé plus salubre encore que celui de Matheran à cause du déboisement partiel des alentours. Par un hasard heureux, je me rencontraï avec un ingénieur du chemin de fer, qui était venu surveiller des réparations ; non-seulement il me donna d'intéressants renseignements, mais il eut l'obligeance de me faire visiter avec lui toute la ligne des Ghâtes. Les travaux exécutés sur le chemin de fer pour lui faire franchir ces montagnes, ne le cèdent en rien aux fameuses rampes si célèbres en Europe de Giovi, sur le chemin de fer de Turin à Gènes, et du Sömmering à la traversée des Alpes autrichiennes¹. Il a fallu construire huit viaducs, percer vingt-deux tunnels, et faire des remblais de près de deux millions de mètres cubes.

1. Depuis l'époque où ont été construites les rampes du Bore Ghât, d'autres pentes beaucoup plus rapides ont été surmontées par les ingénieurs des chemins de fer. Nous citerons, en autres, la rampe du chemin de fer du Midi à la montée du plateau de Lan-nemézan. L'inclinaison y atteint trente-un et trente-deux millimètres par mètre.

(Note de la rédaction.)

A quelques milles du village de Khandallah sont les superbes caves de Karli, de Baïresiah et de Badjah, qui constituent un groupe des plus intéressants; ces monuments appartiennent tous au style bouddhiste et datent des siècles qui ont précédé ou suivi de près l'ère chrétienne. Le grand chaitya de Karli est la plus belle cave-temple de l'Inde, et il en existe de si nombreuses descriptions que je n'en dirai rien de plus. Quant aux autres, elles sont peu connues et, quoique très-intéressantes au point de vue archéologique, diffèrent fort peu de celle de Karli.

III

LE DEKKAN OCCIDENTAL.

Pounah. — Le palais du Peichwah. — La quartier de Boudhwar.

De Khandallah à Pounah, capitale du Dekkan occidental, on traverse de grandes plaines nues et arides, bornées par des montagnes arrondies peu élevées. L'aspect général du pays est d'un contraste frappant avec les riches et vertes vallées du Konkan; mais si la contrée est moins pittoresque, elle est plus cultivée et se



couvre, à la belle saison, de beaux champs de blé et de maïs. On passe à l'importante station militaire de Khirki, et l'on arrive enfin à Pounah, qui se présente coquettement assise sur les bords de la Mouta, avec ses jardins et ses pittoresques maisons hindoues.

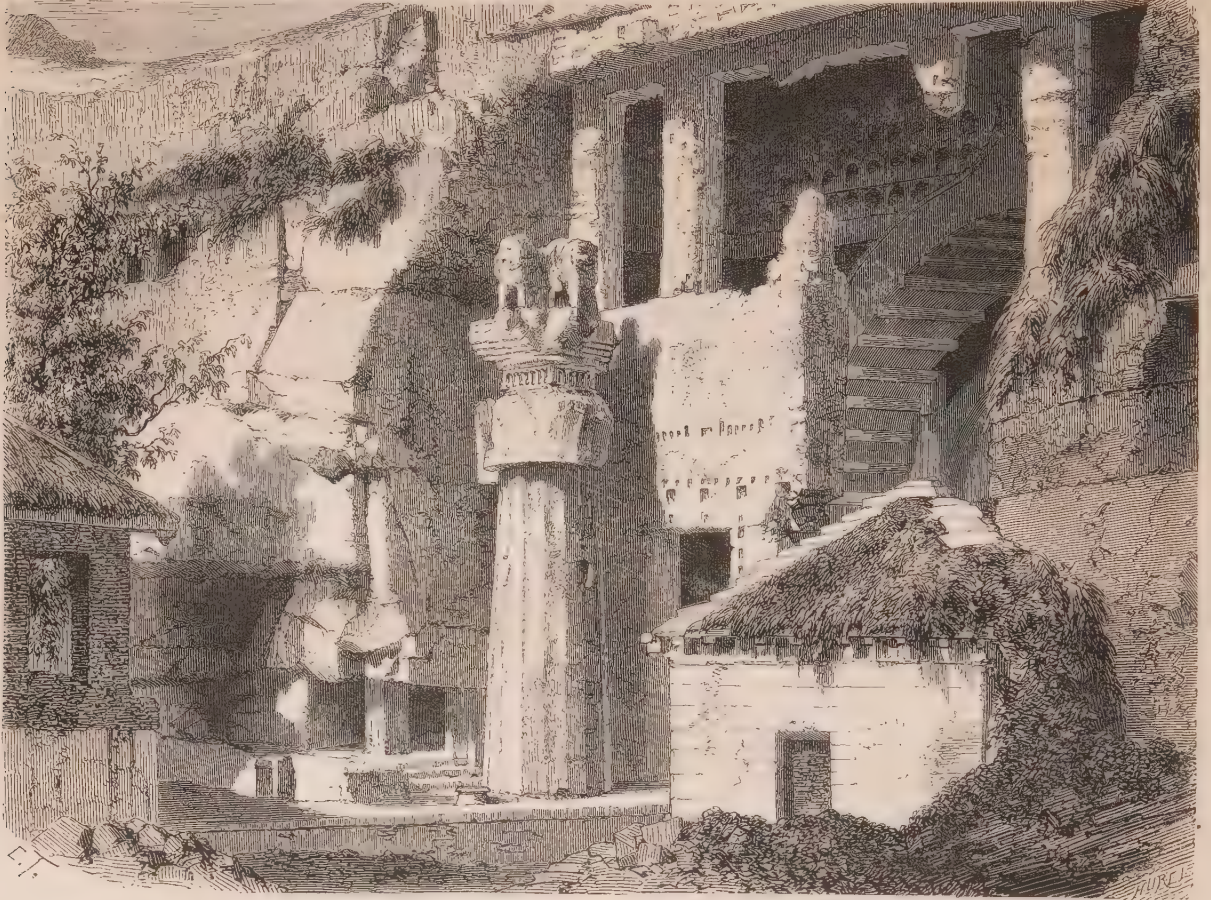
Je me logeai dans un assez bon hôtel tenu par un Parsi et placé entre la ville et les cantonnements anglais. Ces derniers se composent, comme presque tous les établissements de ce genre, de belles maisons entourées de jardins, et placées au milieu d'un vaste Champ de Mars sur lequel se trouvent les casernes. Là demeurent tous les Européens de Pounah, au nom-

bre de deux ou trois cents, sans compter les officiers et les employés du gouvernement. La ville est située au centre d'une vaste plaine presque dépourvue d'arbres, et qui court jusqu'aux montagnes bleuâtres de Sattara. Chacun de ses sept quartiers porte le nom d'un jour de la semaine. Elle a quelques rues larges et droites, mais la plupart sont des ruelles et des bazars tortueux. Les maisons des riches, dont les bases sont en briques et les étages supérieurs en bois et en plâtre, se font remarquer par leurs poutres sculptées et leurs panneaux couverts de peintures de dieux, d'éléphants et de tigres, faites avec des couleurs d'une grande vi-

vacité. Les temples sont nombreux, généralement petits; ils ont de très-élégantes tourelles pointues, entourées de clochetons d'un effet très-gracieux, parmi les toits de tuiles et à pignons de bois des maisons environnantes. La population est presque entièrement hindoue, aussi les rues sont-elles pleines de gras brahmanes, propres et gais; de mendiants religieux, nus et barbouillés de cendres, et d'un nombre considérable de taureaux sacrés qui errent en liberté dans les bazars, mangeant ce qui leur plaît à l'étal des marchands, ou couchés çà et là et obstruant la voie. Les rues sont d'une propreté qui fait honte à la ville noire

de Bombay et qu'il faut attribuer autant aux habitudes maharates qu'à l'influence anglaise. Dans plusieurs quartiers on peut encore visiter les palais des nobles qui formaient la cour du Peichwah. Le palais de ce dernier est plein de souvenirs de cette dynastie de ministres. Le guide me montra un élégant balcon à pilastres d'où se précipita Mahadeo, le jeune Peichwah, en 1797; son premier ministre, Naña Farnavèse, l'ayant réprimandé devant une assemblée générale de nobles et de chefs maharates, le prince, blessé dans sa dignité, se jeta du haut de la terrasse et mourut de sa chute.

L'intérieur du palais n'a rien de remarquable; les



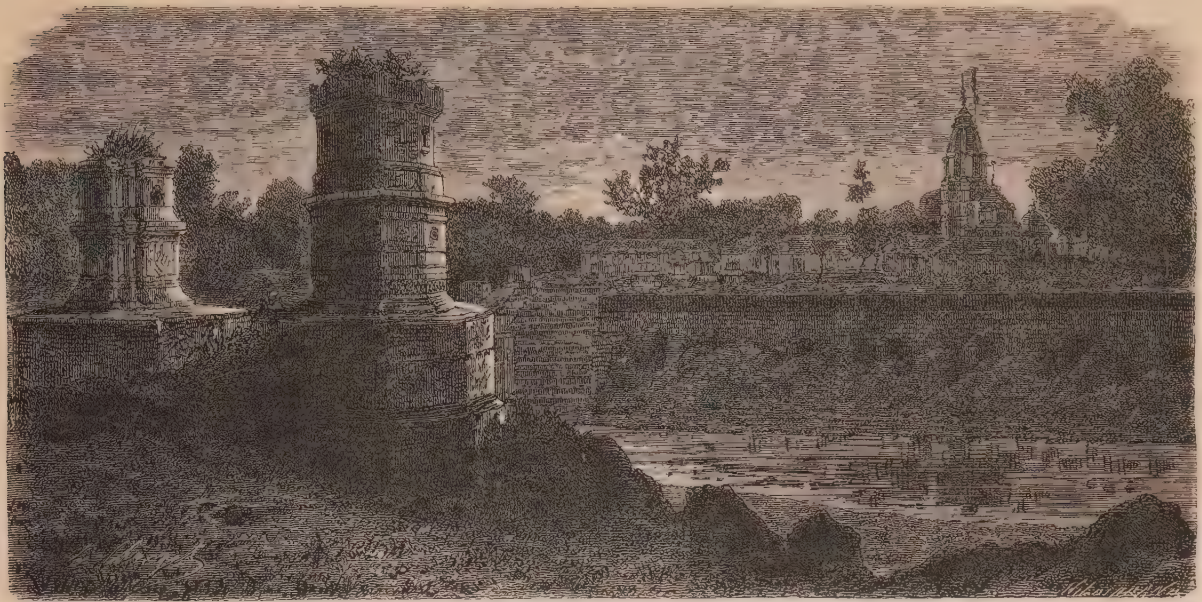
Façade du grand chaitya de Karli. — Dessin de E. Théron, d'après une photographie.

cours vastes et désertes, les chambres nues manquent de ces draperies, de ces peintures et de toute cette vie qui font la beauté des résidences royales de l'Inde. En revanche, chaque salle, chaque corridor a son histoire de meurtre ou de violence. Ayant usurpé eux-mêmes le trône des Rajahs maharates dont ils étaient les ministres, les Peichwahs se virent à leur tour assaillis par l'ambition des Scindiahs, des Holkars et des Anglais, et depuis leur accession au pouvoir, vers 1720, jusqu'à leur chute, en 1818, époque où le dernier fut détrôné et où son territoire devint possession anglaise,

leur histoire n'est qu'une suite de luttes et de désordres. Quelques-unes des anciennes maisons nobles donnent un air moyen âge au quartier de Boudhwar ou Mercredi; les grandes portes à lourds battants, les fenêtres en meurtrières, les murailles épaisses surmontées de créneaux ou de pignons massifs rappellent les constructions de la noblesse européenne au quatorzième ou au quinzième siècle; elles sont pour la plupart abandonnées et menacent ruine.

LOUIS ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Baroda (voy. p. 234). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALÉ,

PAR M. LOUIS ROUSSELET¹.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

LE DEKKAN OCCIDENTAL (suite)¹.

Les environs de Pounah. — Loni. — Ahmednagar. — Aurungabad. — Daoulutabad. — Les excavations d'Ellora.
Les temples d'Adjuntah.

A l'ouest de Pounah s'élève la colline de Parvati, couverte de temples et dominant le magnifique Jardin des Diamants (Hira-Baugh), jadis le séjour favori des Peichwabs. Là, au bord d'un bel étang, s'élève encore un de leurs palais d'été, élégant pavillon à colonnes, à demi caché par un bosquet touffu de manguiers. Les chambres en sont coquettement décorées, les corniches et les plafonds peints de fleurs et de fruits ; les balcons plongent dans le feuillage des arbres : des escaliers conduisent à l'étang, aux bords ombrés, couverts de petits kiosques et de chapelles. Une rampe mène au sommet de Parvati, jusque devant le fameux temple de cette déesse, qui renferme, entre autres curiosités, une statue en argent massif de Siva, tenant sur ses genoux les statues en or pur de Parvati et Ganesa. On prétend que ces idoles ont pour yeux de gros diamants.

Un des points les plus pittoresques de Pounah est le Sangâm, confluent de la Mouta et de la Moula : c'est l'endroit où les Hindous brûlent les morts ; les berges des deux rivières sont couvertes de cénotaphes et de kiosques, monuments purement commémoratifs, puisqu'ils ne recouvrent même pas de cendres ; ils ont un aspect gai et riant, qui s'accorde parfaitement avec les idées hindoues, d'après lesquelles la mort n'est qu'une heureuse transition de cette vie à une vie meilleure. De légers dômes, supportés par quelques colonnes élancées, ombragent une plate-forme, au centre de laquelle sont gravées sur une pierre les empreintes des pieds du défunt et une courte inscription. Le soir, ces petits pavillons sont remplis d'amis, de parents qui viennent causer, respirer l'air frais de la rivière et admirer le panorama de la ville, déroulant ses bazars et ses jardins jusqu'à la colline de Parvati.

Quoique Pounah soit aujourd'hui au pouvoir des Anglais, les Maharates la considèrent encore comme la

1. Suite. — Voy. p. 209.

capitale de leur pays, et les plus riches d'entre eux y reviennent souvent pour y jouir de ce qu'ils ont gagné ailleurs dans le commerce. Le plateau occidental du Dekkan, y compris le Kandeich et le Guzarate, est le berceau de cette race, si puissante dans ces derniers siècles. Envahi de bonne heure par la race aryenne, leur pays était déjà désigné du temps de Çakya Mouni sous le nom de Maha Rachtra, ou « le grand royaume ». Ses habitants, bien que pour la plupart cultivateurs, avaient su conserver toutes les prérogatives de la caste guerrière.

Le voyageur chinois Hiouen Thsang, au septième siècle, dit en parlant d'eux : « Ils estiment l'honneur et le devoir et méprisent la mort.... Leur roi a des goûts belliqueux et met au premier rang la gloire des armes ; en tout temps il nourrit plusieurs milliers d'hommes braves et plusieurs centaines d'éléphants sauvages¹.... » Ils étaient aussi, paraît-il, déjà célèbres pour leur cavalerie. Subjugués par les Musulmans, ils se soulevèrent vers la fin du seizième siècle, attaquèrent l'empire des Mogols, et victorieux de toutes parts, envahirent l'Inde entière en pillant les trésors. Delhi leur appartint et ils furent un moment les maîtres de tout le pays compris entre les Himalayas et la Krichnah. Alors les dissensions éclatèrent entre ces nouveaux monarques et les Anglais en firent leur profit. Le Maha Rachtra presque entier fut annexé au territoire de la compagnie des Indes. La noblesse s'expatria et trouva un refuge dans les cours de ces rois ; c'est là qu'il faut aller étudier les mœurs et les qualités militaires qui firent triompher ces *cosaques de l'Inde*². Quant aux paysans maharates, on apprend à les connaître dans tous les villages du pays. Ils sont généralement de stature moyenne, mais forts et trapus. Ils se nourrissent de grains, de légumes et de beurre, quelquefois de chair de mouton et de sanglier ; les boissons fortes leur sont permises par leur religion ; ils en abusent rarement, et arrivent à un grand âge : dans beaucoup de communautés on voit des vieillards de quatre-vingt-dix à cent ans.

Le climat de Pounah est infiniment plus agréable que celui de Bombay ; si l'été y est chaud et très-sec, les autres saisons sont rafraîchies par des pluies fréquentes. Le gouverneur de la présidence vient y résider avec sa cour durant plusieurs mois, et sa présence donne à la ville une animation et une gaieté que l'on ne voit plus alors dans la capitale.

Je ne fis à Pounah qu'un séjour d'une semaine, pour organiser mon voyage aux caves d'Ellora et d'Adjuntah. Le 14 janvier 1865, au matin, je me mis en route avec ma caravane ; tous mes hommes paraissaient contents de commencer la vie des jungles et cheminaient en causant et en riant. Après avoir fait vingt-quatre kilomètres d'une assez bonne route où les bœufs marchaient bien, à travers un pays plat et désolé, nous

atteignîmes le premier bungalow, près du village de Loni, pris par un auteur anglais, M. Thomas Coats, pour type des bourgades maharates¹. Il occupe un tertre élevé, fait peut-être de l'amoncellement des décombres de plusieurs siècles, et domine des jardins et des champs. De loin il a l'apparence d'une masse de murs de boue ruinés, avec quelques arbres rabougris, et çà et là un haut toit de grange pointu, en tuiles. A la base du tertre, une épaisse muraille de terre entoure le village : deux portes grossières y donnent accès. Ce qui paraissait de loin n'être qu'un tas informe de boue, ce sont les maisons des paysans, construites en briques séchées au soleil, avec toits plats en chaume, enduits de chaux et formant terrasse.

Le 16, au point du jour, j'arrivai à Ahmednagar ; les remparts et les tours élancées d'une forteresse défendent cette ville populeuse et commerçante, curieuse à visiter à cause du style mi-hindou mi-pathan de ses maisons et de ses bazars. Hors de la ville est une assez grande station militaire anglaise, dont les jardins et les arbres forment une oasis au milieu de la plaine desséchée. Je me fis montrer l'endroit où fut fondu le canon monstre de Bijapore, qui, selon les Hindous, lançait un boulet à trente kilomètres.

J'ai rarement vu un pays plus insipide que celui que nous traversâmes au delà d'A Ahmednagar : d'interminables champs de coton couvrant la plaine, quelques arbres maigres, et çà et là une montagne bleue à l'horizon. Le Godavéry arrose cette immense vallée ; en cette saison il est à sec, et son lit de plus d'un mille de large n'est qu'une nappe de sable fin et de cailloux.

Avec un vif plaisir, dans la matinée du 20, j'aperçus enfin les minarets d'Aurangabad. Cette ville se présente avec toute la beauté qui fait le charme des cités de l'Asie ; ses remparts, garnis de tours rondes, sont couverts d'un dôme de feuillage, au-dessus duquel se dressent les flèches élancées des mosquées et les hautes terrasses des palais.

Aurangabad contient aujourd'hui plus de vastes édifices ruinés et de jardins que de maisons habitées. L'empereur Aurangzeb, qui remplaça l'ancien nom hindou de Kirkhi par celui que porte la ville actuellement, y fixa sa cour, et fut la cause de sa splendeur passagère. Elle se relève aujourd'hui par les soins des Anglais, qui administrent le pays pour le compte du Nizam d'Hyderabad. Les nouveaux bazars sont larges et alignés, et les maisons d'un style élégant ; il s'y fait un commerce important de soies et de brocards indigènes, et aussi de fruits exquis qui s'exportent jusqu'à Bombay. L'ancien palais de l'empereur, sur le bord de la Doudhna, est une vaste ruine qui n'a jamais dû être bien remarquable. Aurangzeb est, du reste, le seul des Grands Mogols qui ait dédaigné les beaux-arts ; il ne nous a légué aucun monument comparable à ceux qu'élevèrent ses prédécesseurs. Près du palais est la tombe de Rabia Dou-

1. Julien, *Hiouen Thsang*, p. 202.

2. Malcolm, *Central India*.

1. Voy. Murray's *Hand-book*, p. 352.

rani, pour laquelle Aurangzeb, se surpassant, voulut faire un mausolée aussi beau que le Taj d'Agra, élevé par son père. Le tombeau ne fut qu'une mauvaise copie, mais il impressionne celui qui n'en a pas vu le merveilleux modèle.

A une petite distance de la ville, au milieu d'une belle pièce d'eau, est un autre mausolée remarquable, contenant les reliques du fameux saint mahométan Shah Soufi. Cette tombe est visitée chaque année par un grand nombre de pèlerins du Dekkan, cherchant la guérison de leurs maladies ou l'absolution de leurs fautes. Le climat d'Aurangabad jouit d'une très-bonne réputation : les fièvres y sont rares et le choléra inconnu, la ville se trouvant à cinq ou six cents mètres au-dessus de la mer. L'hiver y est frais, la température moyenne est alors de dix-huit degrés.

A trois ou quatre lieues au nord, un énorme bloc conique de granit, d'environ quatre-vingts mètres de haut, porte une des plus fameuses forteresses de l'Inde, Daoulutabad, le « Séjour de la Fortune ». Entièrement isolé au milieu de la plaine, il doit avoir de bonne heure attiré l'attention des races guerrières qui possédaient le pays ; à sa base s'éleva une grande cité, où quelques savants ont cru reconnaître la célèbre Tagara des Grecs. Plus tard, sous le nom de Deogurh ou « Demeure de Dieu », elle devint la capitale des rois du Dekkan. L'empereur Ala Oudin la leur enleva en 1294, et un de ses successeurs, Mahomed Togluck, frappé par la position imprenable du fort, voulut en faire la capitale de l'Hindoustan ; il força les habitants de Delhi à abandonner leur ville et à se transporter, au nombre de plus de soixante mille, à Daoulutabad. Ce n'est plus qu'une bourgade insignifiante.

La route qui conduit au sommet de la colline est une longue galerie pratiquée dans le roc, et ne recevant l'air et la lumière que par des lucarnes. On monte ainsi en pente douce, passant des grilles, des trappes et des herses, prêtes à arrêter celui qui aurait trompé la surveillance des sentinelles. A mi-hauteur, il faut gravir un escalier fort rapide, fermé par une plaque de fer horizontale et percée de trous ; en temps de guerre, cette plaque était couverte d'un brasier ardent, entre-tenu nuit et jour. On n'a pu établir d'une manière sûre à quelle époque remonte ce merveilleux ouvrage ; il est probablement contemporain des excavations d'Ellora. Au débouché de ce chemin, une belle porte sarrasine donne sur le rempart extérieur, mur de cinq mètres d'épaisseur, de seize de hauteur, formant sur le rebord du plateau une circonférence de plus d'une lieue. L'intérieur de la forteresse est divisé en neuf parties, par autant d'enceintes concentriques s'élevant les unes au-dessus des autres jusqu'à la dernière, qui les commande toutes.

Quelques kilomètres d'un pays accidenté me séparaient maintenant d'Ellora. Le 19, au matin, notre caravane gravissait la montée de Pipalghât, ouvrage assez considérable, fait, comme l'attestent deux colonnes placées au bord du chemin, par un noble de la

cour d'Aurangzeb ; pour plaire au zèle fanatique de son maître, ce courtisan se servit pour cela des matériaux de temples hindous détruits ; les dalles qui pavent la chaussée sont couvertes de sculptures indiquant leur provenance. La route débouche sur un vaste plateau couvert de mausolées et de tombes musulmanes en ruine pour la plupart, et cachant leurs dômes et leurs minarets sous le feuillage d'arbres séculaires. A l'extrémité du plateau est le village de Rauzah (le Paradis), autour duquel s'étend aussi un vaste cimetière mahométan ; là est la tombe de l'empereur Aurangzeb, le monument le plus simple qui ait été élevé en l'honneur d'un Grand Mogol. On y trouve aussi le mausolée d'un saint fameux, Berham Oudin, descendant du Prophète ; les portes en sont recouvertes de lames d'argent embossées de dessins délicats.

Les célèbres excavations d'Ellora, sur la face occidentale de la colline de Rauzah, prennent leur nom d'un petit village, à demi caché sous les arbres, au pied d'une haute muraille de roc formant un énorme croissant. Trente ou quarante caves constituent le groupe d'Ellora : on y trouve quatre temples ou *chaityas*, vingt-quatre monastères ou *viharas* bouddhiques, et aussi des caves du style jaïna, réunissant presque tous les caractères des deux autres. La grande importance d'Ellora vient de ce qu'elle nous permet d'étudier ainsi l'architecture souterraine des Hindous sur des travaux datant du quatrième au dixième siècle de notre ère.

Longeant la montagne à la hauteur des excavations, on passe en revue des temples d'une richesse indescriptible, des monastères aux proportions grandioses. Partout le roc est fouillé, travaillé en escaliers, creusé en appartements gigantesques ou sculpté en colosses aux figures de sphinx. La nature se joint aux travaux de l'homme pour ajouter à l'effet fantastique de ces lieux ; des cascades tombent devant les caves ; des ravins couverts de broussailles sillonnent la base de la montagne, des arbres séculaires emplissent les gorges profondes. Mais la merveille d'Ellora est le temple monolithique de Kaïlas, qui, au lieu de caves sombres et mystérieuses, présente un édifice grandiose taillé en entier dans un seul roc, avec dômes, colonnes, flèches et obélisques. Au centre d'une vaste cour s'élève la pagode principale, atteignant, avec ses clochetons et ses tours, une hauteur de trente mètres. Toutes ses proportions sont gigantesques et les ornements en parfait rapport avec la grandeur de l'ensemble. Un beau portique, recouvrant un double escalier, conduit à une vaste salle dont la voûte est supportée par plusieurs rangées de colonnes, et sur laquelle donnent les portes de cinq chapelles. Des balcons aux légers pilastres s'avancent sur la cour ; des bas-reliefs à milliers de personnages couvrent les murs. A l'arrière du temple, des éléphants et des lions, placés côte à côte, paraissent supporter sur leur dos l'édifice entier. Des passerelles de pierre réunissent le portique à un élégant pavillon placé en

avant ; de chaque côté se tient un obélisque gracieux et original. En contemplant cet ensemble magnifique, si plein de symétrie, de force et de grandeur, on se demande quel génie il a fallu pour concevoir et exécuter un pareil monument. Un défaut, un filon, un vide dans la masse de basalte, et cette œuvre de géants n'eût été qu'une tentative avortée. Le seul point par lequel pêche ce temple merveilleux est sa position encaissée ; ne trouvant point de bloc isolé dans lequel ils

pussent ciseler leur édifice, les architectes furent obligés de tailler le flanc même de la montagne ; ils formèrent ainsi une cour de cent vingt-cinq mètres de long sur soixante-deux de large, enfermée entre des parois perpendiculaires de roc dont la hauteur, à l'arrière du temple, dépasse trente mètres (sept seulement du côté de l'entrée). Il faut entrer dans la cour pour embrasser l'ensemble du merveilleux Kailas. De longues colonnades, garnissant la base de l'escarpement,



Banien de Surate (voy. p. 231). — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

renferment, dans une série de sculptures en relief, la plus belle et la plus complète de l'Inde, tous les dieux de la mythologie hindoue. La plupart des statues pèchent par les proportions ; mais elles ont la grandeur et la solennité qu'on admire dans les œuvres égyptiennes. Le style de ce monument, unique en son genre, étant certainement étranger, on a cru pouvoir attribuer l'édifice, avec quelque pro-

habilité, aux princes cholans, du sud de l'Inde, qui, vers le neuvième siècle, envahirent le Mahā Rachtra, accompagnés des hordes tamoules expulsées jadis par les Aryas.

Je passai une semaine à visiter toutes les excavations, puis je partis pour Adjuntah, situé à quatre-vingts kilomètres environ.

La vallée des grottes est à près d'un kilomètre de la



Le roi dans le grand sowari, à Baroda (voy. p. 236). — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

ville; un pittoresque sentier y conduit par un défilé étroit, resserré entre des montagnes et rempli d'arbres de haute futaie, parmi lesquels le banian, le *pipal*, le *nîm* et le *bâr*, géants des forêts de l'Inde. Des singes sautent de branche en branche, des perroquets s'ébattent sur les bords du torrent. Le précipice se resserre de plus en plus jusqu'au Satkhound, belle chute d'eau qui tombe, en rebondissant de roc en roc, d'une hauteur de près de cent mètres; là, le ravin tourne subitement à droite, et c'est dans la haute muraille à pic, faisant face au défilé, que se trouvent les caves. Sur une longueur de cinq à six cents mètres, la montagne est percée d'une ligne de portes et de vérandahs qui, placées à une grande élévation au-dessus du torrent, ne paraissent d'abord que des ouvertures insignifiantes, mais dont les dimensions sont immenses en réalité. C'est, au point de vue archéologique, la plus complète et la plus belle série de grottes purement bouddhiques de l'Inde, et aussi la plus intéressante pour le touriste.

La magnificence de ces monuments surpasse tout ce qui existe à Ellora ou dans le Konkan. Ce ne sont plus des cavernes taillées grossièrement, ornées de statues mystiques et étranges, mais de véritables palais, élégants, gracieux et décorés de peintures admirables. Ces fresques, que la main du temps a bien voulu épargner, ont pour la plupart conservé la vivacité primitive de leurs couleurs; elles forment un musée complet, peut-être la première curiosité de cette terre si riche en souvenirs. Les colonnes sont ornées de guirlandes de fleurs, de masques et de dessins géométriques d'un goût exquis; des rosaces, où les personnages et les animaux se mêlent aux contours délicats des arabesques, couvrent les plafonds, et les murs sont divisés en panneaux à sujets divers, types, costumes, mœurs de ces époques reculées: des religieux prêchant au peuple, qui les écoute avec admiration; des princes et des nobles adorant les emblèmes sacrés; des processions où l'on voit le roi à cheval entouré de sa cour, les éléphants portant les reliques et toute la foule du cortège se rendant au temple; des combats acharnés, des sièges où le choc des combattants, la rage des assiégés précipitant des pierres énormes du haut des murailles, les engins de guerre de toute sorte, sont reproduits avec une animation et une fidélité frappantes. A côté de ces scènes tumultueuses, des groupes pleins de grâce et d'expression représentent la vie privée; tous les secrets du palais, du harem ou du gynécée, du couvent, des écoles, nous y ont révélés. Malheureusement, ces peintures ne dureront plus longtemps; dès qu'elles sont écaillées sur un point, l'humidité détache la chaux, et le panneau tombe en entier. Les voyageurs anglais ont accéléré la dégradation par leur déplorable manie de collectionner; en maints endroits, ils ont détruit toute une fresque pour emporter une tête. Ces excavations ne sont point l'ouvrage d'une seule époque; les plus anciennes paraissent avoir dix-neuf cents à deux

mille ans, et les plus récentes datent sans doute du huitième ou du neuvième siècle.

Après quelques jours d'exploration, je regagnai Aurangabad, Pounah, et, le 26 février, je rentrai pour la troisième fois dans l'île de Bombay.

IV

LE KONKAN SEPTENTRIONAL.

Bassein, la vieille cité portugaise. Le chemin de fer et les castes. — Surate, les plantations de cotonniers. — Broach. — Les mines de cornaline de Ratanpour.

Vers le milieu de mai, je me remis en route. Pour gagner le nord de l'Inde, deux routes s'offraient à moi: la plus courte, par Indore et Gwalior, avait été déjà suivie par plusieurs voyageurs; l'autre, celle du pays des Bhils et du Rajpoutana, plus longue, plus difficile, plus dangereuse, mais plus inconnue. Les descriptions déjà anciennes de Tod et de Heber me promettaient de si grandes jouissances, que je n'hésitai pas à choisir cette dernière.

Un jeune peintre flamand, M. Schaumburg, dont j'avais fait la connaissance à Bombay, demandait à me suivre. J'acceptai sa proposition avec un vif plaisir. La connaissance que j'avais déjà de l'Inde et de ses habitants me faisait redouter l'isolement dans lequel j'allais me trouver, au milieu de contrées mal disposées pour les Européens et ne renfermant qu'un très-petit nombre d'Anglais. S'il est aisé de traverser l'Inde rapidement, d'un bout à l'autre, seul et sans crainte, en se tenant dans les provinces anglaises et en suivant les grandes voies militaires, il est bien difficile d'y voyager lentement, lorsqu'on passe au milieu de populations qui, sans être franchement hostiles, voient toujours l'étranger avec défiance.

Le 22 mai, je quittai définitivement l'île de Bombay: Jusqu'au nord de Salsette le pays m'était connu; la ligne de chemin de fer traversait ces belles forêts, que j'avais vues quelques mois auparavant dans toute leur splendeur et qu'un soleil brûlant commençait à dessécher. A la pointe nord de l'île, un magnifique viaduc en fer franchit le détroit de Ghora Bandar et domine un horizon superbe: d'un côté, le majestueux bras de mer se perd entre des rives boisées et des roches énormes; de l'autre, un long promontoire escarpé, couronné par les murailles de Bassein, ferme une baie d'un beau bleu, sur laquelle dansent une centaine de barques indigènes. Les remparts crénelés de l'ancienne cité portugaise ne défendent aujourd'hui qu'une forêt de cocotiers au-dessus desquels se montrent çà et là les tours ruinées des églises. Bassein fut une des plus florissantes colonies lusitaniennes. Le grand Albuquerque y est enseveli, et sa tombe de marbre est maintenant cachée sous les ronces et les lianes. Autour de Bassein, les collines sont surmontées de forts, de châteaux, de couvents, la plupart en ruine; dans nombre de villages du pays, l'élément portugais est encore important.

Au delà du petit village de Pâlghur, commencent des plaines couvertes à perte de vue d'aréquiers et de taras, palmiers distants les uns des autres d'une vingtaine de pas et formant une forêt clair-semée très-originale. Les habitants des rares villages vivent du produit de ces arbres qui leur fournissent : l'un, la noix d'arèque, et l'autre, un vin de palmè dont l'alcool est fort estimé dans la contrée. Ici, le chemin de fer était encore un objet de curiosité ; aux stations, une foule compacte, venue de tous les villages voisins, contemplait curieusement l'*hâg-ghary* « ou voiture de feu ». Quelques Banians courageux se confiaient au train ; mais il fallait voir avec quelle mine effarée ils se laissaient bousculer par les employés, qui, n'admettant pas d'hésitation, les poussaient et les entassaient sans pitié dans les wagons. Ces pauvres gens se soumettaient tristement, mais sans murmure, à la règle des chemins de fer de l'Inde, qui sépare les femmes des hommes, à cause du préjugé des castes : ils suivaient mélancoliquement du regard leurs compagnes, qu'un employé faisait entrer en masse dans une voiture à l'autre extrémité du train.

Nous approchons de Surate ; les arbres disparaissent ; le sol devient rougeâtre et se couvre de plantations de cotonniers ; jusqu'à l'horizon, des champs gris et secs produisant les espèces connues sous le nom de « Surat Broach », toutes « courte-soie », très-inférieures au coton d'Amérique. Du coton ! partout du coton ! vous cherchiez en vain un champ de blé dans cette immense plaine. Ici, le paysan avait arraché ses légumes pour planter du coton, et, à chaque station, il vous persécutait de questions sur la guerre qui ensanglantait l'Amérique, pays fabuleux dont il ne connaît pas même la position sur la terre.

Vers trois heures, les murailles de l'antique cité de Surate apparurent derrière de grands arbres, et le train s'arrêta dans une gare monumentale. Des *dhum-nis*, espèce de tartanes à deux roues, couvertes d'une bâche, et attelées de ces grands bœufs à bosses, si blancs et si beaux, pour lesquels Surate est à juste titre célèbre, stationnaient près de la gare ; j'en pris une, et j'allai parcourir la ville. J'y entrai par une brèche pratiquée dans les remparts, simples murailles sans glacis ni fossés, mais très-hautes, très-épaisses, et garnies de créneaux pour les archers. Ce mur délabré a conservé son nom pompeux d'Alampanah ou « Protecteur de la terre » ; il a dix kilomètres de développement et de nombreuses tours rondes le renforcent.

Surate, dont le nom signifie *la bonne ville*, faisait partie, du temps des Ptolémées, du grand royaume de Sou Rachtra ; c'est un des ports les plus antiques de la côte. Elle conserve peu de témoins de son ancienne splendeur. En 1827, un incendie détruisit plus de six mille maisons, et fut suivi d'une inondation qui fit périr nombre d'habitants. Le quartier que je visitai d'abord était précisément celui qui avait le plus souffert ; les décombres noircis remplissaient encore les rues, et ça et là se dressaient quelques maisons som-

bres, avec leurs murs de briques, leurs balcons sculptés et leurs colonnes de bois, seuls restes de fameux bazars. On aurait pu se croire au lendemain de la terrible catastrophe. Un air de tristesse régnait sur la cité ; je l'attribuai d'abord à l'aspect lugubre des ruines ; mais j'appris qu'un choléra terrible enlevait chaque jour des centaines de personnes. Des processions parcouraient les rues, promenant les statues des dieux ; les temples étaient entourés de femmes apportant leurs offrandes ; à chaque instant passaient de lamentables cortèges escortant un cadavre au bûcher.

Avec quel bonheur je respirai l'air frais du haut des quais qui longent la Tapti ! Le soleil couchant dorait les cimes des palmiers ; la majestueuse rivière coulait à mes pieds, avec son port en miniature, et quelques bateaux à vapeur se balançaient au milieu d'une flottille de *patemars* ; à ma droite, la forteresse des Nababs dressait ses hauts donjons au-dessus d'un amphithéâtre de toits et de terrasses. La partie basse de la ville, avoisinant le port, a été entièrement reconstruite ; les bazars y sont larges, bordés de belles maisons et pleins d'une foule bruyante de spéculateurs. Les rues étroites que je traversais étaient peu éclairées ; mais aux carrefours brûlaient d'énormes bûchers, dont les hautes flammes jetaient, sur la foule compacte de malades qui les entouraient, une lueur sinistre. Pendant les épidémies du choléra, les Hindous allument de grands feux pour purifier l'air et permettre aux pauvres de se réchauffer.

Les bazars de Surate m'intéressèrent beaucoup ; on y vend des soieries de toute beauté, et des objets d'art en fer forgé incrusté d'or et d'argent, méritant bien la réputation qu'ils ont sur toute la côte. Les Parsis possèdent à Surate plusieurs temples du feu. Ils constituent une notable partie de la population ; mais les Banians et les Jaïnas dominent : on rencontre dans les rues leurs prêtres, la tête rasée, drapés dans de larges manteaux. Ils se couvrent la bouche d'un voile, pour éviter d'avaler quelque insecte par mégarde, et tiennent à la main un petit balai, pour nettoyer l'endroit où ils s'assoient. Il y a ici, comme à Bombay, un hôpital d'animaux, connu dans l'Inde sous le nom de Pinjrapôl. Dans un vaste grenier de cet établissement, on jette tout le grain avarié des bazars, pour entretenir des millions d'insectes, cancrelats, vers, etc. ; on permet aux visiteurs de grimper à l'échelle du grenier pour contempler l'étrange spectacle.

Une des curiosités de Surate est le cimetière des anciennes factoreries européennes, contenant de très-beaux tombeaux des premières années du dix-septième siècle. La France, dans cette ville, possède encore une loge, c'est-à-dire un champ et une maison à demi ruinée, sur laquelle nous pouvons, si bon nous semble, arborer l'étendard national. Voilà ce qui reste du fameux comptoir fondé par Colbert.

Le 25 mai, au matin, je montai en wagon, à destination de Broach, à cent kilomètres plus au nord. Le

sol, toujours plat, dépourvu d'arbres, disparaît sous les plantations de cotonniers ; c'est, du reste, le district qui produit la fameuse espèce dite *Fair Broach*. Vers la station d'Uncleysur, le pays se ravine, grâce surtout aux fréquentes inondations de la Nerbouda, qu'on franchit en avant de Broach. Ce fleuve est, après l'Indus, le plus important des tributaires de la mer d'Oman ; il arrose le centre de l'Inde et sert de limite entre l'Hindoustan et le Dekkan ; les Hindous le révèrent autant que le Gange. Il se jette dans le golfe de Cambaye, à quelques milles de Broach ; devant cette ville son lit a plus de trois kilomètres. La compagnie a jeté sur ce fleuve un beau pont tout en fer, composé de

soixante-cinq piles triples d'une hauteur de vingt-cinq mètres au-dessus du niveau moyen des eaux, que les crues de la mousson élèvent avec rapidité.

Broach est l'ancienne Barygaza mentionnée par Arrien et Ptolémée ; ce fut un des premiers ports ouverts aux Grecs par les traités qu'ils conclurent avec les rois du Sou Rachtra et du Konkan ; elle ressemble beaucoup à Surate. La grande curiosité de Broach est la Chandi Musjid, ou Mosquée d'Argent, qui renferme les mausolées des Nababs : l'un d'eux est recouvert de lames d'argent, qui ont valu son nom pompeux à tout l'édifice ; quelques sarcophages sont en marbre blanc, richement ciselés et placés sous des dais de velours.



La garde royale, à Baroda (voy. p. 238). — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

Les fameuses mines de cornaline de Ratanpour sont à vingt-neuf kilomètres à l'est de Broach. Jusqu'à Soukal Tirth, la route suit de profonds ravins creusés par les eaux et débouche enfin sur une plaine bien cultivée. Ce village, au bord de la Nerbouda, renferme de très-beaux temples des plus fréquentés par les dévots de la province. Tout près s'élève le fameux *Kabira bār*, le plus vieux et le plus fort banyan de l'Inde. D'après la tradition, il fut planté par le sage Kabira, bien avant l'ère chrétienne. Par l'accroissement continu de ses branches et de ses arcs-boutants, il était arrivé à couvrir une circonférence de mille mètres, mais un ouragan en renversa une portion considérable

au commencement du siècle, et il est aujourd'hui réduit à six cents mètres. Le tronc central a disparu depuis longtemps et l'emplacement en est occupé par un petit temple ; l'enchevêtrement des branches et des racines est tel et le feuillage est si sombre qu'il n'est pas facile de pénétrer sous cette voûte fantastique. Le sol humide et spongieux fourmille de serpents et de scorpions et des nuées de vampires vivent dans ses feuilles. Cet arbre à lui seul est une petite forêt vierge.

Sur la rive opposée de Nerbouda commence une couche de sable fin, très-fatigante pour nos chevaux, et couvrant le pays jusqu'au village de Minawara, à dix kilomètres de là. A mesure que nous avançons, le sol



La cour du Guicowar, roi de Baroda (voy. p. 239). — Dessin d'Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

se parsème d'une quantité d'agates, à couleurs et à dimensions variées, dont le nombre va en augmentant; auprès de Ratanpour, la terre en est littéralement couverte. Les mines, à quelques kilomètres de cette ville, s'étendent au bas d'une colline peu élevée. D'innombrables galeries traversent une couche épaisse de glaise ou de terre à poterie, dans laquelle sont incrustées les cornalines et les agates. Des milliers d'Hindous y sont occupés. Transportées près de la ville, ces pierres précieuses sont étalées dans les champs et exposées au soleil. On les y laisse huit à dix mois, afin que leur couleur augmente d'intensité. Ensuite elles sont recueillies et cuites dans des pots de terre sur un feu d'excréments de brebis; les autres combustibles, paraît-il, ne valent rien pour cette préparation. Les cornalines changent alors leur couleur noire naturelle pour une teinte d'un rouge vif. Le village renferme plusieurs établissements où ces pierres sont travaillées en boules, pendants et autres objets, que l'on exporte ensuite en Afrique et en Arabie. Ces mines sont restées sous la direction exclusive des indigènes; les machines et les méthodes qu'on y emploie prouvent que les Hindous sont plus laborieux et plus entreprenants qu'on ne veut bien l'admettre d'ordinaire.

Le 29 mai, je quittai Broach. A quelques kilomètres de distance, le chemin de fer pénètre sur le territoire du Guicowar, puissant roi maharate. L'aspect du pays change subitement. Aux uniformes plaines grises succède une riante campagne, à végétation luxuriante, avec des champs de maïs, de *bajry* (espèce de millet), de canne à sucre et de *jowar* (espèce d'orge) à perte de vue. Ce district a la réputation d'être le plus fertile de l'Inde; les Hindous l'appellent le jardin du Guzarate, qui, à son tour, est le jardin de l'Hindoustan. De beaux groupes de manguiers, de figuiers et de tamarins ajoutent à la beauté du paysage; les ha-maux se cachent dans de beaux vergers et les toits de chaume paraissent à peine sous les feuilles de magnifiques cucurbitacées. On entend partout le grincement des roues à norias et le chant cadencé des travailleurs aiguillonnant les bœufs employés aux citernes; l'eau coule en mille ruisseaux. On ne peut se figurer l'air de gaieté et de contentement qui règne chez les habitants de ce sol favorisé; les hommes conduisent en chantant leurs charrues, accompagnés de femmes aux formes élégantes et robustes; les enfants gambadent dans les blés ou éloignent des épis les bandes de perroquets et autres voleurs ailés; debout sur un vieux tronc, ils crient à tue-tête et lancent de petites pierres avec leur fronde.

La station du chemin de fer est à sept ou huit kilomètres de Baroda, près d'un petit camp permanent anglais. Heureusement, muni de lettres de recommandation, je me trouvais bientôt installé avec les miens sous le toit hospitalier d'un officier anglais, dans un vaste et charmant bungalow occupant le bord de la petite rivière Vichvamisra, au milieu d'un groupe de nîms magnifiques.

V

BARODA.

La ville et les faubourgs. — Tatia Sahib. — Harribakti. — L'sowari de l'Étoile du Sud. — Entrevue avec le Guicowar.

Baroda est la capitale des États d'un des plus puissants rajahs de l'Inde, le Guicowar. Mon futur compagnon de voyage, M. Schaumburg, ne devait me rejoindre qu'une semaine après mon arrivée, et je remis à ce moment-là ma première visite au souverain. Pour occuper ces quelques jours, j'allai visiter quelques personnes influentes de la cour en compagnie de mon hôte, capitaine anglais, et parcourir la ville, que relie au camp anglais une belle route d'une lieue de long, traversant une campagne charmante. Les grands arbres qui la bordent ont des branches mutilées, en punition, paraît-il, du crime commis par un perroquet : perché sur l'une d'elles, l'oiseau infligea à la pourpre du prince un indigne affront; l'intercession des courtisans parvint à sauver les arbres eux-mêmes.

De l'autre côté de la Vichvamisra, que traverse un vieux pont hindou à deux rangées d'arches superposées, nous entrons dans des rues étroites fourmillant de monde et à travers lesquelles il nous faut une heure pour atteindre les portes de la ville. Ces bazars extérieurs renferment au delà de cent cinquante mille âmes, beaucoup plus que la ville elle-même; les maisons sont presque toutes en bois et du style pittoresque particulier au Guzarate; des pagodes, des idoles sont placées à tous les carrefours, surmontées de bannières aux vives couleurs.

Enfin s'ouvre devant nous une grande porte, flanquée de hautes tours rondes; la façade est peinte de monstres et de divinités; les soldats du Guicowar nous présentent les armes et nous entrons dans la ville. Deux larges rues à angle droit traversent la cité d'un bout à l'autre et la divisent en quatre quartiers, trois renfermant les maisons des nobles et des riches, et le quatrième le palais du roi. A la rencontre de ces deux voies un immense pavillon, dont la base est formée de hautes arches en pierre, supporte une pyramide élevée, en bois, à plusieurs étages de balcons, couronnée d'une grande horloge; en quelque lieu que l'on se trouve, on a toujours devant les yeux cette tour monumentale, avec ses étages peints de différentes couleurs, et qui ressemble beaucoup aux pagodes de la Chine. Nous descendons de voiture devant le palais de Tatia Sahib Kilidar, le beau-fils du Guicowar.

Mon compagnon s'engagea sans hésiter dans un escalier sombre, presque perpendiculaire et tellement étroit que je touchais facilement les murs de mes coudes; le sommet était fermé par une lourde trappe, qu'un domestique nous ouvrit, puis referma derrière nous. Le capitaine m'expliqua la raison de ce genre d'architecture : les nobles maharates, simples fils de paysans, étant arrivés dans ce pays en usurpateurs, avaient fait chacun de son palais une forteresse aux abords difficiles. Plus tard leurs querelles constantes

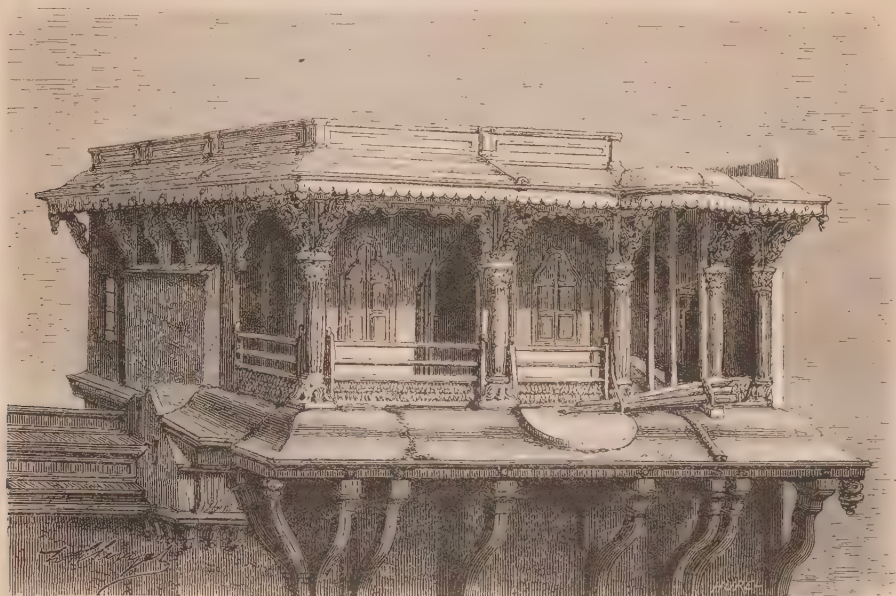
avec le souverain leur avaient fait conserver une mesure de précaution qui les tenait à l'abri du poignard des assassins. L'escalier débouche toujours dans un corps de garde, la surprise est impossible; un homme seul défendrait aisément l'entrée contre cent.

Nous traversons de grands appartements, plusieurs cours et un labyrinthe de corridors. La maison paraît remplie de soldats et de gens de la suite du Kilidar; elle ressemble plus à une caserne qu'à un palais; les uns jouent aux dés, d'autres chantent en s'accompagnant du luth, et beaucoup dorment étendus sur les tapis. D'étage en étage, nous sommes reçus par un huissier à canne d'argent qui nous montre le chemin; au cinquième, nous sortons sur une immense terrasse qui couvre tout le palais et autour de laquelle sont rangés des appartements élégants, précédés de galeries à colonnes. Contrairement aux habitudes européennes qui relèguent les domestiques aux étages su-

périeurs, le maître de la maison occupe toujours ici la partie la plus élevée de sa demeure; c'est en effet la plus fraîche et la plus agréable. Hors de portée des émanations des bazars, les appartements reçoivent librement l'air, et les terrasses, stuquées et abritées du soleil par des tentes, se transforment en vastes salons.

Le Kilidar est un homme de vingt-cinq à trente ans et le plus parfait type du Maharate; son buste nu et bronzé est d'une forme parfaite, ses traits fins et distingués sont d'une grande beauté, sa physionomie a quelque chose de farouche, bien que ses grands yeux noirs toujours en mouvement, les riches boucles qui pendent à ses oreilles, et les colliers de perles qui s'étaient sur sa poitrine lui donnent un air efféminé. Je causai longuement avec lui de l'Europe, de l'objet de mon voyage, de mes projets.

Une grande dame hindoue, veuve du trésorier royal Harribakti, qui se plaisait à fréquenter la haute société



Pavillon de la reine, dans le palais de Baroda. — Dessin de H. Clerget, d'après les dessins de M. L. Rousselet.

européenne, voulut bien aussi nous recevoir. Rare occasion dans ces pays, que de pouvoir pénétrer chez une dame de grande fortune et de haute caste! Les règles du *zenanah* (harem) sont si strictes, les préjugés si enracinés, que les dames veuves elles-mêmes n'osent que rarement s'affranchir du *purdah* (rideau): c'est, dans l'Inde, le mot usuel pour désigner la vie du harem.

La veuve Harribakti nous reçut dans un salon tendu de damas et magnifiquement décoré; drapée dans un léger voile de soie rose et à demi couchée sur des coussins de velours, elle brillait au milieu de toutes ses richesses; sa figure était d'une beauté frappante, son costume étincelait de pierreries et d'or. A notre entrée, elle se souleva doucement, et nous ayant tendu la main, nous invita à prendre place à ses côtés. Sa voix douce donnait à l'élégante langue ourdhou une harmonie toute particulière; elle m'adressa de nom-

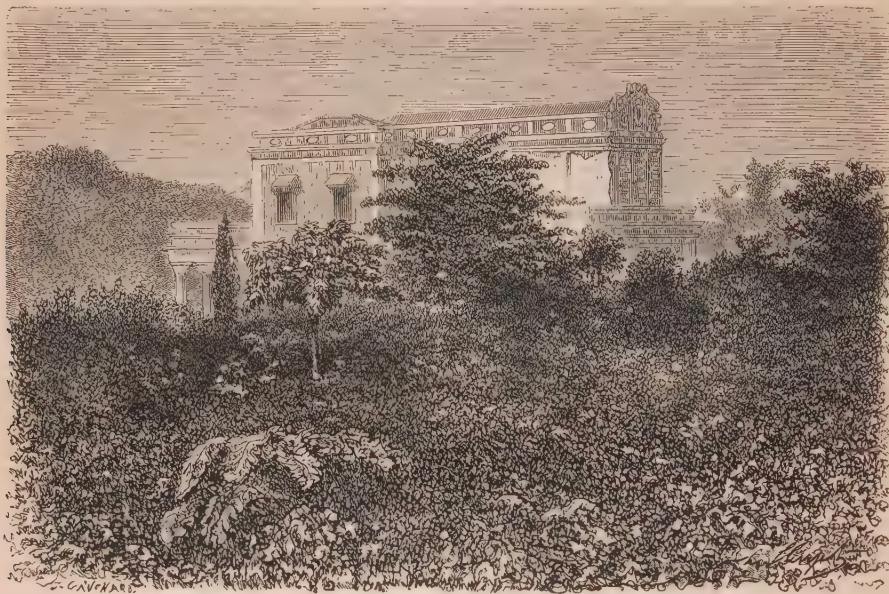
breuses questions sur Paris, sur nos mœurs françaises et principalement sur les costumes de nos dames. Mes réponses la faisaient parfois éclater de rire, mais ce qui l'étonnait le plus, c'est que nos dames pussent se résoudre à aller à pied dans les rues et les promenades publiques. Sa conversation vive et animée sur des sujets divers, les mots anglais qu'elle y introduisait, indiquaient chez cette femme un degré d'éducation que l'on ne s'attend guère à trouver dans les murs d'un *zenanah*. Elle m'invita avec aménité à renouveler ma visite, et me présenta elle-même le *pânsopari*, mélange de bétel, d'arèque et de chaux qu'il est d'habitude d'offrir aux personnes distinguées qui se retirent après une entrevue: c'est une mixture peu agréable à mâcher les premières fois, mais on s'y habitue vite; le maître de la maison verse aussi de l'eau de rose sur les mains et la barbe de ses visiteurs.

Le lendemain, 11 juin, j'écrivis au Guicowar pour

lui annoncer officiellement notre arrivée et lui demander entrevue; la réponse me vint le soir même, apportée de vive voix par son secrétaire particulier, un *kayeth*, plein de diplomatie et parlant très-bien l'anglais. Le roi nous envoyait ses *salâms* en nous invitant à assister le lendemain à un grand *sowari* ou procession militaire. Il avait fait préparer un endroit d'où nous pourrions voir toute la cérémonie, et de plus il avait donné l'ordre qu'un équipage de la cour et un éléphant fussent à notre disposition pendant tout le temps de notre séjour à Baroda.

A l'heure convenue, le *kayeth* Ruttauram vint nous chercher; la route était encombrée d'une foule compacte se rendant à la fête, et c'est avec peine que les cavaliers escortant notre voiture réussissaient à force d'imprécations et de coups à nous frayer un chemin. Les abords de la rivière étaient couverts de monde, toutes les maisons décorées de bannières et d'oriflammes.

Je n'ai jamais eu depuis l'occasion de voir le peuple hindou sous des couleurs plus belles et plus riantes que ce jour-là. On se serait cru au moyen âge, tant les costumes brillants et les allures de la foule qui se poussait au bas de notre estrade rappelaient les descriptions de cette époque. Ici des paysans, aux énormes turbans de toile écru, s'avancent en se tenant par la main, le nez au vent, les yeux écarquillés, et suivent avec admiration un athlète royal, géant aux allures de spadassin. Leurs femmes, gracieusement drapées dans le sarri de soie du Guzarate, surchargées de pesants ornements d'or et d'argent, s'arrêtent devant les étalages de fakirs demi-nus qui exhibent des idoles et racontent des légendes. Plus loin, des bourgeois de la ville, marchands et écrivains, vêtus de blanc, coiffés de petits turbans de couleur et l'encrier de cuivre pendu à la ceinture, forment un cercle animé; ils critiquent la nouvelle acquisition du prince, qui ne peut



Notre résidence du jardin des Perles (voy. p. 239). — Dessin de H. Clerget, d'après M. L. Roussellet.

leur valoir que de nouveaux impôts. Des Maharates aux habits brodés d'or, la rapière au côté; des buniahs du bazar; de pauvres Dhers, demi-nus avec leurs traits farouches, leurs simples colliers de coquillages, leurs arcs et leurs flèches; de gaies bayadères en pantalons collants, suivies de leurs musiciens, passent et repassent au milieu de la foule du peuple. Voici des hérauts d'armes à cheval, avec leurs longues trompettes entourées de draperies; ils font faire place à un seigneur. Celui-ci, couvert de velours et de pierreries, le front ceint d'un *sirphej* (diadème) en diamants, qui cache à demi sa toque, arrive en caracolant sur son cheval richement caparaçonné: c'est quelque jeune noble qui se rend avec sa suite au palais pour joindre le *sowari*. D'élégants *rutts* (voiture hindoue) surmontés de légers dômes dorés d'où pendent des rideaux de soie, passent entraînés par quatre bœufs blancs, les cornes dorées et la bosse peinte en bleu: ce sont les équipages des

dames de la cour, qui vont se poster derrière quelque treillis de marbre pour voir la cérémonie. Les rideaux s'entr'ouvrent de temps à autre, mais d'une manière si discrète que l'on aperçoit seulement deux beaux yeux curieux. De jeunes esclaves, vêtues de rose, s'accrochent aux marchepieds des voitures de leurs maîtresses, dont elles prendront peut-être demain la place.

Les scènes varient à l'infini; une magnifique girafe scellée, bridée et pompeusement harnachée, est conduite à travers les bazars par des serviteurs du roi; elle excite sur son passage l'admiration de la multitude, qui pousse des exclamations capables d'effrayer un animal moins timide. En l'air plane un brouhaha de cris, de chants, de musique, près duquel le bruit d'une fête parisienne serait presque le silence. Je ne me lassais pas de contempler ce spectacle si nouveau pour moi, et qui dépassait tout ce que j'avais espéré. Ruttauram, qui voyait mon admiration, me répétait sans



L'étendard royal, dans le grand sowari, à Baroda (voy. p. 238). — Dessin d'Emile Bayari, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

cesse : « Ce n'est rien, Sahib ; c'est le sowari du Guicowar qu'il vous faudra trouver beau ! »

Elle arriva enfin cette procession, si impatiemment attendue ; les soldats du guet firent débarrasser la voie et le plus profond silence régna parmi le peuple.

D'abord vinrent les troupes du rajah, commandées par des officiers européens, puis les corps arabes, les escadrons de cavalerie maharate, les *purdassis*, l'artillerie de campagne, les mousquetaires, les haliebardières, les canonniers à dromadaire, enfin, dit-on, douze mille hommes de l'armée guicowarienne : le défilé dura plus d'une heure. Derrière s'avancait le porte-étendard royal : assis sur un superbe éléphant peint et couvert de housses brodées, il portait un drapeau en drap d'or de plus de douze mètres de haut. Autour de lui les cavaliers d'élite, chargés dans les combats de la défense de l'étendard. Armés de longues lances et de larges *tarwars* (sabres recourbés), les mains couvertes de gantelets d'acier, ils sont vêtus avec une richesse inouïe : leur justaucorps de velours cramoisi, leur culotte collante et leurs souliers pointus font le plus parfait costume de chevalier qu'il soit possible d'imaginer. Les uns portent un petit morion d'acier tenu par le turban, et une cotte de mailles sarrasine ; d'autres ont d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodées. Les points de leurs lances sont argentées, et leurs boucliers, en peau transparente de rhinocéros, ornés de bosses en or. Après eux vient un immense orchestre de tambours de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'immense paire de grosses caisses portées par les éléphants ou les chameaux jusqu'au petit tam-tam ; ils sont plus beaux à voir qu'agréables à entendre. Suivent les nobles et barons du royaume ; chacun d'eux, couvert d'or et de pierreries, monte un magnifique cheval dont la robe se distingue à peine sous les harnais et les brides plaqués d'argent et la riche housse brodée. Ils passent fièrement, lance au poing, faisant cabrer leurs coursiers à la manière hindoue ; autour d'eux se pressent les serviteurs, portant leurs bannières, et les hérauts qui s'égosillent à proclamer la gloire et la magnificence de leurs maîtres. Ce froissement de riches étoffes, ce cliquetis d'épées et de bijoux, ces beaux jeunes gens sur leurs chevaux bondissants, toutes ces plumes, ces lances, ces banderoles forment un cortège étincelant auprès duquel pâlissent nos plus grandes cérémonies.

La noblesse est suivie par les hauts fonctionnaires du royaume, les ministres, les gouverneurs de provinces, les grands prêtres et les principaux courtisans. Chacun de ces personnages est monté sur un bel éléphant dont l'immense couverture à franges d'or traîne jusqu'à terre. Quatre-vingts éléphants, appréciant la richesse de leurs ornements, défilent ainsi d'un air grave et majestueux ; la plupart ont la trompe et le front peints de dessins fantastiques et portent sur la tête de hautes aigrettes de plumes blanches. Chaque dignitaire est assis, les jambes croisées, dans un riche *haodah* (siège de gala) d'argent, et au-dessus de lui s'étale un

splendide parasol, dont le degré de richesse indique le rang occupé à la cour. Cette partie de la procession est réellement féerique. Avec quel goût cette cérémonie avait été ordonnée ! comme tous ces soldats, ces cavaliers, ces éléphants avaient été habilement groupés pour frapper l'esprit de la multitude ! comme l'attention avait été adroitement entretenue par cette magnificence progressive jusqu'au roi, le héros du sowari !

Le voilà qui s'avance, précédé de sa famille, et ses filles et ses fils montés sur de superbes éléphants. Celui sur lequel siège le roi est un animal gigantesque. L'*haodah* en or massif, présent de la reine d'Angleterre, est tout étincelant de pierreries. Le Guicowar y est assis sur des coussins brodés ; il porte une riche tunique en velours rouge sur laquelle se détachent une profusion de magnifiques bijoux ; son turban porte une aigrette en diamants où étincelle la fameuse *Étoile du Sud*. Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'éléphant, quatre hommes sont debout sur des marchepieds ; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde, et les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui de minute en minute déploie un large drap d'or en s'écriant : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable. » La foule se prosterne jusqu'à ce que l'éléphant soit passé. L'animal, entièrement caché sous ses ornements, semble une montagne d'or étincelante de diamants ; des hommes l'entourent en brûlant des parfums dont la fumée bleuâtre donne à la scène quelque chose de mystique.

Bientôt nous entendîmes tonner les canons, annonçant le moment de la bénédiction solennelle ; puis le cortège repassa dans le même ordre, et c'est à huit heures seulement que nous regagnâmes le bungalow du capitaine. Je croyais rêver ce soir-là en me rappelant toutes les magnificences de la journée.

Le 16 juin, Ruttauram vint nous inviter de la part du roi à nous rendre au palais ; il monta avec nous en voiture, et une heure après nous descendions devant l'entrée principale, simple perron de quelques pieds de haut sur lequel se tiennent les grand'gardes écossaïses. Les appartements, décorés de tentures, sont d'un ensemble assez riche, mais petits. Nous arrivons à l'immense terrasse supérieure, sur laquelle s'élèvent de tous côtés des kiosques et des pavillons, quelques-uns ayant jusqu'à quatre étages. Cette masse de constructions, plantée au sommet d'un édifice presque tout en bois et dont les fondations trempent dans un sol humide, dénote beaucoup d'audace de la part des architectes et encore plus de confiance de la part du roi ; les termites pourraient bien un jour faire écrouler cet imposant amas.

La surface que couvre le palais est telle que la terrasse forme un labyrinthe de cours et de corridors nécessitant un guide. Nous longeons une galerie dont le sol est littéralement couvert de souliers : c'est l'anti-

chambre royale. L'étiquette orientale oblige tout visiteur à laisser ses chaussures à la porte avant d'arriver en présence du roi, de même que chez nous il est d'usage d'ôter son chapeau. Collection complète, depuis le soulier doré à la pointe d'un pied de long jusqu'à la microscopique pantoufle de soie. Un bon courtisan eût pu, en examinant ces souliers, nous indiquer le rang, la caste et l'âge de toutes les personnes en ce moment chez le roi. Notre titre d'Européen nous exempta de cette coutume, et nous entrâmes bottés dans la longue véranda où le rajah tient sa cour.

Un *choubdar*, huissier à bâton d'or, nous fraya un passage à travers la foule de solliciteurs, d'officiers et de courtisans ; il annonce notre arrivée au prince par le *Maharaj! Salâm!* d'habitude. Le roi se lève, fait quelques pas vers nous, et Ruttauram nous ayant présentés, nous serre à chacun la main et nous fait asseoir à côté de lui sur un large banc de bois élégamment sculpté qui lui sert de trône. Ce banc est le seul meuble de la galerie, hors l'escabeau de Bhao Sahib, général en chef des armées. Les autres personnes, quel que soit leur rang, s'assoient par terre dans la posture habituelle aux Orientaux. C'est donc une haute marque de considération que d'être admis sur le banc royal. Quoique très-sensible à cet honneur, j'eusse préféré une chaise ; mais le Guicowar, détestant les coussins comme une invention efféminée, les a bannis de la salle du trône.

Les premiers moments de notre entrevue furent silencieux. Après quelques mots de politesse asiatique, il me demanda la permission de continuer son hokah, et resta comme absorbé dans cette opération intéressante ; en réalité, il voulait étudier nos physiologies avant d'engager la conversation. Je lui rendis la pareille et j'eus tout le loisir de voir à quel homme j'avais affaire. Il était vêtu d'une manière qui contrastait fortement avec son costume du sowari ; habillé avec goût en toile blanche et chaussé à l'européenne, il n'avait sur lui ni la moindre broderie, ni le plus petit bijou. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, aux formes robustes et régulières, au dos un peu voûté. Sa figure est brunie par le soleil, mais par la teinte naturelle de sa peau est assez claire ; ses traits caractéristiques donnent une parfaite idée de cet homme remarquable, qui réunit à une excessive bonté dans ses rapports ordinaires une cruauté inouïe dans d'autres circonstances. Il porte une légère barbe courte, qu'il a soin de tenir hérissée, à la manière maharate, en la brossant à rebrousse-poil, et sa tête est complètement rasée, moins une petite mèche au sommet de la nuque. Ses manières sont pleines de courtoisie et d'affabilité, mais plutôt bourgeoises ; au lieu de se tenir inaccessible comme les autres rajahs, il ouvre son palais à tous ceux qui ont à lui soumettre une réclamation ou à lui apprendre quelque chose.

Après qu'il eut donné son hokah à un serviteur, il commença ses questions sur mon voyage et fut charmé de voir que je lui répondais directement dans

son idiome guzarati. Pendant quelques heures nous causâmes : il passa en revue, avec intérêt, tous les États de l'Europe, me demandant leur importance, leur revenu, leur forme de gouvernement, leurs rapports entre eux. Il paraissait assez au courant des affaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et l'accroissement du pouvoir moscovite dans l'Asie centrale le préoccupait beaucoup. Les autres nations lui étaient inconnues. Au moment de nous séparer, il me serra la main en m'exprimant le plaisir qu'il ressentait de ma visite, et je crus comprendre que ce n'était point là une simple phrase de circonstance. Il me fit promettre que je viendrais le voir tous les matins pendant mon séjour à Baroda, et comme je présentai quelques excuses, en m'appuyant sur le trajet considérable qui séparait ma demeure du palais, il m'annonça qu'il me faisait préparer une résidence dans un lieu plus rapproché.

L'origine et l'histoire de la dynastie des Guicowars sont intéressantes. Leur nom de Guicowar, qu'ils n'ont voulu abandonner pour aucun autre titre et dont ils sont fiers, signifie en maharati *gardeur de bestiaux*. Ils descendent d'une de ces familles de paysans maharatas qui, après le règne d'Aurangzeb, se rangèrent sous la bannière des Peichwas pour envahir l'empire mogol. Pillaji Guicowar, ancien domestique, devint le fondateur de la dynastie. Il commandait une partie de l'armée de ces princes, lorsqu'il s'empara, en 1724, de tout le royaume de Guzarate et de Kattywar que possède encore le souverain actuel, Khunderao.

Quelques jours après notre visite, le roi nous annonça que notre nouvelle demeure du Moutibaugh était préparée. Le Moutibaugh, ou « Jardin des Perles », est un élégant palais d'été, à une petite distance des faubourgs. Une longue rangée d'édifices de construction hindoue occupe un côté du jardin, qui est planté d'arbres fruitiers et de jolis bosquets ; des statues, des jets d'eau, des kiosques en font un endroit charmant, et un énorme pavillon au centre enferme un musée considérable de curiosités européennes. Notre résidence était embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays, la fraîcheur, l'ombre, un luxe confortable et une vue riante. Un nombreux domestique avait été mis à notre disposition, et notre table était entretenue à ses frais des mets les plus recherchés et des meilleurs vins d'Europe.

Une fois installé au Moutibaugh, je devins un des hôtes assidus du palais ; tous les matins, je m'y rendais en voiture et passais plusieurs heures avec le Guicowar. L'amitié que le roi avait pour moi allait en augmentant, et tous les courtisans, attentifs aux fantaisies du maître, me témoignaient le plus grand empressement. Je vivais ainsi de cette existence de cour, si semblable à ce que vit l'Europe au moyen âge. Parmi mes nouveaux amis, un de ceux que j'estimais le plus était Bhao Sahib, le favori du roi ; la franchise de ses manières et l'estime qu'il me manifestait sans y mettre la vulgarité des autres courtisans, me plu-

rent, et nous devînmes par la suite très-intimes. Le matin, à son réveil, le Guicowar appelait Bhao; il n'ouvrait les yeux que lorsque ce fidèle serviteur était devant lui : « afin, me disait-il, que la première personne sur laquelle tombe mon regard me produise une impression agréable; car c'est de la bonne ou mauvaise disposition du matin que dépendent les affaires du reste de la journée. »

Le palais de Baroda n'a rien de curieux; son immensité seule frappe. Quant aux appartements, ils sont ornés avec beaucoup de luxe et peu de goût; les meubles et les objets de fabrication européenne jurent avec les tentures hindoues et les colonnes sculptées. Le trésor royal occupe de grandes chambres à murs épais, fermées de portes en fer, que gardent de nombreuses sentinelles. Cette collection est ce que l'on peut imaginer de plus beau en fait de pierreries : des rivières de diamants, des diadèmes, des colliers, des bagues, des bracelets, tout cela provenant du pillage des trésors du Meywar, du Guzarate, du Malwa, des costumes, des manteaux brodés de perles et de pierres précieuses, d'une richesse inouïe. Parmi ces bijoux, dont la valeur se compte par centaines de millions, se distinguait un collier que le Guicowar venait de faire monter et sur lequel brillaient la fameuse *Étoile du Sud*, l'*Étoile de Dresde* et autres diamants d'un gros-seur remarquable, sans doute le plus riche collier du monde. Le trésor des Guicowars est célèbre dans l'Inde et nul autre rajah ne peut rivaliser avec eux sur ce point.

Les troupes du Guicowar, habillées et armées comme les cipayes de l'armée anglaise et commandées par des officiers européens, constituent une force bien disciplinée de quinze mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie; sur elles s'appuie l'armée irrégulière, dont le chiffre ne peut être fixé, mais que l'on peut calculer à plus de cinquante mille hommes. L'un des régiments porte le costume des grand'gardes écossaises de la reine d'Angleterre; il est monté avec un grand luxe; une des batteries d'artillerie destinée au

service spécial du roi a des canons en argent; on la décore du nom pompeux de *Dulbadul*, ou le « Nuage de fumée ».

Le Guicowar entretient à sa cour un grand nombre de bouffons, personnages importants; leurs plaisanteries, parfois du plus mauvais goût, n'épargnent personne. Rangés autour du trône, ils attaquent de leurs saillies les nobles qui viennent saluer le roi, et souvent il faut à ces grands seigneurs toute la dignité hindoue pour conserver leur gravité. Ils jouent mille tours aux courtisans, attachent leurs écharpes, font tomber leur turban; quelquefois le noble ainsi insulté se venge d'eux en les faisant assassiner. Quant au roi, plus la plaisanterie est réussie, plus il rit à se tordre sur son

banc : tout cela dans l'intimité de la cour; dès qu'il y a une cérémonie ou une circonstance officielle, la dignité calme de l'Hindou reprend le dessus.

De nombreuses et jolies jeunes filles, couvertes de bijoux et vêtues de légers saris, se mêlent à la foule bigarrée qui remplit le palais. Ce sont des bayadères, et elles ont liberté entière de pénétrer où il leur plaît. Elles arrivent jusqu'au roi, s'assoient par terre, causent avec le plus grand sans-gêne. Ce curieux privilège accordé aux bayadères est des plus utiles : leur présence supplée un peu à l'absence des dames, enfermées dans leur zenanah.

Le soir, les luths résonnent de tous côtés; les chambres et les terrasses

sont illuminées; des cercles brillants se forment autour de ces charmants nautchnis, dont les chants et les danses donnent au palais un aspect de fête. Pendant ce temps, le roi et ses ministres tiennent leur *kutchery* (conseil) et discutent les affaires d'Etat en fumant leur hokah.

Quant à nous, ce n'est guère que vers les dix heures que nous regagnons notre solitude du Jardin des Perles.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Nautchni ou bayadère, à Baroda. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.



Combat d'éléphants, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGAL,

PAR M. LOUIS ROUSSELET¹.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

LES FÊTES ET LES CHASSES DU GUICOWAR.

Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues peu complaisants. — La chasse aux antilopes. — La chasse aux sangliers. — La chasse au tigre. — La ménagerie du roi.

Vers la fin du mois de juin, les pluies nous laissèrent un peu de répit et le Guicowar en profita pour commencer la série de fêtes qu'il s'était promis de nous donner. Ce ne furent plus que chasses, joutes et combats.

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge dans leur splendeur primitive. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres rajahs de dépouiller d'une grande partie de leur luxe ces magnifiques cérémonies, et chez quelques-uns l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux sont de tous les divertissements ceux que le Guicowar préfère; il y dépense des sommes énormes. D'un caractère ardent et sanguinaire, il aime avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes est toujours en danger. Il organise lui-même ces fêtes avec une générosité qui va jusqu'à l'extravagance. Ses parcs renferment un grand nombre d'éléphants, employés spécialement pour les combats, et une semaine se passe rarement sans un de ces spectacles. L'éléphant, qui est en général un animal d'une grande douceur, peut être amené par un système de nourriture excitante à un état extrême de rage, que les Indiens appellent *musth*; il devient alors furieux et attaque tout ce qui se présente à lui, hommes ou animaux. Les mâles seuls peuvent devenir *musth*; il faut les nourrir pendant trois mois de sucre et de beurre pour obtenir ce résultat.

Le Maharajah m'annonça un jour, avec un bonheur évident, que le lendemain aurait lieu un combat d'éléphants. Nous allâmes voir les deux animaux qu'on allait mettre aux prises et sur lesquels de nombreux paris étaient déjà engagés. Ces deux énormes bêtes, chargées de chaînes en fer d'un poids considérable, étaient enfermées chacune par une clôture épaisse. Une foule compacte se pressait tout autour, louant ou critiquant les qualités ou les défauts de chaque ani-

mal. Le roi allait et venait au milieu des courtisans comme un simple particulier, gesticulant, criant et pariant avec les autres. Je fis aussi quelques paris avec le rajah, Bhao et plusieurs nobles, simplement pour suivre l'exemple général, car j'eusse été fort embarrassé de savoir pourquoi je donnais la préférence à l'un des éléphants plutôt qu'à l'autre.

Le lendemain, Harybâdada, le grand veneur, vint nous chercher en voiture au Moutibaugh pour nous conduire à l'*hâghur*, ou arène des éléphants, située dans l'ancien palais des nababs du Guzarate, édifice d'une assez grande antiquité. Un beau portique conduit dans une vaste cour entourée de bâtiments en briques, avec revêtement de pierres sculptées, dont l'ensemble rappelle le style François I^{er}. Après avoir traversé des appartements sombres et abandonnés, nous entrâmes dans la loge du roi, où se trouvaient déjà réunis les principaux courtisans, assis sur des coussins autour du trône et des fauteuils préparés pour nous. L'arène, que nous dominions en entier, a la forme d'un vaste parallélogramme de trois cents mètres de long sur deux cents de large; elle est complètement entourée de murailles épaisses; un grand nombre de portes étroites permettent aux hommes d'entrer ou de sortir, sans que l'éléphant puisse les suivre. Le sommet des murs est garni d'estrades, qui sont livrées à la multitude, passionnée pour ces sortes de spectacles; les toits des maisons voisines, les arbres même sont couverts d'une foule bigarrée et bruyante comme à toutes les fêtes. Sur un tertre élevé, se groupent les éléphants femelles, qui semblent prendre grand plaisir à ce spectacle. Dans l'arène même sont les deux mâles, enchaînés chacun à l'une des extrémités; ils expriment leur fureur par des sons de trompe et enfoncent avec rage leurs défenses dans le sable. Par un curieux instinct, l'éléphant *musth* reconnaît toujours son *mahout* ou cornac et s'en laisse approcher même dans cette circonstance. De gracieux jeunes gens, presque nus, se promènent par groupes; ce sont les *sâtmarwallahs*, qui remplissent ici le même rôle que les *toréadors* dans les combats de taureaux et que l'on me permettra d'appeler *éléphantadors*. Ils ne

1. Suite. — Voy. p. 209 et 225.

portent qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très-collant, qui ne doit offrir aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles ont pour seules armes une cravache en nerf de bœuf et un voile de soie rouge; d'autres sont munis de longues lances, et enfin un petit nombre portent une fusée placée au bout d'un bâton et une mèche allumée. Ces derniers ont la mission la plus grave; ils doivent se porter dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Ils se placent devant l'animal en furie et font éclater sur lui leur fusée; l'éléphant effrayé recule et l'on peut alors secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lors d'un danger pressant; pour chaque méprise ils sont réprimandés, et s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens, généralement choisis parmi les plus beaux et les mieux faits, sont d'une agilité surprenante.

Quelques instants après nous, le Guicowar pénétra dans la loge et prit place entre le grand veneur et moi; le signal fut donné et l'arène évacuée pour le *kousti* (lutte). Les mahouts prennent place sur le cou de leurs éléphants; les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissants. La rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et qu'ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le mahout de son adversaire et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les cornacs ont quelquefois à se défendre avec leurs piques. Pendant quelques minutes, les éléphants restent front contre front, jusqu'à ce que l'un d'eux faiblisse et sente qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car l'animal sait bien que pour fuir il doit présenter le flanc à son ennemi, qui peut le percer de ses défenses ou le renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses forces, repousse d'un seul bond son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants.

Il s'agit alors d'emmener le vaincu et de laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent portant de grandes pinces en fer dentelées et dont les manches très-longs sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un pied de derrière de l'animal; par l'effet du ressort, cette pince reste fixée, les longs manches s'engagent entre les jambes de l'animal et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête court. Immédiatement il est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés en dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul, son mahout en descend, la pince est retirée et le *satmari* commence.

C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre

l'éléphant et les hommes. L'hâghur est envahi par la brillante troupe des éléphantadors et des porte-fusées, qui accourent de tous côtés en criant. L'animal, ahuri par cette invasion subite, reste indécis, mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et furieux il s'élance sur un des assaillants. Un autre passe devant lui en agitant son voile rouge; l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de course et ne saisit personne. Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur et, changeant de tactique, il attend. Alors un des meilleurs éléphantadors s'avance vers l'animal, lui donne un vigoureux coup de cravache, et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus; cette fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient frapper la muraille, et se figurant tenir enfin son assaillant, piétine le sol avec rage.

Dans le premier combat auquel j'assistai, l'éléphant poursuivait avec acharnement un jeune homme très-bon coureur, et malgré les coups de lance qui l'assaillaient, ne le perdait pas un instant de vue. Éperdu, le fuyard voulut gagner une des issues, mais au moment où il l'atteignait, la trompe de l'animal le saisit au poignet; il fut enlevé en l'air et jeté avec force contre terre. Une minute de plus et l'énorme pied déjà levé lui écrasait le crâne, quand un des portes-fusées, se précipitant au-devant de l'éléphant, le couvrit de flammes; l'animal s'enfuit en rugissant.

Enfin les trompettes sonnent et les éléphantadors disparaissent par les petites portes. L'éléphant ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque imprévue. Une porte s'ouvre et un cavalier maharate entre dans l'arène, la lance au poing, monté sur un élégant cheval dont la queue est coupée très-court afin de ne pas donner de prise à l'éléphant. Celui-ci accourt avec fureur, en dressant la trompe, afin d'écraser l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur.

Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, et celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec sa trompe, avant de bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs; il l'amène au paroxysme de la rage; mais en ce moment même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire; feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière, et faisant volte-face avec une étonnante rapidité, il est sur le point de saisir le cheval, qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier s'éloigne. Les porteurs de pinces, accueillis par les huées de la foule,

entrent pour reprendre l'éléphant. Ces pauvres gens ont fort à faire, car l'animal les charge et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté. Le roi fait amener le porteur qui a sauvé la vie au pauvre sâtmariwallah et lui donne en récompense une pièce d'étoffe brochée et une bourse de cinq cents roupies.

Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître. A notre arrivée, les deux vilains animaux sont

mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très-mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quarts, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable; aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position, tourne-t-il subitement la tête de manière à ce que la pointe repose sur l'os de sa mâchoire au lieu de lui traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se



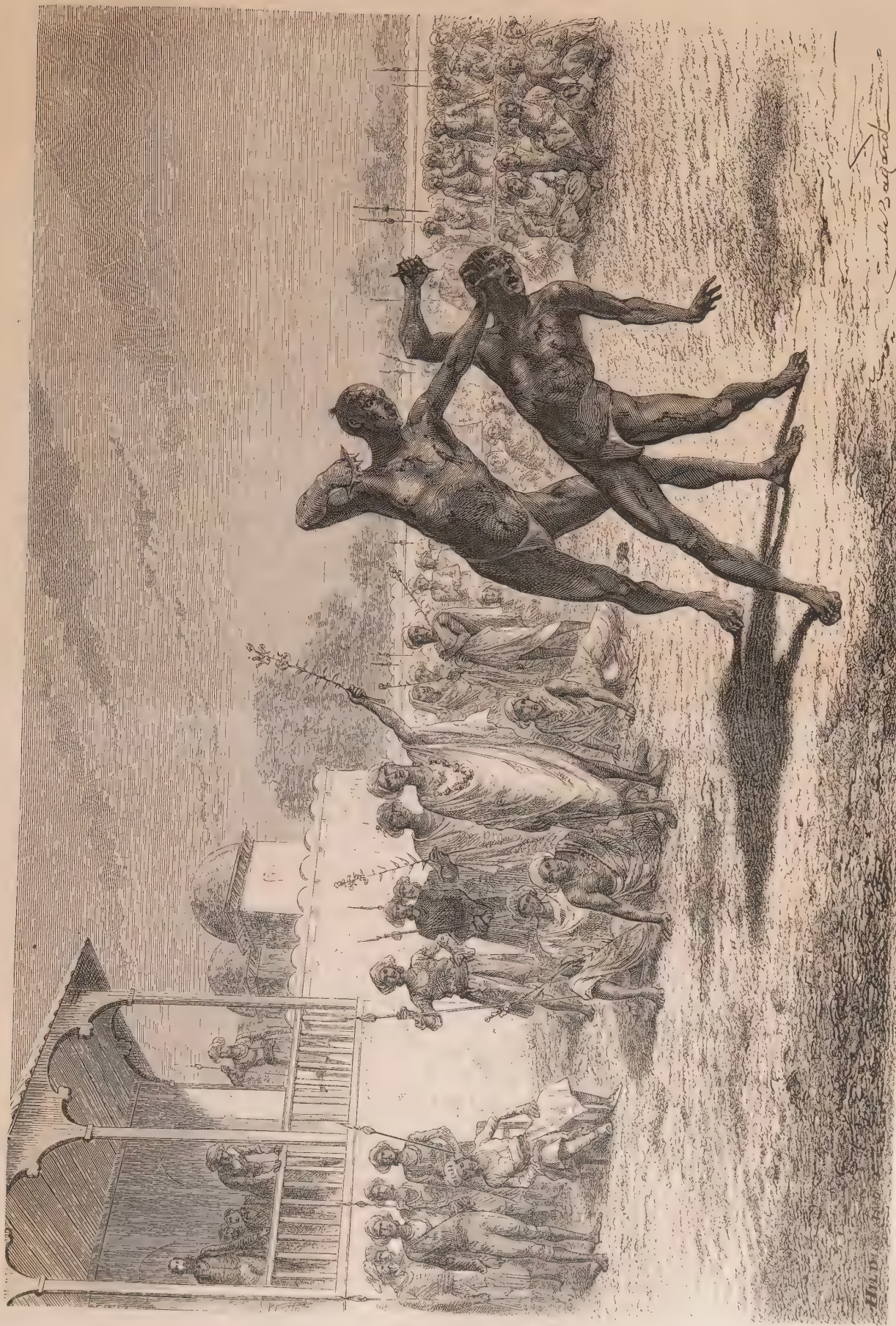
Combat de rhinocéros, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

séparent, et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises avec une fureur croissante; leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat; une fusée les sépare, puis ils sont attachés, lavés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffles aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme redoutable que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend bien plus dangereux que l'élé-

phant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'hâghur de Baroda entre un âne et une hyène, et qui le croirait! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des braves de la foule.

La passion du Guicowar ne se borne pas à faire combattre tous les animaux que l'on peut dresser pour ces sortes de jeux, il entretient encore à sa cour une véritable armée d'athlètes, célèbres dans l'Inde entière. Il se glorifie du reste d'être lui-même un *pehl-*



Le Nucki kakousti, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

whan ou lutteur et se livre journellement à ces exercices. Chaque matin, après avoir fait ses ablutions, il se rend sur la terrasse du palais et lutte avec un de ses *pehlwhans*. Amateur consommé, il est très-jaloux de son talent, et serait certainement furieux si le lutteur laissait voir la moindre condescendance dans le jeu; celui-ci est donc obligé de se battre franchement avec le roi et cependant de finir en bon courtisan par lui laisser la victoire. Ces lutteurs sont recrutés dans toutes les provinces de l'Inde, mais ils viennent principalement du Pandjâb et du pays de Travancore. Elevés dès leur enfance dans cette profession, ils atteignent un développement de muscles extraordinaire. Leur nourriture, leur mode de vie et leur habitation sont réglés par le roi lui-même, qui les soigne un peu comme ses buffles et ses éléphants de combat.

Les premiers combats devaient avoir lieu le 19 juillet et nous nous rendîmes à l'hâghur pour y assister. Le rajah et ses courtisans étaient déjà arrivés et s'étaient rangés sur des chaises autour d'une arène couverte de sable. On n'attendait plus que nous, et à peine fûmes-nous assis, que deux hommes presque nus, taillés en Hercules, vinrent saluer le roi. S'étant placés au centre du cercle, ils se donnèrent une accolade fraternelle et s'enlacèrent. La règle de la lutte est que l'un des combattants renverse son adversaire sur le dos ou bien l'oblige à se déclarer vaincu. Quand l'un d'eux tient l'autre accroupi sous lui et ne peut réussir cependant à le renverser, il lui tord le poignet et essaye de le lui rompre; celui-ci demande alors grâce; mais l'ardeur qu'ils apportent à ces jeux est telle, que souvent ils préfèrent supporter la douleur que de s'avouer vaincus, et il faut interrompre la lutte sans résultat.

Un spectacle bien plus terrible, et qui ne se voit plus aujourd'hui qu'à Baroda, est le *nucki kakousti* (lutte à coups de griffes). Là les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes, se déchirent avec des griffes. Ces armes étaient autrefois en acier, et rendaient certaine la mort de l'un des lutteurs; on les a supprimées comme trop cruelles. Celles qu'on emploie aujourd'hui sont en corne et attachées sur le poing fermé avec des lanières. Les lutteurs, enivrés de *bâng* (opium liquide, mêlé d'une infusion de chanvre), se ruent les uns sur les autres en chantant; leur figure et leur tête sont bientôt ensanglantées, et leur frénésie ne connaît plus de bornes. Le roi, les yeux hagards et les veines du cou gonflées, contemple ce spectacle avec une telle passion, qu'il ne peut plus rester immobile et imite du geste les actions des lutteurs. L'arène se couvre de sang, le vaincu est emmené quelquefois mourant, et le vainqueur, la peau du front pendant en lambeaux, vient se prosterner devant le roi, qui lui passe au cou un collier de perles fines et le couvre d'habits précieux. Un épisode surtout me dégoûta tellement, que, sans me soucier de l'effet que mon départ pouvait produire sur le Guicowar, je me retirai. L'un des lutteurs, que le *bâng* n'avait qu'à demi enivré, fit mine de vouloir fuir aux premiers

coups qui lui furent portés; son adversaire le renversa et ils vinrent rouler ensemble à nos pieds. Le vainqueur, voyant le malheureux demander grâce, se tourna vers le roi pour savoir s'il devait le laisser se relever; mais celui-ci, tout à la passion du spectacle, s'écria : *Maro! maro!* (frappe! frappe!) et le crâne de l'infortuné fut impitoyablement déchiré; quand on l'emporta, il avait perdu connaissance. Ce jour-là, le rajah distribua parmi les vainqueurs une valeur de colliers et d'argent de plus de cent mille francs.

Le Guicowar est fort superstitieux. Pendant plusieurs jours nous ne pûmes commencer nos chasses, parce que les astrologues n'avaient pas trouvé un jour propice. Tous les matins, les vénérables pandits, chaussant leurs lunettes, se rangeaient en cercle et faisaient semblant de consulter des tables de cuivre couvertes de signes cabalistiques. Au bout d'une heure, l'un d'eux arrivait vers nous en branlant la tête et annonçait au roi d'un air mélancolique que les augures n'étaient pas favorables. Ils agissaient ainsi dans une intention que je ne pouvais comprendre, et la plaisanterie me semblait poussée un peu loin. Heureusement le rajah se montra tellement contrarié, et manifesta un désir si vif de suivre mon conseil, et de laisser là les astrologues et leur grimoire, que la permission nous fut donnée le lendemain.

Dès le matin du jour fixé, les éléphants avec leurs haodahs de chasse étaient rassemblés devant le palais; des cavaliers allaient et venaient, portant les ordres aux villages où nous devions aller, et la foule des valets de toute sorte se démenait d'une manière bruyante. Le roi monta seul sur un éléphant; j'en occupai un avec Bhao Sahib, et Schaumburg un autre avec Harrybâdada. Nous formions un cortège des plus gais; des palanquins nous accompagnaient, portant les fusils et les provisions de bouche. Le roi, heureux de reprendre un de ses exercices favoris, riait aux éclats des quolibets et des saillies que les bouffons, perchés sur un éléphant, lançaient à la foule.

Nous étions au 22 juillet : l'air était chargé d'une légère vapeur qui donnait au feuillage des arbres et à la verdure des champs une grande vivacité; le ciel, légèrement couvert, présageait une admirable journée de chasse. La saison des pluies n'a pas ici la même violence que dans le sud, et à l'exception de juin et d'octobre, qui sont très-pluvieux, les mois intermédiaires sont comme l'été d'Europe. Toutefois, au sortir du village de Binagaum, nous trouvâmes le terrain tellement détrempe par les derniers orages, que les éléphants enfonçaient de plusieurs pieds, et il fallut les abandonner. Nous prîmes des chevaux et fîmes ainsi une ou deux lieues jusqu'à une *nullah* (ravine) fortement encaissée. Le passage occasionna un peu de confusion dans la troupe et nous prit plus d'une heure. De l'autre côté, nouveau désappointement : les chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail dans le sol ramolli, et leurs efforts pour se dégager, joints à la panique qui s'emparait d'eux, jetèrent un désordre com-

plet parmi nous. Plusieurs cavaliers furent renversés. Sur ces entrefaites, une pluie fine commença à tomber. Le Guicowar était au désespoir; si les astrologues nous avaient vus dans cette piteuse position, ils auraient certes bien ri. Il ne fallait plus songer à chasser; mais bien à rentrer de la meilleure manière possible; le signal fut donné, et chacun s'évertua à regagner le terrain solide.

Pour compenser cette journée, le grand veneur reçut l'ordre d'organiser une grande chasse aux antilopes, dans les réserves d'Étola, près d'une station de chemin de fer. Avant notre départ, Harrybâdada répondit sur sa tête que la mésaventure de Binagaum ne se renouvellerait pas et que nous trouverions les terrains en bon état. Tout fut préparé soigneusement, et un train spécial ayant été mis à la disposition du roi, nous montions, le 2 septembre, dans le wagon royal, offert au Guicowar par la Compagnie du chemin de fer. C'est un salon d'une richesse et d'une élégance inouïes, tendu de brocard et meublé à l'asiatique; au centre est un trône destiné au roi, mais que celui-ci n'occupe jamais. Le Guicowar ne manifeste qu'une confiance limitée dans les inventions européennes; quand il utilise le chemin de fer, il fait monter son favori, Bhao Sahib, sur la locomotive, se figurant par là mettre sa personne à l'abri de tout accident. Il a peut-être un peu raison, car il suffirait d'un mécanicien gagné par des conspirateurs pour envoyer le roi et sa cour dans un autre monde; dans ce pays tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'un ennemi.

Nous arrivons sans encombre à la station d'Étola, où sont réunis les gens de l'escorte et nos chevaux. Aucun de nous n'est muni de fusils. Ce sont deux jolies panthères qui vont chasser pour nous. Chaque animal, couché dans un palanquin porté par quatre hommes, est attaché par une chaînette, et les yeux couverts d'un petit capuchon de cuir, reste parfaitement tranquille au milieu du tumulte qui se fait autour de lui. Les chasseurs, ou plutôt les spectateurs de la chasse, sont en grand nombre; on les divise en deux troupes: l'une dirigée par le roi, l'autre par Bhao. Schaumburg et moi, nous faisons partie de celle du roi, et nous sommes bientôt à cheval à ses côtés; des cavaliers scindiens, des Maharates et des musulmans forment une suite pittoresque. Nous marchons en troupe serrée, entourant la panthère portée dans son palanquin; de tous côtés apparaissent des troupes d'antilopes qui nous regardent avec curiosité ou prennent la fuite. Toute la tactique de cette chasse consiste à s'approcher par diverses évolutions d'un troupeau, en se tenant toujours sous le vent, car autrement les boucs flairent rapidement la panthère. Les cavaliers eux-mêmes n'inspirent que peu de défiance à ces animaux qui sont habitués à voir journellement du monde dans les champs et qui n'ont jamais entendu un coup de fusil. Quand le roi juge la distance convenable, la troupe s'arrête; la *tchita* (panthère) est descendue du palanquin et l'on retire le ca-

puchon qui lui couvre les yeux. Elle reste un instant immobile, puis se dirige en rampant vers le troupeau; elle s'approche ainsi jusqu'à ce que les antilopes l'aperçoivent et prennent la fuite. Les chasseurs suivent au galop pour assister à la capture et à l'agonie de l'antilope. La panthère tient sa proie entre ses griffes et plonge ses dents dans le cou de l'animal; un valet s'approche, lui remet le capuchon sur les yeux et l'arrache avec quelque difficulté à son festin. Pour la récompenser, on lui donne à boire une écuelle du sang de l'antilope, puis on la replace dans son palanquin, et la chasse continue. Le plus curieux, c'est que la panthère ne s'attaque jamais aux biches ou aux faons, mais saisit toujours un bouc, même s'il ne s'en trouve qu'un seul dans le troupeau. Après plusieurs captures, la *tchita* se fatigue, et alors la chasse devient plus intéressante, car il arrive souvent que le *black buck* attaqué se défend bravement de ses cornes et réussit à s'échapper. L'antilope mâle est un magnifique animal; il a les cornes droites et longues parfois de quatre pieds. Il se distingue des biches par une bande noire sur le dos, qui gagne de plus en plus avec l'âge et arrive chez les plus vieux jusqu'au ventre, où le pelage est toujours d'une blancheur éclatante.

Le soir venu, nous avons capturé quinze superbes boucs; le roi donna le signal de la retraite et partit au galop. Arrivés au rendez-vous, nous y trouvâmes la troupe dirigée par Bhao, qui, moins heureuse, n'avait rapporté que neuf antilopes. Des tentes étaient dressées dans une belle clairière entourée de grands arbres, et un magnifique dîner nous attendait. Le coup d'œil était des plus animés: les domestiques de la cour passaient chargés de grands plateaux; les valets dépeçaient le gibier et le chargeaient sur des chameaux; des éléphants arrivaient de Baroda avec les porteurs de torches qui devaient nous reconduire; les derniers rayons du soleil doraient tout ce spectacle et illuminaient ces groupes de courtisans, de soldats et de chevaux. Après le dîner, la cavalcade se forma; nous montâmes sur les éléphants, et notre entrée à Baroda se fit à la lueur des torches et au son du *tamtam* et du hautbois.

Pendant plusieurs jours nous continuâmes ces chasses. Dans l'une d'elles, les veneurs, au lieu d'être à cheval, se placèrent sur des chars maharates trainés par des bœufs. Ce sont de très-petites voitures à deux roues, très-légères et se renversant au moindre choc: il est facile de comprendre l'effet qu'elles produisent quand on les lance sur un terrain inégal et couvert de broussailles. Les petits bœufs qui les traînent sont très-bons coureurs, et la vue des panthères les excite beaucoup. Les chutes sont fréquentes, mais heureusement peu dangereuses, et ne font qu'exciter l'hilarité; les cahots sont ce qu'il y a de plus désagréable, car le char est entièrement en osier et manque de ressorts.

Un des sports les plus intéressants est la chasse à courre au sanglier, que les Anglais désignent sous le nom de *pig-sticking*. Les terrains aux environs de Ba-

roda offrent toutes les facilités pour ce genre de chasse, et le Guicowar m'en fit voir plusieurs. Les chasseurs, généralement au nombre de huit ou dix, montent des chevaux bien dressés et habitués à cet exercice ; ils ont chacun une lance courte, de six à huit pieds de long, armée d'une pointe en acier très-acérée. Ils sont, en outre, accompagnés de pages portant d'autres lances pour remplacer celles qui seraient brisées ou perdues.

Les batteurs détournent une troupe de sangliers et la rabattent devant les cavaliers ; ceux-ci se mettent alors à leur poursuite la lance en arrêt et cherchent à les transpercer. Souvent le sanglier attaqué, qui est toujours le plus fort et le plus robuste, charge les chevaux et leur fait avec ses défenses de terribles blessures. Il faut, au moment où l'on plante la lance dans le sanglier, faire tourner son cheval de manière à éviter l'at-

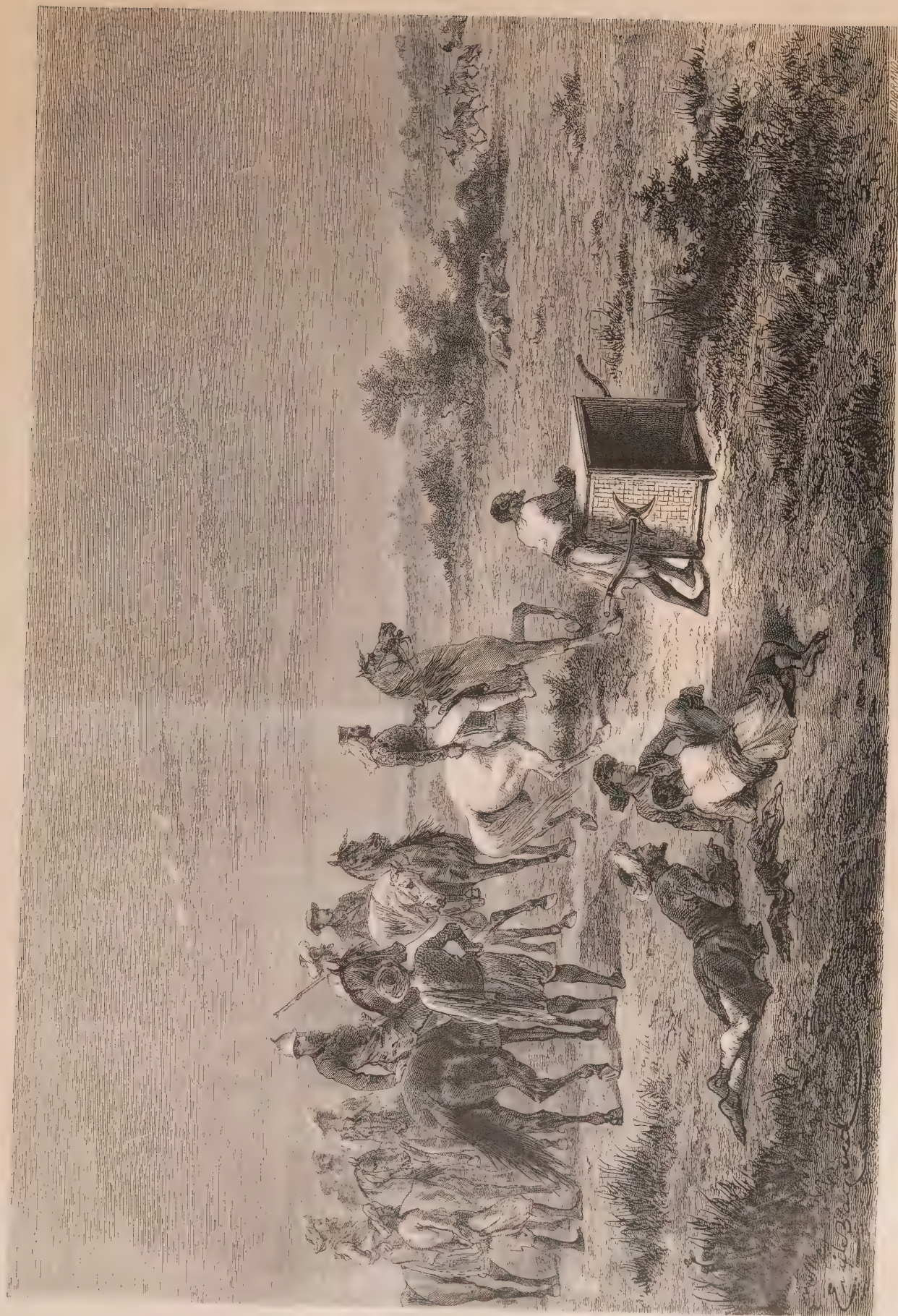


Maison des fakirs, à Baroda (voy. p. 251). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

taque de l'animal furieux : là est la grande difficulté. Souvent le sanglier se contente de fuir et oblige les chasseurs à le suivre à travers des terrains semés d'obstacles et où il est difficile de lui lancer l'épieu. Dans une occasion, un de ces animaux nous tint après lui pendant plus d'une heure ; blessé déjà en plusieurs endroits, il paraissait avoir conservé toute sa vigueur. Le Guicowar l'arrêta par un de ces tours d'adresse si

estimés dans ces pays et qui élèvent tant la réputation d'un homme. Jetant sa lance et quittant un de ses étriers, il se pencha sur son cheval, et en passant au galop à côté du sanglier, il lui trancha la tête d'un coup de *tarwar*. Cet exploit fut accueilli par des cris d'admiration et resta pendant longtemps un des thèmes favoris de conversation à la cour.

Le 12 septembre, nous assistâmes à une grande cé-



Chasse aux antilopes avec la tohita, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

rémonie, au palais royal, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance du Guicowar. Le roi, en grand costume d'apparat, assis sur son trône, dans la salle des durbars, reçut les hommages de tous les nobles et dignitaires de la couronne. Chacun d'eux s'avancait vers le trône et, mettant un genou en terre, présentait au roi son *nuzzurani* ou tribut, pendant que les héraults récitaient son nom et ses titres. Le *nuzzurani* consiste en plusieurs pièces d'or, placées sur un mouchoir de soie plié, que le noble tient dans la paume de sa main. Le roi touche le tribut, qui est recueilli par le ministre, et salue le courtisan, qui se relève et va prendre sa place.

Le jour de la fête du roi, il est de coutume de retrancher la solde d'un jour à tous les employés de la couronne, quels qu'ils soient, depuis le domestique du palais et le simple soldat jusqu'au premier ministre et au général en chef; cette somme considérable constitue les étrennes royales.

Vers le commencement du mois d'octobre, le beau temps s'étant établi d'une manière presque certaine, je profitai d'une occasion qui se présenta pour aller explorer les ruines de l'ancienne cité de Champanir, qui est située aux pieds des monts Vindhya, à quarante-cinq kilomètres à l'est de Baroda. Le capitaine Lynch, de l'armée du Guicowar, avait organisé une chasse au tigre et nous y avait invités.

Les plaines qui s'étendent entre Champanir et la capitale sont d'une grande aridité, d'autant plus étrange que le pays environnant est extrêmement fertile. La surface du sol est tellement plate, qu'au premier abord on serait tenté d'y voir un immense champ de manœuvres pour la cavalerie; mais, en avançant un peu, on se trouve à chaque instant arrêté par des ravins profonds, d'une grande largeur, creusés dans le sol friable par les torrents qui descendent avec impétuosité de la montagne. Pendant la saison des sécheresses, ces ravins servent de routes, et l'on voyage ainsi tout le temps entre de hautes berges à pic. Il serait très-coûteux de vouloir tracer à travers ce district une voie permanente, à cause du grand nombre de ponts que l'on serait obligé de construire.

A Champanir nous trouvâmes nos tentes dressées et un nombreux personnel de valets et plusieurs éléphants que le roi avait envoyés. Nous étions campés à quelques pas des hautes murailles de l'ancienne cité, dont le circuit est d'environ deux kilomètres. L'intérieur ne contient plus qu'une forêt épaisse, parsemée de ruines; quelques admirables temples jaïnas dressent leurs hautes tours au-dessus de la jungle et çà et là un pan de muraille marque l'emplacement des antiques palais rajpouts. Immédiatement derrière la ville s'élève la superbe montagne de Pawangurh, que couronne une forteresse fameuse. C'était le siège de la cour des princes hindous, qui furent renversés en 1480 par le roi de Guzarate, Mahmoud Shah I^{er}; elle appartient aujourd'hui aux Maharates, qui entretiennent une petite garnison au milieu de ses ruines.

Dès le premier jour de notre arrivée, des *chikaris* (batteurs) furent envoyés dans la forêt avec des guides indigènes pour découvrir les traces de quelque tigre. La nature du terrain ne nous permettant pas d'employer les éléphants, et, ne me souciant pas moi-même pour mon premier coup d'essai de me trouver face à face avec un de ces terribles animaux, on établit un affût sur un arbre. Pour attirer le tigre à cet endroit, un bœuf fut attaché à un arbuste voisin. Le lendemain, les *chikaris* retrouvèrent sa carcasse à moitié dévorée et il fut décidé que la chasse aurait lieu le soir même.

A quatre heures, Lynch, Schaumburg, Tatia et moi, nous étions perchés sur notre arbre, attendant avec anxiété l'arrivée du tigre, les yeux fixés sur le cadavre du malheureux bœuf qui avait servi d'appât. La nuit tomba rapidement et l'obscurité la plus parfaite enveloppa toute la jungle. Le moindre bruit nous faisait tressaillir, et nous nous attendions à tout moment à voir briller les yeux de la bête féroce. Seuls quelques chacals vinrent renifler vers la proie, mais nous les éloignâmes. Je me rappellerai longtemps cette nuit que je passai dans la forêt, désagréablement perché et tremblant de froid et de fièvre. Les premières lueurs du matin apparaissaient et, désappointés par notre longue attente, nous allions regagner le campement, quand un des *chikaris*, monté sur un arbre voisin, nous fit un signe. Quelques instants après, les broussailles craquèrent et j'aperçus le tigre tant attendu; il venait lentement et avec précaution, comme flairant une embuscade. Il eut à peine fait quelques pas dans la petite clairière, que nos quatre coups partirent presque simultanément; le tigre s'arrêta stupéfait; une balle lui avait fracassé la patte de derrière, et une autre, entrée dans le flanc, devait l'avoir grièvement blessé; après une seconde d'hésitation, il s'enfonça bondissant dans la forêt.

Les *chikaris* descendirent de leurs postes et se mirent à sa poursuite; nous imitâmes leur exemple, mais j'avais les jambes tellement engourdies que je pouvais à peine marcher. D'abondantes traces de sang montraient le chemin que l'animal avait suivi et les batteurs nous arrêtaient bientôt en nous désignant un épais fourré dans lequel ils l'avaient vu se réfugier. Un coup de fusil fut tiré dans cette direction, et le tigre, poussé à bout par cette dernière provocation, quitta son gîte. Il vint droit à nous, les oreilles baissées et la gueule ouverte; malgré ses blessures, ses bonds effrayants lui donnaient quelque chose de majestueux dans sa rage, mais je n'eus point le temps de faire de longues réflexions. Quand il fut à vingt pas de nous, Tatia tira et lui logea une balle dans le poitrail, mais sans l'arrêter; alors je visai soigneusement au front et pressai la détente; l'effet fut instantané, le tigre bondit en l'air et retomba sur le sol, sans vie, à quelques pas de nous. Le capitaine et Schaumburg lui envoyèrent leurs balles, pour s'assurer qu'il était mort, et nous nous approchâmes, au milieu des cris répétés des Indiens : *bâg mahrqaya!*

« le tigre est mort ! » C'était un superbe animal, de sept à huit ans, n'ayant pas moins de neuf pieds du nez au bout de la queue. Ce fut le seul tigre que nous tuâmes pendant nos dix jours de battue ; mais quand nous entrâmes à Baroda, nous avions en outre six très-belles panthères et un butin considérable d'autre gibier.

Le Guicowar possède plusieurs ménageries contenant une collection magnifique de bêtes féroces : lions du Kattywar, tigres de toutes espèces, panthères, ours. Ces animaux sont placés sous un hangar et simplement attachés à un poteau par une longue chaîne. Le visiteur est obligé de marcher avec précaution, et quoique les chaînes soient solides, on se sent très-peu à l'aise au milieu de cette féroce société. Une belle panthère noire est attachée devant la porte, de sorte que, pour vous permettre d'entrer ou de sortir, un des gardiens doit la retenir par la chaîne ; l'animal se débat pour s'élancer sur vous comme un dogue en furie, et il faut passer lestement. Dans un autre bâtiment sont les tchitas et les lynx apprivoisés pour la chasse ; on les mène en laisse tous les jours dans les bazars. Le lynx indien est un bel animal, ressemblant beaucoup au chien par la taille et la forme du corps ; sa tête est plus fine, ses yeux sont félins, et ses oreilles longues et terminées par une touffe de longs poils ; sa robe est d'un fauve clair sur le dos et blanche sur la poitrine. On le dresse comme la tchita, mais pour de plus petits gibiers, tels que le lièvre et le *ravin deer*. Dans un pavillon de la ménagerie sont les faucons, les milans et les buses, dressés pour la chasse des oiseaux, qui se pratique comme au moyen âge en Europe.

VII

LES PLAISIRS DU ROI. — LES ENVIRONS DE BARODA.

Les fantaisies du Guicowar. — Le « supplice de l'éléphant. » — fêtes du *Dassara*. — La maison des Fakirs. — Les remparts de Dubhog. — Le *Divali*. — Le départ de Baroda

Possédant un vaste pays, d'une richesse hors ligne et dans une admirable position, le roi de Baroda a été naturellement l'objet de très-vives attaques de la part d'une portion de la presse anglo-indienne, qui a fait tout ce qu'elle a pu pour amener le gouvernement impérial à déposer Khunderao.

Les coûteuses excentricités du Guicowar sont innombrables : tout ce qui est nouveau frappe sa fantaisie. Un jour ce sont les diamants ; alors ses agents parcourent tous les magasins de bijoutiers, à la recherche des pierres les plus précieuses et les plus rares. Une autre fois ce sont les pigeons ; il en réunit jusqu'à soixante mille dans son palais, d'espèces et de plumages les plus variés, et passe ses matinées à les faire voler en masse ; ou bien il imagine le mariage de deux de ces oiseaux, et entoure la cérémonie d'un luxe extravagant. J'assistai à l'une de ces cérémonies, une des plus curieuses qu'il m'ait été donné de voir. Les deux pigeons, ornés de colliers et portés par des pages,

furent amenés sur la terrasse du palais, qui avait été somptueusement décorée. Le roi et les courtisans, en habits de gala, s'étaient rangés autour des brahmes, qui récitaient les hymnes d'usage. Une somme considérable, donnée en dot aux deux oiseaux, fut, sans nul doute, accaparée par les prêtres qui avaient conseillé la cérémonie. Des danses et un grand dîner, suivi d'illuminations, conclurent la fête. Le dénouement en fut cependant imprévu, car un gros chat qui errait dans le palais, profitant du désordre, enleva le malheureux fiancé, laissant une veuve inconsolable.

A cette fantaisie succéda un engouement pour les *boulbous*. Ces charmants oiseaux sont les rossignols de l'Inde ; leur plumage est moucheté d'une manière élégante, et leur queue est en partie d'un rouge vif ; ils ont sur la tête une touffe de plumes mobiles qui leur donne un air coquet et provocateur. Plus de cinq cents de ces boulbous furent apportés au palais, et pendant un mois leur entretien et leur éducation occupèrent le Guicowar et ses nobles. Au bout de ce temps, une bataille rangée eut lieu, dans laquelle ces gracieuses petites bêtes combattirent avec rage et se tuèrent en grand nombre.

Il vint, à quelque temps de là, l'idée au Guicowar de s'entourer de tous les saints hommes qu'il pourrait réunir. Les religieux ne sont pas rares dans ce pays ; aussi en peu de temps eut-il rassemblé une collection complète de *goussains* hindous et de *fakirs* musulmans. Il se plaisait à entretenir ces gens d'une façon royale, les vêtissant d'étoffes précieuses et leur témoignant les marques du plus grand respect.

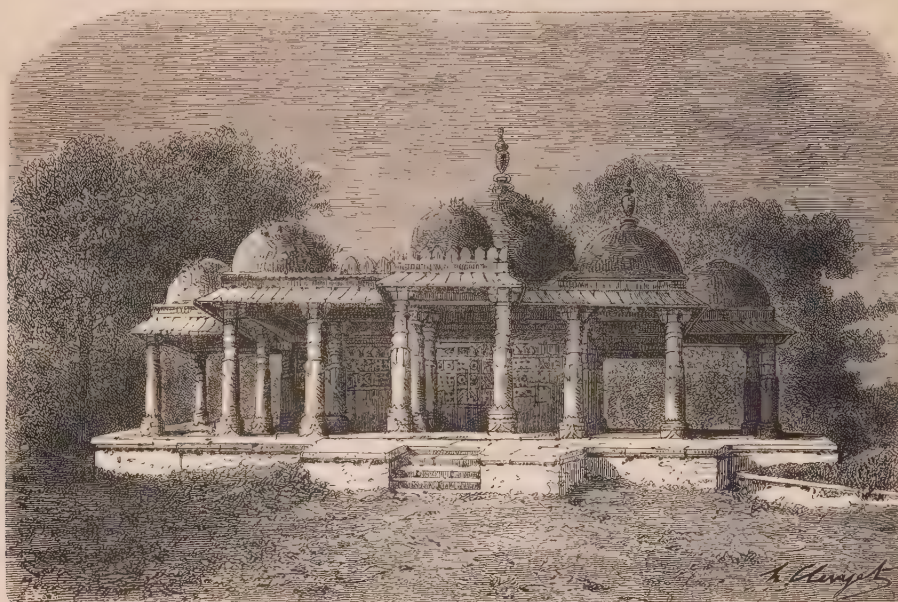
L'un de ces saints hommes possédait la faculté de se placer dans un tel état de méditation, qu'il paraissait être devenu insensible à toutes les émotions ordinaires. Ses yeux devenaient fixes, ses membres immobiles, et un coup de pistolet tiré à son oreille ne produisait sur lui aucune sensation. Le roi l'avait ramassé sur un fumier infect, dans un des faubourgs de la ville, et l'avait entouré de tous les soins et de tout le luxe imaginable. Un *sayed* (musulman de la famille du Prophète), qui faisait partie de la sainte cohorte, refroidit un peu l'enthousiasme du Guicowar ; il enleva la fille d'un riche orfèvre et se réfugia avec elle à Ahmedabad, sur territoire anglais. A la demande du roi, les autorités lui livrèrent les coupables, qui furent amenés devant le palais. Je n'ai jamais vu un spectacle plus triste : la jeune fille, debout, le visage hagard, subissait les railleries et les insultes de la foule ; à ses pieds, son séducteur, qui avait pris du poison pour se soustraire à la vengeance du roi, se tordait dans d'horribles convulsions. Tout le monde assistait froidement à ce cruel spectacle.

A peu près vers cette époque, le trésor royal menaçait d'être totalement épuisé par les dépenses et surtout par l'achat de « l'Etoile du Sud » et autres diamants qui avaient coûté plus de six millions. Le roi chercha un moyen de remplir ses coffres, sans imposer de nouvelles taxes au peuple, et la ruse qu'il imagina

fut aussi efficace qu'originale. La corruption des employés de toute sorte est une chose tellement établie dans les principautés indiennes, qu'elle y est presque ouvertement reconnue ; bien des appointements recherchés sont en eux-mêmes insignifiants et ne tirent leur importance que du vol. Il vint à l'esprit du Guicowar que les sommes énormes, ainsi reçues par ses fonctionnaires, pouvaient être considérées comme ayant été soustraites au revenu royal. Il fit donc distribuer à tous ses *karkhouns* la proclamation suivante : « Sa Hautesse a vu avec regret que la corruption s'est introduite dans ses administrations, mais elle espère que cet état de choses cessera promptement. Elle conseille aux employés qui se sont laissé corrompre de verser au trésor royal les sommes reçues de cette façon depuis dix ans. Sa Hautesse, considérant cette restitution comme une amende honorable, oubliera tout le passé ; cependant si quelque *karkhoun* négligeait de rembour-

ser les « pots de vin, » Elle se verra dans la triste obligation de sévir. » Cette annonce produisit un vrai coup d'État dans toutes les branches de l'administration ; on poussa les hauts cris et les journaux eux-mêmes essayèrent de prendre la défense des *karkhouns*. Mais il fallut s'exécuter, et au bout de quinze jours il fut remis au trésor plus de vingt-sept *lakhs* de roupies *saïs*, ou environ sept millions de francs. Khunderao me raconta l'affaire en riant.

En dehors de ses possessions du Guzarate, le Guicowar possède la presque totalité de la vaste péninsule du Kattywar, comprise entre le golfe de Cambaye et le Runn de Kutch. Une partie de ce pays est habitée par une race peu civilisée, celle des Waghurs, qui vit en guerre contre les gouvernements envoyés de Baroda. Un baron waghur avait résolu de débarrasser sa patrie de l'oppression en assassinant le Guicowar. Le roi fut informé du complot, et le



Tombe de Allum Sayed, à Baroda (voy. p. 254). — Dessin de H. Clerget, d'après un dessin de M. L. Rousselet.

Waghur, alors au palais, n'hésita pas à se jeter du haut de la terrasse. Par un curieux hasard, il arriva à terre sans accident et monta sur un cheval qui l'attendait à la porte ; mais le Guicowar cria aux gardes arabes de le tuer, et ceux-ci l'abattirent à coups de sabre. Le complot avait aussi pour but de faire évader de la prison d'État quatre chefs Waghurs qui y étaient enfermés depuis plusieurs années ; ils s'échappèrent, mais les cavaliers du roi les reprirent avec celui qui leur avait ouvert les portes, un serrurier de la ville. Leur jugement fut court ; les chefs furent décapités chacun devant une des portes de la cité et le malheureux serrurier fut condamné à périr par le « supplice de l'éléphant. »

Ce supplice est un des plus affreux que l'homme ait imaginés. Le condamné, les pieds et les mains liés, est attaché par la ceinture à une longue corde fixée aux jambes de derrière d'un éléphant. Ce-

lui-ci est lancé au grand trot à travers les rues de la ville et chacun de ses pas imprime à la corde une violente secousse qui fait bondir le corps du supplicié sur le pavé de la route. Le seul espoir qui reste au malheureux est d'être tué dans un de ces chocs ; sinon, après avoir traversé la ville, on le détache, et par un raffinement de cruauté, on lui présente un verre d'eau à boire. Puis sa tête est placée sur une borne et l'éléphant bourreau l'écrase sous son énorme pied.

Une étiquette très-sévère règne à la cour ; quelques usages curieux diffèrent seuls de ceux qui nous sont connus. Ainsi, il est expressément défendu à qui que ce soit d'éternuer en présence du roi ; celui qui transgresserait cette défense serait rigoureusement puni, car son acte obligerait le prince à suspendre toutes les affaires de la journée jusqu'au lendemain. En revanche, quelques autres actes naturels, qui sont soigneusement bannis de notre société, sont considérés ici comme



Condamné exécuté par un éléphant, à Baroda. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

très-innocents ; si c'est le roi qui les commet, le cercle des courtisans ne manque pas de lui adresser des félicitations à ce sujet, comme notre ancien : « Dieu vous bénisse ! » Il est aussi de bon ton, lorsque le roi bâille, de faire claquer les doigts, afin d'éloigner tout insecte qui pourrait profiter de l'occasion pour entrer dans l'anguste bouche.

Les fêtes du *Dassara* avaient commencé le 7 octobre et nous arrivions en temps opportun pour assister aux cérémonies les plus intéressantes. Cette fête, la plus importante du catalogue hindou, dure pendant dix jours et sert à marquer la fin de la saison des pluies et aussi le commencement des opérations militaires ; c'est l'époque que les Maharates choisissaient toujours pour envahir les pays voisins ou reprendre les hostilités interrompues.

Les neuf premiers jours, appelés par les Indiens *Nauratri* ou les neuf veillées, sont employés à l'adoration des armes et des chevaux. Les épées, les fusils, les boucliers, soigneusement nettoyés, sont placés sur des autels et bénis par les brahmes ; les chevaux ornés de guirlandes de fleurs et teints de couleurs vives sont promenés par les rues. On comprend combien ce culte a été justement prévu, dans un pays où l'humidité excessive de la mousson met les armes hors d'état et occasionne de dangereuses maladies aux chevaux. Les nuits sont passées en réjouissances de toutes sortes, et les bayadères de la ville se réunissent dans les palais du roi et des nobles pour danser.

Cette dernière coutume provient, selon la tradition, d'une ancienne promesse de Vichnou, que tous les rajahs sont tenus d'observer. « Ce dieu, d'après la légende, descendit un jour sur la terre sous la forme d'un beau jeune homme. Il faisait nuit, et se trouvant près d'un village, il y entra pour obtenir l'hospitalité ; il frappa à la porte d'un prêtre brahmane, se disant que celui-là sûrement devait bien accueillir un pauvre voyageur, mais le brahme le repoussa durement ; il s'adressa ainsi chez tous ; partout il reçut un refus, et quelquefois des insultes. Pleurant sur la dureté des hommes, il sortait du village et allait quitter la terre, sans doute pour l'anéantir, quand sous quelques arbres il aperçut une lumière ; elle venait d'une pauvre petite hutte de paille, d'où sortaient des chants harmonieux. Voulant faire un dernier essai, il implora du dehors la compassion de l'habitant de la cabane. Une jeune bayadère apparut à la porte, fit entrer le voyageur, lui donna une place à son foyer et se mit à lui préparer un repas ; lorsque le jeune homme eut mangé, elle voulut le distraire par ses chants et enfin lui offrit une couche. L'hospitalité de la pauvre fille sauva le monde de sa perte et en la quittant, au matin, le dieu promit qu'à partir de ce jour elle serait respectée de tous et protégée par ses descendants. » Les rajahs qui prétendent tous tirer leur origine de Rama, incarnation de Vichnou, se croient obligés de tenir la promesse de leur ancêtre.

Le dixième jour, ou *Dassara*, est célébré par une

grande procession, en mémoire de la bataille que Rama remporta sur le roi de Ceylan, Ravana. Khunderao Guicowar ne manque pas d'étaler dans ce sowari toutes ses richesses, et, pour rendre la cérémonie plus imposante, il y fait venir les troupes du camp anglais. La procession déboucha sur une grande place où avait été préparé un autel. Le Guicowar y descendit et annonça à ses troupes que Dieu leur avait encore épargné pour cette année les calamités de la guerre. Un beau buffle fut amené devant le roi qui, tirant son épée, lui trancha la tête d'un seul coup ; c'est un tour de force que toute personne qui a vu un buffle peut apprécier à sa réelle valeur. En ce moment les canons tonnèrent et le peuple se rua sur la victime du sacrifice, qui, déchirée en lambeaux, devait servir de talisman. Ce sacrifice du buffle est fait en mémoire de la déesse Dourga, qui tua, en ce jour, le démon-buffle Maheshāsura.

Dans une des promenades que je faisais tous les matins dans le bois avoisinant notre résidence, je découvris un jour par hasard un très-beau mausolée musulman, d'une assez grande antiquité. Il est entièrement construit avec les matériaux d'un ancien temple jaina et remarquable par l'élégance que la dynastie des Ahmed a su donner à ses monuments en mélangeant le style musulman à celui des Hindous. Un dôme central couvrant le tombeau est entouré de neuf plus petits, qui surmontent les galeries et les portiques. Les colonnes sont d'une grande simplicité, et la salle contenant la pierre sépulcrale est formée par des cloisons de pierre ciselées à jour, en treillis délicats. Tout alentour s'élèvent des colonnes demi-brisées et les ruines d'un temple ; de grands arbres répandent sur cet endroit une ombre délicieuse, et des figuiers de Barbarie, des cactus et des euphorbes entourent les pierres antiques. Je pris en affection cette retraite ; j'y vins tous les matins avant le lever du soleil ; des milliers de perroquets habitaient ses ombrages, et je m'amusais à les voir folâtrer ou fuir au moindre bruit comme des gerbes de fusées.

Un jour un vieux musulman à barbe blanche me conta l'histoire de la tombe. Elle renferme les cendres d'un saint fameux, Allum Sayed, qui vivait sous le règne de Mahmoud, shah du Guzarate, vers 1459. Le lieu est célèbre dans le peuple sous le nom de *Ghora-Ra-pir* ou tombeau du Cheval, parce que, d'après la tradition, la jument du saint fut enterrée près de là, sous un arbre dont les branches sont chargées de petites effigies de chevaux, *ex-voto* des Hindous.

Un endroit aussi très-curieux et que sa proximité du Moutibaugh me donna l'occasion de visiter souvent est le *Fakir-Kana* ou l'asile des pauvres. Là tous les jours, à certaines heures, les pauvres qui se présentent sont nourris aux frais du roi. Les brahmanes et les pauvres de castes élevées, qui ne peuvent manger d'aliments préparés par d'autres, reçoivent du riz et les combustibles nécessaires à sa cuisson ; aux musulmans et aux gens qui ne sont point soumis à de pa-

reilles interdictions, on distribue des mets tout cuits et qu'ils peuvent manger sur le lieu même. Comme chez tous les Indiens, la charité s'étend jusqu'aux animaux, et chaque jour, par l'ordre du Guicowar, des serviteurs parcourent les rues, distribuant du fourrage aux bœufs sacrés, du pain aux chiens parias et du grain aux perroquets et aux oiseaux.

Le 19 octobre, je partis pour visiter la célèbre Dubhog, à vingt-sept kilomètres environ au sud-est de Baroda. C'est une ville d'une grande antiquité et qui renferme encore aujourd'hui quelques-uns des plus beaux monuments du Guzarate. Ses remparts, d'une longueur d'à peu près trois kilomètres, sont en partie debout. Ce sont les plus magnifiques de ce genre que j'aie vus dans l'Inde. Ils sont formés de blocs énormes de pierre, bien ajustés et s'élevant à plus de quinze mètres au-dessus du sol; leur face intérieure est garnie de galeries à colonnes, qui servaient de demeure à la garnison. Le plan des fortifications est un carré, ayant à chaque angle une énorme tour, d'une forme élégante; de nombreux bastions défendent les murs, et au centre de chaque côté du carré est une porte monumentale. Tous ces ouvrages sont décorés de larges bandes de sculptures qui font le tour de la ville et représentent des scènes animées et des ornements tellement compliqués, que le crayon ne peut en donner une idée.

La partie la plus magnifique de ces ouvrages est la porte de l'est, appelée par les Indiens *Hira Darwaza* ou Porte des Diamants, et que la tradition prétend avoir coûté plus de cent lakhs ou vingt-cinq millions de francs. C'est un édifice immense, de plus de cent mètres de long et de soixante de haut, entièrement couvert de bas-reliefs représentant des guerriers à cheval, des chars, des lions, des éléphants, etc. Au centre de la ville est un immense étang, entouré de grands escaliers descendant jusqu'à l'eau et tout auprès sont quelques temples hindous d'une grande beauté. On me montra aussi une étroite fissure dans un roc, à travers laquelle les pèlerins s'efforcent de passer : ils se figurent ainsi sortir de nouveau du sein de la terre, notre mère commune, et se délivrer de tous leurs péchés antérieurs. En voyant les chefs-d'œuvre inconnus de Dubhog, je regrettai de ne pouvoir les reproduire par la photographie et je compris qu'il me serait impossible de continuer mes explorations avec fruit, sans l'aide de cet art. Aussi, dès que je fus rentré à Baroda, je m'occupai sérieusement d'apprendre la photographie et je fis venir à cet effet tous les appareils nécessaires de Bombay.

Le *Diwali* vint nous amener une autre série de fêtes brillantes, dont quelques-unes surpassaient en magnificence celles que j'avais vues jusqu'alors. Le *Diwali* ou fête des Lampes, est célèbre par des illuminations générales en l'honneur de Lakchmi, déesse de l'Abondance. Une pièce d'or ou d'argent est placée sur un autel et reçoit les marques de vénération de tous; ce qui n'a certes rien d'étonnant, car, dans le monde

entier, l'argent n'a même pas besoin de se trouver sur un autel pour être adoré. Pendant le *Diwali*, toutes les maisons sont réparées et peintes à neuf, et les comptes sont réglés. La fête dure quatre jours; le premier, nommé *Dhan*, est dédié à la Fortune et un cierge est brûlé dans chaque maison en l'honneur de Yama, le Pluton hindou. Le second est le *Narah* ou Enfer; ce jour-là, il est de coutume d'offrir des cadeaux à la maîtresse de la maison. Le troisième, le *Diwali* proprement dit, est aussi consacré à Saraswati, déesse de la Sagesse : c'est le premier jour de l'année indienne; les femmes balayent la maison, déposent la poussière recueillie dans une corbeille, mettent au milieu une lampe allumée et jettent le tout dans la rue en s'écriant : « Que les chagrins et la misère s'en aillent avec vous et que le règne de Bali (c'est-à-dire l'ère de la prospérité) commence ! » Le dernier jour est le *Yama Devitiya*; en souvenir de la visite que le dieu Yama rendit à sa sœur, tous les Hindous vont voir leurs sœurs dans les gynécées et leur portent des présents.

Durant les premiers jours de novembre, le Guicowar m'annonça que la reine, sa femme, désirant aller respirer l'air de la campagne, l'avait prié de me demander si je voudrais lui céder une portion de notre palais de Montibaugh. Cette demande me surprit beaucoup, car, outre qu'il n'est point habituel à un Hindou de parler de sa femme, je croyais les règles du zenanah trop strictes pour permettre pareille chose. Je crus un moment à quelque piège; néanmoins je fis mettre à la disposition de la reine toute une série d'appartements contigus aux nôtres. Le soir même, une troupe bruyante de jeunes esclaves vint en prendre possession, et la rani elle-même s'y installa pendant la nuit. Dès ce jour, notre charmante habitation perdit toute sa tranquillité; notre jardin fut envahi par des essaims de gracieuses jeunes filles, dont les brillants sarris animaient les allées; des eunuques allaient et venaient, et tout ce monde suivait nos moindres mouvements avec curiosité. Cependant cette petite inquisition me permit d'apprendre bien des choses que je n'eusse pu connaître autrement. J'eus l'occasion de voir ainsi les dames de la cour et même la reine; mais comme on s'était fié à ma discrétion, je dois justifier cette confiance jusqu'au bout.

Le 15 novembre était venu, et il fallait songer à partir bientôt à la recherche de l'inconnu. Je rappelai sa promesse au Guicowar; mais il m'annonça qu'il me refusait l'autorisation de partir, et que je ne l'obtiendrais pas de lui. Par suite des obstacles que le roi me créa et que je ne puis reprocher qu'à un excès d'amitié pour moi, le mois de novembre fut employé en entier à conclure tous les préparatifs. Enfin, le 2 décembre, j'expédiai mes principaux bagages à Ahmedabad.

Le lendemain, je vins faire mes adieux au roi. Je le trouvai, comme d'habitude, sur la terrasse du palais, entouré de ses courtisans. Il paraissait aussi ému

que moi, et c'est à ce moment que je sentis toute l'amitié que cet homme m'avait inspirée ; nous causâmes longuement. « Pensez-vous au Guicowar, me disait-il, quand vous serez dans cette immense ville dont vous m'avez si souvent parlé et où l'on doit tout oublier ? Direz-vous à vos compatriotes comment je vous ai reçu, et ne me traiterez-vous pas trop durement en

leur parlant de moi ? Souvenez-vous quelquefois de Khunderao et de sa cour, qui avaient espéré que vous voudriez bien être un des leurs et qui vous voient partir aujourd'hui avec regret. » Puis arrivèrent les domestiques, portant le *présent royal*, que le roi me pria d'accepter en souvenir de lui. C'était un de ces *khilluts* ou cadeaux d'honneur, qui ne sont offerts qu'aux plus



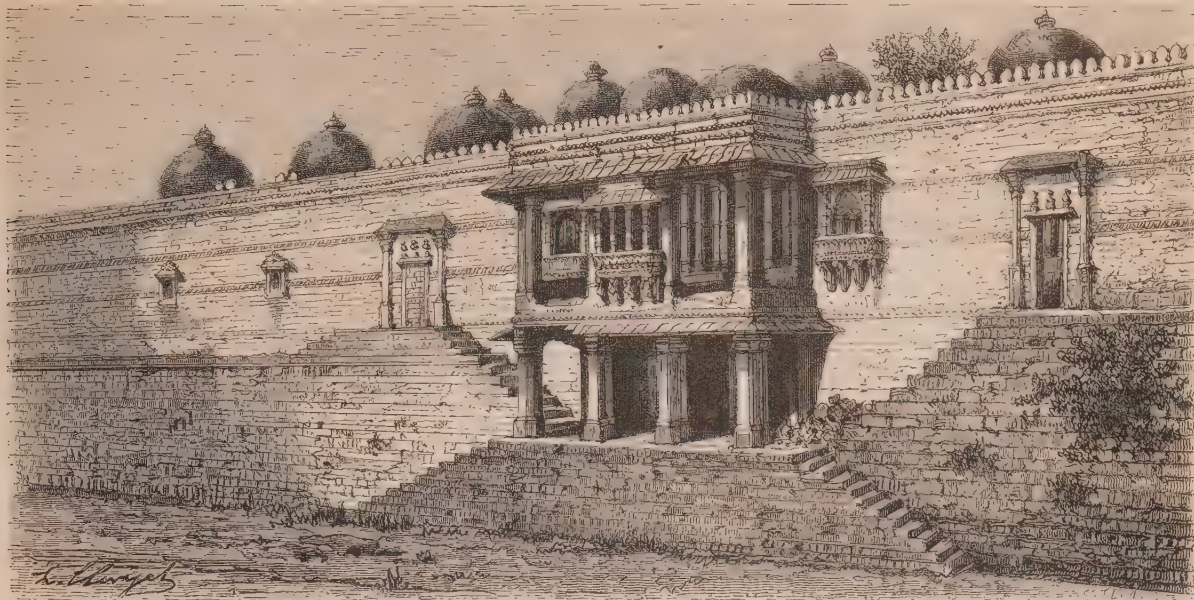
Fakir porteur de reliques, à Baroda. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

hauts personnages. Mon compagnon ne fut pas oublié non plus. Enfin je serrai une dernière fois la main à Khunderao, et je fus reconduit jusqu'à mon équipage par les nobles. Bhao Sahib, mon bon ami, ne me quitta qu'au Moutibaugh, et nous nous embrassâmes avec effusion. Je n'étais pas encore sorti de Baroda, et

déjà mon cœur se serrait à l'idée que je ne reverrais plus jamais ces lieux où j'avais été si heureux, ni ces amis qui avaient été si bons pour moi.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Balcon de la grande mosquée de Sirkhej. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENTIE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET¹.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

LE GUZARATE.

Les environs de Baroda. — Un type d'une ville de province guzarate. — Ahmedabad, ses remparts, ses palais, ses mosquées et ses tombeaux. — Les cavaliers rajpouts et le prince Mouti Sing. — La mosquée de Sirkhej, ancienne merveille de l'Inde. — Le tombeau de Chah Allum.

Au sortir de Baroda, le chemin de fer traverse des plaines fertiles arrosées par de nombreuses rivières. Le sol est fortement raviné et paraît très-accidenté, quoique le niveau supérieur en soit parfaitement horizontal. Des viltes, des villages sont assis sur les bords de ces profondeurs et étagent pittoresquement leurs maisons au milieu de bosquets de manguiers et de tamarins. Les ouvrages qui supportent la voie sont des plus remarquables. On pourrait dire, sans exagérer, que la ligne passe sur un immense pont reliant Wasud à Baroda. Cette première ville est à demi cachée dans les ravins, à peu de distance de la Mhye, une majestueuse rivière que l'on franchit sur un pont à piles de fer, d'une longueur de six cents mètres et d'une hauteur de plus de quarante.

Un peu plus loin est le bourg fortifié de Neriad, qui se présente coquettement avec ses remparts crénelés et

ses portes à tourelles, à demi caché par un rideau d'arbres ; près de la gare se trouve un bel étang entouré de marches et dominé par de hautes terrasses demi-ruinées, que couvrent des kiosques et des temples.

Nous nous arrêtons à la station suivante pour aller jeter un coup d'œil à Khaira, ville d'une assez grande importance renfermant quelques curiosités. Un ancien pont de bois conduit à la cité hindoue, assise au confluent des rivières Seri et Watruck ; des murailles de briques flanquées de tours rondes la défendent de toutes parts. C'est le type de ville de province le plus parfait du Guzarate ; les rues, étroites et tortueuses, sont propres et bien tenues ; les maisons, en briques, sont décorées d'une profusion de boiseries sculptées très-originales. Au centre de la ville est un grand temple jaïna, où l'on voit de très-belles sculptures sur bois et aussi des idoles à mécanique, faisant aller les bras et les jambes, ouvrant les yeux et la bouche, comme nos jouets d'enfants. Le révérend pandit qui fait les hon-

1. Suite. — Voy. p. 219, 225 et 241.

neurs du temple ne manque pas d'attirer l'attention du voyageur sur ce chef-d'œuvre d'un Vaucanson indigène, et, moyennant quelques roupies, donne un tour de clef qui met en mouvement tout ce puéril Olympe. Dans un caveau au-dessous du sanctuaire sont placées les idoles jaïnas, que le peuple ne peut contempler, mais que par une curieuse tolérance on fait souvent voir aux visiteurs. Ce sont trois statues de manbre blanc, de grande dimension, représentant trois *tirthaucars*¹ dans une de leurs attitudes traditionnelles, c'est-à-dire assis, les jambes et les bras croisés. Leurs traits ont le caractère égyptien qui se retrouve dans toutes ces statues, et leurs yeux d'argent brillent d'une manière fantastique. La nudité étant l'un des points qui distinguent ces idoles de celles des bouddhistes, l'artiste s'est appliqué à la faire ressortir autant que possible, ce qui rend les statues un peu indécentes.

Le lendemain, 5 décembre, nous arrivions à Ahmedabad, l'ancienne capitale des sultans, une des villes les plus splendides de l'Orient. Un très-bon bungalow nous permit de nous y installer confortablement, pour visiter en détail les monuments qui ont rendu la cité fameuse dans toute l'Asie. En y entrant, on voit se dresser de tous côtés des minarets élancés, des dômes élégants et de hautes arches ogivales.

Ahmedabad fut fondée, en 1426, par le sultan Ahmed Shah, sur l'emplacement d'une ancienne ville hindoue. Ce prince employa, selon toute probabilité, les matériaux provenant des ruines des capitales Rajpouter, Chandravati et Anhilwara Patan, qu'il avait saccagées pour construire ses mosquées et ses palais. Ses successeurs montrèrent le même amour pour les beaux-arts, et étant eux-mêmes d'origine hindoue, ils conservèrent dans les temples de leur nouvelle religion le style d'architecture particulier au pays, genre pur et original, bien différent du style sarrasin qui envahit l'Hindoustan avec les Mogols.

Vers 1570, la ville tomba au pouvoir des empereurs mogols et devint le siège d'une de leurs opulentes vice-royautés; la belle Nour Jehan, femme du padichah Jehanghir, y tint pendant longtemps sa cour et y établit un hôtel des monnaies célèbre. En 1737, Damaji Guicowar, profitant de l'incapacité des représentants de l'empire, annexa Ahmedabad et son riche district à son royaume de Baroda; un de ses successeurs fut obligé, en 1818, de les céder aux Anglais, qui les possèdent depuis lors.

De superbes remparts, d'un circuit de plus de sept kilomètres, entourent la cité; des tours et des bastions complètent ce système de fortifications, dont l'exécution est attribuée au sultan Mahmoud Begarha (1485). Dix-huit portes monumentales donnent accès dans l'intérieur, qu'occupait jadis une immense population; aujourd'hui de vastes jardins, des terrains incultes isolent la ville de ses remparts, et ses quartiers ne renferment pas plus de cent cinquante mille habitants.

Quoique bien déchue, cette ville est cependant d'un aspect gai et animé; de belles allées d'arbres la parcourent en tous sens, et les petites huttes des pauvres, blanchies à la chaux, se groupent autour de superbes restes de l'antiquité et leur enlèvent un peu de leur morne grandeur. Une magnifique rue, le Manik Chauk, large comme un de nos boulevards, forme le quartier commerçant de la ville et réunit en un seul point les plus grandes splendeurs d'A Ahmedabad. C'est là que se tiennent les marchés, et la proximité des déserts y amène tous ces superbes types de nomades Rajpouts, Katis, Bhattis, qui donnent aux bazars un cachet de pittoresque tout particulier. Des chameaux, des éléphants passent au milieu de cette foule bigarrée et bruyante, dans laquelle des cipayes anglais maintiennent l'ordre. Cette rue part de la grande porte du Manik Burj, qui est la résidence des vice-rois, dont les énormes donjons rappellent nos bastilles d'Europe; les Anglais en ont fait un pénitencier, où des milliers de forçats sont employés à la fabrication de tapis, d'étoffes grossières et de papier. On entre dans ce palais par une belle porte sarrasine, dont la voûte couvre un corps de garde. L'installation actuelle permet peu de juger des splendeurs de cette ancienne habitation royale, et les appartements, quoique vastes, ont été trop de fois blanchis à la chaux par les inspecteurs anglais pour qu'on puisse y retrouver quelque détail intéressant. On y montre le trône du fameux apostat hindou Jaka, le fondateur de la dynastie impériale d'A Ahmedabad.

La Bâdre ou citadelle est reliée au château par une longue série de bâtiments qui servaient de logement à l'importante garnison entretenue par les sultans. De vastes cours qui renfermaient jadis de poétiques jardins et que défigurent aujourd'hui de hideux bungalows anglais, quelques arcades et un énorme bastion, sont les seuls objets de quelque intérêt. On ne manque pas non plus de faire remarquer au visiteur une antique cible placée au-dessus de l'une des portes et encore couverte de marques; c'est le but qu'un archer expérimenté essayait d'atteindre chaque fois que le sultan partait pour un voyage ou une expédition; si la flèche manquait de frapper le centre, l'entreprise était abandonnée, du moins jusqu'au lendemain.

A une petite distance du château, la rue de Manik Chauk est coupée par un superbe arc de triomphe auquel ses trois arches sarrasines ont fait donner le nom de *Tiu Durwazé* ou Trois Portes: c'est un des plus gracieux monuments du style du seizième siècle. De l'autre côté de cet arc de triomphe est la Jumah Musjid, mosquée cathédrale, la gloire d'A Ahmedabad. On lit sur la porte que le sultan Mahmoud Shah Begarah, le Preneur de villes, la construisit avec les débris de temples infidèles, en l'an de l'hégire 827. L'édifice principal est au bout d'une immense cour dallée entourée de cloîtres à colonnes. La façade est percée de trois portes ogivales d'une grande hauteur, à travers lesquelles apparaissent les innombrables colonnes qui supportent la voûte de la grande salle. De chaque

1. Philosophes déifiés des Jaïnas.

côté de la porte du milieu s'élèvent deux minarets d'une grande richesse de détails, mais dont les sommets furent renversés par le tremblement de terre de 1818. En entrant dans la vaste salle des prières, on est saisi d'admiration à la vue de ses longues rangées de colonnes fantastiquement sculptées; les dômes, formés d'assises concentriques découpées, sont surélevés au-dessus de la voûte par un étage de colonnettes qui laisse entrer un flot de lumière dans le temple. L'absence complète de statues, le nombre des colonnes et la richesse de leurs ornements donnent à ce temple hindou, transformé en mosquée, un cachet éminemment original. Au milieu de la salle, en face de la niche de la Mecque, est une immense dalle qui recouvre, d'après la tradition, l'ancienne idole jaina du temple; tout vrai croyant, en entrant dans l'enceinte sacrée, vient frapper du pied cette dalle en signe de mépris pour le symbole d'idolâtrie qu'elle recouvre. Au près de la mosquée est la basilique impériale où reposent sous de riches dais de marbre les dépouilles mortelles des empereurs Ahmed, Mohamed et Koutub Oudin; autour d'eux sont rangés leurs épouses et leurs descendants. Ces tombes sont toutes d'une forme élégante, couvertes de sculptures et quelquefois de mosaïques.

Ahmedabad renferme encore aujourd'hui plus de cinquante mosquées et un grand nombre de mausolées dignes d'une étude spéciale. C'est, sans nul doute, la ville de l'Inde la plus riche en monuments de ce genre. Ces mosquées sont pour la plupart entourées de jardins et de vergers, et sont toujours placées sur de hautes terrasses en pierre dominant les maisons environnantes. On comprend combien cette disposition fait ressortir la beauté des ogives, des dômes et des minarets se détachant sur l'azur du ciel indien.

Un mausolée fort remarquable par la simplicité et le bon goût de son architecture est celui qu'on appelle généralement *Rani-Ra-Rauzah* ou Tombe des Reines, entouré d'une verandah à colonnes; l'intérieur en est richement décoré de sculptures.

Les maisons des riches habitants sont construites en briques et en bois; on retrouve dans toutes ce caractère original qu'une profusion de balcons et de colonnettes sculptées donne aux maisons du Guzarate. Particularité remarquable, les maisons d'A Ahmedabad ne sont jamais peintes, ce qui permet à la brique et au bois de prendre ces riches tons de vétusté que les artistes aiment tant.

Quelques jours après notre arrivée, je faisais à cheval une promenade du matin, aspirant à pleins poumons l'air frais et embaumé, quand je vis s'avancer rapidement vers moi un tourbillon de poussière. J'eus à peine le temps de me ranger, et je vis passer cinq ou six calèches de forme antique, bizarrement attelées à la Daumont, et contenant plusieurs natifs, que je reconnus à leurs turbans d'or pour des personnages importants. Ces voitures étaient suivies par une vraie horde de cavaliers au type cosaque, barbe flottante, lance au poing, qui bondissaient sur de

grands chevaux du désert, superbement harnachés. Tout cela passa en un clin d'œil. Je saluai machinalement, et le salut me fut rendu par l'un des voyageurs. Je restai fort intrigué de la présence de ces hôtes étranges dans cette bonne ville anglaise, et me hâtai de rentrer au bungalow. J'en trouvai la cour envahie par les cavaliers mystérieux, qui l'avaient sans façon transformée en bivouac; les feux flambaient de tous côtés; les chevaux étaient attachés en ligne, et dans un coin reposaient les voitures de gala, encore couvertes de poussière. Tout ce brouhaha était occasionné par l'arrivée du prince Mouti Sing, fils du rajah de Marvar. Les cavaliers qui composaient son escorte étaient des Rajpouts du clan Rahtore, un des plus renommés du désert indien.

En attendant que le prince se fût reposé de sa marche, j'examinai avec intérêt ces braves Rajpouts qui allaient et venaient autour de la maison. Leur figure franche et ouverte, leur allure martiale m'inspiraient de la sympathie. J'en abordai quelques-uns, et je restai frappé de leur attitude digne et respectueuse, bien différente de la basse servilité du peuple guzarati. Je leur parlai de ces sables qu'ils venaient de traverser; je leur demandai s'ils n'avaient pas tous cru entrer dans le paradis en voyant les jardins du Guzarate; mais leurs réponses me témoignèrent combien ils chérissaient leur patrie. L'un d'eux me dit: « Notre désert est sec et aride; mais les oasis qui se cachent dans les replis de nos montagnes Aravalis sont plus belles et plus riches que nulle autre terre de l'Inde! » Son enthousiasme était juste, ainsi que plus tard je pus en juger moi-même.

Le lendemain de l'arrivée du prince, j'envoyai mon *khansamah*, revêtu pour l'occasion de la dignité de *tchoubdar*, porter nos salaams à l'étranger. Celui-ci, en réponse, m'envoya un huissier à canne d'or, qui, après toutes les salutations d'usage, m'annonça que je pourrais être reçu le jour même. Je me présentai avec Schaumburg à l'heure fixée, et trouvai Mouti Sing dans une grande salle où quatre chaises et un tapis constituaient le durbar réglementaire. Il nous serra affablement la main, s'assit entre nous deux et commença péniblement une conversation anglaise. J'y coupai court en lui répondant en hindi; enchanté de m'entendre parler sa langue, il se mit à parler cet idiome avec une grande animation. Il m'assura que son père, le roi de Marvar, serait heureux de nous recevoir à sa cour, et que du reste l'hospitalité connue des autres rajahs rajpouts ne laissait point douter un instant que nous dussions être partout l'objet d'une réception chaleureuse. « Un voyageur européen, me dit-il, est chez nous une chose presque inconnue; les seuls que nous voyons sont les ambassadeurs envoyés par le vice-roi, ou bien quelques officiers regagnant leurs garnisons ou se rendant à Bombay. Quant à un Français, je ne me souviens pas qu'il en soit jamais venu un à Joudpore. » Il me donna des renseignements très-exacts sur la manière dont j'aurais à voyager, sur les diffi-

cultés que j'aurais à surmonter, et m'engagea fortement à suivre la route de Dissa, Serohi et Joudpore, au lieu de visiter le pays des Bhils et Oudeypour. Mais ma décision était prise sur ce point, et je ne pus que lui promettre de faire mon possible pour atteindre Joudpore par la voie d'Ajmir.

Ce prince Mouti Sing est le quatorzième ou quinzième parmi les cent fils du vieux rajah de Joudpore, Tukt Sing. Ce monarque patriarche possède un royaume d'une grande étendue, mais comprenant plus de déserts que de sol arable; cependant sa capitale est une des belles villes du Rajpoutana, et ses revenus sont encore considérables. Mouti Sing me parlait avec

enthousiasme des plaines giboyeuses de sa patrie, et me promettait à mon arrivée des chasses merveilleuses. C'était un vrai Rajpout par ses traits fins et caractérisés, son teint clair et sa longue barbe divisée en deux énormes favoris; mais son attitude un peu efféminée et son langage diplomatique m'avaient un peu prévenu contre lui. J'appris du reste plus tard que je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons.

Je consacrai les quelques jours qui me restaient encore avant notre départ d'Ahmedabad à visiter les environs, qui sont charmants et rappellent en outre un nombre presque incalculable d'événements historiques. Ma première excursion fut pour Sirkhej, l'an-



Le bungalow des voyageurs à Ahmedabad. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

cienne résidence d'été de l'empereur Ahmed, située à huit kilomètres de la ville. Partis à quatre heures du matin de notre bungalow, nous étions, au lever du soleil, sur les bords de la Subermutti, le gracieux cours d'eau qui baigne les remparts d'Ahmedabad. Nos domestiques et les quelques provisions que nous emportions occupaient une charrette à bœuf, qui devait passer la rivière à gué. L'eau était basse; mais le courant était encore d'une telle violence, que je craignais à tout moment de voir la charrette s'en aller à la dérive. Assis sur mon cheval, qui avait bravement passé l'eau, je restais à contempler ce spectacle, auquel une matinée d'hiver indien ajoutait tant de beau-

té. La rivière étincelait, des nuées d'oiseaux aquatiques voltigeaient à la surface, et sur l'autre rive un léger brouillard bleuâtre couvrait la longue ligne des remparts et des donjons; l'air vif et pénétrant, malgré la présence du soleil, produisait sur moi une sensation délicieuse. Rien n'est comparable, du reste, à la magnificence d'une matinée d'hiver dans l'Inde; c'est le printemps d'Europe, mais avec la mise en scène grandiose de ces régions favorisées.

Aussitôt après le passage de la charrette, nous partîmes au galop dans la direction de Sirkhej; nous suivions des sentiers sablonneux ou tapissés d'un léger gazon, encaissés entre de hautes haies de cactus cier-

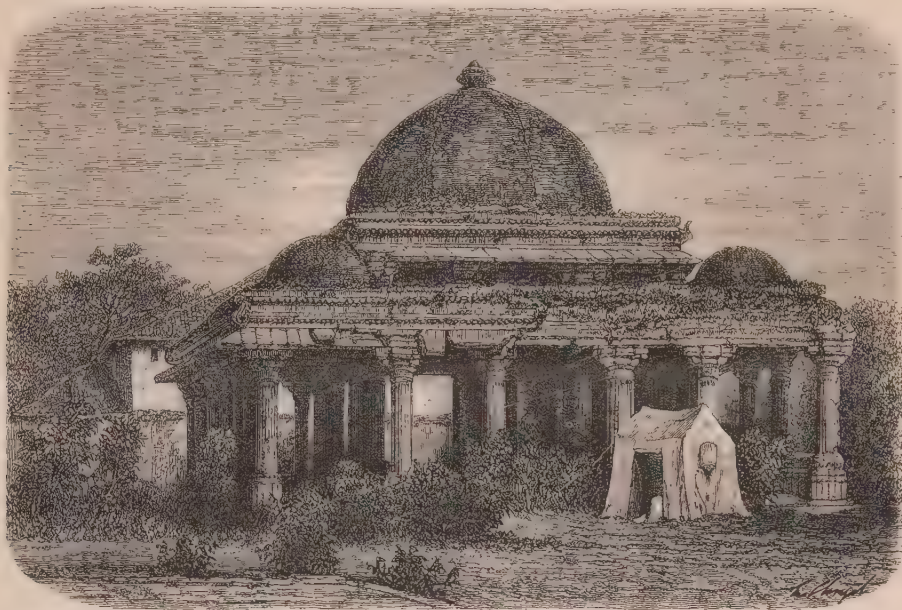
ges, de figuiers raquettes, couvertes de convolvulacées et de mille autres lianes en fleurs. Des quantités de tourterelles rieuses, au plumage blanchâtre, s'envolaient à notre passage avec ce léger cri qui ressemble à un ricanement; des perroquets passaient en déchirant l'air de leurs cris perçants et des boubous gazonillaient dans tous les bosquets. Des arbres séculaires aux troncs gigantesques ombragent des mausolées aux dômes pointus et donnent à ce paysage riant un cachet de grande beauté.

Après une demi-heure de galop, nous entrâmes dans une plaine cultivée, mais assez nue d'aspect, à l'extrémité de laquelle se montraient les hauteurs de Sirkhej couronnées de silhouettes de monuments. La Subermutti coulait jadis au pied de ces collines, et son lit desséché, couvert d'un sable fin et sans consistance, retardait la course de nos chevaux. Sur la berge se dressent deux hautes tours, dont la base est entière-

ment ruinée par l'eau et qui formaient l'entrée principale du domaine impérial; la voie est encore pavée de grandes dalles, et des débris de voûtes surplombent d'une manière menaçante la tête du passant.

Nous nous dirigeâmes vers la mosquée, la seule partie du palais qui soit aujourd'hui habitable. La lourde porte en était fermée; je descendis de mon cheval et fis résonner plusieurs fois le marteau de fer guilloché, qui est resté en place. Le plus profond silence régnait autour de nous; seuls, quelques ramiers effrayés par le bruit inaccoutumé volaient en cercles au-dessus de nos têtes. Après quelques minutes d'attente, j'entendis tirer des verroux, et un petit vieillard à longue barbe blanche et à mine fantastique vint ouvrir le guichet. C'était le saint homme préposé à la garde de ce lieu saint; il nous reçut avec beaucoup d'affabilité.

Nous entrons tout d'abord dans une grande cour



Tombeau de la reine Sipri, à Ahmedabad. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

dallée entourée de portiques et dont le centre est occupé par un lourd édifice musulman surmonté d'un dôme doré. C'est là que, sous une châsse d'argent massif, reposent les reliques de Cheik Ahmed Gunj Bukh, le confesseur de l'empereur Ahmed et le patron tutélaire de Sirkhej. Sa tombe est un but de pèlerinage pour tous les zélés musulmans des environs, et deux fois l'an la cour déserte se remplit de milliers de visiteurs. En avant du *Gumbay* ou mausolée du Gunj Bukh est un kiosque formé de seize colonnes élancées supportant neuf dômes; c'est un des plus gracieux édifices de ce genre qui aient jamais été élevés par les Indo-Musulmans.

Sur le côté gauche de la cour est un beau péristyle, qui sert d'entrée aux tombeaux des Ranis; ce sont de grandes chambres dont les voûtes cintrées sont supportées par des piliers massifs; les tombes en marbre

blanc sont placées dans des chapelles, entourées de grilles de pierre ciselées à jour. L'aspect de ces chambres est imposant, mais (il en est de même de tous les mausolées musulmans) il ne respire point la tristesse; de larges fenêtres à balcons y portent des flots de lumière et dominant une vue splendide sur le grand étang, qui baigne le pied de la mosquée à vingt mètres plus bas. C'est là que nous décidâmes d'établir notre domicile temporaire, avec le consentement de notre guide. Un immense escalier qui descend au lac sépare ces chambres d'une autre série d'appartements plus considérables, dans lesquels sont rangées les tombes de plusieurs empereurs, entre autres celle du fameux Mahmoud Begarha. L'autre côté de la cour est occupé par la vaste mosquée, qui est, dit-on, une copie exacte de la grande mosquée de la Mecque. Je n'ai point vu cette dernière, mais je doute fort qu'il y

ait aucune analogie entre les colonnes hindoues de Sirkhej et celles du temple arabe.

L'étang, qui est aujourd'hui desséché, couvre une superficie de près d'un kilomètre carré; au temps d'Ahmed, ce devait être une des merveilles de l'Inde. La mosquée et les édifices adjacents occupent l'un des côtés, et les trois autres sont formés par de gigantesques escaliers, que couronnaient de magnifiques palais. Deux de ces édifices subsistent encore; ce sont le palais d'Ahmed et le harem. Leurs hautes façades relevées par des étages de colonnes et des bandes de sculpture leur donnent un cachet d'imposante grandeur que l'on retrouve peu dans les ouvrages musulmans postérieurs. De larges tunnels solidement construits conduisaient en dessous de ces palais aux bords de l'étang. A l'un des angles est une église monumentale, par où se déversaient dans le bassin les eaux de la Subermutti. Nous restâmes pendant plusieurs jours à Sirkhej, nous occupant à dessiner ou photographier les plus intéressants monuments. Le lac nous fournissait du poisson excellent que nos domestiques s'amusaient à prendre avec des filets improvisés et notre table était garnie de perdrix et de bécassines, produit de notre chasse aux environs.

Notre seconde excursion fut pour le mausolée de Chah Allum, situé à deux milles d'Ahmedabad, autour duquel est un vaste assemblage de tombes, de mosquées, de palais et de jardins. Le mausolée lui-même est surmonté d'un dôme élevé et contient plusieurs salles; dans l'une d'elles est la tombe de porphyre de Chah Allum. Cette salle est décorée d'incrustations en nacre et le jour n'y pénètre qu'à travers de délicats treillis de pierre. La grande mosquée adjacente est un long bâtiment à colonnes, placé sur une belle terrasse et possédant encore en parfait état ses deux minarets élancés d'une hauteur de vingt-cinq à trente mètres. Sous la terrasse un étang souterrain, dont les lourds piliers supportent la voûte, sont couverts de symboles et de signes cabalistiques.

Les environs d'Ahmedabad offrent un si grand nombre de curiosités, que l'on néglige nécessairement en les visitant beaucoup de monuments qui ne manqueraient pas autre part d'exciter l'admiration. Il en est de même à Delhi; mais là se sont succédé des dynasties nombreuses et des races puissantes, tandis qu'ici les règnes de quelques princes vivant au quinzième siècle ont produit toutes ces merveilles.

La ville anglaise d'Ahmedabad est à quatre kilomètres de la ville indienne, à laquelle elle est reliée par de magnifiques allées de pîpuls et de bîars. Elle s'étend dans une vaste plaine et comprend, outre les casernes et autres établissements militaires, de jolies habitations entourées de jardins, occupées par une centaine d'Européens, employés de la couronne. Tout près de là est le palais de Chahi Baugh, construit en 1625 pour servir de résidence au vice-roi, sultan Kurum. Ce prince n'y pénétra jamais, parce que l'architecte avait négligé d'élever la porte principale de l'en-

ceinte à une assez grande hauteur pour donner passage à l'éléphant qu'il montait. Avant que le portail pût être corrigé, son père Jehanghir était mort et il échangeait sa vice-royauté pour le trône de Delhi avec le titre de Chah Jehan.

Une des seules distractions que possèdent les officiers anglais de la garnison est la chasse, et les plaines voisines leur fournissent les meilleurs sports de l'Inde. Le tigre et la panthère abondent et il n'est pas rare de rencontrer des lions, qui descendent des gorges du Kattuyavar; quant aux cerfs, antilopes, sangliers et autres gibiers inférieurs, ils y sont en grande quantité. Je profitai d'une invitation qui me fut adressée par plusieurs des officiers de la garnison pour assister à une battue qui devait avoir lieu aux environs. Le gibier que l'on se proposait de poursuivre n'était ni le tigre ni le lion, animaux que l'on ne chasse ordinairement qu'en été, mais le nilgau, cette grande antilope que les Indiens désignent sous le nom de bœuf bleu. C'est un superbe animal, de la taille de notre cerf, mais aux formes plus fines; sa robe est d'un gris perle qui chez quelques-uns devient d'une teinte presque bleue. Sa tête longue, légèrement bombée comme celle de certains chevaux, est armée de deux cornes acérées et droites qui n'atteignent jamais ou rarement plus de trente centimètres de longueur. Le Jardin des Plantes de Paris possède peut-être encore deux très-beaux spécimens de cette race d'antilopes.

Le rendez-vous des chasseurs avait été fixé près de Lamba Gaum, village situé à quelques lieues d'Ahmedabad et chacun devait s'y rendre de son côté. Schaumburg et moi, nous quittâmes le bungalow à deux heures du matin par une nuit fort obscure; les guides nous précédaient avec des torches, précaution indispensable dans un pays où le sol des routes est tellement crevassé que les chevaux trébuchent à chaque pas. Après une assez longue marche, nous aperçûmes les feux du camp des chasseurs; les batteurs en assez grand nombre, enveloppés dans leurs couvertures de laine, formaient un cercle compacte autour d'un immense bûcher. Le froid très-vif de la nuit me faisait assez envier leur position, et croyant être des premiers, j'allais leur demander une place au foyer, quand je fus salué par plusieurs « Halloo! » et le rideau d'une tente se soulevant, je me vis accueilli par nos hôtes. Ils étaient arrivés avant nous et, en bons Anglo-Indiens, ils avaient déjà fait dresser leurs tentes et tout organisé comme pour une résidence de plusieurs jours. Entré dans la tente principale, je les trouvai occupés à boire du *brandy pany* et à fumer en attendant le matin; on nous eut bientôt fait place et quelques instants après, les pieds sous la table, nous dégustions les *cheroots* et les liqueurs du *mess court*. Il n'y avait personne dans notre gaie société qui n'eût assisté à quelque chasse émouvante, et les récits qui se succédaient sans interruption eussent pu former un fort intéressant volume.

J'étais arrivé depuis une heure ou deux lorsqu'un

shikari passa la tête par l'ouverture de la tente en nous criant : « *Sahib-log, dîn hané jahtë ! shikari-logun tayardhai !* » tout le monde fut sur pied en un instant et en peu de temps nous étions réunis au dehors, les ceintures sanglées, bottés et le fusil sur l'épaule. Une lueur blanchâtre vers l'orient annonçait l'approche du jour. Le froid était tellement vif, que mes doigts se refusaient à tout service et je dus les griller un peu à la flamme. La plaine légèrement ondulée, couverte des touffes de l'herbe *kālam*, haute d'une quinzaine de pieds, formait un excellent terrain de chasse ; les cavaliers embusqués derrière ces herbes, sur les points les plus élevés, pouvaient dominer tous les mouvements des batteurs et voir arriver les antilopes. Ce dernier point est important, car le nilgau aux abois est un dangereux animal ; se sentant cerné de toutes parts, il charge avec fureur et malheur à celui qui se laisserait surprendre sur le passage du troupeau ! Les batteurs, qui étaient déjà en place, formaient dans la plaine un arc de plusieurs milles, dont la ligne des chasseurs représentait la corde.

Le jour était arrivé pendant tous ces préliminaires, et bientôt j'entendis les cris perçants des shikaris ; la plaine parut alors s'animer tout à coup et nous pûmes distinguer plusieurs groupes d'antilopes ordinaires et un fort troupeau de nilgaus. Ces animaux, effrayés par les clameurs, bondissaient tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; quelques-uns même, comprenant peut-être d'instinct que le danger réel était de notre côté, se dirigèrent vers les batteurs et forcèrent les lignes. Après plusieurs tours, les nilgaus s'élancèrent à fond de train vers nous ; il était à craindre que nous ne puissions les arrêter. Placé moi-même près de l'extrémité opposée à celle vers laquelle ils se dirigeaient, je déplorais déjà ce contre-temps, quand j'entendis plusieurs coups de feu et je vis le troupeau s'arrêter subitement et se diriger vers moi. Cette manœuvre leur fut fatale, car ils essayèrent ainsi notre feu en écharpe et j'en vis chanceler et tomber deux aux premiers coups. Toute la troupe passa devant moi au triple galop ; je visai un beau mâle qui se trouvait en tête, il bondit sous le coup, mais continua sa course ; la balle de mon voisin le fit rouler à terre. Encore quelques coups de fusils et la bande, renversant les batteurs, disparut dans la plaine.

Quatre de ces magnifiques animaux gisaient sur le sol, percés de balles ; les batteurs fabriquèrent des brancards, et les chasseurs, escortés de leur butin, regagnèrent triomphalement les tentes. Un bon déjeuner nous y attendait et l'air vif du matin ayant ouvert nos appétits, chacun fit honneur au *pale ale* et au *corned beef*. Ce devoir accompli, les uns s'étendirent sur des lits pour faire la sieste, d'autres partirent à la chasse des lièvres et des perdrix ; quant à moi, je me joignis à un des officiers, pour tâcher de découvrir des paons, que l'on disait très-nombreux dans le voisinage.

Nous en eûmes bientôt tué quelques-uns et nous

nous préparions à regagner le campement, quand mon compagnon, en apercevant un sur le haut d'un arbre auprès du village, le visa et le fit rouler à terre. A peine le coup de feu avait-il retenti, que nous vîmes accourir à nous de tous côtés les villageois, et nous nous trouvâmes bientôt au centre d'un cercle compacte et bruyant. Bientôt des pierres commencèrent à pleuvoir sur nous et je compris que notre position pouvait devenir dangereuse, si nous ne réussissions pas à calmer un peu l'excitation de cette foule. Apercevant le *patel* (maire) du village au milieu de la cohue, je le mis en joue en lui criant que s'il ne faisait immédiatement retirer le peuple, je commencerais les représailles en tirant sur lui. Se voyant pris, il ordonna à ses hommes de se tenir tranquilles et s'avança vers nous ; il nous pria de l'excuser, disant qu'il était dévoué au Sahib-log et qu'il avait en vain essayé de s'opposer à l'attaque que nous venions de subir. Il m'expliqua que ce village contenant plusieurs brahmanes, ses habitants considèrent les paons comme sacrés et ne permettent point qu'on les chasse. Je promis de m'abstenir de chasser l'oiseau sacré, à condition qu'il nous serait permis d'emporter notre gibier et que les villageois se retireraient tout de suite. Ce traité fut accepté ; la foule nous lança encore quelques huées, mais, voyant que nous étions décidés à nous défendre, elle nous laissa partir.

Rentrés à nos tentes, je racontai au capitaine B... notre aventure. Il blâma l'imprudence du jeune officier qui m'accompagnait, et m'assura que nous étions heureux d'en avoir été quittes à si bon marché. Le paon est l'emblème de la déesse Sarasvati, la Junon indienne qui préside aux naissances et aux mariages ; comme tel, il est vénéré dans tous les États rajpouts et la chasse en est strictement prohibée, du moins aux abords des villes et villages. Le gouvernement anglais a du reste reconnu cette coutume par une loi. Cependant on ne sait que rarement à quoi s'en tenir sur l'opinion des habitants de tel ou tel village, vu que les uns supplient les Européens d'exterminer les paons qui occasionnent des dégâts énormes, tandis que les autres se battent pour les défendre ; il arrive donc continuellement des conflits, qui ont eu souvent des suites tragiques de part et d'autre.

Le lendemain, j'eus plusieurs conférences avec des chameliers, qui pour me porter jusqu'à Oudeypour me demandaient un prix exorbitant, à cause de la mauvaise réputation du chemin que j'avais choisi pour m'y rendre. Enfin je conclus le marché avec l'un d'eux, qui devait me fournir, pour la somme de cent quatre-vingts roupies, deux chameaux de selle et sept chameaux de bagage. J'achetai une petite tente très-légère, ne voulant pas trop m'encombrer dans ces passages difficiles, et je complétais tout mon attirail de lits, de batterie de cuisine et autres objets dont nous allions avoir besoin dans ces pays dénués d'hôtels et de bungalows, et où je prévoyais que nous resterions au moins une année.

IX

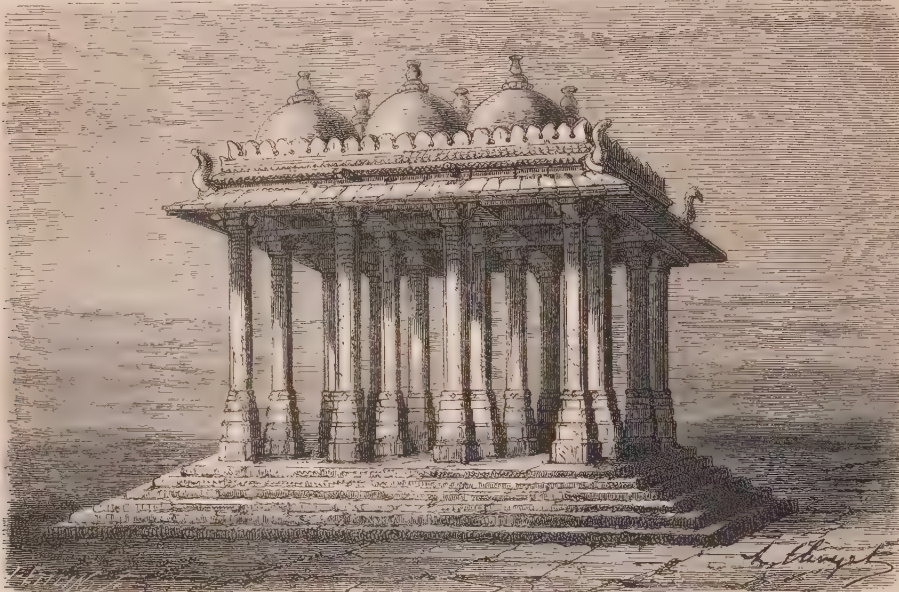
LE PAYS DES BHÎLS.

La caravane. — Le campement de Raypour. — Les monts Doungker. — Le thakour de Tintoui. — Le *baoli*. — Les mœurs des Bhîls. — Le tigre mangeur d'hommes. — Le rhakkâm de Sameyrx.

J'avais fixé au 19 le départ de la caravane, et, à l'heure indiquée, les chameaux groupés dans la cour du bungalow attendaient leur chargement. Les deux qui devaient nous servir de monture étaient brillamment harnachés, avec des housses de soie et des glands à profusion ; mais tous ces ornements n'étaient que pour la cérémonie du départ et devaient disparaître dès que nous serions en campagne. Le personnel de la caravane se composait de nos quatre domestiques, de deux sanivallas et de sept chameliers : tout ce monde était armé de sabres et de fusils, et chacun

d'eux se figurait être très-probablement appelé à s'en servir sous peu. Je les assemblai tous devant le perron du bungalow et leur fis un petit *speech*, leur assurant que le pays que nous allions traverser était parfaitement sûr, et que du reste, étant bien armés, nous n'avions rien à craindre de la part des Bhîls. J'établis un chef de caravane, et ayant consulté la carte que j'avais dressée de notre itinéraire, je lui ordonnai d'aller camper le soir même au village de Raypour, à vingt-quatre kilomètres d'Ahmedabad. Quant à nous, j'avais décidé que nous passerions encore la nuit sous le toit hospitalier du bungalow et ne rejoindrions notre camp que le lendemain matin.

A quatre heures du matin, je fus tiré de mon sommeil par le sanivalla ; j'éveillai à mon tour Schaumburg, et en quelques minutes nous étions prêts. Le sani, accroupi à la porte, m'attendait ; je mis quel-

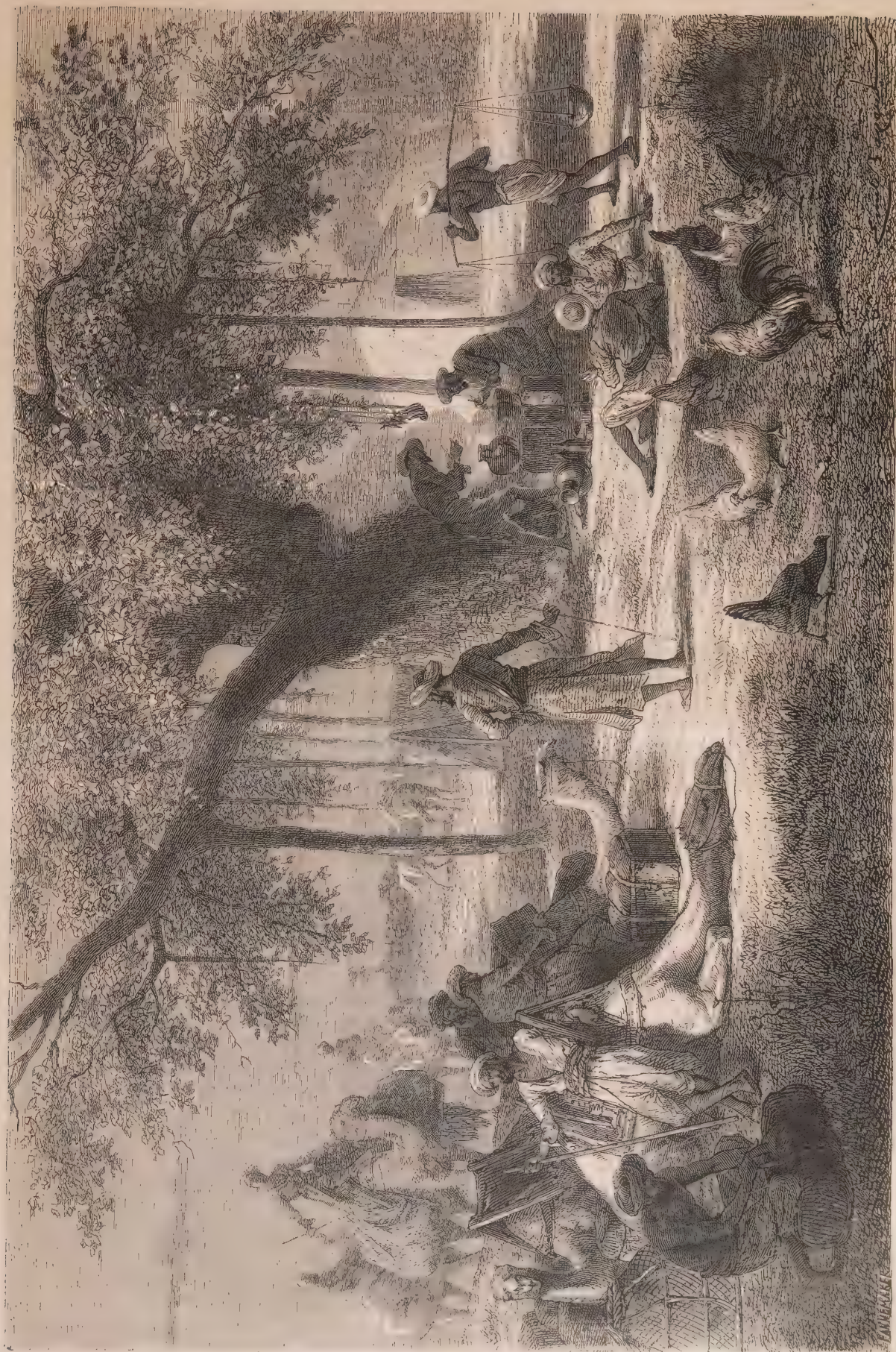


Le kiosque d'Ahmed, à Sirkhej. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

ques couvertures sur la selle pour la rendre plus confortable et je pris place sur le siège de derrière ; mon conducteur enfourcha celui de devant, et le chameau bondit comme un ressort sur ses pieds. La selle des chameaux de course, comme le savent sans doute la plupart de mes lecteurs, est double, de sorte que les deux cavaliers se trouvent emboîtés l'un dans l'autre. La position de celui qui est à l'arrière n'est pas des plus agréables, à cause de cette proximité ; mais je l'avais choisie pour me faire un peu aux mouvements du chameau, avant d'essayer de le conduire moi-même. Je restai pendant une demi-heure sans pouvoir retrouver mon équilibre, violemment secoué et me cramponnant au dos de mon chamelier ; mon compagnon ne souffrait, du reste, pas moins. Mais, au bout de ce temps, je me sentis plus à mon aise, et je pus prêter plus d'attention à la route que nous suivions. Ahmedabad était déjà loin de nous, et l'aube éclairait une

plaine immense, couverte de champs nus et parsemée de groupes d'arbres annonçant l'emplacement des villages.

A Raypour, que nous atteignîmes à six heures du matin, je trouvai notre tente plantée sous un gros arbre au bord d'une rivière et à une portée de fusil du village. Nos bagages étaient rangés autour d'un autre arbre où nos gens avaient établi la cuisine et leurs quartiers généraux ; des fusils et des sabres accrochés aux branches donnaient à l'ensemble un aspect guerrier. Je ne saurais dire combien ce spectacle, doré par ce beau soleil du matin, me transportait de joie ; c'était bien le début de la partie sérieuse de mon voyage. Jusqu'ici j'avais suivi des chemins battus, dans des pays où l'influence civilisatrice se faisait sentir et sur lesquels je possédais de nombreux renseignements ; ici tout pour moi était inconnu. Que devais-je trouver dans le Rajpoutana, un bon ou un mauvais accueil,



Notre campement à Raypour. — Dessin de Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

un paradis ou un désert ? Je passai la journée à courir dans le village, à tuer quelques lièvres et des paons, qui dans ce pays n'étaient pas sacrés, et vers le soir j'eus le magnifique spectacle de la rentrée des troupesaux, deux ou trois mille bœufs et buffles passant au galop et se ruant vers la rivière presque desséchée pour se désaltérer d'une longue journée de soif.

Je copierai désormais mon journal, ce qui me permettra de présenter aux lecteurs les épisodes de cette marche, d'une manière plus succincte et plus exacte :

21 décembre. — Nous quittons Raypour à deux heures du matin, et après avoir passé la rivière à gué, nous nous trouvons sur le territoire du Guicowar. La nuit est très-obscur, mais le pays est parfaitement plat; nos chameaux avancent sans difficulté; les villages sont tous à une certaine distance de la route, car nous n'en rencontrons aucun avant Deagaum, une ville assez importante que nous atteignons à quatre heures. Nous sommes arrêtés à la porte de la ville par quelques *sowars*, qui nous demandent notre lieu de destination et nous procurent des *bohimias* pour nous conduire au prochain village. Cette institution des *bohimias* est une des plus curieuses et des plus utiles de ce pays : ce sont des gens de basse caste chargés de guider, moyennant une faible redevance, les voyageurs de village en village. Leur service est obligatoire, et le conseil communal les rétribue en leur accordant le droit de séjour dans la localité et certaines portions de terres arables. Le pays étant entièrement dépourvu de routes tracées, le voyageur risquerait fort d'errer à l'aventure dans la campagne, en l'absence de ces guides. Ces pauvres gens ont un métier fort pénible, étant obligés de se lever à toute heure de la nuit pour aller escorter pendant plusieurs lieues les caravanes, qui leur payent un peu moins d'un sou par *coss* de deux milles anglais; bien heureux encore si on ne les force pas à doubler la marche et si on ne les renvoie pas sans aucune rétribution. L'aube nous retrouve encore au milieu de ces interminables plaines; cependant les arbres deviennent plus nombreux, et forment de petites forêts qui annoncent l'approche de la montagne. A six heures, nous atteignons le village de Resial, où nous campons pour la journée. Nous essayons ici en vain d'avoir quelques provisions, et sommes obligés de nous contenter de poulets et du produit de notre chasse. Le chef du village vient me rendre visite et me demande de lui faire cadeau d'un des paons que j'ai tués; je lui en donne un et distribue les autres à notre escorte.

22 décembre. — Au sortir de Resial, que nous quittons à deux heures du matin, nous entrons dans de vastes landes sablonneuses où le froid se fait vivement sentir; nos gens, enveloppés dans leurs couvertures, paraissent en souffrir beaucoup. Au lever du jour, nous nous enfonçons dans des ravins profonds creusés par les pluies; les berges découpées affectent les formes les plus fantastiques, et les villages perchés sur les sommets paraissent situés au haut de collines inacces-

sibles, tandis qu'ils se trouvent en réalité de plain pied avec la plaine. Au près du village d'Hursole, nous passons une belle rivière qui roule entre des falaises à pic de quinze mètres de hauteur; la grande largeur de son lit, la hauteur de ses murailles de terre et l'absence complète de végétation donnent un aspect de sauvage grandeur à cette nullah presque desséchée. De l'autre côté, nous remontons dans la plaine, où nous trouvons les ruines d'un ancien cantonnement anglais abandonné depuis quelques années. Les toits effondrés sont couverts de lianes, et les jardins, dont les murs sont encore debout, sont pleins d'une végétation exubérante.

A quelques milles de ce camp ruiné court une chaîne de collines nues et peu élevées, que l'on peut considérer comme les premiers soubassements des monts Dounghêr, du côté du Guzarate. C'est derrière ces collines que commence le Bâgur ou pays des Bhîls, région sauvage et montagneuse qui sépare les plateaux du Malwa de Guzarate, et qui limite au sud-est la vaste contrée des Rajpouts. Les montagnes qui couvrent ce district forment le point de jonction des deux grandes chaînes indiennes des Aravalis et des Vindhya.... La chaleur est déjà excessive quand nous franchissons ces collines; aussi nous arrêtons-nous à peine quelques instants pour chasser et abattre une antilope.

Une course d'une heure, à travers une plaine de sable, et sous un implacable soleil, nous amène au village guicowarien de Bâr Dankrôl. Par suite d'une erreur de calcul, la marche d'aujourd'hui a été de vingt-cinq kilomètres, et tout mon monde arrive au camp exténué de fatigue, car cette étape, qui serait considérée comme fort modérée en Europe, est presque une marche forcée dans un pays sans routes, où il faut faire continuellement des tours et détours. Bâr Dankrôl est un assez grand village, au milieu d'un beau bosquet de manguiers; ses habitants sont encore du type guzarate et paraissent avoir autant d'aversion pour les Bhîls que leurs compatriotes de la plaine. Dans la soirée, je fais une importante adjonction à notre caravane : ce sont quatre soldats de Puttiala, solides gaillards, armés de sabres et de fusils à mèche, qui, se rendant dans leur pays, demandent à se joindre à nous pour traverser le pays des Bhîls; j'accepte aussitôt leur proposition, leur promettant que, s'ils se conduisent bien, je les récompenserai généreusement à Oudeypour. L'arrivée de ces auxiliaires est accueillie avec joie par mes gens, et la garde du camp leur est confiée pour la nuit.

23 décembre. — Quelques heures de marche nocturne nous amènent à l'extrémité de ces plaines monotones que nous parcourons depuis Baroda, et au matin nous arrivons à un joli village dont les huttes sont échelonnées sur une pittoresque colline de quartz laiteux. De l'autre côté de ce village court une petite rivière, dont le lit ombragé de grands arbres et bordé de hauts buissons de bruyère en fleur rappelle les gracieux ruisseaux de la Suisse; l'eau bouillonne entre des rochers de marbre et, se subdivisant en mille ca-

naux, va se perdre dans les champs auxquels elle donne une étonnante fertilité. Nous apercevons de loin quelques hommes presque nus, que mes hommes me déclarent être des Bhils. Cette riante campagne cesse tout à coup, et nous traversons une belle forêt, au sortir de laquelle nous arrivons au bord d'un superbe lac. Le coup d'œil est de toute beauté ; cette vaste nappe d'eau, couverte de lotus en fleurs parmi lesquels se jouent des milliers d'oiseaux aquatiques, est encadrée par un rideau de banians et autres géants des tropiques aux feuillages sombres. Aucun être humain n'apparaît sur ces plages, et les hôtes du lac jouissent en toute tranquillité de la belle matinée. De longues rangées de flamants aux ailes roses font sentinelle sur l'un des îlots à fleur d'eau ; des bataillons d'oies sauvages, des canards de cent espèces différentes sillonnent en vraies flottes ces eaux profondes ; des poules d'eau au plumage pourpre ou indigo sautillent sur les larges feuilles des lotus, et des hérons, des adjudants et des *karkhoundj* garnissent les racines inondées des arbres de la berge. Je défends à mes gens de troubler ce peuple aquatique, et nous passons sur la plage sans occasionner grand émoi. Des chemins s'enfoncent entre des haies fleuries qui dépassent nos têtes, et forment une charmante avenue qui nous conduit jusqu'au *mekkâm*.

Le *mekkâm* ou lieu de campement est, en général, un bois placé auprès d'un village et dont le terrain est nivelé. Il est spécialement réservé aux voyageurs, et toujours pourvu d'une citerne et quelquefois d'un petit temple, de sorte que le pèlerin trouve tout ce qui lui est nécessaire, de l'eau, de l'ombre et un lieu sacré pour accomplir ses dévotions. Le *mekkâm* de Tintouï est de toute beauté : de grands manguiers, des nîms et des banians entourent une clairière couverte d'un gazon vert et uni sur laquelle je fais placer notre tente ; à peu de distance apparaît le village, assis sur une colline, à l'entrée des sombres défilés, dont les pics bleuâtres garnissent l'horizon ; un fort aux remparts crénelés domine la campagne.

Tintouï, qui a une grande importance par sa position à l'entrée des défilés des monts Dounghêr, appartient encore au Guicowar et forme l'extrême frontière de ses États ; mais ce gros bourg est la résidence d'un baron rajpout ou thakour qui, tout en reconnaissant la suzeraineté du roi de Baroda, est le vrai roi du pays. Ces thakours correspondent tout à fait à nos barons du moyen âge ; il est très-curieux de rencontrer le système féodal en existence de nos jours, et surtout de le trouver avec toutes les particularités qui se rapportent à nos institutions d'autrefois. Les thakours ont droit de justice sur leur terre, et ne reconnaissent leur dépendance du souverain que par un tribut en espèces ou en hommes d'armes et par quelques rares visites à la capitale. Fiers et turbulents, ils sont en querelle continuelle avec leurs voisins et vivent largement du pillage des caravanes traversant leur pays. Le gouvernement anglais a bien, il est vrai, mis en apparence bon ordre à ce système de brigandage ;

mais, au lieu de le faire disparaître, il l'a modéré et régularisé. De détrousseur de caravanes, le thakour s'en est fait le protecteur ; au lieu de les piller, il les taxe d'après le système de *black mail* pratiqué autrefois par les *highlanders*. Une caravane arrive-t-elle sur le territoire d'un thakour, elle doit payer un tant pour cent sur la valeur de ses denrées, et achète ainsi la garantie d'un passage sûr à travers les défilés ; si, au contraire, se fiant sur sa force, elle se hasarde sans ce sauf-conduit, elle sera certainement attaquée et pillée par toutes les bandes de la montagne. Le thakour, exerçant les fonctions de magistrat, reçoit les plaintes des infortunés, les enregistre pompeusement et met toute sa garnison sur pied ; mais les recherches sont toujours vaines ; les soldats reviennent sans captifs, et le thakour montre aux marchands quelle a été leur folie d'avoir refusé l'appui de son bras redoutable.

A mon arrivée à Tintouï, je suis reçu par les gardes du thakour, qui me présentent ses respects et m'annoncent sa visite ; mais, curieux de voir le château, je les prie de me conduire près de leur chef. Une rampe très-raide, pavée de grandes dalles sur lesquelles les chevaux glissent à chaque pas, nous conduit à la porte du donjon, défendue par des tourelles et une enceinte de pieux ferrés. L'intérieur ressemble tellement à nos forteresses féodales des douzième et treizième siècles, que le lecteur peut se figurer le premier venu des nombreux châteaux qui dominent les bords du Rhin. Un enchevêtrement bizarre de tours, de pignons et de terrasses domine d'un côté le précipice, au fond duquel se montrent les paisibles maisons de Tintouï. Le thakour, un noble Rajpout à barbe blanche, me reçoit avec beaucoup d'affabilité et s'informe du but de mon voyage ; au nom de son souverain Khunderao, il s'incline profondément, en me répondant qu'il est mon esclave puisque je suis l'ami du puissant Guicowar, et que je puis disposer entièrement de sa personne, de ses hommes et de son pays. Je me contente seulement de lui demander sa protection pour le passage des défilés, et quelques cavaliers pour ajouter à l'importance de ma caravane. Je le questionne ensuite sur ces fameux Bhils, sur leurs habitudes et leurs mœurs, et j'obtiens de lui une foule de détails intéressants. Il déplore avec une tristesse qui n'est point feinte les déprédations trop considérables exercées par ses tribus, qui ont ruiné le pays en détournant les caravanes. Le brave homme se plaint naturellement de la rapacité de ses voisins, qui l'empêchent d'exercer la sienne.

Quelques heures après ma visite, le baron vient me présenter officiellement ses respects dans mon camp ; il est accompagné d'une troupe de cavaliers rajpouts, aux types de reîtres, qui caracolent sur leurs jolis chevaux kattywaris ; les villageois, massés à distance respectueuse, contemplent l'entrevue ; les gestes du vieux thakour sont remplis de dignité, et ses moindres paroles respirent la politesse pleine d'étiquette

d'un courtisan de la cour d'Oudeypour, modèle du bon ton dans l'Inde entière. Au moment des adieux, il me serre dans ses bras en me disant que, si tant d'hivers n'avaient pas passé sur sa tête, il n'eût cédé à personne l'honneur de guider ma caravane jusqu'aux avant-postes. Son fils et trois cavaliers doivent se joindre à nous, et viennent le soir même planter leur tente à côté des nôtres.

Le mekkam de Tintouï possède une de ces antiques citernes connues sous le nom de *baolis* et que l'on peut classer parmi les plus intéressants monuments du pays. C'est à l'extérieur une rangée de *tchatris* ou kiosques, placés à égale distance les uns des autres ;

l'entrée du baoli est sous le premier kiosque, d'où part un escalier, descendant à un palier situé immédiatement au-dessous du second kiosque, qui se trouve ainsi supporté par deux étages de colonnes ; l'escalier s'enfonce toujours et le nombre des étages de colonnes augmente d'un à chaque kiosque, jusqu'au dernier, placé au-dessus de quatre ou cinq étages entourés de galeries ; à l'extrémité est un large puits circulaire dont le niveau d'eau baigne les dernières marches. Ces édifices ont quelquefois une longueur de plus de cent mètres et contiennent de véritables salles aux voûtes supportées par d'élégants piliers et aux parois décorées de bas-reliefs. Dans un lieu désert, peu de mo-



Fort de Sameyra, pays des Bhils. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

numents frappent plus le voyageur, descendu pour la première fois dans ces magnifiques galeries.

Mais il est temps de dire au lecteur quelques mots de ces Bhils qui nous préoccupaient depuis si longtemps et chez lesquels nous venions de pénétrer.

Les Bhils peuvent être considérés comme les débris de la grande race autochtone qui peuplait les contrées connues sous le nom de Rajpoutana et de Malwa. Refoulés par l'invasion aryenne, ils se réfugièrent dans les montagnes et, oubliant peu à peu leur antique civilisation, tombèrent dans l'état de dégradation où nous les trouvons encore aujourd'hui. Leurs légendes n'ont conservé que peu de souvenirs de l'époque où ils

régnèrent en maîtres dans les plaines ; cependant dans un des chants de leurs bardes nous retrouvons l'origine de la haine qui existe entre eux et les brahmanes. D'après eux, le dieu Mahadeo, errant un jour exténué de fatigue dans une forêt, fut recueilli par une jeune femme d'une grande beauté ; il l'épousa et en eut plusieurs enfants, dont l'un d'eux, remarquable par sa laideur, sa peau noire et sa grande force, tua Nandi, le bœuf sacré du dieu. En punition de son crime, il fut maudit, exilé dans les forêts et reçut le nom de Nischada ou Bhil, c'est-à-dire le proscrit. Cette légende n'indique-t-elle pas que ces peuples, n'ayant point voulu se plier comme les autres Soudras au joug des



Les voyageurs arrêtés par les tribus des Bhlis, dans les défilés de Bitchouwara. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

brahmes, furent accusés par eux du crime le plus odieux aux yeux des Hindous, celui d'avoir tué le bœuf sacré, crime que dans leur fierté ils n'ont jamais voulu désavouer ? Deux faits prouvent suffisamment l'ancienne puissance des Bhils : d'abord le rôle que joue toujours l'un des leurs dans le couronnement des rois rajpouts du Meywar, où un Bhil remet au souverain les emblèmes de sa nouvelle dignité ; et ensuite la vénération qu'ils ont conservée pour quelques villes ruinées dont les restes attestent une époque d'une assez grande civilisation.

Traînés pendant des siècles comme des bêtes féroces, les Bhils se sont intitulés « les voleurs de Mahadeo » et ont exercé de terribles représailles contre ce peuple hindou qui les avait bannis. Se retirant en des contrées inaccessibles, ils ont vécu dans une indépendance presque complète, ne payant de revenus à personne et jetant la terreur parmi les marchands et les cultivateurs. Ils sont divisés en clans ou tribus, commandés par un chef auquel ils obéissent aveuglément et qui dirige leurs expéditions de maraude. Leurs villages ou *pâls* sont toujours placés sur des hauteurs dominant les routes et chaque maison forme une véritable forteresse dont les épais murs de pierre supportent une toiture de chaume ou de tuiles. Les maisons sont placées au centre d'une enceinte d'une grande hauteur, formée de broussailles et de cactus entrelacés ; en cas de danger, les Bhils se retranchent derrière ces murailles à travers lesquelles ils guettent leurs ennemis et peuvent même lancer leurs flèches. A la moindre alarme sérieuse, les femmes et les enfants réunissent les bestiaux et se sauvent dans des cavernes profondes.

Ils ne reconnaissent aucune caste entre eux, et se marient entre eux de tribu à tribu. Leur mariage est des plus simples. A un jour fixé, tous les jeunes gens à marier choisissent parmi les jeunes filles nubiles et chacun se retire avec l'objet de son choix dans la forêt, d'où il revient légalement marié quelques jours après. Leur religion est toute primitive, leurs principales divinités étant les maladies et les éléments ; un amas de pierres barbouillées d'ocre rouge, ou une dalle grossièrement sculptée constitue leur temple. Ils ont cependant une dévotion toute particulière pour le *mhowah*, cet arbre gigantesque qui leur fournit tout, du pain, du bois et de l'eau-de-vie ; ils suspendent des ustensiles de fer à ses branches. Ils n'ont aucun préjugé sur les aliments, et mangent indifféremment des animaux immondes, tels que rats, serpents, crocodiles.

Les Bhils sont en général de taille moyenne et, quoique manquant des formes élégantes de l'Hindou, sont beaucoup plus robustes ; leur force et leur agilité sont parfois surprenantes. Leurs traits sont grossiers, le nez presque aplati et les pommettes saillantes ; leurs cheveux noirs pendent autour de leur tête sans aucun soin ; une simple corde attachée aux tempes leur tient lieu de turban. Ils sont presque entièrement nus, ne portant en général qu'un *langouti* de deux ou trois

doigts de large. Les femmes sont d'un type supérieur, moins foncées et d'une taille élégante ; leur démarche est toujours empreinte d'une certaine fierté. Leur costume consiste en un pagne qui entoure les reins et, se repliant sur l'épaule, laisse un des seins à nu ; elles portent aux bras et aux jambes un tel nombre d'anneaux de cuivre qu'ils atteignent du poignet à l'épaule et de la cheville au genou. Le Bhil ne sort jamais sans son arc et ses flèches ; l'arc est très-ingénieusement fabriqué de deux morceaux de bambou, le plus mince formant la corde ; les flèches ont deux pieds de long et sont faites d'un jonc très-léger, emplumé et armé d'une pointe en fer forgé, de cinq à six centimètres de long. Ils sont très-adroits au maniement de cette arme et lancent leurs traits avec beaucoup de précision à soixante mètres ; ils s'en servent même pour chasser le tigre. La chasse et la pêche sont leurs occupations favorites : ils se réunissent en grand nombre pour faire des battues et empoisonnent les cours d'eau au moyen de lait de cactus afin de recueillir le poisson.

Quoique très-courageux, ils sont prudents et n'attaquent jamais un ennemi sans être sûrs de le vaincre ; mais la guerre est un besoin pour eux, et lorsqu'ils n'ont aucun ennemi à combattre, ils défient un clan voisin avec lequel ils livrent de terribles batailles. Les femmes bhils exercent une grande influence sur leurs époux et l'on dit qu'elles sont très-humaines envers les prisonniers. Malgré leurs luttes intestines, les tribus se réunissent toujours dans un cas de danger commun ; aussitôt que le *hisri* ou cri de guerre, composé de quelques syllabes aiguës, retentit dans la vallée, il est transmis de pâl en pâl, et en peu de temps des centaines de guerriers sont rassemblés sur un seul point ; les Bhils imitent aussi très-habilement les cris des chacals, des hyènes, des oiseaux de nuit, et peuvent ainsi se communiquer des signaux sans éveiller l'attention des voyageurs.

Malgré tous leurs défauts, les Bhils ont deux qualités qui manquent aux Hindous, une profonde reconnaissance envers leurs bienfaiteurs et un grand respect pour la foi jurée. Ils ont donné une preuve éclatante de la première dans la révolte de 1857, en protégeant les Anglais menacés par leurs cipayes et en s'enrôlant eux-mêmes pour aller combattre les insurgés. Ils doivent beaucoup en effet aux Anglais, qui ont tout fait pour les tirer de leur barbarie et qui ont déjà réussi à arrêter les razzias que les Rajpouts faisaient annuellement dans le pays, pour brûler les pâl et les récoltes des malheureux sauvages.

Les tribus bhils peuplent encore aujourd'hui le Bâgur, une partie de la chaîne des Aravalis et presque toutes les Vindhya ; on peut donc en évaluer le nombre à un ou deux millions d'âmes, ce qui montre qu'ils constituent encore une des races importantes de l'Inde. Le mélange des Bhils et des Rajpouts a donné naissance à la caste des Bhilâlas, qui sont assez nombreux dans les vallées du Meywar, mais qui ne possèdent aucune des qualités de l'une ou l'autre race.

24 décembre. — Ce matin, au moment du départ, il y a presque une révolte dans notre troupe, qui refuse de se mettre en route avant le lever du soleil. La cause de cette conduite étrange est la nouvelle que sur le chemin guette en ce moment un *admikanewallah*, c'est-à-dire un tigre mangeur d'hommes. Le jeune thakour se joint à moi pour les décider à se mettre en marche et y réussit en leur démontrant que, puisque le tigre vient de tuer un homme (c'était là la nouvelle qui les avait tant effrayés), il doit être rassasié et que le moment est des plus favorables pour passer sains et saufs. Nous quittons le camp au milieu des murmures des chameliers, qui trouvent que c'est déjà bien assez d'exposer leurs chameaux à être pris par les Bhils, sans que les tigres se mettent de la partie. Notre troupe est devenue cependant assez imposante pour éloigner ces ennemis; elle se monte maintenant à

vingt-trois hommes armés, de quoi soutenir une bataille contre des sauvages sans armes à feu.

Buktawur Sing, le jeune thakour, chevauche à côté de moi et me distrait avec ses anecdotes sur les Bhils. Il me parle aussi des dégâts que commet dans le pays ce tigre mangeur d'hommes, qui a tant effrayé nos gens; il se passe peu de jours sans qu'il fasse une nouvelle victime et il est tellement rusé, que les chasseurs n'ont encore jamais pu l'atteindre. Les Hindous prétendent que le tigre qui a goûté une fois de la chair de l'homme, ne peut plus en manger d'aucune autre espèce; d'un autre côté, les chasseurs européens, ayant souvent remarqué que ces *admikanewallas* sont pelés et malades, ont attribué cet état maladif à l'effet de la chair humaine. L'explication la plus simple de ces deux hypothèses est celle-ci; lorsque le tigre vieillit, il perd la plus grande partie de sa force et toute son



Résidence du Thakour, à Tintoui. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

agilité; veut-il alors attaquer comme jadis un bœuf égaré dans la montagne, il en est repoussé; veut-il poursuivre un cerf ou un antilope, il se voit dans l'impossibilité de l'atteindre. Il guette alors anxieusement sur le chemin et voit arriver un homme; sa faim lui a fait surmonter la terreur qu'il a toujours eue pour cet étrange animal et il y trouve une proie facile.

A peu de distance de Tintoui, les défilés se resserrent, et au point du jour nous nous trouvons au fond d'une gorge étroite, que surplombent de toutes parts des murailles de rochers noirâtres; une épaisse forêt, composée des plus magnifiques essences de l'Inde, enveloppe les flancs et les crêtes de la montagne. Le paysage est d'une beauté sauvage et grandiose; des blocs énormes de marbre blanc jetés çà et là étincellent au soleil; des torrents écumeux roulent avec fracas dans les ravins ou tombent en gerbes argentées du haut des précipices. Les sauvages pâles des Bhils, placés comme des forteresses sur le sommet des falaises, avec une

maigre ceinture de champs à leurs pieds, ressemblent, avec leurs murs de broussailles, à de gigantesques nids d'aigles. De distance en distance la silhouette d'un Bhil se détache au sommet d'un roc: ce sont les sentinelles qui surveillent la route; mais notre nombre et la protection du thakour nous garantissent de toute attaque.

L'une des vallées que nous traversons vers huit heures du matin est un des endroits les plus sacrés du Bâgur: au centre d'un bois planté d'arbres fruitiers s'élèvent trois ou quatre pagodes, d'une grande antiquité, que visitent à une certaine époque de l'année les tribus bhils et même les Rajpouts des environs. Ce sont des temples à tours élancées et couvertes de sculptures, de magnifiques colonnes d'ordre jaïna supportant d'élégants péristyles, et des statues d'éléphants levant la trompe à l'entrée. Au moment de notre passage, quelques bardes seuls habitaient cette oasis, et j'enviai leur sort; à quelques pas des temples, un

large ruisseau s'enfonçait en serpentant sous les arbres, et des milliers d'oiseaux au plumage doré et des perroquets prenaient leurs ébats parmi les branches.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon quand nous atteignons le mekkâm de Sameyra. Ce village, appartenant à un thakour vassal du rajah de Dounghèrpour, est placé à l'entrée d'une riche mais petite vallée.

Ici aussi le fort du thakour domine les environs. A quelques pas de notre tente est un de ces curieux baolis que j'ai déjà décrits à Tintouï; celui-ci paraît être d'une plus grande antiquité, et ses colonnes et bas-reliefs sont supérieurs comme exécution. Vers le soir, les jeunes femmes bhils viennent remplir leurs cruches à la citerne; j'admire ces groupes superbes de



Tombeaux de Thakours, à Tintouï. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

jeunes filles demi-nues, aux formes élégantes, s'avancant avec grâce en portant leurs lourdes amphores sur la tête; quelques guerriers aux traits farouches viennent s'asseoir sous les kiosques du baoli, et nous examinent attentivement. Le soleil couchant dore les cimes qui nous entourent, éclairant d'une lumière fan-

tastique le sublime tableau étalé devant nous. Cette nuit, les sentinelles sont doublées; les feux sont allumés autour du camp pour montrer aux Bhils que nous veillons.

L. ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Oudeypour sur le lac. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENTE DU BENGAL

PAR M. LOUIS ROUSSELET.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

LE PAYS DES BHÎLS ET OUDEYPOUR.

Fâcheux incident. — Un Rajpout ivre. — La vallée de Kherwara. — La chaîne des Aravalis ; ses richesses. — Pursad. — Les lynx. — Nous nous égarons. — Oudeypour, capitale du Meywar. — Campement dans les Arènes. — Nous sommes soupçonnés d'espionnage — Les Rajpouts. — Légendes. — Le Rao de Baidlah.

25 décembre. — Ayant à traverser quelques passages difficiles, nous ne levons notre camp qu'à six heures du matin. Le pays est d'un aspect sauvage indescriptible ; le fond des vallées est encombré de rochers amoncelés, entre lesquels serpentent d'étroits sentiers ; il est merveilleux de voir avec quelle patience et quelle adresse nos chameaux lourdement chargés franchissent ces obstacles. Les cavaliers de Tintouï et les soldats de Puttiala forment avec moi l'avant-garde ; nos chameaux sous la garde des chameliers, et une trentaine de voyageurs qui nous ont rejoints à divers endroits de la route pour traverser les défilés sous notre protection, sont réunis au centre, et Schaumburg avec quelques cavaliers ferme la marche. Ce redoublement de précautions nous a été recommandé, parce que nous avons à franchir un des districts les plus redoutables ; les habitants, parfaitement insoumis, n'y respectent aucune caravane. Après plusieurs passages très-resserrés, nous entrons dans une vallée fertile, encaissée entre de superbes montagnes ; le coup d'œil est imposant : ces masses de rochers, ces forêts couvrant les talus, forment un ensemble grandiose. Les pâls des Bhîls sont nombreux et apparaissent échelonnés des deux côtés.

A peine étions-nous entrés dans ce repaire, qu'un incident faillit arrêter tout à fait notre marche. Depuis le matin, nous rencontrions des Bhîls qui passaient calmes et silencieux à côté de nous sans répondre au salut fraternel que leur adressaient nos sowars ; l'un de ceux-ci, indigné de cette impolitesse, profita de ce qu'un Bhîl se trouvait seul pour se jeter sur lui, le frapper et lui arracher son arc et ses flèches. Ce fait, qui pouvait avoir de si terribles conséquences pour nous, s'était passé à mon insu, occupé que j'étais à discuter avec Buktawur ; mais j'en fus bientôt informé, car le soldat, sachant que j'avais manifesté le désir de posséder des flèches bhîls, vint triomphant m'apporter son trophée. Je compris aussitôt le danger que nous courions ; à peine avais-je eu le temps de donner quelques ordres, que le cri de guerre retentit dans la vallée et fut répété par tous les échos ; de tous les pâls

que nous pouvions apercevoir sortaient des hommes qui descendaient en courant vers nous. Vous dire la confusion qui éclata alors dans le centre de notre caravane serait presque impossible : les femmes poussaient des cris, les marchands se démenaient comme des fous, les chameaux même se joignaient au vacarme. Quant à nos soldats, leur attitude fut digne d'éloges : chacun se mit à charger ses armes, à allumer les mèches, et ils attendirent mes ordres.

Les Bhîls nous voyant prendre position, s'avançaient irrésolus ; nos carabines les intimidaient un peu ; cependant ils étaient déjà en grand nombre, et se hasardaient à lancer des flèches, mais hors de portée. Quelques-uns parvinrent à s'approcher de nous en rampant derrière des buissons, nous décochèrent des traits, dont l'un atteignit un chameau qui se mit à lancer des ruades et ajouta au désordre. J'allais donner ordre de répondre en ouvrant le feu sur eux, quand je vis un vieux cavalier rajpout de notre escorte de Sameyra partir au galop vers de hautes touffes d'herbes rapprochées de nos chameaux. Bientôt nous le vîmes faire volte face et tomber le sabre levé sur un vieillard bhîl blotti dans les herbes ; en un clin d'œil il l'eut fait prisonnier et lui eut lié les mains. Son action produisit un effet magique ; j'entendis pousser des cris terribles ; des flèches en grand nombre tombèrent autour de nous, et plusieurs coups de feu partirent de la caravane. Nous battîmes en retraite avec notre prisonnier, et le vieux sowar, ayant eu le temps de me dire qu'il connaissait très-bien ce vieillard comme le chef d'un des pâls, je fis crier aux Bhîls que s'ils continuaient à nous assaillir, notre premier acte serait de tuer le vieux chef. On nous répondit par des cris, mais sans se retirer.

Je fis détacher le vieux Bhîl, qui m'expliqua en mauvais hindoustani combien les gens de sa tribu avaient été peïnés et étonnés de l'insulte que nous leur avions faite ; ils se croyaient les protégés des Européens, et n'étaient pas habitués de leur part à de pareils procédés. « Certes, ajoutait-il, c'est la première fois que quelqu'un a la témérité de braver les Bhîls dans leurs vallées. » Il demandait la reddition de l'arc

et des flèches prises, et celle du soldat coupable, avant de nous permettre de continuer notre route. Je lui assurai que je déplorais cet événement, et lui offris de lui rendre l'arc et les flèches et d'obliger le sowar à faire des excuses; il eût bien tenu à avoir ce malheureux en son pouvoir, mais il finit par se soumettre à mes conditions. S'avancant entre deux soldats vers les siens, il leur transmet nos arrangements. L'arc et les flèches furent rendus; quant à lui, nous le retînmes avec nous jusqu'au sortir de la vallée. Au moment de lui rendre sa liberté, je lui fis verser un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avala d'un seul trait. Il rejoignit prestement les siens, qui nous avaient suivis silencieusement, et de là il lança sur nos gens toutes les imprécations imaginables, leur criant qu'ils ne devaient leur salut qu'à la présence des Sahibs, et leur jurant que s'il revoyait jamais l'un d'eux dans la vallée, il aurait sa vengeance. Cette dernière menace ne parut point émouvoir nos sowars, qui avaient pourtant à retourner par ce même chemin pour rentrer chez eux.

Nous campons aujourd'hui près du bourg de Bitchouwara, situé au centre d'une large vallée; nous plaçons notre tente à l'abri d'une colline portant un temple dédié à Ganesa, pour nous garantir un peu du vent glacial qui souffle depuis le matin. Le thakour de l'endroit vient nous rendre visite, mais s'étant livré à de copieuses libations, sans doute pour se donner une contenance, il arrive dans un état d'ébriété déplorable; il paraît être fier et dur avec ses sujets, qui se plaignent hautement de lui en sa présence, et il nous donne durant l'entrevue un spectacle d'un sérieux-comique inouï, nous faisant des excuses continuelles, se disculpant des accusations portées contre lui, et nous prenant, en un mot, pour des agents anglais envoyés pour lui faire rendre compte de sa conduite.

Ayant besoin de quelques provisions que je ne puis me procurer dans le village, je fais avec lui une négociation d'après laquelle il accepte de me livrer huit poules et quatre douzaines d'œufs contre une bouteille de rhum anglais. Une heure après, il reparait titubant au haut de la colline, suivi de ses nobles l'escortant respectueusement; il porte lui-même les poules, qu'il dépose avec force simagrées à mes pieds et part enchanté, emportant sa bouteille. Durant tout mon séjour dans l'Inde, je n'ai jamais vu un homme de caste, surtout un Rajpout, dans le triste état où s'était mis le thakour de Bitchouwara.

26 décembre. — Les défilés deviennent plus spacieux, les montagnes sont plus basses, nues, et paraissent entièrement composées d'un schiste lamellé très-brillant, sillonné d'épais filons de quartz laiteux. Partis à cinq heures du matin de notre dernier camp, nous atteignons Kheirwara vers midi. C'est une longue vallée entourée de montagnes arrondies et de peu de hauteur; au centre se trouve la *out-station* anglaise de Kheirwara, dont les bungalows, les casernes et le bazar couvrent de petits mamelons isolés. Cet avant-poste est un point d'observation établi par le gouvernement bri-

tannique depuis quelques années, pour tenir les Bhils en échec. La garnison est entièrement composée de montagnards indigènes commandés par trois officiers européens qui, avec le médecin, constituent toute la société de ce point perdu. Un Havildar du régiment bhil nous conduit très-poliment à un joli bungalow, que le major tient aimablement à la disposition des rares visiteurs.

27 décembre. — Le plaisir de nous trouver dans une habitation confortable nous décide à rester encore aujourd'hui à Kheirwara; c'est la première maison de l'Inde dans laquelle je trouve une cheminée, et le froid rigoureux me fait apprécier tous les plaisirs d'un bon feu. Le major est un homme charmant, affable, et qui nous témoigne autant d'intérêt que d'étonnement pour le but qui nous fait traverser ces régions sauvages. Il écoute attentivement tout ce que je lui raconte, et considère que nous avons échappé à un grand danger dans notre engagement du 25. Le soir, nous passons une soirée charmante avec les officiers, réunis chez le major; tous sont étonnés de la route que nous avons prise. Cent trente kilomètres nous séparent du terme de notre voyage; mais, quoique encore dans les régions bhils, nous n'avons plus rien à craindre.

Le 28 décembre, au matin, notre caravane s'éloignait de Kheirwara, accompagnée de cinq cavaliers du contingent d'Oudeypour par lesquels le major avait remplacé les sowars de Sameyra et Tintouï, que j'avais congédiés. A deux ou trois kilomètres de la station, nous nous enfonçons dans les défilés; les montagnes avaient changé totalement d'aspect, leurs pics d'une grande hauteur, nus et décharnés, ressemblaient fort peu aux abruptes mamelons du Bâgur méridional et leurs chaînes plus espacées formaient de larges vallées arrosées de cours d'eau. Nous étions sortis des Vindyas pour entrer dans les Aravalis. Cette chaîne de montagnes, qui, se détachant du grand réseau, s'étend au nord à travers tout le Rajpoutana jusqu'à Delhi, est une des plus riches et des plus inconnues de l'Inde entière. Sa masse est principalement composée de granits reposant sur des ardoises d'un bleu foncé massives et compactes; ses vallées abondent en quartz colorés et aussi en ardoises schisteuses lamellées, présentant toutes les teintes possibles depuis le pourpre jusqu'à l'or. Ses gisements de marbre blanc sont d'une richesse inépuisable et à côté se trouvent les marbres noirs, colorés, les gneiss, les syénites. Outre l'or, l'argent, le cuivre, le plomb et l'étain, la chaîne renferme en quantité le cristal de roche, l'améthyste, l'escarboucle, le grenat et aussi quelques petites émeraudes. Toutes ces richesses gisent inexploitées, soigneusement cachées aux Européens par les habitants du sol, incapables eux-mêmes d'en tirer parti. Les montagnes, surgissant d'un plateau de quatre cents à cinq cents mètres au-dessus de la mer, dépassent onze cents mètres par quelques-unes de leurs cimes.

Après une longue marche de quarante kilomètres, nous atteignons Pursad, où nous devons camper.

La vallée entourant le village a été déboisée pour faire place aux champs, ce qui permet d'embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil; les maisons s'échelonnent pittoresquement sur la croupe d'un pic aride de cinquante mètres de haut, couronné de quartz rose; les jardins descendent doucement jusqu'à une nullah, et, dominant le tout, se dressent la flèche élancée d'une pagode et les tours du donjon baronial. Les parties plus élevées de la montagne sont parsemées de pâls bhils, dont les murs en ardoise schisteuse étincelaient d'une manière féerique.

Nous hésitâmes un instant entre un antique et pittoresque caravansérail et un banian séculaire au bord de la nullah; enfin le dernier l'emporta et nos tentes vinrent se grouper sous ses immenses rameaux. Je reçus la visite du thakour, et dans la journée deux sowars de Kheirwara nous rejoignirent, envoyés en supplément par le major. Notre caravane avait fait la boule de neige depuis Ahmedabad; un étranger eut pu nous prendre pour l'avant-garde d'une expédition au lieu de paisibles voyageurs en marche.

Un des officiers de la garnison de Kheirwara avait eu la bonté de me donner un volume du voyage de l'évêque Heber dans l'Inde centrale, et je passai ma soirée à puiser dans le récit de cet infatigable voyageur des renseignements sur le pays que j'allais parcourir. En 1820, époque où il entreprit de visiter le Rajpoutana, ce voyage était, dit-il lui-même, considéré comme aussi périlleux que celui du centre de l'Afrique. Il eut beaucoup de difficultés à réunir dans le Bengale une escorte pour l'accompagner dans ces pays, que tout le monde dépeignait comme sauvages et inhospitaliers, dépourvus de provisions et d'eau, et infesté par des bandes de brigands, qui n'étaient guère plus à redouter pour le voyageur que les habitants eux-mêmes. Ce sont sans doute ces descriptions un peu exagérées de Tod et Heber qui ont fait délaissé par la plupart des explorateurs ce magnifique pays, sur lequel nous n'avons guère d'autres renseignements depuis cette époque. Il est vrai que c'est encore un pays peu abordable au simple touriste, si j'en juge par les précautions dont nous avons été obligés de nous entourer depuis que nous y étions entrés.

Plusieurs fois pendant la nuit je fus réveillé par les cris perçants des lynx rôdant autour du camp. Ennuyé par leur persistance, je sortis de la tente pour dire à une des sentinelles de les éloigner à coups de fusil. Mais les soldats, fatigués de la longue marche du matin, dormaient tous autour des feux, abandonnant la garde du camp à la lune qui brillait d'un éclat inaccoutumé. Je me dirigeais vers les paresseux pour les rappeler à leur devoir, quand je vis à peu de distance de moi un animal se dresser sur ses pattes et s'éloigner lentement; c'était une tchita, qui s'était approchée des feux dans l'espoir de surprendre un de nos chiens. Je la laissai s'éloigner en paix et réveillai les gardes, avec une verte semonce pour leur négligence.

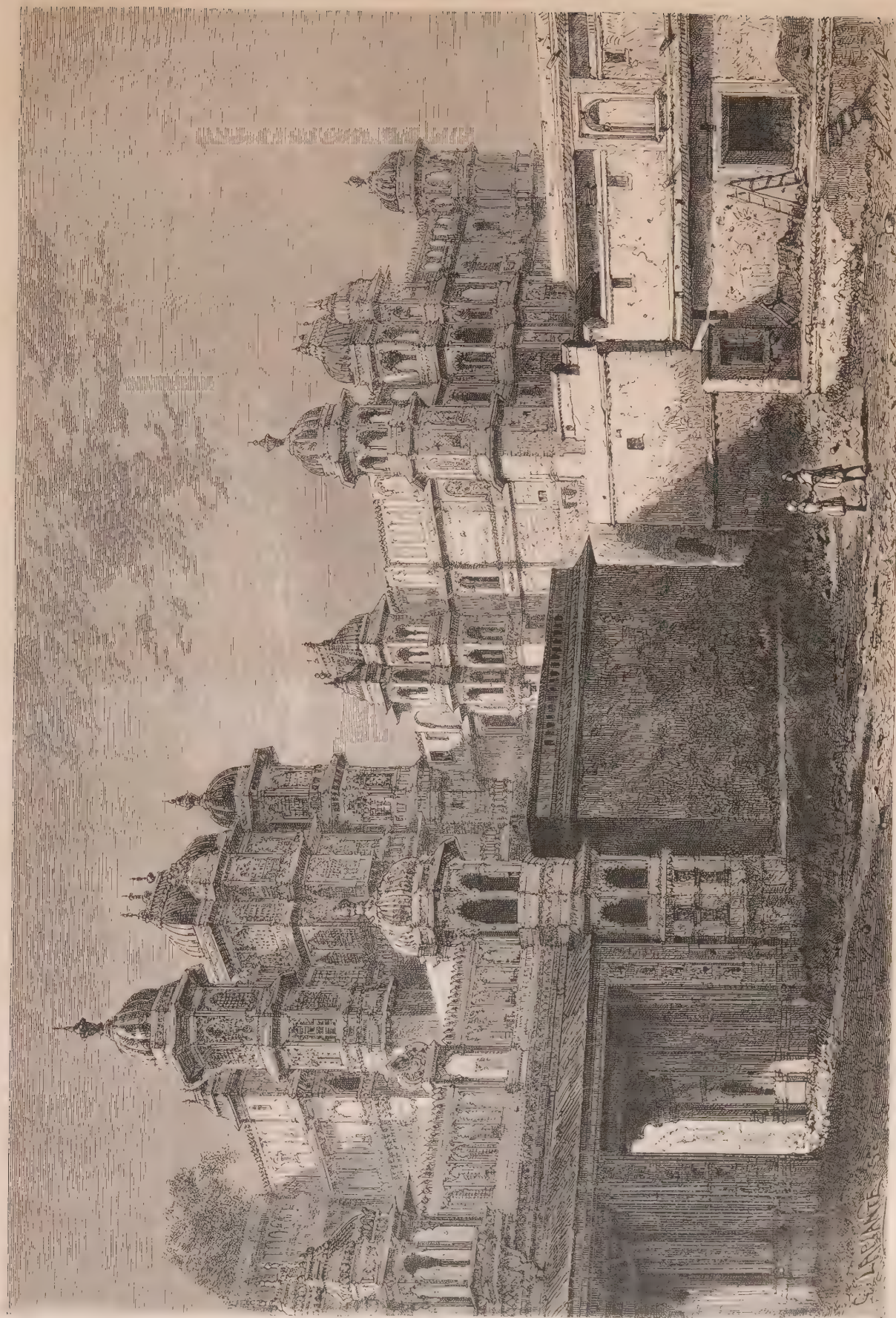
Le 29 au matin, nous entrions dans une série de

gorges, de ravins et de défilés, d'une nature tellement sauvage, que je crus un moment que la route serait impraticable pour nos bêtes de charge. Le sol était formé d'ardoises foncées présentant leurs arêtes en lames de couteau; je ne puis encore comprendre comment nos pauvres chameaux s'en tirèrent sans blessures. A la vue de leurs longues pattes et de leur énorme bosse, on ne croirait pas combien ces vaisseaux du désert sont utiles dans la montagne, portant sur leur dos de lourdes caisses simplement équilibrées, et franchissant avec l'assurance d'un mulet de montagne les passages les plus difficiles.

A onze heures, nous descendions dans une belle vallée que parcourt une nullah rapide; un groupe de magnifiques temples en marbre blanc se dressent au milieu de la plaine, à une petite distance du village de Jowar. Le major Mackenzie m'avait recommandé de les visiter et m'avait même conseillé de m'établir dans l'un d'eux. Je suivis son conseil, et tandis que nos hommes piquaient leurs tentes sous les banians séculaires, qui gardent l'entrée, je prenais possession d'une salle splendide dans la plus grande pagode.

C'était le premier spécimen de cette fameuse architecture jaïna du Rajesthan qu'il me fut donné de voir, et je le visitai avec le plus grand intérêt. Le sanctuaire, surmonté d'une haute tour légèrement pyramidale, est couvert d'une infinité de statues et de délicates sculptures, formant un merveilleux fouillis; la plupart représentent des musiciens, des danseuses, des monstres, des dieux hindous qu'adorent les impassibles pontifes des gymnosophistes de l'Inde. En avant du sanctuaire s'étend le *tchâdori*, la partie la plus importante du temple, celle qui est réservée aux adorateurs; il est composé de colonnes élancées, anguleuses et d'une grande simplicité, formant une vaste salle carrée, entourée de balcons. Les piliers laissant au centre de la salle même un vaste espace circulaire, recouvert d'une de ces merveilleuses coupoles jaïnas que des colonnettes exhaussent de plusieurs pieds au-dessus du toit plat de la salle, lui donnent quelque chose de léger et d'aérien. Dans aucun monument je n'avais trouvé cette hauteur, cette légèreté et cette simplicité de bon goût; le marbre blanc, dont il est entièrement construit, avait reçu de l'âge une teinte jaunâtre qui fait ressembler l'édifice entier à un gigantesque bloc d'ivoire sculpté.

En face du temple principal gisent des statues en grand nombre, quelques-unes en serpentine et en marbre noir, provenant des ruines de temples détruits. De l'autre côté de la rivière, au pied d'un escarpement d'ardoises rosées, se trouve un autre groupe de temples habités par les chauves-souris envahissant les ronces, et contenant quelques statues de Tirthankars. Tous ces monuments témoignent des efforts que les missionnaires jaïnas firent pour convertir et civiliser les populations de ces vallées; ils y réussirent peut-être un moment, mais de leur passage il ne reste plus aujourd'hui que ces restes grandioses.



Le palais du Maha Rana d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Une seule étape nous séparait maintenant d'Oudeypour, mais comme elle devait être longue et pénible, et qu'il nous restait encore quarante-cinq kilomètres de marche à travers les montagnes, j'annonçai à mes hommes que nous profiterions de la pleine lune pour lever le camp à une heure du matin. Nous ne fîmes donc qu'un somme et à l'heure indiquée, nous étant pourvus de guides bhils fournis par le takour de Jowar, nous nous mettions en marche. La lune éclairait brillamment la campagne et nous avançons rapidement, quand le guide nous déclara s'être trompé de chemin. Cela paraissait peu probable, mais il fallut cependant nous résigner à le suivre à travers la forêt, nos chameaux débouchant contre les rocs, s'entravant dans les buissons épineux; nos malédictions paraissaient émouvoir fort peu le Bhil, qu'un de nos sowars avait attaché avec une corde pour lui enlever toute velléité de fuite. Pour comble de malheur, de gros nuages s'amoncélèrent rapidement, le vent commença à souffler à travers les arbres et la nuit devint d'une obscurité profonde. Mes gens étaient fort effrayés, craignant d'avoir été entraînés dans un guet-apens par le guide; nous entendîmes à plusieurs reprises des mouvements suspects dans la jungle, aussi me décidai-je à interrompre notre marche dans la première clairière que nous rencontrâmes. On alluma des feux, nous descendîmes de nos montures et nous attendîmes patiemment, l'œil aux aguets, l'arrivée de l'aube.

Vers cinq heures du matin, nous nous remîmes en route et nous eûmes la satisfaction de trouver un sentier qui nous conduisit à un pâl. Avant d'y arriver, un tigre vint nous donner l'alarme, il croisa notre chemin, nous examina quelques instants et s'enfonça dans les broussailles; mais sa vue avait fort inquiété les chameaux. Au premier pâl, des Bhils répondirent assez complaisamment à notre appel et s'offrirent de nous guider; ils accablèrent d'invectives celui qui nous avait conduit depuis Jowar, mais peut-être parce qu'il n'avait pas bien exécuté leur plan.

Au lever du soleil, nous traversons de magnifiques forêts, où nous entendîmes plusieurs fois les cris des tigres et vîmes de nombreux troupeaux de sangliers. Puis la végétation parut cesser tout à coup, et à sept heures nous étions entourés d'innombrables mame-lons peu élevés et couverts de hautes herbes de l'espèce *kalam*. J'ai rarement vu paysage plus original. Le gibier abondait dans ces herbes et j'y tuai de la route même un grand nombre de perdrix et de coqs de jungle.

Nous contournons la dernière colline. Oudeypour, la capitale du Meywar, est devant nous. Mes hommes criaient et sautaient de joie; quant à moi, je restais en extase devant le sublime panorama qui se déroulait à mes pieds. Jamais je n'avais espéré rien voir d'aussi beau; c'était comme l'apparition d'une ville féerique des *Mille et une Nuits*. Au premier plan, une longue ligne de forts, de pagodes, de palais se détache sur une forêt de jardins, au-dessus desquels apparaît la ville, fantastique enlacement de clochetons, de tours,

de kiosques, gravissant une colline pyramidale; le sommet de celle-ci porte un immense palais de marbre blanc qui brille sur le fond bleu des montagnes. Ce palais aux proportions grandioses apparaît planant comme la nouvelle Jérusalem au-dessus d'une cité terrestre. Ni la plume, ni le crayon ne pourraient rendre l'effet merveilleux de cette ville si bien nommée Oudeypour, la « ville du Soleil Levant. » Bientôt le beau spectacle disparaît à nos yeux et nous descendons péniblement les ravins désolés qui gardent ce paradis.

Arrivé près de la ville, je m'informai auprès de quelques passants du chemin conduisant à la Résidence et on s'empressa de nous y accompagner. C'est un vaste palais surmonté de dômes et d'immenses terrasses, qui couvre tout le sommet d'un monticule à un ou deux kilomètres des remparts. Des domestiques à livrée écarlate m'apprirent à mon grand désappointement que l'agent anglais n'était point encore revenu de sa tournée, et que de plus il nous serait impossible en son absence de trouver un logement quelconque dans la cité. Je jetai un regard désespéré sur la campagne environnante, mais je ne vis que des monticules pierreux, sans le moindre arbre pour protéger notre tente du soleil de la journée, du froid des nuits. Un *djemadar* ou chef des domestiques arriva en courant à ce moment et nous offrit de nous installer dans un de ces corps de bâtiment du palais. Il n'y avait pas à hésiter, et j'acceptai, un peu à contre-cœur, l'offre du *djemadar*, me promettant de quitter la résidence dès que j'aurais pu trouver un campement quelconque.

Le lendemain, 31 décembre, notre premier soin fut d'aller à cheval rendre visite au Dewan, Lutchmun Rao, pour lequel nous avions la lettre de major Mackenzie. Nos sowars s'étaient joints à nous comme escorte et notre petite troupe se dirigea vers la porte des Éléphants, la plus rapprochée de celles qui donnent entrée dans la ville. Les remparts, hauts et crénelés, sont entourés d'un fossé profond rempli d'eau courante, mais ce sont de simples murailles, d'une grande épaisseur et sans contre-forts de terre; quelques coups de canon y feraient une brèche formidable. De distance en distance, le mur s'appuie sur de lourds bastions carrés, armés de canons. La porte elle-même est très-solidement fortifiée et forme un chemin tournant défendu par plusieurs herses et sous le feu des canons. Les battants sont armés de pointes en fer, qui empêchent les assaillants d'employer des éléphants pour les enfoncer.

Le commandant du corps de garde sort à notre approche et nous demande où nous allons. Au nom du Dewan, il nous fait signe de passer et nous donne un soldat pour nous conduire à la demeure du ministre. Nous entrons dans un bazar tumultueux, très-étroit, où nos sowars nous font faire place avec beaucoup d'insolence; les gens nous regardent tous avec curiosité et paraissent peu habitués à voir d'autres Européens que les gens de l'ambassade. Tout est nouveau pour moi, l'architecture des maisons, les types

des habitants; de tous côtés je vois se dresser des temples, de somptueuses structures entre des bouges demi-ruinés. Tout ce qui m'entoure est non-seulement nouveau, mais encore d'un pittoresque frappant, d'un genre que je ne soupçonnais même pas.

Je mets pied à terre dans la cour de la maison de Lutchmun Rao. C'est un édifice assez pauvre, mais original; des galeries à colonnes garnissent les façades et des fenêtres avancent en saillie leurs caissons cloisonnés de dalles, percés de petits trous. Le ministre nous reçoit bien, mais c'est un brahme et non un Rajpout; il s'informe du but de notre voyage, et nous répond par ces promesses indiennes, qui ne permettent rien du tout. « Nous voulons voir le Maharana ! » — « Certainement, il sera très-heureux de vous recevoir ! » mais quand et comment, je ne pus obtenir de lui la moindre explication. Ce ministre est en somme un pauvre homme qui n'a aucun pouvoir et qui craint de nous le faire voir.

Je lui demande instamment de nous donner un logement quelconque dans la ville, mais il refuse de prendre cette responsabilité sur lui sans consulter le Rana et nous offre les bâtiments de l'Hawalla, ou Arènes, en dehors de la ville près de la Résidence.

Je rentre à la Résidence et trouve tous mes hommes en habits de fête; notre table porte un repas homérique: des quartiers de venaison, des légumes, des fruits! Je demande l'explication de tous ces appareils de fête; mes domestiques viennent en rang me saluer et me disent que c'est pour célébrer la fin de l'année et me mettre dans de bonnes dispositions pour commencer la prochaine. Nous nous asseyons, Schaumburg et moi, seuls au festin et buvons à cette nouvelle année, où nous attendent tant d'événements et qui nous trouve isolés, abandonnés dans une ville inhospitalière. Mais nos impressions devaient bien changer en quelques jours!

Le lendemain, 1^{er} janvier 1866, nous opérons le transport de notre camp dans les bâtiments des Arènes. Dans tout autre moment, j'eusse admiré ceux-ci, mais la journée était froide et je ne pus découvrir à travers ces colonnades un seul abri contre le vent, ce qui me rendit tout à fait mélancolique. Je fus obligé de faire transformer en appartement artificiel le centre de la plus grande salle, en tendant d'un pilier à l'autre les khanats de notre tente.

Ces arènes, dans lesquelles avaient lieu jadis les combats d'éléphants et les luttes d'hommes, sont composées de plusieurs grands pavillons, circonscrivant en partie une longue cour, défendue du côté de la campagne par des murs. Les pavillons sont d'un style très-imposant; élevés sur des terrasses en pierre de six à dix mètres de haut, ils sont formés par des rangées de piliers supportant une toiture plate. Celui que nous occupions ne contenait pas moins de quarante-huit piliers disposés sur quatre rangs, formant une très-jolie perspective. Dans ces constructions, du reste, aucun mur ne vient arrêter la vue, et du centre de

cet appartement élevé on domine tout le panorama des environs. Tel était le logement que nous devions à la haute protection du premier ministre et à la munificence du Rana; très-beau et très-grandiose comme monument, très-agréable sans doute en été, mais très-inconfortable pendant les froids.

Nous reçûmes peu après notre installation plusieurs visites, entre autres celles du directeur des prisons royales et d'un capitaine des gardes; ces deux derniers furent très-polis avec nous, mais nous accablèrent de questions sans cesse renouvelées; je vis bientôt que l'on nous prenait vaguement pour des espions. J'avais beau dire que nous étions venus pour visiter le pays, en étudier les mœurs, en explorer les merveilles, on me disait toujours: « Qui vous envoie? » et toutes mes explications ne pouvaient leur faire croire que, par amour de la science, j'avais affronté tous les dangers d'un si long voyage. Le premier ministre vint lui-même, suivi d'une escorte importante, nous rendre visite; il fut d'une politesse désespérante, admirant la façon ingénieuse dont nous avions transformé le Bara Derah, s'extasiant sur nos chevaux et sur tous les objets que nous avions avec nous; puis, de l'air le plus naturel du monde, il me pria de lui exposer la mission politique dont j'étais chargé, m'assurant que le Rana seul en serait informé. Voyant que je persistais dans mes dénégations, il me promit de me présenter officiellement au prince dès le jour suivant.

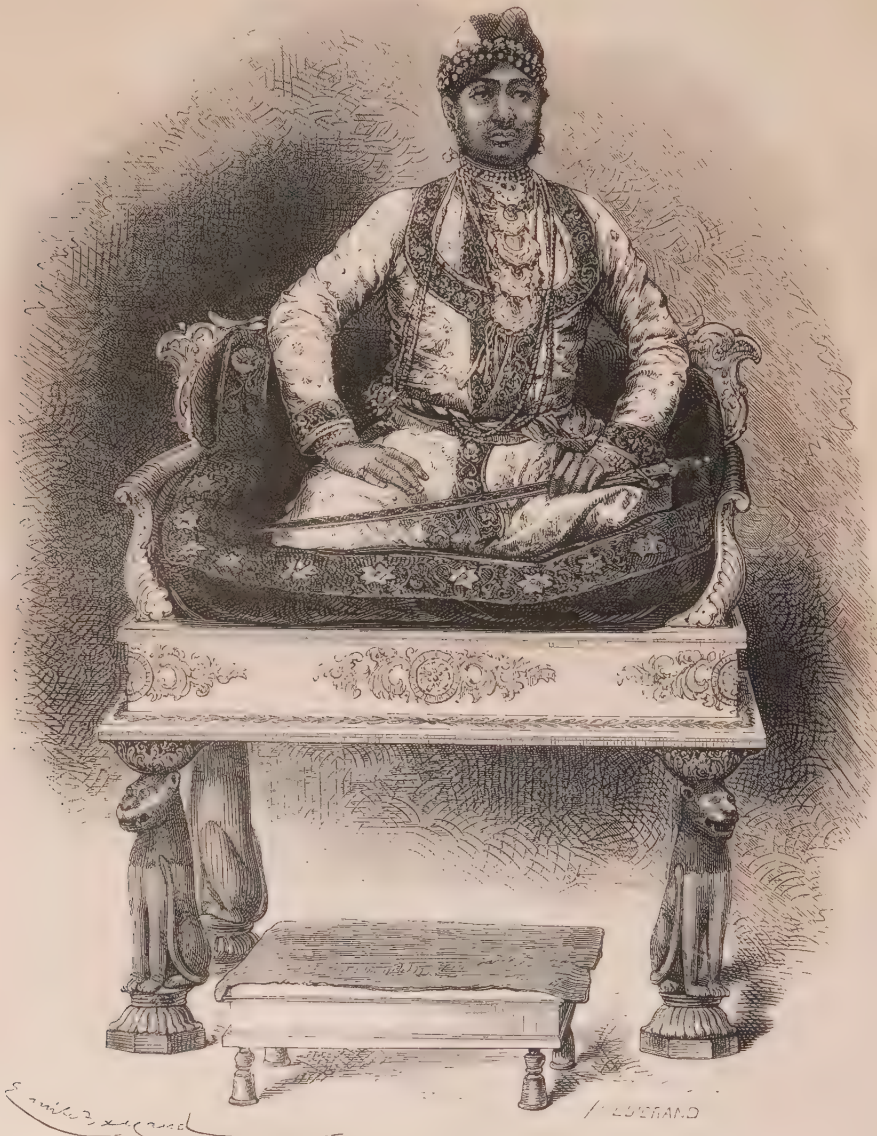
Le lendemain, même cérémonie. Au moment où je m'acheminai vers le palais pour me rendre à l'audience promise, un des secrétaires du roi, Bulcount Rao, accourut à cheval et me fit rebrousser chemin; d'un air de grande importance, il m'informa que j'avais à expliquer, avant l'entrevue, tout ce que je dirais au Rana. J'avais fort envie de le renvoyer en lui disant que je ne tenais même pas à voir le Rana; mais j'eus assez de patience pour recommencer mes explications et pour me contenter de la réponse habituelle. Mes paroles, cette fois, avaient été sténographiées par le secrétaire, et il partit en m'assurant que j'aurais sous peu de jours l'entrevue désirée. Si j'insistais tant pour voir le Rana, c'est qu'une fois reçu par lui, je pouvais compter sur une bonne réception de la part de tous les autres rajahs rajpouts, qui le considèrent comme le chef de leur race.

Le Maha Rana actuel du Meywar, Sambou Sing, jeune homme de dix-huit ans, rajpout ghelote du clan des Sesoudias, est le représentant reconnu des Souryavansis, la fameuse race Solaire de l'Inde. Sa personne est pour tous les Hindous un objet de vénération, et il a droit au titre pompeux de *Hindou Souradje* ou Soleil des Hindous. Cette considération, qui s'attache à une famille de princes d'un rang secondaire pour la puissance, lui vient de la courageuse résistance qu'elle opposa aux envahisseurs musulmans. Vaincue, elle repoussa ces profitables mésalliances avec la famille impériale de Delhi, que les autres rajahs s'empressèrent d'accepter, et conserva au prix de

son sang la pureté sans tache de sa caste. Ce courage lui a valu non-seulement la première place à la tête de la noblesse de l'Inde, mais aussi de nombreux honneurs et prérogatives. Dans une assemblée de princes, le Rana occupe toujours le siège d'honneur, et il a droit à la parole; dans les discussions qui éclatent souvent entre Rajpouts sur des points de caste ou de religion, il est seul arbitre et juge sans appel.

Le territoire de cette famille est à peu de chose près

tel qu'il a toujours été depuis que le Ghelote Bappa renversa en 728 les rois Mori de Chittore, et établit la dynastie des Ranas. Il comprend les provinces du Meywar, limitées au sud par les Vindhya, à l'ouest par les Aravalis, à l'est par le Malwa, et au nord par la province anglaise d'Ajmêr. Les revenus de cet État, s'élevant aujourd'hui à quarante lakhs de roupies, le rangent parmi les États de second ordre, quoique son étendue vraiment considérable lui assigne un rang su-



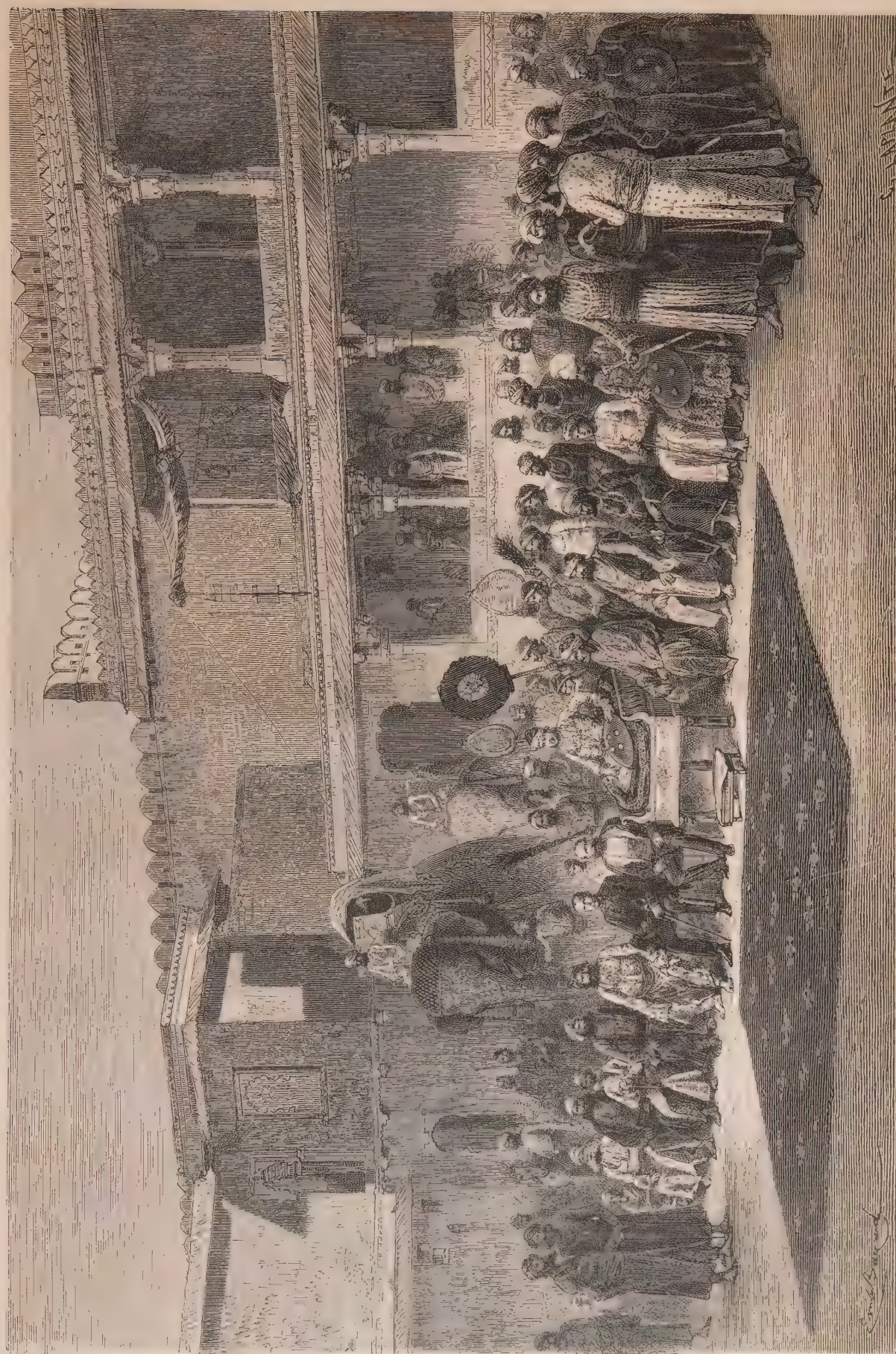
Sanboy Sing, Maha Rana d'Oudeypour. — Dessin de Emile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

périeur; l'avenir est du reste très-grand pour ce pays, qui doit arriver à centupler son rapport.

Parmi les prétentions généalogiques des Ranas, il en est deux qu'il est curieux de noter: ils se rattacheraient aux rois de Perse par la fille du dernier Chosroès, le grand Nouchirvan, qui épousa un des Ranas, et aussi aux empereurs romains de Constantinople par une alliance de même nature. Il n'y a pas de famille

au monde qui possède des annales plus correctement tracées, depuis les temps fabuleux, que la famille des Ranas de Chittore et d'Oudeypour.

C'est à Oudeypour que sont de nos jours encore les chefs des principales tribus rajpoutes, sesoudias, rahtores, cholans; c'est même le seul point où cette race se soit conservée dans toute sa pureté. On retrouve encore chez les Rajpouts ces qualités brillantes, cette



Grand Durbar du Maba Rana d'Oudeypour. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

fierté, cette loyauté et cette urbanité qui excitèrent à un si haut degré l'enthousiasme du colonel Tod, leur panégyriste et leur historien; ils se sont moins que partout ailleurs laissé influencer par le contact des races envahissantes, Mogols ou Anglais. Leur nom signifie « Fils de rois », et chacun d'eux peut retracer dans les temps reculés sa généalogie jusqu'aux souverains du pays. Chaque tribu se divise en clans, ayant un nom distinctif; par une curieuse et très-sage loi, il est défendu aux membres d'un clan de se marier dans le clan même : ils doivent aller chercher leurs épouses dans une autre tribu rajpoute, ce qui tend à resserrer les relations entre tribus et entretient le sang dans toute sa vigueur.

Les noms que portent les clans sont toujours dérivés d'une action mémorable accomplie par leur fondateur. Ainsi la race royale d'Oudeypour, les Sesoudias, doivent leur nom à la légende suivante : Un jour, un des Ranas, chassant dans les plaines du Meywar avec ses nobles, avala par accident une grosse mouche; cet insecte logé dans son estomac lui occasionnait de si vives souffrances, qu'il voulut attenter à ses jours; mais un fakir se présenta, qui offrit de guérir le Rana. Ayant coupé, à l'insu de tous, le bout de l'oreille d'une vache, le saint homme enveloppa le morceau dans un linge, et l'ayant attaché à un fil, le fit avaler au Rana. L'appât arrivant dans l'estomac, la mouche s'y accrocha par instinct et fut ainsi facilement retirée. Le prince insista pour connaître le moyen employé, et le fakir, poussé à bout, avoua le terrible secret. En apprenant qu'un morceau de l'animal sacré avait ainsi passé ses lèvres, le Rana fut consterné; il ne se sentait plus digne de vivre après un pareil crime, aussi résolut-il de se donner la mort et de se purifier les lèvres en avalant du plomb fondu. Entouré de courtisans en pleurs, le prince prit le vase d'une main ferme, le vida d'un seul trait; mais, ô miracle des dieux, le métal en fusion passa ses lèvres sans les brûler et se transforma dans sa bouche en une eau délicieusement fraîche. Reconnaisant la protection divine dans cette merveilleuse transformation, le Rana et sa tribu prirent le nom de Sesoudia, dérivé du substantif *sica* (plomb). Quelques tribus rivales prétendent, il est vrai, que ce nom est dérivé de *sissa* (lièvre), et qu'il fut donné à cette tribu, parce que ses guerriers abandonnèrent un jour la poursuite d'un ennemi pour chasser un lièvre qui avait croisé leur route. On voit que le calembour lui-même est en honneur parmi les Rajpouts.

Les Sesoudias sont un type de la race des Fils de rois; grands, bien faits, ils ont des traits fiers, expressifs, d'une grande beauté et appartenant tout à fait à la physionomie aryenne; ils portent la barbe très-longue et la divisent en deux grands favoris pointus qui forment une particularité presque distinctive de tout Rajpout. Leur seule profession est celle des armes, et ils constituent dans le Meywar toute l'aristocratie et l'armée. Très-courageux, ils sont excellents cavaliers et intrépides chasseurs. La chasse est pour eux plus

qu'un passe-temps, c'est un culte; ils sont tenus, par leurs lois religieuses, de s'y livrer à certaines époques de l'année, et passent rarement quelques semaines sans poursuivre les bêtes fauves. Le jeune Rajpout, arrivé à l'âge viril, n'est reçu dans la société des hommes qu'après avoir tué de sa main un des énormes sangliers des Aravalis; il part seul, armé de son bouclier et de son lourd *catâr*, et se portant sur un sentier battu par ces animaux, il attend, le genou en terre, l'arrivée de son terrible adversaire; s'il est vainqueur, il rentre au logis et invite les hommes de sa famille à un festin dont son gibier forme la pièce de résistance. Le Rajpout est très-friand de la chair du sanglier, dont il se nourrit presque exclusivement dans certaines saisons.

Les turbans des Rajpouts sont toujours coquets et très-gracieusement tressés; leur forme varie beaucoup; les uns sont disposés en toque à bords relevés, et d'autres en un parfait casque grec. Leur costume, très-élégant, se compose d'une longue tunique collante et de pantalons aussi très-collants, généralement faits d'étoffes richement brodées et rehaussées de passementeries d'or; seuls entre toutes les castes de l'Inde ils portent aux pieds et aux mains de lourds bracelets en or massif. Leur ceinture est toujours garnie d'un arsenal de poignards, dagues, épées, et à leur épaule pend le bouclier rond en peau de rhinocéros transparente, orné de bosses en or. Leurs chevaux sont harnachés avec beaucoup de goût et de luxe; la selle est haute, rembourrée et couverte de housses de soie; de chaque côté pendent des queues de yâk, d'une blancheur de neige, qui cachent les jambes du cavalier; la tête du cheval, parée de panaches, est attachée au poitrail par une martingale très-courte, ce qui force l'animal à arrondir son cou d'une manière fort gracieuse. Ils soignent beaucoup leurs chevaux et aiment à les voir très-gras; comme des Maharates, ils les font sauter, bondir et cacoler.

Les femmes rajpoutes sont grandes, bien faites et quelquefois très-belles; celles des nobles vivent enfermées dans la zenanah, les autres sont libres et sortent le visage découvert, mais ramènent modestement leur sarri sur la face quand elles se croient observées par un Européen. Leur costume est très-gracieux et moins léger que celui des femmes du Guzarate et du Dekkan : elles portent une large jupe plissée tombant à mi-jambe, un léger corset qui ne couvre que les seins et les épaules, laissant le ventre et le dos à nu, et une écharpe de gaze ou de soie dont elles s'enveloppent le buste en ramenant une pointe sur la tête. Comme les femmes de toutes les races de l'Inde, elles étalent sur leur personne une quantité prodigieuse d'ornements en or et argent.

Chaque Rajpout aisé a au moins trois femmes; mais ici elles jouent un rôle très-important dans la vie publique : rien ne se fait sans l'opinion des hôtes du gynécée. Un homme refusera toujours de rendre réponse tout de suite; il faut qu'il aille consulter sa femme, et ce n'est que la décision de celle-ci qu'il vous apporte

en réponse. Les Rajpouts ont ce respect pour la femme qui caractérise toutes les races chevaleresques; leurs poèmes sont pleins d'aventures entreprises pour délivrer quelque beauté prisonnière, ou pour venger l'honneur de quelque dame. Leurs grandes guerres ont eu presque toujours une femme pour sujet, et j'aurai l'occasion de raconter, au sujet de Chittore, avec quel héroïsme toute une ville se laissa détruire plutôt que de livrer une princesse réclamée par Akber. Encore aujourd'hui, une femme rajpoute ayant une insulte à venger envoie un bracelet au guerrier qu'elle a choisi pour la défendre, et ce simple gage l'oblige à embrasser la querelle de la dame. Du reste, l'histoire du Rajpoutana abonde de traits d'héroïsme de la part de femmes rajpoutes elles-mêmes.

Une classe encore fort en honneur parmi les Rajpouts, depuis la plus haute antiquité, est celle des bardes ou poètes héroïques. Chaque tribu, chaque famille importante, chaque souverain ou baron féodal en entretient un. Le devoir du barde est de conserver toutes les anciennes traditions se rattachant à l'origine de la race et de la famille; c'est lui qui tient l'arbre généalogique, et qui dans les grandes occasions récite les noms des ancêtres et rappelle les hauts faits qui les ont illustrés. Il est aussi poète, compose des hymnes et des dystiques pour les cérémonies de famille, et ses improvisations charment les réunions du soir. La personne du *bhât* ou barde est sacrée; c'est à lui que revient l'honneur d'aller porter les défis ou les déclarations de guerre; il arrange les unions, et joue le principal rôle dans toutes les négociations. Il s'occupe aussi d'astrologie, et parmi les tribus du désert est plus considéré que le prêtre brahmane lui-même.

Les Rajpouts se parent aujourd'hui du titre de *kchatriyas*, servant jadis à désigner la race guerrière aryenne qui vint s'établir sur les hauts plateaux de l'Hindoustan, en compagnie des brahmanes, la race des prêtres. Comme *kchatriyas*, ils disent descendre de Rama, le vainqueur de Lauka, roi de la race solaire, ce qui ferait remonter leur établissement dans le pays à deux mille ans avant Jésus-Christ. Mais il est presque certain aujourd'hui que leur invasion dans l'Inde entière date d'une époque beaucoup plus moderne. D'après les brahmes, les *kchatriyas* furent tous anéantis par un soulèvement des autres castes que dirigeait Parasourama, une des incarnations de Vishnou, plusieurs siècles avant notre ère. Anéantis ou non, ils perdirent leur prépondérance, car nous voyons plusieurs familles de Soudras, les Mauriyas entre autres, se succéder sur le trône impérial de Magadha. Les Rajpouts ne firent leur apparition sur la scène politique de l'Inde qu'au sixième ou septième siècle; ils étaient restés longtemps établis sur les frontières de l'Indus, et Tod croit retrouver en eux des tribus scythiennes qui avaient envahi peu à peu les frontières occidentales de l'Inde. Entre le sixième et le septième siècle, nous voyons ces tribus rajpoutes devenir toutes puissantes; les Chandelas s'emparent du Malwa, les Chohans et Rah-

tores de Canouje et Delhi, les Ghelotes et Baghelas du Meywar et du Guzarate. A cette époque encore, les Rajpouts se tenaient séparés de la grande famille hindoue, leur religion était celle des Jainas, et toutes leurs traditions se groupaient autour du noble mont Abou, au cœur du désert Indien. Ils furent rapidement gagnés au brahmanisme saïva, et établirent alors ces prétentions au titre de *kchatriyas*, que les brahmanes eux-mêmes ont sourdement refusé de reconnaître jusqu'à notre temps. Leur type si différent des autres Hindous, leurs mœurs et coutumes se rapprochant plus de celles des Parthes et des Scythes que de celles des *kchatriyas* védiques, tout porte à croire que les Rajpouts sont les représentants de la dernière invasion de la race indo-européenne dans l'Inde.

Le froid était devenu de plus en plus rigoureux et notre demeure n'était plus supportable. Je ne voyais plus d'autre alternative que celle de continuer mon voyage vers la province anglaise d'Ajmir et d'abandonner le pays inhospitalier du Rana sans même l'avoir exploré. Nous n'avions pas encore pu visiter la ville et nos excursions s'étaient bornées aux environs immédiats des Arènes, mais ces excursions m'avaient révélé des choses si curieuses que je persistais à rester malgré le mauvais accueil qui nous était fait.

Du sommet d'une montagne voisine ma vue avait plongé sur une scène féerique; j'avais aperçu la ville descendant avec ses jardins et ses palais jusqu'aux rives d'un lac immense, encadré par des montagnes majestueuses; du centre de cette vaste nappe s'élevaient deux groupes de palais et d'arbres, et à mes pieds des canaux surmontés de ponts élégants sillonnaient des faubourgs populeux; le palais des Ranas, comme dans la première vue que j'en avais eue, planait au-dessus de ce panorama dans son éclatante blancheur. Il y avait déjà plusieurs jours que j'étais campé au pied des murs de cette ville et j'ignorais encore qu'elle possédât ce lac et toutes les beautés que mon excursion à la montagne m'avait fait découvrir.

Le chef des prisons, qui venait me voir de temps à autre, s'offrit à me faire visiter la prison principale. C'est un gracieux petit fort, couronnant le sommet d'une des collines de peu de hauteur qui dominent les remparts de la cité; au-dessus de la porte principale est un corps de logis, à tourelles, avec des fenêtres à balcons et d'épaisses corniches inclinées, d'un très-joli style; c'est là que demeure le *tannâdar*. Les prisonniers sont logés sous de grands hangars; ils couchent sur la terre battue et tout le long des salles sont de longues barres de fer où sont attachées leurs chaînes pendant la nuit. Ils sont traités avec assez d'humanité; leurs fers sont légers et simplement rivés aux chevilles, mais assez longs pour leur permettre de courir. Chaque prisonnier conserve le costume qu'il portait au moment d'entrer en prison et tout ce qui concerne sa caste est scrupuleusement respecté; il reçoit chaque jour sa nourriture, qu'il prépare lui-même, et pour cela il allume son feu et puise son eau

en entière liberté. Les détenus sont employés à l'entretien ou à l'établissement des routes, mais leur travail journalier de quelques heures est peu surveillé. En somme ils ne sont pas trop à plaindre, et les hôtes de nos prisons d'Europe se tiendraient pour satisfaits d'avoir un pareil sort.

Au moment où je désespérais d'arriver à un résultat quelconque, il m'arriva un aide inattendu, qui rétablit tout à fait nos affaires à Oudeypour. C'était le Rao de Baidlah, le premier baron du royaume, qui, ayant appris tardivement notre arrivée, s'empressait de venir nous tirer de la fâcheuse position où nous nous trouvions. Je le vis arriver porté dans une riche litière, entouré d'une brillante escorte, et le prenant par la main, je l'aidai à mettre pied à terre pour le conduire cérémonieusement à son fauteuil. Cette action, quelque simple qu'elle paraisse, me servit beaucoup.

« Où avez-vous donc appris l'étiquette indienne, qu'ignorent si généralement les Sahibs? » me demanda le Rao. Ce fut l'occasion pour moi de lui parler de mon long séjour à Baroda, de mon intimité avec le Guicowar et du but que je m'étais proposé en venant dans le Meywar. Il m'écouta attentivement, me reprocha de ne pas m'être adressé à lui dès mon arrivée et m'assura que le Rana me ferait sûrement oublier ma première impression en me recevant avec autant d'éclat que l'avait fait Khunderao.

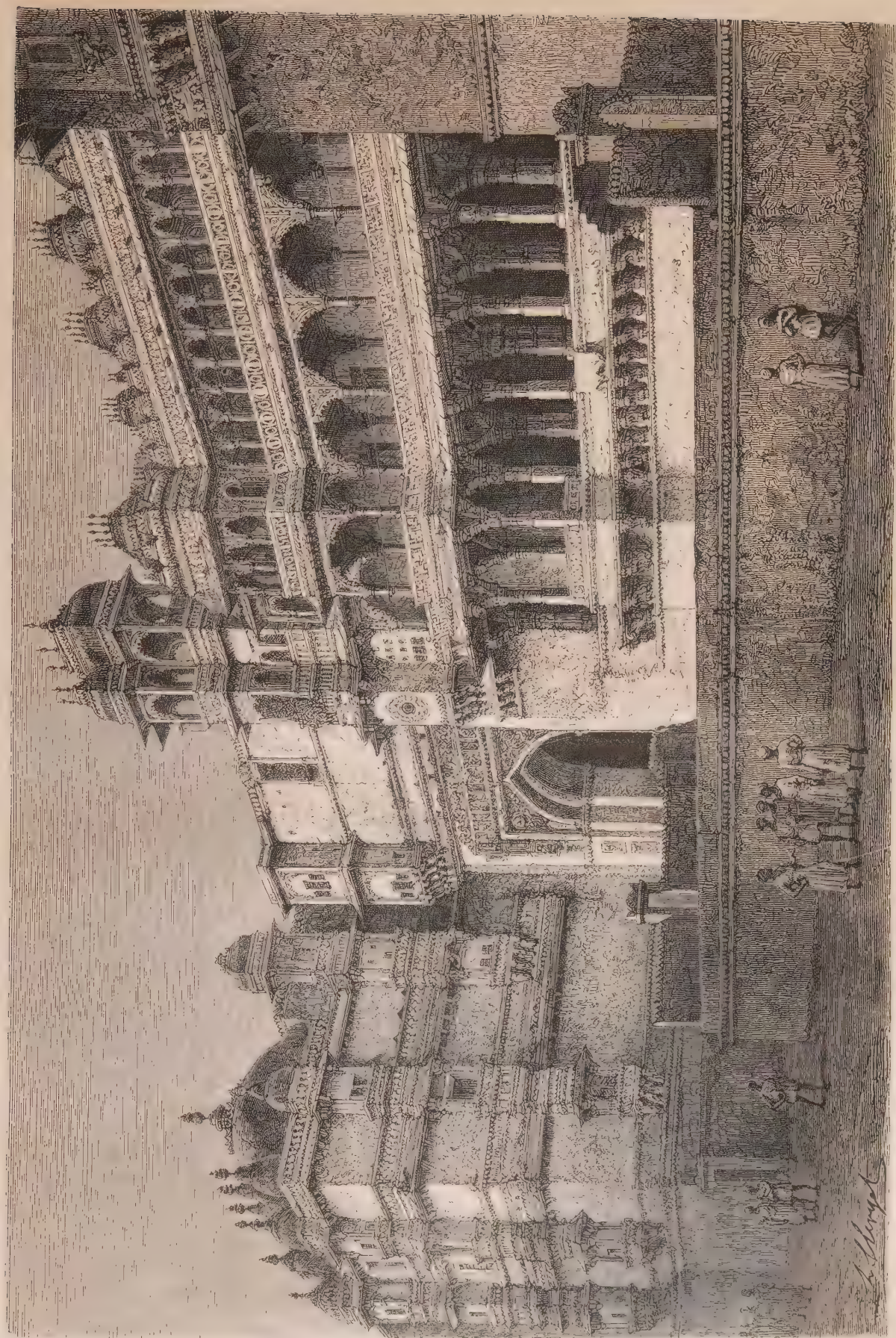
Le Rao de Baidlah est un beau vieillard, type parfait du Rajpout; ses manières sont dignes et élégantes, et sa conversation est d'une franchise, tempérée par l'étiquette, que l'on trouve rarement chez les Indiens. Il est le chef du conseil féodal des seize Raos ou ducs du royaume de Meywar, ces puissants feudataires, qui avant l'intervention des Anglais dans les affaires du pays étaient arrivés à rendre presque nul le pouvoir du souverain. Ces Raos, presque tous descendants de la famille royale, se partagent le pays en grands fiefs, dans lesquels ils exercent un gouvernement presque indépendant; retirés dans leur capitale, ils ne viennent que rarement à Oudeypour et sont souvent en révolte ouverte contre le Rana. Le gouvernement britannique a beaucoup travaillé au renversement de cette puissance des Raos et à la concentration du pouvoir dans les mains du Rana, mais il n'a jusqu'à présent réussi que superficiellement. Les territoires du Rao de Baidlah sont très-vastes et lui rapportent plus de douze cent mille francs par an; sa capitale n'est qu'à quelques lieues d'Oudeypour, ce qui lui permet d'y résider tout en fréquentant la cour. Il est de la tribu des Chohans et possède certaines prérogatives curieuses; ainsi le 3 du mois de Samvat-siri, les insignes de la royauté lui sont apportés à Baidlah et il vient en grande pompe rendre visite au Rana, qui le reçoit lui-même à l'entrée du palais. D'un esprit fin et pénétrant, il a su gagner la confiance absolue du jeune prince et en même temps se faire l'ami du gouvernement britannique. Il représente en somme deux partis: il tient à la conservation

de l'ancienne splendeur de la maison d'Oudeypour et aux prérogatives de la noblesse, mais en même temps il appuie l'introduction des nouvelles idées apportées dans le pays par les Européens. « Conservateur libéral, » il serait heureux de voir le commerce et l'industrie européenne s'asseoir dans le pays, à condition toutefois que l'on respectât ses privilèges. C'est à son influence que l'on doit la protection qui fut accordée aux fugitifs européens pendant la révolte de 1857; ceux-ci furent non-seulement protégés contre les rebelles, mais encore nourris, logés et bien soignés pendant plusieurs mois. La reine d'Angleterre récompensa le vieux Rao en lui envoyant un riche sabre d'honneur, qu'il nous montra avec orgueil.

Sa première visite dura plus d'une heure; il lui fallut examiner tous nos bagages, jusqu'à nos ustensiles de toilette, et il s'extasia longtemps sur un stéréoscope contenant des vues colorées des Tuileries et de Versailles; je dus lui en faire cadeau, car il ne pouvait s'en détacher. Pour nous montrer qu'il était à la hauteur des habitudes civilisées, il accepta un verre de *sherry* et me demanda un cigare; ceci m'étonna plus qu'on ne peut le penser, n'ayant jamais vu d'Indien, surtout de haute caste, adopter ainsi ouvertement nos coutumes; depuis, j'ai pu me convaincre que les Rajpouts avaient laissé de côté les principes de leur caste, en ce qui regarde l'usage de nos vins et de nos tabacs, dont ils font une grande consommation.

Le Rao nous avait à peine quittés que nous recevions plusieurs *dalis*, corbeilles de fruits et de légumes, de la part de quelques nobles, et le soir le Rana nous envoya un tchoubdâr nous porter son salaâm accompagné d'un superbe dâli; la visite du Baidlahji avait amené un revirement complet.

Le matin, un éléphant envoyé par le Rao était à notre porte, ainsi qu'un djemadar avec quatre sowars, comme escorte. Le secrétaire du roi, Bulwant-Rao, qui nous doit servir de cicerone, nous fait traverser un faubourg qui contient les villas des riches habitants d'Oudeypour; de tous les côtés de petits monticules sont couverts de jardins ombrés, dans lesquels nous voyons d'élégants kiosques à colonnes, des pavillons placés au bord de pièces d'eau et de nombreux temples aux tourelles de marbre. Nous pénétrons dans la ville par une porte flanquée de bastions et nous longeons un magnifique bazar; les maisons sont toutes construites en pierre et surmontées de terrasses; les boutiques sont placées sous des arcades qui bordent la rue de chaque côté et ont un aspect de propreté et de régularité auquel on ne s'attendrait pas après avoir vu les constructions du Guzarate. L'apparence générale de la ville est des plus frappantes; chaque maison a ses chatris supportant de légers dômes; des balcons et des fenêtres à treillages de pierre relèvent les façades, et les terrasses s'étagent dans un désordre pittoresque; des sculptures, des arabesques, des fresques donnent à la plus humble habitation un aspect monumental.



Cour du palais d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet

Quelques-unes des rues sont droites et longues, et il y règne une grande animation ; dans l'une sont tous les cordonniers, dans l'autre les tisseurs de turbans ; ici chaque magasin est un véritable arsenal de sabres, de fusils, de boucliers ; plus loin des robes de brocard, des bijoux d'or remplissent les échoppes ; chaque industrie, chaque métier occupe un quartier à part et chacun paraît peu se soucier de la concurrence que lui fait son voisin. Le quartier noble contient des édifices grandioses, de vrais châteaux forts avec murailles crénelées, tours, palais et casernes, mais leur beauté est déparée par les nombreuses ruines qui flanquent les plus belles constructions. La présence de ces débris dans une partie de la ville où le terrain est d'un prix relativement élevé vient du respect malentendu que les Rajpouts ont pour les œuvres de leurs pères ; ils ne veulent ni les réparer, ni les démolir et les laissent, une fois écroulées, là où le hasard les a fait tomber. De toutes les parties de la ville, on aperçoit le palais, majestueux ensemble de dômes, de tourelles, de portiques.

Nous gravissons péniblement les rues qui conduisent jusqu'à l'enceinte extérieure de l'habitation royale ; elles sont tellement escarpées, que les voitures n'y parviennent qu'avec difficulté. Sur la grande rue qui conduit de l'Hattipole au palais et tout près de l'entrée principale est la grande pagode royale, dédiée à Juggernaut et construite par Pertap-Sing, vers la fin du seizième siècle. Elle est placée sur une haute terrasse en marbre blanc, à laquelle conduit un bel escalier, gardé par deux éléphants de marbre, la trompe levée. Le temple tout entier est en marbre blanc et couvert de sculptures ; la grande tour, d'une forme très-élégante, s'élève à vingt-cinq mètres environ ; au sommet une hampe plaquée d'or porte l'étendard du dieu. Un gracieux pavillon à colonnes, coiffé d'un toit pyramidal, précède le sanctuaire ; des bas-reliefs représentant des incidents de la vie de Krichna ornent les bas côtés, et des statuette d'éléphants et de lions entourent le soubassement ; ce péristyle est un des plus beaux morceaux d'architecture jaïna d'Oudeypour.

Nous descendons ensuite le versant de la colline, en faisant face au lac, et nous atteignons une porte monumentale placée au bord de l'eau. Cet arc de triomphe est, comme tous les monuments d'Oudeypour, en marbre blanc ; il est percé de trois arches dentelées et supporte un élégant attique, entouré de balcons. Les Indiens ont pour cette porte appelée *Tripolia* ou Triple porte une grande vénération ; elle est réservée aux cortèges et aux processions qui se rendent au lac, dans les nombreuses fêtes qu'on y célèbre. Un bateau nous attend au quai pour nous conduire aux îles et bientôt nous voguons sur la surface tranquille du Pechola ; la ville se déroule le long de cette vaste nappe d'eau, y reflétant ses arbres et ses maisons. Resserré d'abord en un bras étroit, que surplombent de petits promontoires couverts de palais, le lac s'épanche ensuite en une immense ellipse de quinze kilomètres de long sur

sept kilomètres de large, enfermant au centre les deux îles Jug-Navas et Jug-Munder. D'un côté court une chaîne de montagnes anguleuses, dont la ville couvre les premiers soubassements, de l'autre s'étendent de grands marécages, entourés d'une forêt épaisse et dominés par des pics isolés, d'une grande hauteur.

L'île Jug-Navas, où nous abordons, est la plus rapprochée ; elle est entièrement occupée par une série de palais qu'éleva le Rana Juggut Sing, et qui couvre une superficie de cent soixante ares anglais. Ces palais comprennent des salles de réception, des appartements, des bains, des kiosques d'une grande élégance d'architecture et d'une richesse d'ornementation fabuleuse. Le marbre est la seule pierre employée dans les constructions : colonnes, voûtes, réservoirs, murailles, allées des jardins, tout est en marbre blanc ou noir ; les murs sont ornés de mosaïques étincelantes et les principales chambres décorées de fresques historiques d'une grande valeur. Chaque corps de bâtiment a son jardin entouré de galeries ; là des parterres de fleurs, des bosquets d'orangers et de citronniers s'élèvent au milieu d'un méandre de ruisseaux, dont les canaux forment des dessins bizarres ; d'immenses manguiers et de superbes tamarins couvrent de leur ombrage ces élégants palais ; des cocotiers, des dattiers lancent au-dessus des dômes leurs panaches que balance doucement la brise du lac. Les moindres détails sont en rapport avec la beauté de l'ensemble ; rien de grandiose, rien qui frappe ou fatigue l'esprit ; les palais sont petits, élégants, confortables : ce sont des résidences de plaisir, où le Rana vient se délasser de la pompe solennelle qui règne toujours à la cour du Soleil des Hindous.

Je serais resté des heures entières dans le Jug-Navas, mais Bulwant Rao me pressa d'aller dans la seconde île, où nous attendait un déjeuner envoyé par le Baidlahka-Rao. De loin déjà, Jug-Munder apparaît comme un mirage féerique avec sa ligne de dômes et de palmiers se reflétant dans l'eau. Nous abordons à un escalier de marbre, à côté duquel une rangée d'éléphants, la trompe levée, paraissent supporter le quai ; un manguier gigantesque remplit presque la première cour, entourée de palais ; de l'autre côté est un jardin, occupant tout le coin de l'île et sur lequel donne un grand édifice couronné d'un dôme mogol et décoré par mon guide du nom de palais de Shah Jehan. Ce prince, fils de l'empereur Jehanghir, s'étant révolté contre son père, se réfugia à la cour du Rana Kouroun, fils d'Oumra, qui l'accueillit d'une manière magnifique. Il lui fit construire dans l'île de Jug-Munder un somptueux palais, au haut duquel il plaça le croissant musulman ; l'intérieur fut décoré de mosaïques en jaspe, agate et onyx, tendu de riches draperies, et dans une des salles fut placé un trône taillé dans un seul bloc de serpentine verdâtre, supporté par de quadruples cariatides femelles. Dans la cour, une chapelle, aussi en serpentine, fut consacrée au saint musulman Madar. Tous ces souvenirs de l'hospitalité

princièrre de Kouroun existent encore. A l'extrémité du jardin est un pavillon de six mètres de long sur trois mètres et demi de large appelé la chambre des Douze Pierres, parce qu'il est composé de douze blocs de marbre blanc. Sur la face occidentale de l'île, est un vaste palais, surmonté de quatre dômes de tortue, et comprenant de magnifiques jardins; enfin de distance en distance des kiosques, supportés par de nombreuses colonnes, s'élèvent du milieu du lac, ce qui leur procure une fraîcheur délicieuse. Cette poétique résidence, élevée pour un proscrit royal, devait, par une curieuse coïncidence, servir longtemps après de refuge à d'autres fugitifs; c'est ici que, en 1857, les malheureux Anglais, débris des garnisons de Neemuch et d'Indore, trouvèrent un asile pour empêcher toute tentative contre eux de la part des fanatiques qui remplissaient la ville. Les barques du lac avaient été réunies à Jung-Munder, et les Européens purent y attendre tranquillement la fin de cette tempête.

Après un frugal déjeuner, que nous savourons dans un des kiosques, nous remontons en bateau; de ce point du lac on embrasse toute la ligne des palais d'Oudeypour. D'abord, à l'extrémité de la colline, le palais d'Oumra, aujourd'hui inhabité, puis le palais actuel, avec sa zenanah crénelée, le Rosana dont l'immense muraille descend du sommet du plateau au bord du lac, et ses jardins parsemés de kiosques, qui couvrent le penchant jusqu'à l'eau, et enfin la ville dont la fantastique silhouette s'évanouit dans les grands arbres. Le Pechola reflète sur sa surface limpide ce merveilleux assemblage, et en fait une des vues les plus belles de l'Inde et du monde.

En regagnant le quai, on me fait voir les bateaux de cérémonie du Rana; ce sont d'immenses gondoles d'une forme très-gracieuse et qui peuvent contenir une centaine de personnes. L'arrière est disposé en plusieurs étages et sur le plus élevé est placé le trône du Rana; à l'avant sont de grandes statues de chevaux ou de paons, à demi immergées dans l'eau.

Le soir, nous recevons la visite de notre ami, le Rao de Baidlah, et nous le remercions du plaisir qu'il nous a procuré; il vient nous annoncer qu'il a donné ordre à ses shikaris de nous conduire dans un endroit charmant, où nous trouverons du gibier en abondance. Le lendemain, en effet, on nous mène à un petit lac ravissant, caché dans un ravin où nous trouvons des nuées d'oies et des canards; les crocodiles y sont très-nombrueux, ce qui nous fait perdre beaucoup de gibier, mais nous nous rattrapons sur les perdrix et les lièvres, qui foisonnent dans les environs.

Le Rao de Baidlah nous retint ainsi pendant plusieurs jours, imaginant chaque jour de nouvelles distractions, quand enfin, un beau matin, je fus réveillé par des volées de coups de canon, annonçant l'événement tant attendu, l'arrivée de major Nixon, l'agent politique du vice-roi des Indes auprès du Maha Rana. Je lui écrivis immédiatement, en lui envoyant mes lettres de recommandation; une demi-heure après, nous

étions assis avec lui devant un bon déjeuner. En apprenant la froideur avec laquelle nous avions été accueillis, il n'en parut nullement étonné et m'assura que nous avions été pris sans doute pour des espions russes; mais il m'engagea à prolonger encore notre séjour, me promettant qu'aussitôt après avoir été présentés par lui au Maharana, nous trouverions tout autant à étudier et à voir dans cette cour qu'à celle de Baroda. Il donna des ordres immédiatement pour que nous puissions quitter notre camp des Arènes et venir nous loger près de lui. Le même soir, le major nous présenta aux deux officiers anglais, l'ingénieur et le docteur, constituant avec lui tout le personnel européen de l'ambassade. J'ai rarement passé une soirée plus agréable; il me semblait que des mois s'étaient écoulés depuis que je n'avais vu un visage blanc, et l'anglais lui-même résonnait harmonieusement à mes oreilles. On but à notre bienvenue dans la Vallée Heureuse et nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit.

XI

LA COUR DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR.

Le palais. — Audience solennelle.

Comme je l'avais prévu, l'arrivée de l'agent politique anglais changea immédiatement notre position à Oudeypour; le Rana, informé officiellement de notre arrivée, voulut bien cesser de voir en nous des espions russes, venus pour l'entraîner dans quelque conspiration, et consentit à nous recevoir en notre qualité de voyageurs français. Poussant à l'extrême sa complaisance, le major Nixon offrit de nous présenter lui-même au prince et s'arrangea pour que la première entrevue nous dédommageât de notre longue attente. Une voiture du palais, avec une escorte d'honneur, vint nous prendre à la Résidence, et nous traversâmes ainsi triomphalement la ville. A la grande porte, à trois arceaux, qui sert d'entrée au palais, les soldats de la garde royale, nous présentent les armes et nous mettons pied à terre dans l'immense cour; le Rao de Baidlah, chargé par le Maha Rana de nous recevoir, nous attend au haut du perron.

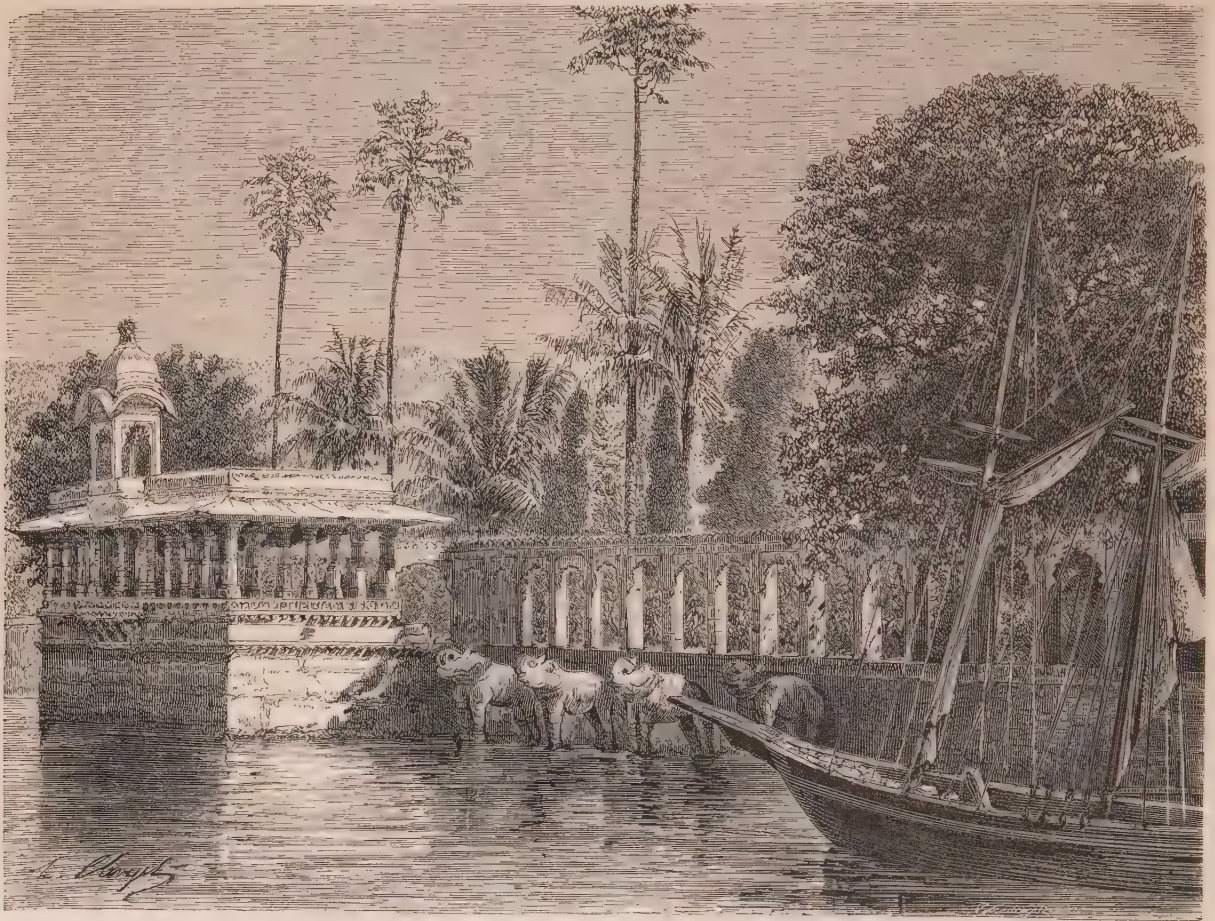
Avant de suivre les tchoubdars à canne d'or, qui nous conduisent à la salle du trône, je m'arrête un instant pour contempler cette merveilleuse demeure, dont l'approche m'avait été si jalousement défendue jusqu'alors: de hautes murailles percées de fenêtres à gril-lages de pierre, des tours surmontées de dômes élégants, des galeries s'étagant jusqu'à une hauteur prodigieuse, tout cela en marbre blanc et couvert d'un fouillis de détails; l'ensemble est féerique comme richesse, surprenant comme proportions; c'est un gigantesque assemblage, auquel rien ne peut se comparer.

Mais je ne puis jeter qu'un coup d'œil à ces merveilles et pénétrer à la suite du major dans de longues galeries voûtées, d'une fraîcheur délicieuse, qui nous conduisent par une pente insensible aux étages supérieurs. C'est en plein *Durbar* que le Rana nous fait

l'honneur de nous recevoir. Ce mot s'applique, dans tout le Rajpoutana, aux audiences solennelles tenues par les rajahs entourés des principaux nobles, et par extension aussi au souverain lui-même, quand il préside aux grandes cérémonies. La salle du trône est dans une cour d'un des étages supérieurs; une immense toile tendue au-dessus en fait un appartement vaste et frais. Les huissiers nous introduisent bruyamment; le roi est assis sur un trône d'argent supporté par des lions d'or et les nobles forment de chaque côté un demi-cercle. A notre vue, le prince descend

du trône et s'avance de quelques pas vers nous; il nous serre la main, et nous prenons place à ses côtés sur des fauteuils d'argent.

Sambou Sing avait, comme je l'ai déjà dit, dix-huit ou dix-neuf ans; sa figure est douce et agréable, mais ses traits manquent de la finesse qui caractérise en général sa race; ses manières sont affables, prévenantes et empreintes de dignité. C'est d'une façon fort gracieuse qu'il s'excuse tout d'abord de n'avoir pu accéder immédiatement à notre demande d'audience, et nous assure que des raisons purement politiques l'ont con-



Ile de Jug-Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

traint à ces délais. Il écoute avec attention ce que je lui dis sur le but de mon voyage, me questionne longuement sur la France et finit par m'inviter à prolonger encore mon séjour à Oudeypour. Au moment où nous levons pour quitter la salle, le Rana fait lui-même la cérémonie de l'*utter* et *pân*, dont j'ai déjà parlé en décrivant la cour de Baroda; il remet à l'ambassadeur, à mon compagnon et à moi un paquet de feuilles de bétel appelé *bîra*, et jette quelques gouttes d'essence de rose sur nos mouchoirs. Cette cérémonie, employée dans toutes les cours de l'Inde au moment de se sépa-

rer, a ici une signification importante; il faut être un prince de haut lignage, un guerrier fameux ou un étranger de distinction pour recevoir le bîra des mains du Maha Rana d'Oudeypour. C'est un honneur considéré comme un titre de noblesse. Je mets sans sourciller le fameux bîra dans ma poche et remonte en voiture avec l'agent politique, accompagné des salâams des nobles, qui nous escortent jusque dans la cour.

LOUIS ROUSSELET.

(La suite à une autre livraison.)



Station de Meshra-el-Rck. — Dessin de Th. Weber d'après un dessin de M. de Heuglin.

MADemoiselle TINNE,

PAR MM. ZURCHER ET MARGOLLE.

1861-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

En recueillant les notes suivantes dans les divers récits qui ont fait connaître les explorations des dames Tinne, notre principal désir a été de rendre un juste hommage à la mémoire de la plus jeune de ces dames, Mlle Alexine Tinne, arrêtée par une fin tragique dans le cours des lointains voyages qu'elle poursuivait avec une énergique persévérance pour l'avancement de la science et le progrès de l'humanité.

Nous savons combien cette aimable et courageuse personne était peu désireuse d'attirer sur elle l'attention publique ; mais cette attention, éveillée par le plus triste événement, doit maintenant être portée sur tout ce qui peut accroître la sympathie et le respect pour une si touchante victime de la barbarie.

Mlle Alexandrina P. F. Tinne, née à la Haye le 17 octobre 1835, était fille de M. Philippe-Frédéric Tinne¹, marié en secondes noces à la fille aînée du vice-amiral baron Théodore-Frédéric van Capellen, qui, de sa propre initiative et sans attendre les instructions de son gouvernement, prit part, avec l'escadre hollandaise qu'il commandait, au bombardement d'Alger, le 29 août 1816, par la flotte anglaise de lord Exmouth. On sait qu'après avoir châtié l'insolence des corsaires algériens, l'amiral anglais força le

1. Ancien secrétaire (1791) de la légation, en Grande-Bretagne, de Leurs Hautes Puissances les Etats des Provinces-Unies ; — secrétaire (1803) du gouvernement de la colonie de Demerari ; — négociant à Liverpool (1813).

dey à lui remettre douze cents esclaves. Le généreux sentiment qui avait décidé son grand-père à cette expédition se retrouve dans toute la vie et dans les périlleux voyages de Mlle Tinne, entraînée par une ardente sympathie vers les races malheureuses qui, sous une domination barbare, subissent encore les maux de l'esclavage.

M. P. F. Tinne, né en Hollande et naturalisé en Angleterre, où il avait longtemps résidé après son retour des colonies, avait le goût des voyages. Il emmena son enfant dans une tournée qu'il fit en France, en Italie et en Suisse, de 1842 à 1844, année de sa mort. En 1847 et 1848, Mme Tinne conduisit sa fille dans les Pyrénées. Elle avait établi sa résidence à Pau, d'où elle ne revint à la Haye qu'en 1849.

Pendant son séjour à Pau, la jeune Alexine prit des leçons de langue espagnole, et avec tant de succès qu'elle put, en 1853, servir d'interprète à sa mère lors d'un petit voyage à Madrid. Plus tard, au Caire, elle apprit l'arabe avec la même facilité.

Dans l'été de 1854, la mère et la fille, reprenant leurs excursions, se rendirent à Copenhague, puis en Norvège et en Suède. Ce voyage dans la Scandinavie fut poussé par mer jusqu'à Drontheim.

Durant son séjour à La Haye, la proximité de la Bibliothèque royale permit à Mlle Tinne de se livrer à son vif penchant pour l'étude. « Je l'ai trouvée souvent, nous écrit son oncle, M. Hora-Siccama¹, étendue sur le plancher de son cabinet de travail, au milieu d'in-folio, qu'elle prétendait pouvoir mieux compulser de cette façon. »

Vers la fin de 1855, les dames Tinne visitèrent le midi de l'Allemagne, avec l'intention de passer une partie de l'hiver à Vienne. Mais, apprenant qu'elles y trouveraient le choléra, elles changèrent de route et s'arrêtèrent à Vérone, Milan et Venise. Au moment de quitter Trieste, le chemin de Vienne était encombré par les neiges : « Le bateau à vapeur allait partir pour l'Égypte, et nous partîmes avec !... » écrivait Mme Tinne. Ce voyage était vivement désiré par sa fille, qui, dans une récente lettre, disait : « Je ne suis pas très-curieuse de voir l'Amérique ni l'Australie ; mais l'Afrique, je ne saurais dire pourquoi, m'a toujours attirée. Dès mon enfance, et quand j'apprenais la géographie, il y avait un grand espace vide au milieu de la carte d'Afrique, où je désirais toujours aller. Je suis parvenue déjà maintenant une fois jusqu'à cette région inconnue, et j'y retourne encore, — comme un papillon à la lumière, — peut-être instinctivement. »

Ce voyage en Égypte s'étendit jusqu'à la première cataracte du Nil, et, au retour, de Louqsor à Cosseïr, sur la côte ouest de la mer Rouge. Au mois d'avril 1856, les dames Tinne quittaient le Caire et s'embarquaient

à Alexandrie pour se rendre à Jaffa. Après avoir séjourné à Jérusalem et fait, au delà du Jourdain, une visite au cheikh des Arresieh, une des plus grandes tribus du désert, les voyageuses poussèrent jusqu'à Damas et revinrent à Beirouth par le Liban. Avant la fin de l'année, elles se retrouvaient au Caire, d'où elles partirent bientôt pour faire sur le Nil une nouvelle excursion qui les conduisit jusqu'en Nubie. Dans les premiers mois de 1857 elles retournèrent à Beirouth, et de là se rendirent à Tripoli, puis à Palmyre. Après un séjour de quelque temps aux environs de Tripoli, près des grands cèdres qui ombragent un des plus beaux sites du Liban, elles revinrent en Hollande par Constantinople, Athènes, Trieste, Vienne, Prague et Dresde.

Cette vie nomade avait un grand charme pour les deux voyageuses, éprises, comme toutes les âmes d'élite, de la libre et changeante existence qui semble offrir à la sympathie plus d'occasion de se manifester. Le ciel lumineux, l'aspect à la fois gracieux et sévère, les grands souvenirs, les ruines superbes des régions qu'elles parcouraient, attachaient aussi les deux voyageuses à leur vie errante. Mais le sentiment qu'on trouve le plus souvent exprimé dans leurs récits, c'est un profond amour de la nature, une vive admiration, touchante par sa grandeur unie parfois à une simplicité presque enfantine, pour les déserts, les forêts, les fleuves, les arbres, les fleurs, les oiseaux rares, dont les riches couleurs, la grâce et la beauté les ravissaient. Devant leur habitation du Caire, de grands palmiers élevaient leurs couronnes de feuillage dorées par le soleil. La photographie qui représente Mlle Tinne devant cette habitation, prêtant son bras à une enfant sauvée par elle de l'esclavage, est toute son histoire : c'est le libre génie de l'Occident, dans sa dignité morale, apportant à l'Orient les sentiments de justice et d'humanité qui délivreront un jour du plus cruel asservissement des races laborieuses ne demandant qu'à s'unir à nous pour la conquête pacifique des fertiles régions qu'elles habitent.

Mlle Tinne était grande et svelte, blonde et pâle. Très-simple dans sa mise, elle portait quelquefois, pendant son séjour au Caire, le costume égyptien à larges manches ouvertes, plus commode dans ce brûlant climat, et dont l'ampleur faisait valoir sa grâce naturelle. Une étoffe orientale roulée autour de sa tête rehaussait la délicatesse de ses traits, mêlés d'énergie et de bonté.

Ce qui précède fera comprendre les sentiments qui déterminèrent les dames Tinne, après un repos en Hollande, à retourner en Orient, accompagnées cette fois de l'une des sœurs de Mme Tinne, Mlle Adrienne van Capellen, aimable et charmante femme qui avait été dame d'honneur de la reine de Hollande.

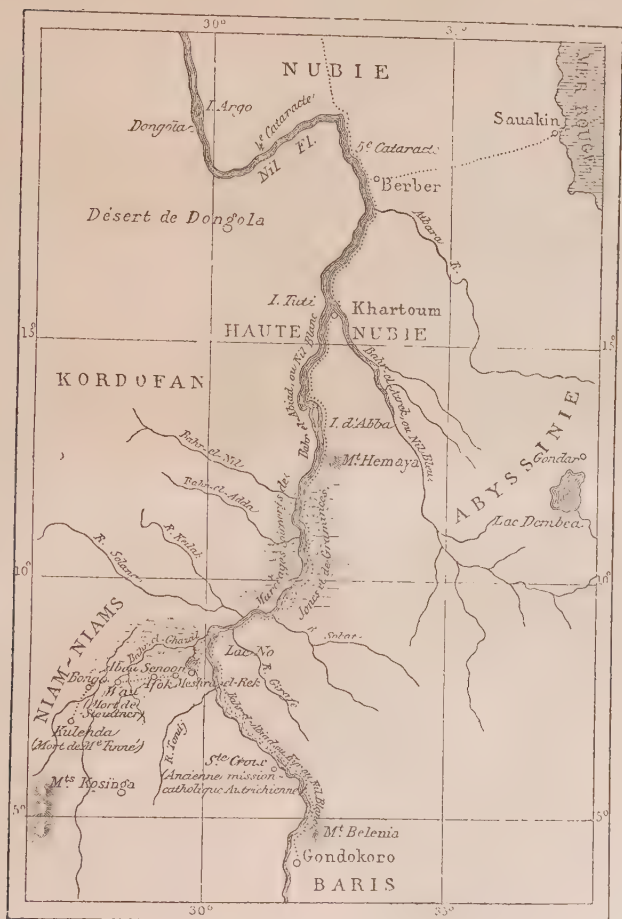
Elles partirent de Marseille en juillet 1861, et, dès leur arrivée en Égypte, s'établirent encore près du Caire. Là, elles formèrent bientôt de nouveaux projets de voyage, et, au mois de janvier 1862, elles quittaient

1. Les notes qu'a bien voulu nous communiquer M. Hora-Siccama, président de la Chambre des comptes à la Haye, nous servent ici de guide pour suivre les dames Tinne dans leurs premiers voyages.

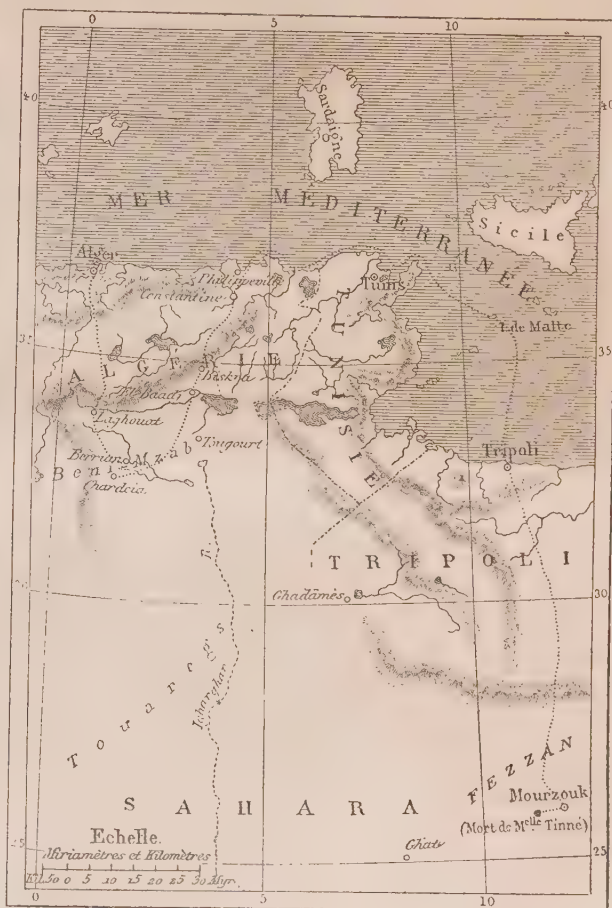
leur résidence pour une grande expédition vers le Haut-Nil et l'intérieur de l'Afrique. C'est de cette exploration que nous pourrions maintenant parler avec quelque détail, grâce au récit qu'en a donné M. J. A. Tinne¹, membre de la Société royale de géographie, récit qu'il a bien voulu nous communiquer en l'accompagnant de nouvelles indications. Nous avons complété ces indications en nous servant de l'intéressant volume récemment publié par M. Th. de Heuglin², géographe distingué qui avait suivi les dames Tinne, et qui partagea leurs fatigues et leurs peines, ainsi que de la touchante relation placée par un savant botaniste, le docteur Kotschy, de Vienne, en tête du magnifique ouvrage dédié par Mlle Tinne et son frère à la mé-

moire de leur mère. « Le titre de *Plantes Tinnéennes*, dit M. J. A. Tinne dans la préface, a été proposé pour un volume contenant, sur vingt-sept planches, un choix de trente-trois espèces les plus intéressantes de la collection, et parmi elles vingt-quatre nouvelles. C'est un hommage rendu à la mémoire de mon excellente mère qui, ayant toujours aimé passionnément les arbres et les fleurs, ne cessait de me faire, dans ses lettres, les descriptions les plus pittoresques des jouissances et de l'intérêt qu'elle éprouvait à chacune de ses découvertes dans des pays presque inexplorés et si éloignés de sa patrie³. »

Après avoir complété les préparatifs de l'expédition pendant cinq mois de séjour dans leur charmante habi-



Gravé chez Erhard



Gravé chez Erhard

tation du Caire, les voyageuses s'embarquèrent sur le Nil, le 9 janvier 1862. « Le principal but de ce nouveau voyage, dit M. Kotschy, était de connaître les Éthiopiens riverains du Nil que l'on a coutume de prendre pour esclaves. Les dames Tinne voulaient contribuer, dans la mesure de leurs forces, à l'abolition de ce tra-

fic honteux et déjà défendu par les lois. Le vif amour de la science et des connaissances nouvelles les engageait aussi dans leur périlleuse entreprise. »

Elles gagnèrent d'abord Korosko, où elles laissèrent les trois bateaux qu'elles avaient loués au Caire pour transporter le nombreux personnel, les vivres et le ma-

1. *Geographical Notes of expeditions in central Africa by three dutch ladies*, by John A. Tinne Esq. F. R. G. S. — Un résumé de cette relation a été donné par M. V.-A. Malte-Brun, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, année 1865.

2. *Reise in das Gebiet des weissen Nil und seiner westlichen Zuflüssen in den Jahren 1862-1864*, von M. Th. von Heuglin.

3. *Plantes Tinnéennes*, ou descriptions de quelques-unes des

plantes recueillies par l'expédition tinnéenne sur les bords du Bahr-el-Ghazal et de ses affluents; ouvrage orné de vingt-sept planches, composé par MM. Théodore Kotschy et Jean Peyritsch, publié aux frais d'Alexandrine P. F. Tinne et John A. Tinne. — Dédié à la mémoire de Henriette-Marie-Louise, veuve de Phil.-Fréd. Tinne, fille aînée de Théod.-Fréd. baron van Capellen, vice-amiral néerlandais. — Vienne, 1867.

tériel nécessaires à leur expédition. En quittant le Nil, dont la navigation entre Korosko et Abou-Hamed est très-difficile, elles commencèrent le 26 février leur voyage à travers le désert de Nubie, région coupée par des bancs de roches et des collines, et beaucoup moins aride que son nom semble l'indiquer.

Au-dessus d'Abou-Hamed, l'expédition joignit le Nil, dont on remonte encore difficilement le courant

rapide entre cette station et Berber. Durant cette première partie du voyage, elles avaient trouvé partout un accueil hospitalier, les femmes de chaque village venant gracieusement les inviter au repos en leur offrant du lait et des dattes.

Après un court séjour à Berber, elles reprirent des barques pour suivre le Nil jusqu'à Khartoum. Elles s'y arrêterent jusqu'en mai, et continuèrent ensuite leur



Mme Tinne. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

voyage sur un bateau à vapeur loué au prince Halim, ancien gouverneur du Soudan ; les barques suivaient à la remorque.

Dans cette partie de son cours, le Nil-Blanc est ombragé par des forêts d'acacias noirs et de tamariniers chargés de plantes grimpantes. Ces forêts, qui forment des abris impénétrables aux rayons du soleil, sont le refuge des buffles, des gazelles et de grandes troupes

de singes au pelage bleuâtre. Les cigognes, les pintades, les tourterelles dont les vols s'abattent sur les hautes branches, y abondent. Dans le fleuve on voit passer les hippopotames et les crocodiles au milieu des touffes de plantes aquatiques qui bordent la rive. A la surface des eaux limpides s'étalent les larges feuilles et les belles fleurs des nymphéas, entourés la nuit de lucioles qui remplissent l'air d'étincelles.

Mais les tristes impressions causées par la rencontre de bateaux chargés d'esclaves venaient souvent assombrir et troubler la poésie du voyage dans ces lieux sauvages et magnifiques. Nous citerons ici le passage suivant d'une lettre de Mlle Tinne, datée des montagnes de Dinka (17 juin 1862) et adressée à M. Hora-Siccam :

« C'est ici que j'ai vu pour la première fois la *traite*

des noirs. Jamais de ma vie je n'ai été si étonnée et si terrifiée. J'en avais entendu parler comme tout le monde ; j'avais lu beaucoup de descriptions de caravanes d'esclaves, mais je n'avais pas une idée de l'étendue du mal, ni de la cruauté et du cynisme des trafiquants. Ces trafiquants arabes, et la plupart européens, ont des soi-disant gardes, qui sont des chasseurs de nègres, et qui vont cerner et brûler les villages, pillent



Mlle Tinne. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

tout ce qu'ils trouvent et ramènent des centaines de nègres aux barques dans lesquelles on les introduit en cachette dans les États du vice-roi ; — car, quoique la loi contre l'esclavage soit parfaitement nulle dans les régions éloignées du gouvernement, on fait pourtant un peu semblant de la respecter.

« Mais ici tout se passe sans la moindre pudeur, et le commerce ayant réussi cette année, tout le rivage

était couvert de grandes taches noires, que je vis en approchant être des nègres serrés les uns contre les autres au point de ne faire qu'une masse, que l'on surveillait ainsi plus aisément. Tous étaient nus et les hommes avaient la tête et le cou attachés à une poutrelle assez lourde pour qu'ils ne pussent la soulever seuls. Ce qui me frappa le plus était leur maigreur excessive. Les marchands les affament par économie ; mais il faut que

la nature nègre s'y prête; un Européen ne pourrait probablement rester dans cet état sans mourir.

« Les malheureux voyaient sans doute que nous étions émus de pitié, et comme je circulais dans les groupes, une femme qui tenait un petit enfant me prit la main et me dit quelque chose qu'on me traduisit. C'était une prière pour me demander d'obtenir de son maître la faveur de voir son second fils et sa mère, qui appartenaient à un autre marchand. On me l'accorda, et la réunion fut si touchante que je les achetai tous quatre. Je les garde chez moi à l'heure qu'il est, en attendant que nous passions près de leur pays pour les y renvoyer.

« Le lendemain, deux vieilles femmes que leur maître avait abandonnées parce qu'elles étaient trop affaiblies pour être vendues, venaient se mettre sous notre protection; car lorsqu'on prévoit que le prix de la vente ne couvrira pas les frais d'entretien d'un esclave, on le chasse, on le laisse mourir sans lui donner même une gorgée d'eau, et ses parents, s'il en a dans la troupe, le voient s'éteindre sans pouvoir lui porter secours, ni même en approcher.

« Enfin, je ne puis vous dire toutes les infamies dont nous fûmes témoins pendant que nos bateaux étaient près de ces campements. Aussi toutes les tribus nègres du Fleuve-Blanc, autrefois si paisibles et si hospitalières, sont maintenant dans une exaspération bien naturelle. Il faut prendre de fortes escortes là où l'on allait auparavant tout seul, et même le commerce de l'ivoire en souffre, car c'est à peine si les noirs veulent se risquer à l'apporter. »

Les nègres donnent le nom de Turcs à tous les blancs, et le chant de guerre suivant, par lequel des tribus naguère douces et inoffensives s'excitent à la résistance, montre assez le déplorable état auquel elles ont été réduites par un odieux trafic :

« Ils étaient immenses nos superbes troupeaux; le lait de nos vaches eût suffi pour blanchir les flots de la mer Rouge; il eût fait déborder le lit du Barka.

« Mais il est venu le Turc exécré, et, fléau pire que le simoun, il a tout dévasté.

« L'abondance inondait nos nombreuses demeures, et les hyènes hurlaient en vain autour des villages défendus par nos guerriers; aujourd'hui les hyènes passent et rient; nos villages sont déserts.

« Car il est venu le Turc exécré et, plus vorace que l'hyène, il a tout ravagé.

« Courrier de Dieu (Mahomet), fais-nous rencontrer le Turc sans son tonnerre et que notre lance s'enfonce ivre de joie dans son cœur de tigre.

« Courrier de Dieu, à tes amis fidèles tu as promis ton paradis et des houris à l'œil de gazelle; donne-nous un jour de sanglantes représailles, et garde pour d'autres paradis et houris.

« Car il est venu le Turc exécré,

« Le Turc à l'œil de vipère,

« Et, peste du désert, il a tout massacré. »

On peut voir dans l'émouvante relation d'un voyage

au Soudan de M. Ferdinand de Lesseps (*Histoire de l'Isthme de Suez*) le misérable état des populations de cet infortuné pays, épuisées par les tributs excessifs qu'en ont tirés depuis quarante ans leurs barbares dominateurs, et par l'insatiable et cruelle avidité des trafiquants. L'Égypte semble aujourd'hui mieux comprendre ses véritables intérêts, et les ordonnances, citées par M. de Lesseps, qui ont été récemment rendues par le vice-roi, doivent ouvrir au Soudan une nouvelle période. Les sentiments de justice et d'humanité qui ont dicté ces ordonnances, n'ont pas cessé d'être invoqués par les grands explorateurs de cette riche région, et tous ont exprimé leur loyale indignation contre un état de choses justement flétri par l'opinion, publique. Nous citerons principalement le docteur Robert Hartmann, M. Guillaume Lejean, et le capitaine Speke.

Après avoir passé l'île d'Abba, les dames Tinne s'arrêtèrent devant le mont Hemaya. Là il fut décidé que Mme Tinne retournerait à Khartoum avec le bateau à vapeur, pour le faire réparer et en renouveler la location, pendant que le reste de la troupe camperait au pied des collines.

Le 21 juin, le bateau était de retour. Il amenait avec de nouvelles provisions un renfort de soldats turcs.

Entre le mont Hemaya et le Bahr-el-Ghazal le fleuve coule au milieu de marécages couverts de joncs et de graminées. Arrivée au confluent du Sobat, l'expédition remonta cette rivière jusqu'au point où elle cesse d'être navigable. Cette excursion dura dix jours, après lesquels le voyage fut continué, sans autre incident que les grandes réceptions faites aux voyageurs par les chefs arabes des villages où l'on s'arrêtait pour prendre du bois et des vivres. Ces chefs, qui font subir aux tribus conquises la plus détestable tyrannie, entouraient les dames Tinne, qu'ils croyaient parentes du sultan, de respects et de prévenances extraordinaires. Ils allèrent jusqu'à offrir de proclamer reine du Soudan Mlle Tinne, dont ils admiraient la grâce, le courage et la généreuse confiance.

A partir du lac No, où débouche le Bahr-el-Ghazal, et dont les eaux transparentes contrastent avec la teinte laiteuse du Nil Blanc, de grands arbres à l'élégant feuillage, des papyrus et diverses plantes couvertes de brillantes fleurs, reparaissent sur les rives du fleuve, dont le fort courant et les nombreuses sinuosités rendent la navigation dangereuse.

Du 4 au 15 septembre l'expédition fit une nouvelle halte à Sainte-Croix, où des missionnaires de l'église catholique autrichienne avaient fondé un établissement, abandonné depuis à cause de son insalubrité. Pendant cette station Mlle Tinne accompagnée de sa femme de service, de l'un des missionnaires et de quelques hommes d'escorte, fit une excursion dans l'intérieur.

Le séjour à Gondokoro, où l'on arriva le 30 septembre, fut employé à diverses courses aux environs, le haut Nil n'étant pas alors navigable. Mais bientôt la plus grande partie des hommes de l'expédition et

Mlle Tinne eurent si gravement atteints par les fièvres, qu'il fallut quitter ce lieu malsain et retourner à Khar-toum.

A peine les dames Tinne eurent-elles pris quelques jours de repos, qui suffirent à leur rétablissement, qu'elles conçurent un nouveau plan de voyage. Cette fois il s'agissait de l'exploration des régions inconnues qui s'étendent à l'ouest du Bahr-el-Ghazal. Les vaillantes voyageuses espérant enrichir la géographie de belles découvertes, firent pour cette entreprise des préparatifs sur une grande échelle. Deux *dahabiehs*, navires égyptiens installés avec un certain luxe, et deux barques de transport furent joints au bateau à vapeur. La flottille portait près de deux cents personnes, y comprise une escorte de soixante-cinq soldats. Pour les transports par terre on emmenait trente mulets, un cheval et quatre chameaux. Les approvisionnements se composaient de vivres pour dix mois et de nombreux objets devant servir aux échanges.

Les avertissements relatifs aux dangers qui les attendaient n'arrêtèrent pas les voyageuses. « Ne vous alarmez pas, écrivait Mme Tinne, nous avons avec nous deux savants, et, pour nous garder, la renommée populaire que c'est la fille du sultan qui passe sur son vaisseau de feu. »

Ces savants étaient M. de Heuglin, que nous avons mentionné plus haut, et M. Steudner, médecin et naturaliste. Ils avaient été envoyés en Afrique quelques années auparavant, à la suite d'une souscription recueillie en Allemagne pour rechercher les traces du voyageur Vogel. Un naturaliste hollandais, M. le baron d'Ablaing, obtint aussi de faire partie du voyage. L'une des dames, Mlle Van Capellen, se trouvant encore trop fatiguée pour repartir, résolut d'attendre à Khartoum le retour de ses parentes.

MM. de Heuglin et Steudner partirent en pionniers sur un bateau à voiles le 25 janvier. Le lac No fut assez rapidement atteint, mais dans le Bahr-el-Ghazal la navigation devint pénible à cause des nombreuses plantes aquatiques qui l'obstruent dans cette saison.

Il fallut vingt jours pour franchir la distance du lac No à Meshra-el-Rek, station fixée pour le rendez-vous général et où s'arrête la navigation dans la direction de l'ouest. C'est une sorte de lac au milieu duquel se trouve l'île de Kit, dont l'exploration fut très-intéressante au point de vue de la botanique.

Les dames Tinne arrivèrent le 10 mars. Leur flottille eut de la peine à se placer au milieu des barques de commerce déjà réunies au port de Rek, pour y attendre les charges d'ivoire achetées par les traitants aux tribus de l'intérieur. L'expédition devait désormais poursuivre sa route par terre. Mais on reconnut l'insuffisance du nombre des porteurs pour les volumineux bagages dont on s'était muni, et il fut convenu que MM. de Heuglin et Steudner seulement iraient en avant, avec les animaux chargés et une troupe de soldats, afin de chercher un lieu de campement pour la saison des pluies dans laquelle on allait

entrer. Après avoir engagé comme porteurs le plus grand nombre de nègres possible, ils devaient revenir au port pour emmener tout le monde. Partis le 23 mars, ils avancèrent dans la direction des monts Kosanga, qu'ils espéraient atteindre après douze jours de marche. La rencontre de girafes et d'antilopes, de très-beaux oiseaux au milieu de bois de palmiers et de gigantesques sycomores, le passage de la rivière de Djur, la visite de quelques groupes d'habitations de nègres furent les principaux incidents de la route jusqu'au village de Wau, où ils durent s'arrêter, M. Steudner y étant tombé gravement malade, sous l'influence de l'insalubrité de l'air. Le mal fit de rapides progrès et, le 10 avril, ce vaillant explorateur succombait victime de son dévouement à la science. M. de Heuglin, après avoir rendu les derniers devoirs à son regretté compagnon, poursuivit seul sa mission. Il arriva le 17 à Bongo, dans le pays des Éthiopiens Dor, et parvint à y engager cent cinquante porteurs avec lesquels il retourna vers la flottille.

L'expédition prit terre le 17 mai. La saison des pluies s'annonçait déjà, et un terrible orage éclata pendant la nuit qui suivit le débarquement. Après une marche pénible on arriva, le troisième jour, au village d'Abou-Senoon. On y était à peine campé qu'une nouvelle tempête vint assaillir les voyageurs. Sous une pluie torrentielle entremêlée de grêle, Mlle Tinne faillit étouffer entre les plis de sa tente renversée par le vent. Entièrement mouillée et saisie de froid, elle fut prise d'une fièvre intense. Dans cet état elle dut contribuer à apaiser une révolte des soldats qui devenaient très-exigents pour les vivres.

Aussitôt après sa maladie, qui dura huit jours, la marche en avant fut reprise.

Après les pluies des premiers jours le temps devint très-beau, et on fut dédommagé par le riant aspect du pays que l'on traversait. Les villages étaient très-peuplés, et, en quittant leurs campements, les dames Tinne laissaient des présents aux *scheikhs* et aux habitants, en reconnaissance de l'accueil qu'elles recevaient.

On marchait sur un sol généralement rouge à cause de la grande abondance de matières ferrugineuses qu'il renferme ; çà et là il était caché sous un tapis d'herbe ombragé par des arbres d'un port magnifique. Les jardins attenants aux habitations étaient enclos de hautes haies formées par des euphorbes. En avançant vers le sud-ouest la contrée devint plus sauvage et on commença à rencontrer des traces de troupes d'éléphants et de buffles. Pendant neuf jours on passa par des régions d'une merveilleuse beauté. Tantôt c'étaient des plaines couvertes de hautes graminées et de fleurs rares aux parfums suaves, tantôt des bois de gardenias fleuris, aussi hauts que des pommiers, au milieu desquels s'élevaient des jasmins et des sensitives. A ces charmants arbustes succédaient des forêts d'arbres majestueux, aussi beaux que ceux qu'on admire dans les parcs de l'Europe et aussi variés dans leur port et leur feuillage. D'autres arbres portaient des fruits

semblables aux oranges, aux prunes et aux cerises sauvages, et les lianes qui s'y enlaçaient étaient garnies de grappes ou de baies vivement colorées. Dans les clairières se dressaient les aloès et les cactus. Quelquefois on rencontrait des étangs entourés d'arbres dont les branches se courbaient gracieusement vers l'eau ; dans ces fraîches retraites croissaient en foule les iris, les orchidées et les amaryllis. Des bandes

d'oiseaux, des gazelles, des antilopes, sortaient des massifs de verdure aux approches de la caravane, effrayés par le bruit de sa marche.

Le 21 juin on atteignit Wau, et bientôt après Bongo, où un négociant, du nom de Biselli, avait sa résidence. Il offrit le premier jour la plus généreuse hospitalité aux dames Tinne et à leur suite, mais immédiatement ses dispositions changèrent et il chercha



Le Soudanien Fourré. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

à tirer parti de la position de ses hôtes pour leur faire payer à un prix exorbitant ses services et ses marchandises.

Un autre lieu de halte fut choisi à quelques journées de marche plus à l'ouest, près du village de Kalenda. Les dames Tinne ont laissé leur nom à cet établissement, où l'on construisit des huttes. Elles y passèrent deux semaines très-heureuses, faisant de grandes ex-

cursions dans les forêts voisines et y recueillant des échantillons pour l'herbier qui devait plus tard servir à la publication des *Plantes Tinnéennes*.

Le 11 juillet, Mme Tinne tomba malade. La fièvre augmenta graduellement et, malgré les soins les plus dévoués de sa fille, elle expira le 20. Courbée sous le poids de la douleur, mais l'âme toujours ferme, Mlle Tinne fit cesser les préparatifs du voyage pro-



Mlle Tinne dans son habitation du Caire. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

jeté et commença à tout disposer pour le retour à Khartoum. Malheureusement la saison ne permettait pas de se remettre aussitôt en route, et le funeste climat devait faire encore d'autres victimes.

Le 20 août mourut l'une des deux femmes de chambre que ces dames avaient amenées de la Hollande. Bientôt après, la plus jeune, qui n'avait que vingt ans, fut aussi atteinte par la maladie, et, sous le coup de tant de désastres, elle eut de fréquents accès d'aliénation mentale. Elle succomba vers la fin de janvier 1864. Mlle Tinne resta près d'elle et l'assista pendant six mois sans quitter sa hutte.

On se remit en route le 2 février. Le lac No fut traversé à la fin du mois. Le 29 mars, la flottille mouilla devant Khartoum, après quatorze mois d'absence.

Quel triste retour, en comparaison des joyeuses manifestations qui avaient signalé le départ ! A la place des pavots aux couleurs éclatantes, les mâts portaient

des signes de deuil qu'ils gardèrent devant un nouveau malheur. Mlle van Capellen, restée à Khartoum, et déjà fortement éprouvée par le climat, ne survécut pas à la nouvelle de la mort de sa sœur.

Mlle Tinne se retira dans le voisinage de la ville, sur l'île Tuti, et y vécut pendant plusieurs semaines dans une complète solitude. Enfin elle pensa au retour, et M. de Heuglin lui proposa de rentrer en Égypte par Souakin et la mer Rouge. Les voyageurs se mirent en route le 5 juin et suivirent le Nil jusqu'à Berber, où l'organisation d'une caravane occupa près de deux mois. De Souakin, que l'on atteignit le 25 septembre, Mlle Tinne se rendit sur un frêle bateau arabe à Djeddah, afin de s'y embarquer pour Suez sur le paquebot ; mais elle avait été mal informée, et elle dut revenir par le même bateau prendre son point de départ à Souakin, après cette double et très-pénible traversée. A la fin de l'année, elle était de retour au



Le Bahr-el Ghazal. — Dessin de E. Tournois, d'après une gravure des *Plantes Tinneanæ*.

Caire, avec une suite composée principalement de nègres et de négresses soudaniens qu'elle avait délivrés, en diverses circonstances, pendant le voyage. Elle prodigua ses soins, avec la plus touchante humanité, à ceux d'entre eux qui furent atteints par le choléra, pendant l'épidémie qui sévissait alors en Égypte.

Si cruellement séparée de ses plus chères affections, Mlle Tinne trouva un refuge contre la douleur dans l'infatigable activité que lui inspiraient ses généreux sentiments, unis au désir de contribuer à l'avancement de la science. Dans le courant de l'année 1865, elle s'embarqua, à Alexandrie, avec une grande partie de sa suite, sur un yacht qu'elle avait loué, et visita l'île de Candie, une partie de la Grèce et les côtes d'Italie. Elle arriva en France au printemps de l'année suivante, pour attendre, au port de Toulon, un autre yacht acheté par son frère en Angleterre, et qu'il avait fait

équiper en Hollande par d'excellents matelots. C'est pendant ce séjour que nous eûmes l'occasion de rendre à Mlle Tinne quelques services qui la rapprochèrent de notre famille. Elle y fut accueillie avec une vive sympathie, et depuis ne cessa de lui témoigner une sincère affection.

De Toulon, elle se rendit à Alger, où elle passa l'hiver dans une maison de campagne située aux environs de la ville. Après le tremblement de terre qui eut lieu au commencement de janvier 1867 et qui causa tant de ruines, elle visita les centres de population qui avaient le plus souffert, et y répandit d'abondants secours.

Un nouveau plan de voyage l'occupa ensuite. Elle voulait visiter le Sahara algérien, s'arrêter quelque temps à Tougourt, et se diriger de là vers le centre de l'Afrique. Nous la suivrons dans cette expédition et dans celle qui s'y rattache, à l'aide de quelques ex-

traits de lettres qu'elle nous écrivit de différents points, et dont la dernière est datée de Mourzouk, d'où elle partit pour l'excursion dans laquelle elle devait succomber, victime d'une odieuse trahison.

Au Mzab, 6 juin 1868.

« Je suis si contente de revoir quelque chose qui ressemble à mes chers déserts de l'Est, et de me retrouver dans un pays de caravanes, de palmiers et de soleil, et autres souvenirs aimés de jeunesse, que je ne veux pas attendre d'être plus loin pour épancher un peu ma joie avec ceux qui, comme vous, ont la bonté de s'intéresser au voyage et à la voyageuse.

« Je ne sais pas si je vous ai dit, dans mes dernières lettres de Laghouat, que je comptais me mettre en route le 12 du mois passé ; dans tous les cas, c'est ce

jour-là, qu'après tous les embarras habituels au jour de départ d'une caravane, nous avons enfin réussi à nous mettre en route.

« Notre voyage a commencé par les jolies dayas, sortes d'oasis de verdure, de térébinthes, formées par une dépression de terrain où les eaux séjournent en hiver. Ces abris sont charmants, et tous les soirs notre guide s'arrangeait pour nous y faire camper. Du reste, dans cette saison, le Sahara même n'est pas un désert. Couvert de plantes aromatiques et d'une variété infinie de jolies petites fleurs, son aspect est plus agreste que morne. Ce n'est pas encore, sans doute, *mon* désert grandiose et effrayant du Soudan, aux sables ardents, aux pierres noires et calcinées, et aux couleurs éclatantes ; mais enfin j'ai bien joui du trajet de Laghouat ici. La joie d'Abdallah et des autres Souda-



Le Bahr-el-Ghazal : Les crocodiles. — Dessin de Th. Weber d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

niens faisait plaisir à voir : ils semblaient si heureux de se retrouver dans un milieu qui leur rappelait les habitudes de leur patrie.

« La première ville du Mzab, sur notre passage, a été Berriān, un petit refuge idéal blotti dans une vallée de sable. Ses jardins, la première chose vraiment africaine que nous ayons vue, me rappelèrent un peu le Soudan. La masse des palmiers et des arbres fruitiers tranchait sur le beau sable jaune ; les vignes formaient des arcades entre les palmiers : c'était un endroit charmant. J'étais dans le ravissement, et je ne pouvais me décider à repartir, retenue d'ailleurs aussi par la bonne réception qu'on nous faisait, grâce aux recommandations du commandant de Laghouat.

« Nous sommes maintenant à Gardeia, ou plutôt campés dans les magnifiques jardins de palmiers, d'abricotiers, de grenadiers et de figuiers qui avoisinent cette ville. Elle forme, avec cinq autres toutes rapprochées, le Mzab proprement dit. Nous attendons pour aller à Métlili des nouvelles d'un parti d'insurgés

qu'on a signalé rôdant aux environs avec des intentions hostiles. »

Tripoli, 16 novembre 1868.

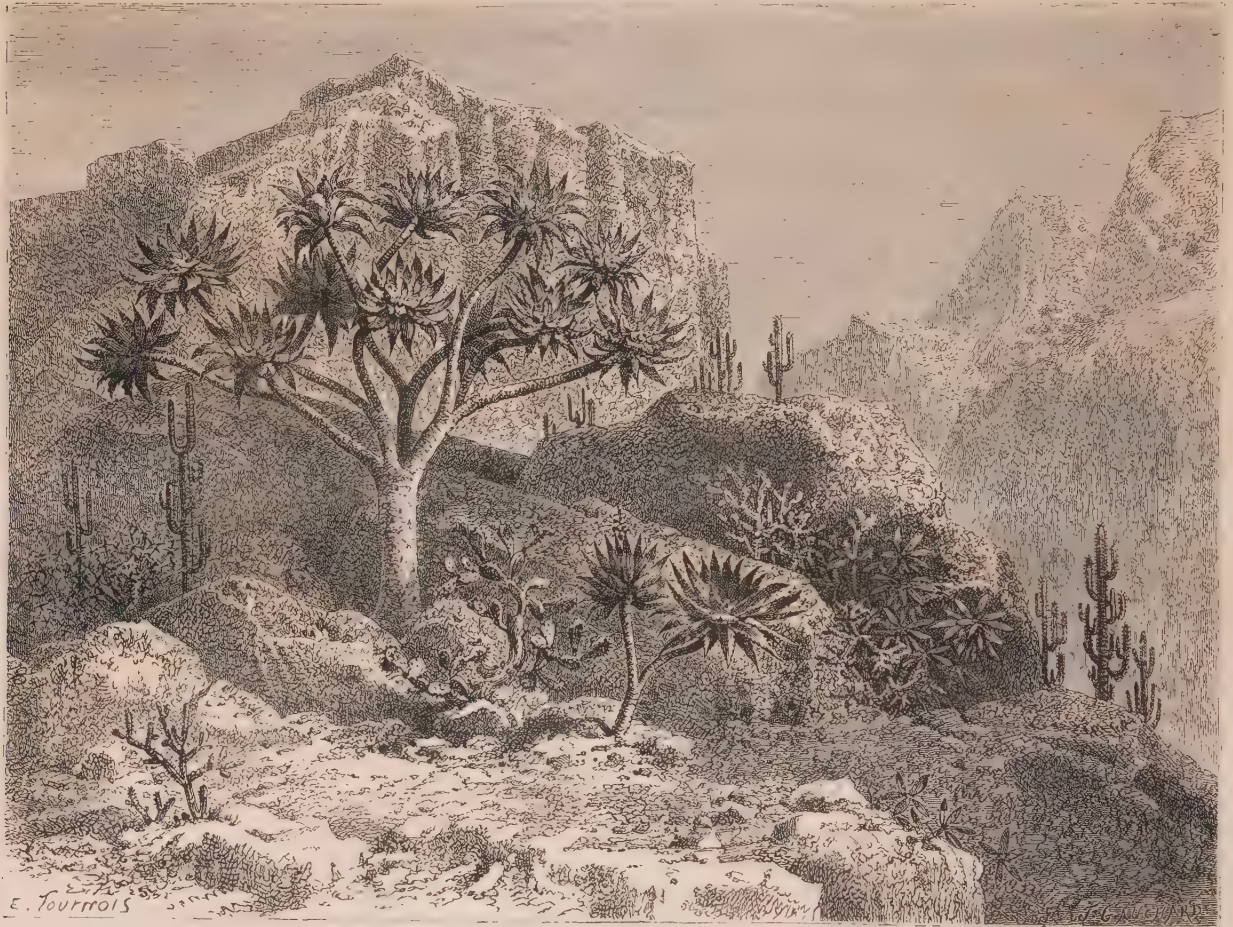
« La dernière fois que je vous ai écrit, j'étais au Mzab, et le voyage prenait une tournure favorable. Le pays commençait à devenir africain. J'avais l'espoir d'aller loin : j'étais contente. Malheureusement, tout cela ne dura pas longtemps : Des dépêches de plus en plus alarmantes, annonçant que des insurgés des frontières marocaines sillonnaient le pays, nous forcèrent d'abord à renoncer au voyage de Ouargla, et ensuite à prendre la route nord-est pour nous diriger vers le Souf. Finalement, nous dûmes retourner dans le vilain pays que j'avais été si heureuse de quitter en faisant un immense détour pour atteindre l'Est. Ce voyage, qui dura près de deux mois, fut des plus désagréables, à tous les points de vue. Allant en zig-zag pour dérouter ceux qui nous guettaient, nous mîmes beaucoup de temps à faire peu de chemin à travers un pays des

plus laids, sans caractère, sans originalité, aride, sans grandeur, n'ayant que de l'eau infecte et parfois impossible à boire, tourmentés par des orages de sable, et avec des chameaux qui, commençant à être blessés, jetaient et brisaient le bagage. Enfin ce fut une ennuyeuse et décourageante marche qui mit tout le monde sur les dents.

« Arrivée à peu de distance de Biskra, où je croyais être hors de tout danger, j'espérais enfin pouvoir me diriger rapidement vers le Souf et le sud-est, quand le commandant de Biskra m'écrivit que des voyageurs avaient été massacrés sur la route. Il fallait donc attendre indéfiniment que l'état des choses s'améliorât.

Mais la perspective d'une longue attente dans ce pays de malheur était si triste, que je résolus d'aller à Tripoli par mer, et de partir de là, comme tant d'autres voyageurs, pour pénétrer dans le Sud.

« Nous nous dirigeâmes donc vers la côte, et commençâmes une nouvelle marche, qui semblait devoir être facile dans un pays civilisé et habité par des Européens, mais qui précisément à cause de cela fut la plus pénible de toutes. Vous savez que les chameaux d'Algérie sont accoutumés à marcher par troupes, sans bride et à leur guise, se heurtant, se poussant dès qu'il y a un passage étroit. Quand, après Constantine, nous nous trouvâmes, avec près de cent chameaux



Le désert de Nubie. — Dessin de E. Tournois d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

effrayés et indisciplinés, et des chameliers paresseux et stupides, sur une route étroite, souvent côtoyée par des précipices, et fréquentée par des voituriers brutaux et grossiers pour la plupart, qui ne voulaient pas attendre, je ne puis vous dire ce que j'eus à souffrir. Il y avait aussi à chaque instant des disputes avec les propriétaires, dont nos chameaux rongeaient les vergers en passant. Nous faisons des journées de douze heures pour nous délivrer de ces ennuis ; nous arrivions donc le soir, bien fatigués, bêtes et gens, et nous devons chercher longtemps, assis sur la route comme des bohémiens, à louer un lieu de campement, tout étant semé et cultivé. Enfin jamais je n'oublierai

ce voyage-là. Je regrettais alors les vilaines steppes sans eau que nous avions tant maudites.

« Nous arrivâmes à Philippeville exténués. Nous espérions nous reposer avant d'embarquer ; mais, pour comble de malheur, on nous campa maladroitement près d'un marécage, et nous fûmes tous saisis par les fièvres, qui ne nous ont pas quittés depuis. Ce fut une désolation ; pendant plusieurs jours, il n'y eut que deux négresses et moi sur pied, et nous dûmes soigner tout le monde. Enfin, un peu remis, nous nous embarquâmes sur un voilier que j'avais nolisé pour Tunis, où je restai huit jours, et qui ne me plut guère. Nous partîmes de là pour Malte, d'où nous devons aller de



Mlle Tinne et les gens de sa maison, à Alger. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

suite à Tripoli. Mais mes gens et moi y fûmes si malades, toujours des fièvres, que nous fûmes contraints d'y rester quelques semaines avant de pouvoir venir ici.

« Il y a environ un mois que je suis arrivée ; j'ai passé ce temps à être très-souffrante encore, à recevoir de nombreuses visites, et à faire des préparatifs énormes et compliqués.

« Mon plan est d'aller à Ghadamès, de là à Mourzouk, à Ghât et plus loin, si c'est possible. Je verrai un peu, d'après les circonstances, ce que je ferai après. J'espère partir dans vingt jours. »

Mourzouk, 3 avril 1869.

« Nous voici, pour une fois, arrivés où nous voulions aller, et j'ose donc venir me présenter au souvenir de mes amis. J'avais tellement perdu, pendant mon malencontreux voyage dans le Sahara algérien, l'habitude d'atteindre mes destinations, ayant mis un an pour ne pas arriver à Tougourt, que, devenue tout à fait sceptique, je ne voulus pas croire que je verrais Mourzouk avant d'avoir franchi ses murailles.

« Partis le 30 janvier, nous arrivâmes ici en trente six jours, y compris les jours de halte, ce qui n'est pas mal marcher. L'aspect du pays, sans être aussi saisissant que celui des déserts du Soudan, est cependant bien plus caractéristique et *africain* que les mornes stériles de l'Algérie. Quelques paysages sont même assez frappants, entre autres les montagnes d'El-Soda, toutes noires, comme leur nom l'indique et entrecoupées de vallées d'un jaune brillant, ce qui fait un singulier effet. Le climat est excellent ; nous n'eûmes pas un seul mauvais jour. La flore me paraît variée, et quant à la minéralogie, vous en jugerez vous-mêmes, car j'ai soigneusement ramassé tout ce qui me paraissait curieux et fait une petite collection que je vous enverrai à la prochaine occasion.

« Ce qui a le moins répondu à mon attente dans ce pays est Mourzouk même. Les habitants n'offrent rien de remarquable, au contraire ce sont les êtres les plus misérables que j'aie vus depuis l'Algérie. Les Touaregs ne viennent que rarement, et les Tibbous, que je m'attendais à trouver étranges comme les riverains du Nil Blanc, sont simplement des gens non pas tout à fait, comme j'allais dire, *vous et moi*, mais comme les Arabes sang mêlé de Tripoli.

« Je resterai pourtant assez longtemps ici, car j'ai de grands projets ! — D'après les informations que j'ai recueillies et qui sont très-favorables, j'ai décidé d'aller au Bornou, et j'ai besoin de nombre de choses qu'il me faut faire venir. Cela durera assez de temps, et pour ne pas rester ici, je pense aller d'abord chez les Touaregs, si un de leurs grands chefs, Ikhenoukhen, auquel nous avons écrit, veut me donner sa protection. Il faut soixante jours de marche environ pour aller d'ici à Kouka, la capitale du Bornou ; l'eau est abondante et le danger, dit-on, sera conjuré par une forte escorte. »

Diverses versions ont été publiées sur l'assassinat de Mlle Tinne par les Touaregs. Le récit le plus complet se trouve dans l'interrogatoire d'un témoin, le jeune Soudanien Fourré¹, par le tribunal criminel de Tripoli, document qu'a bien voulu nous communiquer M. le baron Émile de Testa, consul général de Hollande dans cette résidence.

Fourré raconte d'abord qu'après un assez long séjour à Mourzouk, Mlle Tinne se rendit à la petite ville de Ouadi-el-Scherki, où se trouvait le scheik Ikhenoukhen, afin d'obtenir sa protection pour visiter le pays des Touaregs. Après la lui avoir assurée, Ikhenoukhen avait désigné le marabout Hadj Ahmed-bou-Selah pour l'accompagner. Il fallut sept jours pour faire les préparatifs à Mourzouk, et la petite caravane se dirigea ensuite du côté de Ghât sous la conduite du marabout.

Mlle Tinne n'avait plus auprès d'elle que deux de ses matelots hollandais, Kees et Ary² ; le reste de sa troupe se composait de ses Soudaniens et de domestiques arabes et nègres engagés en différents endroits, malheureusement sans garanties suffisantes. L'un d'eux, Mohamed-el-Kébir, de Tunis, paraît avoir été complice de la trahison qui amena le meurtre de sa maîtresse. Déjà à Mourzouk des relations s'étaient établies entre Mlle Tinne et quelques Touaregs auxquels elle avait fait distribuer des vivres, des étoffes et de l'argent pour s'assurer au besoin leurs services, mais sans les joindre à son escorte. A peine était-on arrivé au troisième campement que ces Touaregs, qui avaient suivi la caravane à quelque distance sans avoir été désignés par Ikhenoukhen, se présentèrent en proférant entre eux des menaces dans le cas où on ne satisferait pas aux demandes qu'ils voulaient faire. La conduite de Mohamed paraît suspecte dès ce moment. — « Le chef des Touaregs, Hadj-Scheikh, dit Fourré dans sa déposition, fit demander par Mohamed à la demoiselle, pour lui et chacun de ses compagnons, un burnous rouge et cinquante talaris. La demoiselle répondit qu'elle ne voulait rien donner, qu'elle ferait ses cadeaux à tous quand elle arriverait chez Ikhenoukhen. Hadj-Scheikh dit alors qu'étant brouillé avec lui il ne recevrait probablement rien, et qu'il désirait avoir ce qu'il demandait avant l'arrivée. La demoiselle lui donna un des burnous, des pièces de mousseline pour turban et un petit sac d'argent. Après avoir reçu ces objets, les Touaregs se portèrent encore en avant pour attendre la caravane. De leur côté les chameliers ne voulurent pas partir le lendemain, et l'un d'eux, pour causer du retard, rompit une outre d'eau. La demoiselle dit alors : « Je ne veux plus avancer, nous retournerons à Mourzouk. » Mais un des Touaregs, Scheikh Hadj-Ahmed et Mohamed intervinrent en disant à la demoiselle de ne

1. D'autres interrogatoires, et entre autres ceux des femmes Beya et Saada, sont venus depuis confirmer la vérité de ce récit.

2. Cornelis Oostmans, de Groningue, et Adriaan Jacobse, de Zieriksee

rien craindre et lui promettant de la conduire partout où elle voudrait avec sécurité. « Si vous retourniez à Mourzouk, ajoutèrent-ils, ce serait une honte pour le marabout. » La demoiselle, pour ne pas faire déplaisir, consentit à partir de nouveau. Lorsque au campement d'Aberdjoudj les Touaregs reparurent, elle leur fit encore donner à manger.

« Le lendemain, 1^{er} août, on se leva de très-bonne heure, parce que l'eau était encore distante de quatre jours. Au moment d'enlever les tentes, une dispute s'éleva entre les chameliers, qui se mirent bientôt à se battre. Le nègre Denghi et moi nous nous efforçâmes de les séparer. Pendant ce temps les Touaregs étaient arrivés. Je tâchai de retenir le hollandais Kees qui voulait aller enlever son fusil d'entre les mains de l'un d'entre eux, Boubakr, qui s'en était emparé.

« Tout à coup celui-ci donna à Kees un coup de lance qui le transperça et vint me blesser moi-même à la cuisse. Je m'évanouis, et quand je revins à moi, je vis que tout le monde avait fui et que le hollandais Ary était tué d'un coup de sabre sur la tête. Je perdis encore connaissance, et ensuite, en me relevant, je vis Boubakr à cheval appelant et rassemblant les serviteurs et les femmes qui s'étaient enfuis. »

À la question si tout le monde sans exception avait pris la fuite, Fourré répond que Mohamed le Tunisien, un autre serviteur arabe, Ramadhan, ainsi que Hadj Ahmed-Bou-Selah, étaient restés auprès des Touaregs. « Ceux-ci, continue-t-il, allèrent prendre les caisses qui étaient dans les tentes, et n'en trouvant pas les clefs dans les poches de Kees où Mohamed leur dit qu'elles étaient, ils se mirent à les briser.

« Quand on me transporta dans la tente, je croyais que la demoiselle vivait, et je m'adressai à Hadj Ahmed pour savoir où elle se trouvait. Il me répondit qu'il ne savait pas où elle était et qu'il craignait qu'elle n'eût été tuée par les Touaregs. Aussitôt que les femmes arrivèrent dans la tente, je leur demandai où était la maîtresse. Elles me dirent qu'on l'avait assassinée et que l'assassin était un Touareg du nom de Muheddin, engagé à Mourzouk comme chamelier. Ce Muheddin est parti pour Ghât avec les Touaregs.

« Le matin Mohamed vint prendre les négresses Yasmina et Saada, les nègres Denghi, Ali et Abidu, et les conduisit vers les Touaregs; mais ceux-ci ne gardèrent que Yasmina. Hadj Ahmed-Bou-Selah partit aussi avec les Touaregs. Bou-Selah et Boubakr, m'a-t-on dit, ont partagé l'argent et les bagages de la demoiselle en deux parts, dont l'une pour les Touaregs et l'autre pour les chameliers arabes. Nous étions vingt et une personnes pour retourner au Fezzan. On nous donna des chameaux, et quelques Touaregs nous accompagnèrent jusqu'à Tésaoua, où ils nous quittèrent avant d'entrer dans la ville parce qu'ils avaient participé au pillage. »

Un certain nombre des serviteurs de Mlle Tinne s'étaient aussi emparés d'objets lui appartenant. On les trouva sur eux aux portes de Mourzouk, où le mu-

dir, averti de ce fait par Fourré, fit fouiller toute la bande. Au moment où celui-ci énumérait tous ces objets, dont la plupart furent trouvés tachés de sang, il fondit en larmes et les membres du tribunal, vivement émus, suspendirent l'interrogatoire. « Je pleure, dit Fourré, parce que je suis inconsolable de la perte que j'ai faite, ayant vécu dès mon enfance auprès de la demoiselle comme un fils. »

Nous n'ajouterons que quelques lignes à ce triste récit qui confirme la relation donnée par le docteur Nachtigal dans sa lettre à M. Henri Duveyrier¹. Ainsi que l'établit cette relation, un personnel insuffisant et en grande partie peu dévoué accompagnait Mlle Tinne, et les bruits fabuleux mis en circulation chez les Sahariens touchant les immenses richesses qu'elle transportait dans ses volumineux bagages, ont été le principal mobile du meurtre, que ne purent détourner sa courageuse confiance et sa grande bonté. M. H. Duveyrier, dans les observations dont il a fait suivre la communication du docteur Nachtigal, demande avec justice qu'on n'entende pas la responsabilité d'un acte si odieux à la race entière des Touaregs, dont il a pu apprécier les qualités pendant un séjour de plus d'une année auprès de leurs grands chefs. On se rappelle que très-jeune encore, mais familiarisé avec la langue arabe et doué d'une énergique volonté, M. Duveyrier avait fait comprendre à ces chefs l'importance commerciale des routes du Soudan, placées entre leurs mains. L'insécurité de ces routes dans le Fezzan, conséquence de la faiblesse du gouvernement local turc, est au fond la première cause de la mort de Mlle Tinne. Nous croyons avec M. Duveyrier qu'il importe que le gouvernement français et le gouvernement anglais, plus directement intéressés dans la question, prêtent à la Hollande dans cette circonstance l'appui de leur influence. La violation de l'*amân* accordé à Mlle Tinne par Ikhenoukhen est un crime dont les Touaregs eux-mêmes doivent demander le châtiment, tant au point de vue de leurs intérêts qu'à celui de la sainteté qu'ils attachent à cet acte de protection. La sécurité des explorateurs dans le centre de l'Afrique n'importe pas seulement à l'établissement de nouvelles voies commerciales; elle permettra aussi de résoudre les plus intéressantes questions géographiques, ainsi que le dit très-bien M. Duveyrier :

« Si les circonstances permettent à M. Nachtigal de prendre la direction du sud-est en quittant le Bornou et de pousser ensuite jusqu'au Nil, comme il en a formé le projet, il rapportera de son voyage la solution du plus grand problème que présente encore la géographie du centre de l'Afrique, c'est-à-dire la détermination du point de partage des eaux entre le bassin du Nil, celui du lac Tsâd, celui du Bénoué, et conséquemment du Niger. » Mlle Tinne nous avait parlé d'un semblable projet, et sa rencontre avec le docteur Nachtigal l'aurait vraisemblablement engagée à en poursuivre la réalisation si elle avait pu atteindre le Bornou.

1. Bulletin de la Société de géographie. — Février 1870.

Mais le désir de contribuer à d'importantes découvertes n'était pas le seul mobile qui la portait vers les régions inexplorées de l'Afrique. A ces aspirations élevées elle joignait, nous l'avons déjà dit, un profond sentiment d'humanité qui, ne connaissant ni les inégalités de race, ni les différences de religion, embrassait dans une idéale union tous les membres de la famille terrestre. Ce sentiment n'excluait pas une vue très-nette des erreurs, des préjugés, des vices et des mensonges qui séparent nos sociétés de cet idéal, ainsi que des grands obstacles qu'il nous faudra surmonter

pour y atteindre. C'est dans cette double tendance que se trouve la grandeur et l'originalité d'une vie si prématurément terminée.

M. Duveyrier a rendu un digne hommage à la mémoire de Mlle Tinne dans quelques lignes que nous sommes heureux de reproduire :

« Tous les admirateurs des grandes et nobles entreprises, dirigées en vue d'enrichir la masse des connaissances humaines, de rapprocher de notre vieille Europe des peuplades encore dans l'enfance, mais qui n'en sont pas moins appelées à participer tôt ou tard



Les bords du Nil Blanc. — Dessin de E. Tournois d'après une gravure des *Plantæ Tinneanæ*.

aux bienfaits de la civilisation; tous ceux enfin qui ont contemplé le spectacle d'une femme également douée des dons de l'esprit et de la fortune, et s'élançant dans un milieu rude, âpre, sans se laisser arrêter ni par la perspective des fatigues et des privations, ni par celle de l'inclémence du climat, ni par celle enfin des dangers auxquels sa vie sera exposée; tous ceux-là, dis-je, saisis d'abord d'étonnement et d'enthousiasme, se sont sentis frappés au cœur par le crime dont Mlle Tinne a été victime. »

Pour nous, nous garderons toujours vivant à notre

foyer le souvenir de cette noble et gracieuse personne, si touchante et respectable dans sa simplicité, dans la candeur d'une âme aimante et pure, dans la libre expansion d'un esprit sincère et d'un cœur dévoué. Passionnée pour les généreuses entreprises qu'elle poursuivait avec une bonne volonté que rien ne put décourager, elle rendait pour ainsi dire visible, sous une forme charmante, cette belle pensée d'Emerson : « Le génie de l'humanité est le sujet réel dont la biographie est écrite dans nos annales. »

ZURCHER et MARGOLLÉ.



Scène de mœurs : Une soirée chez une jeune Laotienne (voy. p. 318). — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INEDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V

Mort de M. Louis de Carné. — Détails rétrospectifs sur le voyage, donnés par M. Delaporte.

Il en est bien peu, parmi ceux qui ont supporté les angoisses du siège de Paris, qui n'aient appris, à la fin de cette longue réclusion, la perte d'un parent ou d'un ami, douleur nouvelle à ajouter à toutes celles qu'ils venaient d'éprouver. C'est à ce moment que les trois membres de la commission d'exploration du Mekong, qui ont participé à la défense de la capitale², ont appris la mort d'un de leurs compagnons, dernier tribut prélevé par l'impitoyable faucheuse dans leurs rangs déjà éclaircis. Les lecteurs

du *Tour du Monde* voudront bien me permettre, avant de reprendre un récit si longuement interrompu par les événements, de consacrer quelques lignes de sympathiques regrets à la mémoire de cet estimé collègue.

M. Louis de Carné a succombé en Bretagne, dans le courant de novembre dernier, aux suites des fatigues endurées pendant le voyage d'exploration auquel il avait pris part. C'était, on s'en souvient sans doute, le plus jeune des membres de la commission, au sein de laquelle il représentait le ministère des affaires étrangères. Il avait à peine vingt-huit ans. D'un tempérament ardent, mais impressionnable et délicat, le

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

2. MM. Delaporte, Thorel et Garnier.

corps n'a pu résister chez lui aux dures épreuves qui avaient laissé intacte son énergie morale, et, depuis son retour en France, il avait constamment souffert de maladies dont le germe avait été contracté en Indo-Chine. C'est une victime de plus à ajouter au long martyrologe des sciences géographiques. M. de Carné a publié en 1869-70, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une série d'articles, impressions et souvenirs du voyage qui lui a coûté la vie. Ce récit, écrit d'un style élevé et soutenu, sobre d'incidents et de faits, riche d'appréciations, dénote un talent d'observation, parfois inexpérimenté, mais toujours ingénieux et fin.

J'ai regretté que les dissentiments qui se sont élevés entre M. de Carné et moi l'aient empêché de prendre part à la rédaction de la relation officielle du voyage. J'ai oublié depuis longtemps ces dissentiments, et je ne me ressouviens aujourd'hui que pour le regretter, du hardi et spirituel compagnon avec qui deux ans de fatigues et de dangers m'ont été communs.

Je vais maintenant laisser la plume pendant quelque temps à M. Delaporte, que les lecteurs du *Tour du Monde* connaissent déjà par ses intéressants dessins. Chargé pendant ma maladie et mes diverses absences de me remplacer dans mes fonctions géographiques, il a dû faire seul plusieurs excursions, pendant lesquelles il a recueilli quelques nouveaux détails de mœurs qui compléteront la rapide esquisse que j'ai déjà faite moi-même du Laos inférieur. M. Delaporte continuera en même temps le récit du voyage de la commission, que j'avais quittée, si on se le rappelle, à Oubôn, au mois de janvier 1867, jusqu'au moment où je l'ai rejointe à Houten, au mois de mars de la même année.

Stung Treng. — Maladie de M. Garnier. — Cadeaux de Khon.
Séjour à Bassac. — Scènes de mœurs.

Le lecteur se souvient de nous avoir vus campés à Stung Treng, sur le bord du Sé Cong¹. C'est là que nous le prions de vouloir bien revenir avec nous et c'est à ce moment que nous reprendrons le récit du voyage.

Pendant le cours de l'exploration du Mékong, les membres de la commission durent plusieurs fois se séparer pour se rendre parallèlement aux différents points qu'il était intéressant de visiter, sans apporter de retard au cours du voyage. Souvent aussi la fatigue et les maladies forcèrent les uns ou les autres d'interrompre leurs travaux, qui temporairement étaient alors confiés à leurs compagnons.

C'est pour suppléer M. Garnier pendant une maladie et pour rendre compte de la partie d'exploration du fleuve faite sans son concours, que nous avons été amené à prendre la plume. Nous avons eu devoir réunir ici tout ce que nous avions à dire. Bien que cela nous exposât à rappeler des parties du voyage déjà

connues. Nous prions le lecteur de vouloir bien maintenant se reporter à Stung Treng.

Nous étions campés dans une petite case en bambous sur le bord de la rivière; en cet endroit, qui est près de son confluent avec le Mékong, le Sé Cong présente une largeur d'environ huit cent cinquante mètres, tandis que celle du fleuve dépasse deux mille cinq cents; ses rives sont couvertes de forêts sauvages et touffues. La saison des pluies était commencée; le Sé Cong s'était déjà élevé de plusieurs mètres en une nuit; toutes les pirogues du village couvraient la rivière, arrêtant au passage les grands troncs d'arbres déracinés et entraînés par l'inondation. C'est ainsi que chaque année le village se procure à peu de frais sa provision de bois, que l'eau se charge de transporter elle-même jusqu'au pied des habitations.

Le commandant de Lagrée avait, dès l'arrivée, gagné la faveur du chef des bonzes en lui faisant cadeau de quelques images pour sa pagode. Nous apprîmes de lui qu'outre la ruine en briques de la pointe de Stung Treng, il en existait d'autres plus belles sur la rive droite du Mékong, en face de l'embouchure de la rivière. Aussitôt nous résolûmes de nous y rendre. Munis de quelques légers cadeaux, nous traversâmes le fleuve dans une petite pirogue, payant nous-mêmes, et nous allâmes demander un guide au chef du village le plus voisin des ruines. Celui-ci se fit, suivant l'usage, beaucoup prier et finit par nous donner deux hommes avec lesquels nous nous enfonçâmes dans la forêt. Il est à remarquer qu'au Laos, quand une pagode a été abandonnée, on ne la répare jamais, on la laisse tomber en ruines, et si ce lieu sacré est isolé dans la forêt, les Laotiens se détournent généralement pour ne pas troubler la solitude du monument et pour éviter les esprits qui dans leur croyance se plaisent à le hanter. Nous avançons en chassant, et nous atteignîmes bientôt un lieu marécageux couvert de grands arbres entremêlés de bambous et d'épaisses broussailles. Puis nous suivîmes quelques instants un sentier rarement fréquenté par les hommes, et nous aperçûmes enfin cachées au milieu du feuillage les vieilles tours en briques que nous cherchions. Il y en avait encore trois debout : deux assez grandes, mais en mauvais état; la troisième, espèce de sanctuaire de cinq à six mètres de hauteur à peine, était mieux conservée. Nous nous empressâmes de la débarrasser des lianes qui nous en cachaient la vue et nous aperçûmes des détails d'une délicatesse et d'une perfection que nous ne nous attendions pas à trouver en pareil lieu.

L'édifice se composait de quatre murs construits en briques épaisses et solides, recouverts d'une espèce de pyramide tronquée formant escalier, et qui jadis devait être terminée par une flèche dorée. Les murs étaient ornés de soubassements, de pilastres, de frises, de corniches fines et élégantes. On remarquait surtout deux guirlandes très-délicatement travaillées, compo-

¹ Voy. livraison 550, page 47.

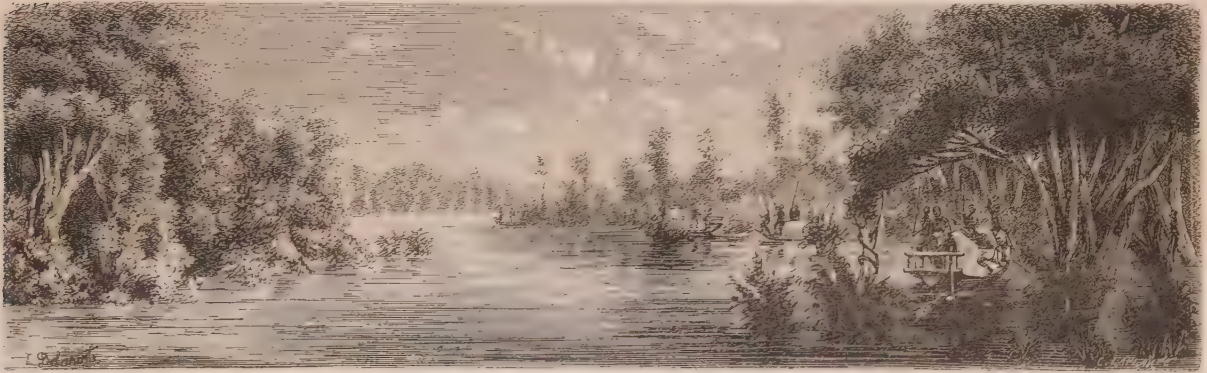
sées l'une de fleurs, l'autre d'oiseaux aux ailes étendues : le tout en briques moulées, qui sont ce que j'ai vu de mieux en ce genre dans les vieilles ruines du Laos.

Dans l'antiquité, les Laotiens construisaient en magnifiques blocs de pierre les monuments dont nous vîmes les admirables ruines à Bassac et à Angkor ; puis vinrent les monuments en grosses briques, beaux encore et solides. Peu à peu leurs descendants ont perdu le secret de cette dernière fabrication et les briques actuelles, beaucoup plus petites et moins serrées de grain, ne résistent pas longtemps aux attaques des éléments. Les Laotiens de nos jours construisent encore avec goût ; leurs pagodes, quoique édifiées sur des modèles peu variés, charment l'œil par leurs flèches, par leurs toits relevés en courbes élégantes et artistement étagés, et par leur mille ornements ; mais elles ne sont pas de longue durée.

Le sanctuaire que nous visitâmes était âgé d'un bon nombre de siècles, à en croire la tradition, d'accord avec l'archéologie. Pendant que nous poursuivions nos recherches, nous fûmes surpris par une pluie

battante, un véritable déluge comme on en voit souvent en cette saison ; nous cherchâmes à pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire par une porte à demi enterrée et obstruée de branches et de feuillages. En y entrant, nous fûmes assaillis par une multitude de chauves-souris, dont l'odeur suffocante suffit pour nous arrêter. Cependant la pluie nous avait tellement trempés, qu'à mon grand regret il me fut impossible de dessiner ce remarquable monument.

Déjà mes compagnons avaient repris la route du village, pensant retrouver sans peine le chemin qu'ils venaient de parcourir dans la forêt ; je les suivis en compagnie des deux guides, qui semblaient ne vouloir pas m'abandonner seul au milieu des ruines. Au moment où nous arrivâmes au village, nous trouvâmes le vieux chef tout seul, assis sur sa natte, et occupé à chanter mélancoliquement, en s'accompagnant sur la grande guitare du pays, un air qui semblait composé pour la circonstance. Le temps s'écoula ; l'orage avait recommencé avec une grande violence, et nous ne voyions pas arriver mes compagnons. Les villageois s'émurent et bientôt ils se dispersèrent dans les envi-



Navigation dans un bras latéral du fleuve. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

rons, cherchant et appelant les chasseurs égarés. Ceux-ci revinrent enfin couverts de boue, les vêtements en désordre. Malgré le mauvais temps, ils avaient continué à chasser et s'étaient perdus dans les marais. Il était temps qu'on les retrouvât ; autrement ils eussent couché dans la forêt, et les gens du pays affirmaient que le tigre n'était pas loin. Tout ce que nous avions dans nos poches passa aux mains des habitants du village et nous suspendîmes au cou du jeune fils du chef une belle piastre bien brillante, en témoignage de notre reconnaissance. Puis nous nous hâtâmes de traverser le fleuve et de regagner Stung Treng, où l'on commençait aussi à être inquiet sur notre sort.

En attendant le départ, nous fîmes quelques reconnaissances dans la forêt voisine, où abondaient gibier et bêtes féroces de toutes sortes. Elle était déjà marécageuse et malsaine, et nous en rapportâmes nos premières fièvres. Pendant ce temps, le commandant de Lagrée réunissait à grand-peine les barques nécessaires à la continuation du voyage. Le 10 août, nous nous mîmes en route.

Une de nos barques transportait M. Garnier sans connaissance : son état presque désespéré nous faisait concevoir les plus grandes craintes. Déjà, dès le début du voyage, le Dr Thorel avait été le premier gravement atteint ; peu de temps après, épuisé par les fatigues et les émotions que lui avait causées l'exploration si dangereuse du cours du fleuve, M. Garnier tomba malade à son arrivée à Stung Treng. Son état s'aggrava rapidement, et pendant huit jours il nous causa de vives inquiétudes. Heureusement la maladie devait bientôt céder, et, grâce aux soins des docteurs Joubert et Thorel, notre collègue, après quelques semaines de convalescence, pourrait reprendre le cours de ses travaux. Que n'en a-t-il été de même pour nos deux autres compagnons de voyage si malheureusement ravis à notre affection : l'un, le commandant de Lagrée, notre chef si aimé et si regretté, mort, hélas ! sur une terre lointaine et dans un des moments les plus critiques de notre expédition, sans avoir pu goûter le plaisir et la gloire du retour ; l'autre, M. Louis de Carné, notre ami, si dis-

tingué par le cœur et l'intelligence, qui n'a revu le sol de la France que pour y souffrir pendant de longs mois et succomber enfin à une maladie causée par les fatigues de notre long voyage !

Après avoir traversé le Sé Cong en face de Stung Treng, nous nous mîmes en marche le long de la rive gauche du Mékong, tantôt remontant près du bord, tantôt naviguant dans quelque bras latéral où le courant était moins violent, ou même au milieu des arbres en pleine forêt inondée. Toutes les fois que nous rencontrions un torrent, une barque légère allait attacher à la rive opposée un câble en rotin, sur lequel chacune des grandes barques se halait successivement

pour traverser le grand courant. Si parfois le câble venait à casser, la barque, tournoyant rapidement, était entraînée vers le milieu du fleuve, et, bien que l'on fit force de rames, elle ne parvenait à regagner la rive que bien loin de son point de départ.

Chaque soir nous faisons halte, soit sur la rive, soit au pied de quelque grand arbre dans la forêt. Le repas, rapidement préparé, était servi sur une natte ou sur de larges feuilles de bananier sauvage ; des lianes tortueuses nous servaient de sièges, et, s'il pleuvait, quelque énorme banian ou le feuillage épais des plantes grimpantes nous servaient d'abri (p. 313).



1 Vue du Sé Cong ou rivière d'Attopeu près de son confluent. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Pendant cette partie de l'exploration, le ciel fut presque toujours chargé de nuages ; le léger toit de feuilles qui recouvrait nos barques était souvent traversé par les pluies, et ne servait guère qu'à nous garantir du soleil, dont les rayons étaient brûlants dès qu'ils perçaient les nuages.

Un soir, nous nous étions arrêtés à l'embouchure d'un torrent ; après souper, nous nous étendîmes sur des nattes au fond de nos barques. Le ciel était noir, l'air lourd et chaud, tout annonçait un orage. Vaincus par la fatigue, nous commençons enfin à trouver quelque repos dans le sommeil, malgré le bruit lointain de l'ouragan. Tout à coup nous fûmes réveillés par

une pluie torrentielle qui, nous inondant entièrement, remplit nos barques.

Au milieu du désordre des éléments, un bruit sourd et grandissant arriva à nos oreilles ; l'eau s'agita avec fracas, et nous vîmes s'avancer une grande ligne d'écume. En quelques secondes elle se rua sur nous, nous couvrit ainsi que nos barques et entraîna celles qui étaient mal attachées. Pendant les premiers instants le désordre fut inexprimable : des cris de détresse se faisaient entendre, les pirogues s'entre-choquaient ou étaient heurtées par quelque tronc d'arbre entraîné à fleur d'eau. Par bonheur, le danger passa vite : toutes les barques avaient pu s'accrocher à quel-



M. Louis de Carné : Intérieur d'une grande barque de voyage cambodgienne. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de M. L. Delaporte.

que branche ou à quelque rocher, et, au point du jour, nous pûmes constater que si notre matériel avait subi de graves avaries, du moins notre personnel était sain et sauf. Le violent orage que nous avions entendu au loin, avait élevé le niveau du torrent d'une douzaine de pieds pendant la nuit; mais cette crue si rapide ne devait durer que quelques heures, et déjà les eaux commençaient à baisser.

Nous poursuivîmes notre navigation, sur la rive, au milieu des arbres. Les forêts avoisinantes étaient sauvages, la végétation épaisse et luxuriante; des troupes de singes et d'écureuils des espèces les plus variées peuplaient les grands arbres, parmi lesquels nous admirions parfois un superbe yao, le roi de ces forêts, dont le tronc s'élève souvent sans aucune branche à la hauteur de vingt-cinq ou trente mètres, et dans lequel les Laotiens creusent leurs pirogues. A peine apercevions-nous de temps en temps quelque bête fauve qui le matin venait boire au bord du fleuve; le silence de la nuit était au contraire fréquemment troublé par les cris des hôtes habituels de la forêt : le cerf, le tigre et l'éléphant.

Le 17 août, à la halte du soir, nous venions de gravir une petite colline pour admirer les derniers feux du soleil couchant, quand nos bateliers appelèrent notre attention sur un grondement lointain qui se confondait avec le murmure du vent dans la forêt. C'était le bruit de la grande cataracte de Khon, l'une des merveilles les plus grandioses qu'il soit donné au voyageur de contempler, et l'objectif de nos désirs depuis plusieurs mois.

Encore quelques heures de marche et nous allions donc jouir d'une de ces rares émotions qui récompensent amplement le voyageur de ses fatigues. Le matin, nos bateliers, plus gais qu'à l'ordinaire, halaient ou poussaient vigoureusement nos barques au milieu des rochers, des arbres submergés et des vieux troncs encore attachés au rivage. On sentait que leur rude corvée touchait à son terme; à notre arrivée à Khon, nous devions, en effet, leur rendre la liberté pour prendre de nouvelles barques au-dessus de la cataracte. Quant à eux, pour regagner Stung Treng, ils n'avaient qu'à se laisser emporter par le courant rapide pendant une seule journée. Pour faire en montant le même trajet, il nous avait fallu huit jours.

Après avoir franchi les nombreuses pointes d'îles et d'ilots qui encombrant le lit du fleuve, de nos barques nous découvrîmes une magnifique nappe d'eau encadrée par un berceau de verdure, et s'étendant jusqu'au pied de collines boisées qui forment dans le lointain une petite chaîne de montagnes. C'est ce massif rocheux, qui, barrant la plaine, arrête le fleuve, le force à détourner quelque temps son cours, pour venir surmonter l'obstacle au point où il est le moins élevé. Nous approchions; à chaque instant le bruit des mille chutes, qui embrassent une étendue de plus de dix kilomètres, se faisait entendre avec plus de force. Nous traversâmes successivement les cinq ou six

bras du fleuve, séparés par des îles qui font elles-mêmes partie de l'immense barrage. A chaque passage il fallait d'abord s'élever dans le courant; puis, la barque quittant le bord, se lançait de toute sa vitesse à force de rames; elle franchissait ainsi diagonalement le courant fort rapide, et venait aborder à quelques centaines de mètres plus bas sur la rive opposée. Presque partout la profondeur était considérable; la sonde, quand on pouvait s'en servir, accusait dix, quinze, vingt mètres et même davantage.

Nous nous engageons enfin dans un étroit torrent, avançant d'arbre en arbre, de rocher en rocher; le torrent se resserre encore, le fracas augmente, puis devant nous une belle nappe d'eau tombe écumante du milieu des rocs élevés. Déjà nous nous demandons avec quelque anxiété quel nouveau moyen nos intrépides bateliers vont employer pour nous faire franchir ce passage dangereux, quand heureusement, au détour d'un massif de verdure, nos barques abordent à une toute petite plage dans le bassin même qui baigne le pied de la cascade. Nous sommes arrivés à l'île de Khon, qui donne son nom à toute la cataracte.

Du débarcadère au village où nous devons camper il n'y a pas deux kilomètres; on gravit d'abord un étroit et charmant sentier dans la forêt, puis on suit, au milieu des rizières, le chemin boueux qui conduit au village. Nos barques furent vite déchargées, et nos bagages rapidement transportés à dos d'hommes ou dans un vieux char à buffles que le chef du village mit à notre disposition. M. Garnier était encore d'une extrême faiblesse. Nos docteurs l'installèrent dans un hamac, veillant sur lui et recommandant (précaution inutile) la plus grande attention aux gens qui le transportaient. Depuis quelques jours déjà notre inquiétude sur les suites de la maladie avait diminué. Ce fut pourtant seulement à partir de son arrivée à Khon que M. Garnier reprit complètement connaissance et fut tout à fait hors de danger. Au milieu de cette splendide nature, sous les flots de ce soleil ardent, tempéré par l'ombre des grands arbres et la fraîcheur des eaux de tous côtés retombant en poussière, il y avait plaisir à voir notre compagnon renaître à la vie, regarder étonné le paysage étincelant, interroger ses voisins, s'interroger lui-même comme s'il sortait d'un rêve et comme si toutes ces beautés n'étaient pour lui qu'une illusion prête à s'évanouir.

A peine le chef de l'île de Khon, excellent Laotien, encore alerte et hardi comme un jeune homme, malgré ses soixante ans, nous eut-il installés dans notre campement, qu'à l'aide de guides et de renseignements nous partîmes à la découverte.

Pendant la saison des pluies, quand les eaux sont hautes et non-seulement remplissent le lit du fleuve, mais souvent encore débordent sur les campagnes environnantes, le petit nombre des commerçants qui remontent le fleuve sont, comme nous l'avons été, forcés de changer de barques à Khon. Dans la saison sèche, au contraire, il existe un canal sinueux et allongé, une

sorte de torrent par lequel, au prix de mille fatigues et de mille dangers, les Laotiens familiarisés avec la difficile navigation du fleuve peuvent halier leurs barques vides et continuer leur voyage. Les barques sont alors déchargées à l'entrée du canal et leur chargement est transporté par terre jusqu'au-dessus de la cataracte, au lieu du nouvel embarquement.

Le commandant de Lagrée s'occupa d'abord d'étudier en détail cet important passage, tâche rendue périlleuse et difficile par la hauteur des eaux, et qu'il réussit cependant à mener à bonne fin. Pendant ce temps, de mon côté, je parvenais à atteindre, sur la rive gauche du bras de Papheng, la chute de ce nom, la seconde en grandeur et la plus pittoresque de celles qui composent l'ensemble de la cataracte.

Au milieu des rochers et des îlots de verdure, une énorme masse d'eau se précipite d'une hauteur perpendiculaire de vingt mètres pour rejaillir en flots

écumeux, puis retomber encore de rocher en rocher, et disparaître sous la végétation de la forêt. Du rivage, je ne pouvais apercevoir qu'une partie du tableau : il me fallut grimper sur un arbre pour jouir du coup d'œil de l'ensemble de cette chute, qui s'étend sur une largeur de près de mille mètres; puis, m'accrochant aux branches et aux rochers, je descendis jusqu'à l'eau. Sur le bord était rejeté un grand tronc d'arbre déraciné, et plus loin on voyait le cadavre d'un caïman emporté et brisé par le courant. L'eau roulait avec bruit à mes pieds; sous le soleil brûlant, chaque goutte de la cascade, chaque feuille humide étincelait. La voix de mon guide, que j'entendais à peine au milieu du fracas de ces chutes, m'arracha à la contemplation de ce splendide spectacle. Nous regagnâmes la pirogue, amarrée quelques centaines de mètres plus haut, et, repassant le bras de Papheng, je repris le sentier qui conduit à Khon.



Vue du bassin du Mékong au-dessous des cataractes de Khon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

Chemin faisant, je m'informai du meilleur moyen de bien voir la grande chute de Salaphé, la plus importante de toutes, qui s'étend sur une largeur de deux mille mètres, au pied même des montagnes, et qu'on nous avait dit être inabordable. Le lendemain, je me fis conduire dans un îlot rapproché de la chute, en amont. Avant de partir, mon guide s'était livré à de singuliers préparatifs, dont je n'avais pu comprendre le but, malgré tous les efforts qu'il s'était évertué à faire pour me l'expliquer. Relevant jusqu'à la ceinture son léger langouti, il s'était enduit les pieds et les jambes d'une composition de chaux et de jus d'arec. La précaution était loin d'être inutile, car à peine avions-nous abordé l'îlot, que mon Laotien me montra sur le sol des myriades de sangsues, les unes fines comme des aiguilles, les autres plus grosses, atteignant parfois la longueur de six ou sept centimètres. A notre approche, elles se levaient, se dressaient sur chaque feuille morte, sur

chaque brin d'herbe, et, de tous les côtés, bondissaient pour ainsi dire jusqu'à nous. L'enduit dont mon compagnon s'était couvert les jambes le préservait de leurs morsures; pour moi, au bout de peu d'instants, j'étais devenu la proie de quelques dizaines de ces animaux, qui montaient à qui mieux mieux sur mes jambes et me faisaient force saignées. Impossible de m'arrêter pour me débarrasser de ces ennemis acharnés; pour une sangsue que je faisais tomber, il m'en venait dix nouvelles. J'avisai un grand arbre aux environs; je pris ma course; je grimpai rapidement, et lorsque je fus hors de l'atteinte de ces maudites bêtes, je songeai à me délivrer de celles qui me faisaient subir leurs incommodes piqûres: je quittai mes vêtements, et j'arrachai les sangsues une à une. J'avais peine à leur faire lâcher prise; ma ceinture ne les avait pas arrêtées dans leur ascension, car j'en trouvai une qui s'était glissée jusque sur ma poitrine.

Je profitai de ma position élevée pour monter plus haut encore. Du sommet de mon arbre, à plus de trente mètres du sol, ma vue embrassait l'horizon par-dessus la plupart des autres arbres environnants ; à mes pieds se déroulait le magnifique panorama du fleuve : au-dessus des cataractes s'étendait une immense nappe d'eau, d'où émergeaient des milliers de bouquets de verdure ; plus bas, au pied des collines, des flots d'écume entraînés par le vent disparaissaient dans les profondeurs de l'horizon. Le coup d'œil était imposant ; mais je n'étais pas encore devant la grande chute de Salaphé, que nous entendions gronder au-dessous de nous et que nous n'avions pas encore pu contempler dans toute son immensité. Cette chute est séparée de l'île de Khon par quelques flots couverts d'arbres et de rochers, qui de ce côté en masquent presque entièrement la vue.

Nous dûmes donc entreprendre une nouvelle expé-

dition, en changeant cette fois nos préparatifs. Quelques-uns de nos hommes d'escorte m'accompagnaient ; l'un d'eux s'était muni d'une ligne de sonde. Après avoir traversé un petit bouquet de bambous situé sur le chemin qui, un peu plus bas, conduit au débarcadère des pirogues pendant la saison des eaux basses, nous obliquâmes sur la droite et nous gagnâmes la rive. Notre guide, complètement nu cette fois, nous fit signe de l'attendre un instant. Attachant alors un des bouts de la ligne de sonde à un arbre, il s'élança à la nage vers l'îlot opposé, traversa comme un poisson un courant d'une extrême violence, et bientôt prit pied sur un rocher qu'il connaissait. Se halant alors aux branches d'arbres courbées par le courant, il amarra quelques mètres plus haut l'autre bout de la ligne. Je me dépouillai aussi de mes vêtements, et, moitié nageant, moitié m'aidant de la ligne, je parvins à suivre la direction de mon guide, non sans de violents efforts. La ra-

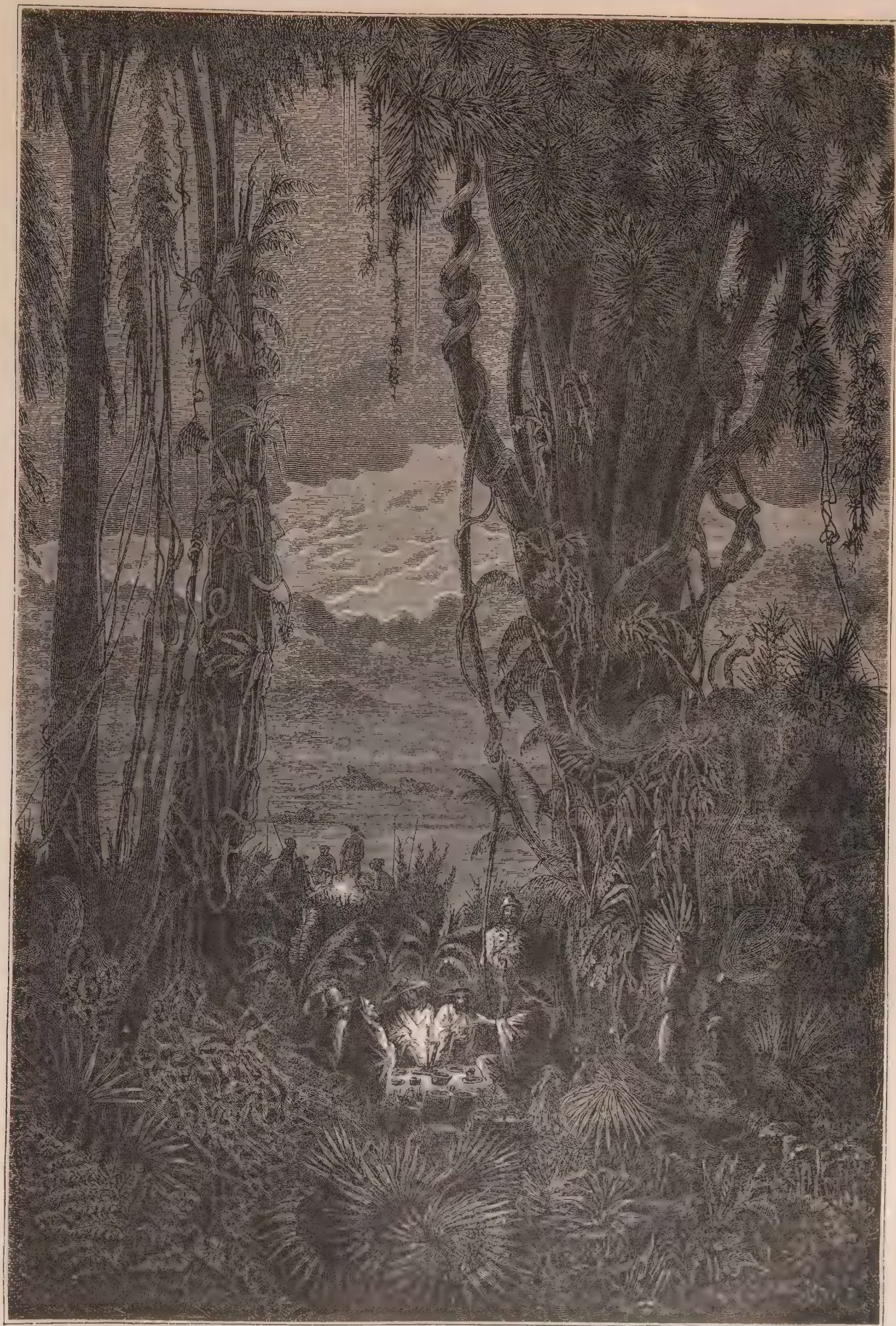


Cataractes de Khon : Vue de la chute de Papheng. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

pidité du courant était telle que, pour ne pas lâcher la ligne qui me coupait les doigts, il me fallait la certitude qu'au-dessous de moi, et tout près, le torrent faisait un saut de quinze mètres de haut, où j'aurais infailliblement été entraîné et brisé sur les rochers.

Parvenus sur l'autre bord, nous nous glissâmes à travers les pierres, les lianes et les branches ; le grondement des eaux se transformait en un bruit effroyable, et, à la sortie du bois qui couvrait l'île, nous nous trouvâmes en face de la cataracte. Sur une largeur de deux kilomètres, à perte de vue, une prodigieuse masse d'eau se précipitait écumante ; on eût dit une mer furieuse se brisant sur mille rochers. En face de nous, tout près, l'eau qui venait frapper le roc sur lequel nous étions assis et le faire trembler sur sa base, tombait en nappes perpendiculaires de douze à quinze mètres de haut, et rejaillissait en se brisant sur d'autres rochers. Cette partie de la chute est divisée

en huit ou dix cascades diverses, par autant de masses rocheuses couvertes de végétation. Plus loin, nous ne distinguâmes plus qu'un immense rapide. Les blocs de grès qui encombraient le fleuve étaient complètement recouverts par les eaux qui s'entre-choquaient : on ne voyait qu'écume à la surface ou poussière tourbillonnant dans l'air. Plus loin encore, quelques pointes noires, quelques crêtes, des îlots et des flots d'écume se succédaient jusqu'à l'autre rive, dont il était impossible d'approcher, et où le courant semblait se précipiter et se briser plus violemment encore. Si, détournant nos yeux de cette première ligne, nous regardions à nos pieds et sur la grande nappe qui s'étendait un peu au delà de la première chute, nous n'apercevions qu'un champ d'écume, et des lames qui se repliaient et suivaient en mugissant les contours des rochers. Nous avions déjà pu voir cette partie de la cataracte de la petite plage où nous avait conduits notre première excursion. Les



Une halte de nuit sur les bords du Mékong. — Dessin de L. Delaporte d'après nature.

lames, venant s'y briser et y mourir comme le flux et le reflux d'une mer agitée, y déposaient des branches mortes, des caïmans, ou de gros poissons qui s'étaient imprudemment laissé emporter et briser par le courant.

Le moyen de locomotion, tout primitif, employé pour nous faire traverser le bras du fleuve ne m'avait pas permis d'emporter mon attirail ordinaire de dessin. Ce ne fut qu'après mon retour que j'esquissai le croquis que le lecteur a vu dans une des précédentes livraisons, sous le titre de *Chute du Salaphé*, et qui ne donne malheureusement qu'une idée très-imparfaite de l'immensité et de la beauté de ce spectacle. Pour la chute de Papheng, je fus plus heureux.

Le soleil nous brûlait ; mais, afin de nous garantir de ses rayons dont l'atteinte nous eût été fatale, nous avions cherché un abri sous d'épais feuillages. Tout en songeant de combien ces scènes grandioses dépassaient, en magnificence, ce que j'avais vu ailleurs,

je me rappelai l'enthousiaste description qu'a faite de la chute du Rhin un de nos plus féconds romanciers, et je me demandais sous quelles couleurs magiques il nous eût dépeint les cataractes de Khon s'il lui eût été donné de les voir. Au milieu de ces cataractes, la chute du Rhin n'eût certainement paru qu'un petit accident, digne à peine d'attirer un instant l'attention.

Pendant que j'étais tout à mon admiration, notre guide me frappa sur l'épaule : il était ému. Il venait d'apercevoir sur le sable des traces de tigre presque fraîches. Ces audacieux animaux, qui abondent dans les forêts, voyagent par terre et par eau sans redouter aucun danger : ils viennent ainsi surprendre le gibier qui foisonne dans les îles du fleuve et n'a que bien peu de chances de leur échapper. Dans le simple attirail où nous nous trouvions, nous n'avions qu'une chose à faire : éviter le mieux possible d'attirer l'attention de la bête fauve, si par hasard



Khong. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

elle était encore dans le fourré. Aussi jugeâmes-nous prudent de battre en retraite sans tarder, et nous regagnâmes la rive par le procédé employé en venant, heureux d'en être quittes pour une si grande fatigue des articulations des bras, que quinze jours après nous sentions encore nos muscles endoloris. Le lendemain, lorsque nous revînmes chercher notre ligne de sonde que nous avions laissée étendue aux arbres pour la faire sécher, nous nous aperçûmes, non sans quelque émotion, que si la vie de l'homme ne tient qu'à un fil, celui duquel la nôtre avait dépendu, pendant quelques instants, avait été bien près de se rompre ; car, à peine essayâmes-nous de tendre notre ligne séchée, qu'elle cassa par le milieu au premier effort.

Notre séjour à Khon se prolongeait, et chacun de nous avait le temps de se livrer à ses occupations spéciales. Le Dr Thorel explorait du matin au soir la forêt, où il faisait chaque jour une ample récolte des

plantes les plus variées. Le Dr Joubert soignait nos malades et ceux de l'île, en même temps qu'il cassait des cailloux avec son marteau de géologue. Si M. Garnier n'était pas encore assez vigoureux pour supporter de grandes fatigues, du moins recouvrait-il chaque jour un peu plus de force. Seul M. de Carné était éprouvé par des fièvres lentes et persistantes dont tous, moins que lui pourtant, nous allions être si cruellement atteints. Le commandant de Lagrée avait fait prévenir le gouverneur de Khong, qui nous envoya enfin le complément des barques nécessaires pour nous transporter au chef-lieu de sa province.

Nous arrivâmes à Khong après deux jours d'une navigation assez laborieuse dans un fleuve toujours immense, mais divisé en une foule de bras par de nombreuses îles de toutes dimensions.

M. Garnier a déjà raconté comment nous fûmes reçus par le vieillard qui gouverne la province.

La ville de Khong s'étend sur le bord du fleuve; ses maisons apparaissent à peine au milieu de la verdure des jardins, plantés de toutes sortes de palmiers : cocotiers, borassus, aréquiers. A un mille de la ville, on atteint le sommet des premières collines, d'où le voyageur embrasse, dans un merveilleux panorama, toute la vallée du fleuve que nous venions de parcourir. A gauche, il voit le grand bras, bordé par la ville; à ses pieds, les rizières, les bois et les jardins de l'île de Khong, renommée pour sa fertilité; à droite, quelques mamelons peu élevés, puis le second bras du Mékong; plus loin, toute la vaste plaine qui s'étend à perte de vue, couverte d'une épaisse forêt d'un vert foncé, et sillonnée de nombreux rubans d'argent, bras du fleuve qui coule partout à pleins bords. Enfin, à l'horizon se profilent en silhouette sur le bas du ciel, les collines de Khon en face, la chaîne de Tonly - Repou sur la droite, et, entre les deux, d'autres montagnes s'éloignent de plus en plus; les dernières, à peine visibles, appartiennent à la province d'Angkor, à plus de vingt-cinq lieues.

Le 6 septembre, nous quittons l'île de Khong; le 11 au matin, après cinq jours d'une navigation, relativement facile, le long des rives fertiles et peuplées du fleuve dont le cours s'était régularisé, nous apercevions les montagnes de Bassac, dont les sommets étaient voilés de nuages. Nous arrivâmes dans la journée

à cette ville, où nous devons faire un long séjour.

Une pluie incessante nous confinait dans notre campement, sur le bord du fleuve, dont la crue atteignit une hauteur de quinze ou seize mètres. Peu à peu les eaux baissèrent, et le fleuve redevint praticable. M. Garnier, heureusement rétabli, put aller, en compagnie du Dr Thorel, faire une rapide reconnaissance du Sé Don, à quelques lieues au-dessus de Bassac.

De son côté, le commandant de Lagrée partait, avec le Dr Joubert et M. de Carné, pour une grande excursion dans la province d'Attopeu, si intéressante à tous les points de vue, et surtout parce qu'elle est

la plus voisine de notre colonie de Cochinchine. Un mois entier fut consacré à cette excursion, ce qui permit aux voyageurs de remonter le Sé Don presque jusqu'à sa source, de rejoindre ensuite la rivière d'Attopeu ou Sé Cong, que nous avions déjà rencontrée à Stung Treng, et de revenir enfin, à travers les régions habitées par les sauvages tributaires et la grande forêt de la rive gauche du fleuve, au campement de Bassac.

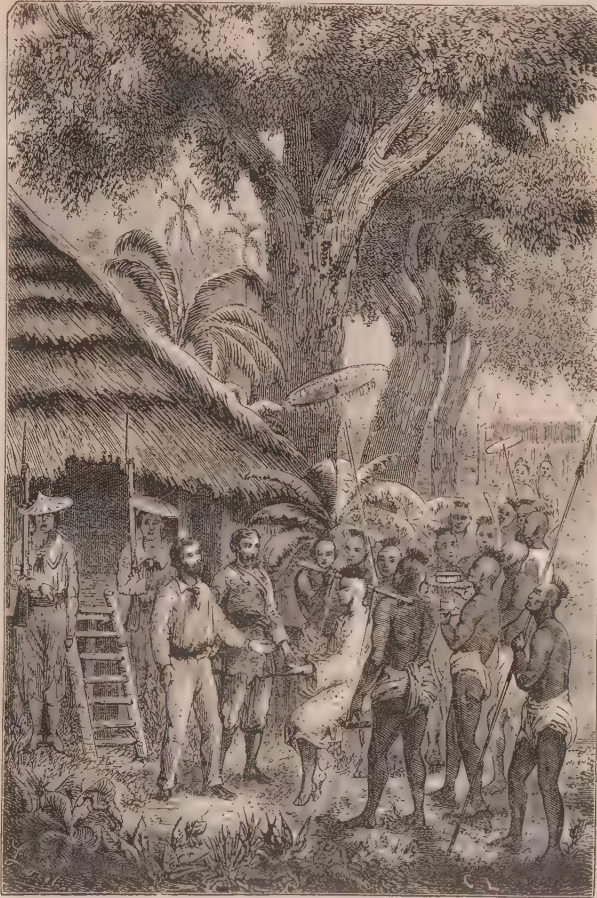
Pendant ce temps, le docteur Thorel et moi nous devions rester seuls dans cette ville. Nous profitâmes de notre séjour, le docteur pour enrichir son herbier par de fréquentes ascensions dans les montagnes, moi pour compléter ma collection de vues

des belles ruines de Wat Phou, et mes études sur les objets d'art, les coutumes, les mœurs de la race paisible qui nous donnait si cordialement l'hospitalité. La température était devenue délicieuse; la nuit, le thermomètre descendait jusqu'à dix ou douze degrés au-dessus de zéro; et pendant que nous jouissions avec bonheur d'une fraîcheur que l'un et l'autre nous n'avions pas goûtée depuis longtemps, les indigènes, claquemurés dans leurs maisons, grelottaient, malgré les couvertures dont ils s'enveloppaient, ou se pressaient autour de grands feux allumés à la porte de leurs habitations. Le jour, un soleil splendide, un ciel sans nuages et trente degrés de chaleur nous rappelaient les beaux jours d'été de la France.

L'eau du fleuve, moins

jaunie, nous permettait de prendre plusieurs bains dans la journée, sans avoir à craindre la voracité des caïmans, plus audacieux en eau trouble; le sol desséché, la campagne plus ferme étaient devenus plus favorables à la chasse et aux excursions. Quand nous restions à la maison, de nombreux visiteurs nous assiégeaient; ils étaient toujours bien reçus; à Bassac nous ne comptons que des amis. Un honnête Laotien pourtant, le joueur de tambour de l'endroit, aurait pu être animé de graves ressentiments contre nous. Ce fut le seul incident qui jeta quelque trouble dans la bonne harmonie de nos relations.

La femme de cet infortuné tambour s'était malencon-



Une visite du roi de Bassac. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

treusement éprise de l'un de nos Européens, le soldat Rande, assez mauvais sujet. Un beau jour elle réunit tout ce qu'elle put trouver d'argent chez elle, une cinquantaine de francs peut-être, enivra Rande, et se disposa tout simplement à l'enlever. Rande avait bu beaucoup d'eau-de-vie de riz, et son ivresse se changea bientôt en folie furieuse. Il erra dans le village, effrayant les habitants par des coups de revolver tirés à tort et à travers, et refusant d'obéir aux conseils des braves gens qui l'invitaient à aller prendre un repos nécessaire. L'émotion était grande; le roi de Bassac s'en préoccupait fort et vint nous faire part de ses inquiétudes. Nous convinmes que partout l'ordre serait donné de fermer les portes. Mais comme notre homme était extrêmement leste, et que nous n'avions pu réussir à nous en emparer de force, nous fûmes obligés d'attendre la nuit pour le mettre dans l'impossibilité de nuire. Cependant la soirée s'écoula sans accident. Le lendemain avant le jour, Rande, la tête basse, vint humblement implorer son pardon. Une vague rumeur disait bien que vers le milieu de la nuit il avait reçu, du tambour et de ses amis sans doute, une volée de coups de bâton solidement appliqués; quoiqu'il n'en ait jamais voulu convenir, je serais volontiers porté à le croire. Pendant qu'il expiait dans la prison du village ses moments d'erreur, la sensible Laotienne vint au milieu de la nuit lui offrir de nouveau les moyens de fuir avec elle. Le perfide, croyant atténuer ses torts, saisit la main qu'elle lui avait tendrement abandonnée et la retint dans cette position forcée, sans égard pour les reproches de cette malheureuse qui voulait tout sacrifier pour lui, jusqu'à ce qu'au lever du soleil il eût fait constater l'incident par ses gardiens. On a vu comment nous profitâmes du voyage que

M. Garnier fit peu de temps après à Pnom Penh pour nous débarrasser de ce mauvais soldat, dont la conduite indisciplinée ne pouvait que nous susciter des désagréments et indisposer contre nous des populations douces et paisibles qui nous faisaient partout un si bon accueil.

L'une de nos visiteuses habituelles de Bassac était une charmante jeune fille de mandarin que ses parents auraient été enchantés de colloquer en mariage à quel-

qu'un de nous. Comme notre interprète Alexis avait déjà plusieurs fois pris femme sur notre route, et qu'au Laos une femme se quitte presque aussi facilement qu'elle se prend, la chose ne paraissait pas impossible aux bons parents. La famille était riche, tous les actes habituels de la vie laotienne s'y accomplissaient avec une certaine pompe. Le maître du logis, mandarin important, possédait de grandes propriétés dans les environs et occupait un nombreux personnel. Trouvant dans cette famille comme un résumé assez complet de la civilisation laotienne, je cédaï assez souvent aux invitations qu'elle m'adressait, et c'est là que j'ai trouvé les modèles de la plupart des meubles, armes, ustensiles ou objets de ménage que j'ai dessinés au Laos. J'étais donc un hôte assidu de la



Portrait d'une jeune fille de mandarin laotien de Bassac. — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.

maison, j'avais déjà fait le portrait des grands parents, aussi me fut-il facile d'obtenir la permission de faire celui de la jeune fille, l'une des plus jolies de Bassac. La demoiselle, bien lavée, bien peignée, vêtue de soie un peu plus qu'à l'ordinaire, posa de la meilleure grâce du monde. Elle en fut récompensée par beaucoup de petits cadeaux, entre autres une demi-douzaine d'aiguilles, une charmante petite cravate en soie écarlate, quelques perles fausses et un magnifique saphir de Ceylan, du prix de cinquante



Torrent desséché dans les montagnes de Bassac. — Dessin de M. L. Delaparte d'après nature.

centimes, qui la rendirent la plus fière et la plus heureuse fille de la ville.

Sur ces entrefaites, le docteur Thorel m'annonça qu'il avait découvert dans la montagne un nouveau sentier qui devait nous conduire, en marchant quelque peu sur les mains et en sautant un certain nombre de passages périlleux, à une crête que nous avions aperçue de plusieurs côtés dans nos courses. On devait avoir de là une vue magnifique, et ce point était pour nous un objectif constant. Cette fois encore nous en fûmes pour nos peines. Bien qu'il nous fût difficile de trouver une voie accessible, c'était plaisir de gravir ces montagnes escarpées, abritées comme nous l'étions sous l'ombrage des grands arbres, rencontrant à chaque pas quelque énorme rocher bizarrement découpé ou quelque merveille de végétation qui, aussitôt analysée par le botaniste, nous apparaissait toujours sous un aspect intéressant. Nous rapportâmes de cette excursion une récolte riche de plantes précieuses, une bonne chasse et le croquis d'un lit de torrent alors desséché, mais que nous avions vu quelques mois auparavant rouler ses eaux furieuses et nous barrer le chemin dans nos promenades. A cette époque, presque tous les torrents étaient taris; à peine trouvions-nous dans nos courses quelque creux de rocher bien abrité, ayant conservé un peu d'eau, où nous pouvions étancher notre soif.

Notre séjour à Bassac se prolongeait et le temps ne nous paraissait pas long, tant nous avions d'occasions de l'employer. Aux excursions dans les environs succédaient les promenades dans la ville, les heures passées à apprendre la langue, à étudier les monuments. Parfois aussi, au fort de la chaleur, je me retirais dans la case, je prenais mon violon, ce fidèle compagnon de voyage, et j'essayais de distraire mes amis fatigués en leur faisant entendre des airs qui rappelaient la patrie absente.

Comme je ne sortais guère sans dessiner, j'avais été, dès mon arrivée, suivi de jeunes gens, désireux d'observer l'artiste européen et de se lier d'amitié avec lui. Mes loisirs musicaux m'avaient également créé de nombreuses connaissances, et presque tous mes amis laotiens étaient de jeunes oisifs des meilleures familles du pays, du reste plutôt curieux qu'indiscrets, et qu'il m'était facile de congédier au besoin. Je profitais de leur bonne volonté pour étudier à fond les mœurs du pays, et leur naturel prévenant me rendait la chose facile. Un jour on m'invitait à assister à une lutte, un autre à un mariage, à un convoi funèbre. Quelquefois j'étais convié à une partie de chasse ou de pêche, ou bien à une fête d'intérieur, ou à quelque soirée en petit comité de buveurs et de musiciens.

Je ne fus donc nullement étonné lorsqu'un soir je vis entrer dans la case un de mes jeunes amis qui tant bien que mal me fit comprendre qu'il avait à me faire voir quelque chose de tout à fait extraordinaire et m'invita à le suivre sans tarder. Je commençais à com-

prendre la langue du pays pour les choses usuelles de la vie, mais pas encore assez pour saisir ce dont il pouvait bien être question. Dans tous les cas, si j'en jugeais à l'air de mystère de mon ami, ma curiosité n'avait qu'à gagner à accepter immédiatement l'invitation qui m'était offerte. Mes préparatifs furent faits en un instant, et nous partîmes, suivant rapidement la longue et à peu près unique rue de Bassac.

Il est vrai de dire que mon guide, au lieu de marcher sur la chaussée, semblait raser la muraille avec un air de précaution inaccoutumé. Nous fûmes bientôt arrivés au faubourg de la ville : mon Laotien s'arrêta quelques instants, observa les alentours, puis nous voyant seuls, me poussa dans une petite porte entrebâillée et nous nous trouvâmes au milieu d'un vaste jardin, suivant à pas plus lents une allée de bambous à l'extrémité de laquelle nous découvrîmes bientôt une case perdue au milieu du feuillage. Mon Laotien frappa discrètement à la porte. A travers les lianes tressées qui formaient une espèce de jalousie, on apercevait la lueur d'un lampion qui faisait paraître l'appartement tout à fait lugubre. La porte s'ouvrit soudain sans bruit.

Nous entrâmes promptement.

Au fond du corridor d'entrée se trouvait une petite pièce encombrée d'objets de toute sorte que j'eus peine à distinguer d'abord. Quand après quelques minutes mes yeux furent mieux habitués à cette demi-obscurité, je pus apercevoir accumulés pêle-mêle dans les coins de la salle des nattes roulées ou déployées, des vases grands et petits, des vêtements, une peau de panthère, un rouet, de petites cassettes, des plateaux, un amas de fleurs, étrange fouillis auquel je ne pouvais rien comprendre. Mais ce qui attira bientôt toute mon attention, ce fut la scène qui se passait entre mon Laotien et la maîtresse du logis, que je n'avais pas remarquée en entrant.

C'était une jeune Laotienne de dix-sept à dix-huit ans, fort joli spécimen du beau sexe au Laos : teint presque blanc, yeux vifs, taille bien prise, minois des plus agaçants, de superbes cheveux noirs, l'air mutin, un peu effarouché par ma présence, le geste rapide et le regard hardi.

Mon Laotien était à ses genoux. Il avait à la main une fleur qu'il lui présentait en récitant je ne sais quelle mélodie rythmée qui ressemblait fort à de la poésie. Mais ce qui me frappa davantage, ce furent les gestes dont il accompagnait sa déclamation. Il prenait à chaque instant les poses les plus étonnantes, se tordait les bras, allongeait le cou, et faisait de telles contorsions que j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux jusqu'au bout. La belle était attentive et paraissait s'amuser beaucoup à ce jeu, tout en m'envoyant à la dérobée quelques regards.

J'avais déjà vu sur de vieilles peintures de temples laotiens des scènes de pantomimes de ce genre, et je m'étais figuré que l'imagination capricieuse de l'artiste n'avait voulu représenter que des particularités de la vie

des héros, des dieux ou des génies des anciens temps. Quel ne fut pas mon étonnement quand je retrouvai ces mêmes pantomimes dans une scène de la vie privée et qu'on juge si je ne fus pas intéressé au plus haut point par ce spectacle bizarre!

Il y eut un moment où la jeune Laotienne frappa dans ses mains. Aussitôt, une vieille femme ridée, soulevant une natte, nous servit sur un plateau quelques fruits, du thé, des cigarettes, et disparut.

Pendant que, tout en faisant honneur aux rafraîchissements qui nous étaient offerts, j'échangeais quelques paroles avec la maîtresse du logis, nous entendîmes un léger bruit de pas aux alentours. On frappa doucement à la porte. La jeune Laotienne nous fit signe de rester immobiles, et comme personne ne répondit aux nouveaux arrivants, ils se retirèrent sans faire de bruit.

Quand notre visite fut terminée, nous prîmes, pour retourner au logis, les mêmes précautions qu'en venant.

Je quittai mon Laotien sur le seuil de ma case, et en prenant mes notes je dis quelques mots de mon aventure au docteur Thorel, qui plus tard les répéta à mes autres compagnons de voyage. Je leur offre aujourd'hui le dessin (p. 305) et le récit détaillé qu'ils m'ont plusieurs fois demandé depuis.

Vers la fin de notre séjour à Bassac, il y eut grande rumeur dans la ville au sujet d'un tigre qui, sans respect pour le saint lieu, était venu trois nuits de suite s'emparer des chiens et des porcs de la pagode royale. On avait suivi ses traces, mais elles se perdaient dans les marais voisins. Aussitôt que nous fûmes prévenus, nous fîmes dresser un affût sur un arbre, au-dessus du passage habituel de la bête fauve.

Nous nous promettions les plus vives émotions; mais, soit que l'animal nous eût éventés, soit qu'il se fût déjà dégoûté de la nourriture sacrée, il ne reparut plus, et nous en fûmes pour quelques nuits passées à la belle étoile et pour maintes piqûres de moustiques.

Le roi, à qui le commandant de Lagrée avait fait cadeau d'un beau fusil orné d'or et d'argent, brûlait d'envie de se signaler par quelque haut fait: jugeant l'occasion favorable, il organisa une grande chasse; seulement, comme il craignait, suivant l'habitude du Laos, qu'il n'arrivât quelque accident à ses hôtes, il ne nous fit prévenir que le soir à son retour. De tigres, on en avait vu, mais on n'en rapportait aucun. Les chasseurs avaient seulement tué quelques sangliers. De sa royale main le prince avait daigné abattre deux perruches. Il était fort content de son fusil et surtout enchanté de lui-même.

Les chasseurs de Bassac prennent le plus souvent le gros gibier dans des filets ou des pièges de toutes sortes; les grandes chasses sont rares. Dans ces forêts elles se font à dos d'éléphants; c'est le moyen d'approcher du gibier, que n'effraye pas la vue de ces animaux. Je faisais habituellement des chasses plus modestes. Quelquefois je passais des

journées entières à courir ou à ramper dans les marais desséchés, à l'ombre d'un épais fouillis d'arbres, entremêlés de lianes et de plantes grim-pantes de toute sorte. Des compagnies de paons et de poules sauvages s'y tenaient pendant la grande chaleur. La chasse en était difficile et non sans danger. C'est en effet une croyance répandue dans ces pays, que le tigre et le paon fréquentent habituellement les mêmes parages (page 320).

Un soir, assis au pied d'un tamarinier dont les écureuils venaient grignoter les fruits sur nos têtes, le Dr Thorel et moi nous tinmes conseil. Il fut résolu que le lendemain nous entreprendrions une nouvelle excursion dans les montagnes, et que cette fois nous ferions les derniers efforts pour atteindre l'un des sommets auquel jusqu'alors il nous avait été impossible de parvenir. Nous partîmes donc dès l'aube, emmenant avec nous notre compagnon habituel, le tagal Luiz, un de nos hommes d'escorte, vigoureux, adroit, se pliant à tous les services et d'une fidélité éprouvée, aujourd'hui paisible père de famille à Saïgon, où nous l'avons ramené sain et sauf. De guides indigènes, nous n'en usions plus depuis longtemps, car le docteur, habitué à explorer les environs, les connaissait aussi bien que les gens du pays. Nous traversâmes rapidement les marais et les rizières mûres qui nous séparaient du pied des montagnes; un sentier nous conduisit jusqu'au lit d'un grand torrent qui était le lieu de notre première halte, et d'où nous nous orientons habituellement pour commencer nos ascensions. De là, nous lançant dans la forêt, nous gravîmes lentement des pentes escarpées, arrêtés çà et là par un précipice, ou par un de ces immenses rochers à pic qui s'étagent et forment comme de gigantesques escaliers sur les flancs de la montagne. La forêt avait déjà changé d'aspect, l'air était plus vif, nous dominions toutes les vapeurs de la plaine. Nous gagnâmes une arête inclinée que nous continuâmes à gravir, et nous parvînmes à un terre-plein de quelques mètres carrés, parfaitement favorable pour la halte du déjeuner.

Après avoir pris un instant de repos, il fallut nous mettre à la recherche d'eau, rare à pareille hauteur et dans cette saison. Heureusement nous nous trouvions tout près du lit d'un torrent à sec; en fouillant au milieu des rochers, nous finîmes par découvrir, conservée à l'abri du soleil et du vent, une petite nappe d'eau fraîche et limpide, qui, pour comble de bonheur, contenait quelques anguilles de montagne, petites, mais délicieuses. L'eau étant peu profonde, il nous fut facile d'en pêcher quelques-unes. Pendant que nous nous livrions à cette occupation, à la fois agréable et rafraîchissante, notre tagal Luiz avait allumé du feu; en un instant les anguilles furent grillées et servies sur une belle feuille de bananier, à côté de notre provision de riz à la laotienne. Nous terminâmes notre repas en cueillant quelques bananes sauvages, et nous cherchâmes à nous orienter de notre

mieux et à trouver un chemin praticable pour mener à bonne fin notre excursion si bien commencée. Le Dr Thorel, grimpé sur un arbre où il avait aperçu une fleur rare, interrogeait l'horizon; j'entendis une exclamation de joie : il avait entrevu, au milieu du feuillage, le sommet que nous désirions atteindre; nous étions en bonne route.

Nous repartîmes avec une nouvelle ardeur, et après une longue marche et bien des efforts, nous nous trouvâmes engagés sur une arête étroite, si étroite qu'il nous était par moments impossible d'y passer deux de front. Armés du grand couteau qui ne quitte jamais le Laotien habitant les forêts, il fallut tailler à droite et à gauche pour nous ouvrir un passage. Il nous semblait pourtant que nous suivions une sorte de sentier sur lequel d'autres avaient marché ou plutôt rampé avant

nous. Aussi avançons-nous l'œil au guet et le fusil armé, prêts à toute rencontre. Tout à coup un paon, égaré à ces hauteurs, s'envole devant nous; nous le laissons aller, le lieu n'étant pas favorable à la chasse. Nous gravissons alors une espèce d'escalier d'où les cailloux, détachés par notre marche, vont rouler à droite et à gauche dans les précipices. Mais voilà qu'un amas de broussailles desséchées nous barre tout à coup le passage. Nous approchons avec précaution et bientôt nous avons sous les yeux l'explication de notre sentier. Ces broussailles formaient une bauge de sanglier, heureusement pour nous abandonnée, car ce n'eût pas été chose facile de conquérir la place, si elle eût encore été gardée par ses anciens hôtes. Au delà l'arête devenait de plus en plus aiguë; les rochers, ébranlés, n'étaient soutenus que par les lianes qui



A la chasse aux paons. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

les enserraient; nous continuâmes à grimper, nous accrochant aux pierres et aux plantes.

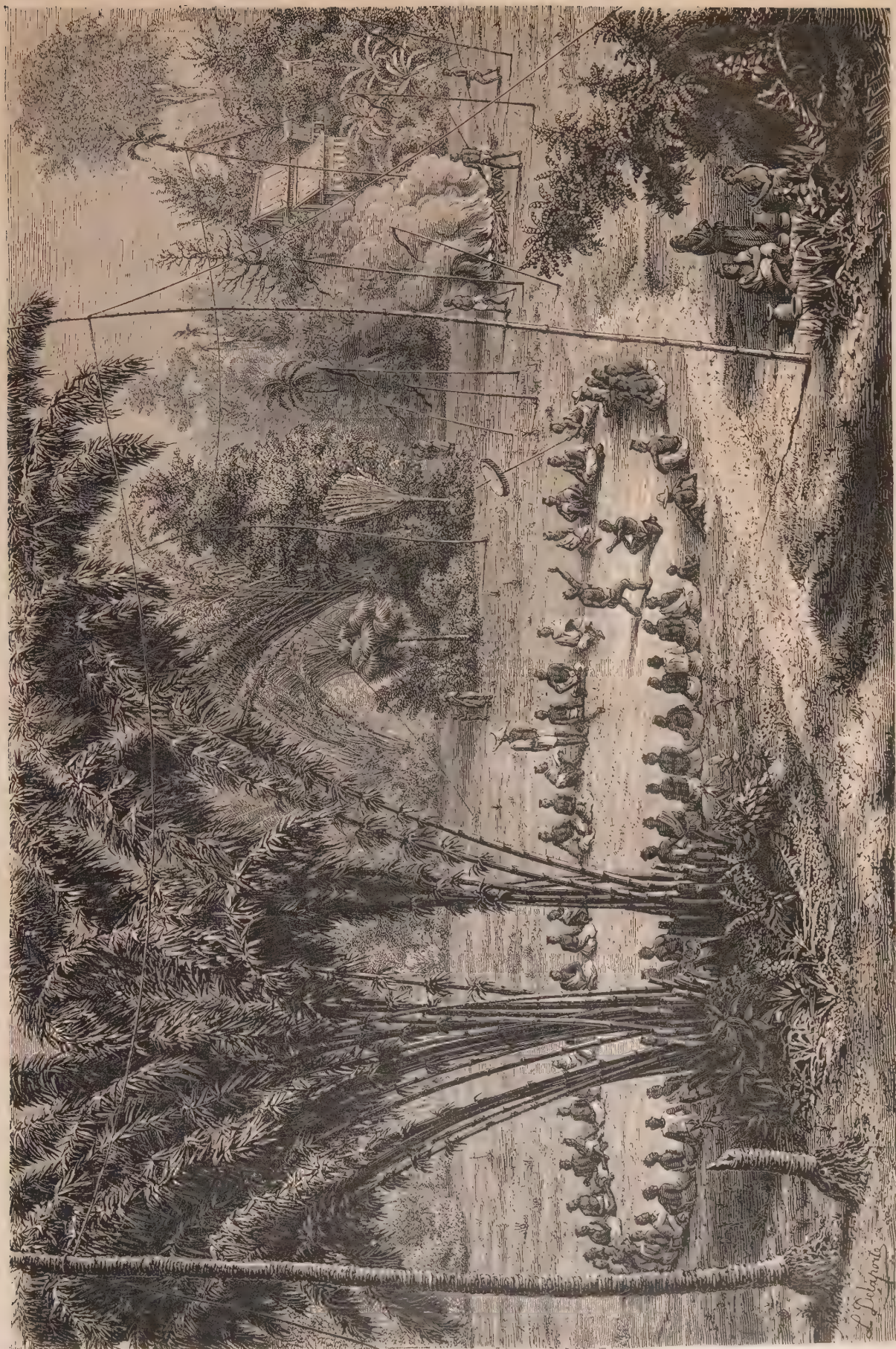
Enfin nous parvînmes au sommet. A droite, le rocher sur lequel nous nous asseyions était taillé à pic; à gauche, il formait une pente abrupte de grès rougeâtre, sur lequel apparaissaient de rares plantes grimpantes échappées des fissures.

Notre observatoire était excellent, mais périlleux. Nous étions exposés, d'un côté, à tomber de soixante mètres de hauteur sur les sommets des arbres de la forêt, de l'autre, à rouler de rocher en rocher à une profondeur beaucoup plus grande encore. Devant nous se dressait un quartier de rocher, surmonté d'un banian qui couronnait de son feuillage cette pointe inaccessible. De ce sommet la vue que notre regard embrassait était splendide : à nos pieds la ville de Bassac, des cases, quelques pagodes à peine visibles

et noyées dans la verdure; plus loin, l'immense plaine sillonnée par le grand fleuve, et çà et là les rizières jaunissantes se détachant au milieu du vert foncé de la forêt. Sur l'autre rive du fleuve, nous apercevions encore les grands bois, puis les montagnes d'Attopeu dominées par le beau pic auquel les indigènes ont négligé de donner un nom, et que M. Garnier eut l'heureuse idée de nommer Pic de Lagrée. Puisse ce nom lui être conservé, et rappeler aux colonisateurs futurs de ces belles et riches contrées le souvenir de l'homme excellent et regretté qui, au prix de sa vie, leur en a ouvert le premier la route! Derrière nous s'étendait le rideau des autres montagnes de Bassac, dont les plus hauts sommets surpassaient à peine de quelques centaines de mètres celui que nous avions gravi.

L. DELAPORTE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Jeux funéraires au Laos : La lutte. — Dessin de M. Delaporte d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V (suite).

Chasses en plaine et en montagne. — Cérémonies funèbres au Laos. — Quelques mots sur les monuments khmers.

(Texte par M. L. Delaporte.)

Le Dr Thorel, qui jamais encore n'était parvenu à une pareille élévation, ne pouvait contenir sa joie en pensant qu'il allait rapporter le soir une riche moisson de plantes nouvelles. Pour moi, j'étais déjà en train de prendre le croquis rapide, qui devait nous rappeler plus tard cette pénible mais charmante excursion. Luiz tenait aussi à honneur de faire partie du paysage ; il s'était adossé au rocher, ayant à ses pieds sa chasse du jour, une espèce de petite panthère assez rare dans le pays.

L'ascension avait été pénible, la première partie de la descente fut plus dangereuse encore. Nous n'en vîmes pas à bout sans y laisser quelques lambeaux de nos vêtements, et même de notre peau. Une fois arrivés à notre halte du déjeuner, nous coupâmes par une route plus rapide que celle que nous avions prise le matin.

Si la boîte du naturaliste était bien remplie, nos gibecières en revanche étaient tort plates. Tout en pressant notre marche, le docteur nous fit remarquer un tronc d'arbre énorme, celui d'un magnifique banyan qui portait, nous assura-t-il, de quoi régaler toute la ville de Bassac au moins. Il n'exagérerait pas, car un essaim, une nuée de pigeons verts s'envola à notre approche, et, après quelques évolutions dans les airs, vint se reposer sur les branches élevées de l'arbre. Le sol était jonché de petits fruits dont les pigeons sont extrêmement friands, et il en tombait à chaque instant sur nos têtes quelques-uns détachés par le picotement des oiseaux.

Avec un peu de patience, nous réussîmes à abattre une demi-douzaine de pigeons, puis nous nous hâtâmes de sortir de la forêt, et nous arrivâmes à notre campement, harrassés, mais enchantés de notre journée.

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 305.

Le lendemain, pendant que nous achevions notre déjeuner, nous reçûmes une nouvelle visite du jeune Laotien qui m'avait fait passer récemment une si intéressante soirée. Nous l'invitâmes à prendre avec nous une tasse de café, boisson inconnue au Laos, où le café n'est pas cultivé, bien que le climat soit très-favorable à son développement. Puis notre visiteur m'engagea à prendre mon album et à venir faire une promenade avec lui.

Nous suivîmes un sentier ombragé parmi les jardins, et après quelques détours nous nous trouvâmes bientôt en face d'une grande place couverte çà et là de cendres et de débris de feux. Derrière un bouquet de hauts bambous, une cinquantaine d'hommes, assis en rond dans une espèce d'amphithéâtre, entouraient deux lutteurs déjà aux prises et semblaient prendre le plus vif intérêt à la

lutte commencée. A quelques pas de là, trois hommes ranimaient la combustion d'un feu qui s'éteignait faute d'aliments. Quelques bonzes, drapés dans leurs grandes pièces d'étoffe jaune, regardaient la pagode ou regardaient de loin ce spectacle. Deux ou trois femmes étaient assises à terre, au milieu de paniers de fruits et de grandes bouteilles de grès pleines de vin de riz, rafraîchissements tout prêts pour les spectateurs ou les lutteurs échauffés.

Au milieu des assistants, un Laotien, vêtu d'un langouti et d'une veste de soie de couleur éclatante, s'abritait sous un parasol porté par un enfant assis derrière lui. Ce personnage semblait encourager vivement l'un des lutteurs, pendant qu'une partie de l'assemblée prenait parti pour l'adversaire. La lutte était sérieuse. On avait ouvert les paris, et de fortes sommes étaient engagées de part et d'autre. Nous nous assîmes à peu de distance pour suivre dans tous ses dé-



Tête à quatre faces du mont Crôm. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

tails cette scène pleine d'animation. J'admirais la souplesse des deux lutteurs, robustes gaillards exercés à ce jeu depuis leur enfance ; j'étais charmé de l'adresse avec laquelle ils s'évitaient ou cherchaient à se surprendre. Parfois, fièrement campés l'un devant l'autre, ils se regardaient en pleins yeux, dessinant à peine quelques mouvements de hanches ou d'épaules ; ou bien, on les voyait gambader d'un bout à l'autre

du cirque, en prenant des poses de théâtre, mais non sans s'appliquer parfois quelque vigoureux coup de poing qui faisait rougir leur peau bronzée par le soleil.

Mon compagnon m'apprit que nous assistions à une cérémonie funèbre du pays. Au Laos on n'enterre les morts qu'après les avoir brûlés, et les funérailles d'un Laotien d'une certaine importance s'achèvent rare-



A la chasse sur une crête de montagne, près Bassac. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

ment sans un spectacle de ce genre, à la suite et sur le lieu même de la crémation du défunt.

Suivant la coutume du pays, le cadavre du mandarin laotien, auquel ses amis rendaient les honneurs funèbres, avait été conservé plusieurs jours dans son cercueil à la maison mortuaire. Les parents, les amis s'étaient réunis. On avait pour se consoler beaucoup mangé et beaucoup bu.

Les Laotiens ne redoutent pas la mort outre mesure. La grande crainte, la grande préoccupation, c'est qu'après le trépas les esprits ne s'emparent de l'âme du trépassé, et ne lui jouent de vilains tours. Pendant le jour, les esprits ne font guère de tentatives, mais la nuit ils sont plus audacieux, et il est, paraît-il, fort difficile de se mettre à l'abri de leurs atteintes. Pourtant, avec de nombreuses prières, et surtout en

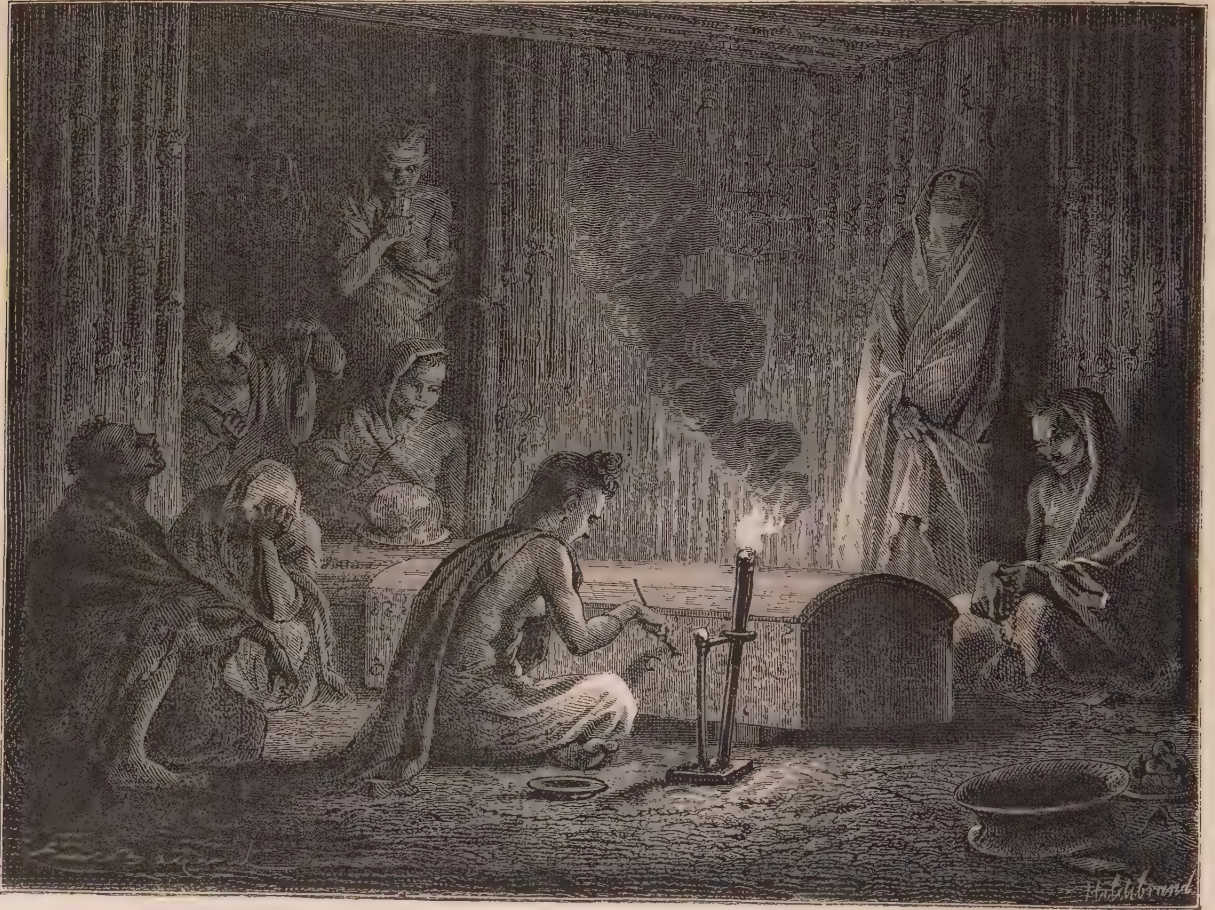
faisant un grand tapage, on parvient généralement à conjurer leur maligne influence.

On convoque donc les bonzes du voisinage qui, assis autour de la bière, psalmodient leurs prières. Le jour, et surtout la nuit, toute la famille veille avec eux. Les femmes s'occupent à orner le cercueil de fleurs ou de petits ouvrages en cire pour rendre la combustion plus facile. Les hommes, armés de gongs, de tam-tam et de tous les instruments qu'ils ont pu rassembler, accompagnent, le plus bruyamment possible, les prières des bonzes.

Lorsque le jour fixé pour la dernière cérémonie est arrivé, de grand matin le tapage redouble, comme

pour appeler les parents et les amis qui arrivent en habits de fête. On se dispose à transporter le cadavre au lieu où il doit être brûlé en grande pompe. C'est ordinairement une place consacrée à cet usage dans le voisinage des villages importants.

En tête du cortège marchent les bonzes, le plus vieux le dernier. Puis vient le cercueil, porté sur les épaules d'une dizaine de jeunes gens, et surmonté d'une espèce de dais en bambous, orné de fleurs et de feuillages, qui doit brûler aussi sur le bûcher. Les hommes suivent, le plus riche ou le plus important des parents du mort en tête. Enfin, arrivent les femmes et les enfants, portant de longs bam-



La veillée mortuaire dans une famille pauvre. — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. L. Delaporte.

bous ornés de banderoles de toutes couleurs qu'on fixe en terre pendant la crémation.

On aperçoit de loin, aux alentours du bûcher, des mâts en bambous, ou de vieux troncs de palmiers aux sommets desquels sont tendues de longues lianes qui forment comme une barrière aérienne pour arrêter une dernière fois les méchants esprits.

Le bûcher est dressé à une des extrémités de la place. Il se compose de morceaux de bois d'égale longueur disposés avec soin en couches entrecroisées, et il s'élève à la hauteur des épaules, de sorte que les porteurs passant moitié d'un côté, moitié de l'autre, y déposent le cercueil sans aucun effort. Les hommes

se rangent tout autour, et les femmes se tiennent un peu en arrière. Les bonzes récitent leurs prières, et reçoivent encore une fois les offrandes que les parents du défunt ne manquent pas d'apporter pour eux et leur pagode; puis le chef des bonzes monte sur le bûcher, et là, debout, les mains étendues au-dessus du cercueil, il prononce à haute voix une dernière prière.

Dès qu'il est descendu, on met le feu aux matières résineuses placées sous le bûcher. Un brillant jet de flammes s'élance et entoure le cercueil. Les ornements sont consumés les uns après les autres, le bûcher s'affaisse, le cercueil disjoint laisse échapper le cadavre

à demi brûlé ; quelques hommes, armés de longues perches, le maintiennent tranquillement au milieu des flammes ; personne dans l'assistance ne manifeste à cette vue la plus légère émotion. On laisse ainsi la combustion s'accomplir, et on ne touchera plus à ces restes humains de toute la journée. Les femmes s'éloignent, et les hommes suivent le président de la cérémonie qui va leur offrir le spectacle d'une lutte en l'honneur du défunt.

Le lendemain, quand les cendres seront refroidies, la famille du mort viendra recueillir ses os, les renfermera dans une urne et les enfouira dans la terre. On marquera la place par un petit monument en pierre ou par un simple poteau en bois sculpté.

Les Laotiens n'ont pas de cimetières ; chacun enterre les ossements de ses parents dans l'endroit qui lui convient, ordinairement auprès des habitations. L'entourage des pagodes est réservé aux bonzes et aux gens

riches. On élève quelquefois des pyramides ou des pagodes comme monuments funéraires des princes : la plupart des grands édifices dont nous avons admiré les ruines au Laos, passent dans la tradition pour avoir été construits au temps de la splendeur du pays, soit sur les tombeaux mêmes des bonzes célèbres ou des rois de la contrée, soit seulement en souvenir de leur mort.

Cependant le temps s'écoulait, et le bruit vague d'une révolte au Cambodge croissait chaque jour. Une bande d'insurgés était venue jusqu'à Stung Treng pour s'emparer de la commission française, peu de temps après notre départ. Une troupe nombreuse battait la campagne sur la frontière de la province de Bassac.

Déjà le roi se préparait à faire partir ses objets précieux et ses femmes. Chaque jour nous devenions plus inquiets sur le sort de M. Garnier, lorsqu'un matin une petite barque accosta en face de notre campement,



Convoi funèbre d'un riche Laotien. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

et nous fûmes aussi charmés que surpris de l'en voir sortir en parfait état.

Nous recevions en même temps des nouvelles rassurantes du commandant de Lagrée et de ses compagnons. Le commandant, atteint au milieu des forêts d'un violent accès de fièvre pernicieuse, n'avait échappé à la mort que grâce aux soins pressés et à la médication énergique du docteur Joubert, et la petite expédition, qui traversait à dos d'éléphant les forêts de la rive gauche du Mékong, allait nous arriver incessamment.

Le 4 décembre, nous étions de nouveau tous réunis dans le campement de Bassac : les voyageurs nous racontaient les péripéties de leur tournée.

Dès le début, le docteur Joubert avait fait d'intéressantes observations géologiques. Grâce à la baisse des eaux, il avait pu voir à découvert la magnifique chaus-

sée basaltique qui s'étend sur une grande surface plane au pied de la chute du Sé Don. Puis il avait rencontré d'immenses champs de lave, et reconnu plusieurs cratères de volcans éteints, dans des parages où l'existence n'en avait jamais été signalée. En passant à travers des forêts sauvages peuplées de nombreuses bêtes féroces, nos chasseurs s'étaient rencontrés face à face avec un des plus redoutables animaux du pays, le rhinocéros, dont jusqu'alors nous n'avions aperçu que les traces.

Puis les voyageurs avaient été bien reçus à Attopeu, chef-lieu de la province, et jolie ville assise sur le bord du Sé Cong, qui charrie de la poudre d'or dans ses eaux. De là ils avaient fait une excursion de quelques jours chez les sauvages habitant les sommets des montagnes les plus rapprochées. Ils avaient ensuite redescendu la rivière, et, contournant par le sud

le massif montagneux dont le centre est impénétrable, ils avaient achevé d'en parcourir la circonférence.

Rien ne nous retenait plus à Bassac, que la lenteur habituelle avec laquelle on préparait nos barques. Pour occuper nos dernières journées, nous fîmes encore quelques parties de chasse dans le nord de la plaine, que nous avions peu visité jusqu'alors. Le paysage n'est pas séduisant de ce côté; la forêt s'y trouve entremêlée de grands espaces où il ne pousse que de hautes herbes sèches, au milieu desquelles il est difficile de se frayer un passage.

C'est dans une de ces chasses que mes compagnons virent pour la première fois un serpent boa d'une taille extraordinaire. Autant que nous en pûmes juger, il avait trois mètres de longueur.

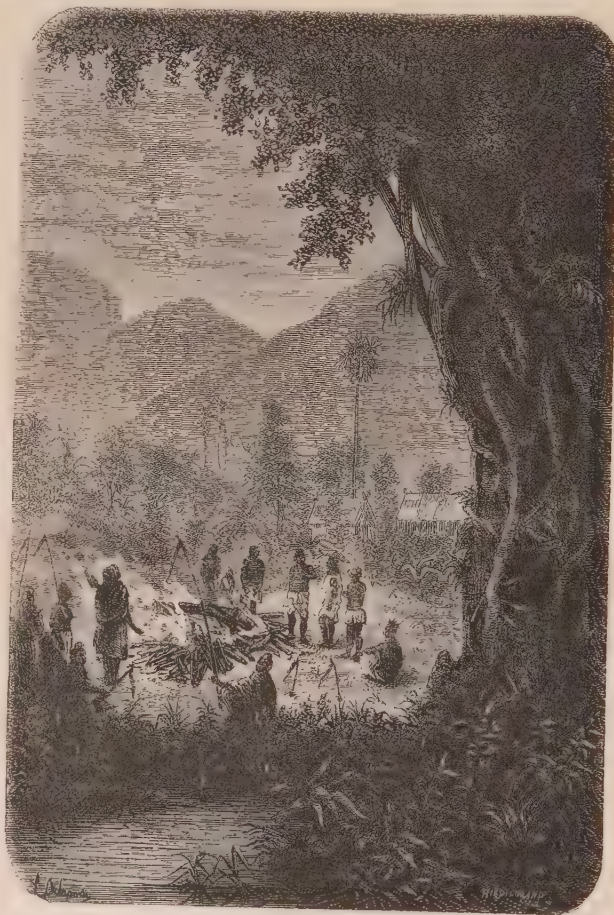
A notre approche, l'animal se glissa rapidement dans les herbes et disparut. Mes camarades, qui ne l'avaient aperçu que de loin, n'eurent pas l'occasion de connaître cette fois l'émotion que peut causer un pareil animal vu d'un peu près. Quant à moi, j'en avais déjà fait l'expérience. C'était la seconde fois que je me trouvais en face d'un reptile de cette dimension, et les circonstances qui accompagnèrent ma première rencontre sont assez singulières pour mériter d'être racontées.

Pendant mon séjour en Cochinchine, je fus embarqué sur la canonnière *la Mitraille*, commandée par le capitaine Brueyre-Dellorier, aussi charmant homme du monde qu'officier distingué. Durant une de nos stations à Baria, m'étant trouvé indisposé, j'allai prendre quelques jours de repos au chef-lieu de la province. Je fus reçu chez l'officier qui la gouvernait alors, M. le lieutenant de vaisseau Mourin d'Arfeuille, connu de toutes les personnes qui ont voyagé en Cochinchine pour sa gracieuse hospitalité autant que pour son audace extrême et son adresse rare à la chasse des bêtes fauves. Quand je fus à peu près rétabli, nous entreprîmes un jour l'ascension des montagnes de Baria. En approchant du sommet, nous avançons au milieu d'épaisses broussailles, marchant à la file. Par hasard je me trouvais à la tête de notre petite colonne,

le fusil en main, prêt à tirer un magnifique coq sauvage qui s'était levé à notre approche. Dans un regard rapide jeté à mes pieds, j'aperçus, étendu en travers du sentier, une sorte de tronc d'arbre que j'enjambai sans plus de précaution. Un soldat qui me suivait en fit autant : mais, au moment où l'un des Annamites qui venaient derrière allait franchir à son tour l'obstacle qui nous avait si peu arrêtés, nous l'entendîmes pousser un cri étranglé. Aussitôt nous détournons la tête, et nous voyons ce malheureux immobile, la jambe encore en l'air et la figure toute bouleversée, tandis qu'un énorme boa relevait lentement ses anneaux jaunâtres et se retirait presque

dans notre direction, en se retournant d'un air assez peu rassurant. M. d'Arfeuille, plus habitué que nous à de pareilles rencontres, nous criait bien de tirer; mais nous étions tellement émotionnés par cette scène inattendue, que le monstre eut le temps de disparaître dans les broussailles avant que nous n'eussions tenté d'empêcher sa retraite.

La veille du jour fixé pour le départ de Bassac je fis une dernière excursion aux ruines de Wat Phou, que je ne quittais qu'à regret. Le fusil sur l'épaule, je suivis les chaussées qui entourent encore aujourd'hui d'immenses pièces d'eau situées dans la plaine, au pied du monument. De tous côtés, de magnifiques grues Antigone s'envolaient à mon approche en agitant les roseaux. J'entrai bientôt dans la forêt, et, arrivé



Crémation d'un Laotien pauvre. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

au bout de l'allée principale, je gravis le long et rapide escalier qui mène au sanctuaire, situé à une grande hauteur sur le flanc du rocher. Dans leurs monuments, les Khmers, sans doute par suite de quelque idée religieuse, construisaient toujours des escaliers d'autant plus rapides, avec des marches d'autant plus étroites qu'on s'approchait davantage du saint des saints de l'édifice, dont l'accès était ainsi rendu réellement difficile.

Arrivé au sommet, je me mis de nouveau à fouiller parmi cette luxuriante végétation, craignant toujours d'avoir laissé passer quelque chef-d'œuvre inaperçu. Que de beautés disparues en effet! Que de richesses

recouvertes par les sables des torrents ou les feuilles mortes de la forêt et foulées aux pieds seulement par la bête fauve ou par l'indigène ignorant, qui regarde ces merveilles de l'art d'un œil aussi indifférent que le rocher brut d'où elles ont été tirées ! Du sanctuaire je grimpai sur une pente escarpée jusqu'à la fontaine sacrée. Cette petite source se trouve dans une anfractuosité en forme de grotte, au-dessous d'un immense rocher se dressant à pic derrière le sanctuaire. L'eau qui, par une permission spéciale du ciel, y coule toute l'année, même dans le fort de la sécheresse, suinte goutte à goutte et parvient à peine à remplir un petit réservoir dans lequel le pèlerin fatigué peut se désaltérer.

Après avoir trempé mes lèvres dans cette eau fraîche et limpide, je m'étendis à l'ombre du rocher, la tête appuyée sur une vieille pierre admirablement fouillée qui gisait devant la grotte. Je-

tant les yeux autour de moi, sur les ruines qui m'entouraient, mon esprit se reporta aux jours que nous

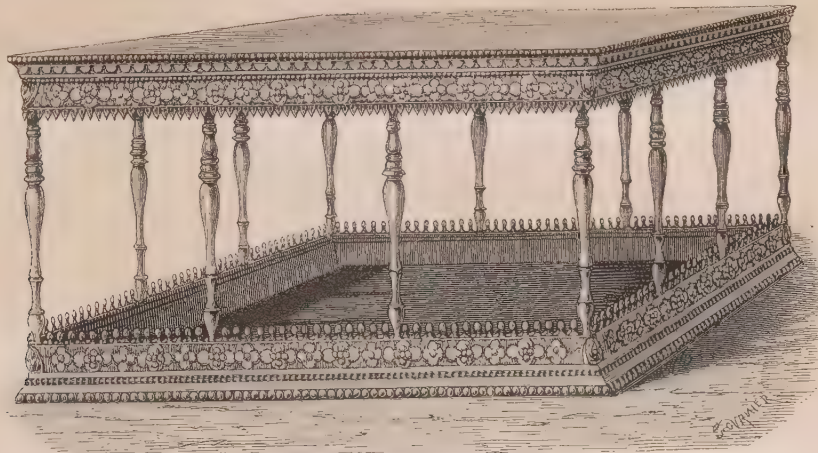
avions employés à visiter Angkor la grande, ce monde de colonnes brisées, de tours et de statues demi-écroulées, cette antique forêt de pierres, restes inanimés, se cachant au milieu d'une nouvelle forêt vivante, dont les racines qui l'enlacent et les troncs qui la couvrent de leurs débris avancent chaque jour la destruction.

Quelle grandeur de conception, quelle richesse, quelle beauté d'ensemble, et en même temps quelle perfection et quelle variété de détails dans ces immenses monuments !

Pour moi, je l'avoue, jamais je n'ai ressenti une émotion plus profonde que le jour où, après avoir traversé la forêt d'Angkor, je me trouvai tout à coup en face de la belle colonnade qui forme comme une sentinelle avancée pour prévenir le voyageur qu'il va se trouver en présence d'un chef-d'œuvre ;



Coffre servant à renfermer les livres sacrés dans les pagodes.
Dessin de F. Thérond d'après M. L. Delaporte.



Tablette servant à déposer les offrandes. — Dessin de E. Thérond d'après M. L. Delaporte.



Dragon creusé, servant de réservoir d'eau consacrée. — Dessin de M. L. Delaporte.

ce jour où, pénétrant à travers le premier péristyle, je découvris, encadrée par les colonnes d'un portique, la vaste avenue de palmiers au bout de laquelle s'élevaient au milieu du feuillage les longues colonnades

et les hautes tours de la merveilleuse pagode d'Angkor Wat.

Sans m'étendre longuement sur ces ruines si bien décrites par M. Garnier, mais jamais trop vantées, et admirables à tant de points de vue, qu'il me soit permis, au moment où nous allons quitter pour toujours ces vestiges d'une civilisation artistique si avancée, de rappeler ici quelques-unes des impressions personnelles que m'inspiraient la vue et la comparaison de ces beaux monuments khmers.

A Angkor Tom, au milieu de ces amas de décombres qui marquent la place de l'immense ville transformée en forêt, nous avons été frappés, à la vue des

monuments les plus anciens, par le grandiose et l'étrangeté des formes. L'homme et les animaux y jouent le principal rôle.

Dans le monument de Baïon, la figure humaine, ou plutôt la figure d'un dieu, ornée de colliers, de diadèmes et recouverte d'une espèce de tiare, se reproduit plus de deux cents fois avec des dimensions souvent prodigieuses, et entre seule dans la composition des quarante-deux tours, dont quelques-unes dépassent vingt mètres de hauteur. La base de chaque tour est en effet formée par quatre têtes colossales se reliant par les côtés, et couronnées de leurs diadèmes. La pyramide qui les surmonte n'est autre chose qu'une grande



Cérémonie religieuse de l'investiture du roi d'Oubôn. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

tiare embrassant les quatre diadèmes et se terminant par une flèche. Dans les portes d'entrée de la ville, les trois tours, formées également de têtes humaines, sont flanquées de six éléphants plus grands que nature engagés en cariatides et portant des guerriers sur leurs têtes. Les dragons à sept et à neuf têtes sont employés fréquemment dans cette architecture ; on les trouve à tous les angles principaux des édifices, on les retrouve encore aux cinq entrées de la ville, où ils atteignent plus de cent mètres de longueur. Leur corps interminable est alors supporté par de longues files de géants, de singes ou d'animaux fantastiques.

A Angkor Wat, au contraire, l'étrange a disparu,

l'art s'est épuré, partout on admire le goût, la finesse, la perfection. Le monument situé hors de la ville s'étend sur un développement immense. Conçu et exécuté avec le même art et le même ensemble que Baïon, la main d'œuvre y est encore plus achevée ; l'ornementation est répandue avec une profusion inouïe et toujours avec un goût irréprochable.

Ces deux monuments appartiennent sans doute au même art, mais dans le second les faces humaines, les grands géants, les animaux plutôt bizarres que beaux ont disparu comme base principale de décoration, et ne se retrouvent que dans les bas-reliefs et comme ornements secondaires. Les colonnes sont devenues plus

sveltes, les tours sont plus élancées; elles sont toujours surmontées de pyramides en forme de tiaras, mais l'aspect en est complètement modifié. Les quatre faces des tours sont maintenant accusées seulement par d'élégantes consoles superposées, en retrait les unes sur les autres, et supportant chacune trois petites pyramides aiguës. Ces consoles sont reliées entre elles par des pilastres angulaires, disposés circulaire-

ment et terminés par de petites pyramides qui se raccordent avec celles des consoles et forment ainsi une légère couronne dentelée à chaque étage.

Les galeries sont plus spacieuses, les escaliers et les portes plus larges, ornés seulement de lions de grandeur naturelle. Les voûtes sont plus perfectionnées. Les cours intérieures, qui n'existent pas dans l'autre monument, sont ici d'un effet remarquable, tou-



Incendie sur les bords du Sé Moun. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

tes entourées de riches colonnades chargées d'ornementations à chaque encoignure.

Il est facile de voir que les portes et les chaussées d'Angkor Tom et les tours à faces humaines de Baïon sont les produits d'un art jeune encore et d'une civilisation dans laquelle le merveilleux et le grandiose tenaient la première place. Angkor Wat au contraire est le résultat d'un art plus épuré, plus avancé; c'est l'ex-

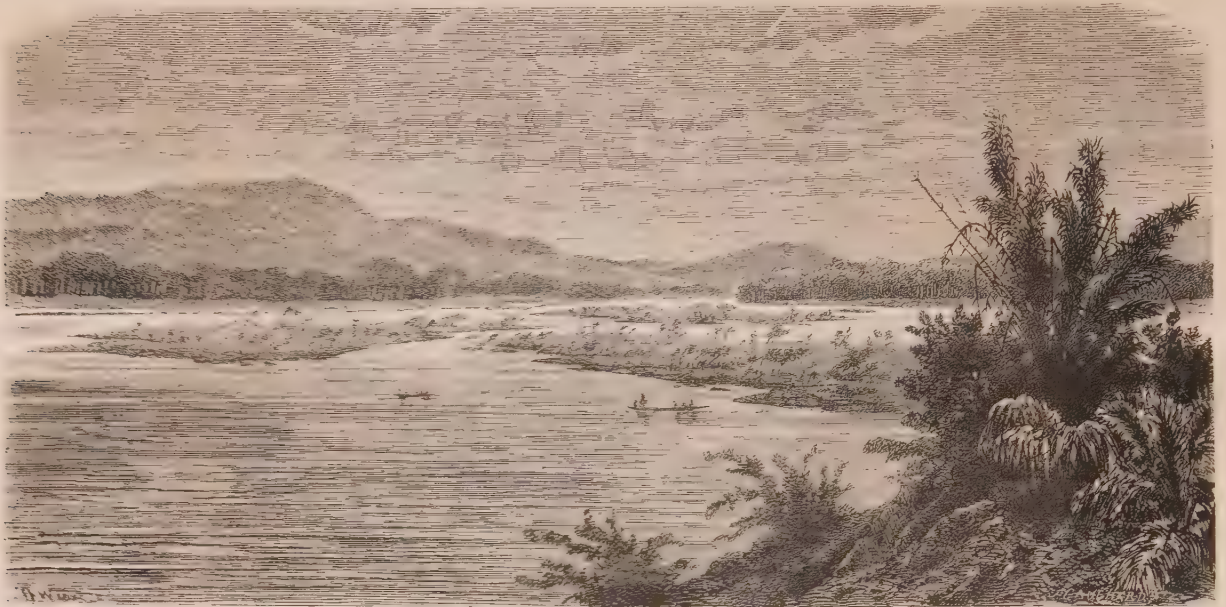
pression la plus accomplie de l'ancienne architecture cambodgienne. D'ailleurs ce que les artistes ont cherché en construisant ces monuments, semble avoir été uniquement l'effet décoratif; ils l'ont parfaitement atteint au moyen de ces longues colonnades étagées et de ces tours innombrables qui s'élancent dans un ciel toujours bleu, dépassant de toute leur hauteur les magnifiques palmiers qui les entourent.

Ce qu'il y avait de plus remarquable à Wat Phou, c'était la beauté des sculptures couvrant les murailles du sanctuaire. Elles sont admirablement conservées et ne le cèdent en rien à ce que nous avons vu de plus parfait en ce genre à Angkor.

Si nous avons pu admirer déjà la variété, l'animation de nombreux bas-reliefs, qui reproduisent avec un grand naturel les scènes de toute sorte, de paix, de guerre, des promenades triomphales, des tableaux de la vie d'intérieur, du ciel, de l'enfer, nous avons pu reconnaître que c'est surtout dans la sculpture d'ornementation que les Khmers ont excellé et ne craignent aucun rival. La délicatesse, le fini avec lequel ils savaient fouiller la pierre pour y représenter des fleurs, des oiseaux, des animaux, des arabesques les plus variées n'ont été dépassés nulle part. Pour la représentation de la forme humaine ils n'ont pas atteint le même degré de perfection. Les connaissances anatomi-

ques leur manquent. Les têtes sont parfois belles ; le corps et les membres ne sont que des enveloppes bien remplies sous lesquelles on ne devine ni veines, ni muscles.... Les mains et les pieds sont généralement mal faits et les doigts sont presque toujours d'égale longueur.

Cependant il nous a été donné d'admirer quelques statues vraiment belles. La plus remarquable est celle du fameux dieu à quatre faces du mont Crôm, près d'Angkor. Un quadruple tronc dont les huit bras ont eu presque tous le sort de ceux de la Vénus de Milo, porte quatre faces réunies et terminées par une espèce de diadème ou casque élevé. Ces quatre faces placées à angle droit sont à peu près identiques. Elles reproduisent en l'idéalisant un type que nous avons plusieurs fois remarqué au Laos et au Cambodge. La tête est celle d'un homme jeune, nez un peu arqué, front droit, bouche fine, les yeux à peine bridés et bien



Le Mékong en face du pont de Ban Moun. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

ouverts, la lèvre supérieure ornée d'une petite moustache retroussée, l'air à la fois noble et fier. De face et de profil cette tête est très-belle et fut le plus grand honneur au sculpteur inconnu qui l'a conçue, dans un pays où il n'avait sous les yeux pour modèles que des types d'un ordre moins élevé (voy. p. 312).

La statue du roi Lepreux, assis à la manière laotienne sur son piédestal, ne manque ni de beauté, ni de noblesse dans l'attitude (voy. p. 75 et 76). La vieille tête du roi, qui, suivant la légende, aurait entrepris la construction de Wat Phou, est aussi digne d'attirer l'attention de l'artiste. Toutes ses lignes, assez conformes aux règles de la statuaire, y dérogent cependant en un point qui choque les yeux et leur donne un air étrange : je veux parler de la longueur démesurée des oreilles. Ce développement excessif n'est pas un embellissement : c'est un attribut particulier

un des nombreux signes qui doivent distinguer le Bouddha prédestiné.

Bassac possédait aussi son chef-d'œuvre dans ce genre ; c'était une très-vieille tête, détachée de son tronc, mutilée, et qu'on conservait soigneusement dans une petite pagode. Cette vieille tête représentait bien le Bouddha tel que le comprennent les Laotiens et tel que leur religion le leur montre, toujours élevé sur un autel et contemplant de là avec un air de paternelle bonté, qui n'exclut pas une certaine majesté, la foule des fidèles qui viennent lui rendre leurs hommages (voy. p. 79). Cette tête me rappelait aussi certains types qui se rencontrent dans le pays.

Le 25 décembre nous quittons enfin Bassac.

Le 7 janvier 1867, nous arrivâmes à Oubôn, d'où M. Garnier repartit presque immédiatement (voy. p. 82).

Oubôn. — Sculptures sur bois au Laos. — Cérémonie de la consécration du roi. — Incendie sur les bords du Sé Moun. — Pêche et chasse. — Tourbillons et rapides. — Radeaux sur le Mékong.

La ville d'Oubôn fut pour nous, dès l'arrivée, un séjour des plus agréables. Nous jouissions d'une température délicieuse, d'un logement superbe et d'une table parfaitement servie. Le roi et les personnes de sa famille nous entouraient d'attentions.

La ville est assez grande pour une ville laotienne. Les maisons, belles et spacieuses, sont construites au milieu de vastes jardins; les pagodes sont riches et très-ornées, entourées pour la plupart de rangées de hauts palmiers plusieurs fois séculaires et d'immenses banians, arbre sacré, qui vit, dit-on, des milliers d'années, et qui, avec ses branches retombant jusqu'à terre pour y prendre racine et former de nouveaux troncs, fait à lui seul toute une forêt.

Le roi signala au commandant de Lagrée une vieille cage d'éléphant en bois dur, très-finement sculpté et jadis doré. Les guerriers qu'elle contenait s'y trouvaient protégés sur les côtés par deux grands boucliers en bois, et en arrière par un dossier monumental, couvert de sculptures de toute sorte, fleurs, oiseaux, arabesques, et incrusté de pierres précieuses et de morceaux de verre étamé.

Cette relique est un des plus beaux spécimens de la sculpture sur bois que nous ayons vus à Laos, où cet art est très-cultivé. Tous les Laotiens sont excellents charpentiers; ils sculptent avec goût une infinité d'objets : petits instruments usuels du ménage, fenêtres ou toits des maisons, et surtout meubles et ornements de toute sorte pour les pagodes.

On nous montra aussi à Oubôn une de ces petites loges ou guérites dans lesquelles les bonzes pieux se confinent parfois des mois entiers pour prier, et, entre



Port de Pak Moun. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

autres objets finement travaillés, de petites tablettes destinées à recevoir les boules de riz qui chaque matin sont déposées en offrande sur les autels, et plusieurs de ces coffres où sont renfermés les livres sacrés, écrits sur des feuilles de palmier tallipot. Nous remarquâmes encore une espèce de grand dragon en bois doré et sculpté, suspendu aux colonnes de l'un des bas côtés de la pagode principale. Le corps du dragon, creusé intérieurement et formant comme une grande auge, sert, dans certaines pratiques religieuses, de réservoir d'eau bénite. Quelques-uns de ces dragons sont d'une dimension considérable. Nous en vîmes plus tard, à Luang Prabang, un de quinze mètres de longueur (voy. p. 336 et 327).

Le roi d'Oubôn était tout récemment installé à sa résidence, et n'avait pas encore reçu la consécration religieuse. Cette fête se préparait; elle devait avoir

d'autant plus d'éclat, que jusqu'à ce jour la province n'avait été régie que par un simple gouverneur. Plus favorisé, le nouvel arrivant avait rapporté de Bangkok le titre de roi. Il devenait l'égal de son voisin de Bassac.

Deux jours à l'avance, un mandarin du palais vint nous inviter gracieusement, de la part de son maître, à honorer de notre présence la grande solennité. Les chefs du village, les notables de la province étaient convoqués, et tous les habitants invités à se réjouir de la nouvelle dignité accordée à leur souverain. Déjà la grande place était encombrée d'arrivants, les uns simples piétons, d'autres en chars à bœufs, quelques-uns avec un cortège d'éléphants. Ils campaient en plein air aux environs de notre logement, et se pressaient autour de nous, aussi curieux de voir les Européens que d'assister à la fête.

Le matin du grand jour nous fûmes assourdis par le bruit de tous les gongs, tambours et congs du pays. On se réunit autour du palais ; bientôt le cortège s'avança et défila sur la grande place. Monté sur un éléphant de grande taille, remarquable par des défenses magnifiques, le roi d'Oubôn parut, entouré de gardes à pied et à cheval, et suivi de ses grands dignitaires, montés comme lui. Vinrent ensuite des éléphants plus petits, chargés des dames de la cour. On se dirigea vers de grands hangars, dans lesquels la cérémonie devait s'accomplir, et où déjà les bonzes de la pagode royale étaient réunis en prières.

Ce fut seulement vers midi que nous nous disposâmes à aller prendre notre part de la fête, qui devait durer toute la journée. Le commandant de Lagrée était en grande tenue ; pour nous, plus humbles, nous l'accompagnions de loin en amateurs.

Nous arrivons juste au bon moment. Le gong résonne, la foule disséminée se rapproche et vient se grouper autour de l'estrade sur laquelle va se passer la scène.

Le roi, jusqu'alors assis dans l'intérieur du plus grand des deux bâtiments, se lève, et, escorté par quelques-uns des principaux de sa cour, s'avance au milieu de la plate-forme, qui nous rappelle tout à fait l'avant-scène d'un de nos théâtres en plein vent. Les bonzes le suivent et l'entourent en psalmodiant des prières, pendant qu'il se dépouille de ses vêtements, aussitôt remplacés par une pièce d'étoffe blanche. Alors les bonzes s'écartent et ouvrent passage au roi, qui vient seul se placer, le corps courbé, précisément au-dessous du grand dragon que nous avons vu dans la pagode quelques jours avant. Les prières recommencent, et le roi reçoit la douche sacrée, pendant qu'un des assistants de sa suite, placé sur le coin de l'es-



Vue du fleuve au-dessus du grand tourbillon près Phou Lan. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

trade, rend la liberté à deux tourterelles captives, voulant montrer par là que tout, jusqu'aux animaux, doit être heureux en un si beau jour.

Quand l'eau que contenait le corps du dragon est complètement écoulee sur le corps du roi, on lui apporte de nouveaux vêtements, par-dessus lesquels il s'entoure d'une grande couverture blanche, et il revient prendre sa place dans l'intérieur de la salle.

A ce moment, il nous fait prier de venir prendre part à une collation qui ne sera que le prélude d'un repas plus copieux, et de réjouissances qu'on prolongera fort avant dans la nuit.

Nous prenons place, assis ou couchés sur le plancher, suivant la coutume du pays, autour d'une natte sur laquelle on a bientôt déposé tout le service : de grands bols contenant du riz d'une blancheur éclatante, quantité de bols plus petits remplis de piments, concombres en tranche, pastèques, œufs, viande de

porc (le grand régal du pays) hachée ou coupée en petits morceaux, des bananes délicieuses, et, pour breuvage, du vin de riz de première qualité au dire des Laotiens, mais dont nos gosiers européens ne peuvent pas, malgré toute notre bonne volonté, apprécier le mérite.

Nous avons négligé une utile précaution, à laquelle pourtant nous pensions d'habitude, celle d'apporter cuiller et fourchette ; aussi éprouvons-nous quelque hésitation à suivre l'exemple de nos hôtes, qui remplacent avec la plus grande aisance ces utiles instruments par l'adresse de leurs doigts. Pendant que timidement nous nous hasardons à rouler entre nos mains notre boulette de riz, nous entendons les rires et les plaisanteries des dames de la cour, qui soulèvent curieusement le coin d'un rideau qui les cache dans l'appartement voisin, et s'égayent en observant notre embarras.

Nous trempions le bout de nos lèvres dans une petite tasse de vin de riz grande comme un dé à coudre, et nous buvons à la santé du roi, qui s'en montre très-flatté. De son côté, il nous fait remarquer qu'il est assis sur un beau tapis que le commandant de Lagrée lui a envoyé la veille. On cause quelques instants, et nous prenons congé.

Le soir, l'animation était grande dans la ville et sur la place. Le roi fit lancer quelques fusées rapportées de Bangkok. Partout les feux pétillaient; des troupes de chanteurs et de musiciens parcouraient bruyamment les chemins, et l'on rencontrait même, au milieu de la réjouissance publique, quelques Lao-

tiens ayant oublié la sobriété si remarquable de leur race.

Le surlendemain de la fête du couronnement, à l'aube du jour, le roi nous envoya des chevaux fringants pour aller visiter des salines peu éloignées d'Oubôn. Ces salines, source de richesses pour les villages environnants, sont nombreuses et disséminées sur une grande partie de la province.

Dans certains endroits bas, l'eau séjourne pendant toute la saison des pluies. Quand la sécheresse revient, cette eau, qui s'est saturée de sel, existant en grandes masses dans les couches inférieures du sol, se vaporise en déposant à terre une couche d'un sel assez



Radeau laotien franchissant un rapide. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

impur, qui est alors recueilli par les habitants et exporté dans les contrées voisines.

De retour de cette excursion, je fis mes préparatifs de départ. Le commandant de Lagrée m'envoyait redescendre le Sé Moun jusqu'à son embouchure. De là je devais rentrer dans le Mékong et le remonter dans une petite barque, le fleuve offrant en cet endroit de grandes difficultés de navigation. Mon intention était de rejoindre le reste de l'expédition, une fois les difficultés passées, à Kémarat, chef-lieu de la province voisine, où mes compagnons devaient se rendre à dos d'éléphant, en huit ou dix jours de marche.

Parti d'Oubôn le 16 janvier, je redescendis rapide-

ment le Sé Moun dans une toute petite pirogue. Je voyageai sans m'arrêter un jour et deux nuits, me laissant aller au faible courant. Ma barque, qui tirait à peine quelques pouces d'eau, glissait sur les rochers et franchissait facilement les rapides peu dangereux que nous rencontrions.

Nous voguions ainsi à la dérive, lorsque nous aperçûmes, au détour d'une pointe de rocher, une pirogue qui se dirigeait vers nous. Dans cet endroit si peu fréquenté, c'était un événement. Attirés par des gémissements étouffés qui s'échappaient du fond de cette barque, nous nous hâtâmes de la rejoindre. Une pauvre femme y était étendue, pâle et à demi morte. Son

mari nous raconta que, se trouvant près de là occupé à couper du bois dans la forêt, pendant que sa femme gardait la pirogue sur la rive, un jeune tigre s'était doucement glissé jusqu'à elle, et la saisissait déjà, lorsqu'elle poussa un grand cri. Vite il était accouru, encore chargé de branches d'arbre. L'animal, effrayé à son approche, avait heureusement lâché prise, et s'était retiré lentement dans le fourré, tandis que le malheureux Laotien portait au fond de sa pirogue sa femme sans connaissance, et se hâtait de regagner sa cabane.

Au coucher du soleil, j'étais arrivé à un endroit où nous avions tous campé quinze jours auparavant. Il y avait à peu de distance des rapides assez difficiles à franchir; il fallut s'arrêter pour passer la nuit. Les traces de notre première halte avaient disparu, remplacées par celles des nombreux animaux sauvages qui peuplaient ces forêts où le passage de l'homme est un accident assez rare.

Au milieu de la nuit, je fus tout à coup réveillé par un grand bruit; j'ouvris les yeux et j'aperçus, à peu de distance, briller un superbe incendie. Mes bateliers avaient fait du feu pour se garantir des bêtes fauves, et la flamme, s'étant étendue à un bouquet de bambous desséchés, avait bientôt gagné la forêt. L'incendie était dans toute sa beauté. Les bambous, les broussailles et les herbes sèches formaient près de terre une fournaise ardente, sur laquelle se détachaient en noir les vieux troncs élevés. Les lianes desséchées s'enflammaient et portaient parfois la flamme jusqu'au sommet des plus grands arbres, et pendant que les bambous échauffés éclataient comme le bruit d'une fusillade, quelques palmiers brûlés par le pied s'affaissaient au milieu des flammes (voy. p. 329).

L'ardeur du feu se ralentissant un peu, je me recouchai le plus loin possible du foyer, sur le bord de l'eau, car je commençais aussi à griller. Mais l'incendie en s'étendant s'éloignait peu à peu de la rivière. Je me rendormis donc tranquillement. Le lendemain, au lever du soleil, on ne voyait plus qu'une épaisse fumée dans le lointain. Sans nous inquiéter de ce qu'il deviendrait la forêt, pour laquelle ces sortes d'accidents sont habituels, nous reprîmes notre route.

Peu après, mes bateliers me demandèrent à faire halte, pour pêcher dans un endroit de la rivière qu'ils disaient être très-poissonneux. Le Sé Moun, contrairement à la plupart des rivières du pays, a des eaux d'une limpidité parfaite, et le poisson qu'on y pêche est exquis, à tel point que nulle part ailleurs je ne me rappelle avoir mangé d'aussi bon poisson de rivière. J'accédai volontiers au désir de mes rameurs, curieux d'ailleurs de savoir comment ils allaient faire la pêche, car je ne leur avais vu ni lignes ni filets d'aucune sorte. On amarra la barque au rivage, et mes Laotiens, complètement nus, se mirent à l'eau au milieu des rochers où ils se tinrent debout ou assis, et plongeant tout entiers; puis, de temps à autre, je vis sortir un bras de l'eau, et un poisson gros ou petit

lancé sur la rive tombait près de moi. Les pêcheurs se tenaient immobiles au milieu des rochers, guettant le poisson qui venait nager ou glisser sur le fond auprès d'eux; ils avaient l'adresse de le saisir dans les infractuosités de rochers où ils s'engageait sans défiance, et ne le laissaient pas glisser entre leurs mains. Je profitai de la circonstance pour prendre un bain et j'essayai, mais sans aucune espèce de succès, le procédé de pêche nouveau pour moi que je voyais si habilement employé.

A midi nous atteignîmes le grand barrage de rochers que nous avions eu tant de peine à franchir à notre premier passage. L'eau avait encore baissé; elle coulait partout, au milieu et en dessous de cet amas de grosses roches amoncelées d'une rive à l'autre. Parmi les pierres et les bancs de sables étaient quelques mares où dormaient de nombreux caïmans que nous ne dérangions pas. Nous déchargeâmes notre barque, et, après l'avoir traînée sur les rochers, nous la remîmes à flot au-dessous de l'obstacle.

Lors de notre premier passage, désirant occuper la journée que nos bateliers employaient à traverser les rapides, M. de Carné, le docteur Joubert et moi, nous nous étions dès le matin enfoncés dans la forêt pour y faire à la fois une course d'exploration et une partie de chasse. Après une heure de marche nous nous engageâmes dans de hautes broussailles, où nous ne tardâmes pas à nous trouver séparés. Au moment où je m'y attendais le moins, je débouchai dans une clairière couverte d'une herbe fine et touffue, ombragée de grands arbres disséminés et traversée par le plus joli petit ruisseau qui se pût voir. C'était un filet d'eau coulant sur un lit de petits cailloux et s'arrêtant çà et là pour former des nappes calmes et limpides; de grandes herbes, des plantes aquatiques masquaient parfois son cours bordé à droite et à gauche par une rangée d'aréquieres sauvages, petits palmiers gracieux et délicats dont les tiges les plus élevées ne dépassent guère sept ou huit pieds de hauteur.

Pendant que je côtoyais tranquillement ses bords, je fus arrêté subitement par la rencontre de traces nombreuses et fumantes encore qui ne me laissaient aucun doute sur le voisinage d'éléphants sauvages. Je me dissimulai aussitôt dans un massif de bambous, scrutant des yeux les alentours. Bien m'en avait pris, car, à peine eus-je disparu dans ma cachette, que je vis à cent mètres de moi les bambous et les broussailles s'agiter, puis une troupe d'éléphants, se jouant, cassant de jeunes tiges de bambous ou bien arrachant de l'herbe fraîche, se dispersa dans la clairière. Tout à coup l'un des plus gros releva la tête et fit résonner dans sa trompe un son semblable à celui que pourraient produire une vingtaine de cors sonnans à la fois la même note; les autres humèrent l'air et parurent inquiets. Quant à moi, rassuré seulement à moitié, je restais immobile, lorsque j'entendis retentir deux coups de fusil, qui tirés au loin par le docteur Joubert, étaient rapprochés par les échos de la forêt. Les co-

losses s'ébranlèrent, partirent, et, passant comme une trombe à dix pas de moi, firent trembler la terre sous leur masse ; en un instant ils disparurent dans la forêt.

Je repris ma pérégrination et ma chasse avec une fortune diverse ; après avoir gravi maints rochers et avoir souvent interrogé ma boussole et l'horizon, je parvins, au coucher du soleil, près de la rivière, une demi-lieue en aval de mon point de départ. Presque en même temps mes compagnons arrivaient de différents côtés ; les uns et les autres, faute de précautions au départ, nous nous étions égarés dans les bois.

Dix minutes après avoir remis à flot notre pirogue au-dessous du rapide, je me trouvai à Pak Moun. Je renouvelai soigneusement mes observations, puis je me procurai une nouvelle barque et je payai les bateliers qui m'avaient amené jusque-là, ajoutant au prix convenu quelques petits cadeaux qui les rendirent heureux.

J'allais donc de nouveau m'embarquer pour l'inconnu, et reprendre l'exploration d'une des parties

les plus extraordinaires et les plus dangereuses du grand fleuve, objet constant de nos recherches. Ma curiosité, vivement excitée par les merveilleux récits qu'on nous faisait depuis plusieurs mois sur cette nouvelle partie du Mékong, ne tarda pas à être satisfaite. Plus tard même la réalité devait dépasser mon attente.

J'avais à peine remonté un mille au-dessus de Pak Moun, que je me trouvai dans le fleuve, calme comme un lac, coulant entre deux berges à pic de dix-huit mètres de hauteur (l'année précédente, la crue avait atteint ce niveau), et large seulement de cent vingt à cent cinquante mètres. Qu'était donc devenue cette immense masse d'eau ? Ce fleuve qui à Bassac remplissait un lit de deux kilomètres et demi de large, et avait un courant si rapide, il était là tout entier. Dans ces eaux calmes, d'énormes poissons se jouaient, et venaient respirer en lançant l'eau à la surface. Deux fois je laissai tomber mon plomb de sonde en réunissant tout ce que j'avais de cordes et en ajoutant quelques lianes flexibles ; je pus m'assurer que sous ma pirogue il



Embouchure du Sé Moun. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

y avait plus de cent mètres d'eau, mais je n'atteignis pas le fond.

Ce calme ne devait pas être de longue durée. Déjà de grands bancs de rochers commençaient à reparaitre. En arrivant à Ban Kum le courant est divisé par un îlot de grosses roches formant deux bras de quarante à soixante mètres de large, d'où l'eau resserrée s'élance et tourbillonne. Je mis pied à terre sur l'îlot, où je trouvai quelques Laotiens occupés à nettoyer des peaux et à les étendre au soleil. De là nous lançâmes la barque pour traverser le courant, et nous eûmes bientôt atteint la rive.

Le village était en grand émoi : on avait chassé la veille et tué trois sangliers dont je venais de voir les dépouilles. Groupées autour de grands feux et d'énormes chaudrons, les femmes étaient occupées à les couper par morceaux pour en retirer la graisse, pendant que les enfants se bourraient de grillades. Aussi eus-je à me donner beaucoup de peine pour décider trois hommes à s'arracher à de si douces occupations et à me conduire en pirogue jusqu'au prochain village.

En continuant à remonter le fleuve, nous voyons s'é-

lever sur chaque rive de petites collines dont la crête est taillée à pic ; les sommets et les versants qui descendent jusqu'au rivage sont couverts de superbes forêts ; le fleuve remplit parfois un lit d'un kilomètre de largeur. Plus haut, de nombreux rochers, de vastes bancs de sable apparaissent bientôt dans son lit : on dirait un torrent d'une étendue immense, desséché après l'orage. A peine reste-t-il un étroit passage qui mesure moins d'une cinquantaine de mètres. Les eaux du fleuve qui coulaient naguère sur une vaste nappe d'une rive à l'autre, contournent maintenant les rochers, et viennent, avec un courant de plus en plus rapide, se rencontrer et se confondre dans cette passe étroite. Ce n'est plus qu'écume, lames qui s'entre-choquent, courant vertigineux et tourbillons énormes qui se creusent, s'engouffrent et disparaissent avec fracas (voy. p. 332).

C'est là un des plus dangereux *kengs* (rapides) pour les barques et les radeaux qui descendent le fleuve.

Ces radeaux qu'on laisse dériver au courant viennent parfois de villages très-éloignés. Dans le passage des rapides, une fois lancés, rien ne peut les arrêter.

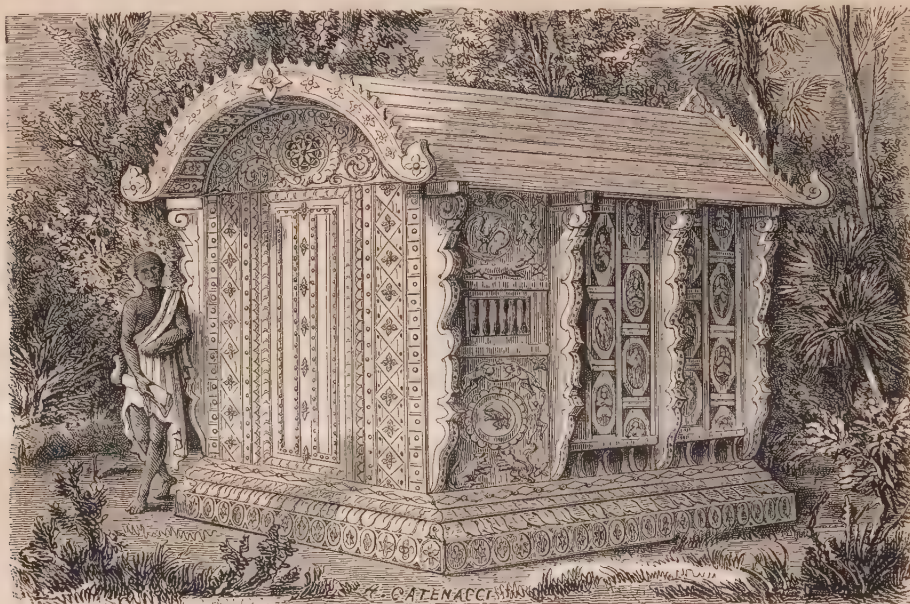
Comme ils vont lentement et qu'ils offrent une grande résistance, dans ces courants effrayants ils sont couverts par la lame qui se brise sur eux, et ils enfoncent quelquefois de plusieurs pieds sous l'eau. Aussi, lorsqu'ils ne sont pas solidement attachés, ou s'ils heurtent un rocher, la violence du courant les démolit-elle souvent en quelques instants (voy. p. 333).

Généralement, les radeaux sont composés de plusieurs longs faisceaux de bambous solidement attachés avec des câbles en rotin et reliés ensemble par des traverses sur lesquelles on a établi un seul ou un double plancher étagé. Les marchandises se placent sur les planchers, et sont recouvertes d'un toit en paille. On ménage dans l'intérieur un logement pour les hommes qui montent le radeau.

Les conducteurs les dirigent au moyen de grands

avirons qu'on peut manœuvrer simultanément à chaque extrémité et qui servent aussi de gouvernails (voy. p. 333).

Quand on a un passage difficile à franchir, il est bien rare que le patron du radeau ne commence pas par faire une petite prière et l'offrande de quelques boulettes de riz qu'il lance dans le fleuve. On se sert d'amarres pour diriger le radeau à son entrée, puis, une fois lancés, on implore de nouveau le Bouddha, et on attend les événements. Les Laotiens des bords du fleuve, les femmes aussi bien que les hommes, nagent comme de vrais poissons; l'eau est leur élément de prédilection; ils opèrent quelquefois le sauvetage des marchandises d'un radeau échoué, dans des positions qui feraient hésiter tout autre qu'eux. La cargaison recueillie, on va couper des bambous dans la forêt, on



Guérite servant aux bonzes pour faire des retraites religieuses. — Dessin de H. Catenacci d'après un dessin de M. L. Delaporte.

construit un nouveau radeau, et l'on continue bravement la route, en espérant une chance meilleure aux prochaines difficultés.

Pour passer le rapide, nous fûmes obligés de décharger notre barque, et de la traîner sur les rochers l'espace d'une cinquantaine de mètres. Avec une pirogue comme la nôtre, c'était besogne possible; mais quelle peine eussions-nous eue pour faire passer par là toute notre expédition! Nous avions mis plus d'une grande journée à franchir le rapide du Sé Moun. Dans cette partie du Mékong, il y avait une série ininterrompue de difficultés de tout genre. Le commandant de Lagrée avait donc sagement agi en faisant prendre la route de terre à l'expédition.

L'heure de midi approchant, je m'arrêtai pour faire mon observation habituelle. Pendant que je m'installais sur un rocher, j'avais aperçu, derrière une touffe de feuillage, une chevelure, puis un œil qui se montraient par instants. Bientôt l'œil avait été accompagné du second, puis un nez et enfin une tête tout entière apparut. Rassuré par mon immobilité et probablement intrigué par ma singulière occupation, un sauvage s'était approché timidement d'abord, puis, prenant confiance, avait cherché bientôt à voir lui aussi ce que je pouvais bien trouver là de si intéressant.

L. DELAPORTE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Midi près Phu Lan. — Rencontre d'un sauvage. — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V (suite).

Une rencontre. — Tourbillons et rapides. — Course en forêt. — Arrivée à Kémarat. — La haute-cour de justice. — Soirée musicale. —
Airs et instruments laotiens. — Dans la pagode. — Hospitalité des bonzes et tolérance religieuse au Laos.

(Texte de M. Delaporte.)

Ce sauvage était vraiment une bonne pâte de sauvage et facile à apprivoiser. Ma barbe, ma couleur l'intriguaient fort ; mon fusil faisait son admiration. Tout à fait enhardi, il alla chercher derrière un arbre son arme, une petite arbalète en bois dur et flexible, qui lançait des flèches de bambou dont quelques-unes avaient une pointe de fer. Il était tout fier du produit de sa chasse : c'était un paon orné d'une queue magnifique, qu'il comptait échanger avec quelque marchand chinois.

J'eus toutes les peines du monde à décider ma nouvelle connaissance à se tenir tranquille pendant que j'essayais de faire son portrait. Les sauvages de ce pays sont très-superstitieux. En pareille circonstance, généralement ils avaient peur, croyant à quelque sortilège. Parfois ils se mettaient à trembler de tous leurs membres, ou bien, poussant des cris, ils s'enfuyaient à toutes jambes.

Mon nouvel ami supporta la terrible épreuve avec plus de courage : le portrait achevé, je lui souhaitai bonne chasse, et le quittai en lui faisant cadeau d'un petit collier de verroterie pour sa femme.

Le 22 janvier au soir, nous aperçûmes Ban Yapeut, village où les voyageurs qui se rendent dans la province de Kham Tong Niai ont l'habitude de passer le fleuve. J'atteignis bientôt après les grands rochers qui forment Keng Yapeut, où je devais changer de rameurs.

Nous allumâmes notre feu, nous fîmes cuire notre riz et, la nuit venue, nous nous étendîmes sur le rocher, à la belle étoile, ou sous de petits toits improvisés. Fatigués, comme nous l'étions, notre sommeil fut à peine troublé par les cris des éléphants sauvages qui fréquentent en assez grand nombre les collines de l'autre rive, et par le rugissement de quelque tigre égaré sur la plage.

Keng Yapeut est un des principaux rapides qu'on rencontre dans la traversée de Pak Moun à Kémarat. Au milieu du fleuve, les rochers resserrés ne laissent

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305 et 321.

qu'un passage étroit dans lequel il se précipite avec une extrême violence, tandis que vers les rives des rocs à peine couverts d'eau forment, de chaque côté, de petites cascades entremêlées de tourbillons extrêmement difficiles à franchir. Aussi fallut-il encore porter notre pirogue à travers les rochers, pour la remettre à flot au-dessus. J'étais désireux de connaître la profondeur des eaux à l'endroit de la passe, dans le fort du courant. Ce ne fut que par l'offre de quelques ticaux d'argent que je pus décider mes deux rameurs à me faire franchir le dangereux rapide. Nous étant élevés dans le courant, le long de la rive, nous gagnâmes le milieu du fleuve; à mesure que nous approchions, nous nous voyions entraînés avec une vitesse extrême, lorsque nous arrivâmes près d'une ligne blanche d'écume, existant à la rencontre du cours rapide des eaux et des contre-courants qui se forment derrière les rochers. Un vigoureux coup de pagaie donné à temps nous fit franchir l'endroit difficile, non sans voir notre embarcation à moitié remplie d'eau. Nous nous hâtâmes de nous écarter des grands tourbillons et des lames qui brisaient comme celles d'une mer agitée, et nous prîmes terre sur la rive opposée. Je gravis un rocher élevé, et qui pourtant était couvert par les hautes eaux pendant trois mois de l'année. De là je dominais tout le rapide, et il me fut facile d'en prendre le croquis (voy. p. 340).

Au-dessus de Keng Yapeut on rencontre Keng Kaak, puis le fleuve se resserre et coule d'un courant insensible, entre de hauts rochers escarpés dans un lit d'une grande profondeur. Pendant que nous remontions, mon interprète nous précédait ou nous suivait le long de la rive, espérant tirer quelques coups de fusil sur le gibier qui abondait dans ces régions rarement fréquentées. Emporté par son ardeur, il s'enfonça dans la forêt; comme il avait un guide et qu'il connaissait le lieu de la halte du soir, je continuai paisiblement ma route jusqu'à Keng Se-hon, que nous franchîmes sans accident, et nous parvînmes bientôt à Ban Se-hon. Il faisait nuit noire lorsque arrivèrent de leur côté mon interprète et son guide, tous deux exténués de fatigue, mais racontant monts et merveilles de leur excursion un peu forcée : éléphants, bœufs sauvages, tigres, cerfs, compagnies de paons et de poules, ils avaient vu tout cela, et, n'eût été le manque de munitions, ils fussent revenus accablés sous le poids de tout leur gibier. A de si beaux récits, comment ne pas se laisser tenter? Comme je regrettais précisément de laisser derrière moi quelques points superficiellement étudiés, au lever de la lune je me rembarquai dans la petite pirogue qui m'avait amené et qui regagnait son village; j'étais accompagné d'un chasseur du pays, et je laissais là mon interprète prendre un jour de repos dont il avait grand besoin.

Nous descendîmes doucement le courant entre les rochers. La nuit était splendide, la lune se réfléchissait sur la calme surface des eaux, et des forêts voisines sortaient une foule de bruits étranges. Au haut

des grands arbres les paons poussaient leurs cris discordants, les grands cerfs braiaient sur les collines; parfois on entendait le rugissement sinistre d'un tigre qui glaçait d'effroi les autres habitants de la forêt. Tout à coup retentit au-dessus de nos têtes un bruit éclatant, suivi d'un grondement semblable au roulement du tonnerre; et, près de nous, nous apercevons les formes noirâtres de quelques éléphants qui se meuvent sur les rochers.

Tout en jouissant de ce spectacle nocturne, nous naviguions rapidement, et, au point du jour, j'étais de nouveau à Keng Kaak (voy. p. 341).

Je prends congé de mes rameurs et je saute sur la rive avec mon guide. A peine sommes-nous à terre, qu'une troupe de grands oiseaux, encore mal éveillés, volant lentement le long du lit d'un torrent, vient droit à nous. Au moment où ils vont passer au-dessus de nos têtes, mes deux balles abattent deux superbes paons, qui, foudroyés, tombent à quelques pas. Mon Laotien les a bientôt ramassés, liés ensemble et suspendus sur son épaule, et, sans être trop embarrassé de son fardeau, il me guide le long de la berge par de petits sentiers de lui connus. De temps en temps un caïman, dérangé dans son sommeil, se plonge lentement dans le fleuve, mais la chaleur augmente, et les paons que nous apercevions picorant dans les terrains frais, commencent à rentrer sous les grands arbres. Caché derrière un gros rocher, j'en surveille une bande attardée, et j'ai la chance d'atteindre un coq superbe que nous allons chercher, tandis que le reste de la bande s'envole en poussant les cris les plus discordants. Nous atteignons bientôt une hutte isolée au milieu des bois, et entourée d'une forte palissade de huit pieds de haut, servant aux indigènes de retraite contre les tigres. Puis nous quittons le fleuve, nous gravissons les collines qui le bordent et nous arrivons sur les plateaux. Nous ne sommes plus dans la forêt; les grands arbres, les lianes sans nombre ornées de fleurs aux mille couleurs ont disparu. Les plateaux sont formés de grès rougeâtre à peine couvert de terre végétale, les arbres sont clair-semés, rabougris, les herbes desséchées. Le rocher travaillé et creusé par les eaux depuis des siècles, affecte mille formes variées; et ses anfractuosités ou espèces de cuvettes sont encore à moitié pleines de l'eau qui couvrait la terre pendant la saison des pluies (voy. p. 343). Cependant les traces de gibier abondent; mon guide me fait remarquer les restes d'un cerf qui a servi de pâture aux tigres et aux chacals pendant la nuit; plus loin un troupeau de bœufs sauvages s'enfuit en soulevant des nuages de poussière.

Un instant nous nous rapprochons du fleuve : mon Laotien me montre les empreintes toutes fraîches de trois éléphants qui viennent de le traverser à la nage. Avec une adresse et des précautions infinies, ces animaux ont pu descendre une berge glissante et presque à pic; on voit dans la forêt, ouverte comme une large allée, la route qu'ils ont suivie.

La chaleur est accablante : je mouille mes vêtements et je tiens un mouchoir humide autour de ma tête, sous mon large chapeau de paille laotien. Chaque fois que nous rencontrons une mare ou quelque bassin creusé par les eaux dans le rocher, nous nous y plongeons pour y trouver un peu de fraîcheur. Ces réservoirs naturels ont été remplis quelques mois auparavant à la saison des pluies. Déjà ils sont peuplés de magnifiques poissons, tant la vie a d'activité sous ces climats. Nous marchons avec peine, chargés des abondants produits de notre chasse. De grosses perdrix grises se lèvent encore sous nos pas ; à peine ai-je le courage de leur envoyer quelques grains de plomb. Mais voilà dans le lointain des cocotiers, des palmiers aux tiges élancées : c'est notre village ; nous y parvenons enfin. Nous le traversons en relevant un peu la tête. Arrivés auprès du rivage, et à peine entrés dans la petite cabane qui nous est destinée, nous nous lais-

sons tomber sur une natte, harassés de fatigue et de faim, satisfaits de notre journée, mais non moins heureux de la voir terminée.

Bientôt on nous annonça le chef du village, un bon vieillard qui vint me complimenter et m'offrir quelques rafraîchissements, des goyaves, des pamplemousses à chair rose, et d'excellents cocos dorés de l'espèce la plus délicate.

Tous ces fruits furent reçus avec empressement ; mais, ne voulant pas être en reste avec mon hôte, qui devait d'ailleurs m'envoyer une barque pour le lendemain, je lui donnai une large part de mon gibier. J'en laissai une autre à mon guide, qui l'avait bien gagnée, et je gardai le reste pour moi. J'avais apporté, entre autres pièces, un jeune paon que je destinai à notre repas du soir ; en un clin d'œil il fut dépouillé de sa brillante parure par les jeunes filles du village, qui étaient accourues pour voir l'étranger ; elles se dispu-



Une halte de nuit près de Keng Kaak. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

taient les plus jolies plumes et les entrelaçaient gracieusement dans leurs cheveux. Mon interprète surveillait la cuisine, et moi, couché sur ma natte, je contemplais ce charmant tableau, en respirant avec un certain plaisir le fumet qui s'exhalait du paon embroché dans une baguette de bois et grillant au-dessus d'un grand feu allumé à la porte de ma cabane.

Au point du jour nous nous rembarquâmes ; nous continuions à remonter péniblement, franchissant une série de rapides difficiles et dangereux. J'eus encore occasion de mesurer deux passages où le fleuve est contenu tout entier dans un lit de quarante-cinq à cinquante mètres de largeur. Le 24 à midi, nous atteignîmes un hameau de pêcheurs situé au-dessous d'un grand rapide. Tous les habitants étaient occupés à tendre et à retirer leurs filets près des rives et dans les contre-courants. A certaines époques, les poissons

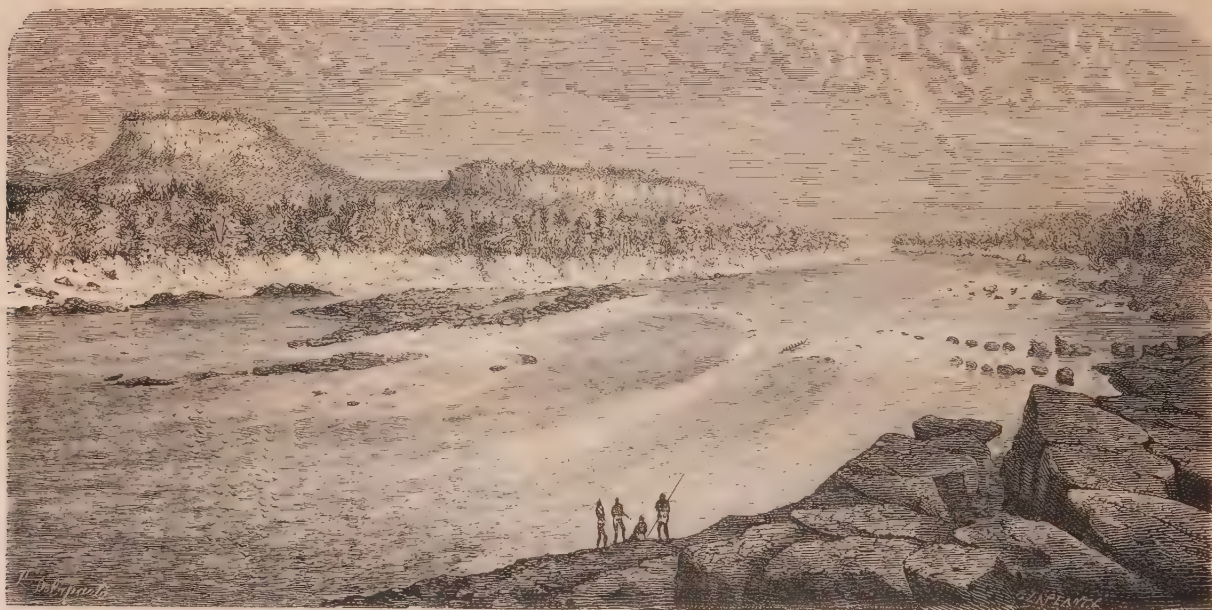
remontent en quantité énorme dans le haut du fleuve. Dans ces passages étroits, il est alors facile d'en pêcher un grand nombre. Notre pirogue s'étant trouvée un instant en travers du courant, une bande de poissons lancés sautèrent hors de l'eau pour franchir ce nouvel obstacle ; quelques-uns tombèrent dans la pirogue. Nous en pûmes saisir deux ou trois ; les autres, par de vigoureux coups de queue, eurent bientôt passé par-dessus le bord et retombèrent dans l'eau.

J'approchais de Kémarat. Il me restait à voir Keng Konluang, où le fleuve, resserré entre de grands rochers, fait un coude brusque qui présenterait à la navigation, si jamais on osait la tenter dans cette partie du fleuve, un obstacle sérieux. Après avoir passé devant l'embouchure d'une rivière, Sé Bang-nuhong, qui à cette époque n'avait qu'un filet d'eau, tandis qu'à la saison des pluies elle est large de cent mètres et pro-

fonde de quinze, nous arrivâmes à Keng Kanien, le dernier grand rapide avant Kémarat. C'est dans cet endroit que se présente de la façon la plus marquée le phénomène des grands tourbillons que j'avais observé déjà plusieurs fois. A des intervalles réguliers, au-dessous des points où les eaux se réunissent dans des passages étroits, parmi les flots d'écume et les lames qui s'entre-choquent, un tourbillon se creuse, large et profond de plusieurs mètres; il est suivi de deux autres de moindres dimensions. Après deux ou trois minutes, ces tourbillons disparaissent pour se reformer bientôt et recommencer ainsi indéfiniment. Je montais une pirogue longue et légère. Mes huit pagayeurs essayèrent d'abord de s'aider du contre-courant et de lancer la pirogue de toute sa vitesse pour franchir d'un seul coup en rasant la rive. Vains efforts ! il fallut céder au torrent, et mes rameurs furent encore obligés de hâler la

pirogue hors de l'eau et de la porter à dos par-dessus les rochers.

De Keng Kanien à Kémarat, le lit du fleuve est parsemé de milliers de rochers de toutes formes et de toutes dimensions. Les hommes étaient continuellement dans l'eau et ne cessaient guère de pousser, de soulever ou de porter la barque. Cependant les rochers disparaissaient peu à peu, et le courant se ralentissait sensiblement jusqu'au moment où le Mékong, redevenu un fleuve superbe, coulait à pleins bords dans son vaste lit. Nous atteignîmes alors le confluent d'une belle et large rivière, le Sé Banghien, et quelques minutes plus tard nous abordions sur la rive opposée, au pied de Kémarat. A peine à terre, je vis venir à ma rencontre un Laotien dont la tournure distinguée et la suite nombreuse m'annonçaient un important personnage. Grand, bien fait, drapé à la romaine



Keng Yapeut. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

dans une pièce d'étoffe qui couvrait toute la partie supérieure de son corps, il avait une démarche rare au Laos, et une figure vraiment remarquable : front haut, nez droit, yeux grands et beaux quoique un peu bridés, lèvres bien dessinées, visage orné d'une superbe barbe blanche qu'il laissait flotter au vent en redressant la tête (voy. p. 342). Ce personnage m'aborda sans embarras en m'adressant un compliment plein de civilité. Je lui rendis sa politesse d'un air digne, et notre connaissance fut aussitôt faite. Mon nouvel ami nous conduisit alors au sala préparé pour recevoir toute l'expédition, et où il nous laissa bientôt, après avoir fait apporter les objets et les vivres dont nous avions besoin.

Une fois installé, je pris un repos dont j'avais grand besoin après les fatigues des précédentes journées. J'avais aussi fort à faire pour mettre en ordre les notes hydrographiques que j'avais recueillies de Pak Moun

à Kémarat, au milieu des accidents de toutes sortes qui avaient rendu ma tâche extrêmement pénible.

Cependant je commençais à être impatient de voir arriver mes compagnons de voyage. Chaque jour, pendant que je faisais mes observations astronomiques, les habitants, réunis autour de moi, m'examinaient curieusement, ne sachant s'ils devaient sourire ou admirer ; puis ils me demandaient si, à travers ma lunette qui voyait tout, j'avais aperçu le commandant de Lagrée, et s'il allait bientôt arriver.

Enfin, dans la matinée du 30 janvier, on me prévint que les *falangs* approchaient, et presque aussitôt j'aperçus le lourd cortège des éléphants qui s'avançaient à pas mesurés. Les cornacs, assis sur leurs têtes puissantes, les excitaient en frappant leur peau épaisse avec une sorte de crochet de fer. Le cortège fit une brillante entrée au milieu de la population rassemblée sur son passage. Le docteur Joubert ouvrait la mar-



Descente du fleuve pendant la nuit, de Ban Se-hon à Keng Kaak. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

che, portant dans ses bras son chien, son pauvre Fox, faible et malade ; puis vinrent le docteur Thorel et M. de Carné, le fusil sur l'épaule. Nos Annamites, nos Tagals défilèrent gaiement à pied, sac et fusil au dos ; nous avions trois malades couchés dans des cages d'éléphants. Enfin le seul Français de l'escorte qui nous restait, le marin Moëlle, un Breton brave et fidèle, précédait le commandant de Lagrée. Ce dernier parut escorté des autorités de Kémarat, qui étaient allées le complimenter un peu au delà de l'entrée de la ville. Nous échangeâmes de cordiales poignées de main, et nous nous racontâmes rapidement les principales péripéties de nos différents voyages (voy. p. 344).

La commission, retenue par les instances du roi, n'avait pu partir que le 23 janvier. La route que l'on suivit était tracée pour les chars, assez fréquentée et très-bonne dans cette saison. De temps en temps, la forêt rabougrie était entrecoupée de maigres rizières. Le peu d'eau qu'on rencontrait était salée ; les puits mêmes ne donnaient qu'un liquide désagréable à boire.

Le second soir, on fit halte dans la forêt. Aussitôt que les chars eurent été mis en ordre et les bœufs attachés aux alentours, nos Laotiens se répandirent dans les bois le couteau à la main, et apportèrent bientôt des monceaux de bambous et de branches d'arbres avec lesquels ils eurent, en une demi-heure, construit une belle hutte en feuillage assez grande pour loger toute la commission. Puis ils se firent de petits gourbis ; ils allumèrent de grands feux tout autour, et les plus fatigués s'endormirent pendant que d'autres montaient la garde et entretenaient les feux en chantant quelque récitatif langoureux de leur pays.

Le quatrième jour on atteignit Amnat. Là, les gens d'Oubôn furent congédiés ; les deux mandarins du roi restèrent seuls pour achever de mériter les cadeaux que, suivant l'usage, le chef de l'expédition ne manquerait pas de leur offrir à leur départ. Ils se mirent de suite à l'œuvre pour rassembler les éléphants indispensables à la continuation du voyage. Pendant ce

temps, nos voyageurs eurent le loisir de se promener aux alentours d'Amnat.

Le village d'Amnat est construit sur un petit mamelon s'élevant au milieu d'une plaine cultivée en rizières. Le pays environnant est commerçant et industriel. On y exploite de riches mines de fer ; on y cultive les vers à soie et l'insecte qui produit la laque.

Au pied même du village, au milieu des bosquets de bambous, mes compagnons remarquèrent des cercueils conservés en plein air, à la manière usitée chez quelques peuplades sauvages et dans certaines parties de la Chine. Avant d'être fermés, ces cercueils sont remplis de chaux vive, puis on les place sur quatre

pieux qui les maintiennent à quelques pieds au-dessus du sol. On plante alentour une forte palissade pour les préserver de l'atteinte des animaux et l'on recouvre le tout d'un petit toit de paille qui les abrite.

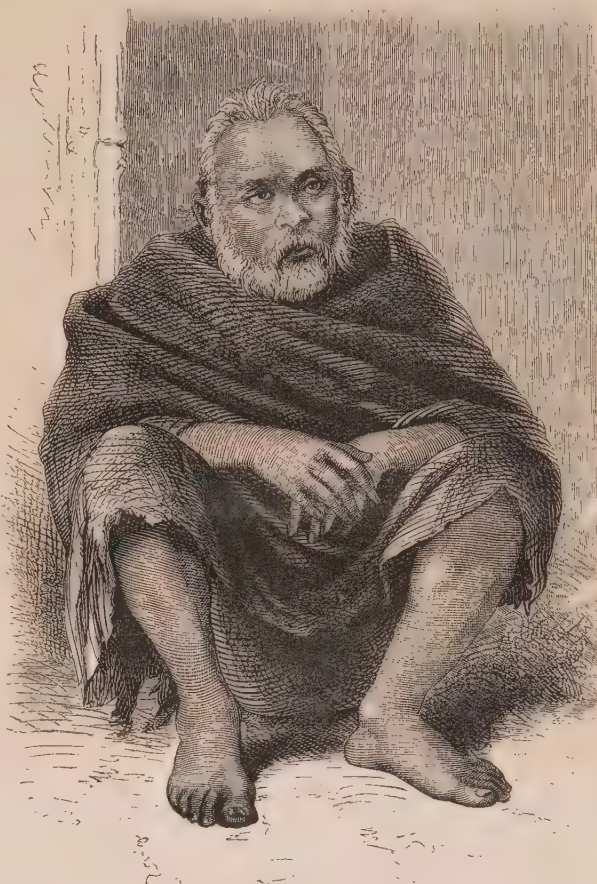
D'Amnat à Kémarat le trajet se fit en trois journées, à travers une forêt souvent aride et des terrains plus ondulés.

Le sala était vaste et commode ; tout le monde y fut placé à l'aise. Hommes et bagages installés, vivres reçus et cadeaux échangés avec les mandarins de la ville, M. de Lagrée s'occupa de payer les cornacs et les porteurs de bagages qui avaient hâte de regagner leurs villages. Nous avions parmi nos objets d'échange quelques gros rouleaux de fil de laiton, extrêmement apprécié dans ces contrées.

Précisément on se servait

encore à Kémarat de la monnaie de Bassac, c'est-à-dire de petits lingots d'un mélange de cuivre et d'étain. Notre laiton devenait un vrai trésor. Nous voici donc taillant notre fil de cuivre en morceaux proportionnés au rang des personnes à qui nous le donnions en paiement. Nous fûmes ainsi débarrassés d'un grand poids et nos Laotiens s'en allèrent contents, contents de peu il est vrai.

Le commandant de Lagrée aurait voulu se servir des lettres du roi de Siam, uniquement pour se procurer des moyens de transport, puis payer les hommes employés au prix du pays. Mais, sans cadeaux, les mandarins faisaient la sourde oreille, et il nous était



Un petit mandarin, à Kémarat. — Dessin de Janet Lange d'après un dessin de M. L. Delaporte.

impossible à nous seuls de réunir le nombre d'hommes nécessaire. Quand les mandarins avaient reçu la gratification obligée, ils nous envoyaient leurs corvéables, qui étaient alors *censés* faire notre travail pour le compte de leurs maîtres. La récompense que nous leur donnions était donc plutôt une gratification qu'un salaire. J'étais caissier, j'insistais souvent près du commandant de Lagrée pour augmenter les rétributions. Mais lui, plus prudent, sut être économe, et bien lui en prit, car nous n'eûmes pas assez pour aller jusqu'au bout, malgré les dures privations que nous nous imposâmes pour ménager notre trop modique trésor.

Le Dr Joubert eut bientôt lié connaissance avec le mandarin qui m'avait reçu à mon débarquement. Ce Laotien, d'un esprit plus vif et plus intelligent que la plupart de ses compatriotes, aurait voulu tirer parti des riches mines de fer existant sur les plateaux dans les environs. Le docteur faisait avec lui de grandes

courses, étudiant les terrains, expérimentant les minerais, pendant que M. Thorel s'enfonçait dans la forêt. M. de Carné et moi nous faisions des études de mœurs dans la ville ou aux environs.

Un jour nous passâmes devant le sala qui servait de palais de justice. La haute cour était en séance; nous nous fîmes expliquer l'affaire, qui ne manquait pas d'intérêt.

Un habitant de Kémarat, nouvellement marié, avait été obligé d'entreprendre un voyage. Son absence devait durer quelques jours à peine. Sa jeune femme l'avait accompagné les larmes aux yeux jusqu'à la barque qui devait l'emmener, et elle ne s'était séparée de lui qu'après lui avoir fait les plus tendres adieux. Les jours se succédèrent, puis les semaines, et bientôt deux grands mois s'écoulèrent sans qu'on reçût de nouvelles de l'absent. Or, un voisin célibataire s'était pendant ce temps épris des charmes de la pauvre dé-



Effet de destruction par les eaux sur les plateaux. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

laissée et avait essayé de lui faire oublier son malheur. Il réussit bientôt à lui persuader que c'en était fait de son mari, et que certainement elle ne le reverrait jamais : il parla tant et si bien que notre inconsolable ne tarda pas à être consolée et remariée.

Au moment où l'on y pensait le moins, le mari, retenu en route par une grave maladie, débarque à Kémarat. Comment peindre sa douleur, quand en arrivant chez lui il apprend la triste vérité? Sans perdre de temps il se rend chez les parents de l'infidèle et leur raconte son infortune. Séance tenante toute la famille va chercher la jeune femme qui se tenait cachée chez son second mari, et la réintègre bon gré mal gré au premier domicile conjugal.

Mais cela ne se passa pas sans de vifs reproches de part et d'autre, et comme le mari, poussé à bout, s'oubliait jusqu'à administrer une trop sévère correction

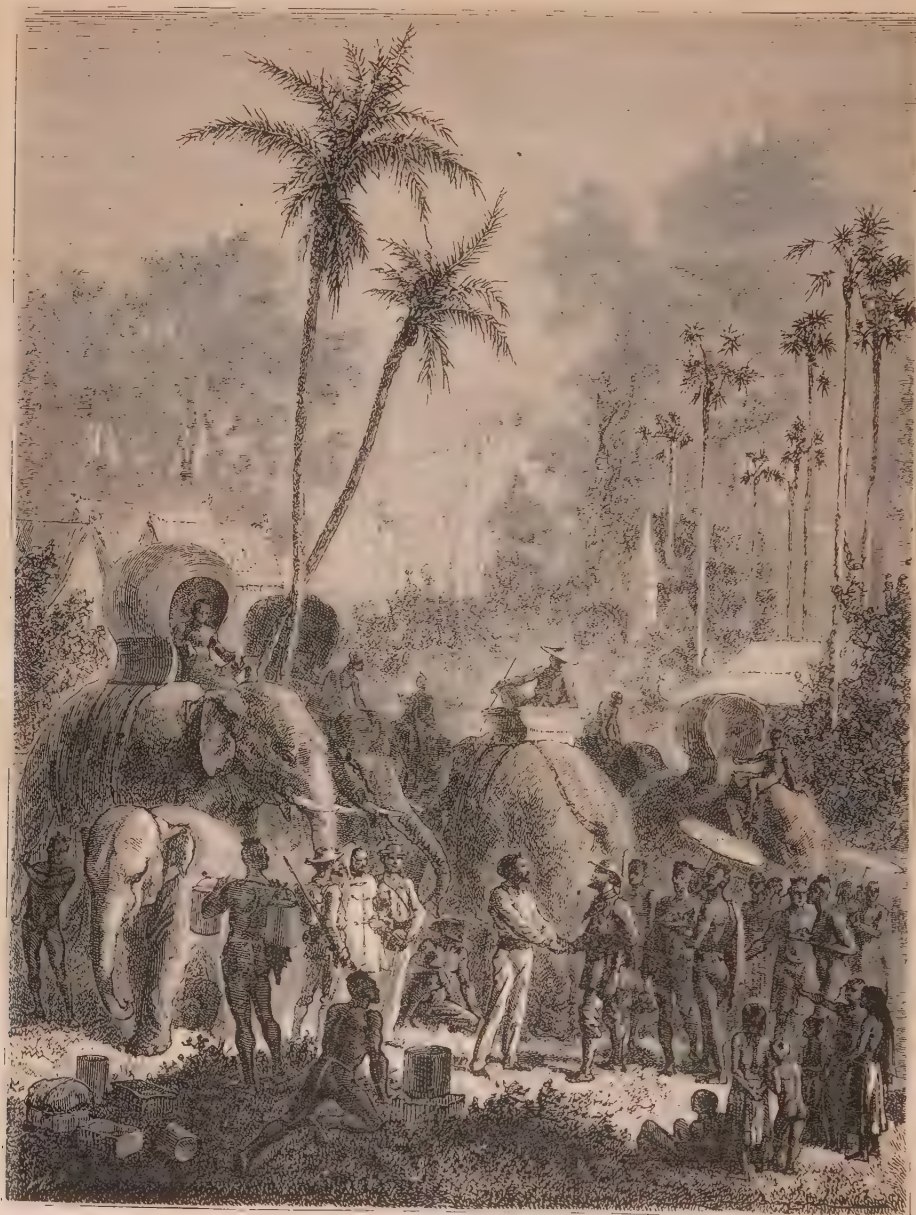
à sa coupable moitié, celle-ci sauta par une fenêtre et s'enfuit de nouveau chez son second mari, en lui jurant que rien désormais ne pourrait les séparer.

L'affaire en resta là pendant quelque temps; les parents et les amis essayèrent d'un accommodement, mais sans y réussir. Il fallut en référer au grand tribunal, devant lequel les trois délinquants comparurent le jour où nous étions présents. La jeune femme, accroupie à la manière laotienne, à la place des accusés, baissait langoureusement les yeux. Les trois familles rassemblées alentour étaient en grand émoi; le président les rappelait parfois au silence et à l'ordre. Tous les désœuvrés de la ville n'avaient pas manqué d'accourir pour assister à un débat si intéressant. Le pauvre mari, malade encore, faisait triste figure. Ses prétentions n'étaient pas exorbitantes : il demandait à reprendre sa femme. « Certainement, disait-il, il faut qu'un

mauvais esprit se soit emparé d'elle et l'ait rendue folle. Elle n'est pas méchante et nous nous entendions si bien pendant les premiers jours de notre mariage ! Qu'on me la rende, et je me charge de la faire revenir à de meilleurs sentiments. » La femme ne l'entendait pas ainsi, et les parents avaient fait en vain tous leurs efforts pour la ramener à la raison. Sa défense était simple : elle avait été abandonnée, oubliée, battue, et

surtout elle aimait ailleurs. Aussi ne voulait-elle plus entendre parler de son premier mari, et mourrait-elle plutôt que d'être forcée de retourner avec lui. D'ailleurs, ce qui arrangeait bien des choses, son amant, touché de tant de tendresse, avait promis à la famille de magnifiques cadeaux de nocce. Après des débats aussi longs qu'agités, le tribunal prononça son jugement.

La belle fut condamnée à être exposée sur la place



M. Delaporte reçoit le commandant de Lagrée et le reste de l'expédition à leur arrivée à Kémarat.
Dessin de Emile Bayard d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

publique aux moqueries des passants, et à être corrigée d'importance à coups de verges ; sa famille, à restituer au mari malheureux les cadeaux qu'il avait faits en prenant femme, à savoir : une paire de buffles, un bœuf et quelques objets de moindre importance ; le complice, à payer également un fort dédommagement au mari, qui, de son côté, perdrait tous ses droits sur son infidèle ; enfin, après qu'une forte amende aurait

été avant tout soldée au tribunal par les trois parties et les autres dispositions du jugement exécutées, les plaideurs pourraient s'en retourner tranquillement chacun chez eux, et les deux amoureux auraient le droit de persévérer dans leurs nouvelles noces sans que personne eût rien à y redire.

Ce mémorable jugement rendu, tout le monde fut à peu près content. La jeune femme, honteuse en ap-



Soirée musicale au Laos. — Dessin de Janet Lange d'après un dessin de M. L. Delaporte.

parence, heureuse intérieurement, essuya bravement les plaisanteries de l'assistance, et reçut sans trop broncher une bonne volée de coups de rotin qui lui furent administrés sous les yeux d'une partie du tribunal. Puis elle fut emmenée par sa famille et celle de son second époux. — Les noces furent célébrées peu de jours après. Nous y étions invités, malheureusement nous quittâmes Kémarat sans pouvoir y assister.

Le commandant de Lagrée avait passé les premières journées de son séjour au sala, s'occupant de recevoir les autorités de la ville, les voyageurs ou les marchands passants pour en obtenir le plus de renseignements possibles. Il se décida à aller faire, à dos d'éléphant, une reconnaissance du cours supérieur du Sé Banghien, et une excursion de quelques jours chez les tribus sauvages qui sont disséminées dans les forêts environnantes.

Le 3 février, la petite caravane se mit en route. Nous la conduisîmes jusqu'au bord du fleuve, et nous nous amusâmes à voir les éléphants traverser le courant, partie à gué, partie à la nage. Quelquefois leur dos entier sortait de l'eau, d'autres fois l'extrémité seule de leur trompe se montrait au-dessus des vagues, ou bien, plongeant subitement, ils disparaissaient tout entiers. Nous les vîmes aborder au rivage, se secouer et lancer de l'eau avec leur trompe. Puis ils se mirent à genoux et on leur attacha la cage sur le dos; les voyageurs y montèrent, les cornacs prirent place, et la caravane disparut au milieu des arbres de la rive.

L'excursion se fit presque entièrement dans la forêt. M. de Lagrée rencontra plusieurs villages habités par des tribus Puthaï, Suè et Khas-Duon. La campagne rappelait celle des environs d'Oubôn; on y retrouvait des marais salants. Dans ces terres plus arides, l'arbre à résine ou *mai-chic* pousse en grande quantité, et les sauvages l'exploitent par places, en pratiquant intérieurement au bas du tronc des ouvertures en forme de godets où ils recueillent la résine qui coule goutte à goutte. Quand la récolte est terminée, on cicatrise la blessure avec le feu, et l'arbre en paraît peu atteint.

Je profitai du retour du commandant pour redescendre en barque jusqu'à Keng Kanien. Nous suivîmes le chenal en sondant; le courant était violent, de cinq à sept nœuds en moyenne. Tout à coup mon plomb de sonde se trouva engagé dans les rochers du fond; je ne voulus pas lâcher ma ligne; ce qui fit que notre barque tournoya et se remplit d'eau. Nous eûmes un moment d'émotion, mais nous en fûmes heureusement quittes pour la peur; mon plomb de sonde y resta, et je perdis dans la secousse l'album que j'avais apporté. Aussi le dessin du rapide que j'ai fait de mémoire est-il plutôt destiné à donner une idée des tourbillons qu'à représenter exactement Keng Kanien (voy. p. 348).

Le lendemain je fis une promenade qui devait me procurer des émotions plus douces. Le soir je cheminais en rêvant, dans le sentier conduisant à un hameau voisin; la route était bordée de grands man-

gliers, de tamariniers au feuillage léger, de palmiers, de grands bambous qui balançaient au vent leurs panaches. Mon attention fut éveillée par un chant accompagné d'un instrument harmonieux: je m'approchai et je vis, sous un vieux toit en ruine, une vingtaine d'hommes, paysans ou bateliers, se tenant serrés les uns près des autres; dans le fond, deux ou trois sauvages des montagnes se dissimulaient de leur mieux et osaient à peine se montrer. Au milieu étaient un chanteur et un musicien qui l'accompagnait en jouant de l'instrument laotien appelé *khèn*, dont les sons doux et mélancoliques rappellent les notes basses d'un hautbois joué avec une grande douceur. Quelques-uns de ces indigènes étaient déjà venus voir les Français à la ville. Ils s'empressèrent autour de moi, me firent asseoir à la meilleure place, et les musiciens reprirent leurs chants avec un nouveau zèle. Des coupes pleines de vin de riz servirent à rafraîchir les artistes ou les auditeurs altérés. Quelques-uns tenaient dans leurs mains de grosses torches qui projetaient une lueur rougeâtre sur la peau cuivrée des assistants. Le chanteur levait ses bras nus en l'air et agitait ses mains en cadence; de temps à autre, il s'adressait à l'un des assistants, et improvisait quelque plaisanterie qui excitait les rires de l'assemblée. On applaudissait en criant et en gesticulant quand il débitait quelque propos malin. Pendant que chacun était attentif, deux femmes, l'une vieille et ridée, l'autre jeune, jolie et fort bien faite, s'étaient approchées peu à peu pour voir l'étranger; elles paraissaient prendre goût au spectacle, et elles furent bientôt près du premier rang. Tout d'un coup, le chanteur me désigne d'une main à ses auditeurs, et de l'autre indiquant les deux curieuses, leur adressa, au milieu des ricanements de la société, quelques paroles fort piquantes sans doute, car voilà mes villageoises honteuses et confuses qui s'enfuirent en courant jusque dans leur maison.

Les Laotiens aiment et comprennent la musique incomparablement mieux que leurs voisins les Annamites et les Chinois. Leur instrument le plus remarquable, particulier au Laos (voy. p. 345), se nomme *khèn*. Il sert ordinairement à accompagner le chant. Parfois, dans les belles soirées ou les jours de fête, on rencontre des troupes de jeunes gens qui se promènent sur les chemins, jouant ensemble ou tour à tour. Le *khèn* se compose d'un nombre pair de bambous accouplés, dont les nœuds ont été coupés intérieurement, et qui forment comme des tuyaux d'orgue. On en compte de dix à seize, de grandeur progressive, attachés les uns aux autres, et réunis vers le bas par un bambou plus gros qu'ils traversent perpendiculairement. Ce dernier est muni, à l'une de ses extrémités, d'une petite embouchure semblable à celle d'une cornemuse, et communique avec tous les autres. L'instrument se tient entre les paumes des deux mains qui embrassent le gros bambou, les doigts venant s'appuyer un peu au-dessus et fermer les trous dont chacun des tuyaux est percé à cet endroit. Il résulte de

cette disposition qu'on peut faire sortir autant de sons à la fois qu'il y a de trous bouchés. Pour bien remplir l'instrument, il faut déployer un souffle puissant. Aussi se contente-t-on de jouer le plus souvent une série d'accords à trois ou quatre notes, lentes et ténues, qui sortent avec beaucoup de douceur et accompagnent agréablement les chants ou récitatifs dont le rythme est presque toujours langoureux. Il y a des instruments de diverses grandeurs : les plus petits, à l'usage des enfants, ont un mètre environ ; les plus grands atteignent trois à quatre mètres, et dépassent en hauteur la plupart des salles des maisons ; on est obligé de les tenir inclinés pour s'en servir.

J'avais l'habitude, pendant notre séjour prolongé à Bassac, de m'asseoir, dans les belles soirées, sur un banc au pied d'un grand tamarinier, tout près de notre campement, et j'y passais des heures à jouer sur mon violon les airs qui me venaient à la mémoire.

Chaque fois, j'étais entouré d'un cercle d'auditeurs attentifs qui essayaient, après m'avoir entendu, de reproduire les airs qu'ils retenaient le mieux (travail souvent impossible, à cause de l'imperfection de leurs instruments). Ce n'étaient pas les morceaux vifs et légers qui les frappaient le plus : *Orphée aux enfers* ou *la Belle Hélène* les laissaient assez froids, tandis que les motifs tristes et mélancoliques les impressionnaient parfois vivement. Plus tard, dans le cours de notre voyage, le Dr Joubert, qui avait une fort jolie voix, et moi, nous eûmes une fois le plaisir de faire venir les larmes aux yeux des femmes d'un des rois du Laos, en leur chantant le *Miserere* du *Trouvère* et les airs les plus émouvants de *Norma*.

Un de mes auditeurs les plus assidus était un étranger venu dans Bassac pour affaires, et qui ne manquait à aucune de mes soirées. Grâce à lui, je pus recueillir exactement quelques airs du pays qu'il me jouait sur



Tombeaux à Amnat. — Dessin de M. L. Delaporte.

une espèce de petite flûte nommée *chui*, assez répandue au Laos. Les amateurs que j'avais entendus jusqu'alors variaient et agrémentaient tellement leurs morceaux, qu'il m'était impossible, au milieu de cette continuelle broderie, de démêler l'air primitif. L'artiste étranger, plus habile que ses rivaux, accentuait les airs d'une façon qui n'appartenait qu'à lui, et leur donnait un charme particulier. Aussi ai-je essayé de reproduire fidèlement dans l'air qui suit sa notation originale (voy. p. 350).

L'air primitif est suivi de deux variations. C'est, en effet, l'habitude des musiciens, qui jouent parfois des heures entières, d'improviser régulièrement, à la suite du chant principal, une longue série de variations. Ces fantaisies interminables sont le plus souvent caractérisées par l'addition au thème primitif d'une foule de notes d'agrément ou de trilles faciles à exécuter sur ce

genre d'instrument. Du reste il faut bien dire, pour ne pas exagérer les talents musicaux des Laotiens, qu'ordinairement ils se contentent de jouer leurs airs dans un mouvement assez rapide, uniforme, et sans expression. Parfois les deux instruments, le *chui* et le *khèn*, se réunissent, l'un en jouant le chant, l'autre par une série d'accords cadencés formant l'accompagnement. Le duo n'est pas désagréable. Du reste, le lecteur pourra en avoir une idée approximative en supposant joué, par un flageolet et un harmonium en sourdine, l'air que je reproduis ici d'après mon artiste distingué de Bassac et un excellent joueur de *khèn* qu'il m'amena un soir (voy. p. 351).

Je reprends maintenant mon récit au point où je l'avais laissé avant cette digression sur l'art musical et sur les musiciens du Laos, et je reviens à la soirée dont je me trouvais l'auditeur inattendu. La nuit était déjà

avancée ; nos musiciens terminèrent la séance, et comme il était trop tard pour retourner à la ville, quelques-uns des assistants me conduisirent à la pagode du village. A mon arrivée, un bonze qui veillait encore m'offrit une natte et un petit coussin de bois pour y reposer ma tête. La pagode était occupée déjà par d'autres voyageurs qui dormaient dans un coin, étendus sur le plancher. Le bonze se retira, et je ne tardai pas à m'endormir à côté des compagnons que le hasard me donnait.

Ce n'était pas la première fois que je couchais dans une pagode ; combien de fois encore devais-je passer les jours et les nuits à l'abri de ces toits hospitaliers pendant la suite de notre expédition ? Dans ces pays, où les voyages sont peu fréquents, il n'existe ni hôtels ni auberges. Les étrangers n'ont pour refuge que les salas, construits exprès pour eux dans les villes et les grands bourgs, ou les pagodes dans les petits villages.

C'est là qu'ils habitent pendant leur séjour. Dans les villes commerçantes, outre le sala, certaines pagodes sont particulièrement affectées au service des voyageurs, tandis que les autres demeurent réservées au culte. C'est dans celles-ci que les fidèles viennent de préférence accomplir leurs devoirs religieux. Il y règne constamment un profond silence et une demi-obscurité, plus propres au recueillement et à la prière.

Dans les hameaux, il n'y a généralement qu'une pagode : les voyageurs s'y rendent directement, et ils ont si peu de besoins, que cela vaut pour eux le meilleur hôtel. Les bonzes accueillent tous les arrivants avec une égale cordialité, sans leur demander ni qui ils sont, ni où ils vont, ni ce qu'ils veulent ; sans s'inquiéter de connaître leur nationalité, leur religion, leur position sociale. Dès qu'un étranger a mis le pied dans la pagode, il est chez lui ; il y mange, il y fume, il y dort, en un mot il y vaque à toutes les occupations de sa vie habi-

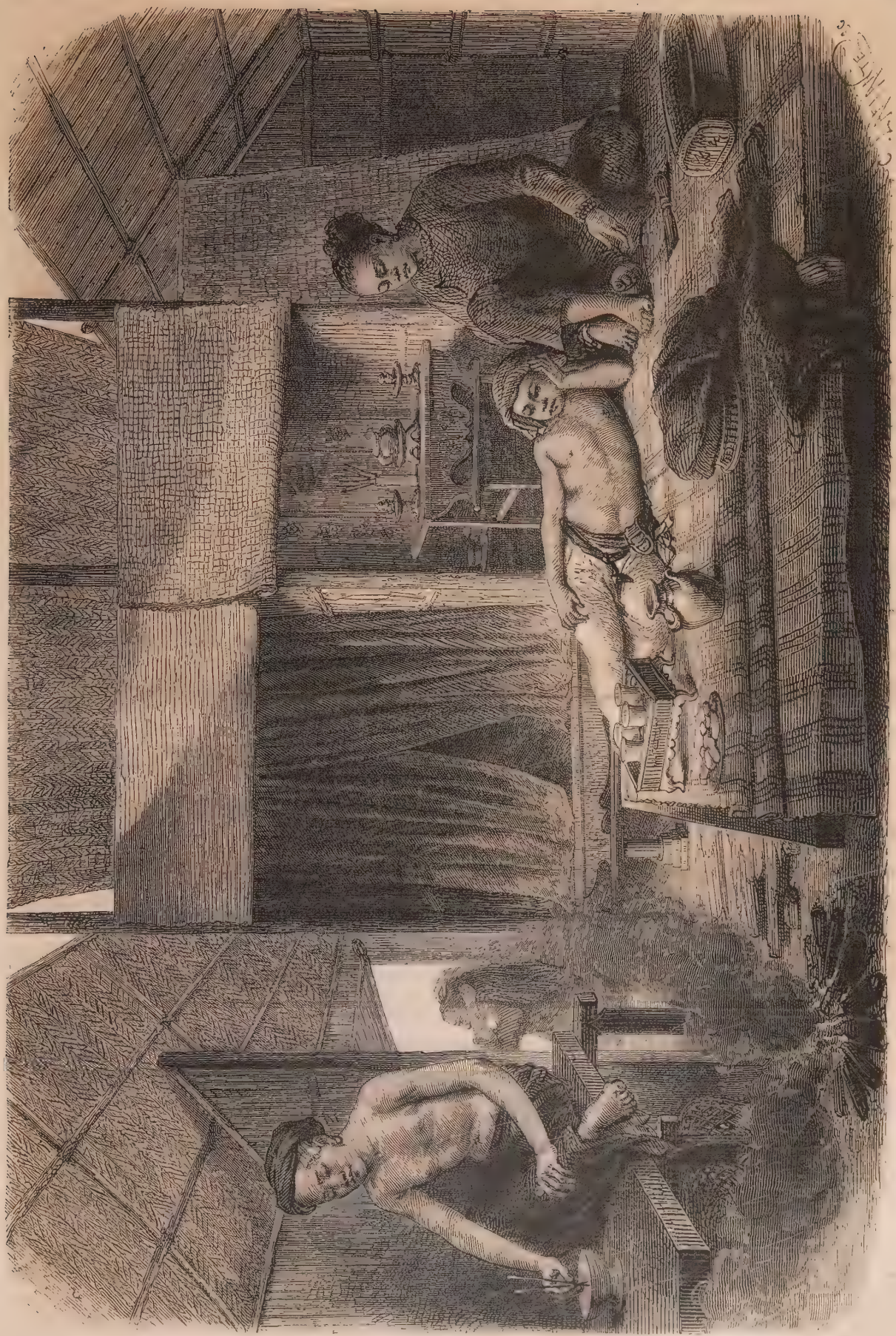


Grand tourbillon de Keng Kanien. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

tuelle avec autant de liberté que s'il était dans sa propre maison. Il semble qu'aussitôt entré, il soit sous la protection tutélaire du Bouddha et obtienne sa part du respect dû à son divin protecteur.

Cette hospitalité si complète offerte par les bonzes, au nom et pour ainsi dire à la place du Bouddha lui-même, m'a toujours paru l'un des traits les plus caractéristiques des mœurs religieuses de ces pays. Nous avons pendant le cours de notre longue marche demandé l'hospitalité dans plus de cent pagodes : que nous fussions seuls ou nombreux, bien portants ou malades, que nous séjournions une nuit ou plusieurs, toujours nous trouvions même accueil, même bienveillance et même empressement. Notre présence ne paraissait rien déranger dans les occupations habituelles des bonzes. Nous nous efforcions de gêner le moins possible l'accomplissement de leurs cérémonies sim-

ples et touchantes. Mais s'il arrivait parfois que quelque voyageur outrepassât les bornes d'une juste retenue, ils laissaient passer le fait inaperçu et donnaient rarement aucune marque d'impatience. D'ailleurs, plus nous avançâmes dans notre voyage, et plus nous eûmes d'occasions d'admirer la tolérance religieuse de ces peuples. On peut dire qu'elle est absolue chez les bouddhistes laotiens, et cela est d'autant plus à remarquer que leur sentiment religieux est fort développé et qu'ils semblent tous très-attachés à leur culte. Chez leurs voisins les Chinois la tolérance est aussi complète, mais elle est de plus alliée à une indifférence religieuse extraordinaire ; nous pourrions en citer plus tard des exemples remarquables. Aussi avons-nous peine à comprendre comment ces populations si patientes peuvent être amenées à exercer contre les missions européennes des actes de persé-



Un intérieur annamite à Lakon. — Dessin de Janet Lange d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

cutions sanglantes dont le récit vient trop souvent nous affliger. Nous en causions fréquemment entre nous; partagés d'opinions sur cette grave question à

notre départ de Saïgon, la succession des faits qui nous passaient sous les yeux avait fini par nous mettre tous d'accord. En présence des contrastes dont

DUO POUR CLUÏ ET KHÈN.

Noté par M. L. Delaporte.

Allegretto semplice.

CLUÏ

mf

KHÈN.

p

f

p

f

pp

PROCÉDÉ J. ROUSSET.

nous étions frappés, nous ne pouvions nous empêcher de reconnaître que sous le rapport de la tolérance, la comparaison est entièrement à l'avantage des prêtres du Bouddha. Le commandant de Lagrée nous a raconté

à ce sujet une petite anecdote bien simple, à laquelle je n'ajouterai aucune réflexion.

Dans une ville du Cambodge où il avait séjourné plusieurs mois, il avait fait la connaissance du chef des

bonzes d'une pagode en renom. C'était un vieillard érudit, affable et vénéré dans la contrée. M. de Lagrée passait souvent des heures entières à l'interroger et à s'instruire près de lui sur les mœurs, la religion et les antiquités du pays. Parfois en allant lui rendre visite il lui arrivait de se rencontrer avec un missionnaire établi dans la même ville, homme de science et de valeur. Le vieux bonze les recevait tous deux avec la plus grande cordialité, il s'empressait de leur faire les honneurs de sa pagode et de sa petite maison bâtie à côté. Mais soit par distraction, soit pour toute autre cause, le missionnaire ne mettait

guère le pied dans la pagode sans avoir le chapeau sur la tête, la pipe à la bouche, et il ne se gênait pas pour cracher, causer à haute voix et rire avec éclats. Son hôte ne semblait pas y faire la moindre attention. M. de Lagrée s'absenta quelques semaines ; puis, rentrant à la ville, il reprit le cours de ses études et de ses visites à la pagode. Pendant quelque temps il n'y vit plus le missionnaire, dont l'absence laissait un vide dans les entretiens d'autrefois. Il en demanda la raison au vieux bonze. Celui-ci lui répondit d'une voix grave, mais sans amertume, qu'il s'était présenté chez le missionnaire et lui avait demandé à visiter sa petite



Cabane de Laotien pauvre. — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

église, mais qu'à sa grande surprise et à son profond chagrin sa demande avait été accueillie par un refus méprisant. Depuis lors leurs relations avaient cessé complètement.

Après avoir passé la nuit dans la pagode, j'en partis le matin pour Kémarat. En revenant je remarquai sur le bord du sentier une charmante petite hutte, habitation d'un pauvre Laotien, véritable nid d'oiseau, supportée par quelques piquets, perdue au milieu d'arbres fruitiers de toutes sortes : un grand mangier, un tamarinier couvert de gousses de fruits, des

bananiers en fleurs, des palmiers d'espèces variées, cocotiers, palmiers à sucre, coryphas aux feuilles immenses, aréquiers, aux troncs auxquels s'attachaient de longues tiges de bétel. Des plantes grimpantes s'élevaient sur le toit et couvraient un hangar à l'abri duquel la famille travaillait à confectionner de petits engins en minces lames de bambou pour pêcher dans les rizières.

L. DELAPORTE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le docteur Thorel découvrant des orchidées épiphytes (voy. p. 367). — Dessin de E. Tournois d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V (suite).

Une famille d'affranchis. — Petit drame. — Départ de Kémarat. — Rapide. — Navigation en eau calme. — Ban Mouk. — Muong Mai. — Peanom. — Extérieur et intérieur du monument. — Histoire d'Alevy.

(Texte par M. L. Delaporte.)

Je m'approchai, je liai conversation avec les habitants de la cabane, et ils m'eurent bientôt conté toute leur histoire. C'était une famille d'esclaves affranchis, transformés en propriétaires laotiens, et vivant heureux dans leur petite maison. On les reconnaissait d'ailleurs à leurs oreilles largement percées et à leur couleur se rapprochant de celle de la suie, moins rouge que celle des Laotiens de la ville; car on rencontre quelquefois dans la campagne des paysans dont la peau est presque aussi sombre que celle des nègres.

Les affranchis que j'avais devant les yeux, bien que vêtus et coiffés à la manière laotienne, conservaient le type des sauvages des montagnes de la rive gauche du Mékong, d'où ils étaient originaires. Après de longues années de fidèles services, leur maître leur avait rendu la liberté et fait cadeau du petit coin de terre sur lequel je voyais leur case construite, et dont le produit, joint à celui de leur pêche et de leur chasse, suffisait à tous leurs besoins.

Pendant notre long séjour au Laos, je n'ai rien retrouvé de semblable à ces tristes scènes d'esclavage qui nous avaient si vivement émus à Stung Treng

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321 et 337.

et dans le Cambodge ; rien qui m'ait rappelé ces barques chargées de malheureuses créatures humaines enchaînées, que des marchands d'esclaves, atroce engeance, venaient d'acheter dans les montagnes des bords du Se Cong et emmenaient au marché de Pnom Penh, en les accablant de mauvais traitements pour les habituer sans doute à leur nouvelle condition. Puisse une plaie si horrible disparaître bientôt d'une contrée sur laquelle la France exerce les droits de protectorat ! Au Laos, les esclaves n'ont le plus souvent rien qui puisse les distinguer des indigènes. Ce sont plutôt des domestiques que des esclaves, ils font partie de la maison. La loi règle les peines que peut leur infliger le maître, et punit sévèrement celui qui outrepassa ses droits. Si l'esclave commet une faute grave, il est traduit devant le tribunal qui le juge. En somme, en dehors de la privation de la liberté, ils ne semblent pas malheureux et leur condition diffère peu de celle de la plupart des habitants du pays.

Lorsque j'arrivai au sala, mes compagnons venaient d'achever leur déjeuner. Ils étaient encore tous réunis, les uns déjà au travail, les autres fumant quelques-unes de ces grosses cigarettes que les indigènes roulent dans des feuilles de bananier, et qu'ils portent souvent comme ornement dans le large trou pratiqué dès l'enfance au bas de leur oreille. A peine étais-je assis, que nous entendîmes un grand bruit et des vociférations. Tout à coup un homme à peu près nu et tout sanglant se précipita dans la cour par la barrière ouverte, et vint se jeter à nos pieds en implorant notre protection. Presque en même temps nous vîmes arriver une troupe de Laotiens armés de bâtons et de pierres ; ils s'arrêtèrent sur le seuil de notre porte à la vue du malheureux dont nos docteurs s'étaient déjà approchés pour examiner ses blessures.

On nous eut bientôt raconté le petit drame qui s'achevait sous nos yeux.

A peu de distance du sala, s'élevaient au milieu d'un jardin les bâtiments d'habitation du gouverneur de Kémarat. Ce haut personnage était pour le moment en route vers Bangkok, où l'avaient appelé les ordres de son souverain afin d'y régler quelques affaires de la province. Pour voyager plus rapidement, il avait laissé dans sa maison la plus grande partie de sa suite habituelle, ainsi que toutes ses femmes. Pendant l'absence du mari, l'une de ces dames avait été obsédée par les importunités d'un mauvais sujet qui avait osé la menacer. La dame prévint les amis du gouverneur, qui s'embusquèrent, attendirent le téméraire, l'assailirent et le poursuivirent jusqu'à notre porte.

Quelques mandarins, arrivés sur ces entrefaites, nous firent comprendre que nous avions tort de nous occuper d'un si grand coupable et de lui témoigner un intérêt dont il n'était pas digne. Le malheureux faisait pitié à voir, il perdait du sang et s'affaiblissait de plus en plus. Le commandant de Lagrée leur répondit que la première chose à faire était de donner au blessé les soins que réclamait son triste état. Plus tard ils

pourraient, s'ils le désiraient, le faire punir suivant les lois du pays.

Les acteurs et les spectateurs de la scène se retirèrent, sans trop comprendre et même en maugréant un peu. Bientôt après, nous vîmes arriver le père et la mère du blessé. Les pauvres gens ne savaient comment nous remercier de ce que nous avions fait pour leur fils alors que tout le monde était irrité contre lui ; et pendant le peu de temps que nous passâmes encore à Kémarat, ils ne cessèrent, malgré nos refus, de nous apporter les seules richesses qu'ils eussent à nous offrir, les meilleurs fruits de leur jardin, les plus beaux poissons du fleuve.

Le matin du 14 février, nous faisons nos adieux aux autorités et nous nous disposions à quitter Kémarat. On nous avait apprêté six grandes barques, et, outre nos bateliers ordinaires, nous n'emmenions pas moins de quatre-vingts hommes pour nous aider à franchir une dernière ligne de rochers qui barre le fleuve à une lieue en amont de la ville.

Absorbé désormais, en l'absence de M. Garnier, par le soin des chronomètres et par le tracé du cours du fleuve, j'ai remis au docteur Joubert la tâche importante de surveiller les bagages. Il faut le voir debout, sur le haut de la rive, donnant ses ordres, comme un général, à la troupe des indigènes qui obéissent en courant, tant sa belle prestance leur impose de crainte et de respect. On sait en effet que chez les Orientaux l'embonpoint et la haute taille sont regardés comme des faveurs des dieux ; l'homme qui possède ces précieux avantages leur semble désigné tout naturellement pour le commandement, et chacun se soumet à lui comme par instinct.

Partis vers le milieu du jour, nous campons le soir en plein lit du Mékong, et nous passons la nuit sur des blocs de grès qui font partie du rapide. Nous entendons près de nous le fleuve mugir en se brisant sur les rochers. Le courant est d'une extrême violence, les rocs, couverts d'écume, sont inabordables. Impossible de trouver un seul passage où nous puissions remonter dans nos barques. Aussi dès le matin sont-elles déchargées des bagages que les indigènes vont avoir à transporter jusqu'à l'endroit où le fleuve redeviendra praticable. Puis nous halons successivement toutes nos pirogues vides en suivant un petit chenal naturel large de quelques mètres, hérissé de rochers, et dans lequel l'eau court en formant une succession de rapides et de cascades. Toute la journée est employée à cette pénible besogne, et c'est seulement au coucher du soleil que nous pouvons congédier le supplément de travailleurs que nous avaient donnés fort à propos les autorités de Kémarat.

Au-dessus de ce dernier rapide, le fleuve redevient magnifique. Il coule sur une largeur de deux mille mètres dans une plaine immense, riche terrain d'alluvion couvert de la végétation la plus puissante. Nous rencontrons bientôt quelques îlots verts, aux berges garnies de plantations de coton ou de tabac. De la rive

gauche nous passons à la droite, et nous nous engageons dans un bras étroit qui abrège notre route. Des deux côtés, les grands arbres surplombent sur nos têtes; penchés vers le fleuve, les palmiers, les lianes et les bouquets de bambous s'entre-croisent et forment des masses de verdure qui étincellent au soleil. Quelle vie, quelle lumière dans cette nature tropicale! Que nous tournions nos regards ou sur l'eau du fleuve qui scintille, ou sur le sable enflammé du rivage, ou sur la végétation inondée de soleil, nous sommes éblouis. Qui n'a vu ces merveilleux effets de lumière ne peut se les figurer. Les couleurs les plus vives, les plus tranchantes, s'encadrent naturellement et s'harmonisent dans ces splendides paysages. Les luxuriants tableaux de la nature sont encore plus brillants et plus complets lorsque aux jours de fête les indigènes se promènent dans les campagnes vêtus de pièces de soie aux nuances les plus éclatantes et les plus variées.

Nos barques naviguent maintenant dans une eau calme, les bateliers pour se délasser quittent leurs grandes perches en bambou dont le maniement est si pénible et se mettent aux rames.

Pendant que nous avançons le long du rivage, une troupe de petits singes aux couleurs bizarres descend de branche en branche jusqu'à terre et nous amuse par ses sauts et ses gambades. Ils ont le poil gris et le visage noir; une grande barbe blanche va d'une de leurs oreilles à l'autre. Aucun de nous n'a la pensée de décharger son fusil sur ces innocents animaux dont la chair ne procure qu'un médiocre régal: nous gardons notre poudre pour de meilleures occasions. Bientôt nous approchons d'un hameau; la troupe folâtre s'arrête alors et rentre dans la forêt.

Le lendemain, avant le jour, nous nous remettons en route: nous avançons rapidement quand nous voyons notre première barque s'arrêter, puis nos bateliers sauter dans l'eau et s'avancer sur la grève. Ils ont aperçu le cadavre d'un jeune cerf étendu sur le sable. Tout autour de larges traces attestent le passage du tigre qui l'a tué quelques heures auparavant lorsqu'il venait se désaltérer au fleuve. Pendant la saison sèche, l'eau devient si rare que les animaux de la forêt accourent de plusieurs lieues pour boire. Le tigre se met alors en embuscade dans les passages les plus fréquentés et fait ainsi sans peine une chasse abondante. Quelquefois il abandonne sa proie à peine entamée. Aussi nous est-il arrivé fréquemment de faire de pareilles trouvailles. Nous devons même l'avouer, le gros gibier que nous avons mangé dans ces parages était plus souvent abattu par le tigre que par nous-mêmes. Il ne faudrait pas croire en effet que la chasse fût facile pour nous qui n'avions pas l'attirail nécessaire à des chasseurs de profession: aussi le plus souvent nous nous contentions de décharger notre fusil sur le gibier que le hasard faisait passer à notre portée. Tout animal qui n'était pas tué sur le coup était perdu. Comment l'atteindre sans chiens dans ces grands bois

pleins de fourrés impénétrables et dont on ne voyait jamais la fin?

Notre récit, en effet, se passe pour ainsi dire dans une seule et interminable forêt. Nous y sommes entrés dans le Cambodge, et nous n'en sommes sortis qu'en mettant le pied sur la terre de Chine, dix-huit mois plus tard. Plaines, collines, montagnes, étaient partout couvertes d'une végétation tropicale. Faisions-nous l'ascension d'un sommet élevé, nous découvrions tout autour de nous de vastes horizons d'un vert sombre; souvent on n'y distinguait aucun lieu habité. D'autres fois les villages et les rizières qui les entouraient ne paraissaient que de petits îlots perdus au milieu d'un immense océan de verdure. La surface cultivée n'est rien en comparaison de l'étendue envahie par les bois. Quelle carrière ouverte aux colonisateurs que cette terre qui pourrait facilement nourrir le centuple de ses habitants!

Le 22 février, à onze heures du matin, nos barques s'arrêtaient sur la rive droite du fleuve en face de l'embouchure d'une large rivière, le Sé Bangfay. Nous apprimes plus tard que ce cours d'eau descend des hautes montagnes calcaires qui s'étendent un peu plus haut entre le fleuve et la Cochinchine. Au dire des indigènes, il disparaît pendant quelques lieues de son cours, s'enfonçant au-dessous d'une de ces montagnes pour ne reparaitre que de l'autre côté de la masse de rochers.

Nous gravâmes un escalier ou plutôt une échelle de cinquante pieds de haut, appuyée sur la berge à pic. À droite et à gauche du débarcadère, quelques cases soigneusement construites formaient un petit village d'une apparence plus riche qu'à l'ordinaire. Perpendiculairement au fleuve une étroite avenue se perdait à travers une multitude de palmiers. En suivant des yeux sa direction on apercevait dans le lointain, au milieu des arbres, le sommet d'une haute pyramide surmontée d'une flèche dorée, et en effet, bientôt après nous arrivâmes près du monument de Peunom, sanctuaire révérend dans une grande partie du Laos et dont on nous avait parlé dès Bassac.

Quelle que fût mon impatience, il me fallut d'abord faire l'observation habituelle de midi, après quoi je me hâtai de rejoindre mes compagnons, qui avaient déjà commencé leur visite. On nous avait tant vanté la beauté du monument et son antiquité perdue dans la nuit des temps, que nous avions espéré rencontrer à Peunom une de ces merveilleuses ruines khmers si nombreuses au début de notre voyage. Malheureusement cet espoir fut déçu, et nous nous trouvâmes en face d'un édifice de construction inférieure et d'origine relativement moderne. Cependant cette haute pyramide s'élevant au milieu d'une foule de clochers et de flèches élégantes, environnés de cocotiers penchés, de légers aréquiers et de grands palmiers droits comme des colonnes, présentait sous le ciel embrasé un coup d'œil d'ensemble imposant et pittoresque.

Le monument se compose, au centre, d'une grande pyramide massive, à base carrée, très-haute et très-

élancée. Son sommet se termine par une flèche portant une suite de petites couronnes métalliques garnies de clochettes. Jadis toute la pyramide était dorée. Elle est entourée d'une triple enceinte de murs parallèles à chacune de ses faces, et ornés de moulures représentant des feuilles d'arbre ou des arabesques. Chaque enceinte a trois portes avec clochetons et encadrement. Dans l'espace compris entre les murailles, sont construits sans ordre une foule de petits monuments également terminés par des flèches garnies de clochettes. Ces tombeaux s'élèvent sur l'emplacement où ont été déposées les cendres de quelque saint personnage. Dans l'axe de la pyramide, à l'orient et à la hauteur de la troisième enceinte, une pagode toute neuve a été bâtie selon le dernier style siamois. Elle est entourée d'une colonnade légère. Son toit, à cinq étages superposés, se recourbe aux extrémités; toutes les arêtes sont couvertes de dentelures en petits ouvrages de terre cuite, et terminées par des pointes hardiment relevées vers le ciel. Ce temple est situé sur l'emplacement d'un autre très-ancien qui était tombé en ruines. On y entre, à chaque bout, par une double porte en bois remarquablement sculptée et représentant des personnages ou des animaux symboliques.

Cette première inspection terminée, je fis choix d'un point de vue favorable et je m'y installai avec mes crayons pour toute la journée. La pagode avait un air de fête. Tout autour étaient plantés de longs bambous portant à leur sommet de minces flammes de couleur qui ondu-laient au gré du vent. De nombreux pèlerins, vêtus de leurs plus beaux costumes, se promenaient, faisaient leurs stations aux tombeaux des principaux saints, s'agenouillaient et priaient en brûlant des cierges. Quelques-uns collaient sur la pyramide des feuilles d'or en offrande. Des bonzes drapés dans leurs pièces d'étoffe jaune, quelques bonzesses, reconnaissables à leur tête rasée et à leur costume blanc, étaient agenouillés çà et là et semblaient abîmés dans de pieuses méditations. Pendant que j'étais tout à mon dessin, le commandant de Lagrée mesurait et prenait le plan du

monument. Un examen plus attentif nous fit bientôt remarquer un détail qui nous avait échappé d'abord. Les faces de la pyramide étaient formées d'un revêtement de briques épaisses et artistement moulées, qui avaient tant de fois été chargées d'enduits de toutes sortes qu'on avait peine à y démêler quoi que ce fût. Cependant une face, beaucoup mieux conservée que les autres, gardait encore quelques traces de la dorure

primitive. Au milieu, les briques encadraient une porte à deux battants couverte d'arabesques, et entourée de moulures représentant des fleurs ou des ornements de fantaisie. A droite et à gauche, des moulures verticales figuraient des pilastres sculptés, et sur les deux panneaux, au milieu d'arabesques, quatre sujets principaux se détachaient, représentant des rois ou des dieux montés sur des chevaux au galop, des éléphants ou des chars, et suivis de gens armés ou de serviteurs portant au-dessus de leurs têtes des parasols à plusieurs étages. Le soubassement était orné de petites figures bizarrement accroupies en forme de cariatides. Au-dessus de la porte, une divinité semblait recevoir les hommages de lions et d'hommes agenouillés des deux côtés. Au premier étage, où la même décoration se répétait, deux princes, supportés par deux animaux fantastiques, se faisaient face, ressortant au milieu d'arabesques à moitié effacées. Cette découverte importante nous prouvait d'une façon indiscutable l'antiquité du monument primitif de Peunom.

La plupart des ruines que nous devions retrouver plus tard au Laos ne remontent qu'à des époques beaucoup plus récentes. A peine pourrait-on assigner avec certitude aux plus anciennes d'entre elles une existence

de trois ou quatre siècles. Elles permettent de suivre, tant au Laos que dans le royaume de Siam, et particulièrement à Ajuthia, son ancienne capitale, les différentes transformations par lesquelles a passé l'architecture siamoise. Les monuments en belle brique moulée constituent la transition entre le vieil art khmer et l'art nouveau. Dans la période moderne, on ne trouve plus qu'une imitation grossière des modèles



Une fresque à droite d'une des portes de la pagode de Peunom. — Dessin de M. L. Delaporte.



Vue du monument de Peunom. — Dessin de E. Théron d'après un dessin de M. L. Delaporte.

laissés par la race disparue. Puis, s'épurant peu à peu, se perfectionnant et se combinant avec l'art chinois auquel elle emprunte les toits élevés et recourbés des pagodes, cette imitation, complètement transformée, a fini par acquérir l'originalité et la perfection qu'on admire surtout dans les monuments de Bangkok, capitale actuelle du royaume. Ces édifices, presque tous religieux, sont d'une élégance remarquable. Le temple proprement dit n'est qu'un prétexte pour construire, au milieu des jardins, une multitude de pyramides, tours, flèches de toutes sortes, de toutes grandeurs, tantôt éparses, tantôt groupées suivant des plans symétriques et artistement conçus. Quelquefois les monuments sont imposants par leur masse, comme la grande pyramide de Wat Chang qui domine toute la plaine de Bangkok, s'élevant bien au-dessus des plus hauts palmiers, et une autre immense pyramide encore inachevée, à laquelle travaillaient, quand je la vis, un nombre infini d'ouvriers : je ne pouvais la regarder sans penser à la tour de Babel.

Le plus souvent ces constructions n'atteignent pas des dimensions si considérables et tirent leur principal mérite des ornements parfois baroques, mais presque toujours d'une forme très-agréable, dont ils sont couverts et même surchargés. Malheureusement tous pèchent par un défaut commun, c'est-à-dire le peu de solidité des matériaux qui entrent dans leur construction : la chaux, la brique et le bois. Les charpentes des pagodes, sculptées avec art, forment la partie la plus remarquable des temples, et c'est là que les architectes siamois semblent avoir déployé le plus de talent. Les toits étagés se recourbent avec grâce ; ils sont ordinairement couverts de briques vernissées aux couleurs vives, représentant des dessins variés, et ils s'harmonisent admirablement avec la grande lumière et la végétation propres à ces contrées. Leurs légères colonnes, leurs mille flèches dorées, leurs ornements à jour, leurs courbes relevées et ondulées comme des queues de dragon, rivalisent de grâce et de légèreté avec les tiges élancées et les panaches gracieux des palmiers qu'elles dépassent souvent en hauteur. Les artistes siamois sont incontestablement parvenus à créer une architecture originale et d'une beauté remarquable. Et pourtant quelle différence entre ces constructions élégantes, mais d'un art pour ainsi dire secondaire et vouées à une prompt destruction, et les merveilleux restes des anciens monuments cambodgiens qui portent depuis tant de siècles et qui longtemps encore porteront à leurs descendants les témoignages d'un art dont la magnificence n'a jamais été dépassée !

Mais revenons à la pagode de Peunom. Nous en visitâmes l'intérieur. Les murailles sont couvertes de fresques semblables à celles de la plupart des pagodes de Bangkok, et figurant les sujets les plus divers, mystères religieux, combats singuliers, grandes batailles, palais célestes, jardins du séjour des bienheureux, dieux ou mandarins en promenade, enlèvements de princesses, supplices infernaux, lions, tigres,

éléphants, rhinocéros, dragons, monstres marins et une foule d'autres animaux fantastiques. Nous remarquâmes particulièrement de chaque côté de la porte d'entrée deux figures représentant un seigneur du seizième siècle et sa femme en grand costume ; on nous assura que cette peinture n'était que la reproduction d'une autre plus ancienne de la vieille pagode. L'original avait été offert par un ambassadeur hollandais envoyé vers 1641 en mission à la ville capitale de Vien Chan, située un peu plus haut sur le fleuve, et les bonzes l'avaient soigneusement conservée en souvenir de son passage.

La nuit arrivait, nous rentrâmes au sala près du fleuve. Après dîner, nous devisions en avalant quelques gorgées d'une infusion destinée sur la foi de notre botaniste à nous rappeler le thé, et sucrée avec une espèce de mélasse noire tirée du borassus, et décorée du titre pompeux mais assez menteur de sucre de palmier. Tout à coup la porte s'ouvrit doucement et dans la pénombre se glissa une forme vague surmontée d'un crâne fraîchement rasé. Nous regardions avec surprise ce fantôme enveloppé des pieds à la tête dans une grande pièce d'étoffe blanche, lorsque le voile tomba, et nous partîmes spontanément d'un éclat de rire en reconnaissant ainsi accoutré notre interprète laotien Alevy qui nous avait quittés trois jours auparavant pour nous devancer à Peunom, où il avait, disait-il, de graves devoirs religieux à remplir.

Il se tenait dans un coin du sala, les yeux timidement baissés, moitié souriant, moitié honteux. Nous nous aperçûmes alors qu'il avait la main gauche enveloppée d'un linge sur lequel paraissaient quelques taches de sang. M. de Lagrée le questionna : il lui répondit d'une voix douce et le sourire sur les lèvres. Sa figure naïve avait une expression singulière, il semblait en extase. Nous eûmes bientôt l'explication de ce mystère. Mais pour le faire comprendre au lecteur, il est nécessaire de lui donner quelques détails sur les antécédents de ce jeune fanatique.

L'histoire d'Alevy était un véritable roman. Tout jeune, il habitait avec sa famille dans le haut du cours du Mékong sur la frontière du Laos birman. Son père ayant perdu sa femme et tous ses autres enfants, prit l'habit de bonze, le fit prendre à son fils, et tous deux un bâton à la main partirent comme nos anciens pèlerins pour visiter les lieux sacrés du Laos. Ils descendirent le fleuve, faisant halte à chaque village, vivant d'aumônes et logeant à la pagode, dans la forêt ou sur le rivage. Se trouvait-il sur leur passage un sanctuaire vénéré ou un bonze célèbre, ils s'arrêtaient quelques jours ou même quelques semaines, puis repartaient pour continuer leur pèlerinage. Parfois ils se joignaient à des caravanes de voyageurs, d'autres fois ils poursuivaient seuls leur route, errant à l'aventure. Lorsqu'un cours d'eau leur barrait le passage, ils se construisaient, avec des bambous coupés dans la forêt, un radeau et traversaient la rivière ou descendaient le courant. C'est ainsi qu'ils avaient passé une partie des

rapides si dangereux du fleuve, bravant les plus redoutables périls avec une insouciance qu'une foi digne des anciens temps et une confiance illimitée dans la protection du Bouddha pouvaient seules expliquer.

Dans ces longues pérégrinations, le jeune Alevy avait beaucoup vu et beaucoup appris, mais tous ses souvenirs d'enfant étaient bien confus, et il était difficile d'en tirer quelque renseignement sérieux. Cependant il avait rapporté de ses voyages une espèce de langage universel au moyen duquel il parvenait à se faire comprendre des différentes tribus que nous rencontrions sur notre route. Un jour, au milieu du pèlerinage, le père d'Alevy tomba malade dans une petite pagode, et au bout de quelques semaines il y mourut. On offrit au fils de le garder dans le village, mais bientôt il s'ennuya et continua seul son voyage. Ce fut alors qu'il arriva à Peunom, où il séjourna longtemps chez un vénérable bonze dont il nous avait parlé quelquefois et dont il avait gardé un religieux souvenir.

Après son premier passage à Peunom, Alevy avait continué son voyage et descendu le Mékong jusqu'à la ville de Compong Luong, où résidait alors le roi du Cambodge. Pendant son séjour, sa jeunesse, sa bonne mine et l'intérêt qui s'attache aux gens qui viennent de loin, lui avaient bientôt gagné l'amitié de la reine mère. Elle l'avait nommé bonze de son choix dans une pagode qu'elle même avait fait construire sur ses vieux jours; quel changement et que d'honneur pour le jeune et aventureux pèlerin de la veille! Cependant Alevy était devenu homme; un beau jour les charmes d'une jeune fille de la ville le séduisirent, il renonça à la robe jaune et se maria. Mais au bout d'un an son humeur voyageuse, excitée peut-être par des malheurs privés, le reprit. Le commandant de Lagrée l'avait vu à la cour du roi du Cambodge et l'avait souvent interrogé sur ses voyages. Pensant qu'il pourrait nous être utile, il lui proposa de retourner avec nous aux lieux où il avait passé son enfance et qu'il désirait vivement revoir. Le jeune homme accepta avec joie. Il dit adieu à sa femme en lui rendant la liberté et partit avec nous. Une fois sortis du Cambodge, nous traversâmes des contrées où les femmes ont une réputation de beauté relative bien méritée. Alevy, redevenu libre, ne resta pas insensible à leurs attraits et se remaria plusieurs fois selon les coutumes du pays dans les villes où nous séjournions. Cette inconstance extrême, si semblable à la licence, eut son châtiment : sa santé s'altéra. Rentré en lui-même et pénétré de repentir, Alevy résolut de se purifier. C'était dans cette intention que, gagnant sur nous trois jours d'avance, il était allé au célèbre sanctuaire de Peunom, qui lui semblait le lieu le plus propice à l'accomplissement de ses desseins. Arrivé là, il se fit raser la tête, revêtit la robe des bonzes, et après avoir passé une nuit en prières, il se rendit près du plus vieux bonze de la pagode pour le consulter sur une pensée que le Bouddha lui avait suggérée et qu'il voulait mettre à exécution. Le cas était nouveau et embarrassant; toutefois le vieillard,

après quelques instants de réflexion, lui avait répondu ces simples paroles : « Mon fils, fais selon ton cœur. » Alors le coupable repentant n'avait plus hésité. Il s'était rendu dans une chapelle tout près de la grande pyramide, et là sur un petit autel, devant une vieille statue du Bouddha, il s'était d'un seul coup de couteau tranché l'extrémité d'un doigt de la main gauche. Ce sacrifice expiatoire lui avait rendu le calme de la conscience. Plein de foi, il paraissait heureux. Le commandant de Lagrée lui reprocha doucement de lui avoir caché son dessein et chercha à lui faire comprendre que le meilleur moyen de réparer ses fautes n'était pas de mutiler son corps, mais de changer de conduite. Alevy feignit de reconnaître qu'il avait tort et probablement continua à s'applaudir au fond du cœur du moyen héroïque par lequel il avait expié ses erreurs.

Lakon. — Panorama des montagnes. — Une colonie annamite. — Excursion aux montagnes de marbre. — Le grand cirque et les grottes. — Vin de palmier. — Fresques laotiennes. — Le docteur Thorel court un danger. — Excursion dans la forêt.

Notre séjour à Peunom dura quelques heures à peine. Au lever du soleil, nous retournâmes faire une dernière visite au monument, puis nous revînmes à nos barques. Dans l'immense plaine que traverse le Mékong, aucun rocher ne s'oppose plus à son cours; il s'est creusé un lit suivant une ligne droite du nord au sud. Aussi du haut de la berge élevée à vingt mètres au-dessus de la plage, nous n'apercevions aucun rivage dans la direction du cours du fleuve qui se prolongeait jusqu'à l'horizon comme un lac sans fin. Le soleil montant et les vapeurs du matin s'étant dissipées pendant que nous faisons nos préparatifs de départ, nous fûmes tout surpris d'apercevoir, dans le nord, des formes bleuâtres à peine visibles qui nous semblèrent être quelque effet de mirage ou des nuages bizarrement découpés; on eût dit de vieilles ruines de fortifications du moyen âge, tours élevées, toits arrondis ou en pointe, murailles en partie écroulées. Les indigènes nous dirent que nous avions devant les yeux les montagnes de Lakon, au pied desquelles nous arriverions le lendemain. Il nous était difficile de croire à l'existence de pareilles montagnes dont les formes invraisemblables devaient nous étonner de plus en plus à mesure que nous en approcherions. En effet, en continuant à remonter, nous voyions se dessiner davantage des profils étranges, tantôt verticaux ou même surplombants, tantôt découpés comme d'immenses crêpeaux ou des dentelures fantastiques. Ces énormes rochers de marbre de différentes nuances ont dû être chassés par quelque convulsion de la croûte terrestre; ils sont sans doute sortis tout d'une pièce en se frayant difficilement un passage à travers les roches de grès qui forment le sous-sol du pays.

A l'endroit où le fleuve rencontre ces masses prodigieuses, il est obligé de faire un léger coude. Nous y arrivâmes à la fin de la deuxième journée, et nous vîmes alors se dérouler sur la rive droite au milieu du

feuillage, la longue file des cases de la ville importante de Lakon. La plage était garnie de barques de commerçants et de pêcheurs ; de grands filets suspendus en ligne à des bambous séchaient au grand air. De petits abris pour les voyageurs, des piles de bois et de marchandises, des radeaux chargés donnaient aux abords de la ville une animation à laquelle nous n'étions pas accoutumés. Nous achevâmes assez tard de

décharger nos barques, et nous fîmes porter nos bagages au sala dans lequel nous allions loger ; il était construit sur la rive, au-dessous d'un grand manguier qui le couvrait de ses rameaux. Quand l'opération fut terminée, nous nous étendîmes sur le plancher, nous réservant de faire plus ample connaissance avec la ville le lendemain matin.

Au point du jour, nous fûmes réveillés par le bruit



Palmeiers borassus et récolte du vin de palmier. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

du gong de la pagode voisine. Déjà un certain mouvement régnait sur la plage et dans la ville. Quelques curieux se groupaient autour de notre sala. Un grand sac de riz, des fruits, du poisson et quelques tranches de buffle desséchées au soleil, nous arrivèrent, envoyés par le mandarin chargé provisoirement de pourvoir à nos besoins. Profitant de la fraîcheur du matin, nous fîmes alors une longue promenade d'un bout à l'autre

de la ville, qui nous sembla riche et populeuse. Les pagodes y étaient nombreuses et les cases bien construites, les habitants respiraient l'aisance, les jardins étaient verts et bien entretenus. Derrière la ville, dans un terrain vague sur le bord des rizières, quelques compagnies de voyageurs campaient sous des arbres en feuillage. Nous revînmes de notre promenade par la rue principale, jolie route longeant la rive et abri-



Emigrés annamites de Lakon. — Dessin de Janet Lange d'après un dessin de M. L. Delaporte.

MUSEE

tée presque sur tout son parcours par les arbres et les plantes grimpantes des jardins qui la bordent. De là, en jetant les yeux du côté du fleuve, nous apercevions à travers chaque échappée la plage de sable, l'eau calme, les forêts de la rive opposée et au-dessus le long panorama des montagnes de marbre se développant à perte de vue. Au coude du fleuve, il y avait aussi sur l'autre rive un hameau de pêcheurs.

A notre retour, nous trouvâmes les abords du sala littéralement encombrés de curieux et de visiteurs; tout ce que le beau sexe de Lakon avait de plus distingué s'y était donné rendez-vous, apportant des fruits ou des légumes pour les échanger contre quelque parure européenne. Ces dames ne paraissaient pas sauvages, et nous étions étonnés de les voir si peu effarouchées par nos barbes incultes, qui au premier abord avaient le don d'effrayer leurs compatriotes. Mais nous fûmes bien plus surpris en apercevant groupés autour de notre escorte une vingtaine d'Annamites, de vrais habitants de notre Cochinchine, qui semblaient se livrer à des démonstrations d'une joie insensée. Nous apprîmes alors qu'il y avait tout près de la ville une colonie de familles du royaume d'Annam, qui, à la suite de guerres et d'une famine terrible, avaient été forcées de s'expatrier. Ils avaient franchi la grande chaîne des montagnes de Cochinchine, s'étaient lancés dans la forêt, et, après avoir erré longtemps dans ces vastes solitudes, étaient enfin parvenus à Lakon, où ils étaient établis depuis quelques années. Quel bonheur inattendu pour eux de retrouver des compatriotes, et aussi quel plaisir pour les Annamites de notre escorte dont quelques-uns commençaient déjà à regretter le sol de la patrie ! Dans l'élan de leur joie, les pauvres exilés nous regardaient nous-mêmes comme de vieux amis. Bientôt hommes, femmes, enfants, toute la petite colonie joyeuse s'établit autour du sala, et pendant notre séjour à Lakon ce fut pour nos hommes d'escorte festin et liesse sans fin. Pour nous, nous n'eûmes pas la moindre peine à nous procurer nos vivres : gibier, poisson, fruits et légumes nous arrivaient en abondance; nous n'avions que l'embarras du choix.

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes au village occupé par nos nouveaux amis. Il ressemblait à s'y méprendre à l'un des hameaux nouvellement construits sur la lisière des forêts en Cochinchine; son aspect était pauvre, mais rien n'avait été changé aux habitudes de l'ancienne patrie. Je manifestai le désir d'en prendre le croquis. Les habitants s'y prêtèrent de la meilleure grâce et se tinrent à la porte de leurs cases tout le temps que dura mon travail. Puis on nous fit entrer dans la plus belle maison, où nous trouvâmes un intérieur d'un confortable rappelant celui des campagnards aisés de Cochinchine. On voyait que dans leur fuite précipitée les exilés avaient pu sauver une bonne partie de leurs modestes richesses. La case était grande : au milieu se trouvait le petit autel domestique garni de chandeliers, d'un brûle-parfums, d'une petite statue du Bouddha et de grandes bandes

de papier rouge couvertes de caractères chinois et de dessins symboliques. Un lit entouré de sa moustiquaire, une grande table en bois dur, un joli plateau nacré et un service à thé complet y figuraient aussi. Nous trouvâmes même étendue sur la table une jeune femme parée de bracelets et de colliers d'ambre, qui nous sembla moins dépourvue de beauté que ne le sont ordinairement ses compatriotes. Elle se leva à notre arrivée, et, sur l'ordre de son mari, elle nous offrit le thé et une corbeille de petites bananes de l'espèce la plus délicate. Du reste, je dois dire qu'en dehors de cette case, tout le reste du village présentait un aspect malpropre, et les habitants avaient le costume et l'air disgracieux qui frappent les Européens débarquant pour la première fois en Cochinchine.

Notre géologue et notre botaniste étaient impatients d'aller voir de près les montagnes qui se dressaient en face de nous et qui leur promettaient une riche moisson d'observations et de découvertes. Ils eurent bientôt organisé leur excursion et partirent une après-midi emportant des provisions pour quelques jours. Ils traversèrent le fleuve avec un guide et deux éléphants et s'engagèrent dans la forêt. Ils devaient d'abord visiter les carrières d'où s'extrait le marbre qui sert à la fabrication de la chaux. Cette industrie offre un certain développement. L'exploitation se fait dans de grands fours; la chaux est très-blanche et se vend soit pour la construction des pagodes, seuls édifices bâtis en maçonnerie, soit pour être mêlée au bétel ou à l'arec que les indigènes ont l'habitude de mâcher. Nos docteurs devaient ensuite visiter les grottes et d'autres curiosités de la montagne. A mesure qu'ils approchaient, le paysage devenait plus pittoresque et plus accidenté; au-dessus des arbres, les montagnes grandissaient à vue d'œil : on commençait à juger de l'énorme proportion de leurs roches à pic; les détails s'accroissaient, on distinguait les découpures, les pointes, les grottes; à chaque anfractuosité, on apercevait entremêlés des arbres, des lianes, des plantes grimpantes ou des palmiers. Nos explorateurs s'arrêtaient souvent pour ramasser une pierre intéressante ou pour cueillir une fleur inconnue. Le docteur Joubert avait également de nombreuses occasions d'exercer son adresse sur les paons ou les poules sauvages qu'il ne cessait de rencontrer. Déjà le jour baissait quand la petite caravane s'engagea dans un fouillis de bambous et de grands arbres à travers lesquels on ne pouvait plus rien apercevoir. Lorsqu'elle en sortit, elle se trouva en face du spectacle le plus bizarre et le plus fantastique que l'on pût imaginer.

Deux immenses murailles de rochers sombres, hautes de plusieurs centaines de mètres, bordaient un large défilé qui s'ouvrait et laissait voir une plaine nue et brillante. La muraille de gauche s'étendait au loin, formant une longue ligne décroissante en perspective. Celle de droite s'élevait au-dessus d'un amas d'énormes roches entassées pêle-mêle; elle semblait tourner comme l'enceinte d'un château fort et se terminait brusquement par une ligne verticale, découpée



Entrée d'un grand cirque naturel dans l'intérieur des montagnes de Lakon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après MM. Joubert et Thorel

et dentelée. Au sommet on voyait des créneaux, des cônes tronqués, des aiguilles, mille découpures, des rochers aux formes les plus bizarres, produits d'une architecture naturelle rappelant sur une échelle gigantesque les ornements de nos vieilles cathédrales gothiques; dans les murailles, on apercevait une multitude de crevasses, de grottes, de taches sombres, de bandes noirâtres. Entre les deux montagnes à pic s'étendait

une plaine sans végétation; au loin quelques petites mares étincelaient réfléchissant la lumière de la lune qui commençait à se montrer à travers les pointes des rochers. Dans le lointain, de hautes montagnes, formant le fond du paysage, entouraient et fermaient de leurs pentes ardues cette espèce de cirque gigantesque. Dans la direction de l'entrée, à trois cents mètres en avant, au point le plus apparent du tableau, deux



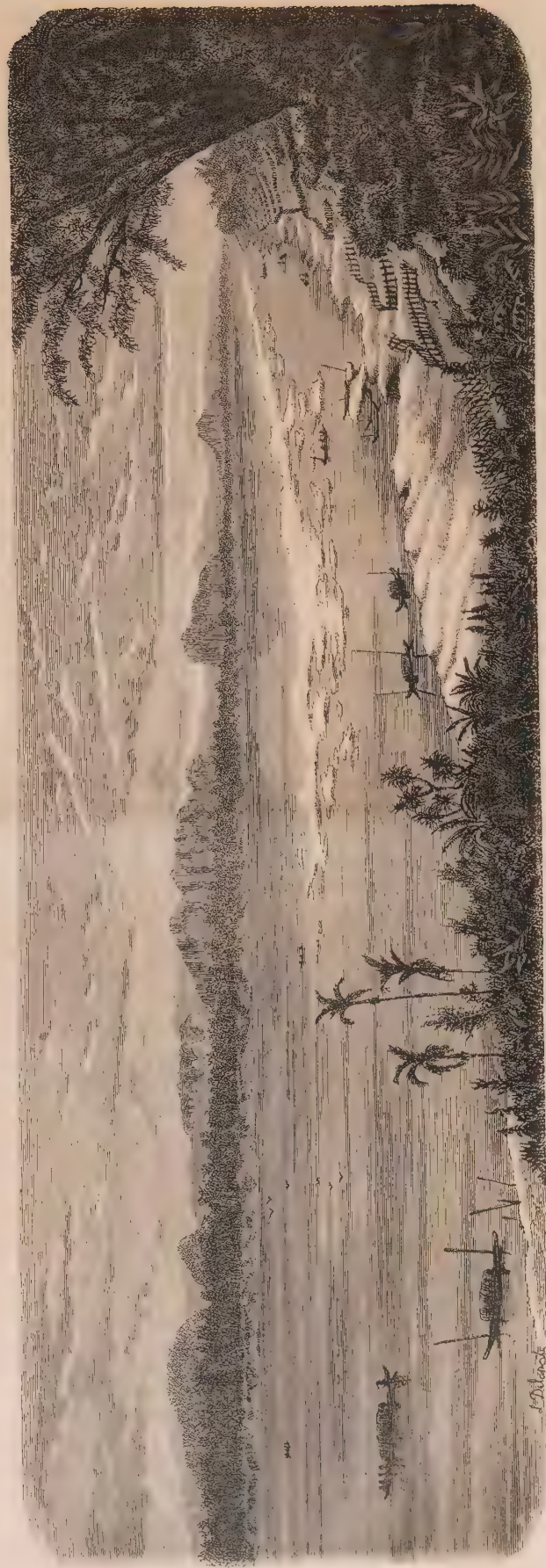
Vue prise de l'intérieur d'une grotte dans les montagnes de Lakon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après MM. Thorel et Joubert.

rochers verticaux, semblables à deux tours élancées ou plutôt à deux énormes cierges, s'élevaient à une prodigieuse hauteur, isolés, sortant d'un bouquet de verdure qui croissait à leurs pieds. L'un de ces rochers avait deux ou trois cents mètres de hauteur; l'autre, beaucoup moins élevé, semblait s'être éboulé en partie et avoir tout autour jonché le sol de ses débris.

Transportés d'admiration, nos deux compagnons s'étaient arrêtés pour contempler ce merveilleux spectacle, quand ils entendirent tout à coup un formidable grondement retentir, et se répéter d'échos en échos jusque dans les profondeurs du cirque. Une troupe d'éléphants sauvages, qui ne paraissaient pas plus gros que des moutons à côté des énormes masses qui les environ-



Partie est des montagnes de Lakon, vue a vol d'oiseau prise avant d'arriver à Lakon. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.



Partie ouest des montagnes de Lakon, vue prise de la rive du fleuve entre Lakon et Houten. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

naient, sortit d'un fourré et parut dans la plaine; puis, suivant une espèce de chemin creux formé par le passage des eaux, elle s'avança dans la direction des voyageurs. Indécise, elle s'arrêta un moment; mais bientôt, prenant sa course, elle s'échappa par la grande entrée du cirque, seule ouverture par laquelle ces animaux pussent entrer ou sortir. Au milieu de ces émotions, les cornacs avaient peine à réprimer les velléités de liberté que ce voisinage avait fait naître chez leurs éléphants domestiques. Le danger fut heureusement conjuré, et on atteignit bientôt le lieu où l'on devait passer la nuit. C'était une petite grotte où l'on voyait encore des restes de feux, traces du passage de quelques autres voyageurs. Les cornacs prirent la précaution de bien attacher les éléphants, le guide alluma de grands brasiers, on prit le repas du soir, puis chacun déploya sa natte et l'étendit sur le rocher pour y passer la nuit.

Les premiers rayons du soleil éclairèrent les mille découpures des sommets longtemps avant que la plaine ne fût sortie de l'ombre. Après avoir contemplé sous son nouvel aspect le spectacle si merveilleux de la veille et s'être ainsi assurés qu'ils n'avaient pas été le jouet d'un rêve de la nuit, M. Joubert et M. Thorel firent une rapide course dans la plaine, pendant que les cornacs soignaient leurs montures. Le guide les conduisit d'abord à une superbe grotte creusée dans la muraille près des grands rochers isolés, et qui n'avait paru la veille que comme une tache noire sur la paroi du marbre. On escalada quelques roches, et on pénétra dans cette grotte peu élevée au-dessus du sol. Elle était spacieuse, haute de dix à vingt mètres, arrondie en voûte et profonde. Des stalagmites en tapissaient le sol, et des stalactites, aux formes les plus variées, retombaient de la voûte jusqu'à terre.

Après avoir admiré pendant quelques instants les effets de lumière produits par les rayons du soleil levant qui venaient se jouer dans ces cristallisations, nos voyageurs continuèrent leur marche au pied de l'immense muraille. Le docteur Thorel recueillait au flanc des rochers les plantes logées dans les anfractuosités. Aussitôt que la paroi n'était plus verticale, dès qu'un petit enfoncement permettait à quelques racines de s'y attacher, on voyait des lianes et des plantes grimpantes se cramponner au roc et laisser pendre leur feuillage qui se balançait au gré du vent. Si les échancrures étaient plus larges, des arbustes, des arbres même, des palmiers d'espèces variées décoraient de leurs teintes diverses ces grandes murailles aux tons grisâtres auxquelles ils donnaient un aspect moins sombre et plus animé. On prit bientôt un sentier dans la montagne; à mesure que l'on s'élevait, l'horizon, du côté de la rive gauche du fleuve, se garnissait de sommets à perte de vue. Au milieu de ces singuliers caprices de la nature, le voyageur avance de surprise en surprise. Des montagnes entières sont, sur certaines de leurs faces, taillées à pic; quelques-unes surplombent, d'autres se terminent ici

par des aiguilles, là par des dômes; aussi loin que la vue peut s'étendre à l'est, les sommets succèdent aux sommets, les derniers se perdant dans les vapeurs de l'horizon et probablement se prolongeant jusqu'à la grande chaîne qui resserre le royaume d'Annam entre elle et la mer et limite ainsi la contrée arrosée par le Mékong et ses affluents.

Pendant que nos deux compagnons exploraient l'intérieur des montagnes de Lakon, je m'occupais de déterminer la position des principaux sommets que l'on pouvait apercevoir de la ville.

Après trois jours d'absence, nos docteurs revinrent à Lakon, enthousiasmés de leur excursion. Ils nous la peignirent sous les couleurs les plus séduisantes et nous firent regretter de n'avoir pu y prendre part. Heureusement ils m'apportaient quelques croquis, fruits de leurs communs efforts: l'un représentait le grand cirque, l'autre une petite grotte d'où l'on découvrait le cours du fleuve et la plaine de la rive opposée. Grâce à leurs indications recueillies au moment où leurs impressions étaient encore vives et à une course que je fis moi-même plus tard, j'ai pu compléter leurs esquisses et présenter ces curieux dessins au lecteur.

M. de Carné, que son état maladif avait retenu au campement, avait fouillé tous les monuments de la ville et découvert, dans une pagode isolée, d'intéressantes fresques auxquelles un artiste du pays mettait la dernière main. Nous retournâmes les examiner ensemble. Le peintre de Lakon nous apprit avec un certain orgueil qu'il avait pris des leçons à Bangkok et qu'il connaissait fort bien les Européens. Il avait en effet retracé sur une partie des murailles de la pagode ses souvenirs de voyage, quelque peu agrémentés et défigurés par son imagination fantaisiste. Ses fresques représentaient un pêle-mêle de jonques chinoises, de navires européens, les uns avec d'immenses cheminées fumantes, les autres ayant toutes leurs voiles déployées, des soldats à l'exercice, des marins au cabaret s'empressant auprès des femmes du pays, et ce qu'il y avait de plus remarquable, quantité de monstres et de serpents de mer qui avalaient d'une seule bouchée les imprudents marins égarés sur leur empire.

En revenant de notre promenade, nous rencontrâmes quelques Laotiens portant des seaux en gros bambous remplis d'un liquide que nous prenions pour de l'eau. Les porteurs nous dirent que c'était une boisson du pays; nous en avalâmes quelques gorgées. Elle était douce et agréable, et se rapprochait un peu de certains vins du Rhin, avec un goût prononcé de pierre à fusil. Lorsqu'on tenait la tête au-dessus des vases qui la contenaient, on sentait les vapeurs qui s'en exhalaient monter au cerveau. C'était du vin de palmier fraîchement recueilli, et c'est ainsi qu'il faut le boire pour jouir de sa saveur et de son parfum, car il ne se conserve pas plus de vingt-quatre heures sans fermenter. Les Laotiens nous offrirent alors de nous conduire à une plantation voisine et de nous montrer

comment on s'y prend pour le récolter. Nous acceptâmes et nous arrivâmes bientôt à une clairière plantée de grands palmiers borassus. Une partie seulement était exploitée. Pour recueillir le vin, qui n'est autre que la sève de l'arbre, il suffit de faire une incision à la tige des feuilles, au milieu de la tête de l'arbre, et de suspendre au-dessous un bambou dans lequel la sève tombe goutte à goutte. Les Laotiens ont inventé, pour grimper au haut de ces palmiers droits et quelquefois unis et élevés comme de grands mâts de navires, un procédé aussi simple qu'ingénieux. Ils transforment le palmier en une véritable échelle; pour cela, ils attachent au tronc, avec de petites lanières de rotin fraîchement coupé et alors aussi flexible et plus résistant que nos meilleurs osiers, de petitsorceaux de bambous dépassant le tronc à droite et à gauche, espacés d'un pied environ et servant ainsi d'échelons. Il fallait voir les Laotiens, vêtus seulement d'un caleçon relevé et serré autour du corps comme une ceinture, grimper avec une rapidité surprenante au sommet de ces grands arbres et rivaliser d'agilité avec les singes et les écureuils de la forêt.

Du champ de palmiers à Lakon il n'y avait plus que quelques centaines de mètres. Nous eûmes bientôt atteint la ville. Nous retrouvâmes le docteur Thorel, qui venait aussi de bien employer sa journée. Il avait remonté le fleuve sur la rive aussi loin qu'elle était praticable, puis s'était engagé dans la forêt. Il revenait heureux et fier de ses nouvelles découvertes. C'était une collection d'orchidées épiphytes que je me mis immédiatement à reproduire à l'aquarelle pour en conserver les brillantes couleurs. L'une d'elles surtout était d'une beauté rare; ses fleurs ressemblaient à un groupe de pensées géantes d'un beau violet clair, mêlé de nuances dorées. D'autres rappelaient pour la forme les grappes de fleur de l'ébénier des Alpes, mais elles étaient plus garnies, plus longues et de couleurs variées. Le docteur nous raconta qu'il lui avait fallu courir quelque danger pour les atteindre. Au milieu de sa promenade, il avait aperçu de belles grappes de fleurs pendantes aux branches

d'un arbre élevé. Le tronc en était si gros qu'il désespérait de pouvoir les atteindre; enfin, après plusieurs essais infructueux, il réussit à grimper jusqu'aux premières branches. Il allongeait déjà la main pour saisir les fleurs, lorsqu'il découvrit, se laissant pendre à la branche supérieure, la tête et une partie du corps d'un long serpent doré qui n'était qu'à quelques pieds au-dessus de lui. Si peu rassurante que soit cette vue, il ne perd pas son sang-froid; il allonge la main d'un geste rapide, saisit la touffe, l'arrache et se laisse glisser en bas de l'arbre sans lâcher son trésor et sans même regarder ce que devient son redoutable ennemi. Il fallait tout l'amour de la science qui possède le doc-

teur Thorel pour se risquer à pareil jeu. Quand il arriva au pied de l'arbre, ses vêtements étaient en lambeaux, ses membres couverts de contusions, mais il avait conquis une plante inconnue. Bientôt revenu de son émotion, il s'était remis tranquillement à la recherche de nouveaux trésors. Au Laos, de pareilles aventures sont assez rares; il y a beaucoup moins de serpents malfaisants qu'on ne pourrait le supposer. C'est à peine si pendant notre séjour dans ce pays nous avons eu l'occasion d'en tuer quatre ou cinq.

Lorsque j'eus terminé mes travaux géographiques, je partis en compagnie du docteur Joubert pour explorer en chassant les forêts à l'ouest de Lakon. Après une longue journée pleine de fatigues, nous nous égarâmes vers le soir en poursuivant un chevreuil blessé que nous



Fresque dans une pagode de village. — Dessin de M. L. Delaporte.

ne pouvions réussir à atteindre. A bout de forces, et désespérant de retrouver notre chemin, nous nous disposions à passer la nuit à la belle étoile, lorsque, m'avançant dans une partie qui semblait moins fourrée, j'aperçus au loin un massif de verdure surmonté par quelques têtes de palmiers, indice ordinaire du voisinage des habitations. J'appelai aussitôt le docteur; fort contents de cette découverte, nous nous remîmes en marche, et suivis du Tagal Luiz, qui nous avait accompagnés, nous nous dirigeâmes assez allègrement vers les palmiers entrevus, dans l'espoir de trouver bientôt un gîte pour la nuit. Vingt minutes plus tard, nous atteignions les premières cases d'un

petit village. En quelques instants, nous étions entourés par tous les habitants, aussi étonnés que curieux de nous voir. Nous nous assimes alors à la porte de la première habitation venue, et les indigènes ne tardèrent pas à nous apporter des vivres et des rafraîchissements. C'était presque toujours ainsi que nous étions reçus dès le premier abord; toutes ces populations sont bonnes et douces; de notre côté, nous répondions à leur bon accueil par les petits cadeaux ordinaires. Cette fois, comme on le pense bien, notre provision n'était pas grande; cependant le docteur Joubert, homme de précaution, tira de sa poche deux petits couteaux, des ciseaux et quelques grosses épingles à tête de verre, et les distribua aux dames du village. Cet échange de bons procédés acheva de nous gagner

les cœurs; nous nous installâmes tranquillement et nous fîmes un excellent dîner à la manière du pays. Puis l'un des Laotiens qui nous tenaient compagnie, et qui nous avait déjà vus à la ville, s'offrit à nous conduire à la pagode où nous le suivîmes avec plaisir, car nous avions hâte de nous reposer de cette pénible journée. C'était, comme nous le vîmes le lendemain, un petit édifice en briques recouvert de toits à angles relevés, et qui ne manquait pas d'un certain cachet pour une église de village. Tout autour, dans une enceinte plantée de palmiers et d'arbustes, étaient construites de petites cases, modestes demeures des bonzes de l'endroit.

Nous fûmes accueillis très-cordialement par ceux-ci; ils étaient déjà prévenus de notre arrivée et nous invi-



Tombeaux sur le bord du fleuve. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

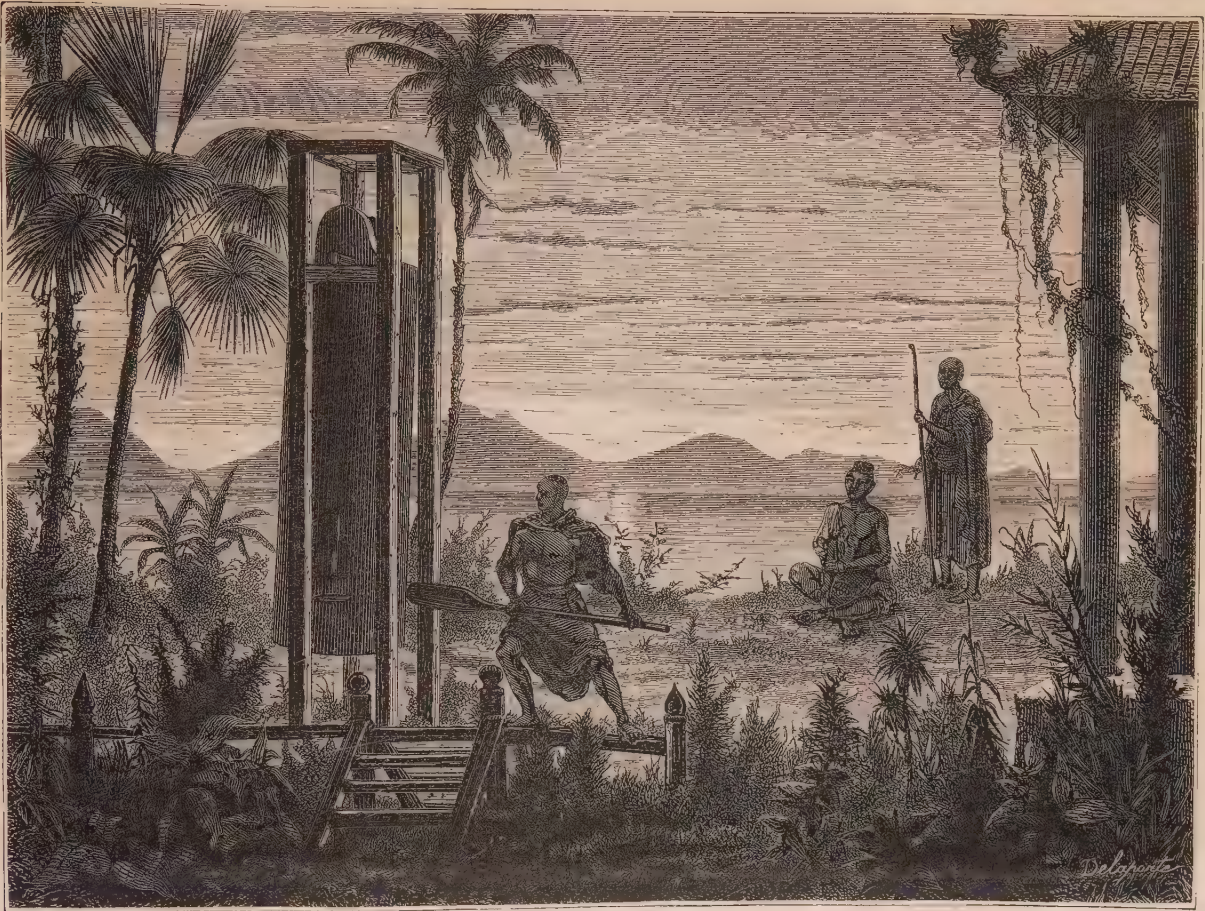
tèrent à nous installer dans un coin de leur pagode garni de nattes assez confortables. Nous étions littéralement harassés; les bonzes s'en aperçurent, et dès qu'ils nous virent commodément installés, ils se retirèrent dans leurs cases, nous laissant paisibles maîtres de la pagode. Nous ne tardâmes pas à nous endormir d'un profond sommeil sous l'œil protecteur du Bouddha.

Le lendemain, au point du jour, pendant que nous étions encore plongés dans un demi-sommeil, nous vîmes les bonzes faire doucement leur apparition dans le lieu saint. Ils venaient de récolter sur les plateaux placés exprès aux entrées de l'enceinte, les boules de riz apportées par les fidèles avant le lever du soleil. L'un d'eux alla consacrer sur l'autel une partie de ces pieuses offrandes, tandis que d'autres en distribuaient

le reste aux cigognes et aux grues domestiques consacrées au Bouddha. Les oiseaux du voisinage, habitués à ces largesses quotidiennes, venaient hardiment en prendre leur part. Puis un jeune homme, armé d'une sorte de pilon de bois, vint frapper à coups redoublés sur un tronc d'arbre creux suspendu comme une cloche dans la cour de la pagode, et qui résonnait sourdement (voy. p. 369). En même temps nous entendions un bruit confus de voix enfantines: c'était la classe ordinaire faite par les bonzes aux jeunes novices de la pagode. Intrépide comme toujours, et déjà délassé de sa course de la veille, le docteur Joubert prit sans tarder son fusil et partit avec Luiz pour visiter les environs.

L. DELAPORTE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Bonze battant la cloche de bois d'une pagode. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

V (suite).

Fin des détails rétrospectifs sur le voyage donnés par M. L. Delaporte.

Pour moi, me sentant encore fatigué, je restai tranquillement étendu sur ma natte, curieux d'observer ce qui se passerait dans la pagode pendant la matinée. Les bonzes allaient et venaient sans faire attention à moi; quelques minutes après le départ du docteur, je les vis tous s'agenouiller devant l'autel où le plus âgé d'entre eux adressait au Bouddha une prière à laquelle les autres répondaient par une espèce de psalmodie assez semblable à des litanies. La prière fut courte; chacun des bonzes prit ensuite

sa boîte et son éventail, et ils partirent pour aller faire au village leur collecte habituelle. Je m'avançai jusqu'à la porte pour les examiner; ce n'était pas du reste la première fois que je les voyais se livrer à cette promenade régulière. Chaque matin, dans les villes et les villages, les bonzes s'en vont processionnellement par les rues recueillir les offrandes des fidèles. Ils marchent à la file et par rang d'âge, les plus vieux en tête, s'appuyant parfois sur de grands bâtons, les plus jeunes derrière. D'une main, ils soutiennent une grande boîte ronde suspendue à leur épaule; de l'autre, ils portent un large éventail destiné d'a-

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337 et 353.

bord à les préserver de la vue des femmes, mais aussi à leur cacher la figure et les dons des fidèles. Le Bouddha ne veut recevoir d'autres dons que ceux qui lui sont librement offerts, en dehors de toute pression morale. Il y a, dans cet usage de l'éventail, une pensée pleine de grandeur, et qui rappelle involontairement la maxime plus parfaite encore du christianisme qui veut que la main droite ignore ce que donne la main gauche. Les offrandes sont recueillies de deux façons. Tantôt les bonzes, à l'abri de leurs éventails, les reçoivent de la main même des fidèles qui les déposent dans les boîtes des derniers venants (les plus jeunes et les plus forts). Tantôt ils les recueillent eux-mêmes sur de petits meubles où les fidèles les ont déposées d'avance et que l'on voit près des cases ou à l'embranchement des chemins. A la porte des habitations, ces petits récipients sont d'une simplicité extrême et consistent en une simple planche carrée, en forme de plateau, fichée par le milieu sur un bambou planté en terre; mais aux carrefours des chemins ils sont plus luxueux : tantôt ils se composent d'un petit monument en pierres ou briques, tantôt ils sont construits à l'instar des chapelles du Bouddha, et représentent une vraie miniature de pagode, avec un toit sur le plateau pour protéger les offrandes contre les intempéries des saisons et les atteintes des animaux. Les objets offerts consistent presque toujours en productions naturelles du pays, boules de riz, légumes, fruits divers. Une petite partie est consacrée au Bouddha et placée sur ses autels dans de petites tablettes en bois ornées et sculptées, le reste sert à l'entretien des bonzes. Une règle sévère leur interdit de se nourrir d'autres choses que d'offrandes. Mais souvent les bonzes en distraient une partie pour la donner aux voyageurs nécessiteux qui leur ont demandé l'hospitalité.

Tandis que j'examinais les bonzes de loin, quelques vieilles femmes s'avancèrent du village dans ma direction. Curieux d'observer leurs dévotions, je revins m'étendre sur ma natte, et j'attendis tranquillement leur arrivée. Elles entrèrent bientôt après dans la pagode; elles apportaient des fruits et des fleurs à bénir. Elles se prosternèrent successivement devant les diverses statues du Bouddha, et se retirèrent après qu'un novice leur eut octroyé la prière et la bénédiction qu'elles désiraient. Une heure après, les bonzes rentrèrent, et sur-le-champ ils adressèrent au Bouddha une prière d'actions de grâces. La collecte avait été bonne; ils m'offrirent poliment des fruits, en échange desquels je proposais au doyen de la pagode de lui faire son portrait. Le brave homme parut flatté et il accepta avec empressement. Il avait une belle figure et des traits bien accentués; en quelques coups de crayon, je saisis le mieux que je pus sa ressemblance et je lui donnai mon dessin, qu'il reçut avec plus de plaisir que ne méritait assurément ce rapide croquis. Vers onze heures, les bonzes prirent ensemble leur unique repas. Dans cette pagode, comme dans plusieurs

autres, ils observaient la vieille règle du Bouddha : règle rigoureuse, qui ne permet aux religieux qu'un seul repas par jour avant midi et fait exclusivement avec les offrandes de la matinée. Ailleurs la règle s'est adoucie, les bonzes se permettent deux repas et ne se font pas scrupule de rompre le jeûne. Ils sont néanmoins très-sobres partout; ils s'abstiennent de vin de palmer et de spiritueux. Ils sont également chastes, et on entend rarement dire qu'ils aient failli à leur devoir. Ils observent aussi scrupuleusement leur vœu de pauvreté, car ils ne thésaurisent pas les offrandes des fidèles, qui ne consistent qu'en objets de consommation journalière ou d'ornements pour le culte. Sous ces trois rapports, les bonzes ressemblent beaucoup aux moines, mais ils en diffèrent à d'autres égards; leurs vœux sont temporaires. Peut prendre la robe qui veut, pourvu qu'on s'astreigne à la règle pendant le temps qu'on la garde. Mais cette prise de robe n'engage qu'autant que la volonté persiste, et on peut la quitter dès qu'on le veut. Cette liberté d'abandonner à son gré la vie religieuse rend plus faciles les obligations qu'on s'impose, et lorsqu'un bonze ne se sent plus capable de continuer ses fonctions et a perdu sa vocation, il se retire simplement, sans que cette retraite entraîne pour lui aucune mésestime publique. Aussi les bonzes jouissent-ils auprès des peuples d'une véritable autorité morale et d'un respect incontesté. Ce qui contribue encore à augmenter leur considération, c'est qu'ils se renferment exclusivement dans leurs attributions religieuses. Dans tout le cours de notre voyage, nous n'avons jamais ouï dire qu'un bonze se fût, en aucune façon, immiscé aux affaires de l'État. Étrangers aux choses temporelles, et ne s'occupant que de leur religion, ils pratiquent leur culte sans nul autre souci que celui de la Divinité. Si parfois la politique veut consacrer par des cérémonies religieuses quelques-uns de ses grands actes, il faut qu'elle aille à la pagode chercher les ministres du Bouddha, qui l'oublent aussitôt qu'elle en est sortie.

Pendant que les bonzes achevaient leur repas, le docteur Joubert rentra de sa course, rapportant quelques poules sauvages. Nous avions très-bon appétit et nous fîmes honneur à sa chasse. Puis nous allâmes prendre congé des bonzes : nous les trouvâmes occupés à faire la seconde classe de leurs novices dans la plus grande de leurs habitations. Au Laos, c'est à la pagode que les enfants des parents aisés reçoivent l'instruction. Pendant toutes les années de leurs études, ils ont la tête rasée et revêtent la robe de bonze, qu'ils quittent à leur sortie seulement. Nous jetâmes un coup d'œil sur la petite réunion des bambins à tête rasée et nous reprîmes à la hâte le chemin de la ville.

Tout en marchant, je racontai au docteur les différentes scènes qui s'étaient passées devant moi à la pagode et je lui communiquai mes réflexions. Involontairement nous comparâmes les rites du bouddhisme avec les coutumes de la religion chrétienne : nous étions frappés des nombreuses ressemblances que



Les Annamites de l'escorte donnent une représentation à leurs compatriotes de Lakon. — Dessin de Emile Bayard d'après M. L. Delaporte.

nous trouvions entre les cérémonies de notre culte et celles du culte plus ancien du Bouddha. La consécration des vice-rois laotiens nous rappelait le sacre de nos rois. Comme chez nous, à l'époque des Rogations, les Laotiens ont des fêtes et des processions pour attirer les faveurs du Bouddha sur les biens de la terre ; les bénédictions du Mékong à la fête des bateaux ressemblent aux bénédictions de la mer et des barques de pêcheurs sur nos côtes de France. Les statues du

Bouddha, les petites pagodes à offrandes placées aux embranchements des chemins, nous rappelaient les calvaires, les statues des saints de nos carrefours et les troncs de nos églises ; la tête rasée des bonzes, leur prise de robe et leur repas unique avant midi, nous faisaient songer à la tonsure, au jeûne, à l'ordination. Les sermons de nos prêtres se retrouvent dans les lectures des livres saints faites aux assistants du haut des chaires des pagodes, toutes pareilles à celles de

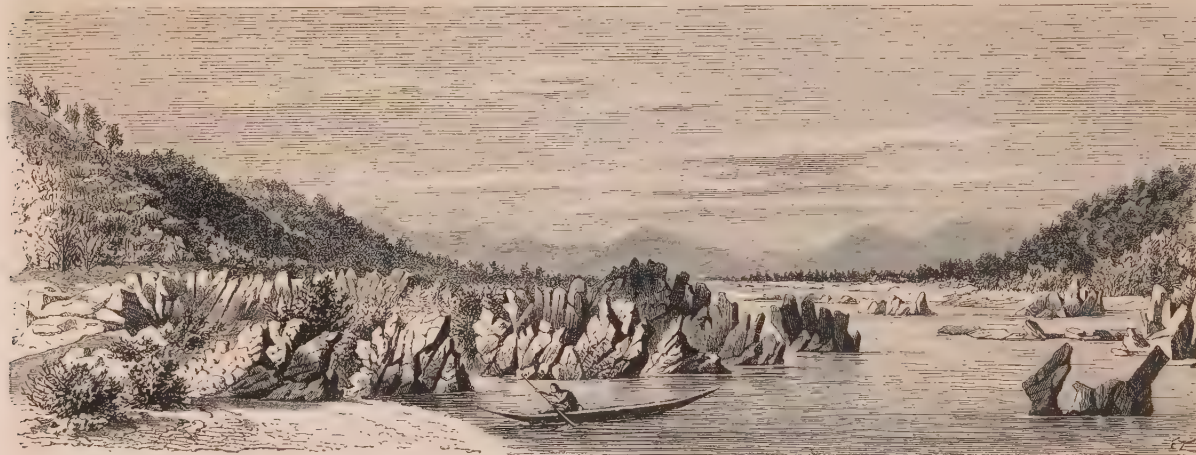


Vue de Phou Lekfay et de Pha Pheu. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

nos églises. On fait des offrandes aux bonzes et au Bouddha dans tous les grands événements de la vie. Les bonzes vont en quête de leur subsistance dans les villages, comme faisaient chez nous les anciens ordres mendiants. Dans les pagodes, nous avons vu souvent les habitants faire brûler des cierges votifs, comme cela se fait dans notre pays devant les statues ou les reli-

ques vénérées. A Bassac, lors de la cérémonie religieuse à laquelle nous avait invités le vice-roi, la pagode était illuminée avec des cierges, comme nos églises le sont aux jours de grandes fêtes. Nous avons aussi assisté à la consécration de l'eau sainte dont les bonzes font usage dans leur culte.

Pendant que nous parlions de ces rapprochements



Bancs de schistes à découvert dans le lit du fleuve. — Dessin de E. Tournois d'après un croquis de M. L. Delaporte.

et d'une foule d'autres, le temps s'était rapidement écoulé, et nous fûmes tout surpris d'arriver à la ville.

Le lecteur se rappelle que nous avons laissé nos Annamites heureux d'avoir rencontré leurs compatriotes, et festoyant du matin au soir avec eux. Le séjour à Lakon fut pour les hommes de notre escorte une utile diversion. Ils avaient quitté leur pays depuis dix mois : le voyage ne pouvait avoir pour eux un grand attrait.

Il n'était pas facile de leur conserver un moral assez solide pour résister aux fatigues, aux privations et aux ennuis d'une route si prolongée. Parmi eux il y avait heureusement un jeune homme vif, gai, sans souci, plein d'imagination et d'entrain, s'ingéniant sans cesse à trouver un amusement inattendu ou un nouveau tour pour distraire ses compagnons. Tiao, tel était son nom, avait déjà parcouru différents degrés de l'échelle sociale : il avait été successivement



Préparatifs la nuit qui précède un jour de fête d'offrandes. — Dessin de Janet Lange d'après M. L. Delaporte.

petit commissionnaire, cultivateur, batelier, soldat, et même acteur au théâtre annamite de Saïgon. Aussi ne fûmes-nous qu'à moitié surpris lorsqu'un jour nous le vîmes, assisté d'un autre Annamite son ami particulier, dresser des bambous, les entourer en guise de rideaux de pièces d'étoffe empruntées à quelque garde-robe laotienne, et tirer de son sac de voyage un certain nombre de petites figures de sa façon avec lesquelles il se mit tout aussitôt à donner à ses amis une vraie représentation de théâtre de marionnettes. Peu à peu ce théâtre improvisé se perfectionna : Tiao imagina des trucs et fabriqua un plus grand nombre de personnages. On invita les dames du pays aux représentations, et bientôt le petit théâtre obtint un tel succès, qu'on s'y rendait de plusieurs lieues à la ronde. Nous étions souvent étonnés, en arrivant dans de nouveaux villages, d'apprendre que sa réputation nous y avait précédés.

Nos artistes ne pouvaient se dispenser de faire goûter à leurs compatriotes le plaisir d'une représentation en leur honneur ; aussi en organisèrent-ils une tout à fait extraordinaire à laquelle ils convièrent tous les habitants de Lakon.

Tiao, prévoyant que cette fois l'assistance serait beaucoup plus nombreuse, fit choix d'un nouvel emplacement. Le décor naturel avait déjà par lui-même quelque mérite : le théâtre était dressé au pied d'un banian au tronc énorme, aux branches retombantes, assez étendues pour couvrir acteurs et spectateurs de leur ombre ; à droite et à gauche, on apercevait les cases de la ville surmontées par les lignes des palmiers et par les panaches des hauts bouquets de bambous ; en se retournant, on avait devant soi la vaste nappe des eaux du fleuve, la forêt, les montagnes étranges et un ciel bleu sans nuages.

Quand tout le monde fut rassemblé, Tiao réclama le silence ; puis, au milieu de l'attention générale, le rideau se leva et les marionnettes parurent.

Dès son début, la représentation avait transporté toute l'assistance ; les femmes, les enfants se tordaient de rire à l'attitude comique des marionnettes et aux intonations baroques de Tiao. Les personnages étaient variés ; on voyait successivement sur la scène un Chinois à la longue queue, le soleil et la lune, un soldat annamite, un gendarme et un officier français, un mandarin laotien, sa femme et une dame européenne de Saïgon. Pour faire honneur aux exilés, ce petit monde comique s'entretenait en langue annamite par la bouche de Tiao et de Vioï son compère. Mais de temps en temps l'un d'eux, s'adressant au public laotien dont nos hommes d'escorte commençaient à pouvoir se faire comprendre, expliquait ce qui allait se passer avec force gestes et d'une façon si burlesque, que les assistants en riaient jusqu'aux larmes. La représentation ne fut interrompue qu'à l'heure du dîner, et, à la demande générale, on la reprit encore le soir à la lueur des torches ; elle se prolongea assez avant dans la nuit. Nos acteurs avaient vraiment une verve in-

épuisable. Ce fut une grande journée pour la ville de Lakon.

Le lendemain, les dames, pour témoigner leur reconnaissance, apportèrent toutes sortes de friandises et du vin de palmier, dont nos hommes n'usèrent pas avec toute la modération désirable. Je serais bien étonné si la première question que feront les habitants de Lakon aux Européens qui passeront par cette ville ne sera pas de leur demander s'ils ont un théâtre, et si plus tard on ne trouve pas reproduite, au milieu des fresques de quelque pagode, la mémorable représentation dont nous offrons le dessin au lecteur.

Le lendemain de ce jour de fête, nous passâmes tous notre matinée au sala, ce qui nous donna l'occasion d'assister à un autre spectacle auquel nous ne nous attendions pas. Vers les huit heures, le docteur Joubert, qui travaillait en plein air avec son marteau, ses réactifs et les échantillons qu'il avait rapportés de sa course aux montagnes, nous appela. Nous vîmes alors descendre sur la plage une véritable procession de femmes, de filles et d'enfants : c'étaient les dames de la ville allant prendre leur bain habituel. Elles traversèrent le banc de sable et atteignirent le bord du fleuve, puis elles entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux, s'accroupirent en enlevant d'un tour de main leurs jupes qu'elles jetèrent sur la rive, et se lancèrent à la nage. Au bout d'un certain temps, elles se mirent à se promener sur la plage, à se lancer de l'eau, à courir les unes après les autres, en un mot, à folâtrer à leur aise, sans se préoccuper des indiscrets qui pourraient se trouver aux environs. Quelques-unes d'entre elles sortirent bientôt du bain, et ayant repris leurs vêtements, vinrent passer près de notre sala. Elles s'arrêtèrent, un peu confuses à notre vue ; puis, s'enhardissant assez vite, elles demandèrent au docteur Joubert de leur permettre de regarder dans une petite lorgnette dont il se servait en ce moment. Le docteur leur passa la lorgnette, et elles aperçurent leurs compagnes aussi bien que si elles n'avaient été qu'à quelques pas. Moitié honteuses, moitié charmées de leur découverte, nos baigneuses nous quittèrent et s'en allèrent en courant raconter ce qu'elles venaient de voir à leurs compagnes. Cela ne parut pas causer à celles-ci une bien grande frayeur, et ne les empêcha pas de prolonger et accentuer un peu mieux leurs jeux innocents. Le bain terminé, nous reçûmes la visite des baigneuses, qui ne nous quittèrent pas sans avoir toutes regardé à travers la lorgnette du docteur et admiré les curiosités que nous tenions en réserve à la disposition des visiteurs.

Nous reçûmes ce jour-là une invitation pour passer la soirée dans une maison en fête. Une famille riche et dévouée au culte de Bouddha se préparait à faire en grande solennité des offrandes à la principale pagode de la ville, comme cela se voit assez souvent au Laos. Dans de pareilles circonstances, voici comment se passe la cérémonie. La veille du jour fixé, et quelquefois pendant les quatre ou cinq jours qui précè-

dent, il y a dans la grande salle de l'habitation des donateurs une sorte d'exposition publique de tous les objets qu'ils ont rassemblés et qu'ils se proposent d'offrir en présent. Pendant ce temps, les parents, les amis viennent leur rendre visite et joindre leurs cadeaux particuliers à l'offrande générale. Nous allâmes, suivant l'usage, faire notre visite pendant la journée, et nous portâmes comme cadeaux quelques objets européens. On nous reçut fort bien, et on nous renouvela l'engagement de ne pas manquer à la soirée. Lorsque nous arrivâmes, après dîner, nous trouvâmes la famille entière et les amis rassemblés dans la salle de l'exposition. Le nombre des offrandes avait grossi considérablement depuis le matin; elles étaient amoncées au centre de la pièce, un peu en désordre : on y voyait à peu près tout ce qui peut servir à un Laotien pour les usages ordinaires de la vie; au milieu, de grands plateaux chargés de fruits, ornés de fleurs et surmontés des feuilles allongées et retombantes de bananiers sortant de terre; sur le plancher, quelques pièces d'étoffe jaune destinées à servir de vêtements aux bonzes, un amas de cocos et de régimes de bananes, de la cire, quelques petites bougies suspendues par le bout à des tringles de bois horizontales et portées sur un pied orné de sculptures grossières, des éventails, une large provision de coton, deux grands couteaux pour couper le bois, une boîte à offrandes, quelques petites flammes en ouvrage d'aiguille faites par les mains des dames de la maison pour l'ornement de la pagode. Au milieu de tout cela étincelait, appuyé sur un cadre de bambou, notre cadeau, un beau portrait de sainte Cécile enluminé et entouré d'une baguette de cuivre doré, qui allait se trouver bien étonné le lendemain d'être triomphalement porté à la pagode. La salle était éclairée par de grosses torches; à l'un des côtés, quatre bonzes, enveloppés de leurs robes et tenant à la main leurs éventails, faisaient face à la muraille : ils récitaient des prières ou lisaient dans des livres sacrés. Autour d'eux, la famille écoutait avec recueillement, se prosternant à la lecture de certains passages ou répétant à mi-voix quelques versets. Dans l'intervalle des prières, plusieurs musiciens faisaient résonner des accords sur leur khèn, pendant que d'autres, assis au dehors sur la plate-forme qui précédait la maison, s'égayaient et jouaient des airs plus légers sur le clui. De

temps en temps aussi les enfants frappaient à coups redoublés sur des gongs et des tambours, apparemment pour troubler le sommeil des dormeurs du voisinage. Peu à peu une certaine animation se remarqua dans l'assistance : on allait et venait à l'intérieur et hors de la maison. Pendant que les grands parents étaient encore attentifs à la prière, les hommes plus jeunes allaient, dans la demi-obscurité, causer avec les jeunes filles spécialement chargées d'apprêter les breuvages, le riz et les légumes pour le repas du soir. Bientôt nous vîmes les plateaux et les flacons circuler; les bonzes avaient disparu à l'approche du repas, et l'assemblée devenait plus libre et plus bruyante. Un improvisateur se plaça dans un coin de l'appartement voisin; on fit cercle autour de lui, et avec un accompagnement de khèn, moitié en chantant moitié en déclamant, il fit l'éloge de l'amphitryon, se moqua successivement des ridicules de tous les assistants, fit quelque peu rougir les jeunes filles, et en somme divertit fort ses auditeurs. Puis les bonzes rentrèrent; on se remit à prier. Nous nous retirâmes alors sans bruit; une partie des assistants en fit autant; d'autres, plus intimes, restèrent pour passer toute la nuit avec la famille.

Le lendemain, le bruit des gongs et des tambours annonça, suivant l'usage invariable, le commencement de la fête, et chaque famille, revêtue de ses plus beaux vêtements, se disposa à

aller porter ses présents à la pagode. Les hommes se chargèrent des plus lourds fardeaux, les femmes prirent les plus légers, et, chacun portant quelque offrande, le cortège se mit en route. En tête marchait un danseur vêtu d'une longue robe et la tête couverte d'un masque burlesque. Puis venait, coiffé d'une espèce de turban orné de plumes de paon, un joueur de tambour qui frappait sur son instrument avec les mains, les coudes et les pieds alternativement, en prenant des poses comiques. Un groupe de jeunes gens sautaient autour d'eux, et les accompagnaient sur divers instruments en marquant la mesure. Alors apparut le chef de la famille, portant les objets les plus précieux, des étoffes et un coffret renfermant des feuilles d'or destinées à rafraîchir les dorures des statues de la pagode; derrière lui, un serviteur portait le parasol, insigne de son rang de mandarin. Les hommes suivaient avec les diverses parties de l'offrande,



Vue des montagnes de plomb. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis du commandant de Lagrée.

ensuite venaient les femmes rangées à la file, quelques-unes abritées du soleil sous de petits parasols de couleur. Le cortège s'avança lentement, faisant de temps à autre une halte pendant laquelle les musiciens redoublaient de tapage et les danseurs exécutaient leurs pas les plus savants. On arriva à la cour de la pagode ; elle était déserte, les bonzes s'étaient retirés dans leurs cases et ne se montraient pas. Le joueur de tambour et ses compagnons firent une ou deux fois le tour de la pagode en continuant leurs exercices chorégraphiques, puis ils déposèrent leurs instruments. Tout rentra dans le silence, chacun prit une attitude grave, et l'on pénétra respectueusement dans le sanctuaire. Après avoir récité quelques prières, on déposa les offrandes devant les autels, où ils restèrent à la disposition des bonzes. Cette fête fut la dernière dont nous fûmes témoins à Lakon. Nous étions res-

tés neuf jours dans cette station, et nous avions terminé toutes les études que comportait le pays. Nous en partîmes le 5 mars (voy. le dessin p. 93).

Au sortir de la ville, nous côtoyâmes la rive droite du fleuve, qui décrit une courbe en contournant la chaîne de Lakon à une distance de trois ou quatre kilomètres. Nous vîmes alors, à mesure que nous avançons, ces pics et ces sommets bizarres changer de formes, se rapprocher, se masquer les uns les autres, pendant que dans le nord-est, devant nous, des montagnes plus lointaines et de formes moins accidentées se découvraient peu à peu. La partie la plus rapprochée était un énorme bloc de rochers, anguleux, s'élevant à peu près à pic, et désigné plus particulièrement sous le nom de Phou Lekfay, que les habitants donnent aussi quelquefois à toute la chaîne. C'était au pied de cette montagne que s'exploitaient les carrières



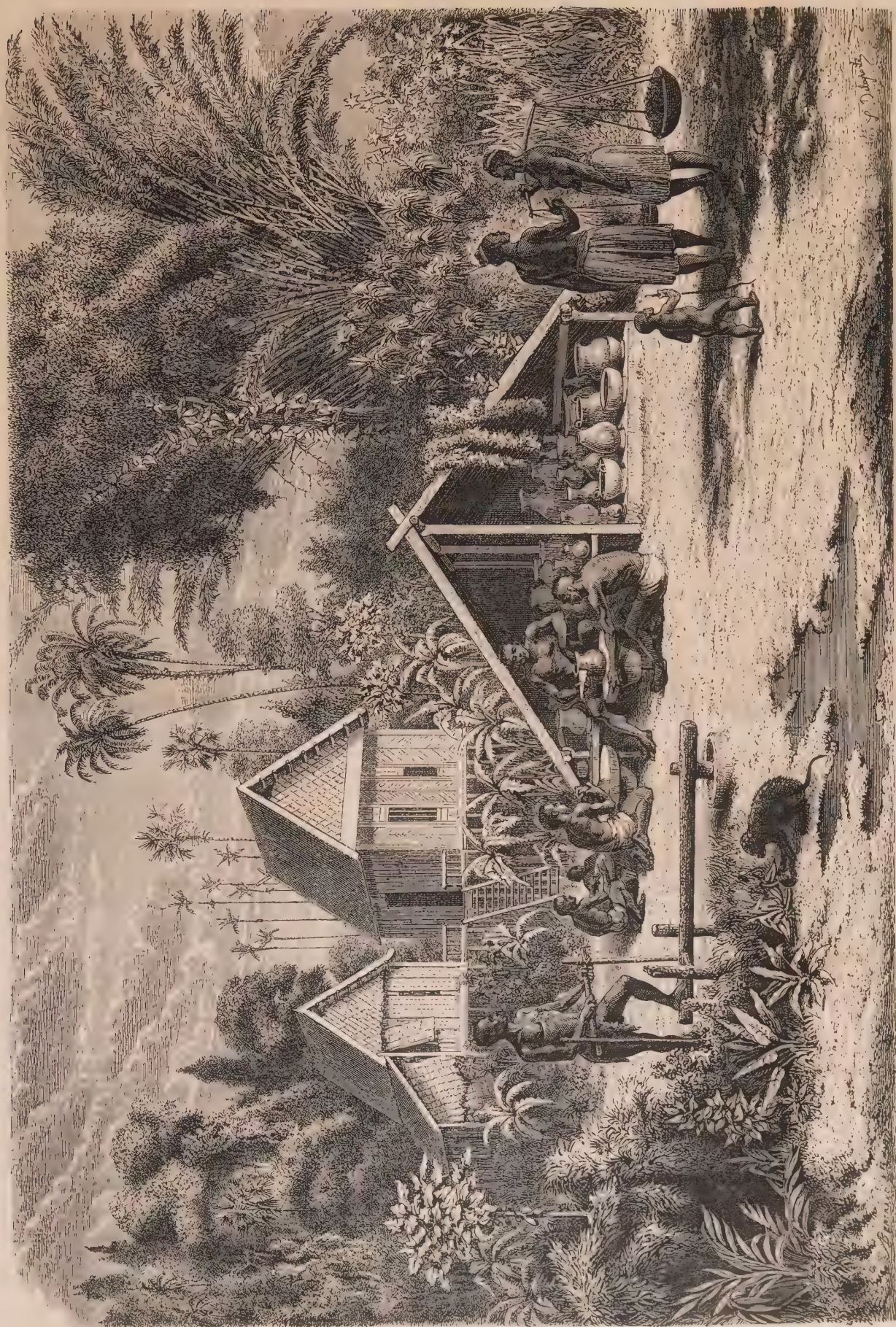
Embouchure de la rivière de Saniaboury. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

de marbre dont j'ai déjà parlé. Vers le soir, nous atteignîmes Ban Attamat où la chaux est fabriquée à peu près comme chez nous, en chauffant des pierres calcaires (du marbre) dans de grands fours en briques. Ces fourneaux sont construits sur le haut de la berge et la nuit leurs feux se voient au loin éclairant l'eau comme des phares.

Après avoir amarré nos barques, nous gravîmes la berge et nous atteignîmes le village. Par extraordinaire, le temps était lourd et couvert, de gros nuages s'amoncelaient, le jour allait finir, nous arrivions juste à temps pour admirer le coucher de soleil derrière la large nappe d'eau du Mékong et les sommets des montagnes. Quel splendide spectacle qu'un lever ou un coucher de soleil dans ces pays tropicaux lorsque le ciel est voilé par quelques nuages ! En face de nous, à l'horizon, de larges bandes d'un rouge de sang laissaient à peine percer quelques rayons du soleil qui

allait disparaître. Les gros nuages amoncelés se coloraient de teintes pourpres. Leurs teintes dégradées à mesure qu'ils s'écartaient du couchant devinrent de plus en plus vives. Bientôt le ciel entier fut embrasé pendant que dans le nord de petits coins restés sans nuages se nuançaient de vert clair et de vert azuré, teintes que l'on n'observe guère que dans les ciels chargés des vapeurs de la mer ou dans les pays tropicaux. Quelques instants plus tard les feux du ciel s'éteignaient progressivement, les nuages reprenaient des teintes jaunes ou grises, et nous ne tardâmes pas à être plongés dans une nuit profonde.

Nous dinâmes à la lueur des torches sous un hangar inoccupé, puis nous redescendîmes dans nos barques. A peine étions-nous couchés qu'un vent violent se mit à souffler et un véritable ouragan se déchaîna sur nous. Les rafales, s'abattant sur le large lit du fleuve du nord au sud, soulevèrent des lames d'eau et



Fabrication des poteries, à Saniaboury. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

d'écume; les coups de tonnerre se succédèrent sans interruption pendant une heure; les éclairs étaient si éblouissants que nos yeux ne pouvaient en supporter l'éclat, nos barques étaient pleines d'eau, nos bagages trempés. Nous allâmes demander l'hospitalité à la pagode pour achever notre nuit. Le lendemain, les premiers rayons du soleil eurent bientôt pompé l'eau et fait disparaître les derniers restes de ce trouble passager de l'atmosphère. Cet orage, le premier que nous eussions vu depuis le commencement de la saison sèche, était un avant-coureur de ces mois pénibles pendant lesquels le ciel recommence à se couvrir de vapeurs. A cette époque, l'air s'alourdit et se charge d'électricité; la température, qui n'est plus rafraîchie par les brises du nord, s'élève encore. Presque chaque soir les amas de nuages sont sillonnés d'éclairs jusqu'à ce que des orages de plus en plus fréquents conduisent insensiblement à la saison des pluies continuelles; mais nous n'en étions pas encore là, et avant d'y arriver, un grand mois de saison intermédiaire nous restait encore à passer.

En nous réveillant, de la porte de la pagode, où nous avions achevé notre nuit, nous vîmes la ligne sans fin de la rive gauche du Mékong garnie de forêts et surmontée d'une série ininterrompue de montagnes se perdant dans le lointain. Ce panorama embrassait la moitié de l'horizon.

Nous reprîmes notre traversée : quelques bancs de sable, des amas de roches schisteuses vinrent encombrer et rétrécir le lit du fleuve qui, à partir de ce moment, s'inclina de plus en plus vers l'ouest. Sa direction était presque ouest-nord-ouest et il avait repris sa largeur et son apparence habituelles quand nous approchâmes de Houtén; nous atteignîmes le soir cette ville située juste en face de l'embouchure du Sé Hin Boun. Du côté de Houtén, un petit banc de sable était à découvert devant le débarcadère; de l'autre côté, la rivière peu considérable disparaissait rapidement à travers la forêt. Nous allâmes en reconnaître l'entrée. L'eau limpide et calme coulait au milieu de rochers et à l'abri d'un berceau de verdure. Quelques jours tard, le commandant de Lagrée et le docteur Joubert partirent pour en remonter le cours.

Le nom de Houtén a sans doute rappelé au lecteur un point de notre itinéraire déjà connu de lui. C'est en effet dans cette ville que M. Garnier, après avoir accompli le voyage accidenté et périlleux qu'il a raconté, parvint à nous rejoindre. Depuis une quinzaine de jours, nous l'attendions avec une vive impatience; la mission dont il était chargé devait avoir une importance décisive pour la réussite de notre expédition. Aussi fûmes-nous heureux de le voir arriver sain et sauf, ayant mené à bonne fin son entreprise difficile, et apportant, outre des missives et des passe-ports de l'empereur de Chine, des nouvelles de France et même quelques lettres particulières.

L. DELAPORTE.

VI

Départ de Houtén. — Nong Kay et les ruines de Vien Chan.

Je reprends maintenant le récit interrompu du voyage. Le lecteur se souvient sans doute que j'avais rejoint, le 10 mars, l'expédition à Houtén. Le commandant de Lagrée en était parti depuis trois jours, avec le docteur Joubert, pour remonter le Hin Boun, affluent du Cambodge, dont l'embouchure, comme on vient de le voir, se trouvait sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis notre campement. D'après les renseignements recueillis par le chef de l'expédition, des mines de plomb étaient exploitées par les indigènes dans la vallée de cette rivière, à une vingtaine de milles de Houtén, et il avait désiré se rendre compte par lui-même de la nature et de la valeur de ce gisement.

Il avait donc remonté en barque le Hin Boun pendant deux jours, et avait débarqué le 8 mars sur la rive gauche de cette rivière, près de son confluent avec le Nam Hatén, petit affluent innavigable. Là nos voyageurs avaient mis pied à terre et avaient suivi la vallée de ce cours d'eau. Le 9 mars, ils visitèrent, près du village de Nanhô, une grotte de près de quatre cents mètres de longueur et d'une hauteur de trente à quarante mètres, dont les parois étaient formées d'un marbre gris veiné de noir. Ils étaient arrivés dans la région des mines de plomb.

Quatre ou cinq hameaux, disséminés dans un rayon de quelques kilomètres, sont les centres d'exploitation. La production du métal paraît peu considérable : un mineur n'obtient guère dans une saison que huit à dix livres de plomb. Les étrangers ne sont pas admis à travailler aux mines. Faute de prendre des précautions suffisantes pendant le traitement du minerai, la population indigène est affligée de maladies scrofuleuses et offre le plus misérable aspect. La mort par suite de coliques est fréquente. Quand un malheur de ce genre arrive, on arrête les travaux dans tous les villages pendant une semaine. On ne tolère sur les lieux d'exploitation aucun habit rouge ou blanc. Les habitants croient fermement que ces couleurs excitent les mauvais génies de la montagne, auxquels ils attribuent toutes leurs infortunes, et qu'ils tâchent d'apaiser le plus possible à l'aide de nombreux sacrifices.

Il résulte des informations prises par le commandant de Lagrée qu'il n'y a de ce côté aucune communication avec le Tong King, dont la vallée du Hin Boun semble séparée par une longue série de montagnes. La formation métamorphique déjà rencontrée à Lakon semble prédominer dans toute cette région, dont les grottes de marbre rappellent les fameuses grottes de Tourane, et appartiennent sans aucun doute à la même époque géologique.

Le commandant de Lagrée revint de cette excursion le 12 au matin, et je me hâtai de lui rendre compte des résultats de ma mission. Les passe-ports de Chine dont j'arrivais muni permettaient de donner au voyage la plus grande extension possible. Pour la première

fois depuis plus de trois mois, nous nous trouvions enfin tous réunis, pleins d'ardeur et de santé, autour du chef de l'expédition ; aux longs tâtonnements du début allait succéder l'exécution nette, ferme et rapide du programme qu'il s'était tracé.

Malheureusement, la saison sèche touchait déjà à sa fin ; les pluies allaient venir, et avec elles leur cortège de difficultés matérielles et de maladies. Il fallait même se hâter pour n'être point trop assailli par le mauvais temps avant notre arrivée à Luang Prabang, seul point assez important pour qu'un long séjour pût y être fructueusement employé. Les lecteurs du *Tour du Monde* se rappellent que c'est dans cette ville laotienne qu'avait succombé Mouhot, et nous étions impatients de retrouver et de dépasser les traces de cet infortuné voyageur.

Dès le lendemain, nous quittâmes Houtén pour nous rendre à Saniaboury, muong situé, comme le précédent, sur la rive droite du fleuve, à l'embouchure du Soumcam, affluent assez important de cette rive. La distance n'est que de huit à neuf milles géographiques environ. Le fleuve coule paisiblement, dans cet intervalle, entre des berges basses et sablonneuses, et ne décrit qu'une courbe à peine sensible qui incline son cours jusqu'à l'ouest-nord-ouest. Partis à six heures et demie du matin, nous arrivâmes à dix heures et demie. Un nouvel arrêt nous était imposé là pour changer de barques, et ces étapes trop fréquentes avaient été, depuis Bassac, une des plus grandes causes de la lenteur de notre voyage. Il eût certainement mieux valu acheter dès le début les embarcations nécessaires et louer des bateliers au mois ou jusqu'à une destination convenüe ; nous eussions eu moins de temps à perdre en démarches auprès des chefs indigènes et plus de temps à employer en recherches et en travaux scientifiques. Notre bien-être, notre indépendance, les résultats mêmes du voyage auraient beaucoup gagné à cette combinaison. Malheureusement la grosse dépense qu'elle eût exigée tout d'un coup était trop forte pour le trésor de l'expédition. Le chiffre des ressources accordées à M. de Lagrée par le gouverneur de la colonie de Cochinchine était complètement hors de proportion avec les besoins d'un personnel nombreux et la grandeur du voyage entrepris, et plus tard nous devions souffrir plus cruellement encore d'une pénurie qui ajouta de si nombreuses difficultés à celles que l'on a toujours à vaincre quand on cherche à se faire jour au milieu de contrées inconnues.

Ainsi que la plupart de ses collègues, le gouverneur de Saniaboury était parti pour Bankok, afin d'assister aux funérailles du second roi de Siam. Sa femme nous fit de très-bonne grâce les honneurs de sa capitale, riant village dont les cases, disséminées dans l'angle formé par le Cambodge et le Soumcam, respirent l'air de propreté et d'aisance commun à toutes les habitations de cette partie du Laos. Comme à l'ordinaire, le logement de l'expédition était préparé à l'avance, et l'on fit immédiatement partir un courrier pour Ponpis-

say, le muong suivant, afin que l'on pût y faire préparer immédiatement de nouveaux moyens de transport.

Nous ne séjournâmes que soixante-douze heures à Saniaboury. Non loin de là se trouve une fabrique de poteries que le docteur Joubert alla visiter. Les procédés indigènes sont des plus simples : les fours employés sont demi-circulaires et contiennent plusieurs gradins sur lesquels sont disposés les vases à cuire ; le feu est allumé au pied du gradin inférieur, et les flammes vont lécher la partie supérieure du four pour venir déboucher au centre du demi-cercle. Il y a aussi dans le voisinage un grand nombre de fours à chaux, auxquels les formations calcaires de la rive gauche fournissent d'abondants aliments.

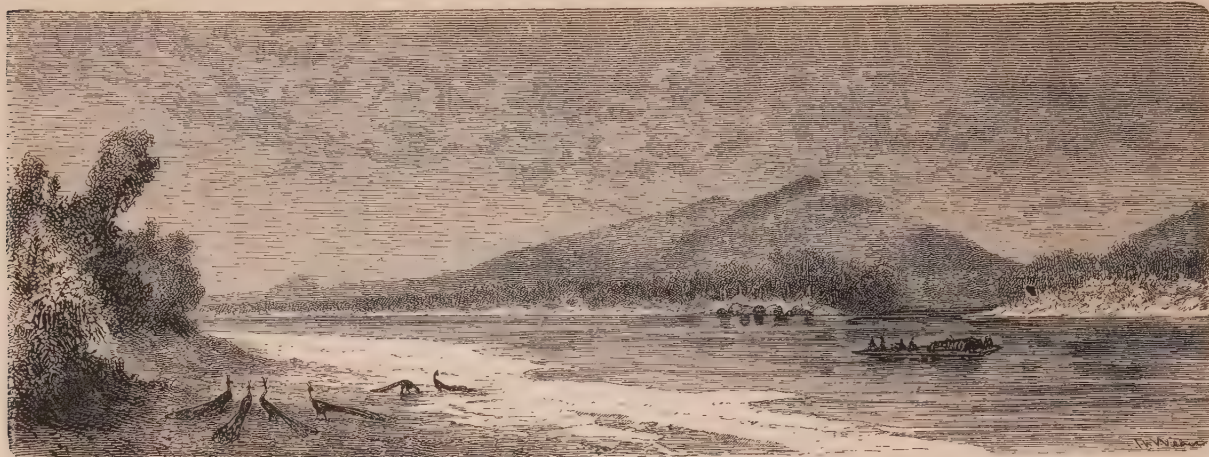
C'étaient là les seules particularités intéressantes d'un pays semblable pour tout le reste à ce que nous avions vu jusqu'alors. Nous le quittâmes le 16 au matin. Le prochain muong était cette fois assez éloigné : on nous annonçait un trajet de huit à neuf jours et une navigation assez facile. Ce long parcours devait sans aucun doute nous révéler des particularités géographiques intéressantes. Nous nous trouvions, en effet, à ce moment de notre voyage, très-près des côtes de l'océan Indo-Chinois ; une trentaine de lieues nous en séparaient à peine, et la présence à Lakon d'une colonie d'Annamites, gens d'un naturel peu voyageur, indiquait suffisamment que les communications entre le Tong King et le Laos étaient devenues faciles. L'infléchissement persistant du cours du fleuve au nord-ouest était produit sans doute par la rencontre des contre-forts de la grande chaîne qui limite au couchant l'empire d'Annam, et nous nous attendions à en voir les sommets apparaître bientôt à l'horizon.

Quelques heures après notre départ de Saniaboury, les villages et les arbres fruitiers disparurent sur les rives du fleuve, et furent remplacés par la forêt. Le soir, après avoir doublé une île, Don Kassec, précédée et suivie de nombreux bancs de sable au milieu desquels le chenal du fleuve est difficile à déterminer, nos barques s'arrêtèrent le long de la rive droite, dans une anse naturelle où elles n'avaient rien à craindre du courant. Quand on est resté immobile tout un jour dans une étroite pirogue, les yeux fixés sur une boussole et la main occupée à esquisser une carte, on a grande hâte de sauter à terre pour y prendre quelque exercice. C'est ce que je fis des premiers, et après avoir franchi la bande de hautes herbes qui bordait la plage et la séparait de la forêt, je me mis à la recherche d'un lieu propice à la promenade.

Le jour commençait à baisser, et la vue des objets devenait confuse ; mais, habitué aux formes bizarres des troncs d'arbres et aux tressaillements étranges que le vent imprime aux grandes lianes jetées d'un arbre à l'autre comme des ponts suspendus, je regardais plus à mes pieds qu'autour et au-dessus de moi... Je ne vois pas trop comment cela se fit : aucun bruit insolite n'était venu attirer mon attention ; en jetant par

hasard les yeux sur un arbre mort au pied duquel je m'étais arrêté un instant, je m'aperçus tout d'un coup que ce que j'avais pris pour une touffe de feuillage jauni était une masse vivante en équilibre sur une fourche de l'arbre, à un mètre ou deux au-dessus de ma tête, et dans laquelle je reconnus un léopard. Fort troublé par l'idée du danger que je venais de courir et

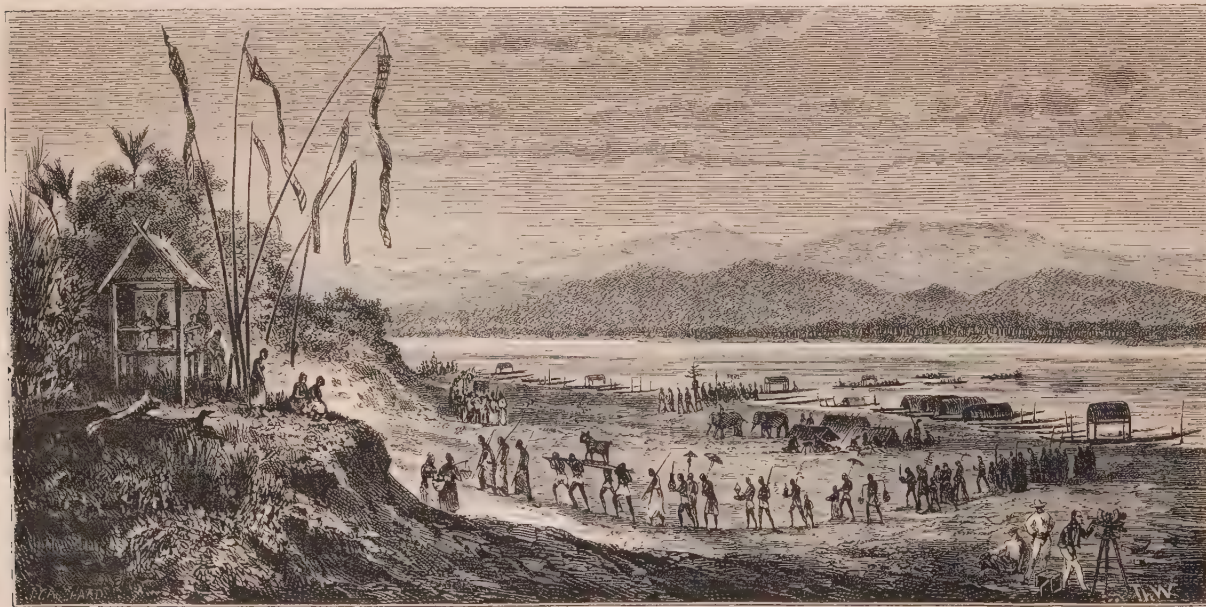
que je courais encore, je fis un bond en arrière et je me mis à battre en retraite en marchant à reculons, pour ne pas perdre de vue l'animal qui dardait sur moi un regard étincelant. Il descendit lentement le long de l'écorce rugueuse du vieux tronc ; j'avoue qu'il me parut à ce moment d'une longueur démesurée. Puis, il se mit en devoir de me suivre pas à pas, s'ar-



Embouchure du Nam Kdin. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

rêtant quand je m'arrêtais, mais paraissant bien décidé à ne pas laisser augmenter la faible distance qui nous séparait. J'essayai en vain, pour abrégier cette désagréable promenade, de la puissance fascinatrice

que l'on attribue au regard humain sur les animaux féroces : c'était, hélas ! la seule arme à ma disposition, et le moindre revolver eût fait bien mieux mon affaire. J'osais à peine jeter derrière moi un coup d'œil



Arrivée à Ban Bouncang un jour de fête : M. Garnier se prépare à observer l'éclipse. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

furtif pour me guider. Une chute m'eût perdu, et les chances de m'embarrasser les pieds au milieu des racines et des ronces étaient fort grandes. Je dus à cette crainte de battre en retraite avec une lenteur qui sauvegarda ma dignité. Heureusement la berge n'était pas loin. Après un temps qui me parut un siècle, j'atteignis la lisière des hautes herbes. Le bruit des bateliers

faisant leurs préparatifs de campement le long de la rive parvint à mes oreilles et à celles de mon compagnon, qui jugea prudent de cesser de m'escorter. Il se retira lentement dans la forêt. Je revins aux barques encore tout ému, et je demandai ma carabine du ton dont le roi Richard dut demander un cheval. Tous ces messieurs, le commandant de Lagrée en tête, s'armè-

rent et nous nous élançâmes dans la forêt. Après une courte battue que la nuit rendit infructueuse, nous revînmes à notre campement, n'ayant rendu à l'animal que la peur qu'il m'avait faite à moi-même.

Le lendemain, les rives du fleuve devinrent plus ac-

cidentées ; un massif montagneux, appelé Phou Ngou par les indigènes, apparut droit devant nous, dentelant l'horizon d'une triple ligne de sommets ; quelques petites collines se montrèrent en même temps sur la rive droite. Le 18 mars au soir, nous nous arrêtons au pied



Embouchure du Se Ngum. — Dessin de A. Herst d'après M. L. Delaporte.

des premiers contre-forts de Phou Ngou. Quelques villages de nouvelle formation s'élevaient sur la rive gauche ; ils étageaient leurs rizières sur les dernières pen-

tes de la montagne. Ils dépendaient du gouverneur de Houtén, quoiqu'ils ne se trouvassent point sur son territoire. Au Laos, l'impôt est basé sur le nombre des



Une rive du fleuve. — Dessin de J. Laurens d'après M. L. Delaporte.

habitants inscrits, et ceux-ci ne sont autorisés à se déplacer pour aller chercher au loin des terres plus fertiles, qu'en conservant l'attache de la province sur les registres de laquelle ils figurent. Aussi n'est-il pas rare de trouver, à côté les uns des autres, des villages re-

levant d'autorités très-différentes et souvent fort éloignées.

Les petites chaînes, détachées du massif principal de Phou Ngou, au pied desquelles nous nous trouvions, couraient parallèlement au fleuve, dont la direction de-

puis Saniaboury s'était relevée au nord-nord-ouest. Nous ne pouvions douter que ce ne fussent là des ramifications de la grande chaîne de Cochinchine, et nous n'allions pas tarder sans doute à trouver des indices du voisinage des Annamites ; mais, dès le lendemain, à partir de l'embouchure d'une jolie rivière, appelée Nam Kdin¹, dont la vallée, d'une apparence pittoresque, semblait se diriger au nord-ouest, le fleuve tourna brusquement à l'ouest entre deux berges devenues plus hautes, désertes et très-boisées, et le long desquelles les traces des animaux sauvages, troupeaux de buffles et d'éléphants surtout, se montraient fort nombreuses. Nous trouvâmes même un cerf abattu par un tigre et laissé presque intact sur la berge. Ce fut pour nous une excellente aubaine, et nous vécûmes pendant deux jours des reliefs de Monseigneur le tigre, comme l'appellent les Annamites.

Quelques blocs de grès réapparurent dans le lit du fleuve, légèrement rétréci, et formèrent à certains coudes de petits rapides très-facilement franchissables dans cette saison. Un autre massif montagneux peu élevé, celui de Phou Hong, succéda, sur la rive droite, à celui de Phou Ngou auquel maintenant nous tournions le dos.

Nous arrivâmes le 20 mars à l'embouchure d'un affluent navigable, le Nam San, qui paraissait provenir de cette nouvelle chaîne. Un grand et beau village, Bouncang, s'élevait vis-à-vis, sur la rive droite, et nous prîmes terre, vers quatre heures du soir, sur la magnifique plage de sable que la baisse des eaux avait laissée à découvert au pied des maisons et des jardins qui bordaient le fleuve. Nous nous trouvions là dans la province de Ponpissay, à égale distance de son chef-lieu et de Saniaboury. Une fête mettait toute la population en liesse : c'était jour de pleine lune, consacré, comme l'on sait, par les rites bouddhiques. Les pagodes regorgeaient de fleurs, de fruits et de fidèles. Dans les rues du village, un grand nombre de marchands ambulants se disputaient les faveurs de la foule. Il me sembla même que le nombre et la variété des étalages offerts au public attestaient une civilisation plus raffinée et des goûts moins simples que ceux du Laos méridional. Le commerce avec Bangkok par Korat trouve, sur ce fertile et populeux plateau que le fleuve contourne si paisiblement à partir de Banmouk et dont le Se Moun est une des grandes artères, un débouché plus facile et des communications plus régulières que ceux que les provinces de Bassac et de Khong peuvent lui offrir. Aussi les marchandises européennes, cotonnades et objets de quincaillerie, étaient-elles relativement assez nombreuses à Bouncang. Quant aux denrées indigènes, nous remarquâmes pour la première fois l'apparition de la cannelle.

Mais pour moi le plus grand intérêt de notre halte était moins dans le spectacle animé et parfois, hélas !

1. *Nam*, qui, en laotien comme en siamois, veut dire *eau*, remplace, dans la partie moyenne et supérieure du Laos, le mot *Se*, usité dans le Laos inférieur pour désigner une rivière.

— aviné, — qu'offrait la population de Bouncang, que dans une éclipse de lune que j'espérais pouvoir observer à la chute du jour. Malheureusement l'horizon était légèrement embrumé, comme il arrive toujours après les chaudes journées de la saison sèche, et, d'après les limites que j'assignais à notre longitude, le phénomène devait se produire presque immédiatement après le lever de la lune. Quelques légers *sirati* vinrent à ce moment s'ajouter au rideau de vapeurs qui voilaient l'orient, et mes préparatifs devinrent inutiles. Ce fut pour moi une vive contrariété que la perte de cette occasion de rectifier notre position géographique et de régler nos chronomètres. Elle ne se représenta plus dans toute la suite de notre voyage.

Le lendemain, nous continuâmes à faire de l'ouest en remontant le fleuve ; cette direction où il persistait depuis trois jours n'était point un coude ordinaire produit par un accident de terrain local ; elle attestait un changement réel et durable dans l'orientation générale de la vallée que nous explorions. De temps en temps nous découvrions, enveloppée dans les lentes sinuosités du fleuve, une île, joyau verdoyant sur les eaux paisibles dont elle élargissait le lit sablonneux et peu profond ; quelquefois aussi, des bancs de roches, assises souterraines des montagnes de la rive gauche, venaient étrangler brusquement le fleuve, qui retrouvait alors pendant un court intervalle ses grandes profondeurs d'autrefois et un courant plus accentué. Ces rapides n'offraient aucun danger à ce moment de l'année ; mais les quelques rochers épars sur les rives, et alors à découvert, produisent, aux hautes eaux, des tourbillons si violents, que le passage reste impossible, pendant quelques semaines, à l'un de ces rapides nommé Hang Hong. Les bateliers entretiennent soigneusement quelques fleurs au pied d'une petite statue de Bouddha placée sur l'un des rochers qui le dominent.

À partir de Hang Hong, le Cambodge, qui avait conservé jusque-là une certaine tendance à se relever au nord, s'infléchit de plus en plus vers le sud ; les sommets des chaînes de la rive gauche s'abaissèrent et disparurent ; les méandres du grand fleuve devinrent aussi capricieux et aussi rapides que ceux d'une petite rivière. Nous passâmes par tous les rumb sud, est et ouest du compas, et cela à notre grand dépit, car la seule direction que nous aurions voulu suivre eût été celle du nord, qui seule pouvait nous rapprocher des sources du grand fleuve et nous amener dans des régions d'un aspect plus nouveau et d'un climat plus favorable. Dans un voyage de cette nature, on est toujours impatient de changement, et chaque jour qui n'apporte pas une émotion nouvelle est un mécompte. Les plus gracieux paysages deviennent monotones quand ils se succèdent les mêmes pendant deux fois vingt-quatre heures.

En ce moment, l'aspect du Cambodge se rapprochait de plus en plus de celui du Se Moun, au-dessus d'Oubon. Le cours des deux rivières était devenu parallèle. Le fleuve était désert ; quelques barques de

pêcheurs de loin en loin : on sentait que le commerce ne se servait plus de la voie fluviale, la plaine au milieu de laquelle celle-ci se frayait un trop sinueux chemin offrant des routes aussi faciles et plus directes.

Le 23 mars, nos bateliers nous montrèrent, sur la rive droite, une pagode qui contenait l'empreinte d'un pied de Bouddha. Ces sortes d'empreintes sont excessivement nombreuses au Laos. On sait que les plus célèbres, pour les bouddhistes du sud, sont celles du pic d'Adam, sur lequel Gautama a posé son pied gauche, et de la montagne appelée par les Siamois Swana Bapato, et plus connue sous le nom de Prabat Moi (pied sacré), qui est située entre Korat et Bangkok.

Les maisons et les jardins commençaient à réapparaître en grand nombre sur les bords du fleuve, qui continuait toujours son étonnante course au sud. Nous approchions du chef-lieu de la province. Le soir du

même jour, nous nous arrêtas à Nong Coun, village considérable situé vis-à-vis l'embouchure du Se Ngum, le plus grand affluent de la rive gauche du fleuve que nous eussions rencontré depuis Houtén. D'après les renseignements que nous recueillîmes, cette rivière peut être remontée six jours en barque, et traverse une région forestière très-productive. C'est de là que viennent en partie la cannelle, dont nous avons constaté l'apparition quelques jours avant sur les marchés indigènes, et le benjoin, qui ne vaut guère dans le pays que quatre francs cinquante centimes le kilogramme. Le commandant de Lagrée eut un instant l'intention d'autoriser M. Thorel à se faire conduire aux lieux mêmes où l'on récolte la précieuse écorce ; mais, malgré le très-vif désir de notre botaniste, la nécessité d'accélérer notre voyage fit renoncer à ce projet.

Le lendemain, 24 mars, nous arrivâmes à Ponpissay,



Un chemin dans les rizières, à Nong Kay, un jour de fête. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

où l'on travaillait déjà à l'armement des barques qui devaient remplacer celles de Saniaboury. L'accueil des autorités fut en rapport avec cette activité de bon augure. Ponpissay s'étend sur les deux rives d'un petit affluent de la rive gauche appelé Luong. De nombreuses pagodes attestent la richesse de ce centre de population. Les maisons y sont plus élevées que d'habitude au-dessus du sol, et les vastes rez-de-chaussée ainsi obtenus servent d'ateliers pour le tissage de la soie et du coton. Je ne doute pas que Ponpissay ne soit le lieu cité dans la relation de Wusthof sous le nom de Huyoun (*huc*, ruisseau, rivière, en laotien, et *loun*, contraction de Luong), comme célèbre pour la fabrication des vêtements de soie. « Ce sont les meilleurs, dit-il, que l'on exporte au Siam, Tonguin, Quinam et Camboge. » Ce commerce n'existe plus aujourd'hui, la domination siamoise ayant absorbé à son profit toutes les relations extérieures des régions laotiennes ; mais

les langoutis de soie de cette partie du Laos méritent encore la réputation qu'ils avaient acquise au dix-septième siècle par leurs couleurs brillantes et la finesse de leur tissu.

Le muong prochain, dont nous n'étions qu'à un jour et demi de marche, était celui de Nong Kay. C'est dans sa circonscription que se trouvent les ruines de Vien Chan, l'ancienne métropole du Laos et le terme du voyage accompli par Wusthof en 1641. Un grand intérêt de curiosité s'attachait à l'étude de ces ruines. Nous n'allions certes pas y trouver les merveilles d'art du Cambodge ; nous allions y lire couramment une page d'histoire moderne, au lieu de nous trouver en présence d'un indéchiffrable problème d'archéologie. Comme si ce n'était pas assez de cet aiguillon pour notre impatience, le temps redevenait chaud et orageux ; à cinq heures du soir, le thermomètre accusait encore plus de trente-trois degrés. La brise régu-

lière du nord-est, dont nous étions habitués depuis six mois à ressentir l'influence rafraîchissante, faiblissait ; l'horizon du sud-ouest s'illuminait fréquemment d'éclairs, et le roulement lointain du tonnerre commençait à se faire entendre. Tous ces indices nous annonçaient la venue des pluies. Le fleuve allait grossir, et les difficultés de la navigation grandir outre mesure. Les raisons de se hâter étaient nombreuses, on le voit, et nous commandaient même de ne point consacrer un temps trop long à la visite des ruines de Vien Chan.

Nous nous remîmes en route le 26 mars, après avoir

grassement rémunéré les bateliers de Saniaboury. Nous venions de remonter, grâce à eux, plus de deux cents kilomètres de fleuve. On nous montra dans la forêt, près de l'endroit où nous fîmes halte pour déjeuner, les vestiges d'une ancienne résidence des rois de Vien Chan. Nous atteignîmes le soir même la limite des provinces de Ponpissay et de Nong Kay. Le lendemain, nous examinâmes avec curiosité des excavations faites par les chercheurs d'or dans un banc quartzeux aurifère qui rétrécit extrêmement le lit du fleuve. Les indigènes connaissent l'usage du mercure pour le



Tat Nong Kay. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

traitement du précieux métal, et nous les trouvâmes occupés en assez grand nombre au lavage des sables ; ce travail paraît ne leur donner aujourd'hui que d'assez minces résultats.

Immédiatement après avoir contourné ce lieu d'exploitation, le fleuve, dont la direction, depuis Ponpissay, s'était beaucoup relevée vers l'ouest, revint au sud en s'élargissant. Une de ces pyramides, si fréquentes dans les pays bouddhiques, et qui sont destinées soit à indiquer un lieu sacré, soit à contenir une

relique, nous apparut de loin, isolée sur les eaux, au milieu du vaste demi-cercle creusé par le courant le long de la rive droite du fleuve ; depuis dix ans déjà, elle avait été détachée de la berge sur laquelle elle avait été jadis construite, et elle restait à demi inclinée sur l'onde comme un navire en détresse prêt à sombrer.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Péristyle de Wat Pha Keo, à Vient Chan. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

VI (suite).

Nong Kay. — Les ruines de Vien Chan.

Tant que cette pyramide restera debout, elle sera un point de repère excellent pour mesurer les empiétements du fleuve, empiétements qui, au milieu de terrains meubles, se reproduisent à chaque coude du côté extérieur et occasionnent sur la rive opposée des attérissements ou des bancs de sable qui atteignent parfois des dimensions colossales. Pour le moment, le Tat penché nous signalait Nong Kay, où nous prîmes terre à onze heures du matin.

Nong Kay, fondé après la destruction de Vien Chan par les Siamois, a hérité en partie de son importance : c'est le plus grand centre de population que l'on rencontre sur les bords du Mékong de Pnom Penh à Luang Prabang ; les maisons, construites parallèlement à la rive, forment une rue de plus de deux kilomètres de long, coupée par plusieurs ruelles, ou plutôt par des sentiers perpendiculaires au fleuve ; les colporteurs chinois y sont assez nombreux pour former un quartier à part, où l'on trouve, remisés sous des hangars, les nombreux chars à bœufs qui servent à leurs voyages à Korat. Cette dernière ville est le centre d'approvisionnement de tout le plateau qu'arrosent le Se Moun et ses nombreux affluents et que le Mékong enveloppe du côté du nord en faisant cet immense détour à l'ouest dont nous étions loin encore d'avoir atteint l'extrémité.

Comme à Bouncang, la population était en fête : c'était le moment où, le repiquage du riz étant terminé, les cultivateurs n'ont plus qu'à désirer une saison pluvieuse favorable. Aussi prodiguent-ils les prières et les offrandes. Les sentiers qui du village conduisaient aux rizières, étaient ornés de banderoles flottant à l'extrémité de hauts bambous, et l'on trouvait à chaque carrefour de petits autels sur lesquels on faisait brûler des aromates (voy. p. 383).

Le gouverneur de Nong Kay était à son poste. C'était le premier des chefs de province que nous eussions rencontré qui se fût dispensé d'aller à Ban Kok assister aux funérailles du second roi. Son accueil fut des plus courtois. Le commandant de Lagrée avait à lui demander un important service : celui de faire reconduire à Ban Kok, pour le remettre entre les mains du consul français, notre interprète européen pour la

langue laotienne, le nommé Séguin, qui nous avait donné par sa conduite de nombreux et sérieux motifs de mécontentement, et dont les allures trop entreprenantes pouvaient nous créer plus tard de graves difficultés. Nous étions à peu près tous capables de demander aux indigènes les renseignements qui nous étaient nécessaires pour nos différents travaux. Le laotien Alévy, qui, si on se le rappelle, avait été adjoint à l'expédition à Compong Luong, conversait d'ailleurs couramment en cambodgien avec le commandant de Lagrée et lui servait d'interprète dans les relations officielles avec les autorités du pays. Enfin, la modicité de nos ressources et la difficulté des transports nous faisaient trouver avantageuse toute diminution, même la plus légère, apportée dans notre personnel ou notre matériel.

Le gouverneur de Nong Kay accepta volontiers la responsabilité de ce rapatriement forcé. Séguin partit sous escorte le 1^{er} avril ; il devait retrouver, à quelques jours de marche de Nong Kay, la route que Mouhot avait suivie, en partant de Ban Kok, pour aller rejoindre le Mékong à Pak Lay. A mon retour en France, il m'a fourni quelques renseignements utiles sur la région qu'il a ainsi parcourue.

Le même jour, nous quittions Nong Kay pour nous rendre enfin à Vien Chan. L'emplacement de la célèbre métropole du Laos n'est distant par terre du chef-lieu actuel de la province que de trois lieues à peine ; les détours du fleuve triplent ce trajet. Le commandant de Lagrée eût pu cependant arriver le soir même, grâce aux nombreux rameurs de la pirogue royale mise à sa disposition par le gouverneur, mais il préféra ne pas se séparer du reste de l'expédition.

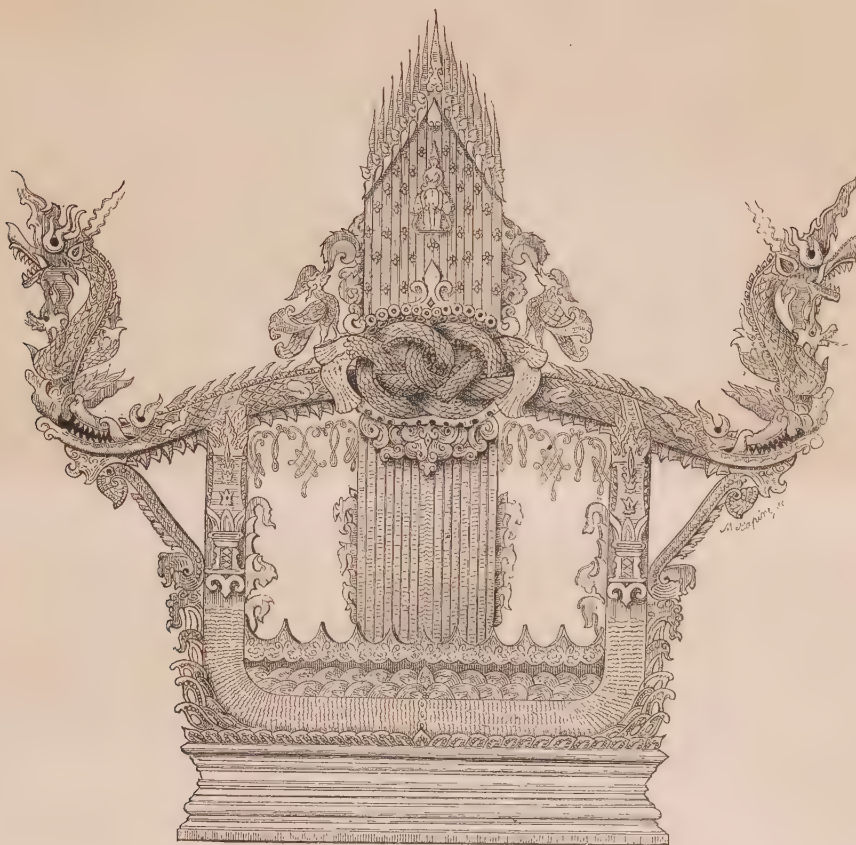
A partir de Nong Kay, le fleuve continue sa course au sud jusqu'à Muong Couk, ancien chef-lieu de province de la monarchie détruite, qui a conservé, chose rare en Indo-Chine, le nom qu'il portait il y a plus de deux siècles. C'était, nous apprend Wusthof, « le point le plus commerçant de tout le pays de Louwen. Il s'y croise toutes sortes de marchandises. Les négociants maures et ceux de Siam s'y rencontrent pour le trafic des vêtements. Un Maure, entre autres, y vendit toutes ses provisions en deux ans qu'il y resta et y loua pour s'en aller soixante charrettes qu'il chargea de

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353 et 369.

benjoin, de gomme laque et d'or à destination de son pays. » On aime à retrouver vivante et riche, dans le récit du commis hollandais, cette région si merveilleusement dotée par la nature, où la cupidité et l'oppression siamoises ont aujourd'hui accumulé les ruines et ramené l'immobilité. Muong Couk reste encore de nos jours un gros bourg où sont des chantiers de construction pour les barques. En amont et en aval, les villages se succèdent sans interruption sur les rives du fleuve qui cesse enfin de se diriger au sud, revient au nord-ouest et va recevoir, sept milles plus loin, le Nam Mong, petite rivière qui a entassé à son embouchure une énorme barre de sable. C'est là que nous passâmes la nuit; le commandant de Lagrée trouva

dans une pagode du village une inscription en vieux caractères presque effacés par le temps, dont il prit l'empreinte avec soin.

Le lendemain, à une heure, nous arrivâmes à Vien Chan : deux cases avaient été construites pour nous sur un banc de sable au pied de la berge, en cet endroit très-haute et très-attaquée par le courant. Le fleuve, qui remonte droit au nord à partir de l'embouchure du Nam Mong, forme ici un coude brusque à l'ouest, direction dans laquelle il se maintient à perte de vue; sa largeur redevient considérable et dépasse un kilomètre. C'est son dernier épanouissement avant de s'engager pour toujours dans la région hérissée de montagnes au seuil de laquelle nous nous trouvions.



Porte-cierges de Wat Sisaket. — Dessin de E. Théron, d'après un dessin de M. L. Delaporte.

Nous nous hâtâmes de nous engager (voy. p. 39) dans la forêt déjà épaisse qui cachait les ruines de la malheureuse cité. Quelques sentiers s'y croisaient : l'un d'eux nous conduisit rapidement à l'emplacement même du palais du roi. Ses dimensions étaient considérables, et il était facile, malgré les broussailles qui avaient tout envahi, d'en retrouver les principales dispositions. Les matériaux n'en étaient point durables : des briques, du bois et une sorte de béton ou de ciment formant le pavé des cours ou le revêtement des murs et des escaliers; mais l'ensemble de la construction avait un caractère d'élégance et dénotait une richesse de décoration remarquables : les colonnes en bois dur étaient sculptées avec soin et portaient des traces de dorure;

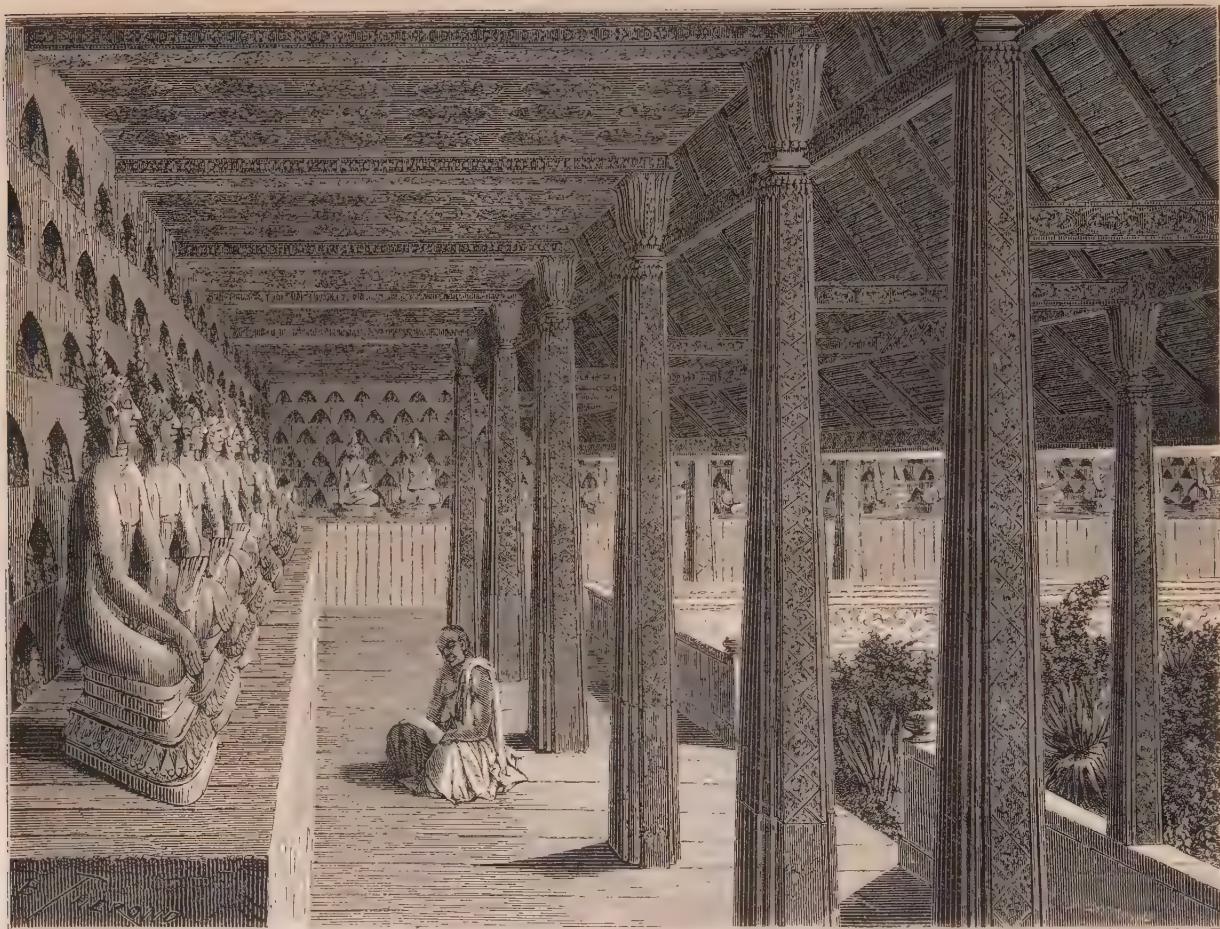
partout des moulures et des arabesques, des animaux fantastiques gardant les entrées ou supportant les sou-bassements. Rien d'ailleurs de bien nouveau ou de bien original pour ceux d'entre nous qui avaient déjà visité Ban Kok ou qui connaissaient par des dessins ou des photographies ses principaux monuments. Le silence absolu qui régnait dans l'enceinte d'une ville jadis si populeuse et si riche, frappait seul l'esprit d'étonnement. Si le lecteur veut bien se rappeler la rapide esquisse que j'ai faite dans une livraison précédente¹ de l'histoire de Vien Chan, la destruction de cette capitale par les Siamois ne remontait qu'à qua-

1. Voy. page 54.

rante années à peine, et son emplacement était devenu inhabitable ! C'est pour cette implacable façon de faire la guerre qu'a été écrit le mot de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. L'incendie et l'esclavage après la victoire sont, pour la plupart des races asiatiques, le dernier mot de la conquête. Nous trouvions dans les ruines et la solitude de Vien Chan un exemple frappant de ces destructions brutales.

Malgré ses murailles bastionnées et entourées d'un large fossé, malgré la défense naturelle du grand fleuve qui la couvrait du côté de Ban Kok, Vien Chan avait succombé d'autant plus rapidement en 1828 que son roi, nommé Anu, n'était point préparé à une lutte aus-

si sérieuse. Vers 1825, il avait été rendre au roi de Siam ses hommages de prince tributaire et en avait été reçu avec une faveur marquée. A son retour à Vien Chan, des discussions fort vives s'élevèrent entre lui et le mandarin siamois chargé de la frontière, qui prélevait des droits exorbitants sur le commerce laotien. Le roi porta, mais en vain, ses réclamations à Ban Kok : il voulut alors faire justice par la force du fonctionnaire prévaricateur. Ce recours aux armes fut présenté par celui-ci comme une révolte ouverte, préméditée depuis longtemps. Tout le Siam s'en émut et se leva en masse contre le dernier royaume laotien. Les provinces voisines, Xieng Mai, Lagong, Labong, Muong Nan,



Chonkhon de Wat Sisaket. — Dessin de E. Théron d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Muong Phe, durent fournir à elles seules dix-neuf mille combattants, quoique leur population s'élevât à peine à cent cinquante mille âmes. Xieng Mai fut vivement sollicité par le roi Anu de se joindre à lui pour reconquérir l'indépendance de la race laotienne ; mais, après quelque hésitation, le *seña*¹ de cette province n'osa prendre sur lui une détermination aussi hardie, et résolut d'obéir aux ordres de Ban Kok. Il a dû vivement regretter son aveugle soumission, quand,

1. On appelle ainsi la réunion des mandarins qui forment le conseil du roi ou du gouverneur de chaque province laotienne. *Sena* en pali signifie ministre, conseiller, et doit être également l'étymologie du titre du mandarin de droite ou Muong Sen.

après la destruction de Vien Chan, le gouvernement siamois a encore appesanti son joug sur tout le Laos.

Le Praya Mitop, ou « général siamois » désigné pour conduire cette guerre, se distingua par son habileté et ses violences, et son souvenir exécré fait trembler encore aujourd'hui les populations. Ce fut un écrasement sans merci. Les vaincus étaient entassés dans des hangars auxquels on mettait le feu. Le plus grand nombre de ceux que l'on emmena captifs mourut en route de misère ; le reste fut partagé entre les nobles siamois. Gutzlaff, dans son voyage à Ban Kok, en 1830, a visité les chefs laotiens qui, s'étant soumis tout d'abord, avaient eu la vie sauve : ils vivaient enfermés



Tours et pagode en ruines dans la forêt (Vien Chan). — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

dans une pagode bâtie près de la ville, sur les bords du fleuve. Quant au roi de Vien Chan, il fut enfermé dans une cage, où il mourut promptement. Son fils réussit d'abord à s'échapper, mais il fut poursuivi et atteint auprès d'une pagode, du toit de laquelle il se précipita.

Pour prévenir à jamais toute nouvelle tentative de rébellion, la population du royaume fut dispersée, et l'on repeupla le pays à l'aide de Laotiens tirés des provinces de la rive droite du fleuve, entre autres de Sivanaphoum. C'est à ce moment que fut érigé le Muong Nong Kay.

Le palais des rois de Vien Chan, malgré ses toits effondrés et ses colonnades incendiées, est la seule habitation dont les vestiges soient encore reconnaissables grâce aux enceintes épaisses et aux cours pavées qu'il eût été trop long de détruire. Partout ailleurs d'informes monceaux de briques indiquent seuls sous les broussailles l'emplacement des maisons les plus considérables. Il n'y a d'autres édifices restés debout que les pagodes; mais, abandonnées par leurs prêtres et construites des mêmes matériaux que le palais, quarante saisons pluvieuses en ont terni les fragiles splendeurs. La hâtive végétation des tropiques, qui adoucit heureusement l'aspect de ces dévastations barbares en les recouvrant de verdure et de fleurs, donne de loin à ces sanctuaires ruinés un cachet trompeur de vétusté; de hautes herbes croissent partout sur les sacrés parvis, des plantes grimpantes étreignent déjà les colonnes, des arbres vigoureux se font jour au travers des toitures.

Le plus considérable de ces temples est Wat Pha Keo que nous visitâmes au sortir du palais, auprès duquel il se trouve. C'était la pagode royale. Son fronton en bois, délicatement sculpté, tout étincelant de ces plaques de verre que les Siamois et les Laotiens savent entremêler aux dorures pour leur donner plus d'éclat, nous apparut au milieu de la forêt gracieusement encadré de lianes et tout enguirlandé de feuillage. L'or avait été prodigué sur les quatre faces des colonnes qui supportaient le toit à demi écroulé, et une ornementation byzantine, d'un effet vraiment remarquable, avait recouvert jadis toutes les parties du monument. Malgré le peu de solidité de cette ornementation, elle donne aux édifices un saisissant aspect, et les nombreuses pagodes de ce style contenues dans Vien Chan devaient produire de loin une impression éblouissante qui justifie les récits merveilleux des premiers voyageurs et la grande réputation de richesse et de puissance qu'avait acquise dans la Péninsule le royaume de Lan Sang.

La statue que Wat Pha Keo était censé contenir, et qui lui a donné son nom, est célèbre dans les fastes bouddhiques de l'Indo-Chine: c'est une des plus anciennes représentations du Bouddha. « Cinq siècles après sa mort, dit la légende, — (43 ans avant J. C.) — Neac Asen voulut faire une statue du sage avec la pierre appelée *Monichot*. Prea En (le dieu Indra) pro-

mit de la lui donner et alla la demander aux Yaks (les Yacshas de la mythologie hindoue), qui refusèrent. Il n'apporta donc à Neac Asen que la pierre *Morocot*. Neac Asen ne sut comment s'y prendre pour la façonner et fut obligé de recourir de nouveau à Prea En, qui fit la statue en sept jours. Elle fut placée au chef-lieu du Muong Phutalibat (Xieng Mai), fondé par Neac Asen.

« Trois cents ans après, une guerre s'éleva entre ce royaume et Muong Kam (Ava) et dura trois ans sans résultats. On envoya la statue Pha Keo à Ceylan avec des ambassadeurs, et l'on obtint des secours. En l'an 1000, Anorutha Thamarat, roi du Muong Man (Birmanie), envoya à Ceylan des bonzes pour copier les livres et demander Pha Keo. On leur accorda, en effet, la précieuse image; mais au retour un vent violent força le navire qui la portait à aborder dans le royaume d'Intapahit (Cambodge), où l'on garda la statue. Quelque temps après, elle fut conquise par Siam; plus tard, elle revint à Xieng Mai après avoir passé successivement entre les mains des princes de Campheng et de Muong Rai. En l'an 2000 (1457 de J. C.), elle fut prise par Vien Chan. » D'après d'autres traditions, elle n'aurait quitté Xieng Mai pour venir à Vien Chan qu'en 1639. Telle est l'histoire abrégée de la merveilleuse image d'après les soutras laotiens. Le fameux Phaja Tak, qui releva la puissance siamoise après la destruction d'Ayuthia par les Birmans, s'empara de Vien Chan en 1777, et apporta la statue de Pha Keo à Ban Kok, comme le trophée le plus précieux de sa victoire. Ce fut la dernière aventure de la célèbre idole. On peut la voir aujourd'hui dans la pagode située à l'intérieur du palais du roi de Siam. Elle est sculptée en effet dans une seule pierre verte, et a environ cinquante centimètres de hauteur. Mgr Pallegoix dit que cette pierre est une sorte d'émeraude et lui attribue une valeur d'un million.

Cette statue historique n'est pas la seule à défrayer les récits des pagodes, et plusieurs autres, Pha Bang, Pha Sehing, Pha Kenchan, partagent cet honneur avec elle. Pha Bang et Pha Kenchan avaient à Vien Chan des autels qui rivalisaient de splendeur avec ceux de Pha Keo; mais les pagodes qui les contenaient et qui étaient voisines, ne sont plus qu'un monceau de ruines. De nombreux tombeaux et quelques petits dagobas sont restés intacts auprès de ces ruines, et permettent de retrouver facilement dans la forêt l'emplacement que la tradition assigne à ces anciens temples (voy. p. 389).

A peu de distance au nord de Wat Pha Kéo, se trouve, au milieu de la forêt, une pagode de dimensions moindres et d'un aspect plus modeste, qui est restée presque intacte au milieu de la destruction universelle: c'est Wat Si Saket. On aperçoit en y entrant une infinité de petites statues du Bouddha, placées dans des niches dorées et tapissant du haut en bas toute la surface des murs. Cette ornementation singulière rappelle celle des terrasses de Boro Bodor, le célèbre monument bouddhique de Java. Devant l'autel, nous

admirâmes un porte-cierge en bois sculpté, d'une originalité de dessin et d'une finesse de travail extrêmement remarquables. A quelques pas de la pagode s'élève la bibliothèque, cette indispensable annexe de tous les temples au Laos : elle était en partie détruite. Profitant de l'absence de tout indigène, nous grimpâmes aux colonnes vermoulues qui supportaient et isolaient du sol le plancher de ce tabernacle littéraire ; dans l'intérieur, quelques livres sacrés gisaient çà et là : ils se composaient de bandes longues et étroites, découpées dans les feuilles d'une espèce particulière de palmier, dorées sur tranche et réunies en cahiers. Chacune d'elles contenait sept ou huit lignes de cette écriture arrondie particulière aux peuples de la péninsule indo-chinoise, et qui se différencie, au premier coup d'œil, de l'écriture de l'Inde proprement dite, dont elle est dérivée. Chacun de nous voulut en emporter un spécimen, qu'il cacha soigneusement au plus

profond de sa petite valise, pour dissimuler aux indigènes un larcin qu'ils auraient considéré comme un sacrilège.

Enfin, attendant directement à la pagode, se trouve une galerie rectangulaire qui s'ouvre intérieurement sur une cour : ses murailles sont couvertes, comme celles du temple lui-même, de petites niches contenant la statue du Bouddha. C'était le *Vihara* (*Chonkhon*, en laotien) ou monastère qui servait de logement aux prêtres desservant Wat Sisaket.

En continuant à traverser la forêt dans la direction du nord, on ne tarde pas à rencontrer l'enceinte bastionnée de la ville, qui est restée en assez bon état, et dont les fossés sont encore pleins d'eau. Une porte voûtée d'une construction solide permet de déboucher sur la campagne et s'ouvre sur une belle avenue plantée d'arbres, qui se dirige à l'ouest-nord-ouest. Nous nous y engageâmes, et au bout de trois quarts d'heure



Tat Luong, à Vien Chan. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

de marche, nous arrivâmes à Tat Luong, l'un des dagobas les plus célèbres du Laos. La pyramide centrale qui présente cette forme rectangulaire à la base, arrondie au sommet, que nous avons déjà trouvée en usage au Cambodge, repose sur deux terrasses superposées. La terrasse supérieure supporte vingt-huit pyramides de dimension moindre, qui entourent la base de la pyramide centrale ; elle communique avec la terrasse inférieure par deux escaliers pratiqués sur le milieu des faces nord et sud. Sur la terrasse inférieure se trouve, du côté est, un élégant pavillon qui abrite une petite pyramide de trois à quatre mètres de hauteur. Au respect témoigné par les indigènes, nous vîmes que c'était là le véritable sanctuaire : l'or y était prodigué avec une extrême profusion, et le gouverneur actuel de Nong Kay, à qui était due cette reconstruction en petit de la pyramide centrale, y avait dépensé

plus d'un millier de nés (de soixante-dix à quatre-vingt mille francs). De cette dernière terrasse, quatre escaliers donnent accès au dehors. Les logements des bonzes nombreux qui desservent le lieu sacré et plusieurs pagodes dont quelques-unes sont à demi ruinées, s'élèvent tout autour du Tat. En dedans de l'entrée orientale, une pierre debout relate les circonstances de son érection, qui remonte à la première moitié du seizième siècle. La base de tout le monument mesure cent cinquante mètres sur cent soixante ; son élévation dépasse trente mètres.

Ce fut dans la plaine qui s'étend autour de Tat Luong qu'eut lieu, en 1611, la réception de Gérard Van Wusthof et de ses compagnons, par le roi de Vien Chan. Les magnificences déployées par les Laotiens dans cette occasion sont longuement racontées par le naïf commis de la Compagnie des Indes, et c'est

à peu près la seule partie de son récit qui ait été reproduite par Dubois¹, dans le résumé qu'il donne de ce voyage. L'année suivante, le jésuite Jean-Marie Leria arrivait à son tour dans la capitale du Laos, et y recevait un accueil non moins cordial. J'ai déjà dit,

dans une livraison précédente, que son récit se trouve dans les *Lettres de Marini sur les Missions du Japon et du Tong-King*; mais, ici encore, il faut consulter l'édition originale de Marini, et non la traduction française, qui est très-abrégée, et d'où le nom de



Marchands birmans vendant aux Laotiennes à la porte d'une pagode de Muong Mai. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Leria a disparu, ce qui a fait croire à M. Léon de

Rosny¹ et à M. de Carné que c'était Marini lui-même

1. *Vie des gouverneurs généraux avec l'abrégé des établissements hollandais aux Indes orientales*, la Haye, 1763. C'est là qu'a été puisé jusqu'à présent tout ce qui a été dit et cité du voyage de Wusthof. Le Bulletin de la Société de géographie vient de donner, dans son numéro de septembre-octobre 1871, la traduc-

tion française de ce voyage (*Le Voyage inconnu des Néerlandais du royaume du Cambodge au royaume de Louven*, annoté par M. Francis Garnier), qui a été ainsi publié pour la première fois *in extenso* dans une langue usuelle.

1. *Tableau de la Cochinchine*, rédigé sous les auspices de la



Palmier corypha, rizières et pagode, à Muong Mai. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

qui avait recueilli sur les lieux les renseignements qu'il donne sur le Laos.

D'après le récit de Wusthof, la grande pyramide était recouverte, de son temps, de plaques d'or formant un poids total de mille livres, c'est-à-dire ayant une valeur de près de deux millions de francs, et ce monument était tellement vénéré par les indigènes qu'aucun d'eux ne passait devant sans tenir à la main un cierge allumé en signe d'hommage.

La journée du 3 avril fut entièrement consacrée aux études diverses qu'appelait la cité détruite. Pendant que le commandant de Lagrée interrogeait les vieillards et écrivait sous la dictée d'Alévy les soutras laotiennes qui se rapportaient aux édifices et aux traditions historiques du royaume de Vien Chan, M. Delaporte en dessinait les principales ruines, et M. Joubert examinait les nombreuses statues de cuivre accumulées dans les pagodes de la partie orientale de la ville. Comme à Nong Kay, le fleuve, qui forme là, on se le rappelle, un coude prononcé de l'est au sud, ronge la berge, qui se creuse chaque année davantage sous l'action du courant. Les temples bâtis jadis sur le bord de l'eau s'affaissent et s'écroulent, et les statues de bronze qu'elles contiennent disparaissent sous les eaux sans que personne ose, pour les préserver de cette destruction, les enlever aux autels où elles recevaient jadis les hommages des fidèles.

Dans la matinée du 4, pendant que je levais le plan de Tat Luong, le commandant de Lagrée achevait de relever la partie ouest de l'enceinte, dont la veille j'avais pris la partie est : munis de documents suffisants pour reconstituer les principaux traits de l'ancienne capitale du Laos, talonnés d'ailleurs par la saison qui devenait décidément pluvieuse, nous nous remîmes en route le jour même. Pour la première fois depuis notre départ, la partie du fleuve que nous allions remonter était, jusqu'à Pak Lay, point où Mouhot avait rejoint le Mékong, absolument vierge de vestiges européens.

VII

La région des rapides. — Rencontre d'un Européen. — Pak Lay.
Arrivée à Luang Prabang.

Quelques milles au-dessus de Vien Chan, le Mékong s'encaisse définitivement entre deux rangées de collines qui resserrent et dominent son lit de toutes parts. Ses eaux, qui jusque-là, majestueuses et tranquilles, s'étaient paisiblement déroulées en formant de capricieux méandres sur le vaste plateau du Laos central, accélèrent leur course et bouillonnent au milieu des roches. Le noble fleuve, qui comptait parfois sa largeur par kilomètres, endigué maintenant entre deux barrières dont l'élévation va sans cesse en augmentant, se trouve contenu tout entier dans un fossé qui atteint rarement cinq à six cents mètres de largeur, et dont il

ne réussit jamais à sortir. Aux eaux basses, il n'occupe même plus qu'une fraction minime de cet espace, et son lit ne présente au regard qu'une surface rocheuse inégale et tourmentée, mosaïque grandiose où l'on rencontre des échantillons de toutes les formations métamorphiques, marbres, schistes, serpentines, jades même, curieusement colorés et quelquefois admirablement polis. Au centre, une étroite fissure, sorte de canal dont la largeur se réduit parfois à quarante mètres, mais dont la profondeur en atteint plus de cent, renferme toutes les eaux du fleuve, qui y coule impétueux entre deux murailles de roches complètement à pic. A de rares interruptions près, tel est l'aspect que devait nous offrir le Mékong jusqu'au point où nous allions être obligés de quitter ses rives, et cet aspect, il le conserve très-probablement jusqu'au Tibet. Aucun fleuve du monde ne présente sans doute sur un aussi long espace une physionomie aussi singulière et aussi remarquable.

Le soir même de notre départ de Vien Chan, nous arrivâmes au pied des collines entrées lesquelles le fleuve allait s'engager et se frayer un difficile et sinueux chemin. Pendant une dizaine de milles à partir de Vien Chan, ses eaux, larges et peu profondes, coulent entre des rives basses couvertes de maisons et de jardins, et suivent une ligne droite dirigée à l'ouest, quelques degrés nord. Au point où nous nous arrêtrâmes pour passer la nuit, la largeur du fleuve tombe brusquement à deux cents mètres, et la sonde accuse, assez près du bord, quarante-huit mètres de profondeur, mais le courant reste faible et la surface des eaux paisible. Rien ne faisait prévoir encore les difficultés de navigation que nous allions rencontrer les jours suivants.

Le lendemain, 5 avril, nous fîmes encore assez facilement une dizaine de milles entre deux rives de plus en plus resserrées; le fleuve se réduisit à une centaine de mètres de largeur, tandis que la sonde accusait soixante mètres de fond. Les hauteurs boisées qui encadraient la rivière offraient un aspect pittoresque, mais sauvage : nulle habitation, nulle trace de l'homme sur les berges, dont les animaux de la forêt avaient repris possession. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à un premier rapide formé par les cailloux et les galets qu'accumule à son embouchure un petit affluent de la rive gauche du fleuve, le Nam Thon. Au delà, le lit du fleuve s'élargissait en s'encombrant de roches, et offrait entièrement le singulier aspect que j'ai essayé de décrire en commençant. Nos bateliers se déclarèrent incapables de nous conduire au milieu de ce labyrinthe d'écueils, et nous dûmes demander des guides au chef d'un petit village situé sur la rive droite, un peu au-dessus du rapide. Ce ne fut pas sans peine que nous les obtînmes : les difficultés du passage étaient trop grandes, la saison pluvieuse déjà trop avancée; aucun mandarin, même les mandarins siamois, ne remontait le fleuve à pareille époque; bref, on ne répondit pas de faire passer nos barques,

si légères et si petites qu'elles fussent, jusqu'au Muong prochain, celui de Xieng Cang. Ces réserves faites pour mettre leur responsabilité à l'abri, quelques indigènes se décidèrent à se joindre comme pilotes à nos équipages laotiens.

Le fleuve commençait déjà, sur quelques points, à déborder du chenal central qu'il occupe pendant la saison sèche, et formait au milieu des roches une série de petits lacs quelquefois sans issue, ou qui ne communiquaient ensemble que par de petites chutes infranchissables. Aussi nos barques souvent fourvoyées devaient-elles à chaque instant revenir en arrière pour retrouver le lit étroit et profond de la fissure principale; mais là le courant était des plus violents, et, pour contourner chaque coude de cette route sinueuse, il fallait faire usage de cordes. (Voy. p. 397.) Aux points les plus resserrés, l'eau s'engouffrait avec une rapidité telle entre les deux parois du chenal, qu'il devenait nécessaire de décharger complètement les barques pour leur faire remonter le courant. Les bagages étaient transportés à dos d'hommes de rochers en rochers au-dessus du rapide, où ils étaient embarqués de nouveau.

On comprend que cette pénible navigation ne pouvait être que fort lente. Le 8 avril, nous n'étions encore qu'à une douzaine de milles du premier rapide franchi le 5. Le cours du fleuve, après s'être un instant relevé jusqu'au nord-ouest, était revenu au sud-sud-ouest. De petites chaînes de montagnes s'élevaient dans toutes les directions en arrière des rives. Au milieu de la plaine de rochers au sein de laquelle se perdaient les eaux du Mékong, s'élevaient çà et là quelques arêtes schisteuses recouvertes de végétation; aux hautes eaux, les bouquets d'arbres qui les surmontaient se transformaient en îles verdoyantes, et la hauteur de leur piédestal de roche pouvait servir à mesurer la crue totale du grand fleuve. Nous étions arrivés au pied de l'un des rapides les plus dangereux de cette région, le Keng Chan (*keng* veut dire rapide en laotien). Cette fois, les bateliers de Nong Kay se refusèrent absolument à risquer le passage. Il nous fallut camper dans le lit du fleuve, au pied du rapide. Il ne présentait aucune autre difficulté que celles que nous avions rencontrées jusqu'à présent; mais sa longueur considérable augmentait les chances d'immersion des barques, qu'il aurait fallu traîner contre un courant de foudre pendant plus de cent mètres. On envoya des émissaires au village le plus voisin pour en obtenir de nouvelles barques.

Les rives de l'endroit désert où nous nous trouvions arrêtés portaient les marques les plus nombreuses et les moins équivoques du passage des bêtes sauvages. De véritables troupes de cerfs avaient tracé, en certains endroits, un large chemin pour venir se désaltérer dans les eaux du fleuve; quelques-uns de nos hommes passèrent la nuit à l'affût pour essayer de les surprendre, et ils réussirent à en tirer un ou deux; mais les animaux blessés eurent assez de force pour atteindre les broussailles de la rive, au milieu des-

quelles on les perdit. Il eût été aussi difficile que dangereux de les y poursuivre.

Le 9 avril, vers dix heures du matin, de nouvelles barques arrivèrent du village de Sanghao, situé sur la rive droite, à six ou sept milles en amont de Keng Chan. Pendant qu'elles chargeaient nos bagages et qu'elles remontaient à la cordelle l'étroit chenal du fleuve, nous nous acheminâmes à pied le long de la rive gauche, afin que chacun de nous pût se livrer plus à son aise à ses études favorites.

Dans un voyage de cette nature, on ne doit certes pas s'attendre à trouver toujours des chemins frayés. Mais, quelque habitués que nous fussions déjà à prendre « à travers champs », la rude gymnastique à laquelle nous dûmes nous livrer pour atteindre pédestrement Sanghao, ne laissa pas que de nous paraître horriblement fatigante. Dès ce moment, la plupart d'entre nous marchaient pieds nus, quelques-uns pour s'habituer de bonne heure à cette nouvelle souffrance, et réserver pour les grands jours de cérémonie leur dernière paire de souliers, quelques autres par absolue nécessité. Pour ma part, dans mon voyage à pied d'Angkor à Ban Mouk, j'avais achevé d'user toute ma provision de chaussures. Les « va-nu-pieds » de la bande, comme nous nous appelions en plaisantant, devaient donc avancer avec la plus grande précaution, pour ne pas se blesser contre les arêtes vives des roches; la surface de celles-ci était parfois assez échauffée par les rayons du soleil pour nous arracher de véritables cris de douleur, et il était comique de nous voir courir alors à toutes jambes pour aller rafraîchir dans la flaque d'eau la plus voisine notre épiderme brûlé. Malheureusement, ces bains multipliés ne faisaient que la rendre plus sensible encore, et malgré des prodiges d'agilité, il nous devenait impossible de nous aventurer au milieu des hautes herbes qui bordaient la rive, sans nous déchirer profondément les jambes.

Nous mîmes, ce jour-là, cinq heures à franchir les dix kilomètres qui nous séparaient de la halte du soir, et ce fut avec une sorte de découragement que nous constatâmes que, loin de nous être endurcis à ces épreuves, nos souffrances restaient tout aussi vives qu'au début.

Les fatigues de cette journée n'empêchèrent point deux d'entre nous, MM. Delaporte et Joubert, de se jeter à travers forêt le lendemain, pour chasser les paons et les cerfs qui paraissaient abonder de tous côtés. Ils ne nous rejoignirent que fort tard, le même jour, à Ban Ouang, où nous commencions à être inquiets de leur absence. Leur chasse avait été moins fructueuse que pénible et intéressante. Ils avaient trouvé le cadavre d'un cerf de la plus grande espèce à moitié dévoré par un tigre, et en suivant les traces de ce dernier, ils étaient tombés au milieu d'une bande d'éléphants dont ils s'étaient hâtés de s'éloigner, non sans se perdre quelque peu dans les dédales de la forêt. Il n'y a pas de partie de plaisir plus attrayante que ces sortes d'excursions en pays inconnu et gi-

boyeux, où l'imprévu naît pour ainsi dire sous chacun de vos pas ; mais il aurait fallu pouvoir s'y consacrer tout entier, et disposer de loisirs et de ressources qui nous manquaient.

A Ban Ouang, le fleuve se redresse pendant quelques milles à l'ouest, puis revient de nouveau non plus au sud-sud-ouest, mais au sud, quelques degrés est. Il suit cette direction pendant une vingtaine de kilomètres, sans déviation sensible, et cette longue perspective se termine par une haute aiguille calcaire formant un cône parfait qui semble jaillir du sein des eaux. Nous nous demandions si nous n'allions pas bientôt rencontrer, en continuant à cheminer ainsi, le Menam ou l'un de ses affluents, et si la communication indiquée sur quelques cartes entre les deux fleuves n'était point une réalité. Quelques sommets élevés dominaient les rives escarpées du fleuve, et limitaient de tous côtés l'horizon restreint qui était accessible à nos regards du fond de l'espèce de fossé où coulaient les eaux du Mékong. Nous étions, depuis Sanghao, dans la province de Xieng Cang, appelée aussi Muong

Mai, « le Muong nouveau, » à cause de sa récente reconstruction. Le pays était devenu moins désert : la culture du coton y paraissait assez répandue, et, dans les villages, nous trouvions fréquemment les habitants occupés à faire mouvoir de petites machines à égrener, d'une disposition fort simple et fort ingénieuse.

Le 11 avril, nous trouvâmes à Ban Couklao les barques envoyées à notre rencontre de Muong Mai. Elles nous permirent de renvoyer les barques requises depuis Keng Chan dans les villages environnants, et qui ne pouvaient, sans de graves inconvénients, être trop longtemps distraites de leur service habituel de pêche ou de transport. Ce fut dans le nouveau transbordement que ce changement nécessita, que fut cassé mon baromètre marin à mercure, lourd et incommode appareil emprunté à l'une des canonnières de la Cochinchine, et nullement approprié aux exigences d'un voyage par terre. Combien alors je regrettai de n'avoir point trouvé à Pnom Penh les baromètres Fortin que j'avais fait demander en France, et qui, grâce à l'insouciance du gouvernement de la colonie sur tout ce



Vue des montagnes, en face de Muong Mai. — Dessin de Hubert Clerget d'après un croquis de M. L. Delaporte.

qui concernait l'expédition, étaient restés inutiles à l'observatoire de Saigon ! A partir de ce moment je n'eus plus à ma disposition, pour l'observation des hauteurs, qu'un baromètre holostérique, instrument qui est loin, on le sait, d'offrir des garanties suffisantes d'exactitude.

Le lendemain, après le passage d'un dernier rapide dans lequel le fleuve passe brusquement du sud-ouest au nord pour revenir ensuite à l'ouest-sud-ouest, la vallée du Mékong parut s'élargir, les roches qui encombraient son lit disparurent presque complètement, et il sembla sortir du pâté montagneux au milieu duquel il se débattait depuis quelques jours. Nous arrivions à Xieng Cang. Avant la prise et la destruction de Vien Chan, ce muong se trouvait sur la rive gauche du fleuve ; mais les Siamois, depuis cette époque, n'ont plus voulu que les chefs-lieux des provinces laotiennes pussent, en cas de rébellion, utiliser le fleuve comme ligne de défense, et le placer comme une barrière entre eux et leurs conquérants. Ils ont donc exigé le transport, sur la rive opposée, de la petite ville de Xieng Cang ; de là l'appellation de Muong

Mai par laquelle on la désigne maintenant dans le pays, concurremment avec son ancien nom. La même précaution a été prise par le gouvernement de Ban Kok pour tous les autres muongs situés sur les bords du fleuve, et, depuis Stung Treng, l'expédition n'avait rencontré aucun centre de population important sur la rive gauche du Cambodge.

Du nouvel emplacement qu'occupe Xieng Cang, la vue des montagnes de l'autre rive est fort pittoresque ; moins à pic, s'étageant en pentes plus douces que dans la région que nous venions de parcourir, elles offrent une série de petites vallées perpendiculaires au fleuve, retraites boisées et charmantes qu'arrose un ruisseau à l'eau claire et vive. Le village lui-même est bien construit ; les cases sont très-hautes ; on y tisse le coton, dont la culture succède pendant la saison sèche à celle du riz. La pagode principale, située à l'entrée des rizières, auprès d'un bouquet de beaux palmiers du genre corypha, est richement ornée à l'intérieur, et contient, entre autres choses remarquables, un porte-cierges antique en bois sculpté, comparable à ce que nous avons déjà trouvé de plus beau



Passage d'un rapide. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

dans ce genre. Au moment de notre passage, des colporteurs birmans avaient étalé leur pacotille sur le parvis du temple, et débitaient aux indigènes des cottonnades aux couleurs vives et quelques menus objets de quincaillerie anglaise. Grâce au chemin fait à l'ouest depuis Houtén, nous n'étions plus qu'à une centaine de lieues de Moulmein, qui se trouve presque sous le même parallèle que Xieng Cang, et qui est, comme on le sait, une colonie anglaise et un port importants établis à l'embouchure de la Salouén. C'est de ce point que rayonnent, à l'intérieur du Laos, les Pégouans, ou les Birmans des possessions britanniques, à qui la connaissance des produits recherchés par le commerce européen et le haut prix auquel ils vendent aux indigènes les objets de provenance anglaise, permettent de réaliser des bénéfices considérables.

Le gouverneur de Xieng Cang était à Ban Kok, comme la plupart de ses collègues; mais la réception que nous fîrent à sa place les membres du *seña* n'en fut pas moins cordiale et hospitalière. Après les premiers pourparlers, le commandant de Lagrée s'informa des dispositions générales de la population pour les Européens dans le royaume de Luang Prabang, aux limites duquel nous étions maintenant arrivés. Il lui fut répondu que les querelles qui s'étaient élevées récemment entre l'État de Xieng Mai et les Anglais au sujet de l'exploitation des bois de Teak, avaient profondément ému les principautés voisines. Les gens de Xieng Mai se refusaient, paraît-il, à admettre le jugement rendu à ce sujet par le gouvernement siamois, jugement qui était conforme aux prétentions anglaises, et les mandarins de Xieng Cang pensaient qu'ils seraient soutenus, en cas de conflit, par Luang Prabang. C'était sans doute pour s'assurer des dispositions de ce dernier pays que les Anglais y avaient envoyé des officiers, que nous ne pouvions pas manquer de rencontrer sur notre route, puisque de cette ville ils avaient l'intention de redescendre le cours du fleuve.

Cette dernière nouvelle fut pour nous un véritable coup de massue. Nous nous crûmes devancés, dans la région que nous voulions explorer, par une expédition scientifique rivale. L'intérêt attaché par les Anglais aux découvertes géographiques dans le nord de l'Indo-Chine et les efforts qu'ils avaient déjà tentés dans ce but les années précédentes, donnaient au fait qui nous était annoncé un degré de vraisemblance qui ne nous permit pas de le révoquer en doute un seul instant. Nous regrettâmes amèrement alors le temps perdu à Bassac à attendre les passe-ports et les instruments que la colonie de Cochinchine devait nous faire parvenir, et que j'avais dû, après quatre mois d'attente infructueuse, aller chercher moi-même à Pnom Penh. Au point de vue politique, notre influence et notre prestige avaient tout à perdre à la comparaison qu'allaient faire les indigènes entre la pauvre et modeste mission française, voyageant sans éclat, sans escorte,

obligée de mesurer ses générosités et ses dépenses aux faibles ressources mises à sa disposition, et l'expédition anglaise, composée, nous disait-on, de plus de quarante Européens, et déployant un faste en rapport avec la richesse du puissant gouvernement colonial qui l'avait sans doute organisée. Nous nous demandions avec anxiété quelle était la partie du fleuve que cette expédition avait pu reconnaître au-dessus de Luang Prabang. A partir de ce point jusqu'à Pak Lay, le cours du fleuve était connu par le voyage de Mouhot, et nous arriverions probablement à temps dans cette dernière ville pour achever, avant tout autre voyageur, la reconnaissance de la partie sud du fleuve, dont le cours, levé pour la première fois, demeurerait notre propriété incontestable. Mais il était dur, pour qui avait espéré de plus vastes découvertes et la gloire plus éclatante de pénétrer jusqu'en Chine par la vallée du Cambodge, de se contenter d'un lot relativement aussi mince que le tracé de six cents milles géographiques du cours de ce fleuve.

Ainsi, notre voyage commençait à peine, et déjà l'inconnu manquait sous nos pieds; là où nous avions espéré une récolte vierge encore de tout moissonneur, il ne nous restait plus qu'à glaner sur les pas d'autrui. Nous en étions inconsolables. Le commandant de Lagrée surtout était plus affecté qu'il ne se l'avouait à lui-même. Une réflexion lui vint cependant, qui nous reconforta un peu. « Les Anglais n'ont pu, nous dit-il, reconnaître bien haut le fleuve du côté du Tibet, puisque, partis sans doute de Birmanie, ils se rabattent déjà vers le sud; eh bien! s'ils ont reconnu avant nous la partie médiane du cours du fleuve, nous prendrons notre revanche dans le Nord, et nous pousserons jusqu'aux sources, s'il le faut, pour dépasser leurs traces. » L'émulation dans les entreprises scientifiques est un ressort d'une incomparable puissance. Le chagrin que nous avions ressenti tout d'abord en nous voyant devancés, devint un stimulant qui nous anima d'une ardeur plus grande et d'une foi nouvelle. Ce fut dans ces dispositions que, le 14 avril, nous nous remîmes en route.

Un peu en aval de Xieng Cang, nous rencontrâmes un de ces radeaux construits en bambous, dont il a déjà été parlé, véritables maisons flottantes qui permettent, lorsqu'on descend le fleuve, de transporter de nombreux voyageurs et des quantités énormes de marchandises. Celui-ci avait à bord une véritable colonie de bonzes et autres indigènes qui, partis de Luang Prabang, allaient visiter le sanctuaire célèbre de Peunom. On se rappelle sans doute le trait d'héroïque piété que ce lieu sacré avait inspiré à notre trucheman Alévy. Nous souhaitâmes aux dévots pèlerins une interprétation moins sévère des volontés du Bouddha.

Le fleuve conservait la physionomie plus paisible qu'il avait revêtue aux environs de Xieng Cang. Son lit, beaucoup plus étroit, était en entier occupé par ses eaux, et c'est à peine si, de loin en loin, une assise de roches traversant le fond venait produire une accélé-

ration dans la vitesse du courant, qui était redevenu très-faible. La profondeur, au lieu de présenter les énormes inégalités des jours précédents, se maintenait d'une façon régulière entre dix et douze mètres. Notre navigation était aussi facile et aussi rapide qu'elle avait été pénible et lente entre Vien Chan et Xieng Cang. Nous passâmes ainsi devant l'embouchure du Nam Leui, située sur la rive gauche, à quelques milles en avant de Xieng Cang.

Cette rivière avait été reconnue déjà par Mouhot; mais ses notes n'en indiquaient pas sans doute assez clairement la direction, et sur la carte de son voyage, on l'a fait couler vers le sud, en sens inverse de son cours véritable. Cette erreur, que sa mort prématurée et si regrettable explique aisément, prouve combien il est difficile à tout autre qu'à celui qui les a prises, de tirer parti de notes de voyage écrites à la hâte et pleines de sous-entendus et d'abréviations. Depuis que nous nous rapprochions de l'itinéraire suivi par l'infortuné naturaliste, nous étudions chaque soir sa carte avec le plus grand soin pour contrôler les renseignements des indigènes. La position de Leui, centre d'une exploitation importante de fer magnétique qui était à deux jours de marche dans le sud-est par rapport à nous, était évidemment indiquée trop au nord sur cette carte, puisqu'elle était marquée plus au nord que nous n'étions nous-mêmes. Mais l'épreuve décisive du degré de certitude que pouvait présenter le travail géographique de Mouhot devait être faite à Pak Lay, point où la route de la commission française et la sienne allaient se croiser pour la première fois.

A partir de l'embouchure de Nam Leui, le fleuve contourne une série de collines isolées, d'origine calcaire, autour desquelles il forme des lacets comparables aux méandres de la Seine aux environs de Paris. Comme direction générale, nous avons cessé de faire du sud, mais nous continuions à faire toujours de l'ouest. Nous nous trouvions en ce moment un peu au-dessous du dix-huitième parallèle, et à un degré environ à l'est du méridien de Ban Kok, c'est-à-dire presque droit au nord et à une centaine de lieues de cette dernière ville. Nous nous expliquions, en ce moment, comment Mouhot, qui était parti de Ban Kok, n'avait eu à faire, dans l'intérieur du Laos, pour rejoindre le Cambodge, que les deux cinquièmes environ de la route que nous avions dû parcourir, depuis Pnom Penh, pour arriver au même point¹.

Le 16 avril au matin, la rive gauche du fleuve s'aplanit et les chaînes de collines s'en éloignèrent. Comme s'il avait retrouvé soudain sa liberté d'action, le Mékong se redressa vers le nord et se maintint dans cette direction en ne présentant plus que des inflexions insignifiantes. Il y avait six semaines que nous n'avions eu l'heur de suivre une pareille route. En même temps le lit du fleuve s'élargit et quelques grandes

îles s'y montrèrent : nous n'étions plus qu'à une douzaine de milles de Pak Lay.

Ce fut à ce moment qu'on nous annonça que les Anglais, redescendant le fleuve, étaient partis le matin même de ce dernier point et que nous n'allions pas tarder à voir passer leurs radeaux. Le commandant de Lagrée, pour dégager sa responsabilité, s'occupa immédiatement de la rédaction d'une note destinée au gouverneur de la Cochinchine française. Cette note résumait les principales circonstances de notre voyage depuis notre départ de Saïgon, indiquait les causes des retards survenus dans l'accomplissement de notre mission, causes dont aucune ne nous était imputable, et faisait valoir la célérité avec laquelle, une fois muni des passe-ports que j'avais dû aller chercher jusqu'à Pnom Penh, j'avais rejoint l'expédition en marchant, sans m'arrêter, plus de trente jours de suite, et l'activité déployée à partir de ce moment pour regagner le temps perdu. De mon côté, j'achevai à la hâte un croquis de la carte du fleuve contenant tout notre itinéraire depuis Cratieh et je l'accompagnai d'une brève indication des principaux résultats géographiques dont nous pouvions les premiers revendiquer l'honneur. Ces différents travaux terminés, nous attendîmes de pied ferme nos collègues en exploration indochinoise.

A midi, un premier radeau apparut : hélé par le petit mandarin laotien qui était chargé de nous conduire de Xieng Cang à Pak Lay, il manœuvra de façon à venir aborder à la pointe d'amont de l'île le long de laquelle nos barques se tenaient amarrées. Le courant le porta bientôt sur nous. Il n'y avait à bord aucun Européen; mais nous apprîmes de ceux qui le montaient qu'un second radeau n'allait pas tarder à passer qui en contenait trois. C'était à ce chiffre que se réduisaient les quarante Anglais qu'on nous avait annoncés. Un mandarin siamois d'un rang élevé les accompagnait, et, au dire des gens du radeau, avait autorité sur eux. Cette dernière circonstance commença à nous faire douter du caractère que nous avions supposé jusque-là à la prétendue mission européenne. Le second radeau se montra à ce moment : en voyant sa conserve arrêtée auprès de nous, il fit mine de venir la rejoindre : puis quelque hésitation parut se manifester à bord; il reprit le fil du courant et alla prendre terre à une assez grande distance de nous, à l'extrémité d'aval de l'île. Dès que nous fûmes sûrs qu'il manœuvrait pour s'arrêter, le commandant de Lagrée me dépêcha à bord pour ouvrir les négociations et entrer en relation officielle avec les nouveaux venus.

Au lieu des uniformes anglais que je m'attendais à rencontrer, quelle ne fut pas ma surprise en me voyant accueilli par un Européen simplement vêtu, qui me souhaita le bonjour en français. Je me trouvais en présence d'un employé de notre colonie de Cochinchine, M. Duyshart, Hollandais de naissance, qui avait quitté Saïgon pour prendre du service auprès du roi de Siam, dont il avait été nommé le géographe ordi-

1. Une carte de cette première partie du Voyage sera jointe à la prochaine livraison.

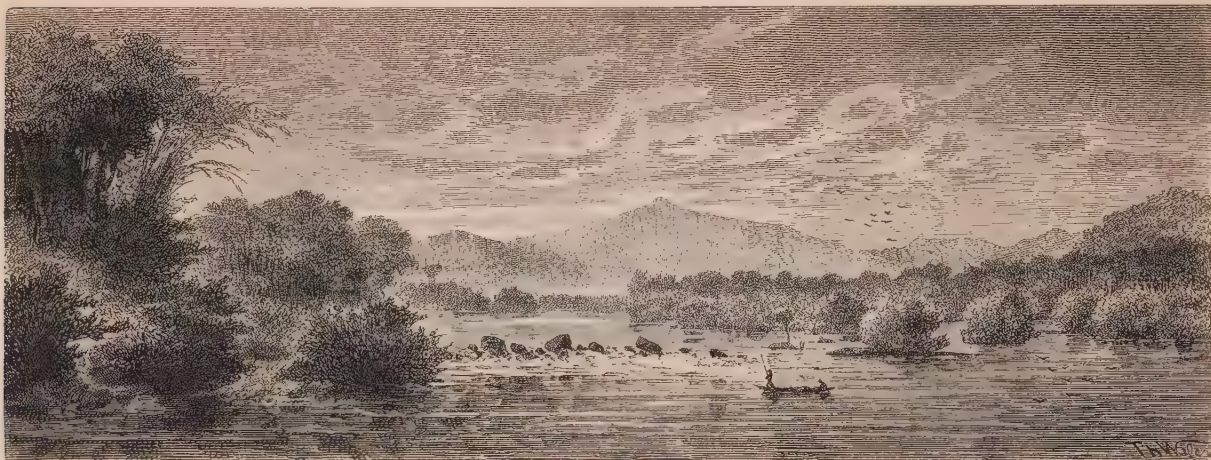
naire. Il avait quitté Ban Kok au commencement de la saison sèche dernière, avait remonté en barque la branche la plus orientale du Menam, jusqu'au moment où elle était devenue innavigable, puis avait rejoint par terre le Cambodge à un point nommé Xieng Khong, situé près des limites du Laos Siamois et du Laos Birman. Depuis Xieng Khong, il descendait le fleuve en radeau et avait pour mission de faire le levé géographique de son cours. La saison pluvieuse l'effrayait beaucoup et il ne comptait pas achever ce travail cette année même ; il voulait retourner hiverner à Ban Kok, pour reprendre à la prochaine saison sèche ses travaux géographiques dans le sud. Il avait la tête remplie de terribles histoires sur l'insalubrité du Laos, et parut nous considérer comme des gens morts, puisque nous persistions à nous avancer dans le Nord malgré les pluies.

Quant aux deux autres Européens qui l'accompa-

gnaient, c'étaient deux métis nés de femmes siamoises qui lui servaient d'aides et de domestiques.

M. Duyshart m'avoua que notre rencontre lui avait causé les plus vives appréhensions. Le bruit avait couru à Luang Prabang qu'un certain nombre de Français remontaient le fleuve à la tête d'une troupe de Cambodgiens armés ; il connaissait vaguement la révolte qui venait d'ensanglanter cette dernière contrée, et il avait craint un instant de se trouver en présence d'une bande de maraudeurs et de pillards, qui pouvait lui faire un mauvais parti. Aussi avait-il cherché à éviter cette rencontre et ne s'était-il un peu rassuré qu'en voyant le radeau qui le précédait entrer en pourparlers amicaux avec nos barques. Il avait cependant jugé prudent de s'arrêter en aval, pour pouvoir au besoin détalier plus promptement.

Ainsi, grâce aux exagérations des indigènes, nous nous étions des deux côtés alarmés inutilement. La



Keng Sao et les montagnes des environs de Pak Lay. — Dessin de Th. Weber d'après un dessin de M. L. Delaporte.

mission de M. Duyshart était cependant une mission scientifique, et il était muni d'instruments d'observation qui lui avaient permis de dresser une carte des pays qu'il avait parcourus. Mais son voyage n'avait pas la portée que nous lui avions supposée tout d'abord. Il avait reconnu, il est vrai, le cours du Cambodge 120 milles au-dessus de Luang Prabang, mais il n'était pas sorti des limites des possessions siamoises. Xieng Khong, le point le plus haut qu'il eût atteint sur le fleuve, n'était que peu au-dessus du vingtième parallèle, et se trouvait presque à l'ouest de la ville qui avait été le terme du voyage de Mouhot. Le fleuve faisait dans l'intervalle un nouveau crochet vers le sud qui augmentait considérablement la distance. A Xieng Khong, le Mékong paraissait venir du nord-ouest ; comme largeur et comme débit, il ne paraissait pas encore sensiblement amoindri ; mais, à partir de ce point, il s'engageait dans une contrée où les popula-

tions étaient en guerre les unes avec les autres et où M. Duyshart pensait qu'il nous serait impossible de pénétrer.

M. Duyshart avait été parfaitement accueilli à Luang Prabang, et il me montra les cadeaux qu'il avait reçus du roi. Il va sans dire que, comme envoyé officiel du roi de Siam, son voyage était complètement défrayé par les populations qu'il traversait. Son étonnement fut grand quand il apprit que nous payions scrupuleusement tous les services qu'on nous rendait. Il me laissa entrevoir cependant que, quoique fort accoutumé à la manière de faire des Asiatiques, les exactions et les abus de pouvoir du mandarin siamois qui l'accompagnait, lui paraissaient souvent exorbitants.

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue du fleuve et des montagnes qui l'entourent, prise le 21 avril. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

VII (suite).

Pak Lay. — Les rapides Keng Luong et Keng Sanioo. — Un radeau naufragé. — Un poisson gigantesque. — Arrivée à Luang Prabang. Importance de cette ville au point de vue politique. — Quelques considérations sur le rôle de la France en Indo-Chine.

En échange de ses intéressants renseignements, je donnai à M. Duyshart quelques indications sur la route qu'il allait suivre et les latitudes des principaux points qu'il allait rencontrer en descendant le fleuve. Il voulut bien se charger de remettre nos lettres et nos plis officiels au consul de France à Ban Kok, et il s'est acquitté scrupuleusement de cette mission. Grâce à lui, la carte de notre voyage jusqu'au point où nous l'avions rencontré parvint à Saïgon quelques mois après. Malgré son imperfection, elle fut immédiatement publiée par ordre du gouverneur de la colonie, dans le but de prendre date pour nos découvertes. C'est ce croquis, reproduit peu après dans les *Mitteilungen*, qui fit connaître en Europe les premiers résultats géographiques de notre exploration.

Depuis mon retour en France, je n'ai pu retrouver aucune trace des travaux de M. Duyshart; leur publication eût été fort utile pour reconstruire la carte de la vallée supérieure de la branche la plus orientale du Me-

nam. Il est possible que le gouvernement siamois, qui n'avait fait entreprendre ce voyage que dans le but de contrôler nos propres assertions, et de pouvoir discuter en connaissance de cause la question toujours pendante de ses véritables limites du côté du Cambodge et de la grande chaîne de Cochinchine, ait cru devoir garder entièrement pour lui les renseignements rapportés par son géographe en titre. Peut-être aussi M. Duyshart a-t-il succombé aux fatigues de son voyage. Il serait regrettable dans ce cas que ses notes et ses observations ne fussent point tombées entre les mains de personnes qui puissent en tirer parti.

A une heure et demie, je pris congé de M. Duyshart, dont le radeau se remit aussitôt en marche. Sa rencontre, les renseignements qu'il nous donnait sur le haut du fleuve étaient certainement l'événement le plus considérable du voyage depuis notre départ de Saïgon. En élargissant sensiblement le cercle de nos connaissances dans le nord de la vallée du fleuve, il nous faisait entrevoir en même temps de nombreuses difficultés au delà de Xieng Khong. La plupart d'entre nous fai-

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

saient bon marché d'indications que M. Duyshart ne donnait que d'après le dire des indigènes, dont les exagérations nous étaient connues. Néanmoins nos causeries et nos discussions furent longtemps défrayées et animées par cet incident inattendu de la présence d'un Européen au milieu de ces contrées sauvages.

Le soir même, nous franchissions les limites du royaume de Luang Prabang. Nous nous trouvions à l'extrémité du rapide appelé Keng Sao. Le fleuve, qui en cet endroit avait plus d'un kilomètre de large, présentait un aspect assez semblable à celui qu'il nous avait offert au-dessus de Sombor dès la rencontre des premiers rapides. Des brousses submergées, des îlots et des roches encombraient ce vaste espace, et nous dûmes le lendemain nous servir plusieurs fois de cordes pour faire passer à nos barques les points les plus difficiles du chenal sinueux qu'il faut suivre au milieu de tous ces obstacles (voy. p. 400).

Un peu au-dessus de Keng Sao, le lit du Cambodge se rétrécit et se nettoie un peu. Les collines se rapprochent encore une fois des rives et enferment entre deux parois de roches toutes les eaux du fleuve. Les maisons de Pak Lay apparaissent au milieu des grands arbres qui bordent la rive droite. Au pied de la berge, qui avait à ce moment une quinzaine de mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'eau, s'étend devant le village un long banc de sable sur lequel avaient été construites quelques grandes cases en bambou, pour recevoir M. Duyshart, le mandarin siamois qui l'accompagnait et les gens de leur suite. C'était là une installation toute prête dont nous nous empressâmes de profiter quand, le 17 avril, à dix heures du matin, nous débarquâmes à notre tour à Pak Lay.

Le village, construit en pleine forêt, présente une physionomie différente de celle que nous étions accoutumés à rencontrer. Pas de palmiers aux environs des cases, et les rizières, qui partout ailleurs touchent les dernières maisons, sont ici fort éloignées dans l'intérieur; le pays, plus accidenté, offre peu de plaines pour cette culture. La forêt elle-même revêt un aspect plus sévère et des teintes plus sombres. Le yaô, ce magnifique arbre à huile qui sert dans le Sud à construire des pirogues, a disparu; de nombreuses essences nouvelles font leur apparition. Au nord du village et cachée dans les arbres, s'élève une petite pagode dépourvue de toutes les constructions accessoires qui entourent ordinairement un temple au Laos, mais mieux placée pour inspirer le recueillement.

Les fêtes de la saison continuaient encore. Les arceaux de la forêt retentissaient de clameurs joyeuses: partout s'élevaient des autels improvisés et s'organisaient les jeux habituels. Notre présence au milieu des spectateurs n'excitait aucune émotion. Les habitants paraissaient d'un naturel plus réservé, et étaient loin de nous témoigner la curiosité indiscrete dont nous avions eu à subir jusque-là les importunités. Il est vrai qu'ils étaient déjà familiarisés avec les figures euro-

péennes. Il y avait six ans que Mouhot avait passé à Pak Lay, venant de Muong Leui et de Ban Kok.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais acquis la conviction que toutes les latitudes attribuées par Mouhot aux points qu'il avait visités entre Korat et Luang Prabang étaient beaucoup trop septentrionales. Les indications que m'avait données M. Duyshart m'avaient confirmé dans la pensée que l'erreur signalée plus haut sur la position de Muong Leui n'était point un fait isolé, mais qu'elle se renouvelait en grandissant sans cesse jusqu'à Luang Prabang. Je pus, à Pak Lay, premier point commun entre notre itinéraire et celui de Mouhot, mesurer exactement cette erreur. La latitude de ce point avait été donnée par lui de dix-neuf degrés seize minutes cinquante-huit secondes; je trouvai dix-huit degrés douze minutes vingt secondes, c'est-à-dire une différence en moins de plus de soixante-quatre milles géographiques. Le transport à dos d'éléphant des instruments de Mouhot, dans la région montagneuse qui sépare Korat de Pak Lay, avait été funeste, on le voit, à leur exactitude.

Il n'y a que des communications très-restreintes entre cette partie de la vallée du fleuve et Ban Kok. Le mouvement commercial n'est cependant pas absolument nul. Une route assez bonne longe la rive droite du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang. Ce fut celle que suivit Mouhot pour se rendre à ce dernier point. Elle était fréquentée jadis par les caravanes chinoises, qui partaient chaque année du Yun-nan et se dirigeaient, une partie sur Ken Tao, province située entre Muong Leui et Pak Lay; l'autre partie dans l'ouest, sur Muong Nan et Xieng Mai. Ces caravanes, composées d'une centaine de personnes et de deux ou trois cents chevaux ou bœufs porteurs, venaient échanger des ustensiles de cuivre et de fer, de la passementerie, de la soie grège et du fil d'or, contre du coton, de l'ivoire, des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes d'oiseaux et des crevettes séchées qui, sur ces derniers marchés, proviennent de Moulmein. Depuis les guerres qui ont désolé le sud de la Chine et la rive gauche du Mékong, ce trafic a complètement cessé et on ne rencontre plus sur cette route que quelques colporteurs pégouans. Xieng Mai et Muong Nan communiquent aujourd'hui avec le Yun-nan par la voie plus commode de Xieng Tong, que le voyage du lieutenant, aujourd'hui général Mac Leod, accompli en 1837, n'a pas peu contribué à faire suivre.

Le fleuve n'est pas entièrement abandonné comme moyen de transport entre Luang Prabang et le Laos méridional. Il sert de route à un commerce local qui est loin, il est vrai, d'avoir l'importance du précédent. Il a été parlé déjà, dans le cours de cette relation, des grands radeaux qui réussissent à franchir les rapides les plus dangereux. Ce sont les seules embarcations usitées par les commerçants ou les voyageurs qui descendent le fleuve. Les pirogues de cette zone sont devenues beaucoup plus petites, par suite de la disparition de l'espèce de yaô propre à leur construc-

tion, et ne pourraient que difficilement recevoir les marchandises d'une nature aussi encombrante que les nattes et les poteries que Luang Prabang expédie dans le sud, principalement à Nong Kay.

Nous congédiâmes à Pak Lay les barques de Xieng Cang, et le chef du village déploya la plus grande activité pour nous en faire préparer de nouvelles, en nombre plus considérable, en raison de leur plus faible dimension. Il fallut sept pirogues du village pour remplacer les cinq qui nous avaient amenés. Elles furent prêtes en quarante-huit heures, et le 19 avril au matin nous nous remîmes en route.

Jusqu'à Luang Prabang, et même jusqu'à Xieng Khong, l'ascension du fleuve ne pouvait plus avoir le côté imprévu que nous avait offert notre voyage de Houtén à Pak Lay : nous connaissions à peu près la direction que nous allions suivre ; mais la transformation de la végétation et de la population, qui était plus sensible chaque jour depuis que nous remontions vers le nord, donnait au paysage un caractère de nouveauté qu'il n'avait pas eu depuis longtemps. Les montagnes cal-

caires qui dominaient la vallée du fleuve affectaient les formes les plus tourmentées et les plus bizarres, et encadraient ses eaux de lignes dentelées d'un effet original. De véritables jets de marbre se dressaient parfois subitement sur les rives, et formaient des murailles à pic que le fleuve baignait d'une onde tantôt tranquille, tantôt écumante.

Le Mékong était loin de couler à pleins bords entre les berges de plus en plus élevées qui limitaient son cours : une grande partie de son lit était à découvert ; il fallait souvent, pour arriver à la rive, franchir de longs espaces hérissés de rochers. Ça et là quelques bancs de sable sur lesquels s'élevaient d'immenses pêcheries, véritables villes de bambou déjà abandonnées par les pêcheurs, la crue des eaux pouvant se faire sentir maintenant d'un moment à l'autre.

Le lendemain de notre départ de Pak Lay, nous passâmes au pied d'une haute montagne à deux sommets, Phou Khan, descendant jusqu'au fleuve en trois gradins gigantesques, dont le dernier offre une hauteur verticale de plus d'une centaine de mètres. Sur



Vue prise au-dessus de Ban Muong Diap. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. L. Delaporte.

l'autre rive se trouve un village, Muong Diap, auquel nous nous arrê tâmes un instant ; il fallut, pour y arriver, grimper à une échelle en bambou, d'une vingtaine de mètres de hauteur, la rive étant trop à pic et la roche qui la composait trop dure pour que les habitants aient pu y pratiquer les sentiers habituels. Nous fûmes récompensés de notre ascension par une vue des plus pittoresques : nous avions devant nous la longue perspective du fleuve, longeant pendant plusieurs milles la haute chaîne qui, vis-à-vis de nous, était venue tangenter son cours. Dans cet intervalle et paraissant jaillir de ses ondes, une série d'aiguilles calcaires bordaient la rive gauche et élevaient aux cieux leurs flèches aiguës et dénudées. A leur pied, une végétation vigoureuse dissimulait la roche et se réfléchissait dans les eaux profondes. Une rivière, le Nam Poun, venait près du village mêler ses eaux à celles du Cambodge, et sa vallée sinueuse déchirait d'une ligne plus sombre l'uniforme plaine de verdure que formaient, vues à distance, les forêts de la rive opposée.

Pendant trois jours, nous ne vîmes plus aucune habitation sur les bords du fleuve, et nous dûmes cha-

que soir coucher dans nos barques. Les seuls incidents de la navigation étaient les rapides que nous rencontrions tous les trois ou quatre milles, et qui pour la plupart étaient formés par les galets et les roches accumulés à leur embouchure par les nombreux petits affluents que le fleuve reçoit dans cette région. Nos bateliers franchissaient ces obstacles sans cordes et avec leurs gaffes, à l'aide de quelques vigoureux efforts. De temps en temps un orage illuminait d'éclairs multipliés la scène du fleuve, et mêlait au bruit de ses eaux les roulements du tonnerre mille fois répétés par les montagnes des rives. La grêle n'était point rare pendant ces grains qui duraient à peine une demi-heure et qui abaissaient brusquement la température de quatre ou cinq degrés.

Le cours du fleuve était remarquablement droit et dirigé au nord ; en certains endroits, il remplissait entièrement son lit : sa largeur se réduisait alors à cent cinquante mètres environ ; les collines qui le bordaient avaient un aspect si régulier, qu'on eût dit un canal. Une série de petites cascades tombaient de tous côtés dans ses eaux avec un bruit argentin (voy. p. 409).

Le 23 avril, nous rencontrâmes sur la rive gauche, à l'embouchure d'une petite rivière, le Nam Loua, un groupe de cases où nous essayâmes de renouveler notre stock de provisions de bouche qui se trouvait absolument réduit à du riz. Nous ne trouvâmes que des œufs.

Le soir nous fûmes plus heureux, et nous pûmes acheter dans un village assez considérable, situé, comme le précédent, à l'embouchure d'une rivière, le Nam Neun, une quantité satisfaisante de volailles au prix de quinze centimes l'une. Dans la journée nous avions



Petite pagode champêtre à Pak Lay. — Dessin de E. Tournois d'après un dessin de M. L. Delaporte.

reconnu un affluent considérable de la rive droite, le Nam Houn, qui est loin d'avoir en ce point la largeur de cent mètres que lui attribue Mouhot.

A partir du Nam Neun, on nous annonçait les difficultés les plus grandes : le fleuve n'allait présenter qu'une succession de rapides. En quittant le village



Roches et champ de saules au milieu du fleuve. — Dessin de Th. Weber d'après M. L. Delaporte.

auprès duquel nous avons passé la nuit, il se rétrécit et sa profondeur augmente rapidement : je trouvai successivement trente mètres, puis soixante mètres. Nous arrivions au pied de Keng Luong, l'un des rapides les plus dangereux que nous eussions à

franchir. Comme pour nous en montrer les périls, un cadavre emporté par le courant vint à ce moment passer près de nos barques. C'était celui d'un sauvage appartenant à l'une des nombreuses tribus qui habitent les montagnes voisines du fleuve. Un banc de sable et



Intérieur de forêt entre Nong Kay et Pak Lay. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

des roches s'avançaient sur la rive gauche et formaient au-dessous du rapide une sorte de petite baie à l'abri des remous; ce fut là que nos barques abordèrent : il fallait les décharger complètement et leur enlever jusqu'aux toits en feuilles et la carcasse en bambou sur laquelle ils étaient établis. Pendant que les bateliers et nos Annamites s'occupaient de ce travail, nous remontâmes le long du banc de sable pour reconnaître la difficulté.

Trois énormes rochers s'élevaient au milieu du fleuve et formaient une sorte de barrière longitudinale qui le partageait en deux bras. Le dernier de ces îlots se terminait vis-à-vis la pointe du banc sur lequel nous nous trouvions et ne laissait là qu'un étroit passage, heureusement très-court, dans lequel les eaux s'engouffraient avec une violence inouïe. C'était ce passage que devaient prendre nos barques. De la rive où nous nous trouvions, il était impossible de juger quelle était

la force du courant dans l'autre bras du fleuve : mais au bruit sourd qui nous parvenait et aux jets d'écume qui blanchissaient les intervalles du rideau de roches qui nous masquait la rive droite, il était évident que ce second passage était absolument impraticable.

Je voulus cependant m'en assurer *de visu*.

En amont du rapide, d'énormes falaises de rochers abrupts encaissent de tous côtés les eaux du fleuve et forment une sorte de bassin d'apparence circulaire, où les eaux calmes, noires et profondes ne trahissent le voisinage du danger que par d'imperceptibles rides, effets de l'attraction du courant. Sur les parois du rocher, on distinguait nettement au-dessus de nos têtes la ligne tracée par le fleuve à l'époque des hautes eaux; elle accusait entre les deux saisons une énorme différence de niveau. Pendant que le commandant de Lagrée et M. Delaporte cherchaient à la mesurer, je me jetai à l'eau et traversai le fleuve à la nage. Il n'a-



Montagnes calcaires en face de Ban Muong Diap. — Dessin de A. Herst d'après un croquis de M. L. Delaporte.

vait guère plus de deux cents mètres de large. J'eus quelque peine à prendre pied sur l'autre rive; elle était formée d'énormes blocs de pierre entassés les uns sur les autres et se prolongeant sous l'eau, pareils aux débris d'un mur cyclopéen. Quand j'eus réussi, non sans quelques écorchures, à me hisser sur l'un d'entre eux, les rides dont j'ai parlé plus haut se transformaient déjà en vagues menaçantes qui se brisaient en écumant sur ce lit inégal. Vis-à-vis de moi la falaise s'était écroulée pour livrer passage à un torrent, en ce moment presque à sec, mais qui pendant chaque jour de pluie accumule à son embouchure une immense quantité de galets. Ces galets joints aux roches provenant de la berge couvraient entièrement le bras du fleuve que j'avais devant moi. Les eaux, irritées de ce soudain obstacle et attirées par le vide profond de la partie en aval où elles retrouvaient soudain une

profondeur de soixante mètres, se précipitaient au milieu des roches qu'elles recouvraient d'une mer d'écume et au bout d'une course furibonde de plusieurs centaines de mètres venaient se joindre à l'extrémité du dernier îlot à l'espèce de torrent que formait là le bras de la rive gauche.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle éblouissant et assourdissant à la fois, je m'éloignai le plus possible en amont avant de me rejeter à l'eau pour retraverser le fleuve; mais, n'eût été la force du courant que je ne pouvais vaincre sans prendre une avance considérable, j'aurais vivement préféré un exercice de nage plus long d'une heure à cette promenade de dix minutes sur ces rochers aigus aux parois glissantes sur lesquelles il m'était souvent impossible de me tenir debout et nécessaire de me traîner à quatre pattes.

Quand j'arrivai enfin sur l'autre rive, le commandant de Lagrée et M. Delaporte avaient réussi à mesurer le marnage du fleuve : il dépassait seize mètres ! L'aspect du rapide au moment des hautes eaux doit être magnifique : toutes les roches qui occupent le milieu de la rivière sont recouvertes, et le Cambodge n'offre plus qu'une masse imposante d'écume coulant à pleins bords entre deux parois de rochers.

A midi, toutes nos barques avaient franchi sans accident et à l'aide de cordes le passage difficile. On les couvrit et on les chargea de nouveau et nous nous remîmes en route.

Les obstacles se multiplièrent devant nous pendant toute la journée, sans présenter cependant de difficulté aussi sérieuse que celle que nous venions de vaincre. Le chenal était de plus en plus encombré et rétréci par les roches, et à chaque angle, ou à chaque anfractuosité de leurs parois, il fallait lutter contre un

courant dont la vitesse se décuplait tout à coup. La vallée du fleuve était redevenue complètement déserte et présentait un aspect de plus en plus sauvage. A quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes devant un nouveau rapide, Keng Sanioç, qui nécessitait encore le déchargement de nos barques. Le passage en fut remis au lendemain.

Une seule roche debout au milieu du fleuve et formant une arche naturelle plus irrégulière et moins grandiose que celle du Toulinguet à l'entrée de Brest se prolongeait sous l'eau par de larges assises et créait devant nous une sorte de chute torrentueuse qui accusait un dénivèlement subit de près d'un mètre entre les eaux d'amont et celles d'aval. En hâlant nos barques vides avec des cordes contre ce courant de foudre, l'une d'elles se remplit ; mais le patron, resté fièrement debout au gouvernail, n'en continua pas moins à la diriger entre deux eaux, et les effets combinés de



Keng Luong (24 avril). — Dessin de Th. Weber d'après un dessin de M. L. Delaporte.

son aviron et de notre amarre réussirent à amener le long du bord la légère pirogue, qui fut vidée et remise à flot en un clin d'œil.

Le reste de la journée se passa à contourner péniblement une haute montagne calcaire qui s'élevait sur la rive droite du fleuve, et au pied de laquelle ses eaux décrivaient un demi-cercle. Vers le soir, nous avions réussi à doubler cette espèce de promontoire ; le courant s'était calmé ; des plages de sable remplaçaient les falaises de roches ; celles-ci se terminaient du côté de la montagne, au nord de laquelle nous nous trouvions maintenant, par un mur calcaire d'une grande élévation, surplombant sur le fleuve. Une cascade jaillissait du sommet et ses eaux brillantes, à demi voilées par un rideau de lianes, d'arbustes et de plantes grimpantes qui croissaient de toutes parts sur la pierre humide, retombaient en pluie fine, tout irisée des rayons

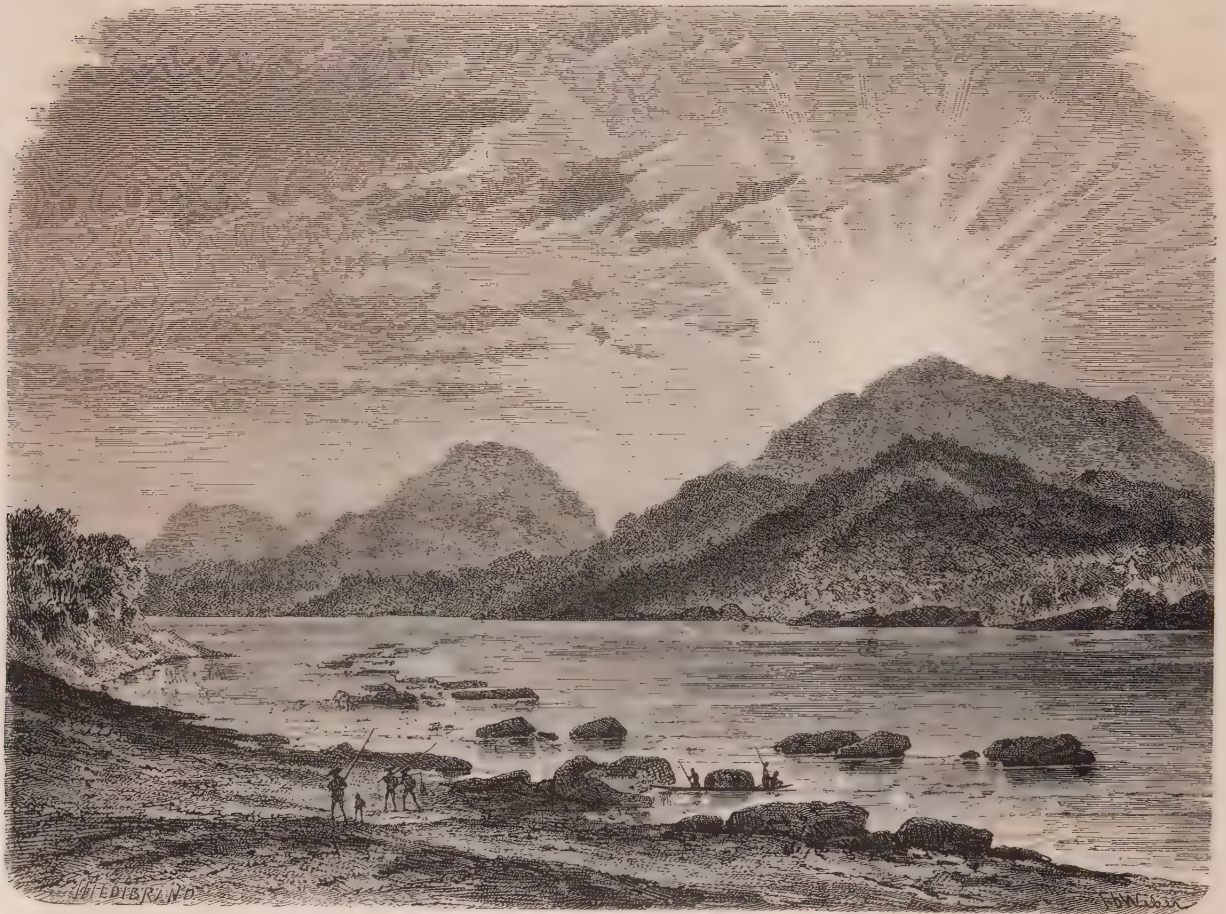
du soleil couchant. Nous nous arrêtâmes sur un banc de sable pour jouir de ce charmant paysage et préparer notre campement pour la nuit. Quelques marchands laotiens y étaient arrivés avant nous : ils nous montrèrent à peu de distance un radeau naufragé sur les roches et déjà complètement envahi par les eaux. C'était là leur embarcation, et ils travaillaient activement à en sauver le contenu : déjà étalés sur le sable, se trouvaient des nattes, des gâteaux de cire, des paquets de gingembre. Mais que de choses avariées ou entraînées sans retour par le courant ! Les malheureux voyageurs n'en supportaient pas moins cette infortune avec beaucoup de philosophie, et songeaient déjà à reconstruire un nouveau radeau avec les bambous de la rive.

Nous étions à ce moment très-près de Thadua, l'une des étapes de Mouhot dans son voyage par terre de

Pak Lay à Luang Prabang. A une centaine de mètres de la berge, se trouvait une route assez large, remplie de traces d'éléphants et de bœufs porteurs. C'était celle que suivaient jadis les caravanes chinoises et qu'avait prise le voyageur français.

Le lendemain, nous arrivâmes de bonne heure à un grand village, Ban Coksay, où nous devions changer de barques. Notre isolement commençait à nous peser et nous avions hâte de voir de plus près les populations nouvelles que nous traversions. Coksay avait une belle pagode et ce fut le premier point qui attira notre attention. L'un des bonzes, gagné par les façons avenantes de notre géologue et le voyant à la recherche

de toutes sortes de cailloux, vint lui montrer en grand secret un morceau d'anthracite. Jugez de l'émoi du docteur Joubert à la vue du précieux combustible. Il fut malheureusement impossible de savoir d'où provenait cet échantillon et si la région avoisinante recélait des filons exploités. La défiance des indigènes est grande, on l'a déjà vu dans le cours de ce récit, et ils n'ont garde de fournir à un étranger des renseignements précis sur les richesses minérales que leur pays peut contenir. Soit pour ce motif, soit par ignorance réelle, le bonze, malgré les petits cadeaux à l'aide desquels on essaya de capter sa confiance, ne voulut donner aucune indication utile sur la façon dont ce spécimen de



Vue des montagnes en face de Ban Coksay. — Dessin de Th. Weber d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

houille était venu en sa possession. Nous en restâmes donc aux conjectures.

La population de Ban Coksay est laotienne ; mais un grand nombre de sauvages des montagnes avoisinantes viennent dans le village y échanger quelques produits ; ceux que nous vîmes appartenaient pour la plupart à la tribu des Khmou, excessivement nombreuse dans les environs de Luang Prabang. Leur physionomie n'avait plus cette expression soumise et craintive que les sauvages du Sud ont dans leurs relations avec les habitants de la vallée du fleuve. Ils traitaient au contraire d'égal à égal avec la race conquérante. Au sein de cette région montagneuse, leur pro-

pre berceau, ils reprenaient l'ascendant de leur énergie native et de leurs qualités plus viriles. Leur nombre, le besoin que l'on avait d'eux pour défendre contre des voisins entreprenants les défilés des montagnes, en faisaient des auxiliaires que l'on ménageait, et non, comme à Bassac ou à Attopeu, une matière imposable, productive de poudre d'or et d'esclaves.

En face du village se trouvaient de grandes pêcheries dont la campagne paraissait avoir été très-fructueuse. Quelques indigènes employaient les derniers jours qui leur restaient encore, avant la crue des eaux, pour jeter une dernière fois leurs filets dans les parties du fleuve abritées du courant par une disposition heu-



Une vue du Mékong le 22 avril. — Dessin de M. L. Delaporte d'après nature.

reuse des rochers des rives ; dans ces endroits frais, calmes et profonds, les gros poissons que nourrit le Cambodge trouvent, au milieu de tant de tourbillons et de rapides, le repos qui leur est nécessaire pour frayer. Nous fûmes témoins de la capture de l'un d'eux, qui nous étonna par ses énormes dimensions : il fallut le concours de cinq ou six hommes pour l'amener sur la rive. Il n'y avait malheureusement personne parmi nous à qui l'ichthyologie fût familière, et je ne puis renseigner le lecteur sur le genre et l'espèce auxquels appartenait cet infortuné habitant des eaux. Il eût été cependant intéressant de reconnaître s'il était parent d'une des grandes espèces que nourrit le grand lac du Cambodge, et qui sont, au moment de la baisse des eaux, l'objet d'une pêche si fructueuse. Cette abondance de poisson, qui est particulière aux grands fleuves de l'Asie, fournit en Chine un appoint si considérable à l'alimentation des classes pauvres, que l'on a fait plusieurs tentatives pour acclimater en Europe quelques-unes des espèces les plus communes dans le fleuve Bleu. Est-ce au Tibet qu'il faut chercher le point de départ de ces poissons, qui sont certainement les rois de l'eau douce ? Les lits de roche et les énormes profondeurs que présentent les cinq grands fleuves Brahmapoutre, Iraouady, Salouen, Cambodge, Yang-tse-Kiang, qui se dégagent du plateau de l'Asie centrale par son angle sud-est, sont-ils les causes déterminantes de leur production ? Voilà bien des questions à résoudre pour un naturaliste.

Pour le moment, la seule chose que je puisse affirmer, c'est que la chair du poisson que l'on venait de prendre sous nos yeux est une excellente nourriture.

A pareille pièce il fallait un gros acquéreur, et notre présence sur les lieux était pour le pêcheur une bonne fortune inattendue. Prévenu aussitôt par nos Annamites, très-connaisseurs et très-friands de poisson, notre chef de gamelle, M. Delaporte, accourut sur la rive et marchanda l'animal. Après un court débat, il lui fut adjugé pour une valeur équivalant à vingt-cinq sous environ de notre monnaie. Il pesait plus de soixante kilogrammes. Nos Annamites s'occupèrent immédiatement de le débiter en tranches et de le faire sécher au soleil, pour ajouter au garde-manger de l'expédition tout ce qui ne pouvait se consommer le jour même.

Le 27 au matin, nous quittâmes Ban Coksay. Après avoir franchi, immédiatement après notre départ, un rapide peu difficile, nous constatâmes un changement notable dans l'aspect général de la contrée. Les mouvements de terrain devinrent moins brusques ; les ondulations des collines qui se succédaient sans interruption le long des rives, prirent plus d'ampleur, nous offrirent des échappées plus nombreuses sur l'intérieur du pays, des perspectives plus lointaines. L'horizon élargi nous laissa voir, sur la rive gauche du fleuve, cinq plans de montagnes graduellement étagés, de l'ouest à l'est ; sur les pentes, devenues moins abruptes, quelques villages se montrèrent çà et là en

amphithéâtre. Le tapis sombre de verdure qui recouvrait uniformément toute la contrée, se diapra de taches d'une nuance plus claire, indiquant les cultures de riz de forêt.

Ce procédé de défrichement, employé surtout par les sauvages, est des plus simples et n'exige d'autre matériel aratoire qu'une hache. On coupe les arbres et les broussailles vers le milieu de la saison sèche ; quelques semaines après, on y met le feu. Dès que les premières pluies arrivent, on plante le riz à l'aide d'un bâton dans la légère couche de cendres qui recouvre le sol. On a ainsi, la première année, une magnifique récolte ; elle devient moins abondante la seconde année, et presque nulle la troisième. Le cultivateur change alors de localité, et prépare de nouveaux champs par de nouveaux incendies. Cette agriculture primitive est moins pénible que la culture savante des rizières permanentes de la plaine, qui exigent des labours et l'installation d'un système d'irrigation compliqué ; mais elle n'est possible que dans une région forestière où la population est clair-semée et la végétation vigoureuse. Les espaces incendiés ne peuvent être remis en culture qu'une douzaine d'années après la dernière récolte de riz. C'est le temps qui est en moyenne nécessaire pour que la forêt reprenne possession du champ abandonné.

Le 28, nous franchîmes encore plusieurs rapides, dans lesquels le fleuve, devenu plus large, éparpillait ses eaux peu profondes entre quelques îles et de nombreux bancs de sable ; le soir, nous nous arrêtàmes à Ban Seluang pour changer une dernière fois de barques : nous n'étions plus qu'à quelques milles de Luang Prabang. Grâce à l'activité déployée par tout le monde, nous pûmes dès le lendemain matin à sept heures nous remettre en route pour cette dernière destination.

Il fallait nous montrer avec tous nos avantages dans la capitale moderne du Laos. Depuis deux jours déjà, nos Annamites et nos Tagals fourbissaient leurs armes et mettaient en ordre leur tenue. Avant de tourner le dernier coude que forme le fleuve au-dessous de Luang Prabang, nous nous arrêtàmes pour revêtir nos plus beaux habits. Notre escorte avait réellement une attitude martiale sous son costume d'une blancheur éclatante, et elle portait avec beaucoup de désinvolture le grand col bleu rabattu des matelots français. Parmi les Annamites surtout, c'était à qui donnerait l'air le plus crâne aux ailes retroussées de son chapeau de paille et mettrait le mieux en évidence le ruban noir sur lequel le nom de *Mékong* s'étalait en lettres d'or.

Notre toilette terminée, nous doublâmes la pointe que formait sur la rive droite une petite colline calcaire. La ville de Luang Prabang nous apparut alors sur la rive opposée, à deux milles de distance environ. Le coup d'œil qu'elle nous offrait était des plus pittoresques et des plus animés. Depuis notre départ de Cochinchine, nous n'avions pas rencontré une agglomération aussi considérable de maisons. Leurs toits

pressés s'alignaient en séries parallèles le long du fleuve et entouraient de tous côtés un petit monticule qui s'élevait comme un dôme de verdure au milieu de cette surface grisâtre de chaume. Au sommet de ce monticule, un Tat ou Dagoba dégageait sa flèche aiguë du feuillage des arbres, et formait le trait dominant du paysage. Quelques pagodes s'étagaient sur les pentes de cette espèce de mont sacré, et leurs toits rouges tranchaient vivement sur le vert sombre de la végétation. Au pied des berges, hautes d'une quinzaine de mètres, des radeaux fixes, sur lesquels étaient construites de nombreuses cases, composaient, au-dessous de la ville, comme une seconde cité, que de nombreux sentiers en zigzag, qui apparaissaient de loin comme autant de lacets blancs, reliaient aux maisons de la rive. Des centaines de barques de toutes dimensions montaient ou descendaient rapidement le long de ce faubourg flottant, tandis que de larges et lourds radeaux, venant du haut du fleuve, cherchaient lentement près du bord un endroit commode pour s'amarrer et décharger leurs marchandises. Un monde de bateliers et de portefaix se mouvait au pied de la berge, et il s'en échappait une clameur confuse qui se mélangeait au murmure des eaux du fleuve et au bruissement des palmiers que le vent balançait sur les bords.

Deux plans successifs de hautes montagnes formaient à ce tableau un sombre canevas sur lequel, tout inondés de lumière, le fleuve et la ville s'enlevaient avec vigueur. Quelques nuages flottaient au-dessus des plus hautes cimes, et traçaient une ligne de démarcation irrégulière et indécise entre le vif azur du ciel et les teintes bleuâtres et dégradées des plus lointains horizons terrestres.

Sur l'autre rive du fleuve régnaient un calme et un silence relatifs; sur la berge même, de longues rangées de bambous destinés à faire sécher les filets et le poisson; un peu au delà, des jardins, quelques maisons éparses et des pagodes; en troisième plan, une rangée de collines aux pentes abruptes et dénudées.

Il était midi quand nos barques s'arrêtèrent devant la ville: un mandarin subalterne se trouvait là pour nous recevoir. Nos hommes en armes descendirent à terre et formèrent la haie sur le passage du commandant de Lagrée. Guidés par notre cicérone indigène, nous gravâmes la berge, et nous pénétrâmes dans la ville. Pour la première fois, nous trouvions des rues très-larges et assez régulières, se coupant à angle droit, et formées par les maisons elles-mêmes ou par les hautes palissades qui en entouraient les dépendances. Après un court trajet, nous arrivâmes à Wat Pounkeo, pagode qui nous était assignée pour demeure jusqu'à ce qu'un logement spécial nous fût construit.

La population, qui eût été fort incommode si elle eût été importune, se montra moins empressée à nous voir que nous ne l'avions craint. Soit que le séjour de Mouhot et le passage de M. Duyshart eussent émoussé déjà sa curiosité, soit qu'elle fût trop affairée pour

s'apercevoir de notre présence, nous n'eûmes à nous débarrasser que des quelques gamins trop audacieux qui franchissaient l'enceinte de la pagode, et nous pûmes visiter la ville et observer ce qui s'y passait sans trop de gêne et sans trop d'émoi.

Un affluent assez important du Cambodge, le Nam Kan, vient contourner à l'est et au nord la petite colline au pied de laquelle la ville est construite et partage celle-ci en deux parties inégales dont la plus considérable reste au sud de son embouchure. Les bords du Nam Kan offrent, jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur, une succession ininterrompue de pagodes et de grands jardins où l'on cultive le bétel et où notre botaniste retrouva pour la première fois des pêcheurs, des pruniers, des lauriers-roses. Nous entrions dans une zone plus tempérée, où les fruits et les arbustes de l'Asie centrale peuvent croître et se développer.

C'est dans la partie méridionale de la ville que s'élève le palais du roi, énorme entassement de cases entouré d'une haute et forte palissade, et formant un rectangle dont l'un des côtés est contigu à la base de la colline centrale, qui est en cet endroit presque à pic. Un escalier de plusieurs centaines de marches est pratiqué là dans le roc et conduit directement à la pyramide sacrée qui en couronne le sommet. Un marché quotidien et excessivement animé se tient sous des hangars spéciaux situés près du confluent du Nam Kan et du Cambodge; mais tous les marchands sont loin de pouvoir y trouver place, et les échoppes en plein vent se prolongent encore pendant plus d'un kilomètre le long d'une grande rue parallèle au fleuve, sur laquelle donne la pagode que nous avions pour logement. C'était la première fois depuis notre départ de Pnom Penh que nous trouvions un marché dans le sens que l'on est habitué en Europe à donner à ce mot.

Cette activité subite, ce commerce devenu relativement considérable, si on en jugeait par les types nombreux et divers qui représentaient à Luang Prabang toutes les nations de l'Indo-Chine et de l'Inde, accusaient, évidemment, moins un changement de race ou une augmentation des produits du sol, qu'une différence radicale dans le régime politique. Plus riches et plus commerçantes encore avaient été les régions du Laos méridional au temps de leur indépendance; l'oppression et le monopole siamois, en faisant aux vainqueurs une trop large part dans les bénéfices, ont seuls dégoûté les vaincus d'un travail devenu stérile et d'échanges qui se trouvent ruineux. A Luang Prabang, si la vie renaissait, c'est que la sujétion siamoise ne devait comporter que des charges légères et que l'on sentait à Ban Kok quels ménagements étaient dus à cette puissante province.

La fondation de Luang Prabang ne paraît remonter qu'au commencement du dix-huitième siècle¹. La Loubère, dont les informations sur le royaume de Siam et les pays environnants sont si sûres et si complètes, et

1. Voy. page 54.

dont le récit se rapporte aux années 1687-88, ne mentionne pas cette principauté. L'éloignement de Luang Prabang du théâtre des guerres qui désolèrent l'Indo-Chine au dix-huitième siècle contribua beaucoup à assurer sa prospérité, après avoir été sans doute l'une

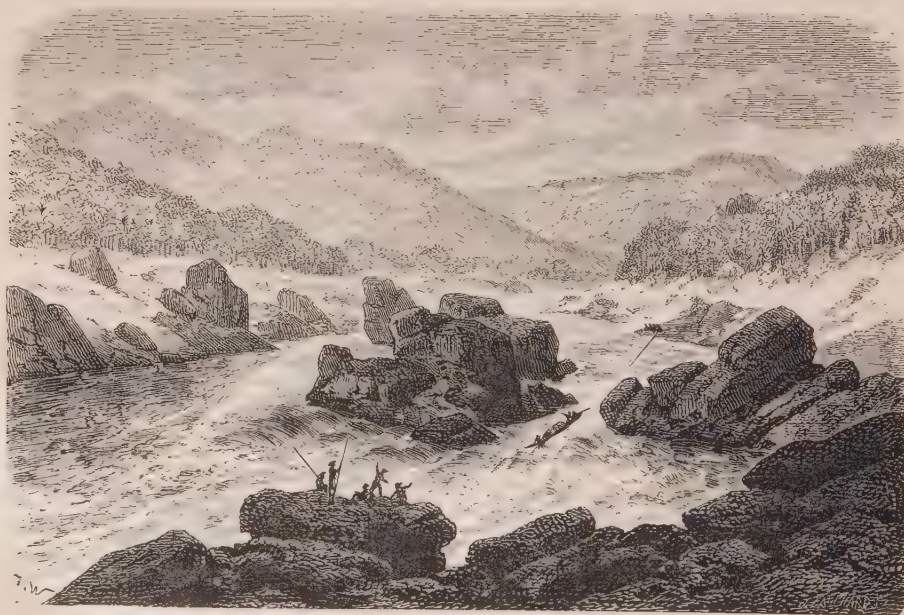
des causes déterminantes de sa fondation. Son gouvernement a été assez habile pour obtenir la protection nominale de la Chine, moyennant l'envoi tous les huit ans de deux éléphants en signe d'hommage ; il s'est assujéti également à un tribut triennal vis-à-vis l'em-



Une vue du fleuve le 24 avril. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

pire d'Annam auquel son territoire est limitrophe. La contrée montagneuse qu'il faut traverser pour atteindre Luang Prabang, l'énergie plus grande que sa popula-

tion doit au mélange des tribus sauvages, nombreuses et guerrières, qui habitent les confins du Tong King et du Laos, mettent cette province dans des conditions



Keng Sanioc. — Dessin de Th. Weber d'après un croquis de M. L. Delaporte.

exceptionnelles de résistance aux exigences de Siam. Aussi fut-ce la seule province du Laos à qui il ne fut demandé aucun contingent lorsqu'il s'agit en 1828 de dompter la rébellion de Vien Chan. Luang Prabang resta absolument neutre pendant la lutte, et si des ri-

valités de famille firent accueillir à ses gouvernants avec une joie secrète la chute du roi Anu, ils donnèrent avec empressement un asile à tous les réfugiés du royaume vaincu, et Ban Kok n'osa les leur réclamer.

En 1837, d'après un document officiel communiqué



Intérieur de pagode et porte-cierge antique. — Dessin de E. Théron d'après un croquis de M. L. Delaporte.

au général Mac Leod pendant son séjour à Xieng Mai, la ville de Luang Prabang comptait sept cents maisons, c'est-à-dire environ cinq à six mille habitants, et la province entière cinquante mille habitants. Depuis, ce nombre a considérablement augmenté : de nouvelles guerres se sont élevées en 1851 entre Siam et les principautés laotiennes, soumises à la Birmanie. Quelques années après est survenue la révolte des mahométans dans le Yun-nan. Luang Prabang a su rester étranger à toutes ces luttes et faire respecter ses frontières menacées au nord et au nord-ouest ; de nombreux émigrants ont afflué des pays dévastés, attirés par la tranquillité dont jouissait le nouveau royaume. La ville de Luang Prabang n'a pas aujourd'hui les quatre-vingt mille âmes que lui donnait par ouï-dire Mgr Pallegoix, mais elle a certainement plus que les sept ou huit mille habitants que lui accordait Mouhot : j'estime sa population actuelle le double environ de ce dernier chiffre. Quant à celle de la province entière, elle ne peut guère être évaluée d'une façon précise : je crois cependant qu'en la fixant à cent cinquante mille habitants, on resterait plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

A l'instar de Siam, il y a à Luang Prabang un premier et un second roi. Ce dernier était parti pour Ban Kok et son retour était attendu dans un mois environ. Nous espérions vaguement que le consul de France profiterait de cette occasion pour nous faire parvenir quelques lettres. Mais il importait avant tout d'entrer en relations officielles avec les autorités de la ville, d'en obtenir des renseignements sur l'état des pays voisins et sur les difficultés qui nous y attendaient et de savoir si nous pourrions compter sur la bonne volonté du roi pour les vaincre. Ce n'est qu'après avoir éclairci tous ces points qu'il était possible de fixer la durée de notre séjour et l'étendue des travaux à entreprendre à Luang Prabang. Aussi le commandant de Lagrée entra-t-il immédiatement en pourparlers avec les délégués du *Sena* pour demander au roi une audience, en fixer le jour et en régler le cérémonial.

Il était très-important dans ces premières négociations de poser l'influence française comme elle devait l'être aux yeux des autorités indigènes et de leur faire entrevoir le rôle prépondérant qu'elle serait un jour appelée à jouer dans cette partie de la péninsule. Le royaume de Luang Prabang se trouve aujourd'hui le centre laotien le plus considérable de toute l'Indo-Chine, le lieu de refuge et le point d'appui naturel de toutes les populations de l'intérieur qui veulent fuir le despotisme des Siamois ou des Birmans : despotisme que l'affaiblissement de la domination chinoise, jadis régulatrice de toutes ces contrées, a laissé sans contre-poids.

Cette domination, bienveillante et sage, qui excitait la production au lieu de l'énerver et augmentait le bien-être et les forces vives des populations soumises en les élevant dans l'échelle de la civilisation, lègue aujourd'hui aux puissances européennes un rôle qu'elle n'est plus capable de remplir. L'Angleterre se trouve

actuellement appelée à lui succéder dans le nord de l'Indo-Chine, bouleversé si souvent, où les populations, en proie à des guerres incessantes, aspirent ardemment à un état de choses plus régulier et plus stable, et accueilleront avec une vive satisfaction l'immixtion étrangère qu'elles ont d'elles-mêmes souvent réclamée.

Mais c'est à Luang Prabang que doivent s'arrêter les progrès de l'influence anglaise, si nous voulons tenir la balance égale et occuper dans la péninsule le rang que les intérêts de notre politique et de notre commerce nous invitent à y prendre. La France ne peut pas abdiquer le rôle moral et civilisateur qui lui incombe dans cette émancipation graduelle des populations si intéressantes de l'intérieur de l'Indo-Chine ; elle ne doit pas oublier que cette émancipation est la condition expresse des libertés et des franchises commerciales nécessaires à l'établissement de relations fructueuses pour notre industrie. La suzeraineté d'un gouvernement asiatique signifie toujours monopole, transactions obligatoires, par conséquent immobilité ; l'intervention européenne au dix-neuvième siècle doit signifier liberté commerciale, progrès et richesse.

Il convenait donc de faire sentir au roi de Luang Prabang que nous pourrions un jour nous substituer aux droits exercés sur sa principauté par la cour de Hué devenue aujourd'hui notre vassale, et qu'il devait dès à présent essayer de s'appuyer sur l'influence française pour résister aux prétentions des pays voisins et faire cesser cette fatigante recherche d'équilibre qu'il s'efforçait de maintenir entre elles. Il était facile sans doute de lui faire comprendre que de notre côté seulement son indépendance ne courait aucun danger et que son rôle politique pouvait grandir. Trop éloigné de nous pour avoir jamais à craindre une sujétion directe qui n'était point d'ailleurs nécessaire à la réalisation de nos vues, il pouvait refléter, pour ainsi dire, notre puissance et remplacer tant de gênantes tutelles par une protection efficace et sans exigences. Nous ne lui demanderions en effet que de favoriser le développement du commerce vers la partie méridionale de la péninsule, de nous aider à faire disparaître les entraves fiscales, d'améliorer les routes dans cette direction.

Telle est la thèse que je plaçais avec chaleur auprès du commandant de Lagrée dans nos conversations sur ce sujet et que son expérience lui faisait trouver quelque peu prématurée. Cette conquête morale, que les intentions déjà manifestées de quelques princes laotiens vous semblent devoir rendre prompte et facile, me répondait-il, demande une persévérance de dessein, une suite dans les idées dont le gouvernement colonial de l'Angleterre nous a donné de grands exemples, mais que nous paraissions en France incapables d'imiter.

La destruction de notre marine sous la république et le premier empire, la longue interruption qui en est résultée dans nos relations commerciales et maritimes, la centralisation excessive qui a contribué depuis à arrêter l'expansion du pays en tuant l'initiative privée, nous ont désintéressés complètement des questions

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1870-1871

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

I. Dix-huit mois d'interruption; lacune à remplir. — Un grand changement dans la carte politique de l'Europe centraie. L'Empire Germanique — II. L'Angleterre et la Russie en Asie. Rivalité d'intérêts, émulation de découvertes. — Champ d'exploration des Anglais de l'Inde; leurs entreprises récentes. — III. Aperçu de l'Asie centrale et de sa disposition physique. Le plateau tibétain et ses grandes chaînes de montagnes. — Les plus hautes sommités du globe. — IV. Acquisitions et explorations russes dans le centre et l'est de l'Asie. Boukharie. Samarkand. Turkestan. Frontières de la Mongolie. Territoire de l'Amour. La politique, le commerce et la science. — V. L'histoire expliquée par la géographie. La zone centrale de l'Asie et les anciennes migrations d'Asie en Europe. — Un autre champ d'études antiques, l'Arabie. Trois voyages récents dans le sud de l'Arabie Heureuse, ancien pays des Himyarites. Récolte abondante. — VI. Courte excursion en Afrique. Toujours pas de nouvelles directes et certaines de Livingstone. — L'expédition égyptienne au haut Nil. MM. Baker et de Bizemont. Retour de M. Bizemont en France à la nouvelle des événements de 1870. Jusqu'à présent pas de résultat scientifique connu. — Voyage d'un naturaliste dans la même région. Le Dr Schweinfurth. Présage d'une relation importante. — VII. Retour vers l'Orient. Excursion ethnologique dans le Grand Archipel d'Asie. Une nouvelle race inscrite sur la carte ethnographique du globe. La race Océanique. — VIII. Malais et Polynésien; leur place dans la série naturelle des peuples du globe. — Les immigrations polynésiennes. Problème résolu. — IX. Coup d'œil sur l'Amérique. Les études de la canalisation de l'Isthme. Le chemin de fer du Pacifique et les relations du Far West. — La vallée de l'Amazone. Le Pérou. Antiquités, ethnographie. — M. Dall et le nouveau Territoire américain d'Alaska. — X. État des expéditions polaires. La mort de Gustave Lambert. — Les expéditions actuelles ou projetées. M. Ambert. M. Pavy. M. Hall. Routes par la mer de Sibérie, par le détroit de Béring, par le détroit de Smith. — Les expéditions allemandes et le Dr Aug. Petermann. Compte rendu de l'expédition de 1868. Notice sur celle de 1869-70. Perte de la *Hansa*; retour de la *Germania*. Une troisième expédition à l'étude.

I

Des événements doublement funèbres ont interrompu depuis dix-huit mois mes communications semestrielles avec les lecteurs du *Tour du Monde*. Les choses du dehors, cependant, n'ont pas suspendu leur marche habituelle, et, dans le calme que nous avons retrouvé, c'est pour nous une joie en même temps qu'un devoir de revenir aux travaux de la science et aux pures jouissances de l'esprit.

D'autant plus que durant ces deux dernières années des entreprises considérables, de beaux voyages, des découvertes importantes ont notablement ajouté au domaine géographique. Mais, avant de nous transporter vers les contrées lointaines, arrêtons un instant notre regard sur l'Europe.

Un grand changement, ai-je besoin de le dire? s'y est produit dans la géographie politique et dans la balance des États. Un empire Germanique s'est reconstitué sous la main de la Prusse agrandie, plus compacte, plus puissant, plus menaçant qu'il ne le fut jamais au temps de la Maison de Habsbourg. Pour la quatrième fois depuis le dix-septième siècle, la carte de l'Europe a été remaniée dans un cercle plus restreint en apparence, dans des conditions non moins absolues en réalité. Ce qu'il adviendra de cette création, nous n'avons pas à le prévoir. Nous devons constater le fait.

II

Deux grandes puissances se sont effacées devant cette transformation de l'Europe centrale; ces deux nations,

nous les retrouvons en Asie, mais là dans la plénitude de leur initiative et de leur action souveraine. Sur ce terrain, l'Angleterre et la Russie, ouvertement ou dans le demi-jour de la diplomatie, luttent depuis de longues années pour la prépondérance. Émulation ou rivalité, les deux puissances sont là en présence depuis trois quarts de siècle. L'Angleterre, maîtresse absolue de l'Inde, est souveraine dans le Midi; la Russie règne dans le Nord et dans l'Est, depuis la mer Caspienne jusqu'aux mers orientales. De ces deux positions, que séparait une large zone au milieu du continent, les deux rivales se sont rapprochées peu à peu en s'avancant dans la région du centre. De l'Oxus au Iaxartes, actuellement leurs positions respectives, elles ne sont plus séparées que par un intervalle de quelques marches. Pendant longtemps, les progrès de la Russie au cœur de la Boukharie, les envahissements, comme on disait alors, éveillèrent de vives inquiétudes chez les maîtres de l'Inde; ces craintes, plus ou moins fondées, se sont amoindries ou voilées. Aujourd'hui la note est amicale. Le monde doit s'en féliciter, après tout; les maux affreux de la guerre font mieux apprécier les bénédictions de la paix.

À côté des grands intérêts politiques et commerciaux qui sont au fond de ces questions nationales, la science aussi tient sa place, et une place considérable. Chaque pas fait en avant dans des contrées peu ou mal connues est une conquête pour la science du globe. C'est une conquête aussi pour la civilisation générale, car la

barbarie des tribus répandues au cœur de l'Asie tient en partie à leur isolement. Le contact des nations chrétiennes, la création d'intérêts et de besoins nouveaux, une influence morale inévitable, adouciront ces rudes natures. En attendant, la géographie asiatique fait des progrès rapides. Les Anglais de l'Inde, depuis deux ou trois ans, y ont contribué pour une part considérable sur leurs frontières du nord et du nord-ouest.

Au delà de cette immense barrière de granit et de glace qu'on nomme l'Himâlaya — Himâlaya signifie « Séjour des Neiges » — s'étend le Tibet sur une longueur de six à sept cents lieues, depuis les frontières de la Chine jusqu'aux confins du Kachmîr. Le Tibet est une puissante intumescence de l'écorce terrestre, un énorme massif dont le niveau moyen paraît se maintenir à une altitude de quatre mille mètres au moins au-dessus du niveau de la mer (presque la hauteur du Mont-Blanc), et dont la chaîne himâlayenne, qui descend en pentes rapides vers les plaines du Gange et du Pendjab, forme l'escarpement méridional. Les parties orientales du Tibet, qu'aucun de nos explorateurs n'a visitées, sont fort peu connues; mais, dans l'ouest, on sait que deux grandes chaînes de montagnes, le Karakoram et le Kouènloun, courent, à peu de distance l'une de l'autre, dans le sens des parallèles, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, laissant entre elles et l'Himâlaya, là où elles s'en écartent le plus dans leur direction un peu divergente, un intervalle de cent à cent cinquante lieues. Cet intervalle, c'est le Tibet qui l'occupe. L'Himâlaya, le Karakoram et le Kouènloun partent d'un point commun qui se trouve non loin du Kachmîr, vers le nord-ouest; il y a là ce que dans la géographie naturelle on nomme un *nœud* de montagnes, nœud gigantesque d'où se détachent, en outre, deux autres chaînes formidables : le Bolor, qui est l'*Imaüs* des anciens et qui se porte droit au nord, et l'Hindou-kouch, qui court à l'ouest au-dessus du Kâfiristân et de l'Afghanistan. Non loin du point central d'où rayonnent ces cinq grandes chaînes, se trouve le plateau de *Pamir*, terrasse gigantesque que les Orientaux, par un instinct remarquablement juste de la vérité physique, ont surnommé le « Toit du Monde ». Cet ensemble de montagnes constitue un système analogue à nos Alpes d'Europe, mais sur de bien autres proportions. On peut dire que ce que le continent asiatique est à son appendice européen, les Alpes d'Asie le sont aux Alpes d'Europe. Non-seulement le massif tibétain qui porte ces montagnes est le plus élevé que présente la surface terrestre, mais les pics dont ses chaînes sont hérissées sont les plus hautes sommités du globe. Un des pics de l'Himâlaya, le Gaoûrisânkar dans le Népal oriental, pic que les Anglais ont nommé mont Everest, est la plus haute montagne connue; sa hauteur, mesurée trigonométriquement, s'est trouvée de vingt-neuf mille deux pieds anglais, ou huit mille huit cent quarante mètres, juste deux lieues de hauteur verticale au-dessus du niveau de la mer. Un pic

récemment mesuré dans la chaîne du Karakoram, le Snowy Peak ou Pic Neigeux, à cinquante-cinq lieues à vol d'oiseau vers le nord-est de Srinagar, capitale du Kachmîr, atteint presque la même altitude, vingt-huit mille deux cent soixante-dix-huit pieds anglais (huit mille six cent dix-neuf mètres). On a longtemps regardé le Chimborazo, un des pics volcaniques des Andes équatoriales (six mille cinq cent trente mètres), comme la plus haute montagne du globe : elle est aujourd'hui bien distancée, comme on voit. A côté de ces hauteurs prodigieuses, on a presque honte pour le Mont-Blanc, le colosse de notre Europe, d'inscrire son modeste chiffre, quatre mille huit cent quinze mètres.

III

On est encore bien loin de connaître dans le détail la topographie et la disposition physique du plateau tibétain et de ses grandes chaînes; cependant, d'après ce que l'on en sait, on a tout lieu de croire que le Kouènloun forme au nord l'escarpement du massif, comme l'Himâlaya en forme l'escarpement méridional. Ce qui est certain, c'est que des hautes plaines du Tibet, enveloppées de leurs immenses ceintures de froides montagnes, on descend, au nord, par des pentes plus ou moins abruptes, plus ou moins allongées, vers des plaines inférieures dont le niveau général n'est plus, à ce qu'il semble, que de mille à douze cents mètres. Ces plaines inférieures, en partie montueuses, ondulées, semées de steppes herbeuses et de terrains fertiles, en partie couvertes d'immenses espaces de sables arides, se partagent entre les tribus mongoles et les populations turques : les premières, au nord et à l'est, livrées à la vie pastorale; les secondes, à l'ouest, converties pour la plupart à la vie agricole et sédentaire. Le pays que ces dernières occupent se nomme le Turkestan oriental : oriental, pour le distinguer des territoires turcs de Khokand, de la Boukharie, de Khiva, etc., situés de l'autre côté des monts Bolor, jusqu'à la mer Caspienne. Le Turkestan oriental était naguère, comme le sont encore aujourd'hui la Mongolie et le Tibet, soumis à l'autorité du gouvernement de Péking; depuis 1863, au milieu de la dislocation qui de toutes parts menace l'empire, il s'est rendu indépendant sous un chef qui réside à Khotan. C'est un pays arrosé par une grande rivière (la rivière de Yarkand) et par de nombreux affluents; il possède des villes populeuses, notamment les trois grandes cités de Khotan, Yarkand et Kachgar, dont les territoires, fertiles et bien cultivés, produisent en abondance du riz, des grains, des fruits et de la soie. Au temps des Chinois, il se faisait un commerce d'échange avec le Ladak et le Kachmîr; mais ce commerce n'a jamais été bien important, à cause de la difficulté des routes à travers les montagnes du Kouènloun et de Karakoram. Le chef du nouvel État, homme énergique et intelligent, a compris bien vite combien des relations plus suivies et plus actives contribueraient à enrichir son pays et à grossir son propre trésor; aussi attira-t-il près de lui, il y a

six ans, un des ingénieurs de la grande triangulation de l'Inde, M. Johnston, et se montra-t-il dans les meilleures dispositions à l'égard des rapports qu'il y aurait à nouer avec les Anglais. Cette ouverture répondait trop bien aux préoccupations du gouvernement de l'Inde pour n'être pas avidement saisie. Dans le même temps, c'est-à-dire en 1867 et 68, que l'on envoyait dans l'intérieur du Tibet, déguisés en marchands musulmans, des Pandits ou lettrés hindous possédant la science pratique des ingénieurs européens, avec la mission d'étudier l'intérieur du pays dont la politique chinoise interdit l'accès aux Européens; dans ce même temps, disons-nous, on organisa une expédition chargée de rechercher, en dehors du Ladak, les routes les plus faciles et les plus courtes qui peuvent exister entre le nord-ouest de l'Inde et le Turkestan oriental. Cette mission fut confiée à M. Hayward, et le gouvernement de l'Inde a trouvé en lui un agent bien préparé, dévoué à sa tâche, et y apportant une haute intelligence. M. Hayward s'empessa de se mettre en rapport avec la Société de géographie de Londres, dont il reçut les instructions; sa mission a eu ainsi un caractère scientifique en même temps que commercial.

Quoique restée malheureusement inachevée par la mort du voyageur, tombé, comme tant d'autres avant lui, sous les coups d'un assassin, l'entreprise de M. Hayward n'en a pas moins produit un résultat géographique très-considérable. Mieux que personne ne l'avait fait encore, il a reconnu, sur une étendue de près de six degrés du nord au sud, une zone embrassant l'extrémité nord-ouest du Tibet et la moitié occidentale du Turkestan. Il a fait la carte de cette longue zone, et il l'a remplie de détails nouveaux bien définis. Il a visité le premier plusieurs localités importantes, Yarkand notamment, et en a déterminé scientifiquement les coordonnées : la latitude, par des observations directes; la longitude, par des transports chronométriques qui ne sauraient laisser place à des écarts notables; l'altitude, par l'observation du degré d'ébullition de l'eau. La carte et le journal font partie du dernier volume (t. XL) du *Journal de la Société de géographie* de Londres; c'est, sans contredit, un des morceaux les plus intéressants dont se soit enrichie depuis longtemps la géographie asiatique.

IV

La Russie, de son côté, a largement contribué à enrichir, à perfectionner la carte de l'Asie intérieure. Chacun de ses progrès politiques ou militaires a été marqué par d'excellents travaux et d'actives explorations. Ses ingénieurs, ses naturalistes, ses astronomes suivent de près chaque pas qu'elle fait en avant. L'académie de Pétersbourg, mais surtout la Société de géographie russe, dont la fondation date de 1845, contribuent avec zèle à cet immense déploiement d'investigations scientifiques. Pour les études historiques, pour l'érudition proprement dite, la Russie n'a peut-être

pas encore le pied bien sûr depuis qu'elle s'est isolée autant qu'elle l'a pu de ses auxiliaires étrangers; mais, dans les sciences naturelles et mathématiques, elle ne craint aucune comparaison. Les cartes de ses officiers d'état-major, de même que celles qui accompagnent les nombreuses publications de la Société de géographie, marchent de pair avec les meilleures de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, sinon pour l'exécution, du moins pour le fond.

En 1868, une carte générale de la nouvelle province russe de Turkestan a été publiée à Saint-Petersbourg; cette carte, qui donne la moitié septentrionale du pays compris entre l'Oxus et les steppes kirghizes, ne représente déjà plus, en 1871, les connaissances acquises sur plusieurs parties de cette région. Les Russes ont fondé, dans le cours de ces trois années, un établissement sûr la côte orientale de la mer Caspienne. Sur le Syr-Daria (l'ancien Iaxartes), leur frontière, qui s'arrêtait entre Khodjend et Khokand, embrasse aujourd'hui cette dernière ville et le khanat dont elle était la capitale : le bassin tout entier du Syr-Daria est décidément un territoire russe. Là ne s'est pas arrêtée leur prise de possession. Des démonstrations hostiles les ont de nouveau ramenés en Boukharie, et l'antique cité de Samarkand, dont la renommée remplit l'Orient, appartient aujourd'hui à l'empire des tzars. Des reconnaissances et des levés topographiques ont sillonné les nouveaux territoires. La vallée de Zérafchân, où la ville de Samarkand est située, vallée si célèbre dès les plus anciens temps sous le nom de *Sogd* (la *Sogdiane* de la géographie classique), a été levée dans une partie considérable de son étendue; des reconnaissances ont été poussées plus avant dans le sud jusqu'à l'Oxus, et font l'objet de communications imprimées au *Bulletin de la Société de géographie* russe. Aucun voyageur européen n'avait vu jusqu'alors ces territoires intérieurs, qui touchent au versant occidental du plateau de Pamir. Ici les reconnaissances russes et les explorations anglaises se rejoignent, séparées seulement par l'épaisseur du Bolor, dont M. Hayward n'a pu, comme il se le proposait, explorer les passes. Au nord du plateau de Pamir, les monts Thian-Chaï ou Montagnes Célestes, qui forment le prolongement de la chaîne de Bolor, et comme celle-ci l'escarpement occidental du grand plateau central, marquent actuellement la frontière russo-chinoise, en vertu du traité de Péking de 1860 complété par un protocole de 1864. Les ingénieurs russes ont tout récemment fait la carte de ces montagnes inexplorées et de toute la vallée supérieure du Syr-Daria, dont la branche principale prend le nom de Naryn. Un mouvement hostile des tribus musulmanes a, sur ces entrefaites, attiré les armes russes au delà de cette partie de la frontière, et le territoire mongol de Gouldja a été militairement occupé. Encore une conquête dont profitera la géographie. Chaque jour ainsi dissipe le crépuscule qui enveloppait ces contrées intérieures; les notions indécises et un peu flottantes que l'on pouvait

tirer des livres et des cartes chinoises ou des auteurs musulmans, font place aux données précises que fournit la science européenne. C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle un système resté célèbre plaça le berceau des sciences et de la civilisation du monde antique sur le grand plateau d'Asie, — dans une région dont la population est vouée par la nature même du sol à la vie inculte des races nomades. Plus loin encore vers le levant, aux dernières limites du continent sur la mer du Japon, la colonisation russe se développe graduellement dans le nouveau territoire de l'Amour. Presque absolument inconnu il y a vingt ans et peuplé seulement de quelques rares tribus à demi sauvages, ce grand territoire maritime, transformé peu à peu par l'agriculture et le commerce, est appelé sans nul doute à un avenir dont on ne peut encore mesurer l'étendue. Dès à présent, le réseau détaillé de ses rivières et de ses montagnes enrichit une partie naguère à peu près nue de la carte d'Asie.

V

Cette étude assidue, ces explorations incessantes qui nous révèlent la nature vraie, l'aspect et le relief de l'Asie intérieure, n'ont pas seulement pour nous l'intérêt abstrait de la réalité géographique : elles touchent aussi à de grands événements des temps passés et nous les font mieux comprendre. L'histoire s'explique ici par la géographie. Dans d'autres conditions territoriales, la zone centrale de l'Asie n'aurait pas versé sur l'Europe ces flots de populations, ces migrations de peuples entiers refoulées de proche en proche, qui ont peuplé notre Europe aux temps primitifs, et qui à d'autres époques y ont apporté le bouleversement et la désolation. L'histoire tout entière de notre continent est un cycle immense où tout se tient et s'enchaîne, les événements et les races.

S'il nous était permis de pénétrer dans les détails¹, les investigations géographiques de ces deux dernières années nous fourniraient encore bien des faits intéressants. Il en est un cependant que nous mentionnerons encore avant de nous éloigner du sol asiatique. Celui-là se rapporte à l'Arabie. L'Arabie est une terre qui vit de son passé plus que du présent. Aujourd'hui perdue dans ses sables, isolée de l'histoire du monde, elle a eu, elle aussi, ses jours de vie; elle a eu ses jours de poésie et de grandeur. Là où végètent actuellement quelques cheïks obscurs, moitié brigands, moitié patriarches, dans cette partie de la Péninsule dont la mer Rouge baigne la plage et que les anciens nommèrent l'Arabie-Heureuse, il s'est élevé, à diverses époques, des États florissants et des villes populeuses, centre d'un riche commerce alimenté par l'or de ses torrents et par ses aromates. Maintenant encore elle a ses excellents cafés auxquels le port de Moka donne son nom. Parmi les peuples et les races royales antérieurs à l'islamisme, les Himyarites sont restés les plus cé-

lèbres; leur nom, qui signifie « les Rouges », fut répandu dans tout le sud-ouest de la péninsule arabe et dans les mers qui la baignent. Le nom des Phéniciens (rameau antique d'Himyar) et celui d'Érythrée appliqué à la mer environnante ne sont que des traductions ou des équivalents grecs de l'appellation arabe. Le rouge était chez les Arabes, de même que chez les Égyptiens, le symbole de la noblesse de la race, par opposition à la couleur foncée des Kouschites, qui sont les Éthiopiens des Grecs. D'innombrables vestiges du passage des Himyarites, ruines ou inscriptions, sont restés sur le sol, et déjà, à plus d'une reprise, des voyageurs dévoués ont cherché, au péril de leur vie, à recueillir ces débris historiques, les seuls qui nous restent, au milieu des tribus ignorantes et fanatiques qui les gardent sans en connaître la valeur. Par un heureux concours de circonstances, la région sud-ouest de la Péninsule, une des contrées les moins visitées de l'Arabie à cause de la disposition inhospitalière de ses habitants, a été parcourue presque simultanément, en 1869 et 70, par trois explorateurs familiers avec la langue et parfaitement préparés à ce hasardeux voyage. L'un de ces voyageurs, M. le baron de Maltzan, est Allemand; un autre, M. Munzinger, est Suisse; le troisième, M. Halévy, est Français. Tous les trois ont rapporté de leurs courses de nombreux documents pour la géographie et l'histoire; mais le plus favorisé a été M. Halévy, qui voyageait avec une mission du ministère de l'Instruction publique et les instructions de l'académie des Inscriptions. Sa moisson a été de près de sept cents inscriptions en caractères himyarites. Riche besogne pour nos orientalistes.

VI

Puisque nous sommes à deux pas de l'Afrique, deux mots des entreprises qui s'y poursuivent. La plus ancienne et aussi la plus importante, celle du docteur Livingstone, n'a pas, depuis dix-huit mois, avancé d'un pas. Toujours pas de nouvelles directes du voyageur lui-même. On a su néanmoins, par la voie des Arabes qui viennent de l'intérieur à la côte, qu'il n'avait pas quitté depuis longtemps les environs du grand lac. Quelles raisons retiennent l'illustre explorateur dans le cercle où il tourne depuis si longtemps? Nous l'ignorons. Il ne paraît pas s'être beaucoup éloigné du Tanganika vers l'ouest, ni s'être avancé au nord comme il en avait le projet. Dans tous les cas, il a dû réunir d'abondants matériaux sur la région centrale où il est confiné, et l'on ne peut que faire des vœux ardents pour son prochain retour.

L'expédition du haut Nil entreprise en 1869 par M. Samuel Baker sous les auspices du khédive d'Égypte, expédition à la fois politique et scientifique à laquelle s'était joint spontanément un officier du génie français, M. de Bizemont, n'a pas eu jusqu'à présent, que je sache, de résultat notable pour les découvertes. M. de Bizemont a quitté le Nil sur la fin de 1870, à la première nouvelle des événements, pour venir mettre

1. Les détails, il nous faut les renvoyer au volume maintenant prochain de l'*Année géographique*.

son épée au service de la France; et M. Baker, au moins jusqu'aux dernières nouvelles, n'a pas atteint l'Albert Nyanza (le lac que les Anglais regardent comme la grande source du fleuve d'Égypte), ce qui était le principal but scientifique de la mission. Un naturaliste allemand, le Dr Schweinfurth, qui est parti dans le même temps que M. Baker pour la région du haut Nil où il est encore, a jusqu'à présent plus fait à lui seul, à ce qu'il semble, que la coûteuse expédition égyptienne. M. Schweinfurth, à partir du confluent du Bahr-el Ghazal (qui se trouve sous le neuvième degré de latitude), s'est porté à l'ouest du grand fleuve dans une région toute coupée de rivières. Il est parvenu, d'après la carte dont il a envoyé une ébauche, jusqu'à trois degrés et demi de latitude nord, à soixante ou quatre-vingt lieues dans le nord-ouest du grand lac Albert-Nyanza, étudiant le pays, ses conditions physiques, ses productions et ses habitants. Ses lettres, adressées aux deux principaux organes géographiques de l'Allemagne, les *Mittheilungen* de Petermann à Gotha, et le journal de la Société de géographie de Berlin, ont un sérieux intérêt par les détails physiques, ethnographiques et géographiques qu'elles nous apportent. Il y a dans ce voyage l'étoffe d'une relation fort importante.

Des explorations intéressantes se poursuivent aussi dans l'Afrique australe; nous en parlerons plus amplement une autre fois. L'attention, en ce moment, est surtout attirée de ce côté par la découverte des diamants que l'on trouve en grande quantité dans certaines rivières de ces contrées. L'Afrique semblerait vouloir faire concurrence au Brésil et à l'Inde.

VII

Nous nous reportons à l'orient pour gagner l'Amérique par le Grand Océan, que sillonnent actuellement les paquebots californiens; mais nous ferons, si vous le voulez bien, une station ethnographique en touchant à l'Archipel Asiatique. Il ne s'agit de rien moins que d'une race nouvelle jusqu'à présent méconnue, ou, pour parler plus exactement, d'une grande famille naturelle du genre humain dont les membres disjoints sur d'immenses espaces ont entre eux des rapports d'étroite parenté jusqu'à présent inaperçus. Il est vrai que la science des races humaines est à peine entrée dans une phase d'études nettes et précises: plutôt à Dieu que l'ethnographie eût dit son dernier mot sur des questions dont la politique abuse étrangement!

Revenons au fait actuel, que nous allons exposer aussi brièvement que possible.

Si l'on jette les yeux sur une carte du monde, — et il n'est pas un seul cabinet, pas une seule bibliothèque publique ou privée où une telle carte ne dût être en évidence, — on voit se déployer en avant de la côte orientale d'Asie, sur une étendue de quinze à seize cents lieues, une longue suite d'îles que de petites mers fermées, — petites par rapport à l'immensité de l'Océan, — la mer de Chine, la mer du Japon, la mer d'Okhotsk, etc., séparent du continent. Ces îles sont

quelquefois isolées, comme Formose, plus communément réunies en groupes, comme les îles de la Sonde, avec Bornéo, les Philippines, etc., ou bien disposées en longues chaînes comme les îles du Japon et les Kouriles.

Parmi toutes ces îles, dont le nombre est infini, le groupe de beaucoup le plus considérable est celui que forme, sous la dénomination générale de Grand Archipel d'Asie, la masse de terres comprise entre le dixième degré de latitude sud et le vingtième degré de latitude nord, masse formée de plusieurs milliers d'îles grandes et petites et présentant cinq groupements principaux: les îles dites de la Sonde (Sumatra, Java, etc.), Bornéo, Célèbes, les Moluques et les Philippines. Le Grand Archipel est circonscrit d'un côté par la Chine méridionale et l'Indo-Chine, contrées dont les peuples appartiennent à la famille Mongole; de l'autre par les terres des Papous, par la Nouvelle-Guinée et l'Australie, dont les populations indigènes sont des Noirs Océaniens, les uns à cheveux droits, d'autres à cheveux crépus et laineux.

Dans le Grand Archipel, la masse de la population est tout à fait différente des peuples limitrophes que nous venons d'énumérer, et elle-même se compose de deux éléments absolument dissemblables, — dissemblables par les traits, par la langue, par les habitudes et le genre de vie, par l'habitation géographique. Les uns occupent, à peu près sans exception, l'intérieur des grandes îles dans leurs parties les moins accessibles; ils vivent au milieu des forêts, dans le fond des vallées, et ils y mènent une vie à moitié sauvage dans une farouche indépendance. Les autres occupent partout le pourtour maritime; ils ont des villes, professent l'islamisme, courent les mers, fônt le commerce, et présentent une civilisation relative. Ceux-ci sont universellement connus sous le nom de *Malais*. Physiquement ils ressemblent un peu aux Chinois, aux Siamois et aux autres peuples de race mongole, mais avec des traits adoucis. La peau est plus claire, surtout chez les femmes, ou bien a une teinte foncée particulière; l'œil est moins oblique et mieux fendu, le nez plus saillant, le visage moins large aux pommettes, le menton moins pointu, les formes générales mieux développées. La chevelure est noire et lisse, et la barbe faible. Ce ne sont, si l'on peut dire, que des demi-Mongols auxquels conviendrait assez bien l'épithète de Mongoloïdes, comme on appelle Négroïdes certains Noirs du centre et du sud de l'Afrique qui tiennent en partie du nègre, en partie du blanc. L'autre élément de la population, l'élément sauvage de l'intérieur des îles, est très-différent d'aspect et de physionomie. C'est une race tout à fait blanche, avec les traits à peu près sinon absolument caucasiques. Les cheveux sont noirs, lisses, épais, la barbe forte, l'ensemble du système pileux abondant; le nez est droit ou légèrement aquilin, les yeux tout à fait européens, la coupe du visage ovale. Les mêmes traits se retrouvent chez toutes les populations sauvages de l'intérieur des grandes îles, chez les Battas de Su-

matra, chez les Dayaks de Bornéo, chez les Tagals de Luçon, chez les Bizayas de Mindanao, etc.

C'est déjà un fait bien remarquable que l'existence de cette race blanche aux traits caucasiens au milieu d'un cercle de populations toutes différentes, Mongols, Malais, Papous, Nègres Océaniens, Noirs d'Australie ; mais ce fait devient encore plus caractéristique et prend de bien autres proportions par l'extension que lui donne tout un ensemble de faits analogues observés en dehors du Grand Archipel.

VIII

L'on peut dès à présent établir d'une manière à peu près indubitable que la race blanche du Grand Archipel a eu deux vastes ramifications : l'une au Nord, dans toutes les îles qui bordent à l'orient la côte asiatique depuis Formose jusqu'au Kamtchatka ; l'autre à l'Est, dans tous les archipels intertropicaux du Grand Océan, en revenant au sud-ouest jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Le premier fait, celui de l'expansion de la race primordiale du Grand Archipel d'Asie dans toutes les îles orientales du continent asiatique, résulte de l'existence dans toutes ces îles, à Formose, dans l'île de Haï-nan, dans les îles Lieou-khieou, dans l'île de Nippon et les autres terres du Japon, dans l'île de Yéso et dans une partie au moins des Kouriles, d'une population aborigène, dont les traits et la constitution physique sont les mêmes que ceux des tribus intérieures de Sumatra, de Bornéo et des Philippines, c'est-à-dire offrant une configuration tout à fait analogue à celle des nations européennes. Dans les îles Lieou-khieou et au Japon, là où il n'y a pas eu mélange de sang chinois, la physionomie caucasique est frappante, — d'autant plus frappante qu'elle a près d'elle, comme opposition, la physionomie mongole de toutes les nations continentales de l'Asie, à partir de l'Iraï. Il est impossible d'imaginer un contraste plus saisissant, plus absolu. Dans l'île d'Yéso et dans le sud de l'île de Sakhalin, les aborigènes sont connus sous le nom d'Aïnos, et l'on sait qu'une des particularités qui chez eux a le plus étonné les observateurs, est le développement de la barbe et de tout le système pileux du corps, particularité que fait d'autant mieux ressortir l'absence presque complète de la barbe chez les Mantchoux, les Chinois et les autres nations de race mongole.

L'expansion de la race blanche primordiale des îles asiatiques dans tous les archipels polynésiens nous paraît d'une démonstration non moins évidente. On sait que partout où les insulaires de la Polynésie ont été trouvés purs, — et c'est la très-grande généralité des cas, — on les a dépeints comme des hommes d'une beauté fort remarquable par la stature et la configuration, par la noblesse et la régularité des traits, par leur longue chevelure noire, lisse ou bouclée, qu'accompagne fréquemment une barbe magnifique. Sous tous ces rapports, les insulaires des Marquises, de Taïti, de Tonga et des îles avoisinantes, ont été pré-

sentés comme des modèles que n'aurait pas désavoués la statuaire antique. Leurs femmes, lorsqu'elles sont jeunes, n'offrent pas une physionomie moins heureuse ; nous n'avons certes pas oublié avec quel enthousiasme les grands navigateurs du dernier siècle parlent de la grâce voluptueuse des femmes de la « Nouvelle-Cythère ». Quant à la nuance de la peau, très variable selon l'âge et la classe, on sait que chez les jeunes filles et la plupart des chefs elle n'est pas plus foncée (malgré leur habitation au voisinage de l'équateur) que chez les Andalous et les Siciliens.

Nous avons donc encore chez les Polynésiens un peuple que sa configuration rapproche des races caucasiennes. La parenté physique entre cette race sporadique et la race blanche du Grand Archipel d'Asie est matériellement évidente. On a souvent débattu la question de l'origine des Polynésiens : cette question n'en est plus une. Elle se trouve résolue par la nature même des choses. Une des fortes objections que l'on ait élevée contre l'origine asiatique des insulaires de la Polynésie, se tirait des grands courants qui traversent l'Océan de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du voisinage de l'Amérique aux plages de l'Asie : cette objection n'existe plus, depuis que l'étude plus complète de l'hydrographie océanique a fait connaître l'existence d'un contre-courant permanent qui porte de l'ouest à l'est, un peu au nord de l'équateur. Il ne faut que regarder un planisphère physique où les courants soient indiqués. La dissémination des nombreux groupes d'insulaires polynésiens qui non-seulement présentent partout le même type de physionomie, mais dont les idiomes ne diffèrent que par des nuances de dialectes à des distances de centaines et de milliers de lieues, cette dissémination, si étonnante au premier abord, s'explique d'elle-même par l'enchaînement de causes naturelles. Il n'est plus besoin de recourir à la supposition héroïque d'un continent brisé dont les archipels polynésiens seraient les seuls débris, non plus qu'à la supposition d'une origine américaine contraire à toutes les analogies, à tous les faits avérés. Le problème, tel qu'il s'est posé pour nous, se dénoue de lui-même.

Donc, pour nous résumer, il existe à l'orient de l'Asie une race dont le type caractéristique est sa ressemblance avec les races blanches de l'Occident ; cette race semble avoir eu pour siège primitif les îles de l'Archipel Asiatique, où elle a encore ses représentants inaltérés. Elle a eu deux ramifications principales : l'une au nord, jusqu'à Yéso et aux Kouriles, par Formose et le Japon ; l'autre à l'est, dans les archipels de la Polynésie.

Un trait caractéristique de cette race orientale, c'est de n'habiter que des îles ; sous ce rapport, comme il faut un nom nouveau à une chose nouvelle, elle serait assez convenablement désignée par la dénomination de *race Océanique*.

Ajoutons que la race malaise, que l'on a prise communément pour type des populations de l'Archipel Asiatique, n'a aucun droit à cette distinction. Elle ne

peut être, en réalité, qu'un rameau de la race primordiale, de notre race Océanique, altéré par une forte imixtion de sang mongol. C'est une race hybride. Il en est de même de la race japonaise, fortement imprégnée de sang chinois par de nombreuses colonies historiquement connues (quoique le type originel y perce fréquemment), et dont la civilisation est d'origine chinoise, comme la civilisation malaise est d'origine en partie indienne, en partie arabe. Les Japonais et les Malais n'en représentent pas moins, à des degrés différents, la partie civilisée de la race Océanique, comme les Polynésiens, les Aïnos, les Dayaks, les Battas et leurs congénères, en représentent la partie inculte et barbare.

On voudra savoir à qui appartient cette découverte qui inscrit une race nouvelle sur la carte ethnographique du globe, et donne la clef de problèmes historiques comptés parmi les plus obscurs : celui qui trace ces lignes ne met aucun amour-propre d'auteur à dire que c'est à lui que cette bonne fortune est échue. Le mérite, après tout, n'est pas grand : il n'a fallu que serrer d'un peu près certaines questions flottantes, rapprocher des faits d'ailleurs bien connus, et en tirer, je me trompe, en laissant sortir les conséquences naturelles.

IX

L'Amérique, où nous abordons, sans nous présenter de faits bien saillants ni de grandes découvertes, — le champ des découvertes se rétrécit de jour en jour, — ne laisse pas de nous apporter sa part de faits géographiques dignes d'intérêt. L'attention se porte de plus en plus sur la canalisation de l'isthme central; les Américains du nord, auxquels cette œuvre paraît définitivement dévolue, ont hâte de regagner l'avance que l'œuvre française de l'isthme de Suez a prise sur eux. Les études se poursuivent sur des points différents; les trois principaux, le Darien, le Nicaragua et le Tehuantepec, — le sud, le centre et le nord, — ont chacun des avantages et des inconvénients entre lesquels il ne paraît pas que les ingénieurs ni les financiers soient jusqu'à présent définitivement fixés. En attendant, le grand chemin de fer du Pacifique est dans le nord l'occasion de relations déjà nombreuses : les unes marquées du cachet fantaisiste du touriste voyageur qui éprouve le besoin d'informer le monde de ses courses et de ses impressions; d'autres, telles que l'important volume de M. Bell¹, celui de M. Ludlow², et d'autres qu'il nous faut omettre, ajoutant réellement à nos connaissances par des informations sérieuses sur les contrées du Far West. Les territoires se peuplent, les villes se fondent, les États s'organisent : tout cela marche avec une rapidité vertigineuse dont on ne trouverait plus d'exemple dans le Vieux Monde. Une ville de l'ouest, Chicago, qu'un terrible incendie vient de réduire en cendres, comptait il y a vingt ans

25 000 âmes : elle en avait il y a trois mois 250 000. Dans le sud, des reconnaissances, des études, des voyages d'essai, préparent l'avènement de la ligne de l'Amazone comme voie de communication entre les États ci-devant espagnols de la zone équatoriale et l'Atlantique. L'instructive et attachante relation de M. James Orton¹ peut être citée même après celle de M. Agassiz. Les communications de M. Squier et de M. Forbes sur le Pérou, sur sa géographie, ses vieux souvenirs indigènes et sa population native², sont nourries de faits et pleines d'intérêt. A l'autre extrémité du continent, un formidable volume de M. Will. Dall trace un tableau complet du territoire boréal d'Alaska (la ci-devant Amérique russe), que le gouvernement de Saint-Petersbourg a vendu aux États-Unis en 1867³. M. Dall, chef d'une commission chargée en 1866 de faire une exploration complète du nouveau territoire, rend compte des opérations et du voyage de la commission, décrit le pays et ses habitants, retrace l'histoire des reconnaissances russes et autres depuis l'origine, et fait connaître les données astronomiques et topographiques sur lesquelles repose la construction de la carte. C'est aussi une page authentique ajoutée à la description actuelle de notre planète.

X

Nous touchons ici au bassin polaire où se sont dépensés depuis dix ans tant d'énergie et d'efforts. Nous n'avons plus à parler de ceux de Gustave Lambert, frappé d'une balle prussienne au temps du siège de Paris; la mort a dénoué pour lui les embarras d'une situation devenue à peu près inextricable. Nous ne voulons pas revenir sur les causes qui avaient amené cette situation regrettable; nous ne gardons de Gustave Lambert que le souvenir de son ardeur enthousiaste, de ses remarquables capacités, de son dévouement à l'entreprise et de la prodigieuse activité qu'il y avait consacrée. Un autre marin, presque son homonyme, M. Ambert, a manifesté l'intention de reprendre l'expédition suspendue; nous craignons fort que d'ici à quelque temps encore les circonstances ne soient peu favorables à ce projet. Dans tous les cas, il paraît que le plan de M. Ambert serait de tenter l'aventure par la mer de Sibérie à l'est du Spitzberg; direction vers laquelle semblerait aujourd'hui pencher également le Dr Augustus Petermann, l'ardent promoteur des expéditions allemandes. Il est certain qu'à chance égale, une route qui est à la porte même de l'Europe a sur l'immense circuit exigé par le détroit de Béring un bien grand avantage. Cependant cette dernière voie n'est pas abandonnée; elle va, dit-on, être reprise, si elle ne

1. *The Andes and the Amazon*. Lond., 1870, 1 vol.

2. E. G. Squier, *On the geography and ancient monuments of Peru*; New-York, 1870. — David Forbes (de la Soc. roy. de Londres), *on the Aymara Indians*, Journal of the Ethnol. soc. of Lond., 1870, p. 193-305. Monographie capitale.

3. *Alaska and its resources*; Lond., 1870, 1 vol. de 640 pages, avec des illustrations et une carte originale.

1. *New tracts in North America*. Lond., 1869, 2 vol.

2. H. Ludlow, *The Heart of the Continent*. New-York, 1870, 1 vol.

l'est déjà, par M. Oct. Pavy en partant de San Francisco, et peut-être par d'autres encore. Une autre expédition, certaine celle-là et depuis cet été en voie d'exécution, est partie de l'Amérique du Nord sous le commandement du capitaine Hall, sur le navire *Polaris*; cette nouvelle expédition américaine reprend la voie de la baie de Baffin et du détroit de Smith, si bien préparée en 1861 par le Dr Hayes. La palme lui serait réservée, que cela ne nous étonnerait pas.

Cependant l'Allemagne ne renonce pas à la lutte où depuis trois ans elle est si vaillamment entrée, stimulée sans relâche par le Dr Petermann. Chez les Allemands, comme en France et en Amérique, l'objectif est, comme on sait, l'exploration complète du bassin polaire; tous ont la noble ambition de planter au Pôle même le drapeau de la science. Ni la première expédition de la *Germania*, en 1868, ni la seconde, commencée en 1869 et terminée au milieu de septembre 1870, n'ont pu, à cause des glaces, gagner d'assez hautes latitudes pour faire des découvertes géographiques; mais les deux expéditions n'en ont pas moins eu des résultats fort importants pour la physique terrestre, pour l'histoire naturelle et pour l'hydrographie de la mer boréale. Le capitaine Koldewey, commandant des deux expéditions, a publié, de concert avec le Dr Petermann, le compte rendu de la première¹; et la seconde, en attendant la relation complète qui se prépare, a été l'objet de plusieurs notices sommaires.

L'expédition, qui se composait de deux navires, la *Germania* et la *Hansa*, quitta Bremerhaven le 15 juin 1869; mais, après avoir marché de conserve pendant cinq semaines, un de ces épais brouillards que Pythéas, le premier navigateur connu qui ait affronté les mers du Nord, comparait à une substance spongieuse que le navire fend avec effort, séparait les deux bâtiments, qui ne devaient plus se revoir. C'était le 29 juillet, par 75 degrés de latitude. La *Germania*, qui portait le chef de l'expédition, continua d'avancer au nord à travers des glaces flottantes; mais le 10 août, par 75° 31', une banquise immobile empêcha décidément d'aller plus loin. C'est le point le plus septentrional que le navire ait atteint; on était sur la côte orientale du Groenland, à 19° 36' de longitude ouest de Paris. La bordure de glace fixe attachée à la côte s'étendait bien à 16 kilo-

mètres au large, et en avant de cette large ceinture d'énormes champs de glaces flottantes présentaient un courant tellement pressé qu'il était absolument impossible de s'y frayer un passage. Le capitaine se décida, en conséquence, à revenir au sud, vers l'île Pendulum (par 74° 40' de lat.), pour attendre là qu'une amélioration se produisît dans l'état de la glace. Mais du haut d'une montagne on put bientôt se convaincre que l'on était emprisonné pour l'hiver. Le 22 septembre, en effet, le bâtiment était complètement cerné. Les dispositions furent prises en conséquence, non-seulement pour l'hivernage, mais aussi pour les observations magnétiques, astronomiques, météorologiques et physiques que l'on avait à poursuivre à bord, et pour les excursions que l'on devait entreprendre en traîneau. Ces excursions sur la côte ont été poussées jusqu'au 77° 1' de latitude. On put recueillir des échantillons nouveaux de plantes et de rochers, outre des crânes au nombre de onze, des armes et divers ustensiles que l'on trouva sur la route. Quant aux indigènes eux-mêmes, on n'en vit pas dans ces parages. On ajouta, sur l'espace de 1 degré de latitude, quelques intéressants détails à la carte; la côte, par ses profondes coupures, présentait un caractère qui rappelait les fiords de la Norvège. D'un point très-élevé, on vit se dessiner à l'horizon une chaîne de montagnes dont on estima la hauteur à plus de 4000 mètres. C'est un trait de configuration qu'on ne soupçonnait pas dans le Groenland. Les chasseurs purent abattre durant tout l'hiver une ample provision de gibier, rennes, lièvres du Nord, poules des neiges, etc.

Le 24 août 1870, la *Germania* était déprisonnée; obligée de revenir en Europe par l'épuisement du combustible, elle arrivait le 11 septembre en vue du Weser. Qu'était devenue la *Hansa*? Ce brave petit navire qui avait fait seul la campagne de 1868 sous le nom de *Germania* (que dans la campagne actuelle il avait cédé au bâtiment principal monté par le chef de l'expédition), venait d'avoir une triste destinée. Pris au milieu des glaces dans le courant d'octobre, après sa séparation involontaire de l'autre bâtiment, il fut assailli par les masses flottantes et écrasé sous leur choc. Ce fut un banc de glace qui servit de radeau. Après plusieurs semaines passées dans cette situation horrible, l'équipage avait réussi à atterrir à la côte sud-ouest du Groenland, d'où il gagna la colonie danoise de Frederiksdal. L'un des hommes était devenu fou.

Une troisième expédition allemande est à l'étude.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

15 novembre 1871.

1. Cette relation remplit un des Cahiers Complémentaires (Ergänzungsheft n° 28) des Mittheilungen, sous ce titre : K. Koldewey und A. Petermann, *Die erste deutsche Nordpolar-Expedition*, 1868; Gotha, janvier 1871, in-4°, x-56 pages, avec deux cartes. Les résultats scientifiques ont été bien résumés par M. Ch. Grad, dans le *Bulletin* de la Société de géographie de Paris, cahier de septembre 1870, p. 97-122.

GRAVURES.

ENTRÉE PRINCIPALE D'ANGCOR WAT VUE EN DEDANS.	DESSINATEURS.	
LE COMMANDANT DE LAGRÉE	E. THÉROND. . .	1
SANCTUAIRE DU MONT CROM.	ÉMILE BAYARD. .	3
FAÇADE PRINCIPALE D'ANGCOR WAT.	H. CLERGET. . .	4
BOUDDHA A QUATRE FACES DU MONT CROM.	E. THÉROND. . .	5
ANGCOR WAT : ÉDICULE NORD-OUEST.	E. TOURNOIS . .	8
ANGCOR WAT : ANGLE EXTÉRIEUR DES GALERIES QUI CONDUISENT DU PREMIER AU DEUXIÈME ÉTAGE.	E. THÉROND. . .	9
ANGCOR WAT : FRAGMENT DE BAS-RELIEF	H. CLERGET. . .	13
RUINES DU MONT BAKHENG	RAPINE	16
ANGCOR WAT : TOUR D'ANGLE DU SECOND ÉTAGE	H. CLERGET. . .	17
ANGCOR TOM : CE QUI RESTE DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS	E. THÉROND. . .	19
ANGCOR WAT : L'UNE DES ENTRÉES DE LA GALERIE DES BAS-RELIEFS	E. TOURNOIS . .	20
ANGCOR TOM : UN GÉANT A NEUF TÊTES.	E. THÉROND. . .	21
ANGCOR TOM : LA CHAUSSÉE DES GÉANTS RESTAURÉE.	E. TOURNOIS . .	23
ANGCOR TOM : BAION OU MONUMENT DES QUARANTE-DEUX TOURS RESTAURÉ. .	E. THÉROND. . .	24
ANGCOR TOM : GÉANTS SUPPORTANT UNE TERRASSE	E. THÉROND. . .	25
ANGCOR TOM : LE ROI LÉPREUX	E. TOURNOIS . .	27
COMMISSION D'EXPLORATION DU MÉKONG.	E. TOURNOIS . .	28
ANGCOR TOM : FRAGMENT DE BAS-RELIEFS DE BAION	ÉMILE BAYARD. .	29
UNE RUE A COMPONG LUONG	E. THÉROND. . .	32
PAGODE NOUVELLEMENT CONSTRUITE A COMPONG LUONG	E. BOCOURT. . .	33
PYRAMIDE DE PNOM PÉNH.	E. TOURNOIS . .	35
LES DANSEUSES DU ROI DE CAMBODGE	E. TOURNOIS . .	36
DÉPART DE PNOM PÉNH EN CANONNIÈRE.	E. BOCOURT. . .	37
L'UNE DES FACES DU SANCTUAIRE DE PNOM BACHEY.	A. HERST. . . .	39
DÉTAIL DE LA PORTE DU SANCTUAIRE.	E. THÉROND. . .	40
ARRIVÉE AUX RAPIDES DE SOMBOR	E. THÉROND. . .	41
NAVIGATION DANS LA FORÊT.	A. HERST. . . .	42
LE COMMANDANT DE LAGRÉE RECEVANT LE CHEF DES BONZES A STUNG TRENG.	A. HERST. . . .	43
UNE VUE SUR LES RAPIDES	E. BOCOURT. . .	44
LE MARCHÉ A PNOM PÉNH	A. HERST. . . .	45
RUINES A LA POINTE DE STUNG TRENG.	E. BOCOURT. . .	46
TÊTES DE SAUVAGES A STUNG TRENG.	E. TOURNOIS . .	47
	JANET-LANGE . .	48

	DESSINATEURS.	
PASSAGE DU PETIT BRAS QUI SÉPARE L'ÎLE DE KHONG DE LA CHUTE DE SALAPIE.	TH. WEBER. . .	49
VUE DU FLEUVE AU-DESSUS DE LA CHUTE DE SALAPHE	E. TOURNOIS . .	52
CHUTE DE SALAPHE	TH. WEBER. . .	53
CAMPMENT DE LA COMMISSION FRANÇAISE A KHONG	E. TOURNOIS . .	55
LES MONTAGNES DE BASSAC, VUES DE L'ÎLE DENG	A. HERST . . .	56
LE SUPPLICE DU ROTIN AU LAOS	JANET-LANGE . .	57
M. GARNIER OBSERVANT LA HAUTEUR DU SOLEIL	A. MARIE . . .	59
LAOTIENS.	JANET-LANGE . .	60
FEMMES D'UN MANDARIN LAOTIEN	JANET-LANGE . .	61
USTENSILES DE PÊCHE.	B. BONNAFOUX .	62
TOMBEAU D'UN BONZE	E. BOCOURT. . .	63
CHASSE AU CERF.	JANET-LANGE . .	64
VUE DE PHOU MOLONG	E. TOURNOIS . .	65
M. JOUBERT AUX CHUTES DU SE DON.	A. MARIE . . .	67
PORTRAIT DU VIEUX CHINOIS DE BASSAC	JANET-LANGE . .	68
PAGODE ROYALE A BASSAC.	E. TOURNOIS . .	69
LE CHEF DE L'ÎLE DE KHON ET SA FEMME.	JANET-LANGE . .	70
PROFIL DU BOUDDHA EN BRONZE DE LA PAGODE ROYALE.	E. THÉRON. . .	71
INTÉRIEUR DE LA PAGODE ROYALE DE BASSAC	H. CLERGET. . .	72
CÉRÉMONIE DE LA PRESTATION DE SERMENT DU ROI DE BASSAC	JANET-LANGE . .	73
COSTUMES OBSERVÉS PENDANT LES COURSES DE BASSAC	E. BOCOURT. . .	74
PIÈCE D'EAU DU MONUMENT DE WAT PHOU.	E. TOURNOIS . .	74
UNE BORNE DE LA CHAUSSÉE DE WAT PHOU.	E. THÉRON. . .	75
STATUE DU ROI QUI A BATI WAT PHOU.	E. THÉRON. . .	75
EXTÉRIEUR DU SANCTUAIRE DE WAT PHOU.	H. CLERGET. . .	76
INTÉRIEUR DU SANCTUAIRE DE WAT PHOU.	E. THÉRON. . .	77
DESSUS DE PORTE SCULPTÉ A WAT PHOU.	E. THÉRON. . .	78
CORNICHE SCULPTÉE A WAT PHOU	E. THÉRON. . .	79
TÊTE DE BOUDDHA TROUVÉE DANS UN SANCTUAIRE EN RUINE A BASSAC.	RAPINE.	79
FIGURE SCULPTÉE SUR UN ROCHER A WAT PHOU.	E. THÉRON. . .	80
VUE DU FLEUVE AU PIED DE PHOU FADANG	A. HERST . . .	81
PASSAGE DU PREMIER RAPIDE DU SE MOUN.	J. LAURENS . . .	85
ORDINATION D'UN BONZE AU CAMBODGE	E. BOCOURT. . .	87
UN THÉÂTRE AU CAMBODGE	JANET-LANGE . .	89
FAÇADE SUD D'ANGCOR WAT.	E. THÉRON. . .	91
FAMILLE LAOTIENNE PORTANT DES PRÉSENTS A LA PAGODE.	JANET-LANGE . .	93
TYPES DE CAMBODGIENS.	JANET-LANGE . .	96
EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE CADENA.	RIOU.	97
EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE CUCHUA.	RIOU.	99
VUE DE SAUSIPATA.	RIOU.	100
DÉPART DE L'EXAMINADOR.	ÉMILE BAYARD. .	101
RIVIÈRE CCOÑI AUX ENVIRONS DE SAUSIPATA.	RIOU.	103
GROUPE DE FOUGÈRES ARBORESCENTES AUX ENVIRONS DE SAUSIPATA	RIOU.	105
PAPILLONS DE SAUSIPATA	A. MESNEL . . .	107
AJOUPA DE JIMIRO	RIOU.	108
VUE DE LA RIVIÈRE CCOÑI AUX ENVIRONS DE JIMIRO.	RIOU.	109
TORRENT ET ÉCHELLES DE GUARAPASCANA	RIOU.	112
RIVIÈRE DE OUITI BAMBA.	RIOU.	113
RIVIÈRE DE SANIACA.	RIOU.	116
LA PLAGE DES CALCÉOLAIRES	RIOU.	117
LE TOMBEAU D'UN INTERPRÈTE	RIOU.	119
SITE ET AJOUPA DE MANIRI	RIOU.	120
GROUPE DE PALMIERS DEVANT MANIRI	RIOU.	121
LES CÔNES DE PATABAMBA	RIOU.	124
RIVIÈRE DE CHUNTAPUNCO.	RIOU.	125
CONSTRUCTION D'UN RADEAU A MANIRI	RIOU.	128
VOYAGEURS LAVANT LEUR LINGE SALE EN FAMILLE.	ÉMILE BAYARD. .	129
LAVAGE DE SABLES AURIFÈRES SUR LES PLAGES DE LA RIVIÈRE OUITUBAMBA	RIOU.	131

	DESSINATEURS.	
TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE MANIRI	RIOU	133
CHEMIN FRAYÉ A TRAVERS BOIS	ÉMILE BAYARD.	135
LES DEUX CAMANTIS	RIOU	137
HALTE DE NUIT AU PIED DU MACHU CAMANTI	RIOU	139
TAILLIS DE QUINQUINAS AUX ENVIRONS DES CAMANTIS	RIOU	141
DÉSERTEURS PASSÉS PAR LES ARMES	ÉMILE BAYARD.	144
JONQUE CHINOISE, A SINGAPORE.	TH. WEBER.	145
FOUGÈRES RARES SUR LE MONT OPHIR.	148
RADE DE SINGAPORE.	TH. WEBER.	149
RADE DE SINGAPORE.	TH. WEBER.	149
FAISANS ARGUS, MÂLE ET FEMELLE	A. MESNEL.	152
UN VILLAGE A BORNÉO.	TH. WEBER.	153
ORANGS-OUTANGS.	A. MESNEL	156
UN VILLAGE A BORNÉO.	LANCELOT	157
CASE DE PÊCHEURS, A BORNÉO	TH. WEBER.	160
GUERRIERS DYAKS	A. DE NEUVILLE.	161
COLÉOPTÈRES, A BORNÉO.	164
FEMELLE ORANG-OUTANG.	165
GRENOUILLE VOLANTE A BORNÉO	165
FORGERONS A BORNÉO	A. MARIE	167
FAMILLE D'ORANGS-OUTANGS	A. MESNEL	168
COMBAT D'UN DYAK ET D'UN ORANG-OUTANG.	A. DE NEUVILLE.	169
ARMES ET USTENSILES DES INDIGÈNES DE BORNÉO	B. BONNAFOUX	170
ARMES ET USTENSILES DES INDIGÈNES DE BORNÉO	B. BONNAFOUX	171
FAMILLE DYAK	A. DE NEUVILLE.	172
DYAKS EN CHASSE	A. DE NEUVILLE.	173
PONT DE BAMBOUS DYAK.	174
VANDA-LOWII, ORCHIDÉE DE BORNÉO	175
PAYSAGE A BORNÉO	TH. WEBER.	176
ÉTUDIANTS DE LA « TUNA »	G. DORÉ.	177
L'ESCURIAL : VUE GÉNÉRALE	G. DORÉ.	181
BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCURIAL	G. DORÉ.	184
ÉTUDIANTS DE LA TUNA VOYAGEANT AVEC DES ARRIEROS (MULETIERS).	G. DORÉ.	187
ÉTUDIANTS DE LA TUNA DONNANT UNE SÉRÉNADE	G. DORÉ.	192
CUENCA.	G. DORÉ.	193
CHATEAU DE LA GRANJA (SAN ILDEFONSO) PRÈS SÉGOVIE.	G. DORÉ.	197
SÉGOVIE : L'ALCAZAR ET LA CATHÉDRALE.	G. DORÉ.	199
SÉGOVIE : LA CATHÉDRALE	G. DORÉ.	201
SALAMANQUE : LA VILLE ET LE PONT ROMAIN	G. DORÉ.	205
LES « PINARES » (FORÊTS DE PINS) DE CUENCA	G. DORÉ.	208
UN BUNGALOW A MAZAGON, FAUBOURG DE BOMBAY.	A. DE BAR	209
UN RICHE PARSI.	ÉMILE BAYARD.	212
NAGA-PAUTCHAMI, FÊTE DES SERPENTS, A BOMBAY.	A. DE NEUVILLE.	213
TEMPLE INDOU A BOMBAY	E. THÉROND	216
FÊTE DU MOHARUM A BOMBAY : LES TABOUTS SUR LA PLAGE.	ÉMILE BAYARD.	217
COULIE DES MONTAGNES DE MATHERAN.	A. DE NEUVILLE.	220
RUINES DU TEMPLE D'AMBERNAUTH, PRÈS DE CALLYAN.	E. THÉROND	221
FAÇADE DU GRAND CHAÏTYA DE KARLI.	E. THÉROND	224
BARODA.	H. CLERGET.	225
BANIAN DE SURATE	ÉMILE BAYARD.	228
LE ROI DANS LE GRAND SOWARI, A BARODA.	ÉMILE BAYARD.	229
LA GARDE ROYALE, A BARODA.	ÉMILE BAYARD.	232
LA COUR DU GUICOWAR, ROI DE BARODA.	ÉMILE BAYARD.	233
PAVILLON DE LA REINE, DANS LE PALAIS DE BARODA	H. CLERGET.	235
NOTRE RÉSIDENCE DU JARDIN DES PERLES	H. CLERGET.	236
L'ÉTENDARD ROYAL, DANS LE GRAND SOWARI, A BARODA.	ÉMILE BAYARD.	237
NAUTCHNI OU BAYADÈRE, A BARODA.	A. DE NEUVILLE.	240
COMBAT D'ÉLÉPHANTS, A BARODA	ÉMILE BAYARD.	241

	DESSINATEURS.
COMBAT DE RHINOCÉROS, A BARODA.	ÉMILE BAYARD. . . 244
LE NUCKI KAKOUSTI, A BARODA.	ÉMILE BAYARD. . . 245
MAISON DES FAKIRS, A BARODA.	H. CLERGET. . . . 248
CHASSE AUX ANTILOPES AVEC LA TCHITA, A BARODA.	ÉMILE BAYARD. . . 249
TOMBE DE ALUM SAYED, A BARODA.	H. CLERGET. . . . 252
CONDAMNÉ EXÉCUTÉ PAR UN ÉLÉPHANT, A BARODA.	ÉMILE BAYARD. . . 253
FAKIR PORTEUR DE RELIQUES, A BARODA.	A. DE NEUVILLE. . 256
BALCON DE LA GRANDE MOSQUÉE DE SIRKHEJ.	H. CLERGET. . . . 257
LE BUNGALOW DES VOYAGEURS, A AHMEDABAD.	H. CLERGET. . . . 260
TOMBEAU DE LA REINE SIPRI, A AHMEDABAD.	H. CLERGET. . . . 261
LE KIOSQUE D'AHMED, A SIRKHEJ.	H. CLERGET. . . . 264
NOTRE CAMPEMENT A RAYPOUR.	ÉMILE BAYARD. . . 265
FORT DE SAMEYRA, PAYS DES BHÎLS.	H. CLERGET. . . . 268
LES VOYAGEURS ARRÊTÉS PAR LES TRIBUS DES BHÎLS, DANS LES DÉFILÉS DE BITCHOUWARA.	A. DE NEUVILLE. . 269
RÉSIDENCE DU THAKOUR, A TINTOUI.	H. CLERGET. . . . 271
TOMBEAUX DE THAKOURS, A TINTOUI.	H. CLERGET. . . . 272
OUDEYPOUR SUR LE LAC.	H. CLERGET. . . . 273
LE PALAIS DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR.	H. CLERGET. . . . 277
SANBOY SING, MAHA RANA D'OUDEYPOUR.	ÉMILE BAYARD. . . 280
GRAND DURBAR DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR.	ÉMILE BAYARD. . . 281
COUR DU PALAIS D'OUDEYPOUR.	H. CLERGET. . . . 285
ILE DE JUG-MUNDER, A OUDEYPOUR.	H. CLERGET. . . . 288
STATION DE MESHRA-EL-REK.	TH. WEBER. . . . 289
MME TINNE.	ÉMILE BAYARD. . . 292
Mlle TINNE.	ÉMILE BAYARD. . . 293
LE SOUDANIEEN FOURRÉ.	ÉMILE BAYARD. . . 296
Mlle TINNE DANS SON HABITATION DU CAIRE.	ÉMILE BAYARD. . . 297
LE BAHR-EL-GHAZAL.	E. TOURNOIS. . . . 298
LE BAHR-EL-GHAZAL : LES CROCODILES.	TH. WEBER. . . . 299
LE DÉSERT DE NUBIE.	E. TOURNOIS. . . . 300
Mlle TINNE ET LES GENS DE SA MAISON, A ALGER.	ÉMILE BAYARD. . . 301
LES BORDS DU NIL BLANC.	E. TOURNOIS. . . . 304
SCÈNE DE MŒURS : UNE SOIRÉE CHEZ UNE JEUNE LAOTIENNE.	ÉMILE BAYARD. . . 305
NAVIGATION DANS UN BRAS LATÉRAL DU FLEUVE.	L. DELAPORTE. . . 307
VUE DU SÉ CONG OU RIVIÈRE D'ATTOPEU PRÈS DE SON CONFLUENT.	L. DELAPORTE. . . 308
M. LOUIS DE CARNÉ : INTÉRIEUR D'UNE GRANDE BARQUE DE VOYAGE CAMBOD- GIENNE.	ÉMILE BAYARD. . . 309
VUE DU BASSIN DU MÉKONG AU-DESSOUS DES CATARACTES DE KHON.	L. DELAPORTE. . . 311
CATARACTES DE KHON : VUE DE LA CHUTE DE PAPHENG.	L. DELAPORTE. . . 312
UNE HALTE DE NUIT SUR LES BORDS DU MÉKONG.	L. DELAPORTE. . . 313
KHONG.	L. DELAPORTE. . . 314
UNE VISITE DU ROI DE BASSAC.	L. DELAPORTE. . . 315
PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE DE MANDARIN LAOTIEN DE BASSAC.	ÉMILE BAYARD. . . 316
TORRENT DESSÉCHÉ DANS LES MONTAGNES DE BASSAC.	L. DELAPORTE. . . 317
A LA CHASSE AUX PAONS.	L. DELAPORTE. . . 320
JEUX FUNÈBRES AU LAOS : LA LUTTE.	L. DELAPORTE. . . 321
TÊTE A QUATRE FACES DU MONT CRÔM.	L. DELAPORTE. . . 322
A LA CHASSE SUR UNE CRÊTE DE MONTAGNE, PRÈS BASSAC.	L. DELAPORTE. . . 323
LA VEILLÉE MORTUAIRE DANS UNE FAMILLE PAUVRE.	ÉMILE BAYARD. . . 324
CONVOI FUNÈBRE D'UN RICHE LAOTIEN.	L. DELAPORTE. . . 325
CRÉMATION D'UN LAOTIEN PAUVRE.	L. DELAPORTE. . . 326
COFFRE SERVANT A RENFERMER LES LIVRES SACRÉS DANS LES PAGODES.	E. THÉRON. . . . 327
TABLETTE SERVANT A DÉPOSER LES OFFRANDES.	E. THÉRON. . . . 327
DRAGON CREUSÉ SERVANT DE RÉSERVOIR D'EAU CONSACRÉE.	L. DELAPORTE. . . 327
CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DE L'INVESTITURE DU ROI D'OUBÔN.	L. DELAPORTE. . . 328
INCENDIE SUR LES BORDS DU SÉ MOUN.	L. DELAPORTE. . . 329
LE MÉKONG VU DE LA POINTE DE PAK MOUN.	TH. WEBER. . . . 330

TABLE DES GRAVURES.

429

	DESSINATEURS.	
PORT DE PAK MOUN.	TH. WEBER. . .	331
VUE DU FLEUVE AU-DESSUS DE GRAND TOURBILLON PRÈS PHOU LAN	L. DELAPORTE. .	332
RADEAU LAOTIEN FRANCHISSANT UN RAPIDE.	L. DELAPORTE. .	333
EMBOUCHURE DU SÉ MOUN	TH. WEBER. . .	335
GUÉRITE SERVANT AUX BONZES POUR FAIRE DES RETRAITES RELIGIEUSES.	H. CATENACCI. .	336
MIDI PRÈS PHU LAN. — RENCONTRE D'UN SAUVAGE	ÉMILE BAYARD. .	337
UNE HALTE DE NUIT PRÈS DE KENG KAAK.	TH. WEBER. . .	339
KENG YAPEUT	L. DELAPORTE. .	340
DESCENTE DU FLEUVE PENDANT LA NUIT, DE BAN SE-HON A KENG KAAK	TH. WEBER. . .	341
UN PETIT MANDARIN, A KÉMARAT.	JANET-LANGE . .	342
EFFET DE DESTRUCTION PAR LES EAUX SUR LES PLATEAUX.	L. DELAPORTE. .	343
M. DELAPORTE REÇOIT LE COMMANDANT DE LAGRÉE ET LE RESTE DE L'EXPÉ- DITION A LEUR ARRIVÉE A KÉMARAT	ÉMILE BAYARD. .	344
SOIRÉE MUSICALE AU LAOS	JANET-LANGE . .	345
TOMBEAUX A AMNAT	L. DELAPORTE. .	347
GRAND TOURBILLON DE KENG KANIEN.	TH. WEBER. . .	348
UN INTÉRIEUR ANNAMITE A LAKON	JANET-LANGE . .	349
CABANE DE LAOTIEN PAUVRE.	E. TOURNOIS . .	352
LE DOCTEUR THOREL DÉCOUVRANT DES ORCHIDÉES ÉPIPHYTES.	E. TOURNOIS. . .	353
UNE FRESQUE A DROITE D'UNE DES PORTES DE LA PAGODE	L. DELAPORTE. .	356
VUE DU MONUMENT DE PEUNOM.	E. THÉRON. . .	357
PALMIERS BORASSUS ET RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER	L. DELAPORTE. .	360
ÉMIGRÉS ANNAMITES DE LAKON	JANET-LANGE . .	361
ENTRÉE D'UN GRAND CIRQUE NATUREL DANS L'INTÉRIEUR DES MONTAGNES DE LAKON	L. DELAPORTE. .	363
VUE PRISE DE L'INTÉRIEUR D'UNE GROTTÉ DANS LES MONTAGNES DE LAKON	L. DELAPORTE. .	364
PARTIE EST DES MONTAGNES DE LAKON, VUE A VOL D'OISEAU PRISE AVANT D'AR- RIVER A LAKON	L. DELAPORTE. .	365
PARTIE OUEST DES MONTAGNES DE LAKON, VUE PRISE DE LA RIVE DU FLEUVE ENTRE LAKON ET HOUTEN.	L. DELAPORTE. .	365
FRESQUE DANS UNE PAGODE DE VILLAGE	L. DELAPORTE. .	367
TOMBEAUX SUR LE BORD DU FLEUVE	TH. WEBER. . .	368
BONZE BATTANT LA CLOCHE DE BOIS D'UNE PAGODE	L. DELAPORTE. .	369
LES ANNAMITES DE L'ESCORTE DONNENT UNE REPRÉSENTATION	ÉMILE BAYARD. .	371
VUE DE PHOU LEKPHAY ET DE PHA PHOU.	TH. WEBER. . .	372
BANCS DE SCHISTE A DÉCOUVERT DANS LE LIT DU FLEUVE.	E. TOURNOIS. . .	372
PRÉPARATIFS LA NUIT QUI PRÉCÈDE UN JOUR DE FÊTE D'OFFRANDE DANS UNE FAMILLE LAOTIENNE.	JANET-LANGE . .	373
VUE DES MONTAGNES DE PLOMB.	TH. WEBER. . .	375
EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE SEIABURY	TH. WEBER. . .	376
FABRICATION DES POTERIES, A SEIABURY	L. DELAPORTE. .	377
EMBOUCHURE DU NAN DIN.	TH. WEBER. . .	380
ARRIVÉE A BOUN KONG UN JOUR DE FÊTE.	TH. WEBER. . .	380
EMBOUCHURE DU SE NGUM	A. HERST. . . .	381
UNE RIVE DU FLEUVE (EAUX CALMES).	J. LAURENS. . .	381
UN CHEMIN DANS LES RIZIÈRES, A NON KAÏ UN JOUR DE FÊTE	TH. WEBER. . .	383
TAT NON KAÏ	TH. WEBER. . .	384
PÉRISTYLE DE WAT PHA KEO, A VIEN CHAN.	L. DELAPORTE. .	385
PORTE-CIERGES DE WAT SISAKET		387
CHONKHON DE WAT SISAKET.	E. THÉRON. . .	388
TOURS ET PAGODE EN RUINE DANS LA FORÊT (VIEN CHAN).	L. DELAPORTE. .	389
TAT LUONG, A VIEN CHAN.	L. DELAPORTE. .	391
MARCHANDS BIRMANS VENDANT AUX LAOTIENNES A LA PORTE D'UNE PAGODE DE MUONG MAI	ÉMILE BAYARD. .	392
PALMIER CORIPHA, RIZIÈRES ET PAGODE, A MUONG MAI	L. DELAPORTE. .	393
VUE DES MONTAGNES EN FACE DE MUONG MAI.	H. CLERGET. . .	396
PASSAGE D'UN RAPIDE	TH. WEBER. . .	397
KENG SAO ET LES MONTAGNES DES ENVIRONS DE PAK LAY	TH. WEBER. . .	400

VUE DU FLEUVE ET DES MONTAGNES QUI L'ENTOURENT, PRISE LE 21 AVRIL. . .
VUE PRISE AU-DESSUS DE BAN MUONG DIAP.
PETITE PAGODE CHAMPÊTRE, A PAK LAY
ROCHES ET CHAMP DE SAULES AU MILIEU DU FLEUVE
INTÉRIEUR DE FORÊT ENTRE NONG KAY ET PAK LAY
MONTAGNES CALCAIRES EN FACE DE BAN MUONG DIAP
KENG-LUONG (24 AVRIL).
VUE DES MONTAGNES EN FACE DE BAN COKSAY.
UNE VUE DU MÉKONG, LE 22 AVRIL
UNE VUE DU FLEUVE, LE 24 AVRIL
KENG SANIOC.
INTÉRIEUR DE PAGODE ET PORTE-CIERGE ANTIQUE
SAUVAGE DES COLLINES DES BORDS DU FLEUVE, ENTRE PAK LAY ET LUANG PRABANG.

DESSINATEURS.	
A. HERST	401
A. HERST	403
E. TOURNOIS. . .	404
TH. WEBER . . .	404
L. DELAPORTE. .	405
A. HERST	406
TH. WEBER . . .	407
TH. WEBER . . .	408
L. DELAPORTE. .	409
TH. WEBER . . .	412
TH. WEBER . . .	412
E. THÉROND. . .	413
E. THÉROND. . .	416



CARTES ET PLANS.

CARTE DES ENVIRONS D'ANGCOR, par MM. DOUDART DE LAGRÉE et FRANCIS GARNIER.	7
PLAN D'ANGCOR WAT	11
ITINÉRAIRE DE WALLACE DE MALACCA A BORNÉO	147
CARTE DE LA MALAISIE	163
CARTE DU DEKKAN OCCIDENTAL	223
CARTE DU NIL, DE LA NUBIE A GONDOKORO	291
CARTE DE L'AFRIQUE DU NORD, D'ALGER A MOURZOUK.	291
CARTE DU VOYAGE DE M. FR. GARNIER.	415



TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE, texte inédit par M. Francis GARNIER, lieutenant de vaisseau ; illustrations inédites d'après les dessins de M. DELAPORTE, lieutenant de vaisseau (1866-1867-1868).

Départ de Saïgon. — Arrivée à Compong Luong. — Excursion aux ruines d'Angkor.....	1
Excursion aux ruines d'Angkor (suite).....	17
Pnom Penh. — Départ du Cambodge. — Pnom Bachey. — Rapides de Sombor. — Stung Treng.....	33
Les cataractes de Khong. — Ile de Khong. — Arrivée et séjour à Bassac.....	49
Séjour à Bassac (suite).....	65
Départ de Bassac. — Voyage à Pnom Penh et retour dans le Laos.....	81

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS (BAS-PÉROU), par M. Paul MARCOY (1849-1861. — Texte et dessins inédits).....

97

L'ARCHIPEL MALAISIE, PATRIE DE L'ORANG-OUTANG ET DE L'OISEAU DE PARADIS. — RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE ; par Alfred RUSSELL WALLACE.

Singapore. — Description de la ville et de l'île, que j'ai visitées plusieurs fois de 1854 à 1862. — Malacca et le mont Ophir (de juillet à septembre 1854). — Bornéo. — L'orang-outang.....	145
L'orang-outang (suite).....	162

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. Gustave DORÉ et le baron Ch. DAVILLIER. — Madrid (suite). — (1862. — Dessins inédits de Gustave DORÉ. — Texte inédit de M. le baron Ch. DAVILLIER.)

Les environs de Madrid. — Les châteaux en Espagne ou <i>castillos en el aire</i> . — Le <i>Cazador del Canal</i> . — La <i>Casa del Campo</i> . — Le Pardo et ses chasses. — Les tapisseries espagnoles : la fabrique royale de Santa-Barbara ; les anciens tapis de « l'ouvrage d'Espagne ». — L'Escorial. — Le vœu de Philippe II. — Le gril de saint Laurent. — L'architecte Juan Bautista de Toledo. — Le guide aveugle Cornelio. — Le <i>Patio de los Reyes</i> . — Le <i>Relicario</i> . — Le <i>Panteon</i> et le <i>Podridero</i> . — Le cercueil de l'infant don Carlos. — La bibliothèque de l'Escorial. — Les appartements de Philippe II. — Alcala de Hénarès. — L'université et le cardinal Ximenez. — Encore l'infant don Carlos. — La maison où naquit Cervantès. — Les étudiants espagnols. — <i>L'estudiante de la tuna</i> . — Quelques couplets populaires. — La <i>sotana</i> , le <i>tricornio</i> et le <i>manteo</i> . — La <i>cuchara de palo</i> . — Le <i>pandero</i> . — Les <i>estudiantinas</i> . — Une sérénade burlesque. — La quête. — Le <i>moscon</i> . — Les <i>filosofos</i> . — Les <i>teologos</i> . — Les <i>medicinantes</i> . — Les <i>legistas</i>	177
--	-----

De Madrid à Cuenca par la diligence. — Arganda et son vin. — Tarancon et le duc de Riansarès. — Les *Piñares*. — La cathédrale, ses sculptures et ses vitraux. — Les marbres de la *Sierra de Cuenca*. — Des artistes espagnols peu connus : Hernando Yañez, Xamete et les Becerriles. — Les *espaderos* ; une curieuse *daga* de *Didacus de Cuenca*. — Le Huecar et le Jucar. — La Sierra de Cuenca. — Retour à Madrid. — De Madrid à Ségovie. — La Granja ou San Ildefonso, le *Versailles* de l'Espagne. — Les jardins et les statues du *Sitio Real*. — Le palais. — Les artistes français à San Ildefonso. — Ségovie. — Mésaventures de Mme d'Aulnoy

et de Saint-Simon dans cette ville. — L'aqueduc ou le <i>Puente del Diablo</i> ; fables qu'on débite à ce sujet. — L'Alcazar de Ségovie. — L'incendie de 1862. — Le donjon et ses prisonniers : Gil Blas et Ripperda. — La cathédrale : la <i>Piedad</i> de Juni et la <i>Custodia</i> . — Les laines et les draps au moyen âge. — Les <i>Casques de Ségovie</i> . — La Vieille-Castille. — Quelques mots sur l'ancien orgueil castillan. — Des vers populaires sur le <i>Castellano Viejo</i> . — Les caricatures du dix-septième siècle. — Le <i>Rodomont espagnol</i> . — Aventure d'un gentilhomme de Saragosse qui voulait arracher les dents aux Français. — Le siège d'Arras et la <i>fête des Tauraux</i> . — Quelques anciens ouvrages satiriques imprimés en France. — De la prétendue antipathie entre les Français et les Espagnols, et de celle entre les Castillans et les autres peuples de l'Espagne. — Quelques forfanteries d'hidalgos. — Anecdote d'un cocher castillan. — Charles-Quint et François I ^{er} . — Les absurdités débitées sur l'Espagne et sur les Espagnols. — Fréron et l'abbé de Lubersac. — Un passage du <i>Vago italiano</i> , par le P. Caïmo. — Opinion d'un ancien voyageur hollandais. — Les <i>Délices d'Espagne</i> et les <i>Guides</i> . — Un <i>Handbook</i> anglais. — Quelques quiproquos plaisants. — Cuisine et peinture, ou une nouvelle manière d'envisager l'école espagnole. — Opinion des Espagnols sur quelques écrivains français. — Alexandre Dumas. — L'histoire de la broche et de la rapière de Tolède; celle du chapeau Gibus et de l'horloger. — Les <i>Viajeros franceses</i> . — Avila. — Sa cathédrale-forteresse. — Les stalles du chœur. — La <i>Capilla Mayor</i> . — Le tombeau d'Alfonso de Madrigal <i>el Tostado</i> ; fécondité extraordinaire de cet écrivain. — Les <i>toros de Guisando</i> . — Sainte Thérèse de Jésus. — D'Avila à Salamanque. — Un <i>posadero</i> castillan; une estampe d'auberge. — Salamanque. — Décadence de la ville. — L'université; ses professeurs et ses étudiants. — Le cardinal de Ximenez et Cervantès. — Épitaphe d'un âne qui faillit devenir bachelier. — Quelques monuments de Salamanque : le pont romain. — La cathédrale. — L'université. — La <i>Plaza Mayor</i> . — La <i>Casa de las Conchas</i>	193
L'INDE DES RAJAHS. — VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGAL, par M. Louis ROUSSELET (1864-1868. — Texte et dessins inédits).	
BOMBAY : Les castes. — La religion. — Une danse de bayadères. — Un drame religieux. — Les fêtes. — La fête des serpents. — La fête des <i>Cocos</i> . — Les Parsis. — Un mariage. — La crise financière de 1865. — LE KONKAN ET LES GHATES : L'archipel de Bombay. — Callyan et le temple d'Ambernauth. — La Traversée des Ghates. — Le <i>sanitorium</i> de Matheran. — Khandallah. — Le temple de Karli. — LE DEKKAN OCCIDENTAL : Pounah. — Le palais du Peichwah. — Le quartier de Boudhwar.....	209
LE DEKKAN OCCIDENTAL (suite) : Les environs de Pounah. — Loni. — Ahmednagar. — Aurungabad. — Daoulutabad. — Les Excavations d'Ellora. — Les temples d'Adjuntah. — LE KONKAN SEPTENTRIONAL : Basseïn, la vieille cité portugaise. — Le chemin de fer et les castes. — Surate; les plantations de cotonniers. — Broach. — Les mines de cornaline de Ratanpour. — BARODA : La ville et les faubourgs. — Tatia Sahib. — Harribakti. — Le <i>souvari</i> de l'Étoile du Sud. — Entrevue avec le Guicowar.....	225
LES FÊTES ET LES CHASSES DU GUICOWAR : Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues peu complaisants. — La chasse aux antilopes. — La chasse aux sangliers. — La chasse au tigre. — La ménagerie du roi. — LES PLAISIRS DU ROI; LES ENVIRONS DE BARODA : Les fantaisies du Guicowar. — Le « supplice de l'éléphant ». — Fêtes du <i>Dassara</i> . — La maison des Fakirs. — Les remparts de Dubhog. — Le <i>Diwali</i> . — Le départ de Baroda.....	242
LE GUJARATE : Les environs de Baroda. — Un type d'une ville de province gujarate. — Ahmedabad; ses remparts, ses palais, ses mosquées et ses tombeaux. — Les cavaliers rajpouts et le prince Mouti Sing. — La mosquée de Sirkhej, ancienne merveille de l'Inde. — Le tombeau de Chah Allum. — LE PAYS DES BHÎLS : La caravane. — Le campement de Raypour. — Les monts Doungker. — Le thakour de Tintouï. — Le <i>baoli</i> . — Les mœurs des Bhîls. — Le tigre mangeur d'hommes. — Le rhakkâm de Sameyrx.....	257
LE PAYS DES BHÎLS ET OUDEYPOUR : Fâcheux incident. — Un Rajpout ivre. — La vallée de Kherwara. — La chaîne des Aravalis; ses richesses. — Pursad. — Les lynx. — Nous nous égarons. — Oudeypour, capitale du Meywar. — Campement dans les Arènes. — Nous sommes soupçonnés d'espionnage. — Les Rajpouts. — Légendes. — Le Rao de Baidlah. — LA COUR DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR : Le palais. — Audience solennelle.....	274
MADemoiselle TINNE, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ (1861-1869. — Texte et dessins inédits.).....	289
VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE (1866-1867-1868. — Illustrations inédites d'après les dessins de M. DELAPORTE, lieutenant de vaisseau).	
Mort de M. Louis de Carné. — Détails rétrospectifs sur le voyage, donnés par M. Delaporte. — Stung Treng. — Maladie de M. Garnier. — Cataractes de Khon. — Séjour à Bassac. — Scènes de mœurs.....	305
Chasse en plaine et en montagne. — Cérémonies funèbres au Laos. — Quelques mots sur les monuments khmers. — Oubôn. — Sculptures sur bois au Laos. — Cérémonie de la consécration du roi. — Incendie sur les bords du Sé Moun. — Pêche et chasse. — Tourbillons et rapides. — Radeaux sur le Mékong.....	322

Une rencontre. — Tourbillons et rapides. — Course en forêt. — Arrivée à Kémarat. — La haute cour de justice. — Soirée musicale. — Airs et instruments laotiens. — Dans la pagode. — Hospitalité des bonzes et tolérance religieuse au Laos.....	337
Une famille d'affranchis. — Petit drame. — Départ de Kémarat. — Rapide. — Navigation en eau calme. — Ban Monk. — Muong Mai. — Peunom. — Extérieur et intérieur du monument. — Histoire d'Alevy. — Lakon. — Panorama des montagnes. — Une colonie annamite. — Excursion aux montagnes de marbre. — Le grand cirque et les grottes. — Vin de palmier. — Fresques laotiennes. — Le docteur Thorel court un danger. — Excursion dans la forêt.....	353
Fin des détails rétrospectifs sur le voyage, donnés par M. Delaporte. — Départ de Houtén. — Nong Kay et les ruines de Vien Chan.....	369
Non Kay et les ruines de Vien Chan (suite). — La région des rapides. — Rencontre d'un Européen. — Pak Lay.	386
Pak Lay (suite). Les rapides Keng Luong et Keng Sanioç : — Un radeau naufragé. — Un poisson gigantesque. — Arrivée à Luang Prabang. — Importance de cette ville au point de vue politique. — Quelques considérations sur le rôle de la France en Indo-Chine	401
REVUE GÉOGRAPHIQUE, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.....	417
TABLE DES GRAVURES.....	425
TABLE DES MATIÈRES.....	431





214. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9





